LE MAGASIN PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON

QUARANTE-DEUXIÈME ANNÉE

1874

PRIX DU VOLUME BROCHÉ, POUR PARIS. . . . . 7 fr.
POUR LES DÉPARTEMENTS. . . 8 fr. 50
PRIX DU VOLUME RELIÉ, POUR PARIS. . . . . 8 fr. 50
POUR LES DÉPARTEMENTS. . . 10 fr. »



PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LXXIV

MAGASIN PITTORESQUE

XLIIe ANNÉE. — 1874.

L'HEUREUSE FAMILLE.



L'Heureuse Famille. — Dessin de Pauquet, d'après Debucourt.

I

« Mimi dort », dit la maman en tirant doucement la porte de la chambre où Mimi s'est endormie, son petit soulier tendrement pressé entre ses deux mains sur son cœur. Quand la maman prononce ces paroles, un doigt sur les lèvres, c'est comme si elle prononçait une formule magique ; la maison tout entière devient calme et silencieuse, comme le château de la Belle au Bois-Dormant.

La grande sœur Marie referme son clavecin avec précaution. Elle soupire bien un peu en le refermant ; ce morceau de Méhul commençait à prendre si bonne tournure ! c'est dommage de le quitter au bon moment. Elle devait le chanter le soir même, dans une réunion de famille, chez l'oncle Dorival ; et, sans fausse modestie, elle comptait sur un petit triomphe. Oui, c'est dommage de n'avoir pas pu l'étudier une heure ou deux de plus ; voilà ce que se dit Marie, tout en fredonnant à voix basse un passage qui l'a charmée. Mais elle ne témoigne aucune mauvaise humeur. Il est si naturel de sacrifier un petit plaisir de vanité au repos de cette chère Mimi !

La petite sœur Antoinette s'arrête court au moment le plus intéressant de son jeu favori. Son jeu favori s'appelle « les visites de cérémonie. » Il consiste à traîner, les uns après les autres, les fauteuils de la chambre bleue dans la chambre rouge, et ceux de la chambre rouge dans la chambre bleue.

En ce moment, c'est le grand fauteuil rouge qui rend visite à la chambre bleue. Il se présente bien, en fauteuil du monde. Il s'incline d'abord profondément, autant de fois qu'il y a de fauteuils et de chaises dans la chambre ; puis il se remet sur ses quatre pieds. Il débite (par la bouche d'Antoinette) une série de compliments fort civils, qui ressemblent à ceux que la fillette a saisis par bribes quand sa mère reçoit des visites. Comme Antoinette a de la mémoire et de l'imagination, les fauteuils et les chaises de la chambre bleue ne demeurent pas en reste. La conversation ne tarit pas. Grâce à Dieu, le fauteuil rouge n'a plus ce rhume qui l'a si fort tourmenté cet hiver. Le grand fauteuil bleu en est charmé ; oui, Monsieur, charmé ! Lui-même a eu une attaque de rhumatisme dans le bras droit ; mais il va bien mieux, il va tout à fait bien. La chaise qui est près de la fenêtre a eu toute la matinée une violente migraine. — C'est sans doute parce qu'elle est restée trop longtemps au soleil ? — Peut-être. — Le fauteuil rouge recommande l'usage des sels anglais, qui sont fort à la mode, et ont guéri, à sa connaissance, une foule de personnes. On le remercie ; mais on est un peu sujette aux vapeurs, et l'on craindrait qu'une odeur trop prononcée... — Le petit tabouret, tenez, celui qui se dissimule à moitié derrière ce chiffonnier, n'a pas été sage ce matin ; il a réveillé son petit frère ! — Oh !

Comme les visiteurs sont des meubles de construction massive, et qu'il faut les traîner à la visite et les ramener chez eux en les traînant encore, le jeu des « visites de cérémonie » est classé parmi les jeux bruyants, et cesse de droit aussitôt que Mimi a commencé sa sieste. Antoinette le quitte, non sans regret, mais du moins sans murmure. Elle sait fort bien que les petits enfants ont besoin de sommeil, et que quand on les réveille brusquement, ils sont grognons pour toute la journée.

Antoinette, par la fenêtre, aperçoit le papa qui revient de la ville. Vite elle descend lui ouvrir la porte avant qu'il ait le temps de frapper. Songez donc ! un seul coup de marteau, et Mimi serait réveillée. Le papa comprend si bien cela qu'il entre sur la pointe des pieds. Non pas qu'il y ait grand danger de réveiller Mimi, car elle est dans une chambre du premier étage ; mais Antoinette prend des airs si mystérieux, parle si bas, marche avec tant de précaution, que le papa se prête sans rire à sa fantaisie.

Cependant, le papa est pressé ; il a besoin de consulter certains papiers qui sont dans son cabinet. Comment faire ? Pour parvenir à son cabinet, il lui faudrait traverser justement la pièce où il a plu à Mimi de s'endormir. Ce retard l'impatiente bien un peu, mais il n'en laisse rien paraître. Il attendra que Mimi s'éveille ; ce qu'il a de mieux à faire en attendant, c'est de causer avec maman. Pourquoi semble-t-il hésiter à s'asseoir auprès d'elle ?

J'aime mieux tout vous dire. Maman et papa, ce matin, ont discuté un peu vivement sur des boiseries à repeindre et sur une nouvelle porte à percer. Quand papa est sorti, il y avait comme un petit nuage entre lui et maman. Il était parti avec la ferme résolution de bouder un peu pour sauvegarder sa dignité ; mais il n'a pas l'habitude de bouder, et ne sait comment s'y prendre. Aussitôt que maman lui parle de Mimi, son hésitation cesse ; il cause comme si cette fameuse question de porte et de boiseries n'avait jamais été soulevée.

Papa est comme tous les hommes : il aime bien qu'on l'écoute quand il parle, et la moindre distraction de son auditeur lui paraît un manque d'égards ; cette fois-ci, cependant, il continue à parler à maman, quoiqu'elle ne l'écoute que d'une oreille. L'autre oreille est tendue dans la direction de la chambre où Mimi fait son somme.

Il parle de l'oncle Dorival, qui, n'ayant pas d'enfants, le pauvre homme, ne comprend rien à toutes ces précautions dont on entoure le sommeil de Mimi.

— Croiriez-vous, ma chère, qu'il compare cette pauvre petite à une divinité exigeante, sur l'autel de laquelle chacun de nous vient à contre-cœur offrir son sacrifice ?

— Laissons dire l'oncle Dorival, mon ami, et plaignons-le. Grâce à cette petite Mimi, nos deux fillettes apprennent, presque sans s'en douter, qu'il faut savoir faire le sacrifice de ses goûts et de ses plaisirs. Avec nous, Antoinette était quelquefois volontaire ; avec Mimi, jamais ! Elle cède tout de suite, et prend ainsi peu à peu l'habitude de plier et d'obéir. Marie avait une tendance à être égoïste : la naissance d'Antoinette lui avait déjà fait beaucoup de bien ; j'espère que Mimi lui apprendra tout à fait ce que c'est que l'abnégation.

En causant de ces choses, papa avait tout oublié, et le temps s'écoulait sans qu'il y prît garde. Tout à coup, maman lui posa la main sur le bras pour lui recommander le silence, et prêta l'oreille.

— Mimi est réveillée ! s'écria-t-elle.

— Croyez-vous, ma chère ? Je vous assure que moi je n'ai rien entendu.

II

Mimi est réveillée ; tout le monde accourt. Mimi adresse un sourire à maman ; chacun intrigue pour avoir un sourire aussi. Mimi manifeste quelques velléités de jouer ; tout le monde est en mouvement. — Est-ce son polichinelle qu'elle veut ? Non. — Sa vache de carton ? Non. — Je vois ce que c'est, dit Antoinette ; et, sans hésiter un instant, elle place dans les mains maladroites de Mimi sa belle poupée neuve, sa poupée si proprette, qui semble toujours tirée à quatre épingles.

— Tant pis pour la poupée, dit Antoinette ; puisque Mimi veut jouer avec, je la lui donne de bon cœur.

Le papa et la maman échangent un coup d'œil.

Cependant Mimi continue à promener ses regards autour d'elle, comme si elle cherchait quelque chose.

— Quoi encore ? dit Marie. Ah ! c'est le petit tambour de basque. Le voilà, ma chérie.

— Et ces petits pieds qui gigottent, dit la mère en sou-

riant; qu'est-ce qu'ils demandent donc encore, ces jolis petits pieds? Ah! c'est probablement le cheval. Mon ami, le cheval est en bas.

« Mon ami » descend en courant et remonte en courant, apportant ce qu'on appelle le cheval.

Après tout, c'est un cheval si l'on veut. Figurez-vous une bête qui est comme perchée sur ses jambes; et quand je dis ses jambes, c'est par pure politesse. Ces jambes fictives sont quatre piquets aussi roides que des barres de fer, et que la fantaisie de l'ouvrier a chaussés de quatre pieds de biche. L'animal est jaunâtre, avec de grosses taches rouges; il a un profil de sauterelle et les yeux les plus débonnaires du monde. Telle qu'elle est, cette bête étrange plaît à Mimi; c'est tout ce qu'on lui demande.

Une, deux, trois, Mimi est en selle. Quelle amazone! Et l'équilibre, Mimi, qu'en faisons-nous?

Ah! vraiment, l'équilibre! Mimi ne s'abaisse point à des soins si vulgaires. Son unique souci est de balancer la poupée au bout d'une ficelle et de brandir le tambour de basque en faisant le grand écart. Quant à l'équilibre, advienne que pourra. Soyez tranquille, il n'adviendra rien de fâcheux, quand même le cheval jaune serait le plus fougueux des coursiers que l'histoire ait jamais mentionnés, fût-il Alfane ou le cheval Bayard en personne. Papa lui serre la bride de près; maman passe tout doucement la main derrière l'épaule droite de l'amazone; Marie la soutient par derrière, et, pour plus de sûreté, tient encore un des pans de la petite jaquette; Antoinette saisit l'autre pan pour faire contre-poids, et vogue la galère!

La machine s'ébranle tout doucement. Mimi pousse des cris de triomphe.

Ah! si l'oncle Dorival survenait tout à coup, il secouerait d'un air capable ses ailes de pigeon, ce qui ferait envoler un gros nuage de poudre, et il dirait, en s'appuyant des deux mains sur son jonc à pomme d'or : —Voilà toute une famille enchaînée au char d'un méchant petit triomphateur.

Enchaînée! y pensez-vous, oncle Dorival? c'est charmée que vous devriez dire. Vous ne voyez donc pas que chacun est ici pour son plaisir. La joie de Mimi est si franche et si naïve, qu'elle nous pénètre tous comme un charme. Ne parlez pas de captifs enchaînés, ni de parents faibles, asservis aux caprices d'un petit enfant; il n'y a ici que des gens qui s'amusent pour leur propre compte, et ne se présentent les uns aux autres que des figures souriantes. Oh! la bonne chose que des figures souriantes! Papa oublie pour un quart d'heure le souci des affaires d'argent, et l'on ne voit plus ce vilain pli qui ride parfois son front. Marie ne songe ni au clavecin, ni au morceau de Méhul, ni au petit triomphe qu'elle avait rêvé, ni au petit accès de mauvaise humeur qu'elle a été sur le point d'éprouver. Antoinette ne se doute même plus qu'il y ait au monde des chaises et des fauteuils cérémonieux qui se font de si belles visites. Jouer avec un petit enfant! Trouvez-moi donc un amusement qui, mieux que celui-là, convienne à tous les âges. Nommez-en un qui rapproche plus naturellement tous les membres de la famille, les plus jeunes comme les plus âgés. Nommez-en un qui puisse mieux maintenir la bonne entente et développer l'esprit de famille. Des gens qui ont si bien ri ensemble sortiront de là plus unis qu'auparavant. Cette petite Mimi, avec son air mutin et ses boucles en désordre, est, sans le savoir, la gaieté, la vie, le centre, et comme le lien de la famille, de l'heureuse famille!

Partout et toujours, tant que le cœur de l'homme sera ce qu'il est, le petit enfant sera la joie, la lumière, la consolation des siens. Il y a plus de deux mille ans, les derniers adieux d'Andromaque et d'Hector furent rendus moins amers par la seule présence du petit Astyanax. Andromaque y puisa la force de sourire au milieu de ses larmes. Hector put lui rendre son sourire; cependant il courait à la mort. Elle allait devenir la veuve d'Hector et l'esclave de Pyrrhus, et ils le savaient!

LES PÊCHES DE MONSEIGNEUR.

NOUVELLE.

I

En un temps qui est loin du nôtre dans le passé, le noble pays qui fut nommé plus tard la province d'Alsace était divisé en un grand nombre de terres seigneuriales; parmi celles-ci, l'important comté de Ferrette tenait le premier rang. On n'y comptait pas moins de quarante-huit paroisses ou communautés, qui se composaient ensemble de 2 182 feux. Le bailliage de Ferrette étendait en outre son privilége de haute et basse justice sur quinze seigneuries particulières. Depuis Ulric Ier dit le Parricide, qui s'intitula comte par la grâce de Dieu, les maîtres de Ferrette, complétement indépendants, jouissaient sans réserve et sans conteste de ces droits régaliens ou souverains compris sous les noms de Droits utiles, Profits casuels, et Aventures de fiefs et de justice.

Le plus puissant possesseur de terres et d'hommes du haut pays devait nécessairement avoir pour résidence le plus beau château de la contrée. Or ainsi en était-il du château de Ferrette. Le nom de son fondateur et la date de sa fondation ne sont pas exactement connus. Quelques-uns font remonter cette dernière à l'an 1040. Quant à la chapelle du château, dédiée à sainte Catherine, on sait de science certaine qu'elle fut consacrée par le pape Léon IX lui-même en 1049.

Ainsi que ces vieux burgs allemands qui dominent le Rhin, le château de Ferrette était bâti sur le sommet d'un rocher, d'où il regardait ou plutôt menaçait, au levant, les marchands et autres voyageurs qui venaient de Soleure; au couchant, ceux qui se rendaient à Belfort; au midi, il surveillait la route qui mène à Marimont; et malheur à qui s'aventurait au nord, sur le chemin qui aboutit à Landser, sans avoir acquitté le droit de passage.

Voisin d'une sombre forêt nommée le Buges-Wald, entouré de murs solides, de tours et de bastions, ayant de plus dans son arsenal, pour résister à une surprise du dehors, seize mousquets à croc, vingt hallebardes, dix piques et suffisante quantité de poudre, ce château annonçait moins une demeure hospitalière que le repaire de l'un de ces nobles chefs de bandits, possesseurs de fiefs par droit de naissance.

Celui des comtes de Ferrette de qui nous voulons parler, et qui continuait dans le gouvernement de ses vastes domaines le nom et la race de son ancêtre Ulric Ier, ne démentait en rien les traditions du passé; pas un suzerain de la haute Alsace qui inspirât plus d'inquiétude à ses voisins ni plus de terreur à ses vassaux. Soit effet de l'imitation servile ou bizarrerie du hasard, tous ceux qui appartenaient au service du comte, depuis le sénéchal jusqu'aux valets chargés du soin de la meute, étaient gens au cœur de fer, que ne pouvaient apitoyer ni l'éloquence des larmes, ni le cri de la souffrance. Les chiens eux-mêmes semblaient avoir des crocs plus formidables que ceux des autres chenils; leurs yeux rouges de sang s'éclairaient d'une lumière infernale à la voix du maître. Lancés à la poursuite d'une bête fauve ou d'un braconnier, ils lui donnaient la chasse avec la même férocité. Leurs jarrets d'acier, leurs côtes saillantes, les faisaient ressembler à ces animaux apocalyptiques que les enlumi-

neurs du moyen âge font courir parmi les fleurs qui encadrent les pages des vieux manuscrits.

Bien que le comte Ulric ne fût pas, tant s'en fallait, enclin à la gaieté et prodigue d'invitations à l'égard des châtelains de son voisinage, le lugubre manoir s'emplissait parfois de bruit, sinon de joie. Les deux portes qui donnaient issue dans l'intérieur des cours s'ouvraient toutes grandes, et les seigneurs des environs, casqués, gantelés, couverts de buffle et bardés de fer, arrivaient à Ferrette pour y mener grande vie et donner la chasse aux sangliers de la forêt. Alors, dans les onze grandes salles des trois bâtiments, qui s'appelaient le château d'en haut, la maison du bailli et la maison des chevaliers, retentissaient les chocs des hanaps et les défis en guerre comme en *beuverie*. Ces soupers duraient jusqu'à l'heure où la cloche de la chapelle Sainte-Catherine sonnait matines, et souvent les infatigables chasseurs sautaient en selle et poussaient leurs montures vers la forêt sans avoir pris un moment de repos. Hormis ces réunions à époques déterminées, l'humeur peu accueillante du comte Ulric ne permettait que rarement le libre accès dans le château aux voyageurs qu'y attirait un double objet de curiosité : d'abord, son grand puits creusé dans le roc, à une profondeur de 690 pieds, et dans lequel on puisait une excellente eau vive au moyen de deux vastes seaux de cuir fixés à une longue chaîne de fer (1), et surtout son magnifique verger, où l'art du jardinage forçait la nature à produire des merveilles de fructification.

Il n'est pas besoin de dire si la consigne donnée aux serviteurs d'un tel maître était sévère. Remplir exactement son devoir lui suffisait à peine ; il exigeait que l'on prouvât du zèle, et ce mot avait une terrible signification dans la bouche du comte Ulric.

Le jour où commence ce récit, le seigneur suzerain de Ferrette et autres lieux se trouvait dans un état d'exaspération violente : le plus ancien garde du château avait, volontairement ou non, laissé évader un braconnier. Condamné pour cette faute irrémissible à finir sa vie dans l'une des deux caves de la maison du bailli qui servaient de prison, son châtiment laissa le maître en peine de lui trouver un remplaçant. Nombre de concurrents se présentèrent; mais aucun d'eux ne semblait aux yeux d'Ulric remplir les conditions indispensables d'inflexibilité. En fouillant dans l'existence des prétendants, il y découvrait certaines faiblesses du cœur incompatibles avec l'absence d'humanité voulue par lui pour exercer rigoureusement l'emploi vacant. Ainsi, une bonne action dissimulée, un service rendu, un pardon accordé, constituaient pour les solliciteurs autant de cas d'exclusion.

Ulric commençait à désespérer de trouver un garde selon ses désirs, quand le sénéchal amena devant lui un homme d'une quarantaine d'années environ, d'apparence robuste, dont les yeux noirs enfoncés dans l'orbite, la chevelure rousse et hérissée, les mains énormes, indiquaient une nature brutale, presque féroce. Il faut dire que les mauvais penchants trahis par l'examen attentif de cette physionomie terrible, mais non repoussante, ne se doublaient ni de lâcheté ni d'hypocrisie : on avait devant soi une bête fauve, mais lion plutôt que tigre.

L'aspect du nouveau venu prévint en sa faveur le comte de Ferrette ; il congédia le sénéchal, afin de procéder seul à l'interrogatoire de l'homme qu'à première vue il avait jugé digne du poste qu'il sollicitait.

— Ton nom? demanda le comte d'une voix brève

— Hans Steinbach, Monseigneur.

— Qu'as-tu fait jusqu'à ce jour?

(1) Ce puits fut à demi comblé par suite de l'incendie de 1633, qui fit tomber en ruines l'*oberschloss* ou le château d'en haut.

— Ce que les maîtres que j'ai servis ont voulu, et, quand je me suis trouvé mon propre maître, tout ce qu'il m'a plu de me commander à moi-même, sans m'inquiéter si c'était bien ou mal.

— A défaut peut-être d'autres qualités, observa le maître de Ferrette, tu as au moins le mérite de la franchise.

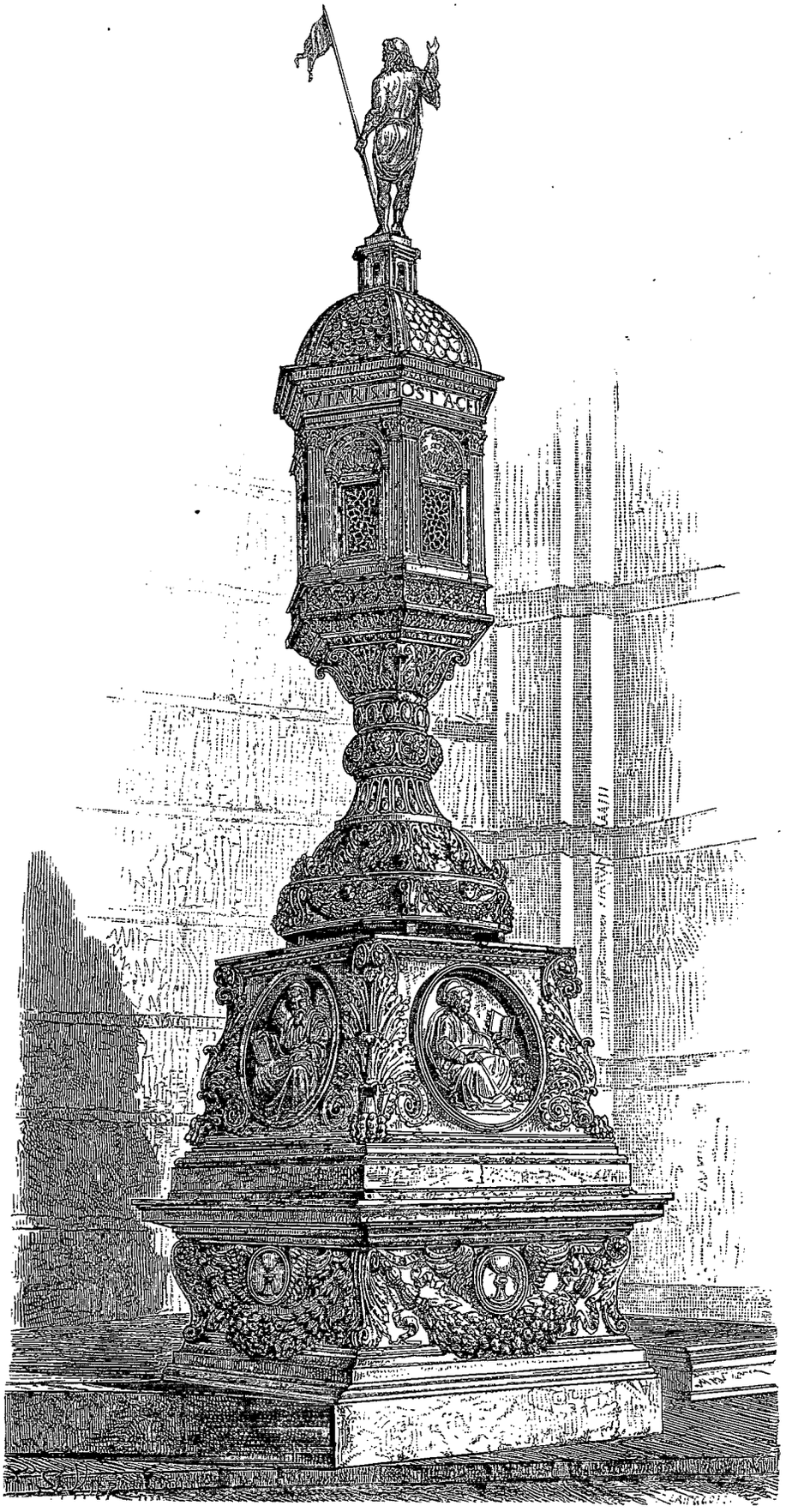
— Je ne me vante que d'une seule chose, Monseigneur, c'est de n'avoir jamais menti ; quant à ce qu'on appelle mes vices, je les dois à la façon dont j'ai été élevé, ou plutôt je ne fus élevé par personne. Mon père est mort assassiné par un maraudeur dans le bois dont il était le garde. Je n'ai jamais pu savoir le nom de son meurtrier ; mais j'ai grandi avec la haine des contrebandiers et l'espérance de rencontrer un jour à portée de mon arquebuse l'assassin de mon père. Ma mère languit de la perte de son mari, et s'éteignit un peu de son regret et beaucoup de sa misère. Resté seul, je vécus bien plus dans la forêt que dans le village où j'étais né ; j'y trouvais des fruits sauvages pour ma faim et le feuillage des arbres pour abri. Je ne quittais le fourré dont j'avais fait ma demeure que, de temps en temps, pour aller vendre au plus près des simples qui guérissent les fièvres et qui ferment les blessures ; l'expérience sur moi-même m'avait appris à les connaître. J'ajoutais à mon petit commerce la vente de chapelets d'oiseaux, et je me procurais ainsi les vêtements qui m'étaient nécessaires. Quand j'eus la taille et la force voulues, je pris le métier d'archer ; mon adresse, qui m'attira la jalousie de mes camarades, me valut par contre de devenir le chef de ceux qui me jalousaient. Il ne dépendait que de moi de vieillir dans ma place ; mais j'étais au service d'un maître trop doux. Dès que je condamnais au châtiment l'un des hommes placés sous mon commandement, sa clémence faisait obstacle à ma justice. Ne pouvant vivre d'accord avec un seigneur qui ne savait pas punir, je le quittai, et j'allai m'établir dans une masure abandonnée dont mon industrie fit une maison habitable. Placée à proche distance de la route, j'y héberge parfois, moyennant finance, ceux de vos vassaux qui viennent de loin à Ferrette, soit pour vous payer leur redevance accoutumée d'une couple de poules de carnaval et de vendange, soit pour s'approvisionner de sel ou d'instruments de fer dont vous ne permettez pas qu'on se fournisse ailleurs. Tout ce que ces gens-là m'ont dit de vous, Monseigneur, et de la vie qu'on mène dans ce château, m'a donné le désir de remplacer le garde qui vous a trahi. Vous exigez beaucoup ; mais je me sens capable de satisfaire à toutes vos exigences. Prenez-moi donc de confiance ; je vous réponds que le serviteur se montrera digne du maître.

La suite à une prochaine livraison.

TABERNACLE DE L'ÉGLISE SAN-DOMENICO, A SIENNE.

L'église San-Domenico de Sienne est riche en œuvres d'art, particulièrement de peintures de l'école siennoise. C'est là qu'on admire la fameuse fresque du Sodoma, l'Évanouissement de sainte Catherine, et d'autres peintures de ce grand maître, si peu connu en dehors de sa ville natale. Plusieurs chapelles renferment des tableaux remarquables de peintres de la même école, des treizième, quatorzième et quinzième siècles ; en sorte qu'on la peut suivre dans tout son développement.

Elle possède aussi des ouvrages de sculpture remarquables. Le tabernacle en marbre, que représente notre gravure, est placé au fond de l'église, derrière le grand autel. Les guides l'indiquent comme étant de la main de



Tabernacle de l'église San-Domenico, à Sienne, attribué à Michel-Ange. — Dessin de Sellier.

Michel-Ange, ainsi que deux anges que l'on voit des deux côtés de l'autel. Cette attribution, qui nous paraît inexacte, se fonde sur la part qu'il aurait prise dans sa jeunesse à l'exécution des figures qui décorent l'entrée de la *Libreria*,

ou Bibliothèque du dôme de Sienne. Quinze figures lui furent commandées par le cardinal Piccolomini, et il paraît que quatre au moins furent exécutées; mais sur ce point même on n'a que des renseignements très-insuffisants. Les statues du tombeau de Bandino Bandini, qui est aussi à la cathédrale, passent encore pour un ouvrage de Michel-Ange. La figure du Christ qui le surmonte est d'un beau style, mais où l'on ne retrouve pas cependant le caractère propre du grand artiste. Le rapprochement qu'on peut faire entre ces ouvrages dont l'attribution est douteuse, quel que soit leur mérite, et le tabernacle de San-Domenico, ne peut, on le voit, donner de l'authenticité à ce dernier, dont les sculptures sont d'un moindre mérite. Nous ne dirons rien de la figure de saint Jean-Baptiste qui surmonte le petit édifice; il est difficile de la bien juger à la hauteur où elle est placée. Les figures des Évangélistes qui remplissent les médaillons à la base ont de l'ampleur; mais elles rappellent les bas-reliefs de Jacques de la Querci, qu'on peut voir dans la même ville, plus que les grandioses figures de Michel-Ange. Quant aux anges de l'autel, ils sont lourds et ne portent en aucune façon la marque de son ciseau.

L'architecture de ce petit monument est élégante et d'une grande richesse d'ornement.

SUCRE ET MATIÈRES SUCRÉES.

Le sucre du commerce, dont nous faisons notre consommation ordinaire, n'est extrait que de la canne et de la betterave; mais ces deux plantes ne sont pas les seules chez lesquelles on le trouve. L'érable, la citrouille, la carotte, la châtaigne, le maïs, etc., en contiennent également de notables quantités. Il existe aussi dans un grand nombre de fruits à saveur douce et à jus acide : fraises, abricots, pêches, prunes, framboises, groseilles, cerises, pommes, poires, figues, raisins, etc.; il y est mêlé en diverses proportions, tantôt avec le sucre de fruits, tantôt avec le sucre de raisin ou glucose, parfois avec tous les deux. On estimerait donc mal la consommation réelle que nous faisons de cette substance éminemment alimentaire et salubre, si l'on ne mettait en ligne de compte que les sucres de canne et de betterave. C'est cependant l'erreur que l'on commet depuis un demi-siècle. Ainsi, les états officiels et les calculs des statistiques font connaître qu'en France la population se contente aujourd'hui de 7k.50 de sucre du commerce par tête et par an, tandis qu'elle en exige 15 kilogrammes en Angleterre.

Les écrivains des articles de journaux, de revues et de recueils encyclopédiques, reproduisent constamment la comparaison des chiffres anglais et français comme un témoignage de quasi-infériorité de la part des consommateurs français, et ils donnent à ceux-ci le conseil de se rapprocher autant que possible des Anglais pour la proportion de sucre qui entre dans l'alimentation. Ce conseil est dicté par un sentiment louable; mais est-il nécessaire? Ne serait-il pas juste d'admettre dans la comparaison le sucre consommé sous d'autres formes par les deux pays?

Le peuple français, favorisé par le climat, trouve à sa disposition plus de légumes et de fruits sucrés que le peuple anglais n'en peut avoir, et il n'est pas déraisonnable de présumer que les légumes et les fruits similaires de ces deux pays ne sont pas sucrés également; l'avantage, sous ce rapport, paraît être de notre côté. Le raisin, dont les trois quarts de la France consomment largement, doit peser d'un grand poids dans la balance. Beaucoup d'habitants des campagnes font avec le moût de raisin sortant du pressoir d'énormes provisions de confitures sucrées, auxquelles la canne et la betterave ne contribuent pas pour un atome. Sous le premier empire, lorsque le sucre coûtait douze francs le kilogramme, on se servait même, pour une foule d'usages, d'un sirop de sucre de raisin.

La carotte et les oignons entrent journellement dans toutes les cuisines. La citrouille est la base des soupes dans une grande partie de notre territoire. Et les pommes, les poires, les prunes? La consommation en est énorme. Or, le jus des pommes et poires mûres renferme plus de onze pour cent de matières sucrées.

Si, en France et en Angleterre, on ajoutait aux chiffres respectifs de la consommation du sucre du commerce le chiffre des quantités de ce sucre qui se trouvent dans les légumes et les fruits consommés par les populations respectives des deux pays, ne serait-il pas possible que l'on vît le total français dépasser celui de l'Angleterre?

La même observation peut s'appliquer à l'Italie, où, d'après les statistiques, la consommation moyenne annuelle de chaque habitant est d'environ 1k.50 (1). Ne pourrait-elle aussi s'appliquer dans les pays intertropicaux, où trop de soleil nuit à la production des légumes, et où l'on trouve, par conséquent, une excessive consommation de sucre de canne?

Enfin, les peuples chez lesquels un vin fort alcoolique est d'une abondance extrême ne trouvent-ils pas dans cette boisson une compensation au sucre, qui produit, chacun le sait, de l'alcool par sa décomposition?

Nous ne tranchons pas la question; mais nous croyons bon de la poser, et d'appeler sur ce sujet les études des chimistes et les calculs des statisticiens.

BRODERIES.

Dans les Vosges ou la Meurthe, pour faire 1 000 mètres de broderie, on emploie 54 ouvrières qui gagnent, en moyenne, 75 centimes par jour, et ne sont occupées que pendant 180 jours de l'année. Il en est de même dans le Rhône.

MÉDAILLES RARES.

V. la Table de quarante années.

TABARIN ET SON MÉDAILLON PAR JEAN WARIN.

Qui n'a pas entendu parler de Tabarin?

Le charton n'avoit pas dessein
De les mener voir Tabarin.

Il suffit pour connaître ce fameux bateleur d'avoir récité les fables de la Fontaine dans son enfance et d'avoir lu Boileau, qui reproche si sévèrement à Molière d'avoir

Quitté, pour le bouffon, l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.

Mais que savait-on de ce personnage, il y a quelques années? Les gens instruits n'ignoraient pas que Tabarin était le premier des farceurs de la place publique sous Louis XIII; il en était même qui connaissaient ces autres vers que le fablier met dans la bouche de M. de la Baguenaudière, l'un des héros de sa comédie de *Ragotin* : il s'agit de la triste Tragédie qui, pour plaire, s'en allait

. . . . Ramasser dans les ruisseaux des halles
Les bons mots des courtauds, les pointes triviales,
Dont au bout du pont Neuf, au son du tambourin,
Monté sur deux tréteaux, l'illustre Tabarin
Amusoit autrefois. . . . . .

le public mêlé

De la cour du Miracle et du Cheval de bronze.

(1) Voy. t. XLI, 1873, p. 181.

On en sait un peu plus maintenant, grâce aux recherches récemment publiées d'Auguste Jal, et voici qu'un médaillon représentant Tabarin vient à sortir de l'ombre où il se dissimulait depuis plus de deux siècles; et il se trouve que ce médaillon, chef-d'œuvre de vérité et d'expression, est de Jean Warin, ce grand artiste que connaissent les lecteurs de ce recueil (voy. t. Ier, III, IV et XXVIII). La coïncidence de cette découverte avec celles de Jal me met dans l'obligation de dire ce que je sais et ce que je ne sais pas sur Tabarin.

Je ne m'excuserai pas d'avoir consacré quelques instants à un bateleur. Le Chrêmès de Térence a répondu pour moi, il y a plus de deux mille ans, à ceux qui s'étonneraient qu'un antiquaire n'eût pas dédaigné un homme qui doit être compté parmi les précurseurs de Molière. J'entre donc en matière sans plus de préambule, et je commence par décrire l'œuvre qui m'a mis la plume à la main. Nous verrons ensuite à en faire connaître de notre mieux le modèle.

Le médaillon de Tabarin est de forme ovale et a été modelé, puis fondu en bronze. Son module est de 47 millimètres en hauteur et de 43 en largeur. Tabarin est représenté presque à mi-corps, de face, coiffé de son chapeau, qui, nous le verrons, était un de ses accessoires les plus importants. Notre héros a des moustaches et porte la barbe pointue, « la barbe faite en trident de Neptune »; ses cheveux s'échappent de son chapeau. Son costume se compose d'un justaucorps et d'un petit manteau qui ne couvre qu'un des bras. La figure est grimaçante et comique. Était-il bossu? Ce n'est pas probable; mais, ici, l'épaule droite est visiblement plus haute que l'autre. Dans le champ, à droite, on lit TABARIN. A gauche, on voit un double W, initiale de Warin.

Ce médaillon est unique, et n'était même pas soupçonné avant le hasard heureux qui nous l'a fait découvrir et le fit entrer au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale.

Dans le second volume du *Magasin pittoresque*, publié en 1834, à la page 267, on lit que Tabarin, beau-père de Gaultier-Garguille, semblait avoir été non pas le valet, ainsi qu'on l'a répété souvent, mais l'associé de Mondor, maître opérateur, autrement dit charlatan, qui, dans le commencement du dix-septième siècle, vendait du baume et des pommades aux passants. On y voit encore que les deux associés attiraient et retenaient la foule en jouant, sur des tréteaux dressés sur la place Dauphine, une parade un peu grossière, mais fort plaisante, et qui, en tous cas, était en possession de la faveur publique. Tout ceci était exact, mais fort incomplet. On ne savait pas alors que le nom de Tabarin était celui d'un rôle, d'un type, et non celui que l'associé de Mondor avait reçu de son père. C'est Jal qui nous a révélé ce nom, que n'a pas connu Voltaire. Comme on aurait étonné l'auteur du *Dictionnaire philosophique* si on lui avait prouvé qu'il a pris le contre-pied de la vérité dans son article Tabarin, où on lit :

« TABARIN, nom propre devenu appellatif. Tabarin, » valet de Mondor, charlatan sur le pont Neuf du temps de » Henri IV, fit donner ce nom aux bouffons grossiers. »

Oui, selon toute probabilité, et nous le montrerons tout à l'heure, Tabarin fut d'abord un nom propre, et devint un nom appellatif, comme le dit le *Dictionnaire philosophique;* mais cette transformation est antérieure à l'époque où florissait le prétendu valet de Mondor. Ce qui a trompé tant de gens, et Voltaire comme les autres, c'est que l'homme qui, sous le nom de Tabarin, joua un rôle de valet bouffon sous Louis XIII et non sous Henri IV, tandis que Mondor, son associé, jouait le rôle plus effacé du maître, cet homme, dis-je, eut un succès si grand et si prolongé, il s'incarna dans son rôle tant et si bien, qu'on oublia ses devanciers et qu'on finit par croire qu'il se nommait Tabarin, tandis qu'en réalité il fut le dernier, comme le plus grand, de ceux qui *tabarinèrent*. Si nous avons pris Voltaire à partie à propos de cette légère erreur, dont certes les conséquences ne sont pas de grande importance, c'est qu'il faut chercher la vérité même dans les petites choses, et aussi que celle-ci a fait fortune, comme il arrive d'ordinaire des erreurs des grands écrivains. Ne s'est-elle pas logée, comme dans une forteresse, au mot TABARIN du Dictionnaire de M. Littré, d'où elle menace de se répandre partout et pour longtemps?

Le personnage dont notre médaillon reproduit les traits, le bouffon qui, sous Louis XIII, remplissait le rôle de Tabarin sur les tréteaux de la place Dauphine, se nommait JEAN SALOMON, nom qui à cette époque était porté, comme il l'est encore aujourd'hui, par des gens de la bourgeoisie de Paris. Ceci ressort, avec la plus complète certitude, de la teneur de divers actes authentiques retrouvés par un bénédictin laïque, par Jal, l'auteur regrettable d'excellents ouvrages, et notamment d'un *Glossaire nautique* de 1591 pages à deux colonnes in-4°, œuvre formidable, dont l'impression, commencée le 15 mars 1848, ne fut terminée que le 25 mai 1850, et d'un *Dictionnaire critique d'histoire et de biographie*, publié en 1867, auquel, en 1872, il ajoutait un supplément et faisait de nombreuses corrections. C'est dans ce dernier ouvrage qu'il a consigné le résultat de ses recherches sur Tabarin. Ja n'a pas seulement retrouvé l'individualité du grand Tabarin, du vrai Tabarin, de celui de la place Dauphine; par d'ingénieuses et très-plausibles inductions, dont il n'a pu cependant administrer les preuves, comme il l'a fait en ce qui concerne Tabarin, il a retrouvé le créateur du type. Ce créateur est, selon lui, un personnage qu'il a rencontré à Paris, au seizième siècle, sous le nom de *Jehan Thabarin, Italien de Venise*. C'est aussi d'Italie que nous sont venus Arlequin, Polichinelle, Pantalon, et tant d'autres types comiques : il y a donc présomption en faveur de l'hypothèse de Jal. Rien n'est curieux comme de voir, dans son *Dictionnaire critique*, par quels incroyables efforts de patience et d'intuition il est parvenu aux résultats inattendus qui rendent si précieux ce livre qu'on ne pourrait plus refaire, la plupart des documents qu'il y a analysés ou reproduits ayant été brûlés à Paris en 1871; mais rien n'est plus extraordinaire que les chemins qu'il a suivis pour arriver à rétablir les figures de Mondor, de Gaultier-Garguille et de Tabarin. On ne peut reproduire la chaîne de ses déductions; bien que lui-même ne l'ait retracée qu'en raccourci, ce serait encore trop long. On notera seulement que c'est en cherchant de documents en documents l'individualité du Tabarin de Louis XIII qu'il a découvert par surcroît le probable créateur du type, grâce à un acte baptistaire des registres, brûlés aujourd'hui, de la paroisse royale de Saint-Germain l'Auxerrois. Cet acte est si instructif par le jour qu'il jette sur les mœurs du seizième siècle, que je le cite en entier; on remarquera qu'il est d'un mois après la funeste journée de la Saint-Barthélemy :

« Le jeudy 25 septembre 1572, fut baptisé Maximilien, fils de Jehan Thabarin, Italien de Vênise, et de damoiselle Polonya de Vincence, sa femme : le parrin noble homme Jehan de Besme, pour le Roy; les marraines nobles damoiselles Jehanne de Mauvoisin, tenant pour madame de Guise, et damoiselle Francoise Clerc, tenant pour madame de Nevers. » En marge est escrit : « M. Cuy a receu un escu. »

Pour que le fils d'un étranger non noble, sans profession avouée, ait eu pour parrain le roi, et pour mar-

raines deux des plus grandes dames de la cour, les illustres sœurs Catherine de Clèves, duchesse de Guise, qui vécut assez pour voir le Tabarin de Louis XIII, et Henriette de Clèves, duchesse de Nevers; pour que le roi ait été représenté à ce baptême par un personnage aussi en faveur que Jean de Besme, il fallait quelque raison déterminante. C'est ce que Jal a très-bien vu; or, cette raison, c'est que cet homme devait être aussi *une manière* de favori; seulement, l'Italien de Venise devait les bonnes grâces royales à des services moins odieux que le meurtre de Coligny, imputé généralement au Bohémien Charles-Jean Dianowitz, immortalisé par les fameux vers de Voltaire (1), que l'on nommait à la cour Jehan de Besme, pour *Jean de Bohême*. Jehan Thabarin devait être, comme l'a pensé Jal, un bouffon qui avait su plaire à Charles IX, et devait être, en un mot, le digne prédécesseur de celui qui amusa pendant vingt années, sinon le roi lui-même, du moins le tout Paris du règne de Louis XIII.

J'ajouterai une observation qui paraît avoir échappé à Jal, et qui est en faveur de son hypothèse, c'est que ce nom de Maximilien ne fut pas donné au hasard à l'enfant de Jehan Thabarin. C'était le nom que Charles IX porta jusqu'à sa confirmation; le second fils de Henri II l'avait reçu au baptême de son parrain l'empereur Maximilien II; il est donc évident que le roi, ne voulant pas faire porter le nom dont il signait ses édits à un filleul d'aussi humble condition que le fils de Tabarin de Venise et de Polonya de Vicence, se rabattit sur celui dont on ne se souvenait pas plus alors que de celui d'Alexandre, que son troisième frère Henri avait également porté dans son enfance. Jal doit avoir deviné juste. Les rois n'étaient parrains que de très-hauts ou de très-infimes personnages. Dans ce der-



Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. — Tabarin.

nier cas, ils n'accordaient cette faveur qu'en raison d'une prédilection particulière. Or, ils aimaient soit leurs serviteurs intimes, soit qui les amusait. Si Jehan Thabarin avait été dans la domesticité officielle de Charles IX, on n'aurait pas manqué de mentionner sa qualité dans l'acte que nous venons de citer; l'absence de toute qualité indique clairement un bouffon ou un comédien dont il n'aurait pas été séant de déclarer la profession dans la sacristie de Saint-Germain l'Auxerrois. Il est donc très-vraisemblable que J. Tabarin de Venise (Giovanni Tabarrino ou Tabarrini) fut un comédien qui plut au triste fils de Catherine de Médicis, et fut chez nous le créateur du type ou du rôle de Tabarin; mais il est à peu près certain aussi que ce type ne devint populaire que lorsque, des lambris dorés du Louvre, Jean Salomon l'eut fait descendre sur la place publique.

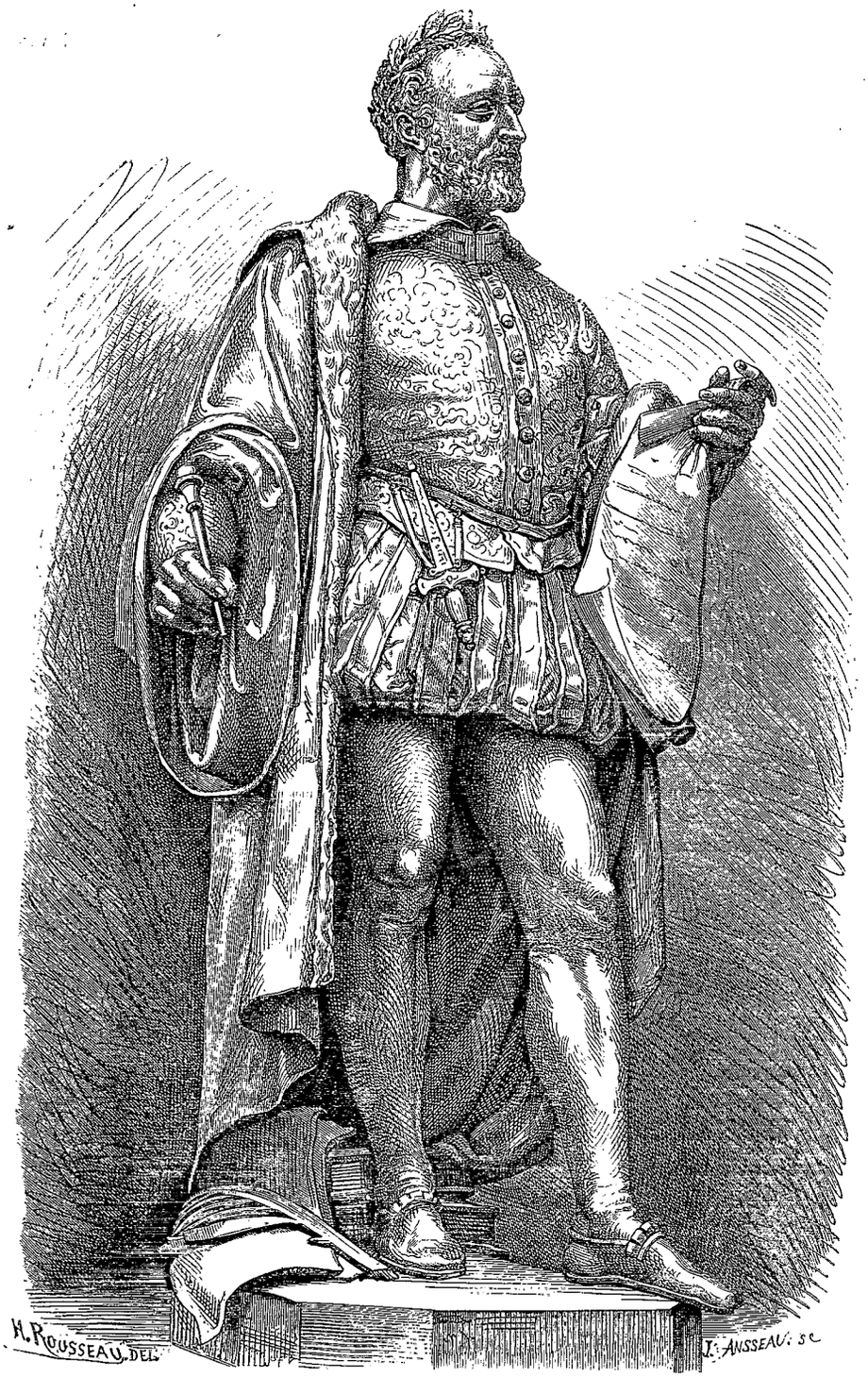
Du reste, que les conjectures de Jal sur ce point soient acceptées ou non, que le type de Tabarin vienne de Jehan Thabarin, que ce nom vienne lui-même, comme on l'a dit, du manteau nommé en italien *tabarrino* et en français *tabard*, peu importe : ce qui est acquis à l'histoire, dont la gravité ne doit rien dédaigner de ce qui peint les mœurs, c'est que, comme on le va voir, tout le monde croyait à Paris, où il y avait des bourgeois du nom de Tabarin, que le farceur qui jouait le rôle du valet de Mondor s'appelait réellement Tabarin, si bien que lorsque la fantaisie vint à Warin de faire la médaille de ce personnage, il n'y inscrivit d'autre légende que *Tabarin*, ce nom de guerre qui avait fait complétement disparaître celui que son modèle prenait dans les actes de sa vie privée.

Pauvre Jal! il n'a pas assez vécu pour contempler sur cette médaille, œuvre d'un artiste sur lequel il a fait aussi de curieuses découvertes, les traits de son Jean Salomon, qu'il ne connaissait que par les estampes contemporaines, où le *facies comique* de l'homme qu'il a fait revivre n'est guère visible qu'à la loupe. Jal n'a pas retrouvé l'acte de naissance de notre héros. Cette bonne fortune a été refusée à ses laborieuses investigations : aussi ne connaît-on pas mieux la ville où naquit Tabarin que celle où naquit Homère. Seulement, nul n'osera désormais, comme il est arrivé à l'auteur de *l'Iliade*, contester qu'il ait existé un tel homme que Tabarin; on le voit faire baptiser ses descendants, donc il a vécu, donc ce n'est pas un mythe; seulement on n'aurait pu le certifier, on ne savait pas si ce nom de *Tabarin* n'était pas le passe-partout de plusieurs farceurs; en un mot, on ne possédait pas l'individu, on ne connaissait pas son vrai nom : on le connaît aujourd'hui. Jal n'a pas mieux su la date que le lieu de naissance de Jean Salomon. Toutefois, par d'ingénieux calculs de probabilité, il suppose que ce grand événement eut lieu vers 1584; mais en ce qui concerne l'identification de Tabarin avec le Jean Salomon qu'il a vu figurer dans divers actes authentiques industrieusement cherchés, liés, commentés et rapprochés, c'est un fait hors de doute désormais. Par exemple, il a trouvé l'acte baptistaire de la petite-fille de Jean Salomon, Victoire Guéru, née en 1623, au moment de la plus grande vogue de son aïeul maternel, et, dans cet acte, on la dit fille d'honnête personne Hugues Guéru, sieur de Fléchelles, et de Léonore Salomon. Or, Hugues Guéru, c'est un fort illustre personnage, c'est le comédien qui, dans la troupe de l'hôtel de Bourgogne, — rivale de celle de Molière, — tenait l'emploi des rois sous le nom de Fléchelles, et celui des comiques sous celui de Gaultier-Garguille, celui-là même qu'on disait traditionnellement avoir été le gendre de Tabarin, comme nous le rappelions en commençant, et qui avait épousé, en effet, Aliénor ou Léonore, fille de Jean Salomon. L'acte baptistaire de Victoire Guéru, fille de Gaultier-Garguille et petite-fille de Tabarin, ne se borne pas à nous donner les noms des père et mère de cette enfant de la balle, il nous apprend encore ceux de ses parrain et marraine. Ils sont moins illustres que ceux de l'Italien de Venise. Cependant, si la marraine est de la même condition que la filleule, le parrain est un personnage, c'est noble homme Antoine de Larche, seigneur de Saint-Mandé, lieutenant général civil et criminel au bailliage de Paris. Qui aurait cru la famille de Tabarin si bien notée par dame Justice? La marraine, c'était Vittoria Bianchi, *Victore Biancque*, femme du sieur Antoine Girard, *maître opérateur de cette paroisse*, frère d'un autre maître opérateur, de Philippe Girard, c'est-à-dire de Mondor en personne.

La suite à une prochaine livraison.

(1) « Besme, qui dans la cour attendait sa victime, etc. » (*Henriade*, chant II, vers 280 et suiv.).

RONSARD.



Statue de Ronsard, à Vendôme, par A. Irvoy, directeur de l'École de sculpture de Grenoble. — Dessin de Rousseau.

Pierre de Ronsard naquit le 11 septembre 1524, au château de la Poissonnière, dans le Vendômois. Il appartenait à une famille noble, originaire des confins de la Hongrie et de la Bulgarie : dans une épître à son ami Remi Belleau, il nous apprend que

> Plus bas que la Hongrie, en une froide part,
> Fut un seigneur nommé le marquis de Ronsart,
> Riche d'or et de gens, de villes et de terre.

Son père était maître d'hôtel de François Ier et chevalier de l'Ordre du roi. Sa mère était noble aussi, alliée à d'illustres familles. Il dit dans la même épître :

> Du côté maternel, j'ai tiré mon lignage
> De ceux de la Trimouille et de ceux du Bouchage,
> Et de ceux de Rouaux et de ceux de Chaudriers,
> Qui furent en leur temps si vertueux guerriers.

Étant le dernier de quatre fils vivants, Pierre de Ronsard n'avait rien à attendre des biens paternels et devait se mettre en état de pourvoir lui-même à sa fortune. On l'envoya, à l'âge de neuf ans, au collége de Navarre ; mais, habitué à l'indépendance, doué d'une vive imagination, la vie de collége lui parut insupportable, et, au bout de six mois, il demanda à entrer dans la carrière des armes. Il

fut d'abord attaché, en qualité de page, au service du duc d'Orléans, puis, bientôt après, à celui de Jacques Stuart, roi d'Écosse, qui était venu épouser en France Marie de Lorraine, et qui avait été frappé de l'intelligence précoce et de la gentillesse de l'enfant. Celui-ci, en effet, excellait déjà dans tous les exercices d'adresse que l'on exigeait des pages, la danse, la lutte, l'escrime, l'équitation, et il joignait à ces talents une remarquable beauté de visage. Ronsard passa trois ans en Écosse et en Angleterre. Revenu en France, il rentra dans la maison du duc d'Orléans, qui, malgré son extrême jeunesse, lui confia diverses missions en Irlande, en Zélande et en Écosse. A seize ans, il accompagna comme secrétaire le savant Lazare de Baïf, ambassadeur à la diète de Spire. Un peu plus tard, il remplit les mêmes fonctions auprès du seigneur de Langey du Bellay, lieutenant du roi en Piémont. Il venait de reparaître à la cour de France, quand il fit une grave maladie et fut affligé de la surdité dont il ne guérit jamais complétement. Il le constate lui-même dans ces vers :

> . . . . . La maladie,
> Par ne sçay quel destin, me vint boucher l'ouïe,
> Et dure m'accabla d'assommement si lourd,
> Qu'encores aujourd'hui j'en reste demi-sourd.

Cette infirmité ne lui permettait plus de suivre la carrière diplomatique, dans laquelle, dit Claude Binet, biographe contemporain de Ronsard, « il faut plutôt être muet que sourd », et il résolut « de transférer l'office des oreilles aux yeux par la lecture des bons livres. » La gloire littéraire le séduisait depuis longtemps; mais, bien qu'il eût appris dans ses voyages l'anglais, l'allemand et l'italien, il n'était pas assez instruit pour y prétendre. Il songea donc à refaire sérieusement ses études classiques, à ne pas se contenter de la connaissance des poëtes modernes, tels que Jean de Meung, Coquillard, Clément Marot, et à apprendre les langues anciennes. Comme son père lui avait défendu de s'adonner aux lettres, il prit le parti de travailler en secret. Il était alors attaché à l'écurie du roi, et tous les soirs il s'échappait furtivement de l'hôtel des Tournelles, traversait la rivière, et allait prendre des leçons du célèbre helléniste Jean Daurat, qui enseignait le grec au jeune Antoine de Baïf. Bientôt, ayant perdu son père, il se trouva libre de se livrer ouvertement à sa passion pour l'étude; il quitta la cour, malgré l'attrait des plaisirs qu'il y goûtait, malgré l'amitié et les brillantes promesses du dauphin et des princes, et il se retira au collége de Coqueret, où il devint, avec Baïf, l'élève assidu de Daurat, principal de ce collége. « Ronsard, qui avait demeuré en cour, — dit son biographe, — accoutumé à veiller tard, étudiait jusqu'à deux heures après minuit, et, se couchant, réveillait Baif qui se levait et prenait la chandelle, et ne laissait pas refroidir la place. » Cette vie de retraite studieuse dura sept années; Ronsard en sortit déjà connu par des traductions en vers français du *Plutus* d'Aristophane, de plusieurs odes de Pindare et d'Horace; sa réputation éclata tout à coup, en 1548, par un épithalame qu'il fit paraître à l'occasion du mariage de Jeanne d'Albret avec Antoine de Bourbon.

Dès lors toutes les poésies que publia Ronsard excitèrent une admiration universelle. On ne reconnaissait plus le petit vers facile, naïf, sobre jusqu'à la sécheresse, de Clément Marot, espèce de prose rimée qui ne se proposait que de plaire par la grâce et par l'esprit : c'était comme une langue nouvelle, fière, brillante, exubérante, enrichie d'épithètes inusitées, d'expressions inconnues empruntées aux langues anciennes, aux divers patois français, aux arts savants et même aux métiers populaires. Pour enrichir le vocabulaire poétique, Ronsard puisait de tous côtés, au loin et au près, en haut et en bas. Il répétait qu'il ne faut pas « se soucier si les vocables sont gascons, poitevins, normands, manceaux, lyonnois ou d'autres pays. » Il se vantait de son audace, et disait :

> Je fis de nouveaux mots, j'en condamnai de vieux.

Quelques poëtes de l'école de Marot, Saint-Gelais à leur tête, protestèrent et se moquèrent des prétentions de Ronsard; mais ces critiques furent bientôt étouffées dans le concert de louanges qui acclama le novateur. L'Académie des jeux Floraux le couronna et lui envoya, au lieu de l'églantine accoutumée, une statue de Minerve en argent massif. Les savants les plus distingués de son temps le désignèrent comme l'émule d'Homère et de Virgile. De Thou vit en lui « le poëte le plus accompli qui ait paru depuis le temps d'Horace et de Tibulle. » Marie Stuart lui adressa un Parnasse d'argent avec cette inscription : « A Ronsard, l'Apollon de la source des Muses. » Henri II et après lui François II le comblèrent de présents et de pensions; la cour le proclama le *prince des poëtes*. Le Tasse lui-même lui rendit hommage comme à un maître, et voulut lui présenter les premiers chants de son poëme de Godefroy. Ronsard marchait comme un triomphateur au milieu de la *Pléiade française*, composée de ses amis, célèbres eux-mêmes, mais tous lui cédant le pas : Belleau, Jodelle, Baïf, Daurat, Ponthus de Thiard et Joachim du Bellay, l'auteur de l'*Illustration de la langue françoise*, évangile de la nouvelle religion poétique.

Sous Charles IX, la réputation de Ronsard ne fit que s'accroître. Le roi se prit pour le poëte de la plus vive amitié; il ne pouvait se passer de sa présence et l'emmenait souvent en voyage avec les officiers de sa maison. Il lui adressait des vers flatteurs dans lesquels il comparait la royauté poétique de Ronsard à sa propre royauté, et c'était la première qu'il affectait de préférer. Chacun se rappelle ces remarquables vers :

> L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
> Doit être à plus haut prix que celui de régner.
> Tous deux également nous portons la couronne,
> Mais roi je la reçus, poëte tu la donne.

Charles IX ne s'en tenait pas aux louanges; il accordait à son favori des pensions, des bénéfices, entre autres les abbayes de Bellozane et de Croix-Val, les prieurés d'Évailles et de Saint-Cosme. Il y ajouta le titre d'aumônier du roi, qualité que l'on voit associée au nom de Ronsard dans les lettres patentes contenant privilége pour l'impression de ses ouvrages. Malgré cet office, malgré ses prieurés et ses abbayes, Ronsard continuait à mener la vie d'un homme de cour, et à traiter dans ses poëmes des sujets peu conformes à la gravité de ses fonctions ecclésiastiques. Dans sa prestance, dans sa tournure, pas plus que dans ses goûts et ses habitudes, il n'avait rien d'un prêtre; tout en lui était d'un seigneur et d'un guerrier. « Il avoit, dit Colletet, le visage beau et majestueux, le front large, les yeux vifs et perçants, le nez aquilin, les cheveux crépus et blondoyants, le cou long et bien tourné. » Sa stature était haute et imposante, son air fier et déterminé. Il avoue lui-même que si on lui eût dit, dans sa première jeunesse, qu'il devait un jour porter « le bonnet des pasteurs de l'Église », il ne l'eût pas cru; il le déclare dans une épître au cardinal de Châtillon :

> Car j'avois tout le cœur enflé d'aimer les armes;
> Je voulois me braver au nombre des gendarmes,
> Et de mon naturel je cherchois les débats,
> Moins désireux de paix qu'amoureux de combats.

Toutefois, dans un autre poëme, il nous apprend qu'il n'était pas fâché d'être clerc, — sans doute, comme son ami Baïf, clerc à simple tonsure, — et que même, pour

de solides raisons, il aurait souhaité d'être tout à fait prêtre :

J'atteste l'Éternel que je le voudrois être,
Et avoir tout le chef et le dos empêché
Dessous la pesanteur d'une bonne évesché.

Quand il n'est pas à la cour et qu'il réside dans une de ses abbayes, il prend son état au sérieux et il en remplit les devoirs; il porte la chape et chante les vêpres :

Mais quand je suis aux lieux où il faut faire voir
D'un cœur dévotieux l'office et le devoir,
Lors je suis de l'Église une colonne ferme :
D'un sureplis ondé les épaules je m'arme,
D'une haumusse le bras, d'une chape le dos;
J'ai mon bréviaire au poing. . . . . .

Après la mort de Charles IX, Ronsard quitta la cour. Il se sentait vieux; il était malade : il avait la goutte et la gravelle. Il se retira dans son abbaye de Croix-Val en Vendômois, près des ombrages de la forêt de Gatisne et des bords de la fontaine Bellerie, qu'il a tant célébrée. Il ne retournait plus à Paris que de temps en temps pour voir ses amis, Galland, Baïf et quelques autres, avec qui il prenait plaisir à s'ébattre dans les bois de Meudon. Dans sa retraite, il paraît avoir enfin réformé ses mœurs et mené une vie innocente, toute de travail, de méditation, de conversation avec des amis de choix, de récréations honnêtes et de piété sincère. Laissons-le nous raconter lui-même l'emploi de ses journées :

M'éveillant au matin, avant que faire rien,
J'invoque l'Éternel, le Père de tout bien,
Le priant humblement de me donner sa grâce,
Et que le jour naissant sans l'offenser se passe.
. . . . . .
Alors je sors du lit, et quand je suis vestu,
Je me range à l'estude et apprens la vertu,
Composant et lisant, suivant ma destinée,
Qui s'est dès mon enfance aux muses inclinée.
Quatre ou cinq heures seul je m'arreste enfermé.
Puis, sentant mon esprit de trop lire assommé,
J'abandonne le livre et m'en vais à l'église.
Au retour, pour plaisir une heure je devise;
De là je viens disner, faisant sobre repas,
Je rends grâces à Dieu; au reste je m'esbas.

Car si l'après-disnée est plaisante et sereine,
Je m'en vais pourmener tantost parmi la plaine,
Tantost en un village et tantost en un bois,
Et tantost par les lieux solitaires et cois.
J'aime fort les jardins qui sentent le sauvage,
J'aime le flot de l'eau qui gazouille au rivage.

Là, devisant sur l'herbe avec un mien amy,
Je me suis par les fleurs bien souvent endormy
A l'ombrage d'un saule; ou, lisant dans un livre,
J'ai cherché le moyen de me faire revivre,
Tout pur d'ambition et des soucis cuisants.
. . . . . .
Mais quand le ciel est triste et tout noir d'espesseur,
Et qu'il ne fait aux champs ny plaisant ny bien seur,
Je cherche compagnie ou je joue à la prime;
Je voltige ou je saute, ou je lutte ou j'escrime;
Je dy le mot pour rire, et, à la vérité,
Je ne loge chez moi trop de sévérité.

Puis, quand la nuit brunette a rangé les estoilles,
Encourtinant le ciel et la terre de voiles,
Sans soucy je me couche, et là, levant les yeux
Et la bouche et le cœur vers la voûte des cieux,
Je fais mon oraison, priant la bonté haute
De vouloir pardonner doucement à ma faute.

Plus Ronsard approchait de sa fin, plus sa vie devenait simple et sérieuse. « Il aimait surtout, dit son biographe, les hommes studieux, vertueux et de nette conscience... Ses mœurs, comme aussi ses écrits, portaient toujours je ne sais quoi de noble au front. » Quand il se vit tout à fait malade et affaibli, il se fit transporter à Saint-Cosme, au milieu de ses religieux, qu'il exhortait « à bien vivre et à vaquer soigneusement à leur devoir. » Il mourut le 27 décembre 1585; ses dernières paroles furent des vers, que recueillirent sous sa dictée plusieurs religieux réunis dans sa chambre pour réciter les prières des agonisants.

Ronsard a beaucoup écrit; ses œuvres remplissent deux gros volumes in-folio. Il a traité tous les genres de poésie, excepté le genre dramatique. Il a composé les premiers chants d'un poëme épique, *la Franciade;* deux livres de sonnets, chansons, stances, madrigaux; des *Odes* divisées en cinq livres, à la louange des danses, des bouquets, du vin, des chevaux victorieux, des joutes et des tournois; le *Bocage royal,* recueil de poésies diverses où il fait l'éloge des rois, des princes et des grands seigneurs; des *Églogues,* des *Élégies,* des *Gaietés* et des *Hymnes.*

La gloire de Ronsard ne dura pas; trente ans après sa mort, il était, non pas oublié, mais sévèrement discuté. Malherbe ne trouva en lui qu'enflure et mauvais goût. Un jour, Racan, son disciple, le surprit en train de raturer dans un exemplaire de Ronsard les vers qui lui paraissaient mauvais; et comme il lui fit observer qu'on le soupçonnerait d'approuver ceux qu'il avait épargnés, Malherbe biffa tout le reste. Quand ce dernier lisait ses propres vers à ses amis, et qu'il y trouvait un mot dur ou impropre, il disait : « Je ronsardisais. » Balzac, moins rigoureux, attribuait en partie les défauts de Ronsard à son temps; il voyait dans ses œuvres « un corps naissant, commençant à se former, mais inachevé; une grande source, mais une source trouble et où il y avait moins d'eau que de limon. » La Bruyère accuse Ronsard d'avoir été pour le style un obstacle plus qu'un secours, de l'avoir « retardé dans le chemin de la perfection et exposé à le manquer pour toujours. » Enfin, Boileau acheva de perdre le pauvre poëte tant critiqué en raillant son « faste pédantesque », au point que, quelques années plus tard, la Monnoye écrivait dans ses observations sur les *Ménagiana :* « Il n'y a plus personne aujourd'hui qui se vanterait de posséder les œuvres de Ronsard, et encore moins de les avoir lues. » Il a fallu une révolution littéraire pour réhabiliter le poëte du seizième siècle. C'est M. Sainte-Beuve qui, le premier, l'a remis en honneur en légitimant l'admiration des contemporains de Ronsard, en expliquant ce qui, dans ses écrits, nous choque aujourd'hui par le goût de son époque, en rendant justice à ses nobles intentions, et en signalant l'ampleur, l'harmonie et l'éclat qu'il a souvent réussi à donner au langage poétique.

LES BOIS DE MARINE.

Quoique l'on se serve aujourd'hui presque exclusivement du fer pour les constructions maritimes, il n'est pas sans intérêt de rappeler que les formes toutes particulières des navires, les courbes qui les limitent à peu près de toutes parts, exigent des pièces de bois de contours spéciaux, des courbes, des crochets, des S, que la nature ne fournit pas toujours en abondance. Non-seulement ces courbes doivent posséder des angles et des parties arrondies de valeurs déterminées, mais encore il leur faut des dimensions fixes, et ces conditions réunies restreignent considérablement les choix que pourraient faire les agents de l'administration chargés de cette tâche délicate.

Ce n'est pas que la marine ait constamment besoin de bois de très-fort échantillon : sans doute, il en faut pour les maîtresses pièces des grands navires, mais les chantiers de construction ont besoin plus encore de réunir beaucoup de petits bois.

En architecture civile, la base d'un édifice présente des masses d'une proportion très-supérieure aux assises qui

la recouvrent : ces assises mêmes varient suivant l'objet qu'on se propose et l'élégance des formes qu'on veut obtenir. De même, en architecture navale, les parties inférieures du navire exigent des bois de très-fort échantillon, tandis que les sommités ne doivent recevoir que des pièces de faibles proportions.

Les difficultés sont donc assez grandes, parce que les bois désignés doivent être de qualité irréprochable. L'expérience a prouvé, en effet, que la qualité du terrain et les circonstances de la végétation influent beaucoup sur la valeur des bois. Les arbres provenant de vieilles souches sont roux ou rouges à l'intérieur. Si le terrain qui les a produits est constamment humide, ils sont gras, tendres, poreux ; leur accroissement est très-rapide, mais les nœuds en sont presque toujours mauvais, la durée dans les vaisseaux en est très-bornée, ils s'échauffent très-promptement et pourrissent.

Viennent ensuite les vices de croissance. Quand les bois

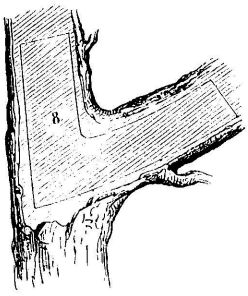


Choix des bois pour la marine. — 1. Bout d'allonge. — 2. Genou de porque. — 3. Cornière ou estain. — 4. Varangue acculée. 5. Guirlande. — 6. Seps de drisse.

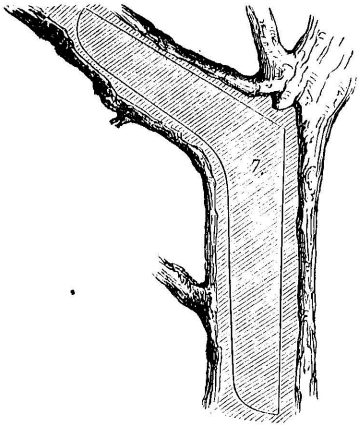
sont vieux, sur le retour, les pièces sont de qualité douteuse et de détérioration prompte. L'intempérie des saisons, l'action des grands vents, influent également sur leur valeur. Le froid excessif les fait fendre à la surface et donne la *gélivure;* les vents violents, en les agitant et les courbant trop, amènent la *roulure*.

Certains arbres ont été mal ébranchés et ont contracté des infiltrations d'eau ; certains autres présentent une écorce tordue en hélice, qui indique que leurs fibres ne sont pas droites, ce sont des bois *virants :* tous doivent être rejetés.

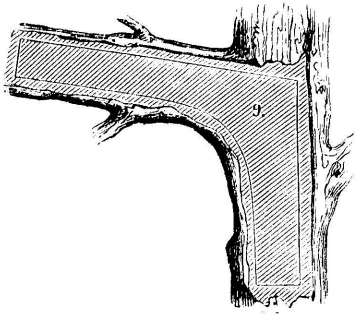
Mais à l'exception des pièces droites que l'on trouve en futaie, toutes les pièces *courbantes* et les *courbes* ne se peuvent demander qu'aux chênes de taillis ou à ceux de lisière et de cornière, c'est-à-dire à ceux qui ont été le plus exposés aux accidents que nous énumérions tout à



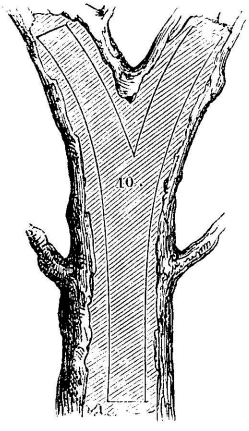
8. Courbe de capucine.



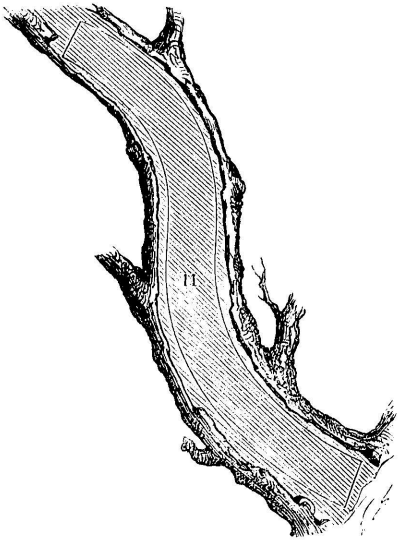
7. Courbe d'arcasse.



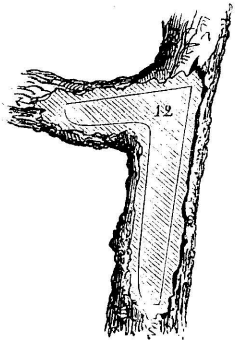
9. Courbe d'étrave.



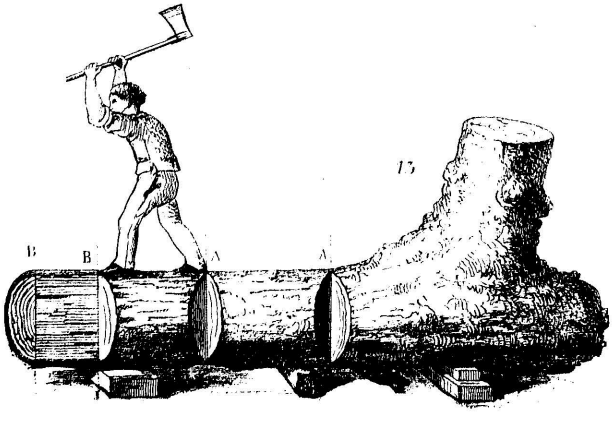
10. Fourcat.



11. Genou de revers.



12. Courbe de gaillard.

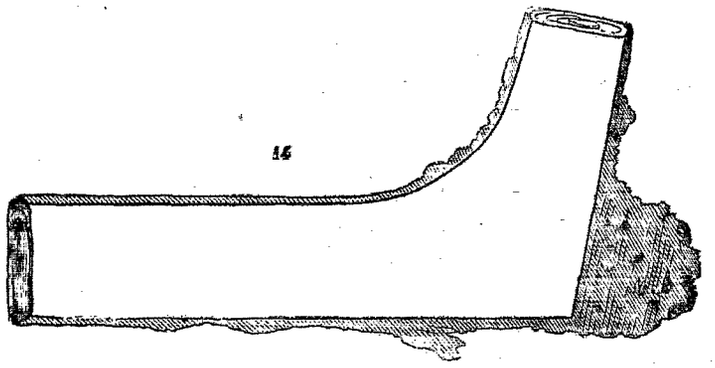


13. Préparation d'équarrissage d'une pièce courbe.

l'heure. Ne nous étonnons donc pas si les pièces convenables ont encore une si haute valeur.

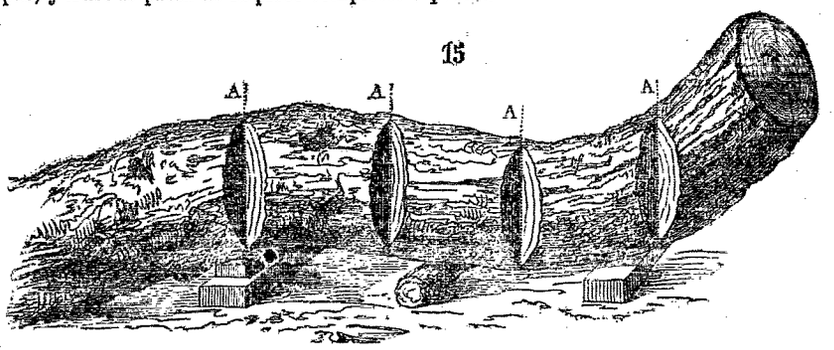
Les noms qui servent à désigner toutes ces pièces nous semblent un peu barbares; mais chaque industrie a son vocabulaire non moins étrange. La dénomination des pièces varie avec leur forme particulière, mais plutôt encore avec leurs dimensions et l'ouverture de leurs angles. Par exemple, en *bois droits*, la quille, l'étambot, les plançons, les mèches de gouvernail, les préceintes, les bordages, les illoires, ne peuvent varier que par leurs dimensions. En *bois courbants*, nous voyons les étraves, les varangues, les baux et demi-baux, bossoirs, allonges, etc., etc., qui varient et par leurs dimensions et par leur hauteur de cintre. Parmi les *courbes*, nous trouvons les mêmes différences entre les genoux, les courbes, les allonges de revers, etc., etc.

Un mot maintenant sur la manière dont on traite les arbres marqués pour les amener à l'état de *bois de chantier*, c'est-à-dire pour les équarrir suivant les patrons voulus. On commence par poser l'arbre (fig. 13) sur des cales, de façon que la partie arquée soit tournée vers le ciel. Une fois la pièce fortement assujettie dans cette situation, l'ouvrier trace sur la face supérieure de l'arbre deux traits qui fixent l'épaisseur réglementaire que la pièce doit avoir. Ces traits se tracent au cordeau enduit de suie. L'ouvrier se place alors sur l'arbre, et fait à chaque flanc des incisions profondes, A, A, B, B, etc., parfaitement verticales, ce dont il s'assure à l'aide d'un fil à plomb. Ces entailles sont distantes de 40 à 50 centimètres, et il attaque dès lors la pièce en suivant les fibres du bois, et emportant avec sa hache les segments qui couvrent le plat de l'arbre. Les incisions faites d'abord facilitent la levée des éclats, et la pièce se trouve façonnée sur ses deux faces opposées (fig. 14).



14. Une face terminée.

L'arbre est alors changé de position : les faces qui étaient verticales sont placées horizontalement sur les chantiers, et l'ouvrier, au moyen du cordeau, de l'équerre et du compas, y trace le profil de la pièce complète. Répétant alors sur ce sens les entailles espacées, il enlève tout le bois inutile, et la pièce équarrie et façonnée devient telle que la montre la figure 14, débarrassée du bois superflu.



15. Même opération pour un bois courbant.

Si, au lieu d'un arbre tel que nous venons de le voir, l'ouvrier doit équarrir un bois courbant (fig. 15), il procédera absolument de la même manière dans les deux positions verticales, puis horizontales : jamais la scie n'intervient dans le travail des bois de marine.

JEUNES MÈRES, ALLAITEZ VOS ENFANTS.

On s'est beaucoup occupé, depuis quelque temps, de l'élevage des enfants en famille et de l'allaitement par la mère. On a fait valoir toutes sortes d'excellentes raisons, et l'on a démontré, de façon péremptoire, le bien que produit pour l'enfant l'allaitement par la mère. Mais le bien qui en résulte pour la mère, pour le père même et pour toute la famille, l'a-t-on dit suffisamment?

Partout on répète : C'est un devoir pour les mères d'allaiter leurs enfants; mais ne devrait-on pas ajouter que c'est aussi, je ne dirai pas un plaisir (ce mot n'aurait ici nul sens), mais un inexprimable, un suprême bonheur? Qui n'a pas vu, la nuit, la jeune mère, silencieuse et attentive, son enfant sur son sein, ne sait pas de quel rayon divin peut s'éclairer le regard de la femme. Et le mari qui n'a pas eu ce spectacle ne sait rien du mariage.

Ne pas élever, ne pas nourrir soi-même ses enfants, n'est pas seulement négliger un devoir, c'est renoncer au plus profond, au plus pur bonheur; c'est renoncer à la vie même, car c'est renoncer à ce qu'elle a de meilleur et de plus divin.

Voyez, au Musée du Louvre, ces milliers de tableaux recueillis de toutes les écoles; la vie humaine y est représentée sous tous ses aspects. Eh bien, parmi ces milliers de peintures, où sont celles qui nous montrent des créatures heureuses, sinon ces intérieurs de Rembrandt, où

la mère allaite l'enfant pendant que la grand'mère chauffe les langes, et que le père, là auprès, travaille, qu'il soit menuisier ou philosophe.

Ce n'est donc pas en vue du devoir seulement, c'est aussi en vue de votre bonheur (et de votre santé) que nous vous disons : « Jeunes mères, allaitez vos enfants. »

DE CERTAINS MÉRITES.

Il y a des gens qui ne font pas honneur à leurs qualités. La raison et votre expérience personnelle vous ont fait découvrir en eux un mérite véritable ; mais ils ne sauraient ouvrir la bouche sans vous inquiéter, à cause de l'effet qu'ils vont produire sur d'autres moins informés que vous. L. DEPRET, *l'Album de Karl*.

LA PÊCHE A LA LIGNE EN EAU DOUCE.

CONSEILS.

§ 1er.

Personne n'ignore que l'instrument ou l'arme du pêcheur à la ligne se compose de trois parties : la canne, la ligne et l'hameçon.

Les meilleures cannes à pêche sont faites en roseau et en bambou. Comme avec une seule pièce elles seraient trop courtes, on aboute des portions de roseau choisies les unes aux autres, au moyen de viroles en cuivre semblables à celles qui servent à réunir les baleines des parapluies. Si l'on veut construire sa canne soi-même, on se les procure, pour quelques centimes, chez les marchands de parapluies. Les tiges naturelles du roseau de Provence ou d'Italie ont, il est vrai, 5 à 6 mètres de longueur. Mais, en cet état, elles sont difficiles à porter en ville, et plus encore à loger en nos demeures rétrécies : c'est pourquoi on les coupe, et l'on se sert des douilles que nous venons d'indiquer pour en réunir les morceaux et les rendre portatifs. La meilleure combinaison consiste à composer sa canne de quatre ou cinq morceaux (fig. 1) : un *scion* de 1m.50, quatre parties de roseau de même longueur, en tout 7m.50. On n'emploie la plus grosse partie que pour la pêche du brochet en hiver, parce que la canne reste appuyée au rivage.

Les *scions*, qui sont la partie la plus mince de la canne, se font en jeunes pousses ou rejets d'épine noire, d'orme ou de cornouiller, coupés en hiver et séchés au moins deux ans. Ceux qu'on fait d'autres bois se brisent ou se déforment. Ces essences sont, du reste, communes en notre pays.

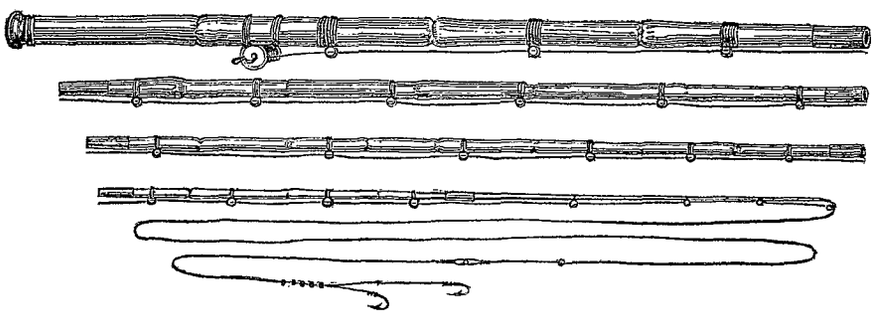


FIG. 1. — Canne en bambou à moulinet ; quatre brins.

Quelle que soit la canne choisie, on devra la garnir de ligatures en fil poissé et verni, retenant chacune un petit anneau de cuivre (fig. 2), dans lequel passera la ligne

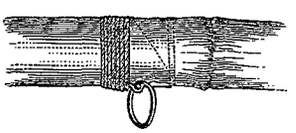


FIG. 2. — Ligature demi-faite d'un anneau sur la canne.

pendant la pêche. On placera huit de ces anneaux sur le scion plus rapprochés les uns des autres vers son extrémité, et cinq sur chacun des autres morceaux de la canne : le premier n'en porte qu'un ou deux parce qu'il supporte le moulinet.

§ 2.

On achète le plus souvent les *lignes*, bien qu'on puisse les faire soi-même avec du fil filé et retors en plusieurs doubles. Celles qu'on se procure dans le commerce sont faites de lin, de chanvre, ou mieux de soie écrue : leur grosseur doit être choisie en raison de l'effort qu'on se propose de leur faire supporter, mais en se rappelant que plus elles sont fines, moins elles se voient et moins elles inspirent au poisson de défiance. La figure 3 représente une forte cordelette de lin pour carpe et brochet. La figure 4 est une ligne en soie forte, suffisante pour la plupart des cas. Les figures 5 et 6 sont des lignes fines pour pêcher à la mouche.

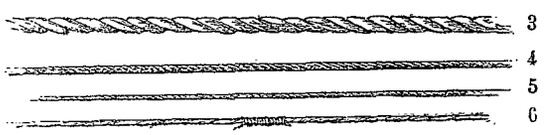


FIG. 3, 4, 5. — Calibres divers des lignes. — 6. Ligne de crin en six brins.

§ 3.

Les *nœuds* servent à réunir les différentes parties qui composent les lignes. Le nombre des nœuds que savent faire les pêcheurs est considérable, mais on peut les ramener à deux qui suffisent partout : un pour rattacher un fil brisé dans sa continuité, un autre pour assembler deux

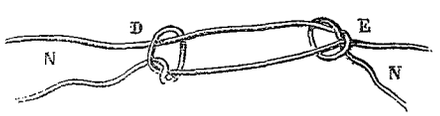


FIG. 7. — Nœud anglais.

fils isolés. Dans le premier cas, on n'est pas maître des extrémités opposées à celles qu'il faut réunir ; on l'est dans

le second. La figure 7 montre le premier, dit *nœud anglais*. On fait un demi-nœud D à l'extrémité de la partie N, mais autour de DE; de même pour E, autour de NN; on rapproche les deux demi-nœuds, et tout tient, offrant l'avantage que les deux parties tirent directement suivant une même ligne droite.

Pour faire le *nœud de pêcheur* (fig. 8), on met, comme

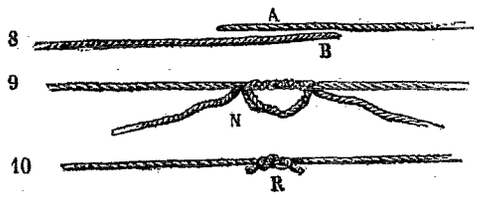


Fig. 8, 9, 10. — Nœud de pêcheur. — A, B, les deux bouts en présence; N, le nœud préparé; R, le nœud serré.

à A, les extrémités opposées empiétant de 7 à 8 centimètres l'une sur l'autre, puis on fait passer *deux fois* l'autre extrémité dans une boucle de A et B réunis, ce qui donne la figure 9. On tire alors avec précaution et très-également sur les *quatre parties*, et l'on forme le nœud R (fig. 10); on coupe assez ras, et le nœud est parfait.

§ 4. — *Avancées.*

Ce mot, synonyme de *bas de ligne*, représente la partie la plus diaphane, la moins visible possible, que l'on attache à la *ligne* proprement dite, au *fil*, et qui porte les hameçons. Sans attribuer aux poissons plus de finesse qu'ils n'en ont, il est facile de reconnaître que dans certaines espèces ils sont beaucoup plus difficiles à prendre que d'autres, évidemment parce qu'ils sont mieux doués et plus défiants. D'autre part, selon le mode de pêche que l'on adopte, la qualité et la longueur de l'avancée varient beaucoup. Deux matières surtout servent à former cette partie importante de l'instrument du pêcheur : le crin et la florence. Des deux, la première est toujours préférable. Malheureusement, la force et la longueur des crins ne sont pas considérables; on a donc imaginé d'en corder les brins ensemble.

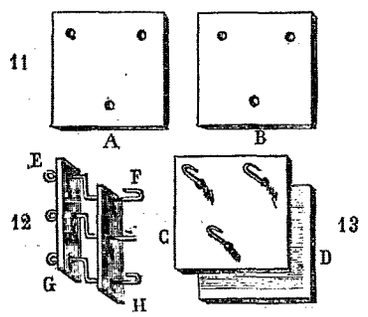


Fig. 11, 12, 13. — Machine à filer le crin.

Cette opération s'exécute au moyen d'un petit appareil (fig. 11) composé de deux planchettes minces A, B, au travers desquelles passent trois petites tiges de fil de fer coudé FEHG (fig. 12), et terminées chacune par un petit crochet (fig. 13). En faisant tourner la planchette D (fig. 13) d'une main, tandis que l'autre main tient la planchette C immobile, il est évident que les tiges de fer tourneront sur elles-mêmes, et, si on passe des crins dans les crochets, les tordront sur eux-mêmes. Passant alors un plomb à crochet à la place des tiges, et laissant tourner seuls les crins, ils se réuniront vivement en une seule corde plus ou moins grosse, à laquelle on donne le nom de *margotin*. Ces margotins s'attachent bout à bout (fig. 14), au moyen du *nœud de pêcheur*.



Fig. 14. — Margotins noués.

On a perfectionné ce modeste instrument que tout pêcheur peut faire lui-même en cinq minutes, et on a construit un petit rouet à manivelle (fig. 15) fort commode,

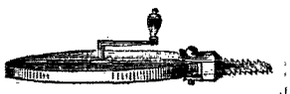


Fig. 15. — Rouet à filer.

mais n'opérant pas mieux. Le pêcheur fera bien, soit qu'il se serve de crin, soit qu'il employe la florence, de laisser tremper longtemps les brins à l'avance dans de l'eau tiède pour les amollir. De plus, comme l'avancée supporte les efforts du poisson et les frottements les plus dangereux contre les objets extérieurs, il faudra toujours veiller à sa parfaite conservation. Malheureusement, sa fragilité croît avec sa longueur : il sera donc bon de la construire en queue de rat, c'est-à-dire de façon que, mince autant que possible à son extrémité inférieure, elle aille en grossissant par le nombre des brins jusqu'au bout près de la ligne.

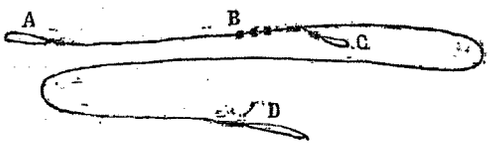


Fig. 16. — Avancée de florence pour pêche de fond.

La figure 16 montre une avancée de florence pour la pêche à la ligne flottante. D est une boucle retenue par une empilure de soie poissée et vernie : on y attache la ligne par une demi-clef (fig. 17). A est la boucle de la florence; B, la ligne; C, son extrémité.

Revenons à la figure 16, où C est une boucle fixée à revers par un nœud de pêcheur, pour porter un hameçon muni de sa courte empile à boucle : on passe boucle dans

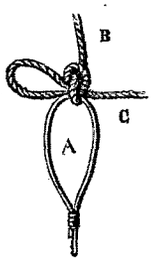


Fig. 17. — Demi-clef.

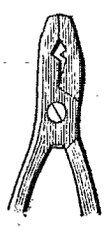


Fig. 18. — Pince à plomb.

boucle et l'hameçon dans C; on tire, et tout est assemblé. B, plombs fendus que l'on referme sur l'avancée, au



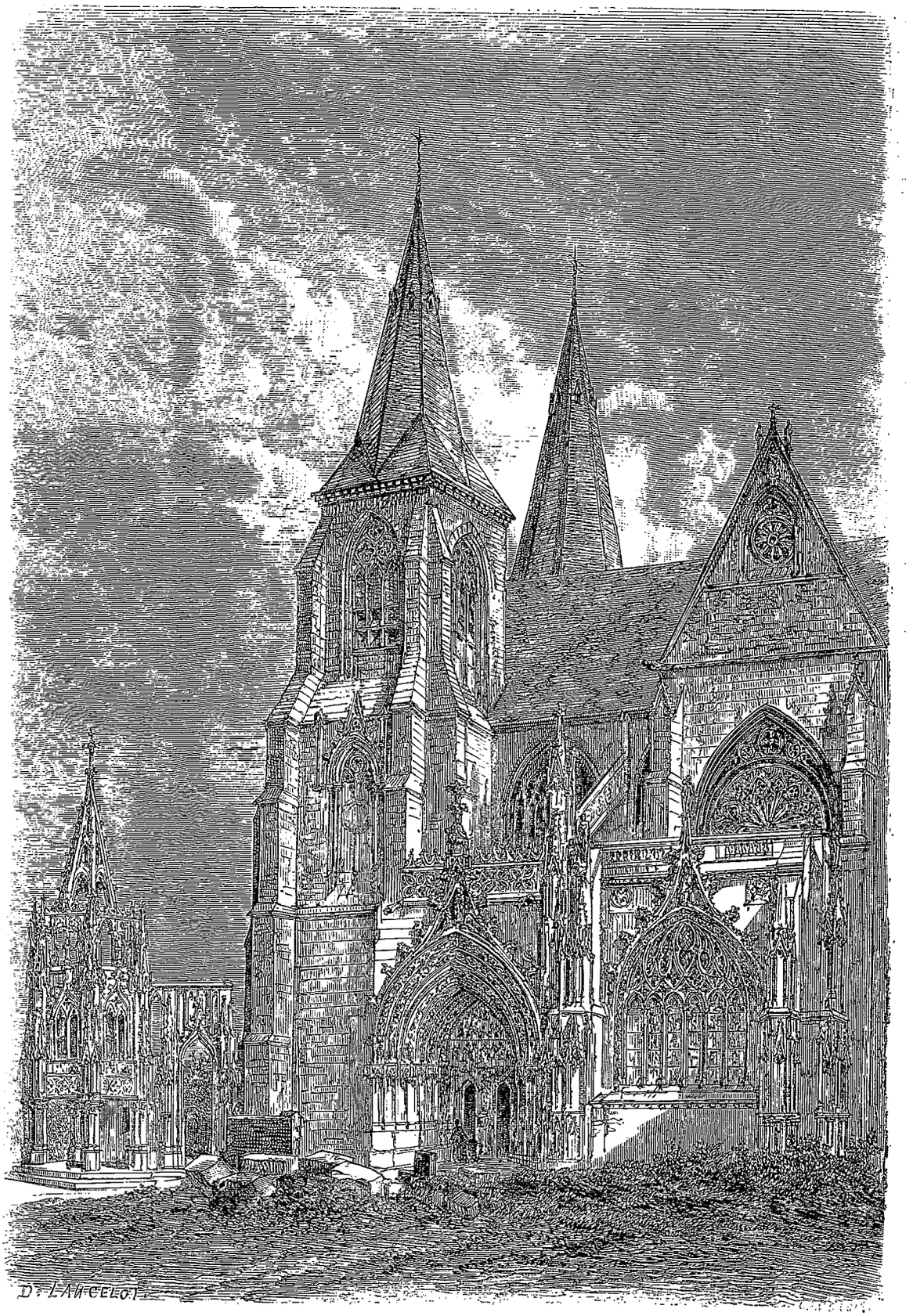
Fig. 19. — Une boucle empilée.

moyen de la pince (fig. 18). A, boucle d'en bas, à laquelle on fixe un hameçon empilé à boucle, comme le premier mis à C. La figure 19 montre le détail d'une boucle en crin empilée de soie, A, puis vernie par-dessus la cire, au moyen d'une goutte bien séchée de vernis blanc.

La suite à une autre livraison.

NOTRE-DAME D'AVIOTH

(MEUSE).



Notre-Dame d'Avioth. — Dessin de Lancelot.

A moins de deux lieues au nord de Montmédy, dans le département de la Meuse, à quelques pas du Luxembourg belge, se trouve un village de quatre cents habitants tout au plus, Avioth, peu ou point connu aujourd'hui, et où le

voyageur est fort étonné de rencontrer des monuments considérables de différents âges, qui attestent que ce lieu eut autrefois sa splendeur, et qu'il fut un centre important de vie et d'activité humaines.

Les guerres ont passé sur ce pays; la population s'est déplacée : ce qui était une ville s'est réduit à quelques maisons; l'herbe et les broussailles ont recouvert les ruines. Là, comme en bien d'autres endroits, les œuvres du passé ont été détruites par la main des hommes et par celle du temps; mais cette destruction n'a pas été complète, et il reste assez de débris pour qu'au milieu de cette solitude et de ce silence on puisse évoquer, pendant quelques instants, le souvenir des siècles qui ne sont plus.

Le temps présent, d'ailleurs, curieux et soigneux des reliques du passé, — c'est un des titres de gloire du dix-neuvième siècle, — se fait un devoir de conserver ces vieilles pierres et ces vieux édifices que l'on rencontre sur tant de points du sol de notre France, et le petit village d'Avioth a vu ses richesses archéologiques protégées contre les démolisseurs.

L'époque gallo-romaine a laissé des traces nombreuses en cet endroit, et les tronçons de colonnes, les fragments de sculptures, les pierres de formes variées, les urnes, les vases, les poteries qu'on y trouve, font voir ou entrevoir ce que devait être ce pays quand Rome, après l'avoir conquis, lui eut apporté sa civilisation.

Mais ce qui est véritablement digne d'admiration, c'est son église, grande, riche et belle à rendre jalouses bien des cités opulentes, et que l'historien et l'architecte peuvent aller étudier, assurés d'avance d'être largement payés de leur peine.

L'église d'Avioth, que l'on a déclarée monument historique, mérite à tous égards cet honneur, qui est en même temps une protection. Elle offre un bon nombre des détails les plus caractéristiques, les plus intéressants, et aussi les plus riches de l'architecture ogivale du quatorzième et du quinzième siècle. La façade principale, tournée à l'ouest selon l'usage et la règle, ne présente pas de galerie horizontale reliant les deux tours; elle se termine par un pignon qui fait l'extrémité de la nef même de l'église, disposition qui se retrouve, du reste, dans d'autres édifices religieux. Ce pignon-façade est percé d'une belle rosace, justement vantée, et citée parmi les rosaces d'une époque qui en a produit un grand nombre de fort belles. Des deux côtés de la façade se dressent deux tours, dont les flèches malheureusement sont de simples charpentes recouvertes d'ardoises; il est vrai que l'effet n'en est pas désagréable. Les tours en elles-mêmes sont carrées, flanquées de contre-forts saillants et massifs, et, en mettant à part les fenêtres dont les meneaux, archivoltes, compartiments et accolades sont très-élégants, ces tours présentent un aspect quelque peu nu et lourd. Du reste, ce style pesant pour les tours se rencontre quelquefois au quinzième siècle, qui poussait cependant l'ornementation pour d'autres parties jusqu'à l'excès. Au centre de la façade s'ouvre un portail richement décoré de sculptures représentant des sujets symboliques, comme c'était l'habitude dans la sculpture décorative religieuse du moyen âge.

Sur le côté sud de l'église, — celui que représente la gravure, — il faut remarquer à la fois la richesse et l'irrégularité de la décoration, et, tout en admirant la première, ne pas trop s'étonner de la seconde. La forme des églises gothiques ou ogivales est généralement régulière et symétrique, même quand la construction de l'église a duré plusieurs siècles et a traversé plusieurs périodes architecturales différentes; cependant, il arrive qu'on en trouve où manquent non-seulement l'unité de style, mais encore la régularité et la symétrie de plan, et où l'architecte ou les architectes semblent avoir obéi à des fantaisies personnelles dans l'agencement de telle ou telle partie. C'est justement le cas dans l'église d'Avioth. L'entrée latérale du sud présente un magnifique portail, où toutes les richesses de l'art ogival tertiaire sont prodiguées : on y voit des archivoltes nombreuses, distinctes et garnies de sculptures; un tympan à bas-reliefs très-soignés; une accolade élégante avec ses crochets de feuilles habilement fouillés, et son sommet hardiment élancé et garni de feuillages. Le triangle de l'accolade fait niche et renferme une statue. Il n'est pas un pouce de pierre qui ne soit pour ainsi dire ciselé comme une pièce d'orfévrerie; il semblerait qu'un pareil portail est fait au moins pour une extrémité de transept, et doit être ajusté de manière à jouer son rôle dans un tout logique et harmonieux. Il n'en est rien. Par un caprice du constructeur, il se trouve accosté à la tour, en face de la première travée, et pour que l'irrégularité soit complète, d'un côté il s'appuie sans transition ni lien au contre-fort de la tour nu et massif, tandis que de l'autre il se marie d'une façon charmante avec un contre-fort de l'église proprement dite, contre-fort ravissant de grâce et de délicatesse, tout garni, comme c'était l'usage au quinzième siècle, de pinacles simulés et de niches, et couronné de clochetons à crochets. Au-dessus de ce portail, derrière l'accolade, se trouve une balustrade d'un élégant dessin, et dont la rampe est surmontée d'une ligne de festons découpés en dentelles.

Le rez-de-chaussée de la travée suivante est également d'une grande richesse; c'est le style du quinzième siècle dans toute sa profusion : large fenêtre, nombreux meneaux surmontés de compartiments aux découpures flamboyantes, archivolte de feuillages descendant comme un cadre jusqu'à la base de la fenêtre, accolade renfermant une niche et se dressant en gracieux pédicule pour servir de piédestal à une statue. Cette travée, et sa fenêtre belle et large comme ces fenêtres terminales de chœur qu'on trouve dans les églises où l'abside se termine droit par un mur, sert d'avant-corps à une façade à pignon de transept, qui reçoit le jour par une belle rosace enchâssée dans une grande baie ogivale.

Rien de tout cela n'est très-exactement à sa place : la nef devrait être plus longue; le portail qui touche la tour devrait être à l'extrémité du transept; les contre-forts devraient se faire équilibre et se répondre par des ornements symétriques. Un archéologue sévère pourrait, au nom de la grammaire architecturale, trouver bien des choses à redire à cet ensemble incorrect et insolite; mais un artiste, un poëte, y trouveraient une beauté particulière, une grâce puissante dans sa négligence, une richesse charmante dans son désordre.

L'intérieur est divisé en trois nefs par des piliers et des colonnettes réunies en faisceaux, et le chœur est enveloppé par une allée à cinq pans.

On trouve aussi à Avioth, comme dans plus d'une église perdue au milieu de la campagne, des vitraux intéressants. A droite de l'autel s'élève un tabernacle en pierre sculptée; dans l'église même sont plusieurs pierres tombales, et la sacristie, belle construction à deux étages, n'est pas indigne du reste.

A l'extérieur de l'église, — à gauche de la gravure, — on voit un édicule, sorte de chapelle hexagonale du quinzième siècle, à claires-voies, d'un travail exquis et du plus charmant effet, avec ses deux étages et sa flèche à jour creusés et fouillés comme une châsse. On l'appelle du nom de *Receveresse*.

LES CARTES GÉOGRAPHIQUES
EN RELIEF.

Pour faire comprendre comment peuvent être construites les cartes en relief, qui sont aujourd'hui si recherchées pour l'enseignement de la géographie, nous sommes obligés de dire quelques mots de la méthode suivie pour tracer une carte *plate* ordinaire. Le général Lamarque a dit avec raison : « La géographie est l'écriture de la terre, la topographie en est la peinture. Par la première, on détermine les distances ; par la seconde, on cherche aussi à imiter la figure des terrains. » C'est donc de la topographie au premier chef que les cartes géographiques en relief, c'est un perfectionnement tout actuel d'un art lui-même très-moderne ; car, longtemps devancés par les autres nations, nos ingénieurs n'ont commencé que sous le règne de Louis XIV à produire des ouvrages dignes d'être cités. Depuis, les procédés français sont à peu près partout adoptés.

Une carte est une projection horizontale d'un terrain donné, projection réduite à une échelle adoptée d'avance. Mais si cet énoncé paraît simple, il s'en faut de beaucoup que l'ensemble des opérations auxquelles il donne naissance le soit autant. Il est évident que, dans la nature, deux ordres de longueurs sont à considérer : l'éloignement des points entre eux, — ce que l'on peut appeler les distances horizontales, — et la hauteur respective de ces différents points au-dessus les uns des autres, — ce que l'on peut appeler les distances verticales.

Les premières sont trouvées en reliant, au moyen de visées avec des instruments spéciaux, les points élevés choisis à des distances de 10, 15, 20, 30 lieues, pour en former des triangles en les joignant par des lignes idéales. Un calcul très-simple permet alors, au moyen de la valeur des angles de ces triangles et de la longueur d'un des côtés mesuré directement sur le sol, — et que l'on appelle *base*, — de trouver la longueur de chacun des côtés, c'est-à-dire la *distance* de tous les points entre eux. Ceci une fois obtenu, rien n'est plus simple que de construire, à l'échelle adoptée, l'ensemble de ces triangles, que l'on appelle le *réseau* ou *canevas trigonométrique* de la carte.

Arrivé à ce point, le travail est complété par un réseau secondaire de plus petits triangles se logeant dans les premiers et s'y rattachant ; puis, dans ce second, on rapporte tous les détails des terrains : routes, rivières, forêts, villes, maisons, clôtures, au moyen d'instruments de plus en plus simples et de mesures d'autant plus faciles à prendre. Voici donc la projection exacte du terrain achevée sur notre feuille de papier horizontale ; mais qui fera comprendre au lecteur le *relief* de ce même terrain? Comment lui montrer les montagnes, les collines, les plaines, les rochers, etc. ; en un mot, tout ce qui constitue les points accessibles, défensifs ou dangereux de notre sol? Pour y parvenir, il a fallu inventer la topographie.

Bourcet, dans sa belle carte de Nice et d'une partie du Dauphiné, employa tout à la fois la projection horizontale, dont nous venons de parler, et la perspective *cavalière*, — qu'on a abandonnée depuis, — qui lui permit de rendre, avec un rare bonheur, les roches aiguës, les escarpements perpendiculaires et les vallées profondes d'un sol difficile et tourmenté. Depuis la révolution, on employa d'autres moyens, et nous devons au célèbre Monge l'adoption des *courbes horizontales*, dont nous donnerons une idée tout à l'heure. Les hachures, d'après le système inventé par le général Haxo, devinrent des lignes géométriques ; on les mena normales à deux courbes successives, et, en faisant varier leur écartement proportionnellement à leur longueur, elles purent indiquer non-seulement les directions, mais la longueur et la valeur des pentes. Cet ensemble de réformes fut complété par l'abandon de l'ancien usage de supposer le terrain éclairé par un faisceau de lumière tombant à 45 degrés ; on y substitua des rayons verticaux, qui permettent de rendre le plus ou moins de roideur des pentes par des ombres plus ou moins fortes.

Que sont les courbes horizontales? Supposons une pomme de terre, ABCD (fig. 1). — Nous choisissons

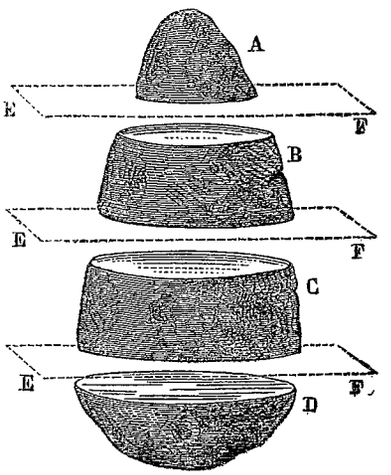


Fig. 1. — Démonstration des courbes.

ce corps, parce que ses formes changent brusquement sur toutes ses dimensions. — Coupons-la en rouelles d'égale épaisseur, B, C, D, dans un sens quelconque, en partant du milieu EF. Nous verrons que chacune de ces rondelles aura, sur la coupe EF, EF, EF, une forme différente, c'est-à-dire que la ligne de la peau figurera une courbe plus ou moins bizarre, mais à chaque rouelle différente. Nous verrons, en outre, que plus nous approchons du bout A de la pomme de terre, plus chaque rouelle sera petite, et, en même temps, sa courbe sera comprise dans le parcours de la précédente. Eh bien, à la place de notre



Fig. 2. — Plan des courbes ; montagnes en plâtre.

demi-pomme de terre, supposons une montagne ; à la place de notre couteau, un *plan imaginaire* détachant des tranches dans cette montagne, comme notre couteau en détachait dans la pomme de terre ; supposons enfin que cha-

cune des rouelles de montagne ait 10 mètres d'épaisseur; rapportons maintenant sur une feuille de papier les traces de nos rouelles successives de montagne de la base au sommet... et nous avons les *courbes horizontales* de Monge (fig. 2).

Maintenant, nous pouvons faire des cartes en relief, et la première idée du procédé que nous allons indiquer est due à un habile constructeur parisien nommé Bardin, qui, avec des chances diverses, a porté très-loin la confection des reliefs géographiques. Étant donné le tracé figuratif des courbes horizontales sur une carte, — comme celle de la France de l'état-major, par exemple, — Bardin eut l'idée de découper, selon chaque courbe, un papier d'une épaisseur connue *par rapport* à l'épaisseur réelle de 10 mètres dans la nature, et, superposant chacune des courbes de papier selon la figure du plan, de rebâtir ainsi en petit ses montagnes. Cette idée ingénieuse est la base de tout le travail des cartes en relief. Rien de plus simple que de superposer toutes ces courbes à leur place sur un exemplaire d'une carte plane (fig. 2).

La figure 3 représente la coupe d'une montagne ainsi



Fig. 3. — Coupe des cartons collés.

obtenue en courbes de papier. Supposons que chaque feuille ait une épaisseur d'un cinquième ou un quart de millimètre, on pourra avoir immédiatement l'échelle des distances verticales.

La seconde opération (fig. 4) consiste à faire dis-



Fig. 4. — Coupe et forme de la montagne faite avec la cire.

paraître les espèces d'escaliers que forment les bords à pic de chacune des courbes en papier. Rien de semblable n'existe dans la nature, où les pentes sont continues dans leur ensemble. Deux méthodes sont en présence. La première consiste à remplir de cire, de mastic ou de plâtre, les escaliers 1, 2, 3, 4, 5 du papier (fig. 4 et 5); la se-

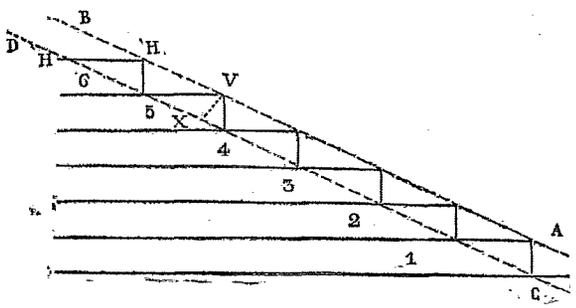


Fig. 5. — Effacement des escaliers.

conde, à les user, à enlever 5V4, HH'5 (fig. 5), soit à la râpe, soit au ciseau. Il est évident que, d'une façon comme de l'autre, on trace deux courbes parallèles DC, BA, deux surfaces parallèles dont l'une, BA, enveloppe l'autre, DC, à la distance de l'épaisseur d'un papier. Le remplissage (fig. 4) est la seule bonne manière; l'autre produit un relief CD *trop petit* d'une épaisseur de papier. En effet, à partir de l'horizontalité où il n'y a pas de courbe, la première indique un relief de 10 mètres, mais avec surface continue, c'est-à-dire avec un espace triangulaire rempli entre le plan horizontal C et le point où le premier plan, à 10 mètres de hauteur, coupe la ligne de pente de la montagne. On emploie généralement la seconde méthode cependant, parce qu'elle est plus commode.

Une fois les courbes de papier collées à place les unes sur les autres, et formant un relief grossier, on le moule en plâtre, comme figure 2; il ne reste plus alors, pour égaliser le tout, qu'à abattre les escaliers dans la substance du plâtre, ce qui n'offre aucune difficulté. Les constructeurs habiles et soigneux s'aident de cartes de détail pour accentuer toutes les parties du relief; mais alors on fait en réalité de la sculpture, ce qui exige des connaissances toutes spéciales. C'est par ce moyen qu'on ajoute les rochers, d'après des épreuves photographiques prises sur place, et qu'on parvient à un relief d'une fidélité mer-

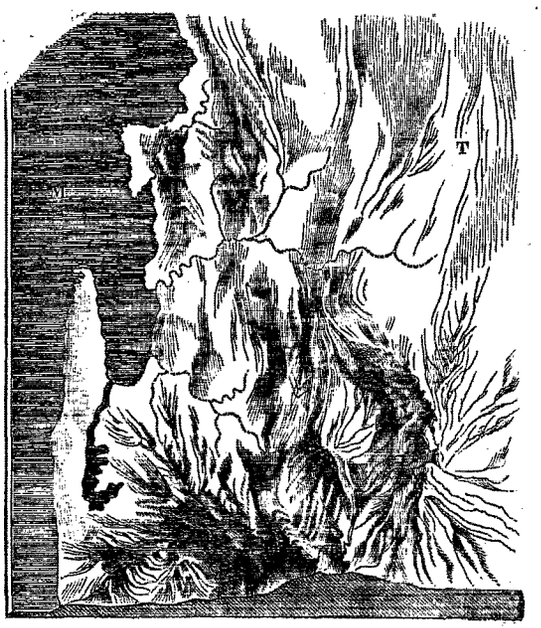


Fig. 6. — Effet des courbes travaillées dans la masse.

veilleuse. A la suite de ces corrections, très-longues et très-minutieuses, la carte s'harmonise peu à peu, comme nous le montre la figure 6.

Ce travail est complété par l'emplacement des villes, fleuves, rivières, etc... Il est d'une telle minutie et d'une telle longueur que nous connaissons tel constructeur qui préfère opérer par *creusement*, au moyen d'un compas de proportion; on est ainsi plus sûr du relief exact, et le travail n'est pas sensiblement augmenté, tandis qu'il prend un caractère moins roide, plus spontané, qui augmente beaucoup sa valeur (fig. 7, carte de France en relief, à la main).

Dès que l'on a retouché le modèle et qu'il est arrivé au degré de perfection qu'on peut atteindre, on en obtient très-aisément, et par les procédés ordinaires du moulage, autant d'épreuves qu'on le veut. Généralement, ces épreuves sont soutenues par une toile tendue sur châssis (coupe, fig. 8 et 9). On peut désapprouver l'emploi de matières si fragiles. Non-seulement une toile se crève, les châssis minces et grossièrement établis se cassent, mais la surface elle-même du relief, n'ayant que la consistance du plâtre, est rayée, entaillée, écrasée au moindre choc. On prend soin cependant de revêtir le plâtre d'une couche

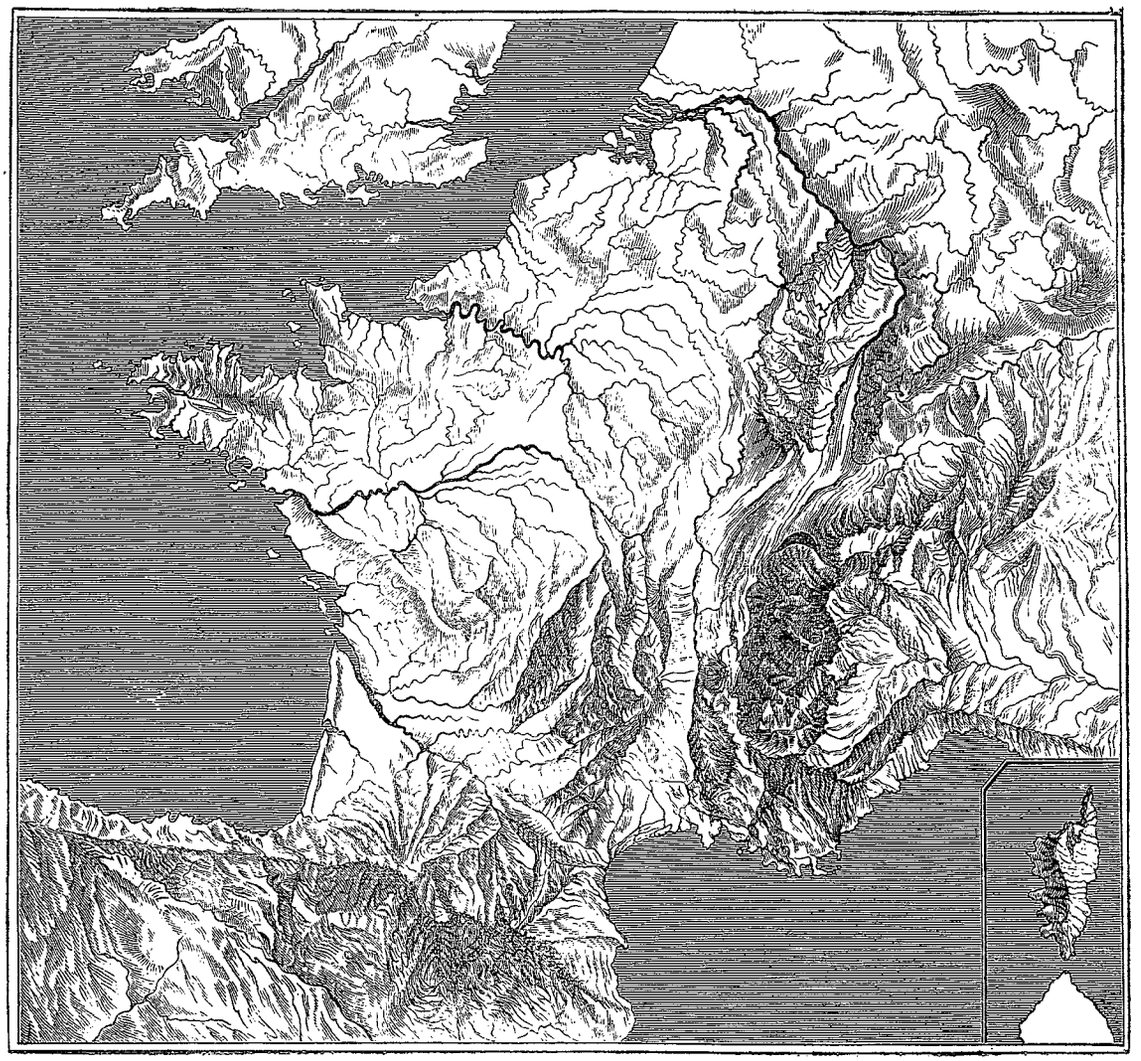


FIG. 7. — Carte de France en relief, d'après Mlle Kleinhanz.



FIG. 8. — Épreuve en plâtre sur le châssis.



FIG. 9. — Épreuve en galvanoplastie sur le châssis.

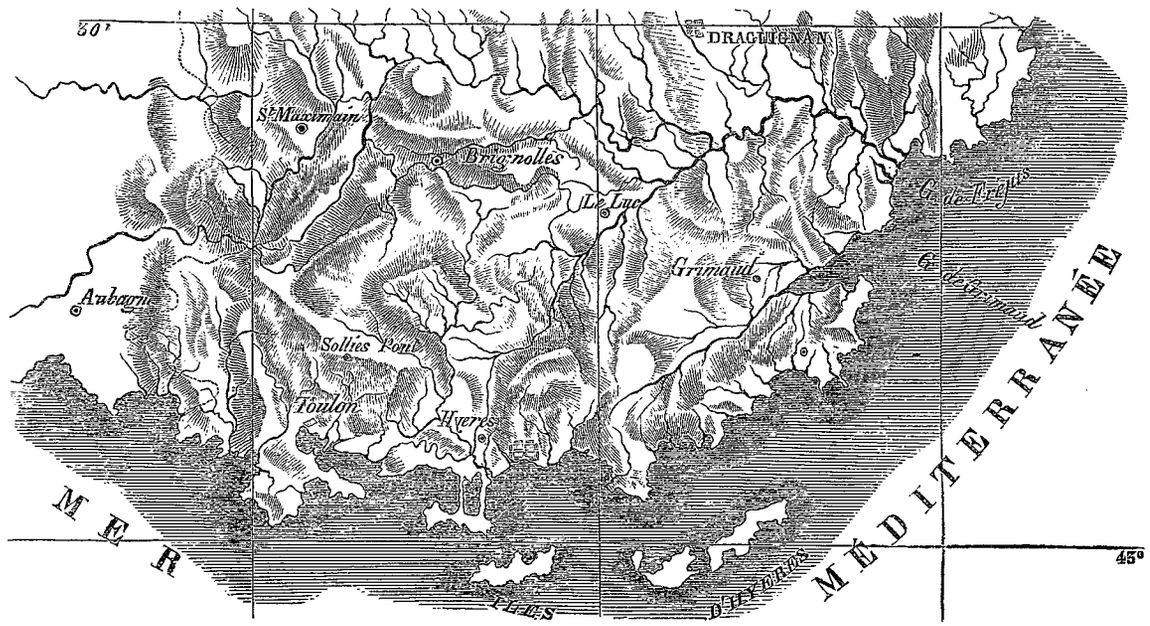


FIG. 10. — Partie sud du département du Var; carte collée sur le relief.

de peinture à l'huile et au vernis indiquant la nature du sol; mais l'inconvénient est tel qu'une carte en relief incrustée de poussière, au bout de quelques mois, dans la salle d'une école, est impossible à nettoyer et bientôt hors de service.

Les reliefs de la carte devraient être obtenus en une matière aussi dure que possible. Les combinaisons chimiques ne manquent pas; mais on ne manie pas une substance de la solidité du marbre ou du fer comme on manie le plâtre; les frais augmentent, et les conditions de diffusion générale des cartes deviennent impossibles. On ne s'explique pas bien pourquoi les fabricants de cartes en relief n'ont pas encore utilisé la *presse universelle* de J.-J. Silbermann. Avec cet outil, toutes les opérations de teintes, d'impression, se peuvent faire *d'un seul coup* sur la surface en relief; bien plus, la carte en relief peut être plane ou sphérique. Ils pourraient créer la sphère avec relief, soit à l'intérieur, soit à l'exterieur.

Telles que les cartes sont aujourd'hui fabriquées, au moyen du procédé Bardin plus ou moins modifié, elles sont muettes, ce qui est un immense inconvénient; elles ne deviennent parlantes que si l'on y ajoute *à la main* toutes les indications nécessaires, ce qui en augmente le prix d'une façon inabordable pour les petites bourses.

Certains fabricants ont essayé de tourner la difficulté en collant sur le relief une carte imprimée et coloriée de même dimension (fig. 10). Ce moyen, plus économique que le premier, est très-défectueux, parce qu'en mouillant le papier imprimé afin de lui permettre d'embrasser à peu près les reliefs du plâtre, on altère gravement toutes les proportions de la carte gravée; les rivières montent à mi-chemin des collines, et tout va de travers. Le meilleur moyen est d'imprimer directement et d'un seul coup tous les détails *sur* le relief; par exemple, avec la machine de J.-J. Silbermann.

D'autres efforts ont été faits pour estamper le relief revêtu de sa chemise de papier imprimé, afin de raviver les crêtes qui se trouveraient très-affaiblies et émoussées :

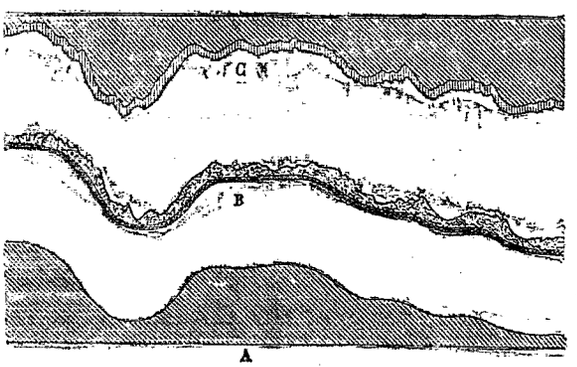


Fig. 11. — Estampage.

nous donnons (fig. 11) une coupe de l'appareil. B est l'épaisseur de la carte qui repose sur une partie à courbes molles et larges A; C est le vrai moule au galvano qui, pressant la matière plastique sur la toile B, entre lui et le soutien inférieur A, moule le relief de la carte, y colle et y applique les feuilles imprimées et coloriées.

LE SACRIFICE.

... Oui, j'admire profondément cette puissance de l'âme et de la volonté contre les douleurs et la mort; un sacrifice, quel qu'il soit, est plus beau, plus difficile, que tous les élans de l'âme et de la pensée. L'imagination exaltée peut produire les miracles du génie; mais ce n'est qu'en se dévouant à son opinion ou à ses sentiments qu'on est vraiment vertueux : c'est alors seulement qu'une puissance céleste subjugue en nous l'homme mortel.

Mme de Staël, *Corinne*.

CARLO.

I

Pour arriver de la vallée sur les hauteurs, il fallait suivre un chemin rocailleux, malaisé, que l'on avait taillé comme une rainure dans le flanc à pic du rocher. D'en bas et d'un peu loin, ce chemin ressemblait à une sorte de corridor, praticable au plus pour une seule personne; il était cependant assez large pour que plusieurs personnes y pussent passer de front sans danger. A mesure que je montais, le paysage se déroulait sous mes yeux. A gauche, je n'avais rien à voir que la paroi même du rocher qui partout surplombe le chemin; mais à ma droite, quel horizon éblouissant!

La plaine, ondulée par de grands mouvements de terrain qui ressemblent à des vagues monstrueuses, avait des lignes fuyantes d'une douceur extrême. La crête de chacune de ces vagues terrestres formait une sorte de plate-forme couronnée de pins parasols. On entrevoyait des villages dans tous les plis de terrain, et l'on voyait miroiter à l'horizon les vagues d'azur de la Méditerranée.

Je m'arrêtais presque à chaque pas pour laisser le temps à mes yeux et à mon âme de se remplir d'images tantôt grandioses et éclatantes, tantôt charmantes et voilées. A mesure que j'avançais, le site changeait de caractère, les lignes du paysage se composaient autrement, et la Méditerranée formait toujours le fond du tableau. De l'endroit où j'étais parvenu, elle paraissait être d'un bleu sombre et velouté; seulement, par instants, de cette ligne sombre partait un éclair qui traversait tout l'espace : c'était le brusque reflet d'un rayon de soleil sur le flanc d'une vague.

II

J'arrivai ainsi au plateau que je voulais atteindre. Chemin faisant, j'avais été trop occupé pour sentir la fatigue; mais quand je fus au bout de ma course, il me sembla que j'avais les jambes rompues, et je m'assis haletant à l'ombre des pins parasols. Après avoir une dernière fois contemplé l'ensemble du paysage, il me sembla que mes yeux aussi étaient fatigués de parcourir un si vaste horizon. Je me couchai donc à plat ventre sur le sol, et je me mis à contempler de près les aiguilles brunes des pins, qui jonchaient la terre.

Les branches des pins parasols bruissaient doucement au-dessus de moi. Je crois que j'étais sur le point de m'endormir, car je commençais à prendre le bruissement des pins pour le murmure de la mer, et je m'étais demandé trois fois, sans trouver une réponse dans mes idées confuses, ce que me voulait cette petite fourmi rouge si affairée sur mon pouce?

III

Je fus tiré de cette somnolence par le son d'une voix mâle et bien timbrée qui montait du chemin que j'avais parcouru moi-même.

« — Ah! Carlo, disait la voix; ah! *Carlino mio*, tu dis que tu es fatigué? Eh bien, arrêtons-nous un instant pour souffler; il n'y a pas de loi qui le défende. Vois-tu la mer, là-bas? comme elle est belle et calme! Tu dis que tu aimerais à te baigner dans la mer? Tu n'es pas dégoûté,

frère. Moi aussi j'aimerais à me baigner dans la mer; mais on ne fait pas toujours ce que l'on veut. Nous avons notre petite besogne de tous les jours, qui nous tient et nous tiendra toujours aussi loin de la mer que de la richesse. Ne t'en plains pas, frère; chacun son lot ici-bas. Celui qui est là-haut sait bien ce qu'il fait. Tu conviens que c'est vrai; je m'y attendais, car tu as toujours été un garçon raisonnable.

» Vois-tu, là-bas, à l'endroit où se rejoignent ces deux croupes couvertes de vignes, là, dans la direction de mon doigt? c'est San-Onofrio, notre cher San-Onofrio. »

Et la voix improvisa une espèce de ballade à la louange du village de San-Onofrio, « où les figues sont plus belles que dans toute l'Italie, où les raisins peuvent se comparer aux fruits de la terre de Chanaan. »

« — Tu dis que tu ne vois pas bien? Comment pourrais-tu bien voir? tu te fais vieux, frère, et tu n'as plus la vue aussi perçante qu'autrefois. Quand je serai riche, je te ferai cadeau d'une belle paire de lunettes en corne; tu ressembleras à M. le syndic. Tu ne veux pas ressembler à M. le syndic? Eh bien, n'en parlons plus. Seulement, vois-tu, ne t'afflige pas trop de vieillir; c'est le sort commun. On ne peut pas être et avoir été. Quand nous nous en irons, il n'en manquera pas de plus jeunes pour nous remplacer, et pour hériter de notre part de plaisirs, et de peines aussi. Notre besogne sera faite par d'autres; mais enfin elle sera faite, et je suis content de penser cela.

» Maintenant, frère, si tu t'es assez reposé, nous allons nous remettre en route; car nous ne sommes pas au bout de notre chemin, et il nous faudra redescendre. »

IV

Carlo devait être un personnage bien taciturne pour laisser ainsi tout le fardeau de la conversation à son ami; ou bien il parlait si bas que le son de sa voix ne parvenait pas jusqu'à moi.

« — Ah! frère, reprit la voix bien timbrée, je t'y prends encore; voilà que tu boites. Oh! ne me soutiens pas que tu ne boites pas, puisque je le vois de mes yeux. T'es-tu heurté contre quelque pierre? car tu ne me feras jamais croire que ce soit un accès de goutte. »

L'idée d'un accès de goutte parut sans doute bien plaisante à la voix, car elle se mit à rire. J'eus beau prêter l'oreille, je n'entendis pas les éclats de rire de Carlo se joindre à ceux de son ami. Décidément, ce personnage ne se contentait pas d'être taciturne, il se montrait morose par-dessus le marché.

« — La goutte! reprit la voix quand elle eut cessé de rire. La goutte! rien que cela! Ah! quel vieil original tu fais. Où l'aurais-tu attrapée, la goutte? Couches-tu sur la plume? Je voudrais bien t'y voir une fois dans ma vie; je pense que tu y ferais bonne figure. Bois-tu des vins précieux jusqu'à en avoir le nez tout rouge, comme *il signor Battista*? »

Carlo, cependant, ne bronchait pas.

« — Tu vois donc bien que tu n'as pas cette maladie de grand seigneur que l'on appelle la goutte. Alors qu'est-ce que c'est? La vieillesse! toujours la vieillesse. Mais, *basta*, tu sais bien que je ne dis pas cela pour te faire de la peine. »

J'entendis alors comme le bruit d'une tape familière appliquée sans ménagement sur une omoplate vigoureuse.

V

« — Oh! mais non! pas de cela, s'il vous plaît, reprit la voix au bout de quelques instants de silence; pas de fanfaronnades, vieux père. C'est l'endroit le plus dur de la route, et tu te mets à courir! Qui est-ce qui sera essoufflé en arrivant sur le plateau? c'est toi. Qui est-ce qui se plaindra d'un point de côté? c'est encore toi. Qui est-ce qui t'empêchera de te faire du mal? ah! du coup, c'est moi. Tiens, va doucement, et regarde encore une fois San-Onofrio. Tu peux le voir maintenant au milieu des vignes, avec ses belles petites maisons blanches. »

De mon belvéder je pouvais voir le village de San-Onofrio que la voix indiquait à son silencieux compagnon.

Cependant, les deux voyageurs se rapprochaient de l'endroit où le chemin débouche sur le plateau. L'un des deux sifflait un air de marche assez bien rhythmé. Était-ce le mystérieux Carlo? Était-ce l'homme à la voix bien timbrée? Peu importe. Ce qui m'importait (car ma curiosité était piquée), c'est que j'allais les voir déboucher tous les deux au tournant d'un gros rocher qui se découpait nettement sur le ciel. Je me mis sur mon séant pour mieux voir les deux interlocuteurs au moment où ils paraîtraient.

VI

Je vis poindre les deux oreilles d'un âne. Quant à l'âne lui-même, il semblait gravir avec peine la pente escarpée. Cet âne était suivi d'un homme d'une cinquantaine d'années, coiffé d'un petit bonnet de pêcheur, revêtu d'une peau de bique dont le dernier poil était tombé depuis longtemps. Il épaulait la croupe de l'âne et poussait de toutes ses forces. J'attendais toujours que l'autre interlocuteur parût, lorsque la voix, que je reconnus bien vite, dit à l'âne :

— Ah! vieil oncle, le plus dur est fait.

L'âne s'était arrêté pour souffler. L'homme, après lui avoir tapoté amicalement le cou, lui prit la tête à deux mains et l'embrassa. C'était à la fois grotesque et touchant.

Alors, il m'aperçut, et dit, sans paraître surpris le moins du monde :

— Carlo, voilà un seigneur étranger; souhaite-lui la bienvenue.

Carlo tourna sa figure de mon côté, une bonne figure d'âne, ma foi! et pointa ses deux oreilles dans ma direction. Comme il se borna à cette manifestation, je suppose que c'était là sa manière habituelle de souhaiter la bienvenue aux seigneurs étrangers. Après tout, autant vaut celle-là qu'une autre; par exemple, il aurait pu se mettre à braire, et je déteste les expansions bruyantes.

VII

Pour répondre à la politesse de Carlo, je me levai tout à fait et j'allai l'examiner de plus près. C'était un vieil âne, car il commençait à avoir les yeux ternes · mais il avait une vieillesse vigoureuse.

— Une bonne bête? dis-je en le caressant.

— Oh! Dieu! dit l'homme avec vivacité; une bonne bête, c'est trop peu dire : c'est une bête étonnante, admirable!

— Il est intelligent?

— Oh! Dieu! intelligent! reprit-il avec un peu de dédain, comme si l'épithète était par trop au-dessous du mérite de Carlo; intelligent! tous les ânes sont intelligents, mais Carlo est admirable, ad-mi-rable!

Chaque fois que l'on prononçait son nom, Carlo remuait les oreilles; il écoutait la parole de son maître avec un plaisir évident. Comme ce dernier lui avait négligemment posé la main sur le cou, il se mit à remuer la tête et à frotter son cou contre la paume de cette main rude et hâlée.

— Qu'est-ce que vous dites de cela? me demanda-t-il avec un clignement d'œil expressif.

Cela n'avait rien d'extraordinaire; cependant, pour lui faire plaisir, je laissai échapper un geste d'admiration.

— Écoutez-moi, me dit-il.

Et, ôtant sa main du cou de l'âne, il fit un pas et alla la poser sur la croupe. L'âne demeura immobile comme s'il eût été de bronze.

— Écoutez-moi, me répéta l'homme en me faisant signe d'approcher. Il n'a pas besoin d'entendre tout ce qu'on dit de lui; cela pourrait lui donner de la vanité.

A ces mots, il fit claquer sa langue, et l'âne pointa ses deux oreilles en avant, comme pour donner à entendre qu'il comptait demeurer étranger à l'entretien.

— Voyez s'il comprend! reprit le paysan. Et non-seulement il comprend, mais encore il répond à sa manière. C'est une compagnie pour moi, et jamais je ne m'ennuie quand je suis seul avec lui. Voilà plus de quinze ans que je l'ai, et je puis dire que je ne l'ai jamais frappé, même avec une fleur.

VIII

— Cependant, objectai-je, les ânes ont quelquefois des caprices.

— Et les hommes, Monsieur, et les hommes! répondit-il en me montrant deux formidables rangées de dents blanches (c'était sa manière de sourire). Et les hommes, n'ont-ils pas des caprices aussi? Quand une bête s'entête, c'est qu'elle a des raisons de s'entêter; nous aimons mieux la frapper que de chercher quelles sont ces raisons. Si un âne se fâche, c'est, ou bien parce qu'on l'a mal élevé, ou qu'on l'a maltraité, ou qu'on le surcharge, ou qu'on ne sait pas lui parler. Pourquoi, je vous le demande, en venir aux gros mots et aux coups, avec de



Dessin de Sellier.

bonnes bêtes qui sont toujours si heureuses de s'attacher à nous?

J'ai remarqué, il y a bien longtemps, comme les bêtes aiment la société et la voix de l'homme. Pourquoi repousser leur amitié et décourager l'envie qu'elles ont de vivre avec nous et de nous être utiles? Croyez-vous, par exemple, qu'un domestique puisse s'attacher à vous, si vous ne lui parlez jamais que d'un ton dur, sec, et seulement pour lui donner des ordres? Il vous sert, parce qu'il faut qu'il gagne sa vie; mais il vous quitte aussitôt qu'il a l'espoir de trouver un maître plus bienveillant. Les animaux, qui n'ont pas la ressource de nous quitter pour chercher mieux, s'indignent des mauvais traitements, s'aigrissent et s'ingénient à nous jouer des tours de leur façon. Voilà pourquoi il y a des ânes qui ruent, d'autres qui mordent, d'autres qui se roulent dans l'eau quand vous êtes sur leur dos, d'autres qui se plantent au milieu d'une route et refusent absolument d'avancer.

Ne riez pas, Monsieur, soyez sûr que je vous dis ce que j'ai vu. Les bêtes se disent donc : « Tu me fais des misères, je t'en ferai aussi, quand j'y devrais laisser ma peau, à laquelle je ne tiens pas déjà tant. »

Dans ce pays-ci, il y a beaucoup d'ânes et de mulets. J'en connais de tous les caractères, et j'ai toujours vu que ceux que l'on traite avec bonté sont aussi ceux qui rendent le plus de services. Dans notre petit village de San-Onofrio, il y a un âne qui passe pour indomptable. Quand je lui parle, il se tient tranquille, et mon seul regret est de ne pouvoir le tirer de la dure servitude où il vit. Je le rendrais plus heureux, et il serait plus utile qu'il ne l'est. —

J'allais lui demander combien coûterait cet âne rétif, et déjà je portais ma main à ma poche. Je crois qu'il remarqua mon geste et devina ma pensée.

— C'est un malheur sans remède, me dit-il, car je n'oserais pas donner un compagnon à Carlo; il en pourrait concevoir du chagrin ou de la jalousie.

La fin à la prochaine livraison.

LA GRANDE CHASSE AU MIROIR.

UN TIGRE PRIS AU TRÉBUCHET.



Chasse du tigre au miroir, d'après Jean Stradan. — Dessin d'Édouard Garnier.

Nous offrons ici un second spécimen des Chasses de J. Stradan (1). Celle-ci rappelle une des légendes cynégétiques les plus étranges de l'antiquité. Il ne s'agit pas cette fois de pauvres grues « qui fourrent imprudemment leur long bec, emmanché d'un long cou, dans des cornets de papier enduits de glu et les empêchant de se diriger dans les airs. » Selon Stradan, nous sommes ici dans l'Inde ; les palmiers fantastiques qu'on a sous les yeux en font foi. Nous avons devant nous une compagnie de tigres, effroi de ces campagnes majestueuses, et qui doivent immanquablement succomber, grâce aux efforts ingénieux de l'Indien qui a su s'armer contre eux de ses piéges et de ses robustes filets.

Le docte traducteur de l'Histoire des animaux d'Aristote, Gaston Camus, prétendait que les anciens n'avaient jamais connu le grand tigre royal dont les livres peuplent l'Hyrcanie et la haute Asie. Cependant, on avait vu plus d'une fois des tigres à Rome ; on avait même trouvé le moyen d'en apprivoiser, au point de les atteler à un char. Les récits de Pline et d'autres auteurs à ce sujet ont été tenus pour véridiques par Cuvier.

Il est curieux de rapprocher le dessin de Stradan de l'ouvrage de J.-P. Bellori, où sont gravées les peintures de la sépulture des Nasons, découvertes en 1675, postérieurement à la publication de Stradan. Celle qui représente la chasse au miroir a été reproduite par le *Magasin pittoresque* (2).

(1) Voy. t. XLI, 1873, p. 31.

(2) Tome XXXVIII, 1870, p. 112. Voici le titre du livre de Bellori : *Picturæ antiquæ cryptarum romanorum et sepulchri Nasonum, delineatæ, et expressæ ad archetypa, a Petro sancti Bartholi et Francisco ejus filio, descriptæ vero et illustratæ a Johanne Petro Bellorio et M. A. Causseo ;* opus latine redditum Romæ, 1750, in-fol. La première édition a paru en langue italienne vers 1680

Claudien a fait allusion à la chasse du tigre à l'aide du miroir, et c'est peut-être cet animal que le dessinateur moderne et le peintre ancien ont voulu figurer : en réalité, les deux artistes n'ont représenté que des panthères. Habitante des régions africaines, la panthère fut de bonne heure transportée en Europe, et elle figura dès l'origine du christianisme aux jeux sanglants des Romains.

On conservait encore au quatorzième siècle le souvenir de la chasse du tigre au miroir, et le livre des légendes de le Roux de Lincy en fait foi. Dans un petit poëme didactique qu'il reproduit et qui contient en abrégé les merveilles de l'Inde, on raconte en vers d'une étrange naïveté les croyances qui circulaient alors (1). Ce ne fut que deux cents ans plus tard qu'on eut de nouveau en Europe des notions certaines sur les dimensions et les mœurs des grands félins, et l'on ne connut, à vrai dire, qu'en l'année 1550 les tigres du Bengale, alors que le médecin du plus puissant roi de l'Inde, Garcia da Orta, eut publié ses observations d'histoire naturelle. Le judicieux Louis Varthema, qui voyageait dans les Indes en l'année 1506 et qui fit évanouir tant de contes accrédités avant lui sur l'éléphant, ne dit rien des tigres.

(1) Le *Livre des légendes*, Introduction, p. 213. Paris, 1836, in-8.

Unes grans biestes i a en Ynde,
Trop fières, qui ont colour inde (bleue)
Et cleres taches par lor cors,
Qui sont si crueuses et fors.
Tigres ensi les appielon,
Et keurent de si grant rendon,
Que quand li venéour i sont,
Jamais d'iluec n'escaperoient
Si par la voie ne jetoient
Miroir de voir (de verre), et quand voient,
Les ymages si les conjoient,
Et cuident soient lor faon.

Quelque étrange que puisse paraître le moyen indiqué par J. Stradan pour s'emparer de ces bêtes féroces sans coup férir, nous pouvons affirmer que ce mode de capture d'un animal vraiment formidable se pratiquait naguère encore dans l'Amérique du Sud, où certains jaguars atteignent parfois des dimensions très-voisines de celles qu'on remarque chez le tigre royal. Pour rester dans la vérité, néanmoins, il faut rappeler ici qu'un appât substantiel est substitué dans le piége au beau miroir que Stradan a dressé au fond de la trappe où la tigresse croit voir un de ses petits devenu prisonnier. Au lieu de la glace trompeuse on suspend une pièce sanglante de chair, et ce n'est pas aux tendres sentiments du terrible animal que l'on s'adresse, c'est son appétit seulement qu'on excite. Le récit de cette chasse nous a été fait par un des voyageurs les plus sincères et l'un des observateurs les plus judicieux que la France ait jamais possédés, Alcide d'Orbigny. Des traces de tigre s'étaient montrées sur le sable dans la cour d'une maison de Santa-Ana, au pays des Chiquitos : « Cette apparition, dit-il, mit toute la mission en émoi. On construisit bientôt en dehors une cage formée de grosses branches d'arbre ; on y attacha de la viande fraîche, en établissant une porte à bascule qui devait se fermer dès qu'on toucherait à la viande. Ce stratagème, usité partout où ces animaux sont communs, réussit la seconde nuit. Au point du jour, on vint m'en prévenir. Rien n'était effrayant comme ce jaguar furieux s'élançant sur les barreaux de sa cage dès qu'on s'en approchait, et faisant voler des éclats d'écorce avec ses griffes acérées. C'était réellement un beau spectacle, auquel pourtant personne ne prenait plaisir dans la crainte qu'un des efforts du féroce animal ne vînt à rompre ses liens. Abattu lorsqu'il se croyait seul, ses yeux étincelaient à la moindre approche. Alors il se cramponnait à ses barreaux, ébranlant toute sa cage pour en sortir et pour se jeter sur les spectateurs. La peur de le voir s'échapper fit désirer sa mort. Une balle mit fin à la rage du prisonnier, et ramena la tranquillité dans Santa-Ana. »

Les jaguars de grande dimension ne sont plus très-communs dans l'Amérique du Sud ; il n'en est pas de même à l'égard des tigres dans l'Hindoustan, puisque l'on a calculé en dernier lieu que 13 400 personnes avaient perdu la vie en moins de six ans sous la dent cruelle de ces animaux, seulement dans la province du Bengale ; 10 000 individus succombant annuellement dans les autres parties de la péninsule. Il serait curieux qu'en appliquant à leurs piéges les progrès de la mécanique moderne, les chasses fantastiques de Stradan fissent penser à un moyen fort simple de destruction auquel on n'avait plus songé, et que l'engin si simple des chasseurs de Santa-Ana mît fin dans l'Inde aux funestes hécatombes que nous signalent les journaux d'Orient.

A l'époque où fut exécutée la gravure de Stradan, les grands félins dont l'empire du Maroc était infesté, lions ou panthères, étaient pris journellement dans des piéges ayant de l'analogie avec celui que représente notre figure ; l'appât seulement était de nature bien différente. Écoutons un moment Mouette, ce vieux voyageur qui expia par onze ans d'esclavage son goût pour les excursions lointaines. Voici comment il raconte cette chasse sans péril :

« Ils font une matemore (*masmora*) assez profonde, sur la bouche de laquelle ils mettent une trape attachée sur un pivot qui demeure toujours en balance ; l'on met sur ce pivot un mouton mort, et lorsque le lion descend de la montagne et qu'il sent cette viande, il en approche afin de la manger ; mais quand il a posé le pied de devant sur la trape, il trébuche dans la matemore, la tête la première. A côté de cette matemore, il y en a une autre faite comme une fosse, de la profondeur de l'autre, dans laquelle il y a un grand coffre fait comme une souricière, dans le fond duquel on met un quartier de mouton ; or, comme il y a communication d'une matemore à l'autre par un trou qu'on y a fait exprès, l'on met le bout de ce coffre qui demeure ouvert devant cette emboucheure, afin que, quand le lion aura faim, il entre dedans et il se trouve pris, comme pourroit être prise une souris dans une souricière. Il y a aussi à ce coffre de grands anneaux de fer aux quatre coins pour tenir les cordes avec lesquelles on le tire en haut, et pour l'attacher ensuite sur quelque cheval pour mener le lion au prochain alcayde, qui se donne le divertissement de le faire mourir, ou bien, lorsqu'ils veulent tuer cet animal, ils le massacrent à coups de lance dans la première matemore où il est tombé. » (1)

SUR LA PAUVRETÉ.

Il faut bien prendre garde de se laisser persuader que tout homme qui est pauvre l'est certainement par sa faute. Ceux qui parlent ainsi ont peu d'expérience et encore moins d'imagination ; souvent ils se sont formé cette opinion d'après l'observation superficielle de ce qui se passe autour d'eux dans un cercle peu étendu. S'ils avaient habité quelque centre de population important, ou exercé les fonctions de commissaire de charité, ils penseraient et parleraient tout autrement. Les causes de la pauvreté sont très-nombreuses, très-variées, et la plupart d'entre nous ont connu et connaissent encore des personnes réduites à la plus extrême misère sans qu'elles aient à se faire le moindre reproche. Soupçonner un homme ou une femme, privés de toute ressource, d'avoir été conduits là par paresse ou par vice, c'est bientôt fait ; affirmer que tout individu qui veut travailler le peut, et que quiconque a du travail peut suffire à ses besoins, et même économiser, c'est bientôt dit. Mais, outre qu'on est dans l'erreur, on s'expose à détruire en soi le vrai sentiment de la charité et à l'affaiblir chez les autres.

LES PÊCHES DE MONSEIGNEUR.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 3.

Hans Steinbach, qui d'ordinaire était avare de ses paroles, s'était hâté de débiter d'une seule traite son discours, espérant qu'après en avoir tant dit, un oui ou un non suffirait pour clore l'entretien ; mais ce que le seigneur de Ferrette venait d'entendre ne suffisait pas pour le rassurer complétement sur le compte du postulant.

— Ton passé, j'en conviens, plaide en ta faveur, dit-il ; mais l'avenir ne ressemble pas toujours au passé. Or, qui me répond qu'une fois admis à me servir, tu conserveras cette énergie presque sauvage qui me plaît en toi? Quelle certitude puis-je avoir que le Hans violent et redoutable qui est devant mes yeux ne faiblira jamais? Tu es jeune encore ; ta situation, devenue meilleure à mon service, t'inspirera peut-être la pensée de prendre une compagne. Le contact de la femme détruit la rudesse de l'homme et le dénature. Personne ne peut répondre de soi tant qu'il n'a pas subi l'épreuve dangereuse du mariage.

— Je puis rassurer Monseigneur à cet égard, répliqua Hans Steinbach ; car cette épreuve, je l'ai subie.

— Tu as été marié? Et depuis combien de temps es-tu veuf?

— Je ne suis peut-être pas veuf, répondit le farouche ;

(1) *Relation de la captivité du sieur Mouette dans les royaumes de Fez et de Maroc.* Paris, 1683, in-12.

depuis quatorze ans que j'ai chassé ma femme, je ne me suis jamais informé si elle était morte ou vivante.

— Chassée pour une faute grave, sans doute?

— Pour une désobéissance. Vous comprenez, Monseigneur, qu'un homme tel que moi ne prend pas une compagne par expansion de tendresse, mais pour avoir une aide dans sa vie. Ne me fallait-il pas quelqu'un pour préparer mon souper, dresser mon lit de fougère, soigner mon chien et fourbir mes armes? oui, fourbir mes armes surtout! Si j'étais né gentilhomme, certes ce ne sont pas les grandes pièces d'orfévrerie ni les riches fourrures que j'envierais, mais les belles armes damasquinées, souples et sifflantes comme des couleuvres. Malgré ma pauvreté, mes deux arquebuses, mes arcs, mes épieux et mes trois couteaux de chasse, sont bien supérieurs à ceux que j'ai vus dans les mains de mes pareils : aussi comme je les soignais! et comme j'exigeais qu'on les soignât quand la bénédiction de notre chapelain eut mis pour servante, dans ma maison, une femme légitime. Durant le temps que je passais sur les terres libres et dans le bois, où chacun a le droit de chasse, Roselen avait pour principal devoir de fourbir mes armes. Je devais en rentrant de mes longues courses les trouver luisantes, accrochées à la muraille. Pour le reste, j'étais peu exigeant : il me suffisait que tout se trouvât prêt à l'heure de mon retour, et que Roselen ne s'absentât jamais sans ma permission. Comme elle était docile et chétive, je me serais fait scrupule de la battre sans motif; ce qui ne l'empêchait pas de trembler devant moi. Pendant les deux années que nous avons passées ensemble, j'ose dire que je lui fis la vie heureuse, car elle ne se plaignait pas. Il est vrai de dire qu'elle avait tout à coup cessé de chanter comme elle chantait au premier temps de notre mariage, et qu'elle était devenue un peu pâle; mais les femmes ont des caprices de santé dont elles se hâtent de guérir quand on n'a pas l'air de s'en apercevoir. Bref, les choses allaient à la maison comme elles ne peuvent manquer d'aller dans un ménage où l'homme sait gouverner une femme. Mais, un soir, au retour d'une longue course, comme je rentrais chez moi las et affamé, je trouvai la chaumière vide : ni lampe allumée, ni feu dans l'âtre, ni souper sur la table. J'attendis, irrité, le retour de Roselen; elle ne revenait pas. Le temps était horrible; il pleuvait à torrents. Je soupai d'un reste de pain dur et du débris d'un fromage de chèvre. Étant parvenu à allumer la lampe de terre, je cherchai quelque indice qui pût m'expliquer l'absence de Roselen; je trouvai seulement la preuve qu'elle avait dû quitter la maison de bonne heure, car mes armes, tachées de rouille, étaient encore à la place où je les avais déposées la veille en rentrant. Mon justaucorps de cuir et mes autres vêtements, souillés de boue et épars sur le sol, prouvaient la précipitation du départ de celle que ma volonté expresse forçait à garder le logis. L'orage redoublait de furie; le vent qui soufflait en tempête faisait craquer les branches, et la pluie fouettait les fenêtres. Moi, marchant à grands pas dans la salle, je m'indignais de plus en plus contre la misérable créature, doublement coupable, qui, au mépris de mes ordres, avait osé quitter la maison et oublier son premier devoir : le soin de mes armes. Il pouvait être minuit quand Roselen, échevelée et ruisselante de pluie, vint tomber haletante sur la pierre du foyer. Je la saisis par le bras; puis, la secouant avec violence, je lui demandai compte de son absence. Elle me répondit que, peu d'instants après mon départ, un enfant était venu pour la prévenir que son père, un vieux du bourg de Fislis, sentant venir sa fin, l'appelait près de lui.

— Je suis partie, me dit-elle, bien contristée de ne pouvoir vous faire savoir le motif de mon absence; mais j'étais si en peine de mon père, que la certitude de m'attirer votre colère ne pouvait m'empêcher de courir à Fislis.

Quand j'ai vu, ajouta Roselen, le pauvre vieil homme moins souffrant et un peu consolé, je ne me suis pas demandé si je ne serais pas noyée sous les torrents qui tombent du ciel ou brisée par l'ouragan qui renverse les arbres, et, ne pensant plus qu'à hâter mon retour, je suis revenue à travers marais et ravines, ne retrouvant qu'à la lueur des éclairs ma route souvent perdue.

La légitime irritation que me causait ma volonté méconnue ne me permettait pas d'admettre, facilement même, une telle excuse : aussi, comme elle eut le malheur de répondre à mes justes reproches qu'elle n'avait fait, après tout, que remplir son devoir, je bondis de fureur, et, la saisissant par les poignets dont les os craquèrent sous mes doigts, je ripostai :

— Ton devoir est de m'obéir, et quand je t'ordonne de demeurer au logis, tu n'en dois pas sortir, même pour aller assister ton père à l'agonie.

— Vous vous trompez, Hans, me dit-elle, malgré la violente douleur que devait causer à ses poignets fragiles la pression de mes mains de fer, la religion nous dit : « Tes père et mère honoreras afin de vivre longuement », et comme je veux vivre, vous me permettrez d'aller jusqu'à sa fin, hélas! prochaine, servir et honorer mon père.

— Et si je te le défends? lui demandai-je.

Roselen releva la tête, me regarda bien en face à travers les larmes que la souffrance faisait monter à ses paupières; puis, de sa voix mieux affermie, elle ne craignit pas de me répondre :

— Je vous désobéirai!

— Pars donc! dis-je en lâchant ses mains pour la pousser vers la porte; pars à l'instant. Celle qui a osé me dire : « Je vous désobéirai! » n'est plus ma femme, mais seulement une servante que je chasse.

Elle tomba agenouillée au dehors sur le seuil. Je fermai la porte sur elle et tirai les verroux. Longtemps je l'entendis prier, pleurer, sangloter et heurter la porte de ses mains meurtries; je fus inflexible, même quand elle ajouta :

— Hans, ce n'est pas seulement envers moi que vous êtes méchant, car vous venez de chasser en même temps votre femme et votre enfant.

Un moment après, je la vis s'enfuir du côté de Fislis.

— Et depuis? demanda le comte Ulric.

— Depuis, je ne l'ai jamais revue

— Tu as, je le vois, la fermeté de caractère qui convient à l'emploi que tu sollicites; mais sais-tu bien à quel châtiment tu t'exposes si tu viens à manquer au serment que tu dois prononcer demain avant de prendre possession de ta place?

— Je le sais, Monseigneur; il s'agit de ma main droite. Mais j'engage de plus ma tête; qu'elle tombe sous la hache si vous me surprenez jamais à mentir ou à faiblir quand il s'agira de mon devoir.

— C'est entendu, répliqua le maître de Ferrette; je recevrai, demain, publiquement ton serment.

Le lendemain, vers l'heure de midi, les gens appartenant au comte Ulric, son sénéchal, son chapelain et les principaux habitants du village admis à la solennité d'usage, se trouvaient réunis dans la salle de justice située dans la maison du bailli. Le seigneur suzerain, s'étant assis sur le siége d'honneur du tribunal, donna l'ordre d'introduire Hans Steinbach. Celui-ci entra la tête haute, salua son nouveau maître, sans témoigner un excès d'humilité, et promena sur ses nouveaux camarades un regard où il y avait moins d'aménité que de dédain. Se tenant tête nue et un genou en terre, selon qu'il lui était ordonné par le sénéchal, il écouta ce dernier donner lecture de la for-

mule du serment. Par ce serment, Hans s'engageait à garder fidélité à son seigneur ainsi qu'à la sainte Église, et à dénoncer quiconque, à sa connaissance, commettrait un délit au préjudice des droits seigneuriaux du haut et puissant comte de Ferrette. La lecture terminée, le chapelain ouvrit le livre des Évangiles, et, prenant la parole, il dit à Hans :

— Lève trois doigts de ta main droite : le premier, pour déclarer que tu prends à témoin de ton serment le Père; le second, Dieu le Fils, et le troisième, le Saint-Esprit. Tu reconnais d'avance que ces trois doigts devront être coupés par le bourreau le jour où tu seras convaincu de parjure. Maintenant replie les deux autres doigts, dont l'un représente l'âme immortelle et l'autre le corps périssable, et jure par eux de demeurer fidèle à ta promesse.

Hans Steinbach ayant dit : « Je le jure! » le comte Ulric le proclama gardien en chef de son merveilleux verger. Le jour même, l'impitoyable mari de Roselen entrait en fonctions. *La suite à une prochaine livraison.*

LA BARRE DE LA SEINE.

« Déjà la constellation de l'Ourse était au milieu de son cours, lorsque nous entendîmes au loin un bruit sourd, mugissant, semblable à celui d'une cataracte. Je me levai imprudemment pour voir ce que ce pouvait être. J'aperçus, à la blancheur de son écume, une montagne d'eau qui venait à nous du côté de la mer en se roulant sur elle-même. Elle occupait toute la largeur du fleuve, et, surmontant ses rivages à droite et à gauche, elle se brisait avec un fracas horrible parmi les troncs des arbres de la forêt. Dans l'instant elle fut sur notre vaisseau, et, le rencontrant en travers, elle le coucha sur le côté... Un moment après, une seconde vague, encore plus élevée que la première, fit tourner le vaisseau tout à fait... Je me sentis emporter avec une extrême rapidité, et bientôt après je perdis connaissance... »

Telle est la description que l'élégant auteur des *Études de la nature* a tracée, dans son *Arcadie*, du merveilleux phénomène reproduit par notre gravure. Cette montagne d'eau, dit-il, s'appelle *la Barre, parce qu'elle* barre *tout le cours de la Seine*.

Thomas Corneille, dom Toussaint du Plessis, les écrivains de Trévoux et les auteurs de l'Encyclopédie, tous ceux enfin qui ont eu occasion, depuis le dix-septième siècle jusqu'au milieu du dix-neuvième, de la décrire ou de la signaler ne lui donnent point d'autre nom. C'est encore aujourd'hui le cri des riverains lorsque le flot, venant à se gonfler, puis, éclatant avec fracas, à se replier sur lui-même, étend ses écumeux rouleaux d'un bord de la rivière à l'autre : « Voyez, s'écrient-ils, voyez comme *il barre!* »

Depuis peu d'années seulement quelques savants ont essayé de transplanter sur les bords de la Seine et de faire prévaloir l'expression de *Mascaret*, par laquelle dans la Dordogne on désigne, depuis longtemps, un mouvement identique des ondes. La raison qu'on apporte pour justifier cette substitution est qu'on nomme également *barre* « les seuils ou hauts-fonds que les navires ont à franchir à l'entrée d'un grand nombre de rivières. » Mais puisqu'il existe déjà pour désigner ces obstacles la triple dénomination de *seuil*, de *haut-fond* et de *traverse*, pourquoi ne pas réserver le nom si expressif de *barre* à la ligne qui se forme en travers de la rivière, lors de l'introduction violente des eaux de marée? Pourquoi rejeter une expression populaire, pittoresque et formant image, que nous tenons de nos aïeux, et que les meilleurs écrivains de notre langue ont, à l'exclusion de toute autre, employée pendant deux siècles en parlant du flot de la Seine?

Au reste, dans chacun des fleuves où la marée se produit sous forme de vagues rapides, on lui donne un nom différent.

Dans la Seine, c'est la *Barre;* le *Mascaret* dans la Dordogne; le *Bogaz* aux bouches du Nil; les *Rollers*, le *Pororoca*, sur le fleuve des Amazones; le *Boar* en Angleterre; le *Bore*, le *Kalybré*, sur les rives du Gange et de l'Indus. Remarquons en passant le rapport de ces noms *Boar* et *Bore* avec celui de *Barre*.

Pomponius Mela (lib. III, cap. 2), dans un passage très-clair, quoique généralement peu compris des traducteurs, et le poëte Claudien (in *Rufin.*, 113), ont parlé du mascaret qu'ils attribuent à la Garonne. Il a depuis été décrit par le fameux Bernard de Palissy, qui lui assigne scientifiquement des causes non moins fantaisistes que le dépit de Neptune, spirituellement dépeint par Chapelle et Bachaumont dans leur *Voyage* humoristique.

Savary parle du bogaz, dans ses *Lettres sur l'Égypte*, comme d'un des plus grands périls que courent les navigateurs dans les parages de Rosette. La description qu'il en a faite, outre qu'elle est assez obscure, semble entachée d'exagération.

MM. Sturney et Ch. Lyell nous ont au contraire laissé des observations fort exactes sur le boar de la Saverne; le flot s'y dresse comme un mur d'une hauteur de neuf pieds, et l'élévation moyenne de la marée est de dix-huit; il lui suffit de deux heures pour atteindre ce niveau, et la masse d'eau qu'elle entraîne met dix heures à redescendre. Ce flot remonte très-haut dans le canal du fleuve, et c'est peut-être de cela qu'a voulu parler Tacite dans une phrase fort courte de la *Vie d'Agricola* (§ 11 de l'édit. Panckoucke), où il dit que la mer remonte très-avant dans les terres de la Bretagne. Sur ce point, nous n'affirmons rien.

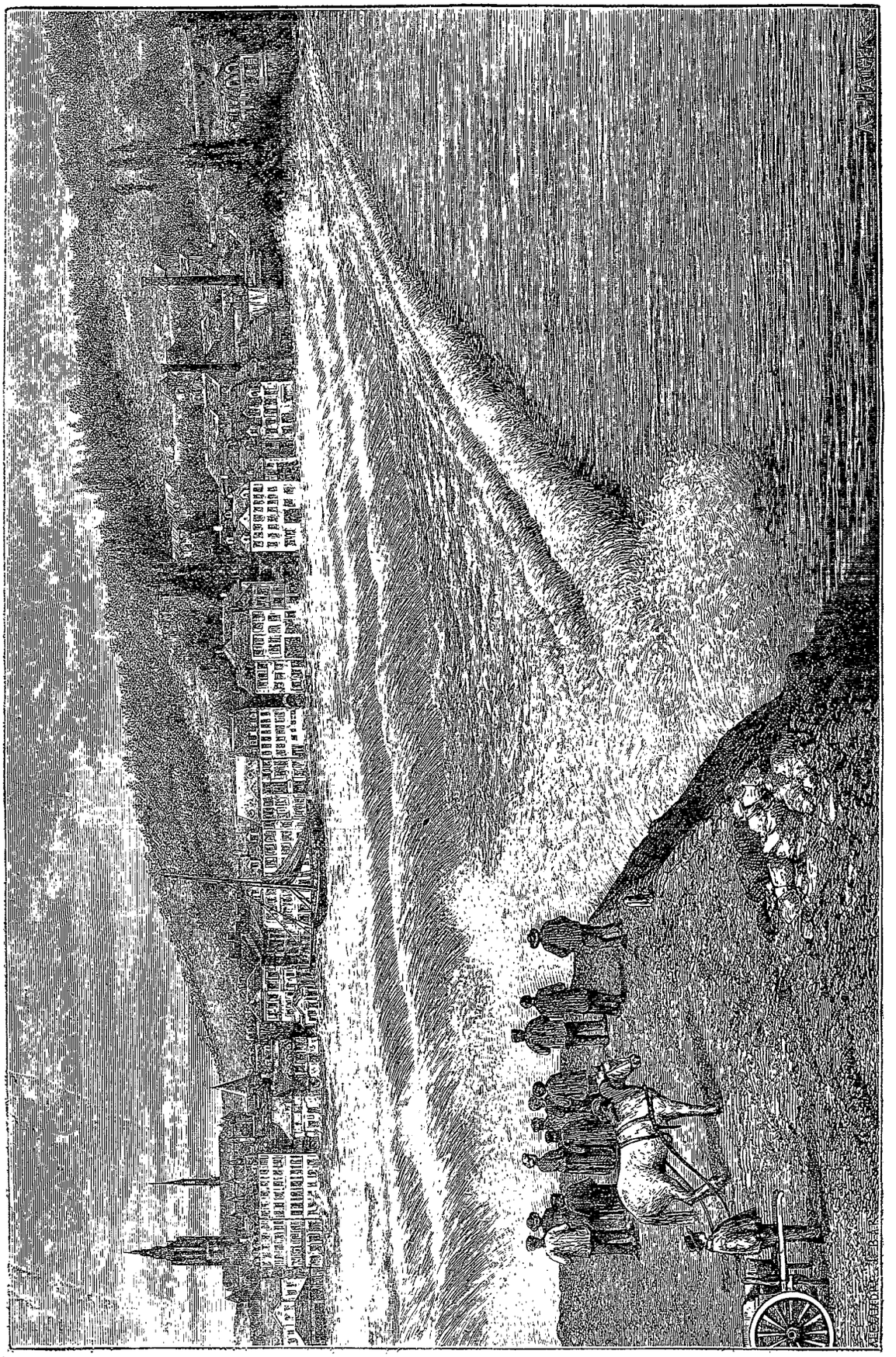
Mais il est, au contraire, impossible de ne pas reconnaître le *bore* ou *barre* de l'Indus au chapitre 9 du dixième livre de Quinte-Curce (*De Rebus Alex. magni*), et la description qu'il trace des dangers que courut la flotte de Néarque prouve qu'il faut les attribuer, non pas au flux et au reflux, comme l'entendent ordinairement les historiens qui l'ont suivi, mais à la barre formidable qui rend ce fleuve si dangereux pour les navigateurs. L'heure où ce phénomène se produit, la rapidité du courant, le peu de temps que dure le danger, l'élévation paisible des eaux après le premier choc, tous les détails enfin de ce précieux récit confirment son exactitude et l'explication qu'en a fournie Samuel Pisticus, l'un des annotateurs de l'historien d'Alexandre.

Les docteurs de Conimbre mentionnent également l'existence de la barre à l'entrée de l'Indus, et constatent que la mer fait refluer ce fleuve à trente lieues et plus, avec tant de rapidité qu'un signal est nécessaire pour avertir les riverains (*Meteor. Tract.*, VIII, 4, et V, 9).

Enfin le major Rennel (*Philosoph. Transact.*, 1781) nous a laissé une description assez exacte des effets de la marée en face de Calcutta, et c'est à lui que nous devons jusqu'à présent les observations les plus complètes sur les perturbations du fleuve. L'élévation subite du flot, qu'il appelle *Kalybré*, est déjà de cinq pieds en face de Calcutta, et quelquefois de douze à l'embouchure de la Migna; telle en est la rapidité qu'il met à peine quatre heures à parcourir la distance d'Hougly-Point à Hougly-Town, qui est de soixante-dix milles (vingt-cinq lieues) environ. Aucun navire n'ose l'attendre, si ce n'est dans des eaux pro-

fondes, vers le milieu de la rivière, ou dans des lieux de refuge ménagés à cet effet.

Plus considérable encore est le renflement des eaux du fleuve des Amazones.



La Barre de la Seine. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. A. Caccia, du Havre.

Le célèbre Lacondamine affirme que la marée, aux environs des pleines lunes ou de la lune nouvelle, atteint en une ou deux minutes le maximum de sa hauteur; elle se précipite sous la forme d'un promontoire ou d'une mon-

tagne d'eau haute de douze à quinze pieds, suivie d'un second, d'un troisième et même quelquefois d'un quatrième flot, brisant tout ce qui lui résiste. Là encore les navires ne peuvent lui échapper qu'en mouillant dans des endroits sûrs où il y a *beaucoup de fond*.

Le bruit par lequel s'annonce, à une ou deux lieues de distance, cette vague gigantesque, l'a fait nommer *Pororoca* par les habitants du pays, tandis que les Anglais et les Américains, frappés de la forme des ondes, les ont appelées *the Rollers* (les rouleaux).

C'est surtout à Caudebec, petite ville de la Seine-Inférieure, remarquable par son site et son admirable église, déclarée par Henri IV *la plus jolie chapelle du royaume de France*, qu'il faut venir voir *la Barre*, et l'époque à choisir est celle des grandes marées de mars, de septembre ou d'octobre.

Aux jours et à l'heure indiqués, le port, ombragé de grands arbres et d'allées majestueuses, se couvre de curieux. Ce sont les habitants que ne rassasie jamais le spectacle grandiose de la rivière transformée; ce sont des étrangers accourus de bien loin pour en jouir ou pour l'étudier.

Longtemps avant l'arrivée du flot, des yeux impatients le cherchent à l'horizon, et les moins expérimentés croient le voir poindre à chaque instant à l'extrémité de la baie que forme ce pli de la Seine. Un sourd murmure annonce son approche alors qu'il est encore à plusieurs kilomètres; aussitôt tous les navires et toutes les embarcations se hâtent de pousser au large et s'abandonnent au courant qui, continuant à descendre, les entraîne *au-devant du flot*.

La petite flottille cherche les endroits profonds que l'expérience quotidienne des mariniers du pays indique comme les plus sûrs. Ces endroits varient souvent, à cause des transformations que le mouvement des sables opère dans le chenal. Malheur à la barque imprudente qui, par paresse ou mépris du danger, demeurerait en arrière! les plans inclinés de la vague, se renversant en cascades, l'auraient bientôt enveloppée dans leurs tourbillons furieux, et dès lors science et courage seraient impuissants à ravir au fleuve irrité sa proie. Tous les ans de tristes naufrages en sont la preuve douloureuse.

Cependant, au détour du fleuve, un renflement se produit, peu visible à cette distance qui est de plus d'une lieue, mais que l'œil apprécie et dont il suit la marche en voyant disparaître les digues de la rive gauche et diminuer de hauteur les talus en pierre sèche qui défendent Villequier, le joli hameau des pilotes. Quelques minutes encore, et la barre apparaît se dressant au milieu du fleuve.

La vaste nappe d'eau s'avance avec rapidité, soulevant l'un après l'autre les navires et les bateaux, qui tour à tour s'élèvent sur la crête des vagues ou se cachent dans leurs replis. Sous un soleil radieux, au milieu de cette verdure que le zéphyr fait ondoyer à peine, ce sont tous les mouvements, toutes les agitations, toutes les fureurs d'une mer tourmentée, secouant avec rage les fragiles embarcations qui n'ont pas craint de l'affronter.

Bientôt le spectacle change pour devenir plus grandiose et plus singulier encore. Arrivée par le travers de la chapelle de Barre-y-Va, modeste sanctuaire qui rappelle aux marins le péril et l'espérance, la vague énorme qui marche en tête de la marée se gonfle, s'élève et se dresse; elle éclate soudain, et son sommet s'écroule avec fracas; un immense rouleau se forme et se déploie, quelquefois d'un bord à l'autre: c'est une cascade qui marche, et telle est sa rapidité que, sans exagération, on a pu la comparer au galop d'un cheval de course. Le flot court le long des rives, semblable à un mur d'écume, renversant tous les obstacles, heurtant toutes les saillies, se dressant à chaque instant comme un gigantesque panache pour retomber en frémissant sur le rivage qu'il inonde. Le sol tremble parfois sous les pieds du spectateur, qui voit, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, passer la masse bouillonnante qui poursuit sa course effrénée.

Parfois à ce premier flot en succède un second qu'on nomme *seconde* ou *arrière-barre*. Il est suivi lui-même de lames courtes et profondes, connues sous le nom d'*ételles*, qui battent et dégradent les berges, achevant la ruine des parties ébranlées par le premier choc de la barre. Au bout de quelques minutes, et moins d'une demi-heure après l'annonce du flot, ce fleuve, tout à l'heure si bruyant et si agité, a repris son aspect paisible; seulement, le courant a changé de direction et remonte rapidement de l'embouchure vers la source, dans la direction de Rouen, où la barre même est quelquefois visible.

Nous pouvons à travers les siècles suivre la marche de la barre, car, frappés de ce phénomène, nos plus anciens chroniqueurs n'ont eu garde de l'oublier dans les descriptions détaillées dont ils émaillent leurs récits.

C'est d'abord le plus vieux de tous, l'anonyme qui écrivit à la fin du huitième siècle la chronique de Fontenelle; il nous montre un double flot qui, sorti de la mer, remonte le lit du fleuve avec un tel fracas qu'on l'entend à cinq milles et plus.

Puis viennent les hagiographes et surtout les historiens de S. Romain, archevêque de Rouen, de S. Philibert de Jumiéges, de S. Wulfran de Fontenelle, enfin de S. Condède, qui, dans l'île de Belcinac, enlevée depuis par les flots, avait construit un monastère et trois églises ou chapelles. L'auteur inconnu de sa vie nous peint le flot roulant avec un grand mugissement et soulevant sa crête empanachée d'écume *semblable à de grands arbres au feuillage touffu*. Le peuple a gardé cette image, et de nos jours encore dit du flot qu'*il fleurit*, lorsque l'écume en blanchit le sommet.

Dudon de Saint-Quentin en parle dans des vers latins plus barbares que poétiques; et Benoît de Sainte-More rappelle dans ses vers français:

> Cum li fluies remfle sovent
> E creist par la mer desqu'en som
> Par les curs de la lunaison.
> (Vers 3021-3023.)

Des documents d'un autre genre nous viennent des siècles suivants. Ce sont de nombreux procès motivés par les changements que le mouvement des marées fit subir aux rives du fleuve et aux nombreux îlots qui encombraient son lit du quatorzième au dix-huitième siècle, procès dont les registres de l'échiquier de Normandie, de la vicomté de l'Eau, du bailliage de Caux et de l'hôtel-commun de Caudebec, gardent la trace multipliée.

Avec le dix-neuvième siècle commence une série d'études sur le régime de la Seine, tendant à rendre à ce fleuve l'importance qu'il avait eue pendant tout le moyen âge comme artère commerciale, mais qu'il avait perdue par suite des progrès de la construction navale et de l'augmentation du tonnage des navires. Dès lors, on se préoccupe des dangers qu'offre la barre; on cherche à se rendre compte du secret de sa formation et des moyens de la détruire, ou du moins de l'atténuer, sans retarder cependant l'introduction des eaux de marée dans le fleuve.

Un excellent mémoire publié par M. Partiot, ingénieur des ponts et chaussées, dans les Annales de ce corps (1861, premier cahier), résume en les discutant les diverses théories émises sur ce sujet par MM. Brémontier, Bidone, Frissard, Ch. Lyell, Babinet, Emy, Vauthier, Virla, Dupuit, et plusieurs autres savants dont il serait superflu de reproduire ici les opinions. Contentons-nous d'exprimer en deux mots celle qui nous semble vraie.

Les causes de la barre doivent être ramenées à deux grandes catégories : les unes, permanentes, tiennent à la nature même et à la configuration de l'embouchure du fleuve et de son lit; les autres, accidentelles, modifient à l'infini les effets des premières et l'aspect du phénomène.

I. — L'introduction des eaux de marée dans la Seine, par suite du peu de pente qu'offre le thalweg de ce fleuve, est la cause première et nécessaire du mouvement des eaux. La différence de niveau entre Rouen et le Havre, points éloignés l'un de l'autre de plus de 120 kilomètres en suivant les contours du fleuve, n'est cependant que de $5^{m}.74$; toutes les fois que les marées atteignent dans la Manche une hauteur plus grande, les eaux accumulées cherchant à s'équilibrer se déversent dans la baie, puis s'épanchent dans le canal. La différence de niveau s'augmente encore dans ce cas de la différence de densité, les eaux de l'océan étant plus denses que celles du fleuve.

II. — Un changement rapide dans la direction des courants est d'abord le seul indice de cette invasion de la mer; la masse d'eau qu'elle fournit peut, en effet, se développer à l'aise et pacifiquement dans le golfe large et profond qui constitue l'embouchure. Mais à mesure qu'elle avance, les flots de la marée montante, continuant à s'élever, pèsent de plus en plus sur elle et la poussent en avant; elle s'engage donc dans le canal étroit, et les courants jusqu'alors disséminés dans la baie convergent vers ce même point.

Le fleuve résiste un instant : lui aussi réunit ses forces, concentre, accumule ses ondes; mais il ne suffit pas longtemps à tenir en échec son redoutable envahisseur. Bientôt il est vaincu, et les flots de l'océan font plier sous leur poids et refluer ses ondes, se précipitant après elles dans cet étroit passage qui diminue toujours de largeur et de profondeur. Il se produit alors quelque chose de semblable à l'écoulement d'un liquide par la base d'un entonnoir, dont l'embouchure de la Seine rappelle assez bien la forme, le flot courant d'autant plus vite que l'orifice est plus étroit.

III. — Cependant, quelque rapide que soit le mouvement du flot, et si énorme que puisse être la masse d'eau introduite ou refoulée dans le canal, si celui-ci offrait partout une profondeur suffisante, les couches inférieures s'affaissant sous le poids des couches qui surviennent, il ne se produirait partout qu'un mouvement ondulatoire semblable à celui de la mer et n'offrant plus dès lors un danger sérieux pour les navigateurs.

C'est ce qui arrive non-seulement dans la Seine, mais dans tous les autres fleuves où se produit une barre : partout où le fleuve est profond, le danger est à peu près nul, et le flot ne s'y produit que sous la forme de lames à la fois courtes et profondes.

Mais si la base de ces lames vient à heurter contre un haut-fond, l'équilibre est soudain rompu; une partie de l'onde trouvant seule à s'écouler, les ondes qui la suivent se dressent au-dessus de la partie arrêtée par l'obstacle et se déversent dans le vide en cascades écumantes, jusqu'à ce que le fond s'abaisse et qu'il se rencontre enfin une masse liquide assez épaisse pour subir et transmettre de nouveau le mouvement ondulatoire.

L'entrée de certains ports obstruée à marée basse par un poulier ou par un banc de sable offre un exemple frappant de ce qui se produit alors. La mer ondule à marée haute; à marée basse, au contraire, la lame qui vient du large, ne pouvant plus onduler, se déverse en cascade et forme au dessus de l'obstacle une véritable barre, tout à fait semblable d'aspect à celle qu'on voit dans le fleuve. Cette barre disparaît au delà du poulier, et ne se produit jamais dans la passe ni dans le chenal, où les eaux sont assez profondes pour permettre l'ondulation.

En résumé, le peu de pente qu'offre le lit de la Seine est la cause première de la facilité avec laquelle l'envahit la marée; la forme de son embouchure est la raison principale de la rapidité avec laquelle y pénètre le flot; enfin, les bancs nombreux qui obstruent son canal expliquent la hauteur, la forme et la violence de la barre proprement dite : aussi l'apparition, l'augmentation, la diminution et la disparition momentanée de la barre, ont-elles précisément coïncidé à toutes les époques avec l'apparition, l'augmentation, la diminution et la disparition des bancs et des traverses.

Que le lecteur nous pardonne ces développements scientifiques dont nous aurions voulu diminuer la sécheresse, et qu'il leur préfère, s'il lui plaît, l'explication poétique donnée par Bernardin de Saint-Pierre :

« La Seine, nymphe de Cérès et fille de Bacchus, courant un jour sur les bords de la mer, fut aperçue par le vieux monarque des eaux, qui, ravi de sa grâce, se mit à la poursuivre. Il l'atteignait déjà, quand Bacchus et Cérès, invoqués par la nymphe et ne pouvant autrement la sauver, la métamorphosèrent en un fleuve d'azur, qui depuis a gardé son nom et porte partout sur ses rives la joie et la fécondité. Neptune, cependant, n'a cessé de l'aimer, comme elle a conservé son aversion pour lui. « Deux fois » par jour il la poursuit avec de grands mugissements, et » chaque fois la Seine s'enfuit dans les prairies en remon- » tant vers sa source contre le cours naturel des fleuves... » Je puis vous certifier que j'ai vu souvent le dieu des mers » poursuivre la Seine bien avant dans les campagnes et » renverser tout ce qui se rencontrait sur son passage. » (*L'Arcadie*, liv. Ier.)

ESPRIT ET MALIGNITÉ.

Il y a quelquefois de la méchanceté dans les gens d'esprit; mais le génie est presque toujours plein de bonté. La méchanceté vient non pas de ce qu'on a trop d'esprit, mais de ce qu'on n'en a pas assez. Si l'on pouvait parler sur les idées, on laisserait en paix les personnes; si l'on se croyait assuré de l'emporter sur les autres par ses talents naturels, on ne chercherait pas à niveler le parterre sur lequel on veut dominer. Il y a des médiocrités d'âme déguisées en esprit piquant et malicieux; mais la vraie supériorité est rayonnante de bons sentiments comme de hautes pensées.

L'habitude des occupations intellectuelles inspire une bienveillance éclairée pour les hommes et pour les choses; on ne tient plus à soi comme à un être privilégié; quand on en sait beaucoup sur la destinée humaine, on ne s'irrite plus de chaque circonstance comme d'une chose sans exemple, et la justice n'étant que l'habitude de considérer les rapports des êtres entre eux sous un point de vue général, l'étendue de l'esprit sert à nous détacher des calculs personnels. On a plané sur sa propre existence comme sur celle des autres quand on s'est livré à la contemplation de l'univers. Mme DE STAEL, *l'Allemagne*.

LA MONTAGNE DE NEIGE, A MARLY.

On donnait ce nom de « montagne de neige » à une cascade bouillonnante des jardins de Marly, située en face du château, au milieu de la place appelée Amphithéâtre. Elle se précipitait d'une assez grande hauteur dans un grand bassin, au milieu duquel s'élevait une fontaine en bronze doré portée par trois tritons. « C'était proprement, dit Piganiol, une rivière, qui, en tombant de fort haut sur soixante-trois degrés de marbre, formait des

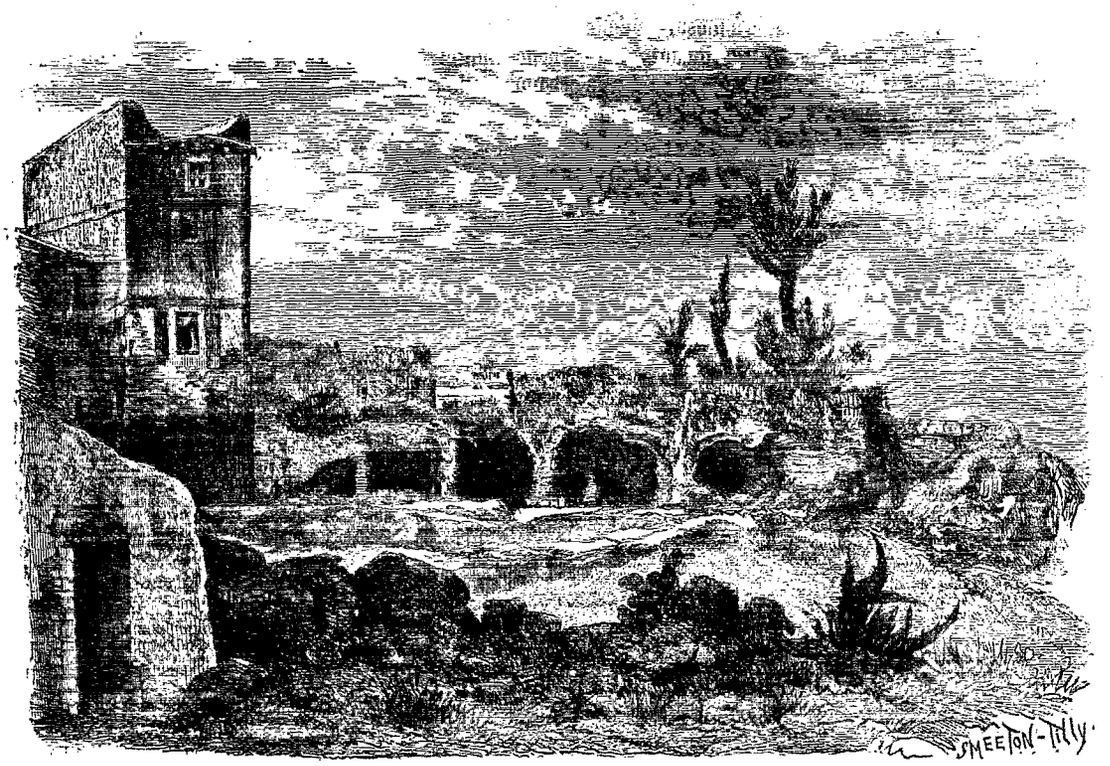
nappes d'eau d'une beauté que rien n'égalait en ce genre. »

ASPECT DE PALERME
(SICILE).

Voy. la Table de quarante années.

La ville de Palerme a excité l'enthousiasme de tous les voyageurs qui l'ont visitée. Plusieurs préfèrent la baie au fond de laquelle elle est située à celle de Naples, à cause des montagnes qui l'entourent et la rendent plus pittoresque. Ses places ornées de fontaines, ses maisons terminées pour la plupart en terrasses et percées de fenêtres grillées, ses clochers en forme de minarets, ses dômes, lui donnent un aspect tout à fait oriental; on ne se croit plus en Europe. Quand de la vue de l'ensemble on passe à l'examen des détails, cette impression se fortifie encore. On est émerveillé de la richesse de ces églises, qui sont d'anciennes mosquées et qui portent encore sur leurs piliers et sur leurs murailles des versets du Coran; de ces palais, de ces cloîtres « travaillés, fouillés, incrustés comme des meubles de Boule, dit M. de Quatrefages, où les marbres les plus précieux, les émaux, la malachite, le lapis-lazuli, se mêlent, se groupent de mille manières, se dressent en colonnes taillées par les enfants de la Grèce ou de l'Arabie, tapissent les murailles et les voûtes, ressortent en sculptures délicates, retombent en draperies qu'on dirait nuancées par la navette d'un habile tisseur, s'entrelacent en lignes capricieuses, en brillantes arabesques. »

Mais cet enchantement, auquel aucun touriste ne reste insensible, n'est pas produit seulement par la beauté des monuments, il est dû aussi en grande partie à l'éclat de la lumière qui donne aux couleurs une vivacité extraordinaire, au ciel dont l'azur fournit au tableau un fond admirable, et à la végétation qui entoure Palerme. Cette végétation, grâce à la chaleur du climat, est toute méridionale; elle annonce le voisinage de l'Afrique. L'eau provenant de nombreuses sources, et que la main de l'homme



Le quartier des Blanchisseuses, faubourg de Palerme. — Dessin de Tirpenne.

a distribuée de tous côtés par des canaux et des aqueducs, lui donne une opulence exceptionnelle. Ceux de nos arbres qui ont été plantés dans les jardins et qui mêlent leur feuillage à ceux du dattier et du caroubier ont acquis des dimensions gigantesques; on a peine à les reconnaître. Le cyprès atteint la taille de nos peupliers; l'olivier est devenu un arbre de haute futaie. Les orangers et les citronniers forment des promenades ombragées; de Palerme à Morreale, on traverse une forêt qui a plus d'une lieue de long et qui est composée de ces mêmes arbres. Les figuiers et les lauriers roses remplacent les buissons et les ronces qui croissent chez nous au bord des routes. Rien n'est comparable aux jardins des villas qui forment un luxueux faubourg à la suite de la rue de Tolède, au delà de la Porta-Nuova.

Cependant Palerme a, comme la plupart des grandes villes, dans l'intérieur de son enceinte et surtout en dehors, à l'extrémité de certains faubourgs, des quartiers composés de maisons sordides, de masures presque en ruine, exclusivement habitées par une population pauvre; tel est celui que représente notre gravure. Là le sol est inégal, creusé d'anciennes carrières, encombré de pierres, desséché, stérile; mais ces endroits mêmes n'ont pas le caractère de laideur et de tristesse que présentent les alentours de nos villes du Nord. Le soleil et le ciel du Midi les revêtent de teintes chaudes et gaies. Toutes les surfaces, murailles, pierres, aspérités du terrain, reflètent une éblouissante lumière, entrecoupée d'ombres profondes. Les moindres productions végétales de ce sol aride et dur comme le marbre ont une vigueur saisissante et un caractère tout tropical : ce sont, au lieu de nos orties et de nos chardons, de grands cactus aux lobes charnus et articulés, ou des aloès aux feuilles épaisses et aiguës; ces derniers poussent souvent une tige qui atteint trente pieds de hauteur et qui se couronne d'une pyramide de fleurs blanches.

GAROFOLO.



Galerie des *Uffizi* et de Pitti, à Florence ; Dessins. — Portrait de Garofolo dessiné par lui-même. Dessin de Chevignard.

Les deux grands musées de Florence, les *Uffizi* et *Pitti*, sont situés dans deux quartiers différents de la ville. L'Arno, ses quais, des rues, les séparent l'un de l'autre. Cependant si, entré aux *Uffizi*, près de la place du Grand-Duc, à peu de distance de la rive droite de l'Arno, vous explorez les salles, les galeries, admirant toujours et oubliant les heures, il se trouvera qu'à la fin, sans avoir mis les pieds dehors, vous sortirez, loin de l'autre rive du fleuve, par la cour du palais Pitti. C'est que les deux musées sont unis par une longue galerie qui passe au-dessus du *ponte Vecchio* et des maisons. On ne saurait dire tout ce que cette galerie contient de dessins originaux, de gravures, de tapisseries, dignes d'attention et d'étude. Le portrait que notre gravure reproduit est tiré de cette riche collection. C'est un dessin à la sanguine : on croit que le peintre ferrarais Garofolo s'y est représenté lui-même. Comme objection, on fait observer que lorsqu'un artiste se prend pour modèle, à l'aide du miroir, il est obligé de tenir ses yeux dirigés en droite ligne sur son image, et ne peut, par suite, se peindre que de face. On répond que rien n'aurait empêché Garofolo, après une première esquisse, de changer sur une seconde son attitude tout en conservant la ressemblance. Quoi qu'il en soit, le dessin est d'une sûreté et d'une fermeté dignes d'un maître.

Sur cet artiste, on ne sait que fort peu de chose. Son

véritable nom est Benvenuto Tisio; son surnom, le Garofolo, c'est-à-dire « Œillet », parce qu'il avait l'habitude de peindre cette fleur, comme une espèce de signature, sur les tableaux de son invention. On suppose qu'il est né à Ferrare en 1481, et qu'il est mort en 1559. Lanzi le compte plutôt parmi les peintres de Rome que parmi ceux de Ferrare. Il avait passé sa jeunesse dans cette dernière ville et n'y avait rien produit que de médiocre. A vingt-cinq ans, il alla étudier à Rome et ne tarda pas à acquérir, sous la direction de Raphaël, un talent de premier ordre. Il imita le maître avec une grande habileté. Il semble trop oublié aujourd'hui. Nous lisons dans Lanzi que ses œuvres, où il a traité surtout des sujets religieux dans de petites dimensions, sont très-nombreuses à Rome, à Bologne et dans d'autres villes italiennes. Celles de la galerie du prince Chigi, et sa *Visitation*, au palais Doria, sont très-estimées. On raconte qu'un jour où il peignait *le Séjour des élus*, l'Arioste vint à entrer et le pria de placer son portrait dans son paradis, parce que, lui dit-il en souriant, il « n'avait guère l'espoir d'aller jamais dans l'autre. » L'artiste s'empressa d'accéder au désir du poëte, et le plaça entre sainte Catherine et saint Sébastien. Selon la tradition, il avait consacré tous les dimanches des vingt dernières années de sa vie à faire gratuitement des peintures pour les monastères.

WILLIAM COMBE.

LE DOCTEUR SYNTAXE,

POEME COMIQUE.

William Combe est peut-être l'auteur le plus fécond que l'Angleterre ait produit depuis Daniel de Foë. On l'a surnommé le Lesage anglais. De 1773 à 1823, il a publié environ cent volumes, et, selon son propre témoignage, il n'a pas écrit moins de deux mille colonnes dans les journaux ou revues de l'époque. Sa vie extraordinaire, débutant par la richesse et le faste et se terminant dans une extrême pauvreté, gaiement acceptée et vaillamment combattue par le travail, n'a pas excité moins d'intérêt que ses œuvres. Cependant, William Combe est aujourd'hui oublié, au point que son nom est omis dans nos nouveaux dictionnaires biographiques et même dans la plupart des ouvrages de ce genre publiés en Angleterre; ceux qui le mentionnent ne lui consacrent que quelques lignes, et ne donnent sur lui que des renseignements sommaires et incomplets.

Cet oubli tient surtout, sans doute, à ce que Combe n'a pas signé ses écrits, ou a déguisé son nom sous une multitude de pseudonymes. Les soins qu'il prit pour rester inconnu n'étaient pas chez lui l'effet de la modestie ou du goût de l'obscurité; ils lui étaient imposés par sa situation. Poursuivi pour dettes, il ne pouvait avouer ses ouvrages sans perdre le bénéfice qu'il en tirait et se mettre dans l'impossibilité de vivre. Son talent, ou du moins sa réputation, expia donc les désordres de sa conduite.

C'est en tête de l'ouvrage le plus connu de William Combe, le poëme comique du *Docteur Syntaxe*, la seule de ses œuvres, croyons-nous, qui soit encore réimprimée et lue, que l'on trouve les renseignements les plus certains et les plus complets sur sa vie. Les détails que nous allons donner sur l'homme et sur l'écrivain sont empruntés à cette biographie.

William Combe naquit en 1741, à Bristol. Son père était un riche commerçant de cette ville. L'enfant, élevé d'abord à la maison par un précepteur, fut envoyé à Eton, où il fut le condisciple de lord Lyttleton et de James Fox, et connut le docteur Johnson. En 1760, il alla à Oxford; il s'y distingua plus par ses habitudes de luxe et de dépense que par son goût pour l'étude; mais, grâce à une remarquable intelligence, il suppléa à l'effort et à la patience par la facilité. On disait de lui qu'on ne l'avait jamais vu s'appliquer à rien, et que cependant il réussissait en tout. Il quitta subitement l'université sans prendre ses grades. L'argent ne lui avait pas manqué; son père et son oncle, le riche alderman de Londres, fournissaient largement à ses besoins et même à ses plaisirs; mais les vêtements élégants, les parties de chasse et les soupers offerts aux jeunes lords, épuisaient vite la bourse de l'étudiant. Son oncle l'ayant invité à venir passer quelques mois chez lui à Londres, le jeune homme accepta avec empressement, et, par son aimable caractère, par sa belle humeur, par la vivacité de son esprit, il ne tarda pas à s'attirer les bonnes grâces de l'alderman. Ses dettes furent payées, et on le mit en état de faire un voyage sur le continent, condition qui, à cette époque plus encore qu'aujourd'hui, était considérée comme indispensable pour achever l'éducation d'un homme de qualité. William remplit cette condition en conscience; il passa trois ans à voyager, surtout en Italie et en France. C'est alors qu'il rencontra Sterne et se lia avec lui. Malgré la grande différence d'âge, — Sterne avait cinquante ans, — ils étaient faits pour s'entendre.

En 1766, Combe retourna en Angleterre. Son oncle mourut à cette époque et lui laissa une fortune de plus de 400 000 francs. William prit alors la bonne résolution de se mettre au travail et d'exercer une profession; il choisit celle de légiste et d'avocat, et s'établit dans le plus brillant quartier de Londres. Il commença par réussir. Un jour, dans une importante affaire, il prononça, paraît-il, un plaidoyer qui lui fit le plus grand honneur; mais il ne sut pas résister aux tentations qui l'entouraient. Beau, aimable, spirituel, il était admis dans la plus haute société de Londres. Son cercle de relations allait s'agrandissant toujours. Il était l'intime du duc de Bedford. Il donnait lui-même des fêtes somptueuses. Partout il était recherché et adulé. L'un de ses contemporains dit de lui : «William Combe était grand et bien fait, d'une élégance accomplie dans sa tenue et dans ses manières. Il vivait d'une façon princière; quoique célibataire, il avait deux voitures, plusieurs chevaux et de nombreux domestiques. On avait pris l'habitude de l'appeler le *comte* et même le *duc* Combe. »

Un pareil train de vie se conciliait peu avec le travail et entraînait beaucoup de dépenses. Bientôt Combe se trouva dans l'embarras. Il s'adressa à son père, qui l'avait toujours traité avec indulgence, mais qui, cette fois, se fâcha, et, au lieu d'argent, lui envoya de sérieux avertissements. Des admonestations au duc Combe! Il se sentit blessé dans sa dignité et rompit avec sa famille. Il ne changea d'ailleurs rien à ses habitudes : la mode était alors de jouer, il jouait, et, non content de perdre pour son propre compte, il répondait généreusement pour ses amis. Au bout de quatre ans, il était ruiné; non-seulement il ne lui restait plus rien de l'héritage de son oncle, mais il avait des dettes. Il fallait prendre un parti : il vendit son hôtel, ses meubles, ses voitures, ses chevaux, et disparut subitement du beau monde dont il était le favori.

Qu'était-il devenu? Il s'était engagé comme simple soldat. Un jour, une de ses anciennes connaissances l'aperçut dans les rues de Wolverhampton, où son corps venait d'être envoyé; il se traînait dans les rues, brisé de fatigue, boiteux, à la recherche de son quartier. « Quoi! s'écria le gentleman stupéfait, est-ce bien vous, mon cher Combe, que je rencontre portant le sac? — Bah! il n'est rien qu'un philosophe ne doive supporter », répondit

Combe en riant. C'est ainsi qu'en toute circonstance il savait conserver son entrain et sa gaieté. Il dédaignait de se plaindre et même de s'attrister. Le gentilhomme eût cru déroger en abandonnant son caractère à la merci des événements. Dans la maison que lui avait assignée son billet de logement, il y avait un café. Combe y allait et émerveillait l'assistance par sa conversation brillante, émaillée de réminiscences classiques. Chaque soir, la salle était remplie de curieux venant voir et entendre le soldat qui savait le latin et le grec. Roger Kemble, qui en ce moment traversait la ville avec sa troupe et qui le reconnut, voulut donner une représentation à son bénéfice, ce qui permit à Combe de se libérer du service militaire. A l'occasion de cette représentation, il prononça un discours dans lequel il devait, disait-on, satisfaire la curiosité publique en dévoilant le mystère de son incognito. Après avoir mentionné tous les bruits différents qui couraient sur son compte, il termina ainsi : « Maintenant, Mesdames et Messieurs, je vais vous dire qui je suis. Je suis, Mesdames et Messieurs, je suis... votre très-humble et très-reconnaissant serviteur. » Et, après un profond salut, il s'évada.

Un peu plus tard, un ecclésiastique, qui l'avait connu dans la meilleure société de Londres, le retrouva garçon de taverne et se promenant autour des tables la serviette sous le bras. Il ne résista pas au désir de l'aborder et de lui demander s'il était vraiment M. Combe. L'ancien gentleman ne laissa voir aucun embarras et affirma son identité avec une parfaite aisance. Combe passa ensuite en France, où, après avoir servi dans l'armée, il entra comme aide-cuisinier dans un monastère. Il s'y montra si habile à faire la soupe que les moines, désirant le garder, entreprirent sa conversion et se crurent sur le point de le décider à prendre le froc. Mais leurs pieux efforts et les succès culinaires de Combe ne purent le retenir; il renonça brusquement au couvent, à la France, et retourna en Angleterre.

Ici se termine la vie aventureuse de William Combe, la période de ses « étourderies. » Nous nous servons de l'expression employée par notre biographe, qui, pour apprécier ainsi les fautes de son héros, s'appuie sur le jugement d'un écrivain de l'époque ainsi conçu : « Il faut chercher la cause des embarras d'argent où se trouva Combe dans son amour de l'éclat et de la paresse, mais non pas dans le déréglement des mœurs. Loin d'abuser des plaisirs de la table et particulièrement de la boisson, il était remarquablement sobre; il ne but que de l'eau jusqu'aux dernières semaines de sa vie, où le vin lui fut ordonné comme remède. Quoique buveur d'eau, il était d'une gaieté intarissable; sa conversation était amusante et instructive. »

Combe va maintenant nous apparaître sous un jour tout nouveau. L'oisif et le dissipateur font place à l'écrivain laborieux et intarissable. Il choisit la littérature comme la seule ressource qui s'offrît à lui pour essayer de payer ses anciennes dettes et pour gagner sa vie. Ses premières productions sont relatives à Bristol, sa ville natale, et n'eurent qu'un intérêt local. L'une d'elles est une petite comédie, qui fut jouée en 1775. C'est vers cette époque que Combe se maria. On peut recueillir sur ce mariage bien des versions différentes. Ce qui ne fait pas doute, c'est qu'il fut malheureux. « Il faut cependant reconnaître, dit notre biographe, que les idées de Combe sur l'amour et le mariage étaient des plus nobles et des plus chevaleresques. Chaque fois que ces sujets se rencontrent dans ses ouvrages, ils sont traités d'une façon élevée, qui touche même au romanesque. »

Les premiers écrits de Combe qui eurent du retentissement furent deux poëmes satiriques, publiés sous le titre de *la Diaboliade*, et dédiés, l'un *au plus méchant homme*, l'autre *à la plus méchante femme des États de Sa Majesté*. Ils eurent plusieurs éditions, et furent suivis d'une série de satires du même genre. Parurent ensuite (de 1780 à 1785) d'autres poëmes et un grand nombre d'articles dans des revues périodiques. En 1787, Combe publia le premier volume d'un grave et important ouvrage sur l'*Origine du commerce*, qu'il signa du nom d'Adam Anderson. Deux ans après, subissant une nouvelle transformation, il devint écrivain politique pour soutenir le ministère Pitt, et lança plusieurs pamphlets, dont l'un, intitulé *Lettre d'un gentilhomme campagnard à un membre du Parlement*, eut promptement cinq éditions. Parmi les nombreuses réfutations que ce pamphlet fit naître, l'une fut fort remarquée; elle était de Combe lui-même.

Un peu plus tard, nous retrouvons l'infatigable écrivain, plus soucieux de produire que de servir fidèlement une cause et un parti, rédacteur du *Times* sous le pseudonyme de Valerius. Il dirigeait en même temps une revue périodique. En 1808, — il avait soixante-sept ans, — nouvelle métamorphose, plus extraordinaire encore que les précédentes : le champ de la politique étant devenu stérile pour lui, il passa dans celui de la théologie; il se mit à composer des sermons de commande pour des ministres qui, faute de capacité ou de zèle, trouvaient plus commode d'acheter des homélies toutes faites que de les faire eux-mêmes. Combe confectionna soixante-treize homélies pour ce genre de commerce. Il ne laissa pas, dit-on, d'y mettre de la conscience et du talent.

Ce fut à cette époque (vers 1810) que notre auteur, redevenu poëte, commença à publier celui de tous ses ouvrages qui eut le plus de vogue : *le Docteur Syntaxe*. Une circonstance fortuite l'amena, comme toujours, à verser dans ce nouveau moule sa verve inépuisable. Le dessinateur Rowlandson offrit au célèbre éditeur Ackerman, pour sa nouvelle Revue poétique (*Poetical Magazine*), une série de dessins représentant un vieux ministre, à la fois pasteur et maître d'école, qui, s'étant pris de passion pour l'art, voyage pendant ses vacances à la recherche du pittoresque. Ackerman connaissait Combe et la souplesse de son esprit; il le chargea de fournir chaque mois un texte en vers pour une gravure.

Le succès fut immense. Le docteur Syntaxe devint le héros du moment. La mode s'empara de son nom; il y eut des chapeaux, des perruques, des habits *à la Syntaxe*. L'éditeur fut si satisfait qu'il employa Combe à plusieurs autres publications; de sorte que ce vieillard de soixante-dix ans fournissait en moyenne à Ackerman six grandes pages in-quarto par jour, indépendamment des travaux de divers genres qu'il livrait à d'autres éditeurs.

Le « Voyage du docteur Syntaxe à la recherche du pittoresque » fut suivi de deux autres « Voyages » : l'un où le docteur, devenu veuf, se met à la recherche d'une consolation; l'autre, formant la troisième et dernière partie du poëme, où on nous le montre en quête d'une seconde femme. La réputation de ces deux nouvelles parties ne fut pas moindre que celle de la première.

Grâce à cette prodigieuse fécondité, Combe put vivre à l'abri du besoin; mais il ne fut jamais en état de se libérer de ses dettes, qui pesèrent sur lui jusqu'à son dernier jour. Durant toute cette période de sa vie, il resta sous la main de la justice. Il était interné, non pas dans la prison pour dettes, mais dans le voisinage de cette prison, et il lui était interdit de sortir d'un certain rayon. Cette sujétion ne paraît pas avoir été pour lui une gêne ni un chagrin. Le Strand était compris dans les limites qui lui étaient assignées, et il ne lui en fallait pas davantage, car, son éditeur et son ami Ackerman y de-

meurant, il était libre d'aller chez lui, soit pour y dîner, soit pour demander quelques centaines de francs quand il s'apercevait que sa bourse était vide. Beaucoup de personnes, d'ailleurs, venaient voir l'auteur du Docteur Syn-



Le docteur Syntaxe se livre à ses réflexions. — D'après Rowlandson.

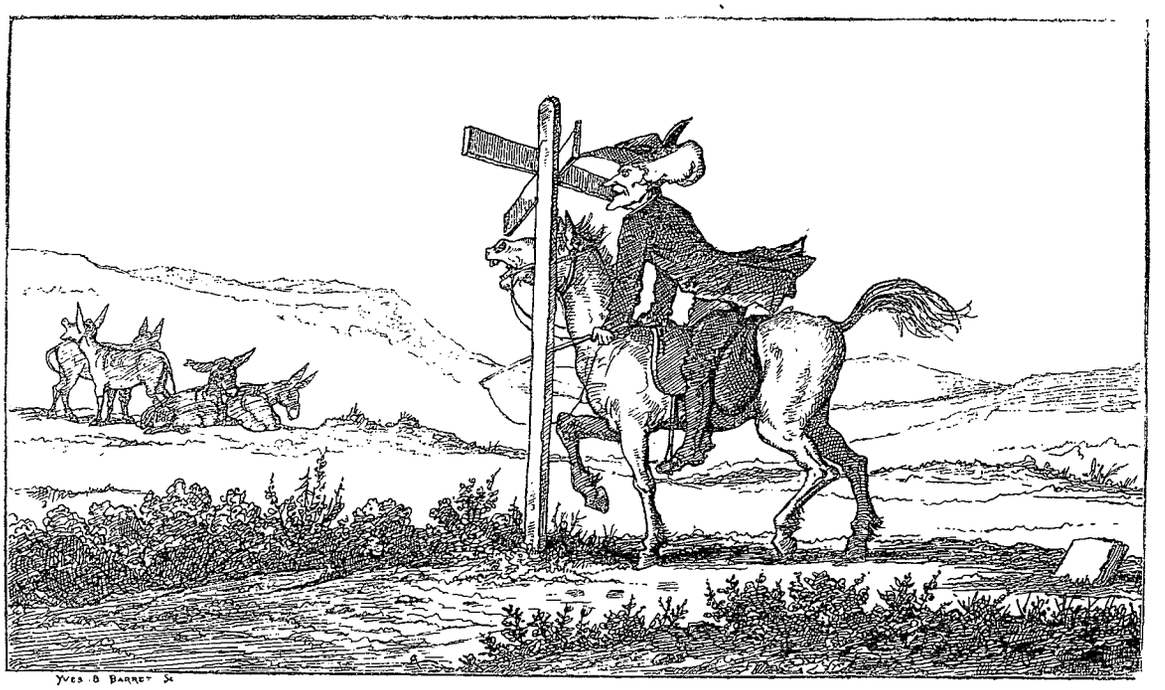


Le docteur Syntaxe part en voyage.

taxe. « Quoique prisonnier, dit un de ses contemporains, il jouissait d'une excellente société et vivait heureux au milieu de ses livres, qui étaient très-nombreux. » Un de ses amis lui ayant proposé de conclure un arrangement

avec ses créanciers afin de recouvrer sa liberté, Combe refusa. « Comme le plus ancien prisonnier, répondit-il, j'ai les deux meilleures chambres pour une somme modique, et mes habitudes sont devenues si sédentaires, que si je demeurais dans le plus grand square de Londres, je n'en ferais peut-être pas le tour une fois par mois. »

En 1814, sa femme, qui était folle depuis plusieurs années, étant morte, Combe se remaria. Il épousa miss Hatfield, la sœur d'une femme de talent, mistress Cosway, et qui, renommée elle-même pour son intelligence et sa beauté, avait été recherchée par les hommes les plus distingués de l'Angleterre. Le choix qu'elle fit de Combe,



Le docteur Syntaxe consultant le poteau indicateur.



Le docteur Syntaxe attaqué par des brigands.

qui avait soixante-treize ans, nous montre quel prestige avait encore sa personne ou son nom. On a dit que cette seconde union n'avait pas été plus heureuse que la première. Le poëte Campbell contredit cette assertion : « Après la mort de sa première femme, dit-il, Combe fit un très-bon mariage avec la sœur de mistress Cosway, et les misères causées par les imprudences de sa jeunesse furent bien adoucies par les soins et les attentions de cette aimable femme. »

Après la publication des trois Voyages du docteur Syntaxe, la santé de Combe déclina ; sentant sa verve tarir, il posa enfin sa plume. Il paraît que, malgré la légèreté de sa vie et le peu de gravité de ses ouvrages, Combe ne cessa pas de se considérer comme un bon chrétien. Un de

ses biographes assure qu'il eut toujours une confiance entière dans la Providence, et que, plein d'assurance en l'immortalité, il vit sans trouble approcher la dernière heure. Il eut cependant, avant de quitter ce monde, une très-pénible déception. N'ayant pas d'enfant, il avait adopté un jeune homme auquel il voulait léguer l'histoire, écrite par lui-même, de sa longue et étrange carrière, avec l'autorisation de la publier après sa mort. Mais ce jeune homme l'offensa de la manière la plus sensible, et le vieillard résolut de le déshériter en détruisant son manuscrit. L'ouvrage était si volumineux qu'il lui fallut une semaine entière pour le brûler. Pendant sept jours et sept nuits, la lumière qu'il employa à cette œuvre d'immolation ne s'éteignit pas; il présenta lui-même, l'un après l'autre, tous les feuillets à la flamme, qui les dévora. Quelques heures après avoir achevé ce sacrifice, il s'éteignit aussi. Il avait quatre-vingt-deux ans.

On trouva dans ses papiers une épitaphe en latin qu'il avait composée pour lui-même; on peut la traduire ainsi :

Ci-gît un homme qui ne fut pas sans instruction,
Non plus que sans esprit et sans amabilité;
Qui ne manqua pas de piété envers Dieu,
Dont il reconnut toujours la providence;
Qui certes commit bien des péchés,
Mais ne laissa pas d'espérer le salut
De l'infinie clémence du Seigneur.

Cette épitaphe était accompagnée de la note suivante : « Mais aura-t-on le désir ou plutôt les moyens de mettre une plaque de marbre sur ma tombe? J'en doute. »

Nous achèverons de faire connaître Combe en donnant une courte analyse de son fameux « Docteur Syntaxe », et nous y joindrons plusieurs des dessins de Rowlandson, qui furent pour moitié, si ce n'est davantage, dans le succès du poëme.

Au commencement du premier chant, l'auteur nous présente le docteur Syntaxe assis sur son fauteuil et plongé dans une profonde méditation. Sa classe est finie; sa femme est allée chez un voisin pour apprendre les cancans de la ville; le docteur a le loisir de se reposer et de réfléchir un moment. A quoi songe-t-il? A lui-même, à sa destinée : c'est une pauvre vie que la sienne. Maintenant il n'a plus aucune chance d'avancement. Il lui faudra végéter jusqu'à la fin de ses jours dans une petite cure. Son temps se passe à parcourir sa paroisse, à prêcher, à gronder, à menacer les pécheurs, à attraper, — trop rarement, — un dîner au passage, à enterrer les uns, à baptiser les autres, à marier les étourdis qui, dupés par leur cœur, changent leur vie tranquille contre les embarras du ménage. Et tout cela pour trente livres par an! Trente livres! quand les impôts augmentent; quand le bœuf, le mouton, le pain, la bière, deviennent tous les jours plus chers; quand les élèves, dont l'appétit a toujours été proverbial, travaillent de moins en moins et mangent de plus en plus! Le bouleau lui-même, oui, le bouleau, qui fait toute l'autorité, tout le prestige du professeur, augmente de prix, de sorte que, par économie, il faut souvent épargner l'enfant pour épargner la verge. Si les choses continuent ainsi, il sera réduit à fermer boutique. Que faire pour améliorer sa situation? que faire?

Tandis que le docteur Syntaxe se livrait à ces tristes réflexions, une idée lumineuse se fit jour dans son esprit. Il se leva de son siége et se mit à arpenter la chambre à grands pas. Il poursuivait ainsi sa radieuse vision, quand il fut dérangé par une de ces visites qui tous les jours troublent le repos de plus d'un brave homme, la visite de sa femme.

La bonne Mme Syntaxe avait peut-être dépassé de dix ans les jours de sa grâce et de sa bonne humeur; mais elle n'avait rien perdu de son goût pour la domination. Cette qualité n'avait fait, au contraire, que s'accroître en elle. Son mari s'en était bien aperçu, et quand le verbe de la dame s'élevait outre mesure, il ne trouvait plus à répondre que oui et non. Si elle avait quelque sujet de colère, on la voyait houspiller vertement les élèves, et même le maître. Pour se venger de la plus petite injure, elle mettait en jeu et la langue et les bras, et, s'il faut en croire les gens du pays, les ongles eux-mêmes étaient de la partie. Elle avait la face pleine et rubiconde; elle était grosse, grasse, toute ronde : il était impossible de la voir sans penser à un poudding posé sur deux jambes. Il n'entrait pas dans ses habitudes de laisser longtemps son intérieur tranquille. Elle était de ces femmes bruyantes qui passent leur temps à tout bousculer dans une maison, et qui remplacent leurs charmes disparus par des discours véhéments sur les devoirs de leurs maris.

Quand Mme Syntaxe vit le docteur se promener dans la chambre d'un air inspiré en levant les bras, au lieu d'être paisiblement assis, comme tous les soirs, dans son fauteuil, elle s'arrêta tout étonnée et poussa plusieurs exclamations, que son mari se hâta d'interrompre. « Assieds-toi, lui dit-il, ma bien-aimée, et, je t'en prie, écoute-moi patiemment. Fais-moi ce plaisir *une fois dans* ma vie. J'ai dans la tête un projet qui certainement est une inspiration du ciel. Si tu veux m'aider de tes conseils pour le mener à bonne fin, nous verrons luire des jours nouveaux. Notre année se terminera dans l'abondance. Nous aurons de bons morceaux pour nos dîners et du vin à la place de notre bière fabriquée à la maison. L'été, nous attellerons notre bidet à une voiture et nous irons nous promener. Tu porteras de la soie et des dentelles; tu éclipseras la femme de l'épicier, et tout le monde sera forcé de convenir que c'est toi qui donnes le *ton dans la* ville. »

La bonne dame écoutait en souriant; elle demanda quel était ce projet qui devait les conduire à la fortune. Syntaxe reprit :

« Je voyagerai, et je raconterai mon voyage. Tu sais ce que vaut ma plume; je me servirai aussi du crayon. Je voyagerai, j'écrirai, je dessinerai, j'imprimerai, je gagnerai de l'argent. Ici des vers, là de la prose, des dessins partout. Plus d'un a fait sa fortune avec un livre; pourquoi ne ferais-je pas la mienne?

» La semaine prochaine, mes garçons s'en iront en vacances et j'aurai un mois de liberté. Prépare-moi mes habits, mon linge, de l'argent. Ralph me sellera la Grise. On dira de moi ce qu'on voudra; dans quinze jours, je serai loin d'ici, et avant un mois notre affaire sera faite. »

Enchantée des projets de son mari, Mme Syntaxe se mit à l'œuvre. Elle raccommoda ses vêtements, et, chose plus difficile, elle parvint à réunir vingt billets d'une livre chacun qu'elle serra dans une bourse. Enfin arriva le moment du départ. Ralph amena la Grise toute sellée devant le perron; le docteur parut. Il y avait dans son maintien une dignité plus qu'ordinaire. Il embrassa une dernière fois sa femme qui l'accompagnait, et enfourcha son cheval. « Bonne chance, bonne chance! » lui cria Mme Syntaxe. Et il s'éloigna.

Les passants, qui sifflaient ou chantaient en se rendant à leur travail quotidien, se taisaient en apercevant le docteur et le saluaient. Il leur rendait leur salut avec gravité. Quand il longea l'église, il ne put s'empêcher de regarder le clocher et d'exprimer ses griefs en ces termes : « Ingrate et aveugle église! elle n'a rien fait pour moi. Tandis qu'on voit tant de gens devenir doyens ou recteurs, vivre à l'aise et faire bonne chère tous les jours de l'an-

née, elle m'a laissé dans la gêne; elle a méconnu mon mérite. J'ai travaillé dans la vigne, et je n'ai pas reçu mon salaire. J'ai labouré le sol, et ce n'est pas moi qui ai pressé la grappe et bu la liqueur. J'ai nourri le troupeau, et d'autres ont mangé la savoureuse chair des moutons. J'ai soigné la ruche, et les bourdons ont emporté le miel. Aussi, maintenant, je me tourne vers un labeur plus fécond. De nouveaux horizons s'ouvrent devant moi. Ingrate église, adieu! »

Syntaxe, tout entier à ses pensées et aux brillantes perspectives que l'avenir présentait à son imagination, avait fait bien du chemin quand il revint au sentiment de la réalité. La Grise, dont sa main distraite avait laissé flotter les rênes, avait marché au hasard; elle avait conduit son maître dans une vaste plaine, au milieu de laquelle se trouvait un groupe d'ânes. Ces ânes se mirent à braire, et c'est ce qui arracha Syntaxe à ses préoccupations. A ce bruit discordant, il tressaillit et regarda autour de lui. « Où suis-je? pensa-t-il. Dans quel désert me suis-je égaré? Aussi loin que peut s'étendre la vue, pas un bois, pas un arbre, pas une maison. Je n'aperçois ni un homme ni une femme; je n'entends ni chien qui aboie, ni coq qui chante, ni brebis qui bêle. Sans ces ânes, qui sont du moins des créatures animées, je me croirais dans un monde inhabité. Il n'y a pas moyen de faire ici le moindre croquis. »

Cependant, le docteur vit poindre au loin un poteau dont les bras étendus semblaient devoir indiquer la route, et il poussa sa monture de ce côté. Il s'approcha du poteau, l'examina de près; mais l'inscription qu'il avait dû porter était complétement effacée : il n'y avait plus trace de lettres. C'était bien un poteau indicateur, mais qui n'indiquait rien. Il y a en ce monde d'autres guides qui ne guident personne et ressemblent à ce poteau.

Syntaxe prit le parti d'attendre que quelqu'un vînt à passer. Il s'assit par terre sur une petite butte et laissa brouter un peu la Grise. Puis, pour ne pas perdre son temps, il se décida à faire une esquisse du poteau.

« Pourquoi pas, après tout? se dit-il. Ce poteau ne manque pas de pittoresque. D'ailleurs, j'ai bien le droit d'y ajouter ce groupe d'ânes qui paît là-bas. Et qui m'empêche de transporter ici cette flaque d'eau où la Grise est en train de boire, et de changer ses bords plats en une rive escarpée, et même d'en faire un ruisseau et d'y jeter un pont? Je ne fais qu'imiter les autres peintres. Je ne me contente pas de copier, j'interprète; je supprime et j'ajoute; j'embellis la nature. N'est-ce pas là le propre de l'art? Ainsi, j'aurai obtenu un résultat dont peu d'artistes peuvent se vanter : j'aurai fait tout un paysage avec un poteau. »

Son dessin achevé, le docteur, las d'attendre et de ne voir venir personne, remonta sur son cheval et se remit en route. Enfin, après avoir longtemps marché droit devant lui, il trouva un chemin frayé qui le conduisit dans un bois touffu. Quelles délices de se rafraîchir à l'ombre des arbres après avoir supporté l'accablante chaleur de la plaine! Mais, hélas! les joies humaines sont courtes, et le malheur arrive au moment où nous nous y attendons le moins. Tout à coup trois brigands sortent impétueusement d'un buisson, se jettent sur la Grise dont ils saisissent les rênes, et menacent la vie du docteur. Le pauvre Syntaxe, tremblant de peur, ne songe pas un instant à résister à la force; il se soumet au bon plaisir des farouches agresseurs et donne docilement la bourse qu'on lui demande. Mais, non contents de l'avoir dépouillé, les prudents voleurs veulent le mettre hors d'état de les poursuivre; ils le font descendre de cheval, le lient avec des cordes et l'attachent au tronc d'un arbre. Après l'avoir ainsi garrotté, de manière à ce qu'il ne puisse faire aucun mouvement, ils l'abandonnent à son déplorable sort.

Nous verrons à quelle circonstance le malheureux Syntaxe dut le salut qu'il était incapable de se procurer lui-même. *La suite à une prochaine livraison.*

L'homme d'entendement n'a rien perdu s'il a soi-même. MONTAIGNE.

LA PLANÈTE MARS ET SA GÉOGRAPHIE,

D'APRÈS LES DERNIÈRES OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

Après la Lune, c'est Mars qui est le mieux connu de tous les astres. Aucune planète ne peut lui être comparée. Jupiter, la plus grosse, Saturne, la plus curieuse, toutes deux beaucoup plus importantes que lui et plus faciles à observer dans leur ensemble à cause de leurs dimensions, sont enveloppées d'une atmosphère constamment chargée de nuages, de sorte que nous ne voyons jamais leur surface. Uranus et Neptune ne sont que des points brillants. Mercure est presque toujours éclipsé, comme les courtisans, dans les rayonnements du Soleil : Vénus seule pourrait être comparée à Mars; elle est aussi grosse que la Terre, et par conséquent deux fois plus large que Mars en diamètre; elle est plus proche de nous et peut même venir à moins de dix millions de lieues d'ici. Mais elle a un défaut, c'est de graviter entre le Soleil et nous, de sorte qu'à sa plus grande proximité, son hémisphère éclairé étant naturellement toujours du côté du Soleil, nous ne voyons que son hémisphère obscur, bordé d'un mince croissant (ou, pour mieux dire, nous ne le voyons pas). Il en résulte que sa surface est plus difficile à observer que celle de Mars. Ainsi, c'est Mars qui l'emporte, et c'est, de toute la famille du Soleil, le personnage avec lequel nous ferons le plus tôt connaissance.

La géographie de Mars a déjà pu être étudiée et dessinée. Ce qui frappe le plus au premier abord dans l'examen de l'ensemble de la planète, c'est que ses pôles sont marqués, comme ceux de la Terre, par deux zones blanches, par deux calottes de *neige*. Le pôle nord comme le pôle sud sont même parfois si brillants qu'ils paraissent dépasser le bord de la planète, par suite de cet effet d'irradiation qui nous montre un cercle blanc plus grand qu'un cercle noir de mêmes dimensions. Ces glaces varient d'étendue; elles s'amoncellent et s'étendent autour de chaque pôle pendant son hiver, tandis qu'elles fondent et se retirent pendant l'été. Dans leur ensemble, elles s'étendent plus loin que les nôtres, et parfois descendent jusqu'au 45e degré de latitude, c'est-à-dire jusqu'aux contrées qui correspondent à l'emplacement de la France sur la Terre.

Le premier aspect de la planète lui donne une analogie avec la nôtre, comme division de ses climats en zones glaciales, tempérées et torrides. L'examen de sa topographie montre, au contraire, une dissemblance assez caractéristique entre la configuration de ce globe et celle du nôtre.

En effet, sur la Terre, il y a plus de mers que de continents. Les trois quarts du globe sont couverts d'eau. La terre ferme est principalement composée de trois vastes îles, de trois continents : l'un s'étendant de long en large, de l'ouest à l'est, et formant l'Europe et l'Asie; le deuxième placé au sud de l'Europe, comme un V aux angles arrondis, et formant l'Afrique; le troisième s'étendant sur l'autre face du globe, de haut en bas, du nord au sud, et formant les deux grandes terres d'Amérique simulant

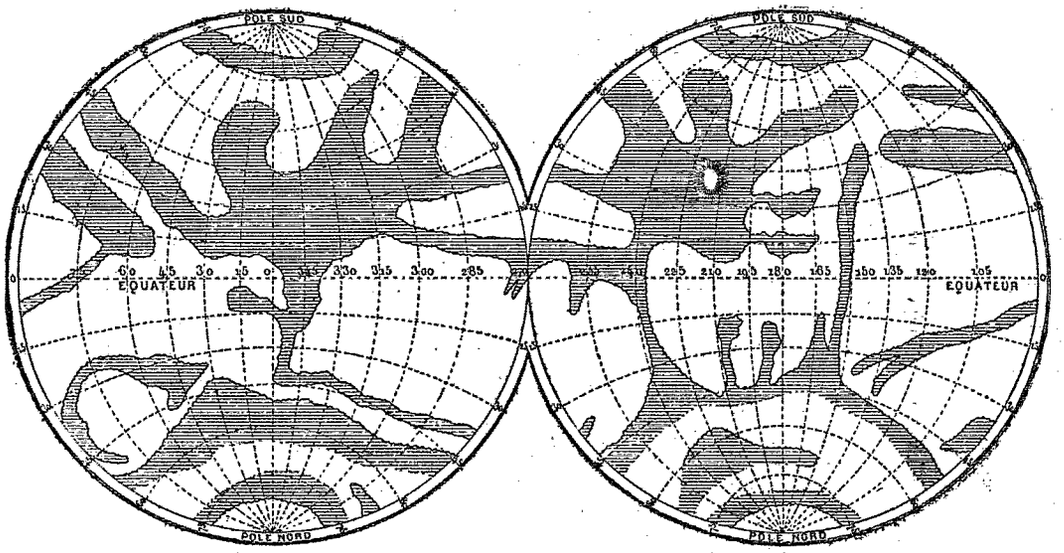
deux V superposés. Si l'on ajoute le petit continent d'Australie placé au sud de l'Asie, on a l'ensemble de la configuration du globe.

Il n'en est point de même à la surface de Mars. Il y a *plus de terres que de mers*, et au lieu d'être des îles émergées du sein de l'élément liquide, les continents semblent plutôt réduire les océans à de simples mers intérieures, à de véritables méditerranées.

Il n'y a point là d'Atlantique ni de Pacifique, et le tour du monde peut presque s'y faire à pied sec. Les mers sont des méditerranées découpées en golfes variés, prolongés çà et là en un grand nombre de bras s'élançant, comme notre mer Rouge, à travers la terre ferme : tel est le premier caractère de la géographie de Mars.

Le second, qui suffirait pour faire reconnaître ce monde d'assez loin, c'est que les mers sont étendues, dans l'hémisphère sud, entre l'équateur et le pôle, d'une part; d'autre part, en moins grande quantité dans l'hémisphère nord; et que ces mers australes et septentrionales sont reliées entre elles par un filet d'eau. Il y a même sur la surface entière de Mars trois filets d'eau allant du sud au nord; mais comme ils sont fort éloignés l'un de l'autre, on ne peut guère en voir qu'un à la fois d'un même côté du globe martial. Ces mers et cette passe qui les réunit forment un caractère très-distinctif de la planète, et il est rare qu'on ne l'aperçoive pas en mettant l'œil au télescope.

Les continents de Mars sont teintés d'une nuance rouge ocreuse, et ses mers se présentent à nous sous l'aspect de taches d'un gris vert, accentuées encore par un effet de contraste dû à la couleur des continents. La couleur de l'eau martiale paraît donc être la même que celle de l'eau terrestre. Quant aux terres, pourquoi sont-elles rouges? On avait d'abord supposé que cette teinte pourrait être



Géographie de Mars, d'après les dernières observations astronomiques.

due à l'atmosphère de ce monde. De ce que notre air est bleu, rien ne prouve, en effet, que celui des autres planètes doive avoir la même coloration. Il serait donc possible de supposer celui de Mars rouge. Les poëtes de ce pays célébreraient cette nuance ardente, au lieu de chanter le tendre azur de nos cieux; au lieu de diamants allumés à la voûte azurée, les étoiles y seraient des feux d'or flamboyant dans l'écarlate; les nuages blancs suspendus dans le ciel rouge, les splendeurs des couchers de Soleil centuplés, ne laisseraient pas de produire des effets non moins remarquables que ceux que nous admirons à la surface de notre globe sublunaire.

Mais il n'en est rien. La coloration de Mars n'est pas due à son atmosphère, car, quoique ce voile s'étende sur toute la planète, ses mers et ses neiges polaires ne subissent pas l'influence de cette coloration, et Arago, en prouvant que les bords de la planète sont moins colorés que le centre du disque, a montré que cette coloration n'est pas due à l'atmosphère; car, dans ce cas, les rayons réfléchis par les bords de la planète pour venir à nous, ayant plus d'air à traverser que ceux qui nous viennent du centre, seraient au contraire plus colorés que ceux-ci.

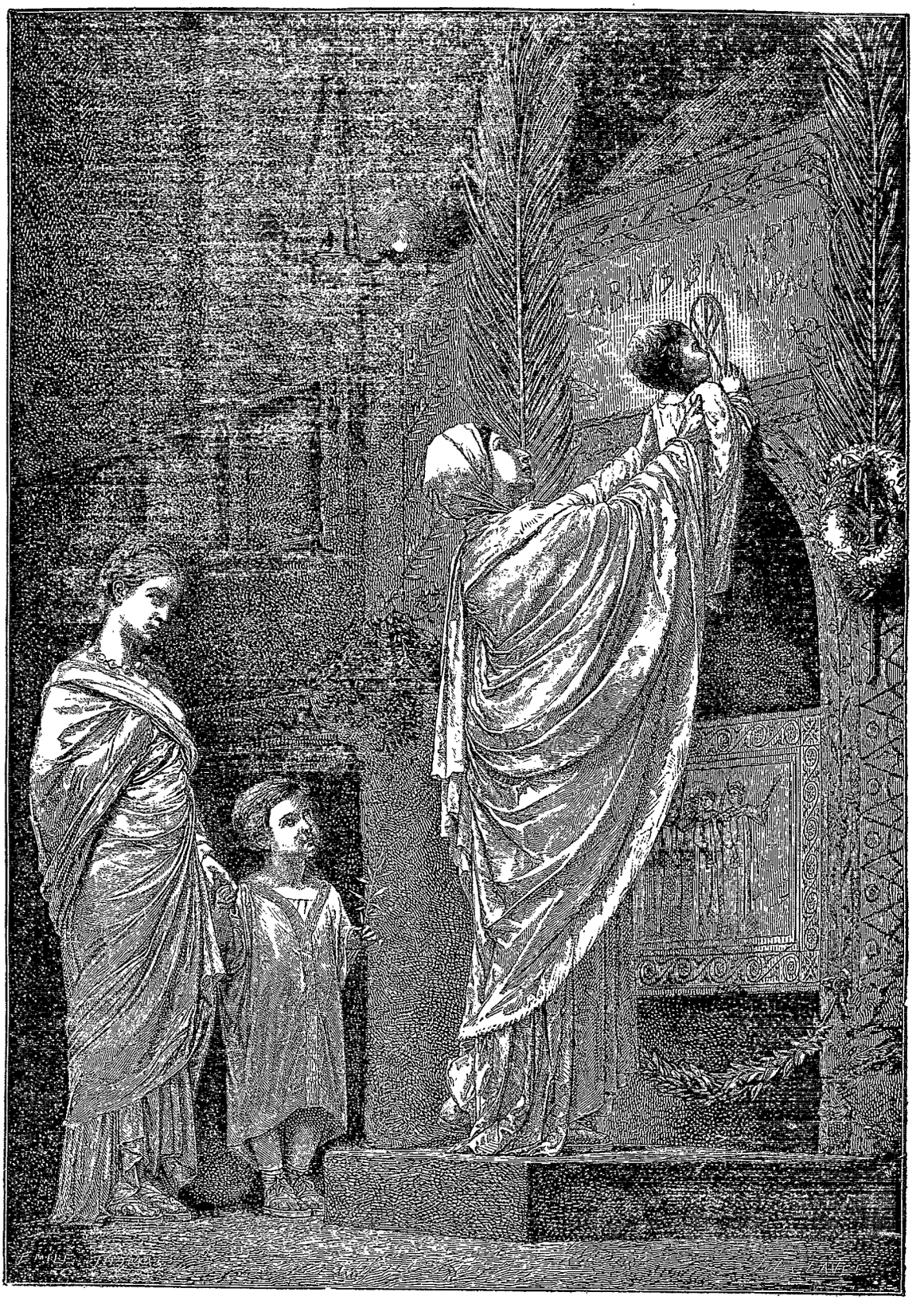
Cette couleur caractéristique de Mars, visible à l'œil nu, et qui sans doute est cause de la personnification guerrière dont les anciens ont gratifié cette planète, serait-elle due à la couleur de l'herbe et des végétaux qui doivent couvrir ses campagnes? Aurait-on là-bas des prairies rouges? Nos bois aux douces ombres silencieuses y seraient-ils remplacés par des arbres au feuillage rubicond, et nos coquelicots écarlates seraient-ils l'emblème de la botanique martiale? On peut remarquer, en effet, qu'un observateur placé sur la Lune ou même sur Vénus verrait nos continents fortement teintés de la nuance verte. Mais en automne il verrait cette nuance s'évanouir sous les latitudes où les arbres perdent leurs feuilles; il verrait les champs variés de nuances jusqu'au jaune d'or, et ensuite la neige couvrir les campagnes pendant des mois entiers. Sur Mars, la coloration rouge est constante, et on la remarque sous toutes les latitudes, aussi bien pendant leur hiver que pendant leur été. Elle varie seulement suivant la transparence de son atmosphère et de la nôtre. Cela n'empêche pas cependant que la *végétation* martiale ne doive entrer pour la plus grande part dans cette nuance générale. Les terrains ne peuvent pas être dénudés partout comme les sables du Sahara. Ils sont très-probablement recouverts d'une végétation quelconque; et comme ce n'est pas l'intérieur des terrains, mais leur surface, que nous voyons, il faut que le revêtement de cette surface, que la *végétation* quelle qu'elle soit, ait pour couleur dominante la couleur rouge, puisque toutes les terres de Mars offrent ce curieux aspect.

La fin à une autre livraison.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 16. Le Gérant, J. BEST.

LES TOMBEAUX DES MARTYRS

DANS LES CATACOMBES.



Salon de 1872; Peinture. — La Veuve du martyr, par Becker. — Dessin de J. Lavée. — (Ce tableau appartient à M. Goupil.)

Il est incontestable aujourd'hui que les catacombes ne sont pas, comme plusieurs l'ont avancé, d'anciennes nécropoles païennes destinées aux pauvres et aux esclaves, ni d'anciennes carrières, creusées et exploitées par les Romains, devenues ensuite des cimetières chrétiens.

Ce sont les chrétiens qui ont créé les catacombes pour

y enterrer leurs martyrs et leurs morts, pour s'y réfugier et y pratiquer librement leur culte durant les siècles de persécution.

Ces cimetières souterrains sont établis sur différents points de la campagne romaine. On y pénétrait par des ouvertures étroites, que l'on avait soin de pratiquer dans des vignes ou dans des jardins clos, pour les dérober aux regards. Ces ouvertures conduisent dans des galeries qui se prolongent sous terre en ligne droite, et dont la largeur est de 90 centimètres à 1 mètre. Elles sont voûtées et hautes de 2 ou 3 mètres. En de certains endroits, elles s'élargissent ou se resserrent, elles s'élèvent ou s'abaissent; ces changements de dimensions tiennent à la nature de la roche dans laquelle elles sont percées. Il y a quelquefois deux, trois, quatre et même cinq étages de galeries, communiquant entre eux par des escaliers taillés dans le tuf.

C'est dans les parois perpendiculaires de ces corridors souterrains que sont creusés les tombeaux, simples cavités oblongues et horizontales, qui contiennent les corps des chrétiens. L'ouverture de ces sépulcres est fermée avec un mur de briques, une dalle de pierre ou une tablette de marbre. Ils sont superposés par rangées régulières, au nombre de trois, quatre, cinq et quelquefois davantage, suivant la hauteur de la galerie. Une couche de tuf, mince comme la planche d'un cercueil, les sépare les uns des autres. La plupart ne renferment qu'un seul corps; certains contiennent seulement quelques membres mutilés, recueillis par des parents ou par des coréligionnaires sur le lieu du supplice d'un martyr.

Les catacombes ne se composent pas seulement de galeries mortuaires, il s'y trouve aussi des chambres sépulcrales, qui servaient de chapelles et de lieux de réunion aux fidèles. Ces chambres sont souvent très-nombreuses; on en compte soixante dans la huitième partie de la catacombe de Sainte-Agnès. Les unes sont circulaires ou demi-circulaires, d'autres carrées, d'autres triangulaires, hexagones, octogones. Elles reçoivent quelquefois un peu de jour et d'air par des conduits obliques s'ouvrant à l'extérieur. Il y a, en outre, des salles beaucoup plus spacieuses et qui sont de véritables églises; leurs parois sont parfois revêtues de stuc et décorées de colonnes et d'ornements sculptés dans le tuf, ainsi que de peintures et d'images symboliques.

Dans un précédent article sur les catacombes de Rome (t. XXIX, p. 193), nous avons parlé de ces peintures, bien imparfaites au point de vue de l'art, mais touchantes par la naïveté même du dessin et par le pieux sentiment qui s'y traduit; elles représentent de saints personnages de l'Ancien Testament, des confesseurs de l'Évangile et leur chef Jésus-Christ, le plus souvent sous la forme du Bon Pasteur portant sur ses épaules la brebis qu'il a sauvée et qu'il ramène au bercail. Ces tableaux sont souvent purement décoratifs : ce sont des scènes pastorales, des vendanges, des agapes, des guirlandes de fleurs et de fruits, des palmes, des couronnes. Les images symboliques abondent; on les retrouve sur presque toutes les pierres sépulcrales. Les principales sont : la *Barque*, représentant l'Église ballottée par les tempêtes, mais voguant vers le port du salut; l'*Ancre*, signe de force et d'espérance; le *Cœur*, où fleurit la foi et l'amour divin; la *Colombe*, figure du Saint-Esprit, symbole de l'innocence et de la simplicité de l'âme purifiée; le *Poisson*, dont le nom en grec, composé de cinq lettres, contient les initiales du nom et des titres du Christ (*Jesus Christus, Dei filius, salvator;* Jésus-Christ, fils de Dieu, sauveur). Cette dernière image avait encore un autre sens : comme le poisson vit dans l'eau et ne peut vivre hors de l'eau, de même le chrétien puise la vie dans les eaux du baptême, et ne conserve le salut que plongé et baigné dans la grâce. Les fidèles voyaient donc à la fois dans la figure du poisson et le nom de leur maître et leur propre image.

Enfin, le signe que l'on trouve le plus communément sur les murs et sur les tombeaux des catacombes est celui que, dans notre reproduction du tableau de M. Becker, la veuve du martyr fait baiser à son enfant, comme pour imprimer sur ses lèvres le sceau de la profession chrétienne : c'est le monogramme du Christ, composé des deux premières lettres de son nom en caractères grecs.

Il est à remarquer que dans ces images, pas plus que dans les inscriptions qui les accompagnent, on ne rencontre aucun indice de ressentiment, aucun symbole de vengeance, aucun anathème contre les ennemis et les persécuteurs des chrétiens. Ceux-ci n'ont laissé sur les monuments de la foi primitive que des marques de douceur, de sérénité et de charité. M. Perret, dans l'explication des belles planches de son grand ouvrage sur les catacombes, en donne la raison suivante : « On excite le courage des guerriers, dit-il, non pas en leur peignant les horreurs du carnage, mais en faisant briller à leurs regards les récompenses de la victoire et l'éclat du triomphe. N'est-ce pas assez pour les chrétiens d'avoir chaque jour sous les yeux les membres sanglants des martyrs? C'était un père, une mère, une épouse, un fils, dont les corps mutilés avaient été achetés à prix d'argent ou soustraits pendant la nuit à la vigilance des gardes. Ce qu'il fallait à ces hommes éprouvés par la persécution, c'était du courage, des consolations, l'image de la récompense céleste qui les attendait. Toutes les peintures des catacombes tendent à ce but. »

On s'abstenait même de représenter le crucifiement de Jésus-Christ. On voulait avoir sous les yeux, non la victime, mais le compatissant et immortel Sauveur. On ne reproduisit des scènes de martyre que plus tard, lorsque l'ère des persécutions fut passée. Alors on couvrit les murs des basiliques de la représentation de la croix et du supplice des martyrs; on rappelait ainsi aux chrétiens, dont la sécurité risquait d'attiédir le zèle, les combats, les triomphes et la gloire de leurs pères.

UTILITÉ DU MALHEUR.

L'homme toujours heureux ne prend guère de goût aux bonnes actions, et, charmé du présent, il perd aisément l'avenir de vue. Mais Dieu miséricordieux lui suscite un malheur, et la disgrâce fait plus que n'aurait fait la raison. *Traité du vrai mérite de l'homme.*

CARLO.

Fin. — Voy. p. 22.

IX

— Mais, dis-je au brave homme d'ânier, si vous aimez tant Carlo, pourquoi lui faites-vous porter des charges si lourdes?

— Si lourdes! s'écria-t-il avec un air de profonde stupéfaction. Ah! Monsieur, pardonnez-moi ce que je vais vous dire, mais on voit bien que vous ne savez pas ce que c'est qu'un âne. Qu'est-ce *que vous auriez* donc dit si vous aviez vu quels monceaux énormes de fruits et de légumes portait Carlo quand il était plus jeune? Pourquoi les animaux, comme les hommes, sont-ils sur la terre? Pour travailler dans la mesure de leurs forces. Il en est des animaux comme des enfants, Monsieur, il faut être

bon avec eux, il faut même être très-bon; mais il ne faut pas être faible. C'est travailler à leur malheur que de les accoutumer à la mollesse et à la paresse. Dans ce que je suis, Monsieur, je suis un homme équitable et craignant Dieu. Jamais le désir de gagner davantage ne m'a poussé à surcharger Carlino. Si je mens d'un seul mot, il est là pour me démentir.

Mais, par exemple, je lui ai toujours fait porter la charge qui convenait à ses forces. Si j'avais fait moins, je lui aurais rendu un très-mauvais service; car les animaux se gâtent aussi bien par l'oisiveté que par les mauvais traitements. Regardez cette bête-là, Monsieur; regardez-la de la tête aux pieds. Est-ce là la figure d'un âne épuisé et fourbu? —

Je fus forcé d'avouer que l'âne était en fort bon état.

— Je l'ai ménagé, Monsieur, dans la mesure du juste, comme la prunelle de mes yeux. A proportion qu'il a pris de l'âge, j'ai diminué sa charge, et nous en sommes venus à celle-ci, qui vous paraît énorme parce que vous ne connaissez pas Carlo.

X

Je lui demandai alors si son exemple n'avait pas converti ses voisins.

— Quelques-uns seulement, dit-il d'un air attristé, et encore pas complétement. Ils n'osent pas aller jusqu'au bout; et, par exemple, ils craignent d'être ridicules en parlant à leurs bêtes comme je parle à Carlo. Il faut dire que certaines gens me trouvent un peu fou. Au commencement, les jeunes gens de San-Onofrio ont fait sur Carlo et sur moi une chanson qui se chante encore aujourd'hui.

Il se mit à fredonner, au grand contentement de Carlo, les premiers vers d'une chanson qui ne brillait ni par l'élévation des idées, ni par la beauté des images, mais qui ne manquait pas d'une certaine verve malicieuse. Elle débutait ainsi : « Carlo, nous allons à la foire. — Qu'allons-nous faire à la foire? — Porter des raisins et des figues, — Et des fleurs et des pastèques, — Et nous rapporterons un harnais pour Carlo, — Un harnais avec des clous de cuivre, — Et des floques de laine pour mettre aux oreilles de Carlo, — Et une rosette de rubans pour mettre sur le front de Carlo. »

— C'était, reprit-il, pour se moquer de l'habitude que j'avais prise de parler aux animaux. « Il est fou, disait-on, car il n'y a que les fous qui parlent tout seuls. »

Mais, Monsieur, parler à un animal, ce n'est pas parler tout seul. Les animaux aiment le son de la voix de l'homme; cela les anime, et les excite, et les désennuie, comme la musique militaire désennuie les soldats et leur donne du jarret à la montée. Au lieu de pousser des cris qui ne signifient rien, j'aime mieux parler à Carlo de ce que je vois, de ce que je pense; la parole a plus d'accent et de vérité, et la pauvre bête s'en amuse.

XI

— Monsieur, il faut que je vous quitte; on nous attend là-bas.

Et il étendit le bras dans la direction du soleil couchant.

— Il y a sur les hauteurs un couvent que l'on appelle couvent d'Acqua-Venosta; c'est plutôt un hôpital qu'un couvent. Les bons pères y reçoivent de pauvres diables qui n'ont pas le moyen d'aller prendre les eaux dans les mêmes endroits que les riches. On dit que l'eau de leur source est bonne pour toutes sortes de maux; mais c'est si haut dans la montagne que la terre n'y produit pas de fruits. Tous les jours, Carlo en apporte sa charge, et vous pouvez croire que les pauvres malheureux nous attendent avec impatience.

Il me fit poliment un signe de tête, et partit côte à côte avec Carlo.

—Voilà, me dis-je en reprenant le chemin de mon auberge, un homme qu'on aurait plaisir à recommander à la Société protectrice des animaux. Malheureusement, j'ignore son nom, et je pars ce soir pour Naples.

PARLER AUX YEUX.

Parler aux yeux, à l'aide d'images ou de corps, est un puissant moyen d'instruction, en même temps qu'un procédé très-efficace pour fixer dans la mémoire les rapports des choses : on l'emploie avec succès, même dans les sciences les plus élevées, lorsqu'il s'agit de la comparaison des grands nombres. Ainsi, en disant que le soleil est 1 400 000 fois plus gros que la terre, on ne donnera pas une idée aussi saisissante de la différence entre les deux globes, que si l'on prend un grain de blé pour représenter la terre, et si l'on place ce grain unique tout à côté d'un gros tas formé par les cent quarante litres de blé qui, dans la même proportion, représentent le soleil.

Tous les visiteurs de l'Exposition de 1867 se rappellent avoir vu, à l'ouverture de la rue de Prusse, une pyramide de cubes dorés, superposés les uns aux autres, et figurant respectivement chacun le bloc d'or équivalent à la production par les mines de Prusse, dans l'année moyenne de chacune des périodes décennales successives de 1835 à 1865. Ces cubes progressifs donnaient immédiatement une haute idée, une idée très-nette du mouvement croissant de la production minière prussienne. Les visiteurs se rendaient ainsi bien mieux compte de ses progrès qu'ils ne l'eussent fait par le simple énoncé des chiffres.

NOTRE-DAME DES ERMITES.

EINSIDELN

(CANTON DE SCHWITZ, EN SUISSE).

— Est-ce loin d'ici, Einsideln? dit mon compagnon à notre jeune cocher.

— Non, Monsieur; dans deux heures nous arriverons, et il fera encore grand jour.

— Eh bien, en route!

Je ne savais vraiment pas où l'on me conduisait. J'étais très-jeune, et c'était mon premier voyage. Depuis plusieurs jours, j'étais dans un ravissement qui ressemblait à un rêve. Nous sortions du lac des Quatre-Cantons, et nous étions entrés par Brunnen dans le canton de Schwitz. Je n'ai guère le souvenir de la route que nous avions suivie. Je me rappelle seulement qu'en un endroit où il fallut laisser reposer les chevaux, nous montâmes sur une petite éminence d'où l'on apercevait le lac Egeri; il me parut aussi charmant que son nom. Nous le regardions du bord d'un petit jardin de presbytère, où je remarquai, réminiscence ridicule! que des tiges légumineuses traversaient des coques d'œuf percées à leurs deux extrémités. Pourquoi? était-ce un préservatif contre quelques insectes? Je cherchais. Le cocher interrompit mon étude :

— En route!

Soit que je fusse absorbé par la contemplation intérieure de toutes les images sublimes dont le spectacle s'était déroulé le matin autour de moi, soit que la fatigue m'eût rendu muet, je n'avais pas encore ouvert la bouche pour demander si nous allions voir une cascade, un lac ou un glacier. Cependant, je fis un effort pour parler.

— Jolie prairie! murmurai-je.

— C'est la vallée de la Sihl, me répondit mon ami. Vous croyez peut-être que nous sommes de plain-pied avec votre chalet de Normandie. Eh bien, mon cher, nous sommes à 3 000 pieds au-dessus de la mer et à 1 632 pieds au-dessus du lac de Wallenstadt.

Des milliers de pieds ou de mètres de hauteur ne me touchaient guère : je ne m'étonnais plus de rien.

— Eh ! dis-je, là-bas, je vois des coupoles qui brillent au soleil.

On m'aurait répondu : « Nous sommes en Russie ! » que je n'aurais pas, je crois, sourcillé. Voilà ce qui peut advenir à ceux qui n'ont jamais voyagé ni ouvert une carte, et surtout à ceux qui, une fois transportés dans l'idéal, perdent le sentiment de toute réalité.



Notre-Dame des Ermites (Einsideln, Suisse). — Dessin d'Ulysse Parent.

Clic ! clac ! le cocher fait rage avec son fouet, les chevaux se précipitent ; nous traversons comme l'éclair des rues où je ne vois que des auberges ; nous arrivons sur une place demi-circulaire bordée d'arcades et de boutiques, où sont suspendus ou étalés de toutes parts des images saintes, des chapelets, des bagues, des croix, des statuettes, des livres. Une balustrade court au-dessus des arcades et supporte quelques statues.

Au milieu de la place est une fontaine de marbre gris surmontée d'une image de la Vierge.

Le cocher s'arrête :

— Voyez, Messieurs, c'est la fontaine sainte : quatorze

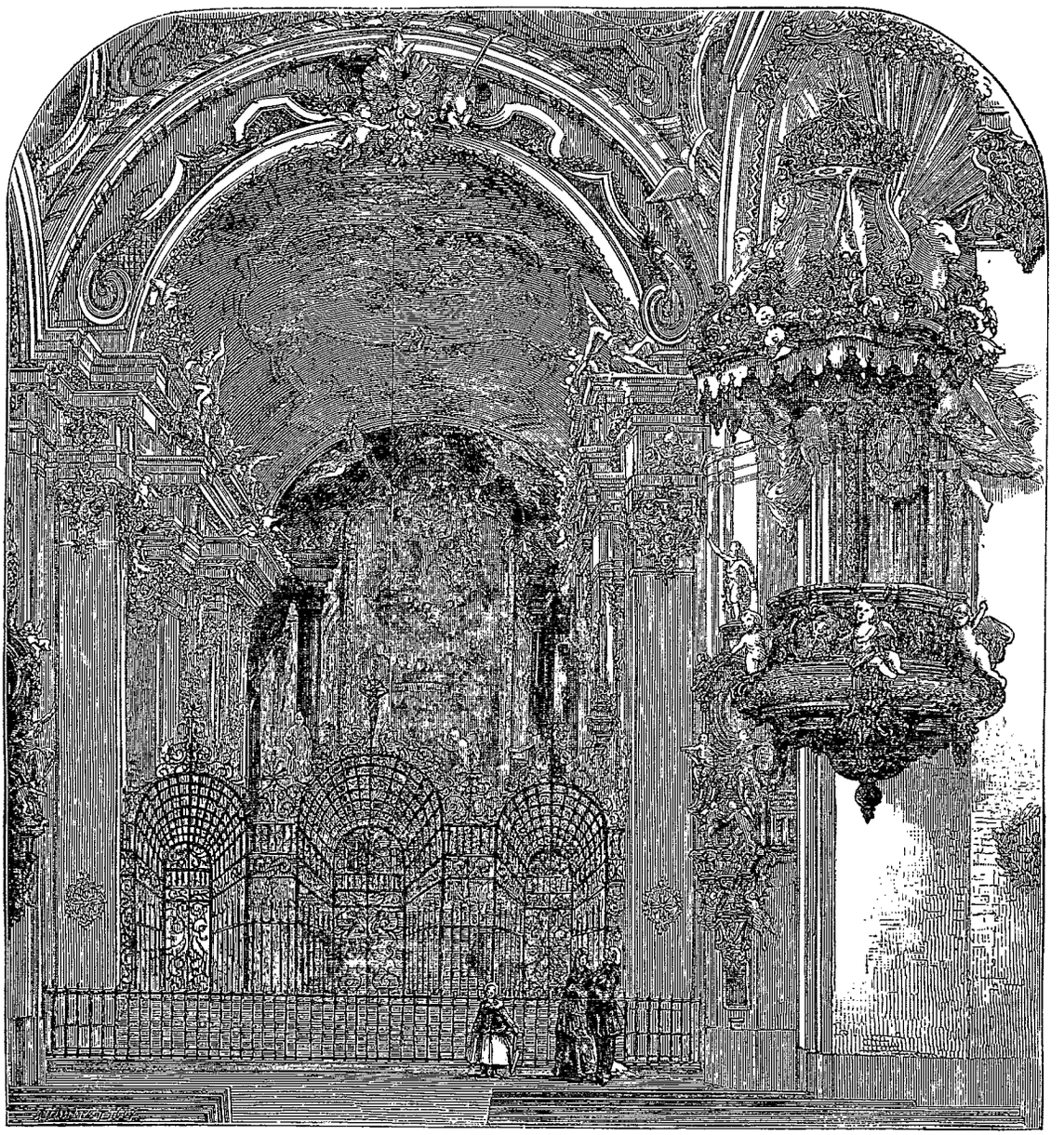
tuyaux, quatorze canaux, quatorze becs de bronze; et tous ces gens qui viennent y boire, ce sont des pèlerins. L'eau est naturelle et bénie.

En face de nous se dressent l'église et l'abbaye. Pourquoi les décrirais-je? Une gravure vaut mieux que cent lignes. On me dit qu'il y a onze cloches dans ces deux clochers, que l'église et le couvent sont des constructions du commencement du dix-huitième siècle (1). Ces détails, j'en ai honte, m'ennuient; j'ai tort, mille fois honte!

A peine sommes-nous à l'intérieur de l'église, que nous voyons tout près devant nous, à l'entrée de la nef centrale, une chapelle de marbre noir isolée.

— Regardez! c'est la Vierge noire.

Non, je ne regarde pas encore la Vierge. Je suis tout entier à l'émotion que me donne un pauvre pèlerin, vêtu de brun, agenouillé, les mains jointes, et dont l'attitude et la figure me donnent l'idée d'une extase ou d'une béatitude dont je n'avais jamais vu jusqu'alors aucun exemple. Cet homme est-il vivant? C'est plutôt une sculpture de maître. De ses yeux levés vers la madone je n'aperçois que le



Notre-Dame des Ermites (Einsideln, Suisse); vue intérieure. — Dessin de Yan' Dargent.

blanc; on dirait qu'une sueur froide suinte de ses traits rigides; pas un mouvement!

— Si j'en juge par son costume, me dit mon compagnon, cet homme est venu de bien loin, de Bohême, je suppose. En voici d'autres qui étendent les bras ou baisent le pavé : avec quelle ferveur! En 1817, le 14 septembre, on a compté ici plus de vingt mille pèlerins. On prétend, du reste, que chaque année, pendant le court espace de l'été, il en vient cent cinquante mille. Mais regardez donc la Vierge noire. On dit qu'elle a été donnée, au neuvième siècle, par la princesse Hildegonde, abbesse de Zurich, à Meinrad, comte de Hohenzollern et Sulgen, qui vivait dans un ermitage des montagnes voisines. Un jour, on trouva le pauvre solitaire assassiné. Les gentilshommes des environs fondèrent un couvent sur l'emplacement de l'ermitage et le peuplèrent de personnes de leurs familles.

(1) Tous les édifices, sauf, dit-on, la chapelle de la Vierge, ont été incendiés en 1028, 1214, 1475, 1509 et 1527, à peine rebâtis ensuite, et définitivement reconstruits à partir de 1704.

Nous parcourons l'église. Mon compagnon me fait remarquer une Sainte Cène de bronze par un artiste nommé Pozzi, un Crucifix de Krause, une Assomption de la Vierge par le même, une vaste lampe très-riche, donnée en 1865 par Napoléon III (1).

Le jour baisse ; mais on peut encore entrer au couvent, et nous y traversons les appartements des étrangers et celui de l'abbé. On nous dit qu'il y a dans les autres chambres soixante prêtres et quarante frères, et que l'édifice contient de plus un séminaire, une bibliothèque, un cabinet d'histoire naturelle, et même un petit théâtre, où l'on représente des scènes religieuses.

Je suis harassé. A quelle auberge est allé le cocher? A Adam et Ève, au Soleil, à Sainte-Catherine, aux Trois-Cœurs, aux Trois-Rois, au Capricorne, à l'Aigle, au Cerf, au Paon ou au Bœuf? — Définitivement, c'est au Soleil.

Nous demandons le souper. En attendant, mon compagnon, je l'admire! tire son agenda et écrit. Je lis pardessus son épaule. Où a-t-il entendu dire, par exemple, que le grand alchimiste Théophraste Paracelse a demeuré dans le voisinage, et que le réformateur Zwingle avait été d'abord curé à Einsideln? Qu'on est heureux de savoir interroger et écouter, d'avoir l'esprit toujours ouvert en voyage, et le courage de prendre des notes! Je ne suis qu'un voyageur novice, me dis-je ; j'apprendrai.

LES PÊCHES DE MONSEIGNEUR.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 3, 26.

II

La garde du verger au château de Ferrette n'était pas une sinécure. L'homme investi de ce poste de confiance, astreint jour et nuit à une surveillance incessante, devait regarder comme une existence de loisir la vie, si laborieuse cependant, de ceux qui avaient pour mission de défendre le grand gibier de la forêt contre les braconniers. Fier et jaloux de son verger, le comte Ulric vivait dans la crainte continuelle de la convoitise des maraudeurs. Certes, si le dragon chargé de veiller sur les pommes d'or des Hespérides eût laissé des descendants de sa race, c'est à l'un de ceux-ci que le maître de Ferrette eût voulu confier le soin de protéger ses fruits ; mais, à défaut de ce moyen de sécurité, force lui était de s'en tenir à mettre une solide arquebuse dans les mains d'un serviteur robuste, capable de résister à la tyrannie du sommeil, et assez affranchi de l'influence des liens du sang pour livrer à la vindicte de Monseigneur son frère ou même son père, admettant que l'un ou l'autre fût coupable.

L'importance que le comte de Ferrette attachait à la surveillance de son verger, ainsi que les sévérités de sa justice, s'expliquaient en partie par les merveilles que renfermait cette partie de son domaine privé ; les plus belles et les plus rares espèces de fruits connus alors y avaient une place. Au nombre des arbrisseaux précieux qui y fructifiaient, grâce aux soins constants dont ils étaient l'objet, se trouvait un pêcher.

Bien qu'on affirme que les Gaulois ont connu l'*Amygdalus persica*, il faut croire qu'il n'était commun ni en France ni en Allemagne, car une ordonnance du grand empereur Karl exprime sa volonté qu'il soit planté des pêchers dans tous les jardins impériaux. Celui du comte de Ferrette passait, en ce temps de croyance au surnaturel, pour être doué de propriétés aussi merveilleuses que la verveine magique, la mandragore qui chante, et les branches du coudrier qui font découvrir les trésors cachés ; on l'appelait dans le pays « l'Arbre de la santé. »

Ce n'était pas seulement pour la saveur de ses fruits, pour leur velouté et leur prodigieuse grosseur, que monseigneur Ulric y attachait un prix inestimable ; il faut lui rendre cette justice, qu'en les surveillant avec tant de rigueur et d'assiduité, il songeait bien moins à lui-même qu'à une frêle et charmante créature qui avait pris tout ce que ce fier et terrible suzerain pouvait avoir de tendresse au cœur. Lui qui s'enfermait dans son château comme le sanglier dans sa bauge, et qui n'en sortait que pour chasser à outrance, ou pour faire des expéditions dont le roi n'osait demander compte et que Dieu tardait à punir ; ce justicier sans miséricorde aimait quelque chose en ce monde, et son regard farouche s'adoucissait quand il le reposait sur Odyle, le fruit unique de son union avec Gertrude d'Altenberg.

La noble fille d'Alsace n'avait consenti à épouser le comte Ulric que par dévouement pour son père ; celui-ci craignait, par le refus de Gertrude, de se faire un ennemi du puissant et redoutable suzerain. Gertrude, devenue comtesse de Ferrette, dépérit lentement dans le sombre manoir. Quand sa fille lui fut donnée, ses bras languissants eurent à peine la force de la soulever jusqu'à la hauteur de ses lèvres pour lui donner son premier baiser ; elle recommanda Odyle du regard plutôt que de la voix au dur maître qui ne lui avait jamais témoigné l'affection d'un époux, et elle expira avec le regret de laisser en ce monde, privée des soins maternels, une créature qui semblait douée à peine d'un souffle de vie.

Étrange contradiction du cœur humain : le comte Ulric, qui avait laissé mourir sa femme, dédaignant de raviver cette nature fragile et timide que glaçaient d'incessantes émotions de terreur, s'attacha à l'enfant, dont la faiblesse était telle qu'on devait la croire condamnée à ne survivre que quelques jours seulement à sa mère. Le châtelain s'enquit d'une nourrice pour Odyle, et, parmi celles qui se présentèrent, il choisit la plus belle, la plus accorte et la plus gaie. Il voulait que sa fille, en ouvrant les yeux à la lumière du jour et les oreilles au bruit des voix, ne vît que des sourires et n'entendît que des chansons. S'il ne témoigna pas souvent le désir de voir la mignonne fillette pendant les premières années de son enfance, il exigea du moins que les femmes attachées à son service fussent continuellement occupées à surveiller sa santé et à lui créer des distractions en rapport avec son intelligence et son âge. Dès qu'elle fut capable de l'amuser par son babil enfantin, il voulut la voir deux fois chaque jour, le matin et le soir. Souvent même il la fit asseoir à sa table ; mais, quelques gâteries qu'il lui prodiguât, comme il ne pouvait, quoiqu'il y tâchât, corriger, même avec elle, la rudesse de sa voix et l'expression terrifiante de son regard, Odyle se sentait mal à l'aise auprès de son père. Il ne lui adressait jamais une réprimande, encore moins une brutale menace ; cependant, si indulgent qu'elle le trouvât, l'enfant, en levant sur lui ses yeux timides, ne pouvait s'empêcher de penser au sentiment de terreur qu'il inspirait aux autres, et, de sa part, les mots les plus caressants la faisaient

(1) Ce lustre a été dessiné par M. Ruprich-Robert et exécuté par M. L. Bachelet, de Paris. Il a sept mètres de hauteur, quatre mètres de diamètre, et il pèse 1 250 kilogrammes.

Il se compose de trois couronnes d'inégale grandeur, superposées en forme de pyramide. Elles sont de bronze doré, enrichies d'émaux et ornées de tourelles.

Sur la couronne du milieu on lit cette inscription, tirée d'une lettre de la reine Hortense, écrite de Constance, en 1816, à Conrad IV, prince-abbé d'Einsideln : « Je désire mettre moi et mes enfants sous la pro-» tection de la Sainte Vierge. »

A l'intérieur du lustre est suspendue une couronne impériale gigantesque que supporte une galerie à arcades dorées. Sur cette couronne on a gravé ces mots : « Donné par Napoléon III, empereur des Fran-» çais. 1865. »

frissonner comme des paroles de colère. Toujours quelque souvenir sinistre s'opposait à la confiance et à la sécurité qu'elle se reprochait de ne pouvoir puiser dans les efforts de la bienveillance paternelle. L'enfant savait que si l'on priait Dieu dans la chapelle du château, il existait sous la maison du bailli, au fond d'un sombre corridor, une chambre dont on ne parlait jamais sans frémir, et qu'on appelait la salle des tortures. Une fois, elle avait aperçu un homme vêtu d'un haut-de-chausses écarlate et d'un pourpoint de cuir sombre. Le voyant se diriger vers le corridor souterrain, Odyle avait demandé le nom de cet homme dont chacun s'éloignait avec dégoût; on lui avait répondu à voix basse : « C'est le bourreau ! » Ce mot ne disant rien à son esprit, il fallut qu'on lui expliquât l'office que remplissait ce lugubre serviteur dans l'enceinte du château de Ferrette. C'est ainsi qu'elle apprit que, sur une parole de son père, on mettait les pauvres gens à la gêne; qu'on les étendait sur des chevalets pour soumettre leur corps aux tourments des martyrs, et qu'on les branchait à l'arbre dit de la justice, devant la grande porte du manoir seigneurial.

Odyle ne connut donc jamais les joies filiales; jamais son cœur ne s'épancha dans le cœur de son père. Son naturel, qui inclinait vers la tendresse, lui rendait plus douloureuse la pensée de ne pouvoir l'aimer. Un jour, cependant, elle crut avoir trouvé le moyen de s'attacher à lui et de le rendre plus heureux en le rendant clément. Un braconnier venait d'être condamné au supplice de la hart; il devait être exécuté le jour même. Un vieux valet du chenil le dit assez haut pour qu'Odyle qui passait l'entendît.

— Quand on pense, ajouta le valet, que le malheureux qui doit être mis à mort aujourd'hui va laisser après lui trois petits enfants orphelins. Il serait si facile à Monseigneur de pardonner ! mais personne ici n'oserait demander la grâce d'un braconnier.

— Je l'oserai, moi, dit avec résolution la jeune héritière du comte de Ferrette en s'avançant vers le vieux serviteur.

— Noble demoiselle, répliqua-t-il avec un mouvement de tête décourageant, notre bonne dame Gertrude, votre mère, est morte de chagrin faute de n'avoir pu réussir dans la tâche que vous voulez entreprendre; je doute que vous obteniez ce qu'elle a demandé en vain.

Ces paroles ne dissuadèrent pas Odyle de suivre sa généreuse inspiration; elle demanda seulement où était en ce moment son père, et, quand on lui eut appris que Monseigneur, parti le matin à la chasse, serait de retour à l'heure de l'exécution, elle alla s'installer dans une petite tourelle d'où il lui était facile de voir ce qui se passait dans la cour principale du château. Elle vit le suzerain revenir au milieu des sonneurs de trompe et des piqueurs.

Sans prendre le temps de changer de vêtements, le comte Ulric vida la coupe qui lui était présentée, et, s'étant assis sur le siége préparé pour lui en haut d'un perron, il fit un signe de la main. Immédiatement la porte de la chapelle s'ouvrit pour livrer passage au condamné, qui, avant d'être conduit au gibet, devait venir s'agenouiller devant son seigneur et faire amende honorable.

Tout à coup, Odyle, qui avait descendu précipitamment l'escalier de la tourelle, vint se jeter aux pieds de son père en s'écriant :

— Grâce ! faites grâce de la vie à ce malheureux !

Le comte Ulric fronça les sourcils, releva brusquement la suppliante, et, la secouant de sa main de fer, il lui dit :

— Qui vous a donné l'audace de vous placer entre un misérable justement condamné et l'exécution de ma justice ?

— La pitié, répondit-elle. Je ne veux pas croire que vous soyez sans indulgence. C'est la première fois que je vous demande un pardon; ne me le refusez pas.

— Je vous le refuse, répondit froidement Ulric, et je vous défends, entendez-vous bien? je vous défends de renouveler jamais votre imprudente tentative d'aujourd'hui.

— Cet homme, osa-t-elle dire encore, a trois petits enfants; pour eux, il doit vivre.

— Cet homme est coupable; il mourra !

A cette parole tranchante comme une lame d'acier, Odyle pâlit. Un moment elle essaya de lutter contre l'horrible spasme qui lui serrait le cœur; mais elle ne put y parvenir, et elle tomba roide et glacée aux pieds de son père. Une heure plus tard, quand à force de soins elle eut repris connaissance, sa première pensée fut pour le condamné; on dut lui apprendre qu'il avait subi son arrêt.

Cette violente épreuve ébranla douloureusement l'organisation déjà si frêle d'Odyle. Une fièvre lente s'empara d'elle; elle ne se plaignit point, et ne demanda ni soulagement ni secours. Elle paraissait détachée de sa propre vie, et n'attendait plus que comme une délivrance l'heure suprême où elle quitterait ce monde, qui répondait par d'impitoyables froissements à son besoin de générosité et d'affection. Le comte Ulric comprit ce qui se passait dans l'âme de sa fille. Il en fut profondément navré; car, nous l'avons dit, il l'aimait, autant qu'on peut aimer avec égoïsme, c'est-à-dire sans bonté et sans témoignage de tendresse. Loin de puiser dans son affliction, qui était sincère, la volonté de devenir plus doux afin de mériter l'amour et la confiance d'Odyle, il regarda cette maladie, qui chaque jour s'aggravait, comme un insolent démenti donné à sa puissance souveraine; son orgueil s'en irrita, et l'attachement qu'il avait pour sa fille ne se manifesta que par son humeur plus sombre et de plus fréquents accès de colère. Les médecins reconnus pour les plus savants de France et d'Allemagne furent tour à tour mandés à Ferrette. Tous se déclarèrent impuissants à guérir l'intéressante malade que minait une fièvre persistante. Il semblait que la pauvre enfant eût un brasier dans la poitrine; nulle boisson rafraîchissante ne parvenait à éteindre la soif qui la dévorait. *La suite à la prochaine livraison.*

UNE INSCRIPTION FUNÉRAIRE A BOSTON.

Josiah Franklin et Abiah sa femme reposent ici. — Tendrement unis, ils vécurent ensemble cinquante-cinq ans. Sans biens, sans place lucrative, par un travail constant et une honnête industrie (avec la grâce de Dieu), ils fournirent aux besoins d'une famille nombreuse, et élevèrent de façon honorable treize enfants et sept petits-enfants.

Que cet exemple, lecteur, t'encourage à remplir les devoirs de ta profession et à ne pas te défier de la Providence. Il fut homme pieux et prudent; elle fut femme discrète et vertueuse.

Le plus jeune de leurs fils (1), par amour filial, consacre cette pierre à leur mémoire.

LA PÊCHE A LA LIGNE EN EAU DOUCE.

Suite. — Voy. p. 15.

CONSEILS.

Suite.

§ 5. — *Flottes.*

Toutes les fois que l'hameçon doit être maintenu entre deux eaux, l'emploi d'un flotteur destiné à le soutenir est

(1) Benjamin Franklin.

nécessaire; mais, d'un autre côté, la mobilité extrême de ces flotteurs leur faisant déceler la plus petite oscillation imprimée à l'appât, on a bien vite profité de ce concours, et l'on emploie des *flottes* ou *bouchons*, même pour le cas où l'hameçon traîne sur le fond. La flotte doit être d'une extrême sensibilité jointe à une force de stabilité suffisante. C'est d'après ces principes que sont établies les

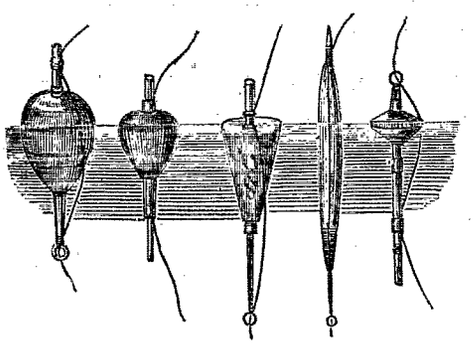


Fig. 20. Fig. 21. Fig. 22. Fig. 23. Fig. 24.
Flottes diverses.

flottes diverses des figures 20 à 27. La flotte 20 est celle que l'on trouve partout dans le commerce; elle se compose d'un bouchon conique traversé par une plume, peint et verni.

La figure 21 est déjà plus petite et préférable, parce que le fil passe dans l'intérieur de la plume, où il est retenu par une petite cheville à tête faite en bois très-léger.

La figure 22 est un perfectionnement. La forme allongée du flotteur augmente beaucoup la sensibilité par la déclivité des surfaces latérales; comme mode de fixation, on emploie une tige de plume qui serre la ligne contre le tube de la même plume traversant le bouchon.

La figure 23 est celle d'une flotte anglaise très-sensible, mais seulement pour les eaux calmes des docks ou des étangs. Allongée en fuseau, cette flotte, construite en liége peint et quelquefois en gélatine soufflée, se tient verticalement dans l'eau jusqu'à une ligne d'affleurement marquée d'avance par un changement de couleur; elle est d'une sensibilité excessive et dont il faut acquérir l'habitude pour bien juger ce que fait le poisson.

La forme de la figure 24 unit à une sensibilité aussi grande que celle de la flotte anglaise en fuseau (fig. 23) une stabilité suffisante pour servir dans les eaux moyennement rapides de nos rivières.

La forme 27 est celle qu'emploient les pêcheurs de

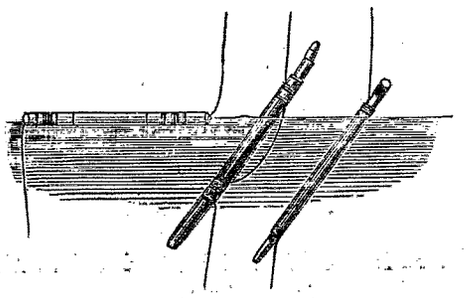


Fig. 25. Fig. 26. Fig. 27.
Flottes diverses.

petits poissons : la flotte se compose d'un tuyau de plume dans lequel un morceau de la tige serre le fil entre ses parois; elle est très-sensible, mais trop légère.

La figure 26 est celle d'une flotte en plume, munie de coulants de plume retenant le fil à l'extérieur. Il faut prendre soin de boucher, avec un peu de cire, l'extrémité du tuyau, et de couper l'autre bout au moins à 3 centimètres au-dessus du tuyau.

Ces deux dernières flottes se tiennent verticalement dans l'eau, tandis que la forme de la figure 25 a été inventée par les Anglais pour demeurer horizontalement sur l'eau; elle est d'ailleurs fort bonne, stable et sensible. Elle se compose d'un fort tuyau de plume coupé, fermé et bouché par un petit bouchon à chaque extrémité; des coulants retiennent au dehors la ligne contre les parois.

Toutes les formes de flottes sont importantes à étudier comme avertisseurs; elles ont une grande importance pour la réussite : le pêcheur sérieux les fait lui-même avec la plus grande sollicitude, et les essaye de manière à savoir ce qu'elles peuvent et doivent porter.

§ 6. — *Émérillons.*

Toutes les fois que l'on se sert d'un appât vivant, celui-ci, tournant sans cesse, tordrait bientôt la ligne et la vrillerait, si l'émérillon, interposé sur le parcours du fil, ne tournait aussi sur lui-même sans rien emmêler. L'émérillon est également indispensable avec les engins factices tournants que nous verrons plus loin (*Accessoires*). Nous avons dessiné (fig. 28, 29 et 30) les différentes formes d'émérillon que l'on trouve à très-bon marché chez les marchands d'ustensiles de pêche.

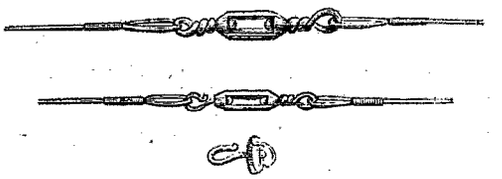


Fig. 28, 29, 30. — Émérillons divers.

§ 7. — *Plombs.*

Toutes les fois que l'on pêche dans un courant, il faut absolument charger la ligne d'un corps pesant pour qu'elle ne soit pas soulevée et ramenée à la surface par le mouvement de l'eau. C'est pour cela que l'on emploie des plombs de chasse fendus et refermés sur l'avancée (voy., plus haut, fig. 16) au moyen d'une pince (fig. 18). Cependant, si, au lieu de descendre entre deux eaux, l'hameçon doit demeurer sur le fond, il faut charger la ligne d'un poids plus considérable. On se sert alors de *plombées* en poire ou en cône (fig. 31), dans la tête desquelles on fixe un anneau pour passer la ligne.



Fig. 31. — Plombée.

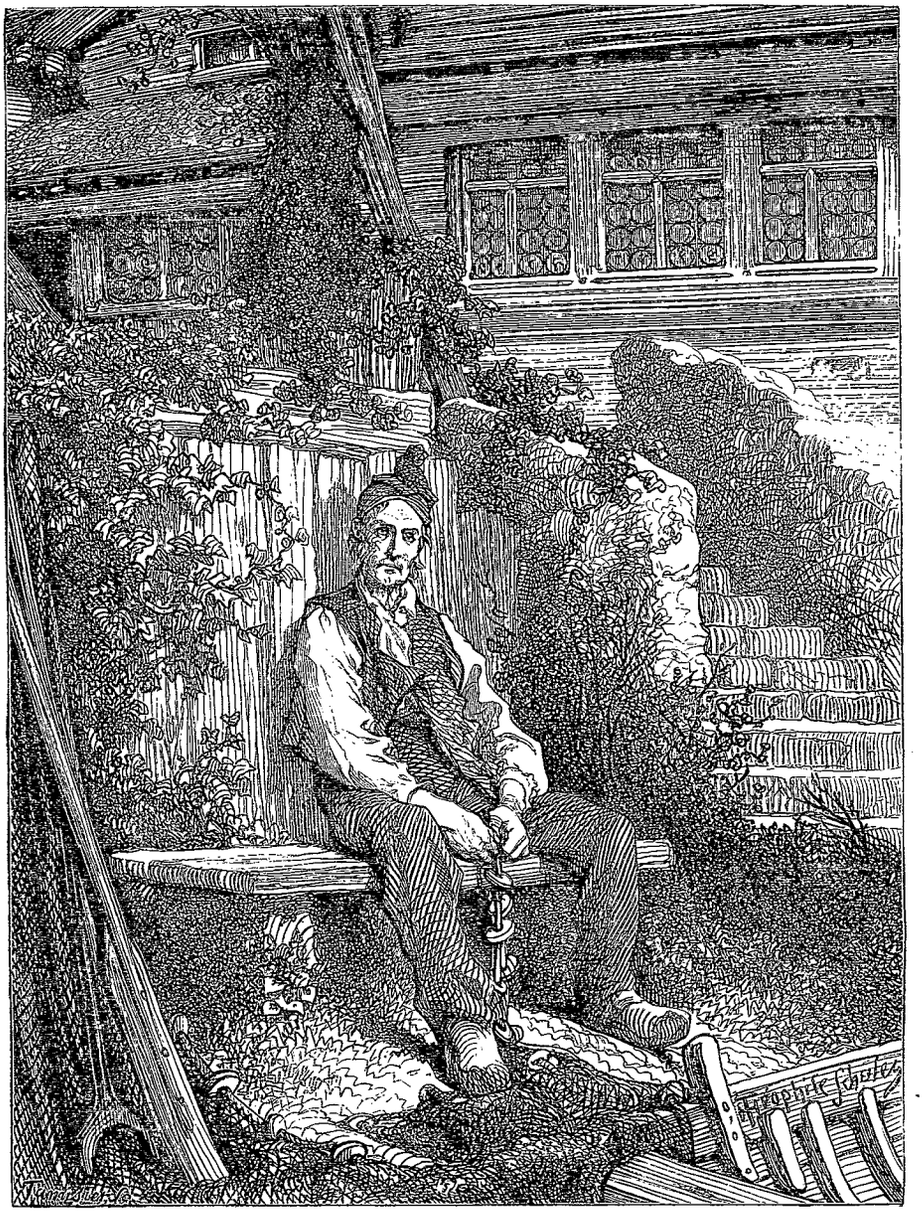


Fig. 32. — Sonde.

N'oublions pas de mentionner la *sonde* A (fig. 32), pour mesurer la profondeur de l'eau et rapporter la qualité du fond, au moyen d'une légère couche de suif que l'on coule dans une cavité de sa partie inférieure. La sonde porte un liége en dessous dans lequel on pique l'hameçon (fig. 32), que l'on a fait passer par la boucle supérieure.

La suite à une autre livraison.

LE SOLITAIRE DU LAC.



Le Solitaire du lac. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

C'était en 1871 ; je m'étais éloigné, hélas ! de Strasbourg pour aller vivre en Suisse d'un autre air que de celui du sang et de l'incendie.

Un jour, le cœur profondément triste, je me promenais à l'aventure sur les bords d'un lac. Le temps était beau ; tous les habitants étaient dehors, occupés aux travaux des champs. Sur un banc, devant une petite maison, un vieil homme était assis ; il raccommodait ses filets. Je lui souhaitai le bonjour, et j'ajoutai :

— Vous voilà bien seul ?

— Je suis toujours seul, me répondit-il.

Et, voyant mon regard étonné, il continua :

— Cette maison est une propriété de ma famille : j'y suis né ; j'y ai vécu avec mes grands parents, mon père, ma mère et trois sœurs. Je m'y suis marié ; j'ai eu cinq enfants : longtemps nous avons été heureux ; la maison était pleine de vie et de mouvement. Puis, coup sur coup, en moins de trois années, je leur ai fermé les yeux à tous. Il ne me reste que le travail : je n'ai plus d'autre compagnon dans ce monde.

L'accent avec lequel cela m'a été dit ne se peint pas, et on ne console pas de telles douleurs.

En serrant la main du pauvre vieillard, je n'ai pu trouver que ces paroles : « Il vous reste le sol natal ! » (1)

LES PÊCHES DE MONSEIGNEUR.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 3, 26, 46.

Un matin, Berthe, la nourrice d'Odyle, s'étant furtivement introduite dans le verger, poussée par l'espoir d'y découvrir quelque fruit succulent dont elle pût humecter les lèvres desséchées de sa jeune maîtresse, aperçut, à

(1) M. Th. Schuler, exilé volontaire de Strasbourg, habite maintenant Neuchâtel.

demi caché sous les feuilles, un fruit à elle inconnu, teinté de carmin et velouté. C'était la première pêche mûre qu'eût produite cette année le précieux arbrisseau étalé sur le mur blanchi, en regard du soleil levant.

Cédant à l'inspiration, la nourrice ne s'inquiéta pas du courroux de Monseigneur, qui ne pouvait manquer de lui demander compte du droit qu'elle s'arrogeait de cueillir un fruit sans sa permission; elle détacha la pêche du rameau qui la soutenait, et, la plaçant dans une petite corbeille, elle se dirigea, heureuse de son larcin, vers la chambre d'Odyle. Le chapelain était assis au chevet de la malade.

— Ma fille, lui disait-il, la goutte d'eau creuse le roc; le regard caressant et les douces paroles d'un enfant finissent toujours par pénétrer dans le cœur d'un père. Pour vous assurer que l'avenir justifiera mes paroles, je vous ordonne de vivre.

Au même moment, la nourrice parut; elle tenait à la main le fruit audacieusement dérobé dans le verger, et, rayonnante d'espoir, elle l'offrit à la malade. Celle-ci eut un éclair de joie dans les yeux, et, avec l'empressement de la convoitise, elle porta la pêche à ses lèvres. Soit l'impression produite par les paroles du chapelain, soit l'influence rafraîchissante du fruit savoureux, à partir de cette heure, Odyle reprit peu à peu quelques forces. Au bout d'une semaine, déjà convalescente, elle allait, soutenue par sa nourrice, respirer dans le verger l'air salutaire qui la rendait de plus en plus à la vie.

Naturellement, la nourrice, fière de son larcin dans le verger, attribua le rétablissement de la santé d'Odyle à la vertu miraculeuse du fruit inconnu qu'elle avait cueilli pour la malade. Cette croyance, répandue au loin, établit la grande renommée du bienfaisant pêcher cultivé dans le château de Ferrette, et désormais le vulgaire le surnomma l'Arbre de la santé.

Le comte Ulric, dont l'inquiétude avait été grande, témoigna une franche joie quand il put se convaincre par lui-même qu'Odyle était hors de danger. Pour la première fois depuis le jour de son mariage, il fit distribuer des aumônes à ses vassaux indigents, renonça à l'arriéré de quelques redevances, et commua la peine de plusieurs condamnés. Odyle le remercia de sa mansuétude comme d'une faveur dont elle était personnellement l'objet, et, voyant dans cet élan de générosité une preuve de la vérité des paroles du chapelain, elle conçut l'espoir qu'au rayonnement de son amour filial s'amollirait peu à peu le cœur de son père, comme s'amollit la cire sous l'influence d'une douce chaleur.

Le jardinier qui avait donné ses soins intelligents au pêcher de Monseigneur fut libéralement récompensé, mais soumis à des devoirs plus multipliés pour sauvegarder de tout dommage l'arbrisseau, dont tous les fruits devaient être exclusivement réservés à Odyle qu'ils avaient sauvée. Il passait son temps à tresser des abris de paille, à les placer en prévision d'une gelée blanche, et à les enlever dès que le soleil dardait ses rayons sur le mur récrépi. Tantôt il s'agissait de lutter contre la chenille qui souille les fruits de sa bave, tantôt contre les abeilles qui en pompent la poussière fécondante ; il fallait aussi les défendre contre le vent qui les secoue, contre l'oiseau qui les picote et les entame à coups de son bec avide. Le malheureux jardinier en perdit si complétement le sommeil et l'appétit, que le comte Ulric, le prenant en pitié, décida qu'il serait créé un emploi de surveillant du verger, chargé d'y monter la garde chaque nuit. Au bout d'un an de service, les deux premiers titulaires moururent à la peine; leur successeur, pris une nuit en flagrant délit de sommeil, fut puni, puis honteusement chassé.

Quatre années s'étaient écoulées depuis que les fruits de l'Arbre de la santé avaient ranimé la douce enfant qui s'en allait de vie à trépas, quand le châtiment d'un vieux serviteur amena pour remplacer celui-ci Hans Steinbach au château de Ferrette

Le comte Ulric voulait pour cet important emploi un serviteur à la fois vigilant et robuste, sévère pour lui-même et sans pitié pour les autres. Lorsqu'il eut reçu les confidences du dernier postulant, il jugea que l'homme qui, pour une légère désobéissance, avait chassé sa femme près de devenir mère était bien le gardien implacable qu'il lui fallait.

III

A l'ouest du manoir seigneurial et dans la direction des hameaux de Winkel et de Lirgdorff, on trouve un pauvre village : c'est le vieux Ferrette, berceau primitif du comté. Dépossédé de ses immunités et priviléges par suite de l'érection du château d'en haut, qui devint le séjour des comtes suzerains, le vieux Ferrette se trouva réduit à une condition misérable. Les masures, faites de terre pétrie et n'ayant pour charpente que des branches d'arbre à peine dégrossies à la hache, ne se tenaient pour la plupart debout que grâce à l'appui qu'elles se prêtaient l'une à l'autre. Ceux qu'abritaient ces toits de chaume, çà et là percés à jour, avaient à souffrir de toutes les intempéries des mauvaises saisons, ainsi que de toutes les privations qu'impose la misère. L'ancien chef-lieu du comté, comparé au nouveau dont il était voisin, semblait un haillon mal attaché au manteau armorié du puissant maître de Ferrette. Le comte Ulric dédaignait de passer par ce village, où presque partout le pain manquait dans la huche et le feu dans l'âtre. Quand le hasard le mettait sur la route du vieux Ferrette, il revenait sur ses pas et faisait un détour afin de l'éviter. Il redoutait d'en respirer l'air, comme si l'extrême pauvreté eût été aussi contagieuse que le mal des ardents.

Contrairement à son père, c'était de préférence vers ce pauvre village que, dans ses rares sorties hors de l'enceinte du château, Odyle dirigeait sa promenade . on y parlait de sa mère, dont l'inépuisable charité avait laissé dans chaque masure un touchant et profond souvenir. Heureuse d'entendre tant de bonnes gens bénir tout haut un nom qu'on semblait avoir oublié au château, elle ressentait aussi une grande joie de voir avec quelle confiance les petits enfants s'accrochaient des deux mains à sa robe. C'était pour elle un bonheur de recevoir les compliments de bienvenue qui l'accueillaient à chaque pas dans le vieux Ferrette. Son escarcelle se vidait dans le giron des mères, et plus d'une fois un joyau de sa parure lui manqua à son retour au château sans qu'elle l'eût perdu chemin faisant. Seul le desservant de la chapelle du village, autrefois le confident des bienfaits de la comtesse Gertrude, aurait pu dire de quelle mission Odyle l'avait chargé pour quelque famille indigente du pays.

Parmi les pauvres gens que la fille du comte Ulric aimait à rencontrer dans ses visites au vieux Ferrette était une femme encore jeune, pâle et maladive, qui demeurait dans une des dernières masures à l'extrémité du village. Elle vivait là avec sa fille, une enfant âgée d'une douzaine d'années. On ne savait rien du passé de la mère, que l'on supposait veuve. La régularité de sa vie, l'expression d'honnêteté dont sa physionomie était empreinte, sa piété évidente, sans apparence d'affectation, inspiraient le respect et l'intérêt. Quant à l'enfant, brune fillette, robuste pour son âge, elle s'attirait à première vue la sympathie par la franchise de son regard et la douceur de son sourire. Certes, ainsi que toute créature humaine en pays chrétien, celle-ci avait un nom de baptême écrit dans le

calendrier; mais les gens de Ferrette, la voyant passer, rapide comme un chevreuil, à travers bois, franchir les fossés et les ruisseaux, sauter d'une roche à la roche voisine avec audace et légèreté, donnèrent à la fille de la soi-disant veuve le nom de la fée des bords du Rhin, qu'elle leur rappelait par ses goûts et par ses habitudes.

Son costume même ne ressemblait pas à celui des fillettes de son âge; elle y ajoutait toujours quelque bizarrerie, soit dans la façon de tresser sa chevelure noire, soit dans le chapel de fleurs dont elle couvrait sa tête. Suivant sa fantaisie du jour, elle nouait autour de sa taille une ceinture bariolée, ou bien elle la portait en écharpe.

Lory, ainsi l'appelait-on par abréviation du nom de la fée légendaire, était, au dire des habitants du vieux Ferrette, douée de la double nature de ces êtres demi-réels et demi-imaginaires qui participent à la vie commune sans cesser d'appartenir au monde fantastique. Quand on la croyait dans quelque clairière du Burges-Wald, on la rencontrait près de la source sulfureuse dont il semblait qu'elle fût la naïade protectrice. Lory ramenait les moutons égarés, connaissait les herbes salutaires; elle remplissait avec une vélocité prodigieuse l'office de messagère entre les bourgs de Bouxviller, de Fislis, d'Ottingen et de Lutter. Ceux qui l'employaient ainsi, trop pauvres pour la payer de ses peines en monnaie courante, s'acquittaient en dons de laitage, de pain et de légumes. La table de sa mère se trouvait de la sorte suffisamment fournie; en outre, les fagots de brindilles de bois mort ramassés par Lory à la lisière du Burges-Wald, non-seulement alimentaient le foyer, mais encore elle pouvait en céder aux voisins en échange de brasses de laine que sa mère filait et tissait pour les vêtir toutes deux.

Un rude hiver avait cruellement éprouvé l'indigente population du village. La mère de Lory, tombée gravement malade, avait dû garder le lit pendant de longs mois; à peine se levait-elle quelques heures chaque jour depuis que le soleil, réchauffant l'air, épanouissait les fleurs et ramenait les oiseaux chanteurs sur le toit des masures. L'enfant, après avoir servi la convalescente, quittait la maison pour aller vaquer à ses occupations multiples.

Par une belle journée, Lory, revenant de Fislis où elle avait rempli une mission avec sa rapidité habituelle, se sentit lasse de sa course et énervée par l'excès de la chaleur. Comme elle éprouvait un impérieux besoin de repos, elle résolut de le goûter, non pas tranquillement assise ou couchée au pied d'un arbre, comme l'eût fait toute autre fillette, mais bien à la façon des écureuils et des moineaux. Elle grimpa lestement dans un chêne, à la hauteur de deux fortes branches qui se trouvaient justement espacées de manière à lui fournir un double point d'appui pour sa tête et pour ses pieds. Elle s'allongea sur ce hamac aérien, et, protégée par un dôme de rameaux richement feuillus, caressée par la brise, Lory s'endormit d'un sommeil d'enfant auquel s'ajoutait une grande fatigue.

Le matin de ce même jour, l'héritière du comte Ulric, accompagnée de sa nourrice Berthe et de Thekla, une jeune suivante, était sortie à pied du château pour faire sa promenade accoutumée. Afin de se dérober à l'ardeur intolérable du soleil, Odyle se dirigea vers la forêt, dont les allées ombreuses lui offraient de toute part un abri. Avide de fraîcheur, heureuse de sa liberté, elle passa là quelques heures, cueillant des fleurs, épiant dans les buissons les nids d'oiseaux, donnant la chasse aux papillons; puis, lasse et charmée, elle tomba sur un lit de mousse que l'ombre d'un grand chêne garantissait de la chaleur du jour. Peu à peu, sans en avoir conscience, elle se laissa envahir par le sommeil en écoutant l'éternelle harmonie des grands bois. A quelque distance, la nourrice, pieusement agenouillée, récitait des prières pour la chère enfant confiée à sa garde, tandis que Thekla, dont rien n'épuisait l'ardeur juvénile, butinait dans les buissons pour ajouter des conquêtes nouvelles à sa moisson de fleurs.

Tout à coup, la nourrice, qui venait de tourner les yeux vers sa jeune maîtresse, se leva toute droite, et, le corps penché en avant, mais les pieds comme enracinés au sol, elle poussa un cri d'épouvante qui, s'il ne troubla pas le repos d'Odyle, réveilla du moins Lory dans son berceau de feuillage.

Afin d'avoir l'explication du cri de terreur qu'elle venait d'entendre, Lory se coula le long d'une branche, la tête penchée vers le lit de mousse où dormait la fille du comte Ulric; elle aperçut alors, précisément au-dessous d'elle, Odyle paisiblement endormie, puis sa nourrice, la prunelle dilatée, la main étendue, mais tremblante. Berthe désignait un objet effrayant sans doute, mais que Lory ne put pas distinguer d'abord. Bientôt cependant elle comprit la cause de l'effroi qu'éprouvait évidemment la nourrice, et, si courageuse qu'elle fût, Lory frémit aussi de tout son corps.

Une vipère, la tête dressée, l'œil fixe et ardent, rampait avec une lenteur sournoise vers la dormeuse; une seconde de plus, et c'en était fait peut-être de l'héritière de Ferrette. Berthe, trop effrayée, ne possédait pas le sang-froid nécessaire pour agir, et Thekla, occupée de grossir son bouquet, était trop loin pour qu'il lui fût possible d'arriver à temps au secours d'Odyle. Lory, voyant le danger, calcula ses mouvements, et alors, se glissant jusqu'à l'extrémité d'une branche que le poids de son corps fit courber, elle saisit des deux mains le dernier rameau, s'y suspendit un moment, puis, donnant à son élan la direction nécessaire, elle lâcha le rameau de chêne et tomba les deux pieds joints sur le reptile dont son talon écrasa la tête.

Cette fois, le cri de la nourrice fut si éclatant qu'Odyle, réveillée en sursaut, ouvrit les yeux, leva la tête, et sourit en voyant devant elle la petite fée du vieux Ferrette, qui avait eu plus d'une fois part à ses aumônes.

A son réveil, Odyle était loin de se douter du danger qu'elle venait de courir, car Lory, se hâtant de saisir la bête malfaisante, l'avait lancée au loin.

— Chère enfant, disait d'une voix encore tremblante la nourrice agenouillée près d'Odyle, Dieu vous a protégée; oui, Dieu seul, car moi je n'avais plus même l'instinct de donner ma vie pour vous préserver de la mort, et cependant vous alliez mourir.

— Moi? dit Odyle; en vérité, mère Berthe, je ne comprends rien à ce que tu me dis.

— C'est vrai, vous dormiez comme un ange du Seigneur, sans crainte et sans péché. Une vipère était près de vous faire sentir sa morsure; mais Lory aussi était là : c'est elle qui vous a sauvée.

Et la nourrice raconta à Odyle ce qui s'était passé.

— Oh! Lory! s'écria la fille d'Ulric en jetant ses deux bras autour du cou de la courageuse enfant, tu as risqué ta vie pour me préserver de la mort, et cependant tu es plus nécessaire que moi en ce monde; car si je mourais, mon père n'en resterait pas moins le haut et puissant comte de Ferrette, tandis que si tu manquais à ta mère, la pauvre femme manquerait de tout.

— Je ne crains plus cela à présent; car, en souvenir de moi, vous prendriez soin d'elle.

— Sans doute; mais je te dois une récompense pour le service que tu m'as rendu. Voyons, que puis-je faire pour toi?

— Rien, noble demoiselle. Hier, vous avez été géné-

reuse pour nous, je m'en suis souvenue; aujourd'hui nous sommes quittes.

— Si tu ne veux rien pour toi-même, je suppose que tu as quelque chose à désirer pour ta mère?

A ces mots, les yeux de Lory brillèrent d'une soudaine espérance; elle fut sur le point de parler; puis, craintive, intimidée, elle retint les mots qui tremblaient sur ses lèvres.

— Eh bien, Lory? insista Odyle.

— Malgré mes prières et mes soins, répliqua celle-ci, je n'ai pas encore pu obtenir que ma mère fût complétement guérie; si quelqu'un peut lui rendre la santé, c'est vous, noble demoiselle.

— Hélas! répondit la jeune comtesse de Ferrette avec un triste sourire, je n'ai pas le don des miracles.

Lory se dressa sur ses orteils, approcha de l'oreille d'Odyle, à qui elle dit tout bas quelques mots qui firent tressaillir d'effroi la fille du comte Ulric; cependant elle parvint à maîtriser son émotion de terreur, et répondit avec résolution, mais si bas que les deux femmes qui l'accompagnaient ne purent l'entendre : « C'est bien; compte sur moi, je t'attendrai cette nuit. »

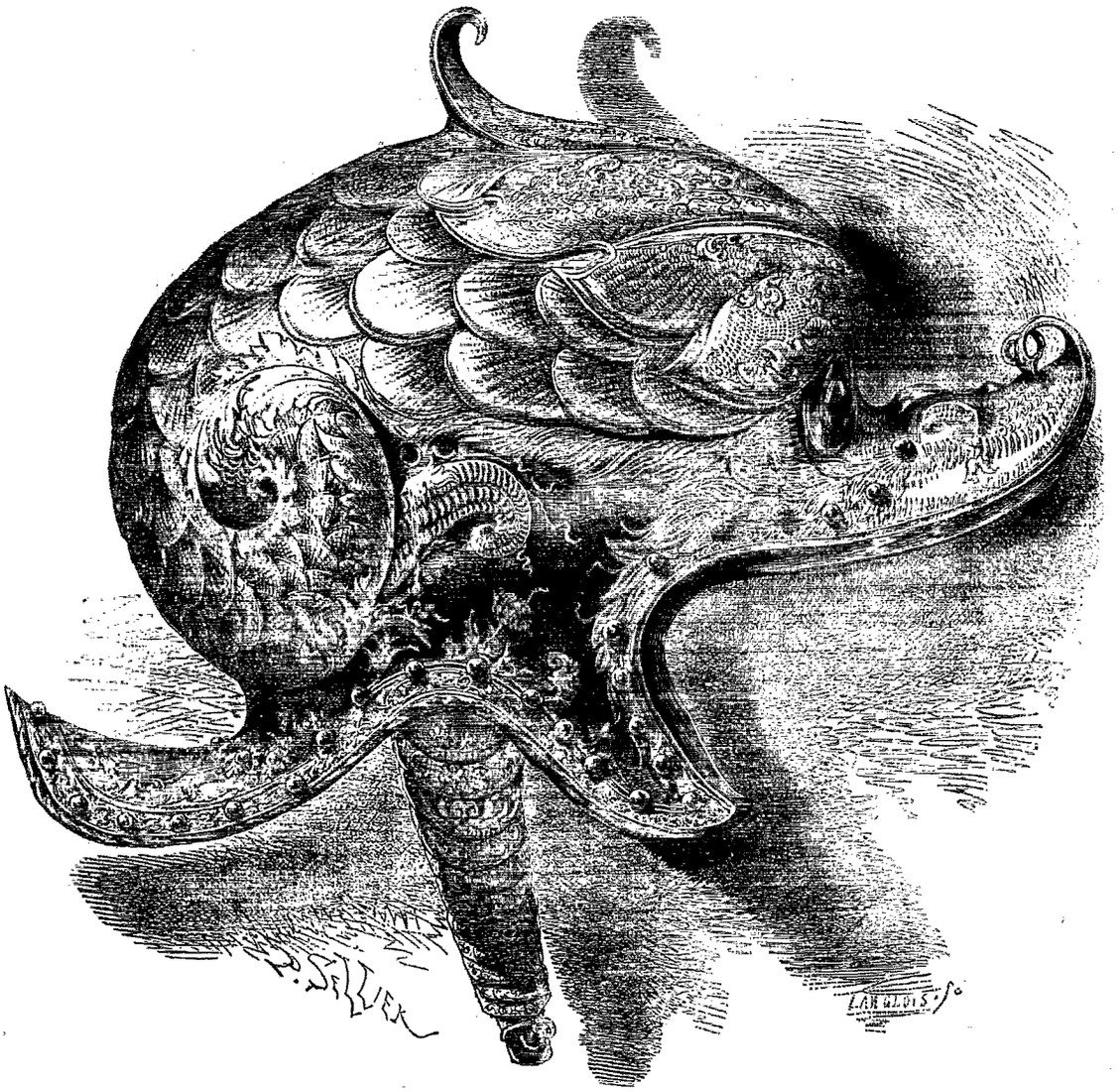
Par bonté d'âme, Odyle voulut que l'on cachât à son père l'événement de la forêt; elle connaissait assez bien le comte de Ferrette pour être certaine qu'à cette nouvelle il se montrerait plus furieux contre la nourrice et la suivante qui l'avaient laissée exposée à un tel danger que reconnaissant envers l'enfant qui s'était dévouée pour la sauver, et qu'il penserait moins d'abord à récompenser celle-ci qu'à punir cruellement les autres.

La suite à la prochaine livraison.

CASQUES DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Il y a dans l'histoire des casques un fait curieux à constater : c'est que le nom par lequel on désigne d'une façon générale ce genre d'armure fut à peu près ignoré de l'âge chevaleresque où l'on en fit surtout usage. Écoutons un moment l'archéologue ingénieux qui en a si bien tracé la monographie. Les définitions de M. N.-L. Allou ont été adoptées par l'Europe savante :

« Le mot *casque* (en latin, *cassis* et *galea;* en basse latinité, *cassicum*) indique dans notre langage actuel une certaine partie de l'équipement militaire dont la destination est de préserver la tête des combattants; c'est, avec

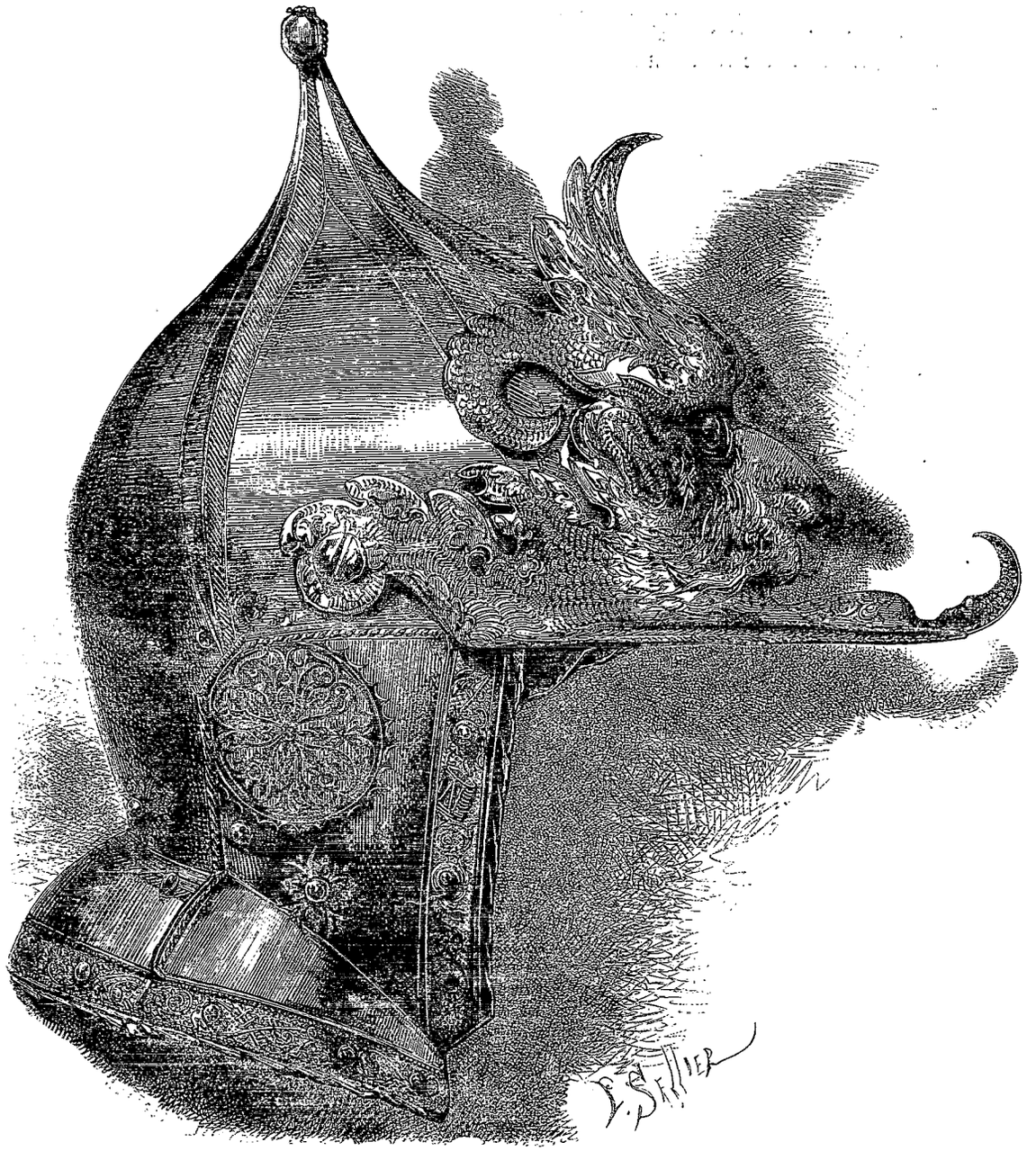


Armeria real de Madrid. — Casque figurant un dauphin. — Dessin de Sellier, d'après une photographie de J. Laurent.

la cuirasse, bien peu usitée aujourd'hui, tout ce qui nous est resté de ces vieux harnais de la chevalerie... Il est à remarquer que le mot *casque* est d'une date assez récente dans notre langue et ne se trouve même pas dans la plupart des écrivains du seizième siècle. Il est remplacé d'ordinaire, comme dans Brantôme, par exemple, par

ceux d'*armet*, *salade*, *bourguignote*, *morion;* il l'était plus anciennement par celui de *heaume* ou *hiaume*. » (1)

M. Allou affirme, avec non moins de vérité, que le heaume usité dans le cours des quatorzième, quinzième et seizième siècles est une coiffure militaire dont on a affublé sans distinction tous les guerriers célèbres qui ont vécu depuis Charlemagne jusqu'à Henri IV; il ajoute, et nous croyons devoir le rappeler avec lui, que cette habi-



Armeria real de Madrid. — Bourguignote de forme conique, du seizième siècle. — Dessin de Sellier, d'après une photographie de J. Laurent.

tude a été si générale qu'on ne saurait excepter de ce reproche les grandes compositions, d'ailleurs si recommandables, de Walter Scott, dont on se plut à vanter, non sans quelque raison, les recherches sur le costume.

L'époque de la renaissance fut celle où le casque se para de toutes les splendeurs d'un luxe qu'ignorait le temps, plus austère, où l'on pratiquait les vertus réelles de la chevalerie. On n'eût pu dire déjà en ce temps ce que le bon Joinville dit de son héros : « Il alla devers les Sarrazins, sa curasse vestue, son *chappel de fer* sur la teste et son espée sous l'esselle. » Les orfévres et les entailleurs épuisaient ce qu'il y avait de plus riche et de plus délicat pour construire un casque dont un seul coup de hache d'armes brisait les vains ornements. Il y avait toutefois, en ce temps, les heaumes et les bourguignotes de combat; puis venaient naturellement les casques de tournoi, dont on voit encore aujourd'hui de si brillants spécimens. François Ier, Maximilien, Charles-Quint, Philippe II, Jean d'Autriche, et tant d'autres, se faisaient remarquer par le choix de ces casques splendides auxquels avaient travaillé les artistes les plus experts de leur temps.

Au seizième siècle, les papes n'avaient pas trouvé encore de cadeaux plus convenables à offrir aux principaux souverains de l'Europe que certains casques de luxe, destinés à briller surtout dans les tournois. Les nos 1064 et

(1) Voy. *Études sur les casques du moyen âge.* Extrait d'un ouvrage inédit sur les armes et les armures du moyen âge, par C.-N. Allou, ingénieur en chef des mines; inséré dans les *Mémoires des antiquaires de France,* nouv. série, année 1835, t. Ier.

1167 de *l'Armeria real* de Madrid rentrent dans cette catégorie. Bien qu'on ignore quels sont les souverains pontifes qui les ont fait exécuter, ils portent des devises gravées en latin qui sont d'accord avec leur origine. Sur le premier, on lit : *Memento mei Domine;* et sur l'autre : *Præcingite vos armaturam fidei.* Plusieurs de ces casques, provenant de la munificence romaine et imités des formes antiques, subsistent encore et sont de vrais chefs-d'œuvre.

La forme contournée et toujours bizarre que les anciens attribuaient au dauphin, le sauveur légendaire d'Arion de Méthymne, semble avoir prévalu au seizième siècle pour l'ornementation des casques de tournoi. Charles-Quint en possédait un richement ciselé que l'on conserve encore, et quelques seigneurs français, qui par cet emblème prétendaient faire sans aucun doute leur cour à l'héritier présomptif de la couronne de France, en adoptèrent le symbole par une tout autre raison. L'agencement de cet être fantastique semble avoir offert au ciseleur des ressources infinies pour mettre en relief l'habileté de son ciseau. Cette tête difforme, aux yeux proéminents; ce corps qui se contourne comme celui du serpent, et que l'on revêt à plaisir d'écailles dorées, tout cela était fort admiré en champ clos par les dames, surtout quand on apprenait que ces brillantes ciselures provenaient d'un Cristoval de Friesleva ou d'un Francisco de Negrolis.

La France n'était nullement en arrière des autres nations sur ce point, et elle possédait des artistes qu'elle pouvait opposer à ceux de l'Espagne et de l'Italie. Un de nos archéologues normands les plus renommés, feu M. Pluquet, de Bayeux, possédait un morion de ce genre datant de l'année 1570, et portant une tête de dauphin dont le travail était admirable, mais dont les écailles avaient perdu leur dorure. (1)

L'étude sur les heaumes et sur les casques que devait compléter M. Allou, le grand travail sur les armures du docteur Meyrick, celui de D. Ignacio d'Abadia, renferment sur les bourguignotes tous les renseignements que l'on peut désirer; leur nom seul constate leur origine, et leurs variétés sont nombreuses. Celle que reproduit notre gravure paraît remonter à l'année 1550, et elle offre aux regards un oiseau fantastique que l'artiste a voulu rendre effrayant. Lorsqu'il parle de ces emblèmes zoologiques, M. Allou fait remarquer que leur emploi remontait à la plus haute antiquité. En adoptant cet usage, qui explique assez bien les fables d'Amoun de Géryon et de tant d'autres, on avait évidemment pour but d'ajouter à la terreur que le guerrier s'efforçait d'inspirer à son ennemi. Nous ajouterons que les anciennes armures de tête en usage chez les Chinois et les Japonais n'offrent un aspect si monstrueux qu'en raison du principe dont M. Allou met en avant l'origine.

Comme cet archéologue le fait très-bien observer, ce fut surtout au seizième siècle qu'on adopta l'usage des aigrettes démesurées, des plumets multicolores, des longs panaches, composés de plumes flexibles, qui s'attachaient à la sommité du heaume ou bien à celle de la bourguignote, et qui retombaient en masses ondoyantes sur la cuirasse richement ornée du combattant. Si l'on s'en rapporte à Ginez Perez de Hita, cette parure équestre nous venait surtout des Mores de Grenade et servait à distinguer l'ordre des quadrilles dans les tournois (2). Ceci nous reporte, du reste, à la fin du quinzième siècle et peut donner la preuve que l'usage des panaches aux couleurs variées remontait beaucoup plus haut. Pour dire toute la vérité, cependant, cette parure guerrière n'apparaît sur aucun des bas-reliefs qui représentent les victoires des chrétiens, alors que les musulmans furent battus à Ronda, à Lonja, à Montefrio, à Velez-Malaga, à Almeria, et enfin à Grenade; c'était un ornement réservé surtout pour augmenter la splendeur des tournois.

Si l'on ajoute foi à certaines chroniques, et si l'on en croit surtout quelques historiens espagnols, François Ier était très-attaché à ce genre de faste, même en campagne. Voici ce que dit à ce sujet un document inédit publié en Espagne, et que l'on doit à un certain Juan de Osnayo. Après avoir décrit minutieusement l'armure du roi de France, il ajoute : « Il portait sur son armet une plume jaune et violet foncé, et son panache tombait jusque sur la croupe du cheval, et d'entre les plumes sortait une banderole d'étoffe de soie violette, avec une grande F dorée, et autour du petit ruban se lisait la devise suivante : *Cette fois et non plus*, parce que, après cette bataille gagnée, il se croyait maître de l'Italie. »

(1) Voy. Dubois et Marchais. *Catalogue*. Quatre livraisons seulement de ce travail ont paru en 1807, sous le titre de *Dessins des armures complètes du Musée d'artillerie*.

(2) « Todas las plumas y penachos eran blancos y encarnados... el » penacho era de plumas blancas y moradas, etc., etc. » Les Mores de Grenade, dont le luxe était devenu proverbial, faisaient venir de leurs possessions en Afrique les plumes d'autruche dont ils ornaient leurs casques et qu'ils faisaient porter à la têtière de leurs chevaux.

DE LA DISCRÉTION.

Pour une fois qu'on vous demande le secret en termes formels, il en est cent où, sans qu'on vous le dise, les circonstances vous en font un devoir. Tout ce qu'un ami vous communique à titre d'ami n'est confié qu'à vous seul. La plupart des paroles qu'un ami laisse échapper devant vous dans une heure de tristesse, dans un mouvement de colère, ou quand son cœur s'épanche, doivent vous rester sacrées. Dans sa soif de sympathie, il vous a parlé comme si vous étiez son âme.

Raconter une conversation privée, c'est quelquefois d'une grande perfidie; si ce n'est une perfidie, c'est souvent une imprudence ou une preuve d'irréflexion; car on ne rapporte d'ordinaire qu'une partie des paroles qu'on a entendues, et quand même elles seraient aussi exactement citées que possible, elles peuvent encore prêter aux interprétations fausses, ne fût-ce qu'elles ne sont pas prononcées avec le même accent. C'est ainsi qu'un mot est susceptible de sens divers, lorsqu'il est séparé de ce qui le précède ou de ce qui le suit.

Il est peu de conversations où les esprits ne s'ouvrent, dans quelque proportion, à des confidences réciproques. De plus, à ces confidences proprement dites s'ajoutent presque toujours certaines réflexions d'une nature particulière, quoique non confidentielles, qui sont faites uniquement en vue des personnes présentes. C'est à elles qu'on s'adresse, ou à celles d'entre elles qui pensent d'une certaine manière, et on compte que l'on sera compris. — Il en résulte qu'un homme montre peu de discernement ou de dignité quand il s'en va répétant à droite et à gauche, sans scrupule, tout ce qu'il a entendu dire; car il semble admettre par là qu'on ne l'a honoré d'aucune sorte de confiance, et que les choses dites en sa présence l'auraient été tout aussi bien à haute voix sur une place publique, exactement dans les mêmes termes, et n'importe à quel moment. En d'autres termes, il se traite de premier venu : réputation que personne, ce me semble, ne saurait ambitionner.

On trouve, d'autre part, des personnes qui, réservées avec exagération, font sans raison des mystères à propos de tout : le moins qu'on puisse leur reprocher, c'est la

faiblesse de cette manière d'agir, qui peut résulter d'un caractère naturellement timide, d'un tempérament porté au soupçon, ou de ce fait qu'on a souvent été trompé ou opprimé. Mais quelle qu'en soit la cause, cette habitude est aussi un travers. De même qu'il y a des gens dont toute la force morale se réduit à la ruse, de même on peut dire que la prudence de ces personnes est tout entière dans cette sorte de réserve craintive. Celui qui ne sait pas quand, jusqu'à quel point, et en qui il faut avoir confiance, peut avoir raison, après tout, de ne presque jamais penser ouvertement et de vivre ainsi sous une sorte de voile; il ne saurait, peut-être, suivre une route plus sûre : je ne voudrais sous aucun prétexte l'en faire dévier; mais il ne faut pas qu'il prenne cette nécessité de son caractère ou cette imperfection de son jugement pour de la sagesse.

Ce n'est point seulement avec des nuances de candeur ou de prudence qu'on apprend à mélanger, dans d'heureuses proportions, la franchise et la retenue. On y arrive surtout par la droiture des intentions, et en s'éclairant d'une sollicitude sérieuse et discrète pour les sentiments du prochain. C'est là seulement ce qui nous enseigne ce que nous pouvons faire connaître, ou ce que nous devons tenir secret dans nos sentiments, nos pensées ou nos intérêts, et de même, quant aux paroles d'autrui, ce qu'il est permis d'en répéter et ce qu'il faut en taire.

Une nouvelle vient à se répandre : si nous disons qu'elle nous avait été autrefois confiée à titre de secret, peut-être commettons-nous même alors une grave indiscrétion. Réfléchissez à cette remarque, et vous la trouverez juste.

Les gens orgueilleux et froids sont en général des confidents assez sûrs.

Ceux qui ont dirigé des affaires importantes exigeant le silence ont, selon toute probabilité, acquis l'habitude de la discrétion.

On peut se demander par curiosité lequel des deux, d'un sot ou d'un vaniteux, est d'ordinaire le plus empressé à ébruiter les secrets. A vrai dire, ils paraissent être presque aussi dangereux l'un que l'autre.

Certains individus semblent se croire assez discrets s'ils ne communiquent ce qu'on leur dit que par insinuation; mais pourquoi parlent-ils, si ce n'est parce qu'ils savent bien qu'ils seront compris de ceux qui ont quelque perspicacité!

Il est encore une classe de personnes auxquelles il est imprudent de confier un secret : celles-là ne se vanteront point de le connaître, elles ne sont point vaines; elles ne le laisseront pas échapper sans s'en douter, elles ne sont point sottes; elles ne s'en serviront point par intérêt, elles ne sont point perfides; non, mais ce sont des âmes naïves, placides, qui, ne pensant que du bien de tout le monde, ne comprennent point quel mal elles peuvent faire en répétant ce qu'on leur a dit.

Il faut faire attention même aux petits secrets. Ceux auxquels vous les avez confiés peuvent croire les avoir assez bien gardés s'ils se sont imposé le silence un peu de temps, surtout si rien dans ces secrets ne leur rappelle les recommandations qui peuvent les avoir accompagnés.

Du reste, considérez qu'il est souvent d'un intérêt bien entendu de ne pas s'ouvrir sans réserve, en toutes circonstances, même à ses amis les meilleurs et les plus sûrs; il n'est pas prudent de nous exposer à ce qu'on nous rappelle nos soucis après que nous les avons résolûment mis de côté. Peu de personnes ont le tact nécessaire pour savoir quand il faut se taire, et quand il faut offrir des conseils ou témoigner de la sympathie.

Notez enfin que vous pouvez être très-indiscret vous-même par trop de confiance. — Il n'est pas généreux de confier inutilement un secret à quelqu'un qui aura de la peine à le garder, ou qui aura peut-être à encourir plus tard des reproches lorsqu'on découvrira que vous l'avez pris pour confident. Quelque besoin que vous ayez de conseils ou de sympathie, c'est souvent de l'égoïsme que de vous laisser entraîner à mêler les autres à vos peines. Il y a autant de responsabilité morale à confier ses propres secrets qu'à se charger de ceux d'autrui. Observer une juste mesure est une loi que doit s'imposer toute âme délicate et élevée. (1)

UN PSAUME DE VIE.

RÉPONSE DU JEUNE HOMME AU PSALMISTE.

TRADUIT DE LONGFELLOW.

Ne me dites pas, dans vos chants désespérés : « La vie n'est qu'un vain songe! L'âme qui sommeille est morte, et les choses ne sont pas ce qu'elles semblent. »

La vie est réelle! la vie est chose sérieuse! et le tombeau n'en est pas le terme : « Poussière tu es, et tu retourneras à la poussière »; ce mot n'a pas été dit pour l'âme.

Jouir, souffrir, ce n'est pas là notre fin, ni même notre voie. Notre destinée, la voici : Agir, afin que le jour qui commence nous trouve plus avancés que la veille.

Sur le vaste champ de bataille du monde, au bivouac de la vie, ne sois pas comme le muet bétail que le pâtre chasse devant lui; sois un héros dans la lutte!

Ne compte pas sur l'avenir, si souriant qu'il soit. Que le passé enterre ses morts, lui qui est mort aussi. Agis, agis dans le présent, qui est la vie, avec un cœur dans ta poitrine et Dieu au-dessus de ta tête.

Les vies des grands hommes sont là pour nous rappeler qu'il dépend de nous de rendre notre vie sublime, et de laisser en partant l'empreinte de nos pas sur les sables du temps.

Ces empreintes, peut-être un autre, naviguant sur l'océan de la vie, un frère naufragé et désespéré, les apercevra et reprendra courage.

Debout donc! debout et à l'œuvre! avec un cœur capable de tout souffrir du destin; toujours achevant une œuvre, toujours en poursuivant une autre, apprenons à lutter et à attendre!

TALONNIERS.

C'était le nom d'une profession aux seizième et dix-septième siècles. Le nombre des personnes qui se faisaient chausser avec de hauts talons de bois était assez considérable pour que l'on pût bien gagner sa vie avec cette fabrication. Il y avait beaucoup de « talonniers » dans les paroisses de Saint-Eustache et de Saint-Nicolas-des-Champs, à Paris.

ESPAGNE, HISPANIA.

ÉTYMOLOGIE NOUVELLE.

M. d'Avezac, connu depuis longtemps dans le monde savant pour ses recherches ingénieuses, donne une explication tout à fait nouvelle du nom de l'Espagne. Il rappelle d'abord que les Ibères (et probablement aussi les Ligures) ont constitué l'une des premières assises de la population péninsulaire, et qu'immédiatement au-dessus une couche de Perses s'est superposée. Pline et Salluste l'affirment d'après des auteurs plus anciens : Varron et les

(1) Traduit librement de l'ouvrage de Helps intitulé : *Essays, written in the intervals of business.*

livres puniques attribués à Hiemsal. Or, dans le persan vulgaire, *Esp* signifie cheval, et *Espân*, chevaux. De là aurait découlé naturellement *Espania*, pays de chevaux.

Strabon constate, en effet, que l'Espagne abondait en chevaux sauvages, comparables à ceux des Parthes pour la rapidité, la solidité et la docilité au dressage. Polybe, Posidonius, Varron, fournissent aussi des témoignages à l'appui. En outre, les divers types de médailles ibériennes présentent presque invariablement au revers soit un cheval libre, soit un cavalier armé; en sorte que le cheval, monté ou non monté, est pour les numismates un insigne avéré de l'Espagne. Et ceci remet en mémoire le nom de la capitale de la Perse, Ispahan, qui a tant d'analogie avec celui d'Hispania, et se traduit par « cavaliers » ou « cavalerie. »

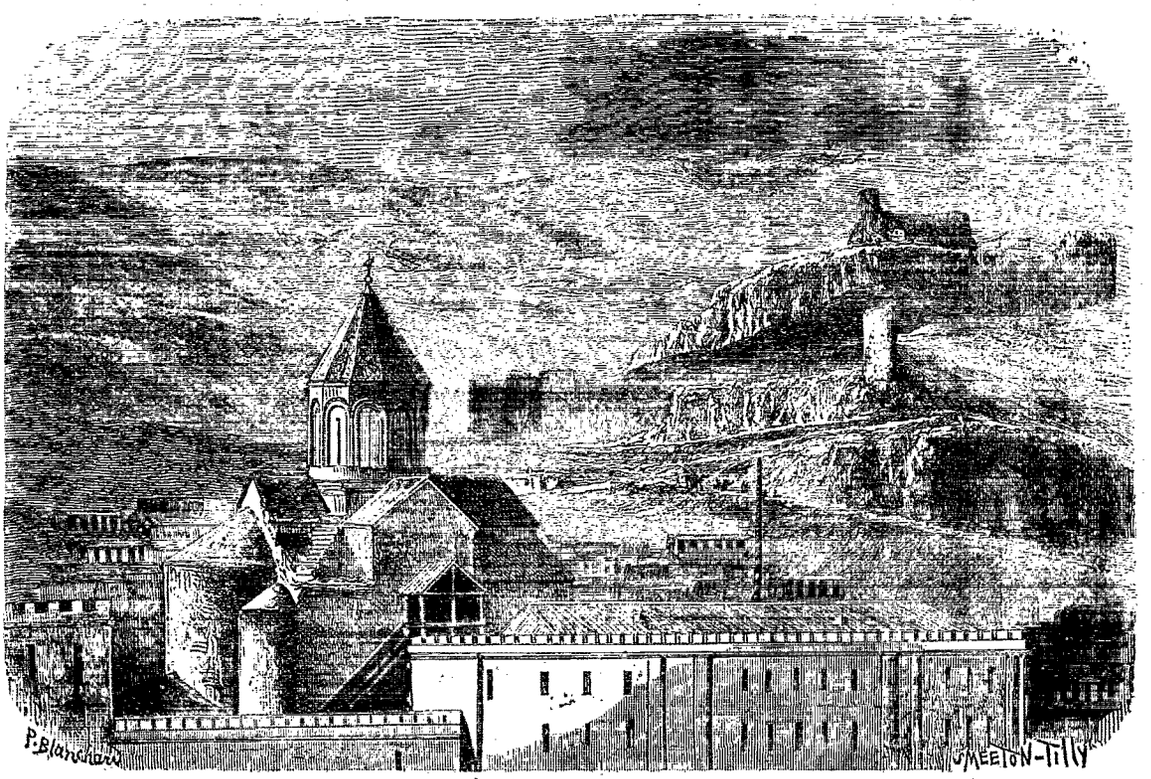
Ainsi les colons puniques en Espagne, soit tyriens, soit carthaginois, auraient reçu des Perses, leurs devanciers, l'appellation du pays, et les Romains l'auraient prise à leur tour de ces colons.

Cette étymologie simple, nette, significative, paraît plus acceptable que toute autre; toutefois, l'auteur se défend d'attacher trop d'importance à ce qu'il qualifie lui-même d'aventureuses conjectures : il conseille de n'y prêter attention qu'à la condition de s'en défier.

L'ÉGLISE DE MTSKETA (1)

(RUSSIE D'EUROPE MÉRIDIONALE).

Mtsketa, bourgade située à seize kilomètres de Tiflis, sur une pointe de terre formée par l'angle du confluent de la Koura et de l'Aragwie, fut aux temps anciens la capitale de la Géorgie. Son église est célèbre. On y couronnait les rois de la Géorgie, et c'était aussi là qu'on déposait leurs restes; c'était leur Saint-Denis; ils y sont ensevelis sous des pierres mêlées au pavé où s'agenouillent les fidèles. Un savant français, qui a consacré sa vie à l'étude de l'histoire de la langue géorgienne, M. Brosset, a recueilli et traduit ce que les inscriptions de ces tombes ont encore de lisible. Les monuments funéraires



Église de Mtsketa, près de Tiflis. — Dessin de Ph. Blanchard.

des deux derniers rois de Géorgie, Héraclius et son fils Georges XI (mort en 1799), sont placés des deux côtés de l'iconostase (1) : on les a retrouvés sous l'empereur Alexandre. L'église elle-même, qui date du commencement du quinzième siècle, a été en partie reconstruite en 1722. Son architecture intéresse en ce qu'elle offre un modèle exact du style géorgien. Sa pierre est une espèce de porphyre vert rougeâtre. Ses murailles sont décorées de figures d'anges volant dans une attitude renversée, de figures d'animaux et de ceps de vigne. Selon la tradition, la sœur du centurion Longin, qui assista à la mort de Jésus-Christ, aurait été ensevelie dans un souterrain de cette église. Longin avait reçu dans le partage des vêtements la robe sans couture : il la donna à sa sœur qui s'en enveloppa et mourut de saisissement, en adressant des reproches à son frère. On voulut lui enlever cette robe (le *khiton*), mais on ne put y réussir, et on la déposa ainsi vêtue dans sa tombe.

Des murs crénelés forment l'enceinte où s'élève l'église, au milieu des ruines de l'ancien monastère et de la demeure des patriarches.

Les restes de deux anciennes forteresses qui dominaient Mtsketa sont encore debout de chaque côté de la Koura.

A peu de distance du village, les parois du rocher sont percées, à une assez grande hauteur, de portes conduisant, dit-on, à des tombeaux d'adorateurs du Feu. (2)

(1) Dans les églises grecques, sorte de grand écran chargé d'images de saints, à trois portes. Ces portes se ferment lorsque le prêtre accomplit certains mystères.

(1) Mtskett, Mtsket.

(2) Voy. *Lettres sur le Caucase*, par M. de Gille; — *Voyage archéologique en Transcaucasie*, par M. Brosset.

UN BAC JAPONAIS.



Salon ; Peinture. — Le Bac japonais, par Lenoir. — Dessin de Yan' Dargent.

Où vont cette gracieuse jeune femme si gentiment parée et ses trois suivantes? A une fête, sans doute. Voici là-bas un temple; il y a foule sous les *toris*; les toris sont des portes sacrées bien simples : ils se composent de

deux grands piliers inclinés réunis par deux traverses horizontales dont la supérieure a ses deux extrémités légèrement recourbées vers le ciel. Les toris annoncent toujours le voisinage d'un édifice religieux. Quelle est la fête? celle des Chrysanthèmes, qu'on célèbre le neuvième jour du neuvième mois et où de toutes parts on effeuille ces belles fleurs? Est-ce la fête du mois suivant, où l'on va cueillir des bouquets sur les frais rivages du Sumida-Gawa? ou encore celle du dieu des eaux? Mais n'est-ce point plutôt celle du onzième mois, qu'on appelle « la fête des Femmes mariées »? Le quinzième jour est surnommé « la Traversée du fleuve », en raison d'une solennité qui symbolise la fuite du temps.

Ce serait une longue liste que celle de toutes les fêtes japonaises. « Les *matsouris*, ou kermesses des temples du Japon, dit un voyageur, rendent au gouvernement de ce pays un service qui serait fort apprécié en Europe : elles le déchargent du souci d'amuser ses sujets. » Il n'est pas de peuple qui aime plus les distractions, les plaisirs, les réjouissances publiques; il en a inventé de toutes parts et pour tout le cours de l'année. On ne peut pas dire cependant qu'il soit de sa nature oisif et paresseux; il est, au contraire, assez actif et assez laborieux pour s'être toujours maintenu à un degré de bien-être et de civilisation qui pourrait faire envie à plus d'une partie de l'Europe; mais il a un besoin invincible de gaieté, et, du reste, il a le bon esprit d'en trouver partout. Croyez-vous, par exemple, que ces sept nageurs qui ont de l'eau jusqu'aux yeux et font voler sur le fleuve, comme à tire-d'aile, l'aimable groupe, songent à se plaindre de la fatigue et à gémir? Qui aurait en face de soi leurs visages, les verrait rire, et, dès que leurs bouches paraîtraient, les entendrait rire, plaisanter, ou se faire des compliments.

En ce moment, de grandes réformes s'accomplissent au Japon : on y échange les institutions anciennes; on y introduit la législation française. Il faut espérer que ces nouveautés viennent à propos et serviront sérieusement aux progrès des Japonais. On fera fort bien d'éclairer ce peuple, de le moraliser, de le rendre plus capable de s'associer à tous les travaux européens; mais, s'il se peut, qu'on ne lui enlève pas sa gaieté!

LA PLANÈTE MARS ET SA GÉOGRAPHIE,

D'APRÈS LES DERNIÈRES OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

Fin. — Voy. p. 39.

Nous parlons des végétaux de Mars, des neiges de ses pôles, de ses mers, de son atmosphère et de ses nuages, comme si nous les avions vus. Sommes-nous autorisé à créer toutes ces analogies? En réalité, nous ne voyons que des *taches* rouges, vertes et blanches, sur le petit disque de cette planète : le rouge représente-t-il bien la terre ferme? le vert est-il bien de l'eau? le blanc est-il bien de la neige?

Oui, maintenant nous pouvons l'affirmer. Pendant deux siècles on s'est mépris sur les taches de la Lune, que l'on prenait pour des mers, tandis que ce ne sont que d'immobiles déserts, plages désolées où nulle brise ne souffle jamais et que nul mouvement ne saurait animer. Mais nous ne sommes pas dans le même cas pour l'interprétation des taches de Mars. Voici pourquoi :

L'aspect *invariable* de la Lune ne nous montre jamais le plus modeste nuage à sa surface, et les occultations d'étoiles n'y décèlent pas la plus légère trace d'atmosphère. L'aspect de Mars, au contraire, *varie* sans cesse. Des taches blanches se déplacent sur son disque, modifiant trop souvent sa configuration apparente. Ces taches ne peuvent être que des *nuages*. Les taches blanches de ses pôles augmentent ou diminuent suivant les saisons, exactement comme nos glaces circumpolaires terrestres, qui offriraient précisément le même aspect et les mêmes variations à un observateur placé sur Vénus. Donc ces taches blanches polaires martiales sont, comme les nôtres, de l'eau glacée. Chaque hémisphère de Mars est plus difficile à observer pendant son hiver que pendant son été, étant souvent couvert de nuages sur sa plus grande partie : c'est précisément aussi ce qui se présenterait pour la Terre à notre observateur placé sur Vénus; tout le monde sait que le ciel est plus souvent couvert en hiver qu'en été, et qu'il y a des semaines entières où les brouillards et les nuages nous cachent la vue du ciel. Mais les nuages de Mars, à quelle cause sont-ils dus? Évidemment, comme les nôtres, à l'évaporation de l'eau. Et les glaces? Évidemment aussi à la congélation de l'eau. Mais, est-ce la même eau qu'ici? Il y a quelques années, cette question fût restée insoluble. Aujourd'hui, il est possible de la résoudre.

Nous avons déjà parlé dans le *Magasin pittoresque* de l'analyse spectrale de la lumière. Or, ses merveilleux procédés ont été appliqués à l'étude des planètes principalement par le savant physicien anglais Huggins.

Les planètes réfléchissent la lumière qu'elles reçoivent du Soleil; lorsqu'on examine le spectre de leur lumière, on retrouve le spectre solaire, comme s'il était réfléchi par un miroir. En dirigeant le spectroscope sur Mars, on constate d'abord dans les rayons lumineux émis par cette planète une identité parfaite avec ceux qui émanent de l'astre central de notre système. Mais en employant des méthodes plus minutieuses, M. Huggins trouva, pendant les dernières oppositions de la planète, que le spectre de Mars est traversé, dans la zone orangée, par un groupe de raies noires *coïncidant avec les lignes qui apparaissent* dans le spectre solaire *au coucher du soleil*, quand la lumière de cet astre traverse les couches les plus denses de notre atmosphère. Or, ces raies révélatrices sont-elles causées par notre propre atmosphère? Pour le savoir, on dirigea le spectroscope vers la Lune, qui se trouvait alors plus près de l'horizon que la planète. Si les raies dont il s'agit étaient causées par *notre* atmosphère, elles auraient dû se montrer dans le spectre lunaire comme dans celui de Mars, et même avec plus d'intensité. Or, elles n'y furent même pas visibles. Donc elles appartenaient évidemment à l'atmosphère de Mars.

Ainsi l'atmosphère de Mars ajoute ses caractères particuliers à ceux du spectre solaire, caractères établissant que cette atmosphère est analogue à la nôtre. Mais quelle est la substance atmosphérique qui produit ces lignes accusatrices? En examinant leur position, on constate qu'elles ne sont pas dues à la présence de l'oxygène, de l'azote ou de l'acide carbonique, mais à la vapeur d'eau. Donc il y a de la vapeur d'eau dans l'atmosphère de Mars, comme dans la nôtre. Les taches vertes de ce globe sont bien des mers, des étendues d'eau analogues aux eaux terrestres. Les nuages sont bien des vésicules d'eau comme celles de nos brouillards, les neiges sont de l'eau solidifiée par le froid. Il y a plus, cette eau révélée par le spectroscope étant de même composition chimique que la nôtre, nous savons qu'il y a là aussi de l'oxygène et de l'hydrogène.

Ces documents importants nous permettent de nous former une idée de la météorologie martiale, et de voir en elle une reproduction très-ressemblante à celle de la planète que nous habitons. Sur Mars comme sur la Terre, le Soleil est l'agent suprême du mouvement et de la vie; là, comme ici, son action détermine des résultats analogues. La chaleur vaporise l'eau des mers et l'élève dans les hau-

teurs de l'atmosphère. Cette vapeur d'eau revêt une forme visible par le même procédé qui produit nos nuages, c'est-à-dire par des différences de température et de saturation. Les vents prennent naissance par ces mêmes différences de température. On peut suivre les nuages emportés par les courants aériens sur les mers et les continents, et maints observateurs ont pour ainsi dire déjà photographié ces variations météoriques.

Si l'on ne voit pas encore précisément *la pluie tomber* sur les campagnes de Mars, on la devine du moins, puisque les nuages se dissolvent et se renouvellent. Si l'on ne voit pas non plus la neige tomber, on la devine aussi, puisque, comme chez nous, le solstice d'hiver y est entouré de frimas. Ainsi, il y a comme ici une circulation atmosphérique, et la goutte d'eau que le soleil dérobe à la mer y retourne après être tombée du nuage qui la recélait. Il y a plus : quoique nous devions nous tenir solidement en garde contre toute tendance à créer des mondes imaginaires à l'image du nôtre, cependant celui-là nous présente comme dans un miroir une telle similitude organique qu'il est difficile de ne pas aller encore un peu plus loin dans notre description.

En effet, l'existence des continents et des mers nous montre que cette planète a été comme la nôtre le siége de mouvements géologiques intérieurs, qui ont donné naissance à des soulèvements de terrains et à des dépressions. Il y a eu des tremblements et des éruptions modifiant la croûte primitivement unie du globe. Par conséquent, il y a des montagnes et des vallées, des plateaux et des bassins, des ravins escarpés et des falaises. Comment les eaux pluviales retournent-elles à la mer? Par les sources, les ruisseaux, les rivières et les fleuves. Ainsi, il est difficile de ne pas voir sur Mars des scènes analogues à celles qui constituent nos paysages terrestres : ruisseaux gazouillants courant dans leur lit de cailloux dorés par le soleil, rivières traversant les plaines ou tombant en cataractes au fond des vallées, fleuves descendant lentement à la mer sur leur lit de sable fin. Les rivages maritimes reçoivent là comme ici le tribut des canaux aquatiques, et la mer y est tantôt calme comme un miroir, tantôt agitée par la tempête; seulement elle n'y est jamais animée du mouvement périodique du flux et du reflux, puisqu'il n'y a point de lune pour le produire. Du moins, les marées causées par l'attraction solaire n'y sont pas aussi sensibles que celles qui sont déterminées chez nous par l'attraction combinée des deux astres.

Ainsi, voilà dans l'espace, à quelques millions de lieues d'ici, une terre presque semblable à la nôtre, où tous les éléments de la vie sont réunis aussi bien qu'autour de nous : eau, air, chaleur, lumière, vents, nuages, pluies, ruisseaux, vallons, montagnes. Pour compléter la ressemblance, nous remarquerons encore que les saisons y ont à peu près la même intensité que sur la Terre, l'axe de rotation du globe étant incliné de 27 degrés (l'inclinaison est de 23 degrés pour la Terre). La durée du jour y est de 40 minutes supérieure à la nôtre. Devant cet ensemble, est-il possible un instant de s'arrêter à la constatation de ces éléments et de ces mouvements, sans songer aux effets qu'ils ont dû et qu'ils doivent produire? Les conditions physico-chimiques qui ont donné naissance aux premiers végétaux apparus à la surface de notre globe étant réalisées là-bas comme ici, comment auraient-elles pu se trouver en présence sans agir d'une manière ou d'une autre! Sous quel prétexte scientifique pourrions-nous imaginer un empêchement arbitraire à la réalisation de ces résultats? Il faudrait, en effet, une interdiction incompréhensible, un véto suprême, quelque chose comme un miracle permanent d'anéantissement, pour empêcher les rayons du soleil, l'air, l'eau et la terre (ces quatre éléments devinés par les anciens), d'entrer à chaque instant dans l'évolution organique. Tandis que la moindre gouttelette d'eau se peuple ici de myriades d'animalcules, tandis que l'océan est le séjour de milliers d'espèces végétales et animales, quels efforts ne faudrait-il pas à la raison pour imaginer qu'au milieu de pareilles conditions vitales le monde dont nous nous occupons puisse rester éternellement à l'état d'un vaste et inutile désert?...

Telles sont nos connaissances physiques et chimiques sur la planète Mars. Nous pouvons les compléter par l'examen de ses conditions mécaniques particulières, telles que son poids, son volume, sa densité, et l'intensité de la pesanteur à sa surface.

Le diamètre de Mars est à celui de la Terre dans la proportion de 5 à 8, c'est-à-dire qu'il est presque moitié plus petit; il est de 1 654 lieues, celui de la Terre est de 3 184. La surface de Mars, par conséquent, est deux fois et demie moins étendue que celle de la Terre. Le poids total de la planète, ou sa masse, est seulement le dixième du poids total de notre globe. D'après les mesures prises à l'Observatoire de Paris, l'aplatissement polaire de ce globe est assez prononcé, car il égale $^1/_{35}$.

La densité moyenne des matériaux qui composent cette planète est inférieure à celle des matériaux constitutifs de notre globe; elle est de 71 pour 100. Il résulte de cette densité et des dimensions de Mars que le poids des corps est extrêmement léger à sa surface. Ainsi, l'intensité de la pesanteur étant représentée par 100 à la surface de la Terre, elle n'est que de 38 à la surface de Mars. C'est la plus faible intensité de la pesanteur que l'on puisse trouver sur toutes les planètes du système. Il en résulte qu'un kilogramme terrestre transporté là ne pèserait plus que 382 grammes. Un homme du poids de 70 kilogrammes transporté sur Mars n'en pèserait pas 27. Il ne serait pas plus fatigué pour parcourir 50 kilomètres que nous pour en parcourir 20, et l'effort musculaire dont l'exercice a fait inventer le jeu de « saute-mouton » aux écoliers en récréation serait capable de les faire sauter non plus seulement sur le dos de leurs camarades, mais bien sur le toit des maisons et à la cime des pommiers.

Les êtres vivants, végétaux et animaux, étant composés des matériaux constitutifs de la planète et organisés suivant l'intensité des forces en action dans le milieu qu'ils habitent, la connaissance des éléments et des forces qui se manifestent sur Mars pourrait peut-être nous éclairer sur un *commencement de solution* pour le grand problème de l'*habitabilité*, et confirmer les considérations philosophiques que tout le monde a lues dans le livre de M. Flammarion sur la *Pluralité des mondes*.

Les études de la statistique moderne démontrent scientifiquement que l'homme est le produit de la planète terrestre en tant qu'être organisé et abstraction faite, bien entendu, de son âme. Son poids, sa taille, la densité de ses tissus, le poids et la taille de son squelette, la durée de la vie, les périodes de travail et de sommeil, la quantité d'air qu'il respire et de nourriture qu'il s'assimile, toutes ses fonctions organiques, même celles qui paraissent le plus arbitraires, et jusqu'aux époques *maxima* des naissances, des mariages et des décès; en un mot, *la machine humaine tout entière est* (sous le rapport matériel) *organisée par la planète*. Cette vérité rappelée, nous voyons que la forme humaine terrestre n'a rien d'arbitraire; qu'elle est le résultat de l'état de la planète, et que, par conséquent, elle doit différer sur chaque monde suivant les conditions organiques si dissemblables d'une planète à l'autre.

Appliquons cette analyse à l'étude de la vie sur Mars.

Déjà nous l'avons dit, cette planète est de tous les mondes du système solaire celui qui ressemble le plus au nôtre; les manifestations de la vie à sa surface ne doivent donc pas être absolument étrangères à celles de la vie terrestre. L'analogie si remarquable qui relie ce monde au nôtre doit avoir déterminé chez lui des évolutions organiques partagées comme ici entre deux ordres généraux : la végétation et l'animalité.

En remontant à la formation de la série zoologique, on peut augurer que la succession des espèces aura fortement subi l'influence de la pesanteur. Tandis qu'ici la grande majorité des races animales a dû rester clouée à la surface du sol par l'attraction terrestre, et qu'un bien petit nombre ont reçu le privilége de l'aile et du vol, il est bien probable qu'en raison de la disposition toute particulière des choses, la série zoologique martiale s'est développée de préférence par la succession des espèces ailées. Dans ce cas, les races animales supérieures y seraient munies d'ailes. Sur notre sphère sublunaire, le vautour et le condor sont les rois du monde aérien; là-bas, les grandes races vertébrées, la race humaine elle-même, qui en est la résultante et la dernière expression, auraient le privilége très-digne d'envie de jouir de la locomotion aérienne. Le fait est d'autant plus probable qu'à la faiblesse de la pesanteur s'ajoute encore l'existence d'une atmosphère analogue à la nôtre, et peut-être plus dense.

Sur la Terre, un corps qui tombe du haut d'une tour ou d'une fenêtre parcourt $4^m.90$ dans la première seconde de chute. Sur Mars, le même corps, attiré moins fortement, ne tombe qu'avec une vitesse presque trois fois moindre, soit en raison de $1^m.87$ dans la même unité de temps. Les tentatives faites pour s'élever dans les airs à l'aide d'ailes construites dans ce but n'ont pas réussi sur notre planète et ne peuvent réussir (1), parce que la pesanteur nous fait tomber de $4^m.90$ dans une seconde, et que le mouvement des ailes, s'appuyant sur l'air, ne peut nous élever de la même quantité dans le même temps. Si l'on pouvait faire quatre battements d'ailes par seconde, il suffirait de s'élever de 33 centimètres par battement pour pouvoir se soutenir et planer. Or, la force d'un cheval pouvant seulement élever le poids d'un homme pesant 75 kilogrammes d'un mètre en une seconde, et la force de l'homme étant au plus le cinquième de celle du cheval, la force de l'homme ne monterait son propre poids en une seconde que d'un cinquième de mètre, ou de 20 centimètres. En un quart de seconde, il ne s'élèverait que de 5 centimètres. Donc l'homme ne peut pas voler sur la Terre par sa propre force musculaire.

Sur Mars, l'intensité de la pesanteur étant presque trois fois moindre, au lieu de 33 centimètres, il suffirait de s'élever de 12 centimètres par battement d'ailes d'un quart de seconde pour pouvoir se soutenir dans l'air et planer. Or, le même effort musculaire qui nous élèverait ici à 5 centimètres, nous porterait là à 13 centimètres, ce qui serait déjà suffisant pour vaincre la pesanteur. Mais, d'autre part, un poids de 75 kilogrammes ne pèse que $28^k.65$ à la surface de Mars. Si donc nous supposions aux hommes de Mars une force musculaire égale à la nôtre, et un poids réduit proportionnellement à l'intensité de la pesanteur, nous en conclurions qu'il leur serait aussi facile de voler qu'à nous de marcher, et qu'ils peuvent se soutenir dans les airs à l'aide d'une construction anatomique peu différente de celle des grands voiliers de notre atmosphère.

Telle est la physiologie générale de cette planète voisine, dont la surface est deux fois et demie plus petite que celle de la Terre, mais qui est plus favorablement partagée entre les continents et les mers. L'atmosphère qui l'environne, les eaux qui l'arrosent et la fertilisent, les rayons du Soleil qui l'échauffent et l'illuminent, les vents qui la parcourent d'un pôle à l'autre, les saisons qui la transforment, sont autant d'éléments pour lui construire un ordre de vie analogue à celui dont notre propre planète est gratifiée. La faiblesse de la pesanteur à sa surface a dû modifier particulièrement cet ordre de vie en l'appropriant à sa condition spéciale.

Ainsi le globe de Mars ne doit plus se présenter à nous désormais comme un bloc de pierre tournant au sein de l'immensité dans la fronde de l'attraction solaire, comme une masse inerte, stérile et inanimée; mais nous devons voir en lui un monde vivant, peuplé d'êtres sans nombre voltigeant dans son atmosphère, orné de paysages où le bruit du vent se fait entendre, où l'eau reflète la lumière du ciel. Nouveau monde que nul Colomb terrestre n'atteindra, mais sur lequel cependant toute une race humaine habite actuellement, travaille, pense, et, sans doute, médite comme nous sur les grands et mystérieux problèmes de la nature.

(1) Nous l'avons déjà montré (t. XXXVI, 1868, p. 408).

LA VIE EN MÉNAGE.

Lettre de Nicolas Pasquier (1) à une de ses filles qui avait épousé un sieur de la Brangelie, fils d'un gentilhomme du Périgord.

« J'ay receu vos deux lettres ; je suis grandement joyeux du plaisir que recevez en mariage. Tout mon souhait n'a jamais esté que de vous voir aise et aisée. Mais tout ainsi que vostre belle-mère et vostre mary apportent ce qui est d'eux pour vostre contentement, aussi devez-vous contribuer à ce que jugerez propre pour le leur. Quand chascun y apportera son talent, je me promets de vous autres un heureux ménage.

» Il faut que la prudence engendre une vive affection réciproque de l'un envers l'autre. Je sçay qu'en mariage il est bien difficile (si les parties ne sont infiniment sages) d'estre sans quelques riotes qui altèrent les esprits; mais c'est à celuy qui a le tort de caler la voile à la tempeste sans s'opiniastrer. Deux cailloux heurtés l'un contre l'autre rendent du feu. Supportez de vostre mary, luy de vous; mais évitez du commencement toutes occasions de discorde.

» Surtout ne faites et ne remuez rien dehors ny dedans la maison que par son advis. C'est le moyen, en obéissant, d'apprendre à lui commander; je veux dire que quand il recognoistra cette humble obéissance, il ne fera plus rien que ce que vous désirerez et vous abandonnera la libre disposition de vostre mesnage.

» Tout doit se faire en vostre maison du consentement de vostre mary et de vous; mais il faut qu'il apparoisse tousjours que ce soit de la conduite, du conseil et de l'invention de vostre mary, quelque surintendance qu'il vous abandonne du mesnagement.

» Feu vostre mère et moy demeurasmes ensemble, vivans de la façon, aussi n'eusmes-nous jamais une parole plus haute que l'autre. Dieu vous fasse la grâce, et je l'en prie, que vostre mary et vous puissiez aussi heureusement passer le reste de vos jours qu'elle et moy le fismes avec toute félicité et patience!

» Surtout, rendez vostre vie, vos mœurs et conditions conformes à celles de vostre mary, et n'ayez nulle propre et péculière passion et action que pour luy, qu'à ce qui le touche, soit en son entretien, soit en ses mœurs, soit en sa conversation, donnant ordre que vos façons de faire ne

(1) Fils du célèbre jurisconsulte Étienne Pasquier (seizième et dix-septième siècle).

luy soient dures, fascheuses, ny ennuyeuses, ains plaisantes, agréables et accordantes à tout ce qu'il voudra.

» Commencez à mesnager de bonne heure, afin que, lorsqu'il faudra entrer en despense, vous le puissiez faire. Les charges du mariage vont tousjours croissant. Reluisez plustost en mœurs vertueuses qu'en habits et autres superfluitez, qui traisnent quant et soy la ruyne des maisons quelque bien fondées qu'elles soient.

» Tenez de moy ces préceptes que le long temps m'a appris, et m'aimez tousjours. »

MUSÉE DE NAPLES.

Ce groupe, conservé au Musée de Naples, est peu connu ; il n'en est fait mention avec quelque détail que dans un vieux



Musée de Naples (*Scudi*). — Deux hommes qui pèlent un sanglier mort, groupe en marbre. — Hauteur, 78 centimètres. Dessin de Bocourt.

catalogue antérieur à la formation des collections actuelles du « Museo Borbonico. » On y lit ce qui suit :

« Dans une grande chaudière placée sur un feu de bois, on voit un sanglier qu'un homme âgé pèle, tandis qu'un jeune homme courbé vers la terre attise et souffle énergiquement le feu. Ce monument est singulier; aucun groupe de ce genre ne se rencontre, d'après ce que nous connaissons, parmi les objets antiques. La main de l'homme qui pèle, la jambe et les bras du jeune homme et les pattes du sanglier, ont été médiocrement restaurés. Cette sculpture d'art romain faisait partie de la galerie Farnèse. »

Ce groupe est classé dans le Musée national de Naples sous le numéro 590. Il a été reproduit par la photographie sous le titre de « Sacrifice à Cérès », qui paraît impropre. Ce ne pourrait être, dans cette supposition qu'aucun document n'autorise, qu'une partie de quelque scène de sculpture considérable, et rien ne semble indiquer que ce soit autre chose qu'un groupe isolé. Les sacrifices de porcs étaient, du reste, assez communs chez les anciens : à Athènes, par exemple, on en sacrifiait lors de l'installation de certaines magistratures.

SABOTS.

Voy. t. XX, 1852, p. 199; — t. XXXVIII, 1870, p. 280.

Un sabotier peut faire 2577 paires de sabots par an, ou dix par jour. Il n'en fait que quatre et demi par jour si ce sont des sabots à brides.

Les sabots se font avec du bois de bouleau, de hêtre, de noyer ou de chêne. Un mètre cube de bois fournit environ 108 paires de sabots, et même 140 s'il s'agit de sabots pour femmes et enfants.

Le prix de revient moyen des sabots ordinaires est de

65 centimes la paire, savoir : 23 centimes pour la matière première, 20 centimes pour les frais de fabrication, et 22 centimes pour les frais généraux. Il est de 74 centimes pour les sabots à brides.

LES PÊCHES DE MONSEIGNEUR.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 3, 26, 46, 49.

IV

Le comte Ulric se montra le lendemain matin sous l'empire d'une si grande colère, que les gens du château en furent positivement terrifiés. Voici comment ils cherchaient à s'expliquer le redoublement de méchante humeur que manifestait bruyamment leur redoutable maître : celui-ci avait reçu la veille la visite d'un châtelain du voisinage, lequel aimait autant que le seigneur suzerain de Ferrette la discussion politique et la controverse religieuse. D'attaque peu courtoise en riposte agressive, chacun avait soutenu si longtemps et avec tant de violence son opinion personnelle, qu'au moment de leur séparation l'adieu des deux voisins fut glacial et leur dernier regard menaçant. Nul doute qu'une rancune sérieuse ne couvât de l'une et de l'autre part par suite de cette lutte à coups de paroles envenimées. Si elle ne suffisait pas seule pour justifier le courroux du maître de Ferrette, on le pouvait encore attribuer à d'autres causes : par exemple, à l'audace des gens du baron de Fusch, soudards envahisseurs, qui, ayant tout récemment franchi les bornes de son domaine mal délimitées, avaient osé répondre insolemment à l'invitation qui leur était faite de rétrograder jusqu'à la ligne incontestée des possessions de leur seigneur. Il pouvait naître de là un de ces conflits que l'on jugeait à main armée de château à château, lesquels ruinaient les châtelains, saccageaient les châtellenies, et mettaient à mal les pauvres gens du vasselage, forcés de prendre parti dans la querelle. Autre sujet de colère encore pour le comte de Ferrette : il était murmuré, parmi les familiers du haut château, que certaines paroles de monseigneur Ulric à l'endroit du pouvoir royal ayant été répétées à la cour de France, avis avait été donné à l'imprudent discoureur d'avoir à s'abstenir de la récidive s'il ne voulait s'exposer à entendre prononcer contre lui un arrêt de déchéance en réparation du crime de lèse-majesté.

Tous ces événements groupés en faisceau étaient plus que suffisants pour motiver l'état d'exaspération du comte Ulric. Son agitation était telle que la double dictée à son clerc d'une lettre respectueuse, mais fière, pour le roi, et d'un cartel à l'adresse du baron de Fusch, ne parvint pas à le calmer. Durant cette matinée, il fut pour ainsi dire inabordable ; Odyle elle-même, la douce Odyle, qui chaque matin passait quelques heures près de son père, fut renvoyée par lui de son appartement quand elle s'y présenta à l'heure accoutumée. Il se contenta de la regarder un moment en silence ; puis, son visage exprimant l'effroi, il murmura entre ses dents :

« Elle est pâle comme un suaire ; la mort me la prendra donc, comme elle m'a pris sa mère. »

Ce n'était cependant pas l'effet d'un mal mortel qui mettait cette pâleur sur le visage d'Odyle, mais seulement le souvenir d'un généreux larcin auquel elle avait participé la nuit dernière par suite de sa rencontre et de son rendez-vous avec la petite fée du vieux Ferrette. — Ceci sera bientôt expliqué.

Ayant assuré sa voix qu'elle sentait tremblante pour adresser son compliment du matin à son père, elle allait s'efforcer de continuer ; mais il lui coupa la parole :

— C'est assez, dit-il ; va-t'en.

Et il la repoussa, mais sans trop de dureté dans le regard, ni de rudesse dans le geste.

Au moment où Odyle se retirait, le chapelain, qui avait seul ses entrées libres chez Monseigneur, se présentait pour l'informer du départ de deux messagers chargés de la lettre au roi et du cartel au baron. Quand ils furent seuls, le comte Ulric reprit sa marche agitée dans la salle, et, le front plissé, la bouche crispée, tantôt il mordait ses lèvres frémissantes, tantôt il commençait des phrases qui se perdaient dans un sourd murmure.

Le vieux chapelain ne l'interrogeait pas, non par crainte de l'irriter davantage, mais parce qu'il était sûr qu'un moment viendrait où le comte Ulric trahirait même involontairement le secret de sa colère.

En effet, cessant tout à coup son piétinement fiévreux qui faisait crier le parquet, il s'arrêta devant le vénérable desservant de la chapelle et lui dit brusquement :

— Vous venez de voir Odyle, mon père ; ainsi que moi, vous avez pu remarquer combien elle est pâle et faible. Elle mourra ; car ils veulent qu'elle meure, les misérables qui me ravissent le seul moyen que je possède de vaincre son mal et de prolonger sa vie.

— Monseigneur doit se tromper, repartit le chapelain ; personne ne peut en vouloir aux jours de notre demoiselle Odyle ; tout le monde l'aime.

— Oui, mais tout le monde me hait, riposta le comte suzerain ; les lâches qui n'osent pas s'attaquer ouvertement à moi l'ont choisie pour victime, comptant bien que la perte de cette enfant sera le désespoir de ma vie.

— Comment Monseigneur peut-il supposer que cette criminelle intention soit entrée dans l'esprit de quelqu'un?

— Ce n'est pas une supposition, c'est un fait. Sachez que la nuit dernière un audacieux maraudeur s'est introduit dans le verger, et qu'il a dérobé les deux plus beaux fruits de l'arbre précieux auquel je dois de conserver encore ma fille. Qu'on ne me parle ni de la vaine science des médecins, ni de la protection particulière de la Providence ; Odyle ne peut vivre, j'en ai la certitude, que tant que chaque année le suc bienfaisant de mes pêches rafraîchira sa poitrine brûlante. En cueillir frauduleusement une seule, c'est me voler des jours, des mois, une année peut-être de l'existence de mon enfant. J'attends ici le garde infidèle à *son devoir*, parjure à *son serment*, qui n'a pas su veiller pour défendre les fruits confiés à sa surveillance. Je ne sais qui me retient de le faire passer par les verges, en attendant que je l'envoie au bourreau pour qu'il le pende à l'arbre de la justice.

Le chapelain n'essaya pas de défendre Hans Steinbach ; il savait que son intervention n'aurait pour résultat que de le compromettre lui-même. D'ailleurs, le temps lui eût manqué pour intercéder en faveur du coupable ; car le comte Ulric achevait à peine de prononcer ses menaçantes paroles que le garde incriminé venait s'offrir à la colère de son maître.

Hans était calme dans son maintien ; mais il avait le front assombri et le regard humilié.

— Sais-tu bien ce que tu as mérité? lui demanda le seigneur de Ferrette, l'œil flamboyant et la lèvre frémissante.

— Je sais du moins ce que vous avez le droit de faire de moi, Monseigneur. Je ne me plaindrai pas de votre justice ; seulement, je me permettrai de vous dire que le verger a une grande étendue. Afin de tromper la longueur des nuits, et aussi pour combattre le sommeil qui ne manquerait pas de me vaincre si je m'avisais de rester un instant sur place, je me vois forcé de me promener sans cesse. Bien que je ne m'éloigne guère de l'arbre

particulièrement recommandé à ma surveillance, quelque hardi maraudeur, qui me guettait sans doute, aura profité du moment où je disparaissais au tournant d'une allée pour dérober ces deux fruits. Accusez-moi d'avoir imprudemment quitté de quelques pas mon poste, mais non d'avoir cédé au sommeil; car sur mon salut, je vous le jure, je n'ai pas fermé les yeux.

— Deux pêches volées! répéta le comte Ulric, et la récolte est de dix seulement; si j'avais la sottise de te faire grâce, le reste serait bientôt perdu pour ma fille.

— Avant de me faire punir, répondit Hans Steinbach, accordez-moi encore pour la nuit prochaine la garde du verger, et je réparerai autant que possible ma faute en vous livrant le coupable. J'ai lieu de penser que celui qui a réussi à tromper ma surveillance, encouragé par ce premier succès, ne manquera pas de revenir, et demain je l'amènerai devant vous pour que lui et moi nous subissions votre arrêt; car si je suis indigne de pardon, en revanche, je trouverais injuste d'être le seul puni.

— Soit, répondit le comte après avoir réfléchi un moment, je te fais crédit du châtiment jusqu'à demain; mais songe bien que tu auras à payer pour deux si tu laisses échapper le voleur de pêches.

La suite à la prochaine livraison.

DUBOIS, MAÇON ET POETE.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Guillaume Dubois, né dans la paroisse de Putot en Bessin, ouvrier maçon et maître tailleur de pierre à Caen, était en même temps un poëte qui ne devait pas manquer d'un certain mérite; on voit par les comptes de l'argenterie de Henri IV que ce roi, en 1607, lui fait don de « huict aulnes de camelot rose cramoisy ondé pour faire vn habit. » C'était sans doute en réponse à une pièce de vers de Dubois, intitulée : *Au roy par amour loyal*, et datée du 15 septembre 1606. Nous avons eu de même, en notre temps, un poëte de beaucoup de talent, M. Poncy, de Toulon, qui a eu le bon esprit, comme ce Dubois, de ne pas abandonner sa profession. Plusieurs autres ouvriers poëtes, en quittant leur état et venant chercher fortune à Paris comme écrivains, y ont beaucoup souffert, sans être pour cela devenus plus célèbres. Béranger ne manquait jamais de les encourager à retourner à leur métier.

LE DOCTEUR SYNTAXE.

POEME COMIQUE.

Suite. — Voy. p. 34.

Nous avons laissé le pauvre docteur Syntaxe attaché à un arbre sur le bord de la route. Il poussait de profonds soupirs. Des larmes remplissaient ses yeux. Que faire? Il n'osait pas crier; le bruit de sa voix pouvait rappeler les voleurs, et ils n'auraient eu qu'à le pendre là où ils l'avaient simplement attaché! Y avait-il au monde un homme plus malheureux? Et ce n'était pas tout. Pas une mèche de cheveux n'abritait son crâne nu. Quand les misérables s'étaient jetés sur lui, son chapeau et sa perruque étaient tombés. Or, il faisait chaud, et tout un monde d'insectes ailés tourbillonnait dans l'air. Guidés par le subtil instinct dont la nature les a doués, ces insectes eurent bientôt aperçu la tête nue de Syntaxe, et ils plongèrent à qui mieux mieux leur petite trompe aiguë dans le délicat tissu de sa peau. Le pauvre homme gémit d'abord; puis, exaspéré, il rugit, mais bien inutilement. Il n'avait aucun moyen de mettre fin à sa peine. Les cordes qui l'attachaient à l'arbre le privaient absolument de ses mains. Il secouait la tête, remuait les muscles de son visage, faisait d'horribles grimaces; enfin, dans son désespoir, il s'écria : « Infortuné que je suis! à quels périls me suis-je exposé! Me voilà réduit à attendre, dans ce triste état, qu'une bonne âme vienne à passer et me délivre! Ce chemin est si peu fréquenté qu'il me faudra peut-être rester toute la nuit ainsi. Je n'en aurai pas la force : la faim, la soif, la peur, viendront à bout de moi avant que le jour reparaisse. Et quand même je pourrais résister à tant de maux, les mouches me dévoreront tout vivant. Quelle folle ambition m'a poussé à vagabonder ainsi? Pourquoi ai-je quitté ma maison, où je vivais à l'abri de tout danger? Mes repas étaient bons, ma demeure commode, et si je n'étais pas exempt des gronderies, des querelles qui troublent la vie de tout homme marié, l'habitude m'aidait à les supporter. Je m'y serais de plus en plus accoutumé, et, après bien des années, j'aurais fini par trouver le repos. J'aurais vieilli et je serais mort en paix. Mais être volé, battu, mangé tout vif par les insectes! »

Tandis qu'il apostrophait ainsi avec amertume la destinée et faisait sentir à la fortune le poids de sa colère, son attention fut tout à coup attirée par un bruit qui n'était autre que celui de l'aboiement d un chien, et qui retentit à ses oreilles comme la plus harmonieuse musique. Peu de temps après, le secours qu'il appelait de tous ses vœux lui apparut sous une forme qui, à la maison, lui amenait ordinairement l'orage et le faisait frissonner, mais qui en ce moment ravit ses yeux et son âme. Don Quichotte ne fut pas plus délicieusement ému en voyant pour la première fois son incomparable Dulcinée, que Syntaxe en apercevant deux rustiques palefrois montés par deux amazones de village qui se rendaient à quelque marché voisin. Bientôt le docteur fut lui-même aperçu; les chevaux s'arrêtèrent, le chien poussa des aboiements furieux. D'un ton suppliant, Syntaxe demanda aux deux dames de lui venir en aide; en un clin d'œil, elles sautèrent à bas de leurs montures, tirèrent chacune un couteau de leur poche et coupèrent les liens du prisonnier. Après l'avoir délivré, elles écoutèrent le récit de son infortune. Aux consolations morales qu'elles lui donnèrent d'abord en le plaignant, les compatissantes paysannes en ajoutèrent d'autres d'une nature plus solide. Elles prirent sur leurs chevaux des paniers remplis de provisions, dressèrent un véritable festin sur le gazon et invitèrent le pauvre docteur à le partager avec elles.

N'oublions pas de mentionner un événement qui mit le comble à la joie du bon Syntaxe : il retrouva, à quelques pas de là, sa perruque et son chapeau.

L'aventure des brigands n'est que le prélude des infortunes ridicules que Rowlandson et Combe se sont amusés à entasser dans la vie de leur héros. Il ne se passe pas de jour, dans ce malencontreux voyage, où le docteur Syntaxe ne soit victime de quelque accident grotesque. Tantôt le révérend, qui aime assez à bien dîner, mais qui n'aime pas à payer cher, se prend de querelle avec un aubergiste qui veut l'exploiter. Tantôt sa maigre monture, rivale de Rossinante et si pacifique d'ordinaire, perd patience sous les piqûres dont un essaim de mouches la poursuit, se cabre, fait des gambades extravagantes qu rendent impossible la continuation du voyage. Une autre fois, dans une salle d'auberge, tandis que le docteur s'occupe à copier des vers écrits sur les vitres de la fenêtre, une servante distraite, penchant trop la théière, lui verse sur les jambes un flot de liquide brûlant. Nous fatiguerions le lecteur en racontant tous ces incidents, qui ont été trop souvent répétés depuis pour exciter encore la surprise et la gaieté.

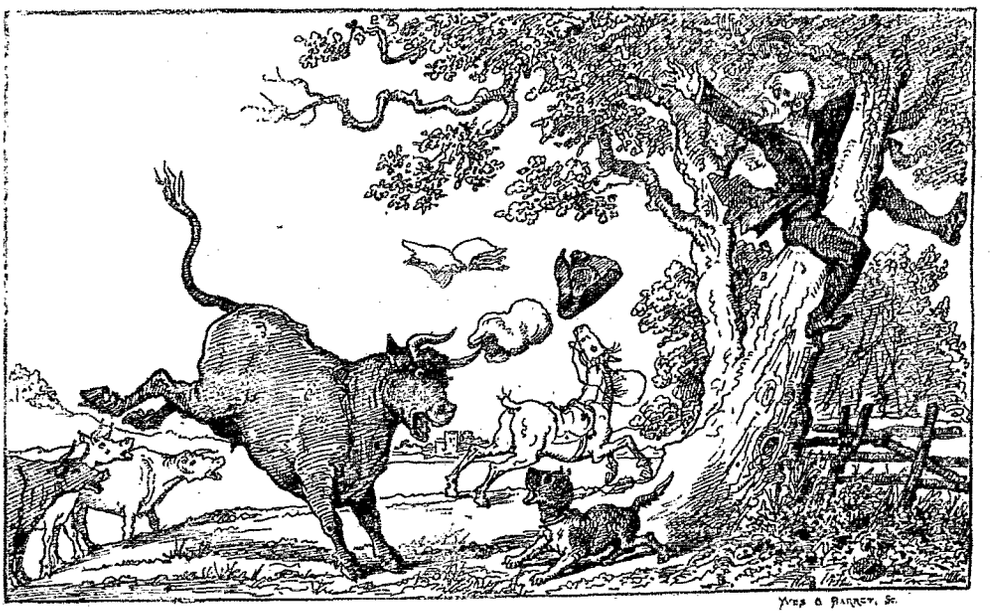
Cependant les auteurs accordent quelquefois un peu de relâche au pauvre Syntaxe, qui rencontre çà et là de bonnes aubaines. A Oxford, par exemple, il retrouve un de ses anciens condisciples parvenu au poste éminent de principal du collége. Cet ami lui fait bon accueil, le traite avec honneur, le régale, lui offre sa protection et lui promet de nombreuses souscriptions pour son ouvrage.

Mais ces moments de répit sont courts, et le docteur



Le docteur Syntaxe est délivré par deux compatissantes villageoises. — D'après Rowlandson.

redevient bientôt la victime de la mauvaise chance. En quittant Oxford, il veut se donner la satisfaction de faire le croquis de cette ville hospitalière. Il attache son cheval le long d'une haie; il s'installe sur une éminence, prend son album et son crayon, et se dispose à déployer son talent, quand un taureau, se détachant d'un troupeau qui paissait près de là, s'approche de lui, le regarde en beuglant, et s'avance droit sur lui. Syntaxe, qui n'a pas de



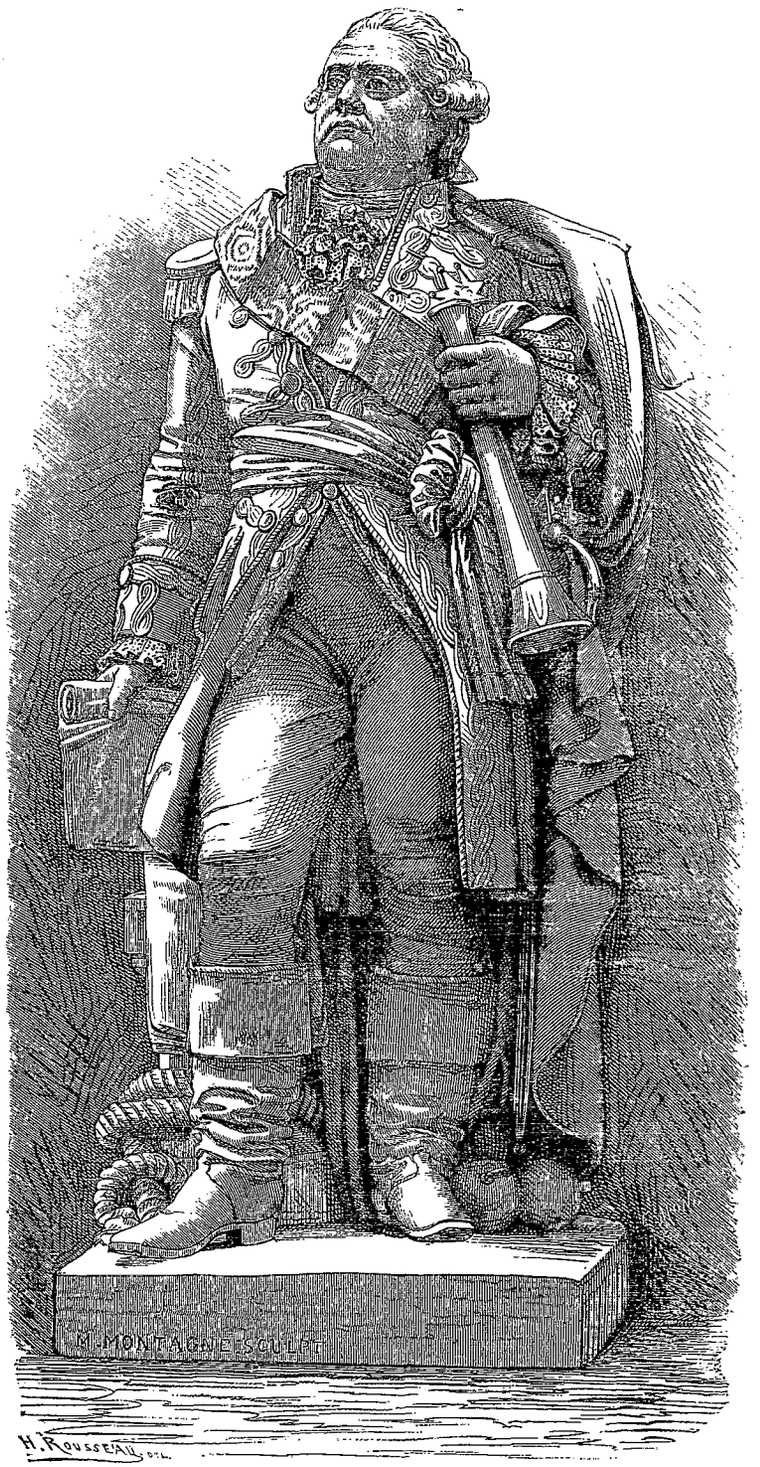
Le docteur Syntaxe poursuivi par un taureau. — D'après Rowlandson.

prétention à la bravoure, prend la fuite, et, la peur lui donnant des ailes, il parvient à se percher sur un arbre voisin. Là, cramponné aux branches, il appelle de toutes ses forces au secours : chiens et bergers accourent à son aide; le péril est passé. Mais le docteur a encore une fois perdu sa perruque; son précieux album voltige au gré du vent, et la Grise, qui n'aime pas non plus les taureaux, a cassé sa bride et galope à travers champs.

Le peu chevaleresque docteur expiera par d'autres déboires encore son téméraire projet de courir le monde à la recherche du pittoresque.

La suite à une autre livraison.

LE BAILLI DE SUFFREN.



Statue du bailli de Suffren, à Saint-Tropez (Var), par M. Montagne. — Dessin de Rousseau, d'après une photographie de Marais.

Le 14 avril 1866, on inaugurait à Saint-Tropez, l'un de nos petits ports de la Méditerranée, la statue de Pierre-André de Suffren Saint-Tropez, vice-amiral de France, familièrement appelé « bailli de Suffren », du titre qu'il portait dans l'ordre de Malte. Quelque singulier que cela puisse paraître, à une époque où les images des grands et même des petits hommes sont devenues si communes dans notre pays, le héros des mers de l'Inde n'avait pas la sienne. Le département de la marine et des souscriptions particulières ont aujourd'hui acquitté cette dette vraiment nationale : l'un, en fournissant le bronze de la statue ; les autres, en apportant leur patriotique obole ; l'artiste enfin, M. Montagne, en exécutant une œuvre d'une valeur artistique réelle.

Suffren est un Provençal. Il est né au château de Cannat, près d'Aix, le 13 janvier 1729. Ses goûts et aussi la volonté de son père, qui avait déjà deux fils, le destinèrent de bonne heure à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Dès qu'il eut terminé ses études, il entra donc dans la marine. Il avait quatorze ans, et, sans doute, un

bagage scientifique et littéraire assez mince. Ses professeurs, c'est à la mer qu'il les demanda, et elle lui en fournit d'excellents : la Bruyère de Court d'abord, sous les ordres duquel il débuta au combat de février 1744 devant Toulon. Envoyé à l'escadre de Brest, il y trouva Roquefeuil. Sur l'un des vaisseaux de cette escadre, il prend part au combat qui amène la reddition du *Northumberland*. L'année suivante, il sert aux Antilles sous le capitaine Macnemara, qui lui apprend à son tour comment l'on bat l'ennemi. Moins heureux avec d'Anville, un marin de cour, il assiste à la triste entreprise de ce dernier pour secourir nos colonies d'Amérique. Mais, en 1747, le voici de nouveau avec deux maîtres : l'habile et l'intrépide Desherbiers, et l'Estanduère. Les événements ne lui permettent malheureusement pas de profiter de leurs leçons et de leur exemple. Fait prisonnier à la suite du combat du cap Finistère, il est emmené en Angleterre, où il demeure jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle.

C'est alors que Suffren passa à Malte pour s'y faire recevoir membre de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Le nouveau chevalier était déjà expert quand il fit ses *caravanes* maritimes, suivant l'antique usage.

Après une expédition au Canada, Suffren a le bonheur de servir sous la Galissonnière et de concourir à battre l'amiral Byng en vue de Port-Mahon. Moins favorisé sous la Clue, il voit la défaite de Santa-Maria et son propre navire brûlé à Lagos par le feu de l'artillerie portugaise. Il demeure quelques mois prisonnier, revient en France, mais reste sans emploi pendant plusieurs années, vu l'épuisement de notre marine.

En 1764, nous retrouvons Suffren protégeant notre commerce dans la Méditerranée; en 1765, à l'expédition de Larrache; de 1767 à 1770, courant sus aux corsaires barbaresques, sous Duchaffaut. Il est alors capitaine de frégate et commandeur de l'ordre, puis enfin bailli.

C'est sous ce titre de bailli que Suffren devint le marin le plus fameux et le plus populaire de la France, où le rappelèrent les symptômes de la guerre de l'indépendance d'Amérique. Il fut nommé, en 1772, capitaine de vaisseau, et c'est avec ce simple grade qu'il montra bientôt les talents, le génie d'un amiral consommé. Lorsque la guerre éclate définitivement, en 1778, il se bat à Newport, à Sainte-Lucie, à la Grenade, à Savannah. En 1780, il commande la division légère de la flotte franco-espagnole aux ordres de don L. de Cordova. L'année suivante, on lui confie cinq vaisseaux pour porter des troupes au Cap et protéger les colonies hollandaises de l'Inde. Suffren part. Un mois après, il joint l'escadre de l'amiral Johnston dans la baie de la Praya, l'attaque au mouillage et la met hors d'état de le précéder. Il ravitaille le Cap et se dirige vers l'Inde. En route, il rencontre *l'Annibal*, vaisseau anglais de 50 canons; il lui donne la chasse et le force de se rendre.

La seconde partie de la vie militaire de Suffren, celle qui appartient à la grande histoire, si l'on peut parler ainsi, est commencée; il n'a plus qu'à y mettre le sceau. Devenu chef d'escadre, en remplacement du comte d'Orves qui vient de mourir, son premier soin est de chercher l'ennemi, l'amiral Hughes. En huit mois, il l'atteint quatre fois, et lui livre quatre combats qui font le plus grand honneur au talent des deux officiers, à l'audace et à l'habileté de Suffren. C'est dans le dernier que, entouré d'ennemis au milieu desquels il s'est jeté avec son impétuosité habituelle, près de succomber sous le nombre, son désespoir éclata dans ce cri sublime et si souvent cité : « Des pavillons blancs! des pavillons blancs! Qu'on en couvre mon vaisseau! » Son exaltation héroïque fit son salut.

Pour rester dans les mers de l'Inde, Suffren a conquis Trinquemalé; il est allé passer l'hivernage à Achem. C'est ainsi qu'il put, dès le mois de mars, débarquer une armée sur la côte de Coromandel. Mais bientôt il apprend que cette armée, battue, est assiégée dans Gondelour. Il sort de Trinquemalé; il se porte avec quinze vaisseaux, montés par des équipages fatigués, affaiblis, à la rencontre de dix-huit vaisseaux anglais. Supérieure en force, l'escadre anglaise est aussi supérieure en vitesse. Il lui dispute et lui gagne le vent, la contraint à plier après trois heures d'un combat opiniâtre, et la force enfin à s'enfuir vers Madras... Notre ascendant sur mer n'a jamais été si complet. Néanmoins, Suffren a reçu l'ordre de suspendre les hostilités. Par une paix honteuse, Louis XV vient d'achever son règne honteux. « Plaignez-moi, Monseigneur, écrit le brave marin au ministre de la marine, plaignez-moi; mais plaignez l'État encore plus. »

La cour de Versailles, il est vrai, ignorait l'attitude que Suffren avait redonnée à la France dans l'Inde. Quand on connut les efforts du bailli, sa popularité augmenta de toute celle que le gouvernement perdait. « Il était devenu l'idole de la foule, dit L. Guérin, et il ne pouvait paraître en public sans que l'admiration excitée par le souvenir de ses exploits ne s'élevât jusqu'à l'enthousiasme. »

Les États de Provence avaient fait frapper une médaille en son honneur, avec ces mots :

LE CAP PROTÉGÉ
TRINQUEMALÉ PRIS — GONDELOUR DÉLIVRÉE
L'INDE DÉFENDUE
SIX COMBATS GLORIEUX

Inscription que l'artiste n'a eu garde d'oublier sur le socle de sa statue. La cour ne voulut pas demeurer en reste avec l'opinion publique. Une cinquième charge de vice-amiral fut créée pour lui. Mais il ne devait pas jouir longtemps de la renommée et des honneurs. Une réponse blessante qu'il fit au prince de Mirepoix, qui lui demandait d'oublier la conduite de deux de ses neveux qui, paraît-il, s'étaient mal comportés dans l'Inde, amena un duel dans lequel Suffren fut blessé à mort. Il rendit le dernier soupir le 8 décembre 1788.

Comme marin, abstraction faite du militaire, l'influence exercée par Suffren a été considérable en raison des modifications profondes qu'il a apportées dans la science des combats sur mer. « Suffren, dit l'amiral Bouet-Willaumez, se montra dédaigneux des règles absolues de la tactique navale de son époque, et ne tint aucun compte des habitudes de combat à moyenne distance. C'est à petite portée, en plein bois, qu'il canonnait l'ennemi, cherchant à le joindre le plus vite possible et à masser ses forces sur une de ses extrémités. Il fut, en un mot, le précurseur de la tactique moderne, de celle qui a présidé aux combats du dix-neuvième siècle. »

Notre marine, justement fière du nom de Suffren, l'a donné successivement à trois de ses bâtiments, dont le dernier a disparu de la flotte en 1861. Un quatrième est en achèvement : ce sera un cuirassé de premier rang, avec une machine de 950 chevaux et 14 canons du plus fort calibre.

LES PÊCHES DE MONSEIGNEUR.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 3, 26, 46, 49, 62.

Dès que le soir fut venu, Hans descendit dans le verger, résolu à s'emparer mort ou vif du maraudeur. Armé de son arquebuse soigneusement chargée, et le couteau bien affilé à la ceinture, il commença sa ronde. Il faisait nuit

obscure ; ce n'était pas que les étoiles manquassent de briller au ciel, mais parce que de grandes bandes de nuages, sans cesse chassées et revenant sans cesse, voilaient par intervalle la lune et les constellations. Par instant, le guetteur était en pleines ténèbres, et l'instant d'après, par une déchirure dans l'atmosphère, un clair rayon tombait sur l'herbe en fleur, sur les branches d'arbres courbées par le poids des fruits, et sur les murs blanchis du verger. La température était chaude et l'air plein de ces parfums indécis, mais enivrants, qui s'exhalent à la fois de la terre rafraîchie et des plantes caressées par la brise des nuits. Ces calmes beautés de la terre et du ciel ont une telle influence qu'elles agissaient même sur le farouche gardien, sans qu'il pût s'expliquer pourquoi il sentait son cœur s'amollir et son cerveau se détendre. Sous leur influence, et malgré lui, ses souvenirs, remontant loin en arrière, lui rappelèrent une nuit semblable, passée comme celle-ci à l'affût ; mais cette fois il s'agissait de surprendre un chevreuil, et tout en l'attendant au passage, en même temps qu'il épiait les bruits du fourré et fouillait du regard les sombres profondeurs du bois, il se souvint qu'une jeune fille pauvre, mais obligeante autant qu'elle était sage, lui avait en souriant tendu sa cruche pleine d'eau fraîche comme il se penchait pour se désaltérer à la fontaine de Fislis. Qu'était-elle devenue cette Roselen, que peu de jours après il nommait sa femme, et que deux ans plus tard il avait chassée par une nuit d'orage? Et cet enfant pour qui elle l'avait imploré vivait-il encore, ou la mort ne l'avait-il pas pris ainsi que sa mère?

Ces lugubres pensées bouleversèrent cet homme rude et farouche ; il s'efforça vainement de les chasser : à chaque détour d'une allée, derrière chaque touffe de plantes, il lui semblait voir apparaître l'ombre de Roselen et de son enfant. Tout à coup, l'hallucination devint si forte qu'il vit réellement un vêtement de femme flotter à quelque distance de ses yeux ; puis un rayon de la lune lui parut esquisser devant lui une forme svelte, presque aérienne, courant plutôt qu'elle ne marchait. Hans Steinbach s'élança du côté où il avait vu glisser l'apparition ; mais un nuage étant venu couvrir subitement la lune, il perdit la trace de la vision. Bientôt un nouveau rayon la lui rendit. S'acharnant alors à la poursuite du fantôme, il ne songea pas que sa course l'éloignait du pêcher confié à son incessante surveillance. Durant ce temps, le fantôme, se déplaçant avec la légèreté et la perfidie des feux follets qui voltigent sur les marais et sur les tombes, lui apparut au pied même de l'arbre de la santé. On eût dit qu'il tendait les bras vers le pêcher pour en détacher les fruits. Partagé entre sa terreur superstitieuse et son désir de surprendre un maraudeur, le garde revint avec précaution vers le poste qu'il n'aurait pas dû quitter ; mais, pour surcroît de prodige, quand il fut à une centaine de pas de son but, le fantôme se dédoubla, et deux figures vaguement distinctes se penchèrent l'une vers l'autre comme pour s'embrasser ; puis chacune prit son élan dans une direction différente : la vision dont les vêtements blancs avaient d'abord attiré l'attention du garde s'enfuit du côté du château ; l'autre, dont le costume sombre laissait moins de prise à la vue, gagna d'un pas rapide comme un vol d'oiseau le côté opposé du verger ; puis, s'aidant des branches basses d'un arbre voisin, la vision s'élança sur la crête du mur de clôture. Arrivée là, elle y resta un moment, incertaine sans doute de ce qu'elle devait faire. La muraille était haute. Or, s'il était vrai que Hans Steinbach eût à faire à une créature humaine, on comprend qu'elle devait hésiter à se précipiter dans le terrain inculte qui s'étendait de l'autre côté du verger.

— Quand tu serais le démon en personne, cria le garde, j'ai promis de te prendre, je te prendrai !

La pleine lumière de la lune se dégageant des nuages lui permit de voir une forme juvénile debout sur le faîte du mur. Hans arma son arquebuse ; le coup partit : un léger cri se fit entendre, et la vision disparut.

— Ce n'est pardieu pas un fantôme, se dit le garde ; c'est une maraudeuse que j'ai blessée et réduite à l'impossibilité de fuir. Il ne me reste plus qu'à aller la ramasser là-bas pour la livrer ensuite à la justice de Monseigneur.

Hans se hâta de gagner une poterne voisine qui ouvrait sur la campagne, fit basculer la barre de fer qui la fermait en dedans, et, rasant le côté extérieur de la muraille d'enceinte, il arriva à l'endroit où la maraudeuse avait dû tomber. Mais, au moment où il interrogeait le sol, un bruit de pas rapides, qui frôlaient au loin les bruyères desséchées, attira son attention. Il vit alors, fuyant à travers champs, la créature que son coup d'arquebuse avait évidemment atteinte, car les touffes d'herbes sauvages qui avaient amorti sa chute étaient çà et là humides de son sang. Hans s'élança à sa poursuite. La maraudeuse prit la direction du vieux Ferrette ; son poursuivant s'engagea dans le chemin du village. Quand il y arriva, la vie y semblait suspendue par le sommeil.

— Si la petite misérable qui espère m'échapper, se dit le garde, demeure à Ferrette, elle ne manquera pas d'allumer une lampe ou du feu en arrivant ; donc la maison où j'apercevrai une lueur sera celle de la coupable.

Par suite de ce raisonnement, il ralentit sa marche, afin de laisser à la maraudeuse une sécurité perfide. Il alla pas à pas, examinant chaque maison, jusqu'à l'extrémité du village qui s'étendait sur une seule ligne. Apercevant alors une masure d'où une pâle lumière filtrait à travers les volets, il s'en approcha. Soit oubli, soit excès de confiance, ces volets n'étaient pas fixés au dedans par leurs crochets de fer. Il fut facile à Hans Steinbach de promener ses regards dans l'intérieur de la masure.

Il fit cette réflexion : « Quand le moment sera venu de me montrer, il me suffira d'un coup d'épaule pour faire sauter la porte ; renseignons-nous en attendant. »

Le visage collé contre l'étroite fenêtre, il s'absorba longtemps dans le spectacle qui s'offrit à ses yeux.

V

Bien pauvre était l'intérieur de cette masure ; mais il n'offrait pas à la vue cet aspect repoussant du désordre qui, en témoignant de l'incurie à l'égard des choses et de l'abandon de soi-même, inspire plus de mépris que de compassion pour ceux qui déshonorent ainsi leur misère. Au contraire d'un affligeant tableau, on peut se figurer ce que devait avoir de réjouissant pour la vue, à l'heure du plein soleil, l'aménagement ingénieux et presque élégant de la salle où Hans Steinbach promenait ses regards à la lueur indécise d'une lampe fumeuse. Sur les quelques meubles de bois brut, mais d'une propreté irréprochable, étaient posés des vases de grès d'où s'élevaient des pyramides de fleurs. Aux poutres saillantes du plafond pendaient des chapelets d'œufs de tous les oiseaux de la forêt ; la haute cheminée avait pour ornements des nids transportés là avec les branches où leurs architectes les avaient posés ou suspendus.

Après un coup d'œil à l'ensemble, le regard de Hans se fixa sur le fond de la salle. Il y avait un lit sur lequel était couchée une femme jeune encore, mais pâlie par la souffrance ; son visage amaigri révélait une maladie de langueur causée peut-être par une profonde peine morale ou par une longue suite de privations.

La malade s'étant soulevée sur son lit regarda quelque temps en silence, mais avec une indicible expression de tendresse, une jeune fille dont le visage accusait douze à treize ans, grande et forte pour cet âge; elle était couverte de haillons, avait les jambes nues et les cheveux flottant sur les épaules. Celle-ci, voyant le mouvement de sa mère qu'elle croyait endormie, vint, le sourire et la joie dans les yeux, s'agenouiller au chevet de son lit.

— Lory, lui dit la femme pâle, je devine que tu t'es encore mise en peine à mon intention aujourd'hui.

— Quand cela serait, répondit l'enfant; avez-vous donc fait autre chose pour moi depuis que je suis au monde? Puisque je vous dois la vie, c'est bien le moins que je m'inquiète de ce que je puis faire pour que vous me deviez la santé. Déjà vous vous êtes trouvée mieux hier après avoir goûté aux fruits que je vous ai rapportés. Tenez, regardez ceux-ci, ils sont plus beaux, et leurs couleurs sont plus vermeilles que ceux qui vous ont fait tant de bien; ils rafraîchiront mieux encore votre poitrine brûlante et vos lèvres desséchées. Mangez, mère, et que Dieu vous guérisse; je serai tout à fait heureuse.

La mère saisit avidement les deux pêches que Lory lui présentait. La convoitise enfantine des malades qu'elle éprouvait mit un éclair de joie dans ses yeux. Elle allait porter l'un des deux fruits à sa bouche; mais elle s'arrêta soudainement, pâlit davantage, et laissa échapper un cri d'angoisse. Elle venait d'apercevoir des taches de sang sur le vêtement de Lory.

— Blessée! s'écria-t-elle; tu es blessée?... Je comprends tout : on t'a poursuivie; tu as été atteinte. Oh! ces malheureux fruits! ajouta-t-elle en les repoussant avec horreur, cache-les-moi; je ne veux plus les voir.

— Pourquoi cela? ils te sont si nécessaires! Va, tu peux en profiter, ils sont bien à toi; je les ai doublement payés.

Par ces paroles, Lory faisait allusion à la vipère de la forêt et au coup de fusil du garde.

— C'est affreux! murmurait la mère en enlevant avec une agitation fébrile le fichu qui couvrait le cou de Lory; ton épaule saigne; tu dois horriblement souffrir?

— Non, pas beaucoup, répondit de sa douce voix la courageuse enfant; d'ailleurs, que me faut-il pour être soulagée ce soir et guérie dans trois jours, une compresse faite avec une poignée des simples que j'ai cueillis et trempés dans l'eau que je distille; avec cela, je t'assure que si après-demain il y paraît encore, du moins je n'en souffrirai plus.

Joignant l'action à la parole, Lory, afin de rassurer sa mère, se hâta de préparer la compresse et d'en couvrir sa blessure. La malade voulut achever le pansement. En même temps qu'elle s'occupait de ce soin aussi bien que pouvaient le lui permettre ses mains tremblantes et ses yeux voilés par des larmes d'attendrissement, elle disait à sa fille :

— Si tu ne veux pas que je meure d'inquiétude la première fois que tu t'absenteras d'ici, promets-moi qu'à l'avenir tu ne t'exposeras plus à un pareil danger.

— Je vous le jure, bonne mère; car je veux que vous viviez, moi qui n'ai que vous au monde.

— Sans toi, moi aussi je serais seule, reprit la malade. Si je t'aime tant, ma Lory, c'est que tu n'es pas pour moi une enfant comme sont les autres enfants pour leurs mères. Celles-là ont un mari, un père, enfin d'autres attaches au cœur. Moi qui avais tout perdu avant ta venue au monde, si je ne suis pas morte de désespoir, c'est que je t'attendais, ma fille; il m'a fallu m'attacher à ton berceau pour me cramponner à la vie.

Lory, qui s'était assise auprès du lit de la malade et tenait une de ses mains tendrement pressée, dit en lui adressant une prière dans son regard :

— Tu m'as promis de me dire un jour pourquoi je t'ai si souvent surprise à pleurer.

— J'attendais, Lory, que tu fusses assez grande pour me comprendre; mais l'enfant qui vient de risquer sa vie pour apporter un soulagement à la mauvaise santé de sa mère mérite d'être considérée comme une compagne pour qui on n'a plus de secrets; ma douloureuse confidence vient bien à son temps, puisqu'elle aura pour date celle du jour où tu m'as donné une si grande preuve de ton dévouement filial. *La suite à la prochaine livraison.*

LA FOULQUE.

La *foulque* ou *morelle* est à peu près de la grosseur de la poule domestique. Son plumage est d'un noir plombé, plus profond sur le cou, sur la poitrine et sur le ventre, que sur les parties supérieures du corps; l'aile est bordée d'un trait blanc. Elle porte sur le front une membrane épaisse et nue qui part du bec et remonte jusqu'au sommet de la tête; de loin, on dirait une plaque chauve. Cette sorte d'écusson, blanc en temps ordinaire, devient rouge au printemps, dans la saison de la ponte. Les doigts de la foulque sont à moitié palmés; ils sont frangés des deux côtés d'une membrane découpée en feston, dont les échancrures répondent aux articulations des phalanges. Ainsi élargis, ses pieds sont d'excellentes rames.

Cette conformation des doigts suffirait à indiquer les habitudes aquatiques des foulques. En effet, ces oiseaux se tiennent presque constamment sur l'eau; ils y passent toute la journée, principalement sur les étangs, qu'ils préfèrent aux rivières. Si on les surprend, ils se cachent parmi les joncs et s'enfoncent même dans la vase plutôt que de fuir à pied ou de prendre leur vol. Ils volent cependant, mais lourdement, et presque toujours pendant la nuit. Quand par hasard on les rencontre à terre, ils semblent dépaysés, ahuris; ils ne savent tirer parti ni de leurs jambes ni de leurs ailes; on les prendrait presque à la main.

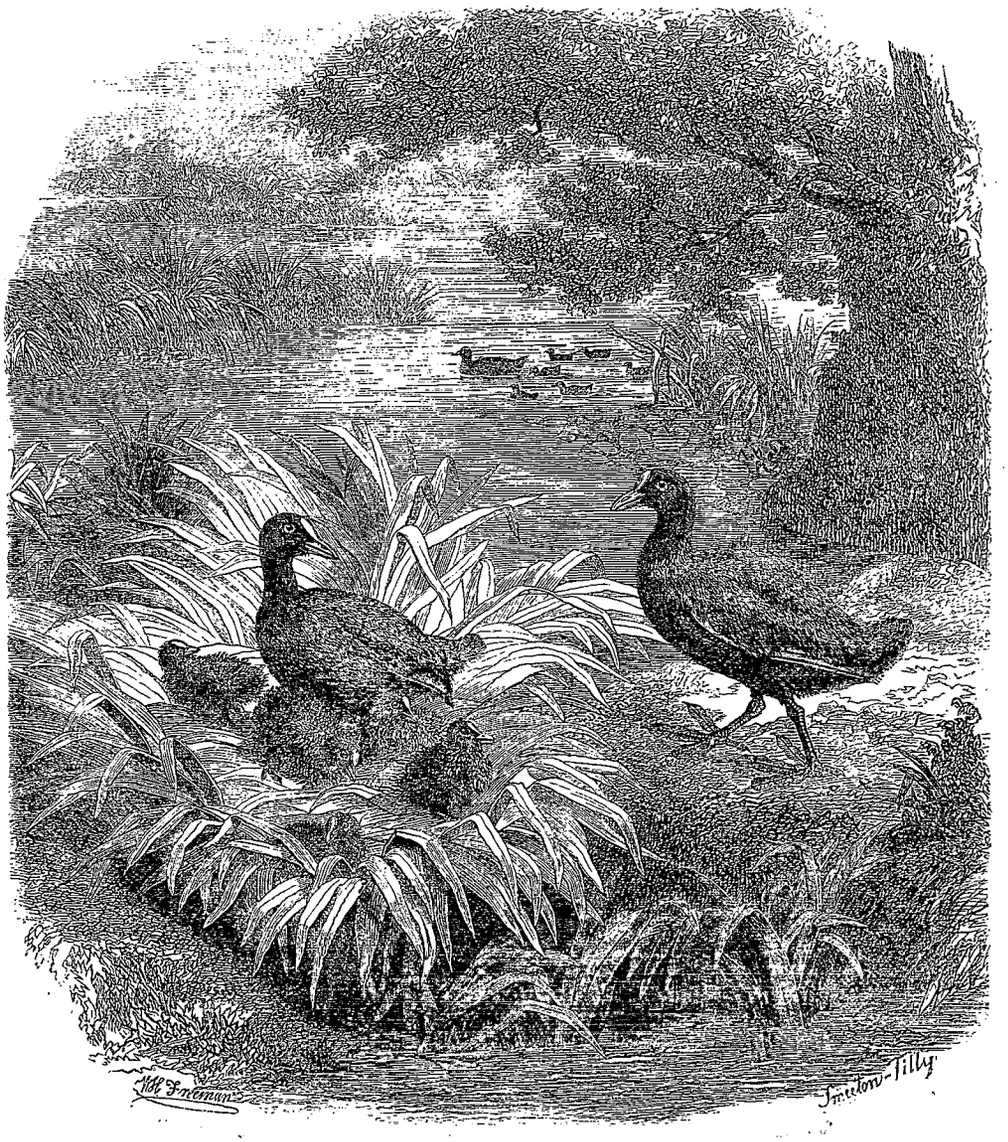
Les foulques font leur nid au milieu des roseaux; au centre d'une touffe sèche, la femelle forme un épais plancher avec d'autres roseaux et de menues herbes desséchées qu'elle entasse. Elle pond jusqu'à dix-huit et vingt œufs; quelquefois, quand sa première couvée est détruite par les oiseaux de proie, ce qui n'est pas rare, elle fait une seconde ponte de dix ou douze œufs. Dès que les petits sont éclos, ils sautent dans l'eau, où ils se mettent à nager et à plonger. On les voit faire des évolutions à la surface des étangs, en file derrière leur mère, comme une petite flottille, puis s'enfoncer et disparaître dans l'épaisseur des roseaux ou des glaïeuls.

Buffon raconte que, de son temps, les foulques étaient abondantes particulièrement en Lorraine, sur les grands étangs de Thiaucourt et de Lindre, et que l'on en faisait de grandes chasses où l'on en tuait plusieurs centaines. « On s'embarque pour cela, dit-il, sur nombre de nacelles qui se rangent en ligne et croisent la largeur de l'étang; cette petite flotte alignée pousse ainsi devant elle la troupe des foulques, de manière à la conduire et à la renfermer dans quelque anse; pressés alors par la crainte et par la nécessité, tous ces oiseaux s'envolent ensemble pour retourner en pleine eau, en passant par-dessus la tête des chasseurs, qui font un feu général et en abattent un grand nombre. On fait ensuite la même manœuvre vers l'autre extrémité de l'étang, où les foulques se sont portées; et ce qu'il y a de singulier, c'est que ni le bruit et le feu des

armes et des chasseurs, ni l'appareil de la petite flotte, ni la mort de leurs compagnons, ne puissent engager ces oiseaux à prendre la fuite; ce n'est que la nuit suivante qu'ils quittent des lieux aussi funestes, et encore y trouve-t-on quelques traîneurs le lendemain. »

La foulque, d'ailleurs, est un assez médiocre gibier; sa chair est noire et conserve un goût de marécage.

On trouve ces oiseaux dans toute l'Europe. Quand vient l'hiver, ils se réunissent en troupes nombreuses, quittent les petits étangs pour gagner les grands, descendent du



La Foulque et son nid. — Dessin de Freeman.

nord vers le midi, abandonnent les cantons élevés pour la plaine. On les voit reparaître et redevenir sédentaires dès le mois de février.

AU LIEU DE LA JETER A L'AVENTURE,

POSEZ-LA.

Vous en prendrez facilement l'habitude. Avant la fin de la semaine, votre main sera dressée et obéira au précepte comme si elle était un animal raisonnable et fidèle. Vous n'aurez plus à y penser, et vous cesserez ainsi d'être sous le coup d'affreux malheurs qui vous laisseraient inconsolable...

— Des malheurs ! De quoi donc s'agit-il?

— Tout simplement de l'allumette dont vous vous servez pour votre cigare, et qui peut mettre en flammes les vêtements de votre femme ou de votre sœur, ou d'une personne qui passe. Oui, nos conseils s'adressent à tous ceux qui ont l'habitude de jeter ainsi leur allumette loin d'eux, sans le moindre souci de ce qu'elle pourra devenir, au lieu de prendre la peine de la poser avec précaution, fût-elle même éteinte.

— Mais, direz-vous, je souffle toujours l'allumette avant de la jeter.

— Soit; mais convenez que cette précaution est loin d'être générale, et que l'on rencontre chaque jour bon nombre de gens qui s'en dispensent dans la rue et sur les promenades. D'ailleurs, n'avez-vous pas remarqué que l'allumette, celle qui est en cire surtout, ne se laisse pas toujours éteindre du premier coup, et que cependant votre main, habituée à ce service, s'est déjà empressée de la lancer à tous les vents

Que de chances d'incendie!

A compter les accidents journaliers, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, il est certain que la plupart des fumeurs ne portent point une attention suffisante sur les dangers qui naissent de leur coupable négligence.

L'allumette que l'on n'éteint pas, ou que l'on croit avoir éteinte, peut être jetée sur des chiffons de papier, sur de la paille, sur des feuilles sèches, sur un gazon grillé, sur un tissu léger... A la dernière saison de bains de mer, dans la plus charmante ville du littoral, au sortir d'un bal de noce, un jeune danseur allume sa cigarette et envoie dans une allée du jardin sa bougie encore enflammée. Au même instant passe une demoiselle d'honneur qui, ayant oublié son éventail, était descendue de voiture et rentrait au vestiaire; quelques secondes après, les flammes éclatent au bas de sa jupe de gaze et, s'élevant à la hauteur du corsage, atteignent les autres dames, qui s'écartent en jetant les hauts cris. Heureusement les hommes purent jeter leurs manteaux immédiatement sur elles et les préserver; mais la demoiselle, déjà cruellement blessée, eût péri sans la promptitude et surtout sans l'intelligence des secours.

Remarquons, à ce sujet, qu'il est facile d'habituer ses membres à faire d'eux-mêmes certains services, de manière à n'avoir plus soi-même à y penser. Il suffit de porter fortement son attention sur l'habitude qu'on veut leur donner et d'imprimer à ces membres les mouvements nécessaires. Au bout de quelque temps, ils devancent le commandement, comme on le voit, par exemple, dans l'exécution des morceaux de musique, où les doigts agissent avant que le musicien ait eu conscience de leur avoir envoyé ses ordres.

Notre grand métaphysicien Maine de Biran émet des pensées bien curieuses à ce sujet dans un mémoire couronné en 1802 par l'Institut.

Après avoir constaté que tout mouvement volontaire, fréquemment répété, devient de plus en plus facile, prompt et précis; que l'effort du mouvement s'affaiblit d'autant plus que la rapidité, la facilité et la précision s'augmentent; que, finalement, le mouvement ne se manifeste plus à la conscience que par le résultat auquel il concourt, notre penseur périgourdin se décide à supposer que les organes appelés vitaux, le cœur, les intestins et autres dont les mouvements s'exécutent sans notre volonté, ont une vie propre et indépendante jusqu'à un certain point de la vie générale, et qu'ils concentrent en eux-mêmes leurs impressions sans affecter le centre cérébral en particulier. Puis, poussant plus loin l'hypothèse, il demande si l'on ne pourrait conjecturer que l'exercice répété des mêmes mouvements convertit les parties du corps en *foyers artificiels* de forces, comme les organes vitaux en sont les *foyers naturels;* en sorte que la précision et la facilité croissantes des mouvements répétés repasseraient dans un ordre inverse du domaine de la volonté dans celui de l'instinct. Il suffirait donc, dans la plupart des cas, d'une première volonté, d'une première impulsion du centre moteur, et tout le reste s'exécuterait par les *déterminations propres* des organes mêmes.

Cette conclusion de Maine de Biran est aussi celle que donne l'expérience. Ainsi, dans notre cas particulier, veuillez, pendant quelques jours, habituer votre main à poser l'allumette qui a porté le feu à votre cigare au lieu de lui laisser la stupide habitude de jeter ce feu à l'aventure, et votre main fera d'elle-même le service; elle vous assurera contre la chance désolante de donner naissance à des incendies.

Et prenez garde que si, après avoir lu cet article, vous ne faites pas vos efforts pour obéir au précepte qui lui sert de titre, vous serez véritablement, en cas d'incendie allumé ou de jupes enflammées, un incendiaire volontaire!

LA DILIGENCE NORMANDE.

La diligence des anciens jours est morte, la locomotive l'a tuée : c'est la loi du progrès. Les gens pressés de courir à leurs affaires ou à leurs plaisirs ne s'inquiètent guère de savoir s'il y a eu autrefois des diligences; ils accusent quelquefois la locomotive d'être trop lente. Les amateurs de flânerie, de rêverie et de pittoresque, regrettent parfois la diligence. On n'allait pas si vite au but, mais on jouissait mieux de son voyage et l'on ne perdait aucun détail. C'est à leur intention que nous découpons, dans les Souvenirs de voyage de l'illustre poëte américain Longfellow, l'image d'une ancienne diligence française.

C'était un matin, au mois de juin, « le mois des feuilles »; je voyageais à travers la belle province de Normandie. Comme la France était le premier pays étranger que je visitais, tout avait pour moi le charme et la fraîcheur de la nouveauté, tout amusait mon regard et tenait constamment mon imagination en éveil. La vie était pour moi comme un songe. C'était une véritable volupté que de respirer de nouveau l'air libre, après avoir été si longtemps emprisonné pendant la traversée; comme un oiseau longtemps captif à qui l'on ouvre un jour la porte de sa cage, je m'enivrais de la fraîcheur de ce paysage du matin au lever du soleil.

Des deux côtés de la route, dans les vallées et sur les collines, se déroulait un tapis d'un vert doux et velouté. Les oiseaux chantaient avec allégresse dans les arbres; le paysage avait cet air de gaieté qui, selon la jolie expression d'un vieux roman, « donne joie au cœur triste, pensif et souffrant, et en dissipe le deuil et la tristesse. » Çà et là, une maisonnette couverte de chaume s'abritait sous un bouquet de marronniers; de petits morceaux de vigne étaient dispersés sur la pente des collines, et mêlaient leur vert délicat aux teintes plus foncées des moissons précoces. Tout le paysage respirait la fraîcheur et la santé. La vue n'en était point morcelée par des haies; il s'ouvrait devant vous, il vous accueillait d'un air hospitalier. Je me sentais moins étranger dans le pays; et tandis que je laissais errer mon regard le long de la route poudreuse, qui serpentait à travers les riches cultures, bordée des deux côtés par des arbres en fleurs; pendant que j'entrevoyais au passage quelque petite ferme au repos dans un vallon vert et comme « enveloppée dans l'abondance », je me disais : — Je suis sur une terre riche, hospitalière et heureuse.

J'avais pris place sur l'impériale de la diligence pour mieux voir le pays; c'était un de ces lourds véhicules qui s'en vont tout doucement, cahin-caha, le long des routes pavées de France. Elle pliait sous le poids d'une montagne de malles et de paquets de toute espèce, et, comme le cheval de Troie, elle portait dans ses flancs une multitude bourdonnante. C'était une machine curieuse et compliquée. Figurez-vous trois voitures à la file sur un même train, le tout surmonté d'un cabriolet pour les passagers extérieurs. Sur les panneaux de chacune des portières étaient blasonnées les fleurs de lis, et sur les flancs on voyait, écrit en lettres d'or : *Exploitation générale des messageries royales des diligences pour le Havre, Rouen et Paris.*

Est-il nécessaire de décrire les groupes variés qui peuplaient les quatre parties de ce microcosme? On y voyait le petit marchand en redingote verte, armé d'un parapluie de coton; le pâle valétudinaire, coiffé d'un béguin et chaussé de chaussons de lisière; le prêtre en soutane, le

paysan en blouse, et toute une ribambelle d'enfants criards. Mes compagnons de voyage sur l'impériale étaient un sous-officier jovial qui portait de formidables moustaches, et une beauté de village de seize ans, avec des cheveux châtains. Le sous-officier était en petite tenue, coiffé d'un bonnet de police bleu coquettement brodé d'un galon d'argent et incliné sur l'oreille. La brunette était parée d'un respectable bonnet normand, bien blanc, bien empesé et bien plissé, haut d'environ trois pieds; elle avait autour du cou un chapelet d'où pendait une croix, et portait une robe de tiretaine et des sabots.

Le personnage qui semblait avoir le gouvernement absolu de ce petit monde était un gros petit homme bouffi, qui avait l'air très-affairé et très-content de lui, et portait le titre sonore de *Monsieur le conducteur*. Comme insignes de sa dignité, il avait un petit bonnet fourré, une jaquette bordée de fourrure, et tenait à la main un petit portefeuille de cuir où sa feuille de route était en sûreté. Il était notre compagnon sur l'impériale, et, avec une gravité comique, transmettait d'en haut ses ordres au postillon; c'était un roi au petit pied, parlant du haut de son trône. Dans chacun des villages poudreux que nous traversions avec le fracas du tonnerre, il avait mille commissions à faire et à recevoir : un paquet à délivrer à droite, un autre à prendre à gauche; un mot à la maîtresse de l'auberge, une lettre du fiancé pour sa fille; un clignement d'œil ou un claquement de doigts, vers la fenêtre, pour la fille de service. Que de questions à faire, que de réponses à donner pendant qu'on changeait de chevaux! Chacun avait son mot à dire. C'était : — *Monsieur le conducteur* par-ci; *Monsieur le conducteur* par-là. Il aurait dû en perdre la tête; à la fin, il criait : — *En route!* escaladait la hauteur vertigineuse, et nous nous ébranlions lourdement au milieu d'un nuage de poussière.

Mais ce qui attirait le plus mon attention, c'étaient les chevaux et la figure grotesque du postillon. C'était une bonne petite caricature, avec un visage maigre et malicieux, auquel la fumée de tabac et les vapeurs du vin avaient donné l'apparence d'un parchemin poudreux. Sa petite jaquette-veste de velours pourpre à collet rouge était ornée de soutaches de soie. Il portait une culotte de cuir jaune, devenue luisante par le frottement : cette culotte était collante, sur des jambes minces comme des allumettes, qui s'engloutissaient dans une énorme paire de bottes en bois, bardées de fer et armées de longs éperons retentissants. Son col de chemise était gigantesque; entre ce col et le large bord de son grand chapeau verni pointait une queue serrée dans une peau d'anguille, et terminée par une petite touffe de cheveux frisés semblable à une houppe à poudre. Cette houppette, qui suivait les mouvements du cavalier, lui battait à coups réguliers dans le dos, et répandait un nuage de poudre blanche autour de lui.

Les chevaux avaient un harnachement bizarre, composé de cordes et de courroies. Ils étaient cinq, noirs, blancs, gris, différant de taille autant que de couleur. Ils avaient la queue tressée et relevée à l'aide d'un bouchon de paille; quand le postillon était en selle et faisait claquer son gros fouet, ils commençaient par faire un écart; puis chacun prenait son allure particulière : l'un galopait, l'autre trottait, les autres tiraient nonchalamment; leur pas tenait le milieu entre le trot et la marche. Aussitôt que le véhicule avait pris une allure confortable, le postillon, jetant les rênes sur le cou de son cheval, tirait d'une de ses poches un briquet, de l'autre une courte pipe, battait le briquet sans se presser, et commençait à fumer. Fréquemment quelqu'une des cordes du harnachement se cassait. D'en haut, Monsieur le conducteur lâchait, d'une voix de tonnerre, un jurement ou deux; à chaque vasistas apparaissait une tête; une demi-douzaine de voix criaient à la fois : « Qu'est-ce qu'il y a? » Le postillon, s'en prenant au *diable*, comme toujours, fourrait le long manche de son fouet dans une de ses bottes, mettait pied à terre, sans se presser. Alors il tirait de sa poche un bout de ficelle, et se mettait tranquillement à réparer le désastre de son mieux.

En cet équipage, nous cheminions lentement, péniblement, dans la poussière de la route. De temps à autre le paysage était animé par quelque groupe de paysans qui poussaient devant eux un petit baudet chargé de légumes; ils se rendaient à un marché voisin. Ou bien nous dépassions un berger solitaire, assis au bord de la route, avec un chien hérissé à ses pieds; tout en surveillant ses bêtes, il déjeunait de quelques bribes qu'il tirait de sa panetière. Ou bien le hasard nous mettait en présence d'une vache qui allait paissant le long du fossé; elle avait les cornes embricolées d'une corde dont une petite fille en sabots tenait le bout. A de certains moments nous descendions tous pour monter à pied quelque côte qui n'en finissait pas; nous étions alors escortés d'une foule bruyante de mendiants effrontés. Tantôt nous étions dégoûtés de l'importunité obstinée des mendiants sans vergogne; tantôt nous nous laissions toucher à la vue de quelque pauvre diable de paralytique ou de quelque malheureux aveugle.

Parfois notre postillon s'arrêtait à la porte d'un petit cabaret enfumé, absolument caché sous les grands arbres. Un cep vigoureux grimpait à côté de la porte : une branche de pin était plantée horizontalement dans le mur, pour servir d'enseigne. Généralement on lisait au-dessus de la porte, en grandes lettres noires : *Ici on loge à pied et à cheval.*

Ainsi allaient se succédant les objets de curiosité : collines, vallées, ruisseaux, forêts, passaient devant mes yeux comme les scènes changeantes d'une lanterne magique; mes réflexions se succédaient avec la même rapidité. Enfin, dans l'après-midi, nous enfilâmes une large et fraîche avenue de beaux vieux arbres, qui conduit à l'entrée ouest de Rouen. Quelques minutes après, nous étions perdus dans la foule et le brouhaha des rues étroites.

IMPRESSIONS EN NOIR INDÉLÉBILE

SUR CALICOT.

OBJETS DESTINÉS A L'INSTRUCTION DE L'ARMÉE.

L'aniline est une matière extrêmement curieuse, que les chimistes ont réussi à fabriquer en grand à l'aide des produits retirés du goudron de houille (*coal-tar*). Véritable protée, cette matière se change, entre des mains habiles, en couleurs extrêmement brillantes, rouges, violettes, bleues, vertes, jaunes ou brunes.

Toutes ces couleurs si vives ne sont pas très-solides; quelques-unes sont même absolument fugaces. Elles résistent mal au savon et passent assez vite au soleil. Elles conviennent donc surtout aux objets de fantaisie, pour lesquels on n'exige pas une grande solidité.

Mais cette même aniline permet d'obtenir sur coton un noir de la plus belle nuance et absolument *indélébile*, c'est-à-dire résistant à toutes les lessives et agents chimiques quelconques. Le noir d'aniline ne peut s'enlever qu'en détruisant le tissu lui-même.

C'est avec cette précieuse couleur qu'on imprime les tissus de coton pour deuil ou les tissus fantaisie, mais seulement pour les premières qualités. On a même réussi à teindre le coton en écheveaux avec le noir d'aniline, de sorte que certains tissus rayés ou quadrillés noir et blanc sont fabriqués avec du coton teint en noir indélébile.

On reconnaît d'ailleurs immédiatement cette espèce de noir en trempant un petit échantillon du tissu dans de l'acide chlorhydrique (acide muriatique, esprit de sel). Tous les noirs ordinaires *rougissent* au bout de quelques instants; le noir d'aniline ne subit aucune altération.

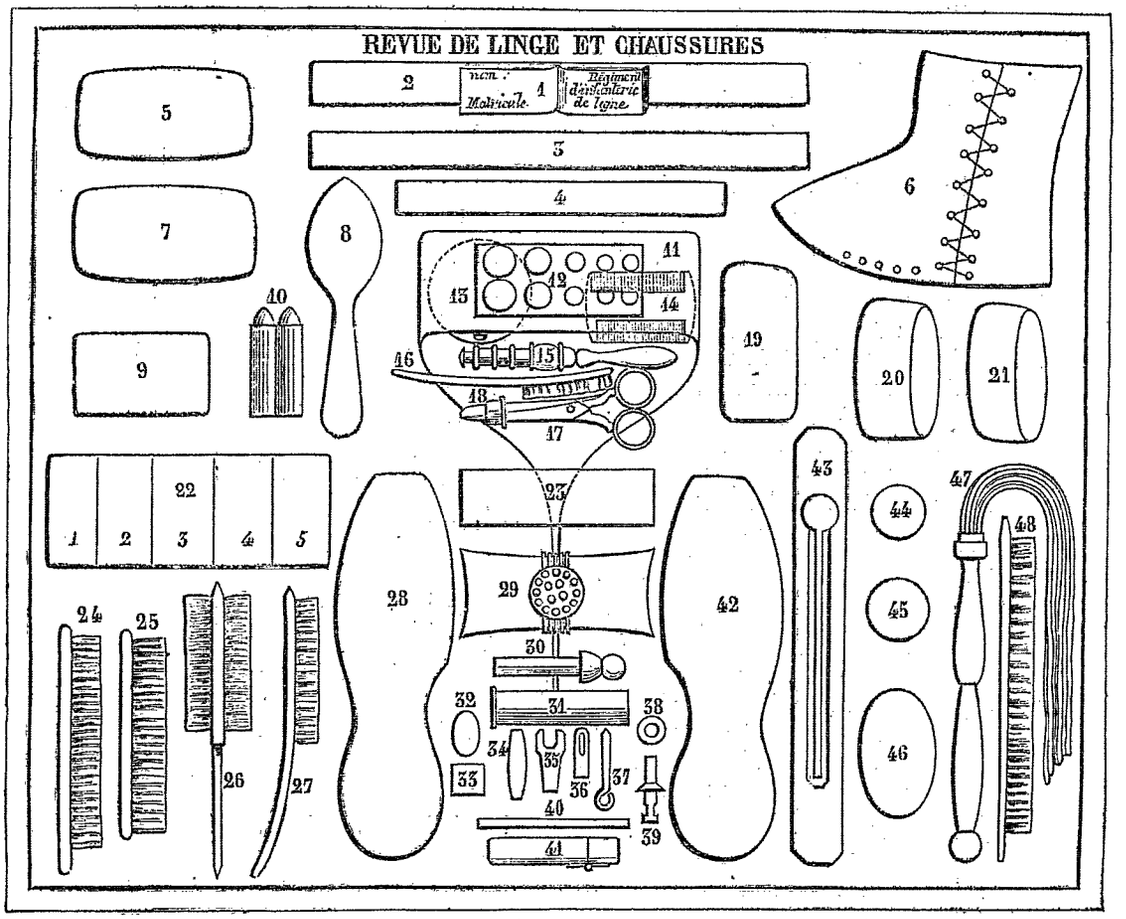
Cette précieuse conquête de la chimie moderne a été mise à profit pour la fabrication d'objets imprimés en vue de l'instruction de l'armée.

Nous donnons ci-dessous la réduction du dessin d'un mouchoir réglementaire (de 0m.70 sur 0m.60), destiné à supprimer toute explication relative au rangement des effets hors du sac pour les revues de linge et de chaussure.

Le sac du soldat d'infanterie contient *cinquante* objets de toute nature. Le jour de la revue de linge et chaussure, le soldat doit étaler tous ces objets, dans un ordre déterminé, sur un mouchoir propre étendu sur le pied de son lit.

Il fallait beaucoup de temps pour apprendre aux soldats le rangement méthodique de tous ces objets. Toute explication se trouve maintenant supprimée. Chaque homme étale au pied de son lit le mouchoir imprimé, et place chaque objet sur son image.

Si l'un des objets manque, l'officier qui fait passer la revue le reconnaît immédiatement à l'inspection de l'image de l'objet absent, qui reste apparente.



Mouchoir réglementaire de l'infanterie de ligne (0m.70 sur 0m.60).

Les avantages de ce système fort simple sont tels, que le ministre de la guerre, par une circulaire en date du 16 décembre 1872, a recommandé aux chefs de corps l'usage de ce modèle, et a déclaré qu'il peut être acheté comme réglementaire.

Dans les mêmes dimensions, et spécialement pour l'usage de l'armée, on a créé une carte de France et des colonies imprimée sur calicot très-fin en trois couleurs indélébiles.

Le relief du terrain est très-bien accusé par des ombres en bistre clair. Les eaux sont en vert très-clair, et les chemins de fer, les limites et toutes les écritures, en noir d'aniline indélébile.

Une carte ainsi imprimée paraît toujours beaucoup plus claire qu'une carte en noir, même lorsque celle-ci est coloriée.

La carte de France et des colonies est à l'échelle de deux millionièmes; autrement dit, chaque millimètre pris sur la carte représente deux kilomètres. Une lieue (quatre kilomètres) est donc figurée par deux millimètres; c'est une échelle suffisante pour apprécier les distances dans toutes les circonstances ordinaires.

Tous les chemins de fer avec les principales stations, toutes les places fortes, les points stratégiques, forts détachés, phares, etc., y sont représentés, ainsi que toutes les villes de quelque importance. Cette carte sera donc très-utile non-seulement à l'armée, mais aux voyageurs et aux écoliers.

Le relief du sol étant très-nettement indiqué sur cette carte, il en sera fait un tirage à part, *sans écriture*, de sorte que la carte muette ainsi obtenue rendra de grands services à l'enseignement.

Rien n'est plus profitable, en effet, pour l'élève, que de suivre sur une bonne carte les divisions naturelles en bassins principaux et secondaires.

L'enseignement de la géographie se trouve ainsi solidement établi sur sa base naturelle, c'est-à-dire sur la *géographie physique*, dont le complément nécessaire doit être la géologie.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 18. Le Gérant, J. BEST.

LE JOUR DES MORTS.



Salon ; Peinture. — Le Jour des Morts, par Cot. — Dessin de Yan' Dargent. — (Ce tableau appartient à M. Goupil.)

Le soleil a disparu, le soleil du jour des Morts! Ceux qui furent riches dorment dans leur tombe de marbre; ceux qui furent pauvres, sous l'humble croix de bois. Peu à peu, entre les cyprès au feuillage sombre, naissent de

petites flammes, toutes pâles d'abord sous le ciel empourpré, bientôt plus brillantes à mesure que l'obscurité se fera, comme le souvenir qui grandit dans la nuit du tombeau. Ce sont des mains amies qui viennent allumer, au pied de chaque croix, la veilleuse fidèle. C'est la fête des Morts ! à eux les lumières et les fleurs ! et puissent-elles faire arriver jusqu'à eux quelque rayon, quelque parfum de la vie où nous les pleurons !

Triste et pâle, la veuve est debout près de la croix où se lit un nom qui lui fut cher, un nom qui est devenu le sien et qu'elle portait avec tant de joie, il y a moins d'une année, quand elle s'appuyait sur le bras de celui qui repose là ! Elle tient un petit enfant : l'innocent regarde, étonné, toutes ces choses inconnues, les tombes, les fleurs, les grands cyprès, et sa sœur aînée, qui allume la lanterne avec un soin pieux. La veuve tient encore la couronne dont elle vient d'orner la croix : comme ses mains tremblaient pendant qu'elle entrelaçait ces fleurs ! Il y a si peu de temps, si peu, qu'elle parcourait avec lui, le jour du repos, leurs campagnes natales ! Nina courait devant eux, moissonnant à pleines mains les narcisses et les jacinthes ; et le petit Beppino essayait ses premiers pas. Toute cette joie est finie, à jamais finie ! il n'en reste plus qu'une tombe, une veuve et des orphelins. Elles passent devant sa triste rêverie, les chères et douloureuses images de son bonheur perdu : les premières espérances, la confiance mutuelle, la tendresse courageuse de deux êtres qui, la main dans la main, commencent ensemble la vie, comptant pour rien le travail, la lutte et la souffrance, pourvu qu'ils ne soient pas séparés... Et voilà qu'ils ont été séparés ! La veuve songe, farouche, et son cœur se révolte... — Je demandais si peu à la vie ! pourquoi tout m'a-t-il été enlevé ?

— Tout ? oh ! non, pas tout ! Sa fille lève vers elle un regard inquiet ; son petit enfant se serre contre elle comme pour lui dire : Il ne me reste plus que toi ! Et elle sent que tout ne lui a pas été enlevé. Il lui reste ces deux enfants, dont il faut qu'elle fasse un homme et une femme de bien ; il lui reste leur tendresse, il lui reste la joie de les voir croître ; il lui reste surtout ce qui est la vraie vie de l'âme : le devoir ! Elle le sait : partout où il y a un devoir à remplir, il reste encore du bonheur. — Mon Dieu ! dit-elle, puisque tu m'as enlevé mon appui, donne-moi la force d'être à la fois pour ces pauvres petits un père et une mère, pour que du ciel où il nous attend il soit content d'eux et de moi !

LES PÊCHES DE MONSEIGNEUR.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 3, 26, 46; 49, 62, 66.

La mère, rassemblant ses forces, commença le récit d'un passé dont le plus grand événement est connu. Quand elle en fut arrivée au moment où elle lança dans un cri de désespoir sa révélation maternelle devant la porte qui lui était inexorablement fermée, elle continua ainsi :

— Alors, sous la pluie, le vent et la foudre, je retournai près de mon père. Quelques mois plus tard, Dieu m'accorda de pouvoir te donner mon premier baiser ; ton aïeul t'a bénie. Grâce à cette double vue que le Seigneur accorde parfois aux mourants, il m'a promis qu'elle aurait un terme, l'épreuve que je subis encore aujourd'hui et dont il ne prévoyait pas la durée. Jusque-là, m'a-t-il dit, ta fille sera ta consolation, ton soutien. Ici, où je suis venue après avoir rendu les derniers devoirs à mon père, ses paroles prophétiques se sont vérifiées : toute consolation et tout allégement à mes peines me sont venus de toi. Quand j'ai senti mes forces décliner, j'ai pu me fier à ton jeune courage pour subvenir seule à nos besoins et ne pas laisser manquer chez nous le pain que je ne pouvais plus t'aider à gagner. Ce soir, tu as fait davantage, car ton sang a coulé pour ta mère ; puisse le misérable qui t'a blessée être châtié dans ses enfants si le Seigneur l'a voulu rendre père !

Lory posa ses lèvres sur la main de sa mère ; puis elle reprit :

— Ne l'accuse pas, car il remplissait un devoir ; il a juré de défendre cet arbre dont les fruits rendent aux malades la vie et la santé. S'il les garde avec tant de rigueur, c'est dans l'intérêt d'une douce jeune fille qui est un ange de bonté et qui inspire à tous une tendre vénération. C'est par fidélité au serment fait à son maître que le garde du verger de Monseigneur a tiré sur moi ; je lui pardonne ma blessure, comme tu as dû pardonner ton malheur à mon père.

La mère attira Lory sur son cœur, et, l'y gardant étroitement serrée, elle dit :

— Certes, il a mon pardon ; il faudrait ne pas avoir d'entrailles maternelles pour en vouloir longtemps au père de son enfant.

Hans Steinbach, toujours posté derrière la fenêtre, continuait à examiner ce qui se passait dans l'intérieur de la salle. Une de ses mains se crispait sous son pourpoint ; parfois, du revers de l'autre, il se frottait rapidement les yeux.

Après qu'il eut ainsi longtemps regardé, longtemps écouté, et reconnu enfin la voix et le visage de la malade, il arrêta un dernier regard sur l'enfant ; puis il reprit sa course du côté du château.

Dès les premières lueurs du jour, le comte Ulric descendit au verger. Il n'eut point de peine à apercevoir le gardien du précieux pêcher. Hans Steinbach, immobile, le menton appuyé sur le canon de son arquebuse posée debout à terre, semblait plongé dans une étrange et profonde songerie.

— Eh bien, lui dit son maître, je prévois, en te voyant si fidèle à ton poste, qu'il est inutile de m'enquérir si quelque coureur de nuit a tenté de dérober les pêches qui appartiennent à ma fille, non pas pour qu'elle en fasse don à quelque malade, cela je le lui ai sévèrement interdit, mais pour qu'elles lui soient exclusivement réservées. Ainsi, personne n'est venu ?

— Pardon, Monseigneur, il est venu quelqu'un, répondit le garde avec plus de fermeté dans la voix que ne semblait devoir en comporter cette dangereuse réponse.

— Mais tu étais là, continua le comte ; ta présence a intimidé le maraudeur : il n'a rien pris.

— Il manque deux autres fruits à l'arbre, dit le garde avec la même fermeté d'accent.

— Encore deux pêches volées ! et tu oses me l'avouer ainsi !

— Pourquoi ne l'avouerai-je pas, puisque vous pouvez compter celles qui restent ?

— Tu as donc déserté ton poste ?

— Non, Monseigneur. Je n'ai pas eu cette fois à combattre le sommeil ; j'ai veillé, comme c'était mon devoir : aussi je pourrais invoquer pour ma défense la croyance du pays à l'égard des esprits malfaisants ; vous dire qu'il ne s'agit pas de vol, mais de sorcellerie, ce serait vous tromper. Je ne suis ni fourbe, ni lâche ; je vous dis la vérité, afin qu'en me punissant vous soyez forcé de m'estimer pour ma franchise.

— Ainsi tu as négligé de poursuivre le voleur qui s'est introduit dans le verger ?

— Au contraire, Monseigneur, je l'ai poursuivi.

— Mais sans pouvoir le rejoindre; et tu vas me dire alors que tu ne le connais pas?

— Si fait, Monseigneur, je le connais.

— Pourquoi ne l'as-tu pas déjà livré pour qu'il soit puni de sa faute?

— Parce que je ne veux pas qu'on le punisse; par conséquent, j'assume la faute sur moi.

— Tu sais cependant quel châtiment elle entraîne?

— Je le sais, et j'attends l'effet de votre juste colère.

— Songes-y bien; par ton refus de me livrer le coupable, tu t'avoues son complice. Traître à ta parole de chrétien, à ton serment d'homme d'armes, ce refus te rend pour toujours indigne de servir et de prier.

— Je reconnais que j'ai mérité le châtiment du corps et de l'âme; je m'y résigne.

— Eh bien, ajouta le comte Ulric, rugissant de colère, prépare-toi au supplice; tu verras tomber demain sous la hache du bourreau les trois doigts par lesquels tu t'es parjuré.

VI

Quelques heures après le moment où Hans Steinbach, placé entre le devoir de livrer sa fille et la menace du supplice pour lui-même, garda avec une fermeté inébranlable le secret sur le nom de la maraudeuse, il y eut un grand mouvement au manoir de Ferrette. A voir les écuyers en armes, les varlets en livrée de cérémonie, les arbalétriers, les gardes de la vénerie, ainsi que les hauts et bas domestiques, se réunir dans la cour du haut château et s'y grouper en ordre, on aurait pu se demander s'il n'y avait pas réception de gala chez le seigneur suzerain de Ferrette. Mais en observant attentivement l'allure et la physionomie de chacun, on eût été bientôt convaincu qu'il ne s'agissait point de fête, mais de quelque chose de grave, de sinistre même, comme l'abus de la force, par exemple, quand celle-ci s'arroge le droit immoral de venger elle-même son injure.

Deux estrades, de hauteur différente et largement espacées, avaient été élevées dans la cour en regard l'une de l'autre. Sur la plus haute, tendue de serge noire, on avait placé le fauteuil du comte Ulric. L'estrade qui lui faisait face supportait un billot d'environ trois pieds de hauteur contre lequel s'appuyait une hache. La cloche du beffroi sonna midi. Au dernier coup de la lugubre sonnerie, les hommes d'armes et les serviteurs formèrent un carré régulier qui enfermait les deux estrades, et tous les yeux se tournèrent vers le perron du château.

Le comte Ulric parut. Le feu sombre de son regard témoignait d'une joie cruelle : la hache du bourreau allait lui donner satisfaction de la trahison de son garde. Aux côtés du suzerain, impitoyable justicier, marchaient deux jeunes pages, pâlis d'avance par la terreur que leur inspirait l'appareil du supplice dont ils allaient être témoins. Le sénéchal suivait, vêtu de noir de la tête aux pieds. Quand le suzerain se fut assis sur le fauteuil seigneurial, le sénéchal, sur le signal du maître, donna un ordre qui, se transmettant de proche en proche, arriva jusqu'au gardien des cachots de la maison du bailli. Les portes de la prison furent ouvertes, et bientôt on vit arriver dans la cour du châtiment, d'abord le bourreau de la seigneurie de Ferrette avec ses deux aides, puis le condamné enchaîné, mais non abattu; près de lui marchait le chapelain, qui l'exhortait à la résignation. Hans Steinbach ne paraissait pas avoir besoin de ses conseils réconfortants. L'attitude du père de Lory était calme sans forfanterie; on eût dit qu'en marchant au supplice il allait non pas satisfaire à la justice et payer chèrement une faute grave, mais remplir un devoir dont l'accomplissement rehaussait en lui le sentiment de sa propre dignité.

Quand il eut atteint le pied de l'échafaud, le bourreau et ses aides en gravirent d'abord les marches. Arrivé sur la plate-forme, l'exécuteur des arrêts de la haute justice du bailliage de Ferrette prit la hache luisante et la posa sur le billot.

Alors ce fut au tour du condamné à gravir les degrés de l'échafaud; le chapelain crut devoir lui dire encore une fois : « Courage! » Un sourire s'ébaucha sur les lèvres du patient; il se rappelait le pardon qu'il avait secrètement recueilli en écoutant à la fenêtre de la masure, et se réjouissait de pouvoir mériter ce pardon par son courage à subir le châtiment de son silence expiatoire. D'un œil tranquille, il regarda tour à tour la hache qui allait le mutiler, le suzerain qui l'avait condamné, et les assistants pour qui son supplice était à la fois un spectacle et une menace.

Le sénéchal déploya un parchemin et lut d'abord la condamnation de Hans Steinbach, puis la formule du serment faussé par lui, et enfin l'article de la vieille loi pénale du comté de Ferrette, qui condamnait le parjure à la perte des trois doigts de la main droite, symbole des trois personnes divines au nom desquelles il avait engagé son corps et son âme.

Quand le sénéchal eut achevé sa lecture, Hans posa résolûment sa main sur le billot, et le bourreau saisit sa hache. Il se disposait à frapper, lorsqu'un cri déchirant retentit à quelques pas de l'échafaud. Le bourreau, tournant la tête du côté d'où le cri était parti, laissa retomber la hache. A son tour, le patient chercha des yeux à se rendre compte de l'incident qui venait de différer l'exécution de son arrêt.

La fin à la prochaine livraison.

DÉCOUVERTES A FAIRE.

Ce serait rendre un grand service que d'inventer un petit moteur à arbre rotatif qui mettrait à peu de frais, à la disposition de l'ouvrier en chambre, un travail de 6 à 20 kilogrammètres par seconde. On favoriserait, par ce moyen, le travail en famille dans les villes : les enfants, filles et garçons, pourraient rester près de leurs parents et contribuer au bien-être commun.

Il serait aussi très-utile de découvrir une machine à tailler les limes. Voici une petite lime de 0m.30; savez-vous combien il s'y trouve de dents? De 140000 à 900000. Et combien l'ouvrier tailleur de limes a-t-il dû donner de coups de marteau pour les faire? 30000 à 50000. Que de temps et de frais on épargnerait à l'aide d'une machine qui ferait ce travail automatiquement!

Ce serait encore un bienfait notable que d'inventer un moyen pratique et économique de tailler les meules de moulin, en écartant les causes actuelles d'insalubrité de cette industrie.

On est parvenu, comme l'on sait, à utiliser un grand nombre de résidus qu'on jetait autrefois au rebut. Mais combien n'y en a-t-il pas d'autres dont on ne sait pas encore faire emploi; par exemple, les sels de manganèse des fabriques de chlorure de chaux, les eaux mères des marais salants, les laitiers des hauts fourneaux, les charrées des fabriques de soude, etc. Un jour ces résidus seront la source de gains considérables.

On fait de l'acier, mais empiriquement, sans pouvoir s'expliquer ce qu'on fait; on ne connaît pas la constitution même de l'acier. Si cette constitution était enfin connue, on pourrait convertir en aciers supérieurs des aciers communs; on pourrait découvrir le moyen de transformer un fer quelconque en fer de première qualité pour acier fondu,

puisqu'on sait que, pour produire ce résultat, il suffit d'enlever ou d'ajouter au fer des traces presque inappréciables de matières étrangères. On a donc à chercher une théorie de l'acier, fondée sur des expériences certaines, et ayant pour conséquence les moyens de mieux diriger la fabrication de l'acier.

On a de bonnes encres; mais toutes ont le défaut d'attaquer les plumes de fer ou d'acier. Il faudrait en découvrir une aussi bonne que les meilleures, et qui n'eût pas cet inconvénient.

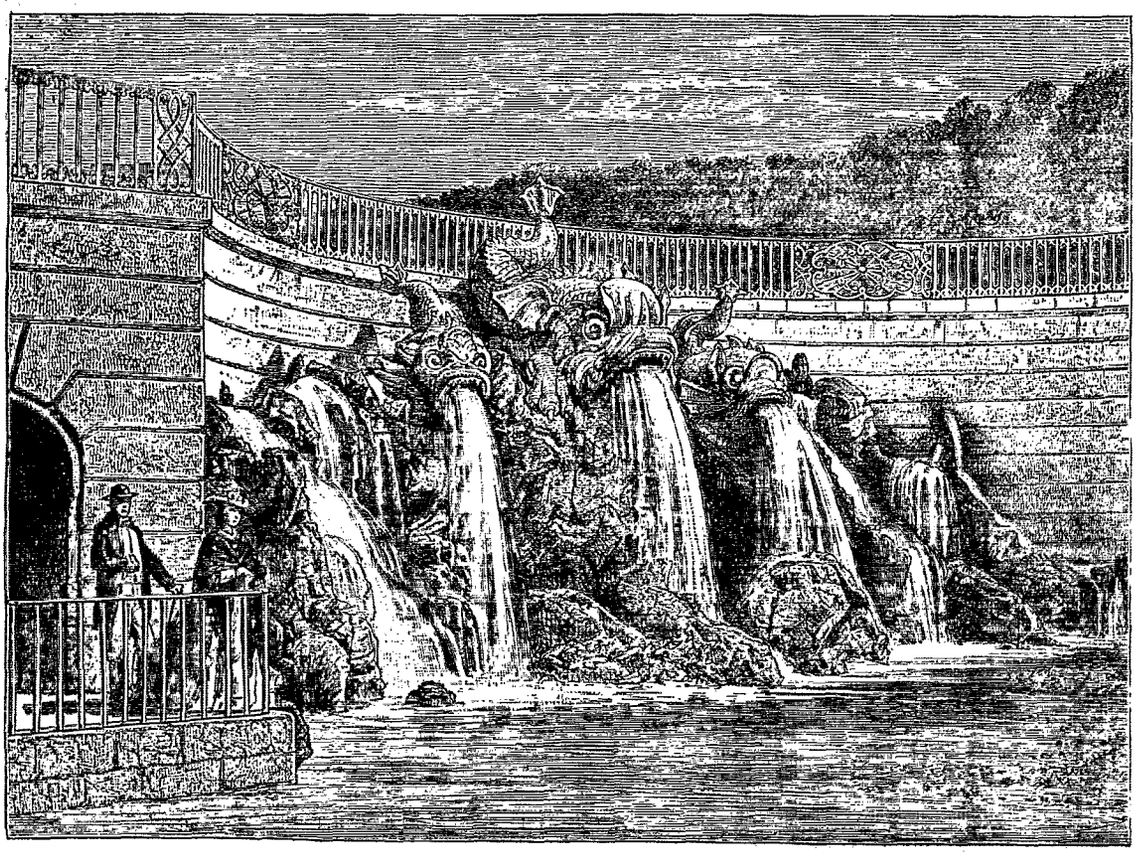
Nous ne savons pas encore chauffer nos appartements de manière à ce que l'air s'y renouvelle convenablement et d'une manière insensible, sans qu'on ait besoin de s'occuper si souvent d'ouvrir portes ou fenêtres. Emploi économique du combustible, évacuation de l'air vicié, introduction d'un volume équivalent d'air nouveau à une température modérée, voilà les termes du problème à résoudre, soit pour les petites chambres, soit pour les grandes, soit pour les ateliers.

Des prix et des médailles de différentes valeurs sont proposés, pour la solution de ces questions et de beaucoup d'autres, par la Société d'encouragement pour l'industrie nationale. (1)

LES JARDINS DU PALAIS DE CASERTE.

Les jardins de l'ancienne résidence royale de Caserte (2) se divisent en deux parties. La première, qui entoure le palais et qui a été créée en même temps que lui (1752-1759), est modelée sur le type classique de nos jardins français dessinés par le Nôtre au dix-septième siècle; c'est une œuvre factice où la nature, abdiquant toute liberté, se plie sans réserve aux savantes combinaisons de l'architecture : les arbres s'alignent en longues colonnades, se courbent en arcades et en voûtes; les buissons, taillés à angle droit, forment d'épaisses murailles de verdure; les pelouses sont découpées en carrés, en demi-lunes, en triangles géométriques dont les pointes convergent vers le même centre; les plates-bandes de fleurs sont enfermées dans des cadres de buis, ou s'enroulent en volutes, comme des dessins de tapis; les pentes naturelles sont effacées, des escaliers de pierre mènent d'une terrasse à une autre; les eaux ne coulent qu'en jets, en panaches; elles ont pour lit des tuyaux, des vasques, des bassins; elles descendent en cascades régulières des marches de pierre de taille entre des rampes sculptées; des déesses, des nymphes, des amours, des animaux de marbre blanc, se trempent éternellement, on ne sait pourquoi, dans la poussière liquide de leurs nappes écumantes. Ce jardin se termine, comme le parc de Versailles, par un long canal sur lequel on a jeté deux ponts pour établir une communication entre les deux rives, et par une abondante chute d'eau bouillonnant sur les rochers qui barrent son cours.

Le second jardin, séparé du premier par une voie publique, est de création plus récente; il a été fait en 1782 pour la reine Caroline, et il est d'un genre différent. On y



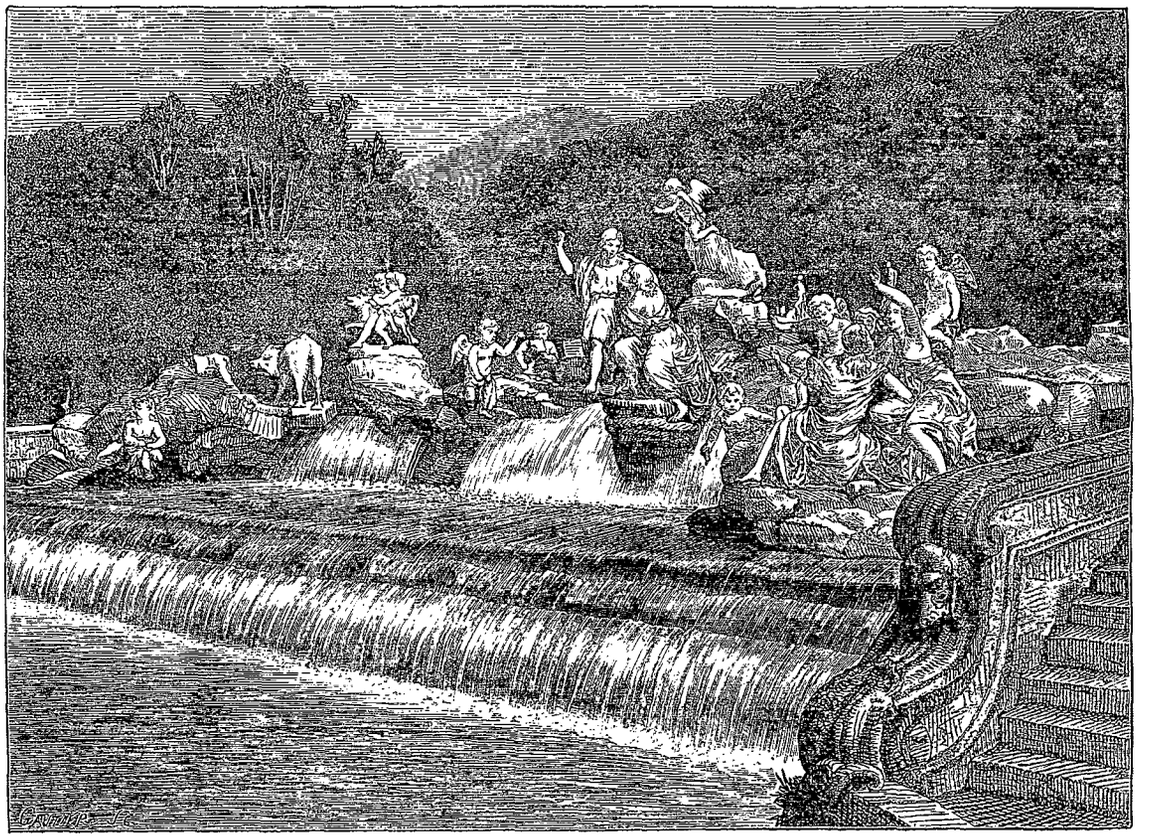
Caserte. — Fontaine au Palais royal. — Dessin de Yan' Dargent.

trouve encore des grottes artificielles, des colonnades, des statues; mais on a respecté les accidents de terrain, on a ménagé l'imprévu des perspectives, on a même imité les caprices pittoresques de la nature. Les eaux s'y étalent, entre des rives diversement découpées, gazonnées et boisées, en étangs navigables. Les arbres s'y groupent en

(1) Voy. le *Bulletin* de la Société pour octobre 1873.
(2) Voy. t. XXIX, 1861, p. 148.

massifs magnifiques ; des allées sinueuses, étroites et garnies d'arbustes, circulent en tous sens ; le tuf volcanique y tient lieu de sable ; on y voit des arbres exotiques qui ont acquis un développement admirable. De certains points élevés, la vue s'étend jusque sur Naples, le Vésuve et la mer.

Les belles eaux qui arrosent les jardins de Caserte proviennent de sources recueillies à plus de douze milles de



Caserte. — Cascade du Palais royal. — Dessin de Yan' Dargent.

distance. Elles traversent une profonde vallée, entre Monte-Longano et le mont Tifata, sur un magnifique pont formé de trois rangées d'arcades superposées. Ce pont a seize cent dix-huit pieds de longueur et cent dix-huit de hauteur. Le premier rang se compose de dix-neuf arcades, le deuxième de vingt-sept et le dernier de quarante-trois. Cet aqueduc, ouvrage de Vanvitelli, le dispute à tout ce que les Romains ont laissé de plus remarquable en ce genre de constructions. Peu de voyageurs visitent aujourd'hui le palais de Caserte, qui est devenu une station militaire ; mais le *ponte della Valle* mérite à lui seul qu'on s'arrête à la station de Maddaloni pour aller l'admirer.

MÉDAILLES RARES.

TABARIN ET SON MÉDAILLON PAR JEAN WARIN.

Fin. — Voy. p. 6.

Voilà une généalogie authentique qui dérange de la façon la plus inattendue les hypothèses biographiques de feu C. Leber, qui prétendit, il y a quelque trente ans, faire l'histoire de Tabarin avec les tabarinades. Cette tentative, qui se produisit en 1835, sous le titre de *Plaisantes recherches d'un homme grave sur un farceur*, et qui, vingt ans plus tard (en 1856), eut les honneurs d'une réimpression, est l'erreur d'un homme de mérite ; le succès de son petit livre fut celle du public, qui se trompe parfois tout comme les auteurs. En effet, qu'est-ce que les tabarinades? M. Leber le savait mieux que personne : les tabarinades sont des facéties qui, du temps de la grande vogue de Tabarin, se vendaient à la faveur de ce nom populaire, dont quelques-unes contiennent bien çà et là des détails sur le jeu de Tabarin, sur son costume, dont certaines peuvent même donner une idée de son répertoire, mais qui sont loin d'être la reproduction de ses parades, qui, d'ailleurs, n'ont été ni composées, ni dictées, ni recueillies par lui-même, où il n'est pas question de l'homme, mais du type, et où, par conséquent, un *homme grave* ne pouvait trouver les éléments de la biographie de ce *farceur*.

Ce qu'il y a de meilleur dans le petit livre de M. Leber, c'est la bibliographie des publications qui portent le nom de Tabarin. J'y note que les plus anciennes pièces fugitives données sous ce nom sont de 1619, que le plus ancien recueil de ces pièces est de 1622, et enfin qu'on continua à en imprimer jusqu'en 1664, c'est-à-dire environ trente ans après la date présumée de la mort de Tabarin. Je ne parle pas, bien entendu, des réimpressions qu'on en a faites de nos jours, avant la publication du Dictionnaire critique de Jal, et qui, curieuses et intéressantes au point de vue littéraire, ne contiennent rien de positif sur la biographie de Tabarin. Précieuses pour l'histoire des mœurs et de la langue, les facéties tabariniques feraient trop souvent rougir le lecteur pour qu'on puisse essayer aujourd'hui d'en donner une idée. Si l'on s'en rapportait à certains témoignages contemporains, les personnes même bien élevées les lisaient au moment où elles parais-

saient; est-ce bien vrai? Dans un recueil publié la même année, mais un peu plus tard que le premier *Recueil général des rencontres et questions tabariniques avec leurs réponses*, c'est-à-dire vers la fin de 1622, dans *les Caquets de l'accouchée*, dont les facéties sont moins fantaisistes, mais aussi peu convenables que celles de Tabarin, l'accouchée, voyant la conversation tourner à l'aigre, s'avise, pour rompre les chiens, de demander à ses bonnes amies : « N'avez-vous veu et leu les Questions de Tabarin? »

« Ouy, Madame, dit la femme d'un secrétaire du roy, je les ay leues il n'y a pas un mois; mais je n'y prends pas beaucoup de plaisir, car l'on m'a dit qu'il y a bien à dire de ce que dit Tabarin et de ce que l'on a escrit sous son nom, et qu'il n'y a rien de tel que de l'ouyr. »

On disait aussi que Montdor (variante de Mondor) plaisait par sa bonne mine, bien que, suivant quelques-uns, il ne fût guère éloquent, car il *disoit beaucoup confusément*. Tous les témoignages contemporains s'accordent avec ceux que nous fournissent *les Caquets de l'accouchée* pour montrer que c'était en effet Tabarin qui, par ses lazzi, attirait et retenait la foule; c'était lui qui jouissait de la faveur populaire et qui savait exciter la grosse joie des sujets du mélancolique Louis XIII. Mondor était l'homme d'affaires de l'association.

Il faut voir dans le *Magasin pittoresque* (t. II, p. 268) la reproduction d'une estampe du temps qui représente la parade de la place Dauphine. Mondor est à la gauche du spectateur, Tabarin à la droite. Derrière sont des musiciens et le petit page qui apportait les drogues à Mondor, et deux autres *acteurs* dont une *actrice*. Cette parade et surtout les propos de Tabarin plaisaient tellement aux Parisiens, malgré ou à cause de ses audaces, qu'il y avait toujours foule et que les deux associés débitaient fort avantageusement leur marchandise. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, les petites gens n'étaient pas seuls à croire aux merveilleuses qualités des drogues de nos bateleurs, qui d'ailleurs ne vendaient peut-être pas que de l'orviétan. Qui sait s'ils ne tenaient pas aussi magasin de drogues sérieuses? Ce qui est certain, c'est que Tabarin recrutait aussi des clients dans la bourgeoisie et parmi les classes relativement éclairées. Un prêtre de la paroisse Saint-Paul de la rue Saint-Antoine, nommé Christophe Petit, qui avait écrit un journal parcouru et cité par Jal, mais depuis brûlé à l'Hôtel de ville en 1871, achetait de la pommade sur la place Dauphine. Parlant d'un enterrement fait à sa paroisse, le jeudy gras 27e mars 1620, il écrit : « Je n'y estois pas, j'estois allé avec M. Louvet voir Tabarin, duquel j'achetay deux boettes de pommade. » Notons que Christophe Petit ne parle pas de Mondor, mais de Tabarin.

Jean Salomon était évidemment un bouffon de race, et sans chercher à donner une idée de sa manière, on peut assurer qu'il était doué de ces qualités de nature sans lesquelles il n'est pas de grands amuseurs. Il n'avait pas seulement la mémoire heureuse et l'esprit fécond en saillies imprévues; il avait la figure narquoise, la gaieté communicative; enfin, il amusait. Ce n'est pas tout : à son esprit au gros sel et à son entrain, Tabarin joignait encore l'habileté manuelle des prestidigitateurs. Son chapeau, celui-là même dont il est coiffé sur le médaillon de Warin et sur les estampes contemporaines, lui servait à varier ses effets et à divertir l'assistance. Ce chapeau, qui partagea la célébrité de son maître et qui aurait mérité une place dans le fameux *chapitre des chapeaux* d'Hippocrate dont parle Sganarelle dans le *Médecin malgré lui*, en a eu une des plus distinguées parmi les *Fantaisies tabariniques*. N'en existe-t-il pas une dont un chapitre est intitulé : *De l'antiquité du chapeau de Tabarin?* et n'existe-t-il pas un petit in-octavo de huit feuillets, sans date, orné d'un détestable portrait de Tabarin avec son triomphant chapeau, sous ce titre : *les Fantaisies plaisantes et facétieuses du chapeau à Tabarin?* Dans son testament comique, dont les dispositions sont citées dans un de ses dialogues avec son maître, Tabarin commence par léguer son chapeau : « A qui le pourrois-je, avec plus d'avantage, laisser en partage qu'aux courtisans? Il n'y a rien de plus variable. » Ailleurs, dans *la Descente de Tabarin aux enfers*, on retrouve la même idée. L'auteur, faisant allusion aux caméléons politiques, les compare aussi au chapeau de Tabarin, « car plusieurs changent davantage d'opinions et d'inconstance que le chapeau de Tabarin de formes. »

En effet, avec une adresse qui faisait l'admiration et la joie de la foule, Tabarin, véritable protée, se multipliait en faisant prendre les formes les plus variées à son couvre-chef. « Tabarin, dit une des facéties du temps, s'est du tout résolu à n'avoir qu'un seul chapeau, de quoy il représente toutes sortes de chapeaux, selon les saisons que l'on les porte et change, et à la fantaisie des courtisans à toutes sortes d'étages. A sçavoir, tantost en carrabin (carabinier), tantost en courtisan, tantost en porteur de charbon, tantost en soldat d'Ostende, tantost en porteur de hotte, tantost en humeur de souppe dans un plat... Bref, ce chapeau, manié et retourné par son maître, est rempli de toutes sortes de gayes perfections et au contentement de tous ceux qui le vont voir... L'on a vu un Gaultier-Garguille, avec son loyal serviteur Guillaume, assisté de la dame Perrine, qui ont joué des plus fameuses facéties qu'on puisse désirer; mais je diray qu'ils étoient trois personnes à représenter icelles, et Tabarin, avec son chapeau, en représente autant, sans argent, que les comédiens ne font à leurs assistans pour cinq sols, et, partant, doit-il estre plus aymé de ceux qui n'ont point d'argent et qui désirent de voir quelque chose de plaisant. »

Sans argent! le mot est caractéristique; il vaut le *sans dot* de Molière. En effet, on ne payait pas pour voir Tabarin. Ne payait que qui achetait de l'*orviétan* ou des *boettes de pommade*, et l'on s'esgaudissait sans payer cinq sols, comme il fallait s'y résoudre à la porte de MM. de l'hostel de Bourgogne. *Gratis!* voilà un grand élément de succès; ce n'est pourtant pas cela seul qui faisait la supériorité de Jean Salomon sur ses concurrents, comme le *Charlatan* (Desiderio Descombes) et tant d'autres. Nul de ses rivaux n'allait à la cheville de Jean Salomon, et l'on ne se pressait nulle part de si bon cœur qu'au pied du *chaffaud* de ce *bon diable* de Tabarin. Ce mot de chaffaud (échafaud), qui ne réveille que des idées tristes aujourd'hui, servait jadis à désigner ce que nous nommerions aujourd'hui des tréteaux. Quant à l'expression de *bon diable*, il est inutile de l'expliquer; on l'emploie encore dans le bon sens, par une antiphrase intelligible pour tout le monde. On ne sait pas par les actes quand Tabarin quitta son *chaffaud*; mais on n'entend plus parler de lui comme d'un vivant à partir de 1633. Était-il mort, ou avait-il pris sa retraite? C'est ce que Jal n'a pas osé affirmer, faute de documents formels, et c'est ce que l'on ne saura sans doute jamais, et, ce qui est plus singlier, c'est ce que ses contemporains n'ont peut-être pas beaucoup mieux su que nous-mêmes. Je ne veux citer qu'un exemple de l'ignorance où les habitués de Tabarin pouvaient être de ce qui concernait sa vie privée. Je le demanderai à ce bon prêtre de l'église Saint-Paul dont nous citions tout à l'heure le journal manuscrit. A la date du 16 août 1633, il mentionne le convoi de cette Vittoria Bianchi dont on a vu le nom plus haut dans l'acte baptistaire de la petite-fille de Jean Salomon; eh bien, Christophe Petit connaissait si mal la famille de son fournisseur de pommade, qu'il écrit : « Vittoria Bianchi, veuve de feu Tabarin. » C'est une erreur manifeste. Vittoria

Bianchi n'avait de commun avec notre Jean Salomon, nommé très-sérieusement *feu Tabarin* par le prêtre de Saint-Paul, que d'avoir épousé Antoine Girard, frère de Philippe Girard, autrement dit Mondor, l'associé de notre héros. Or, cet Antoine Girard était mort en 1626, et il n'est pas permis de supposer un deuxième mariage de Vittoria Bianchi avec Jean Salomon, veuf lui-même, car à sa mort à elle, arrivée véritablement en 1633, comme le dit le journal de Petit, elle est qualifiée veuve d'Antoine Girard par un acte vu par Jal et qu'il cite dans l'article MONDOR de son *Dictionnaire critique*. Christophe Petit était donc mal informé de la parenté et des alliances de Tabarin ; mais en ce qui concerne sa mort, dont il parle comme d'un fait avéré, on peut s'en rapporter à lui, parce que son assertion est corroborée par le silence des contemporains, qui, nous l'avons déjà dit, ne parlent plus de Tabarin comme d'un vivant à partir de 1633. N'oublions pas non plus qu'il existe une pièce de huit feuillets intitulée : *la Rencontre de Gaultier-Garguille avec Tabarin en l'autre monde*, etc., et que cette pièce porte la date de 1634. Il est très-probable qu'en effet le beau-père et le gendre étaient morts au moment où on les fait se rencontrer dans l'autre monde ; mais on n'a pas plus de notions certaines sur la date de la mort du comédien Hugues Guéru que sur celle du farceur Jean Salomon. J'ajouterai qu'il ne faut pas toujours prendre au sérieux même les titres de ces facéties ; car, à ce compte, Tabarin serait mort dès l'année 1621, qui vit paraître *la Descente de Tabarin aux enfers*, au moment de sa plus grande vogue ; cependant je suis persuadé qu'il était mort avant le 16 août 1633, comme le dit le journal de Ch. Petit.

On a dit que Tabarin, devenu riche, se retira dans un château où, après avoir vécu quelque temps en seigneur avec faste, il aurait trouvé la mort dans une partie de chasse, assassiné par des hobereaux de son voisinage, jaloux du grand train qu'il menait. Jal s'est inscrit en faux contre ce dire, qui ne repose sur rien de solide, et je m'inscris à côté de lui. Ce récit m'a tout l'air d'une légende inventée à plaisir, afin de donner un dénoûment tragique à la vie de cet homme qui l'avait passée à faire rire. Il y a peut-être un grain de vérité dans cette légende ; il est possible que Jean Salomon se soit retiré à la campagne et ait acheté, sinon une véritable châtellenie, tout au moins une sorte de château ; mais cela même n'est pas fort assuré, et je n'y crois guère. Dans les actes cités par Jal, Jean Salomon est parfois qualifié seigneur de Fréty ; Mondor, son associé, est dit aussi seigneur de Fréty, avec Coteroye en plus ; enfin, le frère de Mondor, Antoine Girard, est aussi nommé seigneur de Fréty et de Croté, qui n'est peut-être qu'une variante de Coteroye. Qu'est-ce que cette seigneurie de Fréty, indivise entre ces trois personnages ? Qu'est-ce que Coteroye ou Croté ? Jal, voyant ces noms dans des actes, les a presque pris au sérieux et s'est efforcé de les retrouver sur la carte ; pour moi, je conjecture que ces seigneuries étaient situées dans le pays où l'on a donné à Mondor le brevet de docteur en médecine, dont il se pare gravement dans divers actes. Or, ce pays devait être peu éloigné de ces terres fantastiques où s'élèvent certains châteaux que nous plaçons d'ordinaire en Espagne. Tabarin n'est-il pas nommé *de Val-Burlesque* en tête d'une fantaisie tabarinique ? En un mot, je crois que si les actes nous apprennent des dates authentiques, il n'en faut pas moins les lire avec critique. Les prêtres, qui tenaient trop souvent assez mal les registres compulsés par Jal, il le déplore lui-même, ne demandaient pas à leurs paroissiens ou aux témoins de ceux-ci la justification des titres qu'il leur plaisait de prendre. Cela est si vrai, que dans l'acte baptistaire de Marie Guéru, autre petite-fille de Jean Salomon, dont le parrain fut Mondor lui-même, nous voyons ce dernier désigné par son seul nom de guerre, à l'exclusion de son nom patronymique de Girard : *le parrain Philippe de Mondore, sieur de Coteroye et de Fréty, docteur en médecine !*

Il y avait peut-être quelque plaisanterie cachée sous ces noms de Fréty, Coteroye et Croté ; mais nos bons apôtres n'étaient sans doute pas plus seigneurs de paroisse que Mondor n'était docteur en médecine. A côté de règles très-rigoureuses sur ce qui touchait à la noblesse, il y avait jadis pour ce qui touchait au théâtre et aux lettres une sorte de tolérance dont nous voyons la preuve un peu plus tard dans ce nom de M. de Molière, que personne ne refusa au fils du tapissier Poquelin, comme dans celui de M. de Voltaire que s'arrogea le fils du notaire Arouet.

Je me résume. Jean Salomon, né vers 1584, on ne sait où, peut-être à Paris, certainement en France, joua avec un tel succès l'emploi de Tabarin que l'on confondit l'homme avec le type. Il se maria ; on ignore qui était sa femme, mais il eut une fille, *Léonore Salomon*, qui épousa le comédien Hugues Guéru, dit Gaultier-Garguille, et eut elle-même plusieurs enfants. Jean Salomon, l'illustre Tabarin, mourut vers 1633, âgé d'environ cinquante ans.

On ne connaissait, jusqu'à présent, le physique de Tabarin que par les estampes citées plus haut et dont l'une est attribuée à Abraham Bosse ; mais dans ces estampes précieuses, puisqu'elles nous montrent la parade en plein exercice, le valet de Mondor est représenté en pied, et les graveurs n'ont pu nous donner ses traits qu'en raccourci ; aujourd'hui, grâce à l'heureuse fantaisie d'un grand artiste, nous avons un véritable, un excellent portrait de Tabarin, ou plutôt de Jean Salomon dans le rôle de Tabarin.

Comment Warin, le *pourtraicteur* des rois, des grands et des belles dames, a-t-il pu descendre à modeler la figure grimaçante d'un bouffon des rues ? A cette question, je répondrai que Warin aimait sans doute la parade. En s'en allant à la Monnaie, qui fut toujours voisine du pont Neuf, Warin devait se détourner souvent pour s'arrêter devant le théâtre de la place Dauphine, comme Nodier devant la parade de Polichinelle. J'ajouterai que Warin n'aurait pas compris cette question, lui qui a signé sans pudeur le médaillon où il a représenté le beau-père de Gaultier-Garguille. Car qu'on ne croie pas que s'il ne l'a signé que de son initiale, ce soit par une sorte de concession au respect humain ; loin de là : le Liégeois Warin signait ainsi à ses débuts à Paris, témoin la médaille qu'il grava, en 1629, en l'honneur de Louis XIII et de la brillante journée du Pas de Suze, et qui n'est signée que d'un double W, comme celle de Tabarin.

Qui sait ? Le voisinage avait peut-être rapproché Tabarin de Warin, dont la carrière fort accidentée pourrait bien avoir été plus répréhensible, au point de vue de la probité, que celle de l'associé de Mondor. Le saltimbanque se montrait peut-être indulgent en recevant dans son amitié *M. le conseiller du roi en ses conseils, M. l'intendant des bâtiments*, etc., qui non-seulement avait gravé des coins pour des faux monnayeurs dans sa jeunesse, mais qui avait eu plus tard à se faire absoudre, par grâce spéciale, d'autres faits aussi peu honorables. Quoi qu'il en soit, sans l'affirmer faute de preuves, je soupçonne que notre médaille ne nous révèle pas seulement le goût de Warin pour les tabarinades, mais aussi des relations amicales entre le contrôleur et graveur général des monnaies de France et le bateleur de la place Dauphine.

Si l'on devait prendre au sérieux les assertions des

Fantaisies tabariniques, il aurait existé une médaille de Tabarin autre que la nôtre. Dans une tabarinade intitulée : *De l'éthymologie et antiquité du nom de Tabarin*, l'auteur, un lettré qui se divertit à parodier l'érudition et cite fantastiquement les écrits de l'antiquité, après avoir exposé, avec la gravité convenable, que — Tabarin, tant à cause du mot de *Tavarinos* que pour l'ancienneté de la ville de Tabæ, qui est située assez proche du mont Taurus, se dérive à bon droit de ce mot grec *Tauros* ou *Tavarinos*, — ajoute : « Ce qui confirme cette opinion et l'appuye grandement, c'est que Bacchus se nommait jadis *Tauros* et *Taurophagos*, duquel Tabarin est le grand amy, comme l'ayant curieusement choisy entre tous les dieux et préféré à toute la bande céleste pour être gravé, emburiné et entaillé au derrière de son portrait et de sa médaille. »

Suivant cette belle palabre, on pourrait donc espérer retrouver quelque jour une médaille de Tabarin avec Bacchus au revers? Mais, ou je m'abuse fort, ou cette médaille n'a pas plus existé que les seigneuries de Fréty et de Val-Burlesque, et il faut nous contenter du médaillon sans revers dû à Jean Warin que j'ai eu le plaisir de mettre en lumière (1).

LA MODE DES TRIANON.

Ce nom, qu'ont rendu célèbre les palais et les jardins de Trianon, vient du mot *Triarnum*, sous lequel était désigné (voir une bulle du pape Alexandre III, de 1163) l'emplacement d'une paroisse appartenant jadis aux religieux de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris.

Lorsque après Louis XIV, qui avait créé le « grand Trianon » en 1670, le « petit Trianon », commencé par Louis XV en 1751, eut été terminé sous Louis XVI, la mode des petits villages artificiels dans le genre de celui de Marie-Antoinette se répandit partout. « Presque tous les grands seigneurs, dit le *Mercure galant*, en avaient fait bâtir dans leur parc, et les particuliers au bout de leur jardin. Les bourgeois, qui se voulaient épargner la dépense de ces petits bâtiments, avaient fait habiller des masures en Trianon, ou du moins quelques cabinets de leur maison ou quelques guérites ».

LA GRANDE-MAITRESSE.

(MARINE.)

On désignait par ces mots, *la Grande-Maîtresse*, un grand navire de guerre dont le vrai nom était *Sainte-Marie-Bonaventure*. Il avait d'abord appartenu à René, fils illégitime de Philippe II, duc de Savoie, comte de Villars et de Tende, fait grand maître de France en 1519. Après la mort de ce seigneur, qui n'était aucunement marin, mais qui s'était fort distingué comme homme de guerre à la Bicoque (1524) et à Pavie (1525), sa veuve, Anne de Lascaris, comtesse de Tende, vendit le navire à la reine régente (Louise d'Angoulême) pour le prix de 30 000 livres. La *Grande-Maîtresse* avait alors six ans ; d'après l'inventaire, elle avait quatre mâts verticaux : grand mât, trinquet de proue (mât de misaine), trinquets sur les bas mâts (grand et petit mât de hune), perroquets sur les trinquets, mât de mesane (mât d'artimon), et contre-mesane (mât de contre-artimon). Elle avait un « pauprée » (mât de beaupré) (2). Selon l'estimation d'un sieur Pantaleone, Génois, elle était du port de quatorze cents bottes, c'est-à-dire que son tonnage était de quatorze cents tonneaux ; la botte italienne était de 2000 livres.

En 1528, la *Grande-Maîtresse* était à Marseille, et elle avait pour commandant Claude d'Ancienneville, chevalier de l'ordre de Jérusalem, oncle, selon l'apparence, d'un Antoine d'Ancienneville, qui fut assassiné, le 24 janvier 1635, au sortir du théâtre de l'hôtel de Bourgogne, par des « filous ou autres manières de telles gens », dit un document contemporain.

MUSÉE DE CLUNY.

ORFÉVRERIE.

Ce gobelet, en argent repoussé et ciselé, figurant une femme élégante du seizième siècle, est double. Le corps même de la figure est le grand gobelet qui est renversé : on ne pouvait y boire à demi, il fallait le vider avant de



Musée de Cluny ; Orfévrerie du seizième siècle. — Double gobelet en argent. — Dessin de Féart.

le poser sur la table. Le petit gobelet que la dame porte sur sa tête est mobile sur son axe : on croit qu'il servait à la dégustation des vins.

(1) Cet article est extrait d'un ouvrage que M. A. Chabouillet, conservateur du cabinet des médailles à la Bibliothèque nationale, doit publier prochainement.

(2) Voy. le Vocabulaire de marine (Table de quarante années).

SÉBASTIEN CORNU.



Fac-simile d'une esquisse inédite de Sébastien Cornu. — Dessin de Bocourt.

Sébastien Cornu, né à Lyon, le 6 janvier 1804, fut élève de l'École de Saint-Pierre, où il obtint, très-jeune, la grande médaille qui exemptait du service militaire.

De l'École de Saint-Pierre il passa dans l'atelier de Bonnefond, peintre de genre, alors en réputation. Mais la peinture de genre ne pouvait longtemps lui convenir. Son esprit sérieux, élevé, ses dispositions naturelles, le portaient vers la grande peinture, la peinture historique et religieuse. Il quitta Lyon pour entrer, à Paris, dans l'atelier d'Ingres.

Les préceptes sévères du maître eurent sur la direction de son talent une influence décisive. C'est de l'enseignement d'Ingres que datait son culte pour ce qu'il appelait les trois grands principes de l'art : « La beauté des formes, la vérité du caractère, l'élévation du style. »

En 1829, Cornu passa en Italie, où il resta six ans à copier et à étudier les maîtres. Il s'y maria. Ce fut de Rome qu'il envoya, à l'Exposition de 1832, une étude de bacchanale, qui fut remarquée, achetée par le ministère et envoyée au Musée de Grenoble.

En 1835, il revint à Paris, où il s'établit. Des tableaux d'église, commandés la plupart par le ministère, qui allèrent décorer les églises de Pouilly, de Lodève, de Villefranche, du Puy, de Verlinghem, etc., etc., des portraits, furent exécutés dans les premières années de son séjour à Paris.

Plus tard, la ville de Paris lui commanda successivement les six figures d'apôtres du côté droit dans l'église Saint-Louis d'Antin; la chapelle de la Bienheureuse Marie Acarie, à l'église Saint-Merri; la chapelle des saints Séverin, à l'église Saint-Séverin; à Saint-Roch, la chapelle de la Compassion. A la suite de ce dernier travail, il fut chargé des peintures de la chapelle de l'Élysée, où il représenta les grands saints de France. Il fit encore les peintures d'une chapelle funéraire dans un hôtel particulier, la décoration, imitée de l'antique, de la maison pompéienne, et deux tableaux pour le conseil d'État.

Enfin, à la mort d'Hippolyte Flandrin, son ancien condisciple de l'atelier Ingres, il fut chargé, par le préfet de la Seine, de terminer la décoration de Saint-Germain des

Prés, interrompue par la mort prématurée de Flandrin.

Cornu avait à peindre les deux bras du transept de l'église; mais, lui aussi, comme son illustre condisciple, fut arrêté par la mort avant qu'il eût fini son œuvre. Le côté gauche du transept put seul être terminé en avril 1870.

Une maladie de langueur s'était emparée de lui en janvier. Retiré à la campagne, il travaillait aux compositions du bras droit de l'église, lorsque les désastres du mois d'août vinrent briser son cœur si patriote. Le lendemain du jour où arriva la nouvelle de Reischoffen, il prit le lit et ne se releva plus. Il mourut le 23 octobre 1870, après avoir vu, de son lit de douleur, sa maison envahie et l'ennemi y commander en maître.

En 1851, sur la recommandation de M. Ingres, Cornu avait été nommé inspecteur des travaux de la Manufacture des Gobelins. Son zèle, ses conseils éclairés, son goût pur, commençaient à exercer une heureuse influence sur le travail des ouvriers-artistes des Gobelins, lorsqu'un dissentiment s'éleva entre lui, la commission et le ministre nouveau dont ressortissaient les Gobelins. Cornu s'était fait le défenseur chaleureux et convaincu des droits des ouvriers de la Manufacture à la pension de retraite. Elle ne fut pas accordée. Entre son opinion et son intérêt il n'hésita pas : il donna sa démission et la maintint. Les ouvriers des Gobelins lui envoyèrent une adresse couverte de leurs signatures.

En 1861, le ministère d'État envoya M. Léon Renier, le savant *épigraphiste*, et Cornu, à Rome, pour y acquérir les collections célèbres qui composaient le Musée Campana. Cornu avait accepté avec joie cette mission. Elle devait réaliser son vœu depuis longtemps formé de voir créer à Paris un musée d'art industriel, un émule du Musée Kensington de Londres, plus largement organisé, avec des cours d'enseignement et de démonstration, et ouvert aux étudiants sérieux, industriels et ouvriers des différents états dont le dessin est la base, soit dans les formes, soit dans la décoration. Il proposa cette création au ministre, mais il échoua. Les collections Campana, qui eussent formé le noyau de ce musée, furent dispersées.

Dans la pensée de Cornu, l'étude du dessin devrait être une partie intégrante de l'instruction même populaire. Il disait qu'on devait apprendre à l'enfant à dessiner comme on lui apprend à écrire. Il voyait dans cette méthode un moyen précieux de développer la réflexion et la faculté de comparaison. De plus, en mettant de très-bonne heure de bons modèles devant les yeux de l'enfant, on lui apprend à connaître ce qui est beau; il s'y habitue, son goût se forme; et le goût, disait-il, est presque une vertu. C'est dans cette idée qu'il fit un cours de dessin pour les écoles primaires; cours que le ministère de l'instruction publique adopta, et pour lequel Cornu stipula que sa rémunération serait dans le bon marché qui rendait l'ouvrage accessible aux bourses des plus modestes écoles.

Depuis 1865, Cornu faisait partie du conseil supérieur de l'enseignement spécial. Il était correcteur des compositions de dessin au ministère de la marine.

LES PÊCHES DE MONSEIGNEUR.

NOUVELLE.

Fin. — V. p. 3, 26, 46, 49, 62, 66, 74.

Odyle, blanche comme un suaire, tremblante, épouvantée, gravissait l'estrade où siégeait son père. En la voyant, le visage du comte Ulric s'empourpra de colère, et, devinant qu'elle venait lui demander la grâce du coupable, il lui cria, avant qu'elle eût repris assez de force pour parler :

— Rentrez chez vous, ma fille; ce n'est pas ici votre place.

— Vous vous trompez, mon père; la place des femmes est partout où il y a quelqu'un qui souffre ou qui va souffrir. Au nom de ma mère, je vous demande grâce et pitié pour cet homme.

— Votre mère, répliqua Ulric, ne se serait jamais permis cette audacieuse démarche. Allez, et que justice soit faite.

A ces mots, Odyle, redressant sa taille frêle et affermissant sa voix, continua :

— Puisque Monseigneur mon père me dénie le droit de crier grâce et de sauver un condamné, il ne me reste plus qu'un devoir à remplir, c'est de lui dénoncer publiquement la vraie coupable.

Ces paroles furent dites assez haut par Odyle pour que, de l'échafaud où il attendait le coup de hache, Hans Steinbach les entendît; son esprit en fut bouleversé. Supposant que c'était le nom de Lory qu'elle allait dire, et frémissant de terreur, il s'écria :

— Au nom de tous les saints, noble demoiselle, taisez-vous! taisez-vous!

Le comte Ulric, emporté par le désir d'entendre prononcer ce nom qu'il avait vainement demandé au gardien de son verger, ne chercha pas à s'assurer si sa fille ne venait pas d'être instantanément frappée de folie, elle qui, de suppliante qu'elle était un instant auparavant, se faisait tout à coup accusatrice. Il se pencha vers Odyle, et lui dit avec une fiévreuse impatience :

— Tu sais quelle est la misérable créature qu'on refuse de me faire connaître? Nomme-la, ma fille, nomme-la.

— Cette misérable, dont je lis dans vos yeux l'arrêt de mort, répondit la jeune comtesse, c'est Odyle de Ferrette, mon père.

— Toi! fit le seigneur justicier en se redressant sur son siége. Comment as-tu osé croire que j'accepterais ce ridicule mensonge? quelle apparence que tu aies dérobé la nuit des fruits qui n'appartiennent qu'à toi?

— Oui, mais dont vous m'avez sévèrement refusé le droit de disposer en faveur de tout autre. Nul n'oserait braver vos ordres souverains. Plus que personne j'avais pour devoir de les respecter; je me l'étais promis. Mais un jour arriva où j'eus une dette sacrée à payer, et je ne pouvais m'acquitter que par le don de quelques-uns des fruits de l'arbre de la santé.

— Une dette? envers qui? demanda le comte Ulric.

— Envers une pauvre enfant dont la mère épuisée par la fièvre était mourante.

— Et comment l'héritière des comtes de Ferrette pouvait-elle devoir quelque chose à sa vassale?

— Celle que vous nommez ma vassale, et que j'appelle, moi, mon amie, avait écrasé une vipère qui allait s'élancer sur moi.

— Un pareil événement s'est passé, et je n'en ai rien su!

— Au retour, j'étais hors de danger, et vous avez tant d'autres sujets de tourment!

— Qu'importe, il fallait tout me dire, et, au lieu de te voler toi-même, me demander ce que j'aurais peut-être accordé à cette brave jeune fille.

— Mon seigneur et père, répondit Odyle, m'avait tant de fois répondu par un refus, et il est si terrible quand il refuse! Maintenant vous savez toute la vérité. Hans Steinbach, j'en suis certaine, m'avait reconnue lorsque l'autre nuit je cueillais des fruits pour les donner à Lory, la fille

de la pauvre femme du vieux Ferrette. S'il a gardé le silence, c'est que son dévouement et son respect pour moi lui défendaient de me dénoncer. Vous le voyez, mon père, je suis seule coupable, et je reste à vos pieds; faites de moi ce qu'il vous plaira.

Après un moment de silence, pendant lequel le comte Ulric parut en butte à un combat intérieur, car il n'y avait pas d'exemple, depuis le commencement de son règne, qu'un condamné fût monté sur l'échafaud sans le rougir aussitôt de son sang, il ordonna de surseoir à l'exécution du garde; puis commanda à son premier écuyer de faire seller un cheval, et d'aller au vieux Ferrette chercher Lory, qu'il devait faire monter en croupe afin qu'elle arrivât plus vite au château seigneurial.

Le front du patient s'était rasséréné par degrés; il regardait Odyle avec une expression d'ardente reconnaissance. Elle, brisée par l'émotion, s'assit sur un coussin aux pieds de son père. Quant à celui-ci, il demeurait impénétrable.

Au bout d'une demi-heure d'attente et de silence, le cheval du messager s'arrêta, couvert d'écume, dans la cour d'honneur, et, avec l'aide de l'écuyer, Lory mit pied à terre. La petite fée, encore surprise de son enlèvement et ne comprenant rien à ce qui se passait, se demandait s'il ne s'agissait pas pour elle et pour sa mère d'un malheur imprévu, quand Odyle, qui l'avait aperçue, courut à elle, la saisit par la main et l'entraîna devant le comte Ulric.

Interrogée par lui, d'abord de ce ton sévère qui lui était habituel, puis, peu à peu, d'une voix plus douce et d'un regard plus rassurant, Lory confirma naïvement toutes les paroles d'Odyle, et termina de la sorte son récit :

— Ma mère dépérissait, et la noble demoiselle Odyle voulait à toute force me récompenser du service que je lui avais rendu. Je lui demandai alors des fruits de l'arbre de la santé pour ma chère malade. Elle me les promit; mais elle ne pouvait me les donner que bien longtemps après l'heure du couvre-feu dans le château. Par deux fois, la nuit, j'escaladai la muraille du verger pour rejoindre ma bienfaitrice, qui m'attendait avec les fruits cueillis par elle. La première fois, rien ne nous inquiéta; nous avions profité, pour enlever la cueillette, du moment où le garde s'éloignait afin de continuer sa ronde. La nuit dernière, ce fut autre chose. Le garde m'aperçut au moment où je m'enfuyais; comme c'était son devoir, il tira sur moi un coup d'arquebuse qui m'atteignit à l'épaule.

Pour preuve de ce qu'elle venait de dire, Lory rabattit vivement le haut de son corsage et montra la blessure qui saignait encore.

Le comte Ulric porta tour à tour ses yeux sur la courageuse enfant et sur Odyle, dont les mains s'étaient jointes et dont les lèvres murmuraient une prière. Ensuite, il dit à son sénéchal :

— Amenez devant moi le condamné.

Lorsque celui-ci fut devant son maître, Ulric lui dit avec un accent de rudesse qui déguisait mal son émotion :

— Tu as respecté le secret de ta maîtresse, et tu as bien fait. En agissant de la sorte, tu m'as été un plus fidèle serviteur qu'en obéissant à la lettre au serment que tu as prêté sur l'Évangile. Ton seigneur n'a donc pas à te faire grâce; je te dois au contraire une récompense. A partir de ce moment, tu deviens mon premier veneur.

— Monseigneur, dit le garde pardonné, sans s'émouvoir de la faveur inespérée qui succédait pour lui à l'attente du supplice, vous pouvez sans doute compter sur mon dévouement; mais n'espérez plus trouver en moi l'homme qui a jadis prêté serment entre vos mains : le Hans Steinbach de ce temps-là n'est plus le même aujourd'hui. Il vous jurait que rien ne pourrait amollir son cœur impitoyable; il sait le contraire maintenant. Ne lui demandez donc plus de montrer dans son emploi auprès de vous de la violence ou de l'insensibilité, car la nuit dernière ses yeux ont pleuré. N'exigez plus qu'il soit sans pitié pour les femmes et pour les enfants, car il a vu, comme dans une vision céleste, la compagne de sa jeunesse, et il crie à cette enfant qui sauva la vôtre :

— Lory, je suis le père qui t'a repoussée avant ta naissance et qui te demande à genoux de lui pardonner ton abandon.

Lory eut un geste, un cri, et se trouva soudainement dans les bras de son père.

A ce mouvement de chaleureuse expansion, le comte Ulric, voyant autour de lui tous les visages s'épanouir et resplendir le front d'Odyle, ne se demanda pas si le seigneur de Ferrette ne compromettait pas sa dignité en cédant à l'émotion générale. Dans un élan de tendresse paternelle, il pressa Odyle contre sa poitrine avec autant de joie qu'en éprouvait Hans Steinbach à embrasser Lory.

Le soir, l'enfant qui habitait avec sa mère la masure du vieux Ferrette ne veillait pas seule auprès du lit de la malade.

NOMS EUROPÉENS DE VILLES AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

On compte, aux États-Unis, un grand nombre de villes, petites ou grandes, qui ont des noms empruntés à l'Europe; nous en citerons entre autres : 23 qu'on appelle Paris, 32 Pétersbourg, 11 Londres, 27 Francfort, 26 Hanovre, 7 Hambourg, 11 Dresde, 8 Brême, 54 Rome, 8 Versailles.

PENSÉES A MÉDITER (1).

— « Confie-toi en toi-même. » Tout cœur doit vibrer à cette corde d'airain.

— Aucun homme n'est privé d'une certaine puissance personnelle; aucun homme ne peut savoir tout ce qu'il est capable de faire avant d'avoir essayé ses forces.

— Ne laisse pas effacer le relief vrai et honnête de ton caractère. Ne vis pas de la vie des autres, mais de la tienne; des pensées des autres, mais de celles que tu as acquises par l'éducation, l'expérience et une méditation sincère : l'âme d'un homme ne doit pas héberger indifféremment toutes les idées qui viennent à lui du dehors, comme un hôtelier à tous les voyageurs.

— Au milieu même de la foule, sache conserver avec une pleine douceur l'indépendance de la solitude.

— Accomplis honorablement l'action qui t'est propre d'après tes meilleures inspirations, et je te connaîtrai réellement.

— Il n'est pas sain de rester, pendant de trop longs intervalles, en dehors de la nature : c'est une nécessité d'aller souvent retremper ses forces morales et se ressaisir soi-même, dans les plaines, au bord des eaux, sur les cimes, dans les bois. L'homme qui ne sort pas des villes arrive insensiblement à ne plus être qu'un homme factice, artificiel : il n'y a plus en lui ni simplicité, ni vérité; il pense et vit d'emprunt; et à qui emprunte-t-il? le plus souvent à des esprits plus pauvres que le sien; il ne tire presque rien de lui-même. Après une heure de conversation avec lui, on pense tout bas : « Mais je connais

(1) Quelques-unes sont extraites du philosophe Emerson. — Voy. la Table de quarante années.

tout cela; c'est une compilation de ce que l'on répète chaque jour dans les petits journaux, sur les théâtres, aux cercles; c'est tout ce qu'on voudrait bien n'avoir jamais entendu ou avoir oublié. »

— Si l'on appréciait l'enfance à sa valeur, si on l'observait et si on l'écoutait avec un sentiment sérieux, on retrouverait souvent en elle des enseignements naturels, qui nous aideraient à réagir contre la vie de convention où nos esprits dévient de la droite voie et se perdent dans les traverses.

CARTOUCHE.

LE SUPPLICE DE LA ROUE.

Parmi les supplices qui ont disparu lors de la révolution française, il n'en était guère de plus atroce que celui de *rouer*. Mais, comme il arrive à toutes les peines excessives, on en était venu à ne plus avoir le courage d'en faire réellement usage : on se bornait le plus souvent au simulacre. Ainsi, ce fut seulement le corps inanimé de Cartouche que l'on roua, pour l'exemple, en place de Grève; on l'avait auparavant étranglé sur l'échafaud sans que le public en eût connaissance. Son jeune frère, complice de ses crimes, fut pendu, non par le cou, mais par le dessous des bras, supplice d'une barbarie que nos mœurs actuelles ne nous permettent plus de comprendre.

« Le supplice de la *roue* s'infligeait aux assassins et aux voleurs de grand chemin, lorsque la législation permettait aux juges criminels de régler arbitrairement le mode d'exécution de la peine capitale. Il s'exécutait sur un échafaud dressé en place publique, où l'exécuteur, après avoir attaché le condamné à deux morceaux de bois disposés en croix, lui brisait les quatre membres avec une barre de fer; après quoi il le mettait, pour expirer, sur une petite roue de carosse. Lorsque le juge avait mis un *retentum* au bas de son arrêt, le condamné devait être étranglé au moment de l'exécution. Ce barbare supplice a été aboli par le Code pénal de 1791. » (Achille Morin, *Dict. de droit criminel.*)

LES MONSTRES.

Un temps viendra où auront disparu de notre globe tous les animaux que nous appelons « monstres » : les uns parce qu'ils dépassent trop par leurs dimensions un certain type de proportion que nous avons dans l'esprit et qui n'est guère autre chose que nous-mêmes, les autres parce que ce sont des ennemis redoutables de la vie humaine et de celle des bêtes qui nous sont utiles.

Déjà les monstres de l'Océan deviennent rares : ce n'est pas qu'ils nous nuisent beaucoup, mais leur capture enrichit; on leur fait une si rude guerre, que leurs races s'éteignent comme celles des sauvages en Amérique, ou qu'ils se sauvent dans des mers inaccessibles. Ainsi, l'on n'arme plus pour la pêche de la baleine, quoiqu'un seul de ces cétacés puisse produire soixante mille francs; mais il n'y a plus maintenant que si peu de chances d'en rencontrer ou d'en capturer, que l'on ne veut plus s'exposer à d'énormes frais inutiles. Les malheureux phoques, dont on massacre les petits sur les glaces où leurs mères les élèvent au soleil, se découragent et fuient l'on ne sait où.

Sur terre, la chasse qu'on fait à certains monstres les décime et les refoule dans les déserts jusqu'à ce que, la civilisation avançant toujours, les déserts eux-mêmes disparaissent. En Asie, comme en Afrique, les invasions de ces animaux dans les lieux habités sont des causes de ruine et de mort. On met leur tête à prix : les indigènes font des battues; les Européens se font un divertissement et un honneur de les combattre. Plusieurs Français se sont rendus célèbres par leurs exploits contre les lions en Algérie, où l'on évalue à 3 500 francs par an ce qu'une seule de ces bêtes féroces dévore en bœufs, chevaux, mulets, chameaux, moutons ou chèvres, sans compter les hommes (1). Des Anglais, entre autres Baldwin et Anderson, ont exposé leur vie avec un certain héroïsme en poursuivant à outrance les lions, les tigres, les rhinocéros, les hippopotames d'Afrique. Mais ce qu'ils ont pu mettre à mort de ces animaux n'en a guère diminué le nombre : il faudrait des guerres, des armées, pour les réduire à ne plus être que des curiosités. Heureusement eux-mêmes se combattent et s'entre-détruisent : à défaut de proies innocentes et faciles, ils se ruent les uns contre les autres pour assouvir leur faim. Il se livre d'horribles combats en des lieux où rarement aucun regard humain a pénétré.

C'est l'habitude des lions et des tigres de s'embusquer dans les bois, les buissons et les taillis, près des mares et des étangs où les autres animaux viennent étancher leur soif. Quand la faim les irrite, ils ne redoutent pas même les éléphants, qui sont cependant une cause ordinaire de terreur pour tout ce qui les entoure; les habitants du désert ne s'habituent pas à ces colosses : le voyageur Anderson est peut-être le premier qui en ait fait la remarque. « Si des éléphants, dit-il, apparaissent dans le lointain, et si autour d'une mare vers laquelle ils se dirigent il se trouve d'autres animaux, ceux-ci se hâtent de fuir. Aussi m'est-il arrivé plus d'une fois que, longtemps avant que je ne pusse les voir ou les entendre, j'étais averti du voisinage des éléphants par les symptômes d'inquiétude et de malaise qui se manifestaient sous mes yeux. En pareille circonstance, la girafe tend et incline son cou dans toutes les directions; le zèbre fait entendre des cris plaintifs et suppliants; le rhinocéros noir lui-même, malgré sa masse et ses dispositions querelleuses, bat en retraite; mais s'il croit avoir le temps de la réflexion, il s'arrête pour écouter, se retourne et prête de nouveau l'oreille; et s'il sent ses soupçons se confirmer, il ne manque jamais de prendre la fuite, en témoignant sa colère ou son effroi par l'espèce de ronflement qui lui est particulier. »

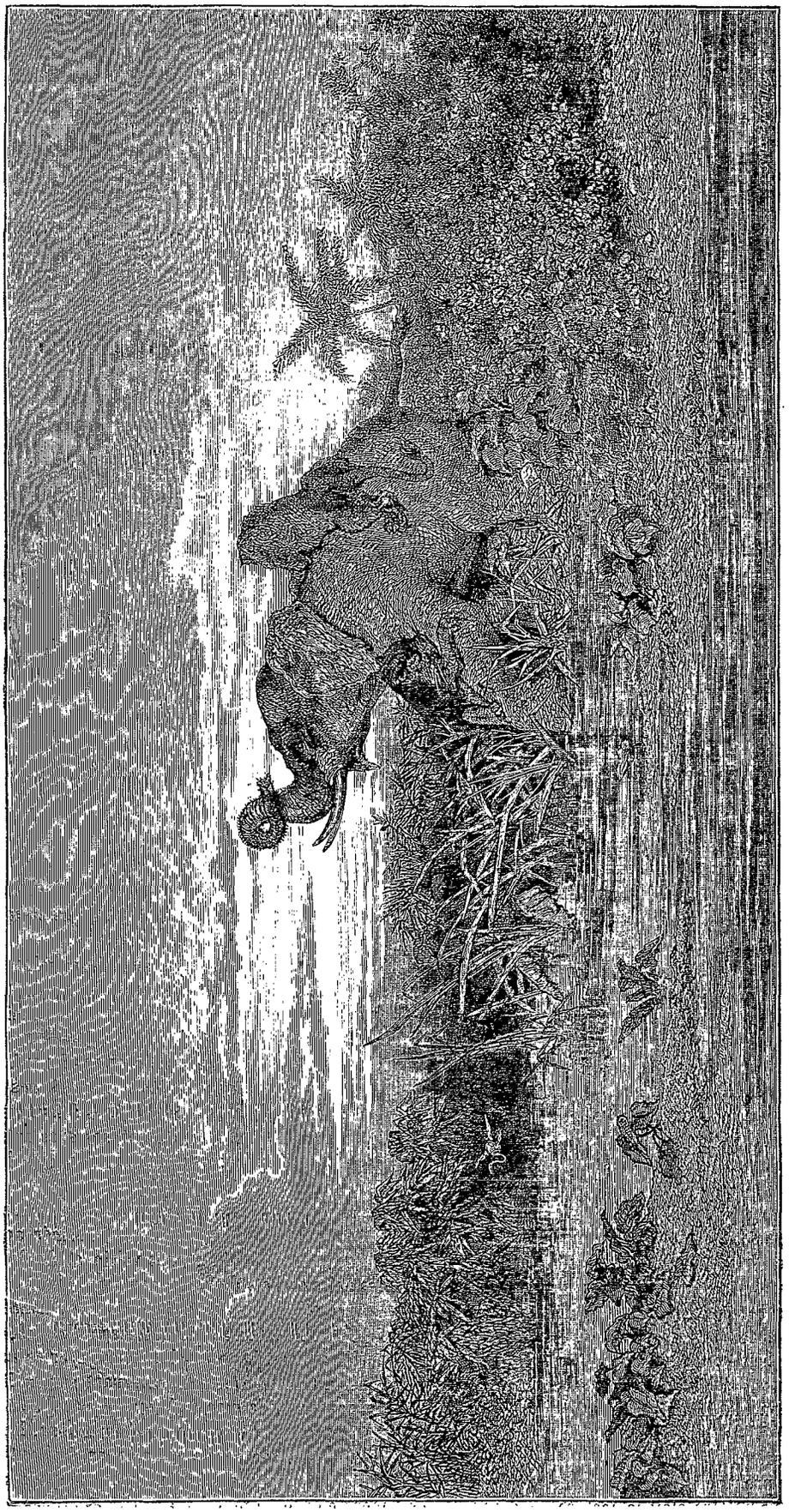
Ce n'est pas sans motif que l'approche des éléphants cause ces frayeurs. Lors même qu'ils n'ont aucune mauvaise intention, leur marche seule est un danger : leur lourde masse, surtout lorsqu'ils sont en nombre (et il n'est pas rare de les voir s'avancer par douzaines, même par centaines) (2), ébranle la terre, foule, écrase, broie tout sur leur passage. Il s'en faut, de plus, qu'en liberté ce soient les bêtes douces, débonnaires, pleines de mansuétude, que nous voyons dans nos ménageries ou nos cirques. Ils entrent aisément en fureur, et, sans même que la faim ou la provocation les excuse, ils poursuivent et tuent hommes ou animaux comme par caprice. L'éléphant d'Afrique paraît être, du reste, plus féroce que celui d'Asie. C'est une espèce différente. Il a le front convexe, tandis que celui des Indes a le front concave. Ses oreilles sont beaucoup plus longues et plus larges. Ses dents sont formées de six lames seulement, tandis que l'éléphant de Siam en a jusqu'à vingt-six. Ses défenses, qui le font pourchasser avec tant d'acharnement, atteignent jusqu'à huit pieds de long. Son caractère paraît être plus sauvage, et on le réduit moins facilement à la domesticité.

La scène que reproduit notre gravure est de simple fan-

(1) Un lion vit environ 35 ans : il peut donc causer, sa vie durant, un dommage de 120 000 francs. Jules Gérard portait à 6 000 francs le dommage annuel, et par conséquent à 210 000 francs celui d'une vie entière de lion.

(2) Le voyageur Cooper Rose prétend en avoir vu toute une armée, environ trois mille.

taisie. L'habile artiste, M. C. de Tournemine (1), l'avait d'abord placée dans l'Inde. Il la transporta ensuite en Afrique, parce que les oreilles de l'éléphant de cette contrée, beaucoup plus amples que celles de la race asiatique, se prê-



Salon ; Peinture. — Éléphant attaqué par deux lions, tableau de C. de Tournemine. — Dessin de Yan' Dargent.

taient mieux à l'effet. De même, au commencement, il avait choisi des tigres comme agresseurs du colosse : c'eût été, en effet, plus vraisemblable. Aucun voyageur

(1) Mort prématurément au commencement de 1873.

n'a vu et décrit de combats d'éléphants et de lions. M. Delegorgue seul rapporte que, dans l'Afrique australe, on a vu quelquefois de jeunes éléphants, séparés de leur mère, surpris par un lion et étranglés (1). Les souverains indiens se donnent parfois le spectacle de luttes entre éléphants et panthères. D'ordinaire les panthères sont vaincues et écrasées sous le pied formidable des éléphants.

CHARLES DICKENS.

AUTOBIOGRAPHIE DE SON ENFANCE, TIRÉE DE SES NOTES.

L'un des traducteurs des œuvres de Dickens lui ayant demandé quelques documents pour une notice, l'illustre romancier répondit qu'il se réservait d'écrire lui-même sa biographie. Le temps ou la volonté lui ont manqué pour mener à bien ce projet : heureusement qu'un ami, avec lequel il était en correspondance depuis des années, a pu, en puisant dans ses notes, dans ses lettres, dans ses principaux ouvrages, faire revivre cette belle figure, et nous initier aux rudes épreuves qui ont préparé l'éclosion de ce rare génie. Il n'est pas de détails puérils devant un tel résultat.

Dickens avait noté plusieurs incidents de son enfance, sans doute pour les faire entrer dans le récit de sa vie; mais lorsqu'il commença le plus beau et le plus vrai de ses romans, il ne put résister à la tentation d'y introduire ces notes émues et palpitantes. Peu à peu il s'incarna complétement dans son héros, et lui prêta ses pensées, ses sentiments, et jusqu'aux souffrances que, jeune, il avait subies. Sous le voile transparent de la fiction, il est facile de reconnaître, dans *David Copperfield*, l'enfant délicat, nerveux, sensitif, dont l'imagination reçoit et garde les impressions du dehors, comme la plaque du photographe réfléchit et garde l'image de tout ce qu'éclaire le soleil. Dickens croyait la mémoire et la faculté d'observer beaucoup plus développées chez les enfants qu'on ne le suppose en général. C'est d'après sa propre expérience qu'il décrit le baby Copperfield allant d'un pas mal affermi de sa mère à sa nourrice, toutes deux à genoux sur le plancher et rapetissées à sa taille. Il se rappelait le départ de Landport, dans Portsea, où il était né deux ans auparavant, le 7 février 1812. Il aurait pu dessiner la maison, le petit jardin, l'allée sablée, qu'il suivait en trottinant derrière sa sœur aînée Fanny. On l'avait porté un jour voir les soldats à l'exercice, et, vingt-cinq ans après, passant à Portsmouth, il reconnaissait la place où, dans les bras de sa bonne, il avait assisté à la parade.

Le père, appelé à remplir les modestes fonctions de commis de la marine au chantier de construction de Chatham, y transporta sa famille. C'est là que s'éveilla chez Charles Dickens, le cadet de huit enfants, un vif désir de savoir. Sa mère lui enseigna les premiers rudiments de la langue anglaise, et, un peu plus tard, ceux du latin. Devenu homme et déjà célèbre, il écrivait : « Quand je revois les grosses lettres noires de l'alphabet, elles m'apparaissent encore, comme jadis, les unes avec l'étrange nouveauté de leurs formes bizarres, les autres, le B et l'S, avec leur bon et facile naturel pansu. » Aux leçons maternelles succéda l'école préparatoire pour garçons et filles, qu'il fréquentait avec sa sœur.

D'une santé faible, petit, sujet à de violents spasmes qui lui interdisaient les exercices violents, il assistait avec plaisir, sans y prendre part, aux jeux des autres enfants. Son amusement préféré était la lecture. Il dévorait tous les livres qui composaient la mince bibliothèque du père : *Roderick Random*, *Peregrine Pickle*, *Humphrey Clinker*, *le Vicaire de Wakefield*, *Gilblas*, *Robinson Crusoé*, lui étaient de fidèles compagnons. Les *Mille et une Nuits* et les contes des génies tenaient son imagination en haleine, et lui donnaient un avant-goût de quelque chose au delà du temps et de ce monde. Parmi ses auteurs favoris, Shakspeare tenait le premier rang. Il a raconté, dans un de ses essais, l'étrange vision qu'à cette époque il eut de l'avenir :

« La vieille grande route était si unie, l'allure des chevaux si rapide, et nous allions si vite, que nous avions déjà fait la moitié du chemin de Gravesend à Rochester. La rivière s'élargissait sous les navires aux voiles blanches et brunes qui voguaient vers la mer. Je remarquai, sur un des bas côtés du chemin, un étrange petit garçon.

» — Holà! lui criai-je, où demeurez-vous?

» — A Chatham, répondit-il.

» — Qu'y faites-vous?

» — J'y vais à l'école.

» Je le fis monter près de moi, et, au bout d'un moment, il me dit :

» — Voilà Gads-Hill, la colline sur laquelle Falstaff volait les voyageurs, et s'enfuyait après.

» — Vous savez quelque chose de Falstaff, mon petit homme?

» — Oh! j'en sais long sur lui, reprit le petit garçon. Je suis vieux; j'ai neuf ans, et je lis toutes sortes de livres. Arrêtons-nous en haut de la colline, s'il vous plaît, rien que pour regarder cette maison.

» — Vous la trouvez donc bien belle?

» — Je vais vous dire : quand j'avais la moitié de mon âge, quatre ans et demi, j'étais si content qu'on m'amenât ici pour la voir! Et maintenant que j'en ai neuf, j'y viens tout seul, tout exprès pour la regarder. Du plus loin que je me rappelle, mon père, voyant que j'aimais tant cette maison, me disait souvent : « Si tu es grand travailleur et » que tu persévères, tu pourras un jour l'habiter. » Mais c'est impossible! poursuivit le petit garçon avec un soupir étouffé, comme il contemplait de tous ses yeux la maison.

» Je fus surpris d'entendre parler ainsi l'étrange petit garçon; car cette maison se trouve être la mienne, et j'ai tout lieu de croire qu'il disait vrai. »

Située sur une éminence, au point culminant de la route, entre Rochester et Gravesend, cette habitation convoitée par Dickens enfant est celle qu'il habitait en 1857, et où il est mort en 1870.

Son séjour à Chatham, de cinq ans à neuf, fut le roman de son enfance. Les brillants uniformes des officiers, les défilés des régiments, les exercices à feu, les manœuvres de siége et de défense, étaient ses spectacles incessants et variés. Ses lectures lui fournissaient des sujets de drames émouvants qu'il mettait en action. Sur le boulingrin où s'ébattaient les écoliers aux heures de la récréation, il se voyait délivré, par l'armée anglaise victorieuse (composée d'un petit voisin et de deux cousines), des noirs cachots de Seringapatam, figurés par des trouées dans une immense meule de foin; sa fiancée, venue du fond de l'Angleterre (de la maison d'à côté, située sur le quai), arrivait juste à point pour payer sa rançon et l'épouser. Chaque vaisseau naviguant sur la Medway et se dirigeant vers la mer était monté par Christophe Colomb allant à la découverte du nouveau monde. Il s'était fait un renom dans son cercle enfantin en écrivant une tragédie intitulée *Misnar*, sultan de l'Inde, dont il avait probablement emprunté le sujet aux contes arabes. Mais, hélas! les bois, les champs du riche comté de Kent, la cathédrale de Rochester, ses cloîtres, le château, tout ce merveilleux décor de ses jeunes rêveries allait s'effacer comme

(1) Ad. Delegorgue, *Voyage dans l'Afrique australe*, t. II, p. 179.

un rêve. Il y reviendra vers la fin de sa trop courte vie, et se complaira à en retracer jusqu'au moindre détail dans son dernier roman inachevé, *Edwin Drood's Mystery*. Empaqueté en diligence avec les colis, au milieu de la paille humide dont son odorat garda longtemps l'odeur nauséabonde, il roulait tristement, par un jour de l'hiver de 1821, vers la gigantesque cité où devait commencer son rude noviciat de misère.

La famille s'était logée dans Bayham street, l'une des plus misérables rues d'un des plus misérables faubourgs de Londres, entre une blanchisseuse et un employé de la police. Là, plus de compagnons de jeux, plus d'école pour le pauvre enfant, tourmenté du désir d'apprendre. « Si j'avais eu quelque chose à donner, disait-il depuis avec amertume, que n'aurais-je pas donné alors pour être envoyé en classe n'importe où! » Mais, soit insouciance, soit pénurie d'argent, personne n'y songeait. Le chef de la famille prenait facilement son parti de cet état de choses. Ne croyez pas cependant que ce fils, si bien doué et si négligé, lui en ait voulu. Se reportant à cette douloureuse époque, il écrivait à un ami : « Mon père était le meilleur cœur, l'homme le plus généreux que j'aie jamais connu. Tout ce que je me rappelle de sa conduite avec sa femme, ses enfants, ses amis, dans la maladie ou dans l'affliction, est au-dessus de tout éloge. Il m'a veillé nuit et jour sans se lasser lorsque j'étais enfant et malade. Il n'a jamais rien entrepris qu'il ne s'en soit acquitté avec zèle et honneur. Il était fier de moi à sa façon, et admirait fort ma verve de chanteur comique. Mais avec sa facilité de caractère et la modicité de ses ressources, il avait complétement abandonné l'idée de m'élever du tout, et semblait ne pas croire que j'eusse le moindre droit à rien de pareil. En sorte que j'en étais venu à nettoyer ses bottines et les miennes le matin, à vaquer aux petites besognes du ménage, à prendre soin de mes plus jeunes frères et sœurs (nous étions six en tout, deux étant morts en bas âge), et à faire les chétives commissions que nécessitait notre pauvre intérieur. »

La suite à une prochaine livraison.

CODE DE CONDUITE.

Il ne faut pas traiter de chimère l'ambition de viser à la perfection. On sait que l'on ne peut y atteindre; mais on sait de même que l'on gagne beaucoup en y visant. Peu d'hommes, dans les campagnes, sont assez adroits pour atteindre juste au but dans le jeu de l'arc; mais, en visant bien, quelques-uns parviennent aux cercles les plus voisins du point noir qui sert de but, et les maladroits ou les étourdis, qui n'y visent pas du tout, perdent leurs flèches dans les champs ou dans les bois.

ASSIETTE DE FAIENCE

PEINTE PAR RAPHAEL.

La faïence que nous signalons ici, et dont la mise aux enchères manque à la gloire de Me Pillet, existait encore en l'année 1688. Après avoir parlé de la Bibliothèque du palais Alfieri, Maximilien Misson s'exprime ainsi, dans son *Voyage en Italie*, au sujet de cette précieuse curiosité, dont au reste il ne paraît pas fort enthousiasmé : — « On nous a fort exalté un petit plat de faïence, que l'on conserve précieusement dans un cadre fort riche, comme étant *peint par* Raphaël; c'est la même sorte d'image que tous ces vases dont je vous ai parlé, qui sont dans l'apothicairerie de Lorette. J'en ai vu encore ici quelques autres qui sont regardés avec la même estime, ou, pour mieux dire, avec la même vénération. »

LA PÊCHE A LA LIGNE EN EAU DOUCE.

Suite. — Voy. p. 15, 47.

CONSEILS.

Suite.

§ 8. — *Hameçons.*

Toute la pêche est dans l'hameçon; or l'hameçon est un des instruments que l'homme a inventés dès son apparition sur notre globe, en même temps que la lance, la flèche et la fronde. Seulement, au fur et à mesure que l'art de travailler les métaux s'est perfectionné, l'hameçon est devenu plus fin, mieux trempé, plus meurtrier. Nous ne nous occuperons en ce moment que des hameçons employés pour la pêche en eau douce; ils sont tous en acier trempé, recuit au bleu.

Les Anglais fabriquent une excellente forme d'hameçons n'ayant pas d'avantage, — c'est-à-dire de déviation du *dard* à droite et à gauche : — ce sont les hameçons appelés du nom de Limerick (fig 33), ville d'Irlande où l'on en fabrique une immense quantité.

Les pêcheurs français préfèrent des hameçons beaucoup plus grossiers de pointe, plus mal faits, mais dont la *hampe*, munie d'une *palette*, se laisse plus aisément empiler. Les Anglais ont eu soin cependant de produire des limericks à palette; mais nous recommandons spécialement la forme (fig. 34) qu'ils appellent *hameçons courte-queue à gardons*, que l'on peut employer à la pêche de fond comme à la pêche à la mouche. Cette forme a de l'avantage, car, vu la bascule que l'hameçon doit exécuter pour mordre, s'il était plat comme les limericks à palette, il n'aurait aucune *entrure* et serait rejeté par le poisson.

La grande question, pour l'emploi des hameçons en eau douce, c'est celle de l'*empilage*. Chaque pêcheur doit faire lui-même cette opération; c'est pour lui le seul moyen d'être sûr que son œuvre ne le trahira pas au moment décisif; plus il emploiera des hameçons fins, meilleure chance il aura. Que l'on ne se figure pas les plus fins moins forts que les autres! Ils accrochent un cordon de fibres qui remplit toute leur courbure, tandis que les gros ne piquent souvent que de la pointe, s'ouvrent ou se brisent sous cette traction en *porte-à-faux*, basculent et lâchent prise la plupart du temps. L'hameçon fin prend la victime par l'estomac, l'hameçon gros par les lèvres ou par le palais : bien évidemment, le premier tient plus solidement que le second.

Empiler un hameçon, c'est le fixer à une *empile*. Ces empiles varient en matière, en grosseur et en longueur. Toutes doivent être attachées *en dedans* de l'hameçon. Commencez (fig. 35) par saisir l'hameçon, et le dard en dessus, vers le fond de la main A. Doublez l'empile CE sur elle-même (fig. 36), et entourez, au moyen du petit bout D, la hampe et l'autre bout, en remontant de la palette C vers la courbure B. Arrivé à la boucle du crin qui s'est resserrée par la traction H, passez dedans le bout G et tirez avec précaution la grande extrémité (fig. 37). Tout se serrera (fig. 38), et vous aiderez encore à ce résultat en passant une petite règle de bois J dans la courbe de l'hameçon, pour bien serrer la ligature I. Coupez le bout dépassant, vernissez et laissez sécher.

Parmi les nombreuses manières d'empiler, nous croyons devoir en donner une autre très-expéditive et très-facile, mais exigeant l'emploi de l'hameçon à palette. Elle s'emploie surtout pour le crin et la florence. On commence

(fig. 39) par former, sur l'empile A, un nœud de pêcheur ou de margotin (§ 2 ci-dessus). On serre à demi ce nœud, qui prend la forme B (fig. 40). On passe alors la hampe de l'hameçon *entre* ou sous les *trois* tours lâches formés par le nœud (fig. 41) : on serre alors tout à fait en E (fig. 42), et l'hameçon est empilé. Il ne reste qu'à couper le bout dépassant, vernir le nœud et laisser sécher.

Lorsque l'empile est en corde, il faut employer de la soie poissée pour y fixer l'hameçon. Cela n'est pas plus difficile. On place l'hameçon AC (fig. 43) sur l'empile BB, puis la soie D dessus. Alors (fig. 44) on fait sur la hampe, avec la soie, deux ou trois tours à larges pas, allant de I vers J, et, arrivé auprès de la palette J, on revient sur ses pas; puis, par-dessus l'empile GH que l'on a ajoutée sur les tours espacés de la hampe. Arrivé en M, on double le petit bout de l'empile sur elle-même, et, après quelques tours, on passe l'extrémité K dans la boucle, on serre en tirant sur le petit bout, et tout tient. Il ne reste qu'à vernir avec soin.

Nous ne portons ici que pour mémoire la très-mauvaise disposition d'empilage des hameçons à boucle (fig. 45), les plus mauvais et les plus communs de tous dans notre pays. Cependant les Anglais ont imaginé de percer la hampe des limericks d'un chas semblable à celui d'une

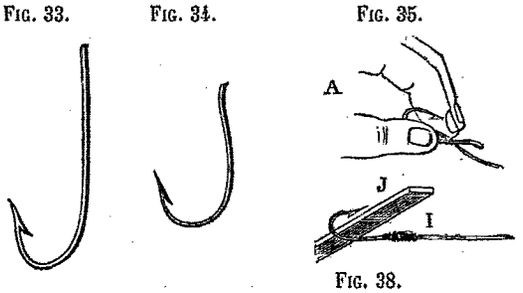


Fig. 33. Fig. 34. Fig. 35. Fig. 38.

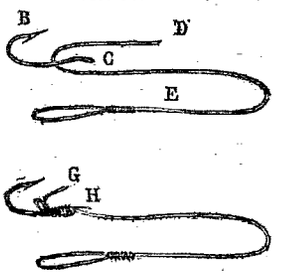


Fig. 36. Fig. 37.



Fig. 39. Fig. 41.

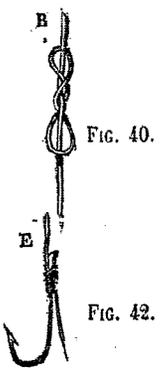


Fig. 40. Fig. 42.

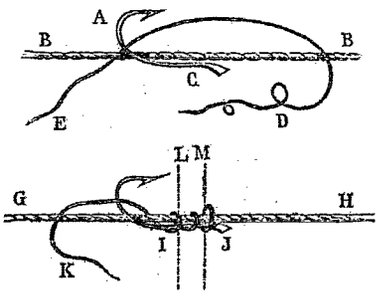


Fig. 43. Fig. 44.

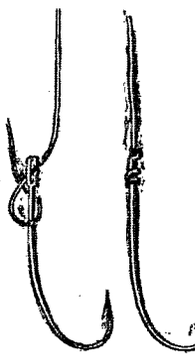


Fig. 46. Fig. 47.



Fig. 45.

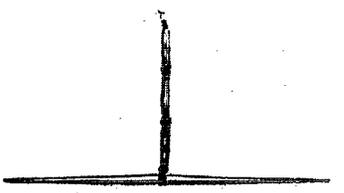


Fig. 48.

aiguille (fig. 46). On passe dedans le fil, comme il est indiqué, on serre, on coupe l'extrémité, et l'hameçon est solidement empilé (fig. 47).

Nous parlerons plus loin des hameçons doubles et triples, mais nous ne voulons point passer sous silence l'hameçon droit ou hameçon-aiguille (fig. 48), aussi ancien d'ailleurs que l'hameçon courbe, puisqu'on le retrouve avec lui non-seulement parmi les vestiges de l'âge de bronze, mais certainement au milieu des stations de la pierre polie. Il était alors formé d'un os aiguisé des deux bouts. Actuellement, nous faisons l'hameçon droit avec un morceau de fil d'acier aiguisé à ses deux extrémités et marqué au milieu d'une petite rainure à la lime, dans laquelle s'attache le fil qui le retient. Pour l'employer, on le couche sur le fil et on enfonce le tout dans un ver. Dès que le poisson a avalé l'engin, celui-ci se met en travers de l'œsophage, entre dans les chairs, et l'animal est solidement retenu. Cet hameçon est excellent pour l'anguille, le brochet, la truite; en un mot, pour tous les voraces.

La suite à une autre livraison.

L'ÉGLISE DE SAINT-GEORGES DES GRECS,

A VENISE.



Canal des Grecs et église Saint-Georges, à Venise. — Dessin de Stroobant.

Pour un voyageur superficiel, peu initié aux arts, la visite de Venise est bientôt faite; nous en avons rencontré qui disaient : « Mais nous connaissions tout cela par les tableaux et les estampes; c'est toujours la même chose. » Il en est tout autrement de ceux qui savent regarder, étudier, observer; qui sont sensibles aux nuances, qui trouvent un intérêt plein de charmes à apprécier les différences, même les plus délicates, entre les temps, les styles, les maîtres, et surtout pour qui les effets de la lumière sur les monuments et sur les eaux sont une source de jouissance toujours nouvelle. Les voyageurs de cette dernière classe peuvent avoir visité dix fois Venise sans que

leur curiosité s'y soit le moins du monde fatiguée. Voici, par exemple, l'église de Saint-Georges des Grecs (*chiesa di San Giorgio de' Greci*), située à peu de distance de Saint-Georges des Esclaves et de Saint-Zacharie. Combien de touristes qui croient avoir parcouru tout Venise n'ont pas traversé son canal pittoresque et admiré sa belle façade aux trois ordres, sa porte dorique, ses mosaïques extérieures et intérieures d'époques diverses? Notre gravure, où l'on n'aperçoit que le campanile, ne laisse qu'entrevoir son étendue et sa richesse. C'est une des plus belles œuvres de Sansovino, tout empreinte du goût élégant de la renaissance au milieu du seizième siècle : elle date juste de 1550. Les architectes et les peintres y viennent faire des études pleines d'intérêt.

Beaucoup d'étrangers peuvent y être conduits aussi par un tout autre mobile que par l'amour de l'art. Cette église donne l'occasion d'assister à un office du rite grec, ce qu'on rencontre plus rarement en Italie qu'une cérémonie du culte israélite. Les Grecs et les Arméniens sont plus rares à Venise qu'au temps où elle était plus prospère : ils s'y plaisent cependant; ils y ont des souvenirs, et nombre d'entre eux y vivent et y meurent.

LE BERGER ET LE DRAGON.

CONTE SLOVAQUE (1).

I

Il y avait une fois un Berger qui, tout en gardant son troupeau, jouait de la flûte; ou bien, couché par terre, il regardait les nuages, les montagnes, les moutons ou la prairie.

Un jour, c'était en automne, au temps où les Serpents vont dormir dans la terre, le bon Berger était étendu par terre, la tête appuyée sur la main : il rêvait.

Tout à coup, ô merveille! voici que de toutes parts des masses de Serpents se dirigent vers un rocher qui se dressait en face du Berger; chaque Serpent, en arrivant auprès du rocher, prenait sur sa langue une certaine herbe et l'appliquait sur le rocher. Le rocher s'ouvrait, et les Serpents disparaissaient l'un après l'autre dans ses flancs.

Le Berger se leva; il recommanda à son chien Dounai de ramener le troupeau à la maison, et marcha vers le rocher. — Il faut, pensait-il, que je voie ce qu'est cette herbe et où vont ces Serpents.

Il arracha un brin de l'herbe et en toucha le rocher qui s'ouvrit.

Il entra, et se trouva dans une grotte dont les parois étincelaient d'or et d'argent. Au milieu de la grotte il y avait un trône d'or; sur ce trône était assis, roulé en rond, un gros Serpent : il dormait. Autour de la table étaient groupés des milliers de Serpents : ils dormaient aussi; pas un ne bougea quand le Berger entra dans la grotte.

Cet endroit plut d'abord au Berger; il en fit plusieurs fois le tour, puis il commença à s'ennuyer, se rappela ses moutons, et voulut s'en aller.

— J'ai vu, se disait-il, ce que je voulais voir. Allons-nous-en.

Il était aisé de dire : « Allons-nous-en. » Mais comment? Le rocher s'était refermé sur le Berger après qu'il était entré. Il ne savait que faire, que dire, pour l'ouvrir; il lui fallait rester dans la grotte.

— Soit, se dit-il, dormons.

Et il s'enveloppa dans son manteau, se coucha et s'endormit.

Il sommeillait depuis peu de temps, à ce qu'il lui semblait du moins, quand un certain bruit le réveilla. Il regarde autour de lui; il voit sur lui, autour de lui, les parois étincelantes, le trône doré, sur le trône le vieux Serpent, autour du trône les Serpents qui lèchent le trône.

Tout à coup les Serpents demandent :

— Est-il temps?

Le vieux Serpent les laisse parler, puis soulève lentement la tête et dit :

— Il est temps.

A ces mots, il s'allonge de la tête à la queue comme une perche, descend du trône à terre, et se dirige vers la porte de la grotte. Les autres le suivent.

Le Berger se détend de même tout à son aise, bâille, se lève, et suit les Serpents.

— Là où ils vont, j'irai bien aussi, pensait-il.

Il était aisé de dire : « J'irai aussi. » Mais comment?

Le vieux Serpent touche le rocher qui s'ouvre, et sort avec ses compagnons. Quand le dernier fut dehors, le Berger voulut sortir comme eux; mais le rocher se referma sur son nez, et le vieux Serpent lui cria d'une voix sifflante :

— Mon ami, il faut rester ici.

— Et qu'y ferais-je? Votre ménage est mal monté; je ne puis pas toujours dormir. Laissez-moi sortir. J'ai mon troupeau au pâturage, et à la maison une femme acariâtre; elle m'arrangerait de belle façon si je ne revenais pas à l'heure!

— Tu ne sortiras pas avant d'avoir trois fois juré de ne révéler à personne où tu as été, ni comment tu as pénétré ici.

Que faire? le Berger jura par trois fois, afin de pouvoir sortir.

— Si tu ne tiens pas ton serment, malheur à toi! siffla le Serpent au moment de le laisser aller.

Voilà notre Berger sorti. Mais quel changement! c'était l'automne, et maintenant c'est le printemps. Les jambes lui tremblent de terreur!

— Nigaud, nigaud que je suis! j'ai dormi tout l'hiver. Que dira ma femme?

Ainsi raisonnait notre Berger tout en regagnant sa chaumière.

Il aperçoit de loin sa femme; elle paraissait occupée. Ne se sentant pas encore préparé à ses reproches, il se cache dans le parc aux moutons. Pendant qu'il était là, un beau monsieur s'approche de sa femme et lui demande où est son mari.

La femme se met à pleurer, et raconte comment l'automne dernier son mari a mené les moutons dans la montagne, et n'est plus revenu. Les loups l'ont peut-être dévoré; les sorcières l'ont peut-être déchiré en morceaux.

— Ne pleure pas, s'écrie maître Berger, je suis vivant; les loups ne m'ont pas mangé ni les sorcières déchiré en morceaux. J'ai passé l'hiver à dormir dans le parc aux moutons.

Mais il avait compté sans son hôte.

Dès qu'elle a reconnu la voix de son mari, la Bergère cesse de pleurer et se met à crier :

— Que mille tonnerres t'écrasent, imbécile! Le beau Berger, sur ma foi! Abandonner ses moutons à la grâce de Dieu, se coucher dans le parc et dormir comme les serpents l'hiver!

Le Berger s'avouait à lui-même que sa femme avait raison; mais comme il ne pouvait dire ce qui lui était arrivé, il se tut et ne souffla mot.

Mais le beau monsieur dit à sa femme qu'il n'avait pas dormi dans le parc, qu'il avait dû aller ailleurs, et que s'il voulait dire où il avait été, il lui donnerait beaucoup d'argent.

(1) On appelle Slovaques les Slaves du nord de la Hongrie, dont la langue se rapproche de la langue bohême ou tchèque.

La Bergère se mit en grande colère contre son mari, et voulut savoir à tout prix où il avait été. Le beau monsieur la renvoya à la maison, et lui promit de l'argent pour la faire taire. Il se chargea d'arracher lui-même la vérité au Berger.

II

Quand la Bergère fut partie, le beau monsieur reprit sa forme naturelle et apparut ce qu'il était réellement, un Magicien des montagnes. Le Berger le reconnut, parce que les Magiciens ont trois yeux. Ce Magicien était un homme très-habile; il savait prendre toutes les formes qu'il voulait. Malheur à qui eût osé lui résister!

Le Berger eut grand'peur du Magicien; mais il avait encore plus peur de sa femme. Le Magicien lui demanda où il avait été, ce qu'il avait vu. Le Berger fut épouvanté de ces questions. Que dire? Il avait peur du vieux Serpent et du parjure. Il avait trois fois plus peur du Magicien.

Cependant, quand par trois fois le Magicien eut renouvelé sa question, quand il le vit se dresser et grandir devant lui, il oublia son serment.

Il raconta où il avait été et comment il avait pénétré dans le rocher.

— Bien, dit le Magicien. Viens avec moi. Montre-moi l'herbe et le rocher.

Le Berger le suivit.

Quand on fut arrivé au rocher, le Berger arracha un brin de l'herbe et en toucha le rocher qui s'ouvrit. Mais le Magicien ne voulut pas que le Berger entrât; lui-même n'entra point; il tira un livre de sa poche et se mit à lire. Le Berger était blanc de frayeur.

Tout à coup la terre trembla; on entendit dans le rocher des sifflements, et un affreux Dragon sortit de la grotte. C'était le vieux Serpent qui venait de se transformer ainsi. Sa gueule vomissait des flammes; sa tête était effroyable; il agitait sa queue à droite et à gauche. Elle brisait les arbres qu'elle touchait.

— Jette-lui ce licol au cou! cria le Magicien au Berger.

Et il lui donna une espèce de corde, sans toutefois quitter son livre des yeux. Le Berger prit la corde, mais il n'osait approcher du Dragon. Cependant, quand le Magicien lui eut par deux et trois fois répété l'ordre, il se résolut à obéir. Pauvre Berger! le Dragon l'enveloppe dans ses replis, et avant d'avoir eu le temps de réfléchir, le voilà assis sur le dos du monstre et volant avec lui dans les airs.

A ce moment il se fit une obscurité profonde; mais le feu des yeux du Dragon éclairait le voyage aérien. La terre tremblait, les pierres roulaient dans les airs. Le Dragon furieux agitait sa queue de droite à gauche; les arbres qu'il touchait, il les brisait comme des baguettes; il vomissait de l'eau sur la terre comme un torrent. C'était l'abomination de la désolation. Le Berger était à moitié mort. Peu à peu, cependant, la colère du monstre se calma. Il cessa d'agiter sa queue, de verser de l'eau sur la terre, de faire jaillir de ses yeux des flammes. Le Berger revint à lui; il espérait que le Dragon allait descendre. Mais ses aventures n'étaient pas finies. Le Dragon voulait encore le punir. Il s'élevait de plus haut en plus haut, toujours plus haut; les montagnes apparaissaient au Berger comme des fourmilières... et le Dragon montait toujours... Le Berger ne voyait plus que le soleil, les étoiles et les nuages, et le Dragon restait suspendu dans les airs.

— Mon Dieu! que devenir? Je suis suspendu en l'air; si je saute, je me tue; je ne puis pas m'envoler dans le ciel.

Ainsi gémissait le pauvre Berger, et il se mit à pleurer amèrement.

Le Dragon ne lui répondit pas.

— Dragon, seigneur Dragon! ayez pitié de moi, murmurait le Berger. Descendons; jusqu'à mon dernier jour, je promets de ne pas vous fâcher.

Un rocher se fût attendri à ces supplications. Le Dragon, lui, ne disait ni oui ni non; il ne bougeait point de place.

Tout à coup le Berger entendit la voix d'une Alouette; ce lui fut une grande joie. L'Alouette s'approchait de lui. Quand elle fut tout près, il lui cria :

— Alouette, oiseau cher à Dieu, je t'en prie, va-t'en auprès du Père céleste; raconte-lui ma peine. Dis-lui que je lui souhaite le bonjour, et que je le prie de me secourir.

L'Alouette s'envola et fit la commission. Le Père éternel eut pitié du Berger; il écrivit quelque chose en lettres d'or sur une feuille de bouleau, mit la feuille dans le bec de l'Alouette, et lui ordonna de la laisser tomber sur la tête du Dragon.

L'Alouette s'envola, laissa tomber la lettre écrite en lettres d'or sur la tête du Dragon; à l'instant même le Dragon et le Berger tombèrent à terre.

Quand le Berger revint à lui, il vit qu'il se trouvait auprès de sa cabane; il vit son chien Dounaï qui lui ramenait ses moutons... Pour dire toute la vérité, il vit qu'il avait dormi et fait un rêve que je ne vous souhaite pas, ami lecteur.

LE CRI DES CRÉATURES SOUFFRANTES.

Qu'ils aient donc pitié de nous, les hommes que nous servons si fidèlement! Qu'ils se montrent donc humains pour nous, pour nous qui les aimons tant!

« Bêtes stupides, vicieuses, indociles! » Voilà comme ils nous appellent..... Ils nous insultent, ils nous battent, ils versent notre sang : tous les jours nous mourons pour qu'ils vivent.

Il est bien vrai que nous sommes leurs serviteurs : nous devons partager leurs plus durs travaux, et nous sommes faits pour être employés aux plus viles besognes. Les hommes sont les maîtres de la terre; nous sommes les plus humbles de leurs sujets. Nous ne leur envions pas leur grandeur; au contraire, nous les aidons à l'accroître. Mais pourquoi n'useraient-ils pas envers nous de quelque douceur quand ils nous demandent les services que nous leur devons, pour lesquels nous sommes faits? Qu'ils apprennent à leurs enfants à ne pas nous haïr, à ne pas abuser de nous. Pourquoi l'enfant ferait-il peur à l'animal? Pourquoi l'animal aurait-il peur de lui? Que leurs cœurs compatissent à nos souffrances; qu'ils apprennent de notre exemple ce que c'est que la patience et la douceur; qu'ils lisent notre dévouement dans la douceur de nos regards : ces enseignements viennent de Dieu même, leur créateur et le nôtre! (1)

LES MÉNECHMES.

On rencontrait, il y a quelques années, dans les environs de Saint-Étienne, deux frères, jeunes gens doués d'une charmante physionomie, et qui réalisaient complétement la ressemblance extraordinaire mentionnée dans l'article du *Magasin pittoresque* de 1869 (t. XXXVII, p. 23). On citait aussi diverses circonstances curieuses dues à ce rare phénomène. Les parents les plus proches faisaient journellement des méprises, et l'un des deux frères même fut dupe une fois de l'illusion qu'ils causaient aux personnes de leur entourage.

(1) Imité de Mme Howitt.

Pendant un voyage à Paris, ils étaient allés en famille dîner chez un grand restaurateur de la place de la Madeleine. On se levait de table, lorsqu'une pluie d'orage survint inopinément. Il était à craindre que les stations de voitures ne se dégarnissent avec rapidité, et l'un des frères, — appelons-le Pierre, — dit aussitôt à l'autre, — appelons-le Paul : — « Cours vite retenir un fiacre pendant que je payerai la note. » Paul part, et Pierre s'empresse de descendre après avoir réglé. Il entre précipitamment dans un long couloir par où l'on gagnait la sortie, lorsqu'il voit son frère accourir vers lui. « Mais pourquoi reviens-tu? lui crie-t-il; nous allons manquer de voiture. » Point de réponse, et Paul, au contraire, semble se rapprocher avec plus d'empressement... O illusion! c'était une glace placée au fond du couloir qui renvoyait à Pierre sa propre image, pendant que Paul, déjà loin, mettait la main sur la poignée d'une portière de voiture.

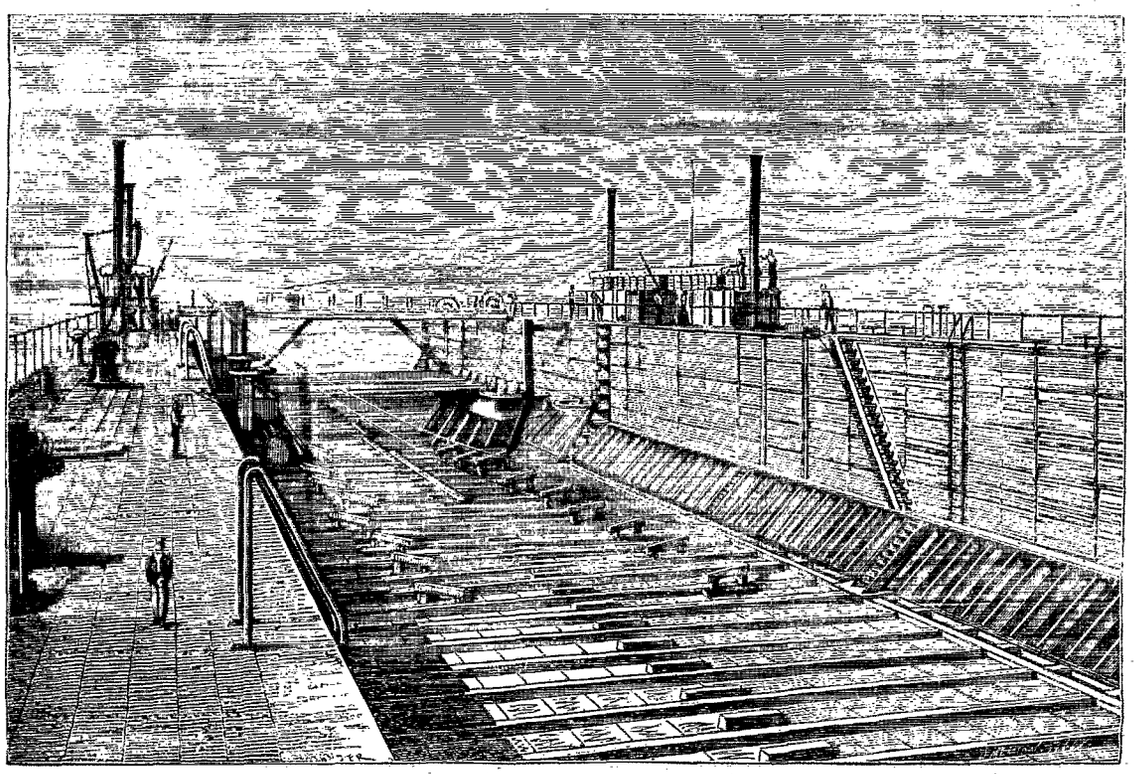
On racontait aussi, mais peut-être inventait-on un peu, qu'une autre fois les deux frères étaient invités à un bal chez une personne à laquelle un ami commun devait les présenter. Paul part le premier. Pierre, entrepris par un fâcheux, s'était laissé mettre en retard, et il arrive fort pressé, préoccupé de s'être fait attendre. Il entre à grands pas dans un des salons, et, jetant un coup d'œil rapide sur une glace placée au-dessus d'une cheminée, il remarque un bout de sa cravate qui s'était défait. Il porte aussitôt la main à son col et n'y trouve qu'un nœud très-correct... C'était Paul qu'il avait aperçu à travers une glace sans tain disposée entre deux salons, et dont en effet la cravate se dénouait.

Ainsi, un frère avait pris son frère pour lui-même, et s'était pris lui-même pour son frère.

LE DOCK FLOTTANT EN FER
DU VICE-ROI D'ÉGYPTE, A ALEXANDRIE.

Ce dock, construit en vue de la flotte égyptienne, devait avoir des dimensions suffisantes pour recevoir le yacht du vice-roi, qui mesure 136 mètres de long sur 23 de largeur hors tambour. Aussi sa longueur est-elle de 141m.25 sur une largeur de 30 extérieurement (24 intérieurement). Sa hauteur totale est de 11 mètres. A ses extrémités sont deux bateaux-postes, employés seulement quand le poids du navire qu'il s'agit de mettre à sec atteint 3 000 tonneaux.

Le poids de ce bassin artificiel atteint 4 600 tonneaux, ou 4 600 000 kilogrammes. La pesanteur de la chaudronnerie, non compris les postes, s'élève, en tôles, cornières et fers spéciaux, à 3 800 000 kilogrammes, assemblés par 1 060 000 rivets. Quatre pompes centrifuges, mises en mouvement par deux machines, sont chargées de l'épuisement du dock; cette opération dure cinq heures.



Bassin flottant du vice-roi d'Égypte; vue intérieure. — Dessin de Jahandier.

Neuf mois ont suffi à la construction du dock flottant égyptien; commencé le 11 octobre 1866, il a été lancé, entièrement achevé, le 29 juin 1867. Sa construction, d'ailleurs, était relativement la partie la plus aisée de l'entreprise. Sa mise à l'eau et son remorquage jusqu'à Alexandrie offraient de plus sérieuses difficultés. Il ne fallait pas songer, en effet, à lancer cette masse de forme rectangulaire dans le sens de la longueur; il y aurait eu danger pour la solidité de l'édifice, et le résultat était douteux. Le lancement par le travers a été préféré.

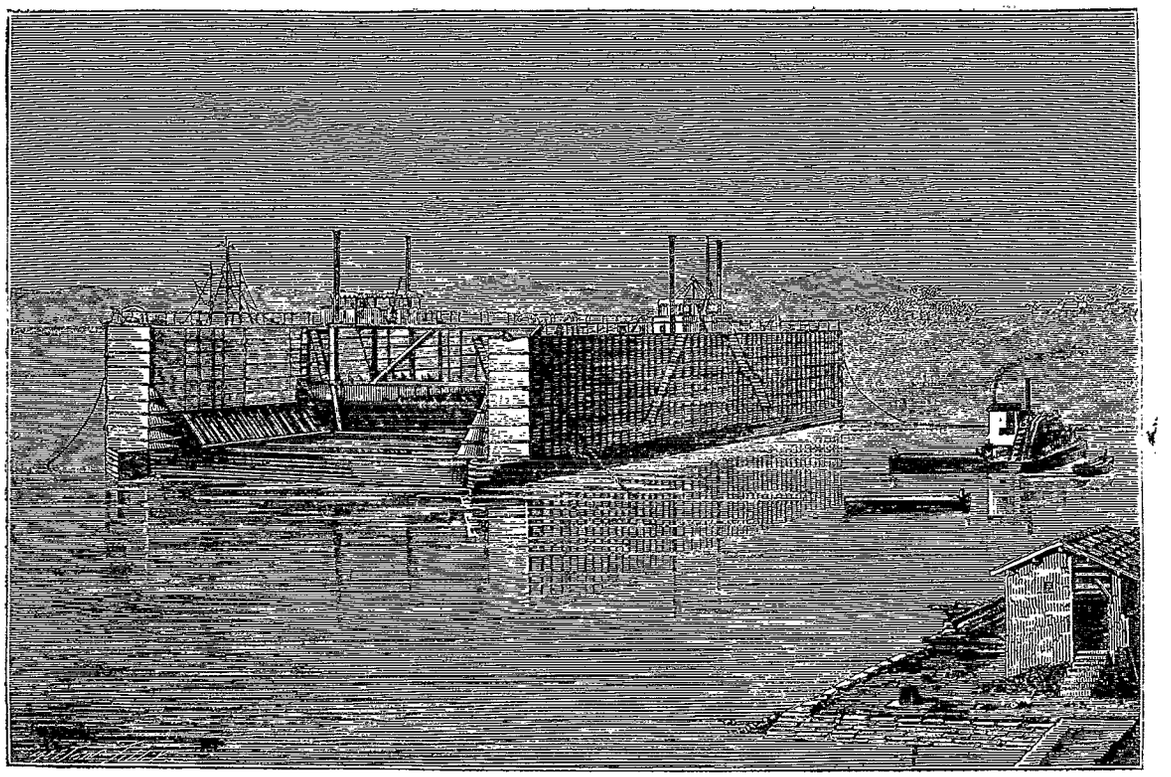
Voici comment on a procédé à cette importante opération. Sur la longueur du terrain situé entre le dock et la mer, on a établi cinq paires de couettes ayant une pente de 65 millimètres par mètre, et convenablement espacées. Chaque paire formait un ber indépendant; la largeur de chaque couette était de 60 centimètres, et l'espacement entre les deux, formant le ber, était de 3 mètres; elles étaient reliées par des entretoises et des tirants.

Personne n'ignore qu'un corps placé sur un plan incliné

tend, par le seul effort résultant du poids, à descendre, d'autant plus vite que l'angle d'inclinaison est plus grand; le difficile, dans la pratique, est de déterminer l'adhérence de ce corps sur le plan qui le supporte. Le plus ou moins de régularité dans l'exécution de ce plan incliné, les affaissements partiels du terrain par la charge, et la manière de passer l'enduit en corps gras sur les surfaces frottantes, influent considérablement sur la marche.

Pour le lancement dont il s'agit, la question était d'autant plus sérieuse que, avec une différence de vitesse entre les deux extrémités, le dock serait entré plus ou moins obliquement dans l'eau et aurait pu, dans ce cas, se gauchir comme l'aile d'un moulin à vent, ce qui est arrivé au lancement d'un dock flottant en bois, beaucoup plus petit, construit dans un port de la Baltique.

Pour parer à ce danger, on plaça par le centre du dock,



Bassin flottant du vice-roi d'Égypte. — Dessin de Jahandier.

à environ 100 mètres en amont, un énorme dévidoir par lequel deux francs filins en chanvre blanc, de 32 centimètres de circonférence, étaient enroulés avec une égale tension. Le bout de chaque filin était fixé sur la tête des couettes extrêmes, de manière à le maintenir en balance après la coupure des saisines. Ces précautions ont suffi, car, malgré la célérité de la marche, qui avait acquis un moment environ 2 mètres par seconde, la tension des deux cordes resta sensiblement la même; l'arête antérieure du dock est entrée dans l'eau avec un parallélisme presque mathématique.

Cette belle opération menée à bonne fin, restait le remorquage du dock depuis la Seyne jusqu'à Alexandrie. Cette entreprise délicate fut confiée à M. le capitaine au long cours Allègre, qui put l'accomplir heureusement en vingt-sept jours, à l'aide de deux paquebots, *l'Amérique* et *l'Indus*, l'un de 400 et l'autre de 300 chevaux, attelés au colosse, *l'Amérique* par deux câbles de 54 centimètres, et *l'Indus*, qui ouvrait la marche, traînant son compagnon avec des grelins de 30 centimètres.

LE CORDONNIER DE MON VILLAGE.

I. — ORIGINES INCERTAINES ET MYSTÉRIEUSES.

Comment s'appelle-t-il? Je l'ignore. Allez le lui demander à lui-même : il ne le sait pas davantage et ne le saura jamais. Sa nationalité même est incertaine; il se croit Français, et se serait fait aujourd'hui naturaliser tel sans l'impossibilité de lui constituer un état civil.

Voici son histoire. Il avait été enlevé ou trouvé par des saltimbanques. On ne sait où ni comment; peut-être même était-il né parmi eux; mais d'une première troupe il était passé tout enfant à une seconde, puis à une troisième, ainsi de suite, si bien qu'à onze ou douze ans il n'eût put dire, ni lui ni personne, comment il se trouvait là. Le plus lointain de ses souvenirs ne lui rappelait que les saltimbanques; mais il savait très-bien qu'il en avait eu de toutes sortes autour de lui : acrobates, montreurs d'ours, directeurs de marionnettes, phénomènes, nains, naines, colosses, géants et géantes. Chez quelques-uns, il avait été très-malheureux; d'autres aussi l'avaient traité avec douceur et même avec bonté : il est vrai que le pauvre enfant devait avoir été facile à contenter.

Alors qu'il paraissait avoir environ quatorze ans, il se trouva qu'un certain avaleur de sabres qui n'avait réussi à en faire ni un pitre, ni un tambour, ni un mangeur d'étoupes enflammées, l'employait à faire la cuisine et le ménage, occupations dont il s'acquittait très-bien; mais, vers cette époque, l'avaleur de sabres fut emprisonné pour escroquerie, et voilà que notre cuisinier, on ne sait en vertu de quelle convention, fut livré à des montreurs de figures de cire. Ces nouveaux banquistes paraissaient un peu plus relevés que les autres, et c'étaient aussi de meilleures gens. Il y avait pour directeurs le mari et la femme, et la femme menait avec elle son père, qui, durant leurs

pérégrinations, placé dans une guérite au fond de la voiture, exerçait tranquillement la profession de saint Crépin. La voiture monumentale s'en allait de village en village, tantôt en France, tantôt en Belgique, d'autres fois même en Suisse : où qu'on fût, ville ou campagne, nord ou midi, république ou monarchie, le joyeux cordonnier chantait du matin au soir, comme le savetier de la Fontaine.

Il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.

Ce bonhomme prit en affection notre petit cuisinier; d'abord il lui apprit ses chansons, et puis, de fil en aiguille (et c'est bien le cas d'employer cette vieille figure), il lui apprit son métier. Le petit y montra d'ailleurs des dispositions toutes spéciales, qui firent dire depuis à un physiologiste célèbre que cette disposition devait être un résultat de l'atavisme, et que sans doute l'enfant était né de parents cordonniers.

Quoi qu'il en soit, ces gens aux figures de cire, se trouvant un jour en Provence, résolurent de s'y fixer (c'était leur pays) et d'y acquérir une jolie villa pour y vivre en rentiers : ils avaient, on le voit, fait de bonnes affaires avec leurs figures de cire. Les voitures et les illustres personnages qui depuis des années s'y tenaient immobiles furent vendus; le jeune cordonnier, tout naturellement, comme pièce du mobilier, passa au nouveau maître. Ce nouveau maître, un misérable, ne tarda pas à se voir, par son inconduite, forcé de tout vendre. Mais les voitures conservaient encore un peu de valeur; les figures de cire, flétries, déchirées, brisées, passèrent aux fripiers. Dans une des voitures, au moment de la vente, se trouvait le jeune cordonnier; il demanda au nouvel acquéreur de cette voiture de le prendre avec lui. Celui-ci, qui d'ailleurs le connaissait, n'hésita pas un instant, et le voilà devenu à son tour propriétaire de notre apprenti cordonnier; *Cordonnier* devint même son nom, car on ne l'appelait plus autrement.

Cordonnier, d'ailleurs, se perfectionnait de jour en jour dans son métier; il entretenait de chaussures son nouveau maître, ses cinq enfants, sa femme, et un domestique qui soignait les deux chevaux et qui, perché sur la voiture dans les foires et marchés, en habit de Chinois, attirait la foule aux sons de la trompette. Le maître de l'équipage arrachait les dents gratis et sans douleur; mais il vendait 50 centimes de petits pots d'une pommade qui guérissait les entorses, les rhumatismes, maux de reins, crampes, foulures, meurtrissures, engelures et maux d'aventure.

Cordonnier recommença de parcourir la France avec lui, tant et si bien qu'il le suivit quatre ans; mais celui qui pour 50 centimes guérissait tout le monde mourut d'apoplexie dans un village du Périgord.

Restaient les cinq enfants, la voiture et la veuve. Cette veuve était née en Angleterre d'une famille d'acrobates français qui, depuis quarante ans, sautait et cabriolait par toutes les villes et bourgades de la Grande-Bretagne. Son mari mort, elle prit le parti de rejoindre sa tribu, qui pour le moment se trouvait à Leeds, « la plus sale ville d'Angleterre », lui disaient ses frères dans leurs lettres; mais on n'y resterait que quelques semaines, et, grâce aux ouvriers drapiers qui peuplent cette ville et qui aiment passionnément les jeux acrobatiques, on était certain d'y faire beaucoup d'argent.

Notre veuve partit, et avec elle emmena Cordonnier qui avait alors tout près de dix-neuf ans.

II. — MARIAGE.

Nous l'avons assez suivi dans ses pérégrinations françaises : dispensons-nous du récit de ses courses en Angleterre. D'ailleurs, autant il aimait plus tard à raconter les premières, autant il se taisait sur les autres; il semblait n'en avoir rapporté que mauvaise humeur et souvenirs maussades.

Cependant il s'y était marié, mais non pas à une Anglaise. Il avait épousé la fille d'un ouvrier français, cordonnier comme lui, que des aventures politiques avaient forcé de traverser le détroit; et toute sa vie, dit-il, il s'est félicité d'avoir ramené en France une Française.

Du reste, ce voyage n'avait eu pour lui que d'heureux résultats, puisqu'il lui avait permis de se perfectionner dans son art près de son beau-père, ouvrier parisien des plus habiles; et puis il avait pu se marier, ce qui n'eût pas été facile en France, n'ayant pas à produire un acte de naissance.

Il s'établit dans un village où il exerçe encore sa profession de cordonnier, âgé aujourd'hui de cinquante-neuf ans.

Deux fils sont nés de ce mariage : l'aîné a été tué à Sedan; le plus jeune, qui dans son enfance a tant entendu parler de voyages à son père, a voulu voyager aussi; il partit, il y a quelques années, pour Buenos-Ayres, et le voici à cette heure installé dans je ne sais quelle ville en train de se bâtir dans la république Argentine.

« Quelle drôle de ville! écrivait-il dernièrement à son père; ça ressemble à la tour de Babel : on y parle français, anglais, allemand, italien, espagnol; voici même qu'il nous arrive des Chinois. Je crois qu'il ne s'est jamais vu un pareil micmac de tout le genre humain; mais enfin, tout en baragouinant on use des souliers, et voilà l'essentiel pour les enfants de saint Crépin; mais jamais saint Crépin n'eut à chausser des pieds venus d'aussi loin, ni de tant de contrées. »

Il faut ajouter que Cordonnier, privé de ses deux fils depuis trois ans seulement, est veuf depuis huit. Il est donc seul aujourd'hui, et voilà que notre étoile à tous deux nous a fait devenir voisins l'un de l'autre.

La fin à une prochaine livraison.

LE PROGRÈS.

Voyez combien les progrès de la société enlèvent de victimes à la tombe! C'est dans les grandes villes, où les effets de la civilisation sont le plus visibles, que la diminution de la mortalité est le plus remarquable. A Berlin, de l'année 1747 à l'année 1755, la mortalité annuelle était de 1 sur 28; mais de 1816 à 1822, elle était de 1 sur 34. Si l'on demande aussi ce que l'Angleterre a gagné par ses progrès dans les arts et les sciences, je répondrai encore par la statistique de la mortalité. A Londres, à Birmingham, à Liverpool, le nombre des morts, en moins d'un siècle, a diminué de 1 sur 20 à 1 sur 40, juste de la moitié!

Par contre, toutes les fois que dans un pays, dans une seule ville même, la civilisation décroît, et avec elle l'activité et le commerce, la mortalité y augmente immédiatement.

Mais si la civilisation est favorable à la prolongation de la vie, ne doit-elle pas être favorable à tout ce qui rend la vie heureuse, à la santé du corps, au contentement de l'esprit, aux honnêtes jouissances? Et combien la perspective de racheter ces vies humaines devient plus grande et plus sublime quand on réfléchit qu'à chacune d'elles se rattache une âme, un destin au delà du tombeau, des immortalités multipliées! Quel argument en faveur du progrès continu des États! Vous dites que, bien qu'on avance, on continue à rester impatient et mécontent. Pouvez-vous

réellement supposer, parce que l'homme, dans toutes les situations, est mécontent de son sort, qu'il n'y a pas de différence dans le degré et la nature de son mécontentement? Le désir est inhérent à notre être comme le principe même de notre existence; où il y a désir il doit y avoir mécontentement; quand on est satisfait de toutes choses, le désir s'éteint. Mais un certain degré de mécontentement n'est pas incompatible avec le bonheur; loin de là, il possède un bonheur qui lui est propre. Quelle félicité ressemble à l'espérance? Et qu'est-ce que l'espérance, sinon le désir?

Au moyen âge, le serf européen, dont la vie était soumise au bon plaisir de son seigneur, désire améliorer sa condition. Dieu a compassion de son état; la Providence fait agir l'ambition des chefs, les contestations des partis, le mouvement des espérances et des passions des hommes: un changement s'opère dans la société, et le serf devient libre. Affranchi, il désire encore, mais quoi? Ce n'est plus la sécurité personnelle, ce ne sont plus les priviléges de la vie et de la santé, mais un salaire plus considérable, une augmentation de bien-être, une justice plus facile pour ses griefs d'ailleurs amoindris. N'y a-t-il pas de différence dans la nature de ce désir? Ce tourment-là n'était-il pas plus grand que ne l'est celui-ci? — Montez un échelon de plus. Une nouvelle classe est apparue : la classe moyenne, la création expresse de la civilisation. Voyez le bourgeois et le citoyen s'efforçant, luttant et désirant encore, et par conséquent encore mécontents. Mais ce mécontentement est celui de l'espoir, non du désespoir; il met en jeu des facultés, des énergies, des passions, dans lesquelles il y a plus de joie que de douleur. C'est ce désir qui fait du citoyen, dans la vie privée, un père plein de sollicitude, un maître vigilant, un homme actif et de plus en plus heureux...

SIR BEVIS DE HAMPTON.

C'est un héros fabuleux des légendes populaires d'Angleterre, un champion de la lutte saxonne contre la conquête normande. Ses hauts faits prodigieux sont racontés dans une sorte d'épopée qui a été réimprimée, en 1838, sous le titre de *Roman de sir Bevis de Hampton*. Son cheval, qui tuait les ennemis du chevalier par ses ruades, s'appelait Arundel. Son épée merveilleuse s'appelait Morglay.

LA BEAUTÉ.

Le Créateur des mondes a répandu sur tous ses ouvrages quelque chose de sa propre splendeur. Au front rayonnant des astres et sur le corps du ver luisant qui glisse parmi les herbes; sur la vaste et lumineuse étendue des mers et sur la goutte de rosée suspendue comme une perle au pétale du lis; dans le galop rapide et rhythmé du cheval et dans le vol silencieux de l'aigle; dans le bruit de la pluie sur les feuilles et dans le chant passionné du rossignol; dans la démarche simple, aisée et décente d'une pure jeune fille comme dans les notes sonores de sa fraîche voix; dans les ardeurs généreuses d'une intelligence affamée de vérité; dans les luttes viriles de la liberté contre les violences du désir; dans le noble regret de nos faiblesses et dans la suave jouissance qui suit le désir accompli; dans notre espérance en la vie à venir; enfin dans ces éclairs que jette en nos âmes la majesté divine entrevue par notre raison : partout, en nous-mêmes, autour de nous, au-dessus de nous, éclate, sous des formes et à des degrés mille fois divers, la céleste magie de la beauté. L'homme endormi la voit dans ses rêves, l'aveugle la désire; seul l'homme au cœur corrompu, à la raison pervertie, ne sait plus la distinguer de la laideur. (1)

LE DOCTEUR SYNTAXE.

POEME COMIQUE.

Suite. — Voy. p. 34, 63.

Un jour, Syntaxe, monté sur la Grise, qu'il n'avait pas eu de peine à retrouver, arriva au bord d'un lac, et il se mit en devoir de reproduire les sites variés qui se déployaient devant ses yeux. Mais bientôt le temps changea; le soleil cessa d'égayer le paysage; de sombres nuages enveloppèrent la montagne; un épais brouillard se répandit dans la vallée, et tandis que les premiers mugissements du tonnerre se faisaient entendre, la pluie commença à tomber. N'importe, l'intrépide docteur ne songeait pas à quitter la place. « J'aime, s'écria-t-il, ce tumultueux conflit des éléments. Quoi qu'on puisse dire, dans ce tonnerre qui gronde, dans ce vent qui siffle, je prétends qu'il y a aussi du pittoresque; l'œil ne le voit pas, mais l'oreille le saisit; et si le crayon est impuissant à reproduire ce sauvage concert, la plume du poëte, elle, peut l'exprimer sur le papier. »

En ce moment, un pêcheur qui passait par là lui adressa la parole :

— Pardon, Monsieur, lui dit-il poliment, il me semble que vous ne devez guère être bien, pour dessiner, par la pluie battante et sur le dos d'un cheval. Vous feriez mieux de vous mettre à l'abri dans une maison et de vous procurer une table.

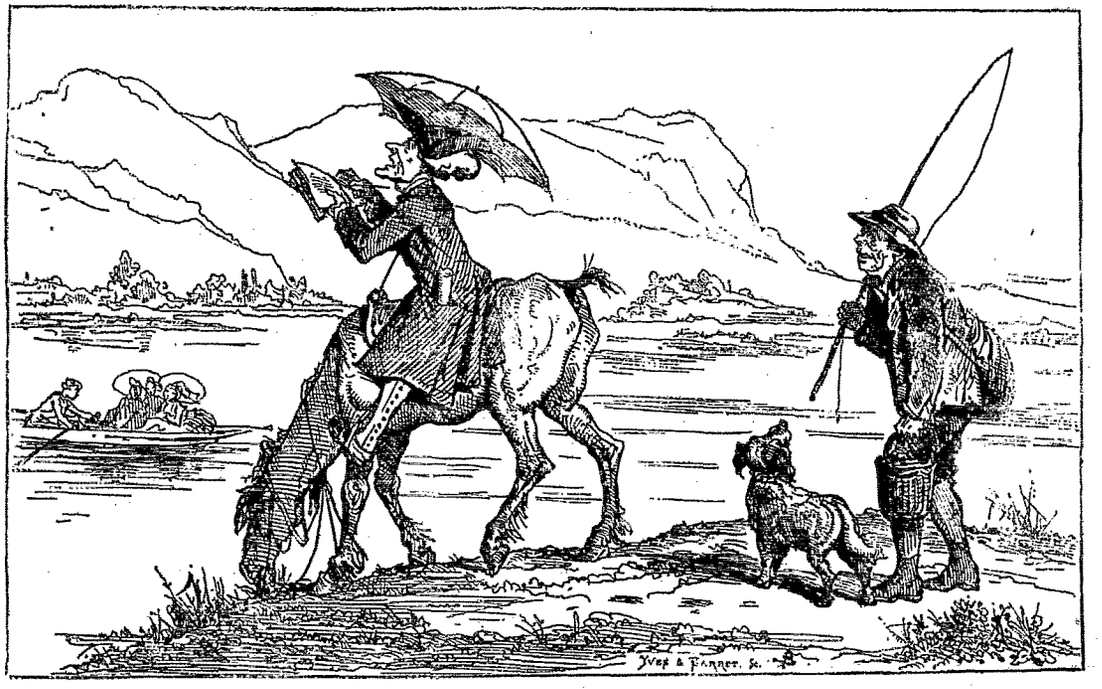
— C'est vrai, mon ami, répondit Syntaxe; merci de votre judicieux conseil; je vais le suivre à l'instant, car je sens que je suis trempé jusqu'aux os.

En disant ces mots, il tira brusquement la bride de son cheval; mais la Grise, qui ne voulut pas quitter le vert gazon de la rive sans y donner un dernier coup de dent, fit un faux pas et lança le pauvre docteur dans le lac. Heureusement l'eau n'était pas profonde et l'auberge se trouvait à peu de distance; quelques minutes après son accident, Syntaxe, assis au coin d'un bon feu, vêtu des habits de l'aubergiste, avait repris sa sérénité et, faisant courir son crayon sur les pages de son album, retraçait les diverses scènes dont il avait été témoin dans la journée.

Si la fortune s'obstina longtemps à se faire un jouet du bon docteur, ce dernier, imperturbable dans sa confiance, infatigable dans la poursuite de ses projets, finit par la désarmer. Maltraité, berné, bafoué comme don Quichotte, mais comme lui plein de foi et de persévérance, l'héroïque Syntaxe se relevait après chaque chute, remontait sur Rossinante, et bravement piquait des deux à la recherche du pittoresque et du succès. Il trouva l'un et l'autre; il acheva son livre, et fit la rencontre d'un brave squire qui lui promit d'être son premier souscripteur et l'adressa à un lord. Celui-ci n'était pas un grand clerc en littérature et se souciait plus de bons dîners que de livres; néanmoins il patronna l'ouvrage du docteur; il le recommanda à un libraire, qui d'abord l'avait refusé avec dédain quand l'auteur lui-même le lui avait offert, mais qui s'empressa de l'accepter comme excellent et le paya un bon prix dès qu'un lord eut daigné s'y intéresser. Voici donc Syntaxe citoyen de la république des lettres, république qui n'est pas précisément le séjour de la paix et de la concorde : le nouvel auteur s'en doutait bien, et il en eut la révélation un jour que, s'étant endormi dans la bibliothèque de son noble protecteur, il fit un rêve étrange. Il crut voir un

(1) Charles Lévêque, premières lignes de *la Science du beau*.

innombrable essaim de livres voltiger au-dessus de sa tête; leurs feuillets ouverts leur servaient d'ailes, et ils avaient une queue sur laquelle était inscrit le nom de l'auteur. Poëtes anciens et modernes, historiens, orateurs, savants, grammairiens, pamphlétaires, journalistes, les uns revêtus de magnifiques reliures, les autres de simples couvertures rouges, vertes, bleues, défilaient en bataillons serrés, et, s'apostrophant, se disputant, se livraient un combat



Le docteur Syntaxe faisant un croquis du lac. — D'après Rowlandson.

acharné. Mais n'importe, Syntaxe, en se faisant écrivain t artiste, avait visé au gain non moins qu'à la gloire, et ' gain, il le tenait. Il rentra chez lui muni d'une somme ' argent assez ronde, ce qui lui valut cette fois, de la part de sa femme, le plus tendre accueil. Un autre bonheur lui était réservé : il reçut d'un squire de ses amis l'offre d'une excellente cure dans le Cumberland; il l'accepta avec joie, et les deux époux allèrent y mener la vie con-



Le Rêve du docteur. — D'après Rowlandson

fortable à laquelle ils aspiraient depuis si longtemps.

Mais si le docteur Syntaxe avait continué à vivre heureux, il n'aurait plus eu d'histoire, car le bonheur parfait ne se prête guère à un long récit, et le poëme était fini; or William Combe entendait le prolonger : il lança donc son héros dans de nouvelles infortunes, qui font le sujet du second voyage du docteur Syntaxe.

La suite à une prochaine livraison.

SAINT MICHEL ET JEANNE DARC.



Saint Michel et Jeanne Darc. — Dessin de Féart, d'après Marie-Edmée Pau.

Comme elle était fière de son triomphe, la race des conquérants de Normandie ! Rien ne leur avait résisté : le grand Charlemagne avait frémi et pleuré en voyant les barques de ces pirates insulter les rivages de son empire, et, moins d'un siècle après, le roi de France leur donnait sa plus belle province, pour qu'il ne fût pas dit qu'ils l'avaient prise. Puis les hardis aventuriers, trouvant toute terre trop petite, s'en étaient allés se tailler des domaines en Italie. La Normandie est bien près de l'Angleterre : la mer à traverser, qu'est-ce que cela pour des hommes dont les ancêtres se tenaient debout sur les rames de leurs barques? Le détroit est franchi, l'Angleterre est conquise. La voilà asservie, partagée, ruinée; rien ne troublera les vainqueurs : les siècles passeront et les verront jouir en paix du fruit de leur brigandage; la vieille Angleterre est morte pour toujours !

Les rois normands convoitent la France, à présent; leurs nuits sont hantées par cette pensée : Quel beau joyau que la France pour enrichir la couronne d'Angleterre ! Cette pensée, ils la lèguent à leurs successeurs, même quand ces successeurs, les descendants du comte d'Anjou, sont de race et de sang français; mais la France n'est pas si facile à réduire. La guerre moissonne ses enfants; son sol est labouré par les pas des hommes d'armes et des chevaux bardés de fer; son roi est fou, sa reine la livre à l'ennemi, ses princes la déchirent en lambeaux : elle résiste encore. Le roi anglais trône à Paris, le gentil Dauphin ne possède plus qu'une ville et quelques amis : elle

est bien conquise, la France! Elle a coûté plus de batailles que jadis l'Angleterre, mais elle est vaincue, elle est morte, à la fin!

— Non. Elle palpite encore. Où? Ce n'est pas dans l'âme des princes, des seigneurs, des puissants du monde: pour garder leurs richesses et leurs seigneuries, ils ont courbé la tête sous le joug étranger. Mais tout en bas, dans le pauvre peuple misérable et souffrant, dans ce peuple foulé aux pieds par tous les partis, et à qui il devrait être bien indifférent d'appartenir à un maître ou à un autre, vit encore l'âme de la France. Dans les chaumières on parle encore de la patrie, même quand les conquérants ont proclamé qu'elle n'existait plus. Le roi est Anglais? Peut-être bien; mais c'est ici la terre de France. On accueille le voyageur, on le questionne. Que fait le gentil Dauphin? Que Dieu le garde pour un meilleur avenir! Les grands secouent la tête et disent avec découragement: — Tout est perdu! Les petits ne veulent pas y croire.

Or, à ce moment-là, quand la nuit est le plus profonde, l'étoile de l'espoir se lève. Sous le grand chêne où dans les siècles lointains les fées menaient leurs danses légères, une jeune fille, une enfant, rêve et prie. Elle est pauvre, elle ne sait rien, elle n'a jamais quitté son village; mais elle sait que les Anglais sont les maîtres de son pays, et son cœur s'émeut de la « grand'pitié qui est au royaume de France. » Elle a entendu souvent des récits de la guerre; elle y pense quand elle est seule et que ses brebis errent aux environs. Ses pieds nus sur la pierre, ses coudes sur ses genoux et son menton dans ses mains, elle se représente le Dauphin fugitif et abandonné, l'Anglais répandant le sang français, et à cette idée ses cheveux se dressent sur sa tête. — Ce n'est pas possible, se dit-elle, que la France soit perdue! il faut que la France soit sauvée! Et elle écoute les voix qui lui parlent dans le silence.

— Lève-toi, lui disent-elles, va délivrer la patrie! Quand Dieu le guide, il suffit du plus faible bras pour abattre l'ennemi le plus fort; va, Dieu sera avec toi! Elle écoute, et son cœur s'enflamme du saint courage qui fait les martyrs. Alors vient s'asseoir en face d'elle l'ange des vaillants et des forts, Michel, le céleste guerrier, qui porte une cuirasse sur sa robe blanche. Lui aussi, il lui parle, il lui dit: Lève-toi!

Elle obéit: elle marche, et la France se lève à sa voix. Elle n'était pas morte, la pauvre France! elle n'était qu'endormie. Et voilà que devant cette jeune fille radieuse, qui fait flotter son étendard au front des batailles, les Anglais reculent pied à pied..... Non, elle n'était pas conquise, la terre de France!

Pauvre Jeanne! quand l'ange éblouissant te montrait le chemin d'Orléans ou de Reims, quand il soulevait pour toi le voile qui couvre l'avenir, as-tu vu poindre à l'horizon la lueur rouge de ton bûcher? Et plus loin, bien plus loin dans les siècles, as-tu vu d'autres ennemis ravager le sol de ta patrie? As-tu vu le sang français répandu à flots, les villages brûlés, les familles sans asile et sans pain, la France vaincue et mutilée, et sa nouvelle frontière à deux pas de ton village natal? Si tu avais vu cela, Jeanne, toi, la sainte de la patrie, ton cœur eût peut-être tremblé un instant; mais bientôt il se serait raffermi. Le martyre ne pouvait t'effrayer, puisque tu croyais au ciel; par delà les mauvais jours, ta foi inébranlable en l'avenir de ton pays t'eût montré l'étoile de la France reparaissant plus belle et plus brillante après les tempêtes, et tu aurais dit: Il est doux de mourir pour la France, et la France ne peut pas mourir!

MARIE-EDMÉE PAU [1].

Marie-Edmée Pau, l'auteur du dessin de « saint Michel et Jeanne Darc », était une fille de la Lorraine. Sa courte vie fut remplie par l'art et les bonnes œuvres. Enfant, elle avait toute seule commencé à dessiner; légende, poëme ou prière, tout ce qui la charmait inspirait son crayon: l'*Ave Maria*, l'Ange et l'Enfant, l'Histoire de Jeanne Darc, furent illustrés par elle, toujours avec le sentiment le plus pur, le plus élevé, le plus idéal. Jeanne Darc, sa compatriote, était sa sainte bien-aimée; elle avait composé tout un volume de dessins qui racontaient sa vie; elle donna son nom à une société, fondée par elle, de jeunes filles qui travaillaient pour les blessés de la dernière guerre. Elle allait dans les ambulances, elle donnait aux pauvres soldats tout ce qu'elle possédait; quand elle n'avait plus rien, elle prenait son crayon et dessinait le portrait des mourants, quelquefois celui des morts, et elle envoyait le portrait à leur famille: touchante aumône de l'artiste! Elle ne vécut pas longtemps après cette triste guerre. Elle avait parcouru toute la Suisse à la recherche de son frère, qui, blessé, amputé de la main droite, avait, à peine convalescent, voulu rejoindre l'armée, et dont on n'avait pas de nouvelles; quand elle le sut vivant et en sûreté, elle revint à Nancy rassurer sa mère. Mais elle était déjà malade; ses souffrances et ses fatigues l'avaient épuisée, et, le 9 mars 1871, les pauvres qu'elle avait secourus, les blessés qu'elle avait soignés, les enfants qu'elle avait instruits, tous ceux qui l'avaient connue et admirée, suivaient en pleurant son cercueil. Marie-Edmée Pau n'était âgée que de vingt-sept ans lorsqu'elle mourut.

AMIDON.

L'amidon s'obtient en faisant fermenter la farine et en la séparant du gluten, qui est indissoluble dans l'eau. Avec 1 000 quintaux de blé, on produit généralement 604 quintaux d'amidon, valant, en moyenne, de 58 francs à 59 francs le quintal. Dans ce prix de revient, les frais de fabrication entrent pour 3 fr. 82 c. Un ouvrier peut faire de 120 à 125 kilogrammes d'amidon par jour, à raison de 200 jours de travail par an.

SUR UN MOT ATTRIBUÉ A ARCHIMÈDE.

Un mot malheureux, rapporté par Pappus et devenu classique, fait peser sur la mémoire d'Archimède une hérésie mécanique dont il n'est certainement pas coupable: — « Donnez-moi un levier et un point d'appui, aurait-il dit, et je soulèverai le monde. » — Archimède, l'inventeur de la théorie du levier, savait mieux que personne qu'un levier ne crée pas de force; il savait que la force d'un homme a une limite, et qu'appliquée au globe terrestre, avec ou sans le secours d'un levier, elle n'y pourrait produire qu'un déplacement imperceptible. Disons mieux, le mot attribué à Archimède n'a aucun sens, et c'est lui faire injure que de croire qu'il l'ait jamais prononcé. [2]

BELFORT OU BÉFORT.

Belfort était, avec Ferrette, Altkirch, Thann et Huningue, une des seigneuries importantes du Sundgaw, petit pays de la haute Alsace, qui formait, avant la triste guerre de 1870-1871, la partie sud du département du Haut-

[1] Voy. t. XLI, août 1873, p. 265.
[2] Collignon, *les Machines*.

Rhin. Ces villes ne remontent guère au delà du douzième siècle ; elles ont toutes dépendu, pendant plus ou moins de temps, du comté de Ferrette, et elles ont souvent partagé la même fortune et subi les mêmes malheurs ; car la guerre n'a guère épargné ce pays, qui, par sa beauté et par sa fertilité, mérite bien le surnom de béni que lui donnent les anciens auteurs.

Le comté de Ferrette fut séparé, au commencement du douzième siècle, de celui de Montbéliard. En 1271, l'évêque de Bâle acheta la suzeraineté de Ferrette huit cent cinquante marcs d'argent, et la laissa en fief au comte pour lui et ses hoirs. La seigneurie de Belfort faisait encore partie des domaines de la famille de Montbéliard lorsque le comté de Ferrette devint vassal de l'évêque de Bâle. La seigneurie ne fut réunie au comté qu'au commencement du quatorzième siècle, comme dot de Jeanne, femme du dernier comte Ulrich II.

Il n'y avait pas longtemps que la ville existait ; et elle avait déjà assez d'importance pour que le comte de Montbéliard eût accordé aux habitants, en 1307, l'affranchissement du servage et le droit d'élire un magistrat. L'histoire du treizième siècle donne la raison de ces deux concessions, qui étaient deux progrès immenses, sinon en fait, du moins en droit.

La comtesse Jeanne fonda, selon les chroniqueurs, à Belfort, un hôpital et une collégiale.

Ulrich II mourut en 1324. L'unique héritière de ses vastes domaines était sa fille Jeanne, et la maison d'Autriche, qui commençait cette politique de mariages dont elle a su depuis tirer si bon parti, s'annexa les susdits domaines en faisant épouser à Jeanne le duc Albert, fils de l'empereur Albert Ier. Le landgraviat d'Alsace appartenait déjà à l'Autriche ; naturellement le comté, qui était voisin, en fit partie.

On voit plusieurs fois, depuis cette réunion, les seigneuries de Ferrette, d'Altkirch, de Thann et de Belfort, engagées pour une cause ou pour une autre, besoin d'argent, besoin d'alliance, à des seigneurs du voisinage. Mais ce qui est à noter, c'est que sous les nouveaux maîtres elles gardèrent toujours leur ancienne organisation et le droit d'élire leurs magistrats. Le château de Belfort avait déjà une grande importance militaire, car nous voyons que le gouverneur de la haute Alsace, qui résidait à Ensisheim, y établit une garnison permanente.

Aux quatorzième et quinzième siècles, la guerre ravage ces contrées, et Belfort est presque entièrement détruit par un incendie. Cette malheureuse province de la haute Alsace, surtout la partie sud, souffre horriblement de la tyrannie du gouverneur Hagenbach, agent du duc de Bourgogne Charles le Téméraire, à qui l'archiduc avait engagé la province.

Au seizième siècle, on condamne dans ce pays un grand nombre de malheureux comme sorciers ; les annales du temps sont remplies de jugements de ce genre, et, il faut bien l'avouer, la croyance aux sorciers, magiciens et revenants, est loin d'avoir disparu, même aujourd'hui, de ces régions, où cependant l'instruction est, en général, développée et honorée.

Avec le dix-septième siècle vient la guerre de Trente ans, et, avec la guerre de Trente ans, une invasion terrible et désastreuse pour ce malheureux pays. En 1632, Belfort, ainsi que Thann et Ferrette, tombent au pouvoir des Suédois. Un an après, Belfort est reconquis par le duc de Feria. L'année suivante, nouvelle conquête par les Suédois. On a des détails navrants sur la misère épouvantable qui régnait alors dans le Sundgaw, traversé, parcouru, ravagé tantôt par les uns, tantôt par les autres. Les propriétés territoriales, devenues choses inutiles, n'avaient plus aucune espèce de valeur : on venait ou plutôt on donnait un champ pour un morceau de pain. Et, si les récits du temps et du pays n'exagèrent pas, les populations mourant de faim déterraient les morts pour essayer de se nourrir. Ce fait, du reste, n'aurait rien d'invraisemblable : il n'est malheureusement que trop vrai que les annales du moyen âge offrent des exemples de pareilles famines et de pareilles horreurs.

En 1636, le château de Belfort fut occupé militairement au nom du roi de France. Après le traité de Westphalie et pendant la minorité de Louis XIV, le gouverneur de Belfort ainsi que celui de Thann ayant trahi, les troupes marchèrent contre ces deux places qui rentrèrent sous l'autorité royale ; et, en 1659, le roi donna à Mazarin les seigneuries de Ferrette, d'Altkirch, de Thann et de Belfort. Ces quatre seigneuries restèrent jusqu'à la révolution entre les mains des héritiers du cardinal.

Belfort, à partir de Louis XIV, prit une importance toute militaire. Cette ville commande le passage ouvert entre les Vosges et le Jura, et désigné dans les ouvrages de stratégie sous le nom de *trouée de Belfort*. Le roi de France y envoya Vauban qui la fortifia avec un soin particulier. Il conserva le vieux château, mais l'entoura d'un pentagone irrégulier flanqué de tours casematées. Les alliés bloquèrent Belfort en 1814 et 1815, et c'est sous la protection des canons de cette ville que le général Lecourbe, commandant d'un corps d'armée dans le Haut-Rhin pendant les Cent Jours, effectua sa belle retraite et put conserver le camp retranché de Belfort, que l'archiduc Ferdinand attaquait. Au sud-est de Belfort se trouve une chaîne de hauteurs dite des *Perches*, dont nous parlerons plus loin, et sur laquelle Lecourbe fit construire justement à cette époque plusieurs ouvrages en terre qui protégèrent puissamment la ville. La position fut étudiée depuis avec soin et fortifiée selon les règles du génie moderne, comme nous le verrons.

Le traité de Paris de 1814 stipulait la démolition des fortifications d'Huningue, ce qui devait nécessairement donner une importance capitale à Belfort, qui, avec Langres, devenait le seul obstacle à opposer à une armée ennemie se dirigeant sur Paris par la route de Bâle.

Belfort fut, pendant la Restauration, en 1822, le théâtre d'un drame qui eut beaucoup de retentissement. Les carbonari avaient préparé un grand soulèvement qui devait éclater dans plusieurs grandes villes à la fois, et Belfort était le siége d'une de leurs *ventes*. Ils furent trahis par quelques soldats initiés à leurs projets. Des conjurés, les uns parvinrent à s'échapper, les autres furent pris. On les traduisit devant les assises de Colmar. La cour condamna trois des accusés à cinq ans de prison du fait de non-révélation. Le mois suivant, la cour, sans se faire assister du jury, condamna les contumaces à mort. Pas un ne périt sur l'échafaud ; mais le colonel Caron, qui avait cherché à sauver les accusés par une révolte bonapartiste, fut arrêté, condamné à mort par le conseil de guerre de Strasbourg, et exécuté.

Depuis 1815, de grands travaux ont ajouté à la force de Belfort, et, dans la dernière guerre, le système de défense de la ville a encore été complété et glorieusement expérimenté.

Quand on regarde une carte un peu détaillée de Belfort et de ses environs, on comprend très-facilement l'importance de cette ville et le rôle de ses différentes fortifications.

Belfort, sur la Savoureuse, rivière qui se réunit à l'Allaine pour se jeter ensuite dans le Doubs, se compose de la ville proprement dite et des faubourgs de France à l'ouest, de Montbéliard au sud et de Brisach au nord-est.

Les habitants de la ville sont beaucoup moins nombreux que ceux des faubourgs.

La citadelle, qu'on appelle *le Château* ou *la Roche*, se trouve au sud-est de l'enceinte même des remparts. Elle a trois enceintes terrassées, des casemates et des fossés creusés dans le roc. C'est l'ouvrage de Vauban.

Si l'on prend la route de Cernay, Rouffach et Colmar, on trouve le camp retranché formé par deux ouvrages principaux, deux forts qui s'élèvent à l'extrémité du quartier de Brisach, et que l'on peut bien considérer comme une quatrième partie de la ville. Ces deux forts sont celui de *la Justice*, au sud de la route, et celui de *la Miotte*, au nord. Ils sont bâtis sur le roc, et réunis entre eux et à l'enceinte de la ville par des retranchements. Sur la colline de la Miotte se trouve une sorte de tour ou pyramide en maçonnerie, qui a été détruite aux trois quarts pendant le siége par les projectiles allemands. Cette tour a été bâtie, selon les uns à l'époque gallo-romaine, selon les autres au moyen âge : c'est une sorte d'observatoire d'où l'on voit fort loin dans la campagne environnante. Elle sert



Belfort; vue prise du fort des Barres. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de Braun.

de but de promenade, et est entourée d'un respect traditionnel par les Belfortains et les gens des villages d'alentour. Il paraît que du haut de cette pyramide les habitants de Belfort appelaient par des feux les paysans du voisinage à leur secours dans les moments de péril.

Les deux forts dont nous venons de parler existaient déjà depuis longtemps, lorsqu'en 1867, à cause des progrès et des nouvelles nécessités de la fortification, on forma le projet de protéger Belfort par de nouveaux ouvrages détachés. On commença bientôt le fort *des Barres*, situé à l'ouest de la ville et couvrant le faubourg de France. Ce fort était terminé en 1870, au début de la guerre, dans toutes ses parties essentielles, et reçut ses perfectionnements pendant la guerre même.

Sur la chaîne de hauteurs dite *des Perches*, d'où l'on a une vue très-étendue sur la trouée de Belfort, il avait été question d'élever des fortifications permanentes. On fit beaucoup de projets et de plans; mais lorsque la guerre fut déclarée, en 1870, rien n'était encore déterminé à ce sujet. On construisit alors au plus vite deux ouvrages de campagne : le premier, sur *les Hautes-Perches*, au sud-ouest du petit village de Pérouse, qui se trouve à trois kilomètres à l'est de Belfort, sur la route de Dannemarie, Altkirch et Bâle; le second, au sud-ouest du premier, en se rapprochant de la Savoureuse, sur *les Basses-Perches*. Entre les Basses-Perches et le fort des Barres, il y avait un vide; on y construisit également un autre ouvrage de campagne, la redoute de Bellevue; puis on relia le fort des Barres au camp retranché, dans la direction de la Miotte, par une ligne de retranchements.

Pendant la guerre de 1870-1871, ce fut la division Treskow, de l'armée de Werder, à qui l'on donna l'ordre d'assiéger Belfort. Elle marcha contre cette place à la fin d'octobre.

Le commandant de Belfort était le chef de bataillon du génie Denfert-Rochereau, à qui l'on donna le grade de colonel en lui confiant la défense de la place.

Pendant plusieurs semaines, l'investissement ne fut que très-incomplet : les Allemands formaient peu à peu et défendaient leur ligne de blocus; les Français cherchaient à la briser; mais les communications par lettres avec l'extérieur duraient toujours et durèrent même encore longtemps.

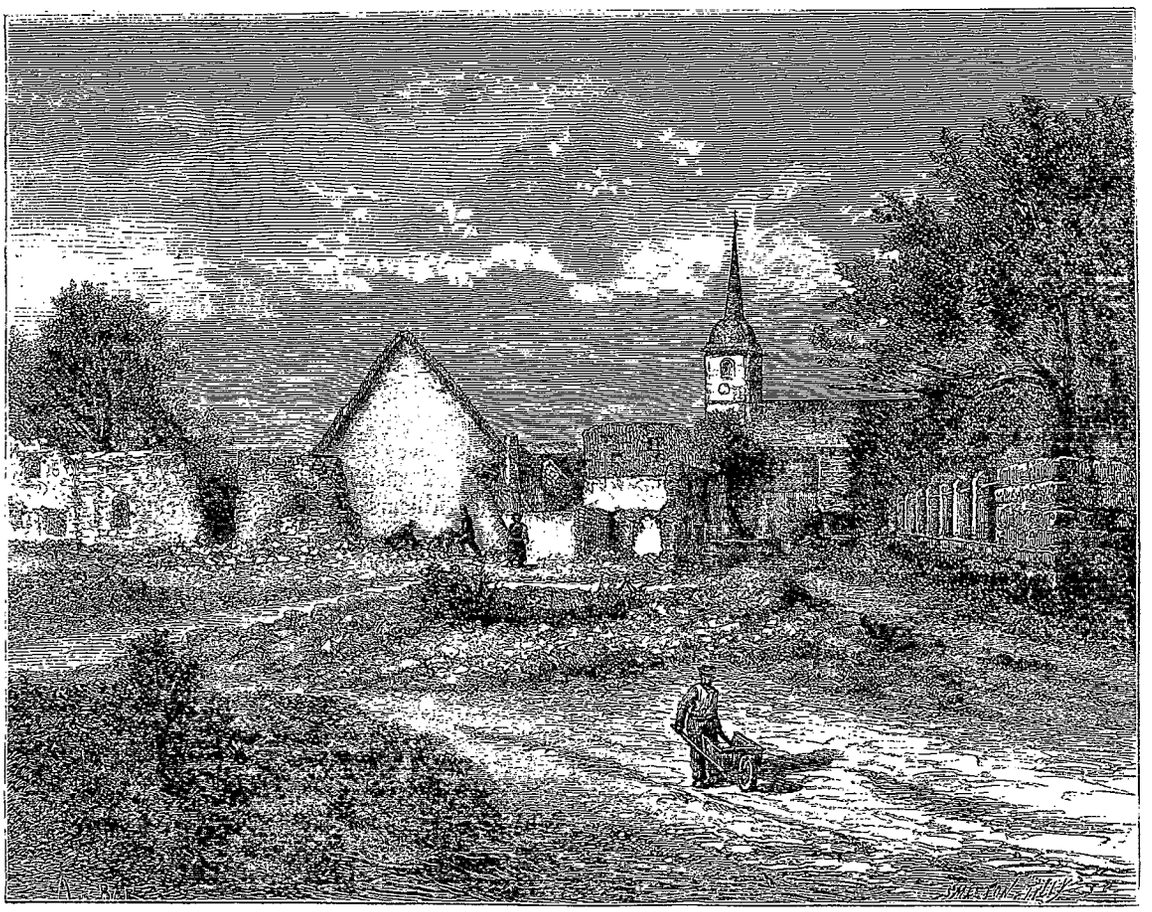
Cependant le colonel Denfert habituait sa garnison à

l'ennemi par des sorties faites de différents côtés. On perdait du monde, mais on prenait connaissance des positions de Treskow; la jeune garde mobile voyait ce que c'était que le feu, et l'investissement était retardé d'autant.

Vers la fin de novembre, la ligne d'investissement se resserra et, dans les premiers jours de décembre, le feu fut ouvert. Les dommages portèrent surtout sur le fort des Barres, la redoute de Bellevue, sur une partie de la citadelle, le faubourg de France et l'ouest de la ville.

Les tranchées de l'ouest étaient poussées en avant, et de nouvelles batteries étaient construites à l'est et au nord contre les forts de la Miotte et de la Justice; mais le colonel Denfert fit une sortie contre ces batteries le 11 décembre.

L'année 1871 s'ouvrit sur ces entrefaites. Les Allemands renoncèrent à réussir du côté de l'ouest, c'est-à-dire en attaquant de front les Barres et Bellevue, et ils formèrent le plan d'une attaque sur les Perches, c'est-à-dire par le sud-est, afin de prendre ensuite à revers le fort des Barres quand ils se seraient emparés des hauteurs des



Vue de Pérouse, près de Belfort. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de Braun.

Perches, et de pousser, suivant une autre direction, contre la ville et la citadelle.

Ce plan fut arrêté quelque temps par l'approche du général Bourbaki, qui menaçait à la fois l'armée de Werder et les assiégeants de Belfort; mais les revers de l'armée française de l'est laissèrent de nouveau la liberté d'action aux Allemands, et l'attaque fut vigoureusement menée contre le sud-est. Le 20 janvier, le village de Pérouse fut pris d'assaut. Notre gravure montre avec une triste éloquence quel fut l'acharnement de cette lutte. Puis, peu après, les deux redoutes des Perches furent attaquées par les batteries allemandes.

Les tranchées avançaient, l'artillerie agissait toujours, et Treskow crut, le 27 janvier, pouvoir risquer l'assaut des Perches. Il fut repoussé avec des pertes sanglantes, et dut reprendre ses travaux de tranchée et d'attaque d'artillerie.

Cependant, malgré leur courage, leurs efforts et leurs succès, les assiégés étaient dans une situation qui pouvait devenir fort critique le jour où les Perches ne seraient plus tenables, et ce jour, malheureusement, on pouvait le prévoir.

C'est alors que la nouvelle de la conclusion d'un armistice général parvint à Belfort. Pour éviter une surprise ou un malentendu, le colonel Denfert envoya un de ses officiers, le capitaine Chatel, à Bâle, à travers les lignes allemandes. Cet officier devait se rendre compte de l'état général des affaires, se mettre en relation avec le gouvernement français, et, dans le cas où le gouvernement jugerait convenable que Belfort capitulât, le colonel Denfert lui demandait de régler lui-même les clauses de la capitulation, en ne perdant pas de vue certains points très-importants qu'il lui indiquait.

Quelques jours après le départ de l'officier, les Perches tombaient au pouvoir des Allemands.

On se rappelle qu'il fallut prolonger l'armistice, qui fut alors étendu aux départements de l'est, et l'on décida du sort de Belfort.

La place devait, avec le matériel de guerre lui appartenant, être livrée aux Allemands. Mais la garnison pouvait se retirer librement dans le midi de la France, et avec les plus honorables conditions.

Le 18 février, les assiégés, encore forts de douze mille hommes, quittaient la place avec armes et bagages, le

matériel de guerre des troupes, les archives militaires, et tous les honneurs de la guerre.

Le 2 août 1873, Belfort était évacué, selon les traités, et rendu à la France dont il reste l'un des plus puissants moyens de défense.

PÊCHE DU SAUMON

En 1860, le produit des seules pêcheries du saumon pour l'Écosse et l'Irlande dépassait déjà, grâce à la pisciculture, 21 millions de francs (700 000 livres sterling).

UNE EXCURSION DANS LE CIEL.

LES ÉTOILES DOUBLES.

Un grand nombre d'étoiles, qui paraissent simples à l'œil nu, deviennent doubles lorsqu'on les observe dans une lunette. On distingue alors deux étoiles au lieu d'une seule. Si la lunette n'a qu'un faible grossissement, les deux étoiles paraissent se toucher; mais elles s'écartent l'une de l'autre à mesure que le grossissement devient plus fort.

Ces étoiles doubles sont en nombre considérable, et l'on en connaît déjà maintenant plus de six mille. Il y en a de toutes les grandeurs et de tous les écartements. Tandis que plusieurs ne peuvent être dédoublées que par les plus puissants télescopes, il en est d'autres, au contraire, qui se révèlent dans le champ de la plus petite lunette astronomique.

Lorsqu'on dirige un instrument vers une étoile, et qu'au lieu de cette seule étoile on en distingue une autre tout près d'elle, il n'est pas toujours certain que ce soit là véritablement une étoile double. En effet, l'espace infini est peuplé d'astres sans nombre disséminés à toutes les profondeurs de l'immensité. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'en dirigeant une lunette vers une étoile quelconque, on en découvre une ou plusieurs autres plus petites, situées derrière elle, plus loin, et à une distance aussi grande et plus grande même au delà d'elle que la distance qui la sépare de nous. De même que dans une vaste plaine deux arbres peuvent nous paraître se toucher parce qu'ils se trouvent l'un devant l'autre dans notre perspective, quoiqu'ils soient fort éloignés l'un de l'autre en réalité, de même, dans l'espace céleste, deux étoiles peuvent se trouver sur le même rayon visuel et paraître se toucher, quoiqu'elles soient séparées l'une de l'autre par des abîmes. Ce sont là des couples d'étoiles qui sont purement optiques, et dus à la position de deux étoiles sur le même rayon visuel. Pour reconnaître si cette réunion n'est pas seulement apparente, mais réelle, il faut l'étudier avec attention. La probabilité que le couple d'étoiles ainsi réunies sera réel est d'autant plus grande qu'elles seront plus rapprochées. Mais ce ne serait pas encore là une raison suffisante pour admettre sa réalité. Il faut l'observer attentivement, et pendant plusieurs années. Si les deux étoiles sont véritablement associées, si elles forment un système, on reconnaît que la plus petite tourne autour de la plus grande, ou bien qu'elles tournent toutes les deux, si elles sont égales, autour d'un point mathématique central placé entre elles deux. Elles sont liées entre elles par les liens de l'attraction universelle. Elles ont la même destinée. Si la réunion n'était qu'apparente, on reconnaîtrait avec le temps que les deux astres ainsi fortuitement réunis par la perspective n'ont rien de commun l'un avec l'autre, et leurs mouvements propres, étant différents, finiraient, avec les siècles, par les séparer tout à fait.

Nos lecteurs savent que toute étoile est un soleil, brillant de sa propre lumière. Plusieurs sont plus volumineuses et plus éclatantes que notre propre soleil, quoiqu'il soit lui-même 1 300 000 fois plus gros que la Terre. Ainsi, la lumière intrinsèque de l'étoile *alpha* du Centaure est trois fois plus intense que celle de notre propre soleil; autrement dit, si notre soleil était transporté à la distance qui nous sépare de cette étoile, il paraîtrait trois fois moins brillant qu'elle. Sirius est un soleil 192 fois plus lumineux que le nôtre, et 2 688 fois plus gros. Il y a des étoiles dont le volume ne dépasse pas celui de notre soleil. Il en est d'autres qui sont plus petites que lui. Ainsi, l'immensité est peuplée d'astres de dimensions et d'éclats variés, disséminés dans toutes les provinces de la création.

Les étoiles doubles sont donc en réalité des groupes de deux soleils. Ces soleils gravitent l'un autour de l'autre, et il est bien probable, pour ne pas dire certain, qu'autour de chacun de ces foyers une famille de planètes est suspendue, comme la Terre et ses sœurs du système solaire sont suspendues sur le réseau de l'attraction, de la lumière et de la chaleur de notre astre central. Les êtres inconnus qui habitent ces mondes lointains sont donc éclairés et chauffés par deux soleils au lieu d'un. Quelle imagination serait assez féconde pour deviner l'étonnante variété de phénomènes qui doit être produite dans les saisons, les jours et les nuits, par un pareil système de deux soleils alternatifs, variété rendue plus singulière encore par la *coloration* de ces soleils? car, en général, ils ne sont pas seulement blancs comme le nôtre, mais colorés! Tantôt l'un des deux soleils est rouge-écarlate, et l'autre vert-émeraude. Ailleurs, le premier est orangé, et le second bleu azur. Ailleurs encore, tous deux sont bleus; ou bien l'un est verdâtre et l'autre violet. Quelles métamorphoses merveilleuses doivent s'opérer incessamment dans les tableaux de la nature à la surface de ces mondes enchantés qu'illuminent plusieurs soleils diversement colorés, accompagnés de lunes multicolores!

Nous avons dit que dans un groupe de deux soleils, tous deux tournent autour de leur centre commun de gravité. Si l'un des deux a une masse beaucoup plus puissante que l'autre, il paraît être le centre du mouvement, comme notre soleil paraît être le centre du mouvement de la Terre et des planètes, quoiqu'en réalité le système planétaire et le Soleil lui-même tournent autour du centre commun de gravité. Ce point mathématique est dans l'intérieur du Soleil, parce que cet astre pèse à lui seul 700 fois plus que tout le système ensemble. Pour mesurer le mouvement du système d'une étoile double, on observe avec la plus grande précision possible la variation de la position d'une étoile par rapport à l'autre. Quand les deux étoiles diffèrent d'éclat (ce qui est le cas général), l'observation n'est pas très-difficile : on rapporte la situation de la plus petite à celle de la plus grande, comme si celle-ci restait immobile. Supposons, par exemple, qu'en une certaine année on ait remarqué que la petite étoile était juste verticalement au-dessus de la grande. Quelques années plus tard, on constate qu'elle a changé de place et se trouve un peu sur la droite. Plus tard encore, on remarque un déplacement plus considérable : il arrive une époque où elle se trouve juste horizontalement à la droite de l'étoile principale. Puis, continuant de tourner dans le même sens, elle descend, et, marchant vers la gauche, arrive à se placer au-dessous. Après avoir accompli sa courbe inférieure, elle remonte, passe à gauche de sa brillante voisine, et peu à peu revient vers la place où nous l'avons signalée en commençant.

Lorsqu'on a pu suivre ainsi la marche de l'étoile secondaire autour de l'étoile primaire, ou au moins une partie notable de cette marche, on connaît l'orbite apparente qu'elle décrit autour de ce foyer. L'observation est plus

difficile si les deux composantes sont du même éclat, parce qu'on peut prendre l'une pour l'autre : l'appréciation est plus lente et plus délicate. Sur les milliers d'étoiles doubles observées, il n'y en a encore que quinze qui aient fourni des mesures suffisantes pour permettre de déterminer l'ellipse parcourue et la période de révolution.

Pour nous rendre compte de la nature de ces systèmes d'étoiles doubles, et apprécier comme elle le mérite cette branche de l'astronomie sidérale, il est nécessaire de prendre un exemple et de construire nous-mêmes l'une de ces orbites.

De toutes les étoiles doubles, celle qui se trouve dans les meilleures conditions pour être exactement et définitivement déterminée est l'étoile ξ (*xi*) de la constellation de la Grande-Ourse. Elle est placée dans le pied gauche postérieur de cette figure, près du Petit-Lion. C'est une étoile de quatrième grandeur, visible à l'œil nu. Au télescope, elle est double, formée d'une étoile jaunâtre de quatrième grandeur, et d'une étoile cendrée de cinquième.

Les observations de cette étoile double sont nombreuses, et on en a qui datent du siècle dernier. En les réunissant et les discutant, M. Flammarion est arrivé à pouvoir construire l'orbite apparente décrite par la seconde étoile autour de la première, et à déterminer avec exactitude le temps qu'elle emploie à faire sa révolution. C'est le meilleur exemple que nous puissions choisir pour bien nous rendre compte de ces curieux systèmes.

La position de l'étoile secondaire se détermine par l'angle qu'elle fait avec une ligne arbitraire prise comme origine pour compter. Ainsi, supposons qu'on fasse traverser l'étoile principale A par un ligne verticale SN, la position

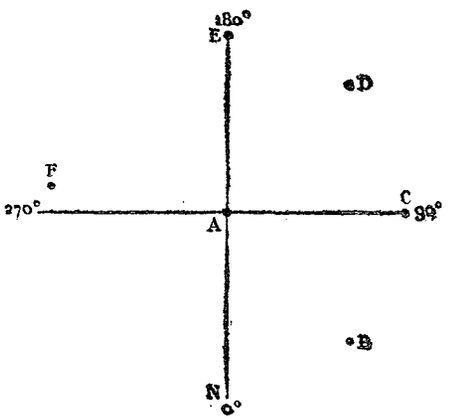


Fig. 1.

de la seconde étoile B se déterminera par l'angle NAB, lequel est ici égal à 45 degrés environ. Toute circonférence se divise, comme on sait, en 360 degrés. Un angle droit est de 90 degrés, et deux angles droits, ou un diamètre, valent 180 degrés. Si donc nous supposons que dans notre exemple l'étoile secondaire passe successivement par les points B, C, D, E, F (fig. 2), on fixera sa position aux époques des observations en disant qu'elle était à 45, 90, 135, 180, 260 degrés de la ligne AN prise pour origine.

La ligne AN, à partir de laquelle on commence à compter les degrés de l'angle de position de l'étoile secondaire, n'est pas arbitrairement fixée : c'est une ligne dirigée de l'étoile principale vers le nord. Ainsi, le point 0 est au nord, et le point 180 au sud. Quand l'étoile passe au méridien, cette ligne est verticale. En lui menant une seconde ligne, perpendiculaire et passant aussi par l'étoile principale, cette seconde ligne est parallèle à l'équateur, et dirigée de l'est à l'ouest. Au commencement du siècle, c'est à cette ligne que l'on rapportait les angles de posi-

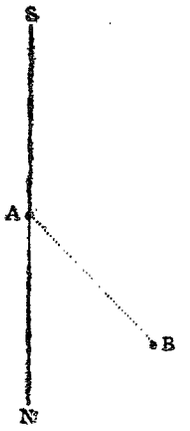


Fig. 2.

tion, en indiquant si l'étoile était au-dessus ou au-dessous, et à gauche ou à droite de la croisée verticale. Pour plus d'uniformité, on s'accorde maintenant à compter à partir du nord, et de 0 à 360 degrés.

Pour mesurer l'angle de position que fait l'étoile secondaire avec la principale, et la ligne AN, on se sert d'un *micromètre*, ou cadre circulaire de métal traversé par des fils très-fins, qui se place dans l'oculaire de la lunette, au foyer de l'objectif. Ce cadre circulaire est traversé, disons-nous, par des fils; les uns sont fixes et les autres mobiles. On amène l'étoile A derrière un fil fixe, qui représente la ligne SN de la figure précédente. Puis on fait tourner un fil mobile autour de l'étoile A, jusqu'à ce qu'il rencontre l'étoile B. Le cadre circulaire du micromètre est visible à l'extérieur de l'oculaire et gradué, de sorte que l'on peut lire extérieurement l'angle dont le fil mobile a marché pour aller de la direction AN à la direction AB. C'est précisément là l'angle cherché.

Par une autre disposition des fils du micromètre, on mesure également la *distance* qui sépare les deux étoiles. On obtient ainsi les deux éléments fondamentaux pour la connaissance du système d'une étoile double.

Appliquons cette méthode de mesure à l'étoile double que nous avons choisie pour exemple.

Dirigeons la lunette sur elle, et mesurons l'angle de position et la distance des deux étoiles. Nous trouvons que l'étoile secondaire est à gauche du fil AN, mené de l'étoile principale vers le nord. Il y a à peine 10 degrés de différence avec cette ligne. Si nous comptions l'angle en allant vers la gauche, nous inscririons 10 degrés pour indiquer la place de l'étoile. Mais comme nous le comptons en allant vers la droite et en faisant le tour, en passant par 90, 180 et 270, nous voyons que l'angle de position cherché est actuellement, en 1874, égal à 350 degrés.

Pour connaître le mouvement de cette étoile, cherchons quelle place on a constatée il y a dix ans, vingt ans et davantage. Nous trouvons qu'en 1864 l'angle était de 95 degrés; en 1856, de 113; en 1844, de 140; en 1835, de 180; en 1826, de 238; en 1819, de 284; en 1804, de 92; en 1782, de 143.

Nous avons par là une première idée de sa révolution, puisque nous voyons que de 1782 à 1844 elle était revenue à peu près au même point, ainsi que de 1804 à 1864. Pour déterminer aussi rigoureusement que possible la durée de cette révolution et la forme de son mouvement, il faut continuer ces recherches sans s'arrêter à ce petit nombre, relever toutes les mesures de positions et de dis-

tances qui ont été faites par les astronomes des différents pays, les discuter afin de sentir quelles sont les plus sûres et les plus exactes, choisir de préférence celles qui représentent les moyennes d'un plus grand nombre d'observations, et, lorsqu'on possède un ensemble d'observations suffisant pour construire l'orbite, essayer celle qui répond le mieux à cet ensemble.

L'étoile double ξ de la Grande-Ourse offre les meilleures conditions pour la solution du problème. En relevant toutes les observations principales et en plaçant l'étoile secondaire aux positions constatées, on ne tarde pas à reconnaître qu'elle se meut le long d'une ellipse. La figure qui se rapproche le plus de la réalité est naturellement celle qui passe par le plus grand nombre possible de positions observées. C'est celle que l'astronome que nous avons nommé a construite et que nous reproduisons ici.

Elle est tracée à l'échelle de 20 millimètres pour une seconde d'arc, proportion exagérée, afin d'assurer l'exactitude de la figure. Actuellement, en 1874, la distance entre les deux étoiles n'est pas même d'une seconde : elle est à son minimum; en 1854, elle a dépassé 3 secondes : c'était son maximum de distance.

Les positions antérieures à l'année 1821, n'étant pas sûres, ont été éliminées du tracé. La période de révolution conclue de l'ensemble des angles de position mesurés est de soixante ans sept mois.

Cette figure représente l'orbite apparente du système binaire ξ de la Grande-Ourse, telle qu'on la voit de la Terre. L'orbite réelle est différente, car dans celle-ci

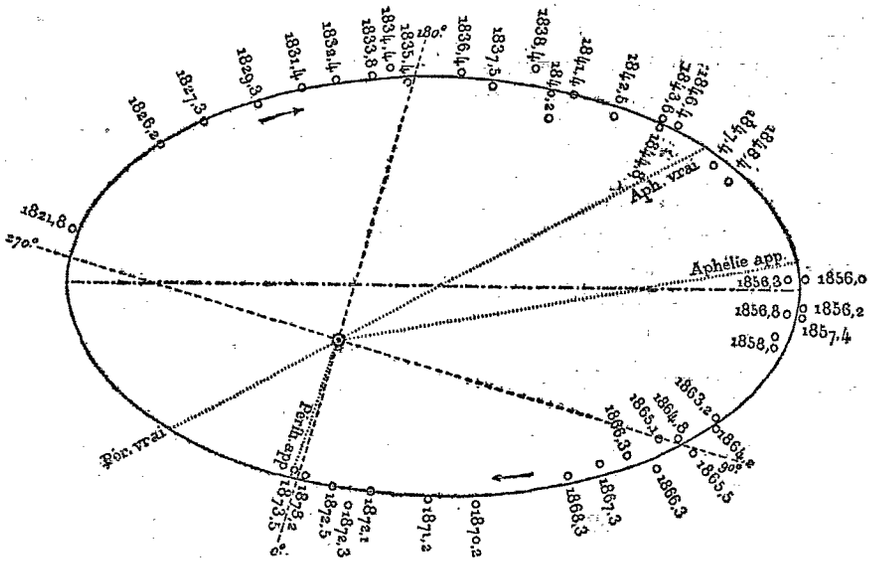


Fig. 3. — Orbite apparente de l'étoile double ξ de la Grande-Ourse, d'après les calculs de M. Flammarion.

l'étoile principale occupe l'un des foyers, tandis que dans l'orbite apparente elle est à côté. Pour voir l'orbite réelle, il faudrait nous supposer placés devant elle, l'avoir de face, tandis que nous sommes situés obliquement par rapport à elle.

Il en est de même de toutes les orbites d'étoiles doubles. Nous n'en voyons peut-être aucune absolument de face. Il en est que nous voyons presque tout à fait de côté, de telle sorte que l'étoile secondaire ne nous paraît même pas tourner autour de la principale, mais passer devant elle et derrière elle en suivant une ligne droite. L'étoile *zêta* de la constellation d'Hercule se rapproche de cette situation : ses deux composantes étaient l'une devant l'autre en 1830; le même phénomène s'est représenté en 1865. Cette occultation est due surtout à la grande proximité des deux astres, car leur distance ne surpasse jamais une seconde et demie. Mais il y a des systèmes dans lesquels le mouvement apparent de l'étoile secondaire n'est véritablement qu'une oscillation de part et d'autre du foyer.

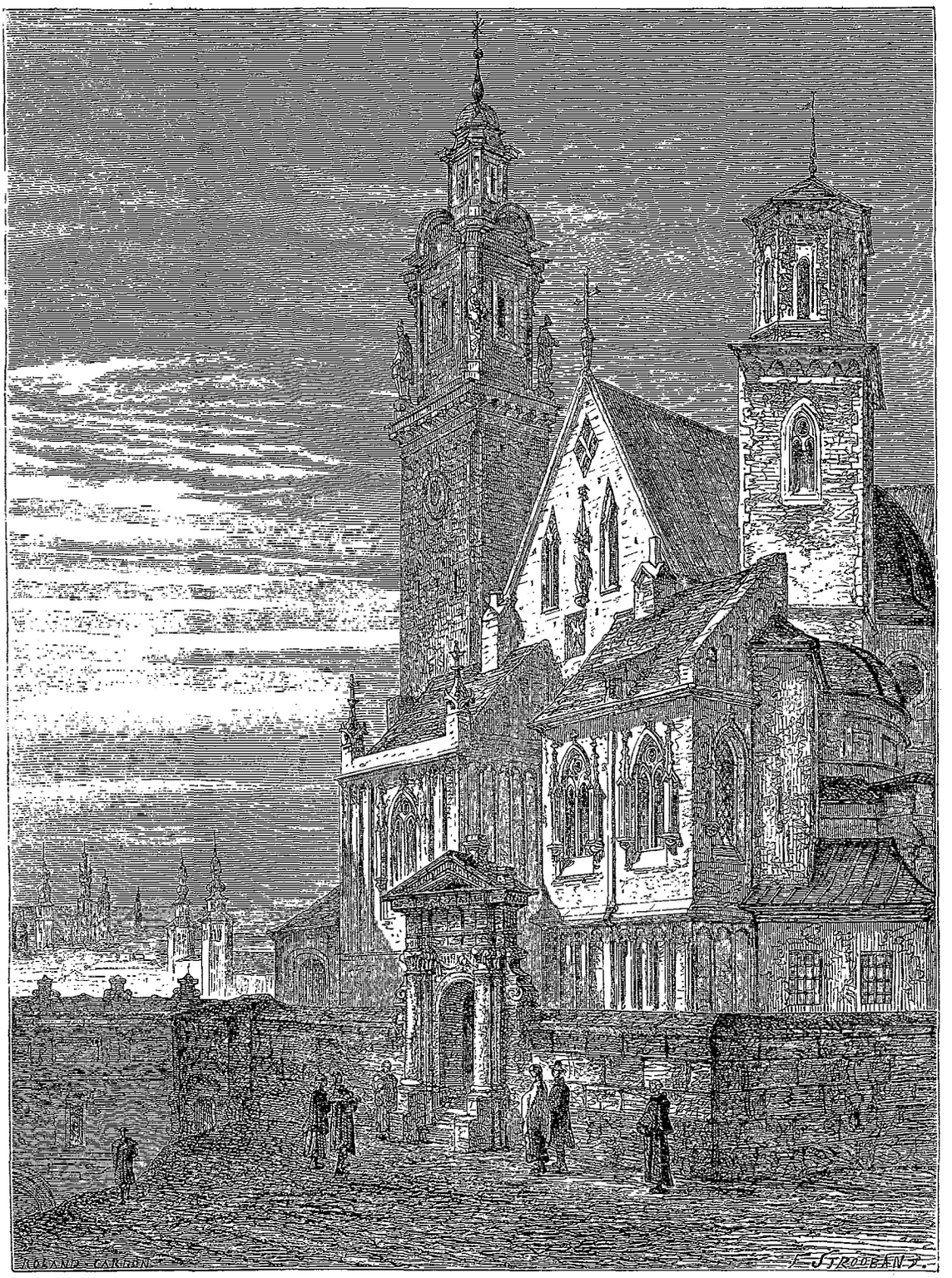
La détermination de l'orbite et de la période de révolution n'a pu être faite que pour un petit nombre de systèmes, avons-nous dit plus haut, à cause de l'insuffisance des observations. Nous les avons toutes calculées ou refaites ici, en nous servant des plus récentes mesures dans tous les cas où l'ensemble des observations est suffisant pour ces déterminations. Or, parmi les milliers d'étoiles doubles découvertes, il n'y en a encore que quinze qui aient fourni les éléments suffisants pour être définitivement et exactement déterminées. Les voici dans l'ordre progressif de la durée des révolutions :

Noms des étoiles doubles.	Période de révolution.
42 Chevelure de Bérénice.	25 ans 6 mois.
ζ (*zêta*) Hercule.	34 7
η (*hêta*) Couronne	41 5
ζ (*zêta*) Écrevisse	58 10
ξ (*xi*) Grande-Ourse	60 7
α (*alpha*) Centaure.	77
ω (*oméga*) Lion	82 6
70 Ophiuchus.	88
ξ (*xi*) Bouvier	117
γ (*gamma*) Vierge	182
Castor.	252
σ (*sigma*) Couronne	287
61 Cygne.	452
μ (*mu*) Bouvier	650
γ (*gamma*) Lion.	1200

On voit qu'il y a une grande variété dans les orbites de ces lointains systèmes, la plus courte des périodes déterminées étant de vingt-cinq ans et demi, et la plus longue atteignant douze cents ans. Il y en a certainement de plus considérables encore.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

LA CATHÉDRALE DE CRACOVIE.



La Cathédrale de Cracovie ; vue prise du mont Warwell (1). — Dessin de Stroobant.

Cracovie est l'ancienne capitale de la Pologne ; elle est restée, pour les Polonais, une ville sacrée ; il n'y a presque pas une rue, une place, une maison, qui ne rappelle un nom historique ou un fait mémorable. Mais c'est dans la cathédrale, bâtie sur le mont Warwell, et qui domine la ville, que se concentrent les plus précieux souvenirs de la nation polonaise ; toute sa gloire est attachée à cet antique monument : elle réside dans ses vieux murs, dont les fondements datent du dixième siècle ; dans la grande tour de l'horloge, construite au dix-huitième siècle par l'évêque Casimir Lubienski ; dans sa nef, qui renferme le

(1) Voyez tome XXVIII, 1860, page 385, une vue extérieure de la chapelle de Sigismond ; et tome XXIX, 1861, page 105, la crypte de la cathédrale.

tombeau de saint Stanislas ; dans ses dix-huit chapelles et dans ses caveaux, où se trouvent les sépulcres de dix-neuf rois, de neuf reines, d'illustres héros, et où l'on peut suivre toute l'histoire de la Pologne depuis Boleslas, qui porta le premier le titre de roi en l'an 999, jusqu'à Kosciusko et Poniatowski.

Cracovie fut la résidence des rois de Pologne depuis 1320 jusqu'à 1609 ; mais, même après que Varsovie lui eut été préférée, c'est toujours dans l'église de Saint-Stanislas qu'eut lieu le couronnement des souverains polonais. L'historien de Thou donne d'intéressants détails sur la manière dont s'accomplissait cette cérémonie. Le roi qui venait d'être élu arrivait à Cracovie, et commençait par se rendre dans un char à un lieu de dévotion nommé Skalka, où saint Stanislas, évêque de Cracovie, fut martyrisé par les soldats de Boleslas en 1079. De là il allait à pied à la cathédrale, dont le clergé le recevait avec les honneurs royaux. Le lendemain, il y retournait et communiait devant le tombeau de Stanislas. Le jour suivant était celui du couronnement. L'archevêque, primat du royaume, assisté des principaux évêques, donnait de nouveau la communion au roi, puis il lui plaçait sur la tête la couronne d'or, le sceptre dans la main droite, et dans la gauche une pomme d'or avec une croix, pareille à celle de l'empereur. Ensuite le prince, monté sur un trône élevé, assistait au *Te Deum*.

Une cérémonie civile suivait la cérémonie religieuse. Le nouveau roi, sa couronne sur la tête, parcourait la ville à cheval, suivi des évêques et des sénateurs. Arrivé à la place Bracka, il gravissait une haute estrade et s'asseyait sur un trône ; le sénat occupait des gradins au-dessous de lui. Alors on lui présentait de nouveau le sceptre, la pomme d'or et l'épée ; il prenait cette épée et, debout, il la tournait successivement vers les quatre parties du monde ; après quoi il donnait l'accolade aux seigneurs qui s'agenouillaient devant lui, et qui dès lors portaient le titre de chevaliers de l'Éperon d'or. Les magistrats de la ville se présentaient ensuite pour prêter serment au roi.

Les reines de Pologne étaient aussi couronnées dans l'église cathédrale de Cracovie. Elles y recevaient des présents de la noblesse et des bourgeois de la ville.

C'est également dans la basilique de Saint-Stanislas que s'accomplissaient les funérailles royales. Ces cérémonies se célébraient avec une grande pompe. Voici celles qui eurent lieu à la mort de Sigismond-Auguste : Le corps du roi fut d'abord embaumé, puis on le revêtit d'une dalmatique blanche ; ses pieds furent chaussés de bottes éperonnées ; on lui mit au cou une croix d'or suspendue par une chaîne de même métal, aux mains des gants de soie, et par-dessus des gantelets d'acier. La couronne fut placée sur sa tête, le sceptre dans sa main droite et la sphère d'or dans sa main gauche ; à son côté reposait le glaive. Paré de ce costume, le roi fut déposé dans un riche cercueil et transporté de Knyszin, en Lithuanie, à Cracovie. Un nombreux cortége accompagnait le char funèbre, attelé de huit chevaux. En tête marchaient les députés des provinces, au nombre de trente, avec leurs bannières, et les grands officiers. Derrière le char venaient trente-deux brancards aux armes du roi, contenant les présents destinés aux églises, et trente chevaux richement caparaçonnés ; puis le légat du pape, le sénat et la noblesse. Une longue file de peuple, quatre mille hommes environ, tous en habits de deuil et portant des cierges allumés, terminaient le convoi.

Dans l'église eut lieu une scène des plus émouvantes. Tandis que les enseignes à cheval étaient rangés devant le portail, les trente chevaux, couverts de draps mortuaires, avec des boucliers de deuil, furent introduits dans le temple. Devant le maître-autel se dressait le sarcophage revêtu de velours noir et surmonté de la couronne et des autres insignes royaux. Après le sermon, les ambassadeurs étrangers s'avancèrent et déposèrent le casque, le bouclier et le glaive, au pied du maître-autel. Alors un seigneur, armé de pied en cap et monté sur un cheval noir, se précipita au galop dans l'église et se laissa tomber avec fracas devant le sarcophage ; puis le palatin de Cracovie brisa son bâton et le chancelier rompit les sceaux : ils indiquaient par ces actes qu'avec la vie du roi leurs dignités avaient cessé. Les funérailles se terminèrent par la descente du cercueil royal dans le caveau qui lui était destiné.

PRÉCAUTIONS CONTRE LES ÉCLIPSES.

Quand arrive une éclipse aujourd'hui, on va volontiers l'observer sur le pont Neuf, à Paris, au moyen d'excellents télescopes, pour dix centimes. Il en était tout autrement il y a deux siècles : on avait peur de ces phénomènes ; on les croyait malsains, et il fallait même une certaine hardiesse d'esprit pour oser dire qu'on ne partageait point ce préjugé.

Loret dit, dans sa *Muze historique* :

De la grande éclipse solaire
Qui dans quatre jours se doit faire
Et qui rend maint esprit bourru,
Je n'ay point encor discouru.
Un cavalier nommé la Roche
M'en faisoit l'autre jour reproche,
Et comme aucun cas je ne fais
Des vains et prétendus éfets
De ce manquement écliptique,
Il m'en croyoit presque hérétique.
(Lettre 32, du 8 août 1654.)

Un peu plus loin, la *Muze historique* raconte les terreurs de la cité et la confiance qu'on avait dans certains remèdes :

Quelques heures avant midy,
L'allarme fut tout à fait chaude
Parmy la nation badaude,
Où les prognostics d'Ambréas
Causèrent bien des embarras.
On dit lors mainte patenôtre,
Et d'une façon ou d'une autre
Chacun se précautionna :
Tel au point du jour déjûna ;
Tel se creva de thériaque
En regardant le Zodiaque ;
Tel alla chez le charlatan
Acheter de l'orviétan.
Beaucoup de gens, et des plus braves,
Se cachèrent au fond des caves.

HENRI REGNAULT,

PEINTRE.

Cet illustre jeune peintre, dont la mort glorieuse a si douloureusement ému la France en 1871, était né à Paris, le 30 octobre 1843. Petit-fils d'Alexandre Duval, de l'Académie française, petit-neveu de Mazois, l'auteur du *Palais de Scaurus*, fils de M. Victor Regnault, chimiste éminent, membre de l'Académie des sciences, directeur de la Manufacture de Sèvres, il trouva dans sa famille ces heureuses influences des vertus, de la distinction d'esprit et aussi de l'aisance, toujours si favorables au développement des grandes facultés qu'un enfant a le privilége de tenir de la nature.

Henri Regnault eut pour exemples la douce et profonde sensibilité d'une mère bonne, belle, charmante, et la volonté ferme d'un père qui était et est encore un des hon-

neurs de la science. Il fit des études littéraires au lycée Napoléon; et dès ce temps sa vocation d'artiste se manifesta si vivement, que sa famille ne songea pas même à lui faire d'objections lorsqu'à dix-sept ans il demanda à entrer dans l'atelier d'un élève d'Ingres et de Flandrin, M. Lamothe. Il eut ensuite pour maître M. Cabanel.

En 1863, il remporta, au concours pour le prix de Rome, le premier accessit. En 1866, il remporta le premier prix, et partit pour Rome l'année suivante.

Parmi ses premières impressions dans la ville éternelle, il en est qui peignent avec énergie tout ce qu'il y avait en lui de passion de l'art. Il écrit, par exemple, de la chapelle Sixtine (1): « Ce qui est plus grand que tout ce qui peut s'imaginer, c'est la merveille des merveilles, le plafond de la chapelle Sixtine!... Ce plafond, c'est un coup de foudre; je suis sorti de là à demi mort! »

Il aimait passionnément la musique. Il excellait dans tous les exercices physiques. Il observait beaucoup, il travaillait incessamment et avec une ardeur souvent fiévreuse; il disait : « Il faut chercher lentement, longuement, puis produire vite. »

Ses deux premières œuvres les plus remarquées furent : *les Chevaux d'Achille conduits par Automédon*, et *Judith*.

En 1867, il vint à Paris, où il fit plusieurs beaux portraits. Il partit bientôt après pour l'Espagne, où il peignit ce grand portrait équestre de Prim qui, de quelque manière qu'on le juge, restera une de ses productions les plus chaleureuses et les plus brillantes. Il admira beaucoup Velasquez, qu'il appelait le Molière de la peinture. Il passa l'année suivante au Maroc, et ce fut à Tanger qu'il peignit la *Salomé*, qu'il avait d'abord mieux désignée sous le nom plus simple et plus juste d'*Étude de femme africaine*. Quelques mois après il composa sa terrible figure de l'*Exécuteur*, et, plus tard, le *Cavalier marocain partant pour la fantasia*. Il ébaucha aussi, à cette époque, l'*Intérieur moresque*, le *Gynécée moresque*, la *Sortie du pacha de Tanger*.

Il avait le projet d'aller en Asie, dans l'Inde. La guerre fatale de 1870 le rappela en France. Dès les premiers jours d'octobre, il entra dans les bataillons de marche, et combattit vaillamment, refusant tout grade; en décembre, il avait répondu à son capitaine, M. Steinmetz, qui voulait le nommer officier : « Merci, mon capitaine; mais vous avez un bon soldat en moi, ne le perdez pas pour faire un officier médiocre. »

Le 17 janvier, l'ordre lui fut donné de partir aux avant-postes.

« Vers midi, dit un de ses amis, il fit ses adieux à la jeune fille qu'il devait épouser et qu'il ne devait plus revoir, et au grand artiste M. Bida, qu'il vénérait comme un maître. Les adieux furent inquiets et tristes, bien qu'on cherchât à sourire.

» Sachant qu'il allait au combat, il s'était fait coudre, sur la doublure de sa tunique, cette indication : « Henri » Regnault, peintre, fils de M. Victor Regnault, de l'In- » stitut », et il priait, s'il était blessé, qu'on le ramenât à la demeure de la famille dans laquelle il devait entrer, et dont il marquait l'adresse.

» Le combat n'eut lieu que le jeudi et commença au lever du jour. A midi, on eut encore de ses nouvelles par le domestique d'un de ses amis, accouru pour chercher un cheval, et qui dit, joyeux, que tout allait bien. On avait brillamment alors enlevé la redoute de Montretout.

» Il fut très-calme pendant tout le combat.

» Vers les quatre heures, la nuit tombait; on se battait avec acharnement dans un bois qui précède le parc de Buzenval. Dans le tumulte de l'engagement, il fut séparé d'un ami qui voulait veiller sur lui (1). On sonnait la retraite. Cet ami le cherche et ne le voit pas : il se jette en avant, appelle, rejoint sa compagnie retirée, ne le trouve pas encore, rentre parmi les arbres aux pieds desquels s'adossaient des mourants, va d'un corps à un autre, crie son nom à travers tout ce bois sinistre que remplissait déjà la nuit, et n'entend nulle voix lui répondre.

» A Courbevoie, il s'informe pendant toute la nuit, interroge ceux de ses compagnons qui connaissaient Regnault. L'un d'eux rapporte que, vers les quatre heures, il l'a vu, pendant qu'on sonnait la retraite, marcher encore en avant, s'approcher du mur derrière lequel se cachaient les Prussiens; qu'on l'a rappelé, et qu'il a crié : « Je tire mon dernier coup de fusil, et je viens. » Il croyait qu'un moment après c'était bien lui qu'il avait vu tomber. »

C'était très-probablement la vérité. A six heures du soir, un ambulancier vint annoncer à M. Bida que Henri Regnault avait été trouvé mort sur le champ de bataille. On avait pris son nom et l'adresse désignés sur la tunique, et on avait laissé là le corps, qu'on ne transporta à Paris que le samedi, avec deux cents autres corps de gardes nationaux. Le dimanche, au Père-Lachaise, on le reconnut, grâce au numéro de la tunique.

A cette courte biographie, dont les principaux traits sont empruntés à celle qu'a donnée un de nos jeunes littérateurs les plus distingués (2), nous aimons à ajouter les lignes suivantes, que cet ami dévoué de Henri Regnault a écrites pour nous, et qui sont tout animées du souffle de l'affection et de l'admiration les plus sincères :

Une vie ardente, une fin héroïque, quelques œuvres rapidement jetées, mais belles d'audace et d'éclatante couleur, ne laisseront point périr la mémoire de Henri Regnault.

Nul n'oubliera ses travaux précoces, ses victoires rapides, son court séjour en Italie, où il vit Florence, Rome et Naples, et ne vit pas Venise; à la fin de ce séjour, une terrible chute de cheval dont on le releva demi-mort; puis ses deux voyages en Espagne, sa vie d'une année au Maroc, son généreux retour; enfin cette mort vraiment tragique sous la dernière balle tirée dans la dernière bataille, et qui vint juste au front foudroyer cette jeune tête, où s'agitait déjà et germait le génie.

Nous ne voulons donc que d'un trait rapide esquisser le portrait de l'artiste, dire ce qu'il était, surtout ce qu'il voulait être, ayant eu le bonheur d'être souvent, dans d'intimes causeries, le confident de ses ambitions et de ses rêves.

Il avait dans l'âme, comme dans la pensée, une qualité rare aujourd'hui, la grandeur. Ayant l'âme grande, il aimait le grand en tout, dans la nature, dans l'art, jusque dans les habitudes de la vie. En pensant à ce qu'eût été sa vie, si la mort brutale ne l'était venue frapper, involontairement nous songeons à la vie des anciens peintres vénitiens, large, hospitalière, magnifique, telle qu'elle semble figurée au tableau des *Noces de Cana*.

Par tous ses goûts, par cette fougue, par cette ardeur et cette sorte de violence qu'il apportait dans ses travaux, dans sa vie, dans son culte de toutes les formes du beau, nous ajouterons même dans ses amitiés, il semblait être, en effet, d'un temps qui n'est plus le nôtre, et moins près de nous que des siècles de Rubens, de Véronèse, du *furieux* Tintoret.

Incapable d'une petitesse, il avait même ce signe des pensées et des âmes un peu hautes, qu'il était profondé-

(1) Voy. t. XXVI, 1858 p. 73.

(1) M. Clairin.

(2) *Henri Regnault, sa vie et son œuvre*, par Henri Cazalis.

ment et sincèrement modeste, indifférent à l'éloge, au succès, et qu'il était rarement satisfait de lui-même. Devenu soldat, il eût pu commander, — on le lui offrait, — il trouva mieux de servir.

C'était ainsi une très-belle âme. Expansif et joyeux autrefois, il était peu à peu devenu sombre, fort concentré en lui-même, tel, du reste, que le représente fidèlement son portrait.



Première esquisse d'un tableau qui devait être intitulé : *les Adieux de Germanicus*, par Henri Regnault. — Dessin inédit (1).

Il avait une volonté remarquable : chétif dans son enfance, il s'était, par une patiente énergie, acquis une grande force physique, pensant qu'elle lui serait nécessaire pour ses voyages et ses travaux.

La peinture, sous la renaissance, fut surtout la fresque, la grande décoration des églises et des palais. Regnault voulait revenir à cette large peinture décorative, et ne craignait pas de mériter ce reproche, qui lui a été plus d'une fois adressé, d'avoir trop de tendance à être un peintre surtout décoratif : c'était continuer, selon lui, la glorieuse tradition des maîtres italiens.

(1) Ce croquis, fait par Henri Regnault quelques années avant celle où il obtint le prix de Rome, est la première idée d'un grand tableau qu'il voulait faire sur ce sujet, *les Adieux de Germanicus*; mais une toile de Giacomotti, exposée, sur le même sujet, au Salon de la même année, le décida à y renoncer.

Rien ne lui était étranger de ce qui est humain (sa fin le prouve), et l'Hamlet de Shakspeare, le Faust de Gœthe, les sombres profondeurs de la pensée moderne, ne le troublaient et ne l'atteignaient pas moins que cette lumière qui jaillit vibrante du ciel enflammé de l'Orient, et qu'audacieusement il voulait ravir pour en faire rayonner son œuvre. C'était cette lumière pure, c'était l'antique Orient évanoui, ses gloires, ses triomphes, ses splendeurs, qu'il aspirait à ressusciter sur ses toiles; et, dans cette pensée, il rêvait, à travers l'Asie, un long voyage jusque dans l'Inde. Nul peut-être, en effet, depuis les Vénitiens ou Rubens, n'a plus aimé la lumière, n'en a mieux connu et goûté l'ivresse; et nul aussi, croyons-nous, n'en eût mieux su rendre toutes les splendeurs et les fuyantes magies, ni en tirer les plus riches accords du monde infini des couleurs.

Nous l'encouragions beaucoup à ce grand voyage. Il nous semble impossible que l'Inde et la Perse, nouvellement dévoilées, n'aient pas sur l'art, sur la littérature même, une influence dont on ne saurait encore mesurer



Henri Regnault. — Dessin de Bocourt, d'après une photographie.

l'étendue; et nous espérions que Henri Regnault pourrait être l'un des plus puissants artistes de cette renaissance nouvelle.

On comprendra mieux maintenant, ce que peu de personnes croiraient sans doute, que Regnault regardait tout ce qu'il avait fait, tout ce qu'il devait faire quelque temps encore, comme de *simples études*, des *essais*, qui ne le savaient pas satisfaire. Il apprenait à marcher, disait-il. Si, dès les premiers pas, il marchait ainsi, où n'eût-il pas atteint plus tard?

Ses études, il les voulait et les faisait complètes. Il cherchait à tout savoir peindre, voulant tout peindre; et l'exposition de son œuvre l'a montré déjà également supérieur en presque tous les genres, dans le portrait, le paysage, la peinture de natures mortes ou d'animaux. Nous ajouterons qu'il avait dans l'esprit, comme les artistes de la renaissance, une curiosité universelle le portant, avec cette ardeur qui lui était habituelle, vers toutes les expressions de l'art, vers la poésie, vers la musique surtout, et aussi vers l'architecture, qu'il projetait de longuement étudier.

Voilà le jeune peintre, tel qu'il nous est apparu. Qu'on nous permette, par un fragment de lettre dont le style rappelle l'éclat de ses tableaux, de faire voir ce qu'était chez lui cette passion de la lumière qui caractérise ses œuvres. Il nous adressait cette lettre quelque temps avant la déclaration de guerre.

Tanger, 1870.

« Nous habitons dans une maison moresque, dans un petit palais des *Mille et une nuits*. Nous avons entassé sur

nos portes, sur les solives de notre *patio*, des ornements de l'Alhambra, et tu verras prochainement un tableau commencé depuis quelques jours, un *Gynécée moresque*, qui représente notre *patio* même, et au fond la porte de notre chambre à coucher... Chaque fois que nous montons sur notre terrasse, nous sommes éblouis par l'éclat de cette ville de neige, qui sous nos pieds descend jusqu'à la mer, comme un grand escalier de marbre blanc ou une nichée de mouettes blanches. Sur une terrasse voisine, des négresses étalent des tapis pour les exposer au soleil, ou des Moresques disposent sur des cordes leurs haïcks et leur linge pour les faire sécher : kaftans de drap jaune avec broderies d'argent, de soie rose ou vert tendre, foulards d'or, etc... Mes yeux, enfin, voient donc l'Orient! Je crois, Dieu me pardonne, que le soleil qui nous éclaire n'est pas le même que le nôtre, et je vois de loin avec terreur le moment où il faudra recontempler, en Europe, l'aspect lugubre des maisons et des foules. Mais avant d'y rentrer je veux faire revivre les vrais Mores, riches et grands, terribles et voluptueux à la fois, ceux qu'on ne voit plus que dans le passé. Puis Tunis, puis l'Égypte, puis l'Inde!

» Je monterai d'enthousiasme en enthousiasme, je m'enivrerai de merveilles, jusqu'à ce que, complétement halluciné, je puisse retomber dans notre monde morne et banal sans craindre que mes yeux perdent la lumière éclatante qu'ils auront bue pendant deux ou trois ans. Quand, de retour à Paris, je voudrai voir clair, je n'aurai qu'à fermer les yeux, et alors Moresques, Fellahs, Hindous, *colosses de granit*, éléphants de marbre blanc, palais enchantés, plaines d'or, lacs de lapis, villes de diamants, tout l'Orient m'apparaîtra de nouveau... Oh! quelle ivresse, la lumière!...

» Ainsi, n'oublie pas l'Inde : c'est de là qu'il nous faut revenir hommes... Jusqu'à présent je n'ai appris qu'à manger, à marcher... Sois prêt pour l'automne de 1871. Partons jeunes pour être émus, pour pouvoir nous assimiler et boire le soleil, supporter l'éclat des marbres et des étoffes, et revenons jeunes pour créer avec force... »

Les poëtes grecs enviaient jadis ceux qui mouraient ainsi dans toute la beauté de leur jeunesse, et les disaient aimés des dieux. Quelques-uns parmi nous, dans le temps troublé où nous sommes, pensent peut-être comme les anciens, et par moments aussi envieraient volontiers ceux qui tombent comme il est tombé, frappé dans toute sa vigueur et sa sève, dans l'orgueil et le joie entière de ses rêves, n'ayant rien perdu de sa foi ni dans les autres ni en lui-même, debout enfin et dans la gloire durable d'une mort qui fut généreuse et simple.

LE CORDONNIER DE MON VILLAGE.

Fin. — Voy. p. 93.

III. — UNE CONVERSATION DE CORDONNIER.

Je ne suis pas seulement le voisin du père Cordonnier; je suis son ami et son client; et vous pouvez croire que personne en France n'est chaussé mieux que moi.

Le bonhomme travaille, du reste, pour tout le quartier.

— Avez-vous, lui disais-je un jour, travaillé quelquefois pour des patrons?

— Jamais, dit-il. En travaillant directement pour le bourgeois, je réunis avec mon bénéfice celui du patron.

— Pourquoi les autres ouvriers ne font-ils pas comme vous?

— Oh! pour bien des raisons. D'abord, quelques-uns ne savent pas finir la besogne ni la commencer : couper, coudre, piquer, border, etc.; et puis il faut avoir en bourse la petite avance nécessaire pour l'acquisition du cuir et pour le crédit à faire à quelques clients. Mais savez-vous encore ce qui empêche l'ouvrier de se mettre en rapport direct avec le bourgeois? C'est l'habitude, la routine, la paresse d'esprit... Mais un ouvrier qui aime la *gloire* se sent heureux que le client, lorsqu'il le rencontre, puisse dire : Ce brave homme aux grosses mains est pourtant celui qui me fait de si élégantes bottines!

— Comment, père Cordonnier, en faisant vos chaussures vous pensez à la gloire?

— Eh! vraiment, oui, je pense à la gloire, parce qu'il y a gloire méritée en tout travail bien fait. Il est indigne d'un homme qui se respecte de ne travailler jamais qu'en vue du gain. J'y veux pour moi les deux avantages : bénéfice honnête et satisfaction d'amour-propre. La plupart des ouvriers, en toute industrie, sont des ouvriers anonymes; c'est un malheur, l'anonymat du produit empêche le producteur de suffisamment se respecter. Pour moi, qui fais de la chaussure de première qualité, je suis fier d'être connu du client : aussi voyez si tout le monde n'est pas plein d'égards et de bons procédés pour le père Cordonnier! On se dit : Voilà un brave homme, il a du talent dans sa partie; mais combien d'autres ont aussi du talent en toutes sortes de métiers! seulement on ne les connaît pas; ils sont les victimes du travail anonyme qui les dépouille de leur gloire...

Vous le voyez, je ne suis pas sans recevoir d'utiles enseignements auprès de mon vieux voisin.

Un jour qu'il comparait en les appréciant très-bien les mœurs de la France, de la Belgique, de la Suisse et de l'Angleterre, je lui dis :

— Vous paraissez avoir fait sur tout cela des lectures excellentes.

— Eh! répondit-il, je n'ai rien lu du tout. J'ai vu les choses par moi-même : n'ai-je pas parcouru toutes les villes de France, de Suisse, de Belgique? N'ai-je pas parcouru presque toute l'Angleterre? Je connais le monde, voyez-vous. J'ai vécu parmi les acrobates et charlatans; ce n'était pas bien heureux; mais j'ai profité : on peut s'instruire de tout. Ainsi, moi, par exemple, d'une lieue je flaire un banquiste et je sais m'en garer. — Oh! combien j'en ai rencontré, combien j'en rencontre encore ailleurs que dans les foires!

— Vous n'aimez pas la lecture, vous n'allez point au cabaret; je vois cependant que rarement vous travaillez le soir et que toujours vous chômez le dimanche. A quoi donc passez-vous le temps?

— Les heures où je ne travaille pas, je les passe à réfléchir et à me promener. La réflexion mêlée de souvenir me rend le spectacle de tout ce que j'ai vu dans ma vie, et quelquefois m'en fait jouir mieux que sur le moment même. Quant à la promenade, elle me fait voir toutes sortes de choses nouvelles qui ont leur intérêt.

Souvent aussi je me repose de mon métier par un autre; je me fais menuisier ou serrurier, parfois même horloger. Rien n'est sain au cerveau et aux membres comme de leur donner plusieurs genres d'exercice : il y a en nous toutes sortes de mécaniques et de rouages qu'il faut de temps en temps faire marcher, ou bien elles se rouillent, et leur rouille finit par s'étendre à tous les rouages. S'il pleut et si je n'ai rien à faire, je prends un crayon, une ardoise, et me livre à toutes sortes de calculs; je me pose des problèmes, j'en cherche la solution, je la trouve; ça rafraîchit l'esprit.

— Voilà, me disais-je, un cordonnier bien extraordinaire.

Mais à mesure que je le connus davantage, je ne m'étonnai plus de rien.

IV. — L'ARTISTE.

J'avais un jour reçu une lettre écrite en anglais; je ne sais pas cette langue, et je pensais à prier un ami de me la traduire.

— Eh bien, ne suis-je pas là? me dit le père Cordonnier; donnez-la-moi, je ferai la besogne.

De fait, il me la traduisit très-bien.

— Je ne vous croyais pas si fort en anglais.

— Comment! n'ai-je pas habité quatre ans l'Angleterre, au meilleur âge pour apprendre les langues : de dix-neuf à vingt-trois? C'est même en Angleterre que j'ai appris à lire; j'eus pour maître d'école un clown français qui me faisait écrire de la main gauche autant que de la main droite. Ce clown encore m'apprit à jongler et à peindre; je l'aidais à faire des tableaux pour la troupe. Vous voyez que j'ai toutes sortes de jolis talents, je les utilise à l'occasion. Vous connaissez l'enseigne du *Rat goutteux;* c'est moi qui l'ai peinte. Je sais aussi jouer de la trompette; mais je m'en dispense par égard pour le voisinage.

— Je m'étonne qu'avec vos goûts et votre désir d'instruction vous n'aimiez pas à lire.

— J'ai trop vu le monde pour me plaire aux peintures fausses qu'on en fait.

— D'accord pour les livres où l'on essaye de peindre la société; mais les livres de science...

— Je ne les comprends pas; leur langue m'est étrangère...

— Il en est pourtant de très-simples et d'une lucidité parfaite.

— Peut-être; mais je n'ai ni le temps de les découvrir au milieu de tant d'autres, ni le moyen de me les procurer; et puis, c'est un malheur de ma nature, j'aime à voir et à entendre, mais je n'aime pas à lire. La lecture condamne à l'immobilité, et dans l'immobilité je ne comprends plus rien. Que voulez-vous, dans ma jeunesse, au milieu des saltimbanques, il m'est tombé dans les mains des livres qui m'ont rebuté. Mon esprit s'est habitué à ne plus lire que dans les choses; il serait maintenant difficile de me faire changer.

Je ne sais si ce bonhomme s'instruisait avec moi; mais moi certainement je m'instruisais avec lui. Je remarquais bien, à la vérité, que dans ses voyages beaucoup de choses lui avaient échappé, faute d'instruction; mais que d'autres aussi son esprit éveillé avait saisies sur le vif, auxquelles les autres voyageurs d'ordinaire pensent peu; et puis les voyageurs ordinaires voient la société généralement par en haut; il l'avait vue par en bas. On n'a pas assez de ces observations-là. Eh bien, le père Cordonnier avait visité ainsi, et dans le détail, la France entière, la Belgique, la Suisse et l'Angleterre.

V. — LA FEMME ET LES FILS.

Je regrette souvent de n'avoir jamais vu Cordonnier dans son ménage, au temps de sa femme et de ses enfants; mais on m'assure qu'il était d'une tendresse unique; les affections qui lui avaient manqué dans son enfance s'étaient reportées tout entières sur cette famille créée par lui, famille charmante, du reste : sa femme était une bonne femme, active, avenante, affable. Les deux garçons, élevés au métier de leur père, étaient d'excellents ouvriers. Le plus jeune avait bien eu quelques moments de dissipation et de turbulence, mais sans cesser jamais d'être un bon camarade et un loyal ouvrier; la mort de sa mère avait contribué un peu à le jeter dans le trouble : jamais, si elle eût vécu, il n'eût voulu rien faire qui pût l'affliger; jamais non plus sans doute il ne s'en serait allé vers la république Argentine; mais rien ne déracine un homme comme de perdre à seize ans une mère excellente.

Ce jeune fils reviendra-t-il consoler les dernières années du père Cordonnier? Celui-ci l'espère. Cordonnier n'a d'ailleurs encore, je l'ai dit, que cinquante-neuf ans, et il est loin de menacer ruine. Sa sobriété, son activité incessante, sa tranquillité d'esprit, peuvent le conserver longtemps, et le fils peut-être se fatiguera de la Babel où il vit. Ah! s'ils pouvaient tous revenir ceux qui nous ont quittés! Le meilleur des pays, c'est encore la patrie, surtout quand on y a son père.

PARAPLUIES ET OMBRELLES.

Les frais de fabrication d'un parapluie ou d'une ombrelle s'élèvent à 30 centimes pour un prix de revient de 4 fr. 5 cent. Un ouvrier peut confectionner 2212 parapluies ou ombrelles par an, ce qui fait un peu plus de sept par jour.

Angers est une des villes où cette fabrication est le plus importante.

LE NOIR ANIMAL

ET LE DUC DE RICHMOND.

On a vu le grand rôle que joue le noir animal dans la fabrication du sucre de betterave pour décolorer et clarifier les dissolutions sucrées (t. XLI, 1873, p. 147 et 179). Avant d'employer ce charbon, qui est formé d'os calcinés en vases clos, les raffineries se servaient de charbon de bois, dont la puissance décolorante est bien moindre. Notre chimiste français Payen a beaucoup contribué à faire substituer le charbon d'os au charbon végétal; et parmi les motifs sur lesquels il s'appuyait, dès 1822, il alléguait la bonne influence que le noir animal sortant des raffineries exerçait sur la végétation dans une foule de circonstances remarquées. A cette époque il ne se rendait pas compte des raisons de cette influence, et plus tard il l'attribuait exclusivement aux matières organiques retenues dans ce résidu.

D'un autre côté, l'agriculture anglaise employait depuis le commencement du siècle, et avec succès, les os broyés, qui faisaient surtout merveille pour la culture des turneps dans les terres légères. Les boucheries du Royaume-Uni ne pouvaient plus suffire à la consommation, et les os étaient recherchés sur le continent, en Allemagne principalement. Dans ce dernier pays, l'on fouillait les champs de bataille des guerres contemporaines, et, précisément en la même année 1822, l'Angleterre recevait et semait sur ses terres trente mille kilogrammes des glorieux débris de nos armées européennes. Les cultivateurs anglais étaient alors convaincus que l'excellence de cet engrais tenait uniquement à la graisse et à la gélatine qu'il contenait, en sorte qu'ils ne faisaient pas le moindre cas des os cuits. Payen lui-même, dix ans après, ne voyait d'autre moyen d'expliquer les anomalies signalées dans les effets des os que de les attribuer aux pertes de gélatine occasionnées par la fermentation.

On en était là, lorsqu'en 1843 un grand seigneur anglais, le duc de Richmond, vint porter la lumière sur les interprétations hypothétiques et obscures de l'effet des os et du noir animal. Il démontra par des expériences directes que l'action des os cuits, et même des os calcinés, n'était guère inférieure à celle des os crus, et il en conclut que cette action était due au phosphate de chaux. Poursuivant son examen, il jugea que ce corps ne pouvait exercer une

grande influence par la chaux qu'il renferme, et qu'en définitive c'était l'acide phosphorique qui était le grand agent. Il conçut dès lors l'idée qu'il importait surtout de rendre libre autant que possible l'acide phosphorique, et qu'il fallait pour cela traiter les os par l'acide sulfurique et produire ce qu'on appelle le superphosphate.

Le duc de Richmond était alors considéré comme le prince de l'agriculture ; il présidait et subventionnait des clubs de fermiers, il faisait lui-même des expériences et correspondait sur ces matières avec tous les agronomes de son pays. A sa voix, tout le public agricole anglais adopta ce nouvel engrais. Les agriculteurs du continent l'apprécièrent également et en firent emploi, mais avec moins d'ardeur ; ils restèrent plutôt attachés au phosphate naturel, dont la consommation s'accroît d'année en année. Ah ! qu'un homme riche, instruit, dévoué, peut faire de bien !

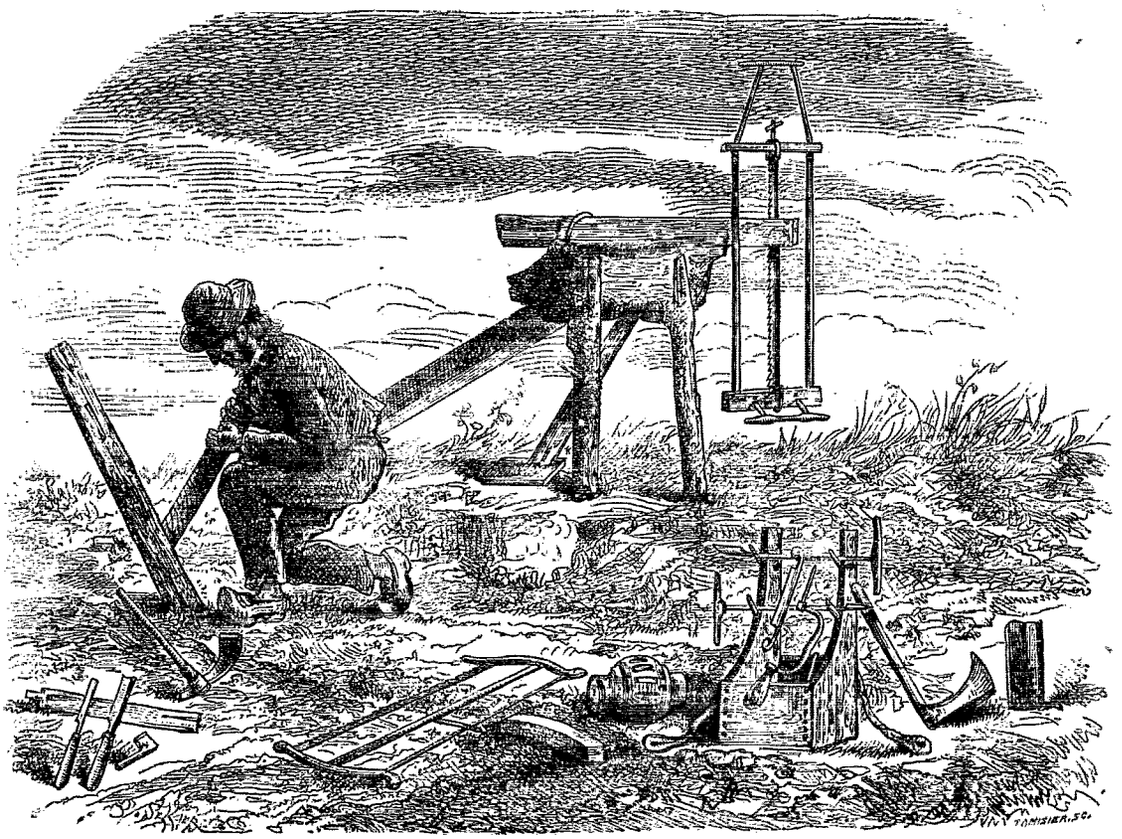
On n'a point d'autre exemple en agriculture d'une série d'expériences ayant eu immédiatement une application aussi étendue, et le nom du duc de Richmond mérite d'être conservé avec respect et reconnaissance dans la mémoire des cultivateurs de toutes les nations.

LE CHARRON A LA JOURNÉE.

Il est cinq heures du matin, l'herbe fleurie de rosée pleure sous nos pieds ; le soleil se lève, ses rayons étincellent en gerbes lumineuses sur les feuilles humides. Nous buvons à longs traits cet air pur, embaumé, qui nous enveloppe et nous pénètre.

Quel est donc cet ouvrier, là-bas, dont les sabots claquent sur la terre desséchée ? Ses épaules se voûtent sous des crochets garnis d'outils. Son chien à l'œil brun et profond le suit pas à pas, la lèvre relevée : il paraît rire ; il rit. Qui donc ne croit pas que les chiens rient tout comme les hommes ?

Cet ouvrier, c'est le charron qui va à sa journée ; providence des fermiers, à lui seul il remplace le charpentier, le menuisier, et souvent le couvreur.



Le Charron à la journée. — Dessin de Sellier, d'après Mme Destriché.

Arrive, arrive, pauvre ouvrier, tu seras bien reçu ; le maître attend : il manque une dent à la herse, un clou à la carriole du petit Jean ; la table de la ménagère est boiteuse.

J'en ai connu un comme cela ; son industrie prolongeait l'existence de ces meubles antiques, rongés des vers, qui passent de génération en génération ; il mettait à l'un une cheville, à l'autre une pointe. Pauvre vieux ! il regardait avec attendrissement les vieilles charrettes qu'il avait construites pièce à pièce, le bahut qu'il avait recloué, et les planches qu'il avait débitées ; il n'oubliait ni un nœud, ni une fente : c'étaient pour lui d'anciens amis.

Et pour accomplir une tâche si multiple, de combien d'instruments avait-il besoin ? Eh ! il n'avait que quelques outils usés : une herminette dont la forme concave se prête aux contours arrondis ; la plane, son outil de prédilection ; un vilebrequin, deux tarières ; une scie, une hache, un ciseau et une varlope ; voilà quel était tout son arsenal.

Tantôt à genoux pour assembler, tantôt sur la pièce de bois pour scier au long, toute place lui était bonne ; son adresse suppléait à son mauvais outillage.

Le soir, quand il avait soupé, on lui donnait un franc cinquante centimes, et les enfants lui disaient :

— « Au revoir, père Mathurin, revenez bientôt. »

LES GUÊPES A MIEL.



Nids de guêpes dans une forêt de l'Amérique du Sud. — Dessin de Freeman.

Tous nos lecteurs savent que les guêpes ne sont pas moins admirables que les abeilles dans la construction de leurs nids. Elles se fabriquent, les unes dans des cavités souterraines, les autres en plein air, des espèces de boîtes renfermant plusieurs étages de cellules hexagones comme celles des abeilles. Ces boîtes et ces cellules sont, non pas en cire, mais en papier mâché : Réaumur a expliqué la nature de ce papier, composé de fibres de bois coupées par les mandibules de l'insecte, puis réduites en charpie et humectées de salive. Quand les guêpiers ne sont pas mis à couvert, ils sont protégés par une enveloppe double ou triple de feuillets superposés. Chacun a vu, dans les bois, dans les vergers, de ces nids de guêpes suspendus à des branches d'arbres, et dont les formes sont quelquefois charmantes ; les uns ressemblent à une rose à cent feuilles qui commence à s'épanouir : il n'y manque que la couleur ; d'autres, à une petite bouteille à long col renversée : c'est le trou du goulot qui sert d'entrée. On ne trouve jamais de miel dans les alvéoles de ces nids ; les guêpes de nos pays, qui sont carnivores autant que frugivores, n'en produisent pas.

Il existe dans l'Amérique du Sud des espèces de guêpes dont les constructions sont encore plus extraordinaires tant par leurs dimensions que par leur solidité. Les guêpes connues sous le nom de *guêpes de Cayenne* ou de *cartonnières* fabriquent un véritable carton avec lequel elles forment une sorte de sac oblong ou de gibecière. Ce nid, suspendu par un large anneau aux branches des grands arbres, a environ dix pouces de long ; la pâte dont il est composé est du plus beau blanc, et sa surface est recouverte d'un vernis qui le rend impénétrable à la pluie ; sa résistance est telle qu'il peut soutenir une forte pression de la main, et que le bec des oiseaux est impuissant à l'entamer. Une autre espèce, appartenant aussi à l'Amérique méridionale, et à laquelle M. White a donné le nom de *Myraptera scutellaris*, construit un nid volumineux en forme de cloche, attaché à une branche par son sommet, à environ un pied au-dessus du sol. Plusieurs feuilles d'un

épais carton constituent l'enveloppe de ce nid, et sa surface est hérissée d'une multitude de petites aspérités coniques. Les différentes entrées sont abritées du soleil et de la pluie par des saillies qui s'avancent au-dessus d'elles et les recouvrent; elles sont d'ailleurs tortueuses, afin de rendre plus difficile l'introduction d'une teigne ou de quelque autre insecte. On a ouvert un de ces guêpiers, et l'on y a trouvé, outre une masse globuleuse centrale, quatorze rayons circulaires, les uns entiers, les autres incomplets. Chose surprenante, plusieurs des rayons d'en haut avaient leurs cellules remplies de miel, un véritable miel d'un rouge brun, mais qui avait perdu sa saveur.

D'Azara, qui avait séjourné dans différentes parties de l'Amérique méridionale, rapportait que plusieurs guêpes de ces contrées produisaient du miel. Mais son assertion avait été contestée; on accusait le voyageur espagnol d'avoir pris des abeilles pour des guêpes. Aujourd'hui le fait n'est plus douteux. Outre l'espèce dont nous venons de parler, une autre guêpe (*Nectarinia analis*), dont on trouve le nid sphérique attaché aux lianes des forêts, est aussi une guêpe à miel.

M. Auguste Saint-Hilaire raconte qu'ayant un jour ouvert un de ces guêpiers, près de la rivière de l'Uruguay, et ayant goûté, ainsi que ses deux domestiques, le miel qu'il renfermait, il le trouva d'abord d'un goût très-agréable; mais qu'ensuite ses deux compagnons et lui en éprouvèrent des effets funestes; ils se crurent empoisonnés. Ce miel avait sans doute été formé avec des sucs de fleurs vénéneuses.

S'il est incontestable que certaines guêpes de l'Amérique méridionale produisent du miel, on doit en conclure qu'elles diffèrent profondément de celles de nos pays par leur régime et par leur organisation, et que peut-être, sous ce rapport, elles se rapprochent des abeilles.

DÉLIVRÉE!

I

La porte est tendue de blanc, et dans la profondeur du corridor on aperçoit, entre deux cierges, un petit cercueil couronné de roses blanches. Les vieilles femmes qui passent s'arrêtent en soupirant pour y jeter de l'eau bénite, et l'on entend quelques paroles échangées à demi-voix :

— Si jeune, quel dommage!

— Qui donc est mort là? une jeune fille?

— Vous ne savez pas? c'est la pauvre innocente!

— Ah! pauvre enfant! le bon Dieu lui a fait une belle grâce!

— Et à ses parents aussi, bien sûr! C'est toujours un souci que d'avoir des enfants à élever; mais quand ils n'ont pas leur tête, c'est bien pis.

II

Le cortége se range, silencieux; les cierges s'éteignent, les chants pieux s'éloignent et leur murmure se perd au détour de la rue. On détache les tentures funèbres : tout est fini!

Dans la maison, la mère pleure seule. Elle erre dans les chambres vides. Que de baisers elle sème sur ces vêtements qui gardent encore la forme de celle qui les a portés, sur ces fleurs, sur ces objets divers dont on essayait d'amuser son pauvre esprit engourdi! Que de larmes versées près du petit fauteuil où on l'asseyait, près du lit où elle s'est endormie de son dernier sommeil! Les étrangers, les indifférents, disent : « Quel bonheur pour les parents que l'idiote soit morte! » Mais la mère, elle, ne dit pas cela. Idiote ou non, c'était sa fille, et elle l'aimait! La pauvre disgraciée était même plus près de son cœur que tout autre de ses enfants. Ne fallait-il pas que sa mère veillât sur elle sans cesse, qu'elle pensât pour elle, qu'elle lui continuât les soins de la première enfance? Et puis, l'idiote, qui ne savait pas parler, n'avait-elle pas parfois pour sa mère des regards plus éloquents que toutes les paroles? Que d'amour la mère y savait lire! elle croyait y voir apparaître l'âme emprisonnée de son enfant. Oh! par sa mère du moins elle était aimée, la pauvre idiote!

III

La nuit est venue. Tout dort dans la maison; la fatigue a fermé les yeux de la mère elle-même. Elle dort, elle rêve... Sois béni, Dieu de bonté, qui envoies le rêve aux douleurs que nulle réalité ne peut adoucir. Elle rêve... elle revoit son enfant! Mais est-ce bien elle? Son front, naguère penché comme une fleur flétrie, se relève et rayonne d'intelligence; ses yeux brillent, et l'âme vivante anime leurs regards; sa taille s'est redressée, et ses mouvements ont perdu leur indifférente langueur. Elle sourit; ses lèvres s'ouvrent : sa voix, muette dans la vie, résonne enfin dans la mort.

IV

« Mère, mère chérie, ne pleure pas! je suis délivrée! Mon exil est fini! Ils sont brisés, les liens qui m'enchaînaient à un corps infirme, à des organes impuissants à m'obéir! De la terre où j'ai passé, je n'emporte qu'un seul souvenir; ce que sont les joies, les gloires et les peines de la vie terrestre, je l'ignore; mais je sais ce que c'est que l'amour d'une mère. Que de fois, quand ton doux visage était penché vers moi, quand tu pleurais sur la pauvre idiote, que de fois j'ai tenté par un effort suprême de répondre à ta tendresse! Mais je ne le pouvais pas : la mort seule devait me rendre la liberté. Et maintenant, la pensée que tu as pu me croire insensible trouble pour moi les joies du ciel. Je reviens vers toi pour te dire combien je t'aimais, pour te dire que je t'attends, pour me montrer à toi telle que je suis. Me reconnais-tu? n'est-ce pas ainsi que tu la rêvais, ta pauvre enfant sans âme? Pense à moi maintenant, non plus telle que j'étais aux jours de ma vie mortelle, mais telle que je t'apparais aujourd'hui, telle que tu me retrouveras un jour. Au revoir, mère, au revoir! lève souvent vers moi tes yeux et ton âme, et souris à la captive délivrée! »

LE DOCTEUR SYNTAXE.

POEME COMIQUE.

Suite et fin. — Voyez pages 34, 63, 95.

Au bout de quelques mois de bien-être et de tranquillité dans sa cure de Sommerden, le docteur perdit subitement sa femme, et comme celle-ci, satisfaite de sa nouvelle position, était devenue moins acariâtre, il en éprouva une douleur profonde. Alors le squire Worthy, son ami, lui conseilla de voyager pour se distraire de son chagrin. Syntaxe se laissa persuader, se mit en route avec son domestique Pat, et nous le voyons traverser, comme dans sa première expédition, une série d'aventures grotesques.

Un jour, par exemple, il arrive dans un village qu'il trouve tout en émoi. Curieux d'en connaître la cause, il approche, et il aperçoit un étrange spectacle : un homme et une femme à califourchon sur un âne, dos à dos, escortés par une bande de paysans poussant de grands cris. La femme était affublée d'une coiffure d'homme, l'homme tenait un balai; derrière eux marchaient des gens qui ar-

boraient au bout de leurs fourches des bonnets de coton, des jupons, des nippes de toute sorte. Une grosse femme lançait de tous côtés des projectiles. Syntaxe s'avance pour voir, pour s'informer, et le voilà assailli par les projectiles de la virago : c'étaient des œufs qui, se brisant et s'étalant sur lui, le mirent des pieds à la tête dans le plus pitoyable état. Tout honteux, il dut battre en retraite et gagner au plus vite l'auberge, où il procéda, avec son domestique, au nettoyage de ses habits.

L'hôte lui donna l'explication de la scène de carnaval dont il venait d'être témoin : « C'est chez nous une ancienne coutume, lui dit-il; quand dans un ménage la femme est le maître et que le benêt de mari n'ose pas lui tenir tête, tout le village leur fait un charivari; et il en sera ainsi jusqu'à ce que les femmes cessent de crier trop haut ou que les hommes aient le courage de les faire taire. Si vous voulez en savoir davantage, ajouta l'aubergiste, adressez-vous à notre ministre, qui doit connaître l'origine de cette coutume. C'est un savant homme. Je l'inviterai à venir ce soir partager votre dîner. Son extérieur prête un peu à rire. Depuis quelque temps, on lui a donné le nom d'un auteur bien connu, dont on voit, dit-on, le portrait en tête de son livre, publié récemment. Il paraît que ce portrait et notre digne ministre se ressemblent comme deux gouttes d'eau. » On doit supposer qu'il faisait peu clair en ce moment dans la salle, car l'hôte ne remarqua pas la ressemblance de Syntaxe, qu'il avait sous les yeux, et du ministre qu'il connaissait.

A l'heure du dîner, le pasteur, selon la promesse de l'aubergiste, fit son apparition. Le docteur tressaillit, se frotta les yeux, se regarda dans la glace pour renouveler connaissance avec lui-même, enfin, stupéfait, ravi, attacha ses yeux sur le ministre qui, de son côté, ne paraissait pas moins étonné de voir une copie si fidèle de sa personne. La plus cordiale entente s'établit aussitôt entre les deux convives. Les mets dont la table était abondamment pourvue, les vapeurs du vin et du punch mêlées aux spirales de fumée qui s'échappaient des pipes, contribuèrent à cimenter leur intimité.

« Je ne m'étonne pas, dit Syntaxe, qu'on ait été frappé de la ressemblance qui existe entre nous. Je retrouve dans votre bouche le sourire enjoué qui distingue la mienne. Votre menton, un peu long, ne le cède en rien au mien. Nous devons être à peu près du même âge, et il me semble que la nature s'est plu à répartir avec égalité entre nos deux corps la peau et les os. De plus, un habit semblable nous couvre tous les deux, et nous aimons l'un et l'autre, pénétrés de la gravité de notre caractère, à dissimuler notre crâne sous une perruque, laissant le frivole ornement des cheveux naturels aux faces joufflues des jeunes prédicateurs à la mode. Oui, nous sommes si bien le portrait l'un de l'autre, que je comprends parfaitement l'hilarité des bonnes gens qui viennent là, à la porte, nous regarder boire ensemble. »

Cependant le docteur Syntaxe n'était pas toujours d'aussi belle humeur. Un jour, il lui arriva un accident comique dont il eut plus envie de se fâcher que de rire. Passant dans une ville, il entra par hasard dans une salle où l'on vendait des livres aux enchères. Comme il s'amusait à suivre la vente, tout à coup le commissaire-priseur éleva en l'air un magnifique volume relié en maroquin vert tout doré, et demanda d'une voix retentissante quel prix l'on voulait mettre pour le bel ouvrage du docteur Syntaxe. « Bon, se dit le docteur, je vais savoir quelle est la vraie valeur de mon livre; ici, je n'ai pas à craindre la flatterie. » Le mérite du livre fut chaleureusement prôné, le talent de l'auteur porté aux nues, puis la mise à prix, assez élevée, monta immédiatement. A chaque surenchère, Syntaxe enchanté inclinait la tête en signe d'approbation. Quelle ne fut pas sa surprise quand le commissaire-priseur, le regardant en face et abaissant son marteau, lui déclara que le volume lui était adjugé, et qu'il eût à payer la somme de cinquante-deux francs!

— Comment, s'écria Syntaxe stupéfait; mais je ne l'ai pas acheté; je n'ai pas dit un mot!

— A chaque nouvelle enchère, vous avez fait un signe de tête, je vous ai parfaitement vu, tout le monde vous a vu, repartit le commissaire d'un ton impératif, et faire des signes de tête, chacun sait ce que cela veut dire. Il n'y a pas à revenir là-dessus, le volume vous appartient.

— Le volume m'appartient, répondit Syntaxe indigné, parce que c'est moi qui l'ai fait; mais je nie que je l'aie acheté.

— Vous avez incliné la tête.

— J'ai peut-être incliné la tête, mais c'était une marque toute naturelle de satisfaction. Il faudrait que je fusse fou pour aller acheter mon livre, quand je n'aurais qu'à demander à mon éditeur pour en avoir autant d'exemplaires que je voudrais. Non, c'est une honteuse supercherie; je ne payerai pas.

L'altercation aurait pu durer longtemps si une personne présente dans la salle n'avait offert de reprendre la dernière enchère à son compte. L'irritation du docteur se calma, et même fit place à un vif sentiment de plaisir quand il vit son livre, sur lequel on le pria de signer son nom, livré de nouveau à la bataille de l'enchère, et définitivement adjugé au prix énorme de 78 francs.

Syntaxe était de ces hommes à qui les satisfactions d'amour-propre font oublier bien des avanies et même des malheurs; il rentra dans sa cure de Sommerden suffisamment consolé du passé, disposé à s'accommoder du présent, et plein d'espoir dans l'avenir.

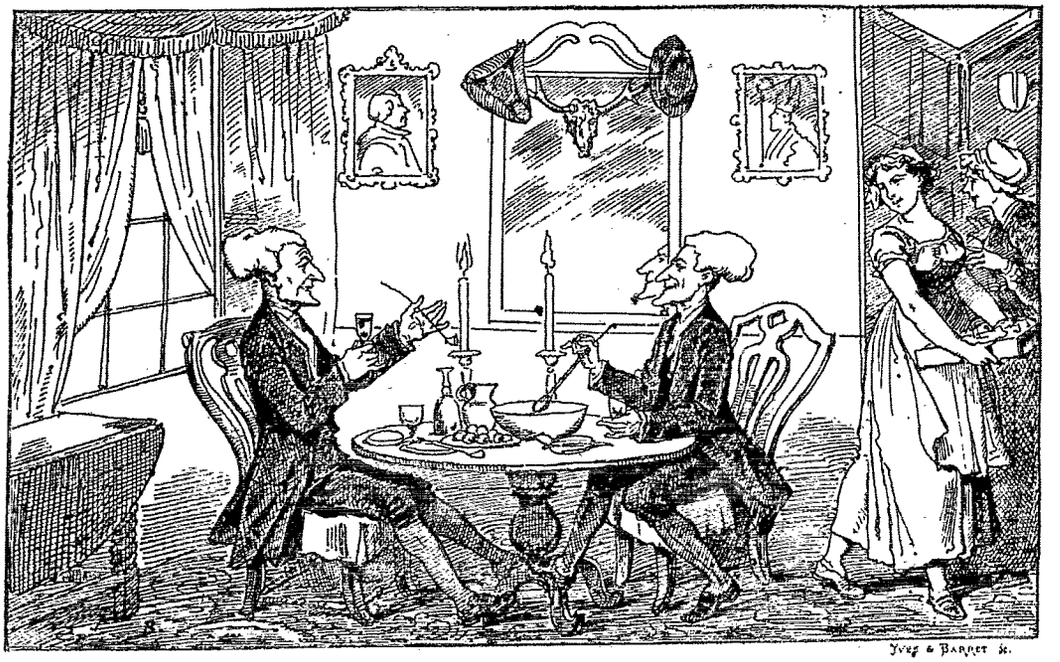
L'avenir, pour un veuf plus qu'à demi consolé, c'est un second mariage. Syntaxe du moins n'en vit pas d'autre pour lui. La solitude lui pesait, les journées lui semblaient interminables, et, il avait beau chercher, il ne trouvait d'autre remède à son ennui que la présence d'une femme. « C'est si gai, pensait-il, la voix d'une femme dans une maison! Quel plaisir de voir une créature gracieuse, aimable, aller et venir autour de soi! Et ne fût-elle ni aimable ni gracieuse, fût-elle la première venue, même dépourvue des avantages de la jeunesse et de la beauté, j'aimerais encore mieux l'épouser que de vivre ainsi toujours seul. Allons, mon parti est pris; avant que la semaine soit écoulée, je me mettrai en route pour aller à la recherche d'une femme, et, j'en prends l'engagement avec moi-même, je ne reviendrai pas sans en avoir trouvé une. »

Le jour que Syntaxe avait fixé pour son départ arriva. Jamais le docteur n'avait donné tant d'attention à sa toilette; jamais il n'avait été aussi près de ressembler à un dandy. Il enfourcha son bidet, qui avait été pansé et harnaché avec un soin plus qu'ordinaire, et Patrick, son valet, monta sur un vigoureux cheval de ferme, proportionné d'ailleurs à la corpulence du cavalier qu'il portait.

Le secret de ce voyage avait été bien gardé; tous les curieux et les bavards du village dormaient encore du plus profond sommeil quand le docteur, à la pointe du jour, traversa la grande rue et gagna la campagne, se tenant droit sur sa selle, brandissant sa cravache et le visage épanoui, car l'espoir d'un heureux et prompt succès remplissait son cœur.

Mais le pauvre Syntaxe, toujours naïf et candide, eut à subir bien des déboires avant de voir son vœu se réaliser. Présenté à Londres dans plusieurs maisons, il fut plus d'une fois le jouet soit des dames espiègles, maniaques ou intrigantes, qui devaient le marier, soit de celles à la main

desquelles il aspirait. C'est ainsi qu'après avoir fait assaut de prétentions littéraires avec une femme bas-bleu, il fut dupé par une joueuse qui lui vola son argent. Admis ensuite chez une musicienne, musicien lui-même, il accepta



Le docteur Syntaxe et son portrait vivant. — D'après Rowlandson.

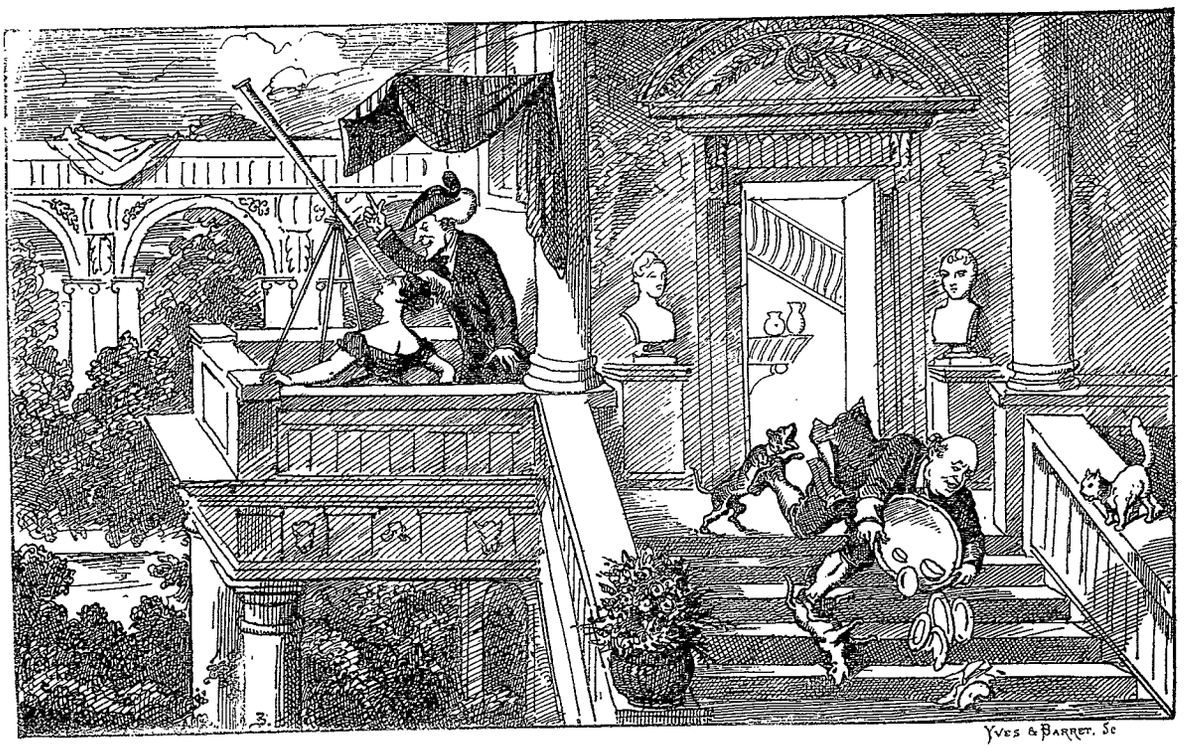


Le docteur Syntaxe partant pour chercher une femme.

de faire sa partie dans un petit concert intime ; mais sur une observation qu'il hasarda au sujet des trop nombreuses fausses notes de la dame, celle-ci s'emporte, tombe sur lui à coups d'archet, car elle jouait du violon, et le met à la porte.

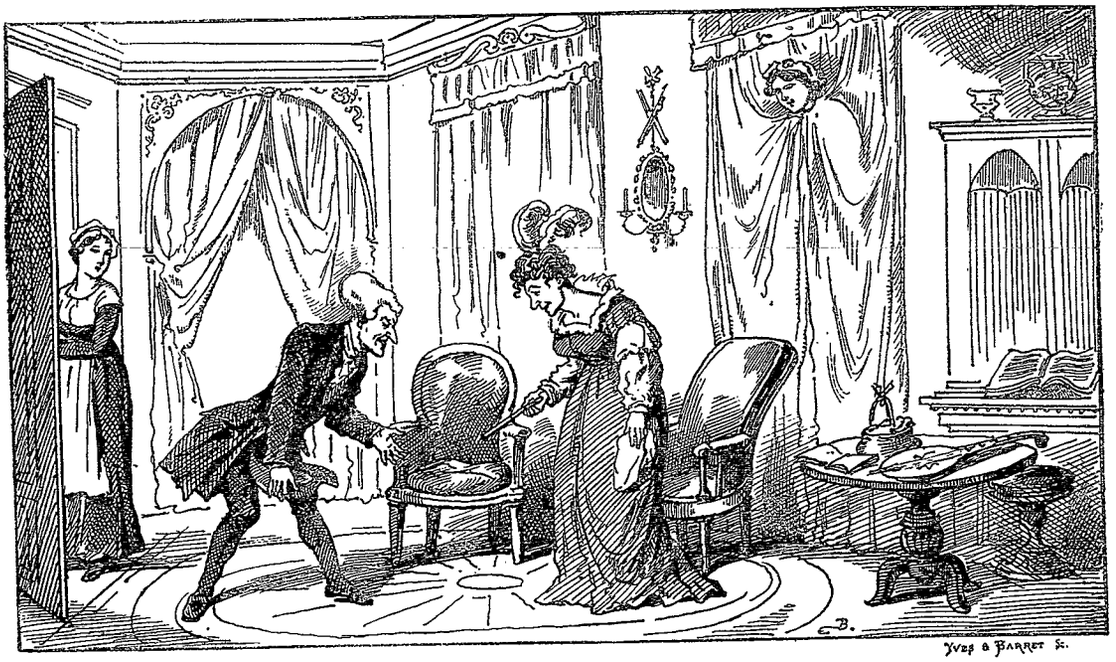
La savante ne pouvait manquer de figurer dans cette

galerie de femmes grotesques. Celle-ci vivait au milieu des sphères et des télescopes, dans la société des astres. Elle invita Syntaxe à observer avec elle, sur son balcon, où une longue lunette était braquée, une éclipse de soleil qui promettait d'être magnifique. Tous deux furent, en effet, témoins de ce curieux phénomène astronomique; mais ils



Le docteur Syntaxe observant une éclipse. — D'après Rowlandson.

virent aussi une autre éclipse totale sur laquelle ils ne comptaient pas. Tandis qu'ils avaient épié patiemment, durant de longues heures, le passage du disque de la lune sur celui du soleil, insensiblement la faim était venue;



Le docteur Syntaxe reçu par une servante déguisée en grande dame.

l'esprit avait bien pu s'élever au-dessus de la terre et se repaître de la contemplation des espaces célestes, mais le corps, lui, avait besoin d'autres satisfactions, et depuis longtemps il réclamait sa nourriture. Enfin Patrick apporta le dîner, on entendit le bruit de ses pas dans l'escalier; mais tout à coup un épouvantable fracas ébranla toute

la maison : c'était Patrick qui, bousculé par le chien, avait trébuché et était tombé tout de son long ; avec lui, plateau, soupière, plats, assiettes, couverts, dégringolaient l'escalier ; les hurlements furieux du chien se mêlaient aux imprécations du malheureux domestique. C'en était fait du succulent repas ; le potage, les sauces, formaient de petites cascades qui coulaient lentement de marche en marche.

Le bon Syntaxe, tout rempli de ses spéculations scientifiques, ne se troubla pas de ce fâcheux accident ; il le considéra d'un point de vue général et élevé.

— Voyez, dit-il tranquillement à sa compagne, ceci est encore un effet de cette grande loi de l'attraction ou de la pesanteur qui régit tout l'univers. Jeté en dehors de son centre de gravité, Patrick a été attiré vers la terre avec une force proportionnelle à sa masse, qui ne laisse pas d'être considérable, et comme dans son émotion il a ouvert les mains, le plateau qu'il portait et tout ce qui était dessus a été également précipité sur le sol. C'est ce qui a fait dire aux savants que la nature a horreur du vide.

— Mon estomac aussi ! murmura la dame, que l'intérêt de la science n'absorbait pas tout entière.

A quelque temps de là, il se fit présenter chez une jeune femme qui aimait à plaisanter, et qui se promit bien de jouer plus d'un malin tour à l'innocent docteur. La première fois qu'il vint lui rendre visite, elle imagina de le faire recevoir par sa servante, parée de beaux habits, tandis qu'elle-même, cachée derrière un rideau, jouirait du spectacle de ce ridicule tête-à-tête. Elle ne manqua pas de prescrire auparavant à cette fille, grosse campagnarde fort bornée, la façon dont elle devait se conduire dans cette circonstance : « Quand il vous demandera comment vous vous portez, et il commencera sûrement par là, vous lui répondrez : Très-bien, Monsieur, je vous remercie. A toutes les autres questions qu'il vous adressera, vous ne répondrez que oui et non. »

Malheureusement la brave servante montra peu d'intelligence dans la manière dont elle obéit aux instructions de sa maîtresse. Syntaxe entra dans le salon en s'inclinant profondément à plusieurs reprises, et s'assit gauchement dans un fauteuil qu'on lui offrit plus gauchement encore.

— C'est une grande faveur que vous me faites en me recevant, Madame, dit le docteur d'un air aimable.

— Très-bien, Monsieur, je vous remercie, répondit la prétendue dame.

— Voici, continua le visiteur, une lettre d'introduction que je suis chargé de vous remettre de la part d'une de vos intimes amies.

— Non, fut la réponse qu'il reçut.

— J'espère, poursuivit-il, que ma visite ne vous paraîtra pas indiscrète?

— Oui, dit son étrange interlocutrice.

Syntaxe se croyant l'objet d'une joyeuse mystification, et voulant rendre la pareille à une dame qui avait évidemment un goût prononcé pour la plaisanterie, lui demanda la permission de déposer respectueusement un baiser sur ses joues vermeilles. Cette fois, ce ne fut ni par un oui ni par un non qu'on lui répondit, mais par un soufflet appliqué avec une vigueur peu commune, et qui amena aussitôt l'intervention de la maîtresse de la maison.

Malgré le dénoûment quelque peu tragique de cette espièglerie, la même dame ne renonça pas à se distraire aux dépens du docteur. Elle fit annoncer dans les journaux que le célèbre docteur Syntaxe cherchait une femme, en indiquant son domicile, ce qui amena chez lui un défilé de veuves et de demoiselles à marier, énumérant à l'envi leurs avantages physiques et moraux. Le pauvre homme, barricadé derrière une chaise, cherchait un abri contre cette étourdissante invasion ; il ne trouva d'autre moyen de s'en débarrasser que de les faire mettre toutes à la porte. Une autre fois, on sonne chez lui ; il va ouvrir, et il se trouve en présence d'un enfant nouveau-né que l'on venait de déposer sur le seuil de son logis. Syntaxe avait bon cœur, il ne repoussa pas l'innocente créature, et il se trouva père sans être époux.

Désespérant enfin de pouvoir se marier à Londres, le docteur prit le parti de retourner dans sa paroisse, et il se mit en route pour Sommerden. Il était sur le point de renoncer à trouver l'épouse de ses rêves quand, en chemin, un de ses amis chez lequel il s'était arrêté lui présenta une vieille demoiselle qui lui apparut immédiatement comme la réalisation de son idéal. Syntaxe ne produisit pas sur cette modeste personne une impression moins favorable, de sorte que huit jours après ils étaient mariés.

Les deux époux vivaient heureux ; mais, hélas ! tout finit en ce monde ; il faut surtout que les poëmes finissent, quand ils ont cinq cents pages et que l'auteur n'a plus rien à dire. Le bon Syntaxe, après un plongeon héroïque dans l'eau froide pour sauver sa chère femme qui était tombée dans la rivière, fit une grave maladie et mourut.

FRAGMENTS, RÉFLEXIONS ET ANECDOTES

TIRÉS DE RABELAIS.

I. — LA LETTRE DE GARGANTUA A SON FILS.

On connaît le mot de la Bruyère sur Rabelais : « Où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent ; il peut être le mets des plus délicats. »

Comment se fait-il donc que nous n'ayons pas encore à l'usage de tous un abrégé ou un recueil d'extraits de ce grand écrivain? On en pourrait tirer un petit volume « exquis », c'est l'opinion de la Bruyère. Pour mettre à la portée de tous les lecteurs ces fragments du *Gargantua* et du *Pantagruel*, il ne faut qu'en rajeunir un peu le langage, opération que Rabelais, quoi qu'on en dise, supporte très-bien, ainsi qu'on le verra tout à l'heure, je l'espère du moins. Les quelques passages que nous citerons seront en même temps rajeunis de langage et un peu raccourcis ; mais quoiqu'ils puissent perdre à ce traitement, je maintiens qu'il leur restera encore suffisamment de charme et de grandeur. Commençons, s'il vous plaît, par la lettre que Gargantua écrit à son fils Pantagruel, parti avec son précepteur Epistémon pour étudier à Paris.

« Fils très-cher,

» Je rends grâce à Dieu, mon conservateur, de ce qu'il m'a donné de pouvoir voir mon antiquité chenue refleurir en ta jeunesse ; car lorsque, par le plaisir de lui qui tout régit et modère, mon âme laissera cette habitation humaine, je ne me réputerai totalement mourir, mais passer d'un lieu en un autre, attendu que en toi et par toi je demeure en mon image visible en ce monde, vivant, voyant et conversant entre gens d'honneur et mes amis, comme j'avais coutume. Laquelle mienne conversation a été, moyennant l'aide et grâce divine, non sans péché, je le confesse (nous péchons tous), mais sans reproche.

» Mais si en toi demeure l'image de mon corps, il faut que pareillement y reluisent mes mœurs et mon âme, sans quoi l'on ne te jugerait être le gardien de l'immortalité de notre nom ; et le plaisir que je prendrais, ce voyant, serait petit, considérant que la moindre partie de moi, qui est le corps, demeurerait ; et la meilleure, qui est l'âme, et par laquelle demeure notre nom en bénédiction entre les hommes, serait dégénérante et abâtardie.

» Et ce que présentement je t'écris n'est tant afin que dans ce train vertueux tu vives, que de vivre et avoir ainsi vécu tu te réjouisses et te rafraîchisses en courage pour l'avenir. Pour réussir à cette entreprise, il te peut souvenir que je n'ai rien épargné, mais que je t'ai secouru comme si je n'eusse eu d'autre trésor en ce monde que de te voir une fois en ma vie absolu et parfait, tant en vertu, honnêteté et prud'homie qu'en tout savoir libéral et honnête, et de te laisser après ma mort comme un miroir représentant la personne de moi, ton père, sinon aussi excellent et tel de fait comme je te souhaite, du moins tel en désir.

» Quoique mon feu père de bonne mémoire, Grandgousier, eût adonné tout son soin à ce que je profitasse en toute perfection et savoir politique, et que mon labeur et étude y correspondît très-bien et même encore dépassât son désir, toutefois, comme tu peux en juger, le temps n'était aussi favorable, aussi commode aux lettres comme de présent, et n'avais abondance de précepteurs tels que tu as eu. Le temps était encore ténébreux et sentant l'infélicité et calamité des Goths, qui avaient mis à destruction toute bonne littérature; mais, par la bonté divine, la lumière et dignité a été de nos jours rendue aux lettres, et j'y vois un tel amendement que, de présent, à peine je serais reçu en la première classe des petits grimauds, moi qui étais en mon temps, non à tort, réputé le plus savant du siècle. Ce que je ne dis par jactance vaine, mais pour te donner affection de plus haut tendre.

» Maintenant toutes disciplines sont restituées; on a remis en lumière la langue grecque, sans laquelle c'est honte que quelqu'un se dise savant, les langues hébraïque, chaldaïque, latine. Maintenant sont en usage les impressions si élégantes et correctes qui ont été inventées de notre âge par inspiration divine, comme, au contraire, l'artillerie par suggestion diabolique. Tout le monde est plein de gens savants, de précepteurs très-doctes, de librairies très-amples, et m'est avis que ni au temps de Platon, ni de Cicéron, ni de Papinien, n'était commodité d'étude telle que maintenant.

» Aussi les femmes et filles elles-mêmes ont aspiré à cette louange et manne céleste de bonne doctrine.

» Emploie donc ta jeunesse, mon fils, à bien profiter en étude et en vertus. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Epistémon, dont l'un par vives et vocales instructions, l'autre par louables exemples, te peuvent endoctriner. J'entends et veux que tu apprennes les langues parfaitement : premièrement la grecque, secondement la latine, et puis l'hébraïque pour les saintes lettres, et la chaldaïque et arabique pareillement; et que tu te formes ton style, quant à la grecque, à l'imitation de Platon; quant à la latine, de Cicéron; qu'il n'y ait histoire que tu ne tiennes en mémoire présente, à quoi t'aidera la cosmographie. Des arts libéraux, géométrie, arithmétique et musique, je t'en donnai le goût quand tu étais encore petit, à l'âge de cinq à six ans. Poursuis le reste, et d'astronomie saches-en tous les canons. Laisse-moi l'astrologie divinatrice et l'art des Lullius, comme abus et vanités. Du droit civil, je veux que tu saches par cœur les beaux textes et me les confères avec philosophie.

» Et quant à la connaissance des faits de nature, je veux que tu t'y adonnes curieusement; qu'il n'y ait mer, rivière ni fontaine dont tu ne connaisses les poissons; tous les oiseaux de l'air; tous les arbres, arbustes et fruits des forêts; toutes les herbes de la terre; tous les métaux cachés au ventre des abîmes; les pierres de tout l'Orient et du Midi : que rien ne te soit inconnu!

» Puis soigneusement revois les livres des médecins grecs, arabes et latins, sans dédaigner les talmudistes et les cabalistes; et, par fréquentes anatomies, acquiers-toi parfaite connaissance de l'autre monde, qui est l'homme.

» Et, par quelques heures du jour, commence à visiter les saintes lettres : premièrement, en grec, le Nouveau Testament et les Épîtres des apôtres; et puis, en hébreu, le Vieux Testament. Somme, que je voie en toi un abîme de science. Car dorénavant, devenu homme, il te faudra sortir de cette tranquillité et repos d'étude et apprendre la chevalerie et les armes, pour défendre ma maison et nos amis secourir contre les assauts des malfaisants.

» Mais parce que sapience n'entre point en âme mauvaise, et que science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il te convient servir, aimer et craindre Dieu, et en lui mettre toutes tes pensées et tout ton espoir; et, par foi formée de charité, être à lui adjoint, en sorte que jamais n'en sois séparé par le péché. Aie suspects les abus du monde; ne mets ton cœur à vanité, car cette vie est transitoire, mais la parole de Dieu demeure éternellement. Sois serviable à tous tes prochains et les aime comme toi-même. Révère tes précepteurs, fuis la compagnie des gens à qui tu ne veux point ressembler, et ne reçois en vain les grâces que Dieu t'a données. Et quand tu connaîtras que tu auras tout le savoir de par delà acquis, reviens vers moi, afin que je te voie et donne ma bénédiction devant que mourir.

» De Utopie, ce 17me jour du mois de mars.

» Ton père, GARGANTUA. »

N'est-ce pas là une de ces pages « exquises » dont parle la Bruyère?

BÉATILLES.

Béatilles, menues choses délicates et propres à manger que l'on met dans les pâtes et dans les potages, comme ris de veau, crêtes de coq, foies gras, etc. (*Dictionnaire de l'Académie française.*)

Mais le mot *béatilles* s'est appliqué aussi à la toilette, probablement à des ornements de passementerie. Anne de Bretagne acheta, en juin 1494, à Lyon, des *béatilles* au prix de deux ducats la pièce.

LE MAIA.

(ARAIGNÉE DE MER).

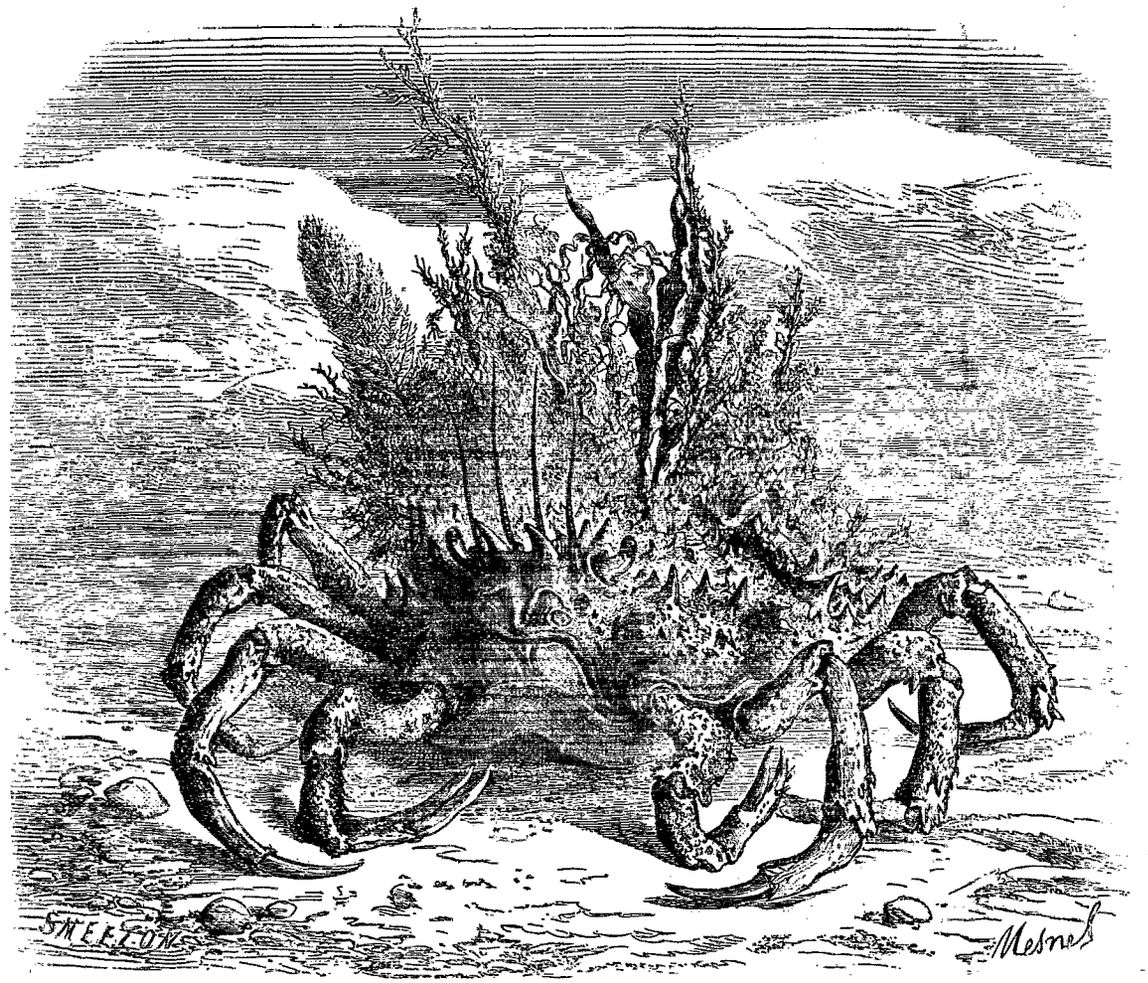
Les animaux les plus laids, les plus difformes, les plus disgraciés, sont souvent doués d'instincts très-développés. On peut citer comme exemple les araignées et leurs travaux admirables. Or, il existe parmi les animaux marins, tout près des crabes, une petite famille, celle des *araignées de mer*, qui n'est pas moins désagréable à la vue que celle des araignées de terre. Ces animaux étranges, les *Maïas*, se distinguent assez nettement des crabes, leurs plus proches voisins, dont la carapace est, en général, élargie en travers, d'une attache des pattes à l'autre, tandis que chez les premiers, la forme du corps est allongée d'arrière en avant : aussi quelques-uns d'entre eux ont-ils un bec proéminent.

L'espèce la plus commune de nos côtes est le *Maïa squinado*, Lam., ou maïa épineux. Sur le dos de l'animal, ce ne sont, en effet, que pointes, bosses, épines et tubercules velus. Deux longues épines un peu aplaties divergent en avant du front, comme deux cornes menaçantes; cinq autres pointes plus trapues arment chaque flanc de la carapace; enfin une dernière, au-dessous, protége l'orbite de l'œil. L'œil, chez le maïa, semblable à celui de presque tous les crustacés, est porté sur un pédoncule

qui lui permet de s'avancer, de reculer, de se tourner dans tous les sens, selon que besoin en est, de regarder derrière le dos comme devant pour la marche. Mais ce qu'il a de particulièrement remarquable, c'est que d'abord il est très-petit relativement à la taille de l'animal (0m.18), et de plus il est ovale et terminé en pointe par le bas : on le dirait entouré d'une couronne de cils érectiles.

Les longues pattes de cet animal étrange rappellent assez bien celles des araignées; les membres antérieurs se terminent par deux pinces faibles et minces : aussi le maïa n'est-il pas un animal ravisseur et combattant, comme les crabes véritables; il est faiblement armé. On voit que sa défense ne peut être que passive; c'est pourquoi sa cuirasse est si luxueusement ornée. De fait, le maïa est presque toujours caché entre les pierres, les algues, dans les fonds, tandis que les crabes hantent le rivage et y sont continuellement en chasse.

Le maïa est obligé de fuir le danger; il n'en est que plus habile à dissimuler sa présence, et, à cet égard, ses manœuvres sont dignes d'observation. Dans l'aquarium d'Arcachon, on l'a vu prendre avec ses petites pinces des algues, des polypiers, les enduire d'une salive gluante que sécrète sa bouche, et les coller sur son dos. Nous avons maintes fois pêché en mer (par 150 brasses même, soit 300 mètres) des maïas ainsi couverts d'une toison de plantes et de polypes en pleine végétation, car ces êtres collés par lui continuaient à vivre sur son dos, comme s'ils n'eussent point été transplantés. Dans l'aquarium du Havre,



Le Maïa : araignée de mer femelle, couverte de mousses et d'algues marines; quart de la grandeur. — Dessin de Mesnel.

nous avons observé, au contraire, que les maïas étaient parfaitement nus : nous les avons vus pendant de longues heures s'éplucher, se nettoyer avec leurs longues pinces, en y mettant autant de grâce qu'eût pu le faire le félin le plus délicat. Ils se servent de ces curieuses mains, de ces maigres pattes qui semblent si gauches, pour porter leur nourriture à leur bouche, et savent saisir même les plus minces morceaux.

Ces mœurs étaient bien connues des anciens, qui avaient fait de ce crustacé l'emblème de la sagesse, et l'avaient suspendu au cou de la Diane d'Éphèse, comme un être doué de raison : il figurait sur les monnaies de cette ville et de plusieurs autres du rivage asiatique.

La pose du maïa procédant à sa toilette ou cueillant sa proie donne, en effet, l'idée d'une placidité parfaite. Les anciens regardaient encore le maïa comme sensible aux charmes de la musique. Nous ne connaissons aucune expérience moderne qui confirme cette opinion : il se peut qu'il n'y ait ici que l'extension à l'araignée de mer du don attribué à l'araignée de terre.

Carnassiers comme tous les crustacés, les maïas doivent demander une partie de leur subsistance aux animaux mous de la vase qu'ils ne quittent jamais de loin. La ponte de leurs œufs est considérable, six mille pour une seule femelle; mais on ignore et le temps d'incubation, et les circonstances d'éclosion, et la forme des jeunes. Il faudra encore beaucoup d'observations pour connaître la vie des animaux de toute cette classe.

UN BAS-RELIEF DE MICHEL-ANGE,

A FLORENCE.



Médaillon inachevé de Michel-Ange, au Musée de Florence. Hauteur, 0m.85; largeur, 0m.79 — Dessin de J. Lavée.

Dans le Musée des Offices, à Florence, entre la salle de l'école vénitienne et celle où sont exposés les portraits des peintres modernes, s'ouvre, près d'un escalier, une sorte de corridor étroit et de peu d'apparence réservé aux sculptures florentines du quinzième siècle. Plus d'un voyageur peut avoir passé devant sans se douter de ce qu'il y aurait vu de chefs-d'œuvre. C'est là que se trouve le beau médaillon en marbre de Michel-Ange dont nous donnons le dessin : la figure de la Vierge est seule achevée. On ne saurait imaginer rien de plus noble et de plus aimable. On croit que ce bas-relief, fait en 1503-1504 pour Bartolommeo Pitti, fut donné à Luigi Guicciardini par fra Miniate Pitti. Il est depuis 1823 dans cette précieuse collection de sculptures florentines. Là aussi sont les Enfants chantant et dansant, de Luca della Robbia, dont il existe de nombreuses copies en plâtre. On connait moins la Danse de trente génies, par Donatellò, qui est auprès, et les quatre Enfants tenant une guirlande, par Jacob della Quercia, quoiqu'on les ait fait entrer plus d'une fois dans des ornementations architecturales. Il faudrait citer encore parmi les admirables marbres de cette modeste galerie : un buste qui représente, dit-on, Machiavel, par un sculpteur inconnu; un bas-relief d'Andrea Verrochio, représentant la Mort de Lucrèce Tornabuoni; une Sainte Famille, d'Antonio Rosselino; la Vie de saint Gualbert, par Benedetto di Rovezzano; un Saint Jean enfant, d'une grâce infinie, attribué à Donatello.

Heureux celui qui a vu souvent et longtemps ce petit Musée, et qui l'a emporté bien gravé dans son souvenir! il peut en évoquer l'image à ses heures de sécheresse ou d'insomnie; et c'est là, pour les âmes passionnées de l'art, une jouissance d'une douceur inexprimable.

A BREBIS TONDUE, DIEU MESURE LE VENT.

— Pauvre petite brebis! te voilà donc nue et grelottante, dépouillée par les ciseaux de ton épaisse toison. Cela s'est fait gaiement au milieu des chants et des rires. « Comme elle est belle, celle-là! disait la bergère en

plongeant sa main tout entière dans ta laine; à elle seule elle donnera de quoi faire un habillement complet pour la Saint-Martin. » Oui, avec ta dépouille les hommes se réchaufferont à la prochaine saison d'hiver; et toi, pauvre petite! que deviendras-tu?

Ne crains rien : avant que la neige ait blanchi l'herbe verte, avant que le givre revienne se suspendre aux branches des buissons, ta toison aura repoussé plus épaisse et plus belle, et tu pourras braver l'hiver. Jusque-là, le ciel te sera clément, le soleil te réchauffera, la bise aigre ne soufflera point sur toi. Ne crains rien, pauvre petite : *à brebis tondue, Dieu mesure le vent!*

— Que fais-tu, pauvre âme en deuil, et pourquoi pleures-tu ainsi devant Dieu? Pourquoi t'affliges-tu comme ceux qui n'ont point d'espérance?

— Hélas! peut-on remonter du fond de l'abîme de la douleur? Tout ce que j'ai aimé est mort ou perdu sans retour; les cœurs en qui je me confiais ont blessé le mien sans pitié, et il n'est peut-être pas en ce monde une souffrance que je n'aie connue. Que me reste-t-il, sinon les larmes et l'éternité du malheur?

— Ne pleure pas ainsi : à toi, comme à tous les malheureux, il reste encore l'espérance. Il n'est pas dans la vie deux jours semblables; si le passé ne t'a apporté que des chagrins, l'avenir peut t'apporter des joies. Le cœur n'est jamais aussi mort qu'il le croit; le tien peut rencontrer des affections nouvelles, qui, sans guérir entièrement tes anciennes blessures, sauront adoucir l'amertume de tes souvenirs. Va, « Dieu n'écrase pas le roseau brisé, il n'éteint point la mèche qui fume encore. » Espère donc : *à brebis tondue, Dieu mesure le vent.*

— Pauvre grande nation abattue, que de ruines autour de toi! Ruines dans tes cités, ruines dans tes campagnes; ruines aussi dans les âmes, hélas! Et te voilà, étendue sur la terre, triste et sans force, voilant tes blessures sous les lambeaux de ton drapeau jadis glorieux. Pauvre grande nation! comment en es-tu venue là?

— Oui, il fut autrefois glorieux par la victoire, mon drapeau aujourd'hui déchiré; mais ce n'est pas sur lui que je pleure, car il est encore glorieux dans la défaite, et je puis sans rougir le serrer contre mon cœur. Mais j'entends dire tout près de moi, comme auprès d'une morte qui ne peut plus entendre, que ma destinée est finie et que je ne me relèverai jamais; j'entends dire que mes enfants sont dégénérés, et que l'égoïsme, l'amour effréné du luxe malsain, de la vanité, des plaisirs frivoles, a remplacé les hautes vertus, l'esprit de sacrifice, l'amour de la patrie, de la famille, du travail et de Dieu! Et c'est sur mes enfants que je pleure; car eux seuls pourraient me relever, et ils ne le feront pas!

— Rassure-toi, pauvre France, et relève ta tête de la terre où dorment tant de braves morts pour toi! N'écoute pas les mauvaises paroles mensongères. Regarde : la vie renaît; le travail fécond a recommencé dès le lendemain de tes désastres, et les moissons couvrent ton sol; peu à peu les ruines se relèvent dans tes villes et dans tes champs : les âmes se relèveront aussi. Reprends courage, France, et souris à ces jeunes têtes qui se pressent autour de toi; entends ces jeunes voix, les voix de l'avenir, qui te disent avec amour :

« O mère! nous voici pleins de courage et de bonne volonté; nous serons braves et austères, dévoués et laborieux pour toi, parce que nous t'aimons, et que nous sommes fiers d'avance qu'il nous soit réservé de guérir tes maux. Aie donc patience, France chérie, et laisse-nous grandir avec l'aide de Dieu; tu as assez souffert, espère des jours meilleurs : *à brebis tondue, Dieu mesure le vent.* »

CHARLES DICKENS.

BIOGRAPHIE DE SON ENFANCE, TIRÉE DE SES NOTES.

Suite. — Voy. p. 86.

Il y avait en haut de la rue Bayham des maisons de refuge pour les mendiants. Parfois l'enfant gravissait jusque-là et contemplait, à travers et au-dessous des tas d'immondices, le dôme de Saint-Paul, noyé dans les vapeurs enfumées de Londres. L'affreux quartier de Saint-Giles le repoussait et l'attirait. S'il obtenait qu'on lui fît traverser les ruelles infectes des « Sept-Cadrans », il était heureux. « Que d'étranges et prodigieuses visions de mal, de fange et de misère ces lieux et ces souvenirs n'ont-ils pas évoquées dans mon esprit! » écrivait-il plus tard. Cependant le mince salaire du père ne pouvait suffire aux besoins croissants de la famille. La mère imagina d'ouvrir une école dans Gower street. Une plaque de cuivre indiquait l'institution de Mme Dickens. Charles fut chargé de distribuer les prospectus. Les espérances se relevèrent; mais il ne se présenta ni parents, ni élèves, et le boulanger et le boucher devinrent de plus en plus pressants. « Très-souvent nous avions à peine de quoi dîner. » Enfin, le père fut arrêté et conduit à la Marshalsea, prison pour dettes, où il entra en disant qu'il prenait congé du soleil; Charles en eut le cœur navré. De ses fréquentes visites à la prison, du séjour qu'il y faisait la nuit, sont nées les admirables peintures qu'il a faites de cette lugubre demeure dans *Little Dorritt;* mais la réalité est encore plus poignante que la fiction.

« Mon père m'attendait dans la loge du portier; nous montâmes à sa chambre, qui était au dernier étage avant le grenier, et nous pleurâmes ensemble. Il me dit que j'eusse à me rappeler la Marshalsea et ses enseignements, à savoir : qu'un homme qui a vingt livres sterling par an, et qui dépense dix-neuf livres dix-neuf schellings et six pence, peut être heureux; mais qu'un seul schelling dépensé en plus le rendra misérable. Je vois encore le foyer devant lequel nous étions assis : à l'intérieur de la grille rouillée, deux briques étaient posées de champ pour épargner le charbon.

» Un second débiteur partageait la chambre, et comme le repas se prenait en commun, on m'envoya au-dessus, chez le capitaine Porter, avec mission de lui présenter les compliments de M. Dickens, dont j'étais le fils, et de le prier de prêter un couteau et une fourchette. Le capitaine, mal vêtu, plus mal peigné (je ne me serais pas soucié d'emprunter son peigne), était le type du dénûment le plus sordide. Une fort sale dame et deux maigres filles échevelées se tenaient dans un coin de la pièce. Je sus, (Dieu sait comment!) que les deux demoiselles aux cheveux en broussailles étaient les enfants du capitaine, et que la sale dame n'était point sa femme. Mon message, délivré sur le seuil, ne prit pas plus de deux minutes, et cependant je redescendis avec mes convictions bien arrêtées, et aussi certaines que le couteau et la fourchette que je tenais à la main. »

Cette sorte d'intuition annonçait déjà le grand romancier, chez qui l'observation se complète par un sentiment révélateur.

L'emprisonnement du père avait aggravé la position du ménage. Livres, mobilier, tout prit le chemin de la boutique du prêteur sur gages, où l'enfant était bien connu. Le commis principal, pendant qu'il écrivait la reconnaissance des objets engagés, s'amusait à lui faire décliner *Musa* et *Dominus*, bribes des enseignements du bon vieux maître d'école de Chatham.

Vers cette époque, un certain cousin qui habitait avec la famille, et poursuivait à Londres une commission dans

l'armée, qu'il n'obtenait pas, s'associa à une spéculation d'un beau-frère. Il s'agissait de faire concurrence à Warren, le célèbre fabricant de cirage. James Lamert, ledit cousin, étant chargé de la direction de l'entreprise, et fort au fait des embarras domestiques des Dickens, proposa d'employer, par faveur, le petit Charles, à six schellings par semaine.

« La proposition fut acceptée avec empressement par mon père et ma mère. Ils n'eussent pu se montrer plus satisfaits si, à vingt ans, j'avais été promu au grade d'étudiant à Cambridge.

» C'est encore pour moi un sujet d'étonnement que, si jeune, j'aie pu être ainsi banni de la famille, livré à de si tristes chances; que personne n'ait eu pitié du pauvre petit souffre-douleur, doué d'aptitudes particulières, intelligent, avide de savoir, délicat d'esprit et de corps; qu'il ne se soit pas trouvé une âme pour suggérer à mes parents l'idée de m'envoyer à la plus humble des écoles. Toujours est-il que je partis le cœur gros, par une triste matinée, pour commencer mon apprentissage de la vie dans une fabrique de cirage. Elle était située dans le vieux quartier d'Hungerford-Stairs.

» La masure, à demi ruinée, donnait sur la rivière et fourmillait de rats. Ses pièces lambrissées, ses planchers, ses escaliers pourris, les troupes de vieux rats gris qui envahissaient les caves, le bruit de leurs batailles, de leurs cris montant d'en bas à toute heure, la saleté et la désolation de ce lieu maudit, me sont aussi présents que si je l'habitais encore. Le comptoir, au premier étage, avait pour perspective les barques à charbon de la Tamise. Il y avait là un réduit dans lequel je devais habiter et travailler. Mon emploi consistait à couvrir les pots de la pâte à cirage, d'abord avec un papier huilé, puis avec un papier bleu; à les ficeler ensuite et à rogner proprement le papier jusqu'à ce qu'ils eussent l'aspect net et soigné de pots d'onguent sortant de chez l'apothicaire. Quand un certain nombre de « grosses » avait atteint ce degré de perfection, j'avais à coller sur chaque pot une étiquette imprimée, puis à recommencer indéfiniment la même besogne. Deux ou trois autres garçons en faisaient autant au rez-de-chaussée. L'un d'eux monta, le premier lundi, avec son tablier déchiré et son bonnet de papier, pour me montrer le truc de tourner la ficelle et de la nouer. Il se nommait Bob Fagin, et j'ai pris, longtemps après, la liberté de le faire figurer dans *Oliver Twist*.

» Notre parent avait bien voulu disposer d'une heure après dîner pour m'enseigner quelque chose; mais cet arrangement, si peu compatible avec les affaires, tomba de soi, sans qu'il y eût de sa faute, ni de la mienne. Par la même raison, mes grosses de pots, mes ciseaux, ma ficelle, les étiquettes et ma table, émigrèrent peu à peu du réduit voisin du comptoir pour aller tenir compagnie au matériel des autres petits employés, avec lesquels il me fallut travailler. Bob Fagin, l'orphelin, habitait chez un batelier, son beau-frère. Le père de l'autre garçon, Poll Green, était pompier, attaché en cette qualité au théâtre de Drury-Lane, où une petite sœur de Poll figurait, comme lutin, dans les pantomimes.

» Aucune parole ne peut rendre l'angoisse de mon âme en me voyant tombé au niveau de ces compagnons si différents de ceux de ma première enfance, en sentant étouffer sous un poids dégradant mes vives aspirations à devenir un homme instruit et distingué. Le sentiment de l'oubli où j'étais laissé, la honte de ma position, la souffrance que j'éprouvais à sentir que jour par jour se perdait tout ce que j'avais appris, pensé, aimé, tout ce qui excitait mon émulation, tout ce qui élevait mon esprit et mon cœur, me causaient une telle amertume, que, même aujourd'hui, fêté, choyé par eux, j'oublie souvent, dans mes rêves, que je possède une chère femme, de chers enfants; j'oublie même que je suis homme, et retourne en arrière, errant et désolé, vers cette triste phase de ma vie.

» Nous campions, ma mère, mes frères, mes sœurs (à l'exception de Fanny, entrée comme élève à l'Académie royale de musique), moi et une petite bonne *à tout faire*, dans deux pièces vides de meubles. Il y avait trop loin de la fabrique à la maison pour que je pusse venir à l'heure des repas, et j'emportais ordinairement mon dîner, ou bien je l'achetais dans quelque boutique du voisinage. Il se composait d'un pain de deux sous et d'un cervelas; parfois d'une portion de bœuf de huit sous, ou d'une tranche de pain, de fromage, et d'un verre de bière que j'allais chercher à l'enseigne du Cygne, misérable cabaret situé de l'autre côté de la rue. Une fois, ayant sous le bras mon morceau de pain apporté de la maison et soigneusement enveloppé dans du papier sous forme de livre, j'entrai dans la meilleure salle d'une taverne en renom et demandai pompeusement un *bœuf à la mode*. Je ne sais ce que le garçon pensa de l'étrange petite apparition, mais je le vois encore me regardant manger et appelant un de ses confrères pour être témoin du prodige. Je lui donnai un pourboire d'un sou, et je regrette qu'il l'ait pris.

» Samedi était un grand jour, le jour de paye : posséder six schellings et se demander, en examinant les vitrines, tout ce qu'on pouvait acheter avec une pareille somme! Le blé grillé, remplaçant patriotique du café, avait alors la vogue. C'était plaisir de le moudre et de s'en régaler le dimanche. Un recueil de lectures choisies publié à bon marché sous ce titre : *le Portefeuille*, était aussi un luxe abordable. »

Cependant, toute tentative d'arrangement avec les créanciers ayant échouée, la mère et sa suite allèrent s'établir à la prison pour dettes, tandis que le fils cadet, « pauvre petit Caïn, banni sans avoir jamais fait de mal », fut colloqué chez une vieille dame qui prenait des pensionnaires en bas âge. Elle posa, sans s'en douter, pour l'admirable portrait de la revêche Mme Pipchin, dans *Dombey and Son*. « Elle avait sous sa direction un petit frère et une petite sœur, enfants de parents inavoués et dont la pension était très-irrégulièrement payée, un fils de veuve, et moi. Je couchais dans la même chambre que les deux petits garçons. Je déjeunais à mes frais, d'un pain de deux sous et de deux sous de lait. Je m'approvisionnais d'un second petit pain et d'un quart de fromage que je serrais dans l'armoire, pour mon souper. Ces dépenses ne laissaient pas que de faire brèche dans mes six schellings. J'étais dehors tout le jour à la fabrique de cirage, et il me fallait vivre toute la semaine sur ce qui me restait d'argent. Je suppose que mon père payait mon loyer : ce n'était certainement pas moi; je n'avais nulle autre aide du lundi matin au samedi soir, ni avis, ni conseil, ni encouragement, ni consolation, ni soutien d'aucune sorte; que Dieu m'assiste!

» Fanny et moi passions nos dimanches à la prison. J'allais la chercher à l'Académie à neuf heures du matin, et je la reconduisais le soir. J'étais si enfant et si peu préparé (comment eût-il pu en être autrement?) à pourvoir aux charges de la vie, qu'en me rendant le matin à Hungerford-Stairs, je ne pouvais résister à l'appât des gâteaux rassis exposés au rabais chez les pâtissiers, et j'y dépensais souvent l'argent que j'aurais dû garder pour mon dîner. Je me privais alors de ce repas, ou bien j'achetais, pour m'en tenir lieu, une tranche de pudding. Il y avait deux boutiques spéciales entre lesquelles se partageaient mes faveurs, selon l'état de mes finances. Dans l'une on fabriquait un pudding avec raisins de Corinthe, mais c'é-

tait cher, une part de quatre sous ne représentant pas plus qu'une part de deux sous de pudding ordinaire. Ce dernier se vendait dans le Strand. Il était lourd, opaque, mollasse, parsemé à longs intervalles de gros grains de raisin. Il sortait du four tout chaud à midi. Que de fois j'en ai dîné!

» On nous accordait environ une demi-heure pour prendre le thé. Quand je me trouvais assez riche, j'entrais au café, et je me faisais servir une demi-tasse de ce délicieux breuvage, avec une tartine de beurre. Lorsque je n'avais pas d'argent, je faisais le tour du marché de Covent-Garden en contemplant les ananas. L'un des endroits que je fréquentais était situé dans la ruelle de Saint-Martin, près de l'église. Sur la porte faisant face à la rue, une plaque en verre ovale portait cette inscription : *Coffee room*. Lorsque par hasard je me trouve maintenant dans une salle de café toute différente, mais où cette inscription est gravée sur verre, je ne puis m'empêcher de la lire à rebours, *moor eeffoc*, comme il m'arrivait de le faire dans mes sombres rêveries, et un frisson me parcourt tout le corps. » *La suite à une prochaine livraison.*

LE BANQUET DES ARQUEBUSIERS,

PAR VAN-DER-HELST.

Nous ne connaissons pas de description de ce tableau célèbre plus exacte et plus complète que celle de Burger (Thoré) (1). Aussi ne croyons-nous pouvoir mieux faire que de la reproduire sans en retrancher les réflexions qui la suivent :

Dans une salle du Musée d'Amsterdam, « en face de *la Ronde de nuit*, et occupant tout le lambris à gauche dans la même pièce, est un autre chef-d'œuvre de la grande école hollandaise : *le Banquet des arquebusiers* (*de Schattermooltijd*), par Bartholomeus Van-der-Helst. Le catalogue d'Amsterdam ne lui consacre que deux lignes : « N° 103. *Le Banquet de la garde civique à Amsterdam, à l'occasion de la paix de Munster, en 1648.* » Ce tableau, rentoilé, je crois, assez récemment, a été aussi un peu restauré, mais avec beaucoup de légèreté et d'adresse, par M. Hopman. Il a environ 15 pieds de large sur 7 à 8 pieds de haut. Il provient, comme *la Ronde*, de l'ancien Hôtel de ville, où il ornait la grande chambre du Conseil de guerre, vis-à-vis la place des Colonels, et, comme *la Ronde* et *les Syndics*, il appartient à la ville même d'Amsterdam.

» La scène se passe dans l'antichambre du doele (2) de Saint-Georges (*Saint Joris Doele*). Là sont réunis à banqueter, en l'honneur de la paix, le capitaine Cornelis Jan Wits ou Witsen, le lieutenant Johannes Van-Waveren, et leur compagnie d'arquebusiers et d'arbalétriers.

» Au coin droit de la grande table dressée dans la largeur de la toile, le gros capitaine Wits est assis de trois quarts, vêtu de noir, avec une cuirasse et une ceinture bleue: Il a les cheveux noirs, et un grand chapeau noir à plumes blanches. De la main gauche il tient, appuyé sur sa cuisse, un énorme hanap d'argent, ayant en guise d'anse une figure équestre de saint Georges, patron de la gilde ; cette corne à boire (*drinkhoorn*) est encore aujourd'hui conservée au cabinet de curiosités de l'Hotel de ville d'Amsterdam. De sa main droite il serre la main de son lieutenant, assis près de lui et tourné presque de profil. Échange de félicitations sur la paix, sans doute.

» Le lieutenant Van-Waveren est aussi très-richement costumé : pourpoint et haut-de-chausses gris-perle, ouvragés d'or; écharpe bleue, bas verts, bottes à chaudron, et des éperons. Son chapeau noir a des plumes brunes.

» Derrière eux, trois hommes debout, dont un, le corps de profil et la tête de trois quarts, tient de la main gauche son chapeau gris à grandes plumes tricolores; un quatrième porte une hallebarde; au second plan arrive une servante avec un large pâté surmonté d'un fantôme de dindon.

» A l'autre angle de la table, à gauche du tableau, quelques convives assis boivent, et plusieurs hommes debout, armés d'arquebuses, conversent en avant d'une arcade communiquant avec l'intérieur du doele.

» Entre ces deux groupes saillants, qui se contre-balancent aux deux extrémités de la composition, sont trois figures d'une réalité extraordinaire, et les plus remarquables, avec celles du capitaine et du lieutenant.

» Au milieu, et un peu en avant, le porte-drapeau, Jacob Banning, assis de trois quarts, la tête de face, les jambes croisées, son chapeau noir à plumes blanches pendant au bout de sa main droite. La main gauche tient le drapeau bleu illustré d'une image peinte, et dont le haut se perd dans le cadre. Il est tout vêtu de noir, avec une large ceinture bleue. Devant lui, un tambour, sur lequel est un papier où sont écrits quatre vers du poëte Jan Vos contre la guerre.

» A sa gauche, un homme assis, un des sergents, à ce que je pense, pourpoint jaune-citron, cuirasse, haut-de-chausses gris bordé d'or, bas rouges, bottes molles en buffle, une serviette étalée sur sa cuisse, tient à pleine main un os de jambon et se retourne vers un homme debout qui, chapeau à la main, lui présente respectueusement un hanap magnifiquement sculpté. Ce vieil échanson a la barbe et les cheveux gris; sur son pourpoint de soie noire, tailladé de jaune, s'étale une large fraise; ceinture rouge, bas jaunes.

» De l'autre côté de la table sont assis plusieurs autres personnages : celui-ci découpant un poulet, celui-là pelant un citron, etc. En tout vingt-quatre figures de grandeur naturelle, en pied, et dont les noms sont inscrits au bas du tableau.

» Pour fond, au milieu, une fenêtre mi-ouverte, par laquelle on aperçoit des arbres et des maisons; à gauche, l'arcade qui donne entrée au tir, et une muraille brune. Tout à fait au premier plan, un grand bassin doré, duquel sortent des pampres.

» Le tableau est signé en gros caractères : Bartolomeus Van-der-Helst. A. 1648.

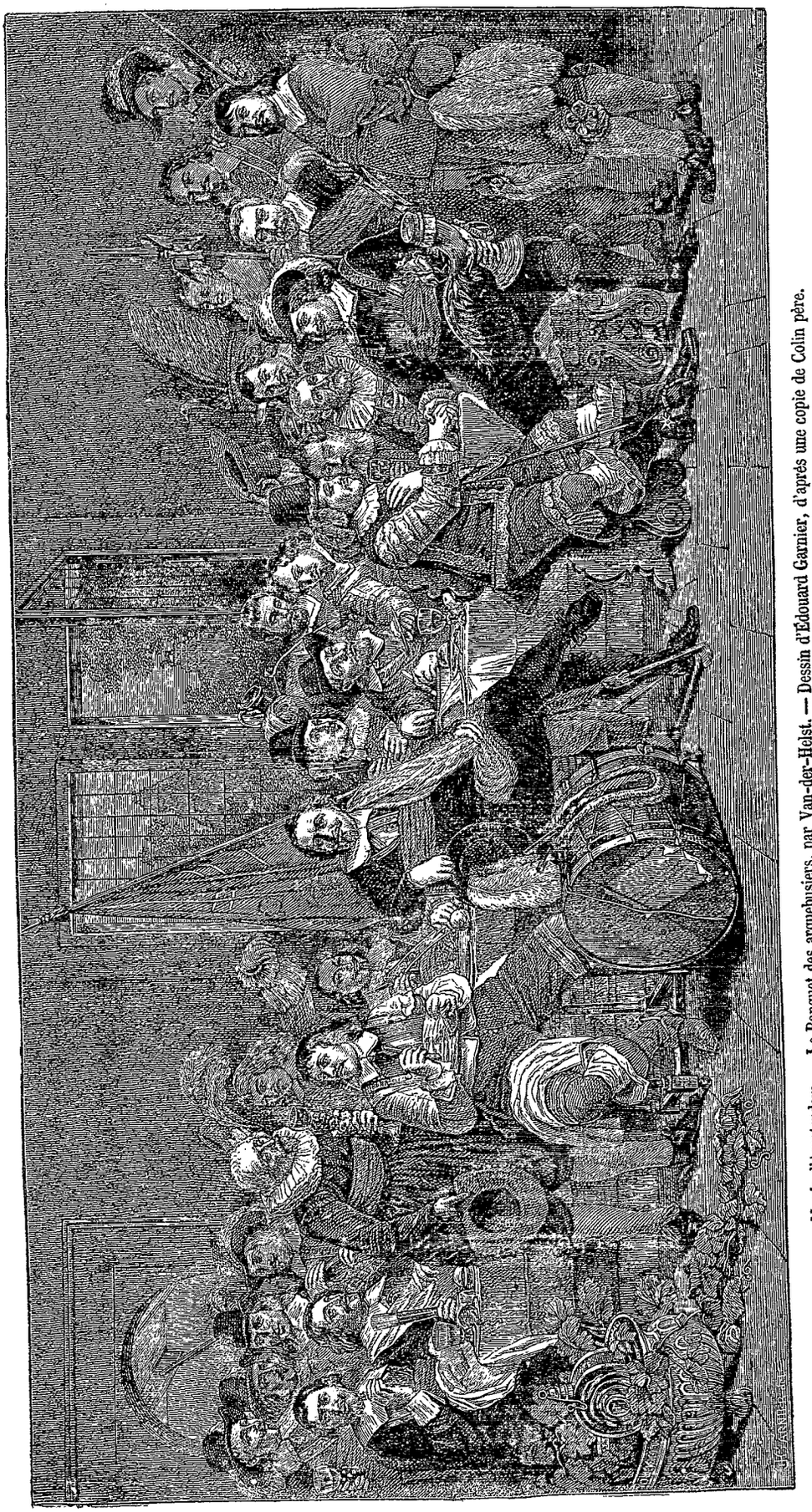
» Plusieurs des têtes sont prodigieuses de vie, principalement celles de l'échanson à bas jaunes, du porte-drapeau, du peleur de citron, etc. Les mains, les étoffes, les décorations diverses, tout est exécuté avec une correction scrupuleuse qui ne sacrifie aucun détail, mais aussi avec une largeur et une justesse de touche, avec une abondance de pâte, qui sauvent de la minutie cette éclatante peinture, trop éclatante partout, il faut le dire, et sans parti pris d'ombres et de contrastes, qui, en concentrant la lumière sur certains points principaux, assurent l'unité de l'effet. La lumière, presque égale d'un bout de la toile à l'autre, divise trop l'attention. L'œil saute d'une figure à un costume, admire un instant, s'égare, se fatigue et ne transmet à l'esprit qu'une impression multiple. Chaque morceau, peint à la perfection, est bien amusant et bien instructif pour les artistes; mais l'ensemble ne vous saisit point comme la poétique peinture de Rembrandt qui est en face.

» Il est très-curieux de passer quelques heures entre ces deux chefs-d'œuvre, qui se sont toujours disputé la palme

(1) *Amsterdam et la Haye*, études sur l'école hollandaise, par W. Burger. 1858.

(2) *Doele, doelen*, maison du tir.

de la grande école hollandaise, et ont souvent excité des fanatismes exclusifs. On se retourne de l'un à l'autre, on s'étudie, on s'interroge pour chercher à s'expliquer la divergence absolue des impressions qu'ils causent.



Musée d'Amsterdam. — Le Banquet des arquebusiers, par Van-der-Helst. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après une copie de Colin père.

» Tous deux, chacun à sa manière, poussent la réalité jusqu'à l'illusion. Mais ce rapprochement de mots lui-même prouve qu'il n'y a rien de moins réel que la réalité en peinture. Ce qu'on appelle ainsi dépend de la manière

de voir des individus. Car toutes les combinaisons de l'effet que peut produire un corps quelconque sont dans la nature, et dans ces combinaisons, infiniment diverses, on voit plus ou moins ceci ou cela, selon son imagination intérieure. Les artistes vraiment doués de la faculté poétique ont des manières de voir très-particulières. Ce que Léonard a vu dans *la Joconde*, personne ne l'y eût vu sans doute. Tous les peintres de la renaissance se seraient mis à peindre ce modèle, que pas un n'eût fait ce qu'a fait Léonard. Est-ce que *la Joconde* n'est pas la réalité, pourtant? Si tout à coup, sans songer à la peinture, on se trouvait face à face avec l'homme jaune de *la Ronde*, on s'effacerait pour le laisser passer avec sa pertuisane. C'est donc aussi la réalité, mais comme l'a vue Rembrandt sous un éclair de génie.

» La manière de voir de Van-der-Helst, au contraire, est plus générale, ou plus vulgaire, c'est le même mot. Elle s'accorde mieux avec le sens commun à la foule. La scène du Banquet apparaîtrait ainsi, ou à peu près, à tout le monde. Et c'est pourquoi le tableau de Van-der-Helst a toujours eu un succès plus universel que le tableau de Rembrandt. L'ancien catalogue du Musée d'Amsterdam (1835) n'hésitait même pas à l'appeler « le plus excellent » de tous les tableaux hollandais. » M. Duchesne aîné y trouvait tout parfait : « Dans ce chef-d'œuvre de l'école » hollandaise, composition, couleur, harmonie, expression, » tout est beau, tout est parfait; Van-Dyck et Rubens n'au- » raient pas fait mieux! »

» Tout le monde n'aime pas *la Ronde de nuit*, et l'on a vu des académiciens faire des signes de croix devant cette espèce de sphinx; mais ceux qui l'aiment l'adorent.

» Josuah Reynolds, dans son Tour en Hollande, faisant, comme c'est l'habitude, un parallèle entre ces deux tableaux qui ont toujours été posés en antithèse près l'un de l'autre, a commis une cruelle hérésie contre Rembrandt : « *La Garde de nuit* a trompé mon attente. » Pour être sûr qu'elle est de Rembrandt, il fallut qu'il en constatât la signature! Peut-être le grand peintre anglais, qui perdit la vue quelques années après son voyage de Hollande, ne voyait-il déjà plus très-clair en 1781 : il avait alors cinquante-huit ans. Mais il a, du moins, très-bien apprécié *le Repas des arquebusiers* de Van-der-Helst, même avec un peu d'exagération : « C'est peut-être, dit-il, le plus beau » tableau à portraits qui existe... »

» Toutes les figures du tableau de Van-der-Helst, en effet, sont des portraits, et qui tous seraient à merveille dans des cadres séparés. Ce qui n'empêche point, après toutes ces critiques, ou plutôt ces explications, que *le Banquet des arquebusiers* ne soit, en son genre, un chef-d'œuvre, qui devrait avoir une belle place dans une exhibition européenne des tableaux les plus saillants de toutes les écoles. »

CULTURE DE LA MENTHE POIVRÉE.

Un ancien militaire retraité, le lieutenant-colonel L. R..., il y a quelques années, publia, sur la culture de la menthe, une brochure fort intéressante à laquelle sont empruntés une partie des détails qui vont suivre; je dois les autres au lieutenant R... lui-même.

M. R..., dans sa brochure, ne parle nullement par ouï-dire; ses réflexions sont le résultat de plusieurs années d'expériences personnelles.

Le lieutenant R..., en effet, bien qu'il habitât Paris, cultivait près de Sens (Yonne) un petit champ patrimonial. Il exploitait ce champ, disait-il, un peu pour sa satisfaction personnelle et un peu par amour de l'art, beaucoup dans l'espoir d'en tirer meilleur parti qu'en l'affermant.

En homme intelligent et pratique, il commença par essayer toutes sortes de cultures, auxquelles il sut très-habilement appliquer l'industrie. C'est ainsi qu'il fut conduit à s'occuper de la culture et de la distillation de la menthe *poivrée*, auxquelles avant lui personne en France n'avait encore songé.

Mais écoutons, sur cette culture et sur cette industrie de la menthe poivrée, ce qu'en dit le lieutenant lui-même dans son excellente brochure :

« La menthe et ses produits n'occupent qu'une modeste place dans l'ensemble des industries et du commerce français, et le tribut que nous payons à l'étranger, sous ce rapport, est relativement assez léger. Cependant la valeur de l'essence de menthe importée en France peut être estimée, sans exagération, à plusieurs millions. Il ne serait donc pas absolument sans intérêt, à ce point de vue, de nous affranchir de l'espèce de monopole dont l'Angleterre est en possession pour cette industrie spéciale, et que ne motive point, suivant nous, une supériorité réelle de l'essence anglaise sur celle de notre propre pays. Nous essayerons de prouver que nous pouvons rivaliser, sous ce rapport, avec nos voisins, et nous osons croire que la qualité de nos propres produits justifie cette prétention.

» L'extension de la culture de la menthe en France présenterait un autre avantage, celui de fournir un moyen d'utiliser plus fructueusement que par les cultures ordinaires certains sols d'une nature particulière; elle permettrait de varier les assolements, et contribuerait au développement de l'agriculture industrielle, dont l'état d'avancement laisse tant à désirer.

» Il existe à Sens, au confluent de l'Yonne et de la Vanne, d'assez vastes terrains nommés *courtils*, consacrés de temps immémorial à la culture maraîchère. Ces terrains, riches en humus, légers, noirs et même un peu tourbeux, sont maintenus frais et humides par des infiltrations des eaux de la Vanne à travers le sous-sol. Les *courtillers* (propriétaires ou fermiers de ces terres) ont eu longtemps le monopole de la production et de la vente des légumes à Sens et dans un rayon assez étendu autour de cette ville. Ces terrains avaient acquis une grande valeur (6 à 8 000 francs l'hectare). Diverses circonstances locales, qu'il est inutile de mentionner ici, en ont occasionné depuis quinze ans la dépréciation dans une forte mesure. Propriétaire de plusieurs hectares de ces terrains, nous avons pensé qu'il ne serait pas impossible d'en relever le prix au niveau que leur richesse exceptionnelle doit leur faire atteindre, en substituant à la culture maraîchère des cultures industrielles, et nous avons fait choix de la menthe, en raison de l'analogie qui existe entre la nature de notre sol et celle des terrains où on la cultive en Angleterre, principalement à Nitcham, dans le comté de Surrey. »

Après avoir indiqué les procédés de culture et de distillation, M. L. R... établit parfaitement que le produit net de cette culture s'élève chaque année, en minimum, à 600 francs par hectare.

Mais l'habile expérimentateur ne s'en est pas tenu à cette culture de la menthe, car il est de ceux qui savent tout ce qu'on peut demander au sol et tout ce qu'on en peut obtenir par une culture intelligente.

« Sur la portion de mon terrain où momentanément je n'ai pas de menthe, nous écrivait-il, j'essaye un peu de tout : boutures de peuplier, céréales, fourrages, etc., etc.; je ne recule pas devant les innovations.....

» ..... J'ai séparé de mes trois hectares, au moyen de fossés, un petit verger de 21 ares, au milieu duquel se trouve le petit bâtiment consacré à la distillation de la

menthe. Ces fossés ont de l'eau, et j'y cultive du poisson. »

Ces citations suffiront, sans doute, à faire comprendre comment tout propriétaire du moindre champ peut, comme le lieutenant-colonel L. R..., augmenter la valeur et le revenu de son patrimoine en se créant des occupations attrayantes : s'enrichir et se rendre heureux à la fois, quel enviable destin!

CONSEILS AUX OFFICIERS PAR MONTLUC.

Il faut, mes compagnons, de bonne heure s'accoustumer à la peine et à pastir, sans dormir ni manger, afin que vous trouvant au besoin vous portiez cela patiemment.

J'ay porté la peine autant qu'autre sçauroit faire; que, si vous estes tels, vous rendrez tels aussi vos soldats à la longue.

Mettez la main à l'œuvre le premier. Vostre soldat suivra et fera plus que vous ne voudrez.

Parlez toujours par les chemins joyeusement avecques eux, leur donnant toujours grand courage... Faites comme j'ay faict souvent. Quittez la botte et à beau pied, à la teste de vos gens, montrez-leur que vous voulez prendre la peine comme eux.

... J'estois endurcy dans la peine; c'est à quoy les jeunes gentils hommes qui veulent parvenir par les armes se doivent estudier.

LA PÊCHE A LA LIGNE EN EAU DOUCE.

Suite. — Voy. p. 15, 47, 87.

CONSEILS.

Suite.

§ 9. — *Mouches artificielles.*

Les Anglais, qui croient être les inventeurs de la mouche artificielle, devraient bien ouvrir Ælien, au chapitre XI, et y lire ce qui suit : «Voici un mode de pêche usité en Macédoine, et dont j'ai entendu parler. Le fleuve Astrée, qui coule entre Thessalonique et Bérée, — c'est la Wodina moderne, — nourrit des poissons de couleurs variées dont les noms sont plus connus des Macédoniens que de moi. Au-dessus des eaux vivent des mouches nommées hippures et dont les poissons se montrent très-friands; ils sont alors très-faciles à voir nageant à la surface. Les pêcheurs ne se servent pas de ces mouches, car sitôt que la main de l'homme les touche, elles ne sont plus bonnes à rien. Ils recouvrent leur hameçon d'un morceau de laine rouge auquel ils ajoutent deux petites plumes jaunes de la collerette du coq... Le piége ainsi dissimulé, ils le laissent aller dans le fleuve; les poissons arrivent, et, croyant le régal aussi bon qu'il est beau, ils se jettent dessus gueule béante et sont pris. »

Fig. 50. — Fourmi ailée d'août. Fig. 49. — Palmer.

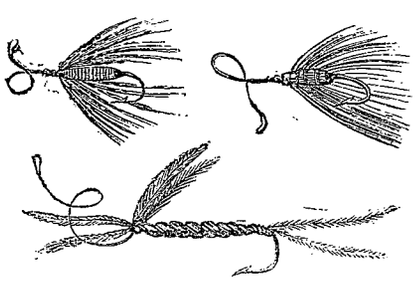


Fig. 51. — Petit Paon.

Ce qui appartient aux Anglais, c'est d'avoir bien étudié la véritable appropriation des différents insectes aux différents mois, aux heures du jour, aux circonstances du sol. Nous montrons ici (fig. 49) ce qu'ils appellent *palmer*, et nous un cousin ou une araignée. Le numéro 50 est une fourmi ailée bonne pour la truite au mois d'août, et qui, de même que la précédente, peut prendre, dès le mois de mai, le chevesne, la vandoise, la truite, l'ombre, etc. Le numéro 51 est une imitation que nous appelons le *petit paon* en français, et qui sert pour les grosses truites de montagne, au mois de juillet... Hélas! nous n'en avons plus guère en France!... La figure 52 est une mouche à saumons; il faut aller en Norvége pour s'en servir... et encore!

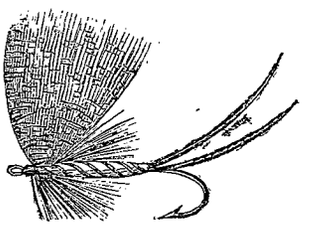


Fig. 52. — Mouche à saumons.

Toutes ces mouches sont excessivement faciles à faire avec un peu d'adresse et en employant des soies de couleurs très-voyantes, et des plumes de coq et d'autres oiseaux : les poissons ne sont heureusement pas forts en histoire naturelle, de sorte qu'on peut leur présenter tout ce que l'on veut, les mouches les plus invraisemblables; s'ils sont en humeur de manger, tout ira bien! On fait de très-bons leurres en prenant une plume de la collerette du coq, n'importe de quelle couleur, en arrachant un des côtés des barbes, puis tortillant la tige et ce qu'elle porte de barbes sur la hampe de l'hameçon. Cela forme une sorte d'animal à long poil, excellent, que l'on remplace en un instant quand celui dont on se sert ne vaut plus rien, ce qui arrive lorsque, imbibé d'eau, il se mouille, se colle et ne vole plus bien au bout du fil pour caresser la surface de l'eau.

ACCESSOIRES.

§ 1er. *Panier.* — Tout le monde connaît la forme du panier (fig. 53) que les pêcheurs à la ligne portent sur

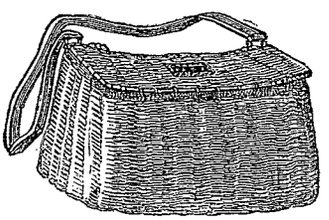


Fig. 53. — Panier de pêche.

leur dos, suspendu à une courroie de cuir verni. Le panier est bon, quoique embarrassant, parce que l'air y circule aisément, et parce qu'on peut tenir propre ce récipient en le lavant à grande eau toutes les fois qu'il en a besoin.

§ 2. *Le sac.* — Le sac (fig. 54) est préférable au panier; il renferme un plus grand nombre de compartiments et tient moins de place. On lui donne la forme d'une carnassière de chasse, seulement on le construit tout en toile forte, afin de le laver sans inconvénient, et le filet qui sert à placer le poisson se démonte par l'enlèvement

d'un simple lacet, et se lave également. On fera toujours bien de couvrir ce filet d'un recouvrement de toile, afin que, pendant les grandes chaleurs, le soleil n'atteigne pas le poisson. Dans le sac, comme dans le filet, il est tou-



Fig. 54. — Carnier de pêche.

jours utile de placer les poissons pris sur des herbes humides.

§ 3. *Le portefeuille.* — Le portefeuille du pêcheur (fig. 55), fait en forme de trousse en cuir ou en toile vernie,

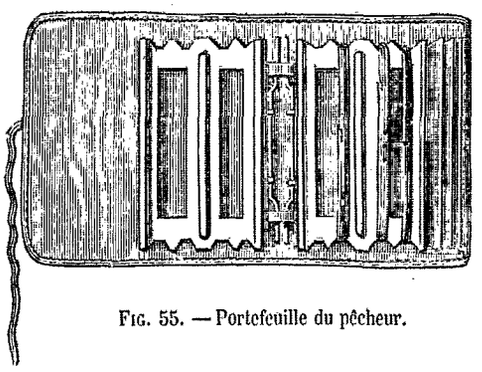


Fig. 55. — Portefeuille du pêcheur.

contient, enroulées sur des plioirs de différentes formes, des lignes diverses, des avancées plus ou moins fortes, plus ou moins compliquées, des allonges de ligne, etc.

§ 4. *Les plioirs.* — Le plus simple des plioirs se compose (fig. 56) d'un entre-nœud de roseau fendu en long et taillé obliquement à chaque extrémité. Sa cavité permet de placer les flottes que l'on peut laisser sur la ligne. A défaut de roseau ou de bambou, on fait choix d'une plan-

Fig. 56. — Plioir en roseau.



Fig. 57. — Plioir en planchette.

chette (fig. 57), aux deux extrémités de laquelle on pratique une entaille.

§ 5. *Dégorgeoir.* — Voici encore un des instruments qui ne doivent jamais quitter le panier ou le sac du pêcheur. Lorsqu'il a piqué un fort poisson au moyen d'un très-petit hameçon, — ce qui est, avons-nous dit, la manière la plus certaine de ne point voir sa proie se détacher, — il est impossible au pêcheur d'introduire les doigts assez avant dans la gueule de l'animal pour retirer l'hameçon. On emploie alors le dégorgeoir (fig 58), qui se compose d'une petite fourche de fer avec laquelle on suit l'avancée jusqu'à ce qu'on soit arrivé à l'hameçon : on tourne alors le dégorgeoir sur lui-même, et dans ce mouvement il dégage l'hameçon en déchirant les chairs, mais

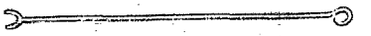


Fig. 58. — Dégorgeoir.

sans casser l'empile. On fait d'excellents dégorgeoirs avec les fourchettes en fil de fer des parapluies.

Lorsqu'on a affaire à des poissons de fortes dimensions, comme les saumons, les grosses truites des lacs, les brochets, qui ont la gueule garnie de dents extrêmement aiguës, il faut employer un autre outil pour aller rechercher l'hameçon au fond de ces gouffres si bien défendus. On emploie alors la pince (fig. 59) ou dégorgeoir en

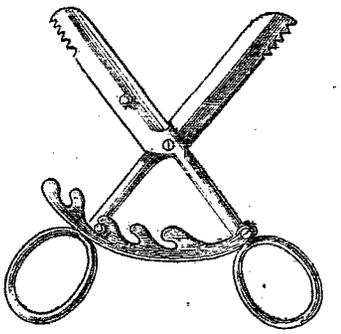


Fig. 59. — Pince à dégorger.

ciseaux. On en introduit les branches entre les mâchoires du poisson, on les ouvre et on les maintient écartées au moyen de la crémaillère courbe qui les unit. Cela fait, on peut employer le dégorgeoir ordinaire (fig. 58), pour aller chercher l'hameçon avec quelque sécurité.

§ 6. *Pierre à aiguiser.* — Il faut toujours placer dans le carnier une petite pierre à aiguiser, ou mieux une courte lime douce à demi usée, afin de pouvoir aviver la pointe des hameçons lorqu'elle est émoussée par des bois, des pierres, ou tout autre objet résistant auquel elle ne se heurte que trop souvent. Un pêcheur soigneux tâte très-souvent du doigt la pointe de ses hameçons : elle doit être toujours aiguë, vive et happante.

§ 7. *La serpette* (fig. 60) — s'attache au bout du

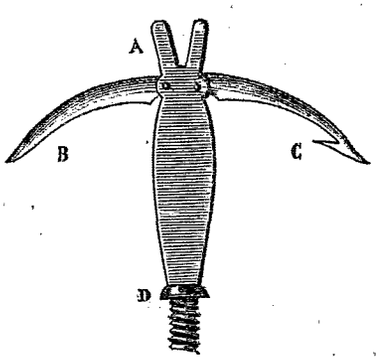


Fig. 60. — Serpette.

scion, ou à l'extrémité de la canne qui le précède, par la douille D. On s'en sert, soit pour arracher, avec C, l'herbe, la racine à laquelle est accroché l'hameçon, soit pour couper, avec B, la brindille sur laquelle la ligne s'est entortillée, soit enfin pour casser, avec la fourchette A, la branche qui gêne.

La suite à une prochaine livraison.

LE PONT D'ESPAGNE.

Voy. t. XII, 1844, p. 241.



Cascade supérieure du pont d'Espagne. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de Davanne.

Tous les buveurs d'eau qui fréquentaient Cauterets il y a une trentaine d'années ont dû connaître Laorenz. C'était le gars le mieux découplé, le chasseur le plus adroit, le guide le plus intrépide qu'il y eût à dix lieues à la ronde. Certaines gens ne l'aimaient pas beaucoup, parce qu'il ne savait pas le premier mot de la notice explicative que les guides ont l'habitude de réciter devant chaque site remarquable; mais les artistes le prenaient de préférence à tout autre, parce qu'il disait à sa manière l'histoire de tout ce qu'il montrait, et que sa manière de dire était infiniment plus pittoresque que le boniment de ses collègues. C'était surtout au pont d'Espagne qu'il donnait carrière à son éloquence. Il était né tout près, dans une petite cabane abritée par un pli de terrain et ombragée par des sapins au feuillage sombre : ses premiers regards s'étaient reposés sur la masse étincelante de la cascade; ses premiers pas avaient foulé la mousse qui revêt les roches grises d'un manteau de velours vert, et il n'était jamais à court de paroles enthousiastes pour vanter son cher pays. Que des contrebandiers y eussent échangé des

coups de fusil avec des douaniers, que des débris de guerrillas eussent à telle ou telle époque franchi la frontière et fussent arrivés jusque-là, il n'avait pas grand'chose à dire là-dessus. Mais si vous visitiez le pont d'Espagne par un temps couvert, Laorenz savait vous décrire, si vivement qu'il vous semblait le voir, l'effet d'un ciel d'azur au-dessus de ces rochers sauvages, et d'un soleil éblouissant qui changeait la cascade en nappe de cristal, et faisait des diamants de toutes les gouttes d'eau qu'elle suspendait aux brins d'herbes. Il peignait les rayons de soleil comme des flèches d'or, et le gazon comme un tapis d'émeraudes; et il s'animait et s'enivrait au souvenir des splendeurs dont il parlait. Si le ciel était pur, Laorenz vous laissait admirer la beauté radieuse du paysage; puis il disait : « C'est bien autre chose quand les grands nuages noirs roulent là-haut, comme pour vous enfermer entre les montagnes! quand la cascade est grise comme du plomb, et que son écume paraît encore plus blanche qu'aux beaux jours! quand les éclairs se croisent sur le ciel et semblent à chaque instant près de mettre le feu aux grands sapins qui agitent leurs branches desséchées, et qui claquent au vent avec un bruit sinistre! Les oiseaux se taisent, toutes les bêtes des bois s'enfuient effrayées; il se fait un grand silence, comme si les rochers, les arbres et les êtres vivants se taisaient pour écouter la voix du roi des montagnes, le tonnerre! Il vient, il rugit, et il n'y a que la cascade qui ait le droit de parler devant lui! C'est beau, tout cela! Cela ne ressemble pas au gai soleil et au vent d'été qui caresse les fleurs et les abeilles, mais c'est aussi beau. Et l'hiver, quand la neige met une robe blanche aux montagnes et aux sapins, quand les gouttes d'eau que la cascade sème autour d'elle se changent en givre qui brille au bout des rameaux, croyez-vous que le pont d'Espagne n'a pas sa beauté? et y a-t-il dans vos grandes villes quelque chose de préférable? »

La plupart des voyageurs approuvaient et admiraient; mais quelques-uns, esprits fâcheux comme il s'en rencontre partout, hochaient la tête et entreprenaient l'éloge de Paris, de ses monuments, de ses théâtres, de ses jardins, de ses environs, du parc de Saint-Cloud et des jets d'eau de Versailles. A force d'entendre parler de ces choses, qu'on venait, lui disait-on, visiter de tous les bouts du monde, Laorenz eut envie de les voir, lui aussi, ne fût-ce que pour s'assurer de la supériorité du pont d'Espagne sur toutes les merveilles accomplies par la main des hommes. A cela il y avait une difficulté : pour voyager il faut de l'argent, et Laorenz n'en avait guère. Depuis plusieurs années il entassait au fond d'un vieux bas ses profits de la saison d'été, et il était encore loin de la somme qu'il lui fallait pour réaliser un rêve caressé avec amour : abattre sa vieille cabane, la remplacer par une maison neuve plus grande et plus solide, et y installer, en qualité de ménagère, la brune Margarido, la meilleure fileuse du pays, la fille la plus active et la plus sage dont les yeux noirs eussent jamais brillé sous un capulet rouge. Prendre dans le vieux bas l'argent d'un voyage, c'était retarder d'un an au moins l'accomplissement de ses projets; mais puisque le monde est si grand et si beau, n'est-ce pas pour qu'on le parcoure et qu'on l'admire? Laorenz était fort perplexe : un secours inattendu lui arriva.

Ce secours, ce fut le facteur rural qui le lui apporta sous la forme d'une lettre de Paris. Cette lettre, qui venait de l'étude de maître Corniquet, notaire, apprenait à Laorenz la mort de Pierre Murets, son oncle et parrain, décédé huit jours auparavant dans son domicile de la rue de l'Estrapade, où il exerçait la profession de fruitier. Il léguait à son neveu et filleul Laorenz ses épargnes et son commerce de fruiterie.

Laorenz fit un petit paquet de ses plus beaux vêtements, accrocha le paquet au bout de son bâton, et partit pour Paris. La grande ville l'ahurit un peu; mais une ville où l'on arrive pour recueillir un héritage est toujours une belle ville. Il n'y eut pas de longues formalités à remplir pour le mettre en possession de son bien, et il se vit à la tête de quatre mille francs qui ne devaient rien à personne; sans compter qu'il ne tenait qu'à lui de rouvrir la boutique, dont la fermeture gênait fort les habitants de la rue de l'Estrapade, de la rue Tournefort et des autres rues du voisinage.

Laorenz y réfléchit. Pourquoi n'irait-il pas au pays épouser Margarido, et ne la ramènerait-il pas à Paris pour continuer avec elle le commerce de l'oncle Pierre? A la vérité, on étouffait un peu dans les vieilles rues de Paris; on n'y respirait rien qui rappelât les senteurs des sapins que le vent promenait sur la montagne, en y mêlant çà et là une bouffée de serpolet ou de jonquille, et l'arrière-boutique où Laorenz dormait d'un lourd sommeil dans le lit de son parrain était bien étroite et bien sombre, et ne ressemblait guère à la maisonnette rêvée près du pont d'Espagne. Mais on ferait fortune à Paris, et dans dix ou quinze ans, si le cœur vous en disait, on pourrait retourner au pays et y vivre comme des bourgeois. Dix ou quinze ans, c'est bientôt passé! Et Laorenz résolut de partir le lendemain pour Cauterets, et de voir ce qu'en dirait Margarido. Ayant ainsi pris une décision, il se demandait ce qu'il allait faire de sa dernière journée, lorsqu'il aperçut des affiches jaunes collées sur un mur. Plusieurs personnes s'étaient arrêtées pour les lire. Laorenz s'arrêta aussi, et comme il ne savait pas lire, il demanda ce qu'elles disaient, et apprit qu'elles annonçaient pour le jour même les fêtes de Saint-Cloud. Laorenz partit pour Saint-Cloud.

Le parc et la Seine lui plurent; c'étaient de vrais arbres et de véritable eau; et comme il regardait cette eau couler, il entendit des promeneurs dire en passant près de lui : « A présent, allons voir la cascade. »

La cascade! ce mot lui fit dresser l'oreille, et il suivit les promeneurs pour voir la cascade, lui aussi. Une cascade, avec des rochers moussus, de hauts sapins noirs qui se dressent sur le ciel bleu, et le frais mugissement de l'écume qui rejaillit... Il arriva. « Voilà la cascade », dit quelqu'un. Laorenz regarda. Des statues, des arbres taillés, de l'eau qui tombe du haut d'un grand escalier : c'est tout! Laorenz eut comme un vertige : il ferma les yeux pour revoir par le souvenir son cher pont d'Espagne. A ce moment une main lui frappa sur le bras, et une voix joyeuse l'appela.

— Eh! Laorenz! comme vous voilà loin du pays! On dirait que vous vous trouvez là tout exprès pour me conter les nouvelles. La mère Madelon, la vieille fileuse, est-elle encore en vie? Martin et Suzette sont-ils mariés? A-t-on bâti des maisons neuves au bout de la Grand'rue? Le père Jacques a-t-il fait fortune en louant ses ânes aux étrangers?

Laorenz regardait la personne qui lui parlait, et cherchait à la reconnaître. Il avait vu quelque part cette figure-là; mais où, et dans quel costume? Ce n'était certainement pas avec cette robe, ce châle et ce petit chapeau de paille surmonté d'une grosse rose rouge. La jeune fille éclata de rire.

— Vous ne me reconnaissez pas? Marie, la petite Marie, qui gardait les chèvres au bord de la route, en avant de Cauterets! Une dame de Paris m'a emmenée, il y a cinq ans, comme bonne d'enfants, et j'ai fait du chemin depuis ce temps-là : je suis à présent femme de chambre, et je gagne de bons gages, sans compter les petits profits. J'ai congé toute la journée aujourd'hui; je vais vous prome-

ner partout, si vous voulez. Comment se porte Margarido? Elle devrait venir, elle aussi; je lui trouverais une bonne place.

L'idée de voir Margarido échanger son capulet contre un petit chapeau orné de roses fit bondir Laorenz. Sans jeter un dernier regard à la cascade de Saint-Cloud, sans écouter Marie qui le rappelait, il se mit à courir comme un fou et reprit le chemin de Paris. Il alla droit chez le notaire.

— Monsieur le notaire, dit-il, je désirerais vendre ma boutique de fruitier.

— Tout de suite, si vous voulez, mon garçon : vous aurez dix acheteurs pour un.

Le lendemain, Laorenz partait pour Cauterets, comme il l'avait décidé; mais il n'allait pas chercher Margarido pour la ramener à Paris. Il emportait l'argent de son héritage, qui, joint au produit de la vente de sa fruiterie, le mettait à même de devenir, dans son pays, un riche propriétaire.

Et maintenant, sur l'emplacement de l'ancienne cabane de Laorenz s'élève une maison blanche accompagnée d'une bergerie. Laorenz, trop vieux pour servir de guide aux voyageurs, va tous les jours s'asseoir près du pont, à l'endroit d'où l'on voit le mieux tomber et rejaillir les eaux de la cascade. C'est là qu'il se repose, c'est là qu'il reçoit ses bergers, qui viennent lui rendre compte de l'état de ses troupeaux ou de la récolte de leur laine; car Laorenz s'est fait éleveur de moutons, et il trouve que ce métier-là, qui se fait, comme il dit, directement sous l'œil du bon Dieu, vaut mieux que les métiers qu'on exerce dans une petite rue de grande ville. Il aime toujours à causer, et offre volontiers un verre de vin ou une tasse de lait doux aux voyageurs que son fils, un des meilleurs guides de Cauterets, amène à la cascade du pont d'Espagne. Et Margarido, en cheveux blancs, dont les yeux noirs brillent toujours sous le capulet rouge, file au soleil, sur le seuil de sa porte, la laine de ses moutons, et écoute en souriant son vieux mari qui raconte son histoire aux étrangers, et qui ne manque jamais d'ajouter en manière de conclusion :

— Voyez-vous, il y a certainement beaucoup de belles choses dans le monde, quoiqu'elles ne soient pas toutes belles de la même manière; mais le plus beau pays, c'est toujours celui où l'on est né.

LE LIVRE DE CRANTOR.

« C'était un petit livre charmant, un livre d'or, qu'il fallait apprendre mot pour mot, plein de substance exquise, où la sagesse était encore parée de grâce attique et platonicienne. On le lisait dans ses propres peines, on le copiait pour ses amis affligés, on y puisait chaque fois qu'on avait soi-même le devoir de consoler.

» Comme l'ouvrage de Crantor résumait tout ce que la sagesse grecque avait produit de plus salutaire, qu'il avait pour ainsi dire capté en un réservoir commun et accessible les sources diverses descendues de toutes les hauteurs philosophiques, il devint une sorte de fontaine publique où l'antiquité allait sans cesse soulager ses douleurs. » (1)

Quel livre désirable! Qui ne voudrait le posséder? Hélas! il est perdu, comme tant d'autres chefs-d'œuvre grecs. On nous dit bien que tous les moralistes, « tous les consolateurs de l'antiquité, Cicéron, Plutarque, Sénèque, et d'autres encore, s'en sont servis et l'ont fait connaître argument par argument, et comme par feuillets détachés, à la postérité. » Mais le détail, les fragments, ne sont jamais de même effet que l'ensemble. Supposez Montaigne perdu : y aurait-il compensation dans les citations, extraits, raisonnements qu'on en aurait tirés? Non. Il sera toujours très-naturel de rêver du livre de Crantor et de le regretter.

Qui était ce Crantor? Diogène de Laërte nous apprend qu'il était né à Soles (aujourd'hui *Metzlu*) en Cilicie, et que, déjà très-estimé dans sa patrie, il vint continuer l'étude de la philosophie à Athènes sous la direction de Xénocrate de Chalcédoine, élève de Platon (environ de 300 à 325 av. J.-C.); il suivit aussi les leçons de Polémon. Il avait beaucoup écrit, et entre autres choses des Commentaires qui n'avaient pas moins de « trente mille lignes. » Il passait pour avoir une grande originalité de langage, ce qui permet de supposer que le style de son livre devait avoir aussi un caractère particulier propre à faire impression sur les lecteurs.

(1) Martha.

RAGOT.

On dit quelquefois d'un récit ou d'une anecdote ridicule : « C'est un ragot. » Il paraît possible que ce mot vienne du nom d'un comédien de foire; on peut du moins le présumer d'après un vieux recueil de mauvaises plaisanteries intitulé : « Le grand regret et complainte du » pieux et vaillant capitaine Ragot, très-scientifique en » l'art de parfaite belistrerie, et les ruses et finesses de » Ragot. » (Édité par Noël du Fail.)

LES CARTOUCHES DE CAFÉ.

Les ravages de jour en jour plus effrayants produits par l'abus des liqueurs fortes ont donné l'idée à plusieurs savants, depuis quelques années, de chercher à composer une boisson nouvelle qui puisse avantageusement remplacer l'alcool autant par son goût agréable, par une grande facilité de préparation, que par ses qualités hygiéniques. On vient de découvrir un nouveau procédé pour préparer le café, qui fera certainement répandre davantage l'usage de ce produit, et qui doit faire substituer aux liqueurs fortes, véritables poisons, une boisson salubre, tonique, excellente et très-économique. Le café, on le sait, est un stimulant énergique, qui possède tous les avantages des boissons spiritueuses sans avoir aucun de leurs inconvénients; souvent même le café est préférable au vin.

Les personnes très-nerveuses, chez lesquelles la sensibilité est exaltée, tous les individus atteints de quelque inflammation aiguë ou chronique, doivent, il est vrai, s'abstenir de cette boisson. Mais les gens qui ont un excès d'embonpoint, les tempéraments pituiteux, les personnes sédentaires et phlegmatiques, n'ont qu'à se louer généralement de son usage. L'invention nouvelle, en permettant de préparer rapidement le café à toute heure du jour, sera donc utile à un grand nombre de personnes, surtout en été. Mais avant d'entrer dans des détails explicatifs, il est nécessaire de dire en quelques mots quels sont les moyens ordinaires employés actuellement pour préparer la liqueur dont nous parlons.

Il y a trois manières de faire le café : par infiltration, par infusion ou par coction. La méthode de l'infiltration est la plus répandue : elle ne donne pourtant pas toujours de bon café. Si l'eau bouillante est versée lentement sur le café en poudre, ou si le liquide ne passe pas lentement, les gouttes sont baignées dans une grande quantité d'air, et l'oxygène altère les principes aromatiques du café. En outre, l'eau bouillante ne dissout, dans ces conditions, que 10 pour 100 au plus, au lieu de 20 pour 100

de matière soluble, et la perte s'élève à 12 pour 100 en moyenne.

La méthode par infusion consiste à faire bouillir l'eau d'abord ; on y projette ensuite l'infusion en poudre, et on retire du feu le vase, qu'on laisse reposer dix minutes. Le café qu'on obtient de cette manière est léger, mais très-parfumé.

La coction est surtout usitée en Orient; elle donne un café excellent. Quand on a pulvérisé les grains, on les jette dans l'eau froide et l'on chauffe le mélange jusqu'aux premiers indices de l'ébullition. On boit alors, avec l'eau, le café en suspension dans le liquide. C'est ainsi que procèdent les Turcs. Ce peuple, comme on sait, est grand amateur de cette boisson; chacun prend beaucoup de soin pour sa préparation. Un Turc a l'habitude de boire le café plusieurs fois par jour ; dans toutes les bonnes maisons, l'*ibrik* (espèce de coquemar en cuivre étamé) est ordinairement devant le feu, et l'on considère comme une grande incivilité de ne pas présenter le café aux visiteurs. On le prend toujours extrêmement chaud et très-fort, en y ajoutant quelquefois une goutte d'essence d'ambre, quelques clous de girofle et un peu d'anis des Indes. Les Turcs n'emploient pas, comme nous, le moulin pour réduire le café en poudre; ils le pilent dans des mortiers de bois et avec des pilons de même nature. Lorsque ces instruments ont longtemps servi à cet usage et qu'ils sont imprégnés des principes huileux et odorants, on en fait beaucoup de cas, et ils sont vendus fort cher. Le café ainsi pilé est, dit-on, beaucoup meilleur : les notabilités gastronomiques, Brillat-Savarin entre autres, ont proclamé l'excellence et la supériorité de cette méthode.

Il existe encore un procédé qui tient à la fois de l'infusion et de la coction : il a l'avantage de débarrasser la tasse de la poudre en suspension, et qui est desagréable quand on n'en n'a pas l'habitude. On prend la proportion d'eau et de café que l'on emploie ordinairement : 15 grammes de café doivent donner deux tasses de force moyenne. Les grains sont moulus au moment seulement d'être utilisés : les gourmets considèrent cette recommandation comme très-importante. On fait deux parts de la poudre. Les trois quarts du tout sont immédiatement jetés dans de l'eau froide que l'on porte à l'ébullition. On laisse bouillir dix minutes, puis on jette le dernier quart et l'on retire aussitôt du feu. On couvre et on laisse reposer pendant cinq ou six minutes. Le café est prêt. On peut passer rapidement le liquide à travers un filtre ou un linge pour lui enlever la petite quantité de poudre restée en suspension. Le café ainsi préparé doit présenter une coloration brune, mais jamais noire; il est trouble comme du chocolat étendu d'eau. Ce trouble ne provient pas du peu de café qui resterait en suspension, mais d'une matière grasse, analogue au beurre, dont le café en grain contient environ 12 pour 100 de son poids. « Tel nous paraît être, dit M. H. de Parville, le meilleur procédé pour obtenir du café constamment bon et parfumé. »

La préparation nouvelle est fondée sur la méthode orientale, sur la coction. On doit se bien garder de perdre la poudre de café. Une infusion bien faite de café torréfié contient par litre 9 grammes de substance azotée; de plus, le marc, que l'on considère comme un résidu sans valeur, renferme une proportion notable de principes nutritifs. Il suffit, pour utiliser sans perte la graine du caféier, de la moudre, comme le grain de blé ou comme le cacao, en farine impalpable.

L'importation du café, qui était en 1830 de 9 200 000 kilogrammes, a atteint, en 1862, le chiffre énorme, aujourd'hui dépassé, de 30 000 000 de kilogrammes. Cette quantité correspond à 24 000 000 de kilogrammes de café torréfié. Nous avons dit que, par infusion, on extrayait du café seulement 20 pour 100 des substances qui constituent la graine; on rejette donc, sous le nom de marc, 80 pour 100 de matière. En défalquant 34 pour 100 pour la cellulose, c'est-à-dire pour la portion du marc réfractaire aux sucs digestifs, il reste 46 pour 100 de substance alibile absolument perdue, soit près de la moitié, ou plus de 10 000 000 de kilogrammes, pour la France seule. Il est évident que ce résidu, comparé aux parties entraînées par l'infusion, n'a pas, à poids égal, une valeur identique, mais il renferme cependant des principes nutritifs qui ne sont point à dédaigner. De là l'idée d'employer, pour la préparation populaire dont nous parlons, toute la graine du café.

Voici maintenant l'application :

Le café, une fois torréfié, est soumis à l'action d'une meule verticale très-puissante tournant avec lenteur pour éviter l'élévation de la température. La graine est de cette façon réduite en farine impalpable. Cette farine, légèrement humectée et additionnée de deux fois son poids de poudre de marc, est placée sous une presse qui donne au mélange une consistance solide et la forme d'une tablette de chocolat.

On porte cette plaque à l'étuve pour lui enlever le peu d'humidité qui lui reste, puis on l'entoure d'une feuille métallique pour éviter sa détérioration. Chaque plaque se compose de cinq tablettes correspondant chacune à une ration (10 gr. café, 20 gr. sucre). Une tablette, jetée dans de l'eau chaude, s'y délite facilement; on remue, et l'on a du café qui ne le cède en rien au café consommé journellement. La présence de la poudre n'a rien de désagréable, et on s'y habitue vite : du reste, on peut filtrer.

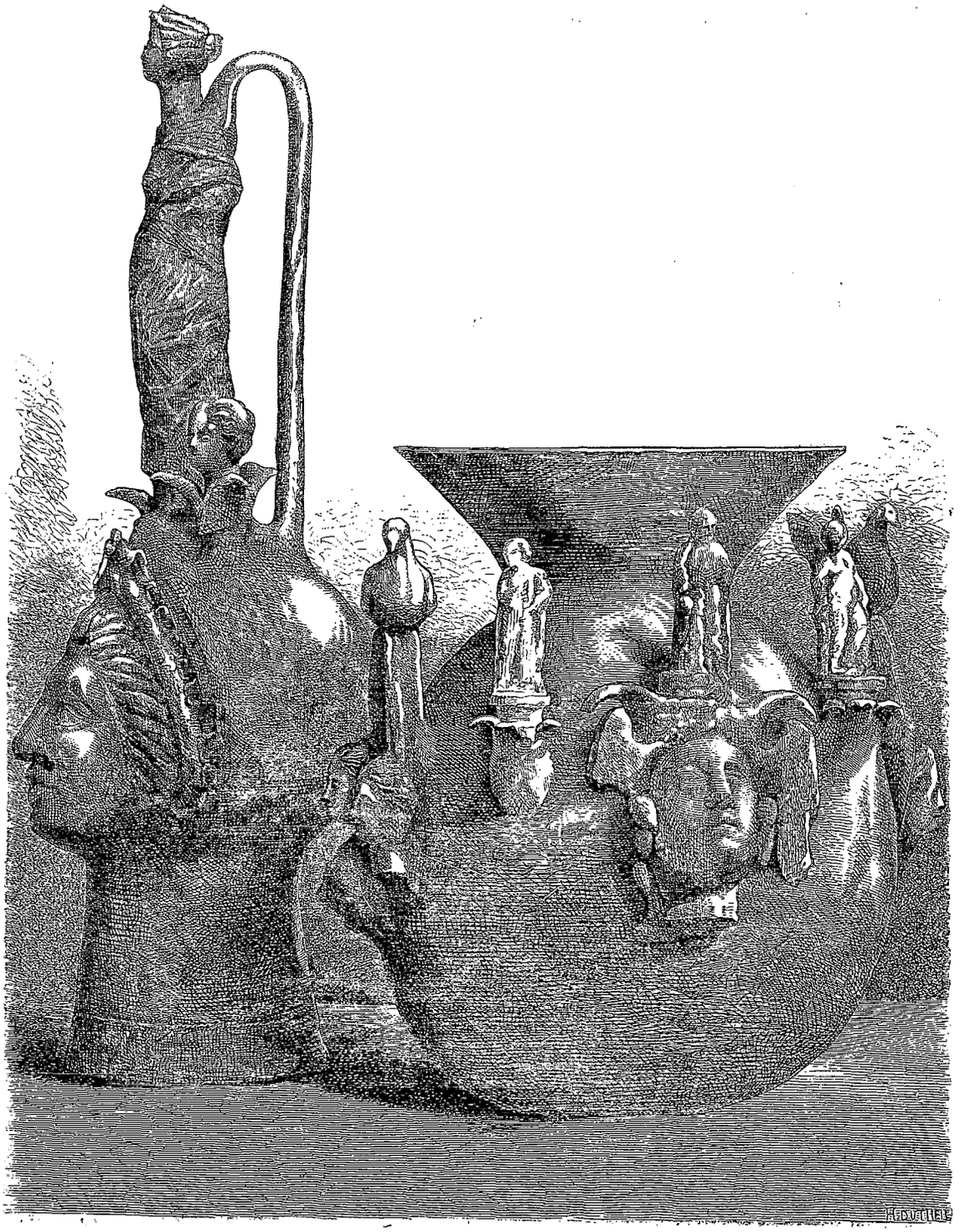
On a fait fabriquer de petites cartouches en carton doublé d'une feuille métallique. Ces petits cylindres mesurent environ 5 centimètres de hauteur et 10 de circonférence. Chacun d'eux représente une ration : on jette le contenu dans l'eau, et le café est préparé.

Nous n'insisterons pas sur la commodité et le bas prix de cette préparation : en un clin d'œil on peut se préparer une tasse de café. Les tablettes peuvent facilement s'emporter en voyage, et, dans quelque lieu que l'on se trouve, si l'on peut faire chauffer de l'eau, l'on est sûr de boire un café aussi bon, aussi bien fait que celui que l'on a l'habitude de déguster chaque jour. Pour l'armée, cette invention peut avoir des résultats encore meilleurs, car elle supprime l'usage du moulin à café, et fait gagner ainsi un temps précieux. Or, l'on sait combien l'heure du café nous a été fatale pendant la dernière guerre.

VASES A RELIEFS DE L'ITALIE MÉRIDIONALE.

Quand les collections du marquis Campana, peu après leur acquisition, furent exposées pour la première fois au palais de l'Industrie, en 1862, une des séries qui frappèrent le plus vivement l'attention des artistes, des antiquaires et du public tout entier, fut celle des figurines et des vases à reliefs en terre cuite. L'admiration s'accrut encore, s'il est possible, quand cette collection, sans rivale dans les musées de l'Europe, eut été transportée au Louvre et disposée dans les deux salles occupées précédemment par les bijoux, les faïences et les émaux, et qui conduisent de l'escalier de Henri II au vestibule circulaire qui précède la galerie d'Apollon. Ces salles renferment aujourd'hui les tableaux de la galerie léguée au Musée par feu M. Lacaze. Pour leur faire place, les terres cuites ont été dispersées en plusieurs endroits éloignés les uns des autres, et une partie demeure sans asile sur les paliers de l'esca-

lier encore inachevé du nouveau Louvre. On ne saurait trop regretter, quel que soit le mérite des peintures exposées et le plaisir que le public paraît y trouver, la destruction de l'ensemble si bien ordonné qu'elles ont remplacé. L'aspect seul en était imposant, et donnait, dès l'entrée, l'idée d'un musée incomparable : des sarcophages sur lesquels la figure du personnage défunt est étendue comme sur un lit de repos, et de grandes statues debout, entourées de ces grandes urnes rouges à reliefs moulés et imprimés, qui viennent des nécropoles des anciennes cités étrusques; autour des salles, dans les armoires et les vitrines, ces milliers de figurines, de bas-reliefs, d'or-



Musée du Louvre. — Vases à reliefs de l'Italie méridionale. — Dessin de Sellier.

nements de frise, d'antéfixes, de masques, de vases appartenant à tous les temps de l'art grec, étrusque et romain; les uns d'une délicatesse de travail, d'une grâce achevée, qui les rendent dignes d'être mis à côté des œuvres les plus pures de la sculpture antique; les autres ébauchés avec une liberté, une vivacité, une souplesse, qui font entrer, pour ainsi dire, dans la familiarité du génie des Grecs et aident à comprendre les chefs-d'œuvre de leur statuaire. Dans l'armoire principale de la première salle, on voyait, comme dans une place d'honneur (et c'est encore ainsi qu'ils sont exposés dans la salle des terres cuites de la galerie du bord de l'eau), de grands vases de

formes très-diverses et très-étranges, dont celui qui est ici représenté offre un spécimen. Ces vases sont encore, pour les antiquaires, des énigmes mal résolues.

La suite à une autre livraison.

A PROPOS DU DRAINAGE.

Le mot *drainage* est anglais, et l'on croit généralement que le procédé qu'il désigne est d'origine anglaise, en quoi l'on se trompe : les Anglais ont eu le mérite de très-bien l'appliquer, mais ils ne l'ont pas inventé.

Le drainage n'est pas d'ailleurs d'invention aussi moderne qu'on le croit; il se pratiquait en France au temps de Henri IV, nous le verrons tout à l'heure; mais sous Louis XIV, nos plus habiles cultivateurs français, persécutés pour leurs opinions religieuses (la plupart étaient protestants, comme Olivier de Serres, Bernard Palissy), se réfugièrent en Angleterre et donnèrent à ce pays un de ses meilleurs éléments de prospérité, *le gentilhomme fermier*. Or, ces gens-là connaissaient parfaitement le moyen d'enlever à leurs champs l'excès d'humidité. Ils n'avaient pas, il est vrai, recours à des tuyaux; leur procédé était plus simple : ils creusaient çà et là, dans leurs terres trop humides, des fossés profonds d'au moins quatre pieds, les remplissaient, à un pied et demi de hauteur environ, de gros cailloux ou même de brindilles, puis finissaient de les remplir avec de la terre. Cailloux et brindilles faisaient, dans ce drainage, office de tuyaux, livrant très-bien passage à l'eau qui s'égouttait du sol. Tous ces canaux souterrains se réunissaient en un même point, d'où l'eau qu'ils amenaient était conduite à quelque bétoire ou bien à la rivière, s'il s'en trouvait une dans le voisinage.

On avait recours quelquefois à un procédé encore plus simple et plus économique. Au lieu de cailloux ou de branches, on jetait un lit de paille au fond des fossés, et cette paille, recouverte de terre, durait, dit-on, cent ans sans qu'il fut besoin de la renouveler.

« Je suis témoin oculaire, dit Olivier de Serres, de certaine paille trouvée saine et entière au milieu d'une vieille masure, et si marquoit la muraille être ouvrage de plusieurs siècles. Par quoi, sans scrupule, servez-vous-en, à la charge qu'étant pourrie au bout de cent ans, ceux qui viendront après la renouvelleront, si bon leur semble. »

Le même Olivier de Serres, au chapitre premier du second *lieu* de son *Théâtre d'agriculture*, indique avec soin, et dans le détail, la manière dont on doit disposer ladite paille au fond des fossés de dessèchement.

Mais écoutez ce simple préambule placé par l'illustre agronome, il y a bientôt trois siècles, en tête de son chapitre sur ce que nous appellerions aujourd'hui *drainage* :

« Pour décharger les terres des eaux nuisibles, le plus commun remède est qu'on les vide par fossés ouverts, principalement ès plaines et lieux bas; servant aussi ces fossés à clore les possessions. On fossoyera donc les terres à l'entour, donnant telle largeur et telle profondeur aux fossés qu'ils soyent propres à ces deux usages. On les nettoyera une fois de deux en deux ans, peu de temps avant l'ensemencement des terres, dans lesquelles sera jetée la graisse qu'on prendra au fond des fossés, pour servir d'autant d'amendement. Mais s'il avient que le champ soit par le dedans occupé de fontaines et sources souterraines croupissantes, les seuls fossés aux bords des terres ne suffisant ainsi, sera besoin d'autre remède plus particulier, comme sera montré, pour décharger le milieu de la terre de ces incommodités. Et d'autant que le vice du trop d'eau excède en malice celui des ombrages et celui des pierres, ainsi qu'a été dit, plus qu'à ceux-ci faut-il aussi employer de labeur pour y remédier, dont finalement le profit, pour récompense, en soit plus grand, que de nulle autre réparation qu'on puisse faire à la terre, tant fructueuse est celle qui la dépêtre de ces eaux malignes, car non-seulement par là les terres trop humides sont amendées, mais les marécages et palus sont convertis en exquis labourages.

» Les exemples nous servent de bons maîtres à faire nos besognes; qui est le ménager, considérant les beaux blés que produisent les étangs desséchés, qui ne désire, par émulation, d'imiter tel profitable ménage? La cause de cela provient de l'eau qui a engardé la terre, étant sous elle, de travailler aucunement de plusieurs années, au bout desquelles se trouvant reposée, et par telle oisiveté avoir fait amas de fertilité, la rapporte avec admiration et profit. Et combien plus d'espérance aurez-vous de celle-ci qui, par l'antique importunité des sources, n'a jamais rien pu faire, dont vous la trouverez toute neuve et remplie de graisse, par telle découverte? Outre lequel revenu, l'apparence est grande que des eaux nuisibles, éparses par-ci par-là en votre terre, ramassées en un lieu, s'en pourra former une source de fontaine selon les lieux, tellement grande et abondante en eau qu'elle suffira pour l'arrosement des prairies que ferez à telle occasion au-dessous des quartiers desséchés, voire pour y dresser des moulins, si l'assiette et autres qualités requises y sont favorables. »

Voilà, vous le voyez, un vrai *maître des eaux;* son art est de les enlever des lieux où elles sont nuisibles par leur stagnation, pour les porter aux lieux où elles auront à faire quelque chose d'utile par leur circulation. Le rôle de l'eau était donc parfaitement compris des gentilshommes fermiers il y a trois siècles, et ils n'eussent pas failli à la tâche qu'ils avaient entrevue d'en faire un de nos éléments de prospérité, si, par suite des persécutions, un grand nombre de nos agriculteurs les plus éminents n'avaient point passé, comme nos principaux industriels, en Angleterre, en Prusse, en Hollande, en Amérique, en Danemark et partout.

UN ORAGE A ROUEN EN 1683.

Grâce à l'habitude prise de nos jours d'enregistrer dans toutes les grandes villes les phénomènes météorologiques, nos descendants pourront retrouver trace des vicissitudes atmosphériques auxquelles nous aurons été soumis; mais il en est tout autrement pour nous lorsque nous voulons savoir quel fut de ce côté le partage exact des générations qui nous ont précédés. A peine retrouve-t-on çà et là quelque témoignage des plus terribles orages. En voici un cependant qui causa en Normandie de tels désastres et une telle terreur que, pour en conserver la mémoire, deux témoins oculaires en firent imprimer le détail, l'un en prose et l'autre en vers, du moins pour ce qui concerne Rouen, qu'ils habitaient tous les deux.

Le premier de ces ouvrages est intitulé : *Relation des désordres arrivés en la ville et faubourgs de Rouen et lieux adjacents, par le tonnerre, les vents et la grêle, le 24 juin 1683.* Cette *Relation* très-curieuse vient d'être réimprimée par la Société des bibliophiles normands.

Quant au récit en vers, nous en parlerons tout à l'heure. Résumons d'abord en quelques lignes les faits exposés dans la *Relation* en prose :

Le vendredi 24 juin, vers les cinq heures du soir, le ciel était couvert de gros nuages noirs, mais l'orage n'éclata qu'entre six et sept heures. La pluie, le vent, la

grêle, les éclairs et le tonnerre, jetèrent la ville dans une indicible épouvante. Il y avait de quoi. En une demi-heure voici ce qui arriva : Les trois tourelles du portail de la cathédrale, une partie des voûtes et les orgues de la même église, furent renversées. La toiture de Saint-Ouen fut presque enlevée; la jolie pyramide qui surmontait la tour Saint-André (que l'on voit encore dans le petit square de ce nom) fut emportée. Il en fut de même de la flèche qui s'élevait au-dessus de la tour Saint-Laurent, et qui existe encore. A Saint-Michel, également la flèche est emportée, et, en tombant, écrase une maison.

Les vitrages de l'église Saint-Lô sont brisés; le clocher de Saint-Vivien lui-même, quoique solide, est fortement endommagé, tant était terrible la fureur du vent et de la tempête. La grêle, qui mit deux jours à fondre (à la Saint-Jean), était grosse comme des œufs de poule.

L'église Saint-Gervais eut sa couverture effondrée et emportée. De vieux noyers, dans le cimetière, furent déracinés et brisés; les jardins maraîchers de la vallée de Darnétal furent inondés et leurs récoltes perdues; plusieurs mariniers sur la Seine furent emportés et noyés dans leurs barques.

Les récoltes étaient détruites dans tous les environs; la plupart des maisons avaient perdu leur toiture, leurs fenêtres et leurs vitres.

Voilà ce qu'on peut voir dans la fameuse relation en prose dont nous avons parlé.

Mais quatre ans plus tard, un poëte rouennais, Pierre de Lamarre de Durescu, imprimait un éloge en vers de la ville, dans lequel il n'oublia pas de rappeler ce désastre :

L'autre jour, dans Rouen que n'arriva-t-il pas?
On vit de beaux clochers abattus du tonnerre,
Et ces orgues sans prix brisés comme du verre.
. . . . . .
On y remarque encor les pitoyables restes
D'une voûte comprise en ces débris funestes
Que causèrent la foudre, et la grêle, et le vent;
Si bien qu'on ne voyoit, dans ce cruel moment
Que des maisons sans toit, des poutres renversées.
Des jardins tout perdus et des vitres cassées.
Ceux que cette tempête avoit surpris sur l'eau
Eurent lors, presque tous, la Seine pour tombeau;
Et plusieurs, ne sachant où trouver un asile,
Crurent que c'étoit fait et d'eux et de la ville.
Les blés même et les fruits ne furent pas exempts,
Par tous les environs, de la fureur du temps
. . . . . .

Les Rouennais de 1683 crurent un moment à la fin du monde. Mais dès le lendemain le soleil avait recommencé à luire. L'effroi se calma; les citoyens se mirent à réparer leurs maisons. Les voûtes des églises se reconstruisirent, ainsi que l'orgue de la cathédrale; seulement les clochers restèrent sans leur pyramide. Isolés comme ils le sont aujourd'hui, ceux de Saint-André et de Saint-Laurent n'en sont peut-être que d'un plus joli effet.

UNE FLOTTE SAUVÉE PAR UN GRILLON.

En l'année 1541, l'amiral Cabeça de Vaca, qui s'était illustré à la Floride sous les ordres de Pamfilo Narvaes, commandait une expédition composée de cinq navires pour aller explorer les rives encore peu connues baignées par les eaux du fleuve de la Plata. Arrivé au delà des îles du Cap-Vert, voici ce qui lui advint, d'après son propre récit : « Nous passâmes la ligne équinoxiale; après un certain temps, le commandant s'informa de la quantité d'eau que portait le vaisseau amiral. De cent tonneaux qu'on avait chargés on n'en trouva plus que trois qui devaient servir à quatre cents hommes et à trente chevaux. Le gouverneur ordonna de prendre terre : on fut trois jours à la chercher. Le quatrième, une heure avant le coucher du soleil, il arriva une aventure surprenante et comme il n'est pas hors de saison d'en parler. Les bâtiments étant sur le point de toucher sur des rochers très-élevés, sans que personne de l'équipage s'en fût aperçu, un grillon qui avait été apporté dans le navire par un soldat malade qui voulait entendre le chant de cet insecte, se mit tout à coup à chanter. Deux mois et demi s'étaient écoulés depuis que nous étions en mer, et nous ne l'avions pas entendu, ce qui contrariait beaucoup celui qui l'avait apporté. Dès que ce petit animal sentit la terre, il recommença son chant. Cette musique inattendue excita l'attention de l'équipage, qui découvrit les rochers qui n'étaient plus qu'à une portée d'arquebuse. Aussitôt l'on cria de jeter les ancres, car nous allions droit sur des écueils; on le fit à l'instant, ce qui nous empêcha de couler à fond. Il est certain que si le grillon n'avait pas chanté nous aurions tous péri, les quatre cents hommes et les trente chevaux, et c'est par un miracle de Dieu en notre faveur que cet insecte se trouva avec nous. Depuis lors, pendant plus de cent lieues que nous fîmes le long des côtes, toute la nuit le grillon répétait sa chanson. » (1)

LES MONOCLES.

Le microscope n'intéresse jamais davantage que lorsqu'il permet de sonder l'organisme des êtres vivants et de connaître quelques-uns des ressorts de la vie. C'est ainsi que l'expérience du cours du sang chez la grenouille excite toujours un grand intérêt : on soumet, comme on sait, à l'examen microscopique, la légère membrane qui rattache les doigts d'une des pattes de ce batracien, et qui présente assez de transparence pour que la lumière puisse filtrer au travers. On voit alors, sous le microscope, le sang jaillir dans les vaisseaux avec une merveilleuse activité.

Mais si, au lieu d'observer un point de l organisme, il était possible de contempler ainsi un être entier; si l'enveloppe de ce dernier était assez diaphane pour permettre d'assister au jeu de tous les organes, aux battements du cœur, aux mouvements des intestins, aux tractions des muscles, assurément un pareil spectacle serait plus curieux encore que celui des quelques vaisseaux de la patte de grenouille.

Toute la question se résume à trouver un être assez transparent pour que l'œil le traverse facilement, assez compliqué de structure pour que son étude offre un intérêt d'analogie avec la nôtre, assez petit enfin pour qu'il puisse tenir en entier dans le champ du microscope. C'est dans la classe des crustacés que se trouvent les curieux animaux qui réunissent ces conditions.

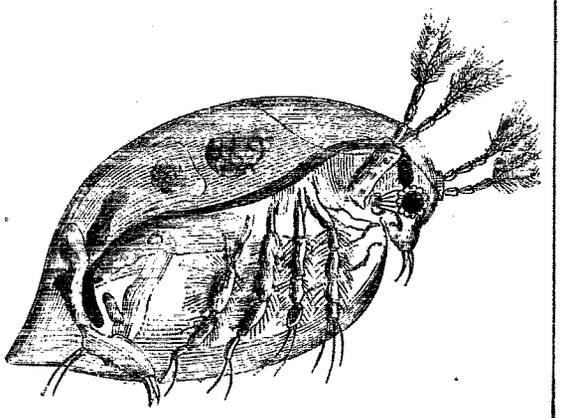
La plus petite mare d'eau stagnante ne peut manquer, pourvu qu'elle soit un peu riche en végétaux aquatiques, d'en renfermer un grand nombre. On voit des points qui se déplacent rapidement çà et là par petits bonds saccadés, et qui fourmillent à certaines places au point d'obscurcir le liquide. Ce sont là les êtres que nous cherchons, et qui s'appellent les Daphnies et les Cyclopes.

D'une taille si petite qu'ils échappent presque à la vue, ces crustacés appartiennent à l'ordre des branchiopodes, c'est-à-dire de ceux qui possèdent des pattes munies de branchies respiratoires. Ils n'ont qu'un seul œil au milieu du front, ce qui leur a valu le nom générique de Monocles, par lequel on les désigne souvent.

Le Daphnie, que Swammerdam baptisa, en le décou-

(1) Voy. *Commentaire d'Alvar Nuñez Cabeça de Vaca.* Valladolid, 1555, dans la Collection de Ternaux-Compans 1 vol in-8.

vrant, « la petite puce aquatique arborescente », est un animal d'un millimètre et demi. Son corps est enfermé entre les deux valves ovoïdes d'une carapace transparente qui ressemble assez à des ailes de verre attachées dans le



Monocles. — Le Daphnie.

dos et légèrement ouvertes par devant. Un prolongement supérieur des valves forme une sorte de capuchon recouvrant la tête. Deux bras offrant l'image d'arbustes finement ramifiés excitent particulièrement l'admiration du naturaliste : c'est, en effet, à l'aide de ces curieux appendices que le Daphnie exécute dans l'eau les évolutions les plus compliquées.

La transparence de la cuirasse permet à l'œil armé du microscope de contempler l'anatomie complète de ce crustacé et d'assister au jeu de tous les organes en activité. L'attention est tout d'abord attirée par une petite vésicule ovoïde dont les pulsations se renouvellent trois cents fois par minute. C'est là le cœur du Daphnie ; c'est le centre de circulation et d'activité vitale de ce petit être. La prévoyante nature a toujours placé cet organe essentiel à l'endroit le mieux garanti du corps de chaque animal. Ainsi, chez le Daphnie, le cœur se trouve dans le dos et près des fortes attaches de la cuirasse, c'est-à-dire au point le mieux abrité.

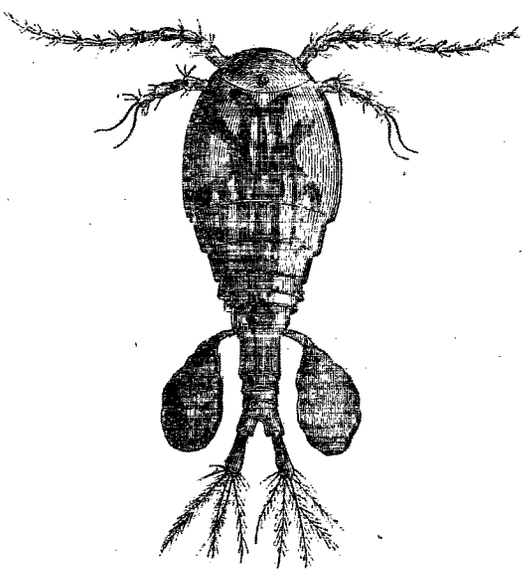
A partir de la tête s'étend un long estomac très-visible et rempli de nourriture en train de se chymifier, puis un intestin doué par instant de ces ondulations propres au phénomène de la digestion. Le système nerveux est très-perceptible. Voici un ganglion placé dans la tête, qui représente le cerveau du Daphnie, et, à en juger par sa petitesse, on peut supposer que l'instinct de ce petit animal n'est pas extrêmement développé.

L'œil unique, coloré en rouge-brun, est un objet merveilleux de perfection infiniment petite ; avec une amplification un peu forte, il est possible de reconnaître le nerf optique sous la forme d'une ligne allant se rattacher au ganglion céphalique. Mais cet œil ne possède pas seulement une sensibilité très-développée ; il peut encore se mouvoir en tous sens au moyen de quatre muscles parfaitement discernables, et qui font de cet organe un chef-d'œuvre de délicatesse et de précision.

Les quatre pattes respiratoires, abritées par les valves de la cuirasse, sont munies de branchies ayant l'apparence d'éventails plumeux d'une extrême finesse. L'eau vient sans cesse baigner ces pattes ; elle se tamise à travers ce crible ; l'oxygène est absorbé et pénètre jusqu'au cœur, d'où il répand la vie dans tout ce petit corps. Il n'est pas, enfin, jusqu'aux muscles qui ne soient accusés par les contractions de l'animal ; ceux des bras, organes de locomotion, sont les plus puissants, et leurs attaches paraissent fixées à la jointure dorsale des deux valves de la cuirasse.

D'une forme très-élégante, le Cyclope est généralement plus petit encore que le Daphnie. Élancé, agile, très-vif, ce microscopique crustacé est le plus beau des Monocles. Plastronné comme un chevalier du moyen âge, il a la tête couverte d'un casque hémisphérique orné de quatre aigrettes aussi fines que les antennes du papillon. Une cuirasse d'une seule pièce abrite le haut de son corps et se termine par quatre anneaux qui, en diminuant progressivement, s'emboîtent les uns dans les autres. A partir de la dernière de ces pièces, s'implante une magnifique queue très-finement articulée et ornée de soies plumeuses de la plus grande légèreté.

Ce charmant petit crustacé ne possède pas, malheureusement, une diaphanéité aussi complète que celle du Daphnie. Il n'est que translucide. On peut toutefois reconnaître que son organisation est fort compliquée. Les Cyclopes femelles portent leurs œufs dans deux sacs de consistance molle qui pendent de chaque côté de la queue.



Le Cyclope.

Tous les Monocles se nourrissent de substances végétales et aussi d'infusoires qu'ils dévorent par milliers. Rien n'est plus facile que d'observer les mœurs intéressantes de ces petits êtres ; il suffit d'en placer quelques-uns dans un aquarium ou un grand bocal pourvu de plantes aquatiques vivantes. Ils ne tardent pas à s'y multiplier abondamment, et on peut jouir pendant longtemps du spectacle de leurs ébats.

ERRATA.

TOME XLI (1873).

Page 214, colonne 2, ligne 13. — Au lieu de *niqua*, lisez *nigua*.

Page 354, colonne 1, note. — Le personnage principal du fameux tableau de Titien qui a été détruit dans l'embrasement de la sacristie de San-Zanipolo n'est pas, comme on le répète encore très-souvent, le légat Pierre de Castelnau : c'est le dominicain Pietro da Verona, tué, au treizième siècle, avec un de ses compagnons, entre Milan et Come. Ce religieux est encore fort révéré en Lombardie sous le nom de *san Pietro martire*, et à certains jours on expose sa tête dans l'église de Saint-Eusterge de Milan.

Page 373. — Bains du petit Saint-Sauveur. Erreur de gravure qui sera réparée.

Page 376, colonne 2, ligne 4 en remontant. — Un de nos lecteurs croit qu'il faut lire l'inscription italienne de la lampe du seizième siècle ainsi : *Altri servo e me consumo* (Autrui je sers, et moi je me consume).

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 18. LE GÉRANT, J. BEST.

LETTRES A CENDRILLON.



Cendrillon, peinture par Bertrand. — Dessin de Pélissier.

I

Je prends la plume, ma petite Sidonie, pour te rappeler ce que tu nous as promis en quittant la ferme. Tu devais nous faire savoir au premier jour comment tu te trouvais dans ta nouvelle condition. Je compte sur mes doigts ; il y a seize jours francs que tu es au château de Trétours, et nous n'avons rien reçu de toi. N'oublie pas ton « commandement », ma mignonne ; il te dit d'honorer tes parents, et, pour commencer, tu sembles les oublier. Cette fin de novembre est sombre, il est arrivé beaucoup de corbeaux, et l'on dit que l'hiver sera rude. Depuis que tu nous as quittés, je trouve la ferme toute triste. Ton père ne se plaint pas trop de son rhumatisme : il t'embrasse bien fort. Émilie s'ennuie après sa grande sœur ; Richard a attrapé un gros rhume.

II

Tu nous parles beaucoup du château et des costumes des laquais et des valets de chambre ; mais tu ne nous dis presque rien de toi, ma bonne fille ; et c'est cependant toi qui nous intéresses le plus, je n'ai pas besoin de te le dire. Si la mère Letort n'avait pas été avec sa carriole du côté de Trétours pour vendre ses œufs et son beurre, je ne saurais même pas ce que tu fais. Elle m'a dit que, pour commencer, on t'a mise à la cuisine pour aider la cuisinière. Regarde bien autour de toi, ma petite ; il doit y avoir beaucoup à apprendre dans les grandes maisons

comme celle-là. N'oublie pas tes prières, et fais que tes maîtres pensent du bien de toi. Voici venir Noël : le réveillon sera triste sans toi.

III

Pourquoi, mon enfant, dis-tu que la mère Letort est une vieille bavarde? Ces mots-là d'abord sont bien peu respectueux, quand il s'agit d'une femme respectable qui pourrait être ta grand'mère. Ce n'est pas ici, Dieu merci! que tu as appris à mal parler des gens d'âge : j'espère que tu ne l'apprendras pas non plus là où tu es, et que c'est un petit mouvement de vivacité qui t'a fait écrire cela. Tu te fâches de ce qu'elle m'a dit que tu étais à la cuisine; tu dis : J'aurai bientôt mieux que cela, et je voulais vous en faire la surprise. Écoute-moi bien, petite fille chérie, je n'aime pas beaucoup les cachotteries; je veux toujours savoir ce que tu fais, et où te prendre quand je pense à toi, et j'y pense trop souvent pour mon repos. Il faut que je te dise l'idée qui m'est venue en lisant ta lettre. On dirait que tu as honte d'être occupée à la cuisine. Depuis quand, enfant gâtée, y a-t-il de la honte à gagner honnêtement sa vie, en faisant de son mieux ce que l'on sait faire? Il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de sottes gens. Je ne dis pas cela pour toi; mais je n'aimerais pas voir ma fille se faire des idées déraisonnables. Pour la première fois depuis que tu es née nous avons tiré les Rois sans toi. Ton père a dit que tout le monde devait boire à ta santé, personne ne s'est fait prier; et moi, tout en buvant, je me disais : A la santé de son âme aussi bien que de son corps! Que Dieu bénisse mon enfant bien-aimée!

IV

Tu me dis, petit chat, que tu n'as pas honte de ton état, et dans la même lettre tu me pries de ne pas mettre le mot *servante* sur l'enveloppe quand je t'écris; si ce n'est pas là de la gloriole, je ne m'y connais pas. Écoute-moi bien : si tu rougis d'être servante, il faut que tu rougisses de ta mère qui l'a été, et de ton père qui était valet de charrue aux Ormeaux quand je l'ai connu. As-tu remarqué que dans la paroisse on nous estime moins pour cela? Nous avons travaillé, et nous avons gagné à la sueur de notre front une petite aisance qui passera à nos enfants, mais qui ne les dispensera pas de travailler à leur tour. Travaille donc, mon enfant, et sois agréable à Dieu, en conformant ton esprit à la situation où il lui a plu de te faire naître. Tout le monde va bien ici, et tout le monde t'embrasse. Nous irons passer le mardi gras chez ton oncle Remy. Nous voulons égayer un peu Émilie et Richard, qui travaillent ferme.

V

Je vois que le mardi gras a été gai au château de Trétours, et que Mme de Trétours t'avait donné une de ses robes pour danser. Tu ajoutes que les autres domestiques t'appelaient Cendrillon, et que cela ne te déplaisait pas; eh bien, moi, je n'en suis pas satisfaite. Sois franche avec ta mère, ma petite : si tu aimes que l'on te compare à Cendrillon, ce n'est pas parce qu'elle était citée comme une bonne fille de cuisine, qui ne songeait qu'à son ouvrage, c'est parce qu'il est dit dans le conte qu'elle était plus jolie que les autres, et qu'elle avait une fée pour marraine.

Hélas! hélas! mon enfant chérie, je vois d'ici bien des choses que tu ne me dis pas. Tes anciennes idées te sont revenues; tu voudrais avoir une fée pour marraine, mais il y a bel âge que les fées sont parties. Tu recommences à rêver et à penser dans le brouillard; c'est dangereux pour tout le monde, mais surtout pour les jeunes filles. Quand on songe trop à la vie que l'on voudrait mener, on se dégoûte de celle que l'on mène.

Fais-tu régulièrement tes prières? Songes-tu, en récitant le *Pater*, que nous devons sans cesse demander à Dieu de ne pas *nous induire en tentation?*

Voilà les perce-neige qui commencent à se montrer. Tout le monde va bien. Si tu savais comme nous t'aimons!

VI

Pauvre petite! ton âme est malade. Quand j'ai ouvert ta lettre et que j'ai voulu la lire tout haut, je me suis arrêtée dès les premiers mots; avant de continuer j'ai été obligée de faire sortir Émilie et Richard. Peux-tu parler comme tu le fais de Mme la marquise de Trétours! C'était *la meilleure des femmes* le jour où elle t'a donné une de ses vieilles robes pour faire la coquette. Aujourd'hui, tu oses parler d'elle avec mépris parce qu'elle t'a grondé d'avoir cassé une assiette précieuse. Cela, dis-tu, peut arriver à tout le monde. C'est vrai, mais cela arrive surtout, je crois, aux personnes qui pensent à autre chose en faisant leur ouvrage. Ta lettre, si pleine de colère et d'irritation, m'a fait beaucoup de peine; ton père s'est détourné pour pleurer.

VII

Je n'approuve point, ma pauvre mignonne, que tu juges les gens qui sont autour de toi, et que tu te compares sans cesse à eux. Je ne sais pas, puisque tu ne m'en dis rien, ce qu'a pu te faire la femme de chambre de Madame; mais ce que je sais bien, c'est que tu manques de charité chrétienne envers elle. *Elle fait la fière*, dis-tu; tant pis pour elle, mais c'est son affaire et non pas la tienne. *Tu la vaux bien*, c'est toi qui le dis, je n'en puis juger sans la connaître. *Tu es plus jolie qu'elle!* Et après? Quand tu serais plus jolie que toutes les femmes de chambre du monde, où cela te mènerait-il? La beauté sans la prudence et la modestie n'est pas un don souhaitable, c'est plutôt un grand danger. En vérité, je te le dis, il est malheureux pour toi que tu sois née délicate et jolie. Je t'ai gâtée, je t'ai laissé faire tes volontés; c'est par un coup de tête que tu as voulu quitter la ferme. Je demande pardon à Dieu d'avoir été faible, et je le supplie, dans l'angoisse de mon âme, de ne punir que moi de ma faiblesse. Les cloches sonnent à grande volée pour la messe de Pâques; les gens s'en vont gaiement par les chemins; je les entends rire. Mon âme est triste à cause de mon enfant que j'aime.

VIII

Voilà donc le grand secret! Quelqu'un t'avait affirmé que tu n'étais pas faite pour rester longtemps à la cuisine, et que Madame t'appellerait bien vite auprès d'elle. Ce quelqu'un-là, que je ne désire pas connaître, t'a rendu un bien mauvais service, sois-en sûre. Il t'a fait, au mépris des saints commandements, souhaiter le bien d'autrui. Aurais-tu donc voulu sérieusement voir Mme de Trétours ôter sa place à sa femme de chambre pour te la donner? Non, n'est-ce pas, tu n'avais pas songé à cela? Ensuite, avec un esprit vif comme le tien, et une imagination qui s'envole, tu aurais vu de trop près toutes les choses brillantes qui ne sont pas pour toi, qui auraient troublé ton repos, et t'auraient bien vite inspiré le dégoût de ton état.

Réfléchis, fais ton examen de conscience, et demande-toi sérieusement si le plus sûr asile contre les rêveries et les chimères, ce n'est pas encore la petite ferme des

Ormeaux, où l'on t'aime tant, où l'on te regrette tant. Les pommiers sont en pleine fleur : j'entends bourdonner les abeilles; ce matin, après la messe, il nous est venu des gens qui ont parlé de toi avec tant d'amitié, que les larmes m'en venaient aux yeux. Reviens, pauvre petite; tu seras heureuse ici.

IX

Que Dieu est bon! J'ai donc retrouvé ma fille! *Tu te défies de toi :* c'est le commencement de la sagesse. *Tu t'en remets à notre prudence*, ajoute à notre amour, à notre amour profond. *Ce que tu as vu là-bas te fait regretter ce que tu as laissé ici.* Dieu soit loué, qui t'a ouvert les yeux, et ne t'a pas induite plus longtemps en tentation!

Il faut que tu préviennes Mme de Trétours, et que tu le fasses gentiment, poliment, comme une personne qui sait vivre et sent les bontés qu'on a eues pour elle. Quand elle aura trouvé à te remplacer, tu nous écriras un mot. Ton père empruntera la carriole de la mère Letort, et ira te chercher sans retard. Nos dimanches seront plus gais que jamais : d'abord tu seras là, et puis la joie est revenue chez nos voisins de la ferme de la Briche. Leur aîné, le grand François, comme on l'appelait, a fini son temps au régiment. Tout le monde se réjouit de te revoir. Moi, je suis comme une mère qui a vu son enfant bien malade, et qui le voit revenir à la santé.

PENSÉES ET MAXIMES.

— C'est en cherchant à se simplifier qu'on se guérit de l'orgueil.

— Les plus grands génies ont leurs bassesses, et les plus petites âmes leurs grandeurs.

— Nous ne sommes pour la plupart que les contemporains du bonheur; on en parle autour de nous, mais nous mourons tous sans l'avoir connu.

— Qui a sérieusement aimé peut mourir tranquille.

— Nous serions meilleurs amis les uns des autres, si nous pensions plus souvent au peu de jours que nous avons à nous aimer.

— Les grandes passions exaltent ou dépravent.

— Pour certains la vie est une complainte : ils mettent leurs infortunes en musique.

— Comme chaque goutte de rosée remonte au ciel pour redescendre sur la terre, l'amour isolé remonte à l'éternel amour pour se répandre sur l'humanité.

— Certains s'imaginent que tous les astres ont été créés pour leur plaire. Qu'on leur dise que les astres sont des mondes, peut-être habités, on les verra sourire avec dédain. Ils croient faire honneur à Dieu en se grandissant au détriment de l'univers.

— La franchise a ses discrétions.

— Quand l'esprit est simple, la volonté est prompte dans ses décisions.

— L'humanité ne peut se perfectionner que si chacun de ses membres cherche d'abord pour lui-même sa perfection.

— La bonté est la qualité la plus nécessaire à notre bonheur.

— Plus on aime les autres, plus on a d'estime pour soi-même.

— L'ennui naît de la pauvreté du cœur.

— Nos chagrins ne sont pas proportionnés à l'objet qui les cause, mais à la force de nos sentiments.

— Les œuvres les plus durables, ce sont les plus sincères.

— Il n'est nuit si profonde qu'une bonne pensée ne puisse illuminer.

— Beaucoup se croient vertueux parce qu'ils sont impitoyables.

— Nous revoyons toujours sans étonnement ceux avec lesquels nous vivons en esprit.

Octave PIRMEZ, *Pensées et maximes.*

LE PROGRÈS.

Voy. p. 94.

Plus un État est sage, plus il est civilisé, plus l'instrution y est répandue, et moins le malhonnête homme a de chances d'y faire ses affaires.

Le sauvage a ses vertus : le courage, l'abstinence, la patience; il est généralement hospitalier, quelquefois honnête. Mais certains vices semblent presque nécessaires à son existence : il est sans cesse en guerre avec une tribu qui peut détruire la sienne; et, pour la combattre à armes égales, il use de la perfidie sans scrupule, de la cruauté sans remords : il les nomme *vertus*. Même chez l'homme à demi civilisé, l'Arabe, le brigandage est honoré. Mais dans les États civilisés les vices du moins ne sont pas nécessaires à l'existence de la majorité; ils n'y sont donc pas excusés. La société se ligue contre eux; la perfidie, le vol, le meurtre, ne servent pas à la puissance ou à la sécurité de la communauté; ils existent, c'est vrai, mais, loin d'être encouragés, ils sont punis. Le voleur du quartier de Saint-Giles (1) a plus d'un rapport avec le sauvage : il est fidèle à ses camarades, il est brave dans le danger, il est patient dans les privations; il pratique les vertus nécessaires aux exigences de son métier et aux lois tacites de sa vocation; mais il est méprisé, poursuivi, condamné : la conscience publique le repousse.

Dans tous les États le progrès de la civilisation produit une classe moyenne, qui est plus nombreuse aujourd'hui que toute la classe des paysans il y a mille ans. C'est un progrès incontestable.

Quelques personnes soutiennent que de tout temps la multitude reste au même point. Est-ce vrai? Voyons la statistique : non-seulement la civilisation, mais la liberté aussi, ont des conséquences heureuses pour la vie humaine. C'est, en quelque sorte, par instinct de conservation que la multitude aspire si passionnément à la liberté. On a constaté, par exemple, que les nègres esclaves (il y en a encore) meurent annuellement dans la proportion de 1 sur 5 ou 6, tandis que les Africains libres et salariés ne meurent annuellement que dans la proportion de 1 sur 35. La liberté n'est donc pas uniquement un rêve abstrait, un mot sonore, une aspiration idéale; elle a une influence pratique sur tous les biens, sur la vie elle-même.

Y a-t-il aussi justice à dire que les lois ne sauraient alléger le travail et diminuer la pauvreté? Qui contesterait qu'il existe une différence entre le paysan et le serf? Comment prévoir ce que sera le paysan dans mille ans d'ici? Il sera mécontent, me répondra-t-on, toujours mécontent. Oui, mais de moins en moins, et s'il n'eût pas été mécontent, il serait toujours serf. Loin d'étouffer chez lui le désir d'améliorer sa condition, nous devrions y respecter un des éléments de son progrès perpétuel. Ce désir est souvent pour lui ce que l'imagination est pour le poëte, qu'elle transporte dans l'avenir... C'est effectivement la transformation progressive du désir né du désespoir au désir né de l'espérance qui constitue la différence entre tel homme et tel autre homme, entre la misère et le bonheur.

(1) Quartier de Londres mal habité.

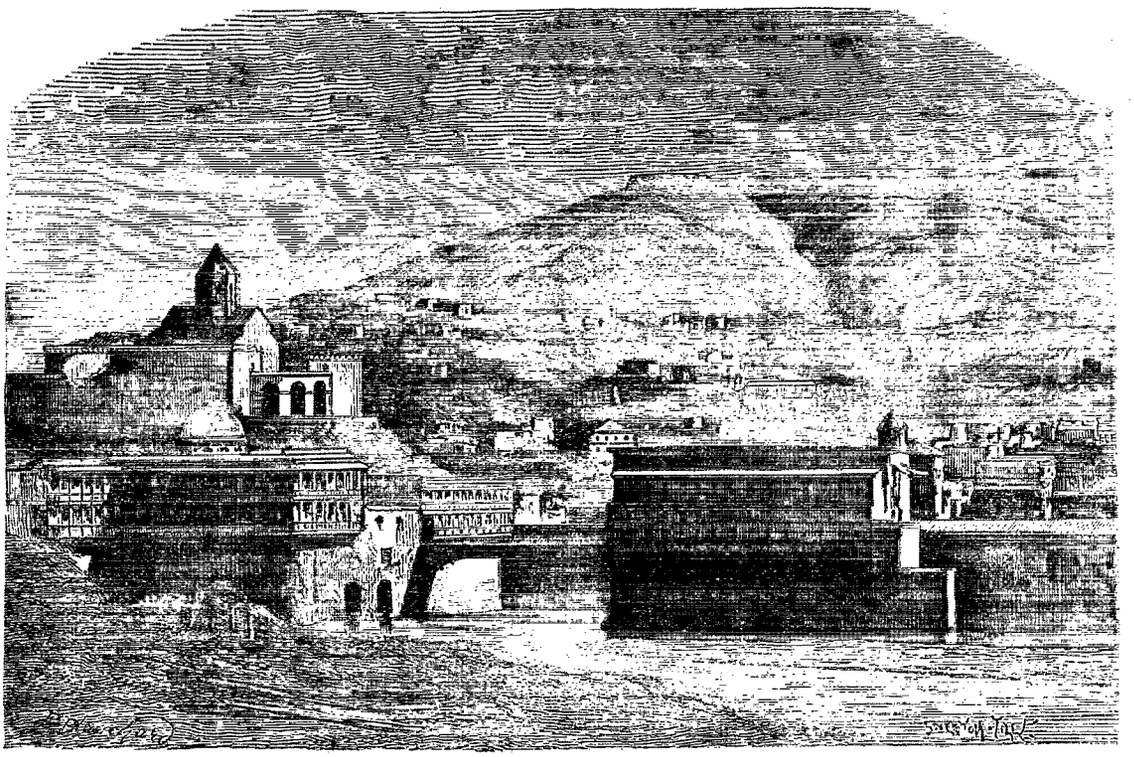
Chaque condition dans la vie a ses devoirs ; chaque homme doit être le juge de ce qu'il se sent en état de faire. Il doit vouloir être actif et chercher à se rendre utile. Qu'il observe ce précepte : « Ne jamais se lasser de bien faire. »

TIFLIS

(RUSSIE DU CAUCASE).

Il est difficile de ne pas éprouver un sentiment de surprise, presque d'inquiétude, toutes les fois que, déployant devant soi une carte, on jette les yeux sur la Russie. Quel empire immense ! Quel espace il couvre en Europe, dans l'Europe orientale, dans l'Asie septentrionale et jusqu'au nord-ouest de l'Amérique ! Sa superficie est de vingt et un millions de kilomètres carrés ; sa population est de soixante millions d'hommes. Et cet empire ne diminue pas avec les années : il s'accroît, au contraire, sans cesse. Nous l'avons vu descendre vers nous par la Pologne envahie : nous le voyons s'avancer vers l'Asie centrale. Où s'arrêtera-t-il ? Le verra-t-on un jour entourer de son cercle Constantinople et Athènes ? Mais ces réflexions sont d'un autre domaine que le nôtre : nous n'avons à nous occuper ici que de géographie, et pour le moment d'un seul petit point de la Russie.

On sait que l'empire russe se divise en trois grandes parties : en Europe, il comprend la Russie proprement dite et la Pologne ; — en Asie, la Sibérie ; — en Amérique, le territoire qui s'étend entre l'océan Glacial au nord,



Tiflis. — Forteresse et caravansérail Artzeroni. — Dessin de Ph. Blanchard.

la Nouvelle-Bretagne à l'est, le Grand océan au sud, la mer et le détroit de Behring à l'ouest.

La Russie européenne, qui a environ 14 000 kilomètres de pourtour, se divise en onze parties : littoral de l'océan Glacial ; frontière de Suède ; littoral de la Baltique ; frontière de Prusse ; frontière d'Autriche ; frontière de Turquie ; littoral de la mer Noire ; ligne du Caucase ; frontière de Turquie et de Perse ; littoral de la mer Caspienne ; frontière de l'Oural.

La Russie du Caucase (huitième division) se subdivise en sept gouvernements. Tiflis est la capitale de celui de ces gouvernements où est comprise la Georgie, qui se compose elle-même de trois parties : la Kartalinie, la Somkhétie et la Kakhétie.

Tiflis, qu'on appelle en georgien Thilis-Kalakhi, ou la ville aux eaux chaudes, est située à 3200 kilomètres (huit cents lieues) de Saint-Pétersbourg, sur le Kour, et compte, selon certains voyageurs, 30 000 habitants, selon d'autres, 60 000.

Le Kour (*Kur, Koura*) ou Mtkvary (Cyrus des anciens) descend des montagnes de l'Arménie turque, traverse la Georgie, et va se jeter dans la mer Caspienne. Tiflis est construite sur ses deux rives.

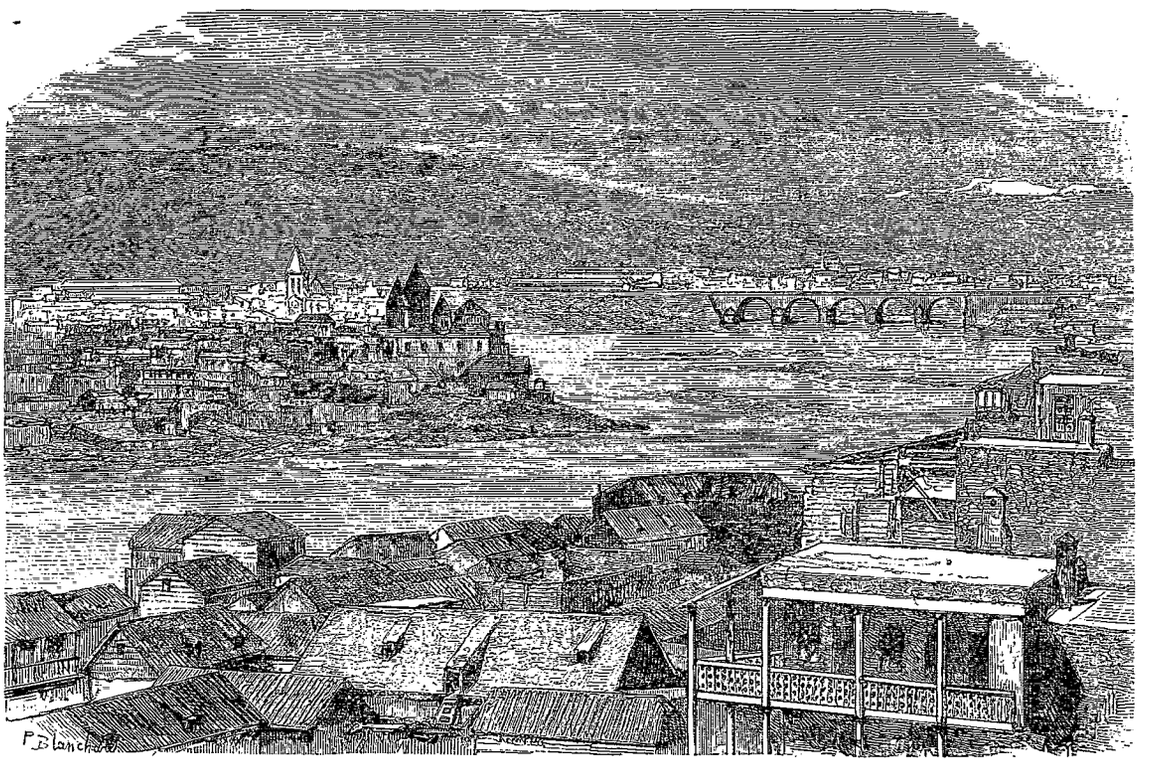
La contrée qui environne la ville est triste, déserte : on n'y voit point d'arbres, point de villas ; rien n'annonce le voisinage d'une capitale ; mais l'aspect de Tiflis est pittoresque.

« Arrivés au grand galop sur le sommet de la dernière colline qui dérobait encore Tiflis à notre vue, dit un voyageur (1), nous jetâmes un cri d'admiration. Au fond de la vallée, nous apercevions le Kour et la ville, avec ses maisons bâties sur les deux versants de la montagne, perchées les unes au-dessus des autres, quelques-unes accrochées et comme cramponnées aux rochers, accessibles seulement par des chemins à pic presque impraticables ; maisons russes, persanes, arméniennes ; çà et là des églises, différant entre elles comme les cultes auxquels elles sont consacrées ; tout cela formant l'ensemble le plus pittoresque qu'on puisse imaginer. Nous descendîmes, et à chaque pas notre admiration augmentait. Les détails répondaient à l'ensemble. Nous étions éblouis de tous ces costumes aux milles couleurs. Nous traversâmes

(1) M. Moynet.

une grande place pleine de Persans, d'Arméniens, de Georgiens, avec leur tournure de grands seigneurs; de Mingréliens élégamment coiffés de leur fronde dont ils font une parure nationale. Ensuite venaient des Georgiennes, enveloppées d'une grande étoffe qu'elles portent à la manière des mantilles espagnoles; des Tatars, des Lesghiens, des Kurdes, des Russes, etc., et, au milieu de cette foule, des cavaliers, suivis de leurs noukers, faisant briller, maîtres et serviteurs, leurs armes magnifiques; des chameaux chargés de marchandises. Les mendiants eux-mêmes, drapés dans leurs loques aux couleurs éclatantes, pittoresques dans leur misère, concourent à compléter cet incomparable spectacle. »

Des ponts unissent les deux parties de la ville que sépare le Kour; les maisons qui s'élèvent les unes au-dessus des autres, en partant du fleuve, ont presque toutes des terrasses pour toiture et des balcons à chaque étage qui font le tour de l'habitation. Dans la partie haute, de riches hôtels sont disposés le long d'un grand boulevard assez bien planté d'arbres; des places, de belles rues, sont tracées : la population tend à s'y établir. L'ancienne ville, qui est au bas et qui a conservé le caractère des cités georgiennes, est la plus intéressante : en la parcourant, on peut se faire une idée de tous les genres d'industrie qui se sont donné rendez-vous à Tiflis. Les magasins des armuriers brillent de fusils ornés d'argent et de damasquinures élégantes, de pistolets, de lances, de kangiars. Plus loin, on rencontre : les marchands de bonnets georgiens en peau de mouton d'Astrakan, de papakhas, bonnets de fourrure en forme de turban; les tailleurs qui font les tcherkeska



Tiflis. — Pont de pierre de la Koura, conduisant au quartier de l'Arlatar; le Kasbek. — Dessin de Ph. Blanchard.

ou bechemittes, redingotes à cartouchière; les orfévres, riches en objets travaillés avec art; les fourreurs, les taillandiers; les marchands de vin qui, en guise de tonneaux, se servent d'outres, de peaux de buffle ou de mouton; les fruitiers qui exposent les fruits sous forme de guirlandes, mêlés de feuillage. On arrive au bazar, et là il est impossible qu'on ne soit pas ravi à la vue de milliers de tapis persans, tous harmonieux de couleurs; de bourkas (manteaux velus en tissus imperméables), exposés à côté de beaux tapis de Korassan en feutre; d'étoffes de soie persanes et turques. D'autres bazars étalent les produits de la Mongolie, de la Chine, de la Turquie.

« En sortant des bazars, dit le voyageur que nous avons déjà cité, on passe sur un pont de bois qui traverse le Kour. A gauche, si l'on jette un coup d'œil vers la rivière, on aperçoit une grande place sur le sable, où sont campés trois ou quatre cents chameaux; ce sont les véhicules qui servent au transport des marchandises.

» Au delà s'étendent les faubourgs d'Arlatar et d'Isui, dominés par la forteresse et par la plus vieille église de Tiflis. »

Les bains persans sont situés à l'extrémité de la ville, dans de belles constructions : les eaux thermales de Tiflis sont renommées.

Les voyageurs s'accordent à parler avec éloge du costume des Georgiennes, qui, avec les Arméniennes, composent la plus grande partie de la population féminine de Tiflis. Voici la description que donne de ce costume M. Blanchard, auteur des dessins que nous publions (1). Leur coiffure, ou tassakrari, est une sorte de tortis formé d'un large ruban d'où s'échappe un voile léger lamé d'or ou d'argent, ainsi qu'une pièce de mousseline arachnéenne qui se rejette derrière l'oreille et entoure le bas du visage en passant sous le menton. Les robes, de couleurs éclatantes, aux manches ouvertes dans toute leur longueur, laissent apercevoir un vêtement de dessous en riche étoffe de soie; elles sont serrées à la taille par un large ruban qui retombe en longs bouts flottants, ou par une ceinture d'orfévrerie en argent ciselé d'où pendent un petit poignard et un pistolet inoffensifs d'un travail curieux.

(1) Cet artiste distingué, instruit, est mort pendant l'hiver dernier.

En hiver, les Georgiennes couvrent leurs vêtement d'un surtout en nacarat foncé, à manches pendantes par derrière, garni de fourrures de prix, orné sur la poitrine de très-gros brandebourgs en orfévrerie. En été, elles s'enveloppent d'une large et longue pièce en cotonnade blanche, nommée tchadré, qui, se mettant sur la tête comme une mantille, retombe jusqu'à terre, serrée à la taille par la seule pression des coudes.

La fin à une autre livraison.

LES DICTIONNAIRES.

Nous aurions perdu toute la littérature de l'Inde, de la Grèce et de l'Allemagne, nous ne posséderions que les vocabulaires du sanscrit, du grec et de l'allemand, que ces vocabulaires, feuilletés par la main d'un Jacob Grimm ou d'un Max Muller, nous permettraient peu à peu de définir l'originalité de chacune des grandes races qui ont créé, parlé, écrit ces langues. Qui n'a vu une rose fanée et jaunie, si on la plonge dans un certain gaz, redresser bientôt ses pétales et reprendre ses fraîches et vives couleurs? Il en est ainsi de ces milliers de mots rangés à la file dans ces gros volumes sur lesquels l'homme d'âge mûr venge souvent les rancunes de l'écolier paresseux, dans ces longues pages dont la seule vue effraye et rebute une superficielle frivolité. Que le magicien, c'est-à-dire l'étymologiste appuyé sur la grammaire comparée, les touche avec sa baguette, soudain tous ces vieux mots se raniment, et les voici qui brillent de toute la vivacité des premières impressions, de tout le feu de ces regards émus que l'homme encore enfant, tout étonné de vivre, promenait, il y a des milliers d'années, sur l'immense, changeante et féconde nature. Laissez faire nos modernes historiens du langage, et, d'ici à quelque temps, il faudra chasser de l'usage un ancien dicton qui, pour ma part, m'a souvent indigné; on ne dira plus *ennuyeux*, mais *amusant* comme un dictionnaire. (1)

LE BUREAU SCIENTIFIQUE NÉERLANDAIS.

On a fondé en Hollande, à Harlem, sous le titre de *Bureau scientifique central néerlandais*, une institution destinée à centraliser et régulariser les échanges de publications entre les sociétés savantes nationales et étrangères.

Ce Bureau réunit toutes les publications des sociétés scientifiques néerlandaises qui ont adhéré à ses statuts, et se charge de les adresser aux sociétés étrangères ou nationales auxquelles elles doivent être transmises; il reçoit aussi par ses agences de chaque pays toutes les publications destinées à ces sociétés, et les leur fait parvenir.

Cette centralisation exonère les secrétaires des diverses sociétés d'un travail long et fastidieux, celui des envois fréquents auxquels ils ne peuvent se soustraire qu'en adressant leurs publications en une seule fois à la fin de l'année, ce qui a le grave inconvénient de ne faire connaître les travaux que longtemps après leur publication, au grand détriment des sociétés auxquelles ils sont adressés et des auteurs. Enfin, en réunissant en un seul envoi toutes les publications destinées aux sociétés savantes d'un même pays, envoi adressé à un agent spécial qui en fait la répartition, le bureau réalise de notables économies sur les frais d'emballage, le port des volumes, et l'affranchissement des lettres d'envoi et des avis de réception.

L'agent auquel les publications sont ainsi adressées recueille toutes celles qui doivent être transmises aux sociétés nationales représentées par le bureau central; il les expédie aussi en un seul colis, et les ouvrages sont transmis aux divers destinataires aussitôt après leur arrivée.

Les frais d'administration et d'affranchissement avancés par le bureau central sont réglés chaque année et répartis entre les diverses sociétés, suivant l'importance de leurs échanges. Cette manière d'opérer a donc l'avantage, tout en régularisant et rendant plus prompts les échanges de publications entre les sociétés savantes, de réaliser sur les frais qu'ils occasionnent une économie réelle, et celui de rendre moins fréquents les cas de pertes qui se produisent plus souvent pour un grand nombre d'envois isolés que pour une seule expédition, en raison de l'importance de laquelle des précautions spéciales peuvent être prises.

Le *Smitsonian Institution* centralise pour les États-Unis ce travail d'échange entre les sociétés scientifiques américaines et celles de l'étranger.

Le *Bureau scientifique néerlandais* est déjà en relation avec plus de trois cents Sociétés savantes.

Allemagne	105	France	50
Amérique	35	Italie	10
Angleterre	35	Pays-Bas	25
Autriche	25	Russie	15
Belgique	25	Suisse	15
Danemark, Suède, Norvége	15		

LA VIE.

Combien il est rare que nous vivions notre propre vie! Une moitié du temps se passe pour nous à chercher les vestiges de ceux qui nous ont précédés, et l'autre moitié à frayer des routes pour notre postérité : nous ne goûterions jamais nous-mêmes les doux fruits de la vie, si d'autres, pensant comme nous pensons maintenant, n'avaient déjà planté l'arbre pour nous! Leopold Schefer.

VOYAGE DES DAMES URSULINES
A LA NOUVELLE-ORLÉANS EN 1727.

« Le 6 avril 1682, Robert Cavelier, sieur de la Salle, de Rouen, touchait aux rives septentrionales du golfe du Mexique, après avoir exploré le haut Canada, les grands lacs, les vallées de l'Ohio, de l'Illinois et du Mississipi.

» Il avait avec lui cinquante-quatre personnes : vingt-trois Français, dont un récollet, dix-huit Mahingans ou Abenakis, dix sauvagesses, et trois enfants.

» Le 9 du même mois, en présence de sa troupe, au bruit de la mousqueterie, au chant des hymnes de l'Église, il déclarait la France souveraine des contrées qu'il baptisait du nom de Louisiane.

» Ce nom de Louisiane n'a été conservé qu'à l'un des plus petits États des États-Unis; la conquête de Cavelier de la Salle s'étendait du golfe du Mexique aux grands lacs, et de l'Alleghany aux monts Rocheux.

» En 1684, l'intrépide Normand partit de la Rochelle pour retrouver par mer les embouchures du Mississipi et fonder des établissements qui devaient nous assurer la possession de ses découvertes. Desservi par le commandant de sa flottille, il manqua ces embouchures en janvier 1685, et s'échoua au fond du golfe dans *Mantagorda Bay*, la *Bahia del Spiritu Santo* des relations espagnoles,

(1) Georges Perrot, Introduction à *la Science du langage*, par M. Max Muller, traduit par MM. Georges Harris et Georges Perrot; ouvrage qui a obtenu de l'Institut de France le prix Volney.

la baie de Saint-Bernard ou de Saint-Louis de nos anciennes cartes.

» Après avoir lutté virilement pendant deux années, il fut assassiné au coin d'un bois, sur la Trinité, dans le pays de Cenis, par l'un de ses compagnons, le 10 mars 1687.

» Tandis que ses os blanchissaient dans un hallier, on laissait tomber dans l'oubli son importante découverte ; le *Père des Eaux* disparaissait de notre cartographie, ou n'y figurait plus qu'à des points imaginaires. »

C'est en ces termes que M. Gabriel Gravier commence l'introduction fort curieuse d'un livre dont il n'existait plus que trois exemplaires, et qui, grâce à la *Société rouennaise de bibliophiles*, vient d'être réimprimé, mais dont cent exemplaires seulement sont livrés au commerce. Ce livre a pour titre : *Relation du voyage des Dames religieuses Ursulines de Rouen à la Nouvelle-Orléans*. M. Gabriel Gravier, chargé de cette réimpression, a ajouté au volume une introduction et des notes. Nous avons enfin, grâce à lui, une histoire des *Découvertes et établissements de Cavelier de la Salle, de Rouen, dans l'Amérique du Sud* (lacs Ontario, Erié, Huron, Michigan ; vallées de l'Ohio et du Mississipi, et Texas).

Le célèbre navigateur rouennais Cavelier de la Salle avait découvert quinze cents lieues de pays dans les plus riches contrées américaines, mais c'est encore un Normand, le Moyne d'Iberville, qui continua son œuvre.

Quand l'idée vint, un siècle plus tard, d'établir un monastère de religieuses institutrices dans la nouvelle contrée, ce furent encore des dames de Rouen qui s'offrirent pour accomplir ce lointain et hardi voyage.

M. Gabriel Gravier a parfaitement rendu hommage au génie maritime de la race normande :

« Les Normands, dit-il, tiennent en Europe la première place comme navigateurs. Ils partagent avec les Bretons l'honneur d'avoir, les premiers, touché au nouveau monde.

» Le Normand Jean de Béthencourt, en doublant le fameux cap Bojador, ouvrit à Vasco de Gama la route des Indes orientales.

» Quatre ans avant Gama, le Dieppois Cousin doubla le cap de Bonne-Espérance ; douze ans avant Cabral, quatre ans avant Colomb, cet intrépide Normand toucha la terre américaine... »

Puis il rappelle que du Quesne est Dieppois, que Tourville est originaire du Cotentin, que Dumont d'Urville est de Condé-sur-Noireau, dans le Calvados. Il cite enfin Jules de Blosseville ; et sa conclusion est que nul peuple n'a mieux que les Normands mérité ce titre de *Rois de la mer*.

Mais arrivons au voyage des dames ursulines.

Parmi ces ursulines rouennaises, il s'en trouvait une nommée Marie-Madeleine Hachard, connue en religion sous le nom de sœur Saint-Stanislas. C'est elle qui, sans y songer, nous a laissé la relation du voyage. Ses lettres à son père, réunies en volume, furent imprimées à Rouen en 1728, chez Antoine le Prévost, rue Saint-Vivien, sous le titre que nous avons dit ; ce recueil offre à tous les points de vue un très-vif intérêt. D'abord Marie Hachard a par elle-même un grand attrait. M. Gravier dit très-bien :

« Elle avait le cœur bon, affectueux, l'esprit cultivé, une instruction remarquable pour son sexe et pour son temps ; elle était pieuse, quelque peu crédule, mais nullement bigote. Ayant remis ses jours dans les mains de la Divinité, elle allait son chemin le sourire aux lèvres, aimant, se faisant aimer, plaisantant des mésaventures de voyage, secouant les oreilles après chaque danger, contente de voir la Louisiane si Dieu ne jugeait à propos de lui donner un lit au fond de la mer. »

Le sourire aux lèvres, telle en effet elle se montre au milieu des plus grands périls : tempêtes, corsaires, naufrages, privations, elle parle de tout avec une sorte de gaieté sereine qui étonne, qui charme et qui la fait aimer.

« Ce qui rend cette aimable fille particulièrement sympathique, ajoute M. Gravier, est qu'elle allait à la Louisiane autant par patriotisme que par dévotion.

» Elle pense que la ville de Rouen doit être fière d'avoir vu naître les découvreurs du Mississipi et les premiers pionniers de la Louisiane..... Elle rappelle avec bonheur que les Indiens considèrent la Normandie comme la province la plus glorieuse et croient les Normands capables de réussir dans toutes leurs entreprises. »

On la voit, avec ses compagnes, partir de Rouen, « le jeudi 24 octobre 1726, par le carrosse de Paris » ; puis de Paris, après toutes sortes de retards, elles s'en vont à « l'Orient, ville maritime de basse Bretagne, proche le Port-Louis. » Cette première partie du voyage s'accomplit au milieu des fêtes, et l'on y va de goûters en goûters, de collations en collations, dans les couvents d'Ursulines et dans les autres communautés. Mais sur mer il n'y a plus de couvents, et le voyage, à plusieurs reprises, tourne à la tragédie ; jamais néanmoins l'aimable voyageuse ne perd son sourire.

On était parti de Lorient sur le vaisseau *la Gironde*, le 22 février 1727. Le vendredi saint on arrivait aux tropiques, et le samedi de Pâques se fait la cérémonie du *Baptême*.

Après avoir échappé à la tempête, aux corsaires, on mouille à Saint-Domingue.

« Et c'est là, dit-elle gaiement comme toujours, que nous commençâmes à connaître messieurs les maringouins. Ce sont de petits animaux que je puis comparer à ce qu'on appelle en France des bibets ou cousins, excepté que leurs piqûres sont beaucoup plus venimeuses et douloureuses ; elles causent des ampoules et des démangeaisons violentes, on s'emporte la peau, et il y vient des ulcères quand on se gratte. Ces animaux piquent d'une si grande fureur, que nous avions le visage et les mains couverts de leurs marques. »

Au 19 mai, l'équipage reprend la mer ; mais voici que les vents ne veulent pas souffler du bon côté, et il apparaît de nouveaux forbans.

« Nous espérions, malgré tous ces contre-temps, que nous arriverions vers la fête du Saint-Sacrement ; mais Notre-Seigneur, qui avoit réservé la plus grande épreuve pour la fin, nous envoya des vents fort contraires ; ces vents, conjointement avec les courants qui se trouvèrent dans le golfe du Mexique, nous poussèrent malgré nous vers l'île qu'on appelle Blanche. Comme nous désirions avec impatience de voir paroître les premières terres du Mississipi, nous ressentîmes beaucoup de joie à l'approche de cette île ; mais, bon Dieu ! que ce fut une courte joie et qu'elle nous fut chèrement vendue ! Lorsque nous y pensions le moins, et tandis qu'après le dîner nous étions à passer le temps sur la dunette, notre vaisseau se trouva tout à coup arrêté par la terre, ce qui lui fit faire tant de rudes secousses, que nous nous crûmes dès ce moment perdus sans ressources. Nous prîmes notre chapelet et dîmes notre *In manus*, pensant que c'en étoit fait *et que nous ferions là notre établissement de religieuses* (remarquez-vous le sourire même au milieu du récit de cette catastrophe, même au souvenir de cet *In manus* en présence de la mort ?). Nos capitaines quittèrent leur dîner, car ils dînoient après nous à midi, et les révérends pères et nous à onze heures, de même nous soupions le soir à cinq heures et nos officiers à six. Tout l'équipage fut en un instant en mouvement ; l'on haussa les voiles, et l'on fit diverses manœuvres pour nous tirer de ce mauvais pas. Le tout fut inutile, et l'on remar-

qua par la sonde qu'il falloit que notre vaisseau fût enfoncé de plus de cinq pieds dans le sable; en effet, il y avoit déjà fait son lit et n'avoit aucun mouvement que par le gouvernail, qui de temps en temps faisoit des sauts qui faisoient trembler, ce qui détermina enfin notre capitaine à décharger le vaisseau. L'on commença par les canons que l'on accommoda sur deux pièces de bois, en sorte qu'ils ne pussent couler à fond; on les conduisit au loin et on les abandonna à la mer. Ensuite on vida le lest, qui étoit composé de cailloux, de plomb et de ferraille; le tout fut jeté à la mer. Tout cela ne suffisant pas pour alléger le vaisseau, on délibéra aussi de jeter les coffres des passagers qui étoient en grand nombre dans l'entre-pont; les nôtres étoient les premiers, aussi étoit-ce à nous à faire le premier sacrifice; nous ne fûmes pas longtemps à nous y résoudre.....

» Je vous avoue, mon cher père, que je n'ai jamais cru ni vu la mort de si près...»

Enfin l'équipage reprit flot et, « le vent étant devenu favorable, on remit à la voile, et nous reprîmes notre chemin vers la Balisse, où nous arrivâmes à la rade le vingt-trois juillet, cinq mois juste, jour pour jour, depuis notre embarquement, éloignées de Rouen d'environ deux mille quatre cents lieues. C'est un port qui est à l'entrée du Mississipi, du côté du soleil couchant.»

Les citations sont nombreuses qu'on pourrait encore faire; mais il faut se borner, et nous nous en tiendrons pour terminer à la suivante; nous espérons qu'elle achèvera de prouver que la relation de Marie Hachard peut fournir aux historiens et aux géographes quelques utiles renseignements.

Voici donc en quels termes elle commence une lettre datée de la Nouvelle-Orléans, le 24 avril 1728 :

« Mon cher Père,

» J'ai reçu avec bien du plaisir les deux lettres que vous avez eu la bonté de m'écrire, datées des 12 et 21 août 1727. Vous me demandez une explication de l'état du pays, la situation de notre ville, et enfin tout ce qu'on peut apprendre de ces lieux; mais j'espère avoir suffisamment prévu à votre intention par la relation exacte des petites aventures de tout notre voyage et de notre arrivée ici, que je vous ai envoyée au mois d'octobre 1727, et par plusieurs lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire.

» Je crois vous avoir marqué que notre ville, nommée la Nouvelle-Orléans, capitale de toute la Louisienne, est située sur le bord du fleuve nommé le Mississipi, du côté de l'orient. Il est, en cet endroit, plus large que n'est la rivière de Seine à Rouen; de notre côté de ce fleuve il y a un talus bien conditionné pour empêcher le débordement du fleuve dans la ville, et le long de ce talus, du côté de la ville, est un grand fossé pour écouler les eaux qui y descendent, avec des palissades de charpente pour la fermer.

» Et de l'autre côté de ce fleuve, ce sont des bois sauvages dans lesquels il y a quelques petites cavernes où logent les esclaves de la Compagnie des Indes. Vous voyez par là que la carte de l'État de la Louisienne, dont vous me marquez avoir fait achat, dans laquelle la ville de la Nouvelle-Orléans y est représentée être située sur le bord d'un lac nommé Pontchartrain, éloigné de six lieues du fleuve du Mississipi, n'est pas exacte; car notre ville n'est certainement pas située sur le bord d'un lac, mais bien sur le bord du fleuve même du Mississipi. Il est vrai que toute la force de ce fleuve ne passe pas par ici, car au-dessus de notre ville il se sépare, et forme trois bras de rivière qui se rejoignent au-dessous et se vont décharger avec rapidité dans le golfe du Mexique.

» Notre ville est fort belle, bien construite et régulièrement bâtie, autant que je m'y peux connaître...» Etc., etc.

Faut-il, pour finir, ajouter que les *Dames Ursulines de Rouen* réussirent à fonder leur monastère, qu'elles y prospérèrent, que la communauté existe encore, et que la supérieure actuelle des Ursulines de la Nouvelle-Orléans écrivait il y a quelques années que la sœur Saint-Stanislas (Marie Hachard), après trente-cinq ans d'enseignement, emporta outre-tombe les regrets de toute la communauté; la supérieure ajoutait que sœur Saint-Stanislas avait laissé un gros volume manuscrit, mais elle avouait que les sœurs actuelles ne le consultent guère.

MOUCHETTES ORNÉES.

Ces mouchettes de bronze appartiennent au Musée du Louvre, collection Sauvageot; elles datent du seizième siècle.

Deux cariatides, homme et femme, forment le milieu des branches et viennent, par la gaîne d'où ils sortent, s'unir sous un clou à tête de feuillage. De leur front s'élance un enroulement terminé par les anneaux nécessaires pour prendre les mouchettes, qui, contrairement à la plupart des objets de même nature, sont ornementées de bas en haut.

Sur la boîte on voit une Minerve armée du glaive et du bouclier. Les pieds de la déesse se perdent dans un nuage; deux génies ailés la couronnent de lauriers. Sur la paroi extérieure de la boîte on distingue des ornements à entrelacs.



Musée du Louvre. — Mouchettes du seizième siècle.

Les ustensiles de foyer du moyen âge ornés sont rares. Les métaux qui les composaient sont retournés à la fonte ou à l'enclume. Nous possédons, au contraire, beaucoup d'instruments ou d'outils d'usage vulgaire de la renaissance, où les admirables artistes de ce temps ont laissé leur empreinte. Pour eux tout objet était bon à décorer, dès qu'il leur était possible d'y faire valoir avec l'agrément de leur imagination la pureté et le goût de leur dessin.

GÉRARD MERCATOR, COSMOGRAPHE.



Gérard Mercator. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après un portrait du seizième siècle.

Le père de Gérard Mercator était un pauvre cordonnier flamand (1), chargé d'une famille nombreuse, et vivant si misérablement de son travail qu'il n'avait pas d'établissement bien fixe. L'enfant, dont le génie devait réformer la géographie antique et formuler les principes sur lesquels se base la science moderne, naquit à Rupelmonde, le 5 mars 1512. Il y avait par bonheur dans sa famille un vieux grand-oncle ecclésiastique, chapelain, qui, sans être par lui-même bien savant, comprenait toute la valeur du savoir. Ce fut grâce à sa pieuse sollicitude que le pauvre enfant fut envoyé à l'école du magister de la commune. Un peu plus tard, le même parent se chargea de l'initier aux premiers éléments de la langue latine, la clef de toute science à cette époque, et sans la connaissance de laquelle c'eût été folie de songer à une étude sérieuse, de quelque nature qu'elle pût être. Le bon vieillard eut bientôt à s'applaudir d'une résolution que tout le monde sans doute n'approuvait pas; car ce ne fut pas seulement le latin que Gérard apprit avec facilité : il montra, dès le début, une perspicacité pénétrante, unie à un grand amour du travail.

(1) Le surnom scientifique du célèbre géographe n'est que la traduction de son nom de famille. Voyez l'importante biographie donnée par le docteur Van-Raemdonck en 1869 : *Mercator, sa vie et ses œuvres*. In-8 avec fig.

Gérard perdit son père, Hubert de Cremer, en 1525; mais le vieux chapelain de l'hospice Saint-Jean lui restait heureusement. Grâce à lui encore, Gérard eut la facilité de poursuivre ses études. En 1527, il fut envoyé au couvent de Bar-le-Duc, issu de Zwolle, illustré alors par de savants hiéronymites, qui, se vouant à l'éducation de la jeunesse belge, avaient choisi pour recteur des études le célèbre George Macropedius. Notre jeune élève n'avait qu'une quinzaine d'années. En ce temps il prit directement des leçons de ce savant illustre, et elles eurent un heureux résultat : nous voyons bientôt, en effet, le nom de Gérard inscrit parmi ceux des élèves de Louvain, qu'on appelait alors l'Athènes de la Belgique.

Le bon chapelain n'avait peut-être fait tant de sacrifices et pris tant de soins que pour avoir dans son petit-neveu un successeur, ecclésiastique comme lui. Sa tendresse désintéressée approuva cependant d'autres projets chez l'enfant de sa vieille affection, qui, à l'époque où il partit pour l'Université, n'avait déjà plus de mère. Mais pour être docteur, il ne fallait pas seulement du mérite, il fallait acquitter des frais considérables; les ressources du digne vieillard étaient épuisées; la générosité de l'Université y pourvut. Gérard fut inscrit parmi les élèves pauvres, et ne paya rien, sans qu'une noble délicatesse qu'il conserva

toute sa vie eût à en souffrir. Ce n'est pas sans une sorte d'émotion reconnaissante envers les pieux fondateurs de l'Université de Louvain, qui ont si bien compris la sainte pudeur des étudiants pauvres, qu'on lit ces lignes du savant biographe de Mercator : « L'exemption des frais d'examen dont jouissaient les élèves pauvres n'était point considérée comme une humiliation... elle était, au contraire, reconnue comme un brevet de capacité ! » (1)

Mercator n'avait que dix-huit ans et demi à l'époque où il finissait ses études, qui avaient été aussi fortes qu'elles étaient variées ; à vingt et un ans, il était docteur. A cette époque, il sait beaucoup, mais il n'a pas su faire un choix ; la solitude lui est devenue nécessaire ; il quitte un moment Louvain, il va s'enfermer à Anvers, dans une habitation reculée. Si les belles campagnes dont Louvain est entourée lui ont révélé ce qu'il y a de poésie secrète en son âme, la retraite dans laquelle il s'est confiné lui a permis de faire un choix : ce sera la construction du monde qu'il tentera de faire connaître ; il sera, comme on l'a dit, le serviteur attentif de la science, sans crandre de réformer la doctrine de Ptolémée dont pendant longtemps il s'est nourri.

La vie que menait à Anvers le jeune docteur était pleine d'anxiété. C'est dans l'ouvrage de M. Van-Raemdonck qu'il faut lire tous les doutes dont il était assailli, et l'audace téméraire qu'il se reprochait parfois à lui-même, en osant soumettre à la critique les opinions d'Aristote, acceptées par l'Université. Esprit éminemment religieux, il luttait sans relâche lorsqu'il abordait la philosophie scholastique, dès qu'il fallait franchir un moment les limites imposées par les livres saints. On peut dire sans hésiter que ce fut son amour inné pour la géographie pratique qui le sauva, et qui le sauva doublement, puisqu'il le délivra de ses doutes et des étreintes menaçantes de la misère. Il revint à Louvain, comme un travailleur résolu. Il quitta un moment sa robe de docteur, prit le tablier du simple ouvrier, apprit à forger les métaux, à graver le cuivre, descendit jusqu'aux plus minutieux détails que révélait alors la calligraphie, et se fit fabricant d'instruments de mathématiques et de cartes marines. Son professeur réel dans ce nouveau métier n'était autre, du reste, que le fameux Gemma Frisius, le docte professeur de Charles-Quint. Les mathématiques étaient devenues sa passion, et les mathématiques lui donnèrent sa célébrité. Les premières merveilles dans lesquelles il put faire usage de la science cosmographique acquise si péniblement, furent deux globes offerts par lui à son compatriote le cardinal de Granvelle, qui les fit admirer à l'empereur. Dès lors, la position du jeune homme ne fut plus douteuse. Charles-Quint voulut avoir des instruments de mathématiques fabriqués par lui, et le noble ouvrier de Rupelmonde offrit au souverain des chefs-d'œuvre qui ont péri et que la science ne peut trop regretter. Comme cartographe, personne ne pouvait lui être comparé ; non-seulement il gravait ses planches avec un talent admirable, mais il enluminait ses cartes avec un art d'une rare perfection.

Il se maria alors avec une femme de son choix. De ce mariage naquirent six enfants. Tranquille sur le sort de sa famille, grâce aux produits d'un travail incessant, que la double protection de Granvelle et de Charles-Quint mettait en renom, il vécut à Louvain durant plusieurs années, en voyant croître sa réputation ; mais bientôt ce paisible bonheur fut interrompu par la mort du vénérable chapelain qui l'avait protégé depuis sa première enfance ; et ce fut au moment où il allait recueillir dans sa ville natale, à Rupelmonde, le modeste héritage légué à lui et à ses enfants par son bienfaiteur, qu'il fut arrêté au nom de la régente des Pays-Bas, et enfermé dans les prisons des inquisiteurs de la foi, où il ne resta pas moins de quatre mois. Toutefois il dut sa libération au clergé de Louvain, qui attesta son orthodoxie.

Mercator, rendu à la liberté, reprit ses travaux avec enthousiasme ; mais s'il avait été arrêté et détenu durant quatre mois sur un ridicule soupçon, pareil incident, si funeste à sa vie laborieuse, pourrait se renouveler. Un événement inattendu vint le tirer de crainte. Duisbourg, l'une des villes les plus actives des provinces rhénanes, voulait fonder une université dans son sein (et cela eut lieu, en effet, un demi-siècle après) ; il prit le parti d'abandonner son habitation de Louvain, et de quitter les sites charmants qui environnent cette cité riante, pour aller demeurer dans une ville où sa liberté ne serait pas menacée.

Toujours protégé par le cardinal de Granvelle, et jouissant déjà, par ses travaux persévérants, de la haute faveur de Charles-Quint, Gérard Mercator se livra plus que jamais, à Duisbourg, aux études sérieuses et variées du cosmographe. Cette vie nouvelle commence pour lui en l'année 1552 ; mais déjà sa carte magnifique des Flandres, publiée en 1540, et que nous ne connaissons que par la belle réduction de son ami Ortelius, qui la tenait de sa générosité, avait rendu son nom populaire : nous savons, par Ernest Brinck, qu'un siècle ne s'était pas encore écoulé qu'on montrait aux touristes, à Duisbourg, la ville libre par excellence, la demeure précieusement conservée du grand géographe, comme on montrait la maison d'Érasme à Rotterdam. « Dans le cabinet d'étude du savant, on admirait, dit le docteur Raemdonck, les traces profondes creusées sous la table par les pieds de l'infatigable travailleur. »

On se tromperait singulièrement, néanmoins, si l'on croyait qu'il eût toujours été enfermé et occupé à chercher des théories nouvelles. S'il excellait à fabriquer pour César des instruments d'astronomie, il savait s'en servir avec un degré de supériorité qu'on admire encore aujourd'hui. Ses yeux ne se bornaient point à parcourir les espaces du ciel ; bien que l'astronomie fût sa passion dominante, il entreprenait d'innombrables excursions avec des savants de sa trempe parmi lesquels il faut nommer au premier rang Abraham Ortelius, de longues marches consacrées uniquement à la géographie locale, dont il rectifiait sans relâche les erreurs, et cela avant d'accomplir le grand acte de réforme qui lui a donné tant de célébrité. Ce fut durant une de ces explorations scientifiques qu'il poussa jusqu'en France, et qu'il vint, avec ses compagnons de voyage, graver son nom sur la grande pierre d'origine celtique qu'on voit encore aux environs de Poitiers, et que Brun a figurée dans son vaste ouvrage.

Parvenu à cette époque de sa vie laborieuse, le fils du pauvre cordonnier de Rupelmonde se trouvait complétement (lui et sa famille) à l'abri de cette nécessité cruelle qui l'avait contraint à travailler comme un simple ouvrier. Son nom était inscrit parmi les hommes considérés qui faisaient partie de la maison de Charles-Quint. Le duc souverain sous la régence duquel se trouvait Duisbourg lui faisait une pension, et les notables habitants de la cité l'avaient en telle estime que le corps municipal, dont il faisait partie, ne négligeait aucune occasion d'être agréable au savant concitoyen dont on invoquait à tous moments les lumières.

Parvenu à la plénitude de son savoir, et l'esprit riche de toutes les connaissances cosmographiques amassées par un siècle essentiellement rénovateur, Mercator donna enfin sa carte générale de l'Europe en 1554, et ce fut par ce

(1) Voy. l'ouvrage déjà cité.

monument géographique qu'il fonda à tout jamais sa réputation. Abandonnant les principes de Ptolémée, il adopta ce qu'on appelle la projection conique à double section, et par cette innovation de génie, qu'a si bien fait comprendre M. d'Avezac, il devint le créateur de la géographie moderne (1).

M. de Raemdonck a établi en termes précis ce qu'était le principe de Ptolémée et ce que fut l'innovation de son compatriote. Quoiqu'il se serve de termes nécessairement arides, nous reproduisons ici cette explication :

« Dans la projection conique pure dont s'est servi Ptolémée, on considère une zone sphérique comme se confondant avec la surface d'un cône tronqué qui lui est tangent sur le parallèle moyen de la carte à construire. Si on développe cette surface, les parallèles deviennent des cercles droits du sommet du cône pris pour centre, et les méridiens sont des droites qui passent toutes par ce même sommet et se dirigent vers la base du cône. Sur les cartes dressées d'après les principes de cette projection, les parallèles, tant supérieurs qu'inférieurs au parallèle moyen, excèdent les parallèles du globe dont ils sont les projections, et plus on étend la carte dans le sens des latitudes, plus les deux extrémités offrent une proportion inexacte. Les défauts de cette projection sont donc : de ne point conserver l'égalité entre les espaces, et de ne donner les distances justes que dans le sens des méridiens. Mercator fit disparaître ces défauts en apportant un perfectionnement à cette projection. Au lieu du cône simplement ainsi tangent à la sphère, il supposa un cône sécant, traversant le globe suivant deux parallèles symétriquement choisis, placés chacun à égale distance du parallèle moyen et de l'un des deux parallèles extrêmes. Par ce procédé, la carte avait sur ses deux parallèles extrêmes la même dimension que la partie correspondante de la sphère, et son étendue totale différait peu de celle du pays qu'elle devait représenter, parce que l'excédant qui se trouvait aux deux extrémités de la carte était compensé, au moins en partie, par le défaut qu'avait, à l'égard de la zone sphérique, la portion inscrite du cône. Mercator inclina donc ses méridiens en raison de leur distance prise sur deux parallèles, et compensa ainsi la dilatation des parties extrêmes de sa carte, en resserrant celles qui étaient comprises entre ces deux parallèles, ou, — comme le dit M. d'Avezac, — balança dans de justes proportions le rétrécissement et la dilatation des surfaces représentées dans le milieu ou sur les bords de sa carte. » (2)

Là est l'innovation capitale, discutée, éclaircie par Malte-Brun, Jomard, Lelewel et d'Avezac, et qui mérite, selon ces maîtres de la science, au docte citoyen de Rupelmonde, un renom que l'on ne peut lui contester. Ses autres travaux géographiques ont subi nécessairement l'action du temps. Malgré leur mérite incontestable, ils paraissent surannés aux géographes de notre époque. Le temps, au contraire, n'a fait qu'agrandir le mérite qu'on reconnaît à la projection qui porte son nom et qui est si bien établie.

Comme s'il n'était aucune des gloires scientifiques du seizième siècle qui ne dût être achetée par des jours d'amertume, ce laborieux chercheur ne trouva pas tout d'abord le repos absolu qu'il était allé chercher à Duisbourg en sortant de sa prison de Rupelmonde. Des lettres anonymes injurieuses, des menées secrètes dont il ne pouvait méconnaître la perfidie, lui faisaient sentir qu'il comptait déjà dans la ville universitaire où il avait cherché un refuge des ennemis implacables. Sa science incontestable lui avait heureusement valu un protecteur, qui d'un seul mot fit taire ces injustes persécutions : le duc de Clèves nomma Gérard Mercator son cosmographe ordinaire, et, dès ce moment, le géographe novateur put continuer ses immenses travaux.

L'infatigable savant appliquait aussi ses vastes connaissances en mathématiques et en histoire à la rectification de la chronologie. Plusieurs années de sa vie laborieuses furent employées à réunir les immenses matériaux de l'ouvrage intitulé : *Chronologia a mundi exordio ad annum 1568 ex eclipsibus et observationibus ac bibliis sacris*, Cologne, 1568 (1). Ces sortes d'ouvrages ne sont plus lus aujourd'hui; mais de quelle reconnaissance ne sont pas dignes leurs auteurs, quand on songe que c'est à leur labeur persistant qu'on a dû plus tard ces vastes répertoires dont nous faisons journellement usage, et qui, tels que *l'Art de vérifier les dates*, nous mettent sans fatigue sur la voie, dès qu'il s'agit d'appliquer à l'histoire les lois désormais invariables de la chronologie? Pour en revenir à la cosmographie pure, Mercator était le correcteur inflexible des livres de Ptolémée, mais il était en même temps l'admirateur passionné du plus grand géographe qu'ait produit l'antiquité. Dix ans environ avant sa mort, il publia son livre sur le géographe grec : *Tabulæ geographicæ ad mentem Ptolemæi restitutæ*.

Toutes les biographies nous parlent de la candeur inaltérable du digne savant de Rupelmonde, et il est certain que si Gérard Mercator avait quelques ennemis, il avait aussi des amis que rien n'arrêtait dans leur dévouement. Abraham Ortelius, qui partageait ses doctrines, doit être mis à la tête d'eux tous. Recherchées par tout le monde savant, plusieurs des cartes de Mercator ont disparu à jamais; Ortelius, qui les tenait de la libéralité si complétement desintéressée de son ami, nous en a conservé plusieurs. C'est en vain, par exemple, qu'on chercherait autre part que dans le *Théâtre de l'univers* la carte des Flandres, que Mercator avait construite avec une si merveilleuse exactitude, et qu'on ne peut pas même rencontrer en original dans nos dépôts les plus riches. Eh! quelle sainte délicatesse régnait dans les rapports de ces vieux savants. Lorsque Mercator voulait à son tour publier l'Atlas renfermant la réunion de ses cartes, « il attendait jusqu'à ce que les derniers exemplaires de celles d'Ortelius fussent vendus. » Abraham Ortelius, le vulgarisateur de son système, fut aussi son obligé, mais il ne perdit pas une seule occasion de lui témoigner sa reconnaissance. Le savant Ghimmius, qui prit une part si active aux découvertes géographiques de son temps, devint, par la suite, un autre admirateur passionné des écrits où étaient renversés les systèmes de l'antiquité; il eut enfin le bonheur de trouver, dans l'un de ses enfants, un continuateur zélé de ses travaux. La belle carte *ad usum navigantium* fut publiée par Rumold. « C'est grâce à cette mappemonde (2), a dit le savant Van-Raemdonck, et particulièrement à sa nouvelle

(1) Voy. à ce sujet d'importants articles publiés par la Société de géographie de Paris.

(2) Les travaux de l'académicien français sur lesquels se fonde l'explication de M. Van-Raemdonck se trouvent dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 3e série, t. V, nos 28 et 29, avril et mai 1863.

(1) « Vers le temps où parut la Chronologie de Mercator, le monde scientifique et la cour de Rome s'occupaient déjà de la réforme du calendrier julien, qui ne fut consommée qu'en 1582, sous Grégoire XIII. Faut-il douter que l'œuvre de notre chronologiste n'ait été d'un grand secours à Aloïs Lilio pour la composition de son opuscule *De emendatione Kalendarii*, dont le pape suivit la plupart des prescriptions? » Nous ajouterons à cette observation si judicieuse du docteur Raemdonck que le splendide ouvrage de Pompeo Litta consacre, par une de ses figures les plus importantes, la grande révolution chronologique que tant de savants avaient préparée. Grégoire XIII y est représenté en habits pontificaux, recevant solennellement l'œuvre de Lilio.

(2) Cette mappemonde monumentale n'existe plus, on le peut affir-

projection adoptée et perpétuée par la marine, que Mercator a rendu à la navigation, et par conséquent au commerce, des services incalculables dont les fruits se récoltent encore tous les jours. »

Notre grand géographe novateur mourut le 2 décembre 1594, dans la ville où il avait trouvé l'aisance et le repos. Ses nombreux enfants lui firent élever, à Duisbourg, un tombeau d'un style sévère, où il est représenté dans un médaillon, tenant le globe terrestre.

Ne peut-on pas, à propos de ce savant modeste, pour ainsi dire ignoré des masses, répéter ces belles paroles de Ballanche? « Ce qui était jadis le pain des forts est devenu le lait des petits enfants. »

LE JARDIN SEC DE TOURNEFORT.

Les années l'ont respecté. On vous le fera voir au jardin des Plantes. C'était sous ce titre que le grand naturaliste français aimait à désigner l'herbier qu'il avait rapporté de tant de voyages, et qui se composait de six mille plantes au moment où il en fit le legs au pays. J. Pitton de Tournefort n'était pas seulement un observateur excellent, c'était aussi un écrivain habile. Ce fut en 1708, époque de sa mort, que notre grand botaniste fit ce don qu'on a peut-être trop oublié.

SUR L'INVENTION DES MACHINES A COUDRE.

La première trace que l'on ait pu indiquer, jusqu'à ce jour, de la machine à coudre, se trouve dans un brevet délivré en France, le 14 février 1804, à Thomas Stone et James Henderson, habitants de la ville de Paris, mais évidemment étrangers ou d'origine étrangère. On nous a cependant affirmé avoir lu à la Bibliothèque nationale que, vers 1789, un officier de la marine française avait imaginé un moyen mécanique pour coudre les voiles; mais on ne s'est point rappelé le titre de l'ouvrage, et nous avons vainement fait des recherches dans les recueils que nous supposions pouvoir renfermer la mention de ce fait intéressant. D'autres seront peut-être plus heureux.

La collection imprimée des brevets d'invention que possèdent les grandes bibliothèques publiques contient, au tome VIII, publié en 1824, le brevet et le dessin de MM. Stone et Henderson. Ils disent nettement que leur but est d'exécuter par des moyens mécaniques les *mouvements des doigts qui travaillent avec l'aiguille*. Leur machine tient et guide cette aiguille avec de petites tenailles qui s'ouvrent et se ferment pour la lâcher et la retenir suivant que les opérations l'exigent.

N'ayant pu nous rendre bien compte de la machine brevetée d'après le texte et les dessins imprimés, nous avons eu recours au manuscrit, où nous avons, en effet, trouvé quelques renseignements, mais sans utilité. Les membres du Conservatoire déclarent d'ailleurs, dans leur rapport, qu'ils avaient examiné le mémoire pendant plusieurs séances consécutives sans parvenir, eux non plus, à se faire une idée exacte de la machine. Ils conseillent néanmoins au ministre d'accorder le brevet, parce que les inventeurs s'engagent à fournir une explication plus détaillée aussitôt la première mécanique construite. Rien n'indique la moindre suite donnée à cette promesse d'explication, et il est extrêmement probable que *la machine ne fut jamais*, ou plutôt ne put jamais être *exécutée*.

Les inventeurs avaient indiqué dans leur mémoire les difficultés de la construction, notamment celle due au raccourcissement du fil à chaque point; ils prévoyaient aussi que les formes et les forces des organes, des doigts ou tenailles, de la table à recevoir l'étoffe, devaient varier selon la nature de l'ouvrage à faire, et ils insistaient sur leurs principes plutôt que sur les organes de leur machine projetée. Malheureusement ils se trompaient sur l'efficacité de ces principes, qui étaient d'imiter la main naturelle et de faire traverser l'étoffe par l'aiguille. On les a repris en France et en Amérique vers 1849 et 1851; ils n'ont jamais réussi, et ils sont aujourd'hui tout à fait abandonnés, ce qui est constaté dans le grand rapport fait au jury international de l'Exposition universelle française de 1855 par le révérend et savant R. Willis, professeur à Cambridge, vice-président et rapporteur de la septième classe d'instruments.

Les inventeurs de 1804 comprenaient bien l'importance qu'aurait la machine à coudre pour rendre à l'agriculture, au commerce et aux armes, la plupart des personnes qui s'occupaient de couture. Ils étaient tellement convaincus d'avance du bon résultat de leur invention que, dans leur mémoire descriptif, ils donnaient le plan et les dessins d'un bâtiment à cinq étages devant contenir cent soixante machines, mises en mouvement par un moteur et destinées à la confection des vêtements, pouvant remplacer, disaient-ils, une centaine d'ouvriers et d'ouvrières. Aujourd'hui ce même nombre de machines, contenues dans quelques salles, ferait la besogne d'environ deux mille ouvrières.

Ce James Henderson, qui a dû être le véritable inventeur, se qualifie dans le mémoire descriptif du titre d'ingénieur et d'auteur du plan des routes en fer avec *chariots à vapeur* présenté au premier consul. C'était un esprit très-inventif; on le retrouve associé à un sieur Chabannes pour un nouveau brevet (16 novembre 1804); et, dans les pièces originales de ce brevet, on rencontre un mémoire détaché, du 6 floréal an 11, où sont décrites et dessinées plus de vingt inventions, depuis l'emploi du fer dans les constructions de maisons jusqu'à la mouchette à double ressort pour séquestrer les bouts de mèche charbonnés et les empêcher de salir les meubles lorsqu'on mouche la chandelle.

La plupart de ces inventions ont été réalisées par la suite d'une manière ou d'une autre. Tirons occasion de ces faits pour dire ici qu'il ne suffit pas d'avoir une heureuse idée, mais qu'il faut encore avoir l'art de la rendre praticable. L'inventeur rencontre toujours dans l'exécution des difficultés de détail qu'il ne peut surmonter que s'il sait mettre en œuvre toutes les ressources de la mécanique. Pour résister aux déceptions, aux pertes, aux oppositions de toute nature, il doit être doué d'une persévérance à toute épreuve et d'une patience illimitée; il a besoin aussi d'être au courant des conditions économiques relatives à son invention, afin de juger si elle trouvera crédit chez les capitalistes et clients dans le public. Le temps est encore l'un des éléments essentiels du succès; il amène les circonstances favorables sur lesquelles les inventeurs se font généralement illusion, et qui leur semblent toujours ou prochaines ou même déjà arrivées.

L'invention de la machine à coudre n'a pas été exempte de ces vicissitudes par lesquelles passent toutes les choses nouvelles; il a fallu attendre jusqu'en 1830 pour voir fonctionner la première machine véritablement capable d'atteindre le but désiré. Elle fut imaginée par un pauvre tailleur français, nommé Barthélemy Thimonnier, et construite d'après ses indications. Néanmoins elle n'était pas

mer, qu'à la Bibliothèque nationale de Paris, où nous avons pu l'examiner, grâce au zèle bien connu de MM. Cortambert père et fils. Elle mesure 2 mètres de long sur 1m.33 de largeur. Les collections si riches de la Belgique et le *British Museum* nous l'envient avec raison.

assez parfaite et Thimonnier n'était pas assez instruit en mécanique pour la perfectionner, en sorte que ce malheureux inventeur s'est acharné pendant vingt ans sur un instrument qui ne répondait pas aux besoins économiques de la couture, et qu'il est mort épuisé, dans la peine et dans la misère !

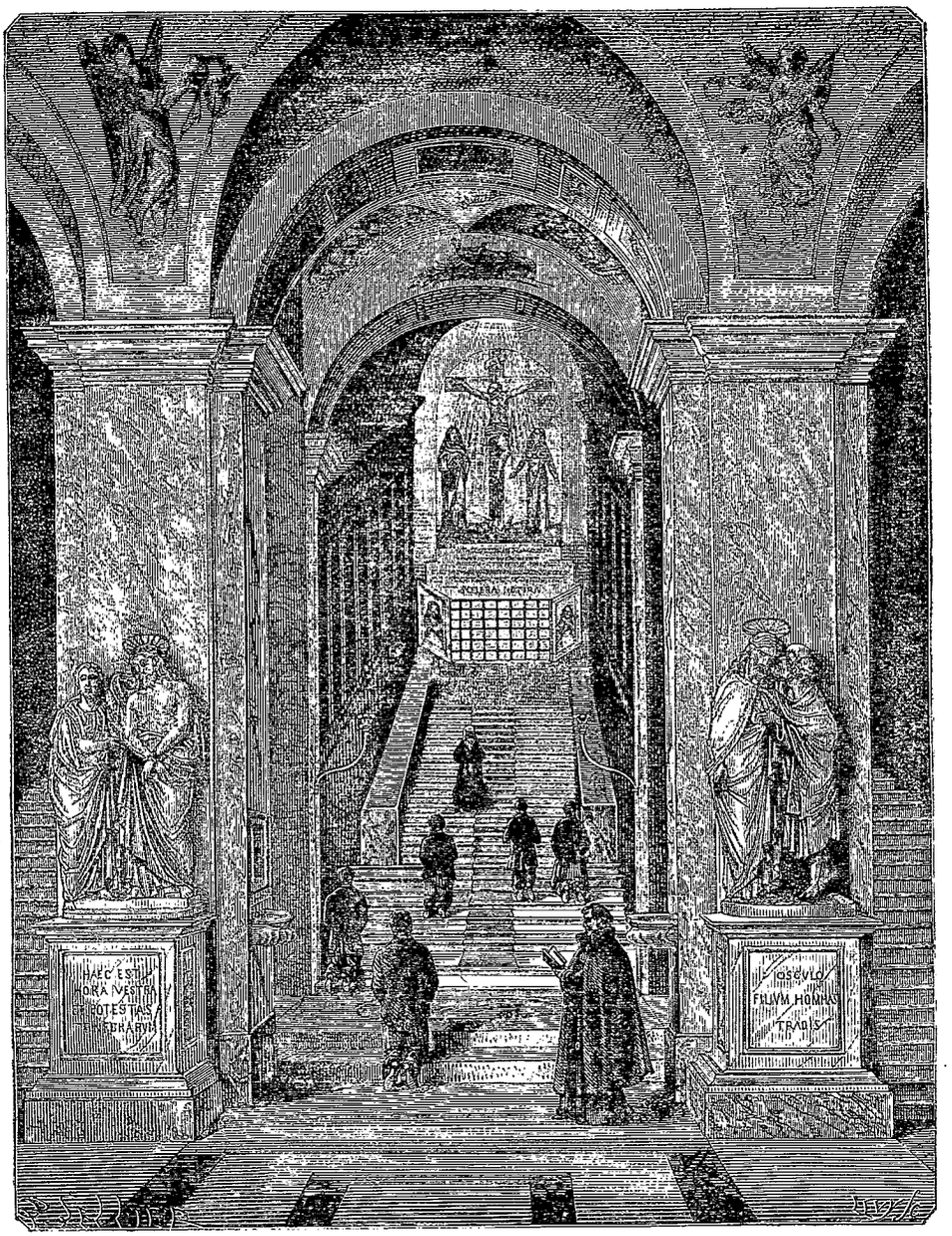
A lui notre prochain article.

La suite à une prochaine livraison.

LA SCALA-SANTA,

A ROME.

Le Saint-Escalier (*Scala-Santa*) est contenu dans un petit édifice construit par D. Fontana, sous Sixte-Quint, après l'incendie du palais de Latran, et situé sur la place de la célèbre basilique de Saint-Jean de Latran, au nord. Dès l'entrée, on a en face de soi ce que représente la gravure. On peut monter sans s'agenouiller vers la chapelle *Sancta-Sanctorum* que l'on voit en haut, à l'extrémité des marches, par des escaliers latéraux, mais monter debout par l'escalier du milieu serait presque un sujet de scandale : on n'en gravit les degrés qu'à genoux et en priant ; les pèlerins, tenant la plupart entre leurs mains un chapelet, s'arrêtent à chaque marche et en baisent le marbre à travers de petites ouvertures pratiquées dans le revêtement de bois qui est au milieu et qui, sur notre planche, ressemble à un tapis. Au fond de la chapelle est une ancienne peinture du Sauveur qui est très-vénérée.



La Scala-Santa, à Rome. — Dessin de Sellier.

A l'envers de ce monument est une grande abside qu'on appelle le triclinium de Léon III ; elle est décorée d'une mosaïque de la fin du huitième siècle que l'on voyait jadis au réfectoire du palais de Latran.

L'OBUS.

ANECDOTE.

— En vérité, Germain, on n'a jamais vu un homme comme toi. Tu me réponds par des chansons et des plai-

santeries : ce n'est pas cela qui chaussera la petite. Tiens, vois, ses pieds sortent de ses souliers. As-tu de l'argent à me donner pour lui acheter des souliers neufs?

— Des souliers? Achète-lui des sabots : cela coûte moins cher et cela lui tiendra les pieds plus secs.

— Jolie raison ! Et le petit, où trouverai-je de quoi lui acheter un lit? il est plus long que son berceau.

— Bon ! bon ! il n'est pas beaucoup plus grand aujourd'hui qu'hier, et il a très-bien dormi cette nuit. Que veux-tu ! la vente n'a guère donné, ces derniers temps, et ce n'est pas étonnant : puisque l'on a pris tous les hommes pour les emmener se battre, il n'en reste plus pour boire. Mais, sois tranquille : le premier argent que je recevrai, je te le donnerai sans en garder un sou.

— Une belle affaire ! à peine de quoi manger du pain ! Quand je pense que depuis que nous sommes établis nous aurions pu mettre de côté de quoi passer les mauvais jours, et que tu n'as jamais voulu rien garder ! Voilà ce que c'est : faute d'avoir fait des économies, tu nous mettras tous sur la paille. Et que deviendront tes enfants, malheureux, tes enfants?

— Thomas est déjà un vigoureux gaillard, et Louise fera une bonne petite ménagère, je vois cela rien qu'à la manière dont elle me refait mon nœud de cravate, qui est toujours défait, c'est vrai, et elle a raison de me gronder là-dessus... Tiens ! on frappe sur les tables en bas. Je vais servir les pratiques, et je t'apporterai leur argent; soyons bons amis, ma petite femme !

Julienne haussa les épaules avec un triste sourire, pendant que son mari embrassait vivement la petite Louise et se sauvait en criant :

— On y va, bourgeois, on y va !

— C'est pourtant un brave homme, se dit-elle : point colère, point brutal, point querelleur, toujours le cœur sur la main, ne buvant que juste ce qu'il faut pour encourager la pratique. Si seulement il était un peu plus économe ! Mais on dirait que ses poches sont percées, tant les pièces y disparaissent vite. Et dire que je n'ai jamais pu lui faire comprendre que c'était utile d'épargner... Bon ! voilà des gens qui entrent en bas : je vais l'aider à les servir, et surveiller la recette.

Julienne descendit avec ses enfants, et, tout en plaçant sur les tables les verres et les bouteilles, elle écoutait les conversations, et ce qu'elle entendait ne la réjouissait guère. On était en 1814, et les alliés approchaient de Paris, dont l'empereur n'avait pu leur couper la route. Ils ne tarderaient pas à arriver, disait-on; c'était une affaire de quelques jours.

— Il faudra bientôt plier bagage, Germain, dit au maître du logis un charretier qui amenait du foin en ville; ne croyez pas qu'on vous laissera tranquille ici. On veut défendre Paris, et le gouvernement va, bien sûr, vous envoyer l'ordre de déguerpir. Et puis, vous ne gagneriez rien à rester, vous seriez entre deux feux.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Julienne, où irons-nous?

— Dans Paris. Oh ! n'ayez pas peur, on vous fournira un logement : il y en a bien d'autres qui sont dans le même cas que vous.

Julienne était atterrée. Quitter cette petite maison, l'héritage qu'elle avait reçu de son père ! cette maison où ses enfants étaient nés, où elle avait espéré rester toujours ! et la quitter avec l'idée qu'on n'en retrouverait peut-être plus que les ruines ! La pauvre femme regarda tristement son mari, qui baissa la tête et ne dit mot. Ce jour-là, il lui remit fidèlement toute la recette; il se disait à part soi qu'il n'aurait pas été désagréable de posséder quelques centaines de francs, dans les circonstances présentes.

Peu de jours après, il fallut partir. Paris, comme on sait, n'étant point fortifié à cette époque, ne se défendit pas longtemps; mais enfin il se défendit, et ce fut précisément du côté où se trouvait la maison de Germain qu'il y eut le plus de projectiles d'échangés. Julienne écoutait, s'informait, et était dans des transes terribles; elle s'attendait à ne plus retrouver pierre sur pierre de sa pauvre habitation. Dès que la paix fut faite, elle entraîna Germain et arriva toute tremblante chez elle. Il n'y avait pas trop de mal : quelques bancs cassés, quelques bouteilles vidées, quelques verres brisés, quelques meubles endommagés; on aurait pu s'attendre à bien pis. Mais ce qui fit jeter un cri d'effroi à Germain et à Julienne, ce fut la vue d'un corps noirâtre presque entièrement enfoncé dans la muraille de la maison, auprès de la fenêtre de la chambre à coucher, et juste à la hauteur du chevet du lit.

— Un obus ! s'écria Germain.

— Ah ! mon Dieu ! s'il éclatait ! reprit Julienne.

— Eh ! cela pourrait bien arriver !

— Sauvons-nous vite, alors !

— Ma foi, oui, sauvons-nous !

— Garde les petits, je vais voir si on ne pourrait pas sauver encore quelque chose de ce que nous avons été obligés de laisser.

Et Julienne entra dans la maison. Elle monta dans la chambre à coucher et ouvrit les armoires : rien n'avait été pillé. Elle commença à regarder avec regret cette chambre claire et gaie que le soleil remplissait de ses rayons, et à penser avec terreur aux rues sombres de Paris, où il leur faudrait prendre un gîte. Elle chercha des yeux l'obus : il était enchâssé dans le mur, mais il n'avait nullement pénétré dans la chambre; c'était tout au plus s'il avait déterminé une légère boursouflure dans l'enduit jaune qui tenait lieu de papier de tenture. En obus bien appris, il avait bouché son trou lui-même et ne causait pas la moindre fente, pas le plus petit courant d'air.

— C'est dommage de s'en aller ! se disait Julienne au moment où Germain, inquiet de ne pas la voir redescendre, vint s'informer de ce qu'elle devenait.

— Je viens de la cave, lui dit-il. Nous avons une fameuse chance ! les gens qui sont venus chez nous n'ont pas eu le temps de trouver la cachette au vin : tout y est. Nous pourrions reprendre notre commerce dès demain, si nous voulions...

— Papa ! cria d'en bas la petite Louise; viens donc servir deux bouteilles de vin !

— On y va ! répondit Germain, emporté par l'habitude.

Et il courut servir ses clients.

Après ceux-ci, il en vint d'autres. Le Parisien est curieux, et jamais, aux plus beaux dimanches de printemps, on n'avait vu autant de monde sur la route que ce jour-là. Ne fallait-il pas voir les résultats de la bataille? On furetait partout, on ramassait tous les débris qui pouvaient avoir été faits par des projectiles français ou ennemis; et, naturellement, on entrait au cabaret pour se rafraîchir. L'obus était le point de mire de tous les regards et le sujet de toutes les conversations. On commençait par en avoir grand'peur, et on finissait par s'attabler, directement au-dessous de lui, pour raconter ou écouter, en buvant, une quantité d'histoires authentiques d'obus qui avaient éclaté en massacrant des foules énormes, ou bien d'obus qui avaient éclaté sans faire aucun mal, ou encore d'obus qui n'avaient pas éclaté du tout. Germain et Julienne n'eurent pas une minute à eux de toute la journée; et quand la nuit tomba, et que les passants devenus rares pressèrent le pas pour rentrer chez eux sans entrer au cabaret, les deux époux émerveillés comptèrent leur recette : ils ne se souvenaient pas d'en avoir jamais fait une pareille.

— Quelle bonne journée! dit Germain en se frottant les mains. Retournons-nous à Paris?

— Tout à l'heure : les enfants ont grand'faim; je vais d'abord acheter de quoi les faire dîner.

— Apportes-en pour nous aussi, femme, nous n'avons pas dîné non plus.

Il fallut du temps pour aller chercher le dîner, du temps pour le faire cuire, du temps pour le manger; quand ce fut fini, il était vraiment bien tard pour retourner à Paris, avec des enfants qui dormaient debout.

— Bon! dit Germain, si l'obus avait eu envie d'éclater, il n'aurait pas attendu si longtemps. Tu as entendu le vieux Michel, un ancien artilleur? il a connu des obus qui n'ont jamais éclaté. Et Gendreau, le serrurier, en a vu un qui est resté vingt ans dans un mur; et Maléziou, le cantonnier, a entendu parler d'une autre histoire pareille. Je crois que nous ferons bien de rester ici tout tranquillement.

Julienne regarda ses enfants, qui s'étaient endormis.

— Va pour cette nuit! dit-elle. Si nous gagnons encore autant d'argent demain, nous pourrons payer des ouvriers pour l'enlever.

Le lendemain, la recette fut doublée, car on vint de tous côtés, dès le matin, pour voir l'obus. Et comme Paris est fort grand et très-peuplé, et que presque tous les Parisiens, petits et grands, eurent successivement la fantaisie de voir la maison de l'obus et de s'y faire servir à boire, les recettes ne diminuèrent point le surlendemain ni les jours suivants. *La fin à la prochaine livraison.*

APPRENTISSAGE.

Quand un homme veut se faire peintre, marin ou architecte, il ne suffit pas qu'on lui *conseille* de l'être, il ne suffit pas que les raisonnements de son conseiller le convainquent que ce sera pour lui un avantage, il ne suffit pas même qu'il se décide, il faut encore qu'on lui enseigne les principes de l'art, qu'on lui montre les méthodes de travail, qu'on l'habitue à user comme il faut de tous les outils du métier. C'est ainsi que, régulièrement et par degrés, on arrive, par la pratique, à quelque perfection dans l'art. Si l'on ne procède pas ainsi, on rencontre des difficultés qui découragent et font abandonner la profession. FRANKLIN.

LE PLUS GROS DIAMANT DU GLOBE.

Il a brillé durant des siècles dans l'imagination des hommes, et il avait, dans l'antiquité, plusieurs lieues de tour. Ptolémée le plaçait, comme une sorte de phare, au sommet du pic de Ténériffe, d'où il projetait ses lueurs sur les mers d'alentour, et cette conception, digne d'un conte oriental, fut regardée comme une vérité géographique par les auteurs de la renaissance. Ouvrez la vieille *Cosmographie*, si justement oubliée, de Sébastien Munster, et vous y verrez luire encore de tous ses feux ce cône splendide. Mais Munster n'avait voyagé qu'en Allemagne, et tout au plus dans quelques régions de l'Europe. En suivant le littoral de l'Afrique, ou même en se rendant au Brésil, André Thevet se crut en droit de faire évaporer cette merveille séculaire, comme le diamant s'est évaporé dans le creuset de la chimie moderne, en démentant Sébastien Munster. Notre géographe saintongeois avait contemplé plus d'une fois le grand pic qui domine l'archipel des Canaries. Une ascension fatigante n'était pas bien nécessaire pour faire évanouir le vieux conte répété par son rival; il annonça au monde, en 1578, que ce fameux diamant, digne de figurer sur le front d'Encelade, était tout simplement un cône de neige qui reflétait parfois les rayons du soleil.

MÉDAILLES RARES.

Voy. p. 6, 77.

ANDRÉ TIRAQUEAU.

Ce médaillon en bronze, dont on ne connaît que trois exemplaires, n'a pas de revers (1). Son module est de 75 millimètres; il est coulé, retouché au burin et d'assez bon style, sans être traité dans la manière large et vigoureuse des ouvrages de certains graveurs français et italiens du seizième siècle. La légende : A. TIRAQUELLVS. SENAT. PAR. ROMÆ. 1552, doit être traduite ainsi : *André Tiraqueau, conseiller au Parlement de Paris. Rome, 1552.* L'histoire de la famille du personnage qu'il représente offre un singulier exemple des vicissitudes de la fortune, et « de la manière dont se recrutaient les classes supérieures dans notre vieille société française. » (Voy. t. XIX, 1851, p. 119, *Briçonnet.*) On y trouve un enseignement qui la rend digne d'être racontée.

Un notaire de Fontenay-le-Comte, venu de la Barbinière, village de la paroisse de Saint-Philbert de Pont de Charrault, en bas Poitou, où il possédait un petit fief noble, eut quatre fils. Le premier fut celui dont nous allons faire connaître la biographie, le cadet suivit la carrière de son père, le troisième fut avocat du roi et eut ses descendants anoblis, le dernier embrassa le commerce et alla habiter la Barbinière.

André Tiraqueau, l'aîné de la famille, naquit à Fontenay en 1480. L'amour qu'il montra de bonne heure pour l'étude engagea ses parents à l'envoyer à l'École de droit de Poitiers, où il acheva son instruction avec tant de succès, qu'André de Vivonne, grand sénéchal de la province, le distingua, le prit en amitié, et, aussitôt sa réception au titre de docteur, le fit nommer juge prévôtal et lieutenant au siége de sa ville natale. Peu de temps après son installation, l'arrivée de Rabelais au couvent des Cordeliers de Fontenay ouvrit une nouvelle voie à son insatiable désir de s'instruire; le jeune novice et lui se mirent à apprendre la langue grecque sous la direction de l'helléniste Pierre Amy, moine au même couvent, et fondèrent des conférences où quelques rares privilégiés vinrent s'initier avec eux aux beautés de la littérature ancienne. Nous avons raconté ailleurs de quelle façon cette douce intimité, qui dura jusqu'en 1524, fut violemment brisée, et comment Tiraqueau sauva la vie à Rabelais (voy. 1849, p. 347). Cette séparation cruelle ne mit pas fin aux relations des deux amis; une correspondance suivie s'établit entre eux, et, bien des années plus tard, ils se retrouvèrent, l'un curé de Meudon, l'autre conseiller au Parlement de Paris.

L'étude des écrivains de l'antiquité ne détourna cependant pas André de celle du droit, pour laquelle il montra toujours une vocation décidée; il lui consacra même la plus grande partie de ses loisirs et prit place de bonne heure parmi les plus savants jurisconsultes de son temps. Il n'avait pas encore atteint sa trente-cinquième année lorsqu'il publia, en 1515, son premier ouvrage, le traité *De rebus connubialibus et jure maritali*, qui fit connaître son immense savoir et fonda sa réputation. Le Parlement de Bordeaux, plein d'admiration pour l'auteur d'un pareil livre, l'élut à l'unanimité l'un de ses membres, sur la proposition de quelques-uns de ses anciens condisciples

(1) L'un de ces trois exemplaires a été légué au cabinet des médailles par M. Faustin Poey d'Avant, auteur de divers écrits sur la numismatique.

de Poitiers; mais le juge prévôtal ne se sentit pas la force de s'arracher à la vie si douce qu'il menait au sein de sa famille et de se séparer de ses nombreux amis, et refusa la haute position offerte d'une manière si flatteuse. Il remercia le Parlement par la dédicace du traité sur la loi *Si unquam*.

Tiraqueau n'était pourtant pas riche; les embarras de la vie augmentaient même tous les jours pour lui. Marié en 1512 à Marie Cailler, fille du lieutenant particulier de Fontenay, cette féconde épouse lui donnait chaque année un fils ou une fille, et il se sentait obligé de pourvoir aux nécessités de l'avenir. Il se mit donc à travailler avec plus d'ardeur et à chercher à la fois dans ses productions une source de renommée et de fortune. En cela il fit merveille : du produit de chacun de ses livres il acheta un domaine qui servit de dot à chacun de ses enfants.

Mais le commerce de lettres qu'il entretenait avec plusieurs savants, et le bruit qu'avait fait l'apparition de ses ouvrages, avaient trop attiré les yeux sur lui pour qu'il lui fût possible d'habiter plus longtemps une petite ville de province. François Ier le pressa de se rendre à Paris, et le nomma, le 14 juin 1541, conseiller en la Grand'chambre, où il fut reçu à la fin de la même année, aux applaudissements de l'illustre compagnie au milieu de laquelle il venait prendre place. Le roi donna, en outre, la survivance de la charge de juge prévôtal à son fils aîné, qu'il fit sénéchal de robe longue du bas Poitou, le 27 novembre 1544, lorsqu'il érigea Fontenay en siége d'une sénéchaussée, à la demande de Tiraqueau, qui voulut payer ainsi sa dette de reconnaissance et d'affection à sa patrie.

Libre désormais de tous soucis sur l'avenir, il mit la dernière main aux travaux composés depuis plusieurs années, et donna successivement au public les suivants : 1°, en 1543, *De utroque retractu municipali et conventionali*, fragment d'un commentaire complet sur la coutume du Poitou; *Cessante causâ cessat effectus; Le mort saisit le vif*; 2°, en 1549, *De nobilitate et jure primogenitorum; De jure constituti possessioris;* 3°, en 1554, un commentaire sur la loi *Boves*, § *Hoc sermone*, ff. *De verb. sign.* Indépendamment de ces divers ouvrages, il rédigea les manuscrits de huit à dix autres, qui furent en partie imprimés, après sa mort, par les soins de ses enfants, et dont quelques-uns comptent au nombre de ses meilleurs traités.

Tous ces livres, qui demandèrent une science et des recherches faites pour épouvanter les érudits modernes, eurent plusieurs éditions, et firent longtemps autorité dans les écoles. Aujourd'hui encore le nom de leur auteur y est prononcé avec respect et placé à côté de celui de Cujas.

Des travaux aussi considérables n'empêchèrent pas toutefois Tiraqueau de chercher quelques délassements dignes de lui. Ainsi que nous l'avons dit, il retrouva à Paris Rabelais, qui le mit en rapport avec les hommes les plus éminents de l'époque. Ce fut sans doute à l'instigation de son ami qu'il entreprit, en 1552, le voyage de Rome, où fut exécuté le médaillon qu'on voit ici. Il y développa le goût, inné chez lui, des beaux-arts et des objets antiques, dont il avait rassemblé déjà une riche et nombreuse collection, partagée après sa mort entre ses fils Michel, sénéchal du bas Poitou, et André, d'abord conseiller au Parlement de Bordeaux, puis ensuite à celui de Paris. Hubert Goltzius mentionne, dans son *Voyage numismatique*, le cabinet de médailles de ce dernier, et André de Rivaudeau, petit-fils de notre jurisconsulte, a donné une description fort détaillée de celui de son oncle Michel, dans l'hymne placé à la suite de sa tragédie d'*Aman*.

Tiraqueau mourut le 29 décembre 1558, entouré de l'estime générale. Les nombreux portraits qui nous restent de lui nous apprennent qu'il était de taille moyenne et avait une figure tout à la fois énergique et bienveillante. Ses yeux expressifs respiraient la bonté; son nez était long et sa bouche fine. Grâce à un rare privilége de sa forte constitution, il arriva à soixante-dix-huit ans sans la moindre infirmité, et lorsqu'il rendit le dernier soupir, il sembla s'endormir d'un paisible sommeil. Malgré la sévérité irréprochable de ses mœurs, l'aimable vieillard se souvenait toujours un peu de la joyeuse philosophie du compagnon de sa jeunesse.

Il eut de Marie Cailler, sa fidèle compagne, vingt-sept enfants, nombre prodigieux, attesté par un *factum* de l'un de ses petits-fils, publié en 1576, à l'occasion d'un procès que soutint la famille contre le conseiller J. Poille, son gendre. On connaît les épigrammes, quatrains et anecdotes débités à ce sujet.



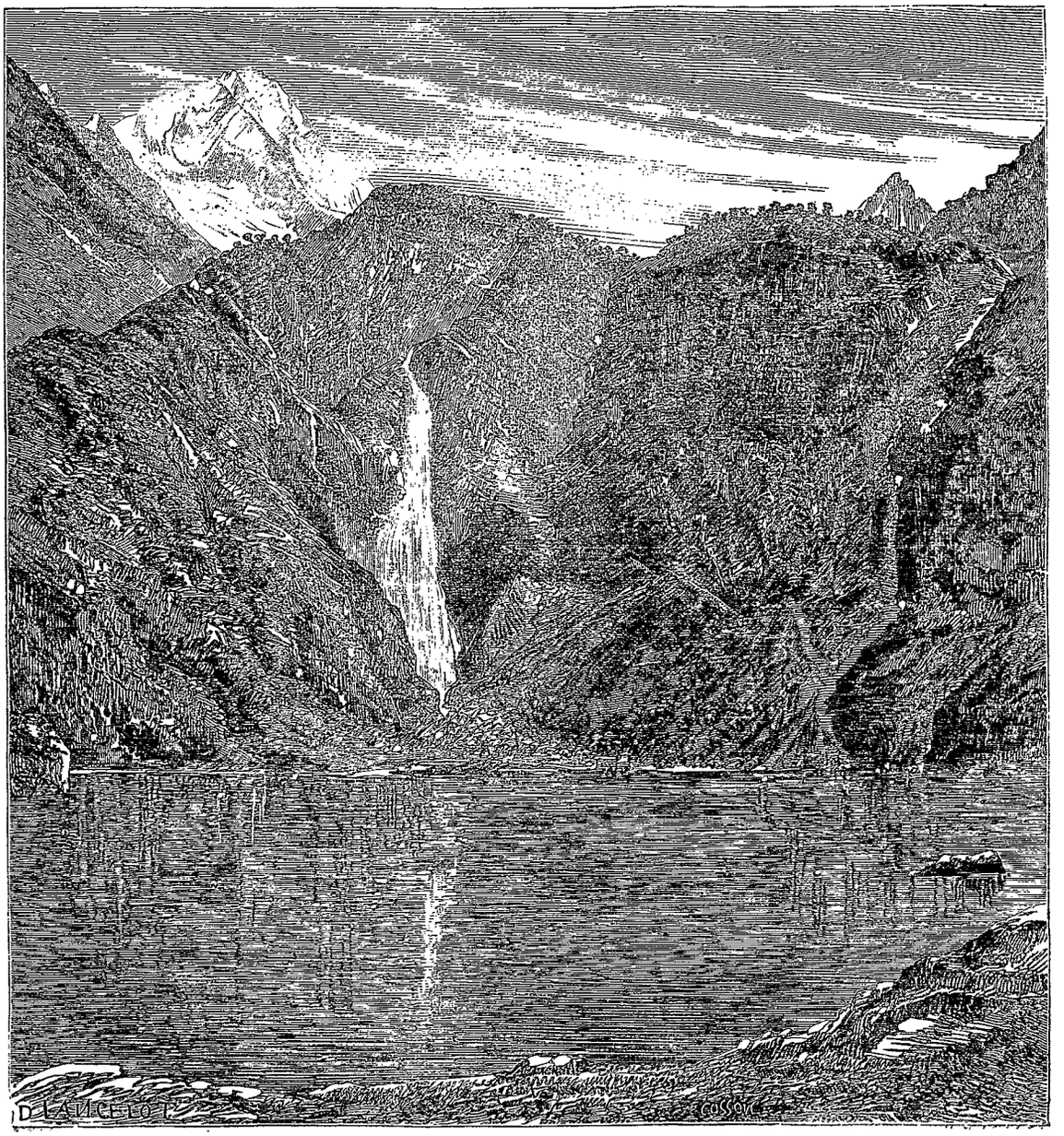
Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. — Tiraqueau.

Sept garçons et quatre filles lui survécurent, et firent tous des établissements avantageux, par suite de leur mérite personnel et de la considération qu'on avait pour leur père. Leurs descendants s'allièrent aux plus grandes maisons de France, parmi lesquelles on peut citer celles de Navailles, de Neuillan, de Gontaut, de Froulay, d'Escoubleau, d'Aubigné, etc. Catherine, l'une des quatre filles, fut la bisaïeule du maréchal Catinat. Mais, au commencement du dix-septième siècle, l'orgueil inspira aux Tiraqueau une pensée coupable, et ces ingrats parvenus, qui devaient toute leur illustration au fils du notaire de Fontenay, eurent la faiblesse de payer une fausse généalogie, et de s'attribuer, à l'exemple de tant d'autres anoblis, une origine chevaleresque. Cette supercherie ne servit pas longtemps néanmoins à ceux qui l'avaient commise; car toutes les branches en ligne directe s'éteignirent bientôt, ainsi que celles issues des deux frères cadets d'André.

Il y a quelques années, un magistrat vendéen, se trouvant par hasard à la Barbinière, entra dans une pauvre maison habitée par un vieux paysan et ses trois filles. Frappé du nom de ses hôtes, il les interrogea et apprit d'eux que la tradition du pays disait leurs ancêtres alliés à de puissants seigneurs. Une liasse de titres, enveloppée dans un fragment du traité sur la loi *Si unquam*, lui fut ensuite montrée et lui prouva qu'il avait devant lui les derniers héritiers du plus jeune frère de notre grand jurisconsulte, les seuls représentants de la famille Tiraqueau.

LE LAC D'OO

(HAUTE-GARONNE).



Le Lac d'Oo. — Dessin de Lancelot.

Sans être aussi célèbre que le lac de Gaube, le lac d'Oo, situé à quelque distance de Bagnères de Luchon, n'en est pas moins une des plus remarquables masses d'eau qui s'étendent à une grande altitude au-dessus du niveau des mers. Ce lac offre au géologue le sujet d'observations du plus haut intérêt au point de vue des modifications que subissent, à travers les siècles, les reliefs terrestres. Le lac d'Oo, souvent aussi désigné sous le nom de Séculéjo, n'a pas moins de 39 hectares de superficie; cependant, quand on approche de son rivage, on est généralement étonné de sa petitesse apparente. Il faut le traverser en barque pour se rendre compte de son étendue réelle et reconnaître que l'œil est trompé d'abord par l'aspect des gigantesques assises de rochers qui l'enceignent et rapetissent, par la hauteur de leurs sommets, tout ce qui avoisine leur base.

Il y a quarante-trois ans, en 1831, on procéda à des sondages dans le sein du lac d'Oo, dont l'onde, pure comme le cristal, bleue comme l'azur du ciel, passait dans le pays pour emplir des gouffres sans fond. La sonde toucha le fond à une profondeur de 75 mètres. Vingt-cinq ans plus tard, MM. Lambron et Lezat ont mesuré de nouveau l'épaisseur de la couche d'eau; ils ont trouvé qu'elle avait diminué de 6 mètres. Ils ont constaté en toute évidence que le fond du lac s'exhaussait. Ce fait est général; on l'observe pour d'autres masses d'eau semblables, et il paraît démontré qu'elles finiront par disparaître peu à peu. En effet, un lac tel que celui d'Oo est situé au fond d'un véritable entonnoir; il y tombe incessamment des pierres qui glissent le long des parois à pic de ses bords, et des rochers entraînés par les éboulements. Ces amas s'entassent peu à peu au fond du lac, et son fond s'exhausse constamment. Le niveau de l'eau s'élèverait de même si des ouvertures naturelles qui traversent les

rochers ne formaient des déversoirs. L'eau s'écoule dans les vallées sous-jacentes quand elle atteint la pente de ces déversoirs, et elle ne peut s'élever au-dessus; or, comme le fond où elle repose monte sans cesse, il est bien évident que le lac sera complétement desséché quand le fond aura atteint le niveau de la surface liquide.

Avant d'atteindre le lac d'Oo, on monte successivement une série de gradins, aujourd'hui secs, qui ont certainement été couverts d'eau autrefois, comme l'atteste la nature de leur sol limoneux. Ils se sont peu à peu taris, comme se tarira ce lac magnifique : mais avant que cette belle nappe d'eau ne disparaisse, bien des touristes et des géologues pourront la contempler encore; car en admettant qu'elle diminue de 6 mètres en vingt-cinq ans, il faudra plus de deux siècles pour que son lit soit comblé.

D'après une description écrite autrefois par un voyageur d'un grand mérite, Ramond, on sait que le lac d'Oo a été soumis encore à d'autres modifications. La cascade qui se jette actuellement sur un amas de pierres et de rochers entassés au rivage se jetait jadis dans le lac même, dont le niveau était probablement plus élevé. Quand on a gravi le massif pyrénéen où le lac d'Oo étend ses eaux, cette cascade est le premier objet qui s'offre au regard; de loin elle apparaît comme une chute d'eau grêle et mesquine; mais lorsqu'on monte dans une barque et qu'on approche peu à peu du rivage, on la voit grandir à vue d'œil jusqu'à ce qu'elle prenne bientôt un aspect imposant. Elle s'élance, en effet, d'une hauteur de plus de 270 mètres, tombe avec violence au milieu d'un chaos de rochers entassés pêle-mêle, et forme tout alentour un brouillard transparent, irisé, du plus bel aspect.

Les rochers, amassés là de toutes parts, offrent au géologue et au minéralogiste une source inépuisable de précieux échantillons. Détachés de toutes les parties de la montagne, apportés de loin par les eaux en mouvement, par les torrents, ils forment une véritable collection de tout le massif pyrénéen. On y rencontre de superbes cristaux de micaschiste et de tourmaline. Ces cristaux adhèrent souvent à de gros blocs de roches très-dures, et il n'est pas toujours facile de les détacher sans les détériorer, même à l'aide du marteau d'acier qui ne doit jamais quitter le touriste ami de la géologie.

La coloration du lac d'Oo est d'un bleu foncé, comme celle de la plupart des lacs situés dans les montagnes; elle n'est pas due, comme on le dit quelquefois, au reflet du ciel; elle persiste alors même que des nuages gris voilent l'azur du firmament. Quelle en est la cause réelle? On l'ignore encore, et il y a là certainement un problème curieux et attrayant. L'ami de la nature qui sait regarder, qui ne reste pas indifférent aux magnificences de la création, rencontre à chaque pas des sujets d'observation et de méditation.

Au-dessus du lac d'Oo, à des altitudes plus considérables dans la montagne, d'autres lacs s'étendent encore à des niveaux différents. Mais ceux-là sont presque toujours gelés. On les appelle les *lacs glacés*. Pour les atteindre, il faut être un marcheur intrépide; leur visite est très-fatigante et n'offre pas plus d'intérêt que celle du lac d'Oo, certainement un des plus beaux des Pyrénées.

L'OBUS.

ANECDOTE.

Fin. — Voyez page 149.

On s'accoutume à tout, même au danger; sans cela, comment y aurait-il des habitants à Resina et à Portici, où l'on n'est jamais sûr en se couchant de ne pas être englouti avant le jour dans les laves du Vésuve? Comment y en aurait-il dans certaines villes du Chili et du Pérou, qui sont continuellement ébranlées par des tremblements de terre? Comment verrait-on tous les jours des gens qui s'embarquent dans un petit bateau, quand le vent souffle, pour s'en aller jeter des filets dans la grande mer? Comment trouverait-on des couvreurs, des mineurs et des pompiers? Puisque toutes ces sortes de gens existent et que personne ne s'en étonne, il ne faut pas s'étonner non plus si Germain, au lieu d'abandonner ses pénates menacés, fit surmonter sa porte d'une magnifique enseigne en lettres jaunes sur fond noir, portant ces mots : *A l'Obus*. Les lettres jaunes étaient formées par des imitations de canons en cuivre, et l'artiste qui les avait peintes en était plus fier qu'un grand prix de Rome de son tableau de concours. L'enseigne expliquait aux gens qui ne l'auraient pas su ce qu'était cet objet noir qui faisait tache sur le mur, près de la fenêtre de gauche, et, grâce à l'enseigne et à l'obus, le cabaret ne désemplissait pas.

Après une quinzaine de jours, les sous et les pièces blanches ayant empli plus qu'à moitié le tiroir de la ménagère, on fit venir le père Mortier, le maçon, afin de le consulter sur l'extraction de l'obus. Il tâta le mur avec circonspection, examina, hocha la tête, parla d'un grand trou qui compromettrait la solidité de la maison, du danger de faire éclater, en y touchant, un obus qui, si on le laissait tranquille, ne demandait pas mieux que de rester là jusqu'au jugement dernier, et il finit par avouer qu'il aimait autant ne pas se charger de l'opération. Le père Mortier n'était sûrement pas très-brave, en fait d'obus, s'entend, car on ne l'avait jamais vu hésiter à monter sur l'échafaud le plus périlleux : chacun son métier.

Sur ce refus, l'obus resta dans le mur; seulement le lit fut placé à l'autre bout de la chambre. Mais ce projectile eut une influence considérable sur la vie et sur le caractère du maître du logis.

Feu Damoclès, dont tout le monde connaît l'histoire, ne resta pas longtemps sous la fameuse épée; dès qu'il l'eut vue, il se hâta de quitter la place et de renoncer à sa dangereuse royauté : en cédant ainsi à son premier mouvement, qui sans doute était bon, il s'épargna bien des soucis; mais si au lieu de se sauver il eût regardé le glaive résolûment et réfléchi quelques instants, il aurait peut-être fini par se dire : « Ce fil doit être plus solide qu'il n'en a l'air; si l'épée avait dû tomber, pourquoi ne l'aurait-elle pas fait depuis une heure qu'elle est suspendue au-dessus de ma tête? Puisqu'elle n'est pas tombée, elle ne tombera pas; restons tranquille et jouissons du pouvoir. » Et il serait resté; mais je présume que, malgré toute sa force d'âme, la pensée du danger qu'il courait l'aurait rendu un peu soucieux, et lui aurait fait voir les choses de ce monde sous un tout autre jour que par le passé. Il paraîtra donc tout simple que Germain, tout en restant sous son glaive, — sous son obus, veux-je dire, — cessât peu à peu d'être le Germain insouciant et prodigue de qui Julienne se plaignait si fort. Il avait fait mettre les lits des enfants dans l'autre chambre du premier étage; cette chambre était trop petite pour contenir toute la famille, mais au moins les enfants, croyait-il, étaient à l'abri. Les enfants étant à l'abri, qu'arriverait-il si une belle nuit l'obus, se décidant sur le tard à faire son métier, s'avisait de casser la tête à leurs parents? Les pauvres petits se trouveraient à la fois orphelins et réduits à la misère : il fallait donc parer à cette éventualité en leur assurant des ressources pour l'avenir. Germain devint économe. Quand il était tenté de faire une dépense superflue, il n'avait qu'à regarder son obus pour remettre vivement sa bourse dans sa

poche ; il en vint même à ne plus garder d'argent sur lui, de peur de succomber à la tentation. Germain eut donc bientôt un petit dépôt à la caisse d'épargne ; le petit dépôt grossit, fut placé, et forma avec le temps un capital qui permit de bien élever les enfants : premier bienfait de l'obus.

Le second fut plus important encore. Germain, comme bien des gens, n'avait pas eu jusqu'alors la conscience très-délicate. Il ne se croyait pas bien coupable pour mettre un peu d'eau dans le vin qu'il vendait, ni pour compter à un ivrogne une chopine de plus que sa consommation. Mais sous la menace de l'obus, qui le rendait plus sérieux, il y vit un peu plus clair dans son âme, et apprit à mieux distinguer le bien du mal jusque dans leurs nuances. Il s'arrêtait souvent, au moment de tromper ou de griser un client, rien qu'à cette pensée : « Si l'obus éclatait cette nuit, ce ne serait pas bon pour moi d'avoir agi ainsi ! » Et il obéissait à sa conscience plutôt qu'à son intérêt.

La conscience d'un homme se trouve généralement d'accord avec son intérêt ; si c'est par ce motif que l'on évite le mal, on suit l'inspiration de ce qu'on appelle la morale de l'intérêt bien entendu ; ce n'est pas la morale la plus haute, il s'en faut de beaucoup, mais quelquefois c'est par elle que certaines gens ont commencé ; elle prépare à des sentiments plus délicats et plus élevés : on s'aperçoit qu'il est bon de mériter l'estime des autres, et l'on finit par avoir besoin de s'estimer soi-même ; on cesse alors peu à peu d'écouter les conseils de l'intérêt matériel, et on n'accepte plus pour guide que le plus profond et en même temps le plus élevé de tous les intérêts, celui de notre grandeur morale.

Germain et Julienne, avec l'obus pour conseiller, devinrent de très-honnêtes gens et de très-honnêtes cabaretiers, et, par suite, de riches cabaretiers, ce qui ne gâta rien.

Quinze ans se passèrent. Thomas, un vigoureux gaillard, comme disait son père quand il était petit, avait fait de bonnes études et montré un grand goût pour la mécanique. Il sortit le premier de l'école de Châlons, et avant d'entrer dans une usine, où on lui offrait une bonne position, il vint voir ses parents et assister au mariage de Louise, belle fille de vingt-deux ans, à qui son père donnait en dot le cabaret de *l'Obus*.

Mais le futur époux ne se souciait pas de garder un voisin aussi menaçant. Il fit donc venir des maçons plus audacieux que le vieux Mortier, et l'obus fut tout doucement retiré de sa cachette. Puis, pendant que les maçons bouchaient le trou, des artilleurs qui passaient par là, curieux de savoir comment étaient les obus du temps passé, — la science ayant fait des progrès depuis quinze ans, — dévissaient le projectile avec toutes sortes de précautions et se mettaient en devoir de le vider. Tout à coup l'un d'eux éclata de rire.

— Hé ! père Germain ! s'écria-t-il, arrivez donc ! Ces farceurs d'alliés ! ils avaient oublié de remplir leur obus !

Germain resta interdit.

— Comme ça, dit-il au bout d'un instant, il n'y avait pas de danger qu'il éclatât ?

— Pas le moindre ! En voilà-t-il des maladroits ! ce n'est pas chez nous que ça arriverait, une chose pareille !

— Vraiment, dit Germain sérieux, quand je pense que j'ai vécu quinze ans avec cette inquiétude-là, je me trouve un peu sot... Eh bien, non, après tout, je n'étais pas si bête, et je ne regrette rien ! Tenez, mes enfants, dit-il à Louise et à son fiancé qui s'étaient approchés pour examiner l'obus vide, prenez-le et gardez-le soigneusement ; ce n'est pas le plus mauvais des cadeaux que je vous ferai. Mettez-le à une place d'honneur ; et quand vous le regarderez, pensez que c'est à lui que vous devez votre fortune. Il m'a donné des leçons d'économie, de prévoyance et d'honnêteté ; faites comme moi, et quoiqu'il ne vous menace plus, conduisez-vous comme s'il était plein de poudre. Je vous réponds que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

LE VIEIL ANE DE LA VILLE DE MONTALTE.

Nous avons parlé quelquefois du P. Labat et de ses innombrables voyages en Amérique et dans l'Europe méridionale. Voici ce dont il fut témoin dans la petite ville de Montalte, non loin de Cornetto, vers l'année 1709 :

« Il y a une église paroissiale dans laquelle je dis la messe, et deux fontaines fort belles. Pendant que je lisois l'inscription d'une de ces fontaines, il y vint un âne chargé de deux barils, qui, sans être conduit de personne, s'approcha d'un des deux robinets, y présenta un de ses barils, à la bonde desquels il y avoit un entonnoir de bois assez large ; et quand il le sentit plein, il se tourna, et fit emplir de même son second baril. Après quoi, sans s'arrêter, il s'en retourna chez lui à pas comptés. Il revint un moment après, et fit encore la même manœuvre avec autant d'adresse que la première fois. Je le suivis pour savoir à qui appartenoit un âne si bien endoctriné, et je vis qu'il appartenoit au boulanger de la ville.

» Cet homme me fit beaucoup de civilités, tant à cause qu'il m'avoit vu à la suite de Mgr le cardinal, que parce que je parlois de son âne avec éloge. Il me dit que c'étoit son père qui l'avoit instruit ; qu'il y avoit quarante ans qu'ils s'en servoient de père en fils dans sa famille, et que quand son père l'acheta, c'étoit déjà un âne fait, un âne majeur, à qui on ne pouvoit donner moins de six ans. Ce grand âge me paroissoit difficile à croire ; il s'en aperçut, et me jura que son âne avoit quarante-six ans bien comptés, ajoutant que si je voulois avoir un peu de patience, il me montreroit des papiers qui m'en convainqueroient. Je ne voulus pas pousser plus loin mes recherches. L'âne fit encore un voyage pendant notre conversation ; après quoi il s'arrêta à la porte pour être déchargé de ses barils et de son bât ; Car, me dit le boulanger, quand il a fait les voyages qu'il doit faire, il faut le mettre en liberté, autrement il casseroit les barils et se débarrasseroit bien vite de son bât.

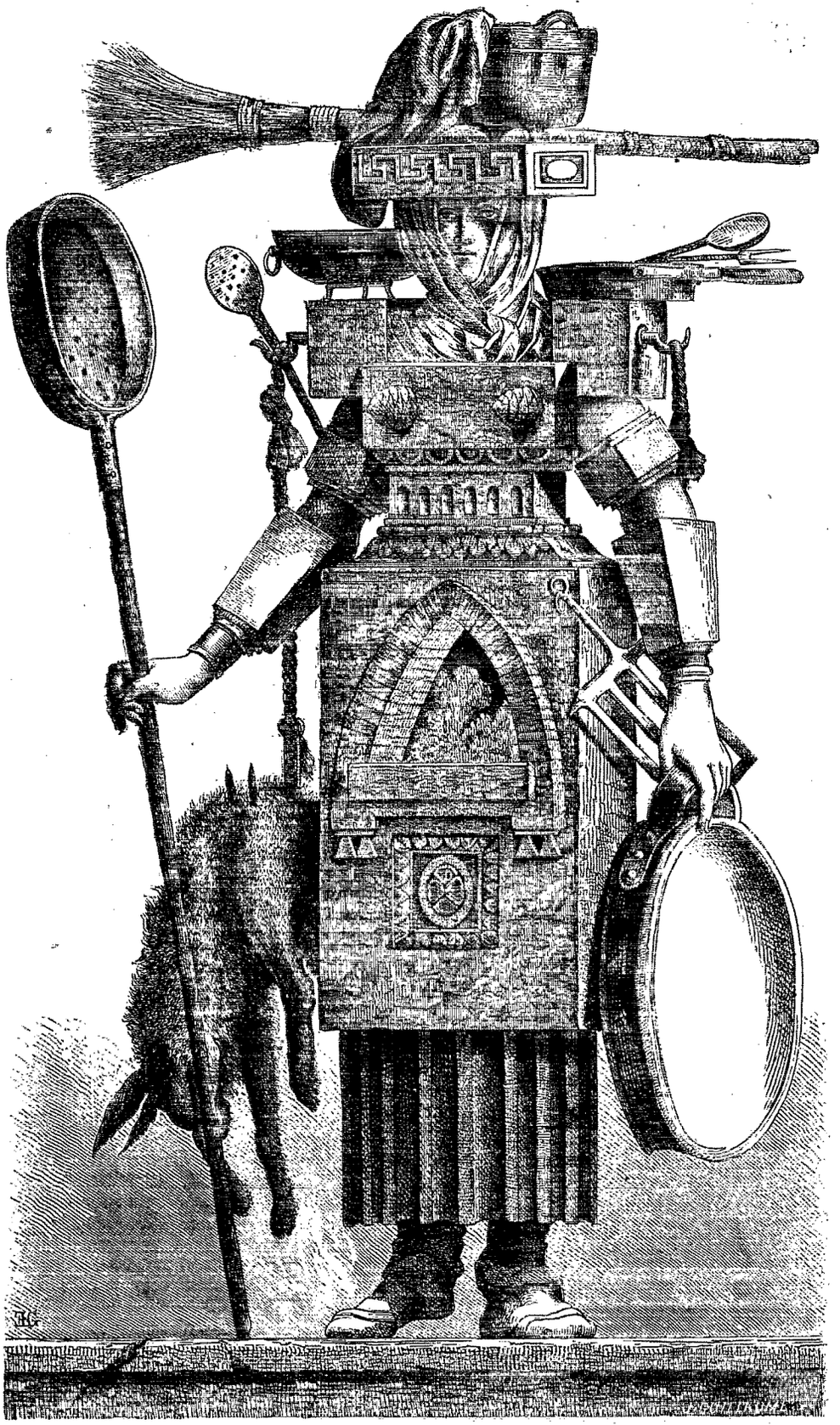
» Je voudrois bien voir les cartésiens faire une machine comme celle-là. » (1)

MASCARADES A LA GRECQUE.

Les Voyages du jeune Anacharsis, qu'on lit si peu aujourd'hui, eurent, comme on sait, un succès prodigieux, même en dehors du monde littéraire, lors de leur apparition, vers 1792. Ils concoururent, avec d'autres influences, à familiariser la société française avec l'histoire de la Grèce, mais aussi à introduire un goût très-équivoque dans la décoration intérieure de nos monuments, de nos habitations privées, et même de nos costumes. Les beautés simples qu'on reconnaît à l'antiquité hellénique furent le plus souvent fort mal interprétées, et l'engouement alla surtout jusqu'à la manie la plus ridicule lorsque, voulant s'inspirer d'une érudition de seconde main s'il en fut, on prétendit renouveler les divertissements, les fêtes, les festins de la Grèce. L'auteur de ces quelques lignes a connu une vieille dame fort spirituelle qui racontait, avec son sourire le plus moqueur, que dans sa jeunesse, pour uti-

(1) *Voyages du P. Labat, de l'ordre des FF. prêcheurs, en Espagne et en Italie*, t. V, p. 72.

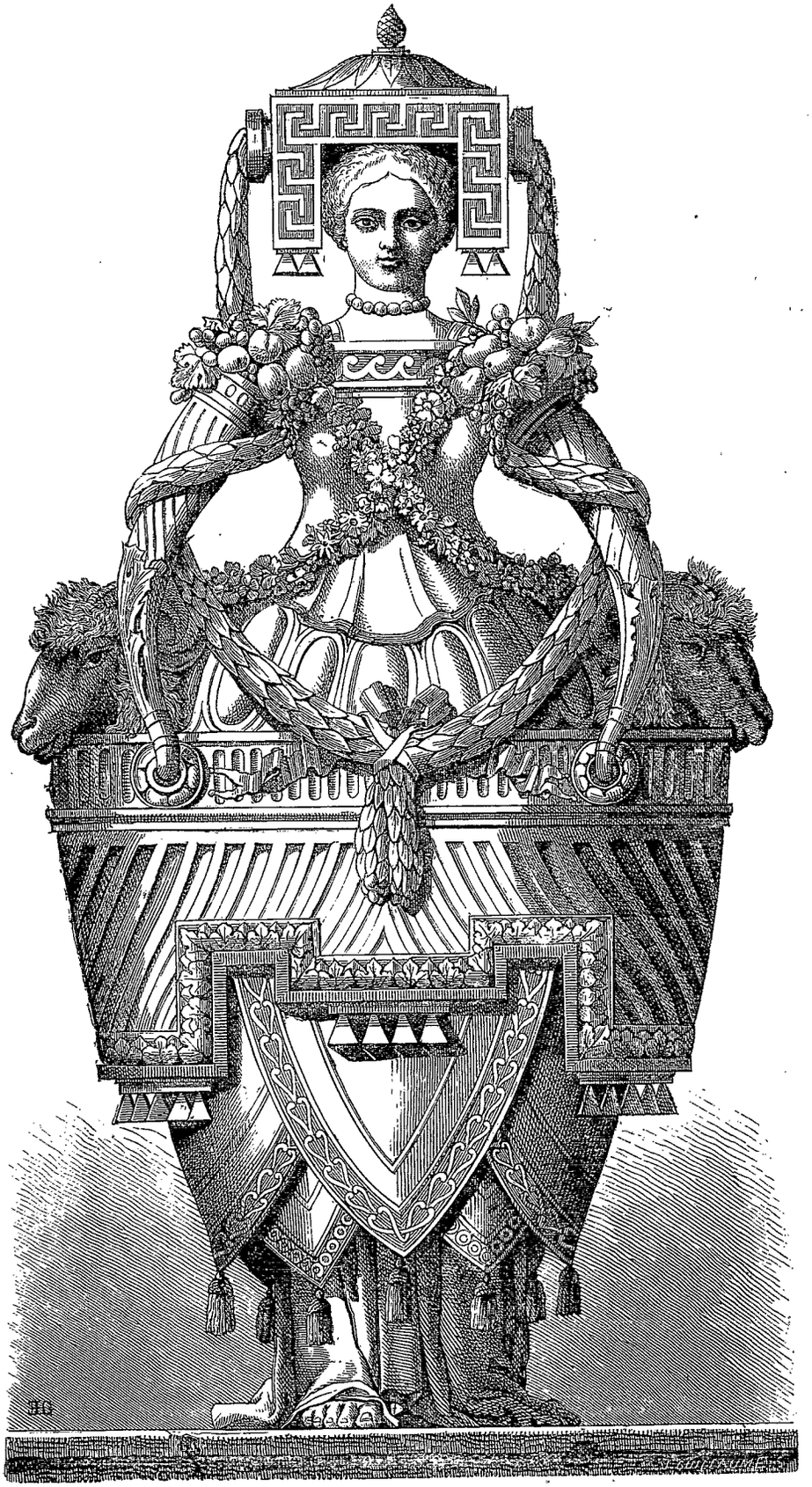
liser sa taille élégante à la fameuse soirée à la grecque de Mme Vigée, on l'avait revêtue d'une robe de prêtresse, en la priant de brûler du rhum dans une large coupe d'argent, tandis que Pindare-Lebrun, armé d'une lyre sans



Mascarades à la grecque. — La Vivandière. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après Petitot.

cordes, déclamait ses vers inspirés. « Tout le monde était fort content de soi à cette mascarade, moi la première, ajoutait-elle; mais c'était au fond une chose absurde, et ce prétendu divertissement valut bien des soucis à la char-

mante maîtresse de maison qui l'avait donné. On alla, par exemple, jusqu'à dire dans tout Paris que cette imitation d'une fête antique n'avait pas coûté moins de trente mille francs; la vérité est que les frais n'avaient pas été de plus



Mascarades à la grecque. — La Mariée. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après Petitot.

de quatre ou cinq pistoles, et je dois aussi avouer qu'à part mon punch (que je faisais, assurait-on, comme un ange, et qu'à leur grand dommage les Grecs ne connaissaient pas), toute cette cuisine spartiate ou athénienne

était détestable. M. G... en fut malade, et moi j'en attrapai un gros rhume. » (1)

Au reste, l'espèce de mascarade à la grecque que rappellent nos gravures ne figura dans aucune soirée française. Elle est sûrement italienne, et bien antérieure au fameux souper de Mme Vigée, car elle date de l'année 1771. Nous en avons déjà donné un échantillon sommaire l'année même de la fondation de ce recueil, sans avoir pu indiquer alors son origine, que nous connaissons aujourd'hui.

En plein règne de Louis XV, l'Infant Ferdinand, duc de Parme, avait attaché à sa personne, en qualité de premier architecte, un certain chevalier Petitot (2), qu'il faut bien se garder de confondre avec le célèbre miniaturiste dont nous connaissons tous les émaux charmants, mais qui pouvait bien être son parent. Ce fut ce chevalier Petitot qui conçut l'idée, bizarre plutôt que plaisante, d'affubler neuf personnages d'attributs divers, empruntés à l'art qu'ils professaient. Ces dessins, gravés par Benigno Bossi, auquel le savant Nagler a consacré une courte notice, furent dédiés à M. du Tillot, marquis de Felino, ministre de l'Infant de Parme, et probablement amateur de curiosités grotesques, car il possédait aussi une suite de vases prétendus antiques, dont l'exacte représentation, de formes étrangement contournées, a été figurée par Bossi.

Qu'on nous permette une conjecture. Ne pourrait-on pas soupçonner dans ces collections un petit essai industriel? Benigno Bossi s'intitule *stucator*, et l'inventeur des dessins était un architecte; Petitot n'aurait-il pas eu en vue l'ornementation de certains jardins de grands seigneurs, comme on en voyait un si grand nombre alors en Italie, et qui offraient, dans leurs décorations, ce que la statuaire a pu jamais imaginer de plus ridiculement compliqué et de plus bizarre? Benigno Bossi, l'habile stucateur, se chargeait sans doute d'exécuter ces figures étranges et de les poser dans ces parcs italiens, point inconnu au spirituel Duclos, alors secrétaire de l'Académie française, qui nous parle en si bons termes du marquis de Felino.

LE GULF-STREAM ET LE DOCTEUR FRANKLIN.

Nos lecteurs savent qu'il existe dans l'Océan une rivière que les plus grandes sécheresses ne peuvent tarir, que les plus vastes déluges ne font pas déborder. L'eau froide forme son lit et ses rives, tandis que son courant est chaud. Elle prend sa source dans le golfe du Mexique, et se vide dans les mers du pôle arctique. Cette puissante rivière est le *Gulf-Stream*. Il n'y a pas au monde un aussi majestueux cours d'eau. Son courant est plus rapide que celui du Mississipi ou de l'Amazone, et son volume mille fois plus considérable. Ses eaux, depuis le golfe jusqu'aux côtes de la Caroline, sont d'un bleu indigo. Elles sont si distinctement marquées, que leur ligne de jonction avec l'eau de mer se perçoit à l'œil nu. Souvent on peut voir la moitié d'un vaisseau à flot dans l'eau du courant du golfe, tandis que l'autre moitié plonge dans l'Océan, si nette est la ligne de démarcation entre ces eaux; et telle est, pour ainsi dire, leur répugnance à se mêler à l'eau de mer qui forme leur littoral.

Quoique les navigateurs fussent dans l'habitude de traverser et retraverser ce courant presque chaque jour pendant trois siècles, aucun n'avait eu l'idée d'en profiter comme moyen de déterminer la longitude et comme annonce de la proximité des côtes du continent américain. Le docteur Franklin en suggéra le premier l'utilité. En 1770, étant à Londres, il lui arriva d'être consulté sur un placet que le conseil de la douane de Boston adressait aux lords de la Trésorerie, leur exposant que les paquebots de Falmouth mettaient à faire le trajet de Falmouth à Boston une quinzaine de plus que les vaisseaux marchands allant de Londres à la Providence, dans Rhode-Island. En conséquence, le conseil demandait que les paquebots de Falmouth fussent autorisés à faire voile pour la Providence, au lieu de se rendre directement à Boston. Cela parut étrange au docteur, car Londres est plus loin de l'Amérique que le port de Falmouth en Cornouailles, et à partir de ce point, la route est la même : la différence eût dû être l'opposé. Franklin consulta le capitaine Fodger, baleinier, qui se trouvait à Londres. Le vieux pêcheur expliqua au philosophe que la différence provenait de ce que les capitaines de Rhode-Island connaissaient le courant du golfe, tandis que ceux des paquebots anglais n'en soupçonnaient pas l'existence. Les derniers naviguaient en plein dans le grand courant, qui les faisait reculer de 60 à 70 milles par jour, tandis que les premiers l'évitaient avec soin. Il lui avait été révélé par la présence des baleines, qui se tenaient de chaque côté du grand cours d'eau, mais jamais à l'intérieur. C'est un fait bien connu que ces mammifères fuient les eaux chaudes du *Gulf-Stream*, où l'on rencontre cependant des bancs immenses d'orties de mer, ou petites méduses, qui sont la principale nourriture de la baleine.

Un intelligent capitaine de vaisseau marchand, naviguant sur les côtes de la Floride, vit dans le courant du golfe un de ces bancs d'une étendue telle, que la mer en était couverte pendant plusieurs lieues. Il les comparait, d'après leur aspect, à des glands flottant sur l'eau, mais si épais et si serrés que de loin on eût cru voir une prairie jaunie par l'automne. Il se rendait en Angleterre, et mit six jours à traverser ce banc. Deux mois après, à son retour, il le retrouva du côté des îles occidentales, et le reconnut pour être le même, car il n'en avait jamais vu de pareil, et, dans les deux rencontres, il en fit puiser des seaux et les examina.

On s'était demandé quelle était la destination de ces mollusques. Or, les îles de la côte occidentale de l'Amérique du Nord sont le grand rendez-vous des baleines. N'est-il pas curieux que le golfe du Mexique soit le champ de ces moissons, et le courant du golfe le glaneur qui recueille la récolte et la transporte, à travers des milliers de lieues, jusqu'aux mers où se tient la baleine, qui en est avide? N'est-ce pas en parfait unisson avec le soin providentiel de l'Être bon et grand par excellence, qui pourvoit à la nourriture de tout ce qui existe sur terre, dans les airs et dans les eaux?

A la requête de Franklin, le baleinier traça sur une carte le cours du grand courant, à partir du détroit de la Floride. Le docteur la fit graver à Londres, et en envoya des exemplaires aux capitaines des paquebots de Falmouth, qui n'en tinrent aucun compte. Ce tracé fait par le pêcheur de Nantucket, d'après un souvenir général, a été reproduit sur les cartes marines jusqu'à l'époque récente où les recherches et les études du lieutenant Maury ont éclairé d'un nouveau jour cet important sujet.

Quoique la découverte du docteur Franklin date de 1775, par suite de raisons politiques elle ne fut généralement connue que quinze ans plus tard, en 1790. Son

(1) Voy., pour de plus amples détails, les *Souvenirs* de Mme Vigée-Lebrun. Paris, 1835-1837, 3 vol. in-8.

(2) Il se nommait Ennemond-Alexandre Petitot. L'œuvre dont nous donnons un double spécimen se trouve à la Bibliothèque nationale, section des estampes, sous le numéro 6093, et porte au titre : *Mascarade à la grecque, d'après les desseins* (sic) *originaux tirés du cabinet de M. le Mquis de Felino, ministre de S. A. R.* Ce recueil offre dans son ensemble neuf personnages : la Vivandière, le Grenadier, le Berger, la Bergère, la Mariée, l'Époux, la Sacerdotesse, le Jeune Moine, l'Auteur des figures.

résultat immédiat fut de rendre la partie des États du Nord presque aussi accessible en hiver qu'en été. De là probablement le déclin du commerce direct des États du Sud avec l'Europe.

Dans aucune partie du monde la navigation n'est plus difficile et plus dangereuse qu'aux abords de l'Amérique septentrionale en hiver. Avant qu'on eût constaté la chaleur des eaux du grand courant, un voyage de l'Europe à New-York, et même aux caps de Delaware et de Chesapeake, était aussi pénible que périlleux. En gouvernant sur ces côtes, les vaisseaux sont fréquemment assaillis par des tempêtes de neige et par des ouragans qui défient les forces et la science du marinier. En un moment sa barque devient une masse de glace; avec son équipage gelé et impuissant, elle n'obéit plus au gouvernail, et recule vers le courant du golfe. Dès qu'elle atteint ses bords, elle passe, d'un bond, des rigueurs de l'hiver à une mer qui a la température de l'été. La glace disparaît de ses cordages. Le matelot baigne ses membres roidis dans une eau tiède, et, ravivé par la chaleur génératrice qui l'entoure, il retrouve sa vigueur, et essaye de nouveau de gagner le port, mais de nouveau aussi il est rudement repoussé du nord-ouest; ce n'est qu'après plusieurs tentatives qu'il réussit à gagner le but de son voyage, s'il ne succombe pas dans la lutte, qui est terrible. Chaque année beaucoup de navires périssent sous ces terribles souffles, et on cite de nombreux exemples de vaisseaux se rendant à Norfolk ou à Baltimore, qui, à la hauteur des caps de la Virginie, ont été assaillis par des tempêtes de neige, et, repoussés dans le courant du golfe, y ont été retenus quarante, cinquante et même soixante jours.

La présence de ces eaux chaudes dans le voisinage des côtes d'Amérique n'en est pas moins un grand bienfait pour la navigation. Quoique encore trop fréquents, les naufrages, dont la moyenne, en hiver, s'élevait jusqu'à trois par jour, sont beaucoup plus rares depuis que les équipages peuvent se réfugier dans le courant, au lieu d'être forcés, comme autrefois, de gagner les Indes occidentales, et d'y attendre le retour du printemps.

COMMENT ON DOIT REMPLIR SES DEVOIRS.

L'homme vertueux remplit ses devoirs et s'arrête là; il n'ose pas recourir à l'emploi de la violence.

Il remplit ses devoirs, et il ne présume pas trop de lui-même.

Il remplit ses devoirs, et ne se livre pas trop aux excès de la vanité.

Il remplit ses devoirs, et il ne s'abandonne pas à un insolent orgueil.

Il remplit ses devoirs, et il ne cesse pas de les remplir.

Il remplit ses devoirs, et il ne recourt pas à la violence; car les choses violentes ne durent pas. Ce sont elles que l'on nomme opposées à la raison suprême absolue; étant opposées à la raison suprême absolue, elles n'ont que la durée d'un matin. LAO-TSEU.

LA PÊCHE A LA LIGNE EN EAU DOUCE.

Suite. — Voy. p. 15, 47, 87, 127.

CONSEILS.

Suite.

§ 8. *L'anneau à décrocher* (fig. 61) est indispensable, surtout pour la pêche de fond. Il est attaché à une forte ficelle : on passe cet anneau par le gros bout de la canne, et on le fait glisser le long de la ligne jusqu'à l'hameçon

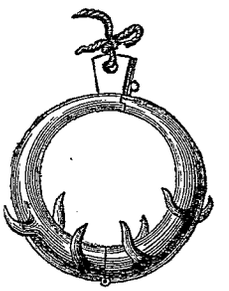


FIG. 61. — Anneau à décrocher s'ouvrant.

embarrassé dans les herbes, les branches immergées ou les racines du fond de l'eau; puis, tirant sur la corde, on ramène au rivage l'anneau, qui avec ses crochets rapporte l'obstacle, le brise ou le détourne.

§ 9. *Boîte à vers.* — Le premier récipient venu peut servir à emporter des vers pour la pêche; cependant il est plus commode d'en posséder un qui ménage la vie de ces animaux, assez rares à divers moments de l'année.

On se fait de très-bonnes boîtes à vers avec les boîtes de métal qui renferment certains condiments usités maintenant dans toutes les cuisines. Il faut avoir soin de percer (fig. 62) le couvercle de trous pour aérer l'intérieur. Les vers seront mis dans de la mousse humide ou un peu de terreau à demi sec. On a perfectionné beaucoup

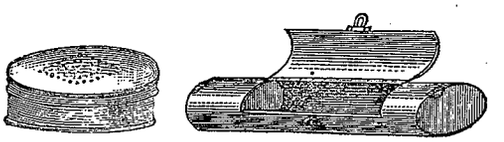


FIG. 62 et 63. — Boîte à vers et à asticots. — Boîte à vers perfectionnée.

cette boîte sous la forme d'un cylindre aplati (fig. 63) et s'ouvrant sur le côté. Les extrémités sont généralement munies de petits compartiments pour placer des hameçons, des plombs, des flottes de rechange et menus objets analogues.

§ 10. *Boîte à asticots.* — Les larves de mouches, ou asticots, sont employées par les pêcheurs à la ligne, et elles demandent une petite installation particulière. Ces larves,

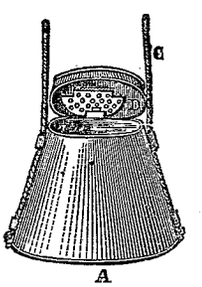


FIG. 64. — Boîte à asticots, à suspension.

toujours en mouvement, se glissent partout et ne sont pas faciles à saisir isolément. Sans doute, on peut employer la boîte simple (fig. 62), mais on a construit un récipient spécial (fig. 64) que l'on porte, au moyen d'une tresse d'a-

loès C, en bandoulière. Cette boîte, A, est munie d'une sorte de prolongement à rebords, sur lequel, en renversant la boîte, les asticots descendent isolément et se présentent aux doigts du pêcheur.

§ 11. *Boîte à insectes.* — La pêche à la mouche, celle à la surprise, se font toujours mieux avec les insectes naturels qu'avec toute imitation artificielle, quelque bien faite qu'elle soit. Un fait très-curieux, d'ailleurs, a été dès longtemps constaté, sans qu'il soit possible d'en donner une explication satisfaisante. Tous les poissons croient voir les mouches artificielles beaucoup plus grosses qu'elles ne sont réellement. Ce qui le prouve, c'est que tel poisson, petit ou moyen, qui attaquera franchement une mouche naturelle énorme, n'osera pas mordre sur une artificielle beaucoup plus petite : ce sera un poisson du double plus gros que le premier, au moins, qui osera en faire sa proie.

Les mouches, les papillons, se plaçent dans des boîtes plates à couvercle de tulle ou de gaze de soie ; mais s'il s'agit d'insectes qui s'attaquent et se dévorent, ou qui mordent, comme le grillon, il faut leur faire construire, en fer-blanc, une boîte B (fig. 65) dont le couvercle A porte,

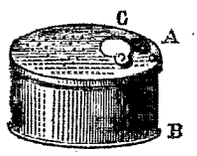


Fig. 65. — Boîte à grillons.

outre les trous d'aération, une ouverture plus grande munie d'une petite trappe tournante C. On pousse cet obturateur de côté : un grillon sort la tête ; on le saisit facilement. On repousse la trappe, et l'on ne perd aucun de ces compagnons précieux.

§ 12. *Sac à poisson.* — Certains pêcheurs préfèrent laisser constamment leur poisson dans l'eau : ils ne le portent ni dans un panier (fig. 53), ni dans un carnier (fig. 54) ; ils le mettent dans un sac ou bourriche (fig. 66) qu'ils portent à la main et trempent dans l'eau, où un flotteur

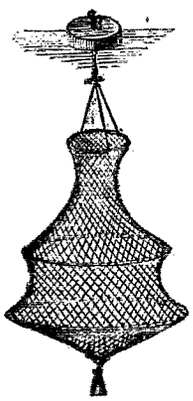


Fig. 66. — Bourriche ou sac à poisson.

maintient l'ouverture en goulot un peu au-dessous de la surface. On a raison de fermer ce goulot par une bague de caoutchouc un peu au-dessous du cercle supérieur. Un petit plomb attaché au fond fait caler le sac.

§ 13. *L'épuisette.* — Le pêcheur doit souvent son succès à l'épuisette (fig. 67) ; mais comment la porter? C'est un embarras. Les épuisettes ployantes s'emportent aisément ; mais, une fois sur le terrain, il faut les déployer, et alors elles deviennent aussi incommodes que les autres, et moins solides par leur complication même. Où les mettre quand on pêche au *lancer* ou à la *grande volée*, alors qu'on marche toujours et qu'on a besoin de ses deux mains pour manœuvrer la canne? Emmener un compagnon? Le remède est souvent pire que le mal.

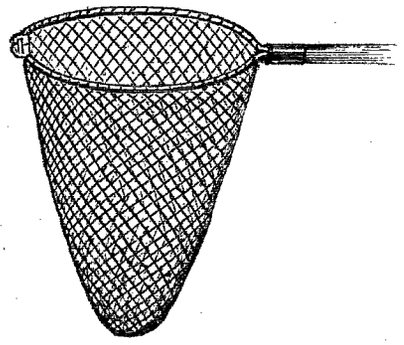


Fig. 67. — Épuisette.

PÊCHE PAR LE PÊCHEUR.

§ 1. — *Pêche à la ligne flottante.*

D'après la définition de la Cour d'appel de Paris, la ligne flottante est celle que le mouvement seul de l'eau rend mobile et fugitive, et dont l'appât ne repose point sur le fond immobile. Le pêcheur est autorisé à mettre autant de plomb qu'il en faut, suivant le courant, pour tenir sa ligne verticale, mais non immobile : la ligne peut recevoir des hameçons en nombre illimité ; on peut s'en servir porté par un bateau ; le pêcheur peut employer, comme esches, des vers et des insectes *vivants*.

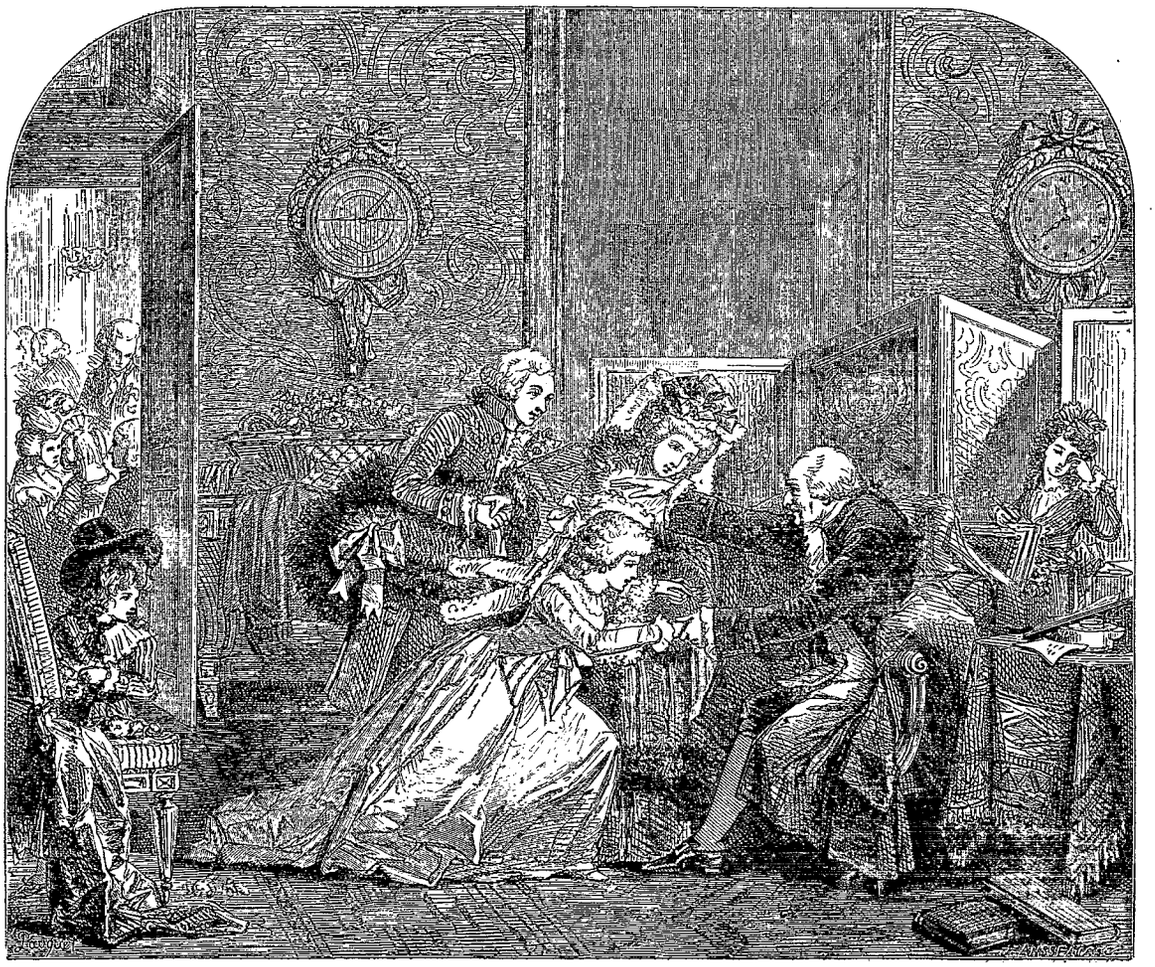
Avec cet instrument, le pêcheur a le droit, d'après la loi actuelle qui régit la matière, de pêcher dans les fleuves, rivières, canaux navigables et flottables, et dans les boires, mares et ruisseaux de ces cours d'eau appartenant à l'État. Dans les autres eaux, il lui faut une permission du propriétaire riverain, auquel la loi a laissé l'usufruit de la pêche jusqu'au milieu de la rivière pour chaque rivage.

La ligne flottante est prohibée en temps de frai ; ce temps varie par régions, et quelquefois par départements : on devra donc s'en enquérir, de même que de la dimension légale des poissons que l'on se voit obligé de rejeter à l'eau par insuffisance de taille. Dans les départements où la pêche au *vif*, — c'est-à-dire avec un poisson vivant pour appât, — n'est point nominativement prohibée, elle peut être exercée tout aussi bien qu'une autre avec la ligne flottante. En tout cas, toutes amorces de fond propres à rassembler le poisson, pain de chènevis, pain de farine ordinaire, asticots, sang, vers, blé, etc., ne sont point prohibées, même à la ligne flottante. La pêche à la *mouche* et celle *à la surprise*, que nous verrons plus loin (§§ 5 et 6), sont des pêches à la *ligne flottante ;* toutes les autres sont *pêches de fond*, et, comme telles, soumises à une licence qui en chaque endroit s'achète aux fermiers de la pêche.

Quelle que soit la ligne dont le pêcheur se serve, s'il veut en croire notre expérience, il aura *toujours* un *moulinet* monté sur sa canne. C'est une petite dépense à faire une fois ; mais les avantages en sont si incontestables, si considérables et si fréquemment renouvelés, que le prix de l'achat premier est bientôt remboursé par la valeur du poisson capturé en plus. Que l'on pêche le goujon, ou le véron, — le plus petit poisson de nos eaux, — personne n'est assuré qu'une carpe flâneuse ne saisira pas nonchalamment le ver qui pend sur son passage : alors, sans moulinet, ligne et canne sont brisées ; avec le moulinet, tout peut et doit être sauvé. C'est une question d'adresse, comme toute pêche en général.

La suite à une autre livraison.

LA BÉNÉDICTION DU GRAND-PÈRE.



La Bénédiction du grand-père, par Debucourt. — Dessin de Pauquet.

I

Dans le grand salon, les parents et les amis, convoqués pour entendre la lecture du contrat, échangent à demi-voix leurs civilités et leurs observations. On a d'abord parlé tout bas, et n'eût été l'éclat des toilettes et l'expression des physionomies, on aurait pu se croire dans la chambre d'un malade. Peu à peu les causeries ont pris plus de vivacité; il en résulte un petit brouhaha de bonne compagnie, au milieu duquel le fiancé et la fiancée interdits n'osent échanger un mot. Le père et la mère de la future regardent fréquemment vers la porte. Le petit frère bâille derrière sa main, et se demande « quand cela commencera. » La jeune sœur se tient droite et roide sur une chaise, et regarde du coin de l'œil les toilettes des dames. Une « méchante langue » de la société trouve que la mariée « a quelque chose. »

II

Tout à coup, le plus profond silence s'est établi. Le notaire royal vient d'entrer, avec son portefeuille sous le bras. Lentement, posément, il met ses lunettes sur son nez et sa tabatière à portée de sa main, et il regarde l'assistance. La mère fait un signe; aussitôt, d'une voix grave et majestueuse, le notaire royal commence sa lecture.

A mesure qu'il lit, il jette des regards d'orgueil sur l'assemblée; il a l'air de dire aux assistants : Avez-vous vu souvent, sur un contrat de mariage, des « apports » aussi considérables que ceux des deux futurs ici présents?

Parmi les assistants, les uns sourient, les autres font de petits signes de tête, comme pour dire : Non, nous n'avons jamais vu « d'apports » aussi considérables!

La voix du notaire et les signes d'approbation des invités font de la peine à la petite mariée; elle se dit tout bas : Le mariage n'est pourtant pas une « affaire! »

Le petit frère ouvre de grands yeux; la petite sœur fait semblant de comprendre.

La « méchante langue » de la société trouve que la mariée a l'air triste.

III

La lecture terminée, les invités se lèvent; les uns, d'après une mode récemment importée d'Angleterre, vont donner des poignées de main au marié; ils sourient avant de laisser retomber sa main, ébauchent un compliment dont ils ne peuvent trouver la fin, sourient de nouveau, et disparaissent. Les dames embrassent la mariée et l'appellent ou « ma petite », ou « ma belle », ou « mon cœur »; toutes sont « dans le dernier ravissement! » toutes le disent du ton dont elles diraient : « Mon cœur, vous êtes délicieusement coiffée! » Toutes montrent beaucoup de bonne grâce et font des mines charmantes. C'est une belle chose que la bonne grâce, et les mines charmantes sont une belle chose aussi; mais cela ne suffit pas; et la petite

mariée, qui n'a pas encore d'expérience, s'étonne que son mariage ne soit pas la grande affaire, la seule affaire de tout ce beau monde, comme il est la sienne.

Elle a envie de pleurer, la petite mariée; et elle se dit tout bas : « Le mariage n'est cependant pas une simple cérémonie. »

Le petit frère se jette dans les jambes de tout le monde; la jeune sœur regarde son aînée avec curiosité.

La « méchante langue » de la société triomphe : décidément la mariée n'est pas si heureuse qu'on le dit.

IV

Le grand-père n'a pas paru au salon : c'est qu'il a soixante-quinze ans, et le monde le fatigue; et puis, au moment de voir la petite Thérèse, sa préférée, quitter la maison pour toujours, il a voulu être seul, il a voulu se recueillir. Voilà pourquoi le grand-père est resté dans son cabinet avec ses livres; mais il ne lit pas, il médite profondément.

La porte s'ouvre; Thérèse s'avance, conduite par sa mère; elle est pâle, sa main tremble. Le grand-père sourit à la chérie de son cœur, il sourit pour cacher son trouble; « Ma Thérèse », dit-il enfin; et il ne peut continuer. Thérèse plie le genou et baisse la tête : « Grand-père, dit-elle, bénissez-moi... » Elle ajoute d'une voix émue : « Bénissez-nous. » Il étend la main et bénit Thérèse d'abord, son fiancé ensuite : « Que Dieu vous bénisse, mes enfants; je ne veux vous dire qu'un mot. J'ai vécu les trois quarts d'un siècle; j'ai vu bien des hommes et bien des choses; ma vie a été agitée et changeante, tantôt heureuse, tantôt malheureuse; eh bien, croyez-en ma vieille expérience, et souvenez-vous de mes paroles : si le bonheur est quelque part ici-bas, c'est au foyer domestique. Vous serez heureux l'un par l'autre, je l'espère, et cet espoir rendra pour moi la séparation moins pénible. »

Comme sa vie tout entière et le respect dont on l'entoure donnent à ses paroles une autorité presque sacrée, la petite mariée le croit du fond de son cœur, et se dit : « Je savais bien, moi, que le mariage n'était ni une affaire, ni une simple cérémonie ! »

Le petit frère, qui s'attendait sans doute à quelque scène étrange, est tout désappointé de voir que personne ne parle plus haut qu'à l'ordinaire; au mot de séparation, la jeune sœur, oubliant les splendeurs de la corbeille et jusqu'à l'éclat de sa propre toilette, se met à pleurer comme une bonne fille qu'elle est.

La « méchante langue » de la société tombe dans une grande confusion : quand la mariée rentre au salon, sa figure exprime une douce sérénité et une ferme confiance dans l'avenir.

LES SERPENTS DANS L'ILE DE CEYLAN.

Les ophidiens ne sont pas plus nombreux à Ceylan que dans les autres contrées tropicales. Les serpents dangereux sont : le serpent à lunettes ou *cobra capello*, le seul mortel; le tic-polonga (*Daboia elegans*), et le carayelle (*Trigonocephalus hypnalis*). On sait que les jongleurs de l'Inde ont toujours dans leurs sacs quelques serpents à lunettes avec lesquels ils amusent leurs spectateurs. Ils n'enlèvent pas les crochets venimeux à ces reptiles, comme on pourrait le croire, mais ils fondent leur témérité sur la timidité et la lenteur bien connues de ces animaux, surtout lorsque, bien repus, ils sont à demi paralysés par la digestion; et ils les habituent à subir leurs attouchements et leurs simagrées. Un indigène des environs de Colombo en a, dit-on, domestiqué plusieurs qui vivent librement dans son jardin et dont il se sert comme épouvantail pour tenir les voleurs à l'écart.

Les bouddhistes, à qui leur religion défend d'ôter la vie à aucun être animé, se contentent, lorsqu'ils trouvent un serpent venimeux, de l'enfermer dans un panier et de le laisser flotter sur une rivière.

La statistique de Ceylan accuse à peine, par année, une douzaine de morts occasionnées par des morsures de serpents; encore les accidents n'arrivent-ils guère que la nuit, aux femmes ou aux enfants indigènes qui courent pieds nus dans les jongles. C'est une proportion minime, quand on pense à cette nombreuse population qui vit dans les forêts et ne porte jamais rien aux pieds pour se garantir contre ces reptiles.

Les Singhalais se servent, comme antidote contre les morsures des serpents, d'une pierre noirâtre à texture très-poreuse qui, appliquée sur la plaie, y adhère fortement et absorbe le sang. D'après plusieurs expériences, il semble que la pierre n'est qu'un os calciné; on la nomme *pambou-kalou*. Les charmeurs de serpents se servent aussi de racines d'aristoloche, avec lesquelles ils décrivent des cercles autour de la tête du cobra capello : ils croient ainsi le rendre incapable de leur nuire; il n'est pas besoin de dire que c'est pure superstition.

Il existe un serpent, le *Coryphodon Blumenbachii*, qui est inoffensif et qui pénètre souvent dans les habitations pour y chercher les rats dont il fait sa nourriture habituelle, et pour la destruction desquels il devient un puissant auxiliaire. Les Singhalais aiment à le voir rôder autour de leurs demeures. Wolf raconte qu'un de ces reptiles venait chaque soir partager le dîner de son maître, et s'en retournait ensuite se cacher dans le toit de chaume pour y attendre sa proie.

Le serpent le plus grand de Ceylan, nullement dangereux du reste, est le python, qui atteint jusqu'à 5 mètres de long.

Les serpents d'eau douce sont assez communs. (1)

EXEMPLES DE BON SENS POPULAIRE.

Dans son intéressante autobiographie, J. Stuart-Mill rapporte deux faits caractéristiques du bon sens des classes ouvrières.

Porté par le parti libéral, en 1865, comme candidat au Parlement pour Westminster, il déclara ne vouloir faire aucune dépense, ni se prêter à aucune manœuvre électorale, fidèle en cela aux principes qu'il avait toujours professés. Il consentit seulement, une semaine avant le vote définitif, à exposer dans un petit nombre de réunions sa doctrine politique, et à répondre à toute question que les électeurs avaient le droit de lui adresser, sauf en ce qui concernait ses opinions religieuses, sur lesquelles il préférait garder un silence absolu. « Cette dernière décision, dit-il, fut comprise et complétement approuvée par l'auditoire. Ma franchise sur tous les autres sujets me servit certainement beaucoup mieux que mes réponses, quelles qu'elles fussent, ne purent me nuire. Je citerai à l'appui un fait remarquable. Dans une brochure intitulée : *Pensées sur la réforme parlementaire*, j'avais dit avec une certaine rudesse que nos classes ouvrières, quoique différant de celles de quelques autres pays, en ce qu'elles avaient honte de mentir, étaient néanmoins, en général, menteuses. Un opposant fit réimprimer ce passage, qui circula de main en main parmi l'assemblée, composée d'artisans. On m'interpella. On me demanda si j'avais

(1) A. Grandidier.

écrit et publié cette phrase. Je répondis : Oui, elle est de moi. J'avais à peine proféré ces mots qu'un tonnerre d'applaudissements éclatait dans la salle. Il était évident qu'accoutumés aux démentis, aux réponses équivoques de ceux qui recherchaient leurs suffrages, les ouvriers, au lieu d'être offensés d'un aveu qui pouvait leur être désagréable, en concluaient que j'étais homme à justifier leur confiance. Je ne crois pas avoir rencontré d'exemple plus frappant de l'influence d'une complète droiture sur les masses. Pour qui connaît les classes ouvrières, il est incontestable que la plus essentielle des recommandations près d'elles est la véracité : elle contre-balance dans leur esprit de très-fortes objections, et il n'est pas de qualité qui la puisse remplacer. Le premier ouvrier qui prit la parole après cet incident (un M. Adger) dit que lui et ses confrères n'avaient pas le désir qu'on leur cachât leurs défauts. Ils avaient besoin d'amis, non de flatteurs, et se sentaient les obligés d'un homme qui les avertissait sincèrement de ce qu'il y avait à reprendre et à corriger en eux.

» A la grande surprise du public, non moins qu'à la mienne, ajoute Stuart-Mill, je fus élu à une majorité dépassant de plusieurs centaines de voix celles de mon compétiteur. »

On se rappelle l'invasion de la foule dans Hyde-Park, les dégâts qui en résultèrent, et la décision prise par le gouvernement d'interdire une seconde réunion et de s'y opposer par la force. Une crise était imminente. Les chefs libéraux qui avaient provoqué le mouvement étaient impuissants à l'enrayer : ils avaient essayé, sans succès, d'endiguer le torrent. Les ouvriers tenaient à ce qu'ils croyaient être leur droit : ils voulaient envahir le parc ; plusieurs seraient probablement venus armés. Dans cette conjoncture, le conseil de la Ligue de la réforme en appela à Stuart-Mill. « J'eus recours, dit-il, aux grands moyens. Je déclarai aux plus ardents qu'une tentative qui amènerait certainement une collision avec la troupe ne pouvait être justifiée qu'à deux conditions : 1° Si la position des affaires était telle qu'une révolution fût désirable ? 2° S'ils se croyaient capables d'accomplir une révolution? Après de longs débats ils finirent par céder à cet argument ; et je pus annoncer à M. Walpole que le projet séditieux était abandonné. »

Stuart-Mill, qui fut un des plus hardis novateurs en théorie, pensait qu'aucune réforme ne doit s'imposer par la violence. Passant en revue tout ce qu'il désire voir s'accomplir dans l'intérêt de tous, il ajoute : « Ces considérations ne doivent pas nous aveugler sur la folie de tentatives prématurées contre les intérêts privés de l'ordre social, tant qu'il n'a pas été pourvu à ce qui doit les remplacer : aussi accueillons-nous avec grand plaisir et intérêt toutes les expériences individuelles d'hommes de bonne volonté (telles que les sociétés coopératives). Qu'elles réussissent ou qu'elles échouent, elles n'en font pas moins l'éducation de ceux qui y ont pris part, en cultivant leur capacité d'agir en vue du bien général, et en leur dévoilant les défauts qui rendent eux et d'autres impuissants à faire le bien. »

LES DEUX FRÈRES.

CONTE SLOVAQUE.

Il y avait une fois un pauvre paysan : il avait deux fils, Jozka et Janko. Janko travaillait dans la maison ; il était naïf et lourdaud : aussi l'appelait-on le *Cendrillot*. Jozka était compagnon cordonnier ; le temps vint pour lui d'aller faire son tour d'apprentissage. Il partit un beau matin ; sa mère lui avait donné des gâteaux qu'elle avait cuits, son père sa bénédiction.

Le voilà en route : il marche droit devant lui, traverse une montagne sombre, arrive dans une prairie. Là il tire ses gâteaux et se met à manger. Une bande de fourmis arrive et lui demande à manger ; il leur refuse même les miettes et, qui pis est, foule les fourmis aux pieds. Les fourmis lui crient :

— Attends un peu : nous ne viendrons pas à ton secours quand tu seras dans la misère.

Jozka fit peu d'attention à cette menace ; il finit son repas et se remit en marche : il arriva au bord d'une rivière. Un poisson avait sauté hors de l'eau sur le rivage ; il s'efforçait vainement d'y rentrer. Il demanda secours à Jozka ; mais le voyageur n'eut pas pitié du pauvre poisson, et, en passant auprès de lui, il lui donna un coup de pied.

— Méchant ! lui cria le poisson, nous ne te viendrons pas en aide.

Il ne se retourna même pas, et ne fit pas attention aux paroles du poisson.

Il arriva à un carrefour : là des diables se disputaient et se battaient. Jozka les regarda tranquillement et ne fit rien pour les séparer.

Les diables lui crièrent :

— Attends un peu ; tu verras que rien ne te réussira dans ce monde !

— Pourquoi me fatiguer à voyager? Qu'ai-je tant besoin de voir le monde? se dit alors Jozka.

Il s'assit sur l'herbe, acheva de manger ses gâteaux et retourna à la maison.

Son cadet Janko lui reprocha de n'avoir su réussir à rien dans le monde.

— Eh ! vas-y, toi, dans le monde ! lui cria son père. Nous verrons ce que tu en rapporteras, et si tu sauras mieux voyager que ton frère.

Il le fit entrer dans sa chambre, lui donna, pour son voyage, une eau qui guérissait toutes les maladies, le bénit, et l'envoya courir le monde. Sa mère lui avait cuit une miche pour le voyage.

Janko Cendrillot partit et marcha droit devant lui, là où ses yeux le conduisaient. Il arriva dans cette prairie où son frère Jozka avait mangé les gâteaux. Il s'assit, et les mêmes fourmis vinrent autour de lui. Janko tira le pain de son bissac, mangea, et nourrit les fourmis. Elles le remercièrent en lui disant :

— Bon Janko, nous viendrons à ton secours.

Janko continua sa route. Il arriva près d'un lac. Là il vit une carpe qui se débattait sur le rivage. Il la rejeta dans l'eau, en disant :

— Pauvre bête ! pourquoi souffrirais-tu sur la terre, quand tu es faite pour vivre dans l'eau ?

— Nous te viendrons en aide ! lui cria la carpe.

Janko arriva à un carrefour ; là des diables se querellaient et se battaient.

Janko se mit de la partie, frappa à droite et à gauche, les sépara et rétablit le bon accord parmi eux.

— Nous viendrons à ton secours ! lui crièrent les diables.

Janko nota ce détail dans sa mémoire, et continua son chemin.

Il arriva à une ville. Il y trouva tout le monde en deuil ; la fille du roi était fort malade, et aucun médecin ne savait comment la guérir. Janko alla à l'auberge et demanda à l'aubergiste :

— Qu'y a-t-il de nouveau ?

— La princesse Julienne est à l'agonie. Celui qui lui rendra la santé l'épousera.

Janko se rappela cette eau merveilleuse que son père lui avait donnée.

— Annoncez-moi chez le roi, dit-il à l'aubergiste, et dites-lui que je suis le premier médecin du monde. Je guérirai sa fille.

L'aubergiste prit ses jambes à son cou et courut chez le roi.

— Nous avons ici, dit-il, le premier médecin du monde. Il vit chez moi à l'auberge.

Le roi, enchanté, ordonna de faire venir Janko le Cendrillot.

Janko vint, et fit prendre à la princesse un verre d'eau merveilleuse, et aussitôt elle se sentit mieux. Peu de jours après elle guérit.

Mais elle n'avait aucune envie d'épouser le médecin Janko. Ses parents la pressaient d'accomplir la royale parole qu'ils avaient donnée au premier médecin du monde. La princesse résistait.

— Soit, dit Julienne, je l'épouserai, mais à condition qu'il accomplira trois choses que je lui dirai.

— Bien, répondit Janko; si ces choses sont possibles et si Dieu me vient en aide, je les accomplirai.

La princesse fit deux sacs de petites graines de pavot et deux sacs de cendres. Elle mêla le pavot et les cendres, et dit :

— Janko, d'ici à demain matin, sépare le pavot des cendres, et je suis à toi.

Janko était fort inquiet. A peine, chez lui, savait-il écosser des haricots, et on lui donnait un tel travail à accomplir! Que faire?

Il s'en alla dans la prairie, et se mit à pleurer comme un enfant, priant Dieu de lui venir en aide.

Tout à coup les fourmis s'empressent par milliers autour de lui :

— Ne désespère pas, Janko; tu nous es venu en aide autrefois; nous allons te le rendre aujourd'hui; d'ici à demain matin, nous aurons séparé le pavot de la cendre.

En effet, les fourmis se mirent à l'œuvre, et le lendemain matin tout était fini.

La princesse fut bien étonnée et même affligée. Elle ne voulut pas encore épouser Janko, et dit à ses parents qui l'y engageaient :

— C'est bien, c'est bien; nous irons à la noce, mais seulement quand Janko m'aura rapporté du fond de la mer la perle la plus précieuse.

Janko se résolut encore à la satisfaire; il alla au bord du lac et pleura amèrement. Tout à coup un poisson saute hors de l'eau et lui dit :

— Janko, pourquoi pleures-tu?

— Comment ne pleurerais-je pas? répond Janko, quand la princesse Julienne me fait subir de si rudes épreuves, et me refuse sa main si je ne lui rapporte pas la plus belle de toutes les perles?

— Calme-toi, Janko; tu sais bien que nous te viendrons en aide.

Et le poisson lui rapporta la perle désirée. Elle plut fort à la princesse; mais il lui fallait encore une troisième épreuve.

— J'épouserai Janko, dit-elle; mais il faut qu'il me rapporte une rose de l'enfer.

A ce mot d'*enfer*, Janko se rappela les diables qu'il avait séparés et réconciliés. Il courut à l'endroit où il les avait rencontrés, et y trouva le chemin de l'enfer.

Il frappe à la porte; les diables le reconnaissent; il obtient ce qu'il désire : une belle rose du jardin de Lucifer.

Son visage s'était tout noirci au feu de l'enfer. Il rapporte la rose à Julienne; la rose lui plut fort, mais Janko, noir comme un diable, ne lui plaisait guère. Pourtant elle avait promis, il fallut tenir parole, et, dans la suite, elle n'en fut pas plus malheureuse, car Janko était bon.

La belle Julienne revêtit ses plus beaux vêtements. Sur sa couronne de fiancée étincelaient la perle et la rose de Janko. Janko le Cendrillot, Janko le fils du paysan, l'homme au visage noirci par le feu de l'enfer, reçut aussi des vêtements magnifiques, ceux du roi lui-même. Il donna la main à Julienne, et ils allèrent à la noce. Ce fut une noce comme on n'en voit guère : on y invita ses parents et son frère Jozka. Jozka comprit alors que l'égoïsme est un mauvais moyen de faire fortune, et que dans ce bas monde on a souvent besoin d'un plus petit que soi.

LES PETITS CHIENS BLANCS DE HENRI II.

Henri II avait de petits chiens blancs qu'il aimait beaucoup. Il leur avait donné non-seulement un gouverneur, mais encore un boulanger qui leur fabriquait un pain particulier. L'un de ces boulangers se nommait Antoine Andrault. Satisfait de ses services, le roi lui accorda un traitement de sergent, ainsi que l'établit la mention suivante d'un registre de Guillaume Bochetel, trésorier de l'épargne (Imprimerie nationale, ms. Baluze) :

« 16 novembre 1547. — A Anthoine Andrault, boulen- » gier des petits chiens blancs, don de la somme de 30 es- » cuz à quoy a esté taxé l'office de sergent au lieu de Co- » melles-le-Bar, au haut pays d'Auvergne, vaccant par le » trépas de Claude Maison. »

SARPÉDON, FILS DE JUPITER,

ET JEANNE DARC, FILLE DE PAYSANS.

Dans son Cours de littérature, à l'article *Noblesse*, Marmontel fait remarquer qu'Homère « a défini mieux que personne, il y a trois mille ans, la noblesse politique, son objet, ses titres, sa fin. »

En effet, au douzième chant de l'*Iliade*, Sarpédon, fils de Jupiter, s'adressant à Glaukos, l'encourage en ces termes à se lancer à l'assaut contre les remparts élevés par les Grecs :

« Glaukos, pourquoi dans la Lycie sommes-nous largement honorés par les premières places dans les festins, par l'excellence des viandes et par de larges coupes toujours bien remplies? Pourquoi cultivons-nous, sur les rives du Xanthos, de vastes champs fertiles où la vigne et le blé croissent en abondance? C'est pour que maintenant, placés aux premiers rangs, nous supportions le feu des combats. C'est pour que chacun des Lyciens bien armés puisse dire : « Non, ce n'est pas sans gloire que nos rois » gouvernent la Lycie. S'ils mangent les brebis grasses et » s'ils boivent un vin délicieux et doux, ils sont pleins de » courage et de force, et ils combattent à la tête de leurs » soldats. »

Sarpédon, malgré la divine origine dont il était fier, plaçait dans les jouissances matérielles la récompense de ses exploits et de son courage.

Jeanne Darc, la vierge chrétienne, fille de pauvres paysans lorrains, et qui supportait les mêmes fatigues et courait les mêmes dangers que le prince de Lycie, n'eut pour seule récompense que d'assister, à Reims, au sacre solennel du roi de France, debout près de l'autel, et tenant sa bannière élevée. Et encore lui en fit-on un sujet de reproches dans son odieux procès :

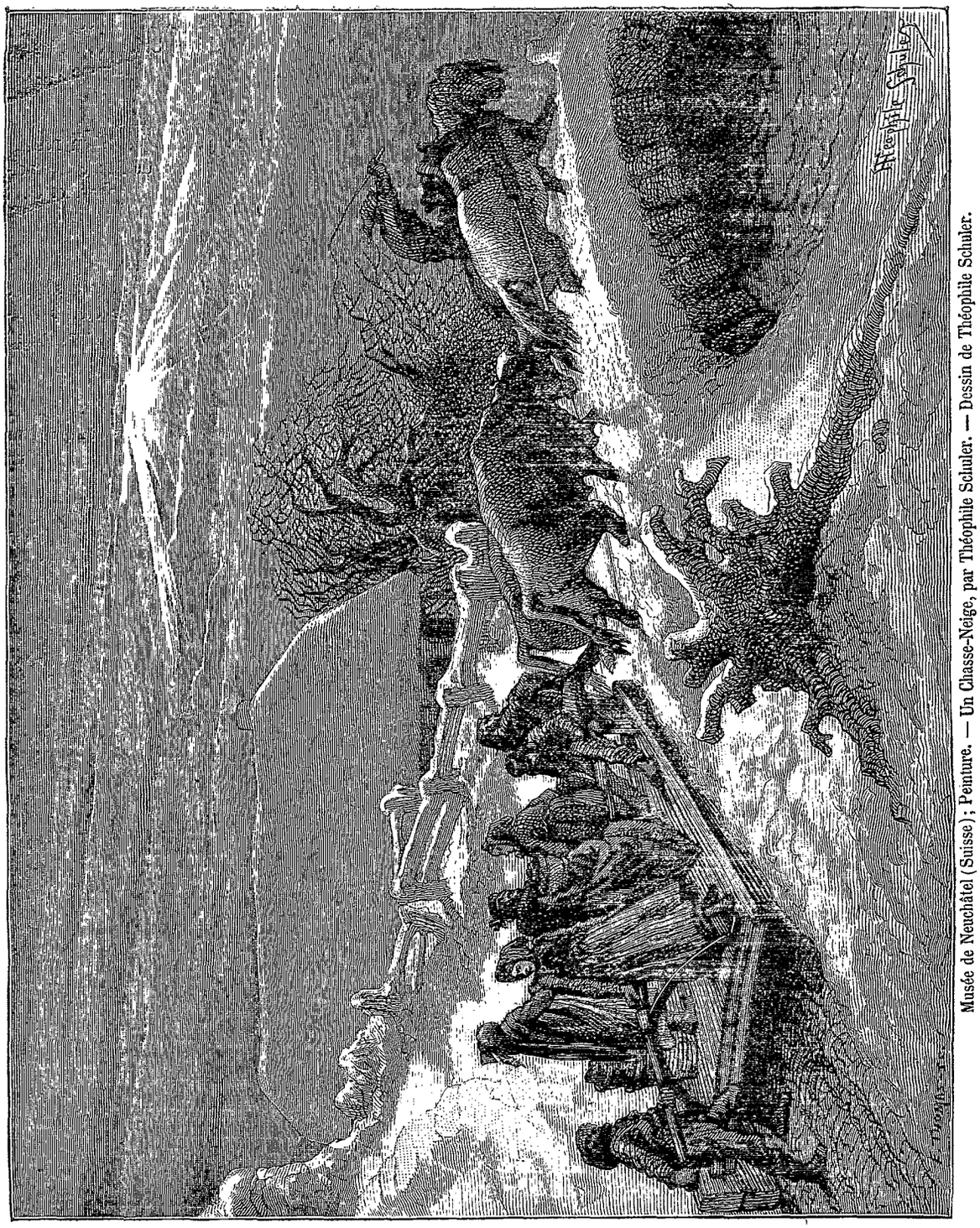
— Pourquoi votre bannière a-t-elle été portée au sacre avant celle des autres capitaines?

— Elle avoit esté à la peine, c'estoit bien raison qu'elle fût à l'honneur! répondit noblement l'héroïne.

LE CHASSE-NEIGE.

SOUVENIR D'ALSACE.

En Alsace comme dans beaucoup de pays, quand la neige est haute dans la campagne, on attelle le chasse-neige pour déblayer la route. Ce triangle allongé, long de quatre à cinq mètres, est construit en solides madriers et souvent muni d'un gouvernail ; le cantonnier est le conducteur. En Alsace, on attelle souvent des bœufs au timon pour la résistance, et les chevaux devant pour l'élan.



Musée de Neuchâtel (Suisse) ; Peinture. — Un Chasse-Neige, par Théophile Schuler. — Dessin de Théophile Schuler.

Souvent aussi ce chasse-neige a un plancher où l'on place de grosses pierres afin de donner plus de pesanteur et de force contre la résistance de la neige, et c'est ainsi, la grande pointe en avant, que les neiges sont jetées à droite et à gauche du chemin. Le cantonnier bienveillant laisse volontiers monter sur cet omnibus champêtre les enfants qui vont à l'école, ou les villageoises obligées de porter des denrées d'un endroit à l'autre. Ce véhicule n'est pas commode pour le voyageur, mais il préfère tout de même d'être cahoté que de porter de lourdes charges par une neige qui vient quelquefois jusqu'aux genoux.

Le tableau original de ce dessin, par M. Th. Schuler, appartient au Musée de Neuchâtel (Suisse), qui possède maintenant, comme l'on sait, le célèbre tableau des *Pêcheurs*, de Léopold Robert.

MOUVEMENTS NOUVELLEMENT OBSERVÉS DANS LES CIEUX.

Pour bien des millions d'hommes, le firmament est encore, comme l'indique son étymologie (*firmus*, ferme, solide), une voûte solide appuyée sur les extrémités de la Terre; le ciel est encore, comme le supposaient les Latins et les Grecs (*koilos*, creux), une voûte creuse sous laquelle les étoiles sont attachées; et pour ceux qui comprennent l'isolement de la Terre dans l'espace et son mouvement autour du Soleil, les constellations n'en sont pas moins restées comme le symbole de l'immobilité et de la fixité éternelle des cieux. Il n'en est rien cependant, et la réalité sur laquelle nous voulons appeler aujourd'hui l'attention de nos lecteurs est toute contraire à cette ancienne opinion. Rien n'est plus hardi peut-être, mais rien n'est plus vrai ni plus nouveau dans la science.

Au sein du profond silence de la nuit étoilée, dans ce repos immense de la nature entière, comment nous imaginer, en effet, que le Soleil brille sur d'autres peuples et marche dans l'immensité en emportant avec lui toutes les planètes qui vivent de son fécond rayonnement? Comment croire que la Lune, qui paraît si tranquille et si calme, court dans l'espace en raison d'un kilomètre par seconde pour son propre mouvement autour de la Terre, et de trente kilomètres dans le même temps pour sa participation à la translation de la Terre? Comment supposer que cette Terre si solide, sur laquelle nous bâtissons nos demeures et nos dynasties, vole elle-même dans le vide avec la vitesse de 27 500 lieues à l'heure, ou 650 000 lieues par jour, sans fin ni trêve? Comment admettre enfin que ces mouvements gigantesques appartiennent au ciel tout entier et que les étoiles crues *fixes* jusqu'ici courent dans tous les sens, transforment insensiblement toutes les constellations, et disloquent, pour ainsi dire, le firmament soi-disant incorruptible des anciens?

Les idées que nous avons eues jusqu'ici sur les étoiles et sur le ciel doivent désormais subir une transformation complète, une véritable transfiguration. Il n'y a plus d'*étoiles fixes*. Chacun de ces soleils lointains allumés dans l'infini est emporté par des mouvements immenses que notre imagination peut à peine concevoir. Malgré les trillions de lieues qui nous séparent de ces soleils, et qui les réduisent pour notre vue à de petits points lumineux, quoiqu'ils soient aussi vastes que notre propre Soleil et soient des milliers et des millions de fois plus gros que la Terre, le télescope et le calcul viennent de les saisir, et de constater qu'ils sont tous en marche, dans toutes les directions possibles. Le ciel n'est pas immuable; le spectacle de la nuit étoilée ne nous montrera plus le repos et l'inertie. Non; toutes ces étoiles sont des soleils brûlants, foyers de chaleur et de lumière, laboratoires de combustions inouïes, qui sans cesse lancent autour d'eux des flots d'une lumière intarissable, distribuant les effluves de la vie aux planètes qui les environnent, et qui par-dessus tout se meuvent rapidement dans l'espace, en emportant avec eux les systèmes dont ils forment les centres de gravité.

Habitués comme nous le sommes à voir dans les constellations des hiéroglyphes tracés en caractères indélébiles à la voûte apparente des cieux, quelle révolution radicale n'amène pas dans nos esprits cette découverte du mouvement particulier de chaque étoile dans l'espace! Voici, par exemple, la plus ancienne des constellations connues et dénommées ici-bas : la *Grande-Ourse* ou le Chariot. Elle a été célébrée sur toutes les lyres. Job et Homère l'ont chantée. Les empereurs de la Chine la portaient gravée sur leurs coupes sacrées. Quel est le peuple, quel est le poëte, quel est le navigateur, quel est même l'agriculteur ou le berger, qui n'ait bien souvent, lorsque tombe le crépuscule, élevé les yeux vers ces *sept étoiles du Nord*? Quel est l'homme qui n'ait fixé cette figure dans son regard comme le symbole indestructible de la stabilité des cieux, de l'harmonie préétablie, de la durée inaltérable et presque de l'immortalité du firmament?

Eh bien, cette antique constellation, aussi bien que sa voisine la Petite-Ourse, aussi bien que Cassiopée, Andromède, Pégase, les Gémeaux, le Lion, Orion, et toutes les autres, petites comme grandes, pauvres comme riches, aussi bien que la population entière du ciel, la Grande-Ourse périra. Chacune des étoiles qui la composent est emportée par un mouvement personnel. Il en résulte qu'avec les siècles cette figure changera de forme. Actuellement elle rappelle un peu l'esquisse d'un char, et c'est cette ressemblance qui lui a fait donner dans tous les siècles et par toute la terre le nom populaire de Chariot, tandis que les savants lui donnaient le nom d'Ourse, parce que c'est le seul animal connu des anciens pour vivre dans les régions polaires. Les quatre étoiles disposées en quadrilatère sont considérées comme tenant la place des quatre roues, et les trois qui les précèdent marquent la place de trois chevaux. Or, le mouvement propre changera cette disposition : il ramènera le premier cheval en arrière, tandis qu'il emportera les deux autres en avant. Des deux roues d'arrière, l'une sera tirée d'un côté et la seconde de l'autre. Connaissant la valeur annuelle du déplacement de chacune de ces étoiles, on peut calculer leur position future respective. Voici les curieux résultats auxquels ces calculs ont conduit M. Flammarion.

Pour nous rendre un compte exact de la différence qui dans un temps déterminé se manifestera dans la forme de cette constellation, reproduisons d'abord ici son état actuel.

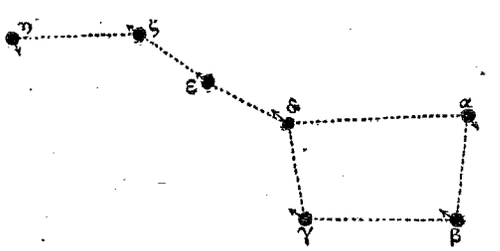


FIG. 1. — Les sept étoiles de la Grande-Ourse dans leur état actuel, avec l'indication du mouvement de chaque étoile.

Les Arabes ont donné à ces sept étoiles célèbres des noms qui sont quelquefois cités. En commençant par la dernière roue du chariot, par celle qui forme l'angle de droite et a reçu aussi comme indication la première lettre de l'alphabet grec, et en continuant par les autres roues et par les chevaux, ces noms arabes se suivent ainsi : Dubhe, Merak, Phegda, Mégrez, Alioth, Mizar et Ackaïr. Ce dernier nom appartient par conséquent au cheval de devant. Les bonnes vues peuvent distinguer au-dessus du second cheval, Mizar, une petite étoile qu'on a nommée le Postillon, et que les Arabes désignent sous le nom d'Alcor, qui signifie l'épreuve. Mais ces dénominations ne sont plus employées de nos jours, et l'on a l'habitude de désigner simplement les sept étoiles principales de la Grande-Ourse par les sept premières lettres de l'alphabet grec, comme on le voit sur la figure. Toutes ces étoiles sont de deuxième grandeur, à l'exception de Delta, qui est de troisième.

Sur cette même figure, on a indiqué par des flèches la direction dans laquelle chacune de ces étoiles se meut, d'après la moyenne des mesures prises à ce sujet. On voit que sur les sept la première et la dernière, Alpha et Héta, se dirigent en sens contraire des autres. De plus, la vitesse

n'est pas la même pour chacune d'elles. Hêta, par exemple, marche rapidement, tandis qu'Epsilon marche lentement, et ainsi des autres.

En vertu de ces mouvements propres, les distances relatives de ces astres changent avec le temps. Mais comme le changement n'est que de quelques secondes d'arc par siècle, il faut bien des siècles pour que la différence arrive à être sensible à l'œil nu. Nos générations humaines, nos dynasties, nos nations même, ne vivent pas assez longtemps pour cette mesure.

Il s'agit ici de quantités astronomiques, et pour les apprécier il faut choisir des termes qui leur correspondent. Sur la Terre, il n'y a qu'une mesure de temps qui puisse être employée ici, c'est la grande année de la planète, la précession des équinoxes, lente révolution du globe qui emploie plus de vingt-cinq mille ans pour s'accomplir. Une période comme celle-là peut servir de base en géologie et en astronomie sidérale. Or, en prenant seulement deux de ces périodes, soit, en nombre rond, cinquante mille ans, on doit arriver à une différence sensible dans l'aspect du ciel ; et en opérant le calcul on trouve, en effet, dans cet intervalle, qui n'est cependant pas énorme dans l'histoire des astres, puisque la petite terre où nous sommes date à elle seule de plusieurs *millions* d'années, on trouve, dis-je, que dans cinquante mille ans d'ici toutes les constellations seront disloquées à nos yeux.

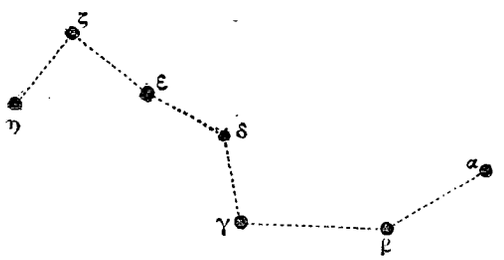


Fig. 2. — La Grande-Ourse dans cinquante mille ans, d'après M. Flammarion.

La figure 2 indique le résultat géométrique du calcul sur le mouvement propre des étoiles de la Grande-Ourse. Voici quelle sera la forme de cette constellation dans cinquante mille ans. On voit qu'elle aura complétement perdu son aspect actuel. C'est en vain qu'on chercherait les traces d'un chariot dans cette nouvelle figure. Les sept étoiles fameuses se seront distribuées le long d'une ligne brisée, Alpha étant descendue vers Bêta, et Hêta à l'autre extrémité étant descendue au-dessus de Zêta.

Si, à cette époque si éloignée de notre vie éphémère, les langues de l'humanité terrestre donnent encore le nom de Chariot à cette constellation, on ne comprendra plus l'origine de cette dénomination populaire. Quel nom pourrait-on lui donner encore ? Il serait bien superflu de le proposer dès maintenant à nos descendants du cinq centième siècle de l'ère chrétienne.

On peut avoir la curiosité de faire le même calcul pour une période double, pour cent mille ans, et en construisant la figure on voit que Alpha viendra se placer juste dans l'alignement de Gamma et Bêta, et qu'à l'opposé Hêta sera descendue au-dessous d'Epsilon ; de telle sorte que la figure sera alors presque la contre-partie symétrique de ce qu'elle est aujourd'hui.

En voyant quelle altération profonde cette constellation aura subie dans les siècles à venir, on peut aussi se demander depuis combien de temps elle a la forme sous laquelle nous la connaissons, et quel aspect elle offrait dans les siècles passés. Si l'on se reporte aussi à cinquante mille ans en arrière, on remonte aux périodes primitives de l'humanité, au temps de l'homme des cavernes, qui devait fort peu s'occuper d'astronomie transcendante. Toutefois, si les hommes de la Terre n'ont pas, dès cette époque, examiné la Grande-Ourse, il y avait alors déjà certainement des habitants intelligents sur Mars, Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune, et comme le ciel est le même vu de ces planètes que vu de la Terre, ils ont pu dessiner cette constellation telle qu'elle était alors. Il suffit, pour trouver la position de chacune de ces sept étoiles il y a cinquante mille ans, de les reporter en arrière de la même quantité dont elles ont été portées en avant de leur direction dans l'exemple précédent. Ce calcul donne une tout autre figure, qui ne ressemble en rien à la première ni à la seconde. Il y a cinquante mille ans, ces sept étoiles étaient alignées de façon à former une croix, plus exacte et même plus belle que la Croix du Sud qui brille actuellement vers le pôle austral, et qui se déforme elle-même aussi, si rapidement, du reste, que dans cinquante mille ans ses quatre branches seront complétement disloquées. Dans cette *Croix du Nord*, l'étoile Alpha formait le côté gauche, Gamma le côté droit, Bêta la tête, Delta, Epsilon et Zêta, le montant. Hêta n'était pas encore arrivée dans l'assemblée des six autres. Du reste, en analysant la marche de ces astres, on arrive à être convaincu que les cinq compagnons, Bêta, Gamma, Delta, Epsilon et Zêta, sont associés dans leur destinée par un lien commun : c'est un même groupe d'amis ; ils marchent d'un commun accord et gardent, comme on peut le voir, la même position relative l'un à l'égard de l'autre ; tandis qu'Alpha d'un côté, et Hêta de l'autre, sont deux... intrus qui se trouvent actuellement faire partie de l'association, mais qui lui sont tout à fait étrangers en réalité. Regardez la figure 2 : Alpha, qui marche toujours vers la droite, va quitter définitivement le groupe. D'autre part, sur la figure 3, on voit Hêta qui arrive par la gauche, et qui jusque-là a été complétement étranger à la famille des cinq sœurs.

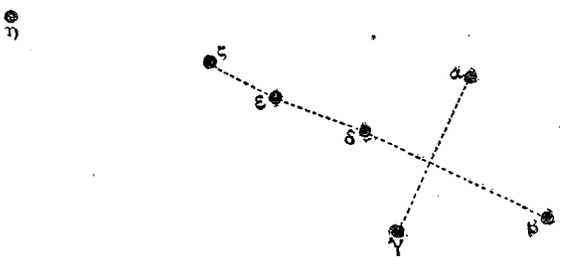


Fig. 3. — La Grande-Ourse il y a cinquante mille ans, d'après M. Flammarion.

La fin à une prochaine livraison.

JEAN ROUVET

ET LE FLOTTAGE EN TRAINS.

Sur le pont qui traverse l'Yonne à Clamecy, on a placé, au milieu d'un des parapets et en haut d'un simple pilier de pierre, un buste de bronze. Ce petit monument est consacré à la mémoire d'un bienfaiteur de la contrée, Jean Rouvet, l'inventeur du « flottage en trains. »

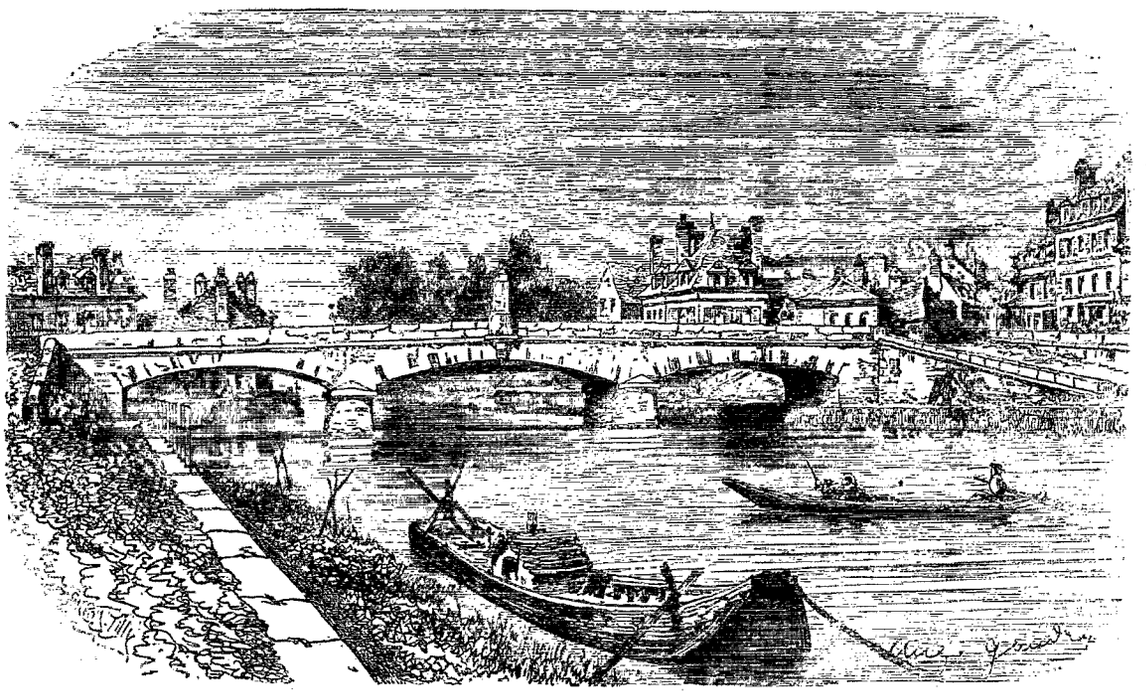
Il n'est personne qui ne connaisse, pour les avoir vus sur l'Yonne ou sur la Seine, ces « trains de bois », ou longs planchers souples et raboteux, amenés au fil de l'eau des pays qu'arrosent la haute Yonne et la Cure, son principal affluent. Depuis plus de trois cents ans, le « flottage en trains » est l'industrie presque unique de ces contrées ; et c'est à ce commode et peu dispendieux

écoulement de leurs produits que les riverains sont redevables de leur fortune ou de leur aisance.

Il n'a pas toujours été facile d'opérer jusqu'à Paris le transport d'une aussi lourde marchandise que le bois de chauffage. A travers des pays souvent hostiles et besoigneux, quelquefois même exploités par des bandes de pillards, sur une rivière irrégulièrement navigable, plus d'un « voicturier seur eaulx » eut à courir des risques pour son chargement et pour sa personne.

Paris pourtant réclama de bonne heure les ressources de ces contrées pour son approvisionnement en bois. Outre l'attrait du profit, il y eut des arrêts du Parlement et des ordonnances de nos rois qui enjoignaient à « tous propriétaires de bois sur les rives de Seine, de Marne et d'Yonne », de les diriger incontinent sur la capitale. Il reste encore deux de ces arrêts, l'un en date du 9 novembre 1496 et l'autre du 29 novembre 1504. On peut citer aussi une lettre de François Ier sur la police et l'approvisionnement des ports, en date de mai 1520. Ces diverses pièces contiennent à peu près les mêmes injonctions de transport des bois et d'approvisionnement.

Il est à croire que, dans ces temps éloignés, la *batellerie*, c'est-à-dire le transport par bateaux, fut le seul mode employé; et à en juger par certains traités du quinzième



Le Pont de Clamecy (département de la Nièvre) et le buste de Jean Rouvet. — Dessin de Gaudry.

siècle, dont les minutes existent encore dans les archives de Clamecy, les prix de transport jusqu'en Grève étaient relativement très-élevés.

Cependant, les besoins de Paris continuant à augmenter, et sans doute aussi l'appât des bénéfices stimulant le zèle des propriétaires et des marchands, on dut chercher des moyens de transport plus simples et moins dispendieux. C'est sous le règne de Henri II, dans l'année 1549, qu'ils furent imaginés, à peu près tels que nous les avons aujourd'hui. D'après la tradition, Jean Rouvet, habitant de Clamecy selon les uns, et suivant les autres négociant de Paris, fut le premier qui conçut et exécuta l'idée de faire flotter le bois en « trains. » En même temps, un de ses contemporains, Guillaume Sallonnyer, aurait imaginé et organisé, dans l'année 1550, le « flottage à bûches perdues », système encore aujourd'hui adopté dans les régions où les sinuosités et l'insuffisance du cours d'eau ne permettent pas la disposition en « trains. »

C'est dans les ports qui avoisinent Clamecy, depuis Armes jusqu'à Crain, que sont arrêtées et reconnues les bûches flottantes. Là aussi se façonnent les éléments des « trains », sous le nom technique de « parts. » Tout l'artifice consiste à bien disposer les bûches et à les lier ensemble sur de fortes perches, pour en former des « coupons »; puis à réunir ces « coupons » pour en faire une « part », dont la longueur est de quarante-cinq mètres, et le cube de onze décastères de bois; le tout symétriquement allongé et solidement relié sans fer ni cordage, mais par le seul emploi des liens de bois vert.

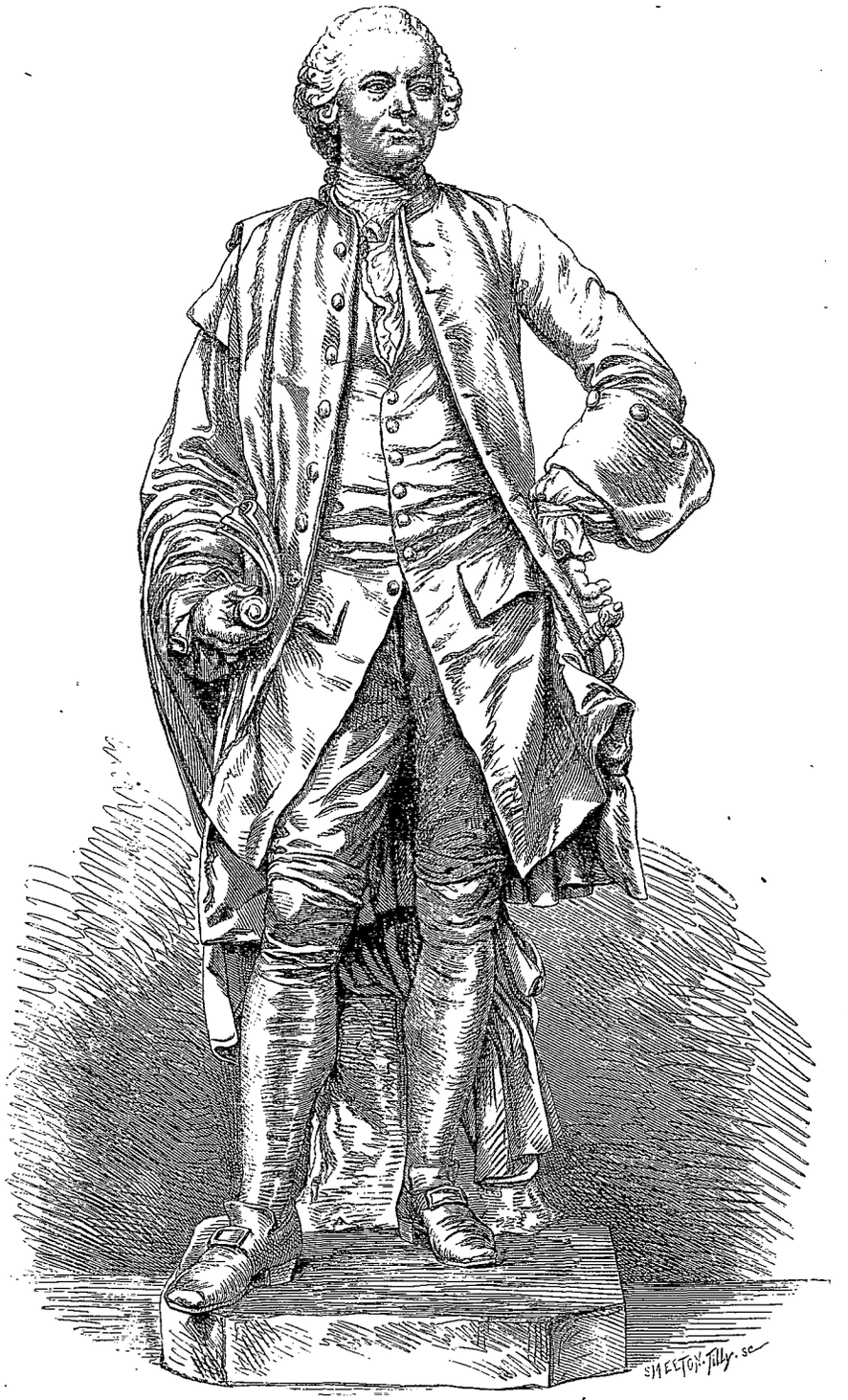
Une fois poussée à l'eau, chaque part descend sous la direction des « flotteurs », qui, au fur et à mesure que la rivière devient moins sinueuse et plus forte, réunissent deux « parts », puis quatre, pour former ce qu'ils appellent le « couplage. » C'est le « train » complet, tel qu'on le voit descendre sur l'Yonne de Laroche à Montereau, puis sur la Seine jusqu'au quai de la Râpée, où il s'arrête. Il mesure alors 180 mètres de longueur et cube 44 décastères de bois.

On a quelquefois substitué au nom de Jean Rouvet plusieurs autres noms de marchands et de propriétaires de son époque. On a beaucoup fait de recherches et d'écrits sur ce sujet durant plusieurs années. Mais tout au plus est-on arrivé à obtenir en faveur de ces autres noms la possibilité d'une participation à la mise en œuvre.

La ville de Clamecy s'en est tenue à la tradition la plus accréditée, et en rendant un modeste hommage à celui qui est considéré comme l'inventeur d'un procédé qui a fait la fortune du pays, elle a donné un bon exemple aux villes qui ont eu des grands hommes ou des bienfaiteurs.

C'est en 1828 que fut érigé, à l'aide d'une souscription, le buste de Jean Rouvet, par David d'Angers. Le monument est bien simple; mais si l'étranger le regarde à peine en passant, le « flotteur » le salue ou lui sourit : « C'est le patron, dit-il, c'est Jean Rouvet! »

D'ÉTIGNY.



Sculpture. — L'Intendant général d'Étigny, par G. Crauk. — Dessin de Bocourt.

La statue que reproduit notre gravure, et qui a été exposée au Salon de 1873, est l'œuvre du sculpteur français G. Crauk. Elle représente l'intendant général d'Étigny, auquel Luchon doit sa résurrection au siècle dernier et sa prospérité. Elle a été commandée à l'habile artiste par le conseil municipal de Luchon.

En 1754, l'intendant d'Étigny fut informé des propriétés curatives des eaux de Luchon par un des seigneurs de la contrée, qui y avait trouvé sa guérison. Tout aussitôt il alla visiter les montagnes luchoniennes. Surpris de voir dans le délaissement un pays si beau, et dont les sources thermales avaient une si bienfaisante efficacité, il résolut d'en étudier les ressources. Appelés par lui, deux savants très-connus à cette époque, Bayen le chimiste et Richard le pharmacien en chef de l'armée française, firent des eaux de Luchon une analyse attentive et dont le résultat fut tout à fait satisfaisant. Sur-le-champ, l'intelligent administrateur de la province ordonna de tracer et d'exécuter

la route de Montrejeau à Luchon, et celle du port de Peyresourde, entre Luchon et Bigorre. Il ouvrit ensuite la belle allée des Bains, qui, du nom de l'intendant auteur de ces travaux, se nomme aujourd'hui cours d'Etigny.

Dès ce moment, les hauts personnages de la cour de Louis XV accoururent à Luchon, dont la réputation s'étendit rapidement et dont l'avenir fut désormais assuré.

On y pratiqua des fouilles qui amenèrent d'intéressantes découvertes au point de vue de l'art et de l'archéologie. On trouva des piscines d'un travail élégant, un grand bassin revêtu à l'intérieur de marbre blanc, des statues, des baignoires de dimensions diverses, des conduits ou tuyaux en briques. On découvrit aussi beaucoup d'autels votifs de formes et de grandeurs différentes, et qui attestent que déjà du temps des Romains Luchon était une station thermale très-fréquentée. Les nymphes qui, d'après les croyances d'alors, présidaient à ces sources, étaient souvent invoquées et recevaient les hommages d'un grand nombre d'adorateurs. C'est ce que prouvent les deux inscriptions suivantes :

NYMPHIS	LIXONI
T CLAVDIVS	DEO
RVFVS	FABIA FESTA
V . S . L . M .	V . S . L . M . (1)

La seconde inscription fait connaître le dieu de la contrée. Bagnères était consacrée au dieu Lixon; d'où probablement le nom de Luchon.

UN MAITRE D'ESCRIME
ET LA CORPORATION DES FOURREURS A STRASBOURG AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Jadis l'escrime était un art plus populaire qu'aujourd'hui. Au moyen âge, elle jouissait d'une faveur qui ne fit que s'accroître au seizième siècle; à cette époque, cultivée avec une sorte de fureur, il semble qu'elle ait atteint véritablement la perfection. Bien des gens, une fois formés dans cet art si estimé, passaient le reste de leur vie à l'exercer. Les uns restaient dans leur ville natale, se contentant d'y donner de temps à autre une représentation publique; d'autres, et c'était, paraît-il, le plus grand nombre, allaient de ville en ville, faisant jouir le public du spectacle de leur adresse, et vivant de l'argent que ces représentations leur procuraient. On les appelait, en général, les « escrimeurs », quelquefois les « maîtres de la longue épée » (cette dernière expression n'a dû s'appliquer qu'à ceux qui maniaient avec le plus d'adresse la longue épée à deux mains dont l'usage était si répandu au seizième siècle, et surtout en Suisse); souvent aussi on les désignait par le nom de confrères de Saint-Marc ou de Saint-Luc, sous la protection de qui ils avaient mis leur association. Il y en avait un bien plus grand nombre encore qui, chaque année, arrivaient de l'étranger à Strasbourg pour donner en public une idée de leur talent. Chaque fois qu'un de ces étrangers arrivait, il se présentait aux membres du conseil et aux vingt-et-un, pour en obtenir l'autorisation d'ouvrir au public une salle d'escrime. La permission obtenue, il faisait à travers les principales rues de la ville une promenade solennelle, précédé de tambours et de fifres, portant sur l'épaule une épée ornée d'une guirlande, et suivi d'une foule curieuse, pour inviter les bourgeois à se rendre à la représentation : de nombreuses affiches en fixaient le lieu et l'heure.

(1) Les quatre lettres V . S . L . M . signifient : *Votum Solvit Liberatus* ou *Liberata Morte* ou *Morbo*. (Le malade délivré de la mort, ou de la maladie, a accompli son vœu.)

Le samedi 4 novembre 1559, un escrimeur, Conrad Mendeler, d'Ulm, se présenta devant les membres du conseil et les vingt-et-un, demandant l'autorisation d'établir jusqu'au lundi une salle d'escrime. Sa demande fut favorablement accueillie : néanmoins, pour se conformer à une ancienne coutume, on lui recommanda de se conduire décemment.

Quelques semaines plus tard, un nouveau maître d'escrime arriva à Strasbourg. Cette fois, c'était un Bavarois, Georges-Oswald Gernreich, étudiant de Nuremberg : celui-ci encore obtint, le samedi 25 novembre, la permission d'ouvrir une salle d'escrime, toujours avec la recommandation de se conduire convenablement; l'ouverture de la salle était fixée au dimanche suivant, et eut lieu, en effet, ce jour-là. Mais auparavant il se passa un fait tellement singulier, qu'il eut dans la ville un très-grand retentissement et parvint à la connaissance du conseil et des vingt-et-un. Cet événement produisit une telle sensation, que les magistrats inquiets crurent devoir faire intervenir leur autorité.

Voici ce qui s'était passé : l'étudiant de Nuremberg, suivant la coutume, avait exposé une affiche sur laquelle, avec un flot de paroles pompeuses, il indiquait l'heure et le lieu où il donnerait sa représentation publique; or, un mauvais plaisant s'était amusé à placer au-dessous une seconde affiche, portant deux vers allemands que nous traduisons :

Ami de Dieu et de tous les étudiants,
Ennemi de la corporation de Saint-Marc et de tous les fourreurs.

Ce placard attaquait donc directement tous les escrimeurs, et surtout les fourreurs, qui avaient acquis une certaine habileté dans ces exercices; peut-être aussi l'auteur de cette attaque avait-il en vue le prédécesseur immédiat de Gernreich à Strasbourg. Quoi qu'il en soit, le lundi suivant on exposa aux conseillers et aux vingt-et-un que l'étudiant autorisé le samedi précédent à ouvrir une salle d'escrime avait lancé un défi à tous les maîtres d'armes et fourreurs. Les magistrats, supposant que ces lignes venaient peut-être de l'étudiant lui-même, envoyèrent sur-le-champ quelques-uns d'entre eux, pour lui reprocher l'inconvenance de sa conduite, et, en raison de son mépris des recommandations qui lui avaient été faites, lui signifier péremptoirement « que le conseil ne saurait désormais l'autoriser à ouvrir sa salle. » Ces messieurs finirent en lui ordonnant de comparaître devant le tribunal, pour y répondre des faits qui lui étaient imputés, et en être puni, s'il ne pouvait pas s'en justifier.

Le samedi 2 décembre, Gernreich se présenta devant les conseillers pour se justifier. Prenant le rôle de plaignant, il déclara que « le dimanche précédent, jour où il devait, avec la permission de l'autorité, ouvrir sa salle d'armes, un inconnu, dont il attaquerait, lui aussi, avec plaisir, la réputation pour le forcer à se dévoiler, avait placé sous son affiche une deuxième inscription portant un défi à toute la confrérie de Saint-Marc et à celle des fourreurs, ce dont il se déclarait absolument innocent. » Malgré cela, l'autorisation qu'il demandait fut provisoirement suspendue.

Après trois semaines d'inaction, il renouvela sa demande, en insistant sur son innocence qui était reconnue, et sur son engagement de rester dans les bornes de la plus stricte convenance : il priait enfin les conseillers, dans le cas où ils redouteraient quelque désordre, de vouloir bien prendre les mesures convenables pour le prévenir. Admettant sa justification, les conseillers l'écoutèrent favorablement, et décidèrent, pour lui venir en aide, de placer à la porte de sa salle quelques gardes, pour arrêter les perturbateurs. « Il est décrété, porte l'arrêt pris en

séance du 2 décembre, il est décrété que, pour reconnaître publiquement son innocence, on lui rendra l'autorisation d'ouvrir sa salle, et l'ammeistre y enverra quelques gardes en vue de l'ordre. » Grâce à ces bonnes dispositions, le dimanche suivant se passa sans aucun désordre.

L'impertinent drôle qui avait placardé ce défi inconvenant chercha aussitôt sa revanche. Cette fois, il ne s'en prit qu'aux seuls fourreurs, et vint, de nuit, suspendre à la porte de leur poêle une pancarte représentant un chat assis sur une chaise de fourreur; au-dessus, une épigraphe latine, le tout signé : «Mauracus Scabius, 1559.» Chose plus étonnante, sur la marge même de l'arrêté prescrivant la réouverture de la salle d'armes, étaient tracées deux longues épées croisées l'une sur l'autre, et au-dessus un petit sabre en bois recourbé à son extrémité. Le tout, tracé d'une main ferme et expérimentée, était surmonté de ces mots : «Un grand chat, et un petit chat par-dessus.» Le railleur, cette fois, ne pouvait nier son intention de tourner en ridicule le corps des fourreurs. Aussi la corporation prit-elle la chose fort sérieusement, et chargea deux de ses présidents de porter plainte, au nom de tous les membres, devant le conseil contre ce détestable drôle.

Le lundi 4 décembre, maître Christophe Romer et maître Graner se présentèrent au nom de leurs confrères devant le magistrat, et se plaignirent « qu'on eût affiché à la porte de leur poêle une pancarte représentant un chat assis sur une chaise de fourreur, avec une épigraphe latine qu'ils ne pouvaient pas lire, et signée Mauracus Scabius, 1559.»

Les magistrats prirent la chose non moins gravement que les fourreurs eux-mêmes. D'après ce qui s'était passé, il était à présumer que les deux placards étaient de la même main, et, suivant toute conjecture, il n'y avait que deux sources d'où ils pussent provenir. Ou bien c'était un malicieux étudiant qui avait imaginé toute cette aventure par passe-temps, ou bien elle était le fait d'un ouvrier orfévre. Les mots latins que portait le second placard permettaient de soupçonner plutôt un étudiant. Une autre circonstance donnait à penser, au contraire, que les attaques contre les fourreurs provenaient plutôt d'un membre de la corporation des orfévres. Cette supposition n'était pas du tout contredite par la présence de l'épigraphe latine : il était très-possible qu'un étudiant, venant au secours d'un orfévre, eût, par plaisanterie, rendu sa pensée sur le papier en l'embellissant.

Depuis des temps immémoriaux régnait à Strasbourg une coutume singulière : tous les ans, les fourreurs, lors de leur promenade solennelle, conduisaient avec eux soit un mannequin, soit même un des leurs, revêtu du costume des orfévres, et portant un nez postiche démesurément long. D'où venait cette bizarre coutume? c'est ce qu'on ignore jusqu'à présent; mais ce qui est sûr, c'est qu'en 1559 elle n'était pas d'origine récente, puisqu'en cette année même, à l'occasion de la promenade annuelle des fourreurs, les conseillers décidèrent qu'« on observerait dans cette corporation les anciennes coutumes, en marchant au son des fifres et des tambours, et en coupant le nez à un orfévre.»

On comprendra sans peine que cette cérémonie, renouvelée chaque année, déplaisait souverainement aux orfévres, et, parmi les plus jeunes surtout, devait causer toute sorte de mécontentements. Aussi penchait-on vers la supposition que les brocards dirigés contre les fourreurs étaient tous deux, selon les probabilités, le fait d'un orfévre, ou d'un étudiant lié de quelque manière avèc une famille d'orfévres, ou bien encore de la collaboration d'un orfévre et d'un étudiant. C'est d'après ces deux hypothèses que les magistrats entreprirent leur enquête.

Ils commencèrent par envoyer quelques-uns d'entre eux à la corporation des fourreurs, pour leur déclarer « que messieurs du conseil regrettaient vivement ces attaques répétées », et les prier de vouloir bien dire quelles étaient les gens qu'ils soupçonnaient, afin qu'on les châtiât. On décida en même temps que le recteur de l'Université serait informé de ce qui s'était passé, et prié « de faire des recherches, afin qu'on pût découvrir à qui appartenait l'écriture, et de recommander aux étudiants, avec menace d'une punition sévère, de ne pas s'attaquer aux fourreurs »; on finit par faire la même recommandation, suivie de la même menace, aux orfévres.

Malgré tant de précautions, le mauvais plaisant ne fut pas découvert, et comme désormais, satisfait du succès de ses tours, il garda le silence, l'affaire en resta là. Gernreich, de son côté, n'avait plus de motif pour en vouloir au mystificateur qui lui avait fait attribuer ces attaques contre la confrérie de Saint-Marc et les fourreurs : les placards avaient fait sensation dans toute la ville, et porté l'attention sur la salle d'armes du Nurembergeois; elle offrait désormais à la curiosité publique un double intérêt, et l'étudiant Gernreich, sans doute, se dédommagea par l'affluence des spectateurs du tort momentané qu'avait pu lui faire éprouver la fermeture de sa salle.

A partir de ce moment, les documents contemporains ne font plus mention de lui; il est cependant permis de croire qu'après quelque temps il quitta Strasbourg assez satisfait; et plus tard, sans doute, lorsqu'il se prenait encore à regretter que l'auteur des impertinentes affiches n'eût pas été découvert, il se consolait en pensant aux beaux bénéfices qu'elles lui avaient procurés.

LE PREMIER PRAIRIAL.

SOUVENIR HISTORIQUE.

Le temps est superbe. Qu'il est beau au milieu de la pelouse, ce grand arbre, ce tremble, droit, majestueux, dont un feuillage léger et remuant couronne la cime, laissant voir le tronc robuste, vigoureux, d'un jet si magnifique! Les tilleuls argentés, qui parfument l'air autour de lui, semblent prosternés à ses pieds; les châtaigniers, et quelques autres arbres aux feuillages lourds, restent immobiles; muets, reculés, ils semblent lui faire cortége; mais lui, toutes ses légères feuilles gesticulent et s'agitent; il est l'orateur, le conteur de la pelouse; il occupe, il enchaîne tous les autres végétaux, muets devant son éloquent et continuel murmure. C'est ainsi que, lorsque le rossignol chante, tous les autres oiseaux se taisent, et la nature fait silence.

Je songeais au tremble admiré dans mon enfance, à cet âge où l'on admire et où l'on ne voit pas; les sensations marchent avant les sens ou en même temps qu'eux... Le tremble est-il toujours là? Hélas! le maître du tremble, celui qui me fit planter à côté du bel arbre, déjà ancien alors, un peuplier, je crois, ce cher hôte n'y est plus. Qu'est devenu mon humble peuplier? mort, sans doute!... tout passe. Et celui qui commandait, qui changeait, projetait, gouvernait ici, a disparu depuis longtemps! Il ressemblait à l'arbre qui me fait songer à lui. Sa vieillesse était verte et vigoureuse; rien n'annonçait le passage appesanti des années; et pourtant elles avaient été lourdes pour lui : l'exil, la déportation, des fortunes si diverses! Et je l'avais vu là, chéri de tout ce qui l'entourait, roi de son riant domaine, y accueillant tout ce qui voulait être accueilli et qui était digne de l'être; maintenant, il n'y était plus, et ses vieux arbres frémissaient dans la brise qui côtoie le fleuve, sans se souvenir de lui!

On m'avait dit que la chaussée conservait son nom, mais c'est tout. La maison qui lui appartenait, où vivaient sa veuve et ses enfants, a cessé d'être à sa famille; elle a été vendue. Eh! qui conserve ici son souvenir?... Une vieille femme pour laquelle il était bon, qui l'a vu au milieu des siens avec sa charmante fille; qui a conservé le profond souvenir de leur bonté, de leurs vertus; qui les a aimés et qui les aime encore!

La vie coulait si doucement dans cette oasis! On n'y entendait que le bruit harmonieux des feuilles caressées par le vent, des oiseaux appelés par le frissonnement léger du ruisseau où ils venaient boire. Il semble que le maître s'était dit : « Je ne dérangerai rien ici. »

Hélas! et rien peut-être n'y garde plus son souvenir! Les vers qu'il fit tracer sur de rustiques pierres y restent-ils encore, tels qu'il les avait fait écrire, tels qu'ils s'attachent à ma mémoire?

> Reposons-nous ici : ce murmure enchanteur
> Endort le souvenir des peines de la vie.

Je m'arrête, cherchant en vain dans ma tête affaiblie... que de souvenirs ont dû s'endormir là!... mais il en est un qui n'avait pu s'éteindre, celui du *premier prairial!* Alors le maître de cette modeste demeure, de ce petit enclos paisible, était secoué à travers l'ouragan de la Convention. Il n'avait ni faibli, ni reculé, et montrait le courage le plus rare dans notre bouillante patrie : la force, le calme de la résistance. Personne n'osait mettre la main sur lui, sur le président! Il restait là, immobile, impassible; fort, lorsqu'il semblait qu'il n'existât plus de loi; fort de la force de la *Loi*.

L'émeute rugissait autour de lui, les piques menaçaient sa tête; comme s'il avait eu plusieurs vies, Boissy d'Anglas restait inébranlable. La tourbe rugissait en vain, en vain les piques se rapprochaient, statue de pierre, il restait immuable à son poste.

De nouvelles bandes s'élancent sur les anciennes, des masses accourent par-dessus d'autres masses, les portes brisées volent en éclats; les nouveaux arrivés élèvent et secouent un horrible trophée : c'est la tête sanglante du malheureux député qui, tout à l'heure, défendait le président. Tombé sous un coup de feu, foulé aux pieds, jeté à la populace furieuse, ils l'ont décapité, et ils rapportent au bout d'une pique cette tête saignante : effroyable et terrible menace! On la présente à l'impassible président, que nul n'ose toucher; Boissy regarde, reconnaît le malheureux Ferraud qui, l'instant avant, le couvrait de son corps; calme, il se lève et salue celui qui vient de mourir dans l'exercice du devoir. Tous nous mourrons; quand et comment, nul ne le sait; mais mourir en faisant son devoir, mourir pour défendre et accomplir les lois de sa patrie, c'est la plus belle, la plus enviable mort.

Le sanglant trophée a disparu; les bandes reculent, les masses se dispersent, la Convention reste, assiégée toujours, mais délivrée du danger le plus pressant.

Que de fois j'essayai de le ramener aux récits de ces effroyables luttes! Parlant à une enfant qui ne pouvait ni l'aider, ni l'interroger, mais qui l'écoutait avec un avide intérêt, il se laissait aller à ses souvenirs. Il me disait que ce qui l'avait le plus frappé à travers l'épouvantable tumulte, c'était de ne rien entendre.

— Je me rappelais ce que m'avait dit une fois votre père, me disait-il : qu'il faut des intervalles de silence pour entendre le bruit; et là il n'y avait point d'intervalles : les coups de feu même, noyés dans le tumulte, n'arrivaient pas à mon oreille.

— Mais cette tourbe qui vous assiégeait, de quelles gens était-elle formée? quels hommes? quels partis?

— C'était un assemblage informe de malheureux ignorants, pauvres égarés. Cependant, il m'en souvient, un homme, couvert de haillons comme les autres, parvint à s'approcher de moi; arrivé au bureau, il s'y accouda d'un air tranquille, et, d'un ton railleur, l'air distingué, il me complimenta sur le calme de nos assemblées et la bonne tenue de mon auditoire! « Ce sont là vos comices nationaux? me disait-il avec un sourire infernal; jouissez du calme auguste de vos assemblées et de la sagesse de vos savantes délibérations! » Je n'ai pas revu cet homme, qui se perdit dans la foule agitée un moment après, mais il me souvient parfaitement de son ton moqueur; ses ongles n'étaient pas rongés par le travail; sous sa tenue immonde, je vis que c'était un homme né dans une famille riche, et j'acquis alors la conviction que des hommes sortis des rangs élevés de la société n'avaient point honte de se mêler aux démagogues des classes les plus misérables, pour aider à avilir la révolution et dégrader la France.

Fatiguée parfois de ces terribles récits, je cueillais des pâquerettes, j'en formais des couronnes, je courais dans l'étroit jardin et m'y ébattais avec *Oléron;* ce pauvre chien était aussi une épave de ces temps de troubles. Caché, durant sa proscription, par sa femme, M. Boissy avait échappé au terrible décret qui l'envoyait aux déserts de Sinnamary avec beaucoup d'autres; mais, le vaisseau qui emportait les déportés proscrits une fois éloigné, le gouvernement, qui se relâchait dans ses rigueurs, se contenta de couper les vivres aux déportés qui s'étaient soustraits à leur jugement. Alors, pour venir au secours de sa nombreuse famille (il avait deux fils et deux filles), Boissy d'Anglas se déclara, et fut déporté à l'île d'Oléron, où il se rendit avec les siens, et resta jusqu'à sa radiation. Rappelé, il revint avec sa famille. *Oléron* appartenait aux hôtes de l'exilé, et restait avec eux. Laissé sur la plage, quand il vit partir le vaisseau, il s'élança résolûment à la mer, et nagea de toutes ses forces.

— A celui qui sauvera le chien! s'écria M. Boissy en lançant une pièce d'or sur le pont.

Et le chien fut sauvé. Je m'ébattais avec lui, épuisée au seul récit des scènes terribles qu'avait supportées son bon et noble maître. Oléron avait suivi la famille Boissy en France et habitait la maison de Bougival, qu'il ne quittait que lorsque, retenu trop longtemps à Paris par les affaires publiques, M. Boissy s'y attardait. Alors, agité, errant quelque temps la queue entre les jambes, le chien disparaissait tout à coup. Une fois on s'inquiéta : il y avait eu déménagement; on croyait Oléron perdu. Mais il savait se tirer d'affaire; il visita tous les amis de son maître, qu'il connaissait à merveille, et revint à Bougival pour y jouer encore avec la petite fille qui interrogeait si effrontément le proscrit, et ne se doutait pas de l'honneur qu'il lui faisait en lui répondant sur un pied d'égalité. (1)

LA SERPULE.

Les serpules sont des annélides qui, par une sécrétion de leur peau, se forment un tube calcaire dans l'intérieur duquel ils vivent enfermés comme dans un étui.

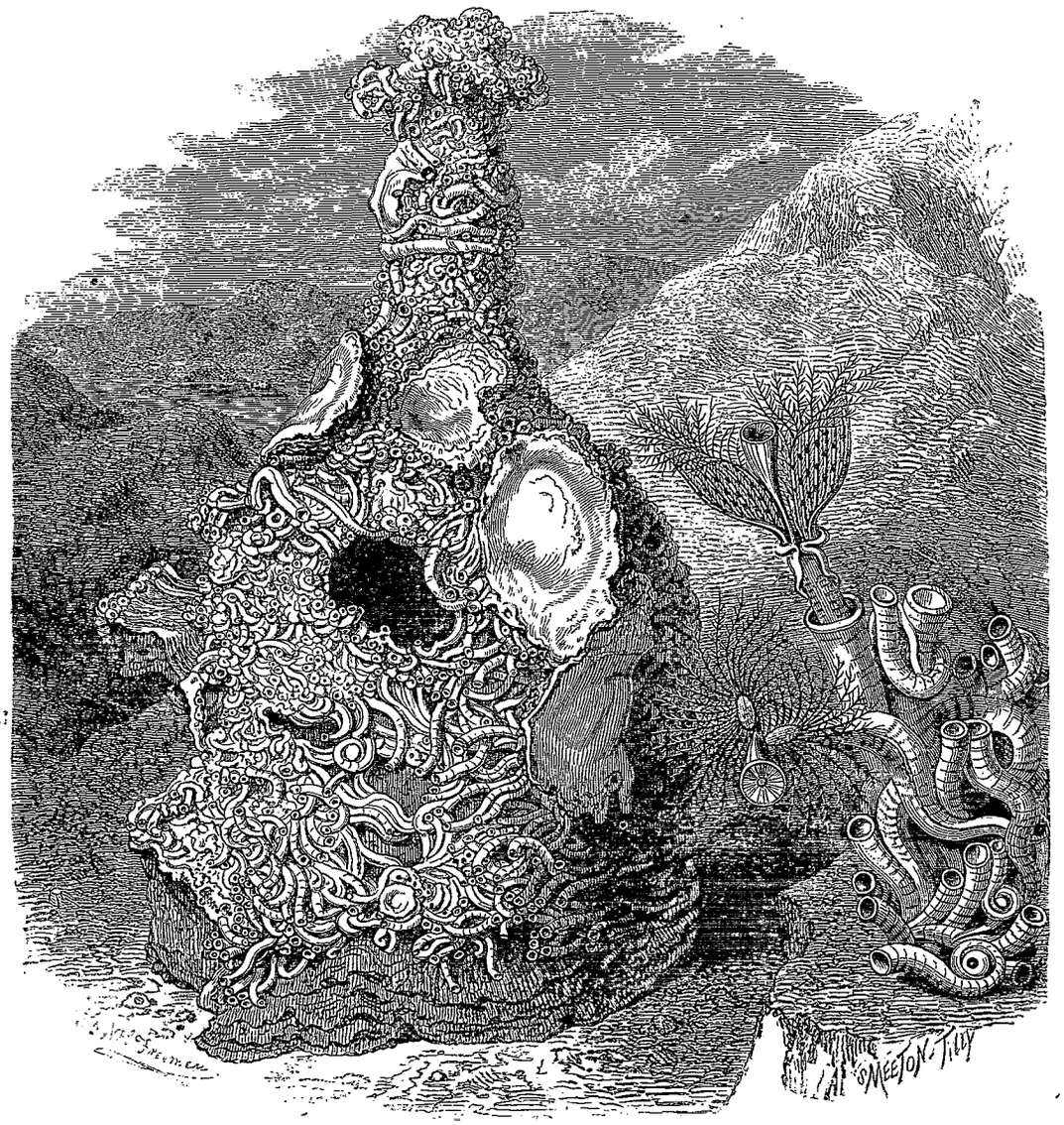
Ces animaux ont le corps allongé, divisé en nombreux anneaux, se terminant à son extrémité supérieure par une partie élargie, hérissée de soies roides, et sur laquelle est percée la bouche. De chaque côté de cet orifice sort une branchie qui déploie ses fines et élégantes ramifications comme un panache. En outre, du même point que les branchies s'élancent deux filets, dont l'un, tantôt celui de droite, tantôt celui de gauche, se prolonge et se dilate progressivement en une sorte de cône. Ce cône sert à boucher

(1) Communiqué par Mlle Adélaïde de Montgolfier.

l'ouverture du tube quand la serpule veut s'y retirer.

Lorsque l'animal est petit, il se forme un tube exactement modelé sur sa taille, puisque ce tube est, comme nous l'avons dit, le produit d'une sécrétion cutanée; puis, à mesure que son corps grandit et grossit, il allonge sa demeure et en augmente le diamètre. La création de cet étui protecteur est l'œuvre progressive de la vie entière de la serpule; si on l'en dépouille et qu'on la mette à nu, elle n'essaye pas de reconstruire sa maison détruite; elle semble en avoir perdu l'instinct et la faculté.

Une des espèces les plus communes est la serpule contournée (*Serpula contortiplicata*); elle abonde sur toutes nos côtes; ses branchies, fines comme des plumes, sont d'une belle couleur rouge, mélangée de jaune et de violet. Elle se construit un tube irrégulièrement contourné dont la forme ressemble à celle d'une chenille qui se tord en rampant. Comme les serpules vivent en colonies nombreuses, on trouve leurs tubes agglomérés en masse compacte sur des pierres, sur des coquilles, sur toute sorte de corps sous-marins autour desquels ils s'entortillent en



Museum d'histoire naturelle de Paris. — Serpules contournées et leurs tuyaux. — Dessin de Freeman.

se soudant les uns aux autres. L'objet que représente notre gravure est une bouteille trouvée dans la mer et que les serpules ont enveloppée de leurs tuyaux enchevétrés. Cette curieuse bouteille, dont la forme est parfaitement conservée, figure dans les vitrines du Muséum de Paris.

SI J'ÉTAIS EN PROVINCE.

CATALOGUES ET PROGRAMMES.

Si ma destinée était de vivre en province, loin des grands centres d'instruction, je me donnerais deux jouissances d'esprit d'autant plus faciles qu'elles ne me coûteraient rien.

J'imagine bien que je pourrais aller une fois, de loin en loin, à Paris.

J'irais chez les principaux libraires, je leur demanderais leurs catalogues, et, de plus, je les prierais de m'envoyer à ma demeure les suppléments à la suite.

De même, je me présenterais aux secrétariats de l'Institut et des principales sociétés qui proposent des questions et des prix; je demanderais leurs programmes, et je me ferais aussi inscrire pour obtenir l'envoi des programmes futurs.

Me fût-il impossible d'aller à Paris, j'écrirais, et avec

une douzaine de cartes-poste, j'aurais chance de réussir presque aussi bien que si j'avais fait le voyage. Libraires, Institut, sociétés, ont intérêt à répondre obligeamment à des sollicitations si favorables à leur but.

Serait-ce que j'eusse l'intention d'acheter tous les livres nouveaux dont les titres intéresseraient ma curiosité, ou de prendre part à tous les concours ouverts par les associations littéraires ou savantes? Certes non, je ne me suppose ni l'argent ni la science nécessaires pour prétendre à rien de semblable, même dans une bien humble mesure! Mais je suis sûr que je trouverais plaisir et profit à me tenir ainsi au courant de ce que disent, pensent ou cherchent les esprits distingués de mon temps. Je suis sûr que mon imagination, à ne parler que d'elle, trouverait là un aliment précieux qui la préserverait de la vague stérilité où les personnes isolées ont la honte de souvent la surprendre. Bien mieux, il se peut que de ces nouvelles du monde qui travaille, produit, interroge, naisse en moi le désir de m'engager dans quelque étude ou quelque recherche agréable, auxquelles autrement je n'aurais jamais pensé; et, qui sait? j'arriverais peut-être à apporter, grâce à mon zèle et à celui que j'éveillerais autour de moi, mon petit grain de sable à ce noble édifice commun de la civilisation, que les générations élèvent sans cesse plus ou moins haut, selon qu'elles comptent en elles un plus ou moins grand nombre d'hommes de bonne volonté travaillant à l'œuvre universelle. Tout homme, si peu instruit soit-il, peut faire quelque observation qui confirme ou accroisse les observations faites précédemment dans la même direction; tout homme peut faire quelque découverte, si petite soit-elle. Ah! si des milliers d'intelligences qui, en province, sont aujourd'hui à peu près oisives, voulaient se mettre de cœur à ces travaux d'observations et de recherches, quelles sources de satisfaction pour elles et de profit pour tous!

QUI CHANTE, SON MAL ENCHANTE.

Le rossignol est enfermé dans une cage. Plus de grands espaces, plus d'ombrages épais, plus de bocages embaumés : chacun de ses mouvements se heurte aux barreaux de sa prison. Il est triste, le regret le dévore..... et pourtant il chante! Chante-t-il pour ses maîtres, pour ceux qui lui apportent la nourriture de chaque jour, et qui se croient bien généreux parce qu'ils lui épargnent le souci de la chercher?

— Non : c'est pour lui-même qu'il chante, le pauvre oiseau prisonnier. Quand il redit aux échos de la rue enfumée l'hymne dont il remplissait naguère les voûtes verdoyantes des bois, il oublie sa cage et ses malheurs. Il revoit la rose qui l'écoute ravie; il revoit le ciel étincelant des nuits d'été, les grandes prairies baignées par la clarté de la lune, et il lui semble, comme autrefois, que tous les bruits de la nature se taisent pour que sa voix règne seule dans le silence. Son chant lui rend tout ce qu'il a perdu : il est heureux, il est libre! *Qui chante, son mal enchante.*

L'artiste, le poëte, ont passé sur la terre, mais leurs œuvres leur survivent, et longtemps après qu'ils ne sont plus, les hommes relisent leurs vers, contemplent la toile ou le marbre animés par leurs mains, écoutent leurs chants avec un religieux respect. Et quand on a admiré l'œuvre, on parle de l'homme. Qu'était-il? Comment a-t-il vécu? A-t-il de son vivant reçu les applaudissements de la foule? La fortune et la gloire l'ont-elles couronné? — Quelquefois; oui, quelquefois les puissants de ce monde, trop souvent grands hommes de hasard, se sont inclinés devant les grands hommes de la pensée, et ont payé le génie avec de l'or; mais plus souvent la pauvreté, la souffrance, la haine des jaloux, les traverses de toutes sortes, tel a été le partage des artistes. Pauvres grands hommes!

— Non, ne les plaignez pas : le génie est à lui-même son propre consolateur. Dans la mansarde où ils travaillaient sans savoir si ce travail leur donnerait le pain quotidien, pendant qu'ils accomplissaient sous la dictée de l'inspiration les œuvres qui défendent leur mémoire contre l'oubli, croyez-vous qu'ils étaient malheureux? Non! ils planaient au-dessus des régions humaines; ils ne sentaient plus ni les mépris ni les insultes, ni la misère ni la douleur. Ils chantaient pour eux-mêmes, et ils étaient consolés! *Qui chante, son mal enchante.*

Et toi, pauvre âme exilée qui heurtes sans cesse tes ailes aux murs de ta prison terrestre, regarde au-dessus de toi! Comme l'oiseau, comme l'artiste, détourne ta pensée des misères de ta vie. Médite les vérités éternelles, et entretiens-toi avec l'espérance. Chante dès ici-bas le cantique de la délivrance : tes souffrances ne dureront qu'un jour, et ce jour va finir; endors tes douleurs par la contemplation du beau et du bien. *Qui chante, son mal enchante.*

SCIENCES PURES.

« Le matelot, qu'une savante observation de la longitude préserve du naufrage, doit la vie à une théorie conçue deux mille ans auparavant par des hommes de génie qui n'avaient en vue que des spéculations géométriques. »

Ici Condorcet parle de la découverte des sections coniques, où les géomètres de l'antiquité ont trouvé, entre autres courbes, l'ellipse, dans laquelle Newton a plus tard enfermé le mouvement de tous les corps planétaires.

VERS LA LUMIÈRE.

Il s'agit d'imprimer à l'âme un mouvement qui, du jour ténébreux qui l'environne, l'élève jusqu'à la vraie lumière de l'être par la route que nous appelons pour cela la vraie philosophie. PLATON.

CHARLES DICKENS.

AUTOBIOGRAPHIE DE SON ENFANCE, TIRÉE DE SES NOTES.

Suite. — Voy. p. 86, 122.

« Je n'exagère pas, avec ou sans intention, l'insuffisance de mes ressources et les difficultés de mon existence. Je sais que si un schelling m'était donné, je le dépensais pour le dîner ou le thé. Je sais que, pauvre et mal vêtu, je travaillais du matin au soir avec des gens vulgaires, hommes et enfants. Je sais que je m'efforçais en vain de ne pas anticiper sur mon revenu, et de le faire durer toute la semaine; j'en faisais six petits paquets de somme égale, étiquetés du lundi au samedi, et je les serrais dans un tiroir que j'avais au bureau. Je sais que j'ai souvent erré par les rues, n'ayant pas mangé à ma faim. Je sais que, sans la miséricorde de Dieu, j'aurais pu devenir un petit vagabond ou un petit voleur, le pire des vauriens.

» Je jouissais cependant, au magasin de cirage, d'une certaine considération. Mon parent, quoique très-occupé dans un commerce si peu relevé, me traitait avec plus d'égards qu'il n'en montrait aux autres employés. Il est vrai que je n'avais dit à personne comment je me trouvais-là, ni mon chagrin d'y être. Ce que j'y ai souffert n'a été connu que de moi. Je gardais mon secret et je faisais mon travail. J'avais compris, dès le début, que si je n'accomplissais pas ma tâche aussi bien qu'aucun de mes compagnons, je se-

rais méprisé et mal vu. Je devins bientôt aussi expéditif et aussi adroit de mes mains que le plus habile. Quoique parfaitement familier avec eux, ma conduite et mes manières marquaient assez la distance qui nous séparait. Ils ne parlaient de moi que comme du « jeune gentilhomme. » Un ancien soldat, qui était premier garçon de peine, et le charretier Henri, s'émancipaient parfois jusqu'à m'appeler Charles. Mais c'était à la suite de quelques entretiens confidentiels où, pour égayer notre triste besogne, j'avais fait l'effort de leur conter des bribes de mes anciennes lectures que chaque jour effaçait de ma mémoire. Poll Green se révolta une fois et protesta contre le titre de « jeune gentilhomme »; mais Bob Fagin le mit promptement à la raison.

» Je ne voyais pas jour à me tirer de cette existence sordide et j'avais abandonné tout espoir d'en sortir, quoique j'aie conscience de ne m'y être jamais résigné une heure. Je sentais vivement ma séparation d'avec mes parents, mes frères, mes sœurs, et la désolation de mon retour à un foyer désert quand mon ouvrage était fini; je pensais que cela, du moins, pouvait s'amender.

» Un dimanche soir, j'en parlai à mon père d'une façon si pathétique et avec tant de larmes, que sa bonne nature s'en émut. Il entrevit qu'il n'avait peut-être pas bien agi. Je crois qu'il n'y avait jamais songé. C'était la première remontrance que j'eusse faite sur mon sort, et peut-être en laissa-t-elle voir plus que je n'eusse voulu. Une chambre fut louée pour moi, dans les combles, chez un agent de la Cour insolvable qui habitait Lant street, et où bien des années après j'ai logé Bob Sawyer (1).

» On m'envoya un matelas et des couvertures, et je fis mon lit sur le plancher. La petite fenêtre avait pour perspective un chantier; quand je pris possession de ce nouveau séjour je me crus en paradis. »

Il se trouvait ainsi rapproché du triste foyer domestique, qui n'était autre que la prison. Il allait y déjeuner tous les matins dès que les portes s'ouvraient. La famille avait là plus d'aisance relative que dans l'ancien logis. Elle y était servie par la même petite bonne, orpheline prise à la maison de travail, dont l'esprit aiguisé et les façons sympathiques ont fourni au romancier la première ébauche de la « petite marquise » d'*Old Curiosity Shop*. Elle habitait dans le voisinage, et quand Charles la rencontrait le matin sur le pont de Londres, se rendant à son poste, il lui racontait, pour passer le temps jusqu'à l'ouverture de la prison, les plus étonnantes histoires sur les débarcadères et sur la Tour de Londres. « J'espère, disait-il depuis, que j'y croyais. » Il soupait avec ses parents et les quittait à neuf heures, les portes fermant à dix.

Il était sujet à des attaques nerveuses qui le prenaient à l'improviste. « Un jour, écrit-il dans ses notes, j'eus un de ces spasmes au magasin. Je souffrais de si cruelles douleurs qu'on me fit un lit de paille dans mon ancien réduit, derrière le comptoir. Je me roulais à terre, et Bob Fagin, qui avait bon cœur, emplit d'eau chaude des bouteilles de cirage et me les appliqua sur le côté en les relayant pendant au moins six heures. Vers le soir je me sentis mieux, mais Bob, qui était plus fort et plus âgé que moi, ne voulut pas me laisser partir seul. J'étais trop fier pour lui avoir jamais rien dit de la prison. Après avoir vainement essayé de m'en débarrasser, car son bon naturel le rendait sourd à mes instances, j'échangeai avec lui une poignée de main près du pont de Southwark, sur les marches d'une maison de décente apparence, où je prétendais demeurer. Afin de compléter l'illusion, au cas où il se retournerait, je frappai hardiment à la porte, et demandai, à une vieille femme qui vint ouvrir, si c'était là que demeurait M. Robert Fagin.

» Mes soirées du samedi m'étaient toujours très-précieuses. Je retournais à la Marshalsea par de misérables ruelles bordées de petites échoppes.

» J'ai revu, il y a quelques semaines, le coin où je m'asseyais sur un tabouret écloppé pour essayer des bottines d'occasion. Plus d'une fois je me suis laissé séduire à l'appel d'un paillasse, et, mêlé à une foule bigarrée, je suis entré voir le cochon géant, le sauvage et la naine. Il y avait aussi là deux ou trois fabriques de chapeaux qui, je crois, y sont encore, et dont l'odeur particulière, quelque part et dans quelque circonstance que je la retrouve, évoque aussitôt le passé. »

Les efforts du père pour éviter de comparaître devant la Cour n'ayant pas abouti, il fallut procéder aux formalités d'usage, afin d'obtenir les bénéfices de l'acte en faveur des débiteurs insolvables. Une des conditions était que les vêtements et les choses laissés à l'usage personnel du détenu ne dépassassent pas en valeur vingt livres sterling (500 francs).

« En conséquence, mes habits devaient être estimés par l'huissier-priseur. On m'accorda un demi-congé pour me présenter chez ce personnage officiel. Il demeurait quelque part derrière l'obélisque. Je le vois encore sortant, pour me passer en revue, de sa salle à manger, la bouche pleine, exhalant une forte odeur de bière; je l'entends encore me dire : « C'est bien, mon enfant; il suffit. » Certes, le plus dur créancier n'aurait pas eu le cœur, quand il en aurait eu le droit, de me dépouiller de mon pauvre chapeau blanc, de ma petite veste et de mes chétifs pantalons de velours à côtes. Mais j'avais dans mon gousset une grosse vieille montre d'argent, qui m'avait été donnée par ma grand'mère avant les sombres jours du cirage, et, en me rendant chez l'expert, je me demandais si cette précieuse propriété n'allait pas dépasser les vingt louis; aussi fus-je grandement soulagé quand l'huissier me tint quitte; je lui fis en sortant mon plus beau salut. »

Le manque de compagnons de son âge était une de ses plus rudes épreuves. Il jouait quelquefois sur les barques à charbon avec Poll Green et Bob Fagin à l'heure du dîner; mais ces occasions étaient rares. En général, il errait seul, dans les ruelles de l'Adelphi ou sous les arcades. « J'étais si petit, et je faisais si piteuse figure avec mon accoutrement râpé, qu'on n'avait guère envie de me servir quand je demandais, dans une taverne, un verre d'*ale* ou de *porter*, pour faire descendre le cervelas et le petit pain que j'avais mangés dans la rue.

» Je me rappelle qu'un certain soir, mon père m'avait envoyé faire une course, et je revenais par le pont de Westminster. J'entrai dans un cabaret de la rue du Parlement, qui est encore là, quoique changé d'aspect, et je dis à l'hôte siégeant à son comptoir : — Combien un verre de votre meilleure *ale?* oh! mais de *la plus meilleure?*

» C'était à l'occasion de quelque réjouissance; j'oublie laquelle. Peut-être mon anniversaire, ou l'anniversaire de quelque autre.

» — Le prix est quatre sous, me dit-il.

» — Eh bien, tirez-m'en un verre, s'il vous plaît, qui passe par-dessus : bonne mesure!

» Il me considéra des pieds à la tête avec un étrange sourire, et, au lieu d'aller au tonneau, il se retourna et dit quelque chose à sa femme, qui sortit de derrière un paravent, son ouvrage à la main, et se mit aussi à m'examiner. Je nous revois tous les trois, maintenant, dans mon cabinet de travail. L'hôte, en manches de chemise, penché sur le comptoir, sa femme me regardant par-dessus la petite porte de séparation, et moi, tant soit peu

(1) Personnage d'un de ses romans.

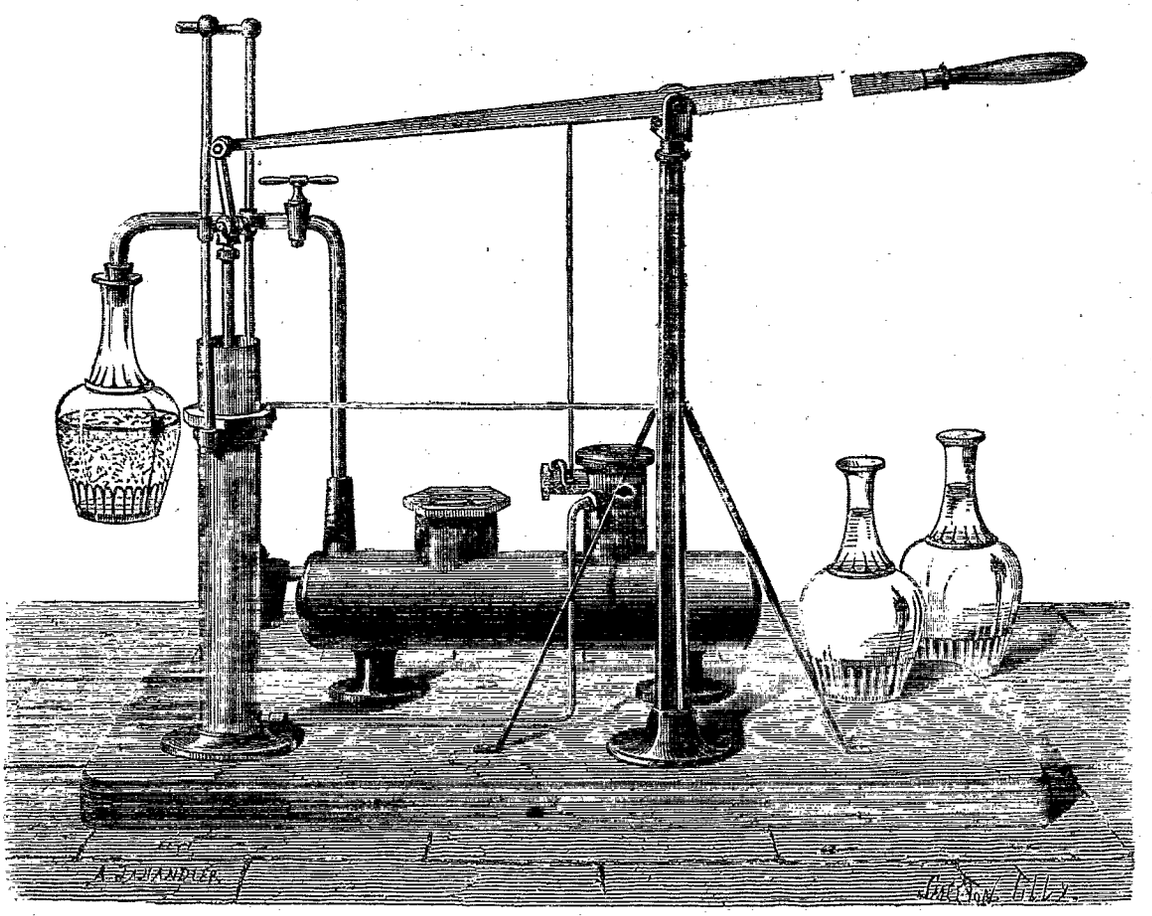
confus, de l'autre côté, ne les perdant pas de vue. Ils me firent nombre de questions, me demandant comment je m'appelais, quel était mon âge, où je demeurais, à quoi j'étais employé. Pour ne compromettre personne, j'inventai les réponses que je jugeai les plus convenables. Ils me servirent enfin de l'*ale*, mais je soupçonne que ce n'était ni la plus forte, ni *la plus meilleure*. L'hôtesse, ouvrant alors la petite porte, se baissa et me donna un gros baiser, demi admiratif, demi compatissant, mais assurément bien féminin et d'une bonne âme. »

La suite à une autre livraison.

APPAREIL POUR FRAPPER LES CARAFES.

Cet ingénieux système est simple et portatif; il se compose d'une petite machine pneumatique, qui sert à faire le vide dans la carafe aux deux tiers remplie de l'eau qu'il s'agit de transformer en glace. Cette carafe s'adapte à la machine à l'aide d'un robinet entouré d'un anneau de caoutchouc qui détermine une fermeture hermétique. On fait agir le piston de la petite pompe en lui imprimant un mouvement de va et vient au moyen d'un bras de levier. A peine a-t-on donné cinquante ou soixante coups de piston, ce qui ne dure pas une minute, l'eau de la carafe, qui dès le commencement de l'opération s'est mise à bouillir, se congèle subitement en masse; de grandes aiguilles cristallines se dessinent d'abord à sa surface, puis elles s'accroissent à vue d'œil, et le volume tout entier du liquide se transforme en glace.

Comment s'opère ce changement? C'est ce qu'il est très-simple d'expliquer quand on connaît les principes les plus élémentaires de la physique. La diminution de pression déterminée dans l'intérieur de la carafe se traduit immédiatement par l'ébullition de l'eau: celle-ci passe de l'état liquide à l'état gazeux; mais le travail de cette transformation nécessite une absorption de chaleur, ce qui revient, pour parler le langage ordinaire, à une production de froid. L'eau se refroidit au point de se solidifier. Ajoutons qu'il est indispensable d'absorber la vapeur d'eau produite par l'ébullition. On y arrive en la faisant passer à la surface d'acide sulfurique, contenu dans un récipient placé dans



Appareil Carré pour frapper les carafes. — Dessin de Jahandier.

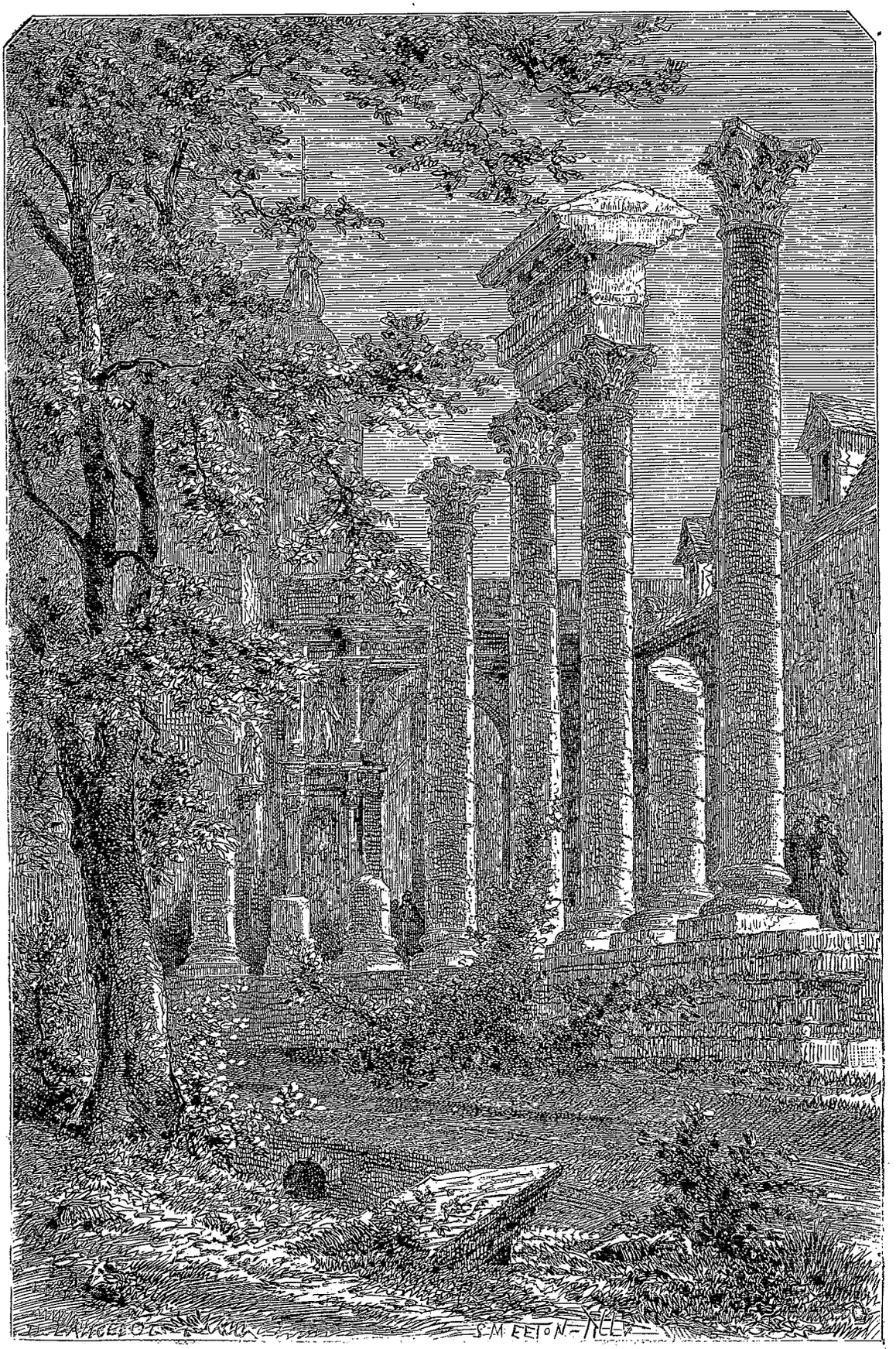
la caisse inférieure de l'appareil. On pourrait remplacer cet acide par une matière hygrométrique et solide, comme le chlorure de calcium.

La congélation de l'eau dans le vide est une expérience classique dans les cours de physique. Pour faire cette démonstration, le professeur se sert ordinairement d'une machine pneumatique à deux corps de pompe. Il a placé sous la cloche de verre, où l'air est raréfié, un petit vase rempli d'eau et placé sur un récipient contenant de l'acide sulfurique. En quelques coups de piston l'opération est terminée; il retourne le vase qui tout à l'heure contenait de l'eau : un petit bloc de glace s'en détache.

Le nouvel appareil que nous venons de décrire est déjà utilisé dans l'industrie pour frapper les carafes des restaurateurs; mais le petit modèle que nous représentons peut être facilement utilisé dans les ménages : il rendra de grands services aux habitants de la campagne, qui pendant les chaleurs de l'été n'ont pas, comme les Parisiens, la ressource de se procurer chez des marchands quelques morceaux de glace.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

LE THÉATRE ROMAIN DE BESANÇON.



Restes d'un théâtre romain, à Besançon. — Dessin de Lancelot, d'après un croquis de M. Émile Isenbart.

Sous le règne de Marc Aurèle (161-180), une des plus vieilles cités de la Gaule, Besançon, soumise naguère par César à la domination romaine, fut élevée, par la volonté impériale, au rang de colonie militaire, et prit le nom de

Colonia victrix Sequanorum. Cette décision, en y transplantant des institutions nouvelles et une population nombreuse, changea rapidement la physionomie de la métropole séquanaise, et donna chez elle à l'industrie, et même aux arts, une impulsion féconde en résultats. L'activité des légionnaires, occupés temporairement aux travaux de la paix, couvrit bientôt de constructions somptueuses une grande partie de la presqu'île qu'enserre la ceinture du Doubs; la cité avait son champ de Mars, elle eut son Capitole et ses temples, son arc de triomphe dont les bas-reliefs rappelaient les victoires du divin empereur, ses arènes et son théâtre. En même temps que changeait l'aspect matériel de Besançon, ses usages, ses lois, subissaient la même transformation; le droit civil et municipal de Rome s'implanta dans la colonie; des colléges de magistrats et de prêtres, des corporations d'artisans, s'y établirent, et il n'y resta plus de l'indépendance et des mœurs gauloises que de lointains souvenirs et de vagues traditions.

Vesontio, associé à la fortune de Rome, le fut aussi à sa ruine, quand le flot des invasions barbares, longtemps maintenu au delà du Rhin, déborda jusqu'en Séquanie vers le milieu du quatrième siècle. L'empire, divisé, n'avait plus d'armée à leur opposer, et les hordes allemandes purent s'abattre sans obstacle, pour la destruction et le pillage, sur les riches vallées de la Saône et du Doubs. Besançon fut leur première victime, et les instincts barbares n'épargnèrent rien pour anéantir ce que pendant des siècles le génie romain avait élevé sur son promontoire et sur les flancs de la colline qui lui servait d'acropole (355). L'empereur Julien, dans ses lettres au philosophe Maxime, témoigne de l'impression de tristesse qu'il éprouva bientôt après (360), en parcourant les ruines *de cette petite ville, grande autrefois, ornée de temples magnifiques, forte à la fois par ses puissantes murailles et par sa situation, mais renversée maintenant.*

Cette première destruction, complétée par les invasions successives qui entraînèrent la chute de l'empire, ne laissa rien d'intact parmi les monuments antiques de la ville (1). Le moyen âge emprunta à leurs ruines des colonnes pour ses églises, des pierres pour ses forteresses et ses maisons; mais il ne conserva que l'arc de triomphe, dont il fit, en l'appelant *porte Noire*, l'entrée et le *palladium* du chapitre métropolitain (2), et qu'un portique de temple dont il grava l'image sur les sceaux de la commune (3). Après la conquête de 1674, Vauban, faisant disparaître ce portique en même temps que les arènes, consacra leur emplacement et leurs matériaux à la construction du bastion d'Arènes et du front Saint-Étienne. Il ne restait plus que l'arc de triomphe de Marc Aurèle, échappé miraculeusement aux nivellements des ponts et chaussées, quand, en 1870, des fouilles entreprises par l'initiative et sous la direction d'un savant bien connu des archéologues français, M. Castan, bibliothécaire de Besançon, mirent à jour les débris imposants du théâtre de *Vesontio*, dont il ne subsistait aucune notion dans les traditions ni dans les textes.

On avait découvert, il y a une trentaine d'années, dans les abords de la place Saint-Jean, une rangée de dalles adossées à un massif de maçonnerie et supportées par un soubassement à moulures; autant il y avait peu de doute sur la date de ces débris certainement romains, autant il y en avait sur le genre d'édifice auquel ils appartenaient. En remarquant l'analogie de cette construction avec le *podium* des théâtres antiques, M. Castan ne voulut pas lui donner cette attribution sans vérifier d'une manière absolue la justesse de son hypothèse. Les dalles déjà découvertes décrivaient une courbe d'un rayon de 27 mètres; au moyen de ce calcul, un creusage fait sur un autre point de la place tomba de suite sur la continuation du *podium* et sur les restes des gradins qui le surmontaient. Des fûts de colonnes, des chapiteaux, des sculptures, vinrent encore confirmer l'exactitude des prévisions en même temps que l'importance du monument, dont l'attribution comme théâtre put être regardée comme définitive.

Les travaux, commencés sous le patronage de la Société d'émulation du Doubs, continuèrent avec les subsides du conseil municipal, de l'Académie et des habitants de Besançon. La place Saint-Jean fut fouillée dans tous les sens, soit par des tranchées, soit par des galeries souterraines. Une église dédiée à saint Jean-Baptiste, qui vers le septième siècle s'était implantée sur les ruines du théâtre, avait malheureusement détruit en grande partie la scène et ses dépendances; la chute des colonnades et des portiques avait effondré les gradins; enfin, la construction des maisons voisines avait fait exploiter les ruines comme une carrière. Malgré cela, on parvint à retrouver les grandes lignes et les principaux détails du plan de l'édifice, qui, dans ses vastes dimensions, pouvait contenir trois mille spectateurs.

Pour conserver dans leur ensemble les richesses qu'il venait d'exhumer, l'auteur de la découverte, qui s'était associé dans ses travaux M. l'architecte Ducat, eut l'idée de transformer en un square archéologique la place qui venait d'être remuée de fond en comble, en utilisant, pour l'embellir, soit les fragments du *podium* laissé à découvert, soit les colonnes reconstituées de leur base à leur chapiteau, soit les sculptures ou moulures assemblées en groupes et disposées méthodiquement. Cette entreprise de science et de persévérance est aujourd'hui accomplie. Le square Saint-Jean, dessiné en jardin anglais et entouré d'une grille, est devenu un véritable musée. Quand on y entre par la Grand'rue, on aperçoit, à droite, une colonnade du plus beau style (quatre colonnes entières et quatre tronquées), disposée en courbe le long de la voie romaine qui conduit à la porte Noire. C'est ce coup d'œil que reproduit notre dessin, dû au crayon d'un artiste franc-comtois, M. Émile Isenbart. On voit à gauche une vieille maison du quinzième siècle, au pied de laquelle est le *podium;* à droite, derrière la colonnade, le palais de l'archevêché; puis, au fond, l'arc de triomphe derrière lequel se cache avec raison l'affreux clocher moderne de la vieille cathédrale. En descendant au fond du jardin, vers les galeries souterraines dans lesquelles les fouilles ont mis en évidence les restes du bassin de l'aqueduc d'Arcier et du baptistère primitif de Saint-Jean, on peut étudier tour à tour, dans divers groupes, les tombes et les inscriptions de l'église Saint-Jean-Baptiste, l'assemblage des divers ordres d'architecture qui constituaient le pourtour du théâtre, enfin les bas-reliefs (feuillages, dieux marins, etc.) qui décoraient à l'intérieur et au dehors les portiques latéraux.

En faisant très-rapidement connaître cette découverte, nous recommandons au voyageur et à l'antiquaire, eût-il même visité les théâtres d'Orange, d'Arles et de Pompéi, de s'arrêter à celui de Besançon; mais nous devons aussi, en terminant, rendre hommage à l'intelligente activité qui, au grand profit de la science, avec beaucoup de courage

(1) Sauf le pont romain qui unit les deux parties de la ville et qui se nomme aujourd'hui le pont de Battant.

(2) Les archevêques de Besançon émirent, aux onzième et douzième siècles, des deniers d'argent dont le revers portait l'image de l'arc de triomphe, avec ces mots : PORTA NIGRA. Le chapitre avait, pendant les vacances du siége archiépiscopal, un sceau revêtu de la même image (treizième, quatorzième et quinzième siècles).

(3) Voy. dans notre tome XXXVIII, 1870, Notice et dessins des sceaux de la commune de Besançon, p. 259 et suiv.

et peu de ressources, a su mener à bonne fin une pareille œuvre archéologique.

ÉCOLES D'ART EN ANGLETERRE (1).

CIRCULATION DES MODÈLES.

Les écoles d'art d'Angleterre, au nombre d'environ cent vingt, et qui s'accroissent sans cesse, sont pourvues de modèles et d'objets d'art, originaux, moulages, copies, photographies, etc., qui constituent une collection ou musée d'étude.

Cette collection reste à demeure fixe dans l'école; mais on a formé dans l'établissement central de Kensington une collection mobile, c'est-à-dire destinée à circuler dans les écoles provinciales et à y séjourner un temps déterminé, selon les besoins des localités. Cette collection comprend les catégories suivantes :

1. — Statues, sculptures en bois, etc.
2. — Médailles (électrotypes), sceaux, etc.
3. — Mosaïque, marqueterie.
4. — Peintures.
5. — Objets japonais.
6. — Verres peints.
7. — Émaux.
8. — Céramique, poterie.
9. — Verres travaillés.
10. — Travaux en métal (électrotypie).
11. — Montres, pendules.
12. — Joaillerie et objets en métaux précieux.
13. — Armes, armures (électrotypie).
14. — Mobilier.
15. — Ouvrages en cuir.
16. — Vannerie, travail de l'osier.
17. — Tissus.
18. — Reliures.

La collection mobile possède en outre un grand nombre de photographies, gravures et dessins, qui sont tout montés dans leurs cadres et constitués en séries se rattachant à une industrie spéciale. Chaque catégorie est toujours prête à partir pour le point où l'on veut l'envoyer. Les localités desservies ont, en effet, des besoins différents, et les travaux de l'école peuvent avoir un but spécial. Ce déplacement joue un rôle important dans l'organisation de Kensington et entraîne des dépenses considérables.

Les frais de circulation pour les objets d'art appliqués à l'industrie, y compris les livres, gravures, etc., étaient inscrits au budget de 1871-1872 pour la somme de 8 505 livres (212 625 francs).

Cette collection mobile n'est pas destinée seulement aux écoles, elle a trait également aux expositions provinciales. Pour celles-ci, voici comment on procède : quand une ville désire organiser une exposition, elle fait appel aux producteurs, et en même temps aux amateurs et collectionneurs de la contrée. Il y a toujours un petit musée rétrospectif à côté des produits contemporains, ainsi que cela s'est vu à Paris dans les expositions organisées par l'*Union centrale*. Le comité central de Kensington n'entre pour rien dans la direction de ces expositions qui sont organisées dans la localité; seulement il contribue à leur éclat par ses envois, comble les lacunes, et promène ainsi dans la province des modèles qui, sans cela, ne seraient connus que des habitants de Londres.

De la liste des localités où des envois ont eu lieu depuis 1854, avec l'indication du nombre de fois que chacune d'elles a eu recours au musée central pour son exposition, il résulte que cent soixante-dix expositions ont été l'œuvre du musée central de Kensington, qui peut être considéré comme un grand dépôt d'objets d'art et de science destinés à circuler dans les provinces.

Ce n'est toutefois qu'une partie des collections qui se déplace ainsi; car les objets les plus précieux, ainsi que ceux qui seraient d'un transport difficile, restent à demeure dans le musée central. Pendant plusieurs des expositions que nous venons de mentionner, l'entrée a été ouverte au public sans aucune rétribution, mais pour le plus grand nombre on a établi un droit d'entrée destiné à couvrir tout ou partie des frais. Trente-cinq d'entre elles ont présenté un excédant de recettes qui s'est élevé à la somme de 18 300 livres (457 500 francs).

La reproduction d'objets d'art par le moulage ou l'électrotypie et les copies de peintures anciennes figurent sur le budget de 1871-72 pour une somme de 3 000 livres (75 000 francs); les photographies d'objets d'art, la préparation de chromo-lithographies et les gravures, pour 1 600 livres (4 000 francs); les bibliothèques comptent pour 2 500 livres (62 500 francs), et les catalogues et inventaires de collections pour 2 500 livres (62 500 francs). Tous ces objets font partie du musée mobile destiné à circuler en province.

(1) Voy., sur le Musée de South-Kensington, t. XXXVIII, 1870, p. 217.

RECHERCHE DE LA VÉRITÉ.

L'homme n'est encore qu'à la préface du livre qu'il est appelé à écrire sur l'univers. J. JANSSEN.

LE DEVOIR.

Appliquez-vous à être vrai en toutes choses. La franchise est la fille du courage et de l'honnêteté. En toute circonstance, ne promettez jamais que ce que vous comptez tenir, et ayez toujours la volonté absolue de bien faire... Quant au sentiment du devoir, laissez-moi vous en conter un exemple. Il y a près de cent ans, il vint une journée extraordinairement sombre, connue encore sous le nom de la *journée noire*, où la lumière du soleil s'éteignit lentement comme par une éclipse. La Chambre du Connecticut siégeait alors, et à mesure que l'obscurité inattendue et effrayante augmentait, les députés partageaient la consternation générale. Beaucoup crurent que le jour du jugement était arrivé, et quelqu'un proposa, dans l'effroi du moment, que la séance fût levée. Alors un vieux législateur puritain prit la parole, et dit que si le dernier jour était en effet venu, il voulait qu'on le trouvât à sa place, faisant son devoir; et, pour cela, il demandait que la Chambre ordonnât d'apporter des lumières, afin qu'elle pût continuer ses travaux. Il y avait un grand calme dans l'âme de cet homme, le calme de la sagesse divine et l'inflexible volonté de bien faire. Le devoir est le mot le plus sublime de notre langue. Faites-le en tout, comme le vieux puritain. Vous ne pouvez faire plus, ne cherchez jamais à faire moins. (1)

(1) Lettre du général Robert E. Lee à son fils.

L'ARTISTE.

Souvent on tend à définir la nature d'un homme par cette simple appellation : *C'est un artiste*. Je ne prends pas ce mot dans le sens professionnel; je l'entends appliquer à l'individu, et il peut être aussi bien question ici de l'homme qui dresse une semelle de soulier que de celui qui tient habituellement une palette et des brosses en ses mains. *C'est un artiste*, dit-on. Qu'est-ce que cela veut dire vulgairement? Cela veut dire que celui de nos semblables que

nous dénommons ainsi ne fait pas nécessairement comme tout le monde, que toutes fois qu'il entreprend une chose, il ne se dit pas : « Comment fait mon voisin? » mais bien : « Comment se doit faire cette chose pour être vraiment faite? » — Cela veut dire que le monde, pour lui, est incessamment peuplé de questions toujours neuves, et qu'il est toujours naïvement prêt à les aborder dans leur nouveauté. — Cela veut dire que, s'il construit une maison ou confectionne un habit, il projette l'une ou taille l'autre en vue de l'habitant ou de l'habillé, et non pour utiliser une fois de plus le patron d'une forme consacrée par la convention. (1)

EXPÉRIENCES CURIEUSES.

Voyez t. XLI, 1873, p. 384.

Si l'on sert une bécasse dans un repas, ou tout autre oiseau à long bec, on en sépare la tête en bas du cou; on fend un bouchon de manière à pouvoir y introduire le cou de l'oiseau, qui doit être suffisamment serré; puis on adapte au bouchon deux fourchettes, absolument comme cela est indiqué dans l'article de la page 384 du tome XLI (novembre 1873); ensuite on enfonce une épingle sous le bouchon. On place alors ce petit appareil sur une grande pièce de monnaie (5 francs en argent, ordinairement), mise à plat sur l'orifice du goulot de la bouteille; et enfin, lorsque l'équilibre est bien assuré, on imprime un mouvement de rotation à l'une des fourchettes, assez rapidement même, si l'on veut, mais autant que possible sans secousse.

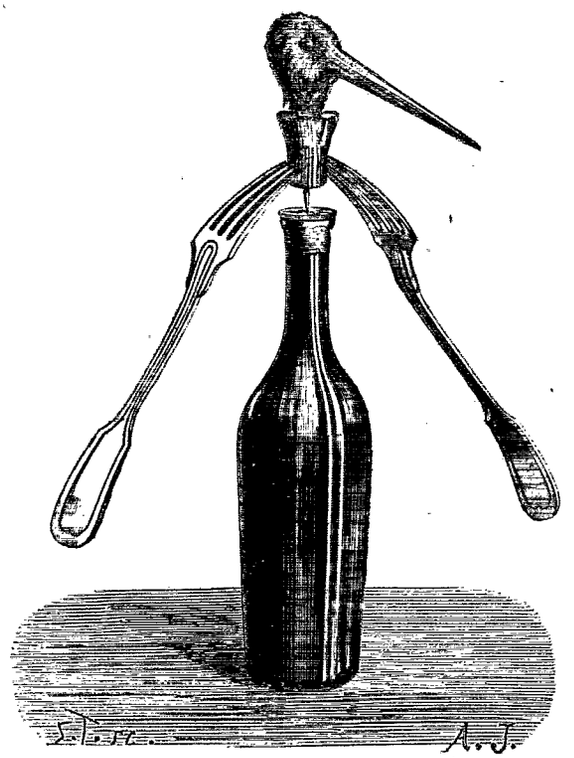


Fig. 1.

Alors on voit tourner sur leur pivot, qui n'est qu'une simple tête d'épingle, les deux fourchettes et le bouchon surmonté de la tête de bécasse.

Le lecteur qui communique ces lignes a vu ce petit tour d'équilibre à Alger. Rien n'est comique, dit-il, comme le long bec de l'oiseau se tournant successivement vers chacun des convives réunis autour de la table, et quelquefois avec de singuliers petits mouvements oscillatoires qui donnent à cette tête grotesque un faux air de vitalité.

Ce mouvement de rotation dure assez longtemps. Parfois on ouvre des paris sur cette question : — Devant quel convive le bec s'arrêtera-t-il?

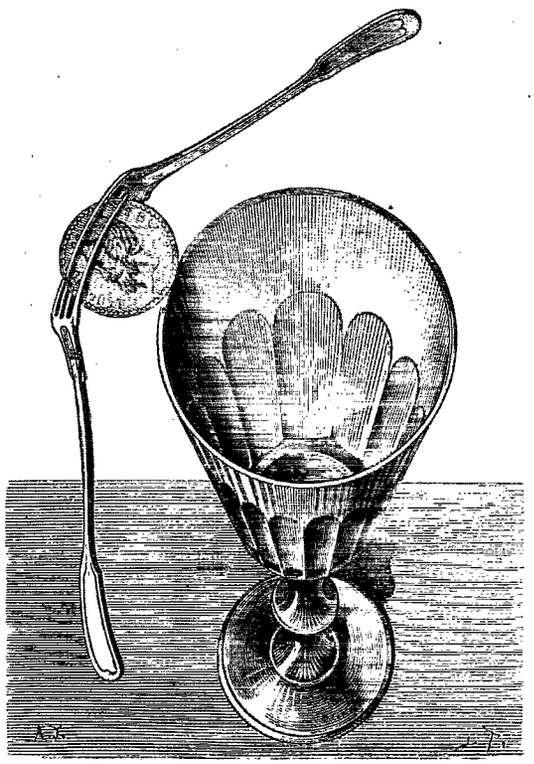


Fig. 2.

Voici un autre tour d'équilibre et en apparence un peu plus difficile à comprendre, car on ne voit pas bien, au premier abord, où se trouve la verticale du centre de gravité (1).

Il s'agit de faire tenir une pièce de cinq francs en équilibre par sa circonférence extérieure contre le bord extérieur d'un verre à boire. Pour exécuter cette expérience, on passe la pièce de cinq francs entre les dents de deux fourchettes, et l'on essaye en posant le bord de la pièce contre le bord du verre, et en changeant insensiblement la direction des fourchettes, jusqu'au moment où celles-ci seront presque au bord de la pièce et où le tout tiendra en équilibre.

Le centre de gravité de la figure formée par les fourchettes et la pièce de cinq francs se trouve au centre de la circonférence formée par le bord du verre.

JOSÉ TORRÈS LE CHARBONNIER.

ANECDOTE.

Il y a presque toujours, dans une ville quelconque, un homme qui, parti de rien, a fait honnêtement une grande fortune, et qui, pour cette raison, est devenu tout de suite légendaire. Les gens du pays le citent avec orgueil aux étrangers, sans doute comme un glorieux échantillon de la race à laquelle ils sont fiers d'appartenir eux-mêmes.

Il y a une quinzaine d'années, l'« homme populaire » de Valence était José Torrès; son nom était dans toutes les bouches.

Déjà, pendant le dernier relais de la diligence, le con-

(1) E. Trélat, Discours d'inauguration de l'École d'architecture.

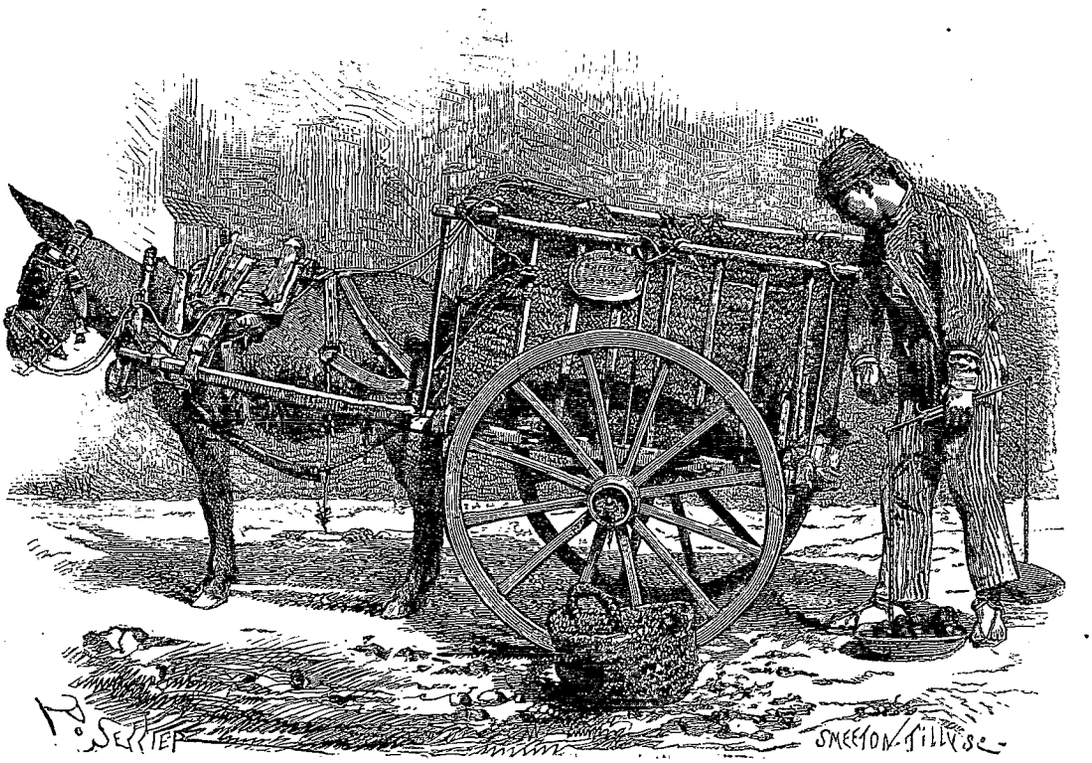
(1) Communiqué par un de nos abonnés de Mons (Belgique).

ducteur, homme fier et taciturne, qui ne disait pas trois mots en trois lieues, avait daigné me montrer, dans un joli vallon, un petit château moderne, et me dire : José Torrès ! Comme je ne comprenais pas tout ce que voulait dire ce nom, jeté à la volée comme celui du Cid ou de don Quichotte, le conducteur s'était renversé en arrière et m'avait enveloppé de la tête aux pieds d'un regard de souverain mépris.

Le drôle en guenilles qui daignait porter ma valise du bureau de la diligence à l'hôtel de l'Ange s'arrêta sans façon pour boire à une borne-fontaine ; il me fit observer, entre deux gorgées, que cette fontaine, comme toutes celles du même genre que je verrais dans Valence, avait été édifiée aux frais de José Torrès, à l'occasion de la naissance de son petit-fils. — Et dire, ajouta-t-il en s'essuyant les lèvres du revers de sa main, que cet homme si riche a été un simple charbonnier, dans son temps !

Arrivé à l'*Ange*, je fis à mon hôte les questions d'usage sur la ville, les monuments, les environs. Cet homme était encore plus féru que les autres de la gloire de José Torrès. Au milieu des renseignements qu'il me donnait, José Torrès apparaissait tout à coup, de la façon la plus inattendue, au bout d'une avenue, au tournant d'une rue, au sommet d'un monument.

Dès le premier soir, j'étais aussi excédé du nom de José Torrès le Riche, que le paysan de la légende l'était du nom d'Aristide le Juste. Lui, le paysan, tailla dans le vif et exila son homme pour s'en débarrasser une bonne fois. Je ne pouvais pas exiler le mien, mais je résolus de percer à jour cette légende qui m'enveloppait de toutes parts, et qui menaçait de gâter mon séjour à Valence. Le meilleur moyen, c'était de « pousser droit au monstre », ou, en termes moins tragiques, de faire la connaissance de l'ancien marchand de charbon, de le voir, de lui parler, de le questionner. Ce parti une fois pris, je soufflai ma bougie, et je m'endormis plus tranquille.



Valence (Espagne). — Le Marchand de charbon. — Dessin de Sellier, d'après une photographie de J. Laurent.

N'ayant point d'amis pour me servir d'intermédiaires, je fus forcé de me présenter moi-même. José Torrès était un beau vieillard, d'un extérieur très-simple et d'une physionomie avenante. Il me reçut dans un cabinet de travail décoré avec beaucoup de goût. Il lisait, quand j'entrai, un numéro de la *Revue des Deux Mondes*. Derrière son fauteuil, au-dessus de sa tête, j'aperçus un croquis signé d'un nom devenu célèbre. Ce croquis représentait un marchand de charbon occupé à peser sa marchandise, à côté de sa petite voiture.

Quand on s'est représenté les gens d'une certaine façon et qu'on s'est figuré d'avance comment on les aborderait, on est tout désappointé de les trouver autres qu'on ne se les était représentés, on manque son entrée.

Je manquai la mienne. J'étais venu avec l'idée de mettre sur la sellette et de confesser ce charbonnier parvenu : il me sembla dès l'entrée que c'était moi qui étais sur la sellette ; je me demandai, un peu tard, de quel droit je dérangeais cet honnête homme pour satisfaire une banale curiosité. J'hésitai, je balbutiai, je fis des phrases, bref je fus pitoyable.

Il m'écouta d'abord avec une attention polie, puis il sourit d'un sourire un peu moqueur ; et après m'avoir laissé patauger en mauvais espagnol pour me punir de mon manque de franchise, il me dit, dans un français pour le moins aussi pur que le mien : « Jeune homme, il faut toujours aller droit au but ; c'est le plus simple et le plus sûr, de beaucoup. Ne perdez pas en circonlocutions votre temps, qui doit être précieux. » (Attrape ! me dis-je, c'est bien fait : aussi, qu'es-tu venu faire dans cette galère ?) « Au fond, continua-t-il, voici le fait. Les gens d'ici vous ont assassiné de leur José Torrès ; vous vous êtes dit : « Je ne serai pas venu à Valence sans voir de mes » yeux cette huitième merveille. » La huitième merveille est devant vous, toute prête à vous raconter sa légende. Est-ce bien cela ? »

Je rougis jusqu'aux oreilles ; car, en effet, « c'était bien cela », et moi qui m'étais cru si fin diplomate !

Cet homme avait un esprit très-distingué et un bon sens extraordinaire : aussi ses jugements sur les hommes et sur les choses avaient un tour tout particulier. Il n'avait rien du parvenu, ni les manies, ni la vanité, ni le langage, ni les préjugés. Il me mit tellement à mon aise que j'osai lui dire : « Je ne m'étonne plus que vous ayez fait fortune avec de pareilles facultés. »

— Vous pourriez bien vous tromper, me dit-il en souriant. Pour faire fortune, il n'est pas nécessaire de déployer tant de forces que vous croyez. Où en serait le monde, si les gens distingués seuls faisaient fortune. Si je vous disais en détail comment je me suis enrichi, vous verriez qu'il n'y a dans mon affaire ni combinaisons grandioses, ni déploiement de force extraordinaire. Dans la lutte que j'ai eu à soutenir tout jeune, je n'ai pas eu d'autres armes que l'honnêteté, le bon sens et l'esprit de suite. Ces armes-là sont à la portée de tout le monde. J'ai été élevé par des parents très-honnêtes dans la crainte de Dieu et dans l'amour du devoir. Je les ai perdus très-jeune, et des malheurs qu'il serait trop long de vous raconter ont fait qu'à leur mort je suis resté sans ressources.

Je n'ai pas voulu mendier, et j'ai essayé courageusement du métier de porteur d'eau, parce que c'est un commerce qui ne demande, pour toute mise de fonds, que du courage et de la vigueur. Dès que j'ai eu un peu d'argent, j'ai acheté un sac à mettre du charbon, du charbon pour mettre dans le sac, une balance, des poids, et j'ai loué presque pour rien un méchant appentis que j'appelais mon magasin.

Je me suis formé dès l'abord, à l'aide de la réflexion et de l'observation, quelques principes dont je ne me suis jamais départi.

Quand j'avais promis, ne fût-ce qu'une livre de charbon, à un petit ménage ou à une cuisinière de maison bourgeoise, plutôt que de ne pas faire ma livraison à l'heure convenue, j'aurais fait trois lieues, j'aurais fait dix lieues, je me serais levé à deux heures du matin, je ne me serais pas couché du tout. D'abord, un engagement, quel qu'il soit, est un engagement, et un honnête homme ne doit avoir que sa parole.

Il est libre de ne pas s'engager; il ne doit même s'engager qu'après réflexion; mais une fois qu'il a dit : « Je ferai cela! » il n'est plus libre de ne pas le faire.

Vous ne vous figurez pas comme tout le monde, les petites gens surtout, avec lesquels on en prend quelquefois trop à son aise, s'attache à un marchand sur la parole duquel on peut compter. Il arrive aussi que les marchands sont comme les gens du monde, tout feu et tout flamme pour les nouvelles pratiques, sauf à négliger les anciennes. Ils ne savent pas combien ce procédé leur en fait perdre.

Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel scrupule je pesais ma marchandise, soit devant les gens, soit lorsqu'ils avaient le dos tourné.

Comme je vendais aussi bon marché que possible, me contentant d'un très-mince bénéfice, je n'ai jamais ajouté avec ostentation un ou deux morceaux de charbon au petit tas que je livrais. Il me fallait être très-exact pour m'y retrouver; dans les commencements on m'a quelquefois plaisanté là-dessus, et un artiste de vos compatriotes m'a représenté faisant ma pesée, comme si je vendais de l'or au lieu de charbon. Il m'a donné le croquis, vous le voyez *au-dessus de ma tête*. Mais on a compris bien vite que ceux qui peuvent faire cadeau d'un surplus de marchandise ont dû, en faisant leur prix, se laisser une bonne marge. Il est bien plus simple et plus digne pour l'acheteur de vérifier d'un coup d'œil si les plateaux d'une balance se font équilibre, avec les poids d'un côté et le charbon de l'autre, que de batailler contre un marchand ou de le cajoler pour en recevoir une espèce d'aumône.

Une de mes premières pratiques, un ancien *torero*, très-original, qui vivait en vieux garçon, me donna un jour une petite leçon dont j'ai fait mon profit. Comme je venais de lui livrer sa petite mesure et d'empocher mon argent, je me sauvai bien vite comme un homme affairé. Il me rappela et me dit : « Frère, tu pourrais être plus courtois avec un vieil homme, et lui demander des nouvelles de ses rhumatismes. Sommes-nous ennemis, parce que tu m'as donné du charbon et que je t'ai donné de l'argent? Quand deux hommes se rencontrent, la courtoisie veut qu'ils soient polis et se disent un mot de bonne amitié. »

Ce jour-là, je refis une partie de mon trajet pour demander à une pauvre jeune femme que j'avais servie en courant des nouvelles de son enfant, qui avait une mauvaise fièvre. Depuis, j'ai été aussi poli et aussi serviable que possible. Je n'ai jamais manqué de parler aux gens de ce qui les intéressait. Les pratiques du marchand doivent entrer dans sa vie et dans ses préoccupations comme des connaissances, presque comme des amis. Ayant reconnu une bonne fois que le principe du *torero* était juste, je l'ai appliqué avec réflexion, je l'ai même étendu au delà de la courtoisie, c'est-à-dire jusqu'à la charité. La charité se fait de mille façons. J'ai toujours donné un coup de main à l'occasion, et j'ai su me déranger pour les autres.

En fin de compte, le temps ainsi employé n'est même pas perdu, car on vous le rend au centuple, en amitié et en estime.

Un jour, une vieille dame à qui j'avais vendu un sac de charbon me fit signe de monter chez elle. Comme je m'attendais à une nouvelle commande, je me présentai avec le sourire sur les lèvres.

Je trouve une personne toute renfrognée qui me dit : — Mon garçon, tu vends de la drogue! Rougis si tu veux, mais que ce soit de honte et non pas de colère, s'il te plaît; car il y avait dans le sac que tu m'as vendu plusieurs fumerons qui m'ont donné d'affreuses migraines.

— Je n'étais pas dans le sac! répondis-je sèchement.

— Il fallait y être!

Comme c'était une personne âgée, je ne poussai pas plus loin la discussion. Je la saluai froidement, et en mettant le pied sur la première marche de l'escalier, je me dis : Voilà une vilaine duègne!

Mais en descendant, je réfléchis. Elle a peut-être raison, me dis-je, et je devrais vérifier le contenu de mes sacs avant de les livrer. Mon marchand peut me tromper ou être trompé lui-même. C'est toujours à moi qu'on s'en prendra. D'ailleurs, en bonne conscience, je dois répondre de ce que je vends.

Je remontai l'escalier et je dis à la vieille dame : — Madame, c'est vous qui avez raison, et c'est moi qui ai tort. J'aurai soin une autre fois d'être dans le sac, c'est-à-dire de vérifier par moi-même s'il n'y a pas encore quelques fumerons.

Elle me regarda quelques instants sans parler; c'était une brave femme, après tout : — C'est bon, dit-elle, je te ferai signe quand j'aurai besoin d'un autre sac.

Comme tout s'enchaîne en ce monde! Voici comment il se faisait qu'il y eût des fumerons dans mes sacs.

Le commerce allait bien, l'ambition m'était venue; car quel est le marchand qui ne rêve de vendre au quintal après avoir vendu à la livre?

Je songeai que je ferais de bien plus beaux bénéfices si j'avais un âne et une voiture, au lieu de porter mon charbon moi-même. J'avais à peu près la somme nécessaire; mais je fus un peu trompé dans mes petits calculs. L'âne

coûta plus cher que je n'avais supposé (du reste, c'était un bel âne), et je fus obligé, les commandes étant pressées, d'acheter mon charbon à crédit chez le marchand qui me fournissait. Il se prêta de bonne grâce à cet arrangement. Mais je remarquai, à l'occasion du fameux sac aux fumerons, qu'il commençait à me livrer de la marchandise de qualité inférieure.

Je n'osai rien lui dire parce que j'étais son débiteur, et je perdis beaucoup de temps à séparer ce qui était bon de ce qui était mauvais. Il y eut beaucoup de déchets que je vendis à perte.

Ainsi, pour avoir voulu aller trop vite, je me trouvai retardé. J'employai les grands moyens. Je ne mangeai que du pain sec, je ne bus que de l'eau et je pris sur mon sommeil, tant que ma dette ne fût pas payée. C'est la seule que j'aie contractée dans toute ma vie de commerçant ; elle m'a fait passer par de telles angoisses et par de telles humiliations que j'ai conçu pour les dettes en général une horreur insurmontable.

Celui qui doit est, en face de son créancier, dans une sorte de dépendance et d'infériorité morale ; il perd devant lui quelque chose de sa dignité ; il n'ose parler en homme, il n'ose revendiquer ses droits.

Quand j'eus payé mon marchand, je le quittai, pour sa déloyauté, et je m'adressai à celui que je reconnus être le plus honnête.

Je ne veux pas vous ennuyer plus longtemps du détail de mes petites affaires. Dieu bénit mes efforts et m'envoya la fortune, à moi qui n'avais rêvé que l'aisance. J'en profitai pour m'instruire et cultiver de mon mieux ce qu'il avait déposé de bon en moi.

Je ne prétends pas que tous les petits commerçants soient, sans exception, appelés à faire une fortune considérable ; mais que tous sont sûrs, s'ils le veulent, de vivre de leur travail, et d'assurer le repos et la dignité de leur vieillesse. Ce que j'affirme, au nom de l'expérience, c'est que la Providence n'a pas exigé que l'homme, pour être heureux et prospère, eût besoin de facultés rares et extraordinaires. Que faut-il pour réussir ? De l'ordre, de la persévérance, mais par-dessus toutes choses de l'honnêteté, de l'honnêteté, et encore de l'honnêteté !...

Je le quittai là-dessus, et en regagnant mon hôtel je me disais : — Quel brave homme, et qu'il parle sensément ; c'est à vous donner envie d'acheter un petit âne, une petite voiture, et de vendre du charbon dans les rues !

ÉDUCATION DES PRINCES.

Mme de Maintenon, qui connaissait bien ce qui se passe autour des trônes, a écrit ces lignes pour la duchesse de Bourgogne :

« On ne donne presque jamais aux princes qu'une maxime, qui est celle de la dissimulation : elle est fausse et fait tomber dans de grands inconvénients. J'aime bien mieux une prudente franchise. »

LE FŒHN.

Si un poëte grec ou latin avait connu le *fœhn*, il en aurait fait un dieu terrible. Soudain, dans un ciel bleu comme celui d'Italie, sous un soleil ardent, on voit les cimes des forêts les plus élevées changer de nuance : c'est la chevelure des bois qui est tournée à revers, chassée par le vent. Cependant les foins, les blés, la verdure de la plaine, demeurent immobiles ou même légèrement agités en sens contraire, continuant quelque temps encore à obéir au souffle qui régnait jusque-là. Le fœhn descend vite : vous en recevez les chaudes bouffées au visage, tandis qu'un peu de fraîcheur est encore sensible à vos pieds ; mais la lutte des vents dure peu. Le vent du midi se précipite alors de tout son poids du Saint-Gothard, et balaye avec force la vallée. Ce fœhn n'est autre que le *favonius*, dont le doux nom a pris une forme rude et heurtée sur les lèvres septentrionales, comme son haleine est devenue violente et sauvage à travers les obstacles des Alpes. Une fois qu'il est maître, le ciel s'obscurcit, les nuages accourent, les eaux du lac sont soulevées. Une demi-heure suffit à cet immense bouleversement. (1)

RÉSERVOIRS A POISSONS D'AUDENGE.

Ces réservoirs sont d'anciens marais salants ou de vastes bassins creusés à des profondeurs variant de 1 à 2 mètres, séparés entre eux par des levées et communiquant avec la mer au moyen d'écluses ; ces écluses, au nombre de seize, fermées par des vannes en bois, renferment un filet conique nommé *manche*. Ce filet est destiné à la fois à laisser pénétrer l'alevin de la mer dans le réservoir et à empêcher la sortie du poisson dans l'écoulement contraire.

Les déblais, qui sont formés d'alluvions très-riches, sont transportés dans le reste de la propriété, élèvent son niveau, et la fécondent.

On favorise l'entrée de l'alevin en levant la vanne à un moment convenable de la marée : ainsi s'établit un fort courant de la mer dans le réservoir.

Les espèces qui pénètrent ainsi sont les muges (trois variétés), le bar, le carrelet, la dorade, la sole et l'anguille. Le rouget et le turbot n'entrent jamais dans les réservoirs.

L'entrée du fretin a surtout lieu en avril ; il a alors la dimension d'un tuyau de plume.

Le fretin craint surtout les influences atmosphériques. Le vent froid est le plus grand ennemi des muges : aussi les bords des réservoirs sont-ils disposés de manière à créer des abris du côté des vents les plus nuisibles, qui sont le nord-est et le sud-est, et le fond présente-t-il de loin en loin des excavations profondes où le poisson peut se réfugier.

Quand les réservoirs sont glacés, on brise la couche de glace et on introduit au travers des fagots et des bottes de paille qui permettent à l'air de pénétrer dans la couche profonde ; on amène aussi dans les réservoirs des eaux douces provenant de sources voisines. Le fretin se développe et s'engraisse en se nourrissant des plantes marines qui constituent le fond du réservoir et sont pour lui un pacage. Ces prairies sous-marines renferment aussi nombre d'animaux inférieurs qui sont pour le fretin une nourriture précieuse.

La rappelle (*Rappia spiralis*) et les conferves (en patois la *lège*) sont la principale nourriture des muges.

On élève les espèces carnivores (bar, dorade, sole, carrelet) en favorisant la multiplication des crevettes et des mollusques variés, etc., etc.

On introduit à des époques déterminées l'eau de la mer dans les réservoirs, du 15 mars au 1er novembre ; on a ainsi pour but de renouveler l'eau, de donner des aliments au poisson et d'introduire du fretin nouveau. Cette introduction se nomme *faire boire*.

Par temps, on *fait déboire*, c'est-à-dire on laisse écouler l'eau des bassins vers la mer, à marée basse. Les manches qui ferment les écluses s'opposent à la sortie du poisson.

(1) Louis Étienne.

Quand le poisson a acquis ses qualités marchandes, on le pêche par divers moyens faciles, soit dans l'écluse même, en l'y entraînant, soit à la *foêne* (sorte de fourche à cinq dents), soit par des filets variés.

Dans son état actuel, l'exploitation des réservoirs ne porte que sur les muges et les anguilles; le produit annuel peut être évalué en moyenne à 300 kilogrammes par hectare, ce qui représente environ 300 francs. Or, dans la région, on peut évaluer le maximum de rendement de la terre cultivée (celui des prairies arrosées d'eau douce) à 150 francs. Ces réservoirs donnent annuellement 35 000 kilogrammes de poissons, muges et anguilles; ces dernières sont pour un tiers dans ce chiffre.

Ces chiffres disent assez haut les avantages de l'exploitation.

Nous ne nous arrêterons pas au reproche d'insalubrité souvent formulé contre les réservoirs. Il n'a jamais été sérieusement justifié.

On sait quelle est l'immense fécondité des poissons; le bassin d'Arcachon, anse paisible, est le lieu choisi pour le frai par un grand nombre d'espèces. Cependant, l'alevin y a de nombreux ennemis, le poisson dit *merlus* entre autres. Très-peu seraient utilisés par l'homme. Or, les réservoirs les recueillent et les nourrissent au profit de la consommation publique.

Il est à regretter que sur nos côtes si fertiles il n'y ait encore que si peu d'exemples d'industries du même genre.

MIROIR EN IVOIRE.

L'objet reproduit par notre dessin appartient au Musée du Louvre, numéro 273 de l'inestimable collection Sauvageot.

C'est un morceau d'ivoire sculpté, de deux centimètres d'épaisseur et de douze centimètres environ de diamètre, qui, s'unissant par une charnière à une autre partie de même grandeur, mais moins ornementée, formait une sorte de boîte plate s'ouvrant comme les valves d'un mollusque et renfermant un miroir à plaque métallique; car, au commencement du quinzième siècle, les Vénitiens n'avaient point encore inventé l'art d'appliquer l'étain



Musée du Louvre. — Miroir du quinzième siècle. — Dessin de Féart.

derrière le verre, et les personnages de ce petit bas-relief démontrent par certains détails d'habillement que l'œuvre du sculpteur remonte à l'époque du règne du roi de France Charles V. Deux de ces personnages jouent, ce semble, aux échecs; un des joueurs est une femme; en ce temps-là les femmes dédaignaient moins qu'aujourd'hui les combinaisons de l'échiquier.

Les quatre bêtes chimériques formant les angles de cette valve d'ivoire font penser à l'animal dont la légende provençale rapporte que sainte Marthe délivra Tarascon, et à qui pour ce fait on a imposé le nom de tarasque.

Il faut admirer le dessin de cette sculpture, qui, malgré la roideur ordinaire de l'art à cette époque, est pleine de grâce, de naturel, et fait en quelque sorte pressentir l'avénement du bel épanouissement qu'on a appelé la Renaissance.

UNE VISITE

A UN VILLAGE DE CHIENS DE PRAIRIE.



La Marmotte d'Amérique et son terrier. — Dessin de Freeman.

La marmotte d'Amérique habite principalement les prairies du Missouri, immenses plaines herbeuses, desséchées en été, recouvertes de neige en hiver, véritables déserts dont de grands troupeaux de buffles animent seuls la solitude. Ce petit rongeur y vit en colonies plus ou moins nombreuses; il s'y construit des terriers dont l'extérieur forme une éminence conique, provenant des terres tirées de l'excavation. Ces buttes, rapprochées les unes des autres à une distance de cinq ou six mètres, occupent quelquefois un espace de plusieurs milles.

Quand on examine de près ces monticules, qui ressemblent à de grosses taupinières et qui ont de soixante centimètres à un mètre de diamètre à la base, on voit que la terre de la surface est battue et durcie comme celle d'un sentier très-fréquenté. L'entrée du terrier, creusée au pied du monticule, descend verticalement jusqu'à la profondeur d'un ou deux pieds; elle devient ensuite oblique et conduit en pente douce jusqu'à une chambre où l'animal a fait ses préparatifs pour son long sommeil d'hiver : il y a formé, avec des herbes sèches et fines, une espèce de sac d'un tissu admirable, ayant à son sommet une petite ouverture, assez solide et assez souple pour qu'on puisse le rouler sans l'endommager.

La marmotte d'Amérique a pour cri une sorte d'aboiement qui rappelle celui d'un jeune chien et qui lui a valu le nom de *chien de prairie*.

Washington Irving a fait une jolie description d'une de ces républiques de marmottes américaines, qu'il a eu l'occasion de visiter. « J'appris, dit-il, qu'on avait découvert, à un mille de notre campement, sur le plateau d'une colline, un terrier ou, comme on appelle ces habitations, un village de chiens de prairie. Je me mis en route, dans l'après-midi, pour visiter ce curieux établissement. Le chien de prairie est un petit quadrupède de la famille des lapins, et de la grosseur du lapin commun. Il est vif, étourdi, impressionnable et un peu pétulant. C'est un ani-

mal très-sociable, vivant en nombreuses communautés qui occupent quelquefois plusieurs acres d'étendue et où les traces foulées et refoulées sur le sol prouvent l'extrême mobilité des habitants. Ils sont, en effet, dans un mouvement perpétuel, tantôt se livrant à des jeux, tantôt à leurs affaires publiques ou privées, et on les voit aller et venir d'un trou à l'autre, comme s'ils se rendaient des visites. Souvent ils se réunissent en plein air pour gambader et courir ensemble à la fraîcheur du soir, après les pluies d'été. D'autres fois ils passent la moitié de la nuit à se divertir, en aboyant ou plutôt en jappant d'une voix basse et faible, assez semblable à celle de très-jeunes chiens. Mais à la moindre alarme tous se retirent dans leurs cellules, et le village reste dépeuplé et silencieux. Quand ils sont surpris et qu'ils n'ont aucun moyen d'échapper, ils prennent un certain air d'audace et la plus singulière expression de défi ou de colère impuissante.

» Cependant les chiens de prairie ne sont pas les seuls habitants de ces villages. Des hiboux, des serpents à sonnettes, y établissent aussi leur domicile; mais il reste à savoir si ce sont des hôtes bien accueillis ou des étrangers introduits sans la participation des véritables propriétaires. Les hiboux qui logent dans ces terriers ont un regard vif, un vol rapide, des pattes plus grandes que celles de nos hiboux communs, et de plus ils sortent en plein jour. Des voyageurs assurent qu'ils ne s'établissent dans les demeures des chiens de prairie que lorsque ces derniers les ont abandonnées par suite de la mort de quelque membre de leur famille, car la sensibilité de ces singuliers petits quadrupèdes les porte à fuir l'endroit où ils ont perdu un des objets de leur attachement. Diverses personnes prétendent même que le hibou est une sorte d'intendant ou de concierge pour les chiens de prairie, et l'on prétend encore, vu la ressemblance de leur cri, que l'oiseau apprend à japper aux jeunes marmottes et qu'il est ainsi le précepteur de la famille.

» A l'égard du serpent à sonnettes, on n'a rien découvert de satisfaisant sur le rôle qu'il joue dans l'économie domestique de cette intéressante communauté. Quelques personnes insinuent que cet animal rusé s'introduit comme un vrai sycophante dans l'asile de l'honnête et crédule chien de prairie, qu'il trompe indignement. Il est certain qu'on l'a surpris parfois mangeant les petits de ses hôtes, et l'on peut inférer de là qu'il se permet en secret des privautés qui dépassent celles dont jouissent ordinairement les parasites.

» Tout ce que j'avais entendu dire de ces petits animaux sociaux et politiques me faisait approcher de leur village avec un grand intérêt; malheureusement, dans le courant de la journée, il avait été visité par quelques chasseurs, qui avaient tué deux ou trois des citoyens. Toute la république avait donc été outragée et irritée. Des sentinelles avaient été posées, et, à notre approche, nous entendîmes cette garde avancée décamper pour donner l'alarme. Les citoyens qui se tenaient prudemment assis à l'entrée de leurs trous respectifs, après un bref jappement s'enfoncèrent sous terre, leurs talons s'agitant en l'air, comme s'ils eussent battu des entrechats.

» Nous traversâmes le village, qui couvrait un espace de trente acres; pas un seul habitant ne s'y montrait. On y voyait d'innombrables trous, et chacun d'eux avait à côté de lui un monticule de terre formé par le petit animal en creusant ses galeries souterraines. Tous ces trous étaient vides aussi loin que nous pouvions les sonder avec nos baguettes de fusil, et nous ne dénichâmes ni chien, ni hibou, ni serpent à sonnettes. Nous nous retirâmes à petit bruit, et, nous asseyant à terre non loin du terrier, nous restâmes assez longtemps, immobiles et en silence, les yeux fixés sur le village abandonné. Par degrés, nous vîmes de vieux bourgeois expérimentés qui, se trouvant logés aux limites du village, passaient prudemment le bout de leur nez, puis se retiraient aussitôt. D'autres, plus éloignés encore, sortaient tout à fait, mais, en nous apercevant, ils faisaient leur culbute ordinaire et se plongeaient brusquement dans leur trou. Enfin, quelques habitants du côté opposé, encouragés par le maintien de la tranquillité, se glissèrent hors de leur gîte et se hâtèrent de courir à un trou situé à une assez grande distance, comme s'ils allaient chez un ami ou un compère juger et comparer leurs mutuelles observations sur les derniers événements. D'autres, encore plus hardis, formaient de petits groupes dans les rues et dans les places publiques, et s'occupaient évidemment des outrages récents faits à la république et du meurtre barbare de leurs concitoyens. Nous nous levâmes pour chercher à les voir de plus près, mais *biouf, biouf, biouf*, fut le son qui sortit de toutes les bouches, et il y eut un sauve-qui-peut général. De tous côtés on ne voyait que pieds de derrière tricotant, et, en un clin d'œil, tout disparut sous le sol.

» La nuit mit fin à nos observations; mais longtemps après notre retour au camp, nous entendîmes une faible clameur s'élever du village : on eût dit que ses habitants déploraient en commun la perte de quelque grand personnage. »

MOUVEMENTS NOUVELLEMENT OBSERVÉS DANS LES CIEUX.

Fin. — Voyez page 166.

Si la Grande-Ourse est la plus caractéristique et la plus universellement connue des constellations du Nord, *Orion* est sans contredit la plus belle des constellations du Sud et du ciel entier. Curieux de savoir quelles transformations les mouvements propres des étoiles apporteront dans les siècles futurs à l'aspect de cet astérisme, ainsi qu'à la situation respective des trois belles étoiles qui l'environnent, Sirius, Aldébaran et Procyon, l'astronome dont nous résumons les travaux a agi à son égard comme à l'égard de la Grande-Ourse, et calculé quels changements d'aspect le temps amènera dans les positions respectives de ces étoiles.

La figure 4 nous représente l'état actuel de la constellation d'Orion, avec la position et la distance respective de Sirius, d'Aldébaran et de Procyon.

Sirius, Rigel, Procyon, Bételgeuse, Aldébaran, sont des étoiles de première grandeur, inscrites ici dans l'ordre de leur éclat. Gamma et Kappa sont de deuxième grandeur, ainsi que les Trois-Rois, Delta, Epsilon et Zêta. L'étoile Iota, qui, pour le peuple des campagnes, représente le manche du râteau, est de quatrième grandeur. L'étoile Lambda, qui forme l'œil de la tête du géant, est également de quatrième grandeur. En examinant les petites flèches dont chacune de ces étoiles est accompagnée, on voit les directions variées dans lesquelles elles sont emportées.

Par suite de ces mouvements propres, les quatre angles, marqués par Rigel, Bételgeuse, Gamma, Kappa, subiront une dislocation opérée en différents sens. Le moindre déplacement est celui de Bételgeuse. L'étoile de la tête Lambda, se dirigeant vers Gamma, tandis que celle-ci quitte sa place, l'angle du sommet si caractéristique aujourd'hui disparaîtra. Parmi les Trois-Rois, Delta et Epsilon ont leurs mouvements dirigés de façon à se croiser un jour, à se rapprocher au point d'imiter une étoile double, puis à se séparer. Aldébaran se rapprochera de plus en plus. La mythologie nous représentait Orion cou-

rant après les Pléiades et le Taureau. C'est au contraire Aldébaran qui se précipite vers Orion.

Mais des variations séculaires dont ces étoiles sont affectées, les deux plus frappantes sont celles de Procyon et de Sirius. Procyon, actuellement si éloigné d'Orion, s'en rapprochera au point de venir en faire partie, et les astronomes de l'an cinquante mille à l'an quatre-vingt mille le considéreront comme appartenant à cette constellation : il en formera l'angle sud-est, et, relié par une ligne idéale à Bételgeuse et à Rigel, il représentera bien mieux que l'étoile Kappa la jambe droite du géant. Emporté par un mouvement propre moins considérable que Procyon, Sirius

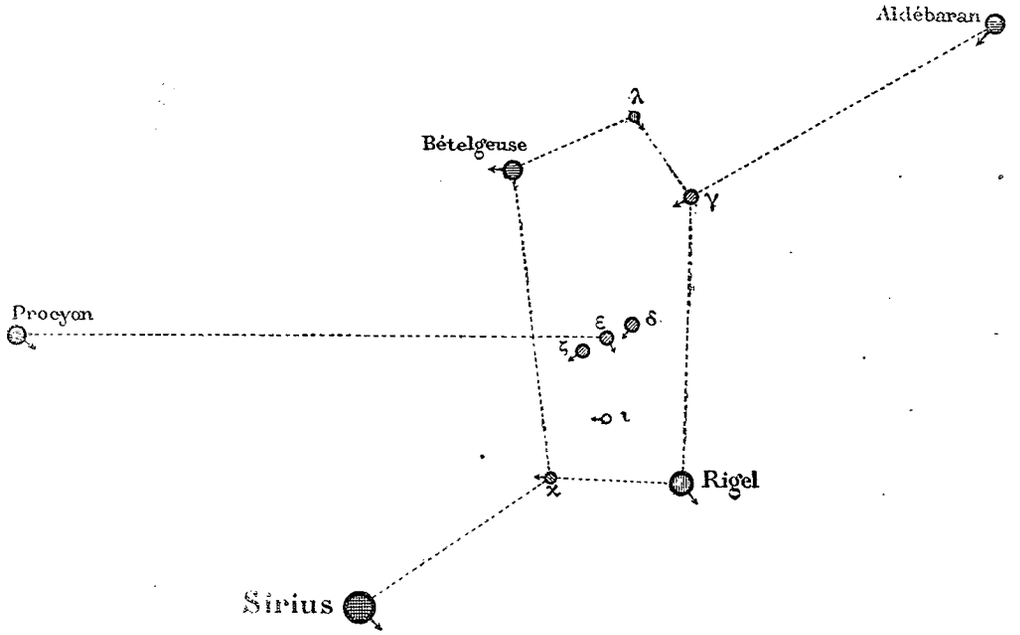


Fig. 4. — La constellation d'Orion dans son état actuel, avec l'indication du mouvement propre de chaque étoile.

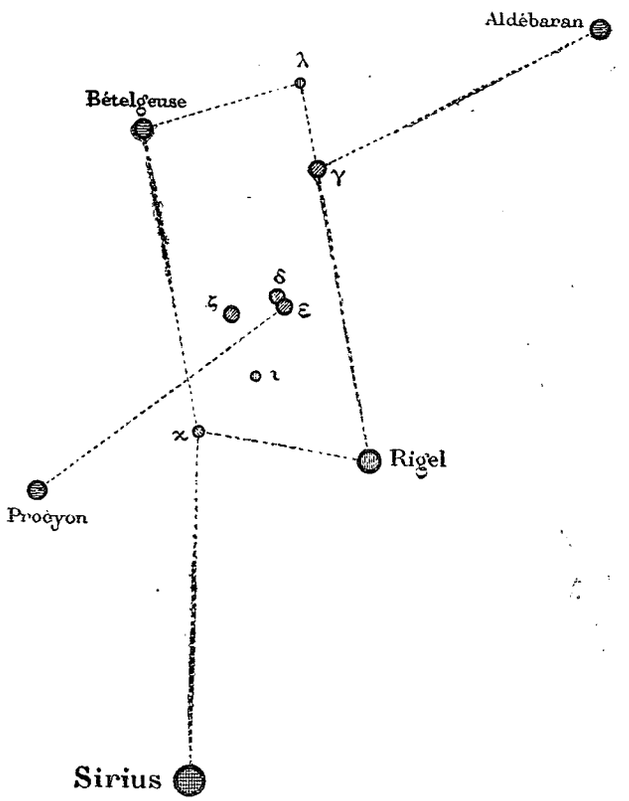


Fig. 5. — La constellation d'Orion dans cinquante mille ans, d'après les calculs de M. Flammarion.

viendra se placer au pied d'Orion, et semblera allonger encore cette figure déjà si gigantesque. Le Petit-Chien court après le Grand-Chien, mais ne l'atteindra jamais, celui-ci fuyant lui-même de siècle en siècle dans une direction oblique à la précédente. La figure 5 représente, du reste, quelles seront les positions respectives de ces douze étoiles dans cinquante mille ans, sous réserve toutefois de toute combinaison imprévue quant à l'influence perspective du Soleil relativement à la marche apparente de Procyon et de Sirius.

La science vient ainsi de constater la variation séculaire des constellations. Les mouvements propres sont déjà dé-

terminés pour presque toutes les étoiles visibles à l'œil nu. L'auteur a choisi deux exemples caractéristiques, deux figures bien connues, pour faire mieux sentir ces modifications. Ainsi se transforme le ciel tout entier. Comme la poussière de nos routes, les tourbillons d'étoiles s'envolent dans les chemins du ciel. C'est une vie immense, un fourmillement perpétuel; l'esprit qui ferait abstraction du temps cesserait de contempler pendant la nuit silencieuse un ciel inerte et immobile, mais verrait à sa place des myriades de soleils brûlants, lancés dans toutes les directions de l'immensité, et semant dans l'infini les formes multipliées d'une vitalité universelle et inextinguible. La connaissance du mouvement propre des étoiles transforme ainsi nos idées habituelles sur l'immutabilité des cieux. Les étoiles sont emportées dans tous les sens à travers les régions sans fin de l'immensité, et, comme la nature terrestre, la nature céleste, la constitution de l'univers, change de siècle en siècle, en subissant de perpétuelles métamorphoses.

NOUVEAU MODE

DE TRANSPORT RAPIDE ET ÉCONOMIQUE DES MARCHANDISES.

Ce nouveau mode de transport consiste à employer comme véhicules des boules ou sphères creuses en métal de 1m.20 à 2 mètres de diamètre, complétement remplies de marchandises bien emballées ou de matières encombrantes, chargées de manière à n'être point dérangées quand les boules viendront à tourner sur elles-mêmes.

Ces boules ou sphères sont destinées à remplacer les chariots ordinaires, dont les roues ne peuvent circuler que sur des chemins larges et empierrés, ou sur un sol suffisamment résistant. Elles représentent des véhicules sans roues, ou, pour mieux dire, chacune d'elles est une roue pleine dans tous les sens, capable de passer dans tous les chemins, dans les champs cultivés, sur des pâturages, des terrains marécageux, et suivant les sentiers les plus étroits, à l'usage seulement des piétons.

En attendant qu'on puisse en faire une application générale aux besoins de l'agriculture, on propose de les employer de suite à transporter les charbons des puits d'extraction aux entrepôts du chemin de fer quand ils n'y sont pas reliés par des embranchements.

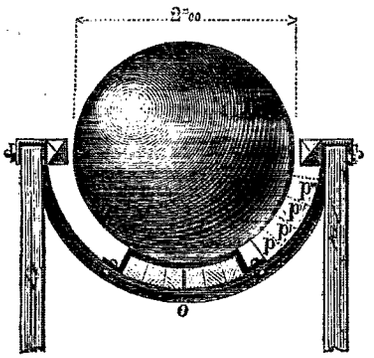


Fig. 1.

Leur roulement s'effectuerait avec la plus grande facilité sur une plaque concave en tôle d'acier, reposant sur des madriers en bois (fig. 1).

Dans les parties courbes, les plaques d'acier et les madriers seraient relevés en p, p', p'', p''', pour maintenir la boule entraînée par la force centrifuge. Au fond de la cuvette en tôle seraient percés des trous o, o', o'', pour faciliter l'écoulement des eaux de pluie (voy. fig. 2).

Afin de ne pas gêner les communications existantes et d'avoir le moins possible d'indemnités à payer, afin de se mettre à l'abri de tout obstacle provenant de la malveillance ou de pierres tombant d'un sol plus élevé, le chemin des boules sera, sur tout son parcours, supporté par des chevalets ou par des câbles attachés à des piliers en maçonnerie à la façon des ponts suspendus rigides.

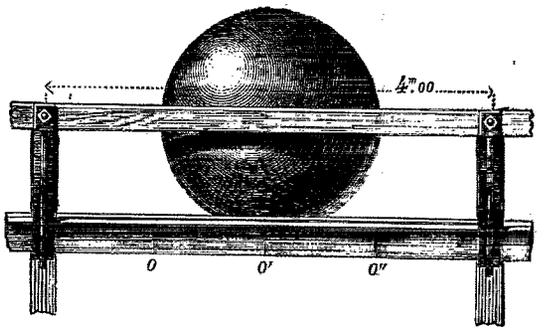


Fig. 2.

Pour descendre de Saint-Étienne au Rhône, par exemple, la différence de niveau étant de 350 mètres environ, le profil général serait partagé en une série de paliers horizontaux, autant que possible en ligne droite, séparés par des plans inclinés de 250 mètres de long et 50 mètres de hauteur verticale, ayant par conséquent une pente de 20 centimètres par mètre, ou 1/5 de la hauteur.

En plan, le tracé serait composé d'alignements droits de 6 kilomètres environ de longueur, représentant les paliers horizontaux. Les courbes de raccordement seraient, autant que possible, comprises dans les plans inclinés.

Une boule en tôle d'acier de 2 mètres de diamètre pèserait vide environ 800 kilogrammes, et contiendrait 4 tonnes de charbon. Lancée sur un plan incliné de 50 mètres de hauteur verticale et 250 mètres de longueur, elle y prendrait, en descendant par la gravité, une vitesse assez grande pour franchir sans s'arrêter le palier horizontal de 6 kilomètres qui vient à la suite. Arrivée à l'extrémité de ce palier, elle rencontrerait un nouveau plan incliné qui lui donnerait une impulsion égale à la première, et ainsi de suite jusqu'au lieu de destination, où, par un heurtoir ou une voie à contre-pente, il sera facile de l'arrêter tout à fait.

Les charbons de Saint-Étienne descendraient donc tout seuls et sans frais depuis les mines jusqu'au Rhône, où ils seraient chargés dans des bateaux.

Mais il faudrait faire remonter les boules vides à Saint-Étienne; voici le moyen d'y parvenir.

La voie de remonte sera au même niveau, contiguë et semblable, sur tout son parcours, à la voie de descente.

Le long des plans inclinés, elle sera entièrement fermée et deviendra un tube dont les boules rempliront la capacité avec un jeu de quelques centimètres seulement.

L'ascension des boules dans le tube se fera au moyen de l'air comprimé dans des réservoirs ou de grandes et lourdes cloches disposées comme des gazomètres. A l'entrée, et sur une partie encore horizontale, est une chambre rectangulaire au haut de laquelle une porte, tournant sur un axe horizontal, peut ouvrir ou fermer complétement le tube. Cet axe se prolonge en dehors de la chambre et supporte, au moyen d'un levier, une lentille en fonte qui fait à peu près équilibre au poids de la porte elle-même, tout en étant plus lourde, en sorte qu'une faible pression d'air suffit pour la fermer, et lorsque la pression d'air vient à cesser, le poids de la lentille la soulève et le tube est ouvert. L'air comprimé à moins d'une atmosphère,

entrant par le tuyau qui débouche au-dessus de la porte, la ferme; l'air se précipite entre elle et la boule, et force celle-ci à monter sur le plan incliné avec une pression constante, qui lui imprime une vitesse accélérée comme celle résultant de la gravité, et à la sortie du tube au niveau du palier qui suit, la boule possède une force vive qui lui fait franchir, en roulant sur elle-même, la longueur totale du palier de 6 kilomètres, comme elle l'avait fait à la descente.

Dès que la boule a quitté le tube, à un signal électrique, le robinet de prise d'air est fermé, la porte n'est plus retenue par la pression de l'air, le poids de la lentille la fait tourner sur son axe, et le tube est ouvert, tout prêt à recevoir une autre boule pour la remonte.

L'idée de transporter des marchandises dans des boules vient d'Amérique. Elle appartient à un ingénieur de ce pays, M. Albert Brisbane. Le Congrès, dans la séance du 23 mai 1872, a voté les fonds nécessaires pour la construction, entre le Capitole et l'imprimerie du gouvernement, à Washington, d'un tube pneumatique dont les véhicules sont des boules destinées à contenir des livres, paquets, imprimés, manuscrits, etc. (1)

UN AUTRE PRÉCURSEUR

DU MAGASIN PITTORESQUE.

Voy. t. XLI, 1873, p. 91.

Mon cher directeur,

Vous avez fait connaître à vos lecteurs un des précurseurs du *Magasin pittoresque* (2), un manuscrit du onzième siècle, où la peinture et le dessin illustraient et complétaient la description des objets, et devaient, avec l'écriture, concourir à l'enseignement des illettrés. Cet essai rudimentaire et pourtant si intéressant d'un genre qui fait aujourd'hui de notables progrès m'en a rappelé un autre beaucoup moins ancien, beaucoup plus soigné; je veux parler du *Portefeuille des Enfants*.



Une conférence. — Fac-simile du frontispice des *Tableaux de l'univers et des connaissances humaines* (1802). — Dessin de Bocourt, d'après Emira Marceau-Sergent. (3)

Le Portefeuille des Enfants! Très-peu de gens aujourd'hui connaissent ce livre qui fut un journal, ce journal qui fut un livre, aussi bien que le *Magasin pittoresque*, et qui, de 1783 à 1803, fit les délices de beaucoup d'enfants et de beaucoup de pères. Il continuait, dans un genre plus sérieux, le succès que venait d'obtenir, avec son *Ami des Enfants*, l'aimable et doux Berquin. *L'Ami des Enfants* se réimprime et se lit encore. Il a gardé sa popularité dans le jeune monde pour lequel il était composé. Le *Portefeuille des Enfants*, au contraire, est presque entièrement oublié, quoique beaucoup plus instructif, et malgré les images très-bien exécutées dont il est rempli. C'est que la morale ne change pas, et que la science progresse sans cesse; que les petites historiettes et les petites comédies de Berquin répondent toujours à la curiosité, à la sensibilité enfantines, tandis que les éléments de l'histoire naturelle, ou du moins le classement et l'enseignement de ces éléments, varient de siècle en siècle et même plus souvent. Il n'est pas jusqu'à la manière de représenter la nature qui n'ait ses variations : les arbres, les rochers ou les lions de notre temps ressemblent plus en réalité qu'en peinture ou en gravure à ceux du siècle dernier.

Je reviens donc au *Portefeuille des Enfants*, dont le second titre était : « Mélange intéressant d'Animaux, Fruits, » Fleurs, Habillements, Plans, Cartes et autres objets, » dessinés, suivant des réductions comparatives, sous la

(1) Communication faite à l'Association française pour l'avancement des sciences par M. Charles Bergeron.

(2) Tome XLI, 1873, p. 91.

(3) C'est le ridicule même de cette composition qui en fait la curiosité : elle peint l'époque où l'on mêlait le Romain à tout; mais elle montre aussi que l'on voulait inaugurer l'enseignement par les *yeux*.

» direction de M. Cochin; avec de courtes explications et » divers tableaux élémentaires. »

Cochin était assurément l'artiste le plus propre, non pas à exécuter par lui-même (car il était accablé de travaux plus importants auxquels il avait peine à suffire) (1), mais à diriger une pareille œuvre. D'un esprit ouvert et facile, d'une érudition curieuse et variée, mêlé au mouvement littéraire et scientifique de son temps, archéologue, physicien, architecte, statuaire au besoin (car les deux fameux tombeaux du maréchal de Saxe par Pigalle, et du Dauphin par Coustou, sont de son invention et furent seulement exécutés par ces illustres artistes), il avait tout ce qu'il faut pour donner l'impulsion à une œuvre collective et variée comme le *Portefeuille*, et pour la recommander aux gens de savoir et de goût. Il mourut en 1790, au cours de la publication. Parmi ceux de ses collaborateurs qui signaient leurs planches, nous trouvons les noms de Macquet et Desmaisons.

Toutefois, ce n'est pas au graveur, mais aux rédacteurs, Duchesne et Leblond, que revient le principal honneur de l'initiative et de la direction de cette publication.

Duchesne (Antoine-Nicolas), né à Versailles en 1747, et mort dans la même ville en 1827, avait été, avant la révolution, prévôt des bâtiments du roi, et fut depuis professeur à l'École centrale de Seine-et-Oise et au prytanée de Saint-Cyr, puis censeur au lycée de Versailles. Il avait débuté par être un petit prodige. A quatre ans, il lisait couramment toutes les écritures imprimées et manuscrites. Bien des fois, — mais sans succès, je l'avoue, — j'ai essayé d'intéresser l'amour-propre de mes enfants à suivre ce glorieux exemple de leur jeune grand-oncle. Il devint un savant distingué, un botaniste éminent. Ses monographies des fraisiers et des courges furent très-remarquées. Le grand Linné correspondait avec lui dans les termes d'une estime et d'une amitié particulières. Ce sont ses fils qui prirent à l'organisation du cabinet des estampes, à la Bibliothèque nationale, une part si utile et si honorable.

Son collaborateur, Leblond (Auguste-Savinien-Michel), était, lui aussi, un savant un peu universel. Il s'occupait, avec succès, de mathématiques, d'histoire naturelle et d'histoire. Il fut attaché au cabinet des estampes, et mourut à Paris en 1811, à l'âge de soixante et un ans.

Les auteurs se proposaient de parler aux yeux des enfants par la représentation des objets divers, de captiver ainsi leur attention et de leur déguiser l'instruction sous la forme d'un simple amusement. « Les plus jeunes y ver- » raient des images propres à les récréer; de plus âgés » y trouveraient des morceaux qu'ils pourraient copier ou » enluminer; ceux d'un âge intermédiaire en feraient des » découpures. » Cette dernière prévision s'est sans doute mieux réalisée que les autres, car les exemplaires du *Portefeuille* sont devenus extrêmement rares. Sur le mien, dont je vous donnerai plus loin l'histoire, quelques figures d'animaux ont été coloriées à la main avec assez de soin.

Nul plan d'ailleurs dans chaque livraison, quoique les éléments de chacune d'elles dussent se répartir plus tard en séries raisonnées et méthodiques. En voulez-vous la preuve? Voici la composition de la première livraison :

1re planche, sur la couverture (car les couvertures mêmes étaient utilisées, comme le sont aujourd'hui celles de beaucoup de publications, de cahiers élémentaires, etc.). — Tableau élémentaire des nombres.

2e planche. — Costumes; six figures de soldats romains.

3e planche. — Quadrupèdes; cinq figures.

4e planche. — Quadrupèdes; onze figures.

5e planche. — Oiseaux; huit figures.

6e planche. — Géographie; vestibule des Tuileries.

Ces figures n'étaient point de fantaisie, comme on pourrait le supposer. Les animaux étaient tirés de Buffon, de Réaumur, de Duhamel, c'est-à-dire des ouvrages les plus renommés pour l'exactitude des planches; les costumes, du père Montfaucon, des *Voyages de Cook* (1); les plantes, de Linné, de Tournefort, de Jussieu; les objets de métier et d'industrie, de l'*Encyclopédie*. Quelques figures sont même dessinées d'après nature. Auriez-vous mieux fait en ce temps-là? Une échelle de proportion indiquait la grandeur véritable de l'objet représenté.

Quant aux explications, simples, courtes, exactes, elles eussent été excellentes si elles n'eussent eu trop souvent les défauts de leurs qualités : trop de précision anatomique, de sécheresse; ni couleur, ni pittoresque, ni vie (2). Les auteurs auraient été probablement bien surpris si on leur eût dit, ce qui est assez généralement admis aujourd'hui, que les peintures d'animaux de la Fontaine sont plus vivantes et parfois plus vraies que celles de l'*historien de la nature*.

On voit entremêlés à ces images proprement dites, des plans, des cartes géographiques, des tables de nombres, des figures de géométrie, des calendriers des années civile, naturelle, mythologique, des tableaux de conjugaisons, d'adjectifs considérés comme racines, etc.

Les livraisons, qui paraissaient tout d'abord avec une certaine régularité, se ralentirent beaucoup pendant la révolution. Les préoccupations étaient ailleurs. Duchesne avait été emprisonné, victime de sa fidélité à ses sentiments religieux. Dans les derniers temps, il n'en parut guère qu'une seule en deux ans.

Le prix était de quatre, six, huit ou dix sous par planche, avec un texte en regard et une couverture imprimée, soit de trente sous environ par livraison; mais les souscripteurs à l'ouvrage entier ne la payaient que vingt-quatre sous. Il y avait des exemplaires de choix, au prix d'une livre seize sous le cahier.

Vingt-cinq cahiers ou livraisons parurent ainsi, le premier en avril 1783, le dernier à la fin de l'an 11, et forment un très-gros volume in-4°.

Ce volume, complet, est fort rare aujourd'hui.

Un heureux hasard a fait tomber entre les mains d'un neveu de Duchesne, de l'auteur de cette lettre, un exemplaire qui avait appartenu à Leblond et qu'il semblait avoir classé minutieusement, avec des titres et des tables intercalaires, en vue d'une nouvelle édition. Il n'y manquait qu'une planche et une feuille de texte, celles consacrées au blason, qu'une prudence, bien commune alors, avait fait supprimer pendant la révolution, et que le possesseur avait plus tard remplacées par des dessins et un texte à la main d'une calligraphie qui rappelle l'imprimé. J'ai pu retrouver la feuille et la planche détruites et compléter mon exemplaire. Il doit sortir de la bibliothèque du célèbre antiquaire Leblond, membre de l'Institut, bibliothécaire de Sainte-Geneviève, l'ami de Dupuis et son collaborateur pour la rédaction de l'*Origine des cultes*. Leblond était

(1) On compte environ quinze cents pièces gravées par lui ou d'après ses dessins, parmi lesquelles on cite surtout : le frontispice de l'*Encyclopédie*, la Mort d'Hippolyte d'après Détroy, Lycurgue blessé dans une sédition, David jouant de la harpe devant Saül, seize ports de France, et des séries de figures pour Boileau, la *Jérusalem délivrée*, le *Roland furieux*, l'*Histoire de France* du président Hénault, etc.

(1) Il est curieux de comparer ces planches de costumes à celles que dessinaient à la même époque, pour le théâtre ou d'après le théâtre, les artistes les plus célèbres, et qui sont de la plus incroyable et souvent de la plus ridicule fantaisie.

(2) Ce texte a été recueilli en 1798, en deux volumes in-18, sous ce titre : *Livret du Portefeuille des Enfants*.

probablement le parent de son homonyme le rédacteur du *Portefeuille*. Des causes auxquelles la politique n'était peut-être pas étrangère l'avaient, au commencement de l'empire, conduit à Laigle, où il mourut en 1809. C'est dans cette ville que j'ai trouvé le recueil dont je viens de vous parler trop longuement peut-être.

Un mot encore, pourtant. Les rédacteurs avaient voulu compléter leur plan d'encyclopédie pour le jeune âge au moyen d'un *Jeu de questions et réponses sur le Portefeuille des Enfants*. Mon exemplaire contient les règles de ce jeu minutieusement tracées. On collait sur des cartons un certain nombre de figures découpées dans les planches du journal, et ces cartons se distribuaient entre les joueurs comme ceux d'un loto. L'un d'eux faisait sur un de ses cartons une ou plusieurs questions à l'un de ses camarades qui devait y répondre sur-le-champ, et dont les réponses, suivant leur mérite, étaient récompensées par l'allocation d'un certain nombre de jetons. On distinguait le jeu *au premier répondant;* le jeu des questions *au vis-à-vis;* celui des questions *de bienveillance*, où le questionneur était récompensé en même temps que le répondant, qu'il avait ainsi intérêt à mettre sur la voie au lieu de l'embarrasser; celui des questions *circulaires*, etc. Les jetons ainsi gagnés ne servaient pas à acheter des gâteaux, mais conféraient aux plus habiles ou plus heureux l'honneur de faire partie du comité chargé d'apprécier le mérite des réponses et de diriger le jeu, de le présider même en qualité de dictateur. J'ai vu, dans certains salons, jouer à des jeux analogues de questions et réponses, et ce n'étaient pas seulement des enfants ou des adolescents qui s'y livraient avec une sorte de passion. Flattaient-ils davantage l'amour-propre de ceux qui y réussissaient, ou humiliaient-ils davantage celui des joueurs moins heureux? C'est un point que je n'ai pas la prétention de résoudre. (1)

Agréez, mon cher directeur, etc.

J'aurais bien envie de vous dire, en manière de *Post-scriptum*, quelques mots d'une autre publication illustrée, à l'usage des enfants, à peu près contemporaine du *Portefeuille*.

Les « Tableaux de l'univers et des connaissances humaines, représentés par des gravures en couleur, avec une explication en cinq langues, latine, allemande, italienne, anglaise et française; ouvrage destiné à l'éducation de la jeunesse, et propre à lui apprendre chacune de ces cinq langues, sans le secours d'aucun maître », parurent chez Crapelet, Paris, 1802, in-8 oblong.

Il devait y avoir une cinquantaine de fascicules; il n'en parut que deux ou trois. J'ai sous les yeux le premier, renfermant, outre l'avertissement, un frontispice et six autres planches gravées en couleur, intitulées : le Monde, le Ciel, le Feu, l'Air, la Terre, l'Eau. Sur chacune d'elles, une série de numéros correspondant à une légende descriptive en cinq langues indique les objets principaux qu'elle renferme; ainsi, sur la planche du *Monde :* le Ciel, les Nuages, les Oiseaux, les Poissons, les Montagnes, les Forêts, les Champs, les Animaux, les Hommes. Ces objets sont eux-mêmes brièvement décrits dans le texte en cinq langues.

Les gravures sont toutes signées d'Emira Marceau-Sergent. On sait que c'était la sœur du général Marceau, veuve en premières noces de Champion de Cernel, procureur à Chartres, épouse, en secondes, du graveur Sergent, membre de la commune de Paris et de la Convention nationale, artiste elle-même d'un certain mérite, et qui, pendant la révolution, avait changé son nom de Marie en celui d'Emira (1). Elles sont sur une trop petite échelle pour que les objets y soient reproduits avec une précision suffisante.

L'ouvrage devait former un cours universel d'éducation, « puisqu'on y apprend, disait l'avertissement :

» 1° Sa langue naturelle;

» 2° Trois autres langues vivantes;

» 3° Une langue morte, la clef de presque toutes les autres;

» 4° La chaîne complète de toutes les connaissances humaines, depuis les merveilles de la nature jusqu'aux métiers les plus ordinaires;

» 5° L'art d'écrire aussi vite que la parole (2);

» 6° A connaître par des images tout ce qui existe dans la nature;

» 7° Enfin, à dessiner et à peindre tout ce qui nous entoure. »

On peut croire qu'il y avait beaucoup d'illusions mêlées à ces espérances. L'ouvrage, d'ailleurs, s'arrêta trop tôt pour qu'on pût en bien apprécier la portée.

L'idée d'un dictionnaire polyglotte n'était pas neuve, et ceux de Bathe, *Janua linguarum*, 1611, et de Comenius, *Janua linguarum reserata*, 1631, avaient obtenu au dix-septième siècle un succès qui dura longtemps. Celle d'images avec une explication ou une légende en plusieurs langues ne l'est pas davantage : témoin, les nombreuses éditions de Fuchs et de Matthiole, où la figure et la description de chaque plante sont accompagnées de son nom dans les principales langues anciennes et modernes. De nos jours, ce système a enrichi l'imagerie populaire. Nos cabarets et nos chaumières sont peuplés de lithographies coloriées, portraits et scènes diverses, destinées, paraît-il, principalement aux colonies espagnoles et portant des légendes dans les deux langues. Beaucoup d'albums pour nos enfants indiquent aussi le nom en plusieurs langues des animaux ou des autres objets qu'ils contiennent. Le plus complet ouvrage en ce genre est sans doute l'*Album vocabulaire du jeune âge*, en cinq langues, in-8. J'avoue que sur les cinq j'en sacrifierais volontiers deux ou trois, cette diversité étant éminemment propre à jeter de la confusion dans l'esprit des jeunes lecteurs.

Tout cet ensemble pourrait se rattacher au système des traductions mot à mot, ou de la science des mots, tant préconisé au siècle dernier par Dumarsais, Luneau de Boisgermain et d'autres philologues, et qui compte encore aujourd'hui d'honorables et nombreux partisans. Mais je m'arrête, mon cher directeur, dans la crainte que le *Post-scriptum* de ma lettre ne devienne plus long que ma lettre elle-même.

(1) On trouverait plus d'une affinité entre le système *encyclopédique* d'éducation vulgarisé par le *Portefeuille*, et les idées recommandées par Mme de Genlis dans *Adèle et Théodore* (1782), *les Veillées du château* (1784), et par d'autres contemporains. Il faudrait remonter à J.-J. Rousseau et de Rousseau à Locke, peut-être même au delà, pour en trouver l'origine véritable. On sait que l'on se servait d'images pour l'enseignement des enfants dans les écoles de l'ancienne Rome : c'est ainsi qu'entre autres l'histoire de la guerre de Troie était figurée sous leurs yeux d'après des œuvres d'art célèbres.

JOHN FOSTER.

Suite. — Voy. t. XXXIV, 1866, p. 42.

Les problèmes moraux, le grand problème de la vie, préoccupaient John Foster dès ses premières années. A l'âge de quatorze ans, il se sentait tourmenté par la

(1) Voy. la *Notice biographique sur A.-F. Sergent*, par M. Noël Parfait. Chartres, Garnier, 1848, in-8.

(2) Au-dessous de chaque planche se trouve une légende en caractères tachygraphiques.

pensée du désaccord qui existe entre ce que nous sommes et ce que le devoir nous commande d'être, et il en éprouvait une angoisse véritable. Son esprit était avide de lumière et de vérité. Il était ennemi de la routine du langage autant que de la routine de l'esprit, et disait souvent : « Il nous faut mettre notre vin dans des vaisseaux neufs. »

A l'âge de dix-sept ans, il devint membre de l'Église baptiste et résolut de se consacrer à la prédication.

Le docteur Fawcett, qui s'était chargé de son éducation, l'admit à cette époque dans l'institut dont il avait la direction, afin de le mettre à même de remplir avec mérite le ministère auquel il se destinait. Malgré son amour passionné pour l'étude, il était dépourvu de facilité pour le travail; il apprenait lentement, péniblement, et ne se maintenait qu'avec peine et à force d'énergiques et persévérants efforts à la hauteur de ses camarades, dont les plus médiocres réussissaient mieux que lui. Cette fâcheuse infériorité le mettait dans la nécessité de consacrer toutes ses nuits au travail; il aimait mieux cela que de retirer à ses parents les heures qu'il continuait à leur donner chaque jour, pour les aider dans leurs humbles travaux. Il étudiait et lisait principalement en plein air, assis sous les arbres. La nature était pour lui un besoin intellectuel; sa pensée n'était féconde, complète, harmonieuse, qu'à la condition d'être en contact avec les bois, les prairies, les beaux horizons, et d'avoir pour aliments les mille sensations de la vie champêtre.

Son esprit distingué et original allait volontiers à l'extrême, et n'était pas toujours exempt de bizarrerie. Il lui arriva un jour de forcer un de ses amis à se promener avec lui pendant toute une nuit au bord d'une rivière, afin de saisir jusque dans les moindres nuances les effets de la lumière naissante sur le paysage à demi plongé dans la nuit.

Quelques années plus tard, n'étant plus enfant, il fit un soir plusieurs lieues à pied, par une pluie battante, pour contempler une cascade au plus fort de l'orage. Il se tint pour bien récompensé de sa peine, et il dit au retour : « Le spectacle que je viens d'étudier m'a fait connaître des choses que j'ignorais, et m'a enrichi de plusieurs idées. »

La suite à une autre livraison.

VESTIGES D'ANCIENNES FORGES

AU BOSC-LE-HARD.

Le terrain sur lequel est assis le bourg du Bosc-le-Hard est formé d'une couche épaisse de scories de fer qui forme en certains endroits une couche impénétrable au pic et à la bêche. En creusant des puits, on a constaté une masse de laitier de plusieurs mètres de profondeur. Cette stratification, sur laquelle ont germé l'église, les maisons et le vieux château, renferme un espace de plusieurs hectares.

Il est évident que c'est là le résultat de forges et de mines séculaires. Mais combien de temps ont duré ces extractions? A quelle époque ont-elles commencé? C'est ce que l'on ignore. La présence de tuiles à rebords mêlées à ce minerai, et la rencontre de quelques monnaies romaines, font supposer que du temps des Césars l'exploitation du fer a dû exister au Bosc-le-Hard, comme à Montreuil, à Saint-Saens, à Forges et à Bellencombre. Mais, comme dans ces derniers endroits, l'industrie a pu et dû s'y prolonger jusqu'au moyen âge. A plusieurs reprises on a découvert sur le territoire du Bosc-le-Hard, notamment à Augeville, des vases et des monnaies romaines.

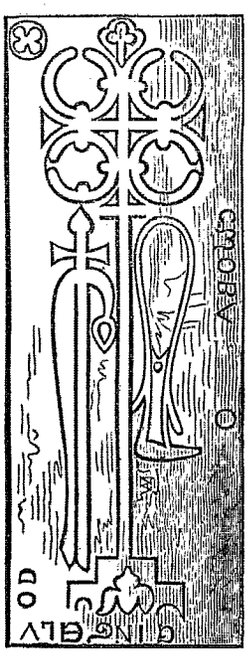
M. Guilmeth, après avoir mentionné également les forges du Bosc-le-Hard, parle aussi d'une motte circulaire qui aurait été autrefois entourée de fossés à présent comblés. Ce tertre serait placé sur le chemin de Saint-Saens. (1)

Voilà tout ce que nous apprend M. l'abbé Cochet sur le Bosc-le-Hard. Les documents font absolument défaut sur ces anciennes forges, qui ne peuvent manquer pourtant d'avoir été considérables. L'immense couche de scories de fer qui forme le sous-sol de ce village et des champs qui l'entourent en est une preuve évidente. Ces scories ont été mises à découvert lors de l'abaissement du sol sur le parcours de la nouvelle route de Bellencombre. Ces forges ont dû en leur temps donner au pays une activité extraordinaire bien différente du calme qu'on y trouve aujourd'hui.

Ne reste-t-il réellement nulle part la moindre tradition sur ces forges? Si elles ont continué de fonctionner jusque dans le moyen âge, est-il possible que dans nos archives aucun témoignage de leur existence n'ait *été conservé*? Si la contrée était, en ce temps-là, riche de minerai, ce minerai a-t-il été complétement épuisé? On voit qu'en certains cas l'archéologie peut mettre l'industrie elle-même sur la voie de fécondes recherches, tant il est vrai que toutes les sciences se tiennent, s'enchaînent et s'éclairent l'une par l'autre.

PIERRES TOMBALES.

Voy. la Table de quarante années.



Treizième siècle. — Tombe d'un garde forestier dans le Cumberland, à Great-Salkeld.

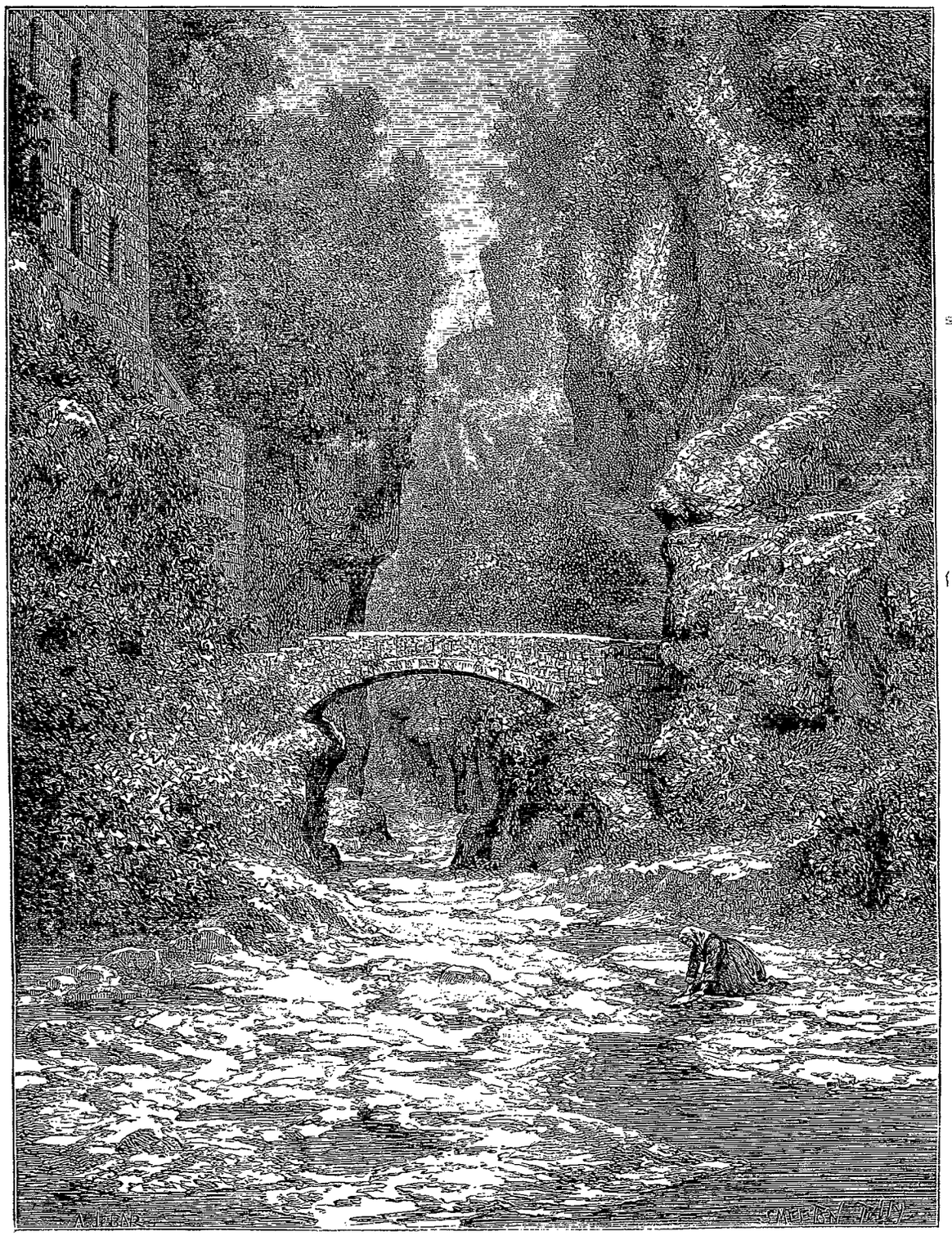
L'épée et son ceinturon, le cor de chasse, gravés sur cette tombe, donnent lieu de supposer qu'elle sert à désigner la sépulture d'un garde-chasse. A Darley, dans le Derbyshire, on voit de même une pierre tombale où sont gravés un cor de chasse suspendu à un arbre et une épée nue à côté.

(1) *La Seine-Inférieure historique et archéologique*, par l'abbé Cochet.

SORRENTE.

Voy. la Table de quarante années.

FRAGMENT DE VOYAGE [1].



Près de Sorrente. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de Giorgio Sommer.

Sorrente, le 29 mai.

... J'ai suivi la voie qui se prolonge à travers Resina, Torre del Greco et Torre dell' Annunziata, villes qui se baignent aux petites vagues, au bas de cette pente du Vésuve qui semble les avoir coulées à la mer. A partir de Castellamare et du cap d'Orlando les montagnes se couvrent de châtaigniers que les flots réverbèrent; des viaducs sont jetés sur les ravins; de petites maisons sans toiture, couvertes de treilles, sont à demi cachées dans les oliviers. J'ai longé Vico Equense, bâtie en escalier sur le roc

[1] *Jours de solitude*, par Octave Pirmez; ouvrage d'un sentiment très-élevé; trop peu connu.

où les vagues retentissent, et, d'oranger en oranger, je suis parvenu à la pointe de Scutolo, puis à Meta.

De là j'ai pu contempler le golfe.

La chaîne des monts volcaniques ondule à l'horizon; du château Saint-Elme à la Somma la crête des montagnes décrit une courbe si molle, qu'on dirait d'une étoffe légère tendue d'une cime à l'autre et qui fléchirait par son milieu. Au nord-ouest s'allongent les côtes grises de Baia et de Pouzzoles.

Après avoir tourné une colline émaillée des fleurs des églantiers, j'ai vu s'étendre la plaine de Sorrente, verdoyante terrasse portée sur des falaises qui plongent dans une mer de cristal. Elle sommeille dans sa verdure protégée des vents. Toute cette plaine du littoral n'est qu'un verger coupé de haies et de murs blancs.

Je suis descendu à la villa ***. Elle est entourée d'une galerie et surmontée d'un belvéder ou *astrico*. J'y passe des moments heureux à contempler la mer, le ciel, les montagnes. Au loin, les îles de Capri, de Procida et d'Ischia semblent balancées dans la vapeur marine. Enivré par les pénétrants parfums des fleurs, je ne recueille que les sourires de la solitude. Je sens mes joies se multiplier aux impressions de mes sens; mon âme se mêle à l'arome des plantes, elle respire dans la brise de la mer, elle résonne avec les clochers des villages; les oiseaux des vergers y chantent; leurs chants deviennent les miens; et ma vie ne cesse de s'épandre dans toute la nature. Ma chambre reflète la beauté de la contrée; les tables, les murs, les chaises, sont illuminés de lueurs violettes; les rayons du soleil se jouent sur les rideaux roses, et, par la croisée entr'ouverte, les moucherons de la prairie vont et viennent avec des murmures de joie. Des arabesques dessinent leurs fleurs autour des portes, et sur l'élégant chevet d'un lit de fer, qui semble un nid d'hirondelle suspendu au plafond, l'artiste a gravé un bon souhait pour le dormeur. Les cloisons peintes, où voltigent des oiseaux chimériques, réjouissent la vue et s'harmonisent avec les fruits d'or du jardin... Que ne puis-je toujours vivre en ce site paisible !...

30 mai.

Du haut de l'astrico, qu'entoure un treillage de vignes, je vois, entre les pins de la rive, dormir les eaux bleues du golfe. Le soleil, déclinant avec majesté, plonge son disque ardent dans les flots, entre les îles de Capri et d'Ischia; mon regard se plaît à errer tour à tour sur la mer, les montagnes et les vergers de Sorrente. Nul bruit que le cri des mouettes et le chuchotement discret des vagues au pied des falaises. Au loin, la maison de Torquato Tasso, suspendue sur son rocher, s'enveloppe de brume. Je me reporte à cette heure où le noble exilé, accablé par les années et le chagrin, vint se jeter dans les bras de sa sœur : « Ils passèrent le jour à pleurer, sans se rien dire, en regardant la mer et en se souvenant de leur enfance... »

... Que d'heures passées à écouter le gazouillement des becfigues et le long murmure des vagues ! Les orangers qui mêlent leurs fleurs et leurs fruits, les mouches murmurantes qui se posent aux feuilles des vignes, les troupeaux qui bêlent derrière la montagne et les tièdes feuillages qui frémissent aux moindres brises, sont autant d'expressions d'une nature aimante. Une réalité aussi sereine me semble un rêve; j'oublie les autres mondes, et mes espérances infinies viennent, pour un instant, s'endormir sur cette terre.

Il n'est rien de plus agreste que l'étroit ravin de Persoli, promenade perdue entre deux collines boisées, où ruisselle un mince filet d'eau qui va tomber à la mer. Des chèvres, secouant leurs campanelles, mordaient à belles dents aux fleurs des viornes, et sur l'herbe courte, autour de hauts châtaigniers, erraient des brebis rayées de l'ombre des branches.

LE TISSERAND PHILOSOPHE.

PROLOGUE.

Il était une fois un ouvrier et une ouvrière qui étaient mariés depuis quelques années, et qui vivaient tranquillement de leur travail dans le faubourg d'une grande ville. Vous n'eussiez pas trouvé dans tous les alentours un ménage plus tranquille. Le mari était un tisserand habile, et nul ne le surpassait dans la confection des tissus jacquart. Sa femme avait pour occupation le dévidage des *trames* et les soins du ménage. Ces braves gens avaient le malheur de n'avoir pas d'enfant; ils avaient un autre malheur encore : de la fenêtre de leur échoppe on apercevait la campagne; c'était pour le pauvre tisserand une grande tentation; il y cédait quelquefois et s'acheminait vers les jolis coteaux boisés... Mais dans la longue rue qu'il lui fallait suivre il y avait tant de cabarets, et dans les cabarets il y avait tant de camarades qui l'appelaient au passage, que jamais il ne lui fut possible d'arriver jusque sur cette belle côte si verdoyante, si calme et si gaie...

Au lieu donc que ses sorties lui causassent la joie qu'il en espérait, il n'en rapportait pour lui que tristesse et dégoût, et que larmes pour sa pauvre femme. Il n'aimait pas le cabaret, et cependant il y retournait toujours, parce que toujours la *côte* l'attirait. Cela dura huit ans; mais un jour la hideuse guinguette lui révéla si bien ses dangers, qu'au lendemain sa femme, au réveil, le trouva assis sur son lit, la tête dans ses mains... il pleurait à sanglots. Enfin, après quatre heures d'un morne silence, il s'écria :

— Thérèse, je suis perdu si nous restons ici. Il faut quitter la ville. Te sens-tu femme à venir vivre avec moi dans les bois?

— Si ça doit te sauver du cabaret, oui.

Tel fut, Messieurs, le prologue de l'histoire que je vais vous conter.

I. — DIX ANS PLUS TARD.

Dix ans plus tard, j'herborisais dans un bois à six lieues de la ville. J'entendis avec surprise, dans ce lieu solitaire, le bruit d'un métier à tisser. J'avançai de ce côté-là. Je me trouvai tout à coup au milieu d'une fort belle clairière. Dans cette clairière j'aperçus une basse et pauvre masure entourée d'un jardin. J'approchai, et je vis, à ma grande surprise, par-dessus la haie, une collection des plus jolies fleurs. Les œillets surtout s'y montraient *magnifiques* et cultivés avec le plus grand soin. Le métier s'arrêta, et je vis sortir de la masure un bonhomme qui me dit :

— Vous pouvez entrer, Monsieur; si vous êtes amateur, vous verrez plus commodément quelques plantes qui pourront vous intéresser.

J'entrai en effet; mais ce ne furent pas quelques plantes seulement qui m'intéressèrent, ce fut tout le jardin, et ce fut encore plus le jardinier. Je ne sais si chez Vilmorin on eût mieux causé jardinage que ne le faisait ce bonhomme. Je voyais qu'il n'ignorait aucune des théories ni des pratiques les plus modernes.

— Mais, lui dis-je, vous avez donc des livres?

— Oui, Monsieur, me dit-il, je tâche de me tenir au courant.

Entre autres curiosités horticoles, il me fit voir une collection d'œillets en fleurs véritablement magnifique.

— Je suis en correspondance, me dit-il, avec un jardinier de Harlem, à qui chaque année j'envoie une dizaine

de mes plus beaux sujets, et il me les paye en moyenne vingt francs. J'ai aussi obtenu de graine, ajouta-t-il, quelques roses tout à fait nouvelles; mais je les garde pour moi; elles sont en ce moment défleuries, et je regrette beaucoup de ne pouvoir vous les montrer.

Après le jardin je vis la maison, et je fus, en y entrant, vingt fois plus étonné encore que je ne l'avais été dehors. L'objet principal était le métier à tisser. Sur l'ensouple de ce métier je vis enroulée une des plus riches et plus belles étoffes que j'eusse jamais vues. Cette étoffe, du plus beau satin or et soie, était destinée à l'ameublement d'un prince russe. Comme j'en louais la magnificence et le bon goût, il me dit :

— Le fabricant pour lequel je travaille me charge toujours de ces sortes de tissus, que, du reste, il paye très-bien.

— Que gagnez-vous, dis-je, par jour pour de si beaux produits?

— Une quinzaine de francs environ; mais il est bien rare que je travaille plus de trois jours par semaine. Je suis paresseux.

— Comment, paresseux? Vous me semblez, au contraire, plein d'activité.

— Oh! je suis paresseux à ma manière. Je n'aime pas à donner tout mon temps à ce qui rapporte; j'en emploie la majeure partie aux occupations qui, loin de garnir la bourse, la vident; mais il ne faut pas ne penser qu'au gain. Je ne travaille absolument que pour mes nécessités, et mes nécessités sont des livres, des fleurs. Quant au reste, vous le voyez, je n'ai ni habits, ni meubles; je vis de pain et d'eau. Ma femme a tenu seulement à avoir un bon lit; elle l'a. N'ayant pas avec moi beaucoup d'occupation, elle va toutes les semaines deux ou trois fois à journée, et comme on l'aime beaucoup dans le pays, elle se crée ainsi un petit supplément personnel dont elle dispose à son gré. Je ne lui ai d'ailleurs jamais rien refusé; mais elle s'est elle-même habituée à mon genre de vie, et s'y associe très-bien. Aussi trouveriez-vous difficilement, dans la misère et même dans l'opulence, des gens plus gais que nous.

Je voyais, rangés sur quatre planches grossières au-dessus du métier, environ deux cents volumes.

— Est-ce là, demandai-je, votre bibliothèque?

— Oh! ce n'en est que la moindre partie.

— Je comprends; le reste est dans une autre pièce.

— Le reste est dans ma mémoire.

— Que voulez-vous dire?

— Une chose très-simple : c'est qu'à mesure que j'ai lu mes livres (dont je me rappelle très-bien la substance) je me hâte de les revendre pour en acheter d'autres, comme faisait Franklin dans sa jeunesse. Du reste, je prends, en les lisant, des notes qui me servent ensuite à faire des comparaisons, des rapprochements et des vérifications.

Jamais je n'avais vu un si singulier bonhomme : il s'en fallait de beaucoup pourtant qu'à cette première entrevue j'eusse aperçu tout ce qu'avait d'original le tisserand philosophe.

II. — CONVERSATION AVEC LE FABRICANT.

J'étais, quelques semaines plus tard, d'une partie de chasse où se trouvait un riche fabricant de tissus pour meubles; je lui parlai du tisserand de la forêt.

— Ah! s'écria-t-il, je le connais... Depuis cinq ans il fait mon désespoir.

— Comment ça?

— Figurez-vous, Monsieur, que je lui propose de diriger mes ateliers, avec un traitement de quatre mille francs, logement, chauffage, éclairage et nourriture en sus. Il refuse. Il aime mieux rester à végéter misérablement dans son trou, occupé de niaiseries et buvant de l'eau. Croiriez-vous que sa folie va jusqu'à mettre quelquefois vingt-cinq francs à un livre, et qu'il ne pense pas à renouveler sa veste ou son pantalon?

— Ça ne me surprend pas.

— Comment, ça ne vous surprend pas?

— Non; j'ai bien vu tout de suite qu'il devait pousser jusque-là son excentricité.

— Non, Monsieur, détrompez-vous; vous n'avez pu deviner jusqu'où va chez lui cette maladie, car c'en est une, évidemment. Un jour que j'insistais pour qu'il vînt, aux conditions que j'ai dites, diriger mes ateliers :

« — Eh bien! me dit-il, j'y consentirai si vous promettez que vos ateliers chômeront quatre jours par semaine; il ne m'est pas possible, quant à moi, de travailler davantage. Et quand donc vivrais-je? Quand pourrais-je seulement observer un peu la nature. Voilà un soleil, des cieux, une terre, des végétaux, des animaux, et je verrais tout cela sans essayer d'y rien comprendre, sans connaître la volupté de l'étude! Ne me demandez pas un tel sacrifice, ou je retombe dans le cabaret. Plutôt la mort vingt fois que cette turpitude! »

— Est-il vrai qu'il puisse en une journée gagner quinze francs?

— Parfaitement.

— Voilà donc qu'en ne travaillant que trois jours par semaine, il se fait chaque mois cent quatre-vingts francs. N'est-ce pas assez, en effet, pour son petit ménage?

— Mais l'économie, l'épargne, qui sont la force des nations et des particuliers, que deviennent-elles avec cette manière de vivre? Que peut être la fin d'une existence où l'on n'en tient pas compte, sinon l'hôpital ou la mendicité sous une forme quelconque?

— Vous avez raison; se préparer à n'être dans sa vieillesse une charge ni pour l'État, ni pour les individus, est un devoir pour tous; mais la vie honnête a bien des degrés. Ainsi, ce tisserand, sans un effort dont il lui faut savoir gré, tombait au cabaret, il vous l'a dit lui-même; eh bien, il s'en est tiré par la philosophie; c'est déjà un grand bien; gardons-nous de le décourager. Il est en son métier un ouvrier des plus habiles; il est honnête, sobre, studieux, bon, modeste, incapable même d'une mauvaise pensée : c'est beaucoup, et des milliers, des millions de créatures humaines sont bien loin de s'être élevées jusque-là. Pour moi, je m'intéresse au tisserand philosophe, et je me fais fête de retourner quelquefois le voir.

La suite à la prochaine livraison.

ÉTUDES CÉRAMIQUES.

Voy. t. XLI, 1873, p. 140, 276, 313; et la Table de quarante années.

LES FAIENCES DE NEVERS.

C'est aux Arabes que l'on attribue généralement la découverte de l'*émail stannifère*, sorte de glaçure opaque à base d'étain et de plomb qui, suivant l'heureuse expression de M. Salvétat, le savant chimiste de la Manufacture de Sèvres, ennoblit la poterie en masquant la grossièreté et la couleur de la pâte et en permettant l'emploi de peintures brillantes à nuances variées.

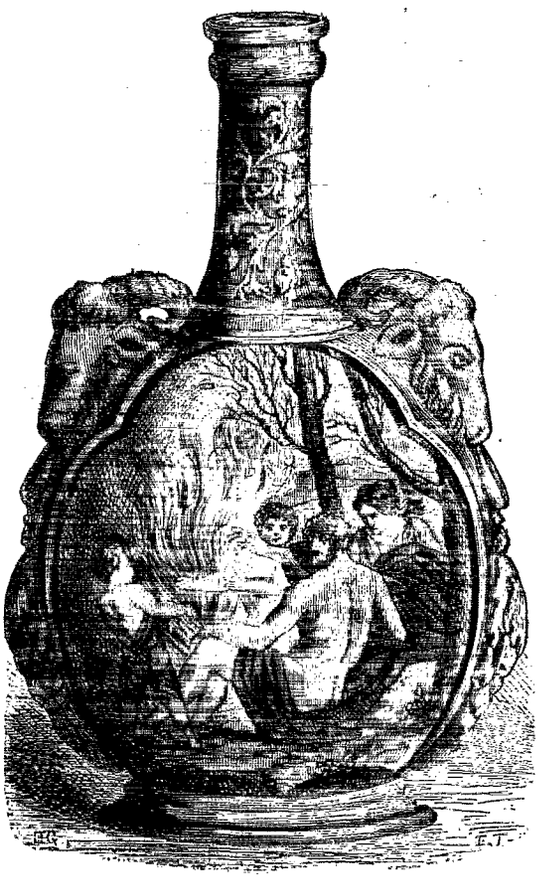
Nous n'avons pas à examiner ici les différentes hypothèses qui ont été mises en avant sur l'époque plus ou moins éloignée à laquelle il faut faire remonter cette découverte; ce qui est certain, c'est que les poteries arabes étaient connues en Europe au moyen âge, puisque des

inventaires datant des quatorzième et quinzième siècles mentionnent *des vases en terre de Damas avec garnison d'argent doré.*

Les Mores importèrent en Espagne les secrets qu'ils avaient appris des Arabes, et y établirent plusieurs fabriques dont les produits sont remarquables par leurs lustres métalliques aux reflets chatoyants et leur grand aspect décoratif.

D'Espagne la fabrication des poteries à émail blanc opaque passa en Italie, où, vers 1430, un sculpteur de talent, Luca della Robbia, s'en servit pour recouvrir ses terres cuites et les préserver ainsi des influences atmosphériques, tout en les rehaussant de couleurs brillantes et solides. Obtint-il le secret de cet émail par transmission, ou doit-on lui attribuer le mérite de l'avoir cherché et trouvé seul? la question n'est pas encore résolue. Ce n'est qu'après la mort de ce grand artiste, vers 1481, que l'on connut ses procédés et que l'on songea à appliquer l'émail d'étain sur les œuvres des potiers. Bientôt les fabriques se multiplièrent et produisirent à l'envi, sur le fond blanc des coupes, des aiguières et des plats, ces belles peintures qui ont rendu si célèbres les *majoliques* italiennes.

Les procédés de Luca della Robbia et de ses imitateurs étaient inconnus en France lorsque, vers le milieu du seizième siècle, Bernard Palissy (1) entreprit des recherches intelligentes et opiniâtres qui, après bien des sacrifices, devaient le conduire à l'imitation des émaux qu'il avait eu



Faïence de Nevers. — Période italienne.

occasion de voir sur des pièces étrangères; mais ses produits constituaient un art à part, caractérisé par des ornements, des figures ou des objets d'histoire naturelle en relief, d'un effet très-décoratif, mais peu propres aux usages domestiques.

Il faut encore attendre quelques années avant de voir

(1) Voy., sur Bernard Palissy, la Table de quarante années.

apparaître en France la faïence émaillée. Suivant les documents les plus dignes de foi, la ville de Nevers est regardée comme celle où a été établie la première fa-



Imitation persane.

brique de faïence, et c'est aux Italiens appelés en France par Louis de Gonzague, parent de Catherine de Médicis, et devenu duc de Nivernais par son mariage avec Henriette de Clèves, fille aînée du dernier duc de Nevers (1565), que l'on doit l'introduction dans notre pays de cette industrie, qui devait prendre bientôt des développements si considérables.

La fabrication de la faïence à Nevers a eu plusieurs périodes parfaitement distinctes et reconnaissables aux différences du style de l'ornementation, qui s'est modifiée suivant le goût de chaque époque. Les caractères distinctifs de chacune de ces périodes ont été définis par M. du Broc de Ségange dans son beau livre sur *la Faïence et les Faïenciers de Nevers*, et c'est lui que nous prendrons pour guide dans cette courte notice.

Les premières faïences fabriquées à Nevers sont italiennes de formes et de décor; ces pièces, fort rares, représentent presque toutes des sujets mythologiques ou des allégories d'un dessin assez pur et d'une exécution franche et large. Les contours sont tracés au manganèse violet, et les chairs sont modelées en jaune plus clair et plus doux que celui employé dans les majoliques italiennes; les ornements, inspirés de l'antique, comme tous ceux de l'art italien au seizième siècle, se composent presque toujours de rinceaux élégants se détachant en jaune sur fond bleu. La bouteille de forme aplatie (*fiasco*) que représente une de nos gravures, et qui appartient au Musée céramique de Sèvres, peut être regardée comme un des plus beaux spécimens de cette fabrication. Les sujets représentés dans les médaillons sont, d'un côté, l'*Hiver*, et de l'autre, *Apollon tuant Coronis;* des têtes de bélier en relief et des pendentifs de fleurs et de fruits forment les anses.

La seconde période de la fabrication des faïences nivernaises est surtout caractérisée par l'imitation des décors persans, devenus fort à la mode en Italie, surtout à Venise, vers la fin du seizième siècle. Ces faïences sont à fond *bleu-lapis* d'un éclat et d'une intensité remarquables, rehaussé de dessins en *blanc fixe* et quelquefois en jaune; cette dernière couleur est toujours appliquée sur le blanc qu'elle recouvre et qui l'isole du bleu avec lequel elle formerait du vert. Les animaux et les fleurs qui décorent

presque toujours les faïences de ce genre sont du domaine de la fantaisie, et ce n'est que par exception que l'artiste a représenté, comme dans l'assiette de la figure 2, des personnages dans un fond de paysage.

L'influence italienne se fait sentir longtemps encore dans la fabrication avec la famille des *Conrade*, gentilshommes italiens venus des environs de Savone, et qui, pendant trois générations, dirigèrent à Nevers des fabriques de faïence ; mais leurs produits, italiens par les formes (1), sont bientôt décorés de motifs puisés dans les porcelaines orientales, qui commençaient à se répandre en Europe à mesure que les relations commerciales devenaient plus faciles avec la Chine et le Japon. Ces faïences sont presque toujours peintes en camaïeu bleu, quelquefois orné de manganèse, d'un aspect rappelant celles de Savone (voy. un petit vase de la fig. 3), et ornées de motifs, animaux, fleurs, personnages, etc., jetés au hasard sans aucun parti pris de décoration. Les plats et les assiettes sont quelquefois signés sur la face postérieure, *Conrade à Nevers*, et toujours ornés de filets et de traits croisés.



Faïences diverses de Nevers, au tiers de la grandeur réelle. — Dessin d'Édouard Garnier.

Mais les Conrade n'avaient pas le privilége exclusif de la fabrication de la faience ; d'autres potiers établirent bientôt des manufactures rivales et créèrent de nouveaux modèles décorés d'une façon bien plus originale et tout à fait française. La mythologie fut délaissée, et les imitations chinoises et japonaises firent place aux sujets religieux ou grivois. Mais en même temps la fabrication devint plus commune et l'ornementation moins soignée.

A partir de cette époque, c'est-à-dire vers le commencement du dix-huitième siècle, Nevers fabriqua beaucoup de statuettes de saints, des bénitiers ou même des assiettes portant toujours la figure du patron et le nom des personnes auxquelles ils étaient destinés ; les bouteilles, les gourdes, les petits tonneaux, sont ornés de scènes ou d'inscriptions ayant rapport à la profession de celui qui les commande ou auquel on en fait cadeau ; les saladiers eux-mêmes reçoivent des décorations polychromes copiées sur les images populaires et enrichies d'inscriptions d'un goût douteux et d'une orthographe de fantaisie. Si ce n'est pas la plus belle période de la fabrication, ce n'en est pas la moins curieuse, et en étudiant les pièces de cette série on ne peut leur contester une véritable originalité.

Nous ne citerons que pour mémoire les faïences fabriquées à Nevers pendant la période révolutionnaire, et connues sous le nom de *faïences patriotiques;* curieuses peut-être au point de vue historique, elles n'offrent rien d'intéressant sous le rapport d'un art qui dégénérait rapidement, jusqu'au moment où, vers 1810, la fabrication cessa complétement.

A différentes époques les potiers nivernais cherchèrent à imiter les produits des autres fabriques françaises ; mais leurs imitations, sur lesquelles nous reviendrons en parlant de Rouen et de Moustiers, sont facilement reconnaissables à l'exécution moins soignée que celle des originaux, et surtout, pour les faïences polychromes, à l'absence du *rouge*. Nevers, en effet, n'a pu réussir à aucune époque à produire le rouge, que d'autres fabriques, Rouen entre autres, employaient avec tant de succès.

(1) Les plats et les assiettes sont reconnaissables à leur bord ou *marli* très-large.

En résumé, la ville de Nevers tient une des premières places dans l'histoire des arts céramiques en France, et si, en dehors de l'influence italienne, ses fabriques n'ont pas produit, comme celles de Rouen, des pièces très-remarquables au point de vue artistique, au moins jouissaient-elles, au commencement du dix-huitième siècle, d'une grande célébrité, ainsi que l'attestent les vers suivants tirés d'un poëme publié dans le *Mercure* d'août 1735 et composé par un Nivernais, Pierre de Frasnay :

. . . . . .
Que vois-je? j'aperçois sur nos heureux rivages
L'étranger, chaque jour affrontant les orages,
Se charger à l'envi de faïence à Nevers
Et porter notre nom au bout de l'univers.
Le superbe Paris et Londres peu docile
Payent, qui le croira? tribut à notre ville.

FRAGMENTS, RÉFLEXIONS ET ANECDOTES

TIRÉS DE RABELAIS.

Voy. p. 118, et la Table de quarante années.

II. — L'ÉDUCATION DE GARGANTUA.

Nous avons cité précédemment la lettre de Gargantua à son fils Pantagruel, dont l'éducation, comme on l'a vu, le préoccupait si fort; nous rappellerons aujourd'hui l'éducation qu'avait lui-même reçue Gargantua sous la direction de Ponocrates; pour cela nous nous contenterons, comme nous l'avons déjà fait, de rajeunir et d'élaguer un peu la prose de Rabelais.

Voici donc le jeune Gargantua confié au sage précepteur Ponocrates. Malheureusement, le jeune géant avait passé d'abord par les mains de maîtres ignares; mais Ponocrates, comme on va voir, saura tout réparer.

« Quand Ponocrates connut la vicieuse manière de vivre du jeune Gargantua, élevé jusque-là par des pédagogues dont le savoir n'était que bêterie abâtardissant les bons et nobles esprits et corrompant toute fleur de jeunesse, il résolut de changer et refaire son éducation; mais il toléra pour quelques jours ses mauvaises habitudes, considérant que nature ne supporte les changements soudains sans grande violence. »

— Vous remarquerez, je vous prie, quelle sagesse se mêle à ce changement de régime; d'un bout à l'autre de ce long plan d'études vous retrouverez la même prudence.

« Pour mieux commencer son œuvre, il supplia un savant médecin du temps de voir s'il ne serait pas possible de remettre Gargantua en meilleure voie. Celui-ci le purgea canoniquement... Ponocrates lui fait oublier aussi tout ce qu'il a appris sous ses antiques précepteurs.

» Il l'introduit en la compagnie des gens savants du pays, à l'émulation desquels se développe son esprit et lui croît le désir d'étudier et de se faire valoir.

» Il organise ses études de manière à ce qu'il ne perde pas une heure du jour. Tout son temps est employé aux lettres et en honnête savoir. Gargantua s'éveillait donc vers quatre heures du matin, et pendant qu'on le frottait, quelque page lui était lue de la divine écriture, hautement et clairement, avec prononciation compétente à la matière; à ce soin était commis un jeune page natif de Basché, nommé Anagnostes...

» Ils considéraient aussi l'état du ciel, s'il était le même que le soir précédent, et en quels signes entraient le soleil et la lune pour cette journée... »

— Notons une fois pour toutes que Ponocrates commence toujours par lui montrer les choses dans la nature même, et qu'il ne les lui fait étudier qu'après dans les livres.

« On lui faisait ensuite une lecture de trois bonnes heures.

» Puis ils sortaient conférant des propos de la lecture; ils se rendaient dans quelque plaine, et là jouaient à la balle, à la paume, à la pile-trigone, s'exerçant courageusement le corps, comme ils avaient les âmes auparavant exercées. Tout leur jeu n'était qu'en liberté, car ils laissaient la partie quand il leur plaisait; c'était ordinairement lorsqu'ils suaient ou étaient autrement las : alors ils étaient très-bien essuyés et frottés, ils changeaient de linge et, doucement se promenant, allaient voir si le dîner était prêt. Et en attendant qu'on le préparât, récitaient clairement et éloquemment quelques sentences retenues de la leçon. »

— Quelle admirable hygiène!

« Cependant, monsieur l'Appétit venait, et par bonne opportunité ils se mettaient à table. Au commencement du repas était lue quelque histoire plaisante... »

— Le maître, pour qu'ils digèrent bien, va mettre ses élèves en bonne humeur.

« Ensuite ils commençaient à deviser joyeusement, parlant d'abord des vertus, propriétés, efficacités et natures de tout ce qui leur était servi à table : du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruits, herbes, racines, et de leur apprêt. Il apprit bientôt de cette manière tout ce qu'enseignent à ce sujet Pline, Athénée, Dioscorides, Julius Pollux, Galien, Porphyre, Opian, Polybe, Héliodore, Aristote, Elien et autres. Pendant ces entretiens, ils faisaient souvent, pour être plus assurés, apporter leurs livres à table. Et si bien et entièrement retint en sa mémoire les choses dites, que pour lors n'était médecin qui en sût la moitié autant que lui. Ils devisaient ensuite des leçons du matin; puis, achevant leur repas par quelque bonne confiture, ils se curaient les dents, se lavaient les mains et les yeux avec de belle eau fraîche; puis ils rendaient grâce à Dieu par quelques beaux cantiques faits à la louange de la munificence et bénignité divine.

» Cela fait, on apportait des cartes, non pour jouer, mais pour y apprendre mille petites gentillesses et inventions nouvelles, ayant toutes trait à l'arithmétique. Par ce moyen, il entra en affection de cette science, et tous les jours, après dîner et souper, il y passait quelque temps aussi agréablement qu'il le faisait autrefois aux dés ou aux cartes, et il en connut bientôt également la théorie et la pratique... Il y joignit les autres sciences mathématiques, comme géométrie, astronomie et musique...

» Ils faisaient mille joyeux instruments et figures géométriques, et de même pratiquaient les canons astronomiques. Ils s'ébaudissaient ensuite à chanter musicalement à quatre et cinq parties ou sur un thème, à plaisir de gorge. Quant aux instruments de musique, il apprit à jouer du luth, de l'épinette, de la harpe, de la flûte, de la viole et de la trompette.

» La digestion achevée, il se remettait à son étude principale pendant trois heures ou davantage, tant à répéter la lecture matinale qu'à poursuivre le livre entrepris, à écrire, bien tracer et former les antiques et romaines lettres.

» Cela fait, ils quittaient leur hôtel, emmenant avec eux un jeune gentilhomme de Touraine, nommé l'écuyer Gymnaste, qui l'instruisait dans l'art d'équitation. Changeant donc de vêtement, il montait sur un coursier, sur un roussin, sur un genet, sur un cheval barbe, cheval léger, et lui donnait cent carrières, le faisait sauter en l'air, franchir le fossé, sauter le palis, tourner en cercle à droite et à gauche. Ensuite il rompait non une lance (car c'est la plus grande rêverie du monde de dire : J'ai

rompu dix lances en tournoi, ou en bataille ; un charpentier le ferait bien), mais la gloire, c'est d'une lance avoir rompu dix de ses ennemis ; de sa lance donc assurée, verte et roide, rompait une porte, enfonçait un harnais, renversait un arbre, enfilait un anneau, enlevait une selle d'armes, un haubert, un gantelet ; tout cela, armé de pied en cap.

» Quant à faire les jolis exercices et fanfares sur un cheval, nul ne s'en acquittait mieux que lui. Il s'était habitué à sauter précipitamment d'un cheval sur un autre sans toucher à terre ; il montait des deux côtés la lance au poing et sans étriers, puis, sans bride, guidait le cheval à son plaisir ; car tous ces exercices servent dans l'art militaire...

» Il courait le cerf, le chevreuil, l'ours, le daim, le sanglier, le lièvre, la perdrix, le faisan, l'outarde ; il jouait à la grosse balle et la faisait bondir en l'air aussi bien du pied que du poing ; il luttait, courait, sautait, non à trois pas un saut, non à cloche-pied, non au saut d'Allemand (car, disait Gymnaste, tels sauts sont inutiles et de nul service en guerre), mais d'un saut franchissait un fossé, volait sur une haie, montait six pas contre une muraille, et rampait ainsi à une fenêtre de la hauteur d'une lance.

» Il nageait en pleine eau, à l'endroit, à l'envers, de côté, de tout le corps, des pieds seulement ; puis, une main en l'air tenant un livre hors de l'eau, il traversait ainsi toute la rivière de Seine sans le mouiller, tenant son manteau dans ses dents, comme faisait Jules César. D'une seule main il entrait de force dans un bateau et de là se rejetait de nouveau dans l'eau la tête la première, sondait le fond du fleuve, creusait les rochers, plongeait aux abîmes et gouffres ; remonté ensuite dans son bateau, il le tournait, gouvernait, menait vite d'abord et puis lentement, suivant le fil de l'eau ; d'autres fois remontait le courant, ou bien le retenait immobile au torrent d'une écluse, d'une seule main, et de l'autre s'escrimait avec un grand aviron ; il tendait la voile, montait au mât, courait sur les brancards, ajustait la boussole, contreventait les boulines, bandait le gouvernail.

» Sorti de l'eau, au galop il franchissait la montagne et la dévalait aussi franchement ; il grimpait aux arbres comme un chat, sautait de l'un à l'autre comme un écureuil, abattait les grosses branches comme un autre Milon. Avec deux poignards acérés et deux poinçons éprouvés il montait au haut d'une maison comme un rat, puis en redescendait en telle composition des membres que de la chute il n'était aucunement grevé. Il jetait le dard, la barre, la pierre, la javeline, l'épieu, la hallebarde, enfonçait l'arc, bandait les fortes arbalètes de passe, visait de l'arquebuse à l'œil, affûtait le canon, tirait à la butte, au papegai, de bas en haut, de haut en bas, en avant, de côté, en arrière, comme les Parthes.

» On lui attachait un câble en quelque haute tour, pendant à terre ; par ce câble, avec ses deux mains, il montait à la tour et en redescendait aussi vite et avec autant d'assurance que vous pourriez le faire en un pré. On lui mettait une grosse perche appuyée à deux arbres ; il s'y pendait par les mains, et à l'aide de cette perche allait et venait sans que ses pieds touchassent à rien, et si vite qu'en courant vous ne l'auriez pu suivre.

» Et pour s'exercer le thorax et le poumon, il criait comme tous les diables...

» Pour assouplir ses nerfs on lui avait fait deux grosses saumones de plomb, pesant chacune huit mille sept cents quintaux... ; il les prenait de terre, une dans chaque main, les élevait en l'air au-dessus de sa tête, et les tenait ainsi sans remuer trois quarts d'heure et davantage.

» Il jouait aux barres avec les plus forts, et, quand c'en était le moment, il se tenait si ferme sur les pieds qu'il s'abandonnait aux plus hardis s'ils le pouvaient faire bouger de place...

» Le temps ainsi employé, bien frotté, lavé et rafraîchi d'habillements, tout doucement ils retournaient, et, passant par quelques prés et autres lieux herbus, ils visitaient les arbres et les plantes, les conférant avec les livres des anciens qui en ont écrit, comme Theophraste, Dioscorides, Marinus, Pline, Nicander, Macer et Galien, et ils en emportaient leurs pleines mains au logis, desquelles avait la charge un jeune page nommé Rhizotome, ainsi que de livres, pioches, serpettes et autres instruments requis pour bien herboriser.

» Rentrés au logis, pendant qu'on apprêtait le souper, ils répétaient quelques passages de leurs lectures, puis se mettaient à table. Notez ici que son dîner était sobre et frugal ; car il mangeait seulement pour refréner les abois de l'estomac. Mais le souper était copieux et large ; il mangeait alors autant qu'il était nécessaire pour le nourrir. »

— *Dîner sobre et frugal !* n'oubliez jamais ce conseil de Rabelais.

« Pendant ce repas était continuée la leçon du dîner, tant que bon lui semblait : le reste se passait en propos tous lettrés et utiles. Après grâces rendues, ils s'adonnaient à chanter musicalement et à jouer d'instruments harmonieux... Quelquefois ils allaient visiter les compagnies des gens instruits ou qui eussent vu des pays éloignés.

» En pleine nuit, avant de se retirer en leurs chambres, ils allaient au lieu du logis le plus découvert voir la face du ciel, et là notaient les comètes, s'il y en avait, les figures, situations, aspects et conjonctions des astres.

» Alors ils priaient Dieu le créateur en l'adorant ; et ratifiant leur foi envers lui et le glorifiant de sa bonté immense, lui rendaient grâce de tout le temps passé, et se recommandaient à sa divine clémence pour tout l'avenir. Cela fait, entraient en leur repos.....

» S'il advenait que l'air fût pluvieux, tout le temps d'avant le dîner était employé comme de coutume, excepté qu'il faisait allumer un beau et clair feu pour corriger l'intempérie de l'air. Mais après dîner, au lieu de leurs exercices, ils restaient à la maison, et, par manière d'apothérapie, s'ébattaient à botteler du foin, à fendre et scier du bois, et à battre les gerbes dans les granges. Puis ils étudiaient en l'art de peinture et sculpture... ; ils allaient voir aussi comment on tirait les métaux ou comment on fondait l'artillerie ; ou bien ils allaient visiter les lapidaires, orfévres et tailleurs de pierreries, ou les alchimistes et monnayeurs, ou les hautelissiers, horlogers, imprimeurs, organistes, teinturiers, et autres semblables ouvriers, et partout ils apprenaient et considéraient l'industrie et invention des métiers.

» Ils allaient écouter les leçons publiques, les actes solennels, les répétitions, les déclamations, les plaidoyers des gentils avocats, les discours des prêcheurs évangéliques.

» Il passait par les salles et lieux ordonnés pour l'escrime, et là contre les maîtres essayait de tous bâtons...

» Au lieu d'herboriser ils visitaient les boutiques des droguistes, herboristes et apothicaires, et soigneusement considéraient les fruits, racines, feuilles, gommes, semences, axonges, et comment ensemble on les adultérait ; il allait voir les bateleurs, jongleurs, thériacleurs, considérait leurs gestes, leurs ruses, leurs soubresauts et beau parler...

» Rentrés pour souper, ils mangeaient plus sobrement qu'aux autres jours, leur exercice ayant été moins grand.

» Cet enseignement, qui dans le commencement lui sembla difficile, lui devint par la suite si doux, si léger et délectable, qu'il ressemblait plutôt à un passe-temps de roi qu'à l'étude d'un écolier. Toutefois Ponocrates, pour le reposer de cette véhémente tension d'esprit, choisissait une fois le mois quelque jour clair et serein où, dès le matin, ils quittaient la ville et s'en allaient à Gentilly ou à Boulogne, ou à Montrouge, ou au pont de Charenton, ou à Vanves, ou à Saint-Cloud, et là ils passaient toute la journée à se réjouir, raillant, gaudissant, faisant bonne chère, buvant d'autant, jouant, chantant, dansant, se vautrant en quelque beau pré, dénichant des passereaux, prenant des cailles, pêchant aux grenouilles et aux écrevisses.

» Mais bien que cette journée fût passée sans livres et lectures, elle n'était point passée sans profit; car en ce beau pré, ils récitaient par cœur quelques plaisants vers de l'Agriculture de Virgile, d'Hésiode, du Rustique de Politien, composaient quelques plaisants poëmes en latin, puis les traduisaient par rondeaux et ballades en langue française. En banquetant ils séparaient l'eau du vin, comme l'enseignent Caton *de Re rustica* et Pline, avec un gobelet de lierre; lavaient le vin en plein bassin d'eau, puis le retiraient avec un embut (entonnoir); ils faisaient aller l'eau d'un verre dans l'autre, bâtissaient plusieurs petits engins automates, c'est-à-dire se mouvant d'eux-mêmes... »

— Voilà, vous l'avouerez, une vraie éducation de géant encyclopédique; dites si quelque chose y manque : quelle culture, quel développement de tous les dons de la vie!

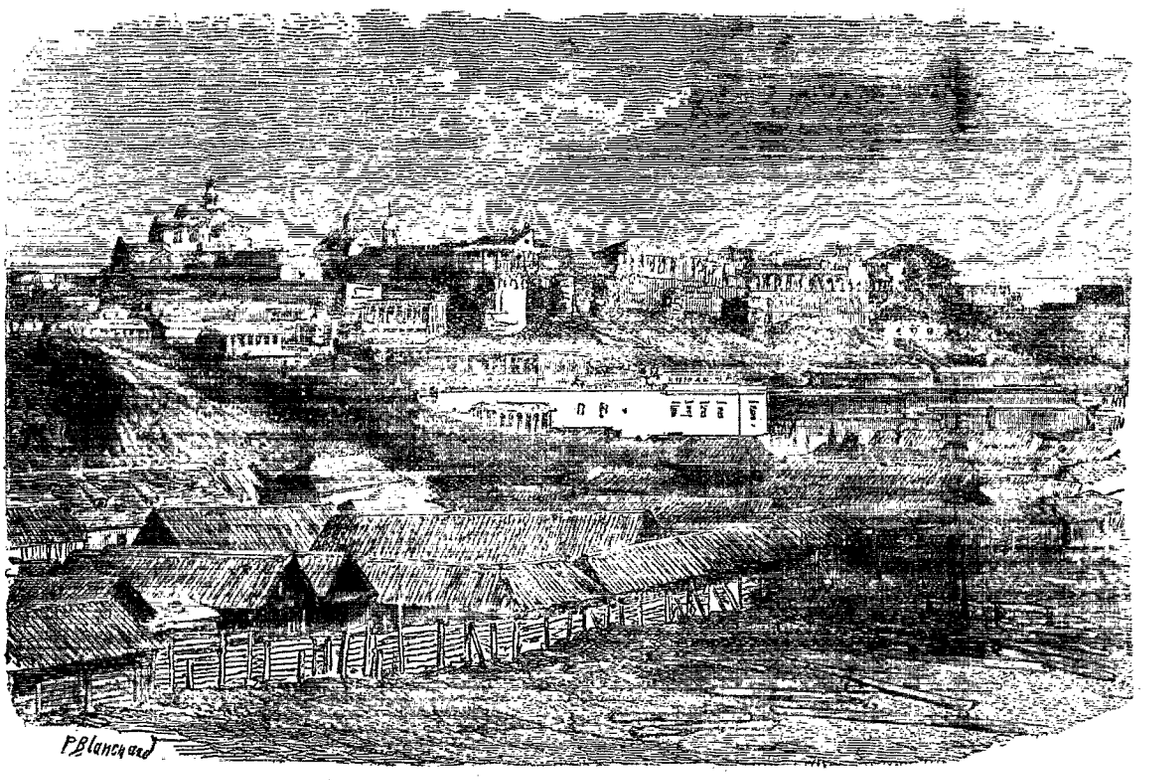
On a beaucoup écrit et l'on écrira encore beaucoup sur cette question de l'enseignement; mais il faudra toujours consulter et relire ce chapitre « exquis » de Rabelais et celui de Michel Montaigne sur le même sujet.

TIFLIS

(RUSSIE DU CAUCASE).

Fin. — Voy. p. 140.

Ce que nous avons déjà dit de Tiflis montre qu'il ne serait plus juste d'écrire avec le savant Eyriès : « La capitale de la Georgie est une ville fort laide. » (1) On a vu qu'il s'y élève de riches maisons dans un quartier nouveau. Elle n'est point dépourvue d'édifices; les principaux sont : — le palais du Gouvernement, il vient d'être entièrement reconstruit avec un grand luxe; — la cathédrale, dont l'ornementation, d'un style byzantin très-pur, est due au



Tiflis. — Tour de Daria, au couvent de la Transfiguration; colonie russe Pesky (les Sables). — Dessin de Ph. Blanchard.

général prince Gagarine; — le théâtre, dont l'ornementation intérieure est du style persan le plus classique; — le caravansérail Artzeroni; — l'église catholique; — la cathédrale arménienne, et beaucoup d'autres églises dont l'énumération serait trop longue; — des couvents, parmi lesquels on remarque celui de la Transfiguration.

La forteresse, qui extérieurement n'a rien de remarquable, ne tiendrait pas une heure devant les moyens d'attaque de l'art militaire actuel.

On peut reprocher à Tiflis de ne pas savoir assez se défendre de la boue pendant l'hiver : un bon système de canalisation au pied du rocher la ferait disparaître. Un autre inconvénient est la menace trop fréquente des tremblements de terre; mais c'est là un mal dont beaucoup de grandes et belles villes de toutes les parties du monde ne sont pas exemptes.

Au nord-ouest de Tiflis surgissent à l'horizon les cimes neigeuses des hauts sommets de la partie occidentale du Caucase, dominés par un des colosses de cette chaîne de montagnes, le Kasbek, inférieur de quelques centaines de mètres seulement à son frère géant, l'Elbrous, situé plus à l'ouest, point culminant de la grande arête qui sépare l'Europe de l'Asie, la mer Caspienne de la mer Noire.

(1) Georgie, *Encyclopédie moderne*, t. XVI.

CHAPPE D'AUTEROCHE,

OU LES ANGOISSES D'UN ASTRONOME.



Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale. — Portrait de l'abbé Chappe d'Auteroche peint par Fredou, gravé par Tilliard. — Dessin d'Édouard Garnier.

Nos lecteurs savent que le prochain passage de la planète Vénus sur le disque solaire aura lieu, cette année même, dans la nuit du 8 au 9 décembre. Nous avons donné, avec une carte, tous les détails nécessaires pour faire comprendre combien la science est intéressée à l'observation de ce phénomène astronomique. Aujourd'hui, sans revenir sur ce sujet si amplement traité dans deux de nos volumes (1), nous voulons rappeler ce qui advint à un savant académicien, délégué, en l'année 1761, par la docte compagnie dont il faisait partie, pour aller faire des observations analogues à celles qui se préparent aujourd'hui, et qui devaient avoir lieu à l'extrémité du continent asiatique. (2)

L'abbé Chappe d'Auteroche avait parcouru huit cents lieues en traîneau pour se rendre de Saint-Pétersbourg à Tobolsk, et dans ce rapide voyage, qui avait duré douze jours environ, pas une heure ne s'était écoulée sans que le voyageur n'éprouvât les craintes les plus sérieuses sur le sort des instruments de précision qui devaient servir à l'accomplissement de sa mission scientifique. Il arriva néanmoins heureusement en temps utile, grâce à son initiative et à son énergie. Les autorités russes, plus tard très-hostiles, lui furent à ce début favorables, et son observatoire s'éleva bientôt sur une colline voisine de la cité. Ses instruments furent déballés avec un soin méticuleux; ils se dressèrent bientôt dans un bâtiment convenablement installé, grâce à l'horloger français qui l'accompagnait, et ses travaux commencèrent.

Bien en prit à l'intrépide savant que le gouverneur, et surtout l'archevêque de Tobolsk, l'eussent pris tout d'abord sous leur protection. D'épouvantables cataclysmes de tous les genres avaient désolé la Sibérie durant l'année précédente; or, l'ignorante population de la triste cité ne manqua pas d'imaginer que cet étranger, qui se servait continuellement d'un brillant quart de cercle et qui observait les astres avec un immense télescope, ne pouvait être autre chose qu'un odieux magicien, commandant aux éléments à son gré, se jouant surtout du cours des grands fleuves qu'il faisait déborder ou rentrer à son gré dans leur lit, et préparant de nouveaux désastres à la ville malheureuse

(1) Tomes XXXVIII et XXXIX, 1870 et 1871.

(2) Malgré les désastres qu'elle vient de subir, la France envoie quatre missions scientifiques pour observer le fameux passage, deux dans l'hémisphère sud et deux dans l'hémisphère nord. Pour l'hémisphère sud, ont été choisis M. le capitaine de vaisseau Mouchez et M. Bouquet de la Grye; et pour l'hémisphère nord, M. Jansen et M. Floriet, lieutenant de vaisseau. Le commandant Mouchez doit faire ses observations sur l'îlot Saint-Paul, qui est un cratère de volcan absolument isolé au milieu de l'océan Austral.

qui avait déjà tant souffert. Mais on eut heureusement la sagesse de défendre le savant abbé contre les conséquences possibles de ces préjugés populaires. Une garde particulière lui fut donnée à son insu, et il poursuivit ses opérations sans se douter des dangers dont il était menacé sur terre, lui qui ne songeait qu'aux mésaventures dont pouvaient le menacer en haut les perturbations de l'atmosphère.

Les autorités ecclésiastiques et militaires de la province avaient été invitées par l'académicien français à assister à ses observations; des tentes bien closes avaient été préparées pour les recevoir. La grande Catherine, qui savait choisir ses hommes, n'avait envoyé que des personnages vraiment éclairés pour gouverner ces parages lointains; leur autorité, qui contrastait avec la population barbare et superstitieuse de cette portion du monde asiatique, faisait surtout souhaiter à l'abbé Chappe que nul empêchement provenant du mauvais vouloir des hommes ne se joignit aux obstacles qu'il prévoyait, et que l'inconstance du climat de la Sibérie lui faisait redouter à tout moment. Avant de raconter son succès, laissons-lui peindre ses émotions :

« J'employai la journée du 5 à disposer tous mes instruments, et me déterminai à passer la nuit dans mon observatoire. Je n'avois rien à désirer; tout m'annonçoit le succès... Le ciel était serein, le soleil se coucha sous un horizon dégagé de vapeurs; la tendre lueur du crépuscule et le calme parfait qui régnoit dans la nature portoient le plaisir dans mon âme tranquille. Je fis souper tout mon monde; mon bonheur me suffisoit. Je ne fus pas heureux longtemps. Étant sorti vers dix heures pour en jouir dans le silence, je fus anéanti à la vue des brouillards qui privoient les étoiles d'une partie de leur lumière. Consterné, je parcours l'horizon : des nuages se forment déjà de toutes parts; ils deviennent plus épais à chaque instant; l'obscurité de la nuit augmente, le ciel disparoît, et bientôt tout l'hémisphère, couvert d'un seul et sombre nuage, fait évanouir toutes mes espérances et me plonge dans le désespoir le plus affreux.

» L'observation de ce passage offroit à l'univers, pour la première fois, le moyen de déterminer avec exactitude la parallaxe du Soleil. Ce phénomène, attendu depuis plus d'un siècle, fixoit les vœux de tous les astronomes : tous désiroient d'en partager la gloire. Le célèbre Halley, en l'annonçant, fit voir le premier l'importance de ce phénomène, et porta au tombeau le regret de ne pouvoir en être témoin... Revenir en France sans avoir rempli l'objet de mon voyage; être privé du fruit de tous les dangers que j'avois courus, des fatigues auxquelles je n'avois résisté que par le désir et l'espérance du succès; en être privé par un nuage au moment même où tout me l'assuroit : ce sont des situations qu'on ne peut que sentir.

» Dans l'affreux désespoir où j'étois, je ne jouissois pas même de la foible consolation de voir quelqu'un qui y prît part. Tous ceux qui m'accompagnoient en avoient été les témoins : ils étoient rentrés dans l'observatoire, où je les trouvai dormant du plus profond sommeil. Je les éveillai tous : ils me laissèrent seul; j'en étois moins malheureux.

» Je passai toute la nuit dans cette cruelle situation. Je sortois, je rentrois à chaque instant; je ne pouvois rester ni assis, ni debout, tant j'étois agité.

» Il faut avoir éprouvé ces cruels moments pour pouvoir jouir de l'excès du plaisir que me procura le lever du soleil en faisant renaître mes espérances. Les nuages étoient cependant encore si épais, que cette contrée restoit plongée dans les ténèbres quoique cet astre l'éclairât. Une teinte rougeâtre répandue sur les nuages étoit presque le seul indice de sa présence; mais un vent d'est chasse ce sombre voile vers le couchant, et met bientôt à découvert une partie du ciel à l'horizon : elle augmente insensiblement; les nuées offrent déjà une couleur blanchâtre qui s'anime à chaque instant; la joie coule dans tous mes membres et donne une nouvelle vie à toute mon existence... Le gouverneur arrive avec M. Pouskin et leur famille : ils partageoient ma joie; l'archevêque et quelques archimandrites les suivirent de près. J'avois augmenté ma garde, dans la crainte d'être assailli par une multitude de curieux : précaution inutile. Tous les habitants s'étoient enfermés dans les églises et dans leurs maisons. On ne voyoit cependant pas encore le soleil, mais tout annonçoit sa prompte apparition. Je me dispose à mon observation. Les assistants entrent dans la tente que j'avois préparée pour eux. Mon horloger étoit chargé d'écrire et d'avoir l'œil sur la pendule, pendant que mon interprète devoit compter. Le calme et la sérénité de l'air m'avoient déterminé à transporter mes instruments hors de l'observatoire pour les mouvoir plus facilement. J'aperçus bientôt un des bords du Soleil : c'étoit le temps où Vénus devoit entrer sur cet astre, mais vers le bord opposé. Ce bord étoit encore dans les nuages. Immobile et l'œil fixé à ma lunette, mes désirs parcourent un million de fois à chaque instant l'espace immense qui me sépare de cet astre. Que ce nuage tardoit à disparoître! il se dissipe : enfin j'aperçois Vénus déjà entrée sur le Soleil, et je me dispose à observer la phase essentielle (l'entrée totale). Quoique le ciel soit parfaitement serein, la crainte trouble encore mes plaisirs. Ce moment approche, un frémissement s'empare de tous mes membres; il faut que je fasse usage de toute ma réflexion pour ne pas manquer mon observation. J'observe enfin cette phase, et un avertissement intérieur m'assure de l'exactitude de mon opération. On peut goûter quelquefois des plaisirs aussi vifs; mais je jouis dans ce moment de mon observation; j'ai en outre l'espérance qu'après ma mort la postérité jouira de l'avantage qui en doit résulter. »

On peut contester aujourd'hui (et la critique moderne n'a point manqué de le faire) l'exactitude absolue des observations de l'abbé Chappe; mais ce serait une injustice que de contester son zèle immense pour l'accroissement de la science à laquelle il avait consacré sa vie.

Il donna plus tard des détails de peu de valeur sur l'ancienne Californie; mais, six ans environ après son retour en France, il en publia de très-intéressants sur la Russie asiatique. Il fit voir, en ce temps, à l'Europe, ce que la grande Catherine cachait au monde, et l'on pourrait peut-être ajouter à elle-même (1). Il dévoila l'horrible façon dont on traitait des populations ignorantes, presque sauvages même, et il le fit avec une sorte d'éloquence dont l'impératrice de Russie, qui avait protégé l'auteur au nom du progrès des sciences, se montra blessée peut-être avec excès. Le luxe typographique avec lequel fut publié le Voyage de Chappe, les gravures en taille-douce, exécutées avec un soin méticuleux, et dramatisant parfois avec exagération certains détails du texte, émurent outre mesure le caractère naturellement irascible de la grande souveraine. Elle se fit auteur pour réfuter le livre de son ancien protégé, et elle publia un ouvrage très-curieux dont bien peu de personnes connaissent aujourd'hui l'existence, mais que notre grande Bibliothèque de la rue Richelieu possède en deux éditions. Ce livre, d'une critique acerbe, écrit en français, porte au titre : *Antidote*

(1) *Voyage en Sibérie fait en 1761*, contenant les mœurs et usages des Russes, la géographie, l'histoire naturelle, les observations astronomiques de ces contrées, etc. Paris, 1768, 3 vol. in-4°, fig. et cartes. Ce grand ouvrage, traduit en plusieurs langues, fut abrégé et publié à Amsterdam, l'année suivante, en 4 vol. in-12.

ou examen du mauvais livre superbement imprimé, intitulé : Voyage en Sibérie en 1761, par Chappe d'Auteroche. Paris (Amsterdam), 1768, 2 vol. in-8. Il fut reproduit de nouveau en 1771 et 1772. Le titre, on le voit, suffit pour faire comprendre dans quel esprit de lutte acrimonieuse il fut composé par une femme d'un grand génie, à coup sûr, mais que la flatterie égarait souvent.

L'abbé Chappe, on en a la preuve, ne s'en émut pas outre mesure ; l'état du ciel l'occupait ordinairement beaucoup plus que la situation politique de la terre. Un an après que son livre eut paru, le phénomène céleste qu'il était allé observer au Kamtschatka devait se renouveler, et la Californie était propre surtout à l'observer. Notre savant avait huit ans de plus sur la tête qu'à l'époque de son séjour à Tobolsk ; mais son ardeur pour la science, loin de diminuer, s'était accrue. Il alla subir les plus grandes misères du monde sur ce point du globe qui n'était alors qu'un pays presque désert, et que ses mines d'or, ignorées en ce temps, ont fait un rival heureux du Pérou.

Chappe ne fut pas plus tôt arrivé à Saint-Blas, lieu désigné par l'Espagne, alors propriétaire de la Californie, pour opérer ses observations, qu'il se sentit atteint par les fièvres épouvantables qui désolent parfois ces contrées. Ce grand cœur ne s'en troubla point ; il comprenait toutefois que l'honneur des dernières observations devait appartenir à ses deux compagnons, les astronomes espagnols dont il était accompagné ; mais un jour qu'étendu douloureusement sur un hamac emprunté à de pauvres Indiens, il calculait les phases d'une éclipse de lune, sa main défaillante laissa échapper la feuille où il traçait ses chiffres, et il expira.

LA PÊCHE A LA LIGNE EN EAU DOUCE.

Suite. — Voy. p. 15, 47, 87, 127, 159.

PÊCHE PAR LE PÊCHEUR.

§ 1. — *Pêche à la ligne flottante.*

Suite.

Deux genres de moulinet peuvent être employés : le plus simple et le moins cher est celui que représente la figure 68. Il a été inventé par M. de la Blanchère ; il est simple, et, une fois le déclic ouvert AB, le fil est libre. Pour ferrer, on tient le pouce sur le petit levier A, qui maintient le tout et laisse le fil libre dès que l'on soulève le doigt.

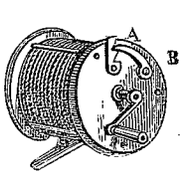


Fig. 68. — Moulinet simple à déclic.

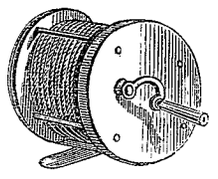


Fig. 69. — Moulinet multiplicateur.

On emploie beaucoup, en Angleterre, le moulinet libre multiplicateur (fig. 69). Un mécanisme placé entre les deux platines de l'extrémité, où l'on voit la manivelle, permet de repelotonner la ligne sur le treuil avec une vitesse plus grande que celle de la manivelle, parce que celle-ci commande un engrenage convenable. Ce moulinet est libre de tout arrêt ; il n'est retenu que par la faible résistance qu'oppose un petit ressort intérieur, pressant sur les dents d'un rouet qui, par son bruit, avertit le pêcheur. La quantité de fil que doit contenir un moulinet n'a pas besoin d'excéder le premier bond du poisson : quarante à cinquante mètres sont presque toujours suffisants ; par conséquent, le moulinet peut être très-petit et nullement embarrassant.

Une fois le premier bond amorti, c'est au pêcheur à faire le reste par son habileté, à noyer son poisson fatigué et à l'amener dans l'épuisette.

Le nombre des genres de pêche que l'on peut faire avec la ligne flottante est assez considérable : dans notre pays, comme elle est gratuite, c'est la plus usitée. En Angleterre, c'est le contraire : on aime mieux payer un juste droit, et prendre de plus beaux et plus nombreux poissons. En France, nous avons toujours dans l'imagination la chance d'un quine à la loterie !

La ligne flottante est donc un appareil composé de la canne, d'un léger moulinet, d'une ligne en soie ou en lin appropriée à la force *supposée* de l'espèce que l'on cherche, d'une avancée, d'une flotte, de quelques grains de plomb pour faire couler la ligne, et, en général, de deux hameçons, quoique, à tous égards, il vaille toujours mieux n'en mettre qu'un afin de savoir avec certitude où l'on est attaqué, et par qui on l'est. Ce fait est de première importance à la pêche ; presque chaque espèce a sa manière d'attaquer l'esche, et par suite le pêcheur doit lui répondre par un coup de poignet différent comme temps et comme forme, qui enferre le dard de l'hameçon et assure la prise.

On peut faire une exception à la règle d'un seul hameçon lorsqu'on pêche dans des endroits où une seule espèce de poissons de petite taille se donne rendez-vous : par exemple, dans les courants rapides et peu profonds au milieu d'un fleuve ; là, on est sûr de ne rencontrer qu'un nuage d'ablettes. Si ce maigre poisson tente le pêcheur, il en prendra des centaines, en mettant quatre ou cinq petits hameçons le long d'un brin de florence, et en pêchant *à fouetter* ou *à rouler*. En ces endroits, ces petits poissons sont souvent si nombreux, qu'il en accrochera par les flancs ou par le ventre. Cette pêche se fait au moyen de l'asticot enferré comme l'indique la figure 70. On laisse descendre horizontalement la ligne dans le courant, et on la retire par brusques saccades ; les ablettes s'élancent sur les asticots, et on en prend quatre ou cinq à la fois, souvent autant qu'il y a d'hameçons.



Fig. 70.

Dans certaines petites rivières tranquilles, on ne rencontre que des goujons. Alors, on emploie la *balance* (fig. 71), pêche à deux hameçons égaux. Ce petit ap-

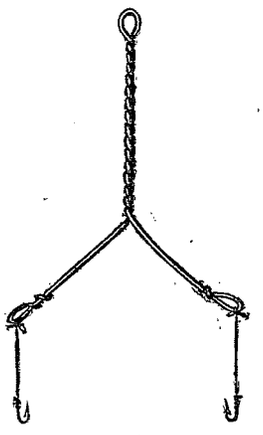


Fig. 71. — La Balance.

pareil est très-simple : il remplace l'avancée. On prend du mince fil d'archal recuit que l'on tord en le doublant sur une longueur de 15 à 20 centimètres ; on sépare alors les branches, et on les termine, à 0m.12 ou 15, par une petite boucle ; puis, dans chacune de celles-ci, on passe l'empile d'un petit hameçon. Ces empiles ont 0m.10 environ. Il résulte de cette forme que les deux hameçons se promènent à 20 centimètres l'un de l'autre sur le fond de sable, au milieu des goujons, et ont plus de chance d'être rencontrés que n'en aurait un seul.

Hors ces cas particuliers, et quelle que soit l'espèce d'esche employée, surtout si elle est fragile, tendre et tenant peu, que le pêcheur ne mette jamais qu'un hameçon à sa ligne.

On appelle *esche*, de *esca*, nourriture, toute chose que l'on met sur l'hameçon pour éveiller la convoitise du poisson : ces esches varient non-seulement suivant les espèces auxquelles on s'adresse, mais encore suivant la saison pendant laquelle on pêche. Cependant certaines d'entre elles sont en quelque sorte bonnes pour toutes et en toutes saisons. Nous citerons, au premier rang, *le ver rouge* ou *lombric*, que tous les poissons recherchent avidement parce qu'ils ont l'habitude de le rencontrer souvent, entraîné dans la rivière par les ruisselets des eaux pluviales. En seconde ligne vient *l'asticot*, ou larve de mouche ; puis tous les insectes, papillons, fourmis, mouches, cousins, sauterelles, grillons, hannetons. Pour certaines familles de poissons, on emploiera des graines diverses : blé cuit, fèves cuites, pain de creton, de chènevis, boulettes de pâte, fromage, etc. Dans quelques rivières, on réussit merveilleusement en mettant à son hameçon les fameux *vers de vase*, larves de tipule, au sang vermeil ; tandis que dans d'autres, cette larve brillante et appétissante fait fuir le poisson à trente pas à la ronde. Il en est de même du *cherfaix* ou *portefaix*. On emploie aussi les petits poissons vivants, sangsues, lamprillons, queues d'écrevisses crues, cocons de vers à soie, cervelle crue, boyaux de poulet, limaçons d'eau, etc., etc.

On se sert aussi du sang pour pêcher à la ligne flottante, et cette pêche rapporte de forts échantillons du genre *chevesne*. On fait coaguler le sang, et ce sont des fractions de caillot que l'on met à l'hameçon. Pour cela, on emploie un petit appareil (fig. 72), composé d'une

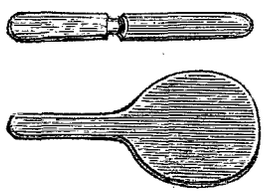


Fig. 72. — Palette et couteau à couper le sang.

mince palette de bois sur laquelle on met le sang, et d'un couteau en bois avec lequel on le coupe. On enfile ce morceau sur l'hameçon en poussant au moyen de la palette, et sans y toucher avec les mains. Cette esche tient très-peu et doit être emportée par le courant qui déploie la ligne ; puis, une fois au bout de la ligne, on donne une secousse, et le morceau s'en va, provoquant une remonte de poisson vers le pêcheur, qui finit par récolter en proportion de ce qu'il a ainsi semé.

§ 2. — *Pêche à la ligne de fond.*

Toute ligne dont l'hameçon reste immobile sur le sol de la rivière est une *ligne de fond*, parce qu'elle ne peut demeurer ainsi que lestée d'une certaine manière. On donne souvent à cette méthode le nom de *pêche à soutenir*, et, en effet, on se débarrasse souvent de la canne, et l'on prend la ligne *à la main*. Bien plus, on se débarrasse aussi de la flotte, et l'on sent dans le doigt, assez distinctement, l'attaque du poisson pour ferrer à temps et obtenir de bons résultats.

La ligne à soutenir est presque toujours en soie et doit être assez forte, car elle s'adresse à des espèces robustes, telles que la carpe, la tanche, le barbillon, la grosse truite, etc. On passe cette ligne dans la tête d'une plombée analogue à celle de la figure 30, qui maintient l'appareil au fond, mais n'empêche pas la mobilité de la ligne au travers de la petite ouverture.

Un nœud, ou un petit plomb à demeure, empêche la plombée de descendre jusqu'à l'hameçon. Comme cette pêche demande l'emploi de cannes fort longues pour atteindre les remous où se tiennent les grosses pièces, le pêcheur, qui n'a point à changer de place, une fois celle-ci bien amorcée, a remplacé ses bras par deux petits instruments qui tiennent la canne en arrêt (fig. 73 et 74).

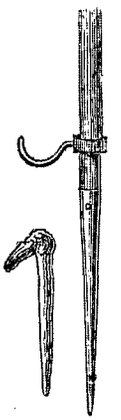


Fig. 73. — Support mobile pour canne fixe.

Fig. 74. — Piquet de retenue.

Le premier est un petit piquet en bois muni d'un support mobile sur lequel on pose la canne ; ce support se place tout au bord de l'eau. Le second (fig. 74) est un crochet, et s'enfonce en arrière, sur la lance : il empêche la canne de basculer. Au moment où le poisson mord, la détente du moulinet avertit le pêcheur, qui a le temps de ferrer utilement.

§ 3. — *Pêche dans les pelotes.*

On pourrait regarder cette pêche comme une modification ingénieuse de la pêche de fond ; mais sa marche est si particulière qu'il convient de l'en séparer. Elle a ses adeptes, qui ne s'en départent jamais et rapportent avec elle les plus beaux poissons de la rivière. Nous lui reprochons de ne pas réussir partout ; il y a de nombreux cas où elle ne rapporte rien. On dirait qu'il faut un certain apprentissage au poisson, comme cela a lieu dans la Seine !... Il convient d'ajouter, en sa faveur, que cette méthode est la seule qui permette de pêcher de fond sur

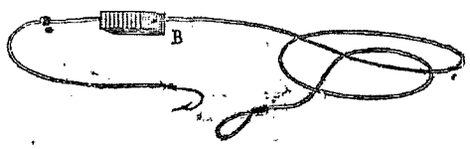


Fig. 75. — Bouchon carré dans les pelotes.

des pierres éboulées, ou au milieu des rochers, tous endroits fréquentés par les grosses pièces. Voici en quoi elle consiste :

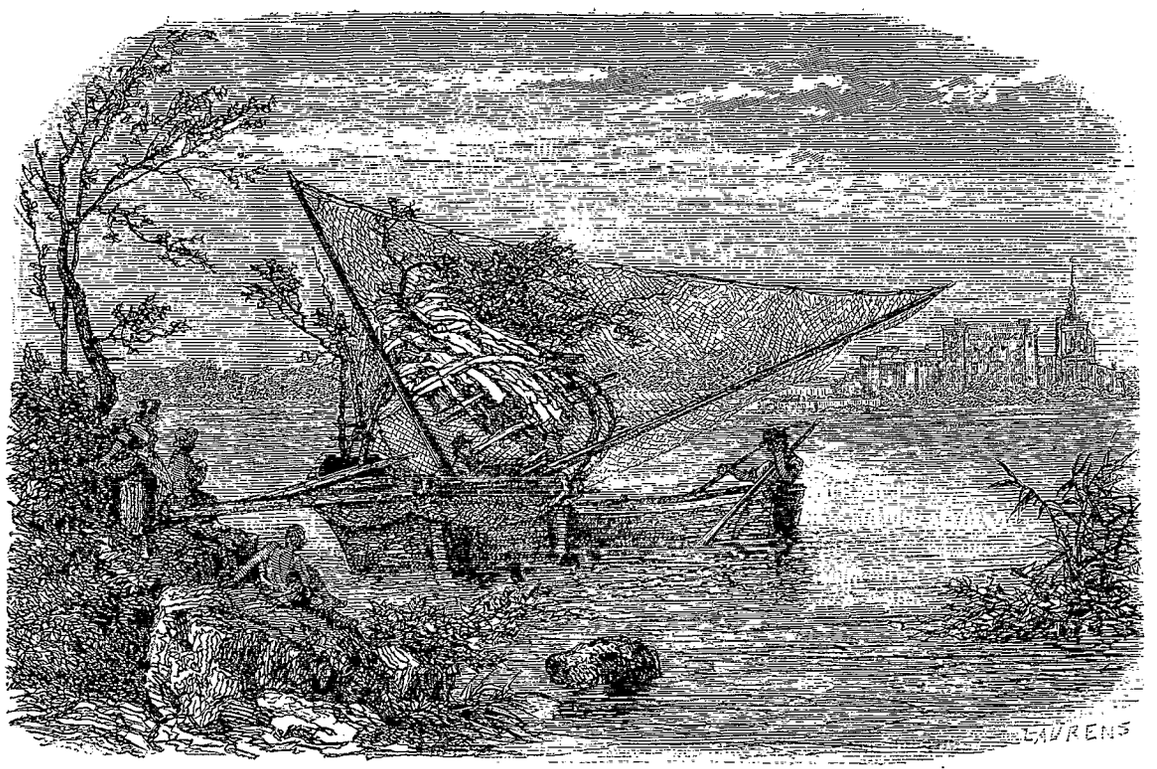
On taille (fig. 75) un bouchon en parallélipipède B, et

on l'enfile sur une avancée en florence solide; au-dessous de ce bouchon, on frappe un petit plomb à demeure; le reste de l'instrument est une ligne de fond ordinaire. On prend alors dans sa main une poignée d'argile ou terre grasse de la rivière, choisie sur les bords; on la pétrit bien, et l'on y mélange une forte pincée d'asticots. On cache le bouchon au milieu, et, repliant l'empile sur elle-même, on la cache dans l'argile ainsi que l'hameçon couvert d'une belle brochette d'asticots. Cela fait, on lance doucement la pelote à l'eau, on la conduit doucement à fond, et l'on attend.

L'eau délaye peu à peu la terre, les vers s'échappent les uns après les autres, s'en allant au fil de l'eau. Un poisson rencontre le premier ver, puis un autre, puis encore un... Il remonte empressé, et rencontre la pelote merveilleuse... Il en fait le tour, y donne du nez pour en détacher les friandises, la casse. A ce moment, la bouchée de vers que cache l'hameçon sort, et le poisson se précipite sur cette aubaine : il est pris! Tel est le petit drame de gourmandise qui s'appelle *la pêche dans les pelotes*, et dont le pêcheur sent facilement, du bout du doigt ou du scion de sa canne, les péripéties et le dénoûment. *La suite à une autre livraison.*

LA PÊCHE AUX ALOSES.

Comme le saumon et l'esturgeon, l'alose est un poisson de mer qui, chaque printemps, quitte l'eau salée pour venir frayer dans nos fleuves. Par sa forme l'alose ressemble à la sardine et au hareng, près desquels les naturalistes l'ont classée, mais elle en diffère beaucoup par les dimensions, car les aloses ont en général de quatre à cinq décimètres de longueur, et il y en a qui atteignent à près d'un mètre. Les particularités qu'offre ce poisson sont d'avoir les fentes operculaires très-grandes; de sorte que si l'air atmosphérique s'introduit subitement et en grande quantité sur les branchies, qui sont les organes respiratoires conformés pour le peu d'air dissous dans l'eau, la mort a lieu à l'instant où l'animal se trouve hors de cet élément, ce qui n'arrive point pour les carpes et surtout les anguilles. La fécondité de l'alose est aussi exceptionnelle, à en juger par la masse d'œufs qui grossissent le corps des femelles.



Pêche aux aloses. — Dessin de J.-B. Laurens.

La chair des aloses, qui ne vaut rien pendant le temps qu'elles vivent dans l'eau de mer, est excellente pendant le temps où nous les prenons dans l'eau douce. Seulement elle est, pour ainsi dire, lardée d'une trop grande quantité de fines arêtes fort gênantes pour la mastication; mais on pare à cet inconvénient en faisant cuire le poisson dans du vinaigre qui, par son acide, détruit à peu près les arêtes.

C'est vers la fin d'avril ou au commencement de mai qu'on voit s'établir sur les rives du bas Rhône ces petits bateaux auxquels est fixé un filet plongeant dans l'eau et en sortant par un mécanisme de bascule. Pour protéger le patient pêcheur contre les ardeurs du soleil, une tente formée de quelques vieilles loques en sparterie, de quelques cerceaux, de quelques rameaux de peuplier blanc, est attachée au petit esquif.

Au reste, c'est pendant la nuit que la pêche est le plus fructueuse. On voit de bon matin arriver la jeune femme ou la fille du pêcheur pour prendre le fruit de la pêche et le porter au marché de la ville. Leur costume, qui est pour beaucoup dans la réputation de beauté des Provençales, et les eaux bordées de silhouettes de villes comme celles d'Arles, de Beaucaire, de Tarascon, forment un tableau charmant, et c'est pour l'avoir vu bien des fois que l'artiste en donne ici un souvenir.

LE TISSERAND PHILOSOPHE.

Suite. — Voy. p. 194.

III. — CONVERSATION AVEC THÉRÈSE.

J'y retournai, en effet, quelques jours plus tard. Dès l'entrée de la petite cour j'aperçus une bonne femme qui, devant la maison, au milieu des fleurs, tournait son rouet en chantant. C'était Thérèse; je saluai, demandant si le mari n'était pas au logis.

— Non, Monsieur; il est parti porter sa pièce achevée d'hier, et ne reviendra qu'au soir.

— Voulez-vous me permettre de visiter un peu son jardin?

— Certainement, Monsieur.

C'était alors la saison des reines-marguerites; j'en aperçus un massif admirable. Les plus hautes et les plus foncées en couleur occupaient le centre du massif circulaire; puis, par une décroissance graduée, les naines et les pâles avaient été plantées à la circonférence : l'effet était magique. Jamais d'ailleurs je n'avais vu ces plantes atteindre cet éclat, cette duplicature et cette perfection de forme.

— Voilà huit ans, me dit Thérèse, qu'il travaille à les embellir, et il en fait maintenant à peu près ce qu'il veut.

— Tout cela, dis-je, doit lui prendre un temps considérable?

— Sans doute; mais puisqu'il y trouve son plaisir, ce n'est pas du temps perdu.

— Il me semble pourtant que vous devez avoir ici une vie bien solitaire. Est-il possible que votre mari, qui a passé toute sa jeunesse à la ville, ne s'ennuie jamais dans ce désert?

— Ah! le cher homme, s'il vous entendait appeler sa forêt un désert!... Et puis, Monsieur, que parlez-vous d'ennui? et par où prendrait-il mon homme? Il a son métier, son jardin, ses livres, ses animaux.

— Son jardin et ses livres, je les connais; mais ses animaux, je ne les vois pas.

— Ils sont dans ce bâtiment, derrière la maison : ce sont des lapins; et ne voyez-vous pas aussi ce rucher au fond de la cour? Les mouches sont en été une de ses principales occupations; et puis il apprivoise les oiseaux de la forêt, qui viennent tous lui manger dans la main. Il élève des chenilles dont il observe avec passion toutes les métamorphoses. Ah! vraiment, l'ennui, ça n'est pas fait pour les gens de son acabit. Il bêche, plante, sème, arrose, greffe, écussonne; il soigne et observe ses bêtes; il se met au métier pour lire ou pour tisser; mais la lecture et le tissage sont surtout la besogne des jours de pluie ou de froid.

— N'a-t-il point quelques amis?

— Non; il vit seul.

— Seul avec vous?

— Oh! oh! il vit bien plus avec ses réflexions qu'avec moi. Il est vrai qu'il ne me contrarie jamais; j'ai été malade, il y a trois ans, et il m'a très-bien soignée; mais, en temps ordinaire, il me parle très-peu; je dois dire aussi que je ne l'ai jamais entendu se plaindre. J'aurais voulu quelquefois qu'il se nourrît un peu mieux; j'achetais de la viande et la préparais : « Garde ça pour toi, disait-il; donne-moi mon pain et ma tasse. » Sa tasse! je l'ai rarement vu y boire autre chose que de l'eau. Ses plus grandes bombances sont de croquer une pomme ou des noix; encore faut-il qu'il les ait récoltées lui-même dans sa cour ou dans son jardin.

Étonné de tous ces détails, je quittai Thérèse et regagnai mon propre ermitage, en me disant :

— Quel drôle de bonhomme!

IV. — PHILÉMON ET BAUCIS.

Je ne hantais moi-même que depuis quelques mois le pays; j'y avais loué, pour ma famille, une maisonnette où nous venions de temps en temps passer quelques jours dans la belle saison. Je m'enquis aux voisins du tisserand philosophe : on le connaissait peu, tant il vivait seul, comme avait dit Thérèse; mais bien qu'on le crût un peu toqué, tout le monde avait pour lui de l'estime, à cause de sa douceur et de sa parfaite probité. Quant à Thérèse, son esprit ouvert, son activité, sa serviabilité, son adresse au ménage, faisaient que partout on se la disputait; dans le pays on l'appelait *Mon-Homme*, parce que l'excellente femme avait vingt fois par jour ce mot à la bouche en parlant de son mari (qu'elle aimait et admirait au fond) : Mon homme a dit ceci; Mon homme a fait cela...

— Eh bien, dis-je un jour, nous attendions-nous à retrouver au fond de ce bois Philémon et Baucis?

V. — LA BELETTE ET SA FAMILLE.

Je comptais au premier moment retourner voir mon singulier philosophe; mais avant que j'eusse réalisé ce projet, je le rencontrai un jour que je chassais dans le bois, à un kilomètre environ de sa demeure. Une belette grimpait dans un arbre; je l'avais aperçue et la mettais en joue, lorsqu'une voix tout à coup cria au milieu d'un buisson :

— Ah! Monsieur, ne la tuez pas.

Et je vis apparaître mon tisserand.

— Comment, dis-je, vous protégez les belettes?

— Je voudrais, Monsieur, les protéger toutes; malheureusement, la chose n'est pas possible; et c'est le hasard qui m'a permis de sauver celle-ci, qui m'appartient pourtant, non pas que j'aie sur elle aucun droit de propriété, puisqu'elle vit parfaitement libre dans notre grenier, d'où elle sort pour se promener où elle veut en toute liberté; mais je m'intéresse à elle, parce qu'elle est mon amie, parce que je l'ai apprivoisée, et parce qu'elle-même me sait gré de l'avoir mise dans ses véritables voies, dans sa véritable nature, qui est d'être la compagne et l'auxiliaire de l'homme. Cette petite bête ne demande qu'à être apprivoisée. Voyez plutôt...

Là-dessus il fit entendre un petit cri aigu, et la jolie bête, je ne sais comment, apparut tout à coup sur son épaule.

— Elle me suit ainsi dans mes promenades, quelquefois même sans que je la voie; mais dès que je l'appelle, elle arrive ainsi.

— J'avais toujours cru la belette une bête malfaisante.

— Elle appartient, en effet, à la mauvaise famille des mustelles, famille d'assassins et de voleurs; mais la pomme de terre n'appartient-elle pas à la famille empoisonneuse des *solanées?* Voyez ce qu'il serait arrivé si, la jugeant sur sa parenté, on l'avait rejetée de nos cultures. Moi aussi, ajouta-t-il, je fais la guerre aux mustelles et je leur tends des piéges; mais longtemps avant de la connaître comme je la connais aujourd'hui, je ne pouvais me décider à tuer celle-ci. Sa gentillesse me criait : Grâce!

En causant ainsi nous cheminions, et sans y penser je suivais le bonhomme vers sa masure, où nous arrivâmes à la tombée du soir : un vieux banc était devant la porte; nous y voilà assis, moi l'écoutant toujours.

— La famille des mustelles, disait-il, se compose des martres, fouines, putois et belettes. Leurs ravages ne s'exercent que sur le poulailler, la volière et le clapier; mais ces ravages, par leur fréquence, sont un des ennuis du fermier, et surtout de la fermière. Pour comprendre l'espèce de colère qu'ils inspirent aux gens de la campagne,

et la guerre acharnée qu'on leur fait en tous lieux, il faut avoir vu par ses yeux les horribles carnages que peuvent faire, en une nuit, ces animaux cruels et rusés, qu'un vieil auteur appelait « bêtes au cœur félon. »

La fin à une prochaine livraison.

HYGIÈNE DE L'AME.

L'homme doit chaque jour entendre un chant agréable, lire une bonne poésie, voir un excellent tableau, et, si c'est possible, exprimer quelques pensées justes. Sinon, il perd le sens et le goût de la perfection, de la beauté : il s'émousse. GŒTHE.

NOTICE SUR UN PLAT DE FAÏENCE

DU QUINZIÈME SIÈCLE.

Le plat dont nous publions une reproduction est à la fois un curieux spécimen des plus anciens essais de la céramique historiée en relief de notre pays, et un témoignage intéressant de la foi de nos pères à ces deux grandes puissances du moyen âge, la religion et la monarchie. Dieu et le Roi! ce vieux cri de guerre français, semble écrit sur le monument que nous voulons faire connaître, car son ornementation se compose des armoiries du roi du ciel et de celles du roi de la terre. On ne s'étonnera pas d'entendre parler des armoiries de Dieu pour peu qu'on se souvienne que jusqu'au seizième siècle, et peut-être plus tard encore, on représenta souvent, dans les églises, les emblèmes de la passion disposés régulièrement sur de véritables écussons héraldiques. Ces écussons étaient nommés *les armes de Notre-Seigneur :* on lit, du reste, ces mots sur une médaille d'or du cabinet national de France, que nous croyons utile de rapprocher de notre plat de faïence.



Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale.

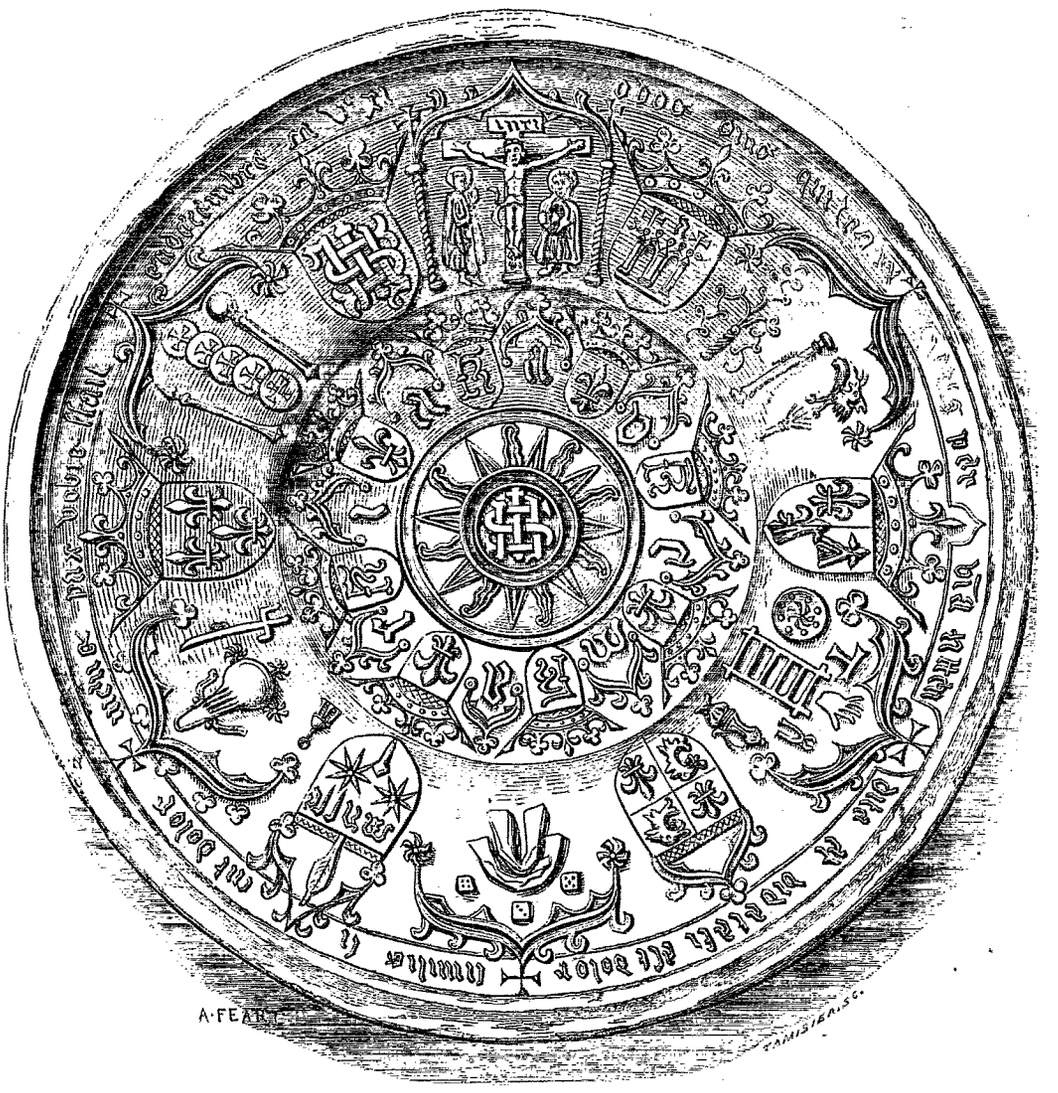
Cette médaille représente, d'un côté, un ange couronné, tenant d'une main la croix et soutenant de l'autre l'écusson des armes du roi; la légende est : *karolvs . dei . gracia . francorum . rex.* Au revers, dans le champ, sont représentés symétriquement : la croix, la couronne d'épines, les clous, la colonne, la tunique, les dés, le fouet, les deniers de Judas et les lances des soldats. La légende, qui commence par une fleur de lis et est écrite en français, particularité rare au quinzième siècle, est ainsi conçue : *Les armes de Notre-Segnieur* (sic). Notre médaille date du règne de Charles VIII : c'est également l'époque à laquelle a été conçue la décoration de notre plat, sur lequel on va voir reparaître les *armes de Notre-Seigneur* absolument comme on vient de les voir, à l'exception de la couronne d'épines. Ce plat, de terre cuite revêtue d'un vernis vert, avec sujets en bas-relief, n'est pas sans analogie avec les faïences si recherchées de Bernard Palissy; cependant il diffère des œuvres du célèbre potier plus encore par le choix des sujets que par l'imperfection des résultats.

Palissy, savant et protestant, se plaisait à reproduire des scènes mythologiques, des animaux, des fleurs; la fabrique dont est sorti notre plat, dirigée par des catholiques fidèles, soumis à Dieu et à l'Église, sculptait sur ses produits les symboles que la tradition rendait respectables. Cette fabrique, que nous ne pouvons nommer avec certitude, paraît cependant avoir été établie à Beauvais; c'est au moins l'opinion de feu Riocreux, le célèbre conservateur du Musée céramique de Sèvres, qui trouvait du rapport entre les procédés employés dans la fabrication du plat du cabinet des antiques avec quelques tessons trouvés à Beauvais. On sait que les environs de cette ville recèlent des couches d'argile très-favorables à l'industrie du potier, et la manufacture de Voisinlieu, élevée il y a quelque trente ans dans le voisinage de Beauvais par le peintre Ziegler, a ravivé pendant quelque temps les souvenirs oubliés des fabriques établies au moyen âge dans cette contrée. Revenons à la description de notre plat.

Son diamètre est de 37 centimètres; à l'intérieur, sur le bord, on lit en lettres gothiques ce verset emprunté à Jérémie : *o vos omnes qui transitis per viam attendite et videte si est dolor similis sicut dolor meus* (O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur). Après cette pieuse citation, commentaire naturel des symboles de la Passion, qui font la décoration principale du plat, on lit : *Pax vobis ffait en décembre M VC XI.* Cette date, qui nous place sous Louis XII, semblerait contredire ce que nous avons dit plus haut, à savoir, que notre plat avait été décoré sous Charles VIII; mais comme on verra plus loin que le chiffre du roi est un K, il faut supposer que des moules faits sous Charles VIII servaient encore sous Louis XII, d'autant plus que ce prince ayant épousé la veuve de son prédécesseur, les armes de Bretagne, qui sont réunies à celles de France sur le troisième des sujets que nous allons décrire, étaient encore à propos sous le règne du Père du peuple. Le fabricant n'avait qu'à changer la date sur le vieux moule. Ce plat était destiné à être suspendu, car il est percé de deux trous qui sont certainement l'œuvre du fabricant, attendu qu'ils sont enduits intérieurement du même vernis vert.

Comme nous le disions plus haut, la décoration représente les armes de Notre-Seigneur et celles du Roi. Les symboles des divers épisodes de la Passion sont interrompus à intervalles par des emblèmes monarchiques. En commençant à l'endroit par lequel le plat devait être suspendu, nous trouvons d'abord le Christ en croix, placé entre la sainte Vierge et saint Jean. Cette composition est encadrée par deux colonnes supportant un arceau gothique. Vient ensuite un écusson surmonté de la couronne royale de France ouverte; sur cet écusson, un portail d'église disposé de façon à représenter un *M* gothique et la lettre *A*. Comme la Vierge est appelée *Janua cœli* (porte du ciel) dans les litanies, on pourrait peut-être voir ici une allusion à ce surnom de la Vierge; quant aux lettres *A, M,* c'est sans doute l'abrégé d'*Ave Maria*. Plus loin, la colonne à laquelle Notre-Seigneur fut attaché, le lien qui l'y retenait, le coq qui chanta alors que saint Pierre renia pour la troisième fois son divin maître; le fouet et la verge qui martyrisèrent le corps du Fils de l'homme. Le quatrième sujet est un écusson aux armes de France, parti de Bretagne. 5° L'échelle au moyen de laquelle on plaça le Christ en croix; les tenailles et le marteau qui servirent à édifier l'instrument du salut des hommes; une main qui rappelle les soufflets dont la sainte face fut frappée; l'aiguière et le plat qui servirent à Ponce Pilate pour se laver les mains du sang du juste.

6° Écusson écartelé de France et de Dauphiné, surmonté d'une couronne fermée, mais dans l'ornementation de laquelle ne figurent pas les fleurs de lis. 7° Les vêtements de Notre-Seigneur et les dés avec lesquels les soldats les tirèrent au sort. 8° Un écusson surmonté d'une couronne de fantaisie; sur cet écusson, en chef, on lit : *Masse;* puis, plus bas, sont figurés deux étoiles et un clou à grosse tête, ou plutôt une *masse*. Cet écusson, qui est surmonté d'une sorte de palme, pourrait bien être la marque du fabricant dont le nom aurait été *Masse* ou *Massé;* dans cette hypothèse, il faudrait voir dans la masse les armes parlantes de ce personnage. 9° L'épée de saint Pierre à laquelle est naïvement attachée l'oreille de Malchus; la bourse contenant l'argent pour lequel Judas trahit son maître, et la lanterne avec laquelle il le désigna aux soldats. 10° Un écusson aux armes de France, surmonté de la couronne royale ouverte. 11° Cinq deniers à la croix, figurant ceux donnés à Judas; la lance dont Jésus fut percé, et le roseau armé de l'éponge imbibée de fiel. 12° Écusson surmonté de la couronne royale ouverte,



Plat de faïence du quinzième siècle, « aux armes de Jésus-Christ et du roi », conservé au cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale. — Dessin de Féart.

portant le nom ou chiffre de Jésus en monogramme, selon le type créé par saint Bernardin de Sienne au quinzième siècle, mais sans les rayons. Voilà pour le bord intérieur; dans le fond nous retrouvons le même chiffre de Jésus selon saint Bernardin, cette fois au milieu de rayons; puis, autour, huit écussons couronnés alternant : sur l'un le K, lettre initiale du nom du roi Charles VIII; sur l'autre, une fleur de lis; entre ces écussons, les huit lettres de ces mots : *Ave Maria,* chacune à part et surmontée d'une sorte de dais gothique.

Notre tâche est terminée; le lecteur a vu par cette description détaillée que ce plat offre, en effet, les armes de Dieu et celles du roi.

Lorsque ce curieux monument fut publié pour la première fois, en 1842, par la *Revue archéologique,* il y a plus de trente ans, on ne lui connaissait pas d'analogue. Si nous ne nous trompons, il en est encore de même aujourd'hui, et l'on chercherait sans doute vainement un second échantillon de cette faïence historiée qui a précédé les *figulines* de Bernard Palissy.

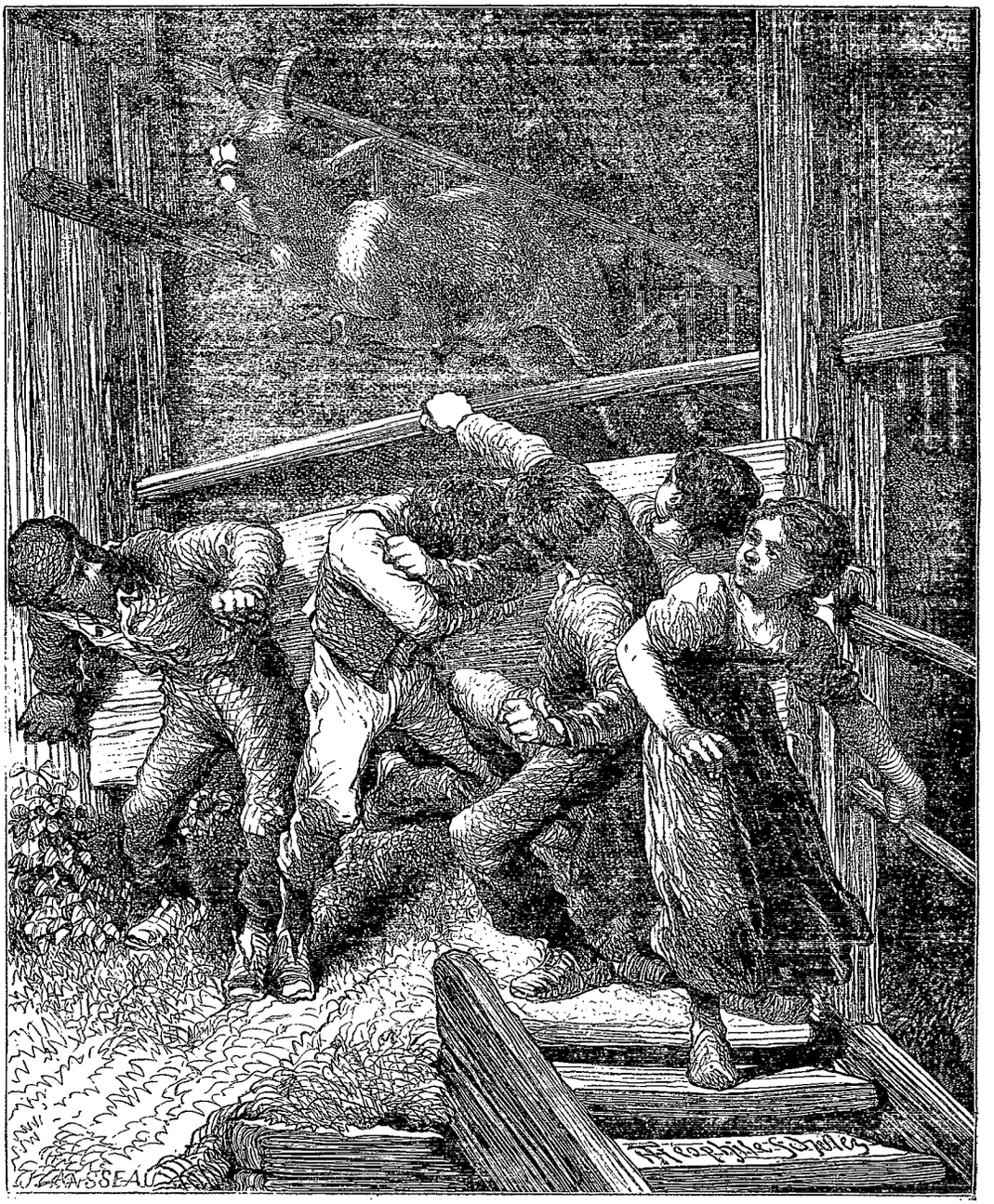
ERRATA.

Page 65, ligne antépénultième. — Une statue représentant le bailli de Suffren, par Lesueur, est au nombre des sculptures colossales qui, après avoir décoré les piles du pont de la Concorde, ont été placées dans la cour du palais de Versailles.

Page 46, note 1. — *Au lieu de* Kupricht-Robert, *lisez* Ruprich-Robert.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

LE CHAMOIS CAPTIF.



Un Bond de chamois. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

Un paysan de la Gruyère (charmante contrée alpestre du canton de Fribourg, connue par son bétail et ses fromages), revenant des champs après son travail, aperçut dans l'herbe, au milieu des prairies, un objet qui attira son attention. Cet objet, de couleur brunâtre, avait l'apparence d'un animal, mais il ne pouvait en déterminer l'espèce, tant la forme et la couleur s'éloignaient des types qu'il avait l'habitude de voir dans les champs. Il s'approcha avec précaution, et sa surprise fut grande en voyant se lever, à quelques pas devant lui, un fort beau chamois. Cet animal voulut s'enfuir, mais, malgré sa sauvagerie, ses jambes lui refusèrent leur service; il fit quelques pas en trébuchant, puis s'affaissa de nouveau sur le sol. Ses yeux effarouchés, la souffrance que lui causait la présence de l'homme et qui se trahissait par des frémissements convulsifs, contrastaient avec son immobilité forcée. Évidemment ce chamois était malade ou surmené par les chiens.

L'homme profita de ces avantages, s'empara du quadrupède tout pantelant, lui passa autour du cou une corde qu'il avait dans sa poche, et le fit marcher, non sans peine et sans patience, jusque chez lui. C'était un spectacle étrange de voir ce libre habitant des hautes cimes, celui dont les bonds et la vigueur défient tous les obstacles, conduit en laisse comme un veau à l'abattoir. Le captif fut mis dans une étable bien close, et le même soir cet événement extraordinaire fut le sujet des conversations autour du feu de la fromagerie, le rendez-vous quotidien des oisifs du village.

Au milieu de la discussion engagée entre ces habitués à calotte collante de cuir noir, vêtus de la jaquette à manches courtes laissant voir les bras nus et vigoureux de ces montagnards, on vit arriver Joseph Chenaux, le plus ha-

bile et le plus adroit des chasseurs du pays. Il fut accueilli par de bruyants éclats de rire qui ne laissèrent pas de l'intriguer singulièrement.

— D'où viens-tu, ami Joseph? il y a longtemps qu'on ne t'a vu.

— Je viens de la montagne où j'ai fait un tour.

— Combien as-tu tiré de chamois cette semaine?

— Pas un seul; ils semblent ensorcelés; ils courent du Moléson au Vanni-Noir, de là au Foliéran, et puis va te promener! les voilà à tous les diables.

— Il ne faut pourtant pas être bien adroit pour en prendre un.

— Viens donc un peu essayer! Hier, j'en ai poursuivi un toute la journée; j'ai passé la nuit dans la montagne à bivouaquer; mes chiens n'ont pas cessé de le tenir sur pied et ne l'ont perdu qu'au bord de la Sarine; il doit avoir fait un long trajet à la nage.

— Ce pèlerin n'est donc pas un jeune de l'année?

— Non, c'est un mâle superbe dont les cornes ont près d'un pied de longueur.

— Eh bien, nous savons où il couche.

Le chasseur regarda son interlocuteur de travers, haussa les épaules, puis se baissa et prit dans le feu, sous la grande chaudière pleine de lait, un charbon pour allumer sa pipe.

— Et pas bien loin d'ici, poursuivit l'autre sans se déconcerter; on te le fera voir demain matin, si cela t'intéresse.

— Ah ça! de qui est-ce qu'on se moque ici? dit le chasseur en enfonçant sur l'oreille, d'un vigoureux coup de poing, son chapeau de feutre.

— Tu as beau rouler de gros yeux, cela n'empêche pas que Pierre Pithoud a rapporté ton chamois ce soir chez lui, à moins que ce ne soit un autre.

— Comment l'a-t-il tiré?

— Il l'a tiré avec une corde, et il a eu autant de mal à le faire aller que François Ferrier lorsqu'il a conduit son cochon à la foire de Bulle.

Ce rapprochement causa un éclat de rire général.

— Est-ce sérieux ce que vous me dites là? dit Chenaux qui commençait à comprendre.

— Pardieu! quand tes monstres de chiens ont travaillé une pauvre bête pendant vingt heures, sans trêve ni repos, crois-tu qu'elle soit en état de danser une *coraule* (ronde villageoise du pays) de trois jours comme celle des seigneurs de Gruyère?

Dès qu'on lui eut fait le récit de cette étrange capture, le chasseur courut chez Pithoud. A la vue du chamois couché sur la paille, il put se convaincre qu'il n'était pas le jouet d'une mystification.

— Combien me vends-tu cette bête? dit-il tout à coup.

— Ce n'est pas pour toi, l'ami; les chamois tués, c'est ton affaire, mais les vivants, non; je veux conduire celui-ci à Fribourg pour le montrer aux gens; j'y trouverai honneur et profit.

— Songe que sans mes chiens tu n'aurais pas pu le prendre.

— Je n'ai pas vu tes chiens, je ne les ai pas même entendus; tant pis si tu as manqué ton coup.

Si quelqu'un dormit mal cette nuit-là, ce fut Joseph Chenaux. Il vit en rêve les Alpes fourmillant de chamois cornus que sa carabine ne pouvait atteindre, mais que des vachers conduisaient en laisse avec une sonnette au cou. Les jours suivants, tout le monde venait voir le chamois, auquel le repos et la bonne nourriture avaient rendu toutes ses forces. Pithoud préparait son char pour conduire son prisonnier au chef-lieu, et calculait d'avance les bénéfices qu'il retirerait de son expédition. Pendant qu'il graissait les roues du véhicule et qu'il le mettait en état, son fils Sylvain et sa fille Josette rôdaient autour de lui, cherchant à attirer ses regards.

— Père, dit Josette, puisque tu vas à Fribourg, tu m'achèteras une croix d'or, comme celle de la Marie à la Jeanne.

— Et à moi une chaîne de montre en argent, dit Sylvain; il y aura bientôt une *bénichon* (fête villageoise) à Albeuve, où je voudrais être brave.

— Tout cela est bel et bon, dit le père d'un ton confidentiel; mais il y a dans les pâturages de la Val-Sainte la plus belle vache du pays... Il faut l'avoir d'abord, on songera plus tard aux chaînes et aux croix.

La veille du départ, il y eut une recrudescence de curieux autour du chamois, qui semblait excédé en voyant tant de gens autour de lui. Retiré dans un coin de la grange, derrière une sorte de barrière improvisée, la tête contre le mur, il refusait de regarder les visiteurs et ne mangeait pas les herbes savoureuses qui lui étaient offertes. Joseph Chenaux, retiré à l'écart, avait l'air de ruminer de vastes projets.

— Veux-tu me vendre cette bête? dit-il enfin à Pithoud; je t'en offre 100 francs.

— Paraît que tu y tiens? dit celui-ci d'un ton paterne.

— Oui.

— Eh bien, moi aussi.

— Comme tu voudras, dit Chenaux; mais tu devrais au moins recommander à ces gamins, qui importunent cette pauvre bête, de la laisser en repos; cela m'étouffe de voir tourmenter les animaux.

— Et quand tu leur tires des coups de carabine, est-ce pour leur agrément particulier?

— Cela, c'est autre chose.

Il parlait encore, lorsqu'on vit une ombre brune passer comme un météore au-dessus des têtes des spectateurs, franchir la porte de la grange, retomber avec un bruit sec, pour rebondir encore et disparaître dans la campagne.

C'était le chamois, qui, profitant d'un instant favorable, avait fait un bond énorme et pris la clef des champs.

— Au revoir! lui cria le chasseur d'une voix joyeuse; on se retrouvera là-haut. Quant à toi, dit-il à Pithoud, adieu le voyage à Fribourg, qui devait te rapporter honneur et profit. Si tu avais accepté mon offre, tu aurais 100 francs de plus dans ta poche, et la satisfaction de m'avoir fait plaisir.

— Monstres de gamins! dit Pithoud hors de lui; c'est vous qui l'avez fait sauver!

Et il procéda à une distribution de calottes qui provoquèrent autour de lui un concert de pleurs et de cris frénétiques.

— Il n'y a pourtant au monde que les sauterelles et les puces pour faire de tels sauts, dit en manière de conclusion un vieux berger qui était resté muet jusqu'alors.

— Chacun vient de recevoir une leçon utile, dit le curé qui passait en cet instant, aussi bien les vieux que les jeunes; souvenez-vous que la cupidité et l'égoïsme sont le contre-pied de la sagesse. (1)

COIFFURE DE L'ANTIQUE ÉGYPTE

CONSERVÉE JUSQU'AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

C'est au royaume de Sennar qu'il faut aller pour admirer dans sa délicatesse cette coiffure élégante, qui consiste en une infinité de petites tresses, avec lesquelles on en forme de plus grosses en les remontant vers le haut de la tête. Il n'y a personne qui n'ait remarqué ces tresses

(1) Communiqué par M. L. Favre, auteur des *Nouvelles jurassiennes*. Neuchâtel (Suisse).

caractéristiques au Musée du Louvre. On aurait peine à le croire si un grave voyageur ne l'attestait pas, mais une femme, faisant métier de coiffer de cette manière, n'emploie pas moins de quatre journées entières pour attifer une seule tête. Il est vrai qu'une pareille coiffure, faite selon les règles de l'art, peut durer un an entier. On ne nous dit rien des parfums qu'elle exhale.

Ce qu'il y a de vraiment curieux dans l'ethnographie de ces régions baignées par le Nil, c'est que la chaussure des habitants n'a pas plus changé que les dispositions séculaires de la coiffure. Les sandales du Sennar sont absolument les mêmes aujourd'hui qu'au temps des Pharaons; rien n'a été modifié dans leur coupe parfois bizarre. On peut s'assurer de ce fait curieux dans l'atlas du grand Voyage à Méroé de Frédéric Cailliaud, planche LVII.

LE LANGAGE.

Nous ne pouvons encore déterminer ce qu'est le langage : ce peut être l'œuvre de la nature, une invention de l'art humain, ou un don céleste; mais, à quelque sphère qu'il appartienne, rien ne semble le surpasser ni même l'égaler. Si c'est une création de la nature, c'est son chef-d'œuvre, le couronnement de tout le reste, qu'elle a réservé pour l'homme seul; si c'est une invention artificielle de l'esprit humain, elle semblerait élever l'inventeur presque au niveau d'un divin créateur; si c'est un don de Dieu, c'est son plus grand don, car par-là Dieu a parlé à l'homme, et l'homme parle à Dieu dans la méditation, la prière et l'adoration.

MAX MULLER, *Science du langage.*

LES PREMIÈRES PIÈCES DE CORNEILLE.

Faire une comédie, au commencement du dix-septième siècle, était, ce semble, entreprise assez facile, à la façon dont on traitait le théâtre. Le grand dramaturge du temps, Hardi, avait composé six cents pièces, toutes en vers, et quels vers! tragédies, comédies, pastorales. On rougit, en lisant tout cela, de voir à quel point la France était tombée. Il faut avouer que la première comédie de Corneille, *Mélite*, jouée en 1629, nous releva un peu de ces misères (1). Aussi le succès fut tel qu'il se forma sur-le-champ une nouvelle troupe de comédiens. L'entrain du style et quelques scènes amusantes expliquent suffisamment ce succès, surtout si l'on se reporte au temps. Il y avait d'ailleurs, dans ce coup d'essai, des paroles sensées, et puis, çà et là, quelques traits pleins d'élévation, toutes choses alors inconnues au théâtre.

Malgré les applaudissements, ou plutôt à cause des applaudissements, il y eut aussi des critiques : on reprochait à la comédie nouvelle trop de simplicité. Corneille, piqué d'honneur, voulut prendre sa revanche par une tragédie; il fit *Clitandre*, œuvre étonnante d'un shakspearianisme enfantin : tous les personnages, dès le premier acte, s'entre-tuent; les héroïnes y manient l'épée; c'est le pur mélodrame, c'est le théâtre de la Foire. Voyez, au premier acte, en tête de la scène X, cette indication du jeu des acteurs :

« Comme Dorise est prête à tuer Calliste, un bruit entendu lui fait relever son épée, et Rosidor paraît tout en sang, poursuivi par des assassins masqués. En sortant, il tue Lycaste, et, tirant son épée, elle se rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité, il voit celle que tient Dorise, et, sans la reconnaître, il s'en saisit et passe tout d'un temps le tronçon qui lui restait de la sienne en la main gauche, et se défend ainsi contre Pymante et Géronte, dont il tue le dernier et met l'autre en fuite. »

Meurs, brigand!... Ah ! malheur ! cette branche fatale
A rompu mon épée. Assassins ! . . . . . .

C'est une besogne, dans cette tuerie en cinq actes, que de compter les morts.

Chose singulière! il y avait dans la comédie de *Mélite* des accents tragiques; la tragédie de *Clitandre* abonde en traits comiques. Chaque scène offre une situation nouvelle dont à peine on peut apercevoir l'enchaînement avec ce qui précède : c'est un changement perpétuel de temps et de lieux; on y voit les héros dialoguer naïvement dans leur lit, puis dans une forêt, parmi les rochers et cavernes, au milieu des tempêtes et des éclats de la foudre :

Le vent fuit d'épouvante et le tonnerre en gronde,
L'œil du jour s'en retire. . . . . .

Sus donc! sus, mes sanglots! redoublez vos secousses!

s'écrie Dorise.

Mais voici un coup de théâtre inattendu et probablement unique (acte IV, scène 1re).

DORISE, *tirant une de ses aiguilles à cheveux et crevant un œil à Pymante.*
Traître! . . . . . .
PYMANTE, *portant la main à son œil crevé.*
Ah! cruelle! . . . . . .
. . . . . telle qu'un éclair,
En me frappant les yeux elle se perd dans l'air,
Ou plutôt, l'un perdu, l'autre m'est inutile,
L'un s'offusque du sang qui de l'autre distille.
Coule, coule, mon sang! . . . . . .
(Ramassant l'aiguille dont il a été frappé par Dorise.)
O toi qui, secondant son courage inhumain,
Loin d'orner ses cheveux déshonores sa main,
Exécrable instrument de sa brutale rage ! . . . . .

Où sommes-nous, grands dieux? et quels événements! Un héros éborgné, on ne sait combien de gens tués, le principal personnage en prison, un cheval tué du tonnerre, une aiguille à cheveux transformée en arme vengeresse!

Tel était le Corneille à vingt ans.

Ses commentateurs ont reculé devant l'examen de ses premières pièces, à tort. Rien de plus instructif, de plus digne d'intérêt que de voir le génie cherchant sa voie. Il bouillonne, il délire de vigueur et d'audace; il a besoin, pour exprimer son cœur, de situations héroïques. L'art lui fait défaut; mais quelque chose de grand fermente dans cette âme, d'avance on attend l'explosion. Les spectateurs étonnés, saisis, bouleversés de cette incohérence, sont de temps en temps subjugués et remplis d'enthousiasme par des vers pleins de souffle et de vaillance. Pas une pièce où l'on n'entende quelque cri magnanime. Ainsi, dans *Mélite :*

TIRCIS.
Suis-moi tout de ce pas; que, l'épée à la main,
Un si cruel affront se répare soudain;
Il faut que pour tous deux ta tête me réponde.
PHILANDRE.
Si, pour te voir trompé, tu te déplais au monde,
Cherche en ce désespoir qui t'en veuille arracher;
Quant à moi, ton trépas me coûteroit trop cher.
TIRCIS.
Tu crains donc le duel?
PHILANDRE.
Non; mais j'en crains la suite,
Où la mort du vaincu met le vainqueur en fuite.
TIRCIS.
Tant de raisonnement, et si peu de courage!

(1) Fontenelle fait remonter *Mélite* à 1625; Corneille n'aurait eu alors que dix-neuf ans, et c'est ce qu'il affirme. Mais il paraît s'être trompé, malgré ses informations si exactes pour tout le reste; les frères Parfait, suivis sur ce point par tous les biographes, datent *Mélite* de 1629 : Corneille avait donc, au moment de sa représentation, vingt-trois ans.

Voilà bien, dès le début, le trait cornélien. *Tu crains donc le duel?* c'est presque le mot de Rodrigue : *As-tu peur de mourir?* Le génie de Corneille préludait à la scène du *Cid*. Nous trouvons des duels, en effet, dans toutes ses pièces, jusqu'au *Cid*, jusqu'au combat héroïque des trois *Horaces* contre les trois *Curiaces*.

Dans *Clitandre* se rencontrent d'heureux traits; rappelons, entre autres passages, le monologue de Clitandre en prison :

Je ne sais si je veille, ou si ma rêverie
A mes sens endormis fait quelque tromperie;
Peu s'en faut, dans l'excès de ma confusion,
Que je ne prenne tout pour une illusion.
Clitandre prisonnier! Je n'en fais point croyable
Ni l'air sale et puant d'un cachot effroyable,
Ni de ce faible jour l'incertaine clarté,
Ni le poids de ces fers dont je suis arrêté;
Je les sens, je les vois, mais mon âme innocente
Dément tous les objets que mon œil lui présente,
Et, les désavouant, défend à ma raison
De me persuader que je sois en prison.
Jamais aucun forfait, aucun dessein infâme
N'a pu souiller ma main ni glisser dans mon âme,
Et je suis retenu dans ces funestes lieux!
Non, cela ne se peut; vous vous trompez, mes yeux.
J'aime mieux rejeter vos plus clairs témoignages,
J'aime mieux démentir ce qu'on me fait d'outrages,
Que de m'imaginer, sous un si juste roi,
Qu'on peuple les prisons d'innocents comme moi.

En 1633, nouvelle comédie : *la Veuve*. Corneille y revient à la simplicité; la pensée s'affermit, le vers prend plus de grâce.

Mais le jeune poëte, ici, fut arrêté dans sa marche; des doctes lui révélèrent les règles d'Aristote et la loi des trois unités. L'unité d'action allait de soi; il n'y avait pas sans elle d'intérêt possible, et Corneille tout seul l'avait très-bien devinée, comme l'avait aussi devinée Shakspeare. Quant aux deux autres, il ne s'y était pas astreint, non par mépris, mais, dit-il ingénument, parce qu'il ne les connaissait pas. Ces règles l'étonnent, le gênent. Il avoue, dans ses *Examens*, qu'il y chercha souvent des tempéraments, et plus tard nous l'entendrons s'écrier : « De combien de beautés ces règles ont privé le théâtre! »

En 1634, dans *la Galerie du Palais*, style, dialogue, enchaînement des scènes, tout se perfectionne; jamais en France on n'avait entendu de tels vers au théâtre. Ainsi, avant le *Cid*, avant *Horace*, avant *Cinna* et *Polyeucte*, il crée la comédie, comme plus tard, par *Andromède* et la *Toison d'Or*, on devait le voir créer l'opéra.

La même année, il donne *la Suivante;* on l'y sent, malgré lui, emporté vers le tragique.

Daphnis, à ma fureur ma bouche abandonnée
Parle d'ôter la vie à qui te l'a donnée;
Je t'aime, et je t'oblige à m'avoir en horreur!

C'est déjà toute la donnée du *Cid*, sujet si naturel à son génie, qu'instinctivement il y arrive, même avant de connaître la pièce de *Guillen de Castro*, que, deux ans plus tard seulement, un ami lui fera lire.

En 1635, dans *la Place royale*, il faiblit un peu, lui-même en fait l'aveu; il sent qu'il n'est point dans sa voie : il tâtonne, il retourne aux inventions shakspeariennes et donne *l'Illusion comique*. « Voici, dit-il dans la dédicace, un étrange monstre : le premier acte n'est qu'un prologue, les trois suivants sont une comédie imparfaite, le dernier est une tragédie... »

Le principal personnage est un magicien; mais le véritable enchanteur, c'est Corneille.

Il met en scène le Matamore, personnage de convention que l'on retrouve dans beaucoup de pièces du temps, et dont il fait un véritable Falstaff. En quelques endroits déjà en croirait entendre Molière :

Ah! visible démon, vieux spectre décharné,
Vrai suppôt de Satan, médaille de damné!

La pièce, malgré beaucoup de traits comiques et charmants, n'en est pas moins semée d'accents tragiques :

Digne soif de vengeance, à quoi m'exposez-vous?

C'est, en pleine comédie, l'Émilie de *Cinna*.

Un pas encore, et voici la vraie tragédie, voici *Médée*. On reconnaît enfin le grand Corneille à ces accents terribles :

Quoi! mon père trahi, les éléments forcés,
D'un frère dans les mers les membres dispersés,
Lui font-ils présumer mon audace épuisée?
Lui font-ils présumer qu'à mon tour méprisée
Ma rage contre lui n'ait de quoi s'assouvir,
Et que tout mon pouvoir se borne à le servir?
Tu te trompes, Jason, je suis encor moi-même!

On le reconnaît surtout à ce mot formidable au-dessus duquel Corneille lui-même ne devait trouver rien :

Votre pays vous hait, votre époux est sans foi;
Dans un si grand malheur, que vous reste-t-il? — Moi.

Arrêtons-nous. Après ces six années de préparation (1629-1635), Corneille va rester dix ans dans ces hauteurs où nulle âme après lui ne devait s'élever. On a pu l'égaler, le surpasser même par le charme et la perfection continue du vers : nul ne l'égalera pour le sublime.

Et ce maître n'avait pas eu de maîtres.

Poëte sans modèle, il marchait sans appui,

a dit de lui Casimir Delavigne; mais Corneille a mieux dit encore :

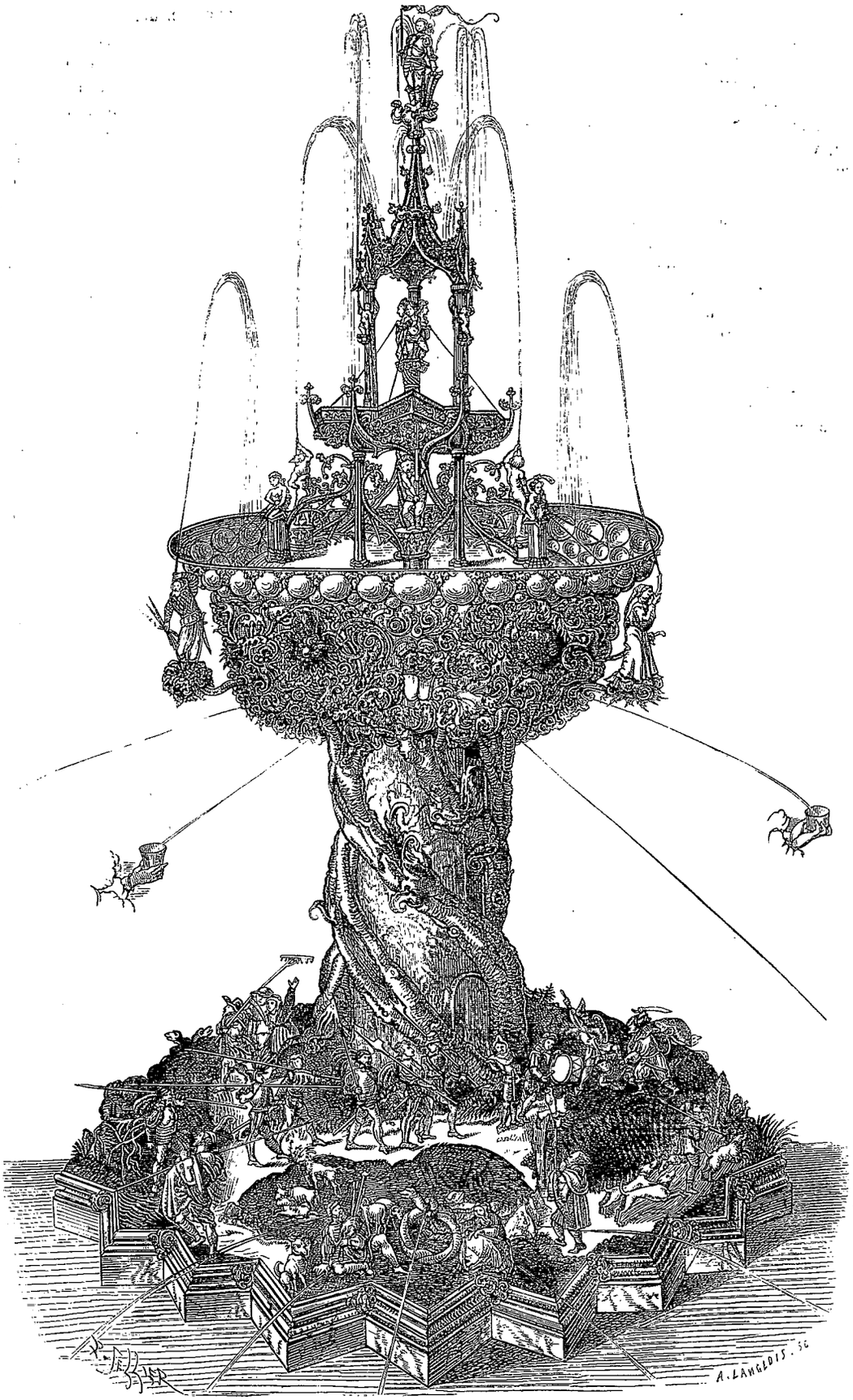
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,
Et pense toutefois n'avoir point de rival
A qui je fasse tort en le traitant d'égal.

Il ne faut pas oublier que *le rival* auquel il est ici fait allusion, c'est Racine, dont les succès naissants balançaient alors ceux de Corneille.

SURTOUT DE TABLE,
D'APRÈS ALBERT DURER.

La photographie a permis de graver avec exactitude la reproduction que nous offrons ici d'un dessin de l'école allemande du commencement du seizième siècle, conservé au Musée de Vienne. On l'a attribué à Durer, bien qu'il ne soit pas revêtu du monogramme célèbre que le maître de Nuremberg, contrairement aux habitudes des autres peintres allemands, apposait sur toutes ses œuvres. Mais Albert Durer nous apprend, dans la relation de son Voyage aux Pays-Bas en 1520 (de Mürr l'a reproduite), qu'il « crayonna » beaucoup pour les orfévres, les tailleurs de forme et les fabricants de majoliques. On voit au *British Museum* le dessin d'une fontaine d'Albert Durer qui n'a jamais été exécutée. Il n'y aurait donc rien d'invraisemblable à ce que ce gigantesque projet de surtout de table ait été donné par Albert Durer à un ciseleur de cette époque originale et symbolique, et qu'il fût resté aussi à l'état de projet.

On y retrouve la tendance au fantastique, le goût du terroir, goût un peu aride et sec qui découle de l'art gothique. Cette tendance au fantastique est d'ailleurs antérieure à l'époque d'Albert Durer, ainsi que le témoignent les folles créations de Martin Schœn et d'Holbein le Vieux, et distingue particulièrement les peuples du Nord. Il semble que le froid, la neige, les brouillards, aient influé sur leur imagination et les aient portés à créer dans ces solitudes aussi souvent des songes que des réalités.



Musée de Vienne. — Surtout de table, d'après Albert Durer. — Dessin de Sellier.

L'artiste égare sa pensée dans les labyrinthes de l'inconnu; il se crée un monde chimérique. Albert Durer, toutefois, avait une raison supérieure qui se fait sentir jusque dans ses inventions les plus capricieuses; il ne s'égarait pas plus qu'il ne le voulait : c'était une grande intelligence; il est du très-petit nombre des grands maîtres.

Voici ce que nous montre ce surtout de table dans sa partie inférieure :

L'artiste y a groupé toute la société de son temps ; c'est l'image du monde tel qu'il est : bergers, chasseurs, soldats, bourgeois, prêtres, s'y confondent avec la plus curieuse recherche dans les contrastes. Près des paysans joyeux qui descendent le coteau et chantent, le râteau sur l'épaule, voyez les lansquenets : ils portent, eux, l'arme de la mort, la lance démesurée, qui jettera la désolation dans leurs campagnes ; — car la guerre de Trente ans n'est pas loin. — Près du soldat s'avance un groupe d'histrions où l'on remarque le personnage que Callot mettra plus tard si souvent dans ses compositions, tandis qu'au premier plan, l'ermite songe aux destinées humaines, grande préoccupation du temps qui verra s'accomplir la Réforme et s'affaiblira ensuite. Et toute cette diversité de personnes est dessinée avec une puissance si étrange, un sentiment si profond, qu'on se sent contraint à la méditation !

Dans la partie supérieure commence le rêve, le symbole : une sorte de tour qu'enserre un cep de vigne immense, et dans la vasque, posée sur un fouillis très-ingénieux de feuilles et de mousses, d'où sortent, comme des grappes de raisin, des personnages par la bouche desquels jaillit le nectar divin ; puis des enfants et des femmes, lançant à leur tour le breuvage distillé, qui retombe en pluie dans la vaste coupe.

On ne saurait trop faire remarquer l'élégance du petit temple gothique qui sort de cette coupe soutenue par des cariatides, et l'imagination se transporte immédiatement à l'époque de Maximilien Ier, devant ce guerrier empanaché qui, le pennon à la main, surmonte cette composition à la fois puissante et charmante.

CHARLES DICKENS.

AUTOBIOGRAPHIE DE SON ENFANCE, TIRÉE DE SES NOTES.

Suite. — Voy. p. 86, 122, 174.

Un legs assez considérable venant d'un parent (quelques centaines de louis) fut versé à la Cour et libéra le prisonnier. Peu avant sa sortie, il avait rédigé une pétition au roi au nom des pauvres débiteurs ; il ne s'agissait pas d'abolir la prison pour dettes, mais d'obtenir de Sa Majesté une gratification pour boire à sa santé le jour de son anniversaire.

« Je rappelle cette circonstance, dit Dickens, parce qu'elle témoigne de mon vif penchant à observer. Quand je rentrais le soir à la Marshalsea, j'étais ravi d'entendre ma mère me conter ce qu'elle savait des histoires des différents hôtes de la prison. Quand j'appris le cérémonial projeté, j'étais si anxieux de les voir tous entrer l'un après l'autre, bien que je les connusse pour la plupart, que j'obtins un congé ce jour-là, et m'établis dans un coin, près de la pétition. Elle était déployée, sous la fenêtre, sur une grande planche à repasser qui servait de lit la nuit.

» Tout ce qui concernait l'ordre, la propreté et la tenue de la buvette, où, moyennant un très-modique abonnement, on trouvait du feu, de l'eau chaude et des ustensiles de cuisine, était très-bien réglementé par un comité dirigeant que présidait mon père. Ceux des principaux officiers de cette administration que pouvait contenir la chambre s'étaient groupés autour du président, en face de la pancarte ; et mon vieil ami le capitaine Porter, qui s'était débarbouillé en l'honneur de la solennité, se tenait à côté du manuscrit, prêt à en faire la lecture à ceux qui n'en connaissaient pas le contenu. La porte fut ouverte toute grande, et le défilé commença. Plusieurs attendaient sur le palier, tandis que l'un des pétitionnaires entrait, apposait sa signature et sortait. A chacun le capitaine disait invariablement : « Désirez-vous l'entendre lire? » Au plus faible signe d'assentiment, il partait de sa voix de stentor, sans faire grâce d'un seul mot. Je me rappelle l'accent savoureux qu'il donnait aux mots : « Majesté, — Gracieuse Majesté, — De votre gracieuse Majesté, les infortunés sujets, — La munificence bien connue de Votre Majesté. » Ses paroles semblaient fondre dans sa bouche comme de délicieux bonbons. Mon pauvre père écoutait avec une légère nuance de vanité d'auteur, tout en contemplant, sans leur tenir trop rigueur, les piques de fer qui hérissaient le mur en face. Je crois sincèrement que, de mon coin, je discernais, aussi clairement que je pourrais le faire aujourd'hui, tout ce qu'il y avait de comique et de pathétique dans cette scène. Je composais le caractère et l'histoire de chaque homme qui inscrivait son nom au bas de la feuille de papier. J'en pourrais faire autant aujourd'hui, peut-être avec plus de vérité, mais non avec plus d'ardeur et de vif intérêt. Les diverses *particularités* de vêtement, de figure, de port, de manières, se gravaient en traits ineffaçables dans ma mémoire. La meilleure comédie ne m'eût pas plus vivement impressionné. J'y pensais et repensais sans cesse en couvrant mes pots de cirage ; et lorsque des yeux de mon esprit j'ai pénétré dans la prison (*Fleet-Prison*) où j'incarcérai M. Pickwick, je revoyais et peignais, à une demi-douzaine près, la foule d'hommes que j'avais vus défiler, dans mon enfance, au son de la voix du capitaine Porter. »

Lorsque Charles assista à la distribution des prix de l'Académie royale de musique, dont sa sœur était élève, et qu'il la vit couronnée, il ressentit une poignante émotion.

« L'idée que je ne pourrais jamais atteindre à un si honorable succès me brisait le cœur. Je pleurais à chaudes larmes ; et en allant me coucher ce soir-là, je priai Dieu ardemment de me tirer de l'humiliation et du néant où je croupissais. Je n'avais jamais tant souffert ! »

Ce n'était pas de l'envie, car il aimait sa sœur et jouissait de ses talents et de ses triomphes.

« Le magasin de cirage fut transféré à Chandos street, dans deux vieilles boutiques qu'on avait réunies, et où l'on vendait du beurre auparavant. En face était un cabaret : j'allais y chercher ma bière. Les pierres du macadam s'aplatissaient sous mes petits pieds allant et revenant à l'heure du dîner. La fabrique s'était agrandie, et l'on avait pris deux nouveaux garçons. Nous avions acquis, Bob Fagin et moi, une merveilleuse dextérité à ficeler les pots. J'oublie combien nous en pouvions dépêcher en cinq minutes. Nous travaillions, pour avoir plus de jour, près d'une fenêtre donnant sur la rue, et nous étions si alertes à notre besogne que les passants s'arrêtaient pour nous regarder. Il s'amassait là parfois une petite foule de spectateurs. Mon père entra dans la boutique un jour que nous étions très-occupés, et je m'étonnai qu'il pût supporter de me voir là.

» Je mangeais au magasin ; j'apportais mon dîner de la maison, et j'étais mieux nourri. Je me vois traversant Russell square, le matin, avec une petite soucoupe de hachis froid, nouée dans mon mouchoir. J'errais, comme de coutume, par les rues, tout aussi solitaire, tout aussi délaissé, sans autre appui que moi-même ; mais je n'avais plus autant de peine à vivre que par le passé. Du reste, je n'ai jamais surpris un mot qui trahît l'intention de me retirer de ce purgatoire, où l'on semblait me croire aussi bien pourvu que possible.

» Enfin, mon père et son parent se querellèrent, par

lettre, car je fus chargé de remettre au patron celle où il était question de moi. L'explosion fut terrible. Il s'agissait, à ce que je suppose, de quelque allusion à mes occupations devant la fenêtre, sous les yeux du public. Tout ce que je sais, c'est qu'après avoir lu la missive, mon cousin (il l'était par alliance) me dit qu'on l'insultait gravement à mon propos, et qu'après cela il lui était impossible de me garder. Je pleurai beaucoup, en partie parce que le choc était soudain, en partie parce que, dans sa fureur, il ne ménageait pas mon père. Le vieux soldat, Thomas, me réconforta, m'assurant que c'était pour le mieux; de sorte que je retournai à la maison, à moitié allégé, à moitié oppressé.

» Ma mère décida d'arranger la querelle, et y réussit. Le lendemain, elle rapporta mon rappel, mon autorisation de rentrée, et un excellent témoignage en ma faveur, qu'assurément je méritais. Mon père déclara que je ne retournerais plus au magasin, et que j'irais à l'école! Je n'ai ni ressentiment, ni colère, car je sais comment toutes ces choses ont contribué à me faire ce que je suis; mais je n'ai jamais oublié et je n'oublierai jamais l'insistance de ma mère pour me renvoyer là-bas.

» Depuis ce moment jusqu'à celui où j'écris, pas un mot de cette phase de mon enfance n'est sorti de ma bouche. Je n'ai pas l'idée de ce qu'elle a duré : peut-être un an, peut-être plus. Ni mon père ni ma mère n'en ont parlé depuis. Je ne les ai jamais entendus y faire la moindre allusion, directe ou indirecte. Jamais, avant de le confier ici au papier, je n'ai, dans aucun épanchement intime, même avec ma femme, soulevé le rideau qui s'est fermé alors, grâce à Dieu.

» Avant que le vieux marché de Hungerford fût démoli, le vieux quartier détruit et la nature du terrain totalement changée, je n'avais jamais eu le courage de retourner au lieu où commença ma servitude. Je ne l'ai jamais revu. Je ne pouvais supporter d'en approcher. Pendant bien des années, quand je passais près du magasin de Warren, je prenais l'autre côté de la rue, pour éviter l'odeur de la cire qui enduit les bouchons des bouteilles à cirage : c'était un trop pénible souvenir du passé. J'ai longtemps évité de remonter la rue Chandos. L'ancienne route que j'avais suivie autrefois à travers le bourg me faisait fondre en larmes, alors que l'aîné de mes enfants commençait à parler.

» Dans mes promenades du soir, j'ai souvent depuis refait ce chemin, et peu à peu j'en suis venu à pouvoir écrire ceci, qui n'est pas la dixième partie de ce que j'aurais pu dire ou de ce que je comptais écrire. »

On croit généralement l'enfance insouciante et peu capable de chagrins profonds : c'est une erreur; les maux subis à cet âge laissent d'ineffaçables traces. Ainsi Dickens, tout en reconnaissant l'influence féconde que ce rude apprentissage et ses fortunes diverses ont exercée sur son talent, en avait contracté une disposition inquiète, susceptible, agressive parfois. La souffrance avait développé chez lui une sensibilité morbide, contre-balancée heureusement par une grande surabondance de vie, et par un fond de gaieté qui, au milieu de ses misères, ne l'abandonna jamais.

DICKENS ÉCOLIER, JOURNALISTE, AUTEUR.

L'horizon s'était éclairci. Charles fréquentait enfin une école tenue par un certain M. Jones, du pays de Galles; maître fort ignorant, et dont la principale occupation consistait à rayer les cahiers et à administrer des coups de règle sur la paume des mains et sur les phalanges des petits patients, quand il leur faisait grâce de la verge. Ce régime de férule ne rebutait pas le nouvel élève, trop heureux de se trouver au milieu d'enfants de son âge, dont les caractères et les physionomies lui fournissaient d'amples sujets d'études prises sur le vif:

« Il y avait des pensionnaires mystérieux. L'un, à figure idiote, avec des yeux à fleur de tête, passait pour être cousu d'or. Il était arrivé par mer, on ne savait d'où; ce devait être de quelque Eldorado où les garçons jouaient au palet avec des diamants. Le maître d'école l'appelait « Monsieur! » On le nourrissait de côtelettes, et il avait le monopole des sauces. Il buvait à discrétion du vin de groseilles, et ne se gênait nullement pour déclarer que si on ne lui servait pas tous les matins, à déjeuner, *son petit pain* et *son café*, il écrirait de suite à ses parents de le rappeler près d'eux, dans cette région lointaine, inconnue et dorée. Il travaillait en dehors de la classe quand il lui plaisait, et il lui plaisait fort peu. On rattachait à ce personnage privilégié de vagues idées d'océan, de tempêtes, de requins, de récifs de corail, de mines d'or. » Le tout se condensa en une tragédie écrite par Charles Dickens, où le père de l'écolier énigmatique figurait comme pirate, expiant par sa mort un volumineux catalogue de crimes, après avoir légué à sa femme le secret de la caverne où il avait enfoui ses trésors, et d'où sortaient les demi-couronnes et les schellings mis à la disposition de son fils unique, fatalement frappé d'imbécillité en apprenant le terrible destin de son père! Cette œuvre, reçue avec beaucoup de faveur par les élèves, fut jouée à huis clos, dans la salle à manger; mais il en transpira quelque chose. La tragédie fut traitée de libelle, et attira sur la tête de l'auteur un sévère châtiment.

« Un autre élève phénoménal possédait une montre à double boîtier d'argent, et un énorme couteau dont le manche renfermait un complet arsenal. Il occupait un pupitre à part, près du maître, avec lequel il s'entretenait familièrement. Il entrait et sortait sans prendre garde à nous, même au premier de la classe, qui était moi, à moins que, dans un jour de condescendance, il ne daignât nous gratifier d'un coup de pied en passant, ou d'un revers de main qui fît tomber notre chapeau. Ces licences et son attitude dégagée encourageaient toutes sortes de suppositions. On le disait très-fort sur les classiques, mais arriéré en arithmétique et en calligraphie. Quelques-uns assuraient qu'il avait payé comptant vingt-cinq louis à *notre propriétaire*, pour assister aux leçons et nous voir à l'étude; et les pessimistes ajoutaient qu'il allait *nous acheter*. Sur quoi les complots s'ourdissaient : on projetait une défection générale. Quoique l'épiant de près pendant trois mois, nous ne pûmes le surprendre à faire autre chose qu'à tailler des plumes d'oie avec ses innombrables lames de canif, à griffonner d'indéchiffrables caractères dans un portefeuille à secret, et à tailler le couvercle de son pupitre. Un beau jour, il disparut, et notre cauchemar avec lui.

» Les souris blanches abondaient à l'école; elles étaient mieux élevées par les écoliers que les écoliers par le maître. Il y en avait une, entre autres, qui habitait dans la reliure vide d'un dictionnaire latin. Elle grimpait aux échelles, traînait des chars romains, faisait l'exercice, et jouait d'une façon très-remarquable, dans une pantomime, le rôle du chien de Montargis. Elle eût accompli de plus grandes merveilles si, par malheur, dans une procession triomphale au Capitole, elle ne se fût écartée de la voie et laissée choir au fond d'un vaste encrier, d'où elle fut retirée teinte en noir et noyée! La confection des maisons de souris et des instruments servant à leurs divers exercices nécessitait des prodiges d'invention. La célèbre actrice dont je déplore la perte appartenait à une compagnie de propriétaires-ingénieurs dont quelques-uns

ont fait depuis des chemins de fer, des machines, des télégraphes. Le président de ladite compagnie a érigé des moulins, des fabriques et des ponts dans la Nouvelle-Zélande. »

La suite à une autre livraison.

DESSIN DE MICHEL-ANGE.

MUSÉE DES OFFICES, A FLORENCE.

Un collectionneur célèbre du dix-huitième siècle, appréciateur aussi délicat que judicieux des choses de l'art, P.-J. Mariette, s'exprime ainsi, à propos des dessins de Michel-Ange, dans ses notes d'une Biographie de l'artiste par son élève Condivi (1) : — « Je ne sache même aucun maître qui ait terminé davantage ses études. Quand il cherche quelque attitude, il jette avec impétuosité sur le papier ce que lui fournit son imagination. Il dessine alors à grands traits, il devient en quelque sorte créateur. Mais veut-il étudier la nature, pour la représenter ensuite avec vérité dans sa sculpture ou dans sa peinture? Il suit toute une autre méthode : il caresse ce qu'il fait, il y met plus d'ouvrage. Son dessin n'est plus une esquisse, c'est un morceau terminé dans lequel aucun détail n'est omis, c'est la chair même : aussi n'en fallait-il pas davantage à Michel-Ange pour modeler. »

Bien que l'on ne puisse rattacher la tête pensive et fière que nous reproduisons à aucune œuvre connue de Michel-Ange, le dessin de la galerie des Offices rentre dans la série de ceux très-terminés dont parlait Mariette. Les contours si fermes du profil, les savantes attaches de ce col puissant, auraient suffi, en effet, au maître florentin pour faire jaillir du marbre ou naître sous son pinceau quelque grandiose figure de sibylle. Mais ne sommes-nous pas plutôt devant une de ces rêveries sans but, sans objet précis, toujours inspirées par la nature malgré leur apparente fantaisie, et dans lesquelles se complaisait parfois le grand artiste comme en un délassement de ses rudes travaux?



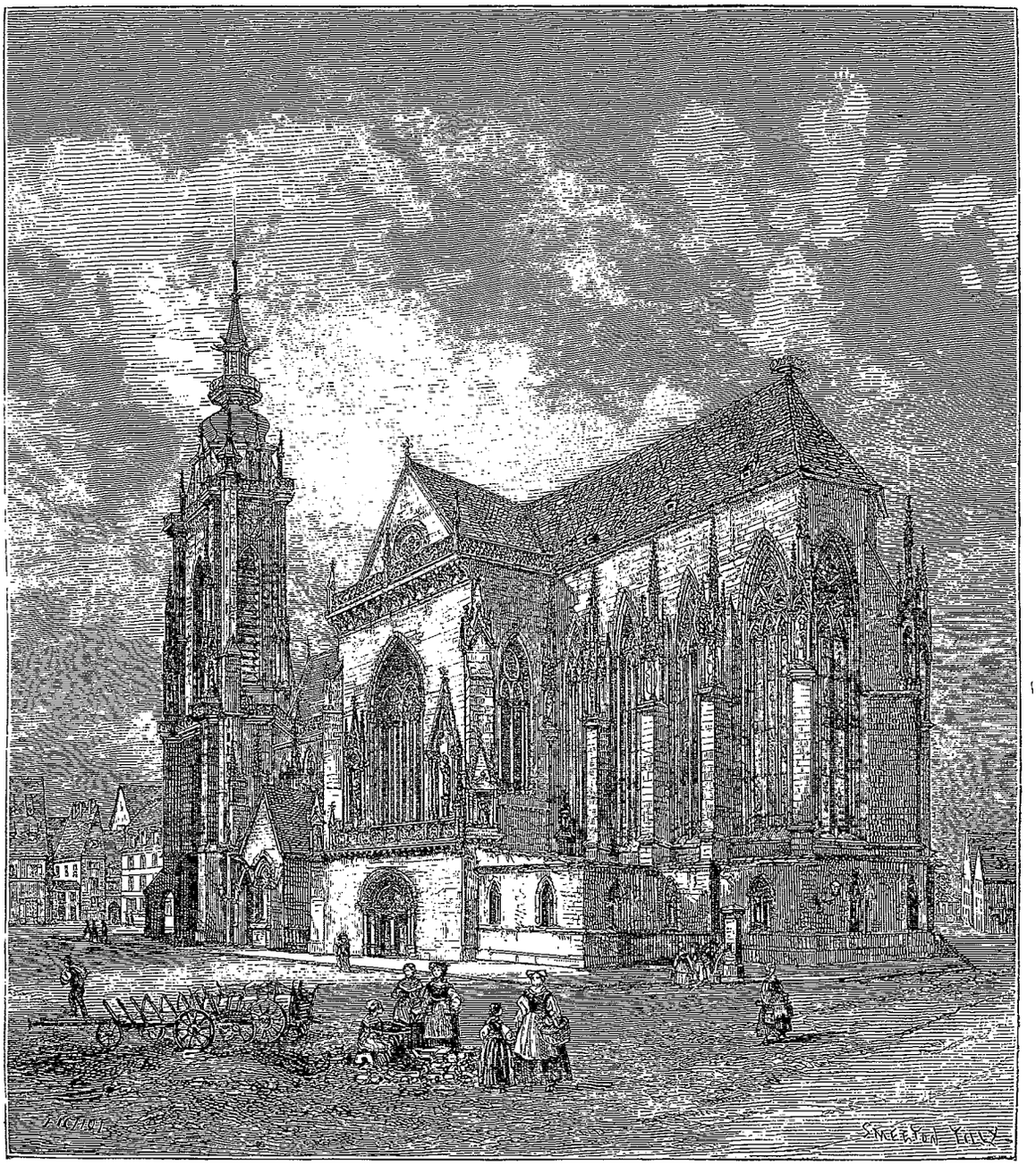
Musée des Offices, à Florence. — Tête dessinée par Michel-Ange. — Dessin sur bois par Chevignard.

(1) La première édition de la Vie de Michel-Ange par Ascanio Condivi parut à Rome en 1553; c'est un livre rare. La seconde édition, avec des notes de Mariette, est de Florence, 1746.

LA BEAUTÉ.

L'œil ne verrait pas le soleil s'il n'était d'une nature analogue à la lumière solaire. De même, si l'âme ne se fait belle, elle n'aperçoit pas la beauté. PLOTIN.

LA CATHÉDRALE DE COLMAR.



Cathédrale de Colmar. — Portail latéral du midi.— Dessin de Fichot.

La construction de la cathédrale de Colmar date du treizième siècle. Les habitants de cette ville avaient pris une part active aux nombreuses agitations suscitées en Alsace soit par les dissentiments entre les empereurs et l'évêque de Strasbourg, soit par l'oppression féodale. En 1248, s'étant déclarés pour les Hoenstaufen, ceux-ci leur accordèrent en échange leur protection et des garanties municipales. Cette politique eut pour effet de faire naître tout à coup et se développer les éléments de la vie commune. Bientôt la population s'accrut, et l'on se détermina à construire une église digne de la cité.

L'édifice, placé sous l'invocation de saint Martin, fut élevé au centre de la ville, sur l'emplacement d'une ancienne chapelle appartenant au chapitre de Munster. Une partie de la vieille église conservée provisoirement servit de chœur. Un transept où l'on peut aisément découvrir quelque chose de l'archaïque style byzantin, une nef magnifique, aux proportions harmonieuses comme celles du transept, représentèrent dans leur ensemble l'image symbolique de la croix latine.

L'architecte de cette première partie de la cathédrale était encore inconnu il y a une vingtaine d'années. Une heureuse découverte a fait connaître son nom et même jusqu'à ses traits. Parmi les statues à tête nimbée qui ornent le portail latéral de Saint-Nicolas (celui qu'on voit sur la gravure), on a trouvé l'image de l'humble maître de l'œuvre. Au-dessous on lit, en caractères gravés dans la pierre : MAISTRE HVMBERT, et « l'on est heureux, a dit un archéologue, de pouvoir associer un nom propre à l'admiration excitée par la vue d'un si bel édifice. »

L'époque exacte où fut commencée la construction de l'église est demeurée incertaine. Le savant L. Schneegans, dont l'opinion fait autorité en tout ce qui regarde l'histoire alsacienne, pensait qu'il fallait la placer aux premiers temps de l'institution du chapitre de Colmar, c'est-à-dire en 1234 (1). D'autres, au contraire, prétendent que ce ne fut qu'en 1263 que furent posées les bases du monument. Cependant MM. Levrault, de Morville et Mossmann, dans leur *Musée pittoresque de l'Alsace* (2), assurent qu'à cette dernière date l'entreprise était déjà assez avancée pour qu'on pût juger de l'importance du monument. Quoi qu'il en soit, et malgré ces doutes sur l'année véritable de la fondation, il est peu d'églises dont on puisse mieux suivre l'histoire : suivant la pittoresque expression de Schneegans, en fouillant les archives de la contrée, c'est comme si l'on voyait surgir, assise par assise, transept, nef, portail, flèche et chœur de la vieille collégiale.

On acheva de la bâtir dans un temps relativement court : on mit un siècle. C'est peu si l'on considère qu'à cette époque, où les moyens de transport et de communication n'existaient pas, l'on employait généralement plusieurs centaines d'années à la construction complète des grands monuments. L'église de Colmar était finie en 1370.

Quand les ressources de la commune et du chapitre ne suffirent plus, on eut recours aux libéralités des diocésains. Dès l'année 1263, on se mit à demander des lettres d'indulgence pour les fidèles qui viendraient en aide à la fabrique de Saint-Martin. M. Mossmann a trouvé dans les archives alsaciennes des documents de ce genre pour les années 1280, 1282, 1284, 1288, 1300, 1313 et 1317.

On ne peut dire d'une manière certaine si, à cette dernière année, le transept, la nef et le portail étaient achevés; mais on sait qu'en 1315, le chapitre de Saint-Martin, trouvant que le chœur, reste de l'ancienne église, déformait la splendeur du nouveau monument, que même par sa vétusté il menaçait la vie des officiants, affecta à sa reconstruction pendant trois ans le revenu de toutes les prébendes qui viendraient à vaquer. Malheureusement ces revenus ne donnaient que peu de chose. En outre, l'appel fait aux diocésains et même aux habitants de toute la contrée n'était pas entendu; le commerce, qui commençait à prendre de l'extension, attirait les capitaux, et l'on se montrait peu disposé à les donner. Bref, le magistrat dut prêter son concours au chapitre. Tous les revenus libres de l'église furent consacrés à la construction du chœur, et, en 1365, quatre membres de la fabrique reçurent la charge de surveiller l'emploi des ressources affectées à ce travail, jusqu'à l'achèvement du chœur, du clocher qui devait le surmonter, des chapelles rayonnantes qui l'enveloppaient, des stalles et des autels qui devaient le meubler.

La tradition attribue cette partie du monument à Guillaume de Marbourg, mort le 12 février 1366 et enterré dans la chapelle de Saint-Nicolas, dans le cloître de Saint-Pierre le Jeune, à Strasbourg. Schneegans a combattu cette opinion en donnant tout entier à *maistre Humbert*, l'architecte primitif, le mérite du plan général de la cathédrale. Ce plan révèle, il est vrai, un sentiment d'unité tout à fait particulier, un ensemble remarquable et extraordinaire à une époque où les chefs-d'œuvre architectoniques se distinguent par une incohérence singulière. Quoi qu'il en soit, Guillaume de Marbourg ne vit pas terminer l'œuvre qu'il avait dirigée : le chœur si harmonieux, si élégant, si pur, si hardi, qui s'adapte d'une manière si heureuse, comme on l'a remarqué, à la partie plus ancienne de l'édifice, ne put être achevé qu'après sa mort.

(1) *Revue d'Alsace*, 1852, p. 270.
(2) 1857, grand in-4°. Article COLMAR, p. 145.

Telles sont les phases diverses de la construction de la vieille église paroissiale de Colmar. « Elle est encore, dit M. Mossmann, un des beaux monuments de l'Alsace. L'aspect général est imposant. Une ornementation sobre et de bon goût laisse courir les lignes qui s'agencent en liberté. La pierre employée n'a pas pris de teintes sombres et froides. Au midi notamment, ses tons sont particulièrement clairs et chauds. Le tout semble d'un jet. »

A l'extérieur de l'édifice, le portail latéral du sud et le portail de la façade sont ce qu'il y a de plus remarquable. Le premier est orné de figures grotesques d'une étonnante variété d'attitudes et d'expressions. Quant au second, il est entouré de quatre puissants contre-forts qui s'élancent jusqu'au faîte; une grande fenêtre à rosace le surmonte. Il n'est certainement pas d'une grandeur de style proportionnée au monument; cependant cette ogive élevée, au tympan chargé de sculptures, lui donne un caractère particulier qui n'est pas sans beauté.

La cathédrale de Colmar n'a qu'une tour, au côté sud; sa sœur, qui devait flanquer le grand portail de la façade au côté nord, n'a pas été élevée plus haut que les combles de la nef. Au moins, de l'observatoire placé sur celle qui a été achevée jouit-on d'un panorama splendide. Toute la chaîne des Vosges, du Herrenfluh à droite au Schneeberg à gauche, s'offre aux regards; du côté du Rhin, on découvre au loin le vieux Brisach, le Kaiserstulh, et dans le fond la chaîne du Schwazwald.

Un violent incendie détruisit, le 23 mai 1572, les combles, le clocher, la balustrade et toute la partie supérieure de la tour. On se hâta de réparer le mal, et l'on construisit ce lourd minaret qui surmonte actuellement le clocher et contraste d'une manière fâcheuse avec le reste de l'édifice.

A l'intérieur de l'église, on admire surtout la nef principale, dont les travées ogivales sont séparées par des colonnes accouplées qui s'élèvent jusqu'à la voûte en nervures délicates. Le chœur est éclairé par sept grandes fenêtres ogivales à deux meneaux et à trois baies lancéolées, qui contiennent les restes des magnifiques vitraux placés autrefois dans l'église des Dominicains de Colmar. Quant aux bas côtés, ils ne répondent pas au style général du monument et sont, par leur lourdeur, en opposition avec l'élégante majesté, les proportions élancées et gracieuses de la vieille collégiale.

UNE CAUSE DE DISCORDES.

Si, dans les rapports avec les hommes, on n'avait affaire qu'à ce qu'ils pensent réellement, on pourrait facilement s'entendre; c'est ce qu'ils font semblant de penser qui amène la discorde. Mme DE STAEL, *De l'Allemagne*.

LE TISSERAND PHILOSOPHE.

Fin. — Voy. p. 194, 206.

Vous imaginez-vous ma surprise en écoutant au milieu des bois cette leçon d'histoire naturelle faite par un aussi étrange professeur?

— A les prendre par ordre de grandeur, continua-t-il, le premier de ces buveurs de sang est la martre, bête nocturne, solitaire, silencieuse et méfiante, qu'on aperçoit fort rarement, et dont la présence dans une ferme ne se manifeste que par les massacres qu'elle y accomplit. Elle n'exerce pas ses ravages seulement dans la basse-cour, elle fait la chasse aux oiseaux, mange leurs œufs, qu'elle va chercher jusque sur les branches des arbres les plus hautes et les plus flexibles. Heureusement les martres ne

se multiplient que très-peu : elles n'ont qu'une portée par an, au printemps, et ne font que deux ou trois petits. Aussi, sans leur extrême prudence, auraient-elles probablement disparu depuis longtemps, car les habitants de la campagne les chassent infatigablement, d'abord à cause du mal qu'elles font, et ensuite à cause de leur fourrure.

— Où la martre fait-elle ses petits? demandai-je.

— Dans les creux d'arbres; mais elle n'a recours à ce genre de logis que lorsqu'elle n'a pu trouver dans son voisinage le nid de quelque écureuil dont elle s'empare, après en avoir, contre tout droit, expulsé le propriétaire.

— Et la fouine?

— La fouine, dit-il, autre mustelle un peu plus petite que la martre, n'est pas moins terrible dans les poulaillers, et elle est d'ailleurs un peu plus commune, peut-être parce qu'elle est plus féconde, peut-être aussi parce que, sa fourrure étant moins recherchée que celle de la martre, on lui fait une chasse moins active. Elle a plusieurs portées par an, et s'établit, pour élever sa famille, soit dans les arbres creux, soit dans des trous de muraille, sur un lit de mousse. On la trouve aussi quelquefois dans les greniers et les granges.

J'assistais, vous le voyez, à une vraie conférence; mais ici le conférencier s'interrompit pour entrer prendre dans sa chaumière un énorme cahier de notes manuscrites.

Thérèse, qui était aussi devant la petite porte, occupée à coudre silencieusement, profita de cette interruption pour me dire :

— Mon homme, Monsieur, ne parle pas tous les jours, mais quand il s'y met...

VI. — LA SUITE DES MUSTELLES.

Le rustique conférencier reparut bien vite et continua :

— Parmi les mustelles, il faut mentionner encore une autre « bête au cœur félon » : c'est le putois ou puant, qui pour la taille tient à peu près le milieu entre la fouine et la martre, mais qui peut être mis au même rang pour les instincts malfaisants. Son nom de putois indique, par sa racine *put*, le dégoût qu'il inspire : il pue et déplaît. Le putois se loge à l'aventure, le moins mal qu'il peut, dédaignant tout travail honnête, et n'ayant de goût que pour la paresse et le crime. Parfois il chasse de son terrier le pauvre Jean Lapin et s'y établit à sa place, n'en sortant que la nuit pour accomplir toutes sortes de mauvaises actions. Celui-ci ne s'attaque pas seulement aux volailles; il fait, surtout en hiver, la chasse aux abeilles. On trouve difficilement une bête plus cruelle et plus malfaisante : quand il entre la nuit dans un poulailler ou dans une garenne, il commence par tout égorger. Le jour, au milieu des champs, il s'élance comme un trait sur les lièvres, s'attache à leur cou, et, malgré leur fuite, ne les abandonne que morts ou épuisés. Inférieur par la force aux tigres et aux panthères, le putois est certainement leur égal par la férocité.

Mon professeur, en cet endroit de sa leçon, poussa son petit cri, et je vis aussitôt la belette apparaître sur son épaule. Il la prit sur ses doigts, me la présenta, et me dit :

— Celle-ci est la plus petite, mais c'est en même temps la plus jolie et la plus malicieuse des mustelles. Tout en elle est grâce et prestesse. Sa marche singulière, par petits bonds rapides, semble la rapprocher de l'oiseau, cependant on ne lui voit point d'ailes; mais ses petites pattes disparaissent cachées sous son corps recourbé en arc, et l'on ne sait si elle touche la terre. Il est impossible de ne pas sourire quand on la voit si plaisamment bondir. On sent chez elle je ne sais quoi d'aimable qui semble indiquer que cette charmante bête n'est faite que pour être aimée. Buffon ne s'y est pas mépris; il a très-bien senti cela : aussi raconte-t-il avec détail une histoire de belette apprivoisée dont le plus grand plaisir, quand elle se savait regardée, était de se livrer à mille gentillesses, pour le seul besoin de plaire. N'y a-t-il pas là un indice évident que la belette est faite pour la familiarité et le service de l'homme? Qu'y aurait-il là d'extraordinaire? Les chasseurs ont bien su tirer parti d'une autre mustelle, le furet, devenu depuis longtemps domestique; pourquoi n'utiliserait-on pas aussi la belette? Vous savez, Monsieur, que sa chasse préférée est la chasse aux vipères; elle se préserve de leur venin en mâchant, lorsqu'elle en est piquée, des feuilles de pédane ou des tiges de verveine... car les animaux, eux aussi, connaissent les vertus des plantes : n'est-ce pas une chose admirable? Ah! si je savais écrire, Monsieur, je ferais un livre intitulé : *la Science des bêtes*.

Non, reprit-il, non, je ne peux me figurer que la belette ne soit pas destinée à devenir pour l'homme un précieux domestique; elle semble d'elle-même rechercher nos habitations et demander de se mettre avec nous en communauté d'existence et d'intérêts. Frileuse, elle serait bien aise, en hiver, de vivre à notre foyer; friande et sensuelle, elle se laisserait volontiers nourrir et caresser par nous : l'abstinence est pour la belette un supplice. Admises parmi nous, elles seraient charmées de se rendre utiles, soit en faisant la guerre aux souris, soit en nous amusant de leurs gentillesses.

La belette n'a été mise au nombre des ennemis du cultivateur que parce qu'on l'a méconnue et rejetée loin de nous inconsidérément. On ne pense qu'à tuer cette mustelle gracieuse; il eût été plus sage de lui donner une éducation convenable. A l'état sauvage, la plupart de nos animaux domestiques, bien probablement, ne la valaient pas.

On propose de sacrifier à la destruction des vipères des sommes considérables, et l'on ne songe pas que nous avons dans nos campagnes des chasseurs de serpents, belettes, hérissons, cigognes, qui ne demandent qu'à nous en délivrer gratis.

Nous avons en tout huit ou dix bêtes domestiques; nous en pourrions avoir dix fois plus. Les anciens avaient su dresser les dauphins pour la pêche maritime; nous pourrions, pour la pêche en rivière, utiliser la loutre; le moyen âge eut le faucon pour la chasse aux oiseaux. Nous pourrions avoir des bêtes pour tout faire. Bientôt, sans doute, l'agami jouera pour les volailles le rôle de chien de berger. La testacelle, un joli mollusque destructeur de vers et d'insectes, ne sera plus confondue par les jardiniers avec la limace, dont elle ne diffère que par l'espèce de petit test en forme de bouclier qu'elle porte vers l'extrémité de son corps, à la façon de la mye des sables, que j'ai vue représentée il n'y a pas longtemps dans le *Magasin pittoresque*.

Mais quant aux mustelles, puisqu'on a déjà tiré de cette famille malfamée un serviteur utile, j'espère, Monsieur, que la belette pourra aussi quelque jour être casée honorablement.

Du reste, le moyen âge avait cherché à utiliser la belette; mais vous n'imagineriez jamais de quelle manière : on en voulait faire un médicament. Écoutez, à cette occasion, ce qu'en écrit un médecin italien du seizième siècle, Mattioli; j'ai transcrit la chose dans mon livre de notes.

Et il lut :

« La belette, qui hante ordinairement les maisons, brû-
» lée, éventrée, salée et desséchée à l'ombre, prise en
» breuvage du poids de deux drachmes avec du vin, est
» un souverain remède contre tous venins de serpents,
» pareillement contre tout poison. Son estomac, farci de
» coriandre et ainsi gardé, si on en boit, sert grandement
» contre les piqûres des serpents et contre le haut mal.

» Étant brûlée dans un pot de terre, elle est fort bonne » aux gouttes, si on applique la cendre avec du vinaigre. » Le sang aussi est bon aux écrouelles si on les en frotte. »

— Ah! m'écriai-je, pourquoi Molière n'a-t-il pas connu les œuvres de Mattioli!

Mon exclamation avait interrompu le professeur; pour le remettre en train, je lui dis :

— Vous avez parlé de la martre, de la fouine, du putois, du furet, de la belette; mais le blaireau, vous ne m'en dites rien.

— Le blaireau, reprit-il, n'est pas une mustelle : c'est une espèce de petit ours très-sauvage, très-solitaire et, je crois, très-philosophe aussi, qui se creuse dans les bois, aux recoins les plus impénétrables, de longs terriers tortueux, dont il ne sort que fort peu et à nuit bien close. Le prudent animal semble glisser plutôt que marcher, tant ses pieds sont courts et perdus dans son poil brun, qui ne permet qu'à grand'peine de l'apercevoir même à deux pas. Où va-t-il dans ses promenades nocturnes? hélas! au poulailler quelquefois, car, il faut bien l'avouer, il aime les œufs; le miel aussi réjouit ce solitaire, et il n'est pas sans exemple qu'il ait mangé même les abeilles. En revanche, il mange les sauterelles et les serpents. Peut-être en pourrait-on aussi faire une bête utile : on dirait souvent qu'il ne demande qu'à s'instruire.

Le blaireau, quoique d'apparence inquiète et timide, est très-brave : attaqué par les chiens, il se couche sur le dos, et des dents, des ongles, il se défend avec une intrépidité qui lui sauve quelquefois la vie.

Ces petits ours philosophes, fort peu à craindre après tout et très-peu nombreux, ne font, par an, que trois ou quatre petits. S'ils sont des ennemis pour le cultivateur, ce sont des ennemis bien peu redoutables; et encore, je crois qu'il ne serait pas difficile d'en faire des alliés.

VII. — LE PATRON JUGÉ PAR LE TISSERAND.

Je n'insiste pas sur la surprise que tout ceci me causa, parce que cette surprise, certainement le lecteur, en ce moment, l'éprouve lui-même. Je continuai de revoir de temps en temps, tous les étés, notre tisserand philosophe. La conférence sur les mustelles ne fut pas la seule que j'entendis. Les abeilles, les fourmis, les carabes, les coccinelles et les grillons y passèrent. Je continuai aussi à voir de temps en temps le fabricant, qui toujours déplorait que l'endiablé philosophe ne consentît pas à diriger ses ateliers; il avait même quelquefois contre lui de grandes colères et s'emportait jusqu'à l'appeler paresseux. Mais je lui fis entendre qu'aucun homme ne méritait moins une telle épithète, et que, pour moi, je le trouvais au contraire très-actif en toutes ses facultés, et particulièrement en ses facultés supérieures.

D'autre part, l'habile ouvrier, lui aussi, quelquefois me parlait du patron :

— Il aurait bien voulu, disait-il, me mettre sur les bras toute sa fabrique; mais je n'en veux point. J'eusse ainsi gagné plus d'argent; mais mon bonheur, que fût-il devenu? que fût devenue ma liberté? et quel temps me fût-il resté pour m'instruire, pour étudier mes plantes et mes bêtes? Ah! Monsieur, l'atelier, toujours l'atelier! c'était la mort; c'était peut-être pis... c'était le retour au cabaret; car, n'ayant plus mes chères occupations, que ferais-je de mes quelques heures de loisir le dimanche? — Le patron me répondait : — Êtes-vous un plus grand seigneur que moi? Vous voulez vous réserver des loisirs; mais, moi, est-ce que j'en ai? — Évidemment non; mais c'est tant pis pour vous, et moi, pauvre diable, je vous plains de votre misère. D'ailleurs, cette production incessante et toujours plus active, à la fin dépassera les besoins de la consommation et vous deviendra funeste. Malheureusement, il est plus sourd encore à mes conseils que je ne le suis aux siens; et j'en suis fâché, car le patron est au fond un brave homme; mais l'ambition de toujours plus produire le perdra; et croyez qu'en réalité, Monsieur, c'est lui qui est le pauvre et moi qui suis le riche.

VIII. — LE SALUT COMMUN.

J'étais rentré à la ville depuis trois mois, lorsqu'un matin, à ma grande surprise, je vois entrer mon tisserand.

— Eh bien, me dit-il, ne l'avais-je pas prévu? Le voilà ruiné; mais, le croiriez-vous? c'est à moi qu'il est venu conter ses peines. Il voulait se détruire... Ah! Monsieur, de grosses larmes me vinrent aux yeux. — Mon cher maître, lui dis-je, ne faites pas cela. Voyons, l'honneur est-il sauf, et pouvons-nous éviter la faillite?

— Oui, moyennant une liquidation immédiate; mais il ne me restera rien.

— Rien? vous ne me comptez donc plus, à présent.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que nous remonterons ensemble, si vous le voulez, un petit atelier; que cette fois je consens à le diriger avec vous, à la condition de nous en tenir toujours à un établissement modeste, où nous viserons à la qualité des produits bien plus qu'à leur quantité. Je vous promets les plus beaux tissus du monde. Votre père était un petit bourgeois; vous redeviendrez, comme lui, un petit bourgeois; mais je veux que les produits de notre petite fabrique deviennent les premiers produits du monde. Par cette association, nous serons mis tous deux à l'abri des dangers qui nous menaçaient, c'est-à-dire à l'abri des catastrophes pour vous, et de l'hôpital pour moi.

— Vous voilà donc décidé, lui dis-je, à diriger l'atelier du patron?

— Oui, mais petit atelier, pour produits de choix, à la campagne, avec un peu de terre, avec jardin et verger. J'aurai ainsi de quoi occuper toutes mes aptitudes et satisfaire tous mes goûts. Notre domaine est déjà trouvé; mais pour la rédaction du bail, pour notre acte d'association, j'aurais besoin de vos conseils, et je viens vous les demander.

IX. — OU EN SONT AUJOURD'HUI LES CHOSES.

Ainsi fut dit, ainsi fut fait. Voilà cinq ans que l'association dure, et malgré tout ce qui s'est passé de triste et de terrible depuis cinq ans, nos deux *amis* (car c'est le mot dont il faut maintenant se servir) sont en parfaite prospérité. Ils n'ont pas des millions, mais ils ont l'aisance; ils ont la considération et l'estime, et notre tisserand philosophe fait aux gens du pays, le dimanche, des *conférences* sur l'histoire naturelle, auxquelles on vient en foule de trois ou quatre lieues.

Je les ai suivies moi-même, l'été dernier, avec mes enfants, qui en étaient ravis, et qui m'avouent n'avoir jamais entendu rien de comparable au collége. Le tisserand philosophe est pour eux le plus attrayant de tous les professeurs.

Et savez-vous ce qu'il a fait encore?

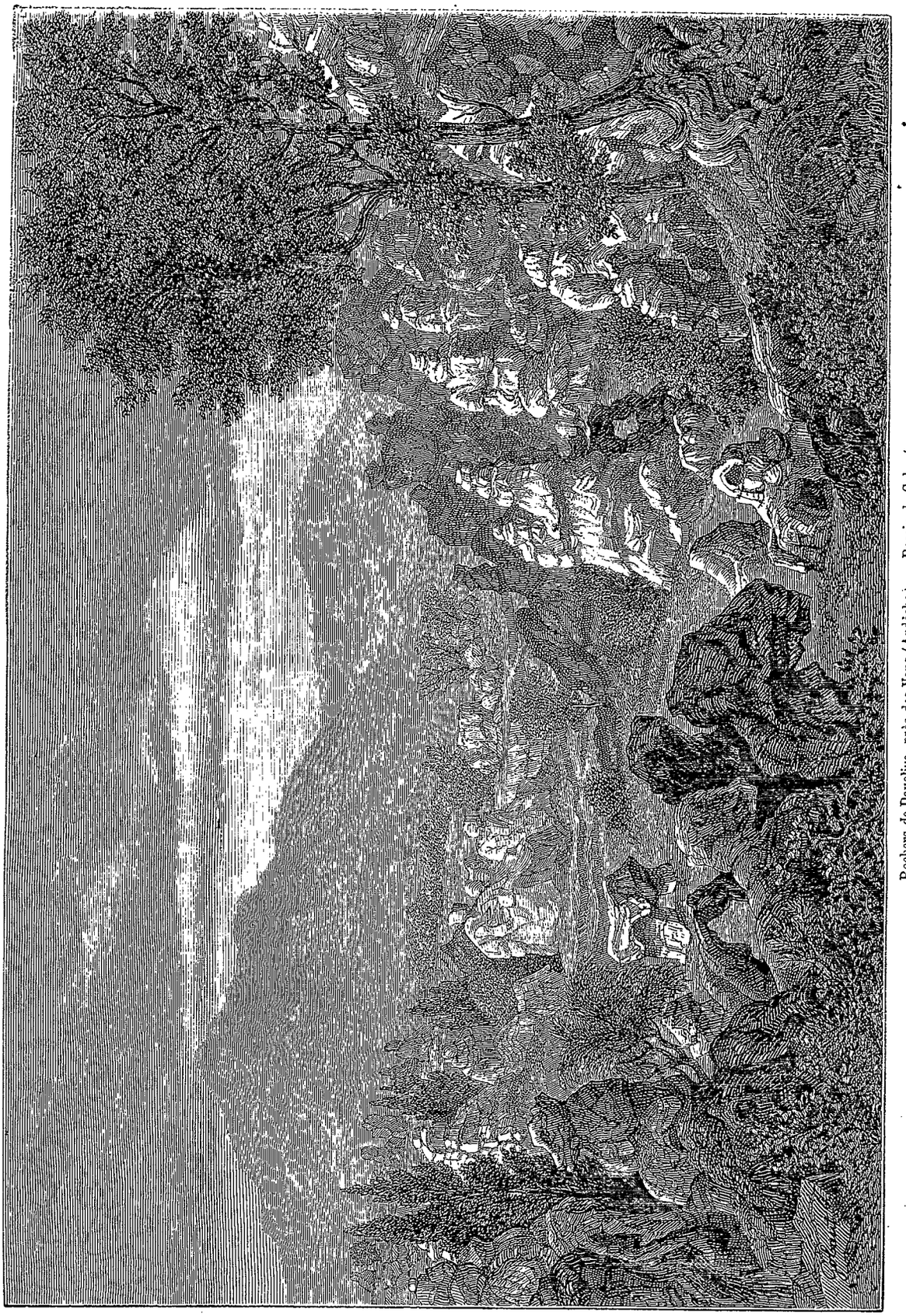
Il a créé une bibliothèque communale, un laboratoire de physique et de chimie, un musée d'histoire naturelle locale; et tout cela s'accroît, se développe, s'augmente.

Notre ouvrier philosophe a maintenant soixante-sept ans; mais d'esprit, d'humeur, d'activité, vous ne sauriez trouver un homme plus jeune. L'ancien patron associé n'a que cinquante-neuf ans. Mais c'est Thérèse qu'il faut voir le dimanche, en robe, avec bonnet à rubans, aux conférences de *son homme!* Je ne crois pas qu'aucun visage humain ait jamais mieux exprimé la félicité parfaite.

LE BOIS DE PAYOLIVE.

C'est dans le bois de Payolive (*Pagus Helviæ*), situé sur les confins du département de l'Ardèche et de celui du Gard, à l'ouest, que l'on rencontre ces groupes bizarres de rochers.

Après avoir gravi, au sortir des Vans, le rude coteau de la Barre, qui formait probablement l'ancienne limite



Rochers de Payolive, près des Vans (Ardèche). — Dessin de Gobaut.

du pays des Helviens et de celui des Arécomiques, on arrive sur un plateau découvert à l'horizon duquel se dressent, dans le lointain, semblables à un immense amas de ruines cyclopéennes, des rochers abrupts. L'aspect de ces masses détachées, dont les cimes inégales semblent se poursuivre, produit une impression étrange, une sorte de

surprise sérieuse, qui ne fait que s'accroître à mesure qu'on s'approche de ces blocs déchirés et entr'ouverts, de ces sommets crevassés, de ces débris épars, mélange confus où l'on croit distinguer les formes les plus étranges.

La vie, cependant, n'est pas tout à fait absente de ces ruines. Du flanc des rochers on voit çà et là saillir quelque tronc rabougri de figuier sauvage, une yeuse, un églantier, quelquefois une vigne grimpante, du milieu de laquelle descend une guirlande de chèvrefeuille, de lierre ou de clématite. De loin en loin, au détour d'un sentier pierreux, on rencontre même, resserrées dans une étroite enceinte de rocs aigus, de petites oasis où des sources jaillissantes entretiennent une verdure toujours fraîche, de jeunes et vigoureux arbustes, des saules larges et puissants, sur une terre gazonnée qu'émaille une infinie variété de fleurs. Mais là encore on est dans la solitude, on se sent comme entouré de mystère, et le silence n'est interrompu que par les croassements des corbeaux dont on aperçoit les nids au comble des précipices, ou le clapotage lointain du Chassezac, dont les eaux roulent dans un lit de galets, au bas d'une berge escarpée et à pic, qui termine, du côté du nord, le plateau de Payolive.

EFFETS D'ÉLECTRICITÉ MÉTÉORIQUE.

Voy. t. XXXIX, 1871, p. 311.

RÉCIT D'UN VOYAGEUR.

Le 22 juin 1865, partant de Saint-Moritz (Grisons), je fis l'ascension du pic Surley, montagne granitique dont le sommet plus ou moins conique s'élève à l'altitude de 2 300 mètres. Pendant les journées précédentes, le nord avait régné avec persistance; il devint variable le 22, et le ciel se chargea de nuages errants. Vers midi, ces vapeurs augmentèrent, se réunirent au-dessus des cimes les plus élancées, en se tenant d'ailleurs assez élevées pour ne pas voiler la plus grande partie des sommités de l'Engadine, sur lesquelles tombèrent bientôt des averses locales. Leur aspect de *vapeurs poussiéreuses*, avec une demi-transparence, nous fit supposer qu'il ne s'agissait que de giboulées de neige ou de grésil.

En effet, vers une heure du soir, nous fûmes assaillis par un grésil fin, clair-semé, en même temps que des giboulées analogues enveloppaient la plupart des aiguilles rocheuses, telles que le pic Ot, le pic Julien, le pic Languard, et les cimes neigeuses de la Bernina; tandis qu'une forte averse de pluie fondait sur la vallée de Saint-Moritz.

Le froid augmentait, et à une heure trente minutes du soir, arrivés au sommet du pic Surley, la chute du grésil devenant plus abondante, nous nous disposâmes à prendre notre repas près d'une pyramide de pierres sèches qui en couronne la cime. Appuyant alors ma main contre cette construction, j'éprouvai dans le dos, à l'épaule gauche, une douleur fort vive, comme celle que produirait une épingle enfoncée lentement dans les chairs, et en y portant la main, sans rien trouver, une piqûre analogue se fit sentir dans l'épaule droite. Supposant alors que mon pardessus de toile contenait des épingles, je le jetai; mais loin de me trouver soulagé, les douleurs augmentèrent, envahissant tout le dos d'une épaule à l'autre, et elles étaient accompagnées de chatouillements, d'élancements douloureux, comme ceux qu'aurait pu produire une guêpe ou tout autre insecte se promenant dans mes vêtements, où il me criblait de piqûres.

Otant à la hâte mon second paletot, je n'y découvris rien qui fût de nature à blesser les chairs, tandis que la douleur prenait le caractère d'une brûlure. Sans y réfléchir davantage, je me figurai que ma chemise de laine avait pris feu, et j'allais me déshabiller complétement, lorsque notre attention fut attirée par un bruit qui rappelait les stridulations des bourdons. C'étaient nos bâtons qui chantaient avec force en produisant un bruissement analogue à celui d'une bouilloire dont l'eau est sur le point d'entrer en ébullition; tout cela peut avoir duré environ quatre minutes.

Dès ce moment je compris que mes sensations douloureuses provenaient d'un écoulement électrique très-intense, qui s'effectuait par le sommet de la montagne. Quelques expériences improvisées sur nos bâtons ne laissèrent apercevoir aucune étincelle, aucune clarté appréciable de jour, mais ils vibraient dans la main de manière à faire entendre un son intense. Qu'on les tînt verticalement, la pointe soit en haut, soit en bas, ou bien horizontalement, les vibrations restaient identiques, mais le sol demeurait inerte. Alors, le ciel était devenu gris dans toute son étendue, quoique inégalement chargé de nuages.

Quelques instants après, je sentis mes cheveux et ma barbe se dresser en produisant sur moi une sensation analogue à celle qui résulte d'un rasoir passé à sec sur des poils roides. Un jeune homme qui m'accompagnait s'écria qu'il sentait tous les poils de sa moustache naissante, et que du sommet de ses oreilles il partait des courants très-forts. D'autre part, en élevant la main, je vis des courants non moins prononcés s'échapper de mes doigts.

Un coup de tonnerre lointain, vers l'ouest, nous avertit qu'il était temps de quitter la cime, et nous descendîmes rapidement jusqu'à une centaine de mètres. Nos bâtons vibrèrent de moins en moins à mesure que nous avancions, et nous nous arrêtâmes lorsque leur son fut devenu assez faible pour ne plus être perçu qu'en les approchant de l'oreille. La douleur au dos avait cédé dès les premiers pas de la descente, mais j'en conservais encore une impression vague. Dix minutes après le premier, un second roulement de tonnerre se fit entendre encore à l'ouest, dans un grand éloignement, et ce furent les seuls. Aucun éclair ne brilla, et, une demi-heure après notre départ de la cime, le grésil avait cessé, les nuages se rompaient. Enfin, à deux heures trente minutes du soir, nous atteignîmes de nouveau le point culminant du pic de Surley pour y trouver le soleil. Mais, le même jour, éclatait un violent orage sur les Alpes bernoises, où une dame anglaise fut foudroyée!

Au surplus, nous jugeâmes que notre phénomène devait s'être étendu à toutes les hautes cimes rocheuses de la chaîne des Grisons, même jusqu'à l'horizon, où divers pics rocailleux étaient, comme celui que nous occupions, enveloppés par des tourbillons de grésil, tandis que les grandes sommités neigeuses de la Bernina semblaient en être exemptes malgré les nuages déchirés qui les couronnaient.

Le phénomène électrique qui vient d'être décrit, et que l'on pourrait appeler le *chant des bâtons* ou le *bourdonnement des roches*, n'est pas rare dans les hautes montagnes, sans pourtant y être très-fréquent. Parmi les guides que j'ai interrogés à ce sujet, les uns ne l'avaient jamais observé, les autres ne l'avaient entendu qu'une ou deux fois dans leur vie. Toutefois il convient de faire observer qu'il se présente précisément dans les journées où le ciel menaçant éloigne les voyageurs des cimes culminantes. Quoi qu'il en soit, comme il n'a été encore que rarement enregistré d'une manière positive par la science, j'ai cru devoir insister sur ces détails.

Déjà, au Nevado de Toluca, j'avais assisté à des scènes du même genre, mais beaucoup plus intenses, à cause de sa position sous les tropiques et de son altitude de

4 548 mètres. Cependant le rapprochement des diverses observations permet de distinguer entre elles plusieurs points communs.

Ainsi : 1° l'écoulement de l'électricité par les roches culminantes se produit sous un ciel orageux chargé de nuages bas, enveloppant les cimes ou passant à une très-petite distance au-dessus d'elles, mais sans qu'il y ait de décharges électriques à proximité du lieu où se manifeste l'écoulement continu ; 2° dans tous les cas observés, le sommet de la montagne était enveloppé par une giboulée de grésil, ce qui pourrait faire supposer que l'écoulement continu de l'électricité du sol vers les nuages n'est pas étranger à sa formation. Ainsi, pendant l'observation du 22 juin 1865 en particulier, toutes les aiguilles rocheuses se trouvaient dans les mêmes conditions météorologiques, tandis que les vallées situées entre les pics recevaient de fortes ondées de pluie. Cependant il faut aussi faire la part de la température plus élevée de ces bas-fonds, où le grésil allant se fondre tourne à l'état de pluie. Il y a longtemps que M. de Charpentier a fait ressortir la portée du fait, et, grésil ou neige, les résultats doivent être les mêmes. (1)

TROIS PROVERBES.

Harpagon entasse ses écus dans sa cassette; il lésine sur tout, il fait souffrir de son avarice tout ce qui l'entoure : riche, il mène la vie d'un misérable, et, qui pis est, il la fait mener aux autres. Son fils déserte la maison, s'endette, et, pour pouvoir dépenser à tort et à travers, se met aux mains d'un usurier : *A père avare, fils prodigue.*

La maison d'Ariste est ordonnée avec une sage économie, qui lui permet de se montrer généreux pour les siens comme pour les étrangers. Ses enfants se trouvent heureux chez lui : aussi ne le quittent-ils guère ; comme lui, ils ont toujours la main ouverte pour donner, mais pour donner avec discernement; et l'on murmure souvent sur leur passage : *Tel père, tel fils.*

Cléonte prend des airs de marquis d'autrefois; sa politesse sent la poudre à la maréchale. Il se précipite au-devant de vous, il vous accable de protestations d'amitié, d'estime, de considération, de respect, de tout ce qu'il peut imaginer. On a toutes les peines du monde à démêler ce qu'il veut dire au milieu de toutes les formules cérémonieuses dont il l'enveloppe; « il a l'honneur » de vous dire qu'il fait beau, ou que la rue est nouvellement repavée. Au bout d'un quart d'heure passé avec lui, on n'est pas éloigné de se prendre soi-même pour un homme mal élevé, tant on se sent au-dessous de cette exquise politesse. Mais le fils de Cléonte arrive; il bouscule les gens, oublie de leur en demander pardon, ne salue personne, va sécher ses bottes devant le feu, s'étend sur le canapé, et, quand il se décide à parler, traverse toutes les conversations sans plus de formes qu'un boulet; il affirme, contredit, tranche..... et vous remet en mémoire le proverbe : *A père avare, fils prodigue.*

Quelle charmante personne que la jeune Éliane! dit quelqu'un. Aimable, gracieuse, cherchant moins à plaire aux gens qu'à leur faire plaisir, spirituelle sans recherche, instruite sans pédanterie, elle réussit à être parfaitement simple sans aucune rusticité, et d'une politesse qui n'a jamais de défaillances, quoiqu'elle soit entièrement exempte d'affectation. — S'il en est ainsi, répond Clitandre, jamais fille n'a ressemblé davantage à sa mère ; car votre portrait aurait convenu de point en point à celle-ci, quand je la connus il y a trente ans. Il n'y a pas de meilleur maître que l'exemple, et le proverbe dit vrai : *Tel père, tel fils.*

Tel père, tel fils ! — A père avare, fils prodigue ! — Des deux proverbes, lequel a raison? Tous les deux, sans doute. On peut compter sur l'influence de l'exemple, à condition de le donner toujours bon, sans rien exagérer. Le bien, le vrai bien, celui seul qui est capable d'en produire d'autre, ne peut exister que dans la modération ; et de deux proverbes également justes, quoique contradictoires, on peut tirer ce troisième, qui servira de moralité aux deux autres : *L'excès en tout est un défaut.*

(1) Note communiquée à M. Fournet, président de la commission météorologique de Lyon, par M. H. de Saussure.

HABITUDE.

Telle est la puissance de l'habitude, qu'il y a des choses que nous faisons sans plaisir, et que cependant nous souffririons de ne pas faire. SYDNEY SMITH.

APTITUDE INTELLECTUELLE

DES ENFANTS DE COULEUR.

..... Un jeune garçon de seize à dix-sept ans fut appelé au bureau du professeur pour lire sa composition. Il la lut avec un talent réel. Lorsqu'il eut fini, un de ses camarades se leva et dit au maître que John avait lu la veille des vers de sa composition bien supérieurs à ce morceau, et qu'on ferait bien de les lui faire répéter. John s'y refusa d'abord; mais, sur ma demande, il consentit à se rendre au désir de ses camarades; on l'écouta dans un religieux silence. Ce petit poëme, de cent cinquante vers environ, était sa propre histoire. Son père, sa mère et sa sœur avaient, avant la guerre, vécu dans une case appartenant à un riche planteur de la Virginie. Un jour, sa sœur est enlevée pour être vendue à un maître qui l'emmène dans l'Ouest; sa vieille mère meurt de chagrin. Son père avait maudit la cruauté qui l'avait séparé de sa fille; on l'avait maltraité. Lui-même, pauvre enfant, âgé de dix à onze ans, avait été, parce qu'il pleurait quand on emmenait sa sœur, frappé du bâton. Mais tout à coup un cri s'était fait entendre dans le pays des esclaves, un cri, la liberté ! — « J'étais libre, s'écriait le jeune poëte, libre de marcher devant moi, libre de regarder la lumière du soleil, libre de gagner par mon travail le pain de chaque jour, libre de devenir aussi instruit que nos maîtres, libre de lire dans le livre de Dieu ! » — Le jeune homme continua ainsi jusqu'à ce que, les larmes le gagnant, il fût obligé de suspendre un récit qui nous avait tous remués jusqu'au fond de l'âme. Toute la classe était émue, et je ne pourrai rendre l'aspect que présentaient trente jeunes filles versant des larmes d'attendrissement et d'admiration pour leur compagnon d'étude (1).

(1) C. Hippeau, *l'Instruction publique aux États-Unis.*

LA TRICHINE.

Les vers intestinaux ou Helminthes sont communément une cause de répulsion. Tous ces Nématoïdes qui vivent en parasites dans le corps des mammifères, les Ascarides qui tourmentent les enfants, les Filaires et les Strongles qui attaquent les chevaux, les chiens, l'homme lui-même, enfin le hideux Ténia, sont bien capables, en effet, de faire naître le dégoût. Mais le membre de cette famille le plus odieux, c'est assurément le petit ver qu'Owen baptisa, en 1835, du nom de *Trichina spiralis*, la Trichine spirale (θρίξ, cheveu).

On sait que ce dangereux parasite, introduit dans l'estomac d'un homme avec la viande qui le renferme, s'y développe et donne naissance à des embryons extrêmement nombreux qui se répandent dans le corps et pénètrent jusqu'au tissu musculaire superficiel, après avoir produit des ravages qui occasionnent fréquemment la mort. On désigne sous le nom de trichinose cette cruelle maladie.

Toutes les viandes ne sont pas également propres à renfermer des Trichines. On a observé que ces vers habitent de préférence le corps des animaux omnivores, tels que le porc, le rat, etc.; chez les carnivores, chiens, chats, l'inoculation est déjà moins facile, et chez les herbivores, en particulier chez les ruminants domestiques, bœuf, mouton, etc., elle ne peut avoir lieu, soit que la nature de leur alimentation s'oppose à l'introduction des Trichines, soit que ces dernières ne puissent se développer dans leurs intestins. C'est donc surtout la viande de porc crue ou imparfaitement cuite (1) qui présente le plus de danger.

En soumettant à l'examen microscopique un morceau de chair de porc trichinée, on voit, à l'aide d'un faible grossissement, une multitude de petits points blancs, ovoïdes, disposés en lignes suivant la direction des fibres musculaires. Chacun de ces points est une capsule mince calcaire, contenant intérieurement deux ou trois vers de 0mm.16 de longueur sur 0mm.01 d'épaisseur, roulés en spirale (fig. 1). Ce sont là des Trichines embryonnaires, désignées aussi sous le nom de Trichines musculaires.

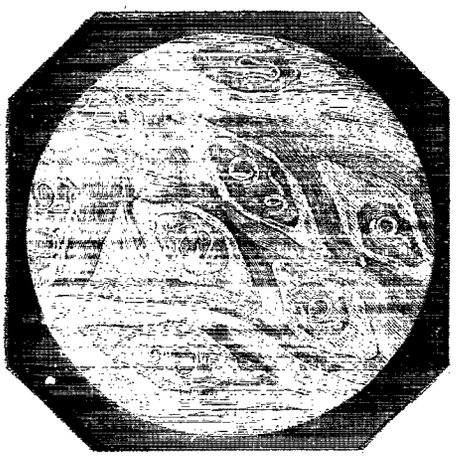


Fig. 1. — Morceau de chair de porc trichinée; grossi.

Lorsque le morceau de chair qui contient toutes ces petites capsules est avalé par un animal, le test calcaire se dissout rapidement dans l'acte de la digestion, et les Trichines embryonnaires prennent leur essor dans l'intestin. Devenues libres, elles se nourrissent du chyme alimentaire et acquièrent, au bout de trois ou quatre jours, leur entier développement. Dès lors, elles présentent des sexes distincts : les mâles ont 1 millimètre de long; les femelles, plus grandes, jusqu'à 3 millimètres (fig. 2). Chaque femelle, solidement fixée à la paroi de l'intestin, porte un millier d'œufs (2) disposés par série de croissance, de telle sorte que les plus avancés se rapprochent peu à peu de l'orifice de l'ovaire. Cinq jours après, ils s'ouvrent dans le corps de la mère, qui bientôt se débarrasse de ses petits roulés en spirale, opération qui se fait peu à peu, toutes les demi-heures environ, et dure souvent plusieurs semaines; après quoi, la Trichine mère est entraînée au-dehors.

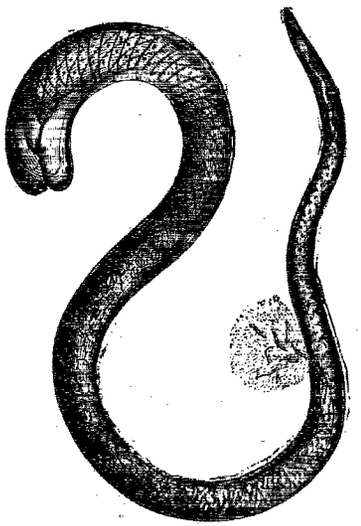


Fig. 2. — Trichine femelle adulte; grossie 150 fois.

Les Trichines embryonnaires, de dimensions microscopiques, cheminent alors avec des mouvements ondulatoires le long de l'intestin. Prenant à chaque moment plus de force, elles attaquent bientôt la membrane intestinale, la percent, pénètrent dans le péritoine (1), puis dans les plèvres (2). Guidées par un instinct aussi infaillible que merveilleux, elles arrivent au péricarde (3) et finissent, sans jamais s'égarer dans ce long trajet, par faire irruption dans les muscles superficiels de la poitrine, du cou et du dos.

Une fois qu'elles occupent les parties charnues qui doivent les abriter, elles s'établissent en rampant dans les gaînes des faisceaux de muscles et ne tardent pas à s'y fixer. C'est alors qu'elles se renferment par deux ou par trois dans de petites cavités, sortes de cellules ovoïdes, lisses à l'intérieur, se recouvrant quelque temps après d'une couche calcaire, et au sein desquelles elles attendent que la portion de chair qui les contient soit avalée par un autre être (4).

Il faut donc, on le voit, que les Trichines passent successivement des muscles d'un animal dans l'estomac et les intestins d'un autre pour se reproduire, et c'est là, assurément, un des modes les plus singuliers et les plus extraordinaires de vitalité.

Ce fléau ne règne pas, heureusement, dans tous les pays. C'est au nord et au centre de l'Allemagne, en Suède, en Norvége, que la trichinose fait le plus de ravages; viennent ensuite la Russie, l'Angleterre et l'Amérique du Nord, sans toutefois que les accidents y aient présenté beaucoup de gravité; quant à nos contrées plus méridionales, elles en ont été jusqu'ici entièrement exemptes.

(1) Les Trichines ne résistent pas à la température de 100 degrés centigrades. Une viande trichinée peut être digérée sans danger après avoir subi une cuisson complète.

(2) Leuckart, dans la petite quantité de 15 grammes de chair trichinée, a compté 100 000 capsules. En portant le nombre des embryons contenus dans chaque capsule à 2 seulement et en supposant les mâles et les femelles en proportion égale, on a 100 000 femelles donnant naissance à 100 000 000 d'embryons! Ces chiffres sont plus que suffisants pour faire comprendre la gravité de la trichinose.

(1) Grande et épaisse membrane qui tapisse la cavité de l'abdomen et enveloppe les organes qu'il contient.

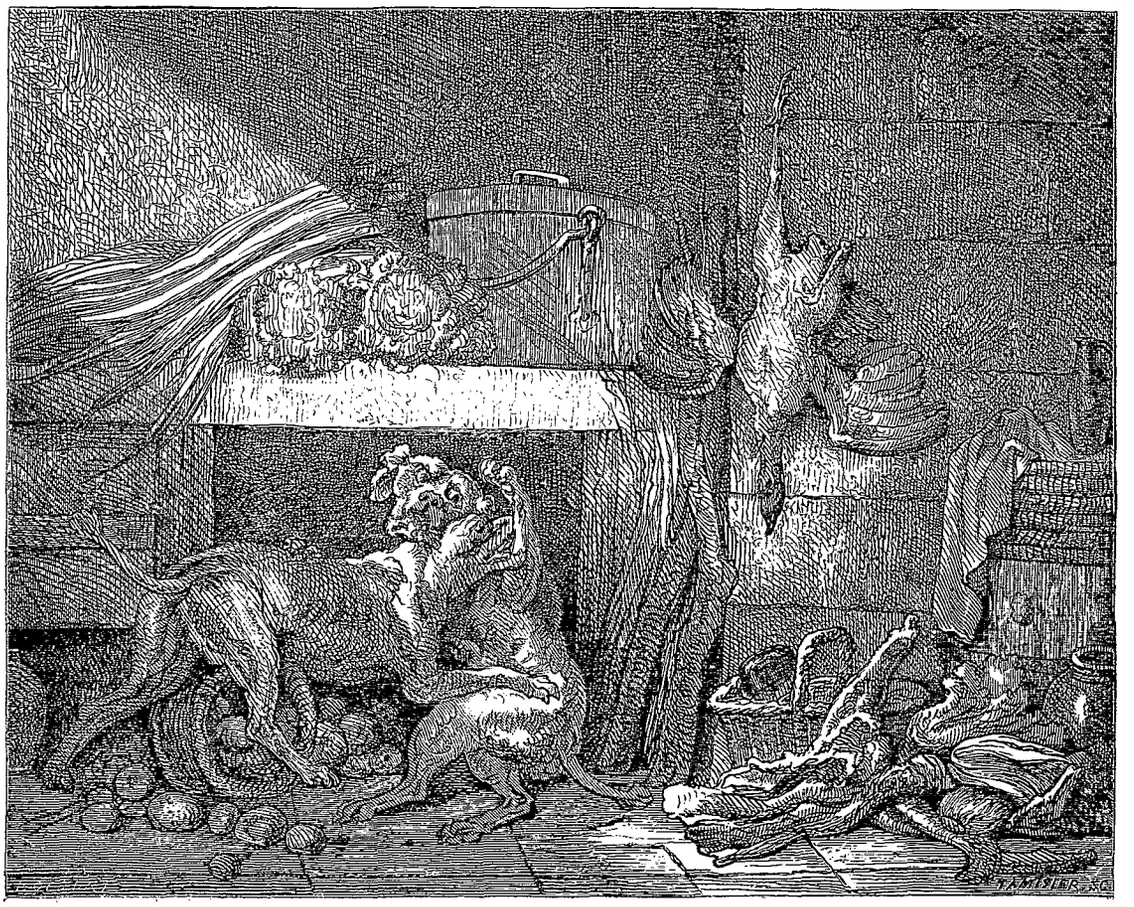
(2) On nomme ainsi deux membranes diaphanes qui, de chaque côté de la poitrine, contiennent les poumons.

(3) Sorte de sac membraneux qui enveloppe le cœur et les troncs artériels et veineux.

(4) On a cru retrouver des embryons vivants au bout de sept, de huit et même de quatorze ans.

LA PEINTURE D'ANIMAUX.

DESPORTES ET OUDRY.



Musée de Vienne. — Querelle de chiens, esquisse par Oudry. — Dessin de Bocourt, d'après une photographie de Braun.

L'art semble avoir longtemps hésité en France avant de mettre en scène les animaux comme uniques « personnages » d'une composition de peinture.

Desportes fut un des premiers qui introduisirent chez nous ce genre, qu'avaient déjà fait accepter Snyders à Anvers, et Paul Potter en Hollande. Les leçons d'un certain Nicasius, élève de Snyders, avaient enhardi notre compatriote à entrer dans cette voie nouvelle : il s'y distingua.

Oudry, qui avait eu pour maître Largillière, élève des écoles d'Anvers, s'inspira pourtant beaucoup plus de Desportes, dont il fut l'émule et le successeur.

Les deux peintres français qui donnèrent un si brillant éclat à la peinture d'animaux usèrent des mêmes procédés. Desportes fut, il est vrai, comme coloriste, plus Flamand qu'Oudry, parfois un peu terne; mais celui-ci emprunta à ses maîtres l'art de combiner les groupes, de jeter la lumière dans un tableau, d'en créer l'unité suivant les règles académiques qui lui étaient familières.

Desportes et Oudry furent des arrangeurs habiles, connaissant à merveille les ressources du métier; le premier a pourtant quelque originalité. Oudry est moins bonhomme, et cependant nul ne reproduisit plus fidèlement, d'après le naturel, selon le terme de l'époque, les chiens de la meute royale. On rapporte que Louis XV souriait en retrouvant sur la face des animaux peints par Oudry au jardin du Roi l'expression des passions humaines, et qu'il admirait fort les touches habiles du peintre qui parvenaient à rendre jusqu'aux moindres détails du pelage si varié de ses modèles.

Ainsi que le témoigne l'esquisse que nous reproduisons, Oudry avait encore une agréable rusticité que n'eut pas Desportes. Il sut, à la manière des Flamands, rapprocher les objets les plus vulgaires et les plus disparates sans choquer le regard et sans amener la confusion et la discordance.

Cette cuisine offre aux regards tout ce qu'on peut s'attendre à trouver en pareil lieu : ustensiles et provisions de ménage, marmite de cuivre rouge, tonneau vide, la poule d'Inde suspendue par une patte le long de la muraille, bouteille de vin vieux, bois en fagots, légumes appétissants. Oudry se proposait sans doute de faire une belle étude de « nature morte »; mais il avait voulu de plus mettre la vie en son tableau.

Au premier plan, deux chiens de chasse, souples et terribles, vident à coups de griffes et de dents une querelle dont la volaille suspendue au mur est peut-être l'objet. L'un des champions, à demi renversé, essaye de s'accrocher à son vainqueur, qui, avant de le terrasser complétement, lui fait sentir ses crocs aigus. La manne de pommes de terre, roulant sous les pattes des combattants, témoignera tout à l'heure contre eux, quand rentrera le maître armé du fouet.

La palette d'Oudry n'a point, par malheur, jeté ses couleurs sur ce dessin, resté à l'état de projet; mais ce croquis est très-étudié, ses contours sont suffisamment ar-

rêtés, et on voit qu'il était prêt à être transporté sur la toile.

LE RENARD ET LE LOUP.

CONTE RUSSE.

Il y avait une fois un vieillard et une vieille femme. Le vieillard s'en alla pêcher des poissons. Il en rapporta à la maison une pleine voiture. En route, il vit un Renard couché tout en rond. Il descendit de sa voiture, s'approcha de lui; le Renard ne bougeait pas; il gisait comme mort. « Voilà un cadeau pour ma femme », se dit le vieillard; et il s'empara du Renard, le mit sur sa voiture et continua son chemin.

Le Renard prit son temps; il jeta l'un après l'autre tous les poissons de la voiture, et quand il les eut jetés, il descendit.

— Regarde, ma femme, dit le vieillard en arrivant, quel beau collier je t'ai apporté.

— Où cela?

— Sur ma voiture, avec les poissons.

La vieille court à la voiture; elle ne trouve ni collier, ni poissons, et se met à gronder son mari :

— Vieille bête! drôle! Quel mauvais tour!

Alors le vieillard s'aperçut que le Renard n'était point mort comme il l'avait cru; il en eut bien du chagrin. Mais que faire?

Cependant le Renard avait ramassé en un tas tous les poissons, s'était assis sur la grand'route et s'était mis à se régaler.

Arriva un Loup gris : — Bonjour, mon frère.

— Bonjour.

— Donne-moi des poissons.

— Va en pêcher toi-même.

— Je ne sais pas.

— Et moi, j'en ai bien pêché! Va sur la rivière, près d'un trou à glace, mets ta queue dans le trou, assieds-toi et répète ces mots :

Venez, petits et gros poissons,
Vous prendre à mes hameçons.

Ils viendront eux-mêmes se prendre à ta queue.

Le Loup alla sur la rivière et fit ce que le Renard lui avait conseillé. Le Renard le suivit, en répétant ces paroles : « Que le ciel soit clair, soit clair! Que la queue du Loup gèle, gèle! »

— Qu'est-ce que tu dis, frère?

— Je t'aide.

Et le malin Renard répétait : « Que la queue du Loup gèle, gèle! »

Le Loup resta toute la nuit sans bouger près du trou, si bien que sa queue gela; à la fin, il voulut s'en aller, mais il n'y avait pas moyen.

— Que j'ai pris de poissons! pensait le Loup; je ne peux pas même les tirer de l'eau.

Mais voici que les femmes du village viennent chercher de l'eau.

— Au loup! au loup! Il faut le tuer!

Elles commencèrent à taper dessus, qui avec son bâton, qui avec son seau, chacune avec ce qui lui tombait sous la main. Le Loup saute, bondit; il arrache sa queue et se sauve sans regarder en arrière.

— C'est bon, se dit-il, tu me payeras cela, mon frère le Renard!

Tandis qu'il cherchait à se consoler ainsi de ses peines, le Renard était en train de chercher s'il ne pourrait pas encore escroquer quelque chose. Il se glissa dans une chaumière où les femmes étaient occupées à cuire des crêpes, se fourra la tête dans un seau de pâte, se la barbouilla bien, et se sauva. — Le Loup le rencontra :

— Voilà donc tes leçons, drôle! On m'a mis tout en marmelade.

— Eh! mon pauvre petit frère, chez toi, ce n'est que le sang qui a coulé; chez moi, c'est la cervelle. On m'a encore bien plus rossé que toi : regarde, j'ai peine à me traîner.

— C'est vrai, dit le Loup; où vas-tu? Vraiment tu me fais peine, et je te pardonne. Assieds-toi sur moi, je te porterai.

Le Renard s'assit sur le dos du Loup, qui le porta. Et le Renard chantonnait tout doucement.

— Qu'est-ce que tu chantes, frère?

— Je chante :

Celui qui a été battu
Porte celui qui n'a pas été battu.

— Ah! c'est bien vrai, frère, repartit le Loup, sans trop savoir ce qu'il disait.

LE DOCTEUR POUCHET.

Parmi nos contemporains célèbres, le docteur F.-A. Pouchet a ceci de particulier que toute sa vie, de la naissance à la mort, s'est écoulée dans la même ville : né à Rouen en 1800, il y est mort au mois de décembre 1872, entouré de l'estime, de l'affection de ses concitoyens, qui savaient très-bien apprécier sa valeur. Ceux qui ne pouvaient juger ses travaux comprenaient du moins et voyaient que nul homme n'avait le droit de se dire plus laborieux. Ses employés, ses voisins depuis quarante-quatre ans, l'observaient dans les galeries du Muséum ou dans ce magnifique laboratoire que toute l'Europe savante a visité avec respect. La nuit presque autant que le jour il était au travail : dissections, préparations anatomiques, expériences de toutes sortes, classement du Musée, un des plus beaux de France, leçons à préparer, mémoires à rédiger, lectures, correspondances, c'était une activité incessante; ajoutez à cela le goût des excursions, des explorations, vous pourrez alors concevoir ce que fut la vie de cet intrépide investigateur de l'univers, qu'il devait, en effet, si bien nous décrire.

Vigilant, ponctuel, régulier, il était avec tous d'une politesse, d'une affabilité, d'une aménité, qui faisaient de lui un homme unique pour le charme et la grâce.

Cette sérénité, ce beau calme d'esprit, lui venaient en partie d'une parfaite conscience de sa valeur scientifique; il eût pu très-bien dire avec son compatriote Corneille :

Le prix que nous valons, qui le sait mieux que nous?

En voulez-vous la preuve? écoutez :

En 1842, lors de sa découverte des lois de l'ovulation, découverte qui lui valut trois ans plus tard le prix de physiologie de dix mille francs décerné par l'Académie des sciences, il écrivait, ignorant encore quel accueil serait fait à cette découverte :

« J'ai accompli avec probité une œuvre utile, et je me » présente avec franchise au tribunal de l'avenir. Pour le » moment, je ne suppose pas que mon travail réunisse » aucun élément de succès; je professe des doctrines qui » s'éloignent trop du sentier de la routine pour ne pas » éprouver le sort de tous les novateurs. Il est dans ma » destinée de subir toutes les phases de la critique : d'a- » bord on niera l'évidence en tranchant audacieusement » la question, et en anéantissant légèrement, par une » simple négation, plusieurs années de recherches et de » travaux... »

Qu'on voie dans le volume même de M. Pouchet la suite de ces belles et fières paroles!

Vers 1830, M. Pouchet avait épousé, comme Buffon, une personne de grand mérite, mais pauvre... Jamais mariage ne fut plus heureux : associée aux travaux de son mari ; pleine d'activité, de grâce, d'esprit ; bientôt mère de deux beaux enfants, Mme Pouchet semblait avoir apporté toutes les joies de nature dans la demeure du savant. Pourquoi ce bonheur fut-il sitôt et si brusquement interrompu? Mme Pouchet mourut subitement d'une rupture d'anévrisme, en 1842.

M. Pouchet, lui-même atteint de surdité, se renferma de plus en plus dans son travail.

L'œuvre du naturaliste rouennais a été telle qu'il peut assurément être mis au rang des plus grands travailleurs de ce dix-neuvième siècle qui a tant travaillé.

Disons seulement que, nommé, en 1828, directeur du Muséum d'histoire naturelle de Rouen (auquel à cette époque on ne pouvait faire qu'un reproche, celui de ne pas exister), M. Pouchet le créa de toutes pièces à force de patience et de passion. A ceux qui ont visité ce Musée, un des plus complets d'Europe par ses oiseaux et ses coquillages, et le premier du monde par sa collection de nids (collection qui a fait écrire à M. Michelet une si belle page) ; à ceux, dis-je, qui ont vu ce Musée nous rappellerons qu'il n'y a pas là une pièce, depuis le squelette de la baleine jusqu'au plus fragile papillon, qui n'ait été préparée, classée, mise en place par M. Pouchet. Un autre eût été fier d'avoir accompli cette tâche immense, et s'en fût fait avec raison un titre de gloire. Eh bien, dans la carrière de M. F.-A. Pouchet la création de ce Musée semble compter à peine. Cependant les plus hautes notabilités scientifiques ont tenu à visiter cette collection précieuse, et le plus illustre des naturalistes contemporains, Richard Owen, n'en parlait qu'avec éloge.

Voilà pour le directeur du Muséum, et cela eût pu suffire à la gloire de bien d'autres.

Mais en M. Pouchet, il y avait aussi le professeur. Et quel professeur ! quel savoir ! quelle érudition ! quelle méthode ! quelle clarté ! quelle précision ! et quel soin pour être exact et complet ! A soixante-dix ans, on le voyait jusqu'à deux heures du matin préparer la leçon du lendemain. Aussi, comme professeur, ceux qui l'ont entendu peuvent affirmer que sur ce point encore il ne se laissa surpasser par personne.

Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, en 1858, lui écrivait : «... à Rouen, vous avez développé le goût des sciences » et créé un admirable Musée.»

Mais que dire des travaux du savant? M. Pouchet a publié *quatre-vingt-trois ouvrages*, dont quelques-uns sont des in-8 de 1600 pages ou des in-4° de 400, avec atlas, figures, etc.

Plusieurs de ces ouvrages, et nous pourrions dire presque tous, sont le résultat des plus patientes, des plus laborieuses, des plus méticuleuses recherches. N'a-t-on pas vu M. Pouchet passer des journées entières l'œil sur le microscope?

On sait le bruit qu'ont fait plusieurs de ces ouvrages (1) ; car si quelques-uns eurent la bonne fortune si rare d'être tout de suite accueillis, tels que la *Théorie positive de l'ovulation spontanée*, qui lui valut, nous l'avons dit, le grand prix de physiologie expérimentale décerné par l'Académie des sciences, d'autres, au contraire, soulevèrent des tempêtes, tels que l'*Hétérogénie* ou *Traité de génération spontanée*, en 1859, et les *Nouvelles expériences sur la génération spontanée*, en 1864. M. Pouchet n'aimait ni ne recherchait la polémique ; mais ce qu'il avait une fois observé et vu, il le déclarait avec une intrépidité, une loyauté que rien jamais ne put arrêter ni affaiblir. Or, personne n'observait mieux, n'expérimentait mieux que M. Pouchet. En passant, et comme incidemment, il entassait les découvertes : micrographie de l'air, résistances vitales, théorie de la respiration chez les tortues, etc., etc. Au besoin il créait les appareils les plus ingénieux, dont quelques-uns dans la science ont conservé son nom, tels que l'*Aéroscope-Pouchet*. Mais ce qui a le plus attiré l'attention publique sur lui, ce sont les *Lois de l'ovulation spontanée*, que dans beaucoup d'ouvrages on désigne sous le nom de *Lois-Pouchet*.

J'ai dit plus haut que l'on doit au célèbre physiologiste rouennais quatre-vingt-trois ouvrages ; je ne puis en citer ici la liste et bien moins encore en faire l'analyse, mais j'indiquerai, avec la date de leur publication, les vingt principaux :

1829. Histoire naturelle et médicale de la famille des Solanées.
1832. Traité élémentaire de zoologie.
1834. Recherches zoologiques sur la taupe.
1835. Traité de botanique, 2 vol.
Notice zoologique et historique sur les éléphants.
1841. Zoologie classique, 2 vol. avec atlas.
1842. Théorie positive de la fécondation chez les mammifères.
1845. Théorie positive de l'ovulation spontanée, 1 vol. avec atlas.
1847. Monographie des genres Nérite et Néritine, 1 vol. in-4° de 400 pages, avec atlas.
1850. Recherches sur les organes de la circulation, de la digestion et de la respiration des animaux infusoires.
1853. Histoire des sciences naturelles au moyen âge, ou Albert le Grand et son époque, considérés comme point de départ de l'école expérimentale.
Histoire naturelle et agricole du hanneton.
1856. Rapport sur les établissements de pisciculture d'Huningue et de Wolfsbrunnen.
Lettres sur les bancs d'anguilles de la Seine-Inférieure.
1858. Histoire naturelle et agricole du mouton.
1859. Hétérogénie, ou Traité de la génération spontanée.
1860. Analyse microscopique de l'air atmosphérique.
1861. Nouvelles expériences sur la génération spontanée.
1866. Expériences sur la congélation des animaux.
Résistances vitales des semences d'un *Medicago*.

On remarquera que dans cette liste je n'ai pas indiqué *l'Univers*, publié en 1865 et réimprimé successivement en 1868 et 1872, volume de science populaire, traduit presque en toutes les langues.

Ajoutons que, toujours à l'œuvre jusqu'au dernier moment, M. Pouchet a pu mettre la dernière main à un magnifique ouvrage sur les oiseaux, auquel il travaillait depuis plusieurs années avec une ardeur vraiment juvénile. Il a lui-même illustré ce volume des plus jolis dessins ; car le savant était doublé d'un artiste de la plus grande habileté. Du reste, M. Pouchet, qui se plaisait à la science, se plaisait également aux arts et aux lettres. Ses amis à Rouen étaient les Bellanger, les Court, les Méreaux, les Bouilhet, les Flaubert, les Frédéric Deschamps, les Clogenson, les Baudry (Alfred et Frédéric). Un vieil acteur, élève de Talma, M. Cudot, était invité souvent à lui venir lire nos grands maîtres : Corneille, Molière, Racine, etc. L'abbé Cochet venait causer archéologie, André Potier venait causer de toutes choses ; avec Delzeuzes on s'entretenait de science et de poésie ; et puis venaient l'astronomie avec l'excellent M. Gulli, l'ozone avec Houzeau, la philosophie avec A. Dumesnil, la géographie avec Élisée Reclus, qui habita quelque temps la Normandie ; et puis enfin venait la biologie avec le fils Georges et le dévoué disciple Pennetier, qui depuis a eu cet honneur de succéder à son maître comme directeur du Muséum de Rouen.

Ah ! si dans toutes les villes il y avait un Pouchet, quel peuple nous serions !

(1) Notre modeste recueil n'a pas à prendre parti, bien entendu, dans les questions ardues soulevées par le docteur Pouchet. Nous louons sa laborieuse existence, son savoir profond, sans prétendre en rien nous faire juges de la valeur de ses théories.

LES DOUZE RÈGLES DES SANNYASINS,

ORDRE DE MENDIANTS INDIENS.

1. — Le Sannyasy doit, chaque matin, après ses ablutions, se frotter le corps avec des cendres.

2. — Il ne doit faire qu'un seul repas par jour.

3. — Il doit renoncer à l'usage du bétel (1).

4. — Il ne doit pas regarder les femmes en face.

5. — Une fois par mois, il doit se faire raser la tête et le visage.

6. — Il ne peut porter aux pieds que des socques de bois.

7. — En voyage, il doit porter d'une main son bâton à sept nœuds, de l'autre sa calebasse, et sous son bras une peau de gazelle.

8. — Il ne doit vivre que d'aumône, et il a le droit de la demander partout où il va; mais il est plus convenable qu'il la reçoive sans la demander.

9. — Il ne doit pas s'asseoir pour manger.

10. — Il doit se bâtir un ermitage auprès d'une rivière ou d'un étang.

11. — En voyage, il doit traverser seulement les lieux habités et ne séjourner nulle part.

12. — Il ne reconnaîtra aucune différence entre les hommes, et restera indifférent à tous les événements politiques ou autres, son unique souci devant être d'acquérir l'esprit de sagesse et le degré de spiritualité qui doivent finalement le réunir à la divinité, loin de laquelle les créatures et les passions nous repoussent. (2)

LA MONTAGNE DES POTS-CASSÉS.

A l'une des extrémités de la ville de Rome s'élève une butte considérable surnommée *monte Testaccio*, qui a été formée artificiellement avec des débris de cruches et de vases en terre de toute espèce. Du haut en bas, la composition est la même. On a creusé des caves à sa base; on l'a traversée par des tranchées, partout on a trouvé des poteries, rien que des poteries, et toutes cassées! Comment cette colline s'est-elle formée dans le cours des siècles? Ni l'histoire, ni la tradition, ne le mentionnent. Aussi a-t-elle été l'objet de plusieurs conjectures chez les fouilleurs de vieux problèmes. Les uns ont pensé que les vases brisés étaient ceux qui contenaient les tributs des peuples vaincus; d'autres, que de grandes fabriques de poteries fonctionnaient dans les environs. Mais, depuis peu, on s'est arrêté à une explication plus directe, qui attribue cet énorme dépôt de débris au voisinage d'un grand marché romain dont on a récemment dégagé les restes, et qui était établi près du fleuve, principal véhicule des denrées. On sait que la plupart de celles-ci, le vin, l'huile, les grains, les légumes secs, étaient renfermées dans des vases en terre qui servaient encore à beaucoup d'autres usages chez les anciens, et que les modernes ont remplacés en partie par des tonneaux en bois, des caisses, des flacons de verre et des sacs. Aux temps antiques, les pots cassés et ceux qui ne méritaient pas la peine d'être remportés devaient donc affluer dans le marché; et comme il ne pouvait être permis de les jeter au fond du Tibre, l'édilité avait dû désigner un lieu de dépôt, à proximité, pour tous ces tessons sans valeur. La même mesure de police urbaine a dû être étendue à tous les quartiers de la ville, ou tout au moins aux quartiers voisins, afin d'éviter l'encombrement des rues; elle expliquerait l'énormité de cette butte, qui dépasse 25 mètres en hauteur et s'étend sur une base de près de 7000 mètres carrés.

J.-J. Ampère, dans ses remarquables études sur l'*Histoire romaine* à Rome, qu'a insérées la *Revue des Deux Mondes*, regarde comme insoluble le problème de la formation du *monte Testaccio*, par suite de cette considération, qu'il eût été trop pénible de porter les pots cassés jusqu'au sommet de la colline; mais il n'a pas calculé que, lorsque l'inconvénient s'est manifesté, l'habitude était prise depuis longtemps, que l'amas était déjà considérable, qu'il fallait de toute nécessité se débarrasser des pots cassés, et qu'on ne pouvait éviter cette corvée aux habitants, bien qu'elle fût devenue plus pénible et plus onéreuse. Il en eût coûté encore davantage pour former de nouveaux dépôts au loin et hors de la ville. Puis, la colline s'élevant par assises successives, elle avait forcément des pentes douces sur les bords; et à mesure que le monticule gagnait en hauteur, les rampes se tassaient sous les pas des hommes et des bêtes de somme ou sous les roues des chars; les gros tessons se réduisaient en fragments plus menus, les gens de corvée ne manquaient pas de les étendre et de les pilonner pour en faire un sol plus uni.

D'ailleurs, M. Ampère remarque lui-même que du haut de la montagne des Pots-Cassés on jouit de l'une des plus belles vues de Rome. Le consciencieux voyageur Valery confirme le fait, et ajoute que le Poussin venait souvent y rêver, surtout au soleil couchant, et y puiser des inspirations. On peut conjecturer que les édilités romaines n'ont pas dédaigné ce côté pittoresque dans la création artificielle et municipale du *monte Testaccio*, et qu'il leur a paru ingénieux de faire servir une corvée de voirie à préparer un point de vue surprenant et une satisfaction aux promeneurs.

Les promeneurs abondent, en effet, en ce quartier, qui est un but de distraction. On y rencontre, dans les beaux jours, de nombreux groupes d'artisans et de gens du menu peuple qui s'y rendent en chantant et en dansant. Les environs de la colline sont pleins d'auberges et de guinguettes, qui se garnissent de consommateurs attirés par la fraîcheur des caves que l'on a creusées dans la colline. Le vin s'y maintient à huit ou neuf degrés, lorsque le thermomètre en marque vingt-huit au dehors.

Mme de Staël, dans son célèbre roman de *Corinne*, a mentionné le *monte Testaccio* à propos du sol de Rome, qui s'est élevé de 40 pieds depuis l'antiquité; et elle a lancé, à cette occasion, une tirade philosophique dans l'esprit du temps, mais d'un goût douteux, « sur ces *progrès* ou ces *débris* de la civilisation qui effacent au moral comme au physique les belles inégalités produites par la nature. »

De son côté, M. Valery considère cette montagne des Pots-Cassés comme un emblème assez juste de la Rome moderne, où depuis longtemps toutes les grandeurs du monde venaient se réfugier après avoir été expulsées de leurs royaumes, de leurs principautés ou de leur patrie.

LA CHANSON DU ROUET.

Oh! vive mon rouet,
Vivent ma quenouille et ma bobine!
De la tête aux pieds il m'habille bravement,
Il m'enveloppe et me tient chaud le soir.
Je vais m'asseoir, et chanter, et filer,
Pendant que le soleil d'été s'abaisse.
J'ai du lait et de la farine, j'ai le cœur content;
Oh! vive mon rouet!

De chaque côté les ruisseaux trottent

(1) Mâcher du bétel apaise la faim.

(2) Voy. *les Lois de Manou*, et *les Mœurs et institutions des peuples de l'Inde*, par l'abbé Dubois.



La Fileuse. — Dessin d'Alf. Beau.

Et se rencontrent au bas de ma chaumière;
Le bouleau odorant et la blanche aubépine
Entrelacent leurs rameaux par-dessus l'étang,
Pour abriter le nid de l'oiseau
Et pour que les petits poissons se reposent au frais.
Le soleil luit doucement dans l'abri
Où gaiement je tourne mon rouet.
Il apprend aux échos sa plaintive histoire;

Sur les grands chênes le ramier gémit,
Les linots, dans les noisetiers de la colline,
Se plaisent à imiter les autres chants;
Le râle au milieu de la luzerne,
La perdrix qui part dans le champ,
L'hirondelle qui décrit ses cercles rapides autour de ma cabane,
M'amusent quand je suis à mon rouet.

Avec peu à vendre et moins à acheter,
Au-dessus du besoin, au-dessous de l'envie,
Oh! qui voudrait quitter cet humble état

Pour le train fastueux des grands de ce monde?
Au milieu de tous leurs brillants colifichets,
Au milieu de leurs plaisirs pénibles et bruyants
Peuvent-ils trouver la paix et la joie
Que je goûte à mon rouet? (1)

MISANTHROPIE DE Mme DU DEFFAND.

On trouve, dans les lettres de Mme du Deffand, non pas seulement çà et là d'amères boutades inspirées par un sentiment de profonde et durable misanthropie, mais des pages entières d'une éloquence sauvage digne de J.-J. Rousseau. Avec un jugement quelquefois faible et faux, un cœur sec, elle est pourtant toujours sincère, autant au moins que le comporte un caractère mondain et railleur; mais, s'étant uniquement occupée de frivolités et de plaisirs, elle arriva dans sa vieillesse à une entière désespérance et des autres et d'elle-même. On sait son amitié pour Horace Walpole; c'est à lui qu'elle écrit, à soixante-neuf ans, cette page cruelle, cruelle pour elle-même, que Jean-Jacques ou la Rochefoucauld eussent pu signer dans leurs jours de plus sombre humeur :

« Ah! mon Dieu! que vous avez bien raison! l'abominable, la détestable chose que l'amitié! Par où vient-elle? à quoi mène-t-elle? sur quoi est-elle fondée? quel bien en peut-on attendre ou espérer? Ce que vous m'avez dit est vrai; mais pourquoi sommes-nous sur terre, et surtout pourquoi vieillit-on! Oh! mon tuteur, pardonnez-le-moi, je déteste la vie.

» J'admirais hier au soir la nombreuse compagnie qui était chez moi : hommes et femmes me paraissaient des machines à ressorts qui allaient, venaient, parlaient, riaient, sans penser, sans réfléchir, sans sentir. Chacun jouait son rôle par habitude : Mme la duchesse d'Aiguillon crevait de rire, Mme de Forcalquier dédaignait tout, Mme de la Vallière jabotait sur tout. Les hommes ne jouaient pas de meilleurs rôles, et moi j'étais abîmée dans les réflexions les plus noires : je pensais que j'avais passé ma vie dans les illusions; que je m'étais creusé moi-même tous les abîmes dans lesquels j'étais tombée; que tous mes jugements avaient été faux et téméraires, et toujours trop précipités; et qu'enfin je n'avais parfaitement bien connu personne; que je n'en avais pas été connue non plus, et que peut-être je ne me connaissais pas moi-même. On désire un appui, on se laisse charmer par l'espérance de l'avoir trouvé; c'est un songe... »

Ces lignes ne rappellent-elles point les indignations d'Alceste :

J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font.
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie.
Je n'y puis plus tenir, j'enrage; et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

L'EURHYTHMIE.

Vitruve nous a transmis cette expression (qu'il définit comme synonyme de proportions), par laquelle les Grecs désignaient une des conditions du beau en architecture.

L'eurhythmie ne s'applique qu'à la partie pittoresque de l'édifice, qu'aux reliefs de tout genre susceptibles d'accord, de répétition. Ainsi, d'un certain point de vue général et lointain, la colonnade représente un vaste ornement : c'est une série cadencée, rhythmique, qui s'accorde avec d'autres séries.

Si j'examine l'ordre dorique grec, qui est le beau simple par excellence, je vois que le rhythme contribue puissamment à la beauté.

Au-dessus des notes graves, sonores, gigantesques, de la colonnade, je suis frappé des divisions rhythmiques de l'entablement, où les triglyphes se succèdent comme les mesures d'une mélodie. J'admire la belle ordonnance des métopes consécutives, la régularité de leurs mouvements périodiques, la proportion des intervalles, la justesse des temps, le parfait accord des parties concertantes; je dis concertantes, car l'eurhythmie a pour objet de lier en un concert général les membres et les ornements variés de l'édifice.....

De tels effets ne sont pas dus au caprice de l'imagination; ils procèdent d'une science, d'une loi, qui est l'eurhythmie. Ils expliquent pourquoi la musique entrait dans l'éducation d'un architecte athénien, possesseur des secrètes formules de Pythagore. (1)

MILTON ET LE DUC D'YORK.

On raconte que le duc d'York, qui fut plus tard Jacques II, ayant beaucoup entendu parler de Milton, dit à son frère, le roi Charles II, qu'il désirait voir le poëte. Charles lui conseilla de se satisfaire; en conséquence, le duc alla avec sa suite chez Milton, qui alors se faisait vieux et souffrait beaucoup de la goutte. Le duc lui demanda s'il ne regardait pas sa cécité comme un châtiment que lui avaient attiré ses écrits contre le feu roi. — Si Votre Altesse croit, répliqua le poëte, que les calamités qui nous arrivent ici-bas sont des signes de la colère de Dieu, comment explique-t-elle le sort du roi son père? Le déplaisir du ciel a dû être bien plus grand contre lui que contre moi, car je n'ai perdu que les yeux, et il a perdu la tête.

Déconcerté par cette réponse, le duc sortit et s'écria, en rentrant au palais : — Frère, vous êtes fort à blâmer de n'avoir pas déjà fait pendre ce vieux libelliste, le misérable Milton. — Eh, bon Dieu! Jacques, dit le roi, qu'est-ce qui a pu vous échauffer si fort? Avez-vous donc vu Milton? — Oui, répondit Jacques, je l'ai vu. — Eh bien, en quel état l'avez-vous trouvé? — Très-vieux et très-pauvre. — Aveugle aussi, n'est-ce pas? — Oui, aveugle comme une taupe — Eh bien donc, reprit le léger monarque, à quoi pensez-vous, Jacques, de le vouloir faire pendre comme punition? ce serait lui rendre service, ce serait le délivrer de ses misères; s'il est vieux, pauvre et aveugle, en conscience, il est assez malheureux; laissons-le vivre!

Comme contre-partie de cette anecdote, nous citerons ici les admirables vers de Milton, infirme et vieux, tirés d'un manuscrit retrouvé dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

DERNIERS VERS DE MILTON.

Je suis vieux et aveugle; les hommes me montrent au doigt, comme frappé par un froncement du sourcil de Dieu. Contristé, affaibli d'esprit, je ne suis point terrassé, je ne suis point abattu.

Je suis faible et pourtant fort; je ne murmure pas de n'y plus voir. Pauvre, vieux, sans secours, je ne t'en appartiens que plus, ô Père suprême!

O Miséricordieux! quand les hommes sont plus loin, c'est alors que tu es plus proche; quand les amis passent évitant ma faiblesse, j'entends venir ton char;

Ta glorieuse face se penche vers moi; sa sainte clarté illumine ma demeure solitaire, et il n'y a plus de nuit.

A genoux, je reconnais ton dessein clairement démontré : tu as obscurci ma vue afin que je puisse te voir, toi, toi seul; je n'ai rien à craindre. Ces ténèbres sont l'ombre de tes ailes, sous laquelle je deviens sacré; ici le mal n'atteint plus.

Ah! il me semble être debout, tremblant, là où aucun pied mortel ne s'est jamais posé, enveloppé de l'éclat de ton royaume pur de péché, que l'œil n'a jamais vu.

(1) Traduit de Burns.

(1) Ziegler, *Études céramiques*.

Les visions viennent et passent; des formes d'une splendide beauté se pressent autour de moi; je crois entendre découler des lèvres des anges le flot harmonieux et divin.

Quand le ciel s'ouvre à mes yeux aveugles, quand les brises du Paradis rafraîchissent mon front, la terre gît dans les ténèbres et ne m'est plus rien.

Mon être ravi respire un air plus pur; des vagues de pensées roulent sur mon esprit; des accords sublimes que je n'ai point cherchés éclatent au-dessus de moi.

Donnez-moi maintenant ma lyre! je sens l'éveil d'un don céleste; dans mon sang brûle un feu qui n'est point de la terre, que n'allume aucun savoir terrestre!

LES PROGRÈS DU LUXE.

Extrait du « Livre de raison » d'un gentilhomme campagnard du dernier siècle.

Notre petit bien s'est accru peu à peu par le bon ménage de nos auteurs. Il faut avouer aussi que le luxe n'étoit pas si généralement répandu qu'il l'est à présent.

J'ay ouï dire à mes oncles que mon arrière-grand-père n'étoit jamais habillé que de cadis, avec du drap de trame et des courroies à ses souliers. On ne connoissoit point les perruques, ni autres semblables drogues, auxquelles on emploie plus d'argent à cette heure qu'on n'en dépensoit alors à tout l'ordinaire de la maison : moyennant quoy il n'étoit pas malaisé de faire des capitaux.

On mangeoit à la cuisine avec les lampes, on n'avoit qu'un feu, on pétrissoit. La maîtresse de la maison garnissoit elle-même la besace de ses valets et les faisoit partir pour le travail à l'heure qu'il falloit. C'étoit l'usage reçu alors; si on vouloit en agir de mesme à présent, on se feroit montrer au doigt.

On ne connoissoit pas les tapisseries ni les étoffes de soie aux lits; point de chaises rembourrées autrement qu'avec de la paille. J'ay vu encore le salon à manger d'hiver, avec des bars (pierres de taille plates) pour pavé, deux grosses caisses de noyer devant les fenêtres, la garde-robe de bois d'olivier et un lit en toile peinte, avec la tapisserie en cuir doré. C'est mon oncle qui l'a fait accommoder comme il est, avec le buffet; il m'en coûta bien de 6 à 700 livres.

Le premier qui se tira de cet usage fut mon grand-père. Il voulut aller à Paris, et dans un an il dépensa 14 000 livres; ce qui fit dire à mon père qu'une paire de lunettes qu'il luy apporta en présent lui coûtoit 14 000 livres.

Il y avoit déjà un équipage dans la maison et quatre chevaux blancs. Mon grand-père vint de Paris avec un grand goût pour les chevaux de main. Il étoit bel homme et menoit fort bien un cheval; il y en eut toujours depuis lors de fort jolis dans son écurie. Il avoit amené de Paris un valet de chambre, duquel son père disoit en badinant qu'il n'osoit luy demander à boire, le voyant mieux vêtu que luy.

Peu à peu, le luxe empira, et on ne fit plus de capitaux; on a bien de la peine à s'entretenir aujourd'hui avec ce qui reste. (1)

LA PÊCHE A LA LIGNE EN EAU DOUCE.

Suite. — Voy. p. 15, 47, 87, 127, 159, 203

PÊCHE PAR LE PÊCHEUR.

Suite.

§ 4. — *Pêche à la mouche.*

Il en est de la pêche à la mouche comme de la pêche à la ligne flottante; elle comprend toute une série de procédés divers, et devient, ainsi que la première, l'étiquette d'une grande division dans les modes de *pêche par le pêcheur*. On peut subdiviser ainsi la *pêche à la mouche :*

Mouches naturelles.

Pêche à la surprise.
Pêche à la ligne volante.
Pêche à la ligne courante.

Mouches artificielles.

Pêche au lancer. { Grande volée, à deux mains. / Lancer ordinaire, à une main.
Pêche à fouetter, avec plusieurs hameçons.

L'installation de l'instrument pour la pêche à la mouche est des plus simples : il faut une canne très-solide et en même temps très-flexible, afin de résister aux mouvements violents auxquels elle est assujettie; une soie fine et bien dévidée sur un moulinet libre; enfin, au bout, une avancée en queue de rat, de la longueur de la canne si l'on pêche en des endroits découverts, de 0m.60 au plus si l'on pêche au milieu des arbres et des buissons. Nous nous sommes toujours bien trouvé, partout où nous l'avons pu, de construire en crin cette avancée, aussi mince que possible : au soleil, — et c'est le meilleur temps pour toutes les pêches à la mouche, — la florence, par son brillant, effarouche le poisson, tandis que le crin fait réussir le pêcheur qui sait s'en servir; le tout se réduit à user de l'épuisette avec le dernier plus souvent qu'avec l'autre.

La *pêche à la surprise* est l'une des plus amusantes et des plus productives que l'on puisse faire dans notre pays. On se munit d'une canne aussi longue et aussi légère que possible, — 8 mètres valent mieux que 7, — et ainsi de suite. On la monte comme nous venons de le dire, puis on fait choix d'un aide; ce peut être un enfant intelligent. Vous partez alors lentement, marchant sans bruit, du pas d'un chasseur indien, et vous remontez la rivière, autant que possible ayant le soleil non en face ni par derrière, car, en ce cas, l'ombre de votre canne projetée sur l'eau vous gênerait beaucoup. A la distance où votre canne vous permet de vous tenir de l'eau, il vous est toujours facile de vous dissimuler absolument derrière une simple touffe d'herbe; vous laissez alors doucement tomber sur l'eau, vers le bord, votre hameçon couvert d'une mouche naturelle.

C'est au moment où l'insecte, papillon, fourmi, sauterelle, touche l'eau pour la première fois, que les plus gros poissons, surpris et réveillés dans leur retraite, se précipitent... Ne les manquez pas, car ils se méfient vite... et vous les verrez tourner prudemment autour de l'esche, ne s'y livrant pas malgré leur gourmandise naturelle, et l'envoyant essayer par de jeunes imprudents qu'ils ont l'art d'attirer ou de pousser en avant, et que vous êtes souvent contraint de prendre, en pestant contre la malice des patriciens qui se promènent gravement un peu plus loin, ou gobent des insectes tombés tout autour et tout près de votre esche!... Patience! on a dit : Patience est science; et, si l'on n'a pas eu tout à fait raison, on n'a pas eu tout à fait tort. C'est au moment où vous y pensez le moins que, passant par-là dans une de ses soudaines promenades, un des monstres de l'onde, moins prudent, termine la lutte et happe la mouche. Si cette bonne fortune se fait trop attendre, changez d'esche : au lieu d'un papillon de nuit, mettez une mouche; au lieu d'une sauterelle, un grillon; remplacez une libellule par une fourmi. Changez de place souvent; changez-en surtout après la capture d'une belle pièce, qui a battu l'eau et effrayé toute la population à trente pas à la ronde.

Une fois le poisson pris, vous faites un quart de conversion sur vous-même, vous amenez la proie au-dessus de la tête de l'aide, qui la décroche, la met dans son pa-

(1) Livre de raison de M. Pierre-César de Cadenet de Charleval, commencé en 1728, continué en 1763 par François de Charleval, fils de ce dernier, et clos par M. Victor de Jessé-Charleval, son petit-fils. — Voy., sur les Livres de raison, t. XXXVII, 1869, p. 6.

nier, et la remplace par un insecte quelconque pris avec son filet à manche, et au moment même, dans l'herbe autour de lui. De cette manière, vous ne faites aucun bruit et ne marchez que le moins possible; ce qu'il faut, avant tout, pour surprendre le poisson.

Cette pêche se fait au grand soleil de midi, dès l'ouverture, au 15 juin.

La *pêche à la ligne volante* se pratique surtout de dessus un pont (fig. 76), une digue, un mur ou un obstacle quelconque un peu élevé et dominant le courant de l'eau; plus ce courant est vif, plus la pêche a de chances d'être fructueuse. On pêche tourné vers l'aval, afin que le poisson voie tomber l'insecte en avant de lui; d'où suit qu'il faut un vent favorable, pas trop fort et marchant plutôt dans le même sens que l'eau, pour emporter la ligne au loin sans effort. La *pêche à la ligne courante* se fait d'une rive moins élevée, et consiste à laisser se dévider au fil de l'eau sa ligne également munie d'un insecte; la *banière*, qui se tend, indique parfaitement le moment de ferrer, parce que le poisson, ayant saisi l'esche, fuit avec elle. L'une et l'autre de ces pêches exigent que les insectes dont on se sert soient un peu gros et solidement



Fig. 76. — Pêche à la mouche du haut d'un pont.

fixés à l'hameçon. D'autre part, les poissons auxquels on s'adresse, chevesnes, truites, saumons, ont la gueule très-grande, et sont fort habiles à décrocher un hameçon simple. Nous empilons ensemble trois petits hameçons, nos 7 à 10, qui forment un *grappin* très-aigu, B

Fig. 77. — Bricolage des insectes.

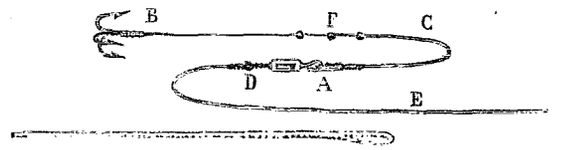


Fig. 78. — Aiguille à insectes.

(fig. 77). Nous passons la boucle qui joint l'avancée D à l'émérillon A, dans le chas, coupé d'un trait de lime, d'une aiguille à tapisserie (fig. 78); puis nous passons celle-ci en long, commençant par la tête, dans le corps d'un grillon, d'un hanneton, d'une sauterelle, d'un fort papillon de nuit, etc. L'empile vient après, puis l'hameçon, qui coiffe le pauvre animal de trois petits appendices que le poisson ne devine pas, mais qui l'arrêtent à tous coups.

La *pêche à la grande volée* à deux mains, et le *lancer* à une main, s'exécutent d'une rive plate, sans arbres qui puissent arrêter l'évolution de la ligne. On envoie, par une sorte de coup de fouet, la ligne s'étendre au-dessus de la rivière et laisser tomber l'appât vers le milieu du courant. Tout dépend de l'adresse avec laquelle l'insecte tombe et sautille à la surface de l'eau. Ces deux pêches s'exécutent presque toujours au moyen de la mouche artificielle.

§ 5. — *Pêche au vif.*

Cette pêche se fait surtout à l'automne et en hiver pour le brochet, au printemps pour la truite des lacs, saumo-



Fig. 79. — Bricole.



Fig. 80. — Grappin empilé.

née, et le saumon. C'est une pêche sédentaire, qui ne comporte comme spécialité que l'arrangement de l'amorce, qu'il est important de laisser vivre le plus longtemps possible, parce qu'elle cesse d'attirer les mangeurs dès qu'elle est morte.

On emploie généralement, pour ces pêches, les *bricoles* (fig. 79) ou les *grappins* (fig. 80); mais, avant tout, il faut les monter de manière que les carnassiers bien munis de dents que l'on attaque ne coupent pas l'empile en se jouant. Pour cela, on prépare un morceau de fil de cuivre très-fin et bien recuit, A, comme l'indique la figure 81. On passe un des bouts dans un clou, C, planté sur une table, et l'on tend l'autre, B, en y passant un petit bâton, soit un long clou. L'empile prend la forme D, et l'on a eu soin de passer dedans la boucle de la bricole. Nous donnons, figures 82, 84 et 85, différentes manières de

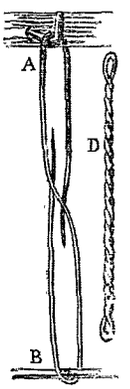


Fig. 81.

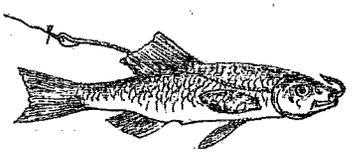


Fig. 84.

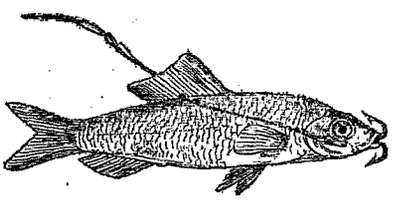


Fig. 85

Fig. 82.

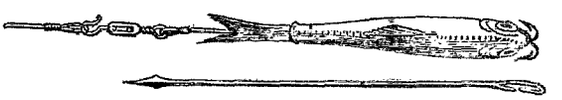


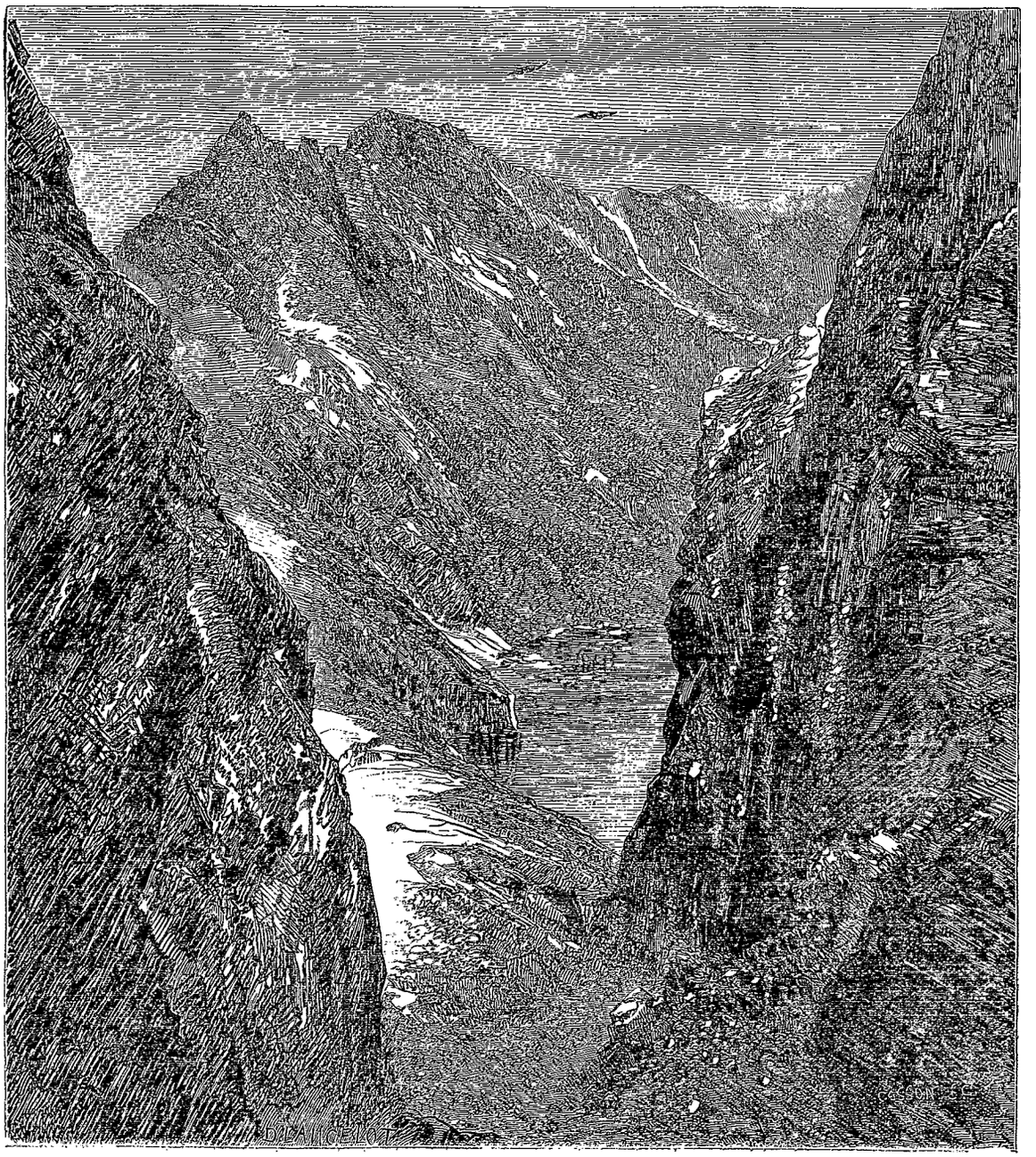
Fig. 83.

passer la bricole, dont l'empile est conduite par l'aiguille à crochet (fig. 83) passée dans la boucle de derrière de D (fig. 81).

La suite à une prochaine livraison.

LE PORT DE VENASQUE (1)

(ESPAGNE).



Le Port de Venasque. — Dessin de Lancelot.

Cet admirable massif de roches est situé à 16 kilomètres de Bagnères de Luchon, et à 2 400 mètres au-dessus du niveau de la mer; le lac dont on aperçoit une partie est souvent couvert de glaçons; pendant l'été, ses eaux sont d'un vert émeraude et d'une transparence extraordinaire. On y aperçoit des truites jusqu'à une grande profondeur. Il est remarquable que ces poissons n'appartiennent pas à la même espèce que les habitants des eaux des régions inférieures. Quelle est l'origine de ces êtres d'une espèce particulière, vivant au milieu d'une masse d'eau située à une si grande hauteur dans la montagne?

Quand on laisse à sa droite ce charmant lac azuré, et que l'on contourne le bloc de rochers que l'on voit à gauche de notre gravure, on arrive jusqu'à une grande fente pratiquée dans la charpente de pierre de la montagne, tranchée étroite, aux parois gigantesques : c'est le port de Venasque, qui ouvre à l'œil du touriste l'horizon majestueux et incomparable du groupe de la Maladetta. Rien de plus saisissant que le contraste entre le chaos que l'on vient de traverser et le panorama grandiose, verdoyant, lumineux, que le port de Venasque laisse entrevoir comme à travers un cadre sombre.

« Bientôt le chemin semble arrêté, dit M. Taine; mur après mur, les rocs serrés obstruent toute issue; on avance pourtant, en zigzag, parmi les blocs roulés, sur un escalier croulant; le vent s'y engouffre et y hurle. Nul signe

(1) *Port*, passage entre deux montagnes, ainsi dit parce que c'est par là qu'on porte les marchandises. (*Dict.* de Littré.)

de vie, nulle herbe; partout la nudité horrible et le froid de l'hiver. Des roches trapues se penchent en surplombant sur le précipice; d'autres avancent leur tête à la rencontre; entre elles, le regard plonge dans des gouffres noirs dont on n'aperçoit pas le fond. Les violentes saillies de toutes parts s'avancent et montent, perçant l'air; là-bas, au fond, elles s'élancent en étages, escaladant les unes par-dessus les autres, amoncelées, hérissant sur le ciel leur haie de piques. Tout d'un coup, dans ce terrible bataillon, une fente s'ouvre : la Maladetta lève d'un élan son grand sceptre; des forêts de pins brisés tournent autour de son pied; une ceinture de rocs noirs bosselle sa poitrine aride, et les glaciers lui font une couronne. Rien n'est mort, et là-dessus nos organes impuissants nous trompent : ces squelettes de montagnes nous semblent inertes, parce que nos yeux sont habitués à la mobile végétation des plaines; mais la nature est éternellement vivante, et ses forces combattent dans ces sépulcres de granit et de neige autant que dans les fourmilières humaines ou les plus florissantes forêts. »

Du port de Venasque, il est facile de gravir le pic de Sauvegarde, que l'on distingue nettement au dernier plan de notre gravure. Son sommet n'est guère surélevé que de 400 mètres, mais l'ascension n'en est pas moins assez fatigante. Le rocher schisteux sur lequel on marche est délité, cassé en menus fragments qui fatiguent les pieds. Quand on atteint l'extrémité de ce pic, on a devant soi un splendide panorama. Une partie de la chaîne des Pyrénées se découpe et apparaît tout à coup. On peut contempler de là-haut l'immensité de cette boursouflure, de ce gigantesque rempart qui sépare la France de l'Espagne. Heureux le voyageur si le ciel est pur et limpide, si le soleil lance ses rayons d'or sur les diadèmes de glaciers qui ceignent au loin la tête des géants de la Maladetta, si les vapeurs opalines s'élèvent de la vallée et montent peu à peu dans l'atmosphère pour y ébaucher des nuages, si quelques aigles aux ailes étendues planent mollement alentour du pic, sur les profondeurs de ces grandes scènes de la nature!

Mme SOMERVILLE.

Célèbre dans toute l'Europe par ses savants ouvrages sur l'astronomie, Mme Somerville a prouvé une fois de plus que l'intelligence des femmes peut s'appliquer avec succès aux sciences les plus abstraites. Née en Écosse vers 1780, et morte à Naples le 26 novembre 1872, elle a suivi avec ardeur, pendant près d'un siècle, la marche ascendante des sciences. Sa vocation se révéla de bonne heure. Assise près de la fenêtre de la salle d'étude, elle assistait aux leçons d'arithmétique et de géométrie données à son frère. Elle s'y intéressa bientôt assez vivement pour ne jamais manquer l'heure de la venue du professeur. Souvent elle emportait dans sa chambre un volume d'Euclide, et repassait seule ce qu'elle avait entendu. Un jour que l'élève restait court devant une question assez difficile, elle lui souffla la réponse, au grand étonnement du maître, qui l'interrogea pour s'assurer si elle avait bien compris, et, en homme de sens, la laissa poursuivre ses études à sa guise. Un obstacle survint. Elle se sentait arrêtée faute des connaissances indispensables. Après beaucoup d'hésitation, elle en appela au mathématicien Playfair, ami de sa famille, et lui demanda s'il voyait du mal à ce qu'une femme apprît le latin : lady Jane Grey, la reine Élisabeth, et bien d'autres, savaient cette langue. Le célèbre professeur répondit que tout dépendait de l'usage qu'on en voulait faire. Il la pressa de questions, et elle avoua qu'elle désirait apprendre le latin pour lire dans l'original les *Principia* (1) de Newton. Il l'assura, en riant, qu'il n'y voyait aucun mal.

Mariée à un officier de marine qui partageait son goût pour les mathématiques, et qui l'encouragea dans ses travaux, elle commença ses expériences sur l'influence magnétique des rayons violets du spectre solaire. Ces recherches d'une nature si délicate, et que le climat brumeux de l'Écosse rendait si difficiles, furent considérées, quoique incomplètes, comme un triomphe de patience et de labeur scientifique; elles la firent connaître des savants. Après la mort de son premier mari, elle épousa M. Somerville, et publia, en 1831, à l'âge de cinquante ans, son premier grand ouvrage, *le Mécanisme des cieux*, dans les circonstances suivantes. Son ami et contemporain sir John Herschell avait peu auparavant déploré le déclin de la science en Angleterre. En effet, isolée par la guerre avec Napoléon, la Grande-Bretagne n'avait pu prendre part aux progrès intellectuels du continent. La paix lui dévoila son infériorité, et elle se mit à l'œuvre avec ardeur. Herschell le jeune et Peacock reproduisirent le calcul différentiel de Lacroix; les meilleurs ouvrages élémentaires de la France et de l'Allemagne furent traduits en anglais. Lord Brougham fonda, avec le concours de ses amis, la Société pour la propagande des sciences utiles, et, désirant populariser les mathématiques parmi les classes ouvrières, il invita Mme Somerville à mettre à leur portée la *Mécanique céleste* de Laplace. L'entreprise était difficile : la grandeur du plan, l'étendue des développements, la profondeur des dernières parties de l'original, en interdisaient l'intelligence à des esprits peu cultivés. Mme Somerville manquait de la qualité dominante de Laplace, la précision des mots. Son style, généralement assez clair, était plus abondant que précis. Elle avait le défaut, commun à beaucoup de savants, de supposer le lecteur aussi instruit qu'elle-même, et de le laisser se démêler comme il pourrait du labyrinthe des termes algébriques. Aussi, après avoir commencé par d'abondantes explications, devenues de plus en plus rares à mesure qu'elle avançait dans sa tâche, elle finit par donner les plus importants problèmes avec les formules de Laplace, sans aucun commentaire. L'ouvrage n'en fut pas moins accueilli du public comme un effort prodigieux de la part d'une femme. Il témoignait d'un travail consciencieux et persévérant, d'une grande perspicacité et d'une absence complète d'égoïsme et de pédanterie. Dans un remarquable mémoire servant de préface au résumé, Mme Somerville avait groupé tous les faits se rapportant à la constitution de l'univers.

Trois ans après, en 1834, elle publiait et dédiait à la reine : *De la connexion des sciences physiques*, le plus populaire de ses écrits. On prétend qu'il lui fut suggéré par lord Brougham, poursuivant toujours l'idée d'initier le public aux plus hautes régions du savoir. Les éditions se succédèrent rapidement; mais à chaque réimpression l'auteur était en butte aux instances de son éditeur, qui la suppliait d'éclaircir tel passage ou tel paragraphe, incompréhensibles au commun des lecteurs. Elle déclare qu'elle n'y épargna ni son temps, ni sa peine, mais qu'à mesure qu'elle s'écartait des termes et formules scientifiques, il lui semblait se départir de toute clarté et simplicité, si bien qu'à force d'y introduire des éclaircissements elle ne reconnaissait plus son œuvre, devenue pour elle lourde et embrouillée. La *Connexion des sciences physiques* en est aujourd'hui à sa huitième édition.

Son dernier grand travail, dédié à sir John Herschell, *la Géographie physique*, parut en 1848, alors qu'elle ré-

(1) *Principes mathématiques de la philosophie naturelle;* ouvrage traduit en français par la marquise du Châtelet, en 1759.

sidait en Italie, où l'avait conduite la santé chancelante du docteur Somerville, menacé d'apoplexie. C'est un tableau animé, et souvent éloquent, des révolutions du globe et des phénomènes physiques dont il est le théâtre.

Sa nomination, dès 1835, de membre de la Société royale d'astronomie de Londres avait été le prélude d'une foule d'autres honneurs. Son mari fouillant un jour dans les tiroirs de sa bibliothèque, à la recherche de quelque papier, un de ses hôtes lui dit : « Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander ce que ceci peut être? » Il désignait une épaisse liasse d'étranges parchemins. « Cela? reprit le docteur, ce sont les diplômes de Mme Somerville. » A cette époque, elle en avait de toutes les sociétés savantes de la chrétienté, à l'exception des États-Unis, qui ne tardèrent pas à réparer cette omission.

Toute entière à l'étude, Mme Somerville avait une singulière puissance d'abstraction. Ses matinées se passaient au milieu de sa famille : installée au salon dans un fauteuil, un tabouret sous ses pieds, tenant la feuille de carton sur laquelle était posé son papier à la hauteur de ses yeux (elle avait la vue très-basse), elle écrivait, et rien ne la pouvait distraire. Le docteur prenait plaisir à conter une gageure qu'il avait faite avec un de ses amis. Il avait parié mettre sa femme en scène et parler d'elle devant elle, la nommant par son nom, sans qu'elle en eût conscience. L'épreuve fut aussitôt tentée. Il entra au salon, et dit très-haut : « Savez-vous, mon cher, que Mme Somerville met du rouge? Elle se farde positivement. » Et les contre-vérités se succédèrent, en élevant toujours la voix : « Elle a de faux cheveux, de fausses dents, un caractère abominable; impossible de vivre avec elle ! » Enfin, à la dixième répétition de son nom, crié à ses oreilles, Mme Somerville leva la tête et dit tranquillement : « M'avez-vous parlé, mon ami? »

Elle n'était cependant pas si fort absorbée par la science qu'elle ne trouvât le temps de vaquer aux soins de son ménage. Ceux qui l'ont visitée dans ses appartements à l'hôpital de Chelsea, où son mari résidait comme médecin, lui rendent ce témoignage que sa maison était des mieux tenues, sa table des plus soignées, pour complaire au goût du docteur et de ses nombreux convives. Mme Somerville semblait toujours être de loisir, sans qu'il lui en coûtât ni effort, ni excès de travail. Elle déjeunait à neuf heures, réglait ensuite ses affaires domestiques, écrivait une lettre ou deux, faisait un tour de jardin, et en rentrant se mettait à l'étude jusqu'à deux heures, qu'elle ne dépassait jamais. Le reste du jour était consacré aux travaux à l'aiguille, à la lecture, aux visites à rendre et à recevoir. Son salon hospitalier, exposé au soleil du midi, était orné d'une profusion de fleurs et de fruits pour récréer et rafraîchir ses hôtes. Elle aimait la musique, et jouait de la harpe; elle faisait aussi de la peinture en amateur, et comme délassement de travaux plus sérieux. Ses filles, élevées par elle, l'accompagnaient dans le monde, et même à la cour, où son mérite l'avait appelée. Douée d'un grand bon sens, et sincèrement modeste, elle sut se préserver du vertige des honneurs : elle les reçut sans en être enivrée. Ses manières étaient douces, aimables, distinguées, mais sa conversation n'avait rien de saillant. Une de ces grandes dames qui poursuivent les célébrités pour en faire parade dans leurs salons disait d'elle : « Mme Somerville m'impatiente; voilà deux heures que je l'écoute, je ne lui ai pas entendu dire un seul mot qu'on puisse citer ! » Cette critique vaut un éloge.

Le docteur, ayant quitté Chelsea vers 1839, partit pour l'Italie avec sa famille. Ce fut pour sa femme un véritable sacrifice. Elle aimait la vie de Londres; elle y avait un continuel échange de pensées avec des esprits d'élite; elle y trouvait toutes les ressources désirables pour étendre le champ de ses travaux. Dans le pays où elle allait elle ne pourrait que bien rarement s'entretenir des sujets qui l'intéressaient par-dessus tout. Quand apparut la curieuse comète de 1843, elle eut le chagrin de ne pouvoir l'observer; elle habitait Florence, et les instruments nécessaires n'existaient que dans l'observatoire d'un couvent de jésuites, dont l'entrée est interdite aux femmes. Elle souffrit profondément de cette privation, ainsi que du long exil auquel l'avait condamnée son dévouement conjugal, mais ne s'en plaignit jamais.

Après la mort de son mari, qui précéda la sienne de quelques années, elle renonça tout à fait au retour en Angleterre. Ses deux filles avaient embrassé la religion catholique, et se plaisaient en Italie; sa fortune personnelle, réduite à la pension de sept mille cinq cents francs que lui faisait la reine, et à ce que lui rapportaient ses ouvrages, ne lui eût pas permis de vivre à Londres dans l'aisance : elle se résigna, et poursuivit au fond de sa retraite les études qui avaient rempli et charmé sa vie. Son dernier ouvrage sur la *Science moléculaire et microscopique*, publié depuis peu en deux volumes, montre que cet esprit studieux et pénétrant n'avait rien perdu de sa vigueur.

Classée dans le monde savant comme mathématicienne et astronome, Mme Somerville était vénérée de ses compatriotes pour la noblesse de son caractère, la dignité de sa conduite, son dévouement à ses devoirs de femme et de mère. Sa perte a été vivement sentie en Angleterre, où elle avait laissé des souvenirs d'honneur et de vertu que sa longue absence n'avait pu faire oublier. M. Arago, qui l'avait vue lors de son passage à Paris, disait qu'il était impossible d'allier plus de savoir à plus de modestie et de simplicité.

Les Mémoires de Mme Somerville, recueillis par sa fille et récemment édités par J. Murray, contiennent plusieurs lettres et de très-intéressants détails sur la vie et les œuvres de cette femme distinguée.

BONTÉ.

On ne peut faire du bien à tout le monde; mais on peut toujours témoigner de la bonté. ROLLIN.

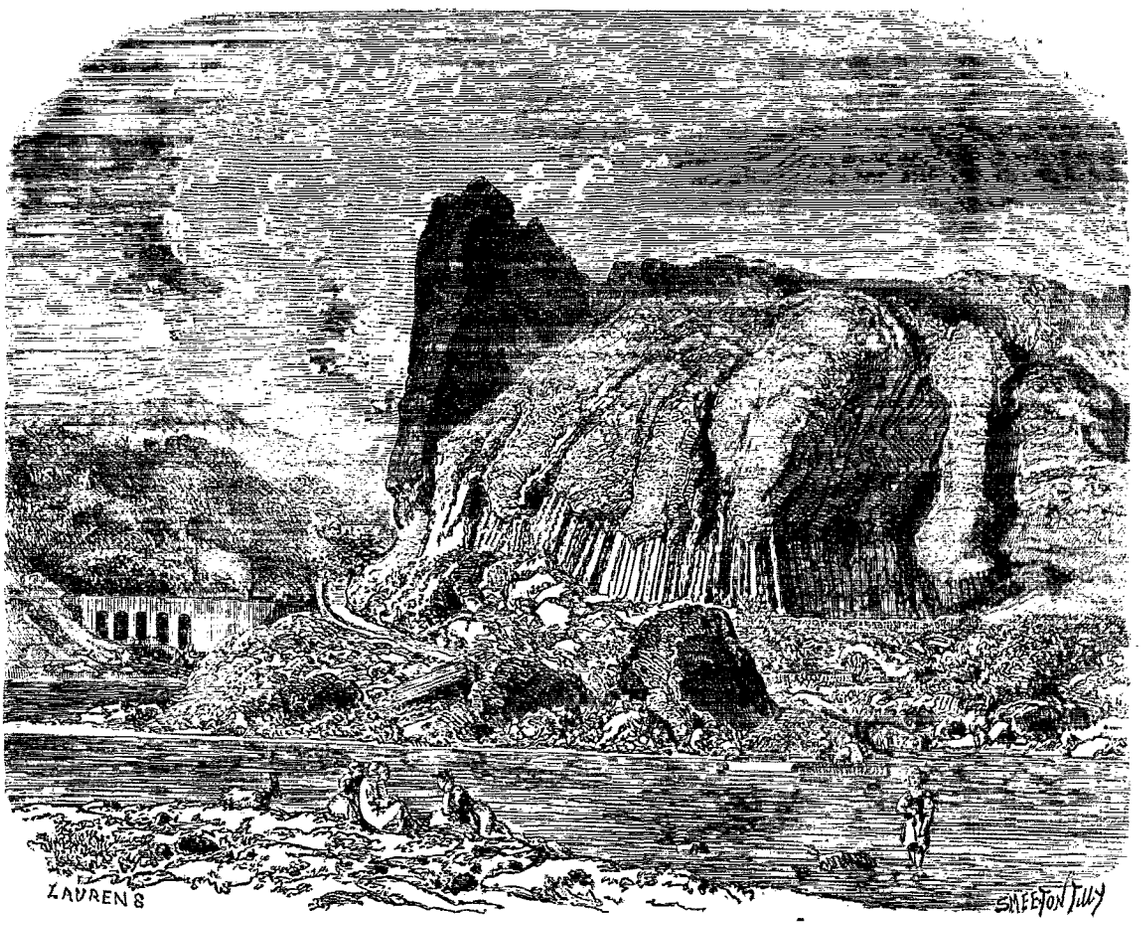
LES BASALTES DE PRADES

(HAUTE-LOIRE).

Quelques voyageurs donnent depuis peu, dans le midi de la France, le nom de *Nouveau-Monde* à un pays que traverse la rivière de l'Allier en parcourant par cascades continuelles les confins orientaux de la Haute-Loire. C'est, pour ainsi dire, la Compagnie du chemin de Paris-Lyon-Méditerranée qui a découvert ou tout au moins fait connaître ce pays en construisant la voie ferrée d'Alais à Brioude. Au moyen de pentes et de courbes inouïes, par des ouvrages d'art tels que le viaduc circulaire de Chamborigaud et le viaduc d'Allier, d'une élévation de 73 mètres au-dessus du sol, les convois arrivaient à une altitude de 11 à 1 200 mètres, près de Langogne; mais pour continuer vers le nord, les ingénieurs se trouvaient en face d'un pays à peu près inconnu, à cause des difficultés de communication qui jusqu'alors l'avaient isolé. En prodiguant les tunnels et les viaducs, on a vivifié ce désert. Ce n'est pas cependant qu'on n'y ait trouvé des traces de civilisation, des villages, des églises d'une architecture intéressante, même certaines industries de luxe. Ainsi, à Monistrol d'Allier et dans d'autres villages, vous pouvez, à tous pas, rencontrer des groupes de femmes faisant de

ces dentelles noires que les dames du monde élégant aiment à porter sous la forme de châles et de voilettes. C'est à Monistrol qu'on commence à se trouver au milieu des terrains volcaniques qui constituent le sol de l'ancienne Auvergne, de cette contrée qui, dans les temps primitifs, n'était qu'une suite de volcans déversant la lave dans tous les sens. Le voyageur qui va de Monistrol à Langeac n'a qu'à mettre la tête à la portière de son wagon pour voir des masses de roches noires roulées dans l'Allier. A Prades, il remarque un rocher formé par une épaisse coulée de basalte amorphe recouvrant des basaltes prismatiques; c'est le sujet de notre dessin. Puis, avant de sortir de ces gorges tortueuses du Nouveau-Monde, son regard sera encore agréablement surpris par la silhouette du village de Chanteuges, qui apparaît, bâti sur des basaltes prismatiques comme les ponts des rivières sur des pilotis. Quelques kilomètres après, on descend dans la plaine, dans un pays fertile et animé. Les cônes volcaniques n'apparaissent plus que dans l'éloignement, de chaque côté de l'horizon, et l'on se retrouve comme dans un vieux monde connu.

On ne peut avoir visité cette contrée, dont l'accès est



Les Basaltes de Prades (Haute-Loire). — Dessin de Laurens aîné.

devenu si facile, sans faire cette réflexion, qu'on va chercher au loin des pays incontestablement moins intéressants pour l'artiste, pour le naturaliste, et même pour le simple touriste, s'il est sensible aux charmes des sites pittoresques.

CARNET D'UN FLANEUR.

TEL ANIER, TEL ANE.

Deux Français étaient venus à Valence, l'un pour peindre, vu qu'il était peintre; l'autre pour flâner, vu qu'il était flâneur.

Ils sortaient de déjeuner dans une salle d'auberge qui donnait sur une ruelle inondée de soleil; tout en confectionnant des cigarettes, ils étaient venus s'accouder à la fenêtre.

Au milieu de la ruelle, en plein soleil, stationnait un baudet qui attendait son maître. Il était immobile comme un baudet de bronze; c'est à peine si l'importunité des mouches lui faisait cligner l'œil ou remuer le bout de la queue.

— Voilà, dit le peintre, une superbe bourrique. Quels tons chauds sur ce pelage roussâtre! Comme la lumière s'accroche gaiement aux touffes de ce poil bourru, et s'étale avec complaisance sur ce museau velouté! Si la chaleur n'était pas si accablante, on serait tenté de prendre ses pinceaux!

— Voilà, répondit le flâneur, une bête qui n'a pas à se plaindre de son sort; quelle confiance et quelle quiétude dans la somnolence de l'œil et dans la pose des oreilles! Moi qui me pique de me connaître en ânes, j'affirme, rien qu'à voir le profil de celui-ci, qu'il a l'habitude d'être traité doucement. Tu connais ma vieille théorie : du caractère de l'animal domestique on peut déduire presque à coup sûr celui de son maître. Tel âne, tel ânier. Le maître de celui-ci doit être doux et...

— Hue donc! borrico de malheur! hue donc! cria une voix perçante et désagréable.

Au même instant, l'âne reçut un coup de pied qui le fit frissonner; mais il ne bougea pas. Celui qui avait la voix si désagréable et le pied si leste était un grand drôle déguenillé, porteur d'une figure patibulaire.

Le peintre se mit à rire, et dit au flâneur déconcerté :

— Tel âne, tel ânier. Le maître de celui-ci doit être doux et...

Le drôle à figure patibulaire continuait à insulter le baudet, et faisait pleuvoir sur lui une véritable averse de coups de pied et de coups de poing. L'âne prenait une expression attristée et comme scandalisée; mais cette fois encore il refusa d'avancer.

— N'as-tu pas honte, cria le flâneur au drôle déguenillé, n'as-tu pas honte de traiter ainsi cette pauvre bête?

Le vaurien ouvrait déjà la bouche pour répondre quelque injure, lorsqu'une voix indignée, partant des régions supérieures de l'auberge, cria :

— Attends-moi un peu; je vais t'aider, grand escogriffe!

En même temps, un objet assez volumineux, parti des mêmes régions que la voix, passa rapidement devant les yeux des deux Français, et vint s'abattre sur la tête du « grand escogriffe », qui prit la fuite sans demander son reste. L'objet volumineux était un grossier coffin en sparterie rempli d'herbes.

Au son de la voix indignée, l'âne avait dressé les



Un Anier à Valence (Espagne). — Dessin de Sellier.

oreilles, son œil s'était ouvert tout grand; il avait exécuté sur place une sorte de trépignement joyeux, et le flâneur crut voir comme un sourire sur ses lèvres épaisses.

Une paire de pieds légers chaussés d'espadrilles dégringola le long de l'escalier de bois, et les deux Français virent apparaître aussitôt un jeune garçon bronzé, coiffé d'une sorte de serre-tête très-original, en manches de chemise, et brandissant une grande écharpe rayée.

Il commença par prendre la tête de l'âne à deux mains, la serra contre lui avec un geste plein de tendresse, et la tapota doucement. L'âne se laissait faire avec un petit clignement d'yeux.

Alors le jeune garçon ramassa son grand coffin, y remit les herbes qui s'étaient dispersées, et le brandit vers le bout de la ruelle d'un air de menace et de défi.

Ce fut au tour du flâneur de rire de son compagnon, et il répéta emphatiquement la phrase que l'autre avait soulignée avec tant de malice :

— Tel âne, tel ânier: le maître de celui-ci doit être doux.

Le peintre ne répondit rien; au fait, qu'aurait-il pu répondre?

Il interpella l'ânier :

— Hé! bonhomme!

Le « bonhomme » se retourna tout surpris; il n'avait pas encore vu les deux Français, tant il était préoccupé de l'âne et de l' « escogriffe. » Tenant son coffin de la main gauche, il appuyait familièrement l'avant-bras droit sur la croupe de l'âne, et laissait pendre presque jusque à terre sa grande écharpe rayée.

— Ne bouge pas, reprit le peintre, je vais faire ton portrait et celui de ton âne.

Il lui tendit une pièce de monnaie que le jeune garçon prit poliment et qu'il fit disparaître dans je ne sais quelle poche mystérieuse. Ensuite il se tint immobile, sans sourciller, en plein soleil.

Tout en dessinant rapidement, le peintre faisait causer son modèle; il essayait, mais en vain, de lui faire dire du mal de son âne. Le flâneur souriait.

— Avoue au moins, dit l'artiste à bout d'arguments, qu'il est entêté. L'autre garçon avait beau le battre, il ne voulait pas avancer.

— C'est parce qu'on ne le mène pas à coups de pieds; oh! non.

— Eh bien, comment peux-tu le faire obéir?

— Vous allez voir cela, quand vous aurez fini.

Le croquis achevé, l'ânier siffla doucement : aussitôt le baudet se mit en mouvement; autre modulation du sifflet, l'âne s'arrêta court.

— Sancho, ici!

L'âne revint sur ses pas.

Le flâneur triomphait. Il voulut triompher jusqu'au bout, non pas par amour-propre, mais pour l'honneur de ses théories.

— Je parie, dit-il, que cet enfant, qui ne bat pas son âne, n'a jamais été battu lui-même par son père, et que ce père doit être un brave homme.

— Te voilà parti! répondit le peintre en haussant les épaules.

— Enfin, parions-nous?

— Parions donc, puisque tu y tiens. Mais encore, quel sera l'enjeu?

— Si je gagne, tu me donneras une copie de ce croquis; si je perds, je me mets à ta discrétion.

Dès le lendemain, les amis allèrent aux informations.

Le peintre donna le croquis au flâneur, qui le retrouve aujourd'hui dans son carnet, en tête du récit de l'aventure, avec cette épigraphe : *Tel ânier, tel âne; tel père, tel fils.*

IDÉAL.

Ce ne sont pas, en définitive, des règles de conduite ou des principes moraux qui forment le caractère et déterminent l'existence des hommes, mais plutôt l'idéal qu'ils portent dans leur cœur, pour lequel ils vivent, souvent inconsciemment; par là nous entendons le but qu'au fond de l'âme chacun se propose, la pensée qui le séduit, le bien qui lui semble entre tous celui qu'il faille désirer tant pour les autres que pour lui-même. On peut connaître ce que vaut un homme d'après l'idéal dont il est épris, les efforts qu'il fait pour l'atteindre, et la persistance de cet attachement. D'abord entrevu, puis embrassé, cet idéal se fondra avec les sentiments et les pensées ordinaires de l'homme, et deviendra sa vraie nature se manifestant dans ses actions et ses paroles. Ce ne sont pas les gens instruits et raffinés seuls qui ont un idéal. L'homme le plus illettré, qu'il le sache ou non, en conçoit un qui n'est pas toujours, malheureusement, assez élevé; c'est-à-dire que dans chaque vie d'homme il y a une pensée dominante, un vœu suprême. Il en est ainsi même du mendiant en haillons, bien que, hélas! ses désirs ne s'élèvent peut-être pas au-dessus d'une nourriture abondante et d'un bon logis. Si l'on dépasse un peu cet état d'abjecte mendicité, la plus haute ambition pourra consister dans l'acquisition des richesses et le respect qu'elles commandent. Peut-on appeler cela d'un si grand nom que celui d'idéal? Pourquoi non? Ces désirs, quoique matériels, forment un idéal pour ceux qui les ressentent.

Du moment que chaque homme doit avoir un idéal, soit matériel et égoïste, soit spirituel et désintéressé, il appartient à la raison de décider si l'on se contentera d'un but grossier, ou si l'on élèvera ses pensées jusqu'aux plus grandes aspirations.

Ceux qui veulent poursuivre un noble idéal se rappelleront que la nature et la grandeur des dons n'étant pas les mêmes pour tous, le but qu'on se propose, et qui doit toujours être aussi digne que possible, peut cependant varier, à beaucoup d'égards, suivant les personnes. La sagesse pratique consiste donc pour chacun à découvrir l'idéal qui lui appartient naturellement, et, en conciliant habilement ses aspirations intimes avec les circonstances extérieures de sa position, à les faire toutes concourir à la même œuvre. (1)

VOLONTÉ.

Pour celui qui veut se perfectionner, les occupations les plus ordinaires fournissent bien des occasions de progrès; mais il faut savoir en tirer parti. J'en citerai quelques exemples populaires en Angleterre, le pays de la volonté persévérante. Le professeur Lee se sentit attiré vers l'étude de l'hébreu en voyant, dans une synagogue où il avait été appelé comme ouvrier charpentier pour réparer les bancs, une Bible imprimée en caractères hébraïques. Il fut pris d'un immense désir de lire le livre dans l'original, et, ayant acheté une grammaire d'occasion, il se mit au travail, et réussit à apprendre seul cette langue. Comme le disait Edmond Stone au duc d'Argyle, qui lui demandait un jour comment il avait fait, lui, pauvre aide-jardinier, pour arriver à lire les *Principia* de Newton en latin : « On n'a besoin que de savoir les vingt-quatre lettres de l'alphabet... et de vouloir, pour apprendre tout le reste. » (2)

MÉDAILLE

REPRÉSENTANT LOUIS XIV ET SA DEVISE, ATTRIBUÉE A FRANÇOIS WARIN.

Le père Ménestrier a fait connaître cette médaille, du vivant de Louis XIV, dans son *Histoire du règne de Louis le Grand par les médailles, les jetons*, etc., publiée en 1693. De nos jours, en 1836, le *Trésor de numismatique et de glyptique* l'a reproduite. Mais ni les savants auteurs de cet ouvrage, ni le célèbre jésuite, n'ont parlé de la signature *F. Varin*, unique et inobservée jusqu'à présent, qui donne un intérêt particulier à ce monument.

Le père Ménestrier, qui connaissait cependant assez bien, au moins de nom, les artistes de son temps, se préoccupait peu de distinguer les œuvres des uns et des autres. Il a dit lui-même quelque part, précisément dans ce livre, qu'il croyait devoir laisser à M. Félibien le soin des choses de l'art. Pour lui, sa grande affaire était de célébrer la gloire du roi : aussi ne s'est-il pas inquiété de savoir de qui était la médaille que nous reproduisons. Sa gravure, qu'on peut voir sous le numéro 150 de la planche XXIX de son ouvrage, omet la signature de Warin, et le commentaire se borne à ces deux lignes : « Cette devise » du roy a fait le revers de plusieurs médailles; mais en » celle-ci, où le soleil dessine les nuages, le roy est armé » et a le titre de Grand et de Père de la patrie. »

Quant aux auteurs du *Trésor de numismatique*, leur inadvertance est plus singulière. Ils doivent avoir vu cette signature, puisqu'ils ont placé la médaille où elle se trouve (pl. XXV, n° 2) dans l'œuvre de Jean Warin; mais ils n'ont pas remarqué qu'au lieu d'un J, c'est un F qui y précède le mot *Varin*, et que, par conséquent, la médaille ne pouvait pas être de Jean Warin. Ce n'est pas tout : ils n'ont pas remarqué non plus que la date 1674 excluait l'attribution au grand Warin, mort en 1672, comme chacun le

(1) Quelle est cette œuvre? Tout au moins notre perfectionnement moral. — Traduit de *Culture and religion*, by Shairp.

(2) Charles Laboulaye, *Dictionnaire des arts et manufactures.*

savait depuis la publication des *Hommes illustres* du siècle de Louis XIV, par Charles Perrault, et non pas en 1692, comme ils l'ont dit dans l'ouvrage cité, page 17, trompés par la *Biographie universelle*, où cette erreur s'est glissée par une erreur typographique évidente.

Avant de faire connaître l'auteur de notre médaille, nous croyons devoir la décrire.

On y voit, d'un côté, le buste de Louis XIV vêtu à la romaine et traité dans ce goût grandiose, mais déjà maniéré, qui devait tourner si vite au *rococo*. Le roi est coiffé d'un casque orné d'un riche panache, et est revêtu d'une armure dont l'ornement principal est son symbole habituel, le soleil radieux. La signature F. VARIN est immédiatement au-dessous de ce buste. La légende latine doit être traduite : *Louis le Grand, roi de France et de Navarre, Père de la patrie*. Le revers représente une variante de la fameuse devise du roi, dont le *corps* était le soleil radieux, et l'*âme : Nec pluribus impar*. Cette devise est fort difficile à traduire, surtout avec la brièveté du latin. Cependant on peut entendre ainsi ces trois mots : *Il n'est inégal à aucun de ses travaux*, ou *Il suffit à tout*. Ici, comme le fait observer Ménestrier, non-seulement le soleil est radieux, mais il dissipe des nuages. A l'exergue, on lit la date 1674. Notre gravure est du module de l'original, qui est conservé à deux exemplaires, un en argent et un en bronze, à la Bibliothèque nationale.

Celui qui a signé cette médaille est François Warin, le plus jeune des deux fils du célèbre Jean Warin. A l'imitation de son père, qui signa souvent Varin, François a signé cette médaille Varin, pour franciser son nom flamand ; mais parfois il signait Warin, et c'est ainsi que Jal a vu son nom écrit sur l'acte d'enterrement de Jean Warin, conservé, avant les incendies de 1871, dans les registres de Saint-Germain l'Auxerrois. Le savant auteur du *Dictionnaire critique*, publié en 1867, avait écrit l'article WARIN longtemps auparavant : aussi ne put-il pas profiter des découvertes faites par d'autres que lui et éparpillées dans cent ouvrages qui virent le jour pendant la lente élaboration de son précieux répertoire ; c'est ainsi qu'il a pris François Warin pour le petit-fils de Jean Warin. A ce propos, j'ouvre une parenthèse. On a reproché assez durement à Jal, comme une négligence impardonnable, de ne s'être pas mis au courant avant d'imprimer ; on oublie que son livre, fruit de trente années de recherches incessantes, n'aurait jamais été publié si l'auteur, avant de remettre la copie de ses 1367 pages à l'éditeur, avait entrepris de refondre ses milliers d'articles, en recueillant dans les livres contemporains ce qu'il pouvait n'avoir pas rencontré dans les archives publiques ou privées. Or, ceux-là seuls qui ont consulté le livre de Jal peuvent mesurer ce qu'on aurait perdu aux retards qu'aurait entraînés une pareille révision. Jal pouvait seul publier ses notes, et, ne l'oublions pas, il n'a survécu que quelques années à l'apparition du *Dictionnaire* dans lequel on retrouve tant de documents inconnus brûlés en 1871. Sachons-lui gré de ce qu'il a fait, et ne lui reprochons pas de n'avoir pas dépassé les forces d'un mortel.

C'est par le testament de Jean Warin, publié en 1852 par M. Eudore Soulié, dans le tome Ier des *Archives de l'art français*, qu'on sait que le François Warin qui signa en 1672 l'acte d'enterrement du grand artiste était le plus jeune de ses fils. On ignore la date de la naissance de François Warin ; mais Jal ayant heureusement publié l'acte de baptême de son frère aîné, Henri Warin, qui porte la date du 29 juin 1637, nous savons qu'il naquit au plus tôt en 1638. Sa mère, qui fut l'unique femme de Jean Warin, mourut en 1656 ; elle se nommait Jeanne Desjours, et était la veuve de René Olivier, garde et conducteur général des monnaies de France avant Warin.

Jean Warin ne fut pas très-heureux par ses enfants. Pour ne parler ici que de François, le testament de Jean Warin ne le nomme que pour le déshériter : « Ledit sieur » testateur déclare avoir esté adverty depuis quelque temps » que le sieur François Varin, le plus jeune de ses deux » fils, a contracté clandestinement mariage avec la nommée » Gobillon, dont il a tesmoigné plusieurs fois audit sieur » son fils que la fréquentation luy estoit très-désagréable, » et comme ledit sieur son fils ne peut avoir conclu de » mariage sans une désobéissance qui luy attire la juste in- » dignation dudit sieur testateur, il veult et entend que si » ledit sieur François Varin a commis une faulte si indigne » de pardon, il soit entièrement privé de sa succession, et » audit cas que ledit mariage ait esté fait et contracté, » iceluy sieur testateur, suivant le pouvoir que les loix » luy donnent, a exhérédé et exhérède ledit sieur François » Varin son fils par le présent testament, ne voulant pas » qu'il prenne aucune part en ses biens. » Ce testament est daté du vendredi 21 août 1672 ; mais un père frappe à côté. Quelques jours après, le mardi 25 août, la veille de sa mort, Warin fit tout exprès un codicille pour révoquer « l'exhérédation par lui prononcée par ledit tes- » tament contre ledit sieur François Varin, laquelle il » n'entend avoir lieu ny effect, quoyque son fils l'ait bien » méritée s'il a contracté mariage avec la personne ci » nommée..., et le charge de ne point passer oultre audit » mariage s'il n'estoit point accomply lors du décès dudit » sieur testateur, et de résister aux instances et sollicita- » tions qui lui pourroient être sur ce faites, et de vaincre » en cette occasion la facilité de son naturel.

» Signé : WARIN. »

On n'a pas retrouvé l'acte du mariage de François Warin ; mais le mariage eut lieu. Précéda-t-il la mort de Jean Warin, ou François Warin passa-t-il outre malgré la recommandation de son père mourant ? C'est ce que j'ignore. Mais si j'affirme le fait du mariage, c'est que, dans un document encore inédit, on voit *Jacqueline Gobillon* figurer, en 1699, comme la femme de François Varin, sieur des Forges, garde et conducteur général des monnaies de France après son père. Ceci suffirait à établir qu'il suivit la même carrière que Jean Warin, et nous autoriserait à lui attribuer la médaille signée F. Varin, si l'on ne savait d'ailleurs qu'il lui succéda aussi dans une autre de ses charges, celle de graveur général des monnaies. En effet, dans une liste des graveurs généraux, publiée en 1867 par M. Albert Barre, lui-même graveur général, d'après des documents de la Monnaie, on lit, page 10 :

« N° 8. François Warin, sieur des Forges, fils du précédent (le n° 7 est Jean Warin). Le 22 novembre 1681, un arrêt du conseil du roi supprima l'office, qui fut remboursé à F. Warin. La charge fut ensuite donnée par commission à Joseph Roettiers. »

C'est là un fait singulier qui, rapproché d'un autre qui m'est fourni par le document où est nommée la femme de François Warin, n'est pas en sa faveur, et semblerait indiquer ou de l'incapacité ou de la négligence chez ce personnage.

On sait quel respect on avait au dix-septième siècle pour l'hérédité des charges et même de certains emplois. Or, voici qu'on enlève une charge paternelle au fils de Jean Warin alors qu'il devait être encore dans la force de l'âge, et notre document inédit nous apprend qu'on lui avait laissé moins longtemps encore la charge de garde et conducteur général des monnaies, car il y est dit qu'il

n'en jouit que quatre ans, attendu que Claude Ballin y aurait été commis au mois de novembre 1676. Or, en 1676, François Warin, né au plus tôt en 1638, ne pouvait pas avoir plus de quarante-trois ans; ce n'est donc pas en raison de son âge qu'il fut dépossédé de ses charges, ce qui eût été à la fois humiliant et désastreux, en dépit du remboursement qu'on ne pouvait lui refuser.

Ce Claude Ballin, dont on vient de prononcer le nom, n'est autre que le célèbre orfévre dont le *Magasin pittoresque* a fait connaître le portrait et les belles œuvres dès l'année 1835 (t. III, p. 40 et 212). Ballin garda encore moins longtemps que F. Warin cette charge ou cette commission; car, deux ans après, le 22 janvier 1678, il mourait aux galeries du Louvre, âgé de soixante-trois ans, comme on l'apprend de son acte de décès publié par Jal.

Dans cet acte, où il est dit que son corps fut pris rue des Orties, parce que les convois mortuaires ne partaient jamais des maisons royales, Claude Ballin est qualifié *marchand orpheuvre ordinaire du roy, garde de la monnoie du Moulin*. La mort seule enleva cette charge lucrative à Claude Ballin, qui eut l'honneur d'obtenir une place parmi les seize artistes admis par Charles Perrault dans sa Centurie des hommes illustres du siècle de Louis XIV; mais,



Bibliothèque nationale. — Médaille de Louis XIV (en argent et en bronze), par François Warin; grandeur exacte.

je le confesse, je crains que François Warin, à qui son père reprochait la facilité de son naturel, n'ait trop bien mérité, par sa paresse ou par une incapacité relative, l'obscurité où son nom est resté en dépit de l'éclat que lui avait donné la brillante carrière de son père. On ne connaît de F. Warin que notre médaille de 1674. N'en aurait-il pas fait ou signé d'autres? Cela est possible; mais on comprend qu'on ne puisse rien affirmer à cet égard; toutefois, il y a lieu de croire qu'il a peu travaillé. S'il faut même dire toute ma pensée, j'avoue que j'ai eu un instant le soupçon que cette médaille, bien que signée F. Varin, était de son père. N'aurait-il pas pu s'approprier et signer un coin trouvé par lui dans la succession? A la réflexion, j'ai repoussé ce soupçon, d'abord parce qu'il ne faut pas sans bonnes raisons accuser quelqu'un d'une mauvaise action, puis aussi parce que je me suis souvenu qu'il fallait subir des épreuves sérieuses avant d'être admis à ces emplois monétaires. On devait graver et monnayer en présence d'experts nommés *ad hoc*. François Warin a donc dû pratiquer tant bien que mal, et plutôt bien que mal, l'art qui avait illustré son père. L'idée à laquelle je me rabats pour expliquer à la fois l'obscurité dans laquelle son nom est resté, la rareté de ses œuvres, et ses disgrâces officielles, c'est que cet homme, dont son père regrettait la *facilité de naturel*, n'était pas actif, n'aimait pas le travail et conduisait mal la Monnaie. Il ne faut pas moins que des motifs de ce genre pour que l'on ait privé le fils de Jean Warin des charges qu'avait si brillamment exercées celui-ci. Lorsque l'on considère, en effet, que nous ne connaissons qu'une seule médaille d'un artiste qui doit avoir vécu environ soixante ans, puisque, né au plus tôt en 1638, il vivait encore en 1699, qu'on lui a retiré successivement deux charges qu'il tenait de son père, mais qui exigeaient une grande activité et une grande intelligence, il est naturel de supposer qu'il n'hérita pas des qualités d'activité et d'intelligence qui distinguèrent son père et lui valurent la constante protection et même la faveur du roi. Quoi qu'il en soit, l'auteur de la médaille dont le dessin accompagne cette notice, et qu'il a signée, n'était pas dépourvu de talent, car ce n'est certainement pas la moins bonne de celles du règne de Louis XIV; mais du moment qu'on n'avait pas fait attention à la lettre F, qui distingue la signature de François Warin de celle de Jean, on comprend qu'on ait pu, il y a trente ans, l'attribuer à ce dernier, le seul médailleur de ce nom que l'on connût alors. En effet, ne l'oublions pas; à cette époque on ignorait que le grand artiste eût eu des fils; en un mot, on ne connaissait pas la biographie de Jean Warin, mais seulement son éloge, par Perrault. (1)

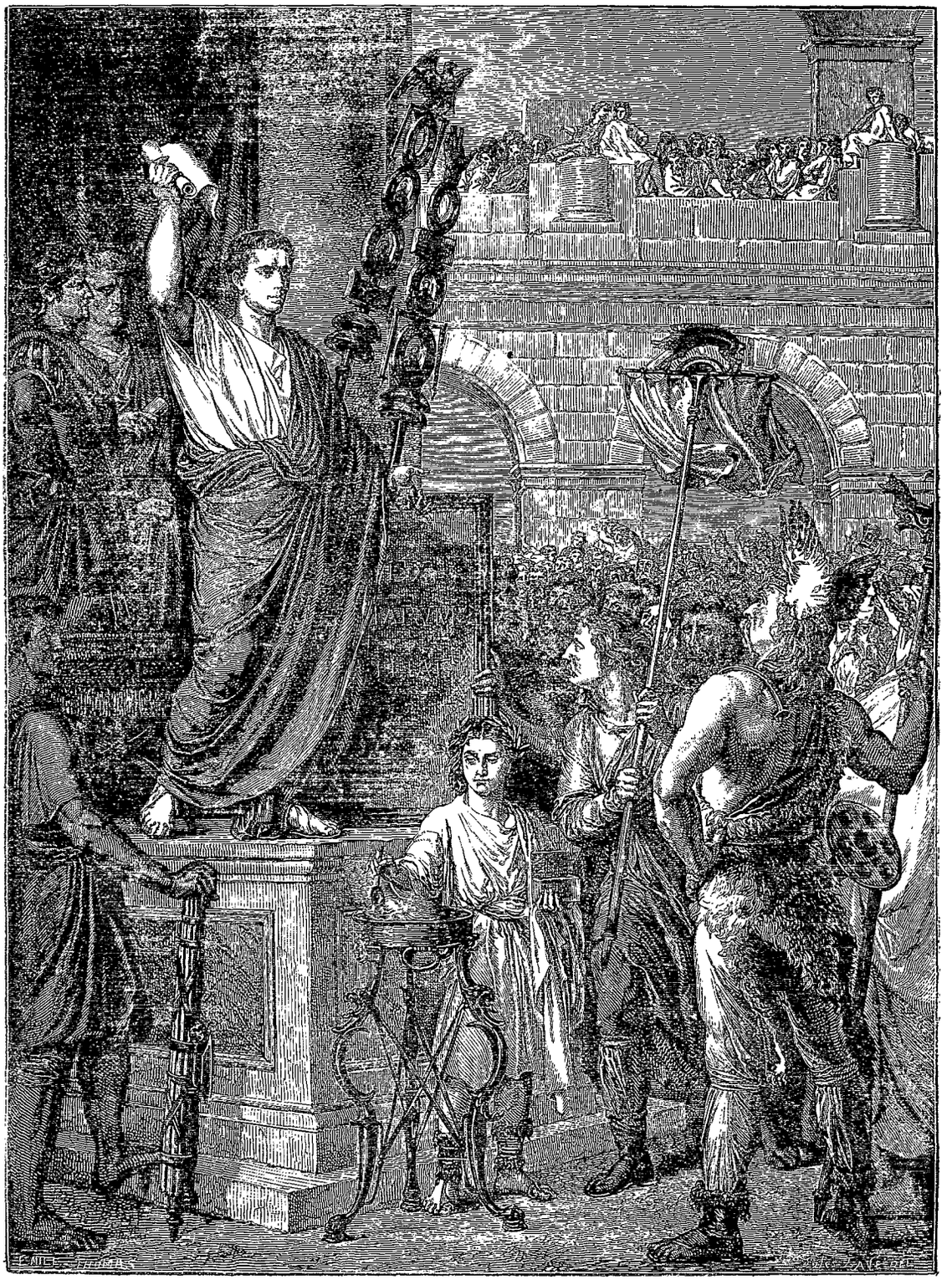
(1) Extrait d'un ouvrage encore inédit de M. A. Chabouillet.

ERRATUM.

Page 66, colonne 2, lignes 13 et 14. — Il ne doit pas être question de la guerre de Sept ans, mais de la guerre d'Amérique en faveur des États-Unis. Le traité de Versailles a été glorieux pour la France. — On voit dans la cour du palais de Versailles une statue de Suffren par Lesueur.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. LE GÉRANT, J. BEST.

LA VILLE DE LYON SOUS LA DOMINATION ROMAINE.



Auguste présente aux députés des trois provinces de la Gaule Celtique, réunis à Lyon, la constitution par laquelle ces provinces devront être régies ; tableau par Sébastien Cornu (1). — Dessin de J. Lavée.

Le territoire appelé aujourd'hui département du Rhône, et dont le chef-lieu est la grande ville de Lyon, était primitivement habité par un peuple gaulois qui portait le nom de *Segusiani*, d'où plus tard le nom de Lyon, *Lugdunum Segusianorum*. Ce peuple, d'une importance politique médiocre, et soumis au patronage des Éduens, partagea forcément la destinée de ceux dont il était le client. Cette médiocrité et cette sorte de sujétion expliquent comment Lyon se trouve relativement une ville moderne.

Ce n'est pas que les traditions lui fassent défaut. Ainsi, certains amateurs de légendes font remonter l'origine de

(1) Voy., sur ce peintre, p. 81.

cette ville au dix-septième siècle avant Jésus-Christ. Selon eux, le fondateur de Lyon aurait été un Gaulois contemporain de Moïse et nommé *Lugdus*, d'où l'on fait dériver *Lugdunum*, d'après les lois de la plus rigoureuse étymologie. Mais on retrouve partout dans les vieilles fables ces noms de villes et de peuples formés d'un nom d'homme; et il faut avouer que le plus souvent cette explication n'est guère qu'un procédé poétique. D'autres, cherchant des étymologies celtiques dans le mot *Lugdunum*, y ont trouvé l'expression *montagne des corbeaux*, et racontent qu'autrefois des gens chassés de la Provence par les Phocéens de Marseille remontèrent la vallée du Rhône et vinrent s'établir dans ce pays, où les avait guidés une bande de corbeaux.

Ce qui est plus certain comme événement, et un peu moins fabuleux comme étymologie, c'est qu'une colonie romaine poursuivie par les Allobroges se réfugia en cet endroit, et donna à la ville naissante le nom de *Luctus-Dunum* (en abrégeant et contractant, *Luc* ou *Lugdunum*), colline de la douleur.

En tout cas, la ville n'était pas grande, même à l'époque de César, puisque dans ses Commentaires il déclare que la seule ville des Ségusiens qui eût quelque importance était celle qu'on appelait jadis *Forum Segusiavorum* ou *Segusianorum*, et qui porte aujourd'hui le nom de *Feurs* (département de la Loire). Or, César séjourna dans ce pays et le traversa fort souvent. S'il ne dit rien de cette ville, c'est qu'elle n'était évidemment qu'une petite bourgade insignifiante.

Le moment est venu cependant où Lyon va avoir une existence historique. En 48 avant Jésus-Christ, sur l'ordre du Sénat, le consulaire Lucius Minutius Plancus établit, dans la pointe de terre formée par le confluent de la Saône et du Rhône, une colonie romaine destinée à servir de refuge aux habitants de Vienne, chassés de chez eux par les Allobroges des montagnes. A cette occasion, on a donné une autre explication du mot *Lugdunum*. On en a fait une abréviation de *Lucii Dunum*, ville ou colline de Lucius (Minutius Plancus). Si cette étymologie n'est pas définitive, elle est en tout cas fort raisonnable, et l'on peut s'en contenter.

La nouvelle ville se développa rapidement, et les Romains firent tout ce qu'ils purent pour sa prospérité. Elle ne leur inspirait aucun ombrage : moderne et sans traditions nationales ou religieuses, elle leur devait tout; elle était plutôt romaine que gauloise. De plus, elle était dans une situation admirable, sur deux beaux cours d'eau navigables, dans un riche pays, à quelques pas de l'Italie, et assez avant dans les Gaules pour être une excellente position politique et stratégique : Agrippa en fit le point de départ des voies militaires de la Gaule.

Il ne faut donc pas s'étonner de la faveur qu'Auguste témoigna à cette ville, attendu qu'il comptait lui faire jouer un rôle immense dans la nouvelle division géographique que la politique romaine imposait aux races gauloises.

En général, les Gaulois ne furent pas dérangés dans leurs habitudes d'administration. Quand César eut fait la conquête du pays, et que la violence et la terreur ne furent plus nécessaires, il laissa à tous les peuples de la Gaule leurs lois locales propres et leurs sénats; il se contenta d'exiger un tribut que rendaient indispensable l'entretien d'armées employées au maintien de l'ordre, et les grands travaux entrepris et exécutés pour établir de nouvelles routes, perfectionner les anciennes, et par conséquent développer les communications et le commerce. Par ailleurs, le pouvoir central romain ne se mêlait pas de la gestion intérieure des cités.

Auguste ne songea pas non plus à introduire l'action du pouvoir central dans l'administration des cités gauloises. Mais il remania profondément les circonscriptions territoriales. Un fait qui marque bien le respect que les vainqueurs avaient ou se croyaient tenus de montrer à l'égard de la fière race gauloise, c'est que le maître des Romains, pour opérer cette nouvelle délimitation, consulta les députés de la Gaule réunis à Narbonne. On adjoignit à de plus grandes circonscriptions une foule de peuplades minuscules, et la Gaule chevelue, d'après les documents laissés par les anciens géographes, ne renferma plus que soixante-trois cités.

Auguste s'occupa alors d'une division plus générale. Il étendit l'Aquitaine jusqu'à la Loire au nord, et la Belgique jusqu'à la Saône au sud, sacrifiant ainsi la Celtique : son but était d'*unifier*. Il avait aussi, par cette nouvelle délimitation, un centre commun très-commode : c'était la ville de *Lugdunum*, qui touchait aux trois provinces. A partir de ce moment, il n'y eut plus qu'une Gaule, ou qu'un seul peuple dans les trois Gaules, et l'administration générale du pays en devint plus facile et plus prompte.

Auguste séjourna longtemps à diverses reprises dans la nouvelle capitale. Il y créa un sénat, un collége de magistrats, un athénée et un hôtel des monnaies. Quant à la grande réforme des territoires, les Gaulois ne semblent pas en avoir été offensés outre mesure, puisqu'ils érigèrent à Auguste un autel en face de *Lugdunum*, sur la pointe de terre située au confluent de la Saône et du Rhône. L'autel en question fut desservi désormais par des prêtres gaulois, et chaque peuple ou cité de la Gaule y entretint son prêtre. Le mot *Ara*, sans épithète, l'autel par excellence, devint bientôt le nom universel de ce monument, comme si tous les autres s'effaçaient devant lui. On voit que les Gaulois, ingénieux à tant d'égards, l'étaient considérablement aussi dans les questions de flatterie. On s'avisa même de fabriquer un terme pour désigner les prêtres attachés spécialement à ce service, et de même qu'on disait *Ara*, l'autel par excellence, on dit aussi *sacerdos arensis*, prêtre de l'autel par excellence. Le premier chef de ce collége de prêtres fut, dit-on, un Éduen.

En même temps que l'*Ara*, ou presque immédiatement, on éleva un temple; le tout était consacré « à Rome et à Auguste. » Drusus, chargé de terminer le recensement de la Gaule, réunit à Lugdunum, en l'an 10 avant Jésus-Christ, les représentants des cités gauloises, pour célébrer avec lui l'inauguration de ce temple et de cet autel. On sait qu'en avant de l'autel étaient rangées soixante statues, images des soixante cités qui avaient le droit d'envoyer des députés; et au centre s'élevait la figure colossale de la Gaule. De ce temple il ne reste que le souvenir : lorsque le christianisme triompha, les chrétiens le renversèrent.

Du reste, Auguste avait encore des autels dans plusieurs grandes villes, à Arles par exemple, à Bordeaux, à Narbonne, à Vienne. On a aussi quelques raisons d'admettre qu'on célébrait le culte de ce nouveau dieu dans les villes qui changèrent ou augmentèrent leur nom au moyen du sien. Ces villes s'appelaient *Augustales*, d'un nom général; dans certains cas, on voit aussi les noms de *Jules* et de *César* jouer, au point de vue de la nomenclature géographique, le même rôle que le nom d'*Augustus*. On peut établir en principe que cette autorisation de se nommer ainsi n'était accordée par l'empereur qu'à des villes de marque. Citons-en quelques-unes :

L'ancienne Bibracte, *Augustodunum*, *Augusta Æduorum*, Autun. — *Augusta Ausciorum*, Auch. — L'ancienne Noviodunum, *Augusta Suessionum*, Soissons. — *Augusta*

Turonum, *Cæsarodunum*, Tours. — *Augusta Trecarum*, *Augustobona Tricassium*, Troyes. — L'ancienne Samarobriva, *Augusta Veromanduorum*, Saint-Quentin. — *Augustonemetum*, Clermont (Puy-de-Dôme). — *Augusto Nemausus*, *Colonia Nemausensis Augusta*, Nîmes. — *Augusta villa Ambianorum*, le bourg d'Ault (Somme), localité aujourd'hui peu considérable, mais alors évidemment importante à un titre ou à un autre. — *Cæsaris burgus*, Cherbourg. — *Cæsaromagus*, Beauvais. — *Cæsarotium*, Gisors. — *Juliobona*, Lillebonne. — *Juliodunum*, Loudun. — *Juliomagus*, Angers.

Revenons à cette pointe de terre du confluent de la Saône et du Rhône, où était l'autel d'Auguste. En venant s'établir dans ce territoire sacré et mixte en quelque sorte, les prêtres gaulois perdaient leur nationalité particulière. Ils n'étaient plus les prêtres et les représentants de tel ou tel peuple, de telle ou telle province, mais des trois Gaules, formant un ensemble, un tout, un corps unique. *Sacerdos trium provinciarum Galliarum*, prêtre des trois provinces de Gaule, tel était leur nom.

Ce qui est intéressant aussi à connaître, c'est ce que les ingénieuses recherches et les consciencieuses études de savants modernes (1) ont démontré, à savoir, que cette centralisation religieuse opérée par le culte d'un homme déifié, a donné naissance à une centralisation autrement intéressante, celle du gouvernement représentatif dans les Gaules. Ainsi, tous les ans, le jour de la fête d'Auguste, c'est-à-dire le premier du mois d'août (*Augustus*), avec les solennités religieuses, qui attiraient beaucoup de monde, il y avait aussi des solennités littéraires. L'occasion parut bonne pour réunir auprès de l'*Ara* les députés des trois provinces, afin de délibérer et de s'entendre en commun sur certaines questions d'intérêt général.

Comment se recrutait cette assemblée, et quelle était sa mission? C'est ce qu'il est assez difficile d'expliquer, du moins en détail, car on n'a pour s'éclairer en cette matière que quelques inscriptions de différentes époques placées sur des monuments. Toutefois, les faits relatés par ces inscriptions le sont d'une manière assez nette pour permettre de préciser certains points, entre autres les suivants, qui sont les plus intéressants.

Toutes les décisions étaient prises au nom des trois Gaules, *tres provinciæ Galliæ;* les députés contrôlaient à certains égards l'administration des hauts fonctionnaires romains; ils votaient des statues à ceux dont la gestion leur avait paru bonne; ils demandaient des poursuites contre ceux dont ils croyaient avoir à se plaindre; les députés recevaient à l'occasion un véritable mandat impératif, déterminant ce qu'ils avaient à faire; l'opposition d'un député pouvait entraver une proposition.

Chaque cité semble avoir nommé plusieurs représentants; ces représentants ne pouvaient être choisis que parmi les *honorati* ou membres de la *curia* (sénat local); outre les députés nommés par élection, des fonctionnaires d'un certain ordre pouvaient et même devaient venir à cette assemblée, très-probablement pour donner des notes et explications; enfin, des amendes étaient infligées à ceux qui s'absentaient sans excuse légitime.

Il est inutile de faire observer que ces différents points se rapportent non pas exclusivement à l'époque d'Auguste, mais à toute la durée de la domination romaine en Gaule. Seulement, on a pu à juste titre trouver l'origine de cette organisation dans les mesures prises par Auguste pour faire de Lyon le centre et la capitale des Gaules, et dans l'institution par les Gaulois, également à Lyon, du culte de l'*Imperator* romain.

(1) M. Auguste Bernard.

VAUBAN.

Voy. la Table de quarante années.

NOUVEAUX RENSEIGNEMENTS SUR SON ENFANCE.

L'acte de baptême de Vauban (conservé à Saint-Léger de Foucheret, qu'on appelle aujourd'hui Saint-Léger Vauban) porte que la mère de ce grand homme était « Edmée Corminolt. » On a consulté plusieurs autres actes du temps, et il en résulte que le vrai nom était Cormignolle. Il paraît bien que le grand-père maternel de Vauban n'était pas noble : c'était probablement un petit propriétaire cultivant son bien. Le père de Vauban, cadet de famille, sans fortune, avait donc épousé une femme qui était à peu près aussi pauvre que lui. Il vécut, à Saint-Léger, dans une maison de paysan, au milieu des parents de sa femme; mais on doit supposer qu'il était aussi en relations habituelles avec les familles des gentilshommes de la paroisse, entre autres les Denain, les de Chalon et les de Morot. Un descendant de cette dernière famille, propriétaire du château de Gressigny, a appris par tradition que le père de Vauban s'occupait beaucoup d'horticulture, et avait greffé tous les arbres du jardin et du verger de ce château.

Ces faits et ceux qui suivent, ignorés jusqu'à ces dernières années, changent quelque chose à la légende ordinaire par laquelle commencent toutes les biographies de Vauban.

Lorsque Vauban s'engagea, à dix-sept ans, dans le régiment de Condé comme soldat, son père vivait encore; il ne mourut qu'en 1652, à l'âge de cinquante ans, ainsi que le prouve le registre des décès de la paroisse de Saint-Léger. Sa mère vivait aussi, comme on le voit par le testament de son frère, en date du 19 juin 1651. Ainsi son enfance ne fut pas aussi abandonnée qu'on le dit habituellement, et, outre les leçons du vicaire de Saint-Léger, Philibert Morot, et ensuite du curé, il est vraisemblable qu'il reçut aussi quelque enseignement de son père et de la fréquentation des châteaux voisins.

Vauban n'a jamais eu honte de ces humbles commencements. En 1671, il écrivait à Louvois : « ... La fortune m'a fait naître le plus pauvre gentilhomme de France; mais en récompense elle m'a honoré d'un cœur sincère, si exempt de toute sorte de friponneries, qu'il n'en peut même souffrir l'imagination sans horreur. » (1)

(1) Bulletin de la Société d'études d'Avallon, sixième année; *Causerie sur Vauban*, par M. Raudot.

POSER POUR LA VERTU.

Méfiez-vous de celui qui dit : « Je ne pose pas pour la vertu. » En parlant ainsi, il veut se dégager de toute crainte de l'opinion et se donner toute liberté de mal faire.

LE CORMAILLEAU.

Le plus dangereux ennemi de l'huître, c'est le buxin ou murex, qu'on appelle vulgairement *cormailleau;* il existe dans le bassin d'Arcachon en quantité considérable. Il s'attaque à l'huître, quelle qu'elle soit, saine ou blessée, et quelle que soit sa grosseur. Il en perfore la coquille, à laquelle il pratique un trou comme avec une vrille, et, par ce trou, absorbe l'huître et la détruit. Ses ravages sont rapides et considérables.

On a étudié les mœurs du cormailleau. Il rampe sur le sol, qu'il ne quitte jamais, car il ne nage pas, et n'est point emporté par l'eau à cause du poids de sa coquille.

On a imaginé alors d'entourer les ruches d'huîtres de collecteurs ou tuiles, et les claires ou réservoirs d'une

planche surmontée d'une bande de zinc, formant un angle de 45 degrés, tournée du côté opposé aux huîtres. Le cormailleau, par sa conformation, ne pouvant se mouvoir dans un angle aussi aigu, ne parvient pas jusqu'aux huîtres.

LE VASE DE MANTOUE.

Ce vase est d'agate onyx, d'un seul morceau, à trois couches. La première couche est d'un brun jaunâtre, la seconde d'un blanc opalin, et la troisième d'un brun bistre. C'est cette dernière couche qui sert de fond à l'ensemble du sujet; les personnages sont gravés soit dans la première, soit dans la seconde. La hauteur du vase est de 0m.155, et sa circonférence, à la partie où il offre le plus grand diamètre, est de 0m.205.

C'est un *guttus*, ou vase destiné aux sacrifices. A une époque incertaine, mais qui doit remonter au commencement du dix-huitième siècle, il a subi certaines mutilations, par le fait qu'on a voulu le transformer en aiguière; pour cela on a fait à sa surface trois entailles circulaires, destinées à recevoir une armature en or supportant l'anse



Le Vase de Mantoue. — Dessin de Sellier.

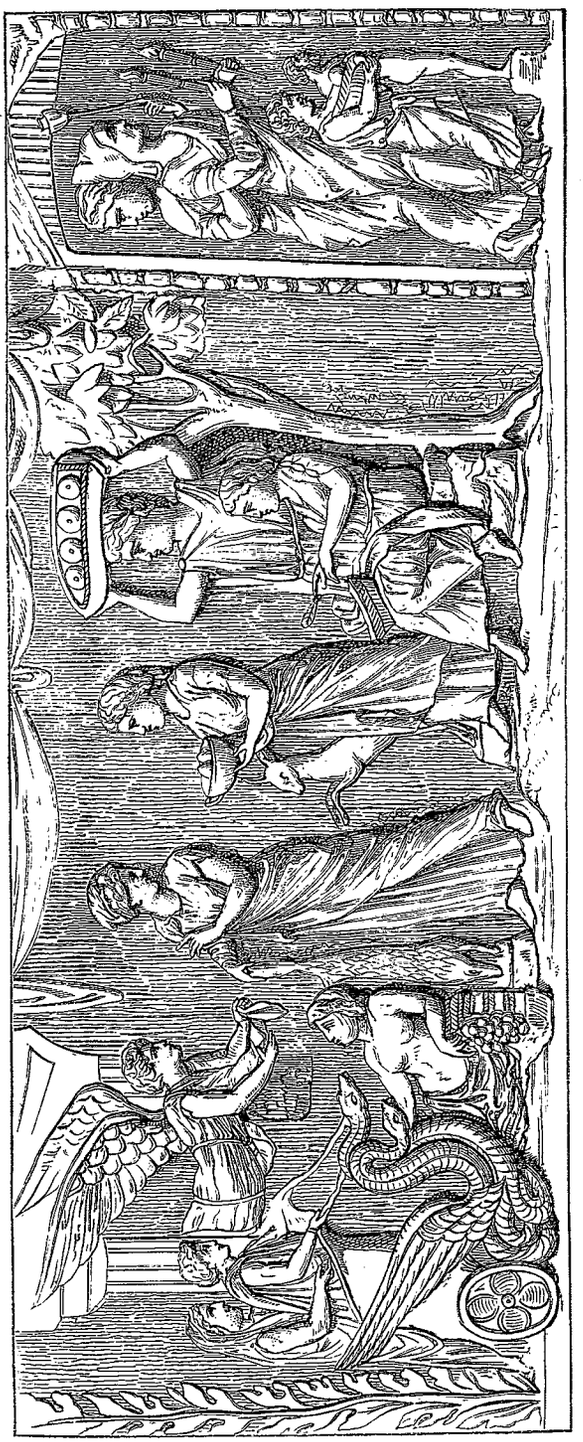
et le goulot. Ces trois rainures divisent actuellement le vase en trois parties. Le duc Charles de Brunswick a fait enlever cette garniture, afin de rétablir, autant que faire se pouvait après cette mutilation, l'aspect primitif du vase.

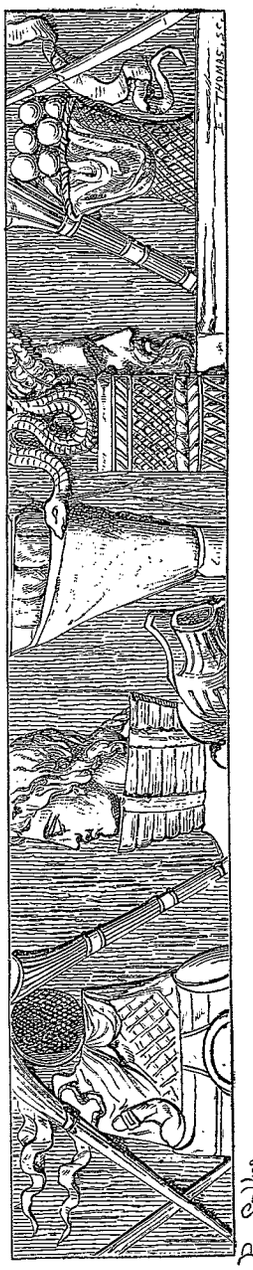
La partie supérieure, immédiatement au-dessus du col du vase, présente des têtes de bœuf reliées par des guirlandes de fleurs et de fruits. Dans la partie moyenne, on voit douze personnages, groupés de façon à représenter trois scènes différentes :

1° Une femme portant deux flambeaux, suivie d'une femme plus jeune regardant derrière elle et tenant de la main gauche une tête de pavot. Ces deux personnages re-

présentent évidemment Cérès et sa fille Proserpine. Devant Cérès, un enfant tient une corbeille de fruits (Vertumne), et presque sur le même plan apparaît une petite statue de Priape. Ces quatre figures sont entourées par un ornement qui les sépare des autres scènes.

2° Sur un char traîné par des serpents ailés, on voit un jeune homme et une femme tenant à la main droite un épi : nouvelle représentation de Cérès, accompagnée cette fois de Triptolème. Une femme couchée devant le char, et appuyée sur une corbeille, tient une grappe de raisin, symbole de la Terre féconde. Au-dessus du char, dans le fond, voltige une figure ailée, symbolisant l'Air.





Développement du Vase de Mantoue. — Dessin de Sellier.

Elle tient une draperie et semble sortir d'un temple dorique.

3° Sous une tente dont les draperies sont relevées, une femme, debout, tient de la main droite un jeune sanglier, et de la gauche une tête de pavot. Une seconde, debout comme la première, soulève un petit bouc par les cornes, et tient de la main gauche une corbeille de fruits. Une troisième, assise, une corbeille de fruits sur les genoux, tient un épi de blé de la main droite; à côté de cette femme, un homme soutient sur sa tête une corbeille de fruits; plus loin, on aperçoit un figuier. Ce sont des personnages apportant des offrandes à Cérès.

La partie inférieure du vase est décorée de plusieurs des attributs servant au culte de Cérès. Nous y voyons des flam-

beaux (entre lesquels le trou pour le goulot à été percé), la corbeille mystique avec les serpents, une tête de Pan, la syrinx, des corbeilles de fruits, et une tête de satyre.

Plusieurs auteurs se sont occupés de ce chef-d'œuvre. Nous citerons, en particulier, Eggeling, Montfaucon et Mariette. Ils paraissent adopter l'idée que ce vase à dû faire partie des joyaux de Mithridate, capturés par Pompée et apportés à Rome. Il était dans le cabinet de Gonzague, à Mantoue, en 1630, lors du pillage de cette ville par des soldats allemands que commandait le général Collato. Acheté à l'un d'eux par le duc François-Albert de Saxe-Lunebourg, il devint, à la suite de différentes donations, la propriété de la famille de Brunswick; le feu duc Charles l'a légué, avec sa fortune, à la ville de Genève (1).

D'après Mariette, l'artiste a dû consacrer au moins vingt ans de sa vie à ce magnifique travail.

MŒURS VILLAGEOISES EN SUÈDE.

Il y a dans la vie rurale, en Suède, une simplicité et une solitude toutes primitives qui charment le voyageur. A peine avez-vous franchi les portes d'une ville que la scène change comme par enchantement: vous vous trouvez au milieu d'un site sauvage entouré de toutes parts de forêts de sapins. Au-dessus de votre tête retombent les longues branches en forme d'éventail, avec leurs fruits coniques d'un brun roussâtre; sous vos pieds s'étend un tapis de feuilles jaunies; l'air est doux et parfumé. Vous passez sur un pont de bois le torrent aux ondes argentées, et vous entrez bientôt dans une contrée riante où sont éparses des fermes exposées au soleil. Des barrières de bois séparent les champs; les portes qui ferment la route vous sont ouvertes par des bandes d'enfants; les paysans ôtent leur chapeau à votre passage en vous criant: « Dieu vous bénisse! » Les maisons des villages et même des petites villes sont bâties en bois, et, pour la plupart, peintes en rouge. Le sol des auberges est jonché des branches odoriférantes du sapin. Il est beaucoup de villages où l'on ne trouve pas d'auberges; les paysans reçoivent alors à tour de rôle les voyageurs. L'active ménagère vous conduit dans la meilleure chambre du logis, dont les murs sont ornés d'images grossièrement peintes représentant des scènes de la Bible. Elle apporte la pesante cuiller d'argent (héritage de famille) pour plonger dans la casserole contenant le lait caillé; vous mangez des gâteaux cuits plusieurs mois auparavant, ou du pain mêlé de grains d'anis et de coriandre.

Pendant que vous prenez ce léger repas, le robuste paysan a ôté ses chevaux de la charrue pour les atteler à votre voiture. Des voyageurs solitaires vont et viennent dans des voitures menées par un seul cheval. Beaucoup d'entre eux ont une pipe à la bouche et portent suspendue à leur cou une sacoche en cuir dans laquelle ils mettent leur tabac et les billets de banque en usage dans le pays, billets grands comme les deux mains. Vous rencontrez aussi des groupes de paysannes dalécarliennes voyageant pour chercher de l'occupation. Elles marchent pieds nus, tenant à la main leurs souliers à hauts talons et à semelles de bouleau.

Les églises sont le plus souvent situées sur le bord des routes, chacune d'elles au milieu de son petit jardin de Gethsémané. Dans le registre de la paroisse se trouvent mentionnés les grands événements du pays; plus d'un vieux roi scandinave fut baptisé et enterré dans cette église, et un petit sacristain armé d'une clef rouillée vous montrera le baptistère ou le cercueil. Dans le cimetière se trouvent peu de fleurs et beaucoup d'herbe verte. Chaque jour l'ombre du clocher semble, comme un doigt indicateur, compter les tombes, qui représentent le cadran de la vie humaine.

Les pierres tumulaires sont plates et larges; sur quelques-unes sont sculptées des armoiries, sur d'autres seulement les initiales des pauvres tenanciers, avec une date comme on en voit sur le toit des chaumières hollandaises. Tous les morts sont enterrés la tête tournée vers l'occident; chacun d'eux tient une lampe qu'on lui mit tout allumée dans la main au moment de l'inhumation; on place aussi dans son cercueil tous les petits objets qu'il aimait de préférence, et une pièce de monnaie pour son dernier voyage. Les enfants morts-nés sont portés sur les bras de vieillards à cheveux blancs dans la terre, seul berceau où ils dormiront; si la mère est morte en même temps, on met dans sa bière les petits vêtements préparés pour l'enfant qui a vécu et qui est mort dans le sein maternel. Le presbytère domine le cimetière, et lorsque, aux heures de la nuit, le pasteur du village contemple, accoudé à sa fenêtre, ce champ du repos, il doit dire en son cœur: — Ah! qu'ils dorment en paix, ceux qui sont partis!...

Tout contre la porte du cimetière est un tronc pour les pauvres, assujetti au mur par des crampons de fer et fermé par un cadenas; ce tronc est surmonté d'un petit auvent de bois pour le garantir de la pluie. Si vous passez en ce lieu un dimanche, vous verrez les paysans assis sur les marches de l'église, étudiant leurs livres de psaumes. D'autres se promènent le long du sentier, à côté de leur pasteur bien-aimé, qui leur parle des choses saintes, parfois aussi de leurs moissons et des espérances du semeur qui est allé semer au loin. Il en arrive ainsi à les conduire au bon berger et aux riches pâturages du monde spirituel. Il est leur patriarche, et, comme Melchisédech, à la fois prêtre et roi, bien qu'il n'ait pour trône que la chaire du temple. Les femmes portent leurs livres de prières enveloppés dans leurs mouchoirs de soie, et elles écoutent religieusement les discours de l'homme de bien. Mais les jeunes gens, ne se préoccupant en rien de ces choses graves, comptent les galons qui bordent les jupes des jeunes filles, le nombre de ces galons devant indiquer la richesse de celle qui les porte, et cet examen amène souvent un mariage.

J'essayerai de décrire une noce villageoise en Suède. Prenons la saison d'été pour qu'il y ait des fleurs, et une province du Sud afin que la fiancée soit jolie. Les premiers chants du coq et de l'alouette se mêlent dans l'air pur du matin, et le soleil, le céleste fiancé aux cheveux d'or, se lève à l'occident. Des voix et des pas rapides se font entendre dans la cour de la maison; on selle les chevaux en toute hâte. Le cheval qui doit porter le fiancé a un énorme bouquet sur le front et une guirlande de fleurs des blés autour du cou. Les amis du voisinage arrivent à cheval; leurs vestes bleues flottent au vent, et bientôt paraît l'heureux fiancé avec un fouet à la main et un bouquet monstre à sa boutonnière; il saute à cheval et « en avant!... » Il court au village où la fiancée est déjà assise et attendant.

Le cortége du marié est ouvert par celui qui doit porter la parole; il est suivi d'une demi-douzaine de ménétriers. Le fiancé est entre ses deux garçons d'honneur; puis viennent quarante ou cinquante amis et invités dont une bonne moitié portent des fusils ou des pistolets. Un fourgon amène les serviteurs et les provisions pour les gais voya-

(1) Selon les arrangements intervenus entre la ville de Genève et le duc régnant de Brunswick, le vase de Mantoue, que le feu duc Charles de Brunswick ne possédait qu'en faveur d'un fidéi-commis, a été remis par la ville de Genève à la famille du défunt.

geurs. A l'entrée de chaque village se dresse un arc de triomphe orné de fleurs, de feuillages et de rubans. Quand le cortége passe dessous, les jeunes gens tirent des coups de feu et font une halte. Immédiatement alors sort de chaque poche une gourde remplie de punch ou d'eau-de-vie qu'on se passe de main en main à travers la foule; des provisions sont tirées du fourgon, et, après avoir mangé, bu et poussé force hourras, le cortége se remet en route, et finit par arriver à la maison de la fiancée. Quatre messagers se détachent alors du reste de la bande, afin d'annoncer qu'un chevalier et sa suite sont dans la forêt prochaine et réclament l'hospitalité. « Combien êtes-vous? » demande le père de la fiancée? « Au moins trois cents! » lui est-il répondu; et l'hôte réplique alors : « Quand même vous seriez sept fois autant, vous seriez tous les bienvenus; et comme preuve de la vérité de mes paroles, recevez cette coupe. » Chaque messager reçoit alors un bidon de bière, et peu après toute la joyeuse compagnie fait une entrée bruyante dans la cour du fermier, caracole autour de *l'arbre de mai* qui se dresse au centre, et salue l'hôte par de grands éclats de voix et de musique.

A l'intérieur de la maison, dans la plus vaste des pièces, se tient la fiancée; elle est là assise, une couronne sur la tête et une larme dans les yeux, comme la vierge Marie dans les anciens tableaux des églises gothiques; elle est vêtue d'une jupe et d'un corset rouges d'où sortent les larges manches de sa chemise de toile blanche. Elle porte une ceinture dorée et un collier à plusieurs rangs de grains d'or; sa couronne de métal est posée entre un cordon de roses sauvages et un autre de cyprès. Ses cheveux, blonds comme du lin, flottent dénoués sur ses épaules, et ses yeux bleus et innocents sont fixés vers la terre. O candide créature, tu as des mains rudes, mais un cœur tendre! tu es pauvre, car les ornements que tu portes ne sont pas à toi; ils ont été loués pour ce grand jour.

Et pourtant, tu es riche! riche en santé, en espérances, riche de ton premier et fervent amour! Que les bénédictions du ciel soient versées sur toi! Telles sont les pensées du pasteur lorsque, joignant les mains des deux fiancés, il dit au mari, d'une voix solennelle : « Je te donne cette jeune fille en mariage pour être ta femme en tout honneur; tu n'auras rien sous clef dont elle ne puisse avoir la moitié, ainsi que du moindre liard que tu possèdes maintenant ou dont tu hériteras à l'avenir; elle jouira aussi de tous les droits que t'accordent les lois scandinaves. »

Après la bénédiction, le repas de noce est servi; la mariée est assise entre son mari et le pasteur. Celui qui est chargé de porter la parole fait alors un discours, selon la coutume traditionnelle; il entremêle son allocution de citations tirées de la Bible; il invite le Seigneur à être présent à cette fête de mariage, comme il fut présent aux noces de Cana en Galilée. La table est servie largement: chacun allonge le bras, et la fête joyeuse continue; le punch et l'eau-de-vie passent gaiement à la ronde; çà et là on fume une pipe en attendant un nouveau plat. On reste longtemps à table, mais comme toutes choses en ce monde doivent avoir une fin, un dîner suédois finit aussi. La danse commence alors : elle est conduite par la mariée et le pasteur, qui exécutent ensemble un grave menuet. Les jeunes filles forment un cercle autour de la nouvelle épouse, pour l'empêcher d'être prise par les femmes mariées, qui cherchent à rompre le cercle magique et à entraîner leur nouvelle sœur. Après une longue lutte, les femmes y réussissent, et la couronne est enlevée à la mariée, ainsi que les joyaux qui ornent son cou; son corsage est délacé, sa jupe rouge lui est enlevée, et elle paraît tout en blanc comme une vestale; les invités à la noce la suivent, des flambeaux à la main. C'est ainsi que se passe une noce suédoise.

Je ne veux pas oublier de mentionner le brusque changement des saisons dans les climats du Nord. Il n'existe pas en ces régions de lent printemps ouvrant une à une le feuilles et les fleurs, ni d'automne traînant en longueur avec ses feuillages splendides et variés et ses journées chaudes comme en été. Dès que la caille a cessé de chanter dans les blés, l'hiver sort du sein des nuages et fond impétueusement sur la terre où il verse la neige et la grêle sonore. Le jour diminue rapidement; bientôt le soleil se lève à peine à l'horizon; peu après il ne se lève même plus du tout. La lune et les étoiles paraissent en plein jour, seulement dans l'après-midi elles sont pâles et effacées, et du côté de l'occident un éclat rougeâtre et violent luit à l'horizon, puis s'évanouit rapidement. Rien n'est plus charmant alors que de voir, à la clarté solennelle des étoiles, les patineurs glisser sur la surface des lacs, et d'entendre le bruit retentissant des patins se mêler aux voix joyeuses et aux sons des cloches qui traversent les airs.

Enfin les rayons du soleil du Nord recommencent à luire, faiblement d'abord, tels que les feux naissants du jour se jouent dans les flots bleuâtres de la mer; puis une douce teinte rosée se répand sur le ciel et colore le front de la nuit comme celui d'une vierge timide. Les couleurs changeantes flottent de la nuance pourpre à la nuance dorée et revêtent la neige d'un éclat lumineux. Il semble qu'une lame flamboyante étincelle à l'orient et à l'occident. Les nuages empourprés courent dans les cieux, et sous ce voile vaporeux les étoiles argentées apparaissent encore.

C'est au milieu de cet éclat pompeux du ciel du Nord qu'arrive la joyeuse fête de Noël. Jadis ce fut une étoile solitaire qui annonça aux hommes la première nuit de Noël. En mémoire de ce jour, les paysans suédois dansent sur la paille, et les jeunes filles jettent des poignées de paille aux poutres de bois de la salle où a lieu la veillée. Celle qui a réussi à nicher le plus de brins de paille dans les fentes du bois aura le plus de garçons d'honneur à son mariage. Ceci est la fête joyeuse de Noël! Pour les âmes pieuses il y aura des cantiques et des sermons, mais pour les paysans suédois il y aura surtout de l'eau-de-vie et de l'ale brune dans les gobelets de bois, et un énorme gâteau couvert de fromage et entouré d'une guirlande de pommes; ce gâteau, en forme de couronne, porte au milieu le candélabre à trois branches destiné à éclairer la fête de Noël. Les chants et les récits circuleront alors, rappelant le nom des héros des légendes populaires de la Suède.

Puis le gai printemps paraît à son tour avec ses feuilles, ses bourgeons et ses chants d'oiseaux. Saint Jean a pris toutes les fleurs du dieu païen Balder : au centre de chaque village se dresse un arbre de mai de cinquante pieds de haut avec ses guirlandes de roses, ses rubans flottant au vent et sa girouette bruyante annonçant aux villageois de quel côté souffle le vent. Le soleil ne se couche pas ce jour-là avant dix heures du soir, et les enfants jouent dans la rue une heure encore après le coucher du soleil; les fenêtres et les portes sont large ouvertes, et vous pouvez lire jusqu'à minuit sans allumer de lampe. Ah! qu'elle est belle cette nuit de la Saint-Jean! ce n'est pas la nuit, mais bien plutôt le jour sans soleil, et en même temps sans nuage! Comme elle descend doucement sur la terre pour y verser ses parfums, son ombre et sa fraîcheur vivifiantes! Qu'elle est belle, cette longue lueur du crépuscule qui unit la veille au lendemain! Qu'elle est belle, cette

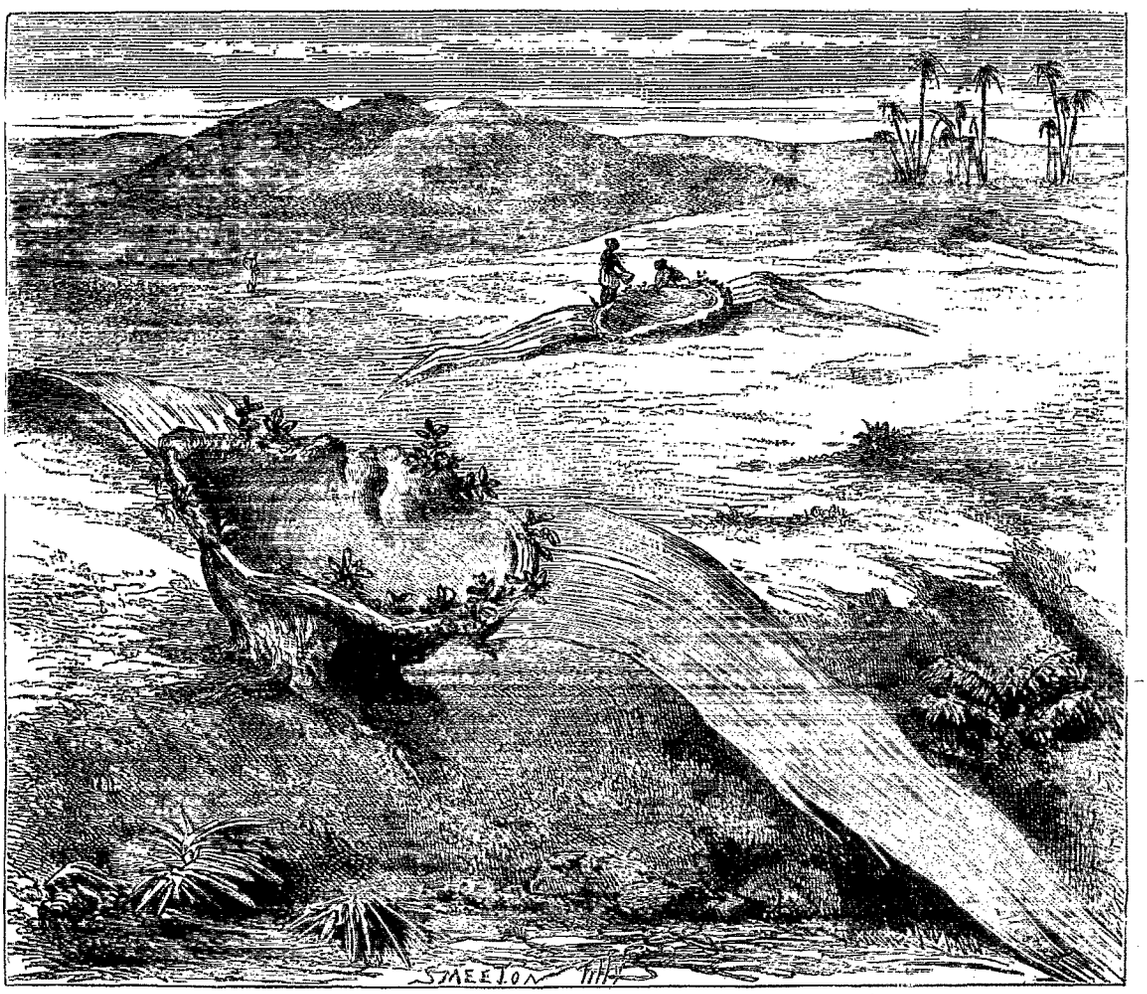
heure silencieuse où le jour et la nuit sont assis côte à côte, la main dans la main, sous le ciel clair et sans étoiles de minuit ! Du sommet de l'église les cloches annoncent l'heure par un gai et harmonieux carillon, et le guetteur de nuit, posté dans la tour du beffroi comme dans un observatoire, souffle dans son cor, accompagnant ainsi chaque coup du battant de la cloche; — puis quatre fois il chante, en se tournant vers les quatre points cardinaux :

Ohé ! veilleurs, ohé !
Douze heures ont sonné.
Dieu garde notre ville
De tout projet hostile,
De discorde civile,
Et des dangers du feu !
Dieu nous garde en tout lieu !

De son nid d'hirondelle dans le beffroi, le guetteur voit le soleil toute la nuit; et dans les contrées plus au nord encore, le pasteur, debout sur sa porte, peut, à l'heure de minuit, allumer sa pipe à un morceau de verre où dardent les rayons de l'astre du jour.(1)

LE WELWITSCHIA MIRABILIS.

Le *Welwitschia* est un des végétaux les plus extraordinaires qui existent sur notre globe. Sa tige atteint le diamètre d'un gros arbre, quatre pieds et davantage, et jamais elle ne s'élève de plus d'un pied au-dessus du sol; on dirait une énorme souche tranchée par la hache, ou bien un champignon monstrueux. Cette tige n'a d'autres feuilles que ses deux cotylédons, qui persistent durant toute la vie de la plante, souvent plus d'un siècle, et prennent un développement démesuré; ils acquièrent jusqu'à six pieds de longueur sur deux et trois de largeur : ils



Le *Welwitschia mirabilis* (2). — Dessin de Mesnel.

sont verts, coriaces, et, s'étalant sur le sol, contre lequel le vent les frotte et les bat, ils se déchirent, surtout vers l'extrémité, en de nombreuses lanières.

A la surface du large plateau creusé en cuvette par lequel se termine la tige et qui est sillonné de cercles concentriques, et surtout à la circonférence, naissent de petits pédoncules ramifiés qui portent les fleurs. Celles-ci sont d'abord des chatons du plus brillant incarnat, puis en se développant deviennent des cônes de deux pouces de long sur un de diamètre, comparables à ceux du pin.

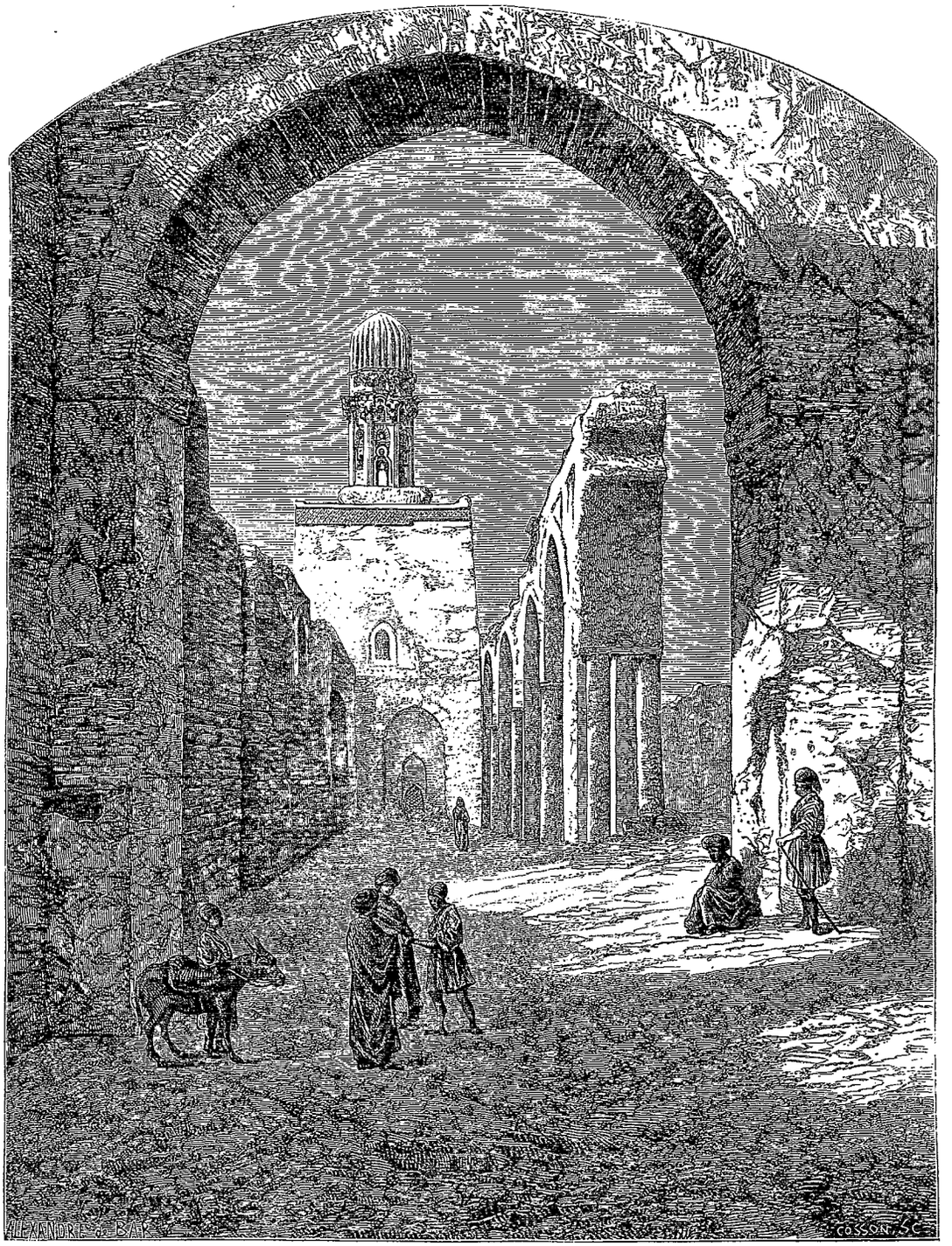
Ce bizarre végétal appartient à la famille des conifères et au genre des *Gnetum*. Il a été découvert sur la côte occidentale de l'Afrique, dans les environs du cap Negro, par le docteur Welwitsch, qui lui a donné son nom. Depuis, un voyageur français, l'abbé Duparquet, a trouvé un échantillon de cette curieuse espèce et l'a rapporté au Muséum de Paris.

Les nègres de la région où pousse le *Welwitschia mirabilis* désignent cet arbre singulier par le nom de *toumbo*.

(1) Notes de voyage de Longfellow. Trad. par Mme E. de Villers.
(2) Il doit y avoir dans le dessin des défauts de proportion entre les figures et la plante.

RUINES DE LA MOSQUÉE DE HAKIM-BIAMR-ALLAH,

AU CAIRE.



Ruines de la mosquée de Hakim-Biamr-Allah, au Caire. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de Braun.

Cette grande mosquée, ou *djâmi*, se trouve entre les deux grandes portes du Caire du côté du nord, le *Bâb-el-Nâssr* et le *Bâb-el-Folouh*. Ce n'est plus, du reste, qu'une vaste ruine, dont le *diwân* (l'oratoire) méridional est seul debout. Il est séparé par une muraille de la place, où s'élèvent actuellement quelques misérables masures. La construction de cet édifice, qui ressemble parfaitement à celle d'*Ibn-Thouloun*, fut commencée sous le règne du kalife fathimite Azîz-Billah, l'an 380 de l'hégire (991 de J.-C.), et achevée par son successeur Hakim, qui lui a donné son nom en 403 de l'hégire (1013 de J.-C.). Après avoir été presque entièrement détruit, ainsi que le *Djami-el-Azhar* et un grand nombre d'autres édifices, par le tremblement de terre de 702 de l'hégire (1303 de J.-C.), il fut reconstruit l'année suivante par les soins de Rokn-ed-Din Beibars-al-Djashenkir. Bien que Makritzi, dans son Histoire célèbre de la ville du Caire, mentionne encore quelques réparations successives en 760 de l'hégire, sous le pieux sultan Hadan, et en 827 de l'hégire, il est arrivé un temps où on l'a abandonné, soit à cause de

son éloignement du centre de la ville, soit parce que la résidence du sultan fut transportée, après la chute de la dynastie fathimite, par Saladin sur le Mokattam, jusqu'à ce que l'occupation française eût changé le palais en forteresse et l'eût réduit à l'état où il est aujourd'hui. Les ruines d'une arcade et le portail septentrional, orné d'une belle coupole, sont tout ce qui reste d'un des monuments les plus remarquables de la dynastie fathimite.

CHARLES DICKENS.

DICKENS ÉCOLIER, JOURNALISTE, AUTEUR.

Suite. —Voy. p. 86, 122, 174, 214.

Nous passons à regret le portrait du sous-maître, à figure osseuse mais douce, à l'habit noir propre et râpé, qui comprenait les enfants, les aimait et s'en faisait aimer. « Il était amateur de musique, et avait fait emplette, un jour de congé, d'un vieux trombone auquel manquait un morceau. Il en tirait les sons les plus extraordinaires, quand parfois il essayait d'en jouer le soir pour se récréer. Ses vacances ne commençaient que longtemps après les nôtres, car il était chargé de rédiger les mémoires et de les adresser aux parents; mais pendant les congés de Pâques, il faisait des excursions pédestres, un havre-sac sur le dos. A Noël, il allait visiter son père, que nous prétendions être (Dieu sait sur quelle autorité!) un charcutier de village. Le bruit courait qu'il était fiancé à une des sœurs d'un *externe;* car un soir on l'avait vu, en gilet blanc et une rose à sa boutonnière, au spectacle avec la famille Maxby, dont nous l'accusions de favoriser l'héritier. Quoi qu'il en fût, la sœur de Maxby se maria, et ce jour-là le malheureux sous-maître fut fort triste; mais, contre notre attente, il continua de favoriser Maxby plus que jamais. Il est mort depuis vingt ans; pauvre garçon! »

Oui, le sous-maître a passé, mais il revit dans l'admirable maître d'étude de *Copperfield*. L'école a été coupée en deux par le chemin de fer, et sa façade aplatie se profile sur la route comme un fer à repasser auquel manque la poignée, mais notre imagination la redresse, la complète et la repeuple. Les physionomies originales des écoliers, depuis longtemps dispersés, disparus, morts, s'animent et défilent sous nos yeux. Au premier plan se dessine un jeune garçon aux traits sympathiques, à la chevelure blonde et bouclée, portant haut la tête, et promenant sur toutes choses et toutes gens des yeux perçants, pleins de gaieté, d'innocente malice.

Dickens traversa une seconde école, d'où il sortit à quatorze ans pour entrer, en qualité de petit clerc, dans une étude d'avoué, au modeste salaire de 13 schellings 6 pence (environ 16 francs) par semaine. Son père, interrogé par un bienveillant patron sur la capacité de son fils et sur l'éducation qu'il avait reçue, répondit, avec son insouciance ordinaire : « A vrai dire, Monsieur, il s'est élevé tout seul. » L'adolescent poursuivait, en effet, seul et sans relâche, ses études sur la nature humaine, et tout en grossoyant de la procédure, il observait les clients, d'après lesquels il a dessiné tant de types originaux. Sa grande passion, à cette époque, était le spectacle : de compagnie avec un autre clerc, il fréquentait les petits théâtres, que ses finances lui permettaient d'aborder. Il mit souvent son estomac à jeun pour satisfaire son penchant. Il s'était déjà essayé à l'art dramatique dans l'école, où il excellait à monter des pièces et à jouer les principaux rôles. Il y mit une fois tant d'action et de vérité, qu'un semblant d'incendie devint un feu réel, et que les pompiers intervinrent et frappèrent rudement à la porte, alors que les jeunes acteurs, Dickens en tête, étaient heureusement parvenus à éteindre la flamme, qui menaçait de consumer les décors et la maison.

Son père ayant obtenu l'emploi de sténographe d'un journal parlementaire, Dickens se mit résolûment à l'étude de la sténographie : « Mystère d'écriture et de lecture, dit-il, au moins égal à l'acquisition de six langues étrangères. » Il s'y plongea, sans autre maître qu'un Manuel, avec l'ardeur qu'il mettait à tout ce qu'il entreprenait. « Les changements indiqués par des points qui, disposés de telle façon, signifient une chose, et placés différemment, ont un sens tout autre; les étonnantes fantaisies qui se déploient en cercles; les inexplicables conséquences résultant de signes semblables à des pattes de mouche; les terribles effets d'une courbe mal placée, me troublaient le jour et hantaient mon sommeil la nuit. Quand j'eus tâtonné mon chemin en aveugle, à travers ce sentier hérissé de ronces, et que je me fus rendu maître de l'alphabet, une nouvelle série d'horreurs se dressa devant moi sous le titre de *caractères* arbitraires. Je n'en connus jamais de plus despotes : les uns prétendaient, par exemple, que le commencement d'une toile d'araignée voulait dire *attente;* qu'une fusée tracée à la plume signifiait *mécompte*. Quand j'eus fixé ces misères dans mon esprit, je découvris qu'elles en avaient chassé tout le reste. Alors, il me fallut recommencer, et j'oubliais à mesure. Tandis que je relevais ces mailles tombées, les autres s'échappaient; bref, c'était à en désespérer. »

Il ne désespéra pas cependant, et fut bientôt un excellent sténographe; mais il avait compris que l'instrument n'est rien sans le savoir qui éclaircit et complète le sens: aussi passait-il une partie de ses journées à la bibliothèque du Musée britannique. Ses lectures comblaient les lacunes laissées dans son éducation de hasard. En même temps il s'exerçait à la pratique de sa nouvelle profession dans les cours de justice, où il sténographiait les plaidoiries et les arrêts des tribunaux. « Ces dix-huit mois, disait-il, m'ont été du plus grand secours. » C'est là sans doute qu'il trouva les sujets des remarquables esquisses de mœurs qui devaient bientôt le révéler au public.

Il épousa, le 2 avril 1836, miss Catherine Hogarth, fille aînée de son ami et collaborateur au journal le *Chronicle*. Il venait de publier, en deux volumes, la première série des Esquisses (*Sketches by Boz*), pseudonyme qu'il avait adopté en mémoire de son plus jeune frère, qui était son favori. Il avait rapidement monté en grade; divorçant avec les journaux judiciaires, il était devenu sténographe du *True Sun*, d'où il avait passé au *Miroir du Parlement*, et enfin au *Morning Chronicle*, but suprême de son ambition. Il y était *reporter*, c'est-à-dire chargé de rendre compte des débats parlementaires pendant la session, et de tous les incidents des élections pendant les vacances. Ce poste ouvrait un vaste champ à ses merveilleuses facultés d'observation. Il vit les dernières diligences et les dernières vieilles auberges qui les desservaient.

« Je ne crois pas, écrivait-il, que personne, dans le même espace de temps, ait eu autant d'expérience que moi en fait de chaises de poste et de voyages impromptu. Ils n'étaient pas faciles à servir, les directeurs du vieux *Morning Chronicle*, mais ils ne regardaient pas à la dépense. J'ai eu à leur compter une demi-douzaine de roues brisées dans un parcours de trente-six milles, et le dommage causé à ma redingote par les gouttes d'une bougie allumée aux heures les plus noires de la nuit, pour écrire dans une voiture roulant à toute vitesse. J'ai eu à leur compter toutes espèces de bris, cinquante par voyage, résultat ordinaire de l'allure que nous prenions « par ordre »; des chapeaux, des bagages perdus, des chaises

de poste mises hors service, des harnais brisés, tout, sauf ma tête, seule chose qu'ils eussent grommelé d'avoir à payer. »

Revenant à ce sujet, en 1865, comme président du dîner annuel de l'Association des fonds de la presse, il disait :

« J'ai rempli bien jeune, il y a près de trente ans, les fonctions de *reporter* parlementaire, dans des circonstances dont aucun de mes confrères ici présents ne peut se faire une juste idée. J'ai souvent transcrit, pour l'impression, d'après mes notes sténographiées, des discours publics importants où la plus stricte exactitude était requise, où la plus légère erreur m'eût gravement compromis; j'écrivais sur la paume de ma main, à la lueur d'une lanterne sourde, dans une chaise de poste à quatre chevaux, lancée au grand galop à travers un pays sauvage, au profond de la nuit, et à la vitesse prodigieuse alors de quinze milles à l'heure. La dernière fois que je suis allé à Exeter, je suis entré dans la cour du château, à la prière d'un ami, pour lui montrer l'endroit où j'avais « saisi au vol », comme nous disions entre nous, le discours d'élection de lord John Russell aux *hustings* de Devon, au milieu d'un combat des plus acharnés livré par tous les vagabonds de cette partie du comté, sous une pluie torrentielle qui eût noyé mon livre de notes si de braves collègues, se trouvant de loisir, ne l'eussent abrité de leur mouchoir de poche tenu au-dessus en manière de dais. J'ai usé mes genoux comme pupitre dans l'arrière-rang de la vieille galerie de l'ancienne salle des Communes; et j'ai lassé mes pieds à rester debout dans la vieille Chambre des lords, où nous étions parqués comme des moutons pendant de si longues heures, que le sac de laine du chancelier eût pu être usé et renouvelé dans l'intervalle, griffonnant sans arrêt avec une plume impossible. En revenant des assemblées tumultueuses de province à la presse impatiente de Londres, j'ai versé dans tous les véhicules connus. J'ai été embourbé dans des routes de traverse fangeuses, à quarante ou cinquante milles de Londres, avec une voiture sans roues, des chevaux épuisés, des postillons ivres, et je suis arrivé à temps pour la publication et pour recevoir les chauds compliments de feu John Black (1), prononcés avec le pur et loyal accent écossais et venant du cœur le plus loyal que j'aie connu. Je vous cite ces trivialités comme preuve que je n'ai rien oublié de la fascination de mon ancien métier. Le plaisir que me donnait la rapidité et l'invention des expédients pour parer aux obstacles, me fait encore battre le cœur. Ce que j'ai pu acquérir de promptitude de main et de tête, dans cet exercice, m'est resté, et je crois que je pourrais m'y remettre demain sans me trouver trop rouillé. Il m'arrive parfois, lorsque j'entends un long et ennuyeux discours, de suivre mentalement l'orateur, et de surprendre ma main sténographiant ses paroles. »

En 1834, un Magasin mensuel publiait un Essai anonyme timidement glissé un soir, entre chien et loup, dans la boîte du journal. Peu de jours après, un jeune homme achetait, dans une boutique du Strand, la livraison de janvier, et l'ouvrait d'une main fébrile. Son œuvre était là dans toute la gloire de l'impression. Dickens eut un éblouissement.

« J'entrai, dit-il, à Westminster-Hall (le majestueux vestibule des deux chambres); je le parcourus de haut en bas, de long en large, pendant une demi-heure : mes yeux étaient si voilés de joie et d'orgueil, qu'ils ne pouvaient supporter l'aspect de la rue, ni s'y montrer. »

La suite à une autre livraison.

(1) Éditeur du *Chronicle*.

CONFÉRENCES ET LECTURES PUBLIQUES.

I. — CONFÉRENCES.

Le goût des conférences s'est beaucoup propagé en France depuis quelques années : c'est un progrès, et on ne saurait le constater qu'avec satisfaction et espérance. Il est possible que les conférences entrent assez avant dans les usages du pays pour devenir une sorte d'institution publique, d'autant plus louable que, née de l'initiative privée, elle n'aurait pas besoin, pour se soutenir et durer, d'être imposée, réglementée et subventionnée par l'État. Il faut nous habituer de plus en plus à nous faire du bien nous-mêmes, et à ne pas toujours attendre, pour marcher en avant, qu'on nous pousse ou qu'on nous tire... officiellement.

Si les conférences venaient à lasser l'attention publique, ce ne pourrait être que par la faute de conférenciers inhabiles, présomptueux ou négligents.

N'hésitons pas à le dire. Il faut beaucoup de talent et d'étude pour bien faire une conférence, c'est-à-dire pour parler d'abondance, pendant une heure, devant un auditoire même peu nombreux. Si l'on compose à l'avance un discours et si on l'apprend par cœur, c'est un grand travail : on s'expose à manquer de naturel et parfois de mémoire. Si l'on improvise, c'est un art à apprendre, et on n'y réussit qu'à la condition de réunir beaucoup de qualités fort rares : l'ordre, la clarté, la mesure, la propriété des termes, et une certaine élégance de diction.

Parmi les conférenciers qui ont le plus de succès, il en est peu qui improvisent tout à fait. S'ils n'ont pas appris toutes les paroles qu'ils doivent prononcer, ils possèdent du moins si bien leur sujet, ils l'ont si consciencieusement étudié, ils savent si exactement comment ils se dirigeront à travers des divisions logiques sagement déterminées, comment ils commenceront, et surtout comment ils finiront, qu'ils sont assurés, autant qu'on peut l'être, non-seulement de ne pas rester court, mais encore de trouver à propos les expressions justes et convenables. Ajoutez que la coutume des plus prudents est de se faire à l'avance, à eux-mêmes, à voix haute ou basse, leur discours plusieurs fois, et que, pendant cet exercice, ils trouvent des mouvements et des traits dont les meilleurs se fixent dans leur mémoire. En somme, que l'on tienne pour certain que ceux qui font le mieux les conférences sont ceux qui les préparent avec le plus de soin; s'ils se croyaient obligés de faire confidence au public de toute la peine qu'ils se donnent, ils étonneraient beaucoup les auditeurs ingénus, qui s'imaginent qu'on peut parler ainsi, à toute heure, sans avoir besoin ni de méditation ni de travail. Au reste, nous avons déjà donné les règles de cet art charmant, mais difficile, et nous en conseillons l'étude aux jeunes gens qui désirent concourir à répandre l'instruction publique par les conférences (1) : c'est une tâche qui n'est au-dessus des forces d'aucun esprit sensé et éclairé, mais à la condition qu'on la prenne au sérieux, et que l'on ne se repose pas trop sur les bonnes fortunes de l'inspiration et sur l'esprit qu'on croit avoir.

La suite à une autre livraison.

PERFECTIBILITÉ.

Sans doute, la perfection n'est pas de ce monde; on peut s'en approcher, on ne saurait jamais l'atteindre;

(1) Conseils sur l'art d'improviser, t. XXXVIII (1870), p. 142. — Art de l'improvisation, t. VIII (1840), p. 154. — Art de persuader; préceptes, t. III (1835), p. 318.

mais nous sommes tous plus ou moins perfectibles. Il n'y a pas de si mauvaise nature qui ne se modifie par l'éducation.

La preuve qu'il y a dans tous les cœurs le sentiment du bon, du vrai, du juste, sentiment qui ne demanderait qu'à être cultivé, c'est que les braves gens sont toujours plus aimés et plus estimés que les autres, même par les plus pervers.

Ce qui nous perd, c'est moins l'envie de mal faire que la fausse appréciation des choses.

Il n'y a pas de faute qui ne trouve sa justification dans la conscience de son auteur, qui ne soit, par conséquent, le résultat d'une erreur. Détruire l'erreur par l'enseignement, tel est aujourd'hui le meilleur système d'éducation.

FALCONETTI.

LE MATIN ET LE SOIR.

LE MATIN.

— Courage, mes braves bœufs! courage! Le froid du matin vous pique, et fait paraître votre haleine comme des jets de fumée blanche; mais on se réchauffe à travailler : courage! Nous sommes partis bien avant l'aube, et



Le Mâtin, souvenir d'Alsace, peinture par Ch. Marchal. — Dessin de Rousseau.

il est dur de creuser son sillon sous un ciel pâle où s'effacent les dernières étoiles; mais voici le jour qui vient; l'orient prend des teintes d'orange, et les nuages s'ornent d'une frange d'or. Tout à l'heure le beau soleil va paraître et nous ranimer de ses rayons. Courage, mes braves bœufs!

Il faut travailler, c'est la vie : que l'on soit triste ou gai, heureux ou malheureux, il faut travailler. Si l'on est gai, le travail augmente votre gaieté, car il vous met au cœur la belle fierté de vous sentir utile; si l'on est triste, il vous distrait et vous console. Les plus malheureux en ce monde sont ceux qui dans le chagrin n'ont pas autre chose à faire que de compter leurs larmes.

Il faut travailler, c'est la loi : tout travail profite à quelqu'un.

Le sillon que nous traçons est le berceau de la moisson prochaine; et en attendant que notre travail nourrisse les hommes, voici les corbeaux qui nous suivent, affamés, et qui semblent dire : « C'est pour nous que le soc de la charrue met à découvert tant d'insectes, tant de larves cachées; l'homme nous sert encore aujourd'hui un repas friand : en paix comme en guerre, l'homme travaille pour les corbeaux. »

Il faut travailler; il faut préparer la moisson longtemps d'avance. Il faut que le grain dorme dans la terre, où les pluies l'amolliront et le feront germer; il faut que bien des soleils l'éclairent avant qu'il livre aux moissonneurs l'épi nourricier. Traçons donc nos sillons, mes braves bœufs; à cette heure la ménagère, après avoir servi aux enfants leur repas du matin, leur met à chacun un livre dans la main et les envoie à l'école. Eux aussi, ils sont la semence de l'avenir; que les bons conseils et les bonnes leçons fassent germer le bien dans leurs âmes, pour qu'ils deviennent capables d'accomplir leur tâche en ce monde! Creusons notre sillon, et que Dieu donne une bonne récolte au père et au laboureur!

LE SOIR.

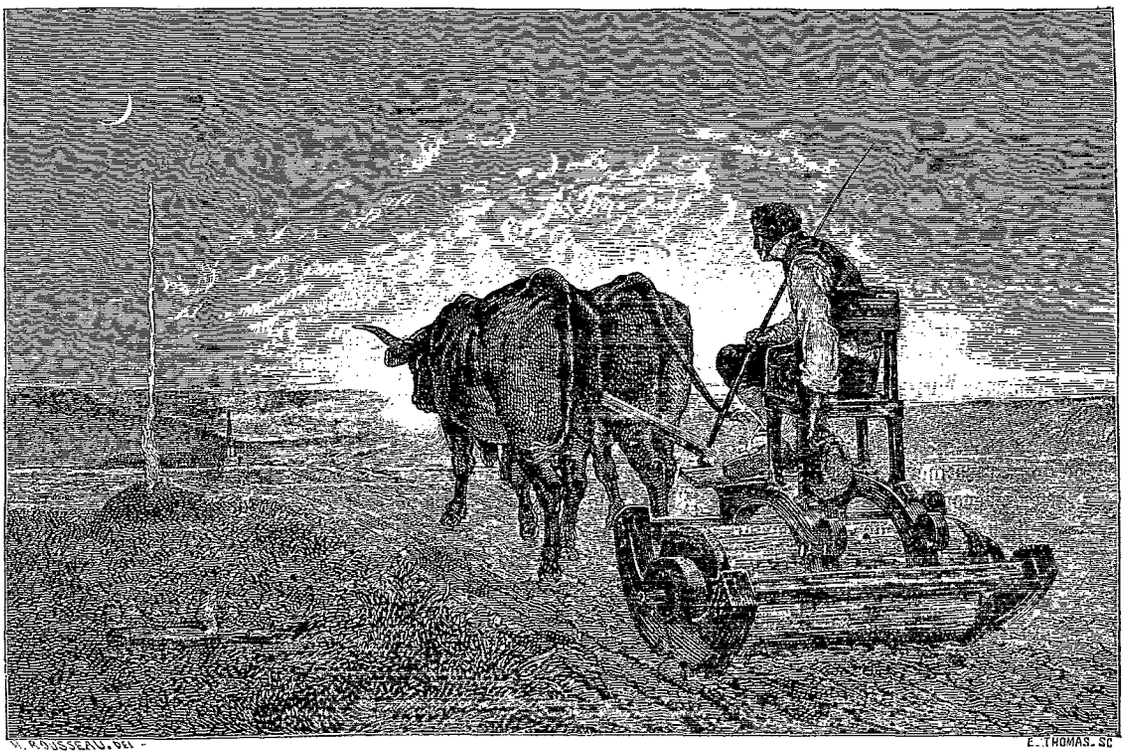
— Courage, mes braves bœufs! vous êtes las, vous traînez péniblement la herse qui recouvre le grain; mais ayez patience, nous voici au bout de notre tâche.

Le ciel est tout rouge au couchant, et les mottes de terre ont l'air de charbons de feu sous les derniers rayons du soleil. Le voilà qui baisse encore; il disparaît. La flamme des brûlots monte toute droite dans le ciel assombri, et le croissant de la lune qui brille, blanc et mince, nous annonce la nuit et le repos. Rentrons : l'é-

table vous attend; vous et moi, nous n'avons pas perdu notre journée.

Là-bas, au pied du clocher, est le village; les amis, les parents, les voisins, y reviennent, eux aussi, rapportant leurs outils ou ramenant leur attelage; et les portes s'entr'ouvrent et laissent voir les maisons éclairées qui semblent sourire aux travailleurs. Mes petits enfants sont revenus de l'école; leur mère apprête le repas et écoute les bruits de la route. Elle nous reconnaîtra de bien loin! Mon cœur se réchauffe, et je ne sens plus la fatigue, quand je pense à ce que je vais trouver au logis : mon escabeau près du foyer, les enfants sur mes genoux, la soupe fumante sur la table, et le bon sourire de la ménagère accueillant mon retour.

La cloche de l'église tinte trois fois : pour Dieu, pour les vivants et pour les morts; découvrons-nous et prions. Pensons à Dieu, qui nous a donné en cette journée la force de gagner notre pain quotidien; pensons à ceux qui marchent auprès de nous dans la vie, et remercions Dieu, qui n'a pas voulu que l'homme fût seul; pensons à ceux qui ont labouré avant nous cette terre, et qui sont allés où nous irons. Puisse le soir de ma vie ressembler à celui-ci! Quand on se couche avec le corps fatigué et la conscience pure, on ne redoute pas les mauvais rêves : les méchants



Le Soir, souvenir d'Alsace, peinture par Ch. Marchal. — Dessin de Rousseau.

seuls craignent la nuit. Qu'est-ce que la vie, sinon une longue journée de travail? Pour quiconque l'a bien remplie, le soir doit être le bienvenu.

MON PREMIER TAILLEUR.

I. — L'EXIL.

Pour lors (c'était en 93), la ville de Toulon se trouvait dans un état d'épouvante indescriptible. Une partie de la population, compromise, dut s'enfuir en toute hâte sur les vaisseaux anglais et espagnols. Le désordre était à son comble. Des familles entières, abandonnant tout, s'entassaient sur les plus fragiles embarcations et tâchaient de rattraper les navires qui déjà s'éloignaient. Des malheureux suivaient à la nage ces embarcations surchargées et dans lesquelles ils ne pouvaient trouver place : repoussés à coups d'aviron et manquant de force pour regagner le port, ils périrent... Parmi ces familles fugitives se trouvait celle d'un employé de l'arsenal : le mari, la femme, deux garçons de treize à quatorze ans. Le navire anglais qui les emportait, assailli par une tempête, dut relâcher en Corse. Finalement, voilà nos fugitifs en Angleterre. Le père, à bout d'émotions, en arrivant mourut; la mère restait donc seule avec ses deux enfants, sans ressources, sans amis, ne sachant pas même se faire comprendre. Une suite de circonstances, qu'à peine ces malheureux se rappelaient eux-mêmes, les conduisit dans un village à quelques lieues de Londres; ils y trouvèrent un Français qui s'y était installé depuis quelques mois déjà, exerçant dans ce village le métier de tailleur; il proposa à la pauvre veuve de prendre les deux enfants en qualité d'apprentis. Ce tailleur, qui se trouva être un fort bon homme, ne tarda pas d'avouer à ces deux jeunes gens qu'il n'était autre qu'un prêtre fugitif. C'était un Normand, fils de tailleur; il avait suivi d'abord la profession paternelle, puis s'était fait prêtre, et finalement était devenu curé d'un village situé sur le bord de la Seine, et connu de toute la Normandie sous le nom de *la Bouille*. C'est de là qu'il était parti pour l'exil; mais il espérait bien revoir un jour sa paroisse. En attendant, comme il fallait vivre, il avait repris l'aiguille et les ciseaux. Il avait d'ailleurs un peu d'argent, ce qui lui permit de n'en prendre qu'à son aise avec sa nouvelle profession. Ses apprentis eux-mêmes ne s'en trouvèrent pas trop mal. Il leur payait leurs journées au prix convenu; mais souvent il les emmenait herboriser dans la campagne, car il aimait la botanique; il leur donna

même quelques leçons de musique et de chant. Ces pauvres enfants, surtout l'aîné, qui était intelligent et avide de s'instruire, retrouvaient là un moyen inattendu de continuer leur éducation si brusquement interrompue. Ils devinrent surtout d'excellents ouvriers tailleurs, et bien leur en prit, car le bon curé mourut avant la fin de l'exil; mais, grâce au métier, ils trouvèrent à gagner leur vie, et restèrent en Angleterre, eux et leur mère, quelques années encore.

II. — LE RETOUR.

Enfin, ils rentrèrent en France, mais ils y rentrèrent par le Havre; la mère désirait ne pas revoir Toulon; malheureusement ils ne purent trouver au Havre qu'un travail insuffisant; ils quittèrent donc cette ville et allèrent s'établir à Rouen.

Ils y vivaient de la vie la plus régulière, la plus calme, la plus honorable, pleins de tendresse les uns pour les autres. Nul autre plaisir que celui de l'étude, surtout pour l'aîné des garçons. Quelquefois cependant des discussions très-vives avaient lieu à propos de la politique : la mère était restée royaliste, l'aîné des fils avait embrassé le parti de la révolution, l'autre était fanatique de Bonaparte. Ces discussions, quoique rares, devenaient cependant de plus en plus passionnées, surtout entre les deux frères. En 1816, le bonapartiste prit la résolution de quitter sa mère et son frère pour aller s'établir ailleurs. Il voulait, disait-il, retourner en Provence.

Il partit en effet, et comme jamais il n'envoya de ses nouvelles, on ne sut qu'après sa mort ce qu'il était devenu.

L'aîné donc et sa mère étaient restés seuls. Quelques années encore s'écoulèrent, et l'on arriva en 1822. Ce fut l'époque pour moi solennelle où je portai mes premières culottes; elles furent faites par l'excellent tailleur; il avait alors quarante-trois ans. C'était un petit homme de figure agréable et calme, fin, pénétrant, mais timide. Quoiqu'il parlât bien, il avait une sorte de bégayement qui semblait augmenter encore sa timidité. Mais dans les conversations un peu animées, ce bégayement disparaissait, et il s'exprimait alors avec la plus parfaite distinction. Il avait pourtant un léger accent méridional que lui avait conservé l'habitude de vivre avec sa mère, qui, toujours avec lui, parlait le cher dialecte provençal.

Mon père avait eu quelquefois l'occasion de lui rendre de petits services; il avait contribué à augmenter sa clientèle, et puis il lui prêtait des livres; il venait à la maison lire les journaux et causer. Je l'entendais raconter ce terrible exil, cet abandon précipité de la ville natale que jamais depuis il n'avait revue... Ces récits, très-bien faits, très-exacts, furent mes premières leçons d'histoire. Le digne homme, d'ailleurs, rattachait très-bien ces événements aux temps antérieurs, et l'histoire, en m'arrivant ainsi, prenait pour moi un caractère dramatique et vivant qui en augmentait la grandeur.

Peu à peu je m'habituai à causer moi-même avec l'honnête tailleur, et à mesure que je grandissais, il m'apprenait aussi bien qu'on le faisait au collége à connaître nos auteurs classiques. Il n'avait même, dans ses conversations, aucun besoin de livres : il les savait par cœur; tout en poussant l'aiguille, perché sur sa table, il me les récitait, et mêlait à ces récitations les plus judicieux commentaires. Les trois grands siècles littéraires (seizième, dix-septième et dix-huitième) lui étaient connus à fond.

Sa maison avait fini par s'emplir de livres, et ressemblait bien plus à l'habitation d'un bouquiniste qu'à celle d'un tailleur.

J'allais le jeudi passer des heures à entendre causer le bonhomme. Il avait perdu sa vieille mère alors et vivait absolument seul dans une réclusion, une sobriété, qui me faisaient comprendre ce qu'on dit de quelques ermites. Il travaillait tout le jour assidûment; mais les nuits presque entières étaient à la lecture.

Quand je fus tout à fait grand garçon et que j'eus moi-même achevé mes études, il me prit pour le confident d'un aveu qu'il n'avait, disait-il, fait à personne. Longtemps il avait pensé à faire pour ses vieux jours des économies qui lui permissent d'employer ses dernières années à la rédaction d'un résumé de l'Histoire universelle. « Mais la vieillesse, disait-il, lui était venue si vite et les économies avaient été si lentes, qu'il n'y fallait plus penser. Me voilà condamné à l'aiguille à perpétuité. »

Du moins, il me disait ses vues sur l'histoire, sur l'ère nouvelle où, selon lui, allait entrer le monde. Je n'ai entendu que rarement parler aussi bien du rôle de la France.

III. — LES VISIONS.

Quelquefois il chantait de vieux airs nationaux qu'il avait entendus dans son enfance, ou dont il avait en bouquinant retrouvé la musique. Il n'avait appris du latin que les premiers éléments; mais il savait parfaitement le provençal, l'italien, l'anglais, et même un peu l'espagnol. Aucun homme n'eut jamais sur rien moins de parti pris.

Nous parlions un jour visions et pressentiments; il me dit :

— J'ai bien des fois dans ma vie refusé d'y croire; mais il m'a fallu depuis reconnaître que la passion peut produire en nous des phénomènes étranges et jusqu'ici bien inexplicables.

Ainsi, ma passion à moi, c'était d'aimer la France, de m'attacher à ses succès, à sa gloire, à sa prospérité, avec une ardeur que je n'ai éprouvée au même degré pour rien. Lorsqu'un danger menaçait ou notre fortune ou notre gloire nationale, je perdais le sommeil, j'avais la fièvre. En 1830, lors de l'expédition d'Alger, la nuit même qui précéda la prise d'Alger, j'eus un rêve d'où je conclus que nous étions vainqueurs. J'avais pour voisin le prote de l'imprimerie d'un journal; je lui dis : « L'armée française est entrée dans Alger ce matin; j'en ai la certitude, et vous pouvez en informer le rédacteur de votre journal. » On ne me crut pas, et l'on eut raison; mais la chose n'en était pas moins parfaitement exacte, et le même phénomène s'est reproduit pour moi à la prise de Constantine.

Une fois aussi dans ma vie j'ai fait une prédiction : j'ai vu venir, et très-bien, la chute du premier empire et la restauration. Voici de quelle manière :

Mon frère éprouvait pour Bonaparte non pas de l'admiration, mais de l'adoration. Une statuette de l'idole avait été achetée par lui et placée sur notre cheminée. Jamais il n'eût passé devant sans lui lancer le plus tendre regard. Vers 1805, nous changeâmes de logement; ma mère, qui vivait encore, se préparait à transporter l'empereur dans un vulgaire panier; le frère ne le permit pas; il le prit lui-même dans ses bras et le porta ainsi au nouveau domicile, où, comme dans l'ancien, il fut mis sur la cheminée à la place d'honneur. En 1812, nouveau déménagement; mais cette fois nous eûmes la stupéfaction de voir le frère emballer la statuette dans du foin, avec notre vaisselle; dans le trajet, elle reçut au visage une petite éraillure; nous nous attendions à une explosion de colère : l'explosion n'eut pas lieu; le frère vit cet accident avec une sorte d'indifférence, et la statuette fut placée cette fois non plus au milieu, mais à l'un des bouts de la cheminée.

En 1813, vers la fin de décembre, le frère lui-même, passant devant le héros sans y prendre garde, le heurta

du coude et le mit en éclats. Tranquillement il en prit les morceaux, et nous le vîmes les descendre à la borne.

Je dis à ma mère :

— Tout est fini !

— Qu'est-ce qui est fini? me dit-elle.

— Le règne de Napoléon.

Mon frère avait été pour moi le baromètre du sentiment de beaucoup de Français fatigués de guerre.

— L'empire, ajoutai-je, n'en a pas pour deux ans.

Mais qui succéderait à Bonaparte? Voilà ce que je ne prévoyais nullement. Je fus repris à ce sujet d'une inquiétude qui me dévora plusieurs jours. Mais enfin j'eus un rêve : je vis de loin venir une interminable troupe de moutons blancs.

— Ah ! m'écriai-je en sursaut, voilà les Bourbons !

IV. — ENTRETIENS LITTÉRAIRES.

Ce qui touchait le plus chez l'excellent homme, c'était son égalité d'humeur, son contentement, son calme d'esprit. Il riait peu, mais souriait toujours; jamais dans la conversation il n'avait de fortes saillies, ni même d'éloquence; mais son entretien avait je ne sais quoi de lumineux et de doux. Le spectacle du bonheur dans la pauvreté, c'est-à-dire du bonheur par l'étude, par le travail, par la bonne conscience et la résignation, est une chose qui toujours fortifie et console.

Je suis quelquefois entré triste chez le vieux tailleur; jamais je n'en suis sorti sans éprouver plus de bonheur à vivre. Sa conversation était l'antidote du spleen.

Que de vers il m'a récités, et qu'il les disait bien ! Ceux qu'on appelle nos petits poëtes, commentés et chantonnés par lui en douces mélopées, prenaient un caractère imprévu de grâce et de légèreté; même chez les plus discrédités, il avait su déterrer des choses ravissantes. C'est par lui que j'eus pour la première fois connaissance des jolis vers de l'abbé Cassagne :

Que chantez-vous, petits oiseaux?
Je vous regarde et vous écoute :
C'est Dieu qui vous a faits si beaux·
Vous le louez, sans doute.

Son nom vous anime en ces bois;
Vous n'en célébrez jamais d'autre.
Faut-il que mon ingrate voix
N'imite pas la vôtre?

Vos airs si tendres et si doux
Lui rendent tous les jours hommage :
Je le bénis bien moins que vous,
Et lui dois davantage.

C'est de lui aussi que j'appris la vieille chanson :

Ton humeur est, Catherine,
Plus aigre qu'un citron vert. Etc.

Il me chanta un jour, tout entier, le *Devin du village*, de J.-J. Rousseau, qu'il avait appris dans sa jeunesse et qu'il avait toujours retenu.

Que de curieuses anecdotes m'a aussi contées ce brave homme ! A soixante-douze ans, il avouait n'avoir jamais connu l'ennui.

Il avait demandé à mon père un petit coin de notre jardin, où tous les ans il cultivait des tomates, en souvenir de la Provence.

Tous les matins il déjeunait d'une tasse de chocolat; mais pour le reste du jour, bien souvent il se contentait d'un oignon. « La sobriété, disait-il, tient l'esprit en gaieté. Les ascètes ont même très-bien su que le jeûne produit son ivresse. Quant aux gourmands, quant aux épicuriens, ils n'entendent rien à la vie. »

V. — SUITE DES CAUSERIES LITTÉRAIRES.

Le vieux tailleur avait beaucoup de littérature, mais il y mêlait sagement un peu de philosophie. La géométrie et l'astronomie avaient aussi pour lui un très-grand attrait; quant aux autres sciences, physique et chimie, il ne les avait pratiquées que rarement. Buffon, cependant, lui avait donné une très-haute idée de l'histoire naturelle, et la lui avait fait prendre à goût. Un de ses livres favoris était l'*Annuaire du Bureau des longitudes*, qui publiait alors des *Notices* d'Arago. Ce fut la lecture de ces notices, communiquées par le vieux tailleur, qui m'inspira tout jeune, à moi aussi, le goût des sciences. Je lui dus encore de lire, en ce temps-là, les *Éloges des savants*, de Fontenelle; et le bonhomme eut sur moi, par ses causeries et ses indications, bien plus d'influence que mes études de pension.

Bien qu'il m'eût mis, comme on vient de voir, sur le chemin des sciences, c'était, je l'avoue, d'histoire et de poésie que j'aimais à l'entendre parler. Il avait sur cela des vues très-neuves, très-singulières, et pourtant très-sensées.

Et puis il disait les vers avec un charme, une cadence musicale qui en doublaient les beautés et la grâce. Je l'entends encore me réciter, d'une voix doucement émue, les jolis vers de Bertaud :

Félicité passée,
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir?

Voici des vers d'Hesnaut (l'ami de Molière) que, je crois, bien peu de gens connaissent, et qui me furent autrefois dictés par le vieux tailleur :

Pour être riche et grand, pourquoi vivre en alarmes?
Pourquoi s'embarrasser et de chevaux et d'armes?
On est grand sans États, on est riche sans bien.
On n'a qu'à ne rien craindre et ne désirer rien.
C'est là l'empire sûr; on ne l'ôte à personne,
Et chacun, s'il veut, se le donne.

Pour moi, je mets ma sûreté
Dans une heureuse obscurité.
J'évite en me cachant et la haine et l'envie;
Je goûte le repos et l'honnête loisir,
Et je passe la vie
Dans l'innocence et le plaisir.

Avec quel enthousiasme un jour il me récita (ou chanta, je ne saurais dire) la délicieuse pièce de Passerat :

J'ai perdu ma tourterelle.
Est-ce point elle que j'oi?
Je veux aller après elle.....

Remarquez-vous, me dit-il, que ce chef-d'œuvre est fait avec deux rimes? et dans les six strophes dont il se compose, pas une cheville, pas une épithète oiseuse ! et le tout léger, aérien, clair et gracieux; on dirait la voix même de la France.

Une autre fois, il commentait la chanson contemporaine :

D'un petit bout de chaîne
Depuis que j'ai tâté,
Mon cœur en belle haine
A pris la liberté.

Avez-vous jamais vu tant d'énergie dans de petits vers? Et, du même poëte, écoutez encore, en petits vers, le portrait du colibri :

S'éveillant,
Babillant,
Au jour qui naît et brille,

Son petit corps scintille
D'émeraude et d'azur,
Et d'or pur.
Fleur qui cherche sa tige,
Le voilà qui voltige;
L'Aurore en a souri.
. . . . . .

Un jour, je lui demandai s'il n'avait jamais fait de vers.

— J'en suis, me dit-il, absolument incapable. Le père Malebranche, je crois, avait réussi en toute sa vie à en composer deux :

Il fait en ce beau jour le plus beau temps du monde
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

Eh bien, ceci est un chef-d'œuvre au-dessus de mes forces; car deux vers, deux mauvais vers, je n'ai jamais pu les faire.

— Et pourtant vous parlez si bien des vers des autres!

— Cela montre tout ce qu'il y a de distance entre *le dire* et *le faire*, entre la théorie et l'art. J'ai l'oreille très-délicate et très-fine, mais je n'eusse pu faire que des vers baroques, ou, pour mieux dire, je ne saurais en faire même de baroques. J'éprouve au rhythme et à la rime une telle difficulté, qu'il m'a toujours paru que les vers devaient tomber du ciel tout faits dans la tête des poëtes. Pourtant je sais très-bien qu'il n'en est pas ainsi, et que les beaux vers, eux aussi, ne se réussissent qu'à force de travail et d'étude.

La fin à la prochaine livraison.

MADAME GRIVELÉE.

Vers le milieu d'octobre 1596, Henri IV fit entrer Rosny (Sully) dans le conseil des finances, en lui disant :

« Vous me promettez, n'est-ce pas, d'être bon ménager, et que vous et moi nous couperons bras et jambes à madame Grivelée, comme vous m'avez dit tant de fois que cela se pouvait faire? »

« Madame Grivelée » était, dans le langage du temps, la patronne des profits illicites dans l'administration des finances publiques. (1)

AVIS DE L'AIEUL.

DANGER DE L'OISIVETÉ. — NÉCESSITÉ DU TRAVAIL.

Dans un livre intitulé *l'Aïeul*, et où il est traité « du but et des principales carrières de la vie », nous lisons le passage suivant, adressé par l'auteur (2) à son petit-fils :

« Parmi les jeunes gens que le hasard te fera connaître, tu pourras rencontrer plus d'un de ces honteux et superbes oisifs dont l'orgueilleuse paresse se sourit constamment à elle-même, et qui se répètent avec complaisance : « Nous » sommes riches! » — Ils sont riches! Ils ignorent, les imprudents, que cette richesse elle-même les condamne; car le ciel ne l'avait mise en leurs mains que pour y être, dans l'intérêt de tous, un moyen d'action salutaire; ils ignorent que partout, à son heure, toute créature humaine qui n'est pas déchue, veille pour accomplir sa tâche, non-seulement dans la misérable échoppe où le plus humble des artisans gagne son pain de chaque jour, mais jusque dans ces pompeux hôtels dont leur frivolité envie les fêtes... Eux-mêmes, un jour, fatigués de ce repos contre nature, pleins de regrets, de remords peut-être, ils essayeront de réparer leur faute; mais, en attendant cette heure de l'inévitable repentir, la société qu'ils trahissent et leurs pairs qu'ils font rougir n'éprouvent pour eux, crois-le bien, que le plus humiliant dédain...

» Combien sont plus dignes d'envie tant de jeunes hommes qui, dans quelque haute fortune que le ciel les ait fait naître, pratiquent avec courage l'équitable loi du travail! Ouvriers consciencieux, ils s'efforcent, dans un juste sentiment de dignité, de rendre à la société tout le bien qu'ils en ont reçu, et la société applaudit à leur jeunesse : elle entourera leur âge mûr de ses respects, leur vieillesse de sa vénération reconnaissante, et, pour quelques-uns même, peut-être, elle payera un jour, en célébrité et en gloire, le noble salaire qui leur sera dû. »

(1) Guizot, *l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants.*
(2) M. Ch. Janolin, avocat.

JETON ET MÉDAILLE.

1. — Jeton à calculer dont la légende explique clairement l'usage.

On y lit, en effet, d'un côté : JE JECTES SEUREMENT, et de l'autre : LE COMTE TROUVERES; c'est-à-dire : Si vous jetez bien, si vous calculez bien avec votre ject, jecton ou jeton, vous trouverez votre compte.

D'un côté, deux C gothiques liés par un lacs d'amour.

De l'autre, une croix fleuronnée.

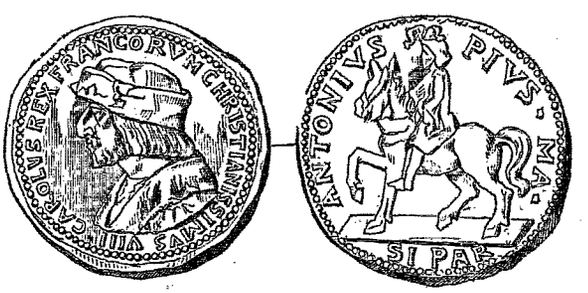
Ces deux C sont les initiales de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, et de sa femme Catherine de France, fille de Charles VII, roi de France.



1. — Jeton à calculer.

2. — Reproduction réduite d'une médaille de Charles VIII, roi de France, dont un exemplaire se trouve au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, mais qu'on rencontre parfois sans revers.

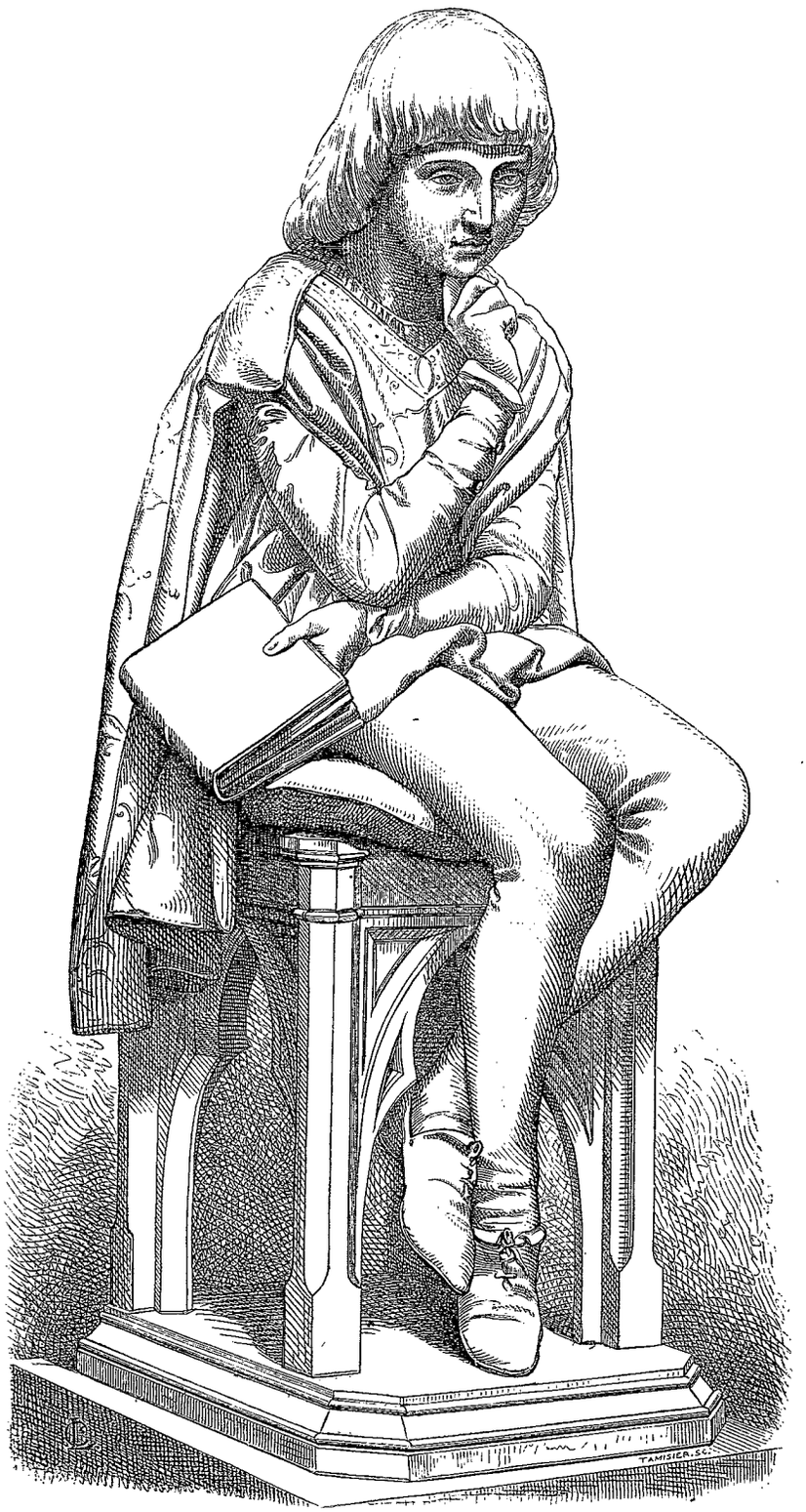
D'un côté paraît le buste du roi, coiffé d'un bonnet, avec la légende : CAROLVS REX FRANCORVM CRISTIANISSIMVS (*sic*) (Charles, roi très-chrétien des Français).



2. — Médaille de Charles VIII.

De l'autre, l'empereur Antonin le Pieux, à cheval. Légende : ANTONIVS (*sic*) PIVS . M . A. En bas, à l'exergue, on lit : SI . F . P. Ces initiales, mal lues par le graveur de notre bois, qui en a fait SIPAR, sont peut-être celles de l'artiste, probablement italien, qui a modelé cette médaille, dont le module est de 55 millimètres.

PIC DE LA MIRANDOLE.



Pic de la Mirandole, sculpture de Villa. — Dessin de Chevignard.

Ginguené a dit, à propos de la nombreuse lignée de savants qui succédèrent à Dante, à Pétrarque et à Boccace : « L'érudition imprima son cachet sur le quinzième siècle, comme le génie avait imprimé le sien sur le quatorzième. » (1)

Jean Pic de la Mirandole, comte de Concordia, né en 1463, fut certainement un des érudits les plus extraordinaires de ce siècle fécond en philologues et en érudits du premier rang; mais il ne résulte pas de ce fait qu'il ait mérité complétement la réputation dont il a joui au temps où il publia ses premiers ouvrages, et durant les deux siècles qui succédèrent à ses débuts littéraires (1). Doué

(1) *Histoire littéraire d'Italie*, t. III, p. 278.

(1) Giovanni Pico della Mirandola était le troisième fils de Jean-

par la nature d'une mémoire vraiment prodigieuse, il sut dès le bas âge le grec et le latin, auxquels il joignit la connaissance de l'hébreu, de l'arabe et du chaldéen, et cela suffit pour qu'il fût rangé parmi les enfants célèbres. Il ne faut pas oublier à ce propos que la facilité qu'il avait de se rappeler les mots des langues classiques était telle, qu'un discours latin étant prononcé devant lui, il en pouvait réciter facilement, disent ses admirateurs, les divers passages d'une façon rétrograde, commençant par la dernière ligne ou le dernier vers, et finissant par les premiers. Ceci, sans doute, est le résultat d'une rare faculté, mais ce n'est pas le génie, à coup sûr; nous oserons même ajouter que cela n'a rien à faire avec ce qui constitue le talent.

A quatorze ans, Pic de la Mirandole fut envoyé à l'Université de Bologne, où il étudia la philosophie, mais surtout la théologie scholastique; puis il voyagea durant sept ans, parcourut les principales villes de l'Italie, et vint jusqu'en France, à la cour de Charles VIII. Si sa mémoire était sûre, sa conception était prompte, et parfois sa pensée devenait pénétrante. Nourri des grands poëtes de l'antiquité qu'on exhumait de toutes parts, grâce à Chrysoloras, à Poge le Florentin et à Viala, il se crut un moment poëte lui-même, et peut-être même se crut-il aussi appelé à succéder à Pétrarque, car il composa des poésies dans son genre. Un peu plus tard, il eut assez de sens pour brûler une grande partie de ses vers et pour se contenter du titre de savant. Mais où le sens lui fit défaut, ce fut quand il se crut un savant universel.

Encouragé par Laurent de Médicis, loué par Ange Politien, l'homme peut-être le mieux doué de la grande époque où il vivait, il se persuada un jour que, dans le vaste champ du savoir humain, nul ne le pouvait égaler. Ce fut cette prétention étrange, répétons-le après tant d'autres, en souriant, qui lui fit un renom dont l'universalité ne s'est pas encore éteinte, et qui est devenu, pour ainsi dire, proverbial.

Guidé par une foi religieuse que rien jusqu'alors n'avait pu ébranler, animé certainement par la variété infinie de son savoir, l'ami de Politien vint à Rome, où il ne craignit pas de déclarer qu'il était prêt à répondre aux savants sur toutes les sciences humaines et divines, comme on disait alors; il déclara qu'il pouvait disputer devant le sacré collége *De omni re scibili* (De tout ce qu'on peut savoir). Trois siècles plus tard, Voltaire ajoutait malicieusement, *et quibusdam aliis* (et de quelques autres choses). Pic de la Mirandole se rendit ainsi ridicule près de la postérité, et son nom revient chaque jour dans nos conversations les plus familières, lorsqu'il s'agit de railler les esprits remplis d'eux-mêmes et que rien n'arrête dans leur présomption. Il est même vrai de dire que cette idée, malgré la naïveté du siècle, n'eut pas un grand succès parmi ses contemporains. Il y a même lieu de croire que Pic de la Mirandole ne l'eût probablement pas conçue s'il n'eût pas été sous l'influence d'une sorte de mysticisme, et s'il n'eût pas cru voir, dans l'accomplissement de sa résolution, une mission qui lui était imposée par la Providence. On doit supposer qu'il était fermement persuadé de l'universalité de son esprit et de son omniscience, comme les possédant directement de la sagesse éternelle pour les répandre dans le monde. En exposant, toutefois, sa fameuse thèse, en s'engageant, comme l'a dit un de ses biographes, à défrayer tous les savants qui voudraient argumenter contre lui, il eut soin de resserrer dans les bornes de neuf cents propositions la thèse célèbre publiée, en 1486, sous le titre de : *Conclusiones philosophicæ, cabalisticæ et theologicæ;* Rome, in-folio. Les intentions de l'éloquent orateur (tout le monde vanta sa facilité d'élocution) furent méconnues par de graves personnages. Treize de ses propositions même furent dénoncées au pape Innocent VIII, et l'argumentation dut cesser. Condamné par le sacré collége, Pic de la Mirandole ne s'humilia peut-être pas, mais il se garda de poursuivre une lutte dont il prévoyait l'issue : il quitta Rome pour se rendre à Florence.

C'était là que régnait alors Laurent le Magnifique, qui devait être pour le comte de Concordia plutôt un ami qu'un protecteur; c'était là également que vivait, en grande renommée, le propagateur de la philosophie platonicienne, Marsile Ficin. On a remarqué, non sans raison, que l'illustre traducteur de Platon avait commencé son œuvre immense en 1463, époque de la naissance de Mirandole, et l'avait terminée vers 1482, précisément en l'année où le jeune savant, dont nous tentons de faire connaître la rapide existence, venait chercher un refuge dans la ville où régnait Laurent de Médicis. L'influence des travaux de Marsile Ficin sur Pic de la Mirandole fut prodigieuse et décida de la nature de ses dernières études; il devint un platonicien plus zélé peut-être que n'était le maître qui propageait sa doctrine. De la philosophie ancienne, Pic de la Mirandole avait passé à celle de Raymond Lulle, et, comme on l'a fait remarquer avec raison, il avait étudié surtout sa méthode de conviction; il connaissait même à fond l'*Ars Lulliana*, qui fit tant de bruit au moyen âge; pour tout dire, il s'était égaré plus d'une fois dans les rêveries mystiques du philosophe mayorquin Sous l'orateur qu'admirait Florence, il revint sans peine aux doctrines de l'antiquité. Si sa tendance à suivre les subtilités de l'*Ars Lulliana* l'avait revêtu d'un certain prestige; si cette vaste encyclopédie du treizième siècle, que l'on connaît encore si imparfaitement, l'avait conduit, en mainte occasion, à répandre des idées erronées, il est injuste de l'avoir rangé, comme on l'a fait en ces dernières années, parmi les propagateurs des rêves de l'astrologie judiciaire. Non-seulement il s'est gardé d'en recommander l'étude, mais il s'est élevé contre ceux qui multipliaient leurs écrits sur cette fausse doctrine, et parmi ses divers ouvrages, on remarque un volume qui ne fut publié qu'un an après sa mort, et qu'il intitula : *Discussions contre l'astrologie divinatoire*, divisé en douze livres.

Presque tous les écrits de Pic de la Mirandole ont été publiés en latin, et on les lit à peine aujourd'hui. Ses œuvres ont été réunies en un volume in-folio, qui parut pour la première fois à Bologne en 1496. Bien peu de ses ouvrages ont été traduits en français; nous signalerons cependant, à ceux qui voudraient s'initier aux recherches du jeune savant, l'*Eptaple, où, en sept façons et autant de livres, est exposée l'histoire des sept jours de la création du monde*, traduit en français par Nicolas Lefèvre de la Boderie; Paris, 1578, in-fol. (1).

Pic de la Mirandole mourut entre les bras du jeune souverain de Florence, le 17 novembre 1494, à l'âge de trente et un ans, au moment où toutes les merveilles de l'art allaient illustrer son pays. Il mourut le jour même où Charles VIII, qui l'avait accueilli à Paris, faisait son entrée dans Florence.

François, seigneur de Mirandola et de Concordia. On aura sur cette famille princière tous les renseignements désirables dans le vaste ouvrage de Pompeo Litta : *Famiglie illustri d' Italia*, t. V. Le comte Litta, mort en 1852, n'a pu donner que 75 livraisons de son gigantesque ouvrage. Il avait servi en France comme simple soldat, et avait combattu à Ulm et à Wagram.

(1) *Heptaplus, id est de Dei creatoris opere, sex dierum libri septem;* Strasbourg, 1574, in-fol. — On suppose que la première édition parut à Florence en 1480.

Pompeo Litta affirme que la famille de Mirandole s'éteignit complétement en 1807. Une tradition recueillie récemment nous apprend qu'une branche de cette maison se retira en France à la suite des guerres qui désolèrent l'Italie au quinzième siècle. Elle s'était établie en Gascogne, dans les Landes, à Labouheyre. L'un de ses membres se livrait à de grandes opérations de sylviculture, plantant des forêts de pins dont ce pays assez misérable devait tirer d'immenses profits. Bernard de Pic de Blais de la Mirandole reçut la mort de la main d'un chevrier, auquel l'approche d'un plant nouveau avait été interdite : il n'avait que trente-cinq ans quand il fut ainsi lâchement assassiné. Il repose sous les dalles de l'église du petit village de Lue (1).

PARABOLE ET APOLOGUE.

Les paraboles sont des instructions détournées, des comparaisons, des emblèmes, qui cachent une leçon de morale, afin d'exciter la curiosité et l'attention des auditeurs. L'apologue est, comme la parabole, un récit fictif cachant une vérité; mais tandis que la leçon morale et religieuse fait l'objet essentiel de la parabole, l'apologue peut être profane, comme celui que conta Menenius Agrippa au peuple romain retiré sur le mont Sacré, ou de pur agrément, comme le sont souvent les apologues orientaux.

BERGIER.

AVEZ-VOUS UNE BELLE ÉCRITURE?

Le nombre en est malheureusement considérable, de ceux qui, après avoir reçu une éducation libérale, avoir fait de bonnes études et occupé des postes honorables, se trouvent sans ressources et sont obligés de chercher un emploi lorsque la vieillesse les gagne et va s'emparer d'eux. Tantôt ils ont vécu au jour le jour, sans acquérir de spécialité, et dépensant la totalité de leurs traitements ou de leurs gains annuels; tantôt ils ont grignoté peu à peu leur fortune, ou l'ont perdue d'un seul coup dans une crise commerciale; plus souvent, enfin, un revirement politique les a mis de côté sans espoir de retour. En avons-nous vu, de ces derniers! héros d'une époque vaincue et traînant plus tard une vie d'autant plus misérable qu'ils étaient assaillis de souvenirs plus brillants. Un poëte l'a dit avec vérité :

. . . . . Il n'est pire misère
Qu'un souvenir heureux en des jours de douleur.

Lorsqu'on est jeune, on retombe sur ses pieds, quelle que soit la cause dont on ait subi les rigueurs. Alors on a toujours des amis du même âge qui s'empressent à réparer le mal; alors on trouve, à la tête des affaires, des parents ou des protecteurs qui ont besoin du concours de collaborateurs jeunes, et les accueillent volontiers pour ces fonctions faciles où la jeunesse et l'activité suffisent; mais tout manque à la fois à celui qui entre sur les confins de la vieillesse! Il a vu mourir ses meilleurs camarades; il a perdu une foule de relations, soit par la différence des fortunes, soit par suite d'opinions politiques opposées; beaucoup d'anciens amis sont cantonnés dans des positions spéciales qui ne leur fournissent aucun moyen d'être utiles. Il est lui-même devenu lourd et peu ingambe, ce qui exclut plusieurs catégories de fonctions; il n'est plus au goût du jour, ni par l'esprit, ni par les allures; il a perdu les qualités physiques nécessaires à un grand nombre d'emplois où le public est exigeant. Les places qu'il serait apte à occuper se restreignent de plus en plus; et non-seulement il rencontre de nombreux concurrents qui se débattent dans le même courant d'infortune, mais encore doit-il lutter contre la répugnance qu'éprouvent les chefs des maisons de commerce et les industriels pour admettre des personnes âgées dans leurs bureaux et dans leurs fabriques. Ils craignent de se trouver gênés, soit pour donner des ordres, soit pour gronder si ces ordres ne sont pas exécutés à leur gré. Ils prévoient de plus le cas où, quelque infirmité survenant, ils seraient décemment obligés de ne pas abandonner tout à fait le vieil employé et de lui donner des secours.

Cependant, un talent obscur que l'on néglige trop d'acquérir dans sa jeunesse peut militer fortement en faveur de l'infortuné quêteur de place, et surmonter très-souvent les obstacles qui viennent d'être signalés : c'est le talent du calligraphe.

Osons le dire, en dépit des mines dédaigneuses! si vous avez une belle écriture, ordonnée et correcte, mettant les lettres majuscules où il en faut, alignant régulièrement des chiffres bien formés, sagement coupée par une ponctuation logique; si les mots sont convenablement espacés entre eux et les lettres bien liées dans les mots, enfin si l'on peut vous lire sans hésitation, vous aurez, par ce fait seul, une préférence positive sur tous les solliciteurs à écriture de chat, sur tous les griffonneurs forts en latin, qu'il faut déchiffrer avec efforts. Mais vous triompherez bien plus sûrement si vous êtes doté d'une écriture qui réunisse à l'ordre, à la clarté, à la régularité, l'avantage d'être élégante et de flatter l'œil qui la lit. Oh! alors vous aurez la certitude d'obtenir une place après quelques tentatives. En vain votre concurrent fera-t-il valoir qu'il a été sous-préfet, qu'il a été chargé de missions, qu'il a figuré avec succès dans quelques emplois municipaux ou administratifs! S'il écrit en pattes de mouche, ou en hiéroglyphes, ou en jambages disgracieux, il sera positivement écarté, et vous aurez la place qu'il eût peut-être mieux méritée que vous si l'on eût apprécié seulement le savoir et les autres mérites.

Une bonne et surtout une belle écriture devient, pour la vieillesse dépourvue, le plus sûr gagne-pain.

L'expérience et la pratique sont là pour en répondre.

Tous ceux qui ont obligeamment cherché des places pour les gens âgés reconnaîtront l'exactitude de ce qui précède. — « A-t-il une belle écriture, votre protégé? Dites-lui de m'écrire une lettre. » Telle est la phrase inévitable que tout chef de maison réplique au solliciteur bienveillant; et c'est de cette lettre que dépend souvent le sort d'une famille. Il est salutaire d'y penser et de ne pas négliger l'écriture dans l'éducation de la jeunesse.

Une petite anecdote à ce sujet :

Un père de famille, désirant mettre son fils dans une institution très-célèbre, valant collége, et digne de sa grande réputation, alla s'informer, auprès du directeur, des soins que l'on y donnait à l'écriture. Il remarqua que celui-ci, professeur des plus distingués, parut un peu surpris et qu'une nuance de dédain accueillait la question. Il s'empressa de la justifier par les motifs qu'il a développés plus haut, et il les appuya du récit de plusieurs faits venus à sa connaissance. Le directeur l'écouta avec attention. L'enfant étant tombé malade, le père ne l'amena dans l'institution qu'un an plus tard. Il ne fut pas reconnu tout de suite par l'excellent directeur, qui, en parlant des études, exposa, dans la conversation, la théorie de l'utilité d'une belle écriture, et insista sur l'attention particulière que l'on mettait à combattre les mauvaises habitudes des élèves à cet égard et à détruire les préjugés des latinistes. « Au surplus, ajouta-t-il bientôt, je m'aperçois que je prêche un converti, car je reconnais à l'instant le père de

(1) Voy. la *Revue de Gascogne* et le *Journal des débats* de 1873.

famille qui l'année dernière m'a ouvert les yeux sur l'importance des talents calligraphiques auxquels on ne s'attachait pas assez, et je le remercie; il voit que ses paroles ne sont pas tombées dans l'oreille d'un sourd. »

Cela se passait il y a trente ans environ; et quoique les écritures soient généralement aujourd'hui bien meilleures qu'à cette époque, il n'est pas inutile de provoquer sur cette branche de l'éducation les réflexions des pères de famille.

LA CATHÉDRALE DE METZ.

De tous les monuments et édifices de Metz, le plus remarquable et le plus beau sans contredit est sa cathédrale. Elle est, la façade occidentale exceptée, tout entière en style ogival, et l'exécution achevée, l'harmonie générale de l'œuvre, à laquelle concourt une richesse inouïe d'ornementation, en fait une église merveilleuse entre les églises du même genre, qui offrent tant de merveilles.

Le côté de la cathédrale que représente la gravure est le côté nord, celui qui donne sur la place de Chambre, ainsi nommée d'une commanderie de l'ordre de Malte qui s'y trouvait. Devant ce côté de l'église est une place en terrasse et demi-circulaire qu'on appelle place Saint-Étienne, ou *pâté de la Cathédrale*, et à laquelle on monte par un double et large escalier. Le côté sud de la cathédrale donne sur la place de l'Hôtel-de-Ville, ou place d'Armes, et de l'une ou de l'autre de ces deux places on peut se faire une idée de l'édifice.

Ce qui frappe tout d'abord, ce qui saisit le regard, avant toute espèce d'analyse, c'est la grandeur des proportions architecturales, c'est en même temps la rare légèreté de la construction. On peut, en voyant sur la gravure ces nombreuses et hautes fenêtres dont l'église est percée de toutes parts, se faire une idée de l'effet produit par cette sorte de muraille de verre, où de sveltes piliers de pierre sculptée forment d'élégantes et symétriques divisions, et semblent plutôt faits pour encadrer richement les vitraux que pour soutenir solidement le gigantesque édifice. Si jamais architecture mérita le nom d'aérienne, c'est bien celle de la cathédrale de Metz.

Quand on entre, l'effet est peut-être encore plus grandiose. Les saillies de la pierre, les contre-forts et les arcs-boutants de maçonnerie, qui donnent après tout l'idée de la force et de la résistance, ne sont plus là. Les piliers, les séparations des vitraux, se détachent minces et sveltes sur un fond transparent et lumineux, et les larges fenêtres ogivales tiennent tant de place qu'elles semblent l'église elle-même. C'est là, on peut le dire, le caractère particulier, l'originalité de ce hardi monument.

Nous avons prononcé le mot harmonie à propos de la cathédrale de Metz. Il est très-juste appliqué à cette église, qui, malgré quelques disparates de détail fort explicables dans un édifice dont la construction a duré plusieurs siècles, présente un ensemble qu'on ne rencontre pas toujours dans les œuvres ogivales, bien que le style et les procédés des différentes époques de cette architecture soient les mêmes, à peu de chose près. Ainsi la cathédrale de Metz a été commencée au onzième siècle. Le travail marcha lentement, si lentement que les transepts et le chœur ne furent élevés et terminés que dans les dernières années du quinzième siècle et les premières du seizième. Le plan d'ensemble cependant, définitivement déterminé au quatorzième siècle, qui était encore la belle époque de l'art ogival, fut suivi sans transgressions bien marquantes, et c'est ainsi qu'à travers les quatre cents ans et plus que durèrent les travaux, on put conserver une unité remarquable.

Légèreté et hardiesse, tel est en deux mots le caractère de cette unité. Nous avons déjà constaté que l'abondance et le développement des ouvertures vitrées donnaient à l'édifice quelque chose de singulièrement léger et hardi. Voilà surtout pour l'intérieur. A l'extérieur, l'élévation, les lignes élégantes, la fière allure des piliers soutenant les deux étages de contre-forts, et se terminant par de gracieux pinacles et de sveltes pyramides, font également venir à l'esprit les idées de hardiesse et de légèreté. Tout cet extérieur, colonnettes, arceaux, meneaux, triangles effilés, tout cela monte fièrement, hardiment, légèrement; tout cela aspire à s'élancer en haut, tout cela a des ailes comme la pensée qui l'a conçu.

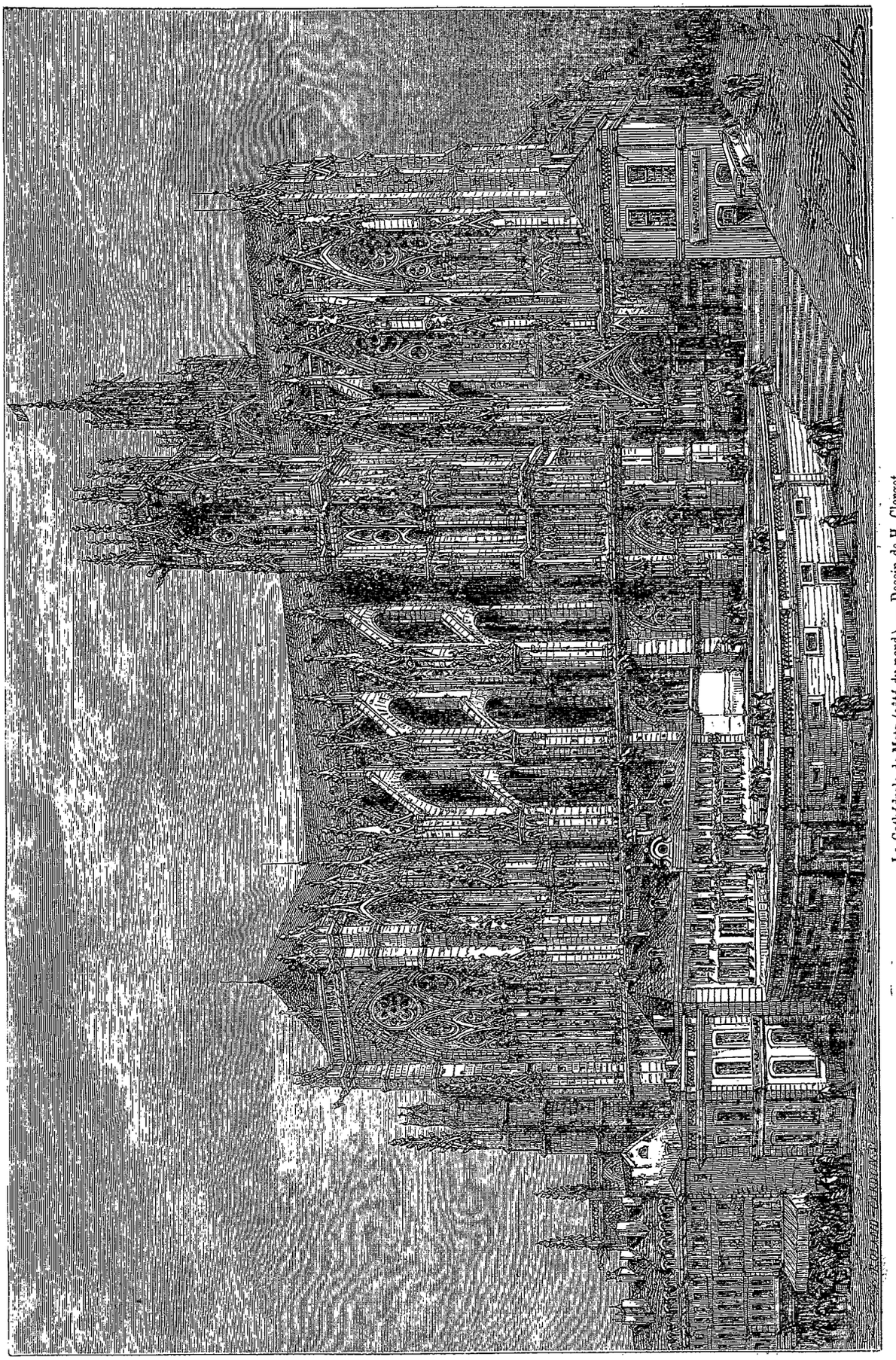
Étudions maintenant le détail. Entre les deux piliers de la seconde travée, du côté de la place de Chambre, s'ouvre une porte aux nombreuses et élégantes archivoltes. Elle a perdu les statues et les sculptures qui la décoraient; mais le fronton triangulaire et le couronnement sculpté qui surmontent son ogive lui donnent encore un aspect fort intéressant. Cette porte est curieuse à un autre égard : elle formait l'entrée principale de la petite église de Notre-Dame la Ronde, qui, par un raccord ingénieux, est entrée dans le plan général de la cathédrale.

A côté de cette porte, dans la travée suivante, s'élève la tour du Nord, tour carrée, mais très-élancée : de fines colonnettes, de gracieux pinacles, qui se reproduisent jusqu'au sommet et, le dépassant, lui font une couronne de fleurons, parent et dissimulent sans l'affaiblir la masse puissante de ses piliers d'angle. Des trois étages de cette tour, le premier est formé par une galerie qui règne, comme nous le verrons plus tard, à la même hauteur tout autour de l'église. Le second consiste en une double et grande arcade ogivale, qui se répète au troisième étage. Ces vastes arcs ont un caractère qui se retrouve également dans les fenêtres de la nef, et dont les immenses verrières des extrémités du transept principalement sont la plus merveilleuse expression.

Pendant longtemps la tour du Nord ne dépassa pas la balustrade de la toiture; mais on l'a continuée, il y a une trentaine d'années, jusqu'à la hauteur de la tour du Midi, moins la flèche qui couronne cette dernière. Cette flèche de la tour du Midi est à jour, comme cela se voit souvent dans les flèches ogivales, et d'une légèreté singulière; mais elle laisse à désirer comme proportions et comme agencement.

La tour du Sud, y compris la flèche, a 91 mètres de hauteur. Elle renferme une cloche nommée la *Mutte*, qu'on ne sonne qu'aux jours de solennité, et qui est pour les Messins ce qu'est pour les Parisiens le bourdon légendaire de Notre-Dame. Sous l'ancien gouvernement de Metz, ou gouvernement de la cité, cette cloche n'était sonnée que trois fois l'an : lors de la lecture des Droits de l'empereur, de l'élection du maître échevin (qui était le magistrat suprême), et de celle des *treize* (magistrats qui jugeaient les affaires en premier ressort). La *Mutte* a été refondue pour la dernière fois en 1605; son poids est de 10 920 kilogrammes, et, avec le battant, de 11 210 kilogrammes.

C'est entre les deux tours du Nord et du Sud que devait se terminer la nef et s'élever le grand portail. Lorsque l'on comprit Notre-Dame la Ronde dans cette nef, on l'agrandit des deux travées que l'on voit à droite de la tour dans la gravure. Quant au portail principal, qui s'ouvre sur la place de la cathédrale ou du Marché-Couvert, on peut bien dire qu'il est destiné à affliger les yeux de quiconque a le plus simple sentiment de l'art. Lorsque Louis XV, en 1765, voulut le faire construire, en actions



La Cathédrale de Metz (côté du nord). — Dessin de H. Clerget.

de grâces de son retour à la santé, ce fut l'architecte Blondel qu'il chargea de ce travail. On avait déjà commencé à faire la place d'Armes; on avait détruit le cloître de la cathédrale et quelques chapelles, en les remplaçant par des maisons basses de ce style douteux, à la fois lourd et mesquin, qui est le propre d'une partie des monuments

de l'architecture du dix-huitième siècle. C'est ce qu'on appelait faire de la décoration. L'architecte Blondel ne songea pas un seul instant au caractère de l'église ogivale; il voulut faire servir la nouvelle façade à l'ornement de la place, mais en raccordant cette façade aux constructions récentes, et il plaqua un fronton soutenu par des colonnes doriques au grandiose édifice gothique. Cette union du pseudo-grec à l'ogival est une des plus fâcheuses erreurs de l'architecture décorative de cette époque, qui semblait avoir pris le parti systématique, non-seulement de ne rien admirer des œuvres de génie du moyen âge, mais encore de les gâter toutes les fois que l'occasion s'en présentait.

L'ancien mur de façade, dont le pignon apparaît en arrière du portail de Blondel, est percé d'une *rose* dont la grandeur et la délicate ornementation consolent de ce qui la précède.

L'intérieur de la cathédrale est divisé en trois nefs. La grande nef, par sa longueur, sa hauteur, sa hardiesse de proportions, sa légèreté de structure, sa majesté d'impression, peut lutter avec les plus renommés chefs-d'œuvre de l'art ogival. Il n'est pas jusqu'aux bas côtés, un peu bas et étroits, qui ne fassent ressortir l'immensité du grand vaisseau. Au-dessus de ces bas côtés règne une galerie ininterrompue qui fait le tour de l'édifice. Au-dessus de la galerie s'ouvrent de magnifiques fenêtres ogivales occupant toute la largeur de la travée : elles se composent de deux arceaux subdivisés chacun en deux autres plus petits que surmonte une petite rose; une grande rose s'encadre dans la partie supérieure de l'ogive, et le tout est couronné par un élégant pignon à jour, orné de fleurons et d'un pinacle. Les fenêtres des extrémités du transept occupent toute la largeur des bras de ce transept; elles sont garnies de verrières admirables de couleur et de composition. Quand le soleil passe à travers ces vitraux et les enflamme de mille feux, c'est un spectacle indescriptible, et il faudrait employer les expressions de la poésie la plus étincelante pour en donner une idée.

Ce transept est malheureusement coupé par un avant-chœur, œuvre déplorable du même dix-huitième siècle. Cette construction remplace la majesté par une lourdeur triste, et forme avec le chœur un exhaussement qui rompt les belles lignes et l'unité d'impression de la nef.

Le chœur et le sanctuaire sont enrichis de vitraux cités et célébrés à juste titre comme des chefs-d'œuvre. Ils furent peints, au commencement du seizième siècle, par Antoine ou Valentin Bousch, peintre verrier de Strasbourg.

Du reste, à notre époque, la cathédrale de Metz a reçu de nouvelles verrières qui ne craignent pas la comparaison avec les anciennes; et il suffira d'aller voir les vitraux de la chapelle du Sacré-Cœur, œuvre de M. Maréchal, le peintre verrier dont la réputation est depuis longtemps européenne, pour comprendre ce que peut produire un grand talent inspiré par une belle âme.

UN PROGRAMME D'ENSEIGNEMENT

DE LA PHYSIQUE.

L'auteur d'un ouvrage pour l'enseignement élémentaire de l'histoire naturelle a eu l'idée de diviser son livre de manière que tout l'enseignement s'y rattache à ces quatre questions :

1° Que suis-je, et comment suis-je?

2° Qu'ai-je autour de moi, quels sont les objets qui m'environnent?

3° Qu'ai-je sous mes pieds, ou qu'y a-t-il au-dessous de moi?

4° Qu'y a-t-il au-dessus de moi?

A la première question se rattachent des notions de physiologie et d'hygiène. On fait connaître au lecteur les diverses parties de son corps et les précautions à prendre pour conserver l'intégrité de ses organes, etc.

A la seconde question, Qu'ai-je autour de moi? se rattache l'étude des animaux (zoologie), des plantes (botanique) et du monde en général (cosmographie). On enseigne à distinguer les plantes vénéneuses des plantes utiles, potagères, légumineuses, médicinales, et aussi les animaux nuisibles par opposition aux animaux utiles.

A la troisième question, Qu'y a-t-il sous mes pieds? se rattachent des notions sur la terre (géologie), les terrains, les insectes (entomologie), sur l'agriculture, etc.

La quatrième question, Qu'y a-t-il au-dessus de moi? amène l'auteur à donner des notions de physique et d'astronomie. L'explication donnée sur les astres conduit naturellement à l'étude de l'air et de certains phénomènes physiques, comme la pluie, la rosée, la grêle, la foudre, l'arc-en-ciel, les trombes, les aérolithes, etc.

Il est aisé de voir que la même division pourrait s'appliquer à l'enseignement de l'ordre moral avec peu de changement :

Qui suis-je? — Étude de notre être, de nos facultés, de notre destinée.

Quels sont les êtres qui m'environnent? — Histoire, relations sociales, etc.

Qu'y a-t-il au-dessus de moi? — Religion, métaphysique, etc.

PARESSE.

Le sentier de Tout à l'heure et la route de Demain ne conduisent qu'au château de Rien du tout.

Proverbe espagnol.

MON PREMIER TAILLEUR.

Fin. — Voy. p. 253.

VI. — UN DRAME IMPRÉVU.

J'ai pendant quinze ans écouté causer ce bonhomme; imaginez tout ce que j'ai pu entendre de récits historiques, d'anecdotes, de réflexions, de poésies vieilles et nouvelles!

Le pauvre tailleur arrivait à n'être plus jeune; mais ni lui ni moi ne nous en apercevions : il en était cependant à sa soixante-dixième année, et moi à ma vingt-cinquième, lorsque je quittai la ville où je l'avais connu. Je ne le revis donc qu'à de rares intervalles; mais la dernière fois, cet intervalle fut de presque une année : il avait alors soixante-quinze ans.

Je le trouvai, comme toujours, sur son établi, en train de travailler; mais à peine pus-je le reconnaître : c'était maintenant un vieillard affaissé, les yeux caves.

— Ce n'est pas la vieillesse, c'est le chagrin qui m'a mis dans cet état, me dit-il; heureusement cela va finir bientôt, je le sens, et c'est ma seule espérance. Ah! l'eussiez-vous prévu, que la fin de ma pauvre vie serait plus bouleversée encore et plus terrible que son commencement? Le siége de notre ville, la fuite, l'épouvante, la ruine, l'exil, la pauvreté, ont été moins cruels que ce que j'ai souffert depuis trois mois.

Je n'osais l'interroger; il s'en aperçut et reprit :

— Oh! je n'ai pas à rougir, et je peux tout raconter. Vous savez que j'ai eu un frère; vous savez qu'en 1814

il nous quitta, ma mère et moi, et que depuis on n'avait plus eu de ses nouvelles. Eh bien, un soir, il y a trois mois, j'étais au travail : on frappe à la porte; je crois à la visite d'un voisin, c'était un grand jeune homme inconnu qui se jeta à mon cou et me dit : « Je suis votre neveu, le fils de ce frère qui vous quitta il y a trente-huit ans. Mon père est mort il y a cinq ans, et ma mère était morte avant lui. Il était ouvrier tailleur à Marseille, il m'avait appris sa profession, et, ma foi, il m'avait si souvent parlé de vous, qu'à la fin j'ai voulu vous voir, et me voilà, mon oncle. »

Mon oncle! il m'avait appelé *mon oncle!* c'était le seul titre de parenté qui m'eût été donné depuis la mort de ma mère, c'est-à-dire depuis trente-trois ans... Je fus pris d'une émotion soudaine que je ne saurais dire. Je regardais mon neveu avec un épanouissement de bonheur que vous comprendrez... Je retrouvais en lui le portrait de mon père... Je sentis comme par explosion se réveiller en moi toutes les tendresses, toutes les affections de famille; en deux mois, il me prit les amitiés de toute une vie; il travaillait avec moi, et travaillait très-bien; c'était un fils, ou plutôt c'était ma famille entière qui m'était revenue; et moi-même, il me semblait avoir retrouvé ma jeunesse, ma fraîcheur d'impressions; j'étais heureux, j'étais joyeux, j'étais fier.

Des larmes ici l'interrompirent.

— Comment vous dirai-je la fin de cette histoire? Un soir, il était sorti pour visiter la ville; je restai à lire en l'attendant, ce qui était pour moi un vrai plaisir; à minuit, il rentra : le malheureux était ivre! il n'était pas seulement ivre, il était furieux; il lui fallait de l'argent, il lui fallait, pour les vendre, des vêtements qui ne m'appartenaient pas; je refusai de les laisser emporter... Je fus insulté, pris aux cheveux, soufflété, battu, foulé aux pieds par ce misérable. Je pus me relever cependant, et d'une voix terrible que jamais je ne m'étais ni connue ni soupçonnée, je lui ordonnai de sortir. Il sortit en effet, il sortit; où est-il allé? Je l'ignore... Et maintenant, pauvre insensé, je le pleure... et je meurs!...

Dans quelques jours, je ne souffrirai plus. Cette douleur m'a tué.

Huit jours plus tard, en effet, le pauvre homme expirait.

Un brave ouvrier qui l'avait soigné fut l'héritier de ses livres.

LA PÊCHE A LA LIGNE EN EAU DOUCE

Suite. — Voy. p. 15, 47, 87, 127, 159, 203, 231.

PÊCHES PAR LE PÊCHEUR.

Suite.

§ 6. — *Pêche au tue-diable et à la cuiller.*

S'il s'agit de pêcher les grosses truites et les saumons au milieu des grandes chutes d'eau, des déversoirs ou des cascades, on ne doit pas oublier qu'aucun poisson vif, aucun insecte, si solidement attaché qu'il puisse être, ne saurait résister aux chocs de l'eau. Il faut donc recourir à des engins plus résistants; c'est pour cela que les Anglais ont inventé des leurres bardés d'hameçons, qui, tournant vivement sous l'impulsion des bouillons d'eau, apparaissent très-probablement aux grosses truites en embuscade comme de petits poissons étourdis par la violence de la cascade et d'une prise facile. Elles s'élancent avec une incroyable ardeur sur ces simulacres qui ne ressemblent à rien, mais qui, parés de couleurs brillantes, sont visibles dans l'eau de très-loin. Voici deux de ces appâts. La figure 86 représente un *tue-diable*, et la figure 87



Fig. 86. — Tue-diable.

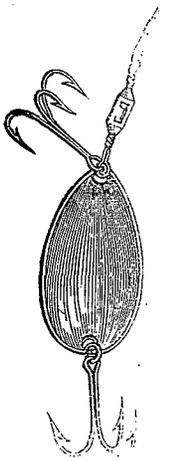


Fig. 87. — Cuiller.

une *cuiller* : l'un et l'autre doivent être montés sur émérillon, pour qu'ils puissent tourner librement et vivement aux yeux des poissons carnassiers.

§ 7. — *Pêche à la foêne.*

Nous ajoutons ici cette pêche, qui cependant n'est point une pêche à la ligne, parce qu'elle se pratique aux mêmes lieux. La foêne est tout simplement un trident (fig. 88), une fourche (fig. 89) à dents aiguës, que l'on pointe sur le poisson vu à travers l'eau. C'est une pêche fort productive, surtout pour les anguilles, dans les marais du Midi.

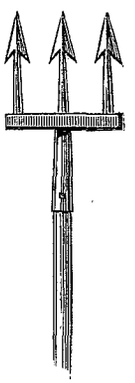


Fig. 88.

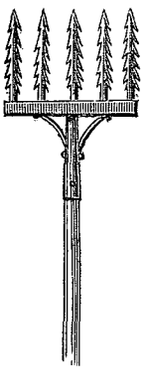


Fig. 89.

Foênes.

PÊCHES SANS LE PÊCHEUR.

§ 1. — *Les bricoles.*

On donne le nom de bricoles à des lignes dormantes particulières que l'on tend pour le brochet, de nuit, dans les étangs ou les cours d'eau qui n'ont pas de rapidité. On a varié ces piéges de mille manières, et les braconniers se sont ingéniés à les dissimuler assez bien pour en faire un très-coupable usage. Comme nous parlons à des pêcheurs loyaux, nous dirons que les *pater-noster* (§ 4, plus loin) nous semblent les meilleures des bricoles permises.

La bricole simple est tout ce qu'il y a de plus primitif. Elle est basée sur ce fait d'observation, que tous les poissons carnassiers chassent entre deux eaux : il faudra donc, pour placer des bricoles, sonder la profondeur moyenne de manière que le petit poisson-amorce mis à l'hameçon soit à mi-hauteur du fond à la surface. Une fois le poisson mis à l'hameçon double, aussi appelé *bricole*, et l'empile de cuivre tourné (fig. 81) mise à l'hameçon, on attache un bout de

ligne de la longueur voulue, puis un fort bouchon (fig. 90, A), et on lance le tout à l'eau, le soir pour la nuit. Le lendemain, on voit, aux bouées qui marchent ou qui dansent, si *maître Jack* a donné aux amorces. Il faut un bateau pour

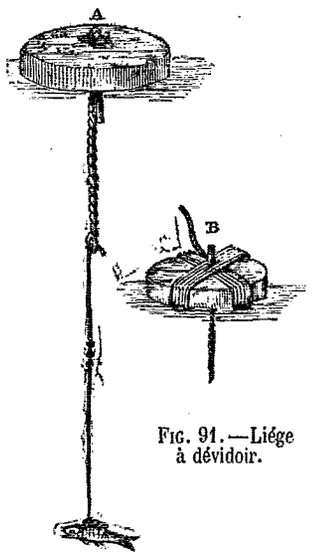


Fig. 91. — Liége à dévidoir.

Fig. 90. — Bricole simple.

ramasser les bricoles, qui ont été souvent entraînées au milieu de l'étang.

On a déjà perfectionné cette bouée simple en *envidant* sur elle une longueur de ligne (fig. 91), que l'on retient par une petite entaille ou une cheville légère B, de sorte que le brochet en s'en allant dévide la ligne et a moins de chance de s'échapper en cassant ou l'hameçon, ou sa mâchoire.

L'inconvénient est que la ligne se trouve souvent inextricablement mêlée aux herbes et aux racines. Ajoutons que ces deux bricoles se voient de loin.

Les braconniers ont imaginé la bricole sourde (fig. 92).

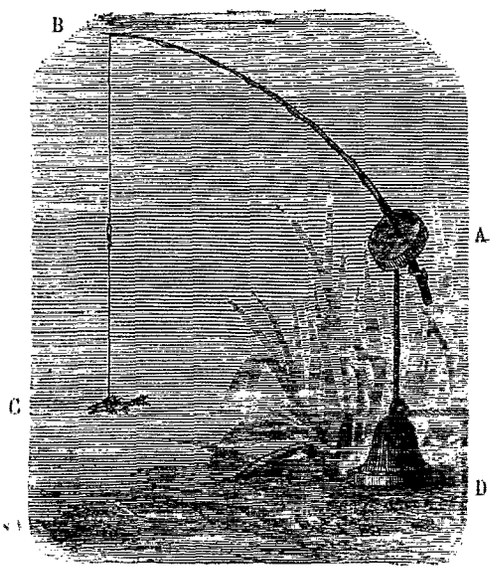


Fig. 92. — Bricole cachée entre deux eaux.

Une plombée D, coulée au fond de l'eau, y maintient une corde que soulève un fort bouchon de liége A, enfilé sur elle. Au travers de ce bouchon, et obliquement, est placé un scion AB, laissant pendre une avancée et un poisson vif C. Ce poisson peut tourner tant qu'il le voudra autour de AD sans rien arrêter; de plus, tout est sous l'eau. La ligne est, en outre, enroulée autour du scion, et vient se rattacher à l'autre ligne verticale qui tient à la plombée, de façon que si, sous les efforts du brochet, le scion est brisé, la ligne tient bon et l'animal ne peut échapper.

§ 2. — *Les grelots.*

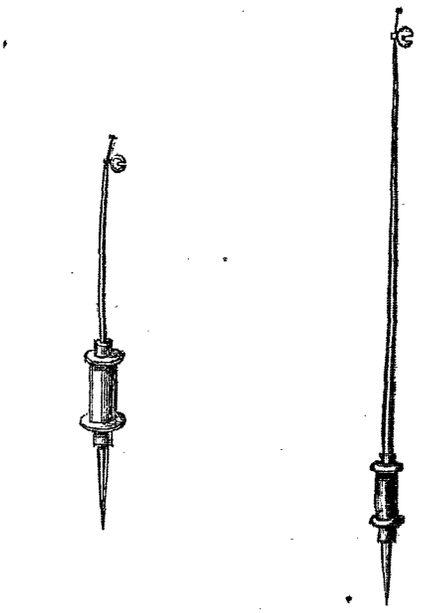


Fig. 93. — Petit grelot. Fig. 94. — Grelot à scion de baleine.

Mieux valent les grelots qu'une grande canne quand on doit pêcher de fond sans changer de place. On en fait de grands (fig. 94) et de petits (fig. 93). Ce sont, tout simplement, des scions à poignée, à l'extrémité desquels on attache un petit grelot qui, tintant dès que le poisson indique par une secousse qu'il est pris, avertit le pê-

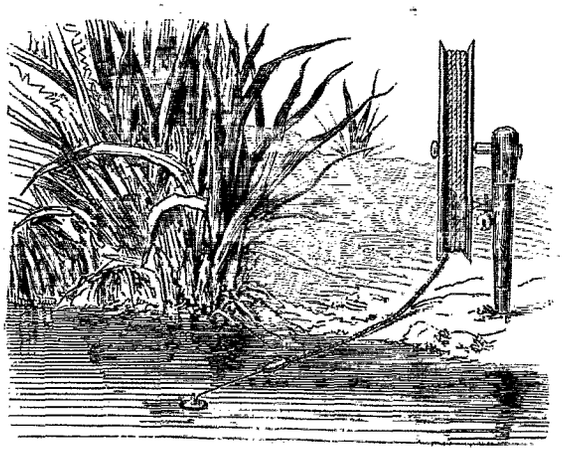


Fig. 95. — Pêche au grelot vertical.

cheur de venir ferrer au point menacé. La figure 95 représente un perfectionnement qui consiste à ajouter le moulinet au grelot. De cette manière, on a moins à craindre que le poisson casse ou emporte tout; il emmène la ligne qui fait tourner la poulie en se déroulant, et le pêcheur averti manœuvre comme s'il avait une grande ligne entre les mains. Cette forme de grelot, horizontal ou vertical, nous semble le complément indispensable des *pater-noster*, que nous expliquons plus loin (§ 4). On a ainsi un ensemble très-complet d'engins, avec lequel on doit réussir partout.

La suite à une prochaine livraison.

L'HIRONDELLE ARIEL.



L'Hirondelle Ariel (*Chelidon Ariel*) et son nid. — Dessin de Freeman.

C'est dans la Nouvelle-Galles du Sud que M. Gould a observé l'hirondelle ariel. Il fut réveillé un matin, dans la chambre d'auberge qu'il occupait à Maitland, par de jolis gazouillements qui attirèrent son attention, et il remarqua que les angles de la véranda et les coins des fenêtres de la maison recélaient un grand nombre de nids construits en forme de bouteille par des oiseaux qui avaient, pour la taille et pour la couleur, une grande analogie avec les hirondelles d'Europe.

M. Gould retrouva depuis les mêmes oiseaux et les mêmes nids dans beaucoup d'autres localités de l'Australie méridionale, excepté toutefois près des bords de la mer; il n'en aperçut pas un seul, ni à Sydney, ni dans aucune ville de la côte.

Ces hirondelles ne nichent pas seulement dans les lieux habités par l'homme; elles s'établissent également dans les endroits solitaires; elles attachent leurs nids tantôt contre la paroi intérieure d'un arbre creux, tantôt le long des berges escarpées d'une rivière, ou bien sur la surface perpendiculaire d'un rocher, toujours dans le voisinage d'un cours d'eau ou d'un étang.

Le nid, qui a, nous l'avons dit, la forme d'une bouteille, est bâti, comme celui de nos hirondelles, avec de la boue ou de l'argile. Sa partie renflée a cinq ou six pouces de diamètre; sa longueur, y compris le goulot qui sert d'entrée, en a huit ou neuf. On voit toujours une demi-douzaine d'oiseaux travailler au même nid, tandis qu'un seul se tient au dedans pour recevoir le mortier que les autres lui apportent dans leur bec. Douze ou quinze de ces petits édifices sont ainsi construits les uns à côté des autres, tantôt perpendiculaires à la paroi qui les supporte, tantôt un peu inclinés vers la terre. L'intérieur en est garni de plumes et de menues herbes sèches. Chaque nid contient quatre ou cinq œufs, soit entièrement blancs, soit tachetés de rouge.

Dans cette espèce, les deux sexes ne se distinguent par aucune différence de plumage. La femelle a, comme le mâle, la tête d'un rouge de rouille, le dos d'un bleu d'acier, les ailes et la queue brun foncé, le dessous du corps blanc, avec une teinte rousse plus prononcée sur la gorge et sur le haut de la poitrine.

LA CALOMNIE (1).

La calomnie est une imputation que l'on sait fausse, et qui blesse la réputation et l'honneur : elle diffère de l'injure, qui s'entend particulièrement de propos ou de reproches outrageants sur les défauts du caractère ou de l'esprit; de la médisance, par laquelle on noircit secrètement la réputation d'autrui, en citant des faits, même vrais, alors que leur révélation n'est point nécessaire; et de la diffamation, qui est la promulgation de choses infamantes, vraies ou fausses.

La calomnie, a dit un magistrat éminent (2), n'est pas une forme particulière, mais l'un des plus redoutables usages du mensonge. Son objet est surtout de nuire : au vrai elle substitue le faux; elle invente pour perdre, et trouve moyen de noircir les vertus les plus pures pour en diminuer l'éclat. Rarement le mérite et le succès ont suscité l'envie sans l'éveiller elle-même. Elle frappe dans l'ombre ses victimes, et leur fait le plus souvent des blessures dont elles ne guérissent jamais. Inspirée, accueillie, propagée par la malveillance, elle franchit les espaces pour porter au loin ses ravages, et survit même au temps pour perpétuer le mal qu'elle a fait.

La calomnie naît de la jalousie et de l'impuissance. Aussi attaque-t-elle d'ordinaire le talent, la vertu et le génie. Elle est d'autant plus tenace et plus ardente que le mérite de celui qu'elle veut atteindre est plus élevé et plus rare, de telle sorte que l'on pourrait presque mesurer la valeur d'un homme à l'ardeur des calomnies dirigées contre lui. Son armée naturelle est recrutée dans la médiocrité, qui, formant l'état commun de l'intelligence, se rencontre partout, et se ligue pour écarter ce qui s'élève au-dessus d'elle.

> Le mérite l'aigrit et la vertu l'offense,
> Tout succès juste est horrible à ses yeux :
> Le cœur de l'intrigant est toujours envieux. (3)

Les sots et les impuissants sont rarement calomniés, et les calomniateurs emploient une arme d'autant plus dangereuse qu'elle ne peut presque jamais se retourner contre eux.

Mais si la calomnie fait beaucoup de victimes illustres, combien n'y en a-t-il pas d'obscures et d'ignorées qui, ne trouvant pas en soi la consolation que donne seul le génie, se retirent usées et désolées des luttes de la vie! Combien d'injustices l'envie et la jalousie ne font-elles pas commettre à toute heure et partout! que d'équivoques, de colères, de haines, de divisions, ne fomentent-elles pas à la ville comme au hameau, chez le riche comme chez le pauvre!

Que de mains loyales n'a-t-on pas vues se fermer l'une à l'autre! que de cœurs sympathiques et généreux se sont méconnus! Mais quels désastres ne cause pas la calomnie dans une âme tendre et passionnée! Est-il une souffrance plus cruelle, un supplice plus douloureux que d'être épris de vérité, de justice, et de se sentir méconnu, bafoué, accusé? — Un honnête homme, dit quelque part la Rochefoucauld, devient capable de tout ce dont on le soupçonne. Qui pourrait dire combien la calomnie a déterminé de suicides, et combien elle a fait de méchants, de déclassés, de criminels et d'ennemis de la société?

La calomnie est un péril permanent qui compromet les intérêts les plus sacrés : c'est un véritable assassinat moral.

Dans les temps les plus reculés, les calomniateurs étaient condamnés à subir la peine qu'ils avaient voulu faire infliger à la personne par eux dénoncée, si elle eût été réellement coupable.

Les Juifs interdisaient même dans la conversation les faux rapports.

A Rome, la loi des Douze Tables édicta la peine du talion contre les dénonciateurs calomnieux ou de mauvaise foi.

Plus tard, le législateur établit des distinctions : contre les calomniateurs de bonne foi, mais imprudents, il accorda l'action en dommages-intérêts au profit du dénoncé; quant aux calomniateurs de mauvaise foi, ils étaient, d'après la loi Remnia, marqués au front, avec un fer chaud, de la lettre K.

Le concile de Latran déclare les calomniateurs indignes de recevoir les ordres sacrés.

Les auteurs d'un libelle diffamatoire, qui ne pouvaient prouver ce qu'ils avaient avancé, étaient condamnés par le pape Adrien à être fouettés.

« Rien de plus lâche qu'un calomniateur, disait Bourdaloue; celui qu'il attaque est ou son ennemi ou son ami, ou un homme qui lui est indifférent. Si c'est un ennemi, il a dès lors un motif de haine ou d'envie qui l'engage à mal parler, et cette conduite a toujours été traitée de bassesse. Si c'est un ami, quelle lâcheté de traiter ainsi les lois de l'amitié! Si c'est un indifférent, pourquoi l'entreprend-il? il ne l'a point offensé, et il l'offense. »

Après l'invasion des Gaules, les nations germaniques établirent aussi la loi du talion contre les dénonciateurs.

Dans les temps féodaux, l'on n'eut guère recours contre la calomnie qu'aux duels en champ clos et aux jugements de Dieu, c'est-à-dire à l'épreuve judiciaire. Plus tard, l'on en poursuivit la réparation devant la justice.

Une ancienne loi polonaise voulait qu'en plein tribunal le calomniateur se couchât entre les jambes du calomnié, et dît à haute voix « qu'il avait menti comme un chien »; et, après avoir imité le chien qui mord, il était obligé de contrefaire le chien qui aboie.

En Angleterre, tout complot qui fait traduire un individu au jury, en lui imputant faussement un crime dont il est acquitté, donne lieu à une action civile ou à une accusation devant le grand jury. La peine, autrefois plus sévère, est aujourd'hui la prison, l'amende et le pilori.

Les lois françaises punissent la dénonciation calomnieuse et la diffamation (1).

Mais, en réalité, la calomnie verbale échappe presque toujours à toute répression, parce qu'elle se renferme le plus souvent dans des propos vagues et généraux, dans des accusations sourdes et indécises, qui échappent à toute répression à raison même de leur caractère indéterminé.

« Comment serait-il possible de prouver que l'on n'est pas tison d'enfer? écrivait Pascal; et qu'y a-t-il à répondre à ceux qui accusent sans preuves et d'une façon générale, sinon : Vous mentez impudemment? »

Les calomnies les plus viles et les plus coupables sont celles qui se produisent sous le voile de l'anonyme. Le délateur anonyme ressemble à l'assassin qui poignarde sa victime dans l'obscurité. Heureusement l'invincible mépris que toute âme honnête éprouve pour les gens qui commettent la double lâcheté de calomnier et de cacher leur nom, ou de recommander le secret, enlève d'avance tout crédit à leur accusation.

C'est à l'opinion publique seule, c'est-à-dire à chacun de nous, qu'il appartient de faire justice des calomnies

(1) Extraits d'un discours de M. Jules Honoré, intitulé : *Étude sur la calomnie*. Nancy, 1873.

(2) M. le premier président Salmon, correspondant de l'Institut.

(3) Grouard.

(1) De cinq jours à cinq ans d'emprisonnement, et d'une amende qui ne peut excéder 6 000 francs. Ces dispositions pénales se fortifient de la loi civile, qui permet d'allouer des dommages-intérêts proportionnellement au préjudice causé.

anonymes, et d'infliger hautement à leurs auteurs inconnus la réprobation et le mépris qu'ils méritent.

Il est des esprits modestes, tempérés, qui se disent volontiers avec Épictète : « Si quelqu'un te rapporte qu'un tel a mal parlé de toi, ne t'amuse point à réfuter ce qu'on a dit; mais réponds simplement : Celui qui a dit cela de moi ignorait sans doute mes autres vices, car il ne se serait pas contenté de ne parler que de ceux-là. » Ou bien encore : « Va dire des injures à une pierre; à quoi cela t'avancera-t-il? Elle n'entendra point. Imite la pierre et n'entends pas les injures qu'on te dit. »

Cette grande sagesse non-seulement n'est pas à la portée de tous les caractères, mais on peut dire de plus qu'il est des circonstances où c'est un devoir de désabuser l'opinion en l'éclairant : il n'est pas bon d'être trop indifférent à l'estime de ses contemporains; mais il est vrai qu'il serait puéril et dangereux de s'émouvoir outre mesure des traits dirigés par la calomnie, surtout lorsqu'ils ne sont évidemment que l'aveu involontaire et irrité du mérite qu'ils voudraient ternir.

On connaît cette réponse du Tasse, à qui l'on annonçait qu'un de ses ennemis disait du mal de lui en tous lieux : « Laissez-le faire; il vaut mieux qu'il dise du mal de moi à tout le monde que si tout le monde lui en disait. »

Lorsque l'on vous fait une offense, essayez comme Descartes d'élever votre cœur si haut que l'offense ne parvienne pas jusqu'à vous.

En résumé, gardons-nous surtout nous-mêmes de tomber, même sans le vouloir et indirectement, dans le crime de la calomnie : ne disons jamais rien à personne que nous ne soyons prêts à le répéter devant celui que nous accusons.

Un rapport clandestin est d'un malhonnête homme :
Quand j'accuse quelqu'un, je le dois, et me nomme. (1)

Selon d'Alembert, un moyen sûr, et le seul qui le soit pour ne point calomnier, c'est de ne jamais médire.

LES ARDENNES.

Suite. — Voy. les Tables du t. XLI, 1873.

Au-dessus d'Herbeumont, la route passe sur un beau pont de pierre de trois arches et arrive à *Conques*, petit hameau qui occupe l'emplacement d'un prieuré ayant appartenu à l'abbaye d'Orval; l'acte de donation du comte de Chiny Louis III date de 1173. En 1622, il possédait 729 hectares de bois, terres labourables, prés et étangs, plus, des droits de corvée pour la réparation ou la construction de ses bâtiments et le pâturage de ses bestiaux. Vers 1702, il était abandonné. L'abbé d'Orval fit reconstruire le cloître et l'église en 1715, et y réinstalla quelques religieux. Les seuls bâtiments anciens conservés datent de cette époque. La Semoys reçoit près de Conques un ruisseau qui descend de la petite vallée étroite et mouvementée d'Antrogne et qui porte son nom. Les forges d'Antrogne, alimentées par ce ruisseau, étaient de fondation très-ancienne; elles sont abandonnées et en ruine aujourd'hui.

Conques touche aux bois de Sainte-Cécile, l'un des plus beaux cantons forestiers des Ardennes; la route s'y enfonce dans un vallon tortueux, ouvrant sur des fourrés épais. Les bruyères roses, les hautes fougères, tapissent le sol et débordent en larges plates-bandes de chaque côté de la route. Elles font place, sur les pentes plus rapides, à de hauts massifs de digitales dont les fleurs pourprées amassées en larges flaques produisent, avec le vert sombre du feuillage des chênes, une harmonie puissante, parfois lugubre, au milieu du silence profond que trouble seul le bruit de la cognée d'un bûcheron ou le cri naïf du coucou qui promet la pluie. C'est dans le parcours de Sainte-Cécile à Chiny que la Semoys déroule le plus de sites charmants et variés. Des hauteurs qui couronnent le village de Chassepierre, bâti sur la rivière, en arrière de vastes prairies, on embrasse un horizon immense, parsemé de douze ou quatorze villages. Chassepierre eut autrefois son château et ses seigneurs souverains; l'un d'eux, le sire de Rodemaque, eut la fantaisie de déclarer la guerre à Arnould de Hornes, évêque de Liége, et vint assiéger Bouillon en 1380. Arnould le battit sans peine et ordonna la démolition de son château, qui ne fut jamais relevé.

Un peu au-dessus de Chassepierre, Laiche est éparpillé en avant et le long de la rivière. Il la regarde au travers des arbres qui cachent ses premières maisons étalées au bord d'un chemin passant sur une haute berge. Auprès du gué auquel aboutit ce chemin, nous avons rencontré un de ces charmants tableaux que la nature compose sans effort, et qui, doucement animés des mouvements et des bruits de la vie agreste, charment l'esprit en éveillant des idées de quiétude et d'abondance. Devant nous, un pont d'une rusticité primitive, des tréteaux de bois brut posés sur la grève, reliés entre eux par des perches qui supportent d'étroites claies de branches de charme formant le tablier; pour parapet, deux longues gaules. Tout cela, à grand renfort de harts d'osier, compose un édifice étrange qui branle au courant de l'eau et s'y mire avec des apparences de mouvements bizarres.

La rivière est large et coule doucement, découpant les rives en anses herbues, où se groupent les saules, les peupliers et les trembles. Elle disparaît bientôt au pied d'une montagne boisée fermant le paysage par une large zone d'ombre sur laquelle se profilaient gaiement des masses de verdure qu'éclairait un beau ciel tourmenté de nuages brillants et arrondis. Des vaches fauves et brunes, au mufle blanc, traversaient le gué; du haut du pont, un pâtre les regardait en chantant gravement un psaume des vêpres. Du village on n'entrevoyait à travers les arbres que quelques toitures et de légères fumées; sous l'allée sombre, un fourmillement d'ailes blanches, grises ou dorées, des crêtes rouges, des bras potelés et des faces joufflues; plus loin, des hardes fraîchement lavées, accrochées aux branches, perçaient de leurs nuances hardies l'ombre bleuâtre. A travers l'espace bruissaient confusément des piétinements, des cris, des bêlements et des rires, que couvrait par moments la cadence sourde, grave et pressée, des lourds marteaux frappant l'enclume, auxquels répondaient, vifs et capricieux, les agiles battoirs des laveuses.

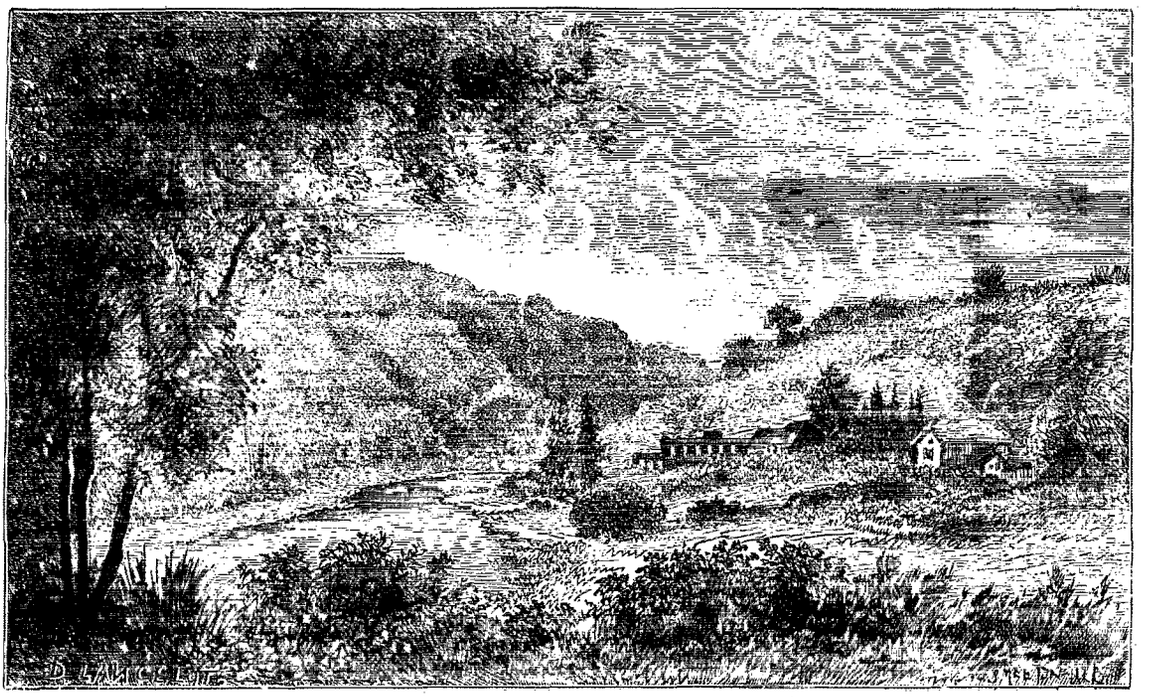
De l'autre côté du village, le chemin s'écarte de la rivière et pénètre, bordé d'arbres fruitiers, dans de grands champs d'orge ou de seigle, qui montraient dans leurs légères ondulations des chaumes encore verts et des épis déjà blonds. Il en sortait de nombreuses alouettes qui s'élevaient, en luttant contre le vent, de leurs chants et de leurs ailes. Elles montaient, montaient, s'arrêtaient un instant, se taisaient, et, comme si leur voix eût fait mouvoir leurs ailes, reprenaient à la fois leur vol frémissant et leur chant joyeux. Tout en suivant de l'œil leurs gracieuses évolutions, nous arrivâmes jusqu'à une grande et belle maison entourée de vergers à la haie fleurie, et rattachée par une allée de peupliers aux rives de la Semoys; de ses larges fenêtres ouvertes à l'air et au soleil s'échappait un murmure retenu de jeunes voix. L'une d'elles résonna nette et ferme, lisant ou récitant : « Travaillons, travaillez, qu'ils ou qu'elles travaillent. » C'est la maison d'école commune à Chassepierre et à Taiche.

Certes il est facile d'imaginer, dans un décor plus gran-

(1) Gresset.

diose, des scènes plus passionnées et des personnages moins naïfs. Nous nous garderons bien pourtant de rien changer à cet ensemble d'êtres et de choses. Ces voix d'oiseaux et d'enfants, qui semblaient s'unir pour proclamer l'éternel devoir et l'éternel droit, nous émurent doucement. En face de cette terre laborieusement fécondée par leurs pères, les écoliers belges peuvent chanter le travail, et la liberté que glorifie l'alouette au milieu de l'espace n'est pas pour eux une promesse en l'air.

Non loin de Chassepierre est Florenville, que nous prendrons pour le type du bourg ardennais belge : l'élément rural y domine; il est moitié village, moitié petite ville. S'il sacrifie un peu plus que les autres au confort et à l'élégance, il fait bien : son honnête confort est de l'abondance; son élégance n'est encore que de la propreté. Les rues montueuses qui commencent le village ont des maisons plus basses et plus négligées que les rues droites avoisinant le centre, mais toujours spacieuses et enfermant toutes les parties de l'habitation sous un même toit. Les récoltes et les animaux sont logés avec soin; rarement les étables sont accolées au corps du logis ou mal bâties. Les rues principales, rayonnant d'une grande place, sont d'une largeur exagérée. Au milieu est la route pavée; de chaque côté, un large espace où s'entassent les longs chariots, les instruments aratoires, les charrois de bois ou de genêts, et de larges fosses à fumier. Cette sorte de cour publique, sans autres délimitations particulières que la bonne foi commune, est l'arène où se jouent dans toute leur simplicité rustique les scènes les plus intéressantes de la vie du village.

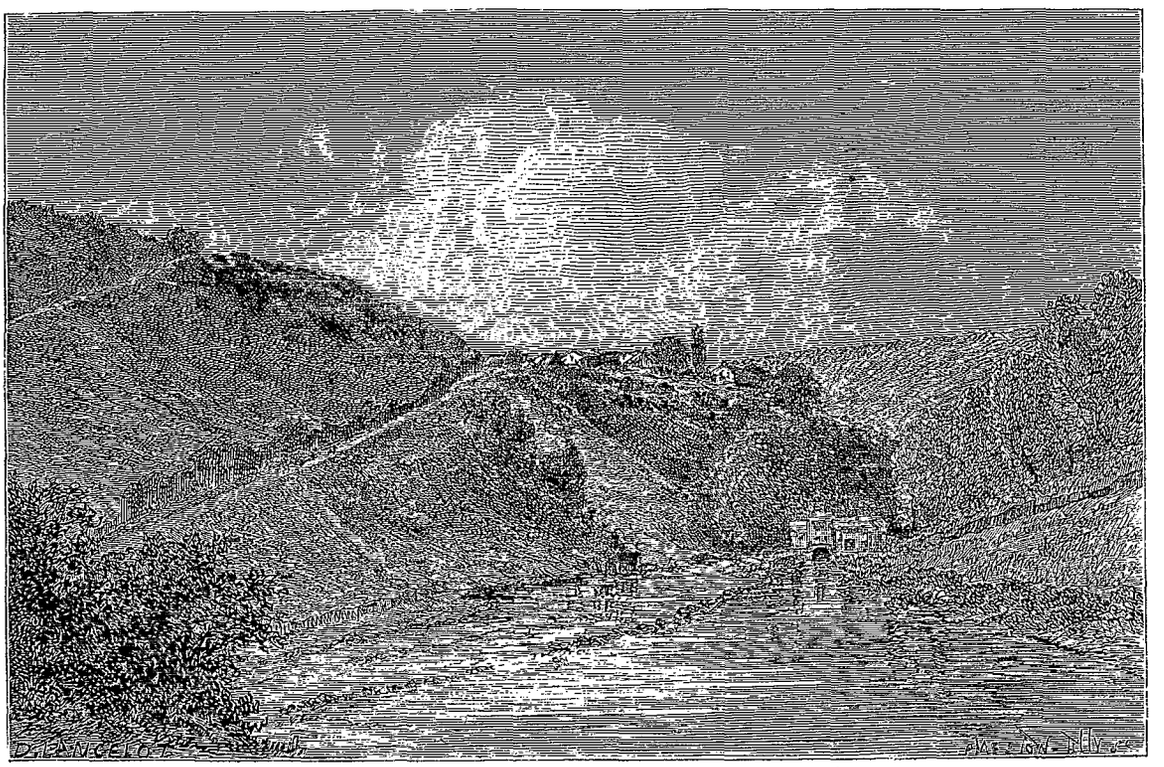


Ardennes. — Ancien prieuré de Conques. — Dessin de Lancelot.

Dès le matin, aux longs rauquements d'une trompe grossière, sortent de toutes les maisons les vaches et les porcs qui, sous la conduite d'un seul pâtre, descendent aux prés. Nul plus que le paysan ardennais n'a soin de son bétail. On admire l'embonpoint des porcs, la belle mine et la propreté des vaches. Pendant que celles-ci, en bêtes intelligentes et sachant où elles vont, se forment gravement en troupe après avoir curieusement regardé aux alentours, ceux-là, les épicuriens grossiers, affectés de l'éclat du grand jour, se butent au seuil de l'écurie dont ils regrettent la chaleur, toute puante qu'elle soit, et ne se mettent en marche que pressés par le fouet et avec des grognements qui rappellent les lamentations de l'ivrogne. Le retour est tout autre, mais non moins caractéristique. Les vaches marchent lentement; elles s'arrêtent souvent, et, tournant vers les pâturages lointains leurs yeux doux et pensifs, elles mugissent, comme pour dire « à demain » aux mirages de l'espace. Les porcs, déjà oublieux du repas de toute la journée, pensent à celui qui les attend. C'est à qui rentrera le premier; ils arrivent en groupe de voisins, se culbutant dans un galop bourru, leurs courtes pattes de devant toutes roides, leurs grandes oreilles ballottant à chaque élan sur leurs petits yeux égoïstes, peu faits pour la contemplation des horizons bleus; ils poussent de leur voix de goinfres satisfaits des cris aigus. Réalistes convaincus, mais insoucieux (ce qui les absout), ils sont encore plus grotesques en célébrant les joies du retour qu'en pleurant les ennuis du départ. Durant l'absence de ces hôtes, la longue cour ne chôme pas d'habitants : les poules, les canards, les chiens, y grouillent et s'y disputent toute la journée sous les pieds des beaux chevaux ardennais qui traînent de longs troncs d'arbres fraîchement abattus. Le travail de l'homme y tient une digne place : là encore sont les chantiers des forgerons, des charrons et des fendeurs de bois; de rudes travailleurs, ceux-là, qui depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir, en pantalon et chemise de toile écrue, sous la pluie plus souvent que sous le soleil, manœuvrent la hache, et en trois coups fendent les troncs des hêtres les plus noueux et les plus serrés. C'est plaisir de les voir, et aussi les enfants de neuf à dix ans s'essayer, au sortir de l'école, au dur métier de bûcheron qu'ils aiment d'instinct; on le devine à l'habileté avec laquelle, suppléant à la force par l'adresse, ils se servent déjà du coin et du levier.

Le quartier commerçant et bourgeois, débarrassé des accessoires de l'exploitation rurale, occupe quelques rues

et une place. Sans être industrielle et commerçante, la ville a un spécimen de tous les négoces utiles, parfois singulièrement réunis dans la même boutique : les bijoutiers y vendent de la taillanderie; les épiciers, des étoffes. On y cherche vainement un marchand de parapluies que le climat réclame; mais on y trouve un photographe dont il pourrait se passer. Avec les auberges, les cafés constituent tous les établissements à l'usage des voyageurs. Ils ne contrastent pas avec la simplicité générale. On peut s'y installer familièrement à la cuisine, sous le haut manteau de la cheminée, les pieds devant le feu, entre un chat qui ronronne dans les cendres et une bonne femme qui tricote, ce qui ne l'empêche pas de parler; ou dans la salle, autour d'une large table de famille occupée par quelques habitués d'une affabilité calme. L'intérieur ne dément pas les promesses de l'enseigne, exprimées, sans aucun enjolivement, au-dessus de la porte extérieure, par ces mots : *Café, cigares;* car ce qui saute aux yeux dès l'entrée, c'est une fumée qui ne permettrait pas de distinguer un albinos d'un nègre, et, devant le feu de la cuisine, un gigantesque coquemar bouillottant en permanence, qui est aux cafetières ordinaires ce que la tonne d'Heidelberg est aux feuillettes de Bourgogne. On y voit encore un baromètre qui indique la fin du monde, 4 degrés juste au-dessous de tempête ! Cet instrument de précision, fort répandu dans cette contrée, se fabrique à



Les Ardennes. — Chiny. — Dessin de Lancelot.

Liége. Un personnage intéressant par ici, c'est l'hôtelier. Important aussi, car il est presque toujours un des gros bonnets de la commune et parfois le bourgmestre. Sans prétention aux belles manières, comme sa maison est sans prétention aux raffinements modernes, il reçoit ses hôtes avec une politesse cordiale et familière, une prévenance tempérée d'une certaine assurance qui indique l'homme sûr de ses ressources, et pour lequel le métier d'aubergiste n'est qu'une occasion d'écouler certains produits de sa ferme. A table surtout, il semble offrir l'hospitalité plutôt que la vendre, et comme, au bout du compte, il ne la vend pas trop cher et qu'elle est généralement assez copieuse, c'est double plaisir.

Tout près de Florenville est *Chiny,* gros bourg assez laid et mal bâti sur une colline abrupte et le long d'une pente rapide. Il fut le chef-lieu d'un comté important dont l'histoire est remplie d'incidents politiques et se mêle trop à l'histoire de l'empire d'Allemagne pour que nous en entreprenions le récit... De 1680 à 1683, Louis XIV réclama la partie du comté que le traité des Pyrénées ne lui avait pas concédée. Un arrêt de la Chambre de Metz, du 21 avril 1681, condamne le prétendu comte de Chiny « à faire ses reprises et à rendre les foy et hommage à nous (le roi) dus pour ladite comté, les appartenances, dépendances et annexes. » Le grand conseil de Malines pour le roi d'Espagne casse cette sentence le 25 juin 1681. La Chambre de Metz annule ce jugement comme donné par juges incompétents, sans pouvoir ni caractère à cet égard, et « par attentat à notre souveraineté et droits sur le comté de Chiny »; ordonne que l'arrêt du 21 avril 1681 sera exécuté; enjoint à tous les officiers dudit comté d'y prester main-forte, etc. Les canons qui prirent la ville de Luxembourg en 1683 appuyèrent et firent triompher définitivement la compétence de la Chambre de Metz. La charte d'affranchissement du bourg et des bourgeois de Chiny, concédée, en 1301, par le comte Arnould, est intéressante à plus d'un titre; plus d'un droit octroyé alors est encore en vigueur aujourd'hui.

Ainsi le bois du Hap, donné aux habitants, est encore propriété communale, et à l'automne, lors de la répartition des coupes, on voit d'énormes tas de troncs d'arbres devant les portes les plus humbles; les droits de pacage se sont conservés aussi avec une abondance qui permet aux plus pauvres ménages de nourrir une vache ou au moins quelques chèvres.

La fin à une autre livraison.

LE DERNIER DES BARDES.

Turlough Carolan était né, en 1670, en Irlande. La petite vérole le rendit aveugle dès l'enfance. Il n'avait conservé des couleurs aucune impression durable. Son père, pauvre petit fermier, prenait peu de souci de l'instruction de ses enfants; Turlough ne sut l'anglais que fort tard. Poëte et musicien par don de nature, il composait à douze ans de ravissantes mélodies qu'il jouait à sa guise sur la harpe. Sa première improvisation fut en l'honneur d'une jeune fille qui ne voulut point l'épouser. Plus tard, allant en pèlerinage au purgatoire de Saint-Patrice (caverne située dans l'île de Lough-Derg), il rencontra sur la rive plusieurs personnes se disposant à faire le même trajet. L'une d'elles lui prit la main; il tressaillit, et s'écria : « Vous êtes Brigitte Cruise! » Son tact ne l'avait pas trompé : c'était bien la main de celle qui lui avait inspiré ses premiers vers vingt ans auparavant.

Il a célébré, dans un poëme qui compte parmi les meilleures mélodies irlandaises, la beauté et les vertus de sa femme, Mary Maguire. Il possédait alors une petite ferme dans le comté de Leitrim; mais, peu fait pour les travaux des champs, il les quitta et reprit sa vie de musicien errant. Il parcourait le pays, monté sur un bon cheval, suivi d'un domestique également bien monté portant sa harpe. Sa renommée comme barde le faisait accueillir chez les plus nobles hôtes, et les grandes familles du comté se disputaient l'honneur de ses visites. Il payait cette hospitalité par quelques harmonieuses improvisations à la louange du châtelain ou de la châtelaine. On assure que ses compositions musicales ont dépassé le nombre de quatre cents. Il est certain qu'un harpiste ambulant récemment rencontré dans les rues de Dublin pouvait jouer cent des mélodies de Carolan. Il affirmait qu'il en existait un bien plus grand nombre; il les avait entendues sans pouvoir les retenir. Outre des ballades sur les sujets les plus variés, Turlough avait composé avec succès des morceaux religieux qu'il attribuait à une inspiration divine. Il faisait les vers pour sa musique; mais comme tous ses écrits sont en langue irlandaise, la traduction les a fort affaiblis. Une anecdote donne une juste idée de sa facilité d'improvisation. Se trouvant un jour dans une maison où était également reçu un musicien italien, il exprima son dépit de la préférence marquée accordée au *voyant* étranger sur le compatriote aveugle. Quelqu'un répliqua que si Carolan pouvait jouer aussi bien que l'Italien, il serait traité avec le même honneur. Le barde aveugle releva le défi : « Que l'Italien joue un morceau de son choix, je l'exécuterai après lui, dit-il; et ensuite, à mon tour, moi, Carolan, je jouerai un morceau que l'étranger devra exécuter après moi. » L'épreuve eut lieu, et les juges reconnurent à l'unanimité la supériorité du barde irlandais.

Loin d'être étranger aux règles de l'art musical, qu'il avait pour ainsi dire découvertes de lui-même, il les expliquait et les appliquait à merveille. Un noble Italien qui habitait Dublin, ayant entendu vanter le grand harpiste, et s'imaginant qu'il devait son renom surtout à sa cécité, envoya à l'un de ses amis du comté de Leitrim une copie mutilée d'une composition musicale d'un grand mérite; il l'engageait à demander à Carolan d'en indiquer les défauts et d'en corriger les erreurs. Carolan, après l'avoir entendu jouer une fois, dit : « C'est de l'excellente musique, mais çà et là elle bronche et cloche. » Il fit alors les corrections requises et renvoya la copie à Dublin, au grand étonnement de l'étranger, qui reconnut dans Carolan un savant musicien.

O'Keeffe le comédien, montant un drame à Londres, suggéra au docteur Arnold, chargé de la partie musicale de l'œuvre, d'y introduire un des airs favoris de Carolan.

— Comment appelez-vous cet air? demanda le docteur.

— Les *Lamentations de l'Irlande*.

— Qui le chantera? et quelles sont vos paroles?

O'Keeffe chanta un couplet sur un rhythme vif et joyeux.

— Ce sont là vos *lamentations?* reprit le docteur en riant aux éclats.

O'Keeffe chanta l'air de nouveau, mais cette fois sur un rhythme lent et tellement pathétique, que le docteur Arnold en eut les larmes aux yeux.

« C'est qu'en effet, ajoute O'Keeffe, jamais chant plus doux, plus plaintif, plus déchirant, n'a été composé. »

On regrette d'être obligé de dire, mais on ne peut guère s'étonner que le barde ambulant et aveugle, également bien reçu dans les châteaux et dans les chaumières de la vieille Irlande, ait contracté trop de penchant pour le whisky. Si l'on considère le nombre et la variété de ses compositions musicales et poétiques, on comprendra qu'il ait eu trop souvent recours aux stimulants. Pour Carolan, il n y avait point de pain sans musique, et point de musique sans whisky. La tentation était trop forte.

Le dernier des bardes mourut en 1738, à l'âge de soixante-huit ans. Avant de rendre le dernier soupir, il demanda sa harpe et joua son air si connu : *Adieu à ma harpe*.

On ne comprend pas qu'un peuple aussi attaché au sol natal et à la musique nationale n'ait pas érigé un tombeau au dernier de ses bardes. Rien n'indique, pas même une simple pierre, le lieu où repose Carolan dans le cimetière paroissial de Kilronan. Quelques Irlandais résidant à l'étranger, frappés du merveilleux talent de leur compatriote, ouvrirent une souscription et envoyèrent à Belfast les sommes recueillies, destinées à fonder une institution pour enseigner aux aveugles la musique nationale irlandaise. Cette entreprise, commencée il y a plus de cinquante ans, et intitulée « Société de la harpe », n'existe plus.

PRÉVENTION.

Il est difficile que ce qui s'affirme avec le plus de vérité soit parfaitement compris, dans son véritable sens, par ceux qui sont déterminés à croire le contraire.

GUICCIARDINI.

LA VÉRITABLE HABILETÉ.

Le capable sait et l'habile exécute.
VOLTAIRE.

Savoir, c'est beaucoup; celui qui sait est le maître d'un vaste dépôt où sont rangées des connaissances très-variées, recueillies de toutes parts, et où il va chercher, selon le besoin, ce qui peut lui être utile.

Mais le savoir n'est pas tout. Quel dommage quand ces richesses laborieusement accumulées sont à peu près perdues, parce que celui qui les possède manque d'habileté, c'est-à-dire, suivant la pensée de Voltaire, du talent de mettre en œuvre ce qu'il a appris, ce qu'il sait!

Être capable, selon l'étymologie du mot, et dans le sens le plus strict, c'est contenir beaucoup. Or, là n'est pas le vrai mérite : il est dans l'effort habile, dans le génie souple, qui sait appliquer à propos tout ce contenu, toute cette science, et la faire tourner au profit commun.

L'homme laborieux et en voie de s'instruire se trompe quand il envisage la science comme un but : elle n'est qu'un moyen. H. CORNE (1).

(1) *Éducation intellectuelle*. Maximes et proverbes expliqués. 1873.

JACQUES PRIMAVERA,

MÉDAILLEUR OU MODÉLEUR DE MÉDAILLES.

On ne sait guère la biographie des artistes qui se sont adonnés spécialement à graver ou à modeler des médailles. Il faut des circonstances particulières et de laborieuses recherches pour arriver à réunir quelques petits faits sur ceux-là mêmes qui ont dû le plus marquer par leurs talents; il en est enfin dont on ne sait que le nom, et cela uniquement parce qu'ils ont signé leurs œuvres. Jacques Primavera est de ce nombre; mais comme il existe un médaillon de lui par lui-même, nous savons au moins qu'il avait un extérieur agréable. On verra plus loin que celui qui écrit ces lignes a découvert que Primavera se maria à trente-six ans, et en même temps le nom de sa femme; mais jusqu'à présent on n'a parlé, et fort brièvement, que de ses œuvres. Cicognara ne le mentionne pas dans son *Histoire de la sculpture*. Les auteurs du *Trésor de numismatique* ont publié, il y a vingt-cinq ou trente ans, quelques médailles signées du nom de Primavera; mais n'ont pas dit un mot de l'homme, et n'ont pas même songé à caractériser son talent. M. H. Bolzenthal a cité quelques-unes de ses œuvres, mais n'a rien dit sur sa vie, dans ses *Esquisses sur l'art des médailles*, publiées en allemand, à Berlin, en 1840. Le grand Dictionnaire des artistes, de Fussli, aussi en allemand, ne nomme pas Primavera; quant à celui de Nagler, qui est plus récent, il parle de cet artiste, mais seulement d'après le *Trésor de numismatique* et M. Bolzenthal. La biographie de Jacques Primavera est donc une page blanche, et si on veut la remplir, ce ne sera que par des hypothèses plus ou moins solidement établies, sans autres bases que ses œuvres elles-mêmes, à moins qu'un archiviste italien ne rencontre sur cet artiste quelque document jusqu'à présent ignoré.

Où était-il né? Je suppose qu'il était Italien, d'après la forme de son nom, et aussi d'après le style de ses médaillons; mais je ne vais pas, comme M. Bolzenthal, jusqu'à le faire Milanais uniquement sous le prétexte que ses œuvres rappelleraient celles des grands médailleurs milanais. En exprimant cette opinion téméraire, le savant prussien pensait sans doute à Jacques de Trezzo, qui appartient réellement au Milanais; mais, je l'avoue, je ne trouve pas que le faire très-particulier de Jacques Primavera rappelle les œuvres de l'artiste célèbre auquel on doit les médailles de Marie Tudor, reine d'Angleterre, et de son mari Philippe II d'Espagne, dont le Cabinet de France possède d'admirables exemplaires.

Jacques de Trezzo donne plus de relief matériel à ses médaillons que Primavera; mais les œuvres de celui-ci, quoique fort peu saillantes, peu épaisses plutôt, n'en sont pas moins pleines d'accent et de vie. D'ailleurs, l'esprit et la grâce sont les qualités distinctives de ce maître, qui ne visait pas à l'énergie comme Trezzo, et dont on reconnaît facilement les œuvres avant d'avoir vu sa signature, tant elles ont un caractère original.

Je ne crois pas que Primavera ait jamais gravé de coins; toutes les médailles que je connais de lui sont modelées et fondues. Quant à sa biographie, voici tout ce que j'en sais.

Si l'on en juge par la nationalité des personnages représentés sur ses médaillons, Primavera, né en Italie, dut voyager en France. Il est possible qu'il ait été aussi en Angleterre et en Écosse, puisqu'on a de lui les portraits des reines Élisabeth et Marie Stuart; mais il peut les avoir exécutés d'après des tableaux ou des estampes. Une supposition analogue serait moins vraisemblable en ce qui concerne la France, attendu qu'il y a fait plus de médaillons, et que là ses modèles ne sont pas seulement des reines, mais des seigneurs ou même des lettrés, dont il devait lui être moins facile de reproduire les traits sans quitter sa patrie. D'après les dates que l'on peut assigner à certaines de ses œuvres, d'après les indications d'âge des personnages représentés, il est évident que Jacques Primavera naquit vers le milieu du seizième siècle. Ceci dit, quand j'aurai montré comment je suis en mesure de déclarer qu'il ne vécut pas en célibataire, j'aurai épuisé tout ce que j'ai pu découvrir sur sa vie.

J'étudiais récemment un médaillon sans revers du Cabinet de France, et j'y cherchais le nom de Primavera que j'y supposais effacé ou dissimulé, parce qu'il me paraissait de sa main, bien que sa signature n'y fût pas apparente, lorsque, tout en admirant la coquetterie de nœuds ornant la robe de la jeune et jolie femme qui y est représentée à mi-corps, j'aperçus un monogramme composé de quatre lettres. Combiné avec la légende du médaillon, ce monogramme devint une révélation. Voici, en effet, cette légende : HELENA NISSELYS Æ . S . AN . XVII. Hélène Nisselys, dans son florissant âge de dix-sept ans, est représentée en grande toilette, avec collerette et pendants d'oreilles ornés de perles. Or, en décomposant ce monogramme, qui se dissimule dans les nœuds qui décorent sa belle robe, nous reconnaîtrons qu'il se compose des lettres I . P et H . N, c'est-à-dire des initiales enlacées de Jacques Primavera et d'Helena Nisselys. Ce n'est pas tout. M. Bolzenthal termine sa brève énumération des médaillons de Primavera en constatant qu'il en existe un qui offre le portrait de l'artiste lui-même, avec celui d'une dame nommée *Helena Nisseli* (sic) au revers. Il n'y avait donc pas à douter d'un fait que le monogramme à lui seul aurait révélé. Helena Nisselys était certainement soit la femme, soit la fiancée de Primavera, au moment où il exécuta ces deux portraits. La seconde de ces hypothèses pourrait bien être la véritable, en raison de l'absence d'un mot indiquant l'union des deux personnages, et de l'existence de ce mystérieux monogramme ou chiffre qui ne la révèle qu'à l'observateur attentif.

Quant à M. Bolzenthal, bien qu'il ait vu les deux portraits ensemble, comme il n'a pas remarqué ce monogramme (on ne s'avise pas de tout), comme il ne devait pas ignorer que d'ordinaire les médaillons de Primavera n'ont pas de revers, il a sans doute attribué ce rapprochement à un de ces caprices de fondeur dont on citerait cent exemples. En effet, il s'est contenté de noter qu'Helena Nisselys est représentée avec un costume semblable à celui de la reine Élisabeth, moins riche cependant, aurait-il dû ajouter. Le fait signalé par M. Bolzenthal explique pourquoi le médaillon isolé du Cabinet de Paris, représentant Helena Nisselys, n'est pas signé comme le sont tous ceux que l'on doit à Primavera. Il n'était pas besoin de signature pour un portrait destiné à accompagner celui de l'artiste, qu'il n'a d'ailleurs pas signé non plus, et dont le Cabinet de France possède aussi un exemplaire isolé qui est précisément du même module que celui de sa femme. Primavera, sachant bien qu'on ne songerait jamais à attribuer son portrait à un autre qu'à lui-même, s'est contenté de lui donner pour légende ses nom et prénom *in extenso*, avec l'indication de son âge. Je lui pardonne volontiers cette omission, qui n'a pas d'inconvénient pour nous autres gens du métier; mais je lui en veux un peu de n'avoir pas daté cette médaille. On dirait qu'il a voulu mettre en défaut ses futurs biographes. Il eut, du reste, le tort d'agir habituellement ainsi; s'il a presque toujours pris la peine d'indiquer l'âge de ses modèles, jamais, que je sache, il ne s'est donné celle d'inscrire un millésime sur ses œuvres. L'indication de l'âge du per-

sonnage représenté suffit évidemment lorsqu'il sagit de rois, de princes ou de grands seigneurs, ou même de savants et de lettrés illustres; mais lorsqu'il s'agit de mortels dont jadis l'histoire ne gardait pas volontiers le souvenir, d'un médailleur, par exemple, il est contrariant de ne rien trouver de plus positif. C'est ainsi que nous allons apprendre par lui-même qu'il avait plus du double de l'âge de sa femme quand il se maria, et que nous ignorerons probablement toujours quand et où il naquit.

On lit sur le médaillon en question : IACOBVS PRIMAVERA ÆT . ANNO . XXXVI. Primavera est représenté en buste, la tête nue, l'an trente-sixième de son âge. Son costume est élégant, mais plus simple que celui de sa jeune femme.

Je ne connais pas plus de quatorze médaillons que l'on puisse donner avec certitude à Primavera. Il en existe dans les collections qui rappellent un peu son faire, celui de Coligny, par exemple; mais il était tellement dans les habitudes de cet artiste de signer ses œuvres, que je ne crois pas pouvoir lui attribuer des médaillons non signés.

Avant de dresser la liste de ceux dont j'ai eu connaissance, soit pour les avoir sous les yeux au Cabinet des médailles, soit pour les avoir rencontrés dans des collections privées, soit pour en avoir lu des descriptions ou noté les



Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. — Médaillon de Jacques Primavera et d'Helena Nisselys, sa femme.

figures dans des livres, je remarquerai qu'il signait le plus souvent IA . PRIMA, parfois PRIMA ou IA PRIMAVE et PRIMAVERA, et enfin IA . PRIMAVERA.

LISTE DES MÉDAILLONS DE JACQUES PRIMAVERA.

1° Catherine de Médicis, reine de France, en costume de veuve.
2° Marie Stuart, reine d'Écosse. Cette médaille a un revers.
3° Élisabeth, reine d'Angleterre.
(Il est remarquable que Primavera n'a pas indiqué l'âge de ces trois reines. On devinera la raison de cette infraction à ses habitudes.)
4° François de France, duc d'Alençon, fils de Henri II et de Catherine de Médicis.
5° Christophe de Thou. Cette médaille a un revers qui fait allusion aux armes de l'illustre famille de ce premier président du Parlement de Paris, dont le fils fut le célèbre historien, et dont le petit-fils, grand maître de la librairie du roi, fut décapité avec Cinq-Mars, en 1642. Primavera n'a pas indiqué l'âge de Christophe de Thou.
6° Jean Dorat, le poëte helléniste, dont descendait le Dorat moins oublié du dix-huitième siècle. Cette médaille doit avoir été exécutée en 1568, en raison de l'âge qui y est donné au personnage représenté.
7° Jean-Antoine de Baïf, qui fut aussi poëte et l'élève de J. Dorat. Cette médaille est de 1585.
8° César de Bellegarde, le fils du maréchal de ce nom, Roger de Saint-Lary. Cette médaille est de 1585.
9° César de Balsac d'Entragues. Vers 1578.
10° Le duc de Mayenne, sans indication d'âge. Charles de Lorraine ayant été fait duc en 1573, cette médaille ne peut être antérieure à cette date.
11° Frédéric Pic de la Mirandole. Vers 1576.
12° Catherine Careta, à dix-neuf ans. Cette jeune fille appartenait-elle à la famille del Caretto de Finale?
13° Philippe de Béthune.
14° J. Primavera, avec sa femme Helena Nisselys.

J'ai reproché tout à l'heure à M. Bolzenthal d'être trop hardi; je lui reprocherai maintenant une légèreté qu'on n'attendrait pas d'un savant allemand. M. Bolzenthal n'a désigné que huit des personnages représentés par Primavera; or, ces désignations sont parfois insuffisantes ou inexactes. *Karl von Lothringen*, pour Charles de Lorraine, duc de Mayenne, est-ce assez? *Die Kœnigin Maria;* qu'est-ce que cette reine Marie? Je vois que c'est Marie Stuart, parce que j'ai sous les yeux une empreinte de ce curieux portrait de l'infortunée reine d'Écosse; mais Primavera, qui a fait celui d'Élisabeth, aurait fort bien pu faire celui de sa sœur Marie Tudor! Mais où M. Bolzenthal s'est distingué, c'est lorsqu'il parle d'un duc Philippe Béthune, *der Herzog Philipp Bethune!* Il aurait fallu dire Philippe de Béthune; en effet, ce prétendu duc est évidemment Philippe de Béthune, frère puîné de Maximilien de Béthune, premier duc de Sully, le ministre de Henri IV. Philippe de Béthune ne fut jamais duc, et, en tout cas, ne se serait pas nommé *le duc Philippe Béthune*. D'abord connu sous le nom de seigneur de Béthune, il devint comte de Selles, de Charost, etc., se distingua dans d'importantes ambassades, et mourut en 1642.

Avant de finir, je dois avertir qu'il ne faut pas attribuer à Primavera un médaillon représentant le prévôt des marchands de Paris, François Myron, vu de face, en raison des lettres P . F . placées à la fin de l'inscription qui remplit le revers du portrait de ce célèbre personnage. Je ne saurais dire à qui doit être attribué ce médaillon, mais j'affirme qu'il n'est ni dans la manière, ni dans le style de Jacques Primavera, qui d'ailleurs ne signe jamais par la seule lettre P. Les auteurs du *Trésor de numismatique*, qui ont les premiers proposé cette attribution, avaient eu la prudence de la faire suivre du signe du doute. Nagler n'a pas remarqué ce ? : aussi la trouvera-t-on dans son Dictionnaire des artistes, qui a rendu et rendra beaucoup de services aux chercheurs, mais qui doit cependant être consulté avec prudence. (1)

(1) Cet article est extrait d'un ouvrage que M. Chabouillet doit publier prochainement.

LUCAS FRANCHOIS LE JEUNE ET SA FAMILLE.



Lucas Franchois et sa famille; tableau par Lucas Franchois. — Dessin de Bocourt.

Lucas Franchois le Jeune est un élève de Rubens, qui suivit honorablement les traces de son maître, sans parvenir à une grande renommée. L'honneur d'avoir fait partie d'un groupe illustre et les tableaux nombreux de sa main qu'on trouve dans les églises, les couvents, les musées de Belgique, lui assurent l'intérêt de l'historien. Il a d'ailleurs travaillé longtemps pour Louis XIV et la noblesse française; les princes de Condé lui témoignèrent une faveur spéciale : il reproduisit sur la toile non-seulement toute leur famille, mais un grand nombre de personnages qui les fréquentaient et les principaux officiers de leur maison. Beaucoup d'anciens portraits qui ornent les hôtels et les châteaux de l'aristocratie française, et dont on ne connaît pas l'auteur, ont été peints par lui.

Né à Malines en 1615, il fit ses premières études sous la direction de son père, Lucas Franchois le Vieux, puis entra dans l'atelier de Rubens pour achever de former son talent. Reçu franc-maître, il crut que son pinceau allait l'enrichir; mais le clergé, les amateurs des petites villes flamandes, rétribuaient peu les œuvres d'art; il eut bientôt la preuve qu'en travaillant beaucoup il aurait peine à vivre. Un tableau d'autel, qu'il peignit pour l'église Saint-Jean, lui rapporta seulement dix-huit florins, ou 38 fr. 70 cent. La fabrique de Notre-Dame ne lui payait pas davantage chacun de ses petits morceaux religieux : c'était un prix convenu. Il obtint une fois cent livres de France pour une grande page; mais il lui fallut déduire de cette faible somme la rémunération d'Achtschellincx, qui avait exécuté le paysage. Si on ne lui fournissait point la toile et les couleurs, on se demande quels bénéfices pouvaient lui rester.

Découragé par de si maigres honoraires, il vint s'établir en France, y travailla longtemps, mit en réserve quelques fonds, puis, au moment où la guerre allait éclater entre Louis XIV et l'Espagne, vers l'année 1665 par conséquent, il rentra dans sa ville natale.

Quelques années après son retour en Flandre, il épousa une jeune paysanne nommée Thérèse Van Wolschaet, fille d'un fermier de Sainte-Catherine-sous-Wavre. Il était temps, au surplus, car il avait dépassé la cinquantaine.

Les chroniqueurs disent que la belle villageoise lui donna *quatre ou cinq* enfants. Le tableau reproduit par notre gravure atteste qu'il en eut *six*. Demeuré longtemps ignoré, ce tableau, après bien des vicissitudes, a été envoyé à M. Alfred Michiels par un amateur qui ne savait ni quel maître l'a exécuté, ni quels personnages il représente. L'historien de la peinture flamande y reconnut à l'instant la manière de Lucas Franchois le Jeune et les traits de l'artiste; et comme les enfants ressemblent au maître de Malines, comme la femme a bien le type et les proportions d'une villageoise, comme sa mère, vêtue en paysanne, occupe un coin du tableau, il en induisit légitimement qu'il avait sous les yeux toute la famille du peintre.

Cette œuvre précieuse a donc l'importance d'un document historique. Elle doit avoir été exécutée vers 1680, le coloriste étant mort l'année suivante. La chevelure de Thérèse, coiffée à la Sévigné, la tunique et la cravate blanche, costume des bourgeois de Molière, que portent Lucas et deux de ses fils, datent suffisamment la toile.

Au premier plan, on voit Thérèse assise, tenant sur ses genoux un petit garçon couché à la renverse. Quoiqu'il tette encore, il paraît avoir une quinzaine de mois. Il regarde avec des yeux brillants son affectueuse nourrice. On aurait peine à trouver un marmot d'une plus belle venue. Autour de la jeune matrone sont groupés cinq autres enfants, quatre garçons à sa gauche et une petite fille avisée à sa droite, dans le bas de la toile. L'aîné, un jeune blond, qui écrit sous la dictée de son frère, ne peut avoir moins de dix ans, et tous les autres s'échelonnent jusqu'au nourrisson, dans un ordre chronologique. L'âge du premier atteste que Lucas Franchois s'était marié au plus tard en 1670.

C'est le père qu'on voit au fond du tableau, assis devant son chevalet, la figure tournée vers le spectateur, l'air triste, inquiet et fatigué. Il y a une différence notable entre cette image et le portrait du peintre gravé par Waumans, d'après un modèle exécuté par lui-même. Sur l'estampe, il est jeune, gras, coiffé d'une abondante chevelure naturelle un peu livrée au hasard; il a l'œil vif, le menton encadré d'un bourrelet de chair, et porte un volumineux costume. Son attitude est expressive : accoudé du bras droit au dossier d'un fauteuil, il pose sa main droite sur sa forte poitrine. Le tableau nous montre un homme maigre, triste, usé, soucieux; le double menton a disparu, les joues sont creuses, le regard est sombre. Mais trente ans ont passé entre les deux images, trente ans de lutte, de pauvreté, de douleur et d'inquiétude. Dans les deux effigies, néanmoins, on observe les mêmes traits, les mêmes lignes essentielles : le front, l'arcade sourcilière, le nez, la bouche, le menton, les pommettes, ont des formes identiques. L'embonpoint ou la maigreur, l'air joyeux ou la tristesse du visage, constituent les seules différences.

Ces différences, on ne les retrouve point sur le visage des enfants. A part quelques légères modifications produites par l'organisme maternel, leurs jeunes figures ont une ressemblance frappante avec celle de leur père quand il était dans ses années radieuses. Les traits, le galbe, les yeux, sont pareils; le front, le menton, la bouche, ont les mêmes formes; et les chairs potelées de l'enfance, qui rappellent le temps où florissait l'artiste, complètent la similitude.

Thérèse a bien le type et la mine d'une robuste villageoise. Sa mère, qu'on aperçoit debout, au-dessus des enfants, achève de constater son origine agreste : elle porte une lourde coiffure de toile blanche, en forme de capuchon, qui lui enveloppe toute la tête et descend encore sur sa poitrine. C'est une vieille habitante des chaumières, naïve, confiante et dévouée.

Lucas Franchois le Jeune mourut en 1681, pendant qu'il exécutait une peinture pour l'église des Jésuites, maintenant église Saint-Pierre. On l'enterra sans pompe, d'une manière presque mystérieuse, le soir du 4 avril, dans l'église Saint-Jean, parce que c'était un vendredi saint. Les toiles qu'on trouva chez lui, après son décès, furent vendues par adjudication 1 694 florins, ou 3642 francs. Il restait en outre un tableau d'autel inachevé, peint pour l'église Notre-Dame de Wavre, et une grande toile commencée, où il représentait Agar dans le désert, quand un mal imprévu termina ses jours.

Le tableau dont nous donnons la gravure appartient à un amateur d'origine brugeoise qui habite Amiens : il est désirable qu'il passe un jour de son cabinet dans un Musée, attendu son importance pour l'histoire de l'art flamand.

CONFÉRENCES ET LECTURES.

Voy. p. 251.

II. — LECTURES.

Si les conférences paraissent trop difficiles, on peut contribuer très-utilement aux progrès de l'éducation publique par de simples lectures.

Il y a vingt-six ans, on institua des lectures du soir, et voici les conseils que dès le début l'on crut devoir donner aux lecteurs [1]; nous croyons qu'ils peuvent être de nouveau recommandés à l'attention de tous les hommes de bonne volonté qui s'intéressent à la culture intellectuelle et morale de leurs concitoyens :

« Les lectures sont particulièrement destinées à initier les auditeurs à la connaissance des chefs-d'œuvre de notre littérature nationale [2]. Il ne s'agit point de faire, à cet effet, un cours de littérature, ni une rhétorique française, mais simplement une série de lectures.

» Une lecture bien faite porte son commentaire avec soi. Bien lire est un mérite rare, et la part est assez belle de qui peut y atteindre.

» On doit, en général, s'abstenir de faire *de la critique*. La critique, dans le sens du blâme, n'est pas l'objet de ces lectures; dans le sens de la louange, elle serait fade et le sens intellectuel de l'auditoire la rend superflue. Mais il est bon que la lecture d'un ouvrage soit précédée de détails biographiques sur l'auteur, d'une appréciation générale de son talent et de son influence, d'une indication des sources où l'on pourrait puiser des renseignements plus complets sur l'homme et sur l'époque. Elle doit être aussi, au besoin, accompagnée d'explications et d'éclaircissements nécessaires à l'intelligence du texte. En un mot, il faut que les auditeurs remportent de la séance, outre la conscience et la satisfaction d'avoir été instruits, le désir et les moyens de s'instruire eux-mêmes davantage. »

Quelques-uns des lecteurs auxquels avaient été adressés ces conseils rendirent compte, dans la suite, des effets que leurs lectures avaient paru produire sur leurs auditoires. L'un d'eux écrivait :

« Il y a une grande somme d'intelligence dans les auditeurs. Indépendamment des pensées qui, même sans la forme, frappent vivement leur esprit, ils ont une singulière aptitude à saisir les perfections de la versification : les satires de Boileau les ont satisfaits. La grande prose de Bossuet, la netteté et la profondeur de ses pensées, faisaient courir parmi eux des frissons d'admiration; ils semblaient comme orgueilleux et presque étonnés de comprendre ces magnificences; devant un public d'élite, Bossuet peut être plus finement apprécié, mais non mieux senti. Massillon produit presque le même effet. Chateaubriand leur est très-sympathique, la Fontaine et Molière les entraînent par la force du comique. Ils sont d'abord tout à la sensation avant le jugement, et c'est pour ainsi dire après coup qu'ils comprennent la profondeur des caractères et le fini de la forme. Chez Corneille, au contraire, c'est la pensée qui les frappe d'abord. »

On lit dans le rapport d'un autre lecteur :

[1] Au nombre de ces lecteurs étaient MM. Émile Souvestre (notre bien regretté collaborateur), Just Olivier, le docteur le Maout, Alfred Blanche, Dubois d'Avesnes, L. Feugères, etc.

[2] Il est très-désirable aussi de voir se répandre l'usage de conférences et de lectures scientifiques.

« A la veille de la fête de Noël, j'ai lu les chapitres de M. de Chateaubriand sur les grandes fêtes de l'année. J'ai saisi cette occasion d'indiquer rapidement les traits saillants de l'écrivain et de l'homme dans M. de Chateaubriand, et de parler du *Génie du Christianisme*.

» Une autre fois, j'ai lu, dans les *Martyrs*, la mort d'Eudore et de Cymodocée, et j'ai comparé ce passage à un morceau d'un roman de M. Guiraud (intitulé *Flavien*), où il peint la lutte d'un gladiateur contre un tigre.

» En poésie, j'ai choisi deux fragments dans M. Guiraud : son élégie de la Sœur grise et celle du Petit Savoyard. Ce dernier morceau m'a paru être accueilli avec plaisir.

» J'ai voulu aussi faire connaître à notre public, qui avait entendu la lecture de plusieurs passages de Molière, les deux auteurs qui parfois, chez nous, se sont le plus rapprochés de lui, Regnard et Destouches. Après avoir raconté avec réserve la vie fort romanesque du premier, et avoir donné quelques détails sur le second, j'ai lu en deux séances *le Joueur* et *le Glorieux*.

» L'une et l'autre pièce m'ont paru bien goûtées. Il m'a semblé particulièrement que *le Glorieux*, où le pathétique est joint heureusement au comique, était parfaitement apprécié par l'auditoire.

» D'après l'expérience que j'ai acquise dans deux années d'exercice, je crois pouvoir affirmer qu'elles peuvent produire un bien réel, et que cette institution des lectures bien développée ne manque certainement ni d'efficacité ni d'avenir. »

Enfin, dans le rapport d'un troisième lecteur, nous lisons ces lignes :

« Les auditeurs auxquels je m'adresse appartenant surtout à la classe ouvrière, et par suite ayant la sensibilité plus développée que l'intelligence, j'ai dû envisager chaque lecture comme une espèce de représentation scénique.

» Mais il ne suffisait pas d'accorder une large place aux inflexions de la voix, au jeu de la physionomie et au geste; il fallait que le sujet de la lecture fût intéressant et que, par le moyen de coupures et de résumés, il pût tenir dans l'intervalle d'une heure. Renvoyer la suite d'une lecture à une autre séance, sauf certains cas très-rares, c'est risquer d'échouer contre l'ennui ou du moins contre la froideur. »

La suite à une prochaine livraison.

LES TROIS MÉDECINS.

Gaieté, doux exercice et modeste repas,
Voilà trois médecins qui ne nous trompent pas.

Ancien adage.

CONSEILS

POUR L'ÉTABLISSEMENT D'UN OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE.

Au milieu d'un terrain de quelques mètres superficiels, que l'on entourera d'une clôture en planches, on élèvera une petite toiture soutenue par deux montants en bois, et destinée à protéger quelques instruments indispensables à l'étude de la météorologie.

Ces instruments sont : le baromètre, les thermomètres, le psychromètre et l'ozonomètre; ils doivent être placés sous un abri où ils ne soient pas influencés par l'ardeur des rayons solaires.

On placera sur une même planchette un thermomètre à *maxima* Walferdin, et un thermomètre à *minima* Rutherfurd. Ces deux appareils donneront, sans qu'il soit nécessaire de les consulter fréquemment, les deux extrêmes de la température du jour et de la nuit. Le soir, l'index mobile du premier instrument marquera la plus haute température de la journée; le matin, le second indiquera la plus basse température de la nuit. On pourra placer à côté de ces deux appareils une série de thermomètres à boule platinée, à boule incolore, à boule noircie, et noter les différences qu'ils accusent entre eux, comme cela se pratique dans les observatoires, et notamment à l'observatoire de Montsouris.

Le papier ozonométrique, que l'on peut se procurer tout préparé chez de bons constructeurs d'instruments d'optique, sera pendu à un petit crochet. S'il passe au bleu, on le notera sur le registre d'observation, et cela indiquera la présence de l'ozone, de cet oxygène qui est à un état particulier dans l'atmosphère. On n'est pas encore fixé sur la nature de l'ozone, sur son action, sur son rôle; il est intéressant d'étudier si sa présence dans l'air correspond à tel ou tel état atmosphérique (1).

A côté des thermomètres, on suspendra un psychromètre formé de deux thermomètres à mercure : le premier a sa boule nue; le réservoir du second est entouré d'une mousseline qu'une mèche plongeant dans un petit réservoir d'eau mouille constamment. L'évaporation de l'eau autour du réservoir est plus ou moins énergique, suivant que l'air est plus ou moins sec; elle est en quelque sorte mesurée par l'abaissement du mercure dans la colonne du thermomètre. La différence de température entre les deux thermomètres du psychromètre donne l'*état hygrométrique*. Le psychromètre est généralement complété par une règle à calcul spéciale, qui donne directement cet état hygrométrique, sans qu'il soit nécessaire de recourir aux mathématiques.

En face de la toiture où seront fixés les *instruments à l'abri*, on placera une série d'instruments semblables *sans abri;* il suffira de les pendre à une tringle de fer.

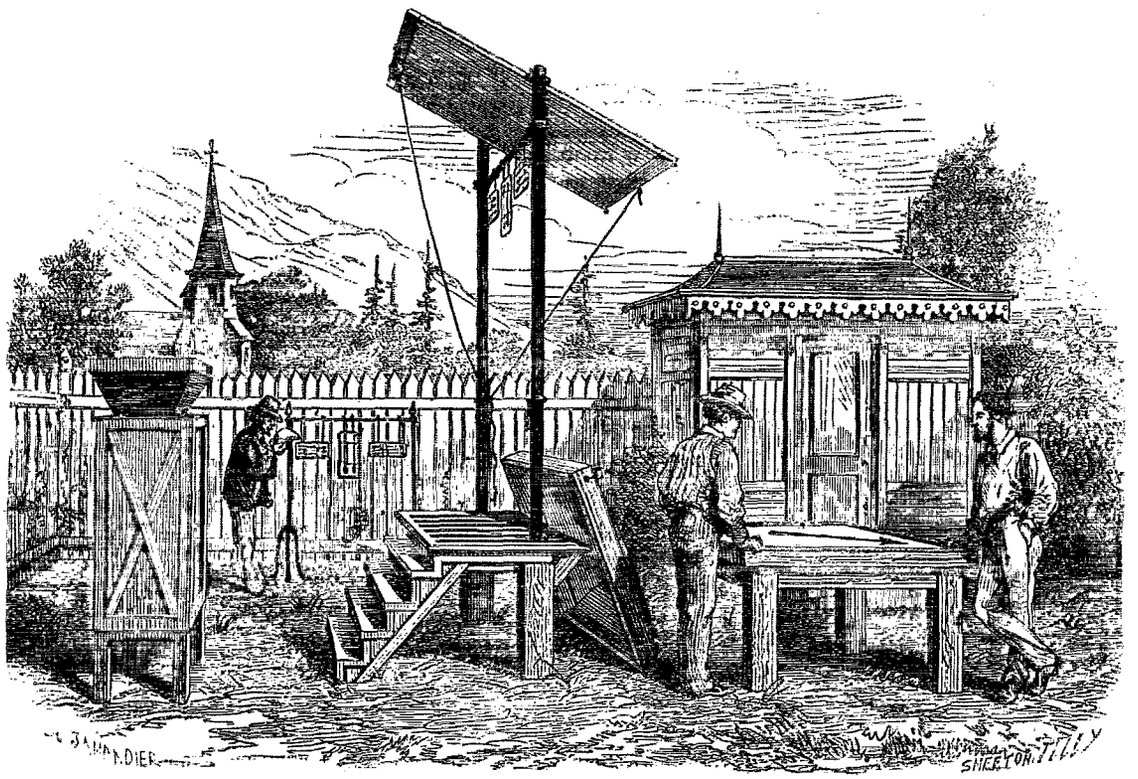
La thermométrie est peut-être un peu aride; c'est une étude fort utile, mais qui nécessite beaucoup d'assiduité, une grande patience. Les autres appareils de l'observatoire météorologique offrent des observations plus attrayantes. On ne saurait trop recommander l'investigation des courants aériens, au moyen d'une bonne girouette qui sera placée à l'extrémité d'un mât. A sa partie inférieure, on fixera un anémomètre, qui donnera, par la vitesse de rotation de sa palette, la vitesse des courants aériens à terre. A l'observatoire de Montsouris, on représente la force des vents d'après l'échelle suivante :

Calme.	0
Fraîcheur, légère brise.	1
Petite brise, faible brise, vent faible.	2
Jolie brise, vent modéré	3
Brise fraîche, joli frais, belle brise.	4
Grand frais, bon frais, vent très-fort.	5
Tempête, coup de vent.	6
Ouragan	7

Ces observations superficielles donnent seulement la direction et l'intensité des vents de terre. Pour étudier les courants aériens supérieurs, les véritables fleuves atmosphériques, il faudra s'en rapporter aux nuages, que l'on doit observer avec la plus scrupuleuse attention. On verra avec surprise que bien fréquemment les cumulus arrondis sont entraînés dans des directions opposées aux vents de terre; mais pour avoir leur vraie route, il ne faudra pas se contenter de les observer directement, car les effets de la perspective aérienne ne manqueraient pas d'induire en erreur. On fixera sur une table une glace carrée, bien étamée, de 50 centimètres de côté environ, et on l'établira dans une position horizontale, en s'aidant

(1) Voy., sur l'ozone, t. XXV, 1857, p. 296.

d'un niveau d'eau. A l'aide d'une boussole on tracera sur cette glace, avec la pointe d'un diamant, une ligne dirigée du sud au nord. C'est dans cette glace que l'on observera, par réflexion, les nuages suspendus au-dessus de soi. On les verra marcher, se déviant à droite où à gauche de la ligne sud-nord, et l'on aura ainsi leur véritable direction, sans que les effets de la perspective puissent égarer la vue. Il arrivera parfois de remarquer que deux ou trois couches de nuages sont étagées les unes au-dessus des autres, à des hauteurs variables; les interstices laissés entre les premiers permettent d'entrevoir les seconds, et ainsi de même pour les troisièmes. Il n'est pas rare, quand on examine attentivement la route qu'ils suivent, de constater qu'ils se meuvent dans différents sens, entraînés par des courants qui roulent les ondes atmosphériques les unes au-dessus des autres. L'étude des courants aériens supérieurs peut être complétée par l'emploi de petits ballons de papier que l'on gonflera facilement en fabriquant de l'hydrogène pur, et qui devraient être les instruments les plus usités dans tous les observatoires. N'oublions pas que nous sommes plongés au fond de l'océan aérien; qu'il ne suffit pas d'observer ce qui se passe à la surface du sol, mais que c'est surtout au-dessus de nos têtes que glissent les courants généraux de l'air, ceux qui nous amènent les nuages et la pluie, le frais et le sec, et qui président à l'admirable mécanisme de la météorologie. Il faut observer en même temps la forme des nuages, leur aspect, leur volume; on les classe facilement en nimbus, en cumulus, en stratus et en cirrus (1). Il est intéressant de contempler les hautes régions de l'air, d'admirer les massifs de vapeur qui se découpent sur un ciel bleu, et qui, sans cesse changeants et capricieux, cachent sous l'image de l'inconstance une régularité, un ordre, une harmonie que l'observateur trouve partout dans le grand spectacle de la nature. *La suite à une autre livraison.*



Un Observatoire météorologique. — Dessin de Jahandier.

VASES JAPONAIS.

Au dernier siècle, l'Italien Ghirardini s'exprimait ainsi sur les Chinois et les Japonais : « Ce peuple n'a pas la moindre idée des beaux-arts », et l'abbé Raynal s'associait de son côté à ce jugement non-seulement sévère, mais injuste. De notre temps on connaît mieux ce pays, et nous savons que les arts ont toujours été cultivés et honorés en Chine et au Japon (1).

Pour ne parler ici que du Japon, rappelons, par exemple, que son gouvernement lui-même a publié un magnifique recueil des antiquités japonaises, où certains vases notamment ne sont pas sans quelque rapport de beauté avec les œuvres de la Grèce et de l'Étrurie. Du reste, parmi les arts du Japon, celui de composer et de fabriquer des vases paraît l'un des plus anciens, et surtout l'un de ceux pour lesquels ce peuple a le plus d'aptitude. De temps immémorial on n'a cessé de l'exercer avec supériorité.

Il serait bien difficile d'assigner une date aux vases que nous reproduisons, et qui appartiennent à la belle collection Cernuschi. L'art semble avoir été réglementé par les Japonais, en sorte que les mêmes formes ont pû s'y perpétuer pendant bien des siècles. Le *Tchéou-li* s'exprime ainsi : « Les animaux à extérieur osseux seront employés pour la sculpture d'ornement; ceux aux lèvres épaisses et aux yeux saillants supporteront les objets pesants; ceux au cou long, les objets légers »; et ainsi de suite. Cependant, sont-ce là des prescriptions hiératiques ou de simples conseils? Quoi qu'il en soit, il est certain que si les artistes chinois et japonais se livrent, dans la composition de leurs œuvres, aux fantaisies les plus singulières, ils ont aussi

(1) Voy. les Tables.

(1) Voy. t. X, 1842, p. 253.

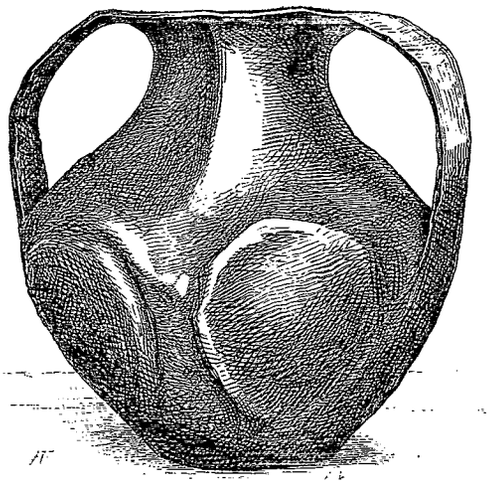
le sentiment de ce qu'on appelle la ligne, et l'on y rencontre assez souvent de purs contours et de belles combinaisons à côté des formes les plus tourmentées. Ces artistes excellent aussi dans la ciselure. Les bronzes que les lecteurs ont sous les yeux se distinguent par la délicatesse de leurs filigranes se détachant sur une belle patine noire.

Le numéro 1 rappelle par sa forme les jarres égyptiennes et étrusques du Musée Campana, bien que moins élancé.

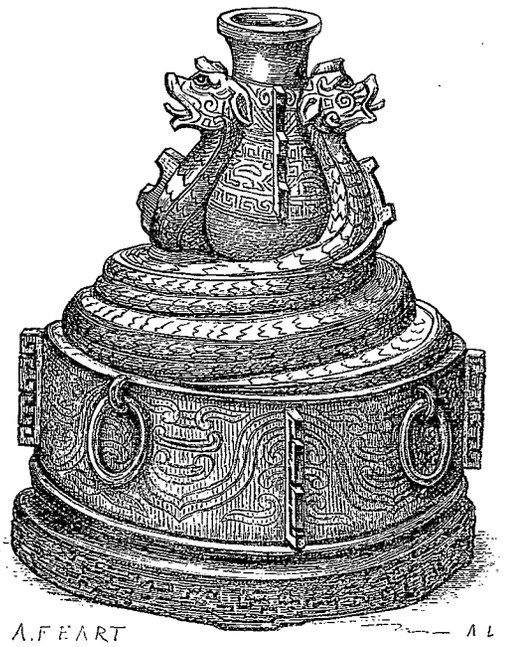
Le numéro 2 est un porte-bouquets (destination fort commune en Orient) autour duquel s'enlacent des serpents; sur le socle on retrouve pour ornementation la *grecque* qui l'enserre comme une ceinture; des anneaux lui servent d'anses.

Le numéro 3 est le vase à thé chinois, à quatre pans, sur chacun desquels sont gravées des inscriptions destinées à honorer le donataire.

Le vase numéro 4 est un de ceux dont on fait usage



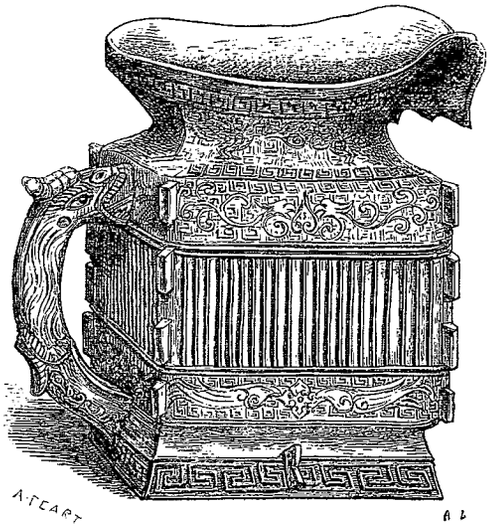
N° 1.



N° 2.



N° 3.



N° 4.

VASES JAPONAIS.

dans les sacrifices pour les libations. L'anse est sculptée en méandre; le style d'ornementation est le même que sur les précédents vases.

Tous les quatre sont formés d'un bronze dont l'alliage renferme une proportion de plomb beaucoup plus grande que celle du bronze d'art ordinaire. En voici la composition, d'après les expériences de M. Morin : étain, 5; cuivre, 83; plomb, 10; zinc, 2.

Le bronzier, au Japon, moule à cire perdue, comme les artistes de la renaissance. La cire molle est pétrie sous le doigt et s'achève peu à peu sous le couteau. Quand le modèle repris et corrigé est enfin terminé, le Japonais l'enduit d'une couche de terre glaise humide qu'il laisse se durcir. Il penche ensuite le bloc qui contient la précieuse cire modelée au-dessus d'un brasier : la cire fond goutte à goutte, et il ne reste plus qu'une empreinte vide dans laquelle l'artiste coule l'alliage. Quand il s'est refroidi, le bloc de terre tombe, et le bronze apparaît : débarrassé bientôt de

ses scories par la main du maître, il n'a besoin que de quelques retouches du ciseleur pour acquérir le droit de traverser les âges.

FRAGMENTS, RÉFLEXIONS ET ANECDOTES

TIRÉS DE RABELAIS.

Voyez pages 118, 198.

III. — LES MOUTONS DE PANURGE.

Tout le monde a entendu parler des *moutons de Panurge;* mais tout le monde n'a pas lu, dans Rabelais, l'histoire de ces moutons légendaires. Qu'il nous soit donc permis de la traduire ici, cette histoire, en l'abrégeant de quelques mots seulement.

La scène se passe en pleine mer, alors que les navigateurs pantagruéliques font voile vers le pays de Lanternois.

Pantagruel et ses compagnons rencontrent un navire chargé de pèlerins, qui justement reviennent de ce pays des Lanternes; on s'aborde et l'on fait un fraternel échange de nouvelles.

Or, il se trouvait sur ce navire un marchand de moutons avec lequel Panurge se prend de querelle. Le débat apaisé, Panurge dit à deux de ses compagnons, Épistémon et frère Jean :

— Retirez-vous un peu ici à l'écart, et joyeusement passez le temps à ce que vous verrez.

Puis il s'adresse au marchand, boit avec lui un grand verre de bon vin lanternois, et dévotement le prie de lui vouloir, par grâce, vendre un de ses moutons.

Le marchand lui répond :

— Ah! notre voisin, que vous savez bien abuser les pauvres gens! Vraiment, vous êtes un gentil chaland. O le vaillant acheteur de moutons! Qu'il ferait bon porter bourse pleine auprès de vous! Han! han! qui ne vous connaîtrait, vous feriez bien des vôtres!...

— Patience! dit Panurge. Mais, par grâce spéciale, vendez-moi un de vos moutons. Combien?

LE MARCHAND.

Comment l'entendez-vous, notre ami mon voisin? Ce sont moutons à la grand'laine. Jason en prit la Toison d'or; l'ordre de la maison de Bourgogne en fut extrait. Moutons du Levant, moutons de haute futaie, moutons de haute laine.

PANURGE.

Soit! mais, de grâce, vendez-m'en un. Je le payerai argent comptant. Combien?

LE MARCHAND.

Notre voisin mon ami, écoutez un peu.

PANURGE.

A votre commandement.

LE MARCHAND.

Vous allez en Lanternois?

PANURGE.

Oui.

LE MARCHAND.

Voir le monde?

PANURGE.

Oui.

LE MARCHAND.

Joyeusement?

PANURGE.

Oui.

LE MARCHAND.

Vous vous appelez, je crois, Robin Mouton?

PANURGE.

Cela vous plaît à dire.

LE MARCHAND.

Sans vous fâcher.

PANURGE.

Je l'entends ainsi.

LE MARCHAND.

Vous êtes, je crois, le joyeux du roi?

PANURGE.

Oui.

LE MARCHAND.

Touchez là! Ah! ah! vous allez voir le monde, vous êtes le joyeux du roi, vous vous appelez Robin Mouton. Voyez ce mouton-là, il a nom Robin, comme vous. Robin, Robin, Robin! Bès, bès, bès, bès, ô la belle voix!

PANURGE.

Bien belle et harmonieuse!

LE MARCHAND.

Eh bien! vous qui êtes Robin Mouton, si vous voulez vous mettre dans ce plateau de balance, je mettrai mon mouton dans l'autre; et je gage un cent d'huîtres qu'il vous emportera haut et vite.

PANURGE.

Patience! Mais vous feriez beaucoup pour moi et pour votre postérité, si vous me le vouliez vendre.

LE MARCHAND.

Mon ami, de la toison de ces moutons seront faits les fins draps de Rouen; de leur peau seront faits de beaux maroquins de Turquie ou d'Espagne, pour le moins; de leurs boyaux on fera cordes de violons et de harpes, que l'on vendra aussi cher que celles de Munican.

PANURGE.

Vendez-m'en un.

LE MARCHAND.

Mon ami, leur viande n'est que pour rois et princes, tant elle est délicate et savoureuse. Je les amène d'un pays où les pourceaux (Dieu soit avec nous!) ne mangent que mirobolans. Les truies en leur gésine (sauf l'honneur de toute la compagnie) ne sont nourries que de fleurs d'oranger.

PANURGE.

Mais vendez-m'en un; je vous le payerai en roi, foi de piéton.

LE MARCHAND.

Mon ami, considérez un peu les merveilles de ces animaux jusque dans un membre que vous estimeriez inutile. Prenez-moi ces cornes-là et les concassez un peu avec un pilon de fer ou avec un landier, puis les enterrez au soleil, où vous voudrez, en ayant soin de les arroser souvent; en peu de mois vous en verrez naître les meilleures asperges du monde. Dites si beaucoup de cornes ont des propriétés aussi admirables?

PANURGE.

Patience!

LE MARCHAND.

Aux membres inférieurs de ces animaux, ce sont les pieds, il y a un os, c'est le talon, l'astragale, si vous voulez, avec lequel on jouait anciennement au royal jeu des osselets, auquel l'empereur Auguste, un soir, gagna plus de cinquante mille écus. Vous autres, Messieurs, n'avez garde d'en gagner autant.

PANURGE.

Patience! Mais expédions.

LE MARCHAND.

Mais quand aurai-je loué dignement leurs membres internes : les épaules, les éclanches, les gigots, le haut côté, la poitrine, le foie, la ratelle, les tripes?...

— Ta, ta, dit le patron du navire, c'est trop barguigné. Vends-lui si tu veux; si tu ne veux, ne l'amuse pas.

LE MARCHAND.

J'y consens pour l'amour de vous; mais il le payera trois livres tournois, en choisissant.

PANURGE.

C'est beaucoup. En nos pays, j'en aurais cinq et même six pour ce prix. Considérez que c'est trop. Vous n'êtes le premier de ma connaissance qui, voulant trop vite enrichir et parvenir, est, au contraire, tombé en pauvreté.

LE MARCHAND.

Que cent mille diables t'emportent, lourdaud, sot que tu es! Tu ne sais ce que vaut le moindre de ces moutons.

PANURGE.

Benoît Monsieur, vous vous échauffez, à ce que je vois. Bien! Tenez, voilà votre argent.

Panurge, ayant payé le marchand, choisit, dans tout le troupeau, un beau et grand mouton, et l'emporta criant et bêlant. Tous les autres l'écoutant et semblablement bêlant, et regardant de quel côté on emmènerait leur compagnon.

Cependant le marchand disait :

— Oh! qu'il a bien su choisir, le chaland! Il s'y entend, le finaud! Vraiment, je le réservais pour le seigneur de Candale, comme connaissant bien son naturel; car il est tout joyeux quand il tient une épaule de mouton en main, bien séante et avenante comme une raquette gauchière. Alors, avec un couteau bien tranchant, Dieu sait comme il s'en escrime!

Soudain, je ne sais comment, le cas fut subit, je n'eus le loisir de considérer : Panurge, sans mot dire, jette en pleine mer son mouton criant et bêlant. Tous les autres moutons, criant et bêlant sur le même ton, commencèrent à sauter et se jeter en mer à la file. Il y avait foule à qui sauterait après leur compagnon; impossible de les arrêter. Vous savez que c'est le naturel du mouton de suivre toujours le premier, quelque part qu'il aille.

Le marchand, effrayé de voir sous ses yeux périr et noyer ses moutons, s'efforçait de les empêcher et les retenait de tout son pouvoir, mais en vain : tous à la file sautaient dans la mer et périssaient. Finalement, il en prit un grand et fort par la toison, sur le tillac du navire, pensant ainsi le retenir et sauver le reste, conséquemment. Le mouton fut si puissant qu'il se lança dans la mer avec le marchand, et il fut noyé. Autant en firent les autres bergers et moutonniers, les prenant les uns par les cornes, les autres par les jambes ou par la toison, et tous furent pareillement emportés à la mer et noyés misérablement.

Le navire vidé du marchand et des moutons, Panurge s'écria :

— Reste-t-il encore ici quelque âme moutonnière?

Et les voyageurs se remettent en route au milieu de cruels éclats de rire.

EFFETS DE L'ÉDUCATION.

Les jeunes petits rossignols s'essayent à chanter, au commencement, pour imiter les grands; mais étant façonnés et devenus maîtres, ils chantent pour le plaisir qu'ils prennent en leur propre gazouillement.

DIEGO DE STELLA (1524-1598).

LA RELIURE CHEZ SOI.

CONSEILS.

L'art de la reliure est beaucoup trop compliqué et demande un trop grand nombre d'outils spéciaux pour que nous pensions un instant à en donner ici les règles complètes; nous voulons seulement mettre le jeune homme qui veut réparer quelques-uns de ses livres, la jeune fille qui veut conserver les pages d'un journal ou les notes d'un cahier, à même de faire tenir ensemble ces feuillets séparés. Quant à la grâce et à la solidité à donner à l'ensemble, ce sont choses qui ne s'enseignent pas, mais que permettent d'acquérir assez vite l'adresse naturelle, l'attention et l'habitude.

Avant tout, il faut savoir plier une feuille imprimée, et quoique nos jeunes apprentis relieurs ne soient pas destinés à faire souvent cette opération, nous l'indiquerons rapidement parce qu'elle comporte plusieurs renseignements spéciaux qui se rencontrent toujours, que la feuille soit ou non imprimée, lorsqu'on veut la *brocher*. Disons d'abord que le brochage consiste à plier les feuilles imprimées d'un livre, à les mettre bien exactement dans leur ordre de pagination, — ce qui se reconnaît par une lettre ou un chiffre que chacune porte en bas de la première page, et que l'on appelle la *signature;* — à les coudre ensemble et à les couvrir d'une feuille unie ou portant le titre de l'ouvrage. Il est bien évident que si nous voulons brocher un cahier de papier blanc, les opérations se succéderont absolument dans le même ordre, sauf les signatures qui n'existeront point.

Prenons un exemple : pour plier régulièrement une feuille in-8, on la pose de manière que la signature se trouve à gauche, en bas, la face contre la table. Placée ainsi, on suit devant soi, sur une ligne horizontale, en bas, et de gauche à droite, les chiffres 2, 15, 14, 3; puis, au-dessus, en lisant dans le même sens, mais les chiffres à rebours, les paginations 7, 10, 11, 6. Cela fait, on plie suivant la ligne des pointures, et l'on fait tomber bien exactement 3 sur 2 et 6 sur 7. On a ainsi devant soi 4 et 13 à l'endroit, 5 et 12 à l'envers. Sans déranger la feuille, on redouble de la main gauche le haut de la feuille sur le bas, en faisant bien tomber 5 sur 4, en même temps que 12 arrive sur 13. On voit alors les paginations 8 et 9 : on prend, toujours de la main gauche, la feuille au chiffre 9, et on la rabat sur le chiffre 8, ce qui termine le pliage de la feuille par le troisième pli. Il faut prendre grande attention de s'aider d'un *plioir* ou couteau à papier de bois, pour ne pas produire de faux plis et pour bien aviver et dérider le pli également.

Toutes les feuilles imprimées ont un pliage un peu différent; mais, en plaçant devant soi la feuille, ainsi que nous l'avons indiqué pour l'in-8, et en se guidant sur les numéros de pagination, on arrivera après quelques hésitations à trouver le mode de pliage.

Il est encore une remarque importante à inscrire ici : ce n'est pas la grandeur du papier qui constitue le format d'un livre, c'est le nombre de pages qui se trouvent sur chaque côté de la feuille avant d'être pliée, et qui produisent naturellement après la pliure autant de feuillets. Par conséquent, un moyen bien simple de reconnaître le format d'un livre consiste à en chercher la signature. Si la signature B ou 2 est placée à la 5e page, c'est un in-folio; à la 9e, un in-4°; à la 17e, un in-8; à la 25e, un in-12; à la 33e, un in-16; à la 37e, un in-18; à la 49e, un in-24, etc.

Il y a deux manières de coudre un volume, un cahier : soit au moyen du *cousoir*, ce qui produit la couture des volumes reliés; soit sans cousoir, ce qui constitue le brochage ordinaire, dont on se contente la plupart du temps aujourd'hui. Nous allons indiquer d'abord la seconde manière.

On se place, pour coudre un volume, sur le bord d'une table en bois ou en matière dure (fig. 1), afin que les cahiers ou feuilles puissent parfaitement s'appliquer les uns sur

les autres et se ranger également en se guidant sur la tête.

On fait choix d'une *garde :* c'est une feuille de papier que l'on coudra en même temps que les feuilles; on la

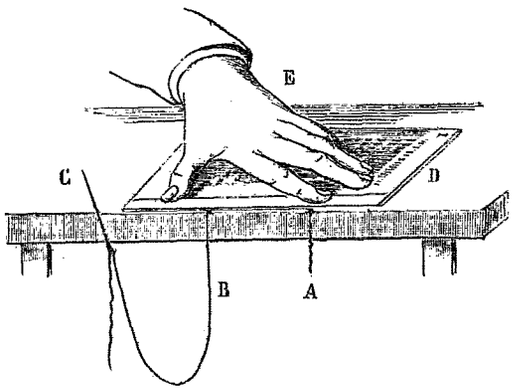


Fig. 1.

replie en long, un peu moins large que la marge, et on la met sur la table, le dos de son côté. On pose alors dessus la première feuille ployée ou le premier cahier, le dos vers soi, la tête à gauche; puis, on prend en main une grande aiguille droite I, ou courbe H, dite *aiguille à brocher*

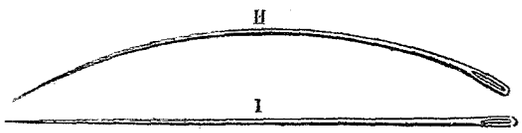


Fig. 2.

(fig. 2), enfilée d'une longue aiguillée de fil solide et pas trop retors.

On perce alors la feuille ED *par dehors,* dans le dos, au tiers A à droite de la longueur de ce dos. On tire aiguille et

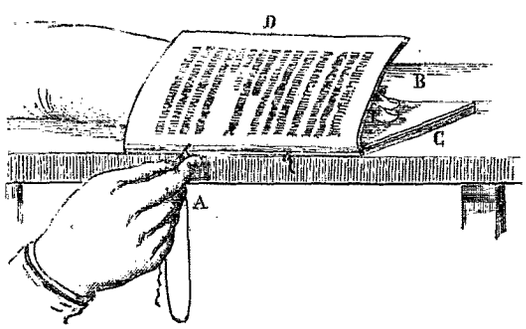


Fig. 3.

fil en dedans de la feuille entr'ouverte sur la main gauche qui agit (B, fig. 3), et on laisse le fil dépasser, en dehors, d'un bout de 12 à 15 centimètres (A, fig. 1). Cela fait, et avec la main gauche, on fait ressortir l'aiguille un peu plus sur la gauche, à l'autre tiers de la longueur de la feuille en B (fig. 1), puis on tire le fil B au dehors sans amener le bout A qui sort du premier trou à droite.

On pose alors la seconde feuille sur la première, et on pique l'aiguille de dehors en dedans, juste en face du dernier trou fait dans la première feuille; on ressort, de dedans en dehors, juste au-dessus du premier trou du premier cahier, à droite : on noue solidement le fil avec le bout que l'on a laissé dépasser au premier cahier, et les deux feuilles ou cahiers sont solidement liés entre eux. On pose une troisième feuille sur les deux autres, et on la traite absolument comme la première, afin que la couture soit bien perpendiculaire sur la table et non en zigzag; seulement, avant de coudre le quatrième cahier, on passe son aiguille entre le point qui lie le premier cahier avec le second, afin que le troisième cahier soit lié aux deux autres : c'est ce qu'on appelle faire la *chainette.* On continue à coudre tous les cahiers, on y ajoute une seconde garde, et le volume est cousu. Il faut faire attention, quand l'aiguillée de fil dont on se sert touche à sa fin, d'y en attacher une autre, mais toujours de manière que le nœud tombe dans l'intérieur du volume; il vaut mieux sacrifier un petit bout de fil que mettre en dessus, sur le dos, un nœud qui paraîtrait.

Une fois le volume cousu, on enduit le dos de colle de farine. On enduit également de colle la feuille de couverture. Alors, on pose à plat sur le milieu de la feuille encollée le dos du volume, on retire les deux côtés de la feuille sur les gardes, et on appuie fortement sur le dos pour faire bien coller le papier; on tire un peu les côtés pour les faire adhérer sans plis aux gardes, et l'on met le volume en presse sous quelques autres pour le laisser sécher.

Quand on travaille pour soi, et lorsqu'on veut donner plus de solidité à sa brochure, on commence par coller sur le dos du volume une bande de toile ou d'étoffe analogue quelconque, mise en long, et c'est sur cette toile séchée et bien encollée à nouveau que l'on applique la couverture.

Nous allons maintenant indiquer la manière de coudre au cousoir. C'est celle que l'on emploie pour la reliure proprement dite, mais elle peut servir également pour la brochure lorsqu'on fait celle-ci pour soi-même, parce qu'elle est beaucoup plus solide que la couture que nous venons d'expliquer.

Le cousoir est une table T (fig. 4) sur laquelle sont plan-

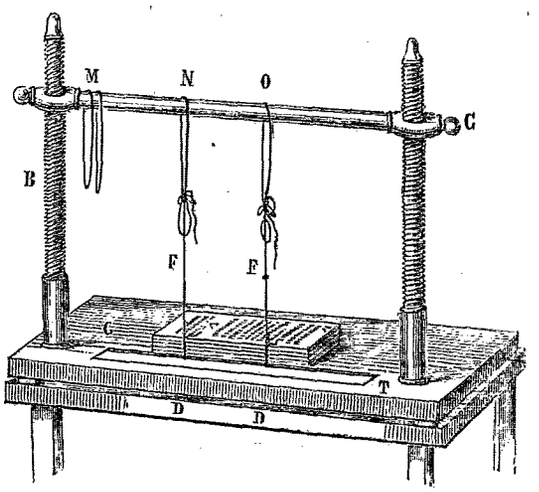


Fig. 4.

tées deux longues vis en bois B, CT. Une traverse MC est vissée sur les deux vis du même pas qu'elle, de sorte qu'en tournant les vis, en les prenant par la partie inférieure à pans qui sert de poignée, on fait monter ou descendre la traverse suivant le sens dans lequel on tourne. Sur cette traverse, on enfile à demeure des bouts de ficelle noués en boucle, M, N, O, que l'on appelle *entre-nerfs,* et auxquels on attache les fils du dos F, F, que l'on veut mettre au volume. Ce nombre est déterminé par la quantité de traits de scie que l'on a jugé à propos de donner sur le dos lors du *grecquage,* dont nous parlerons plus loin.

La fin à une prochaine livraison.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

L'ÉDIT DU PRINCE OTTO.

VIEILLE HISTOIRE.



Dessin de Bocourt, d'après une esquisse de Dietrich, au Musée de Vienne.

Les *Petites Chroniques* de la principauté de Pumpernikel disent ceci :

Le prince Karl eut un fils qui ne lui ressemblait point du tout. Les conseillers et courtisans étaient ébahis de

voir que l'héritier présomptif d'un prince si doux et si paisible fût un véritable lansquenet. Tout petit, il battait sa nourrice, et le vocable *agu*, qui fait le fond de la langue de tous les petits enfants, prenait dans sa bouche une expression menaçante. Quand il commença à se servir d'un langage articulé, il ne parlait que de pocher des yeux, de meurtrir des nez et de déchiqueter des oreilles. Un peu plus grand, il commença à dire que le plus beau lot d'un prince est de chevaucher par pays, la lance au poing, de pourfendre ses voisins et de les ruiner, en un mot, d'acquérir de la gloire.

— Ho! ho! disait le bon prince Karl, quel Alexander, quel Achilles est celui-ci! Tôt, qu'on me trouve un précepteur homme de bon sens, dont les enseignements le puissent rendre plus humain et plus maniable.

Le bon prince mourut sur ces entrefaites, assez inquiet de ce que deviendrait la principauté de Pumpernikel entre les mains de ce tranche-montagne. Mme la veuve douairière, pour se conformer aux désirs du feu prince, qu'elle avait toujours aimé et honoré, comme cela se doit entre époux, prit la régence et se mit en quête d'un précepteur.

Or, il se trouva qu'à cette époque, les savants savantissimes étaient fort en honneur dans le pays; j'entends par savants savantissimes ceux qui ont creusé les questions si avant qu'ils n'en peuvent plus sortir, et qui ne communiquent avec le commun des hommes non savants que de loin et, pour ainsi dire, du fond d'un puits. Le puits du docteur Mattæus était le plus profond et le plus obscur de la principauté. Le docteur Mattæus était cousin au vingt et unième degré d'un des principaux conseillers de la régence : il fut donc choisi comme précepteur du prince Otto.

Du fond de son puits, le précepteur Mattæus lançait dans la direction du petit prince des nuées de beaux dictons philosophiques, colligés dans les œuvres d'Aristotélès, de Platon, de Xénophon, et aussi de Marcus Tullius, surnommé *Cicero* (1) par les mauvais plaisants de Rome.

Le prince Otto, nonchalamment accoudé sur la margelle du puits, se retirait vivement dès qu'il voyait arriver la volée de flèches philosophiques, de peur d'en être atteint; et il riait d'un rire moqueur en les regardant tomber de ci, de là, la pointe en bas, et se ficher en terre comme de méchantes sagettes dardées par un archer maladroit. Malgré sa confiance en Aristotélès et en lui-même, le docteur s'aperçut un beau jour qu'il tirait dans le vide, et qu'à tous ses dictons philosophiques le jeune prince préférait les équipées d'Achilles narrées tout au long et au large par le divin vieillard Homérus, et les chevauchées d'Alexander racontées par un nommé Quintus Curtius. Le docteur se rua donc à travers les récits d'Homérus et de l'autre, en se disant : « C'est pour l'amour du grec et du latin. » Oh! alors, le prince devint si attentif, si attentif, que madame sa mère en était épouvantée. Elle le prenait à part dans son retrait, où étaient son prie-Dieu et une belle peinture qui montrait Notre-Seigneur sur sa croix, et à ses pieds le feu prince Karl bien pieusement agenouillé. Alors elle lui parlait de Dieu, de qui relèvent tous les princes, qui sera leur juge, et leur demandera compte des guerres qu'ils auront faites sans de justes causes, et du sang qu'ils auront fait verser inutilement.

Tant que vécut madame la princesse douairière, le prince Otto se contenta de passer des revues, de faire défiler des bataillons, et de dodeliner de la tête en souriant pour marquer le plaisir qu'il prenait au son des trompettes, au bruit des crosses de mousquet et aux caracolades des chevaux de guerre.

Quand Madame eut rendu son âme à Dieu, le prince remercia poliment le docteur Mattæus de ses bons soins, le combla d'honneurs, le nomma conseiller aulique, et lui fournit de quoi acheter en abondance pics, pioches et pelles, pour continuer à creuser son puits.

Quant à lui, il frisa sa moustache blonde, se coiffa de son feutre à panache, en frappant les dalles de sa grande botte éperonnée; il fit monter un trompette sur la plus haute tour, et lui commanda de sonner aux quatre aires du ciel; après quoi, il partit en guerre. Au retour de sa première expédition, il changea le nom de son château, qui était Karlsburg (1), en celui de Kriegsburg (2).

Tantôt battant, tantôt battu, il passa sa vie à guerroyer, faisant de ses tisserands des reîtres, de ses laboureurs des lansquenets, de ses thalers des pfennings, et de sa principauté un désert. Quand il lui vint des poils blancs en la barbe du menton, il lui vint aussi tout d'un coup des imaginations nouvelles. Assis à la fenêtre de sa grande salle, il remarqua que les terres étaient en friche, que la moitié des maisons étaient en ruine, et que la moitié de l'autre moitié étaient fermées faute d'habitants; que quant à lui, avec toute sa gloire, il était ruiné tout à plat, comme un colporteur qui serait tombé au coin d'un bois au milieu d'une bande de malandrins. De plus, s'il avait des flatteurs, il n'avait pas un seul ami.

C'est là que Dieu l'attendait. Alors il se souvint de son père, des paroles de sa mère.

— Ce qui est fait est fait, se dit-il, je ne puis plus empêcher que cela n'ait eu lieu; mais mon compte est déjà assez lourd aux yeux de Dieu, je ne veux pas qu'il le devienne davantage.

Alors, il commença par envoyer à tous ses voisins des hommes sûrs pour leur dire : « Dieu vous garde et vous protége; voilà que notre maître et seigneur désire vivre en paix avec vous autres. Il vous envoie sa parole et vous demande la vôtre. » Ses messagers furent partout bien reçus; car justement parce que le prince Otto était ruiné, on pouvait tout craindre de son désespoir.

Cela lui plut, et il s'enferma pour réfléchir de nouveau.

— Il faut, dit-il, repeupler ce pays : les terres sont bonnes; les gens viendront des principautés voisines, si j'ôte le plus lourd des impôts. Plus de guerre, partant plus de gens d'armes, c'est tant à ôter sur l'impôt. *Item*, mes conseillers ne me conseillent jamais que ce qui me plaît : plus de conseillers, tant à ôter de ce chef. *Item*, les chambellans ne me feront grand'faute : ôtons les chambellans. Otons les équipages de chasse.

Il ôta tant de choses qui coûtaient cher et ne servaient à rien, qu'il finit par publier son fameux édit, connu dans toutes les chancelleries sous ce nom : *Édit du prince Otto*, lequel promettait aux gens tant de priviléges et de franchises que ce fut à qui viendrait habiter sur ses terres.

Bientôt les routes furent couvertes de cavaliers, de piétons, de fourgons, de chariots, qui tous se dirigeaient vers la principauté de Pumpernikel comme vers la Terre promise.

Le premier corps d'état qui fut reconstitué de manière à rendre de grands services, fut celui des brasseurs, hôteliers et cabaretiers, en souvenir de quoi ils gardent en leur maison de maîtrise une image entaillée par le sieur Dietrich, homme savant en son art, et imprimée ensuite sur de belles feuilles de papier. On y voit un hôtelier offrant poliment ses services aux vieillards qui marchent en tête d'une des caravanes.

Depuis longtemps, dans ce malheureux pays, on ne savait plus ce que c'était qu'un bon verre de bière et une

(1) « L'homme au pois chiche », vu qu'il avait sur le nez une petite excroissance en la forme d'un pois chiche, au dire de Plutarque.

(1) Château de Karl.
(2) Château de la Guerre.

bonne tranche de jambon. Les brasseurs avaient disparu et les brasseries étaient fermées, d'abord parce que les impôts étaient écrasants; ensuite parce que MM. les compagnons d'armes du prince avaient pris l'habitude de boire sans payer. « Comment, maroufle, disaient-ils au pauvre hôtelier, c'est bien le moins que tu nous abreuves, nous qui t'avons couvert de gloire. » Un vieux routier disait à un de ses compagnons : « Il faudra quitter ce pays, qui est plus sec qu'une queue de morue salée! »

A peine l'édit fut-il publié, que les cheminées des brasseries recommencèrent à fumer; le jambon de Mayence apprit de nouveau le chemin de Pumpernikel. Quand les émigrants, le long des routes poudreuses, interrogeaient l'horizon, et commençaient à craindre de mourir de soif et de faim, tout à coup, à un détour du chemin, un aubergiste poli et avenant leur apparaissait et leur disait :

— « Allons frères, courage! encore un petit mille, et vous trouverez, à l'ombre de ces grands chênes, de la bière bien fraîche et du jambon succulent. Je vous ai vus venir de loin, et j'ai voulu vous réjouir d'avance par cette bonne nouvelle. Tenez, voilà déjà vos chiens qui sentent que les saucisses sont à grésiller dans la poële. »

La principauté de Pumpernikel est redevenue florissante, grâce à l'édit du prince Otto. Le prince s'est marié, et il a un joli petit garçon qui s'appelle Karl comme son grand-père. Le château de Kriegsburg a encore changé de nom. En souvenir de sa mère qui s'appelait Lisbeth, le prince Otto lui a donné le nom de Lisbethsruhe (1).

Du fond de son puits, le docteur entend parler de ces choses, et il s'en attribue modestement toute la gloire. Le prince Otto se contente de rire de cette prétention grotesque; mais il se promet bien de ne pas mettre le petit Karl entre les mains du docteur Mattæus.

(1) Repos de Lisbeth.

ÊTRE DE SON TEMPS.

Notre temps, qui a ses vices, possède malgré tout une qualité que nous oublions trop : il est nôtre.

Regretter le passé, lorsqu'il s'agit des choses et non des hommes, c'est plus qu'un travers de l'esprit, c'est un affaiblissement de l'âme, c'est un appauvrissement de la vie; cela nous empêche de nous mettre résolûment au travail.

J'ai connu des gens qui, les yeux obstinément fixés en arrière, dépensaient à regretter le passé les forces que leur demandaient le travail du présent et la préparation de l'avenir. Jeunes, ils regrettaient les naïfs plaisirs de l'enfance; hommes faits, ils regrettaient l'ardeur de la jeunesse; vieillards, ils regrettaient l'énergie de la virilité. Aucun âge ne les avait trouvés de leur temps; chacun les avait vus découragés, c'est-à-dire inutiles et paresseux.

Voulons-nous pousser un vigoureux élan? n'enfonçons pas notre pied dans le vide; posons-le sur la réalité.

Heureux ceux qui aiment leur temps! mais notre temps dût-il nous déplaire, ne puissions-nous pas parvenir à l'aimer, du moins nous sommes tenus d'en être.

Être de notre temps, cela ne veut pas dire : adopter les opinions reçues quand nous les jugeons fausses; cela ne signifie pas : accepter les faits accomplis quand ils nous semblent mauvais. Être de notre temps, ce n'est pas nous accommoder au mal, c'est admettre les conditions de la vie moderne, les bases de civilisation nouvelle établies par nos contemporains; c'est prendre notre part du fardeau; c'est nous associer aux chances d'aujourd'hui; c'est préparer le progrès pour demain.

Les « regretteurs » ne sont bons à rien.

Que penseriez-vous d'un agriculteur qui, au lieu de cultiver son champ récemment acquis, s'assoirait dans un coin, et, le front dans les genoux, se mettrait à pleurer son ancien domaine, celui qu'il n'a plus?

Que penseriez-vous d'un navigateur qui, au lieu de disposer sa voilure pour le temps qu'il fait, descendrait dans sa cabine et, le front dans les mains, se mettrait à pleurer la brise du mois dernier?

Entre le passé qui nous échappe et l'avenir que nous ignorons, il y a le présent où sont nos devoirs.

Chaque temps a son idéal; chaque temps est tenu d'aimer, chaque temps est tenu de poursuivre son idéal. (1)

(1) Le comte Agénor de Gasparin, *le Bon vieux temps.*

LA RELIURE CHEZ SOI.

CONSEILS.

Fin. — Voy. p. 279.

Entre les deux montants à vis B, CT, la table est munie d'une fente CT dans laquelle passent les fils F, F, que l'on arrête au-dessous par une simple cheville de bois mise en travers, ce qui est beaucoup plus simple que la méthode des *chevillettes* en cuivre (T, R, fig. 5) et le nœud compliqué

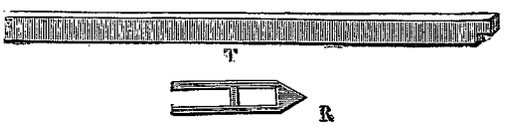


Fig. 5.

au moyen duquel on les emploie. Tous ceux qui relient savent bien qu'ils auront besoin que les fils aient une certaine longueur dans la partie au-dessous la table; ils ont soin d'en enrouler plus que moins autour de chaque cheville et de l'arrêter par une boucle provisoire.

Le grecquage a pour but de faire que les fils de couture ne paraissent point sur le dos du volume relié. Pour y parvenir, on leur taille leur place dans le dos même. Lorsque le volume est bien préparé par feuilles, on le met en presse et, au moyen d'une scie, on marque, en travers du dos, autant de traits qu'on veut mettre de fils verticaux A, B, au cousoir (fig. 6). Le trait de scie emportant la substance du papier forme la rainure dans laquelle le

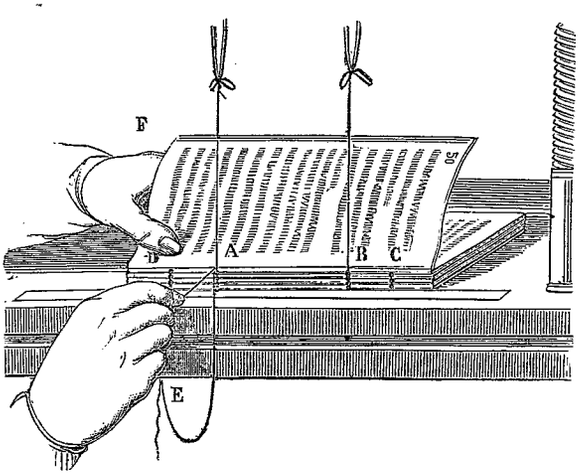


Fig. 6.

fil se loge et n'empêche plus le dos du volume d'être égal et uni. Lorsqu'on veut coudre ce volume grecqué,

on amène donc les fils du cousoir chacun en face d'un des traits de scie D, A, B, C, donnés sur le dos de la feuille F.

Il y a plusieurs manières de coudre : on distingue le *point devant* et le *point arrière*.

La manière de se placer en face des feuilles est absolument la même que pour le brochage. On commence toujours par enfoncer son aiguille du dehors au dedans dans le trou indiqué pour la chaînette.

Pour faire le *point devant*, on sort l'aiguille du dedans en dehors de l'autre main, à côté de la ficelle, vers la droite, en laissant, par conséquent, la ficelle à gauche. On rentre de dehors en dedans l'aiguille en laissant la ficelle sur la droite, de sorte que le fil n'entoure la ficelle que sur la moitié de sa circonférence.

Le *point arrière* (fig. 7) est différent en ce que, quand on sort du dedans au dehors, on pique son aiguille CB de manière à laisser la ficelle sur sa droite, mais ensuite on la rentre du dehors en dedans en faisant le tour de la ficelle A qui reste alors sur la gauche, de manière que le fil l'entoure entièrement. Il est bien évident que le point arrière est plus solide que le point devant et qu'on doit l'employer de préférence : les ouvriers, par motif d'économie, savent fort bien coudre à point arrière les deux ou trois premières et dernières feuilles ainsi que les gardes, puis tout le milieu du volume à point devant.

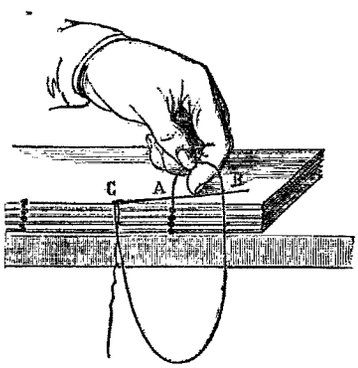


Fig. 7.

On a rendu la couture un peu plus expéditive encore en cousant à deux, trois ou quatre cahiers. Pour coudre à deux cahiers, on tend trois ficelles : on peut n'en mettre que deux, mais c'est moins solide. Pour coudre la première feuille, on entre l'aiguille par le trou de la première ficelle, en dedans; par conséquent le fil entoure la ficelle avant d'entrer dans la seconde feuille. L'aiguille sort par le trou de la seconde ficelle, en dehors, entre dans la première feuille après avoir entouré la ficelle, et sort par le trou de la chaînette. Lorsqu'on met trois ficelles, comme nous l'avons dit tout à l'heure, la seconde feuille est plus solide, parce qu'elle est retenue par deux ficelles au lieu d'une seule. Pour coudre à trois cahiers, on tend quatre ficelles (fig. 6); mais on emploie rarement ce moyen.

Pour la reliure chez soi, une fois le volume bien solidement cousu, plus de la moitié de la besogne est faite, parce que peu d'amateurs possèdent tous les outils qui sont nécessaires pour le parachever selon les règles. Cependant, le volume étant cousu, la première opération à faire, c'est de préparer le dos. Pour cela, il faut posséder des *ais* de la grandeur du volume. Ce sont des planchettes dans lesquelles on le serre au moyen de presses à vis, soit à main, soit en établi, de manière que le dos saille un peu en rond. Cela fait, on l'encolle bien soigneusement de colle de pâte, puis, avec un *grattoir*, on gratte fortement le dos d'un bout à l'autre, de manière à faire pénétrer la colle. Ensuite on remet de la colle partout et on laisse sécher lentement.

Pendant ce temps, on coupe des cartons d'une grandeur assortie aux feuilles; comme nous ne supposons pas que les amateurs pour lesquels nous écrivons aient une machine à rogner, nous leur conseillerons de garder leurs volumes non ébarbés, ce qui vaut bien mieux et leur laisse une bien plus grande valeur. Ce que la manie de rogner les volumes a fait perdre de beaux ouvrages est incalculable : c'est encore la manie furieuse de la plupart des relieurs de profession!

On présente les cartons sur le côté du volume, et on les perce au poinçon en face de chaque ficelle de la couture, en ayant soin de faire le trou incliné et de laisser au moins deux millimètres entre le bord du carton et le trou. Cela fait, on passe la ficelle dans les trous et on la tire bien, en poussant le carton vers le *mors;* puis on encolle les ficelles, on les effiloche et on les applique à plat sur l'intérieur des cartons, de manière qu'elles ne produisent aucune saillie. On colle par-dessus un morceau de papier fin et on laisse sécher. En fait de cartons, il vaut toujours mieux choisir ceux qui sont minces et fermes que ceux qui se montrent gros et épais : on a toujours raison d'en prendre du mince, et de le doubler d'une ou deux feuilles de papier; mais il faut, pour lui donner surtout du roide, avoir soin de coller ces feuilles à la colle forte.

Pour former le dos de son volume, il faut employer soit une étoffe de coton, de toile, de soie, soit un morceau de peau. La première opération, après avoir coupé l'*étoffe ou* la peau de longueur, consiste à en doubler les extrémités au moyen de la colle et à encoller le tout avec soin avant de placer le volume sur le dos, au milieu, et d'étendre l'étoffe ou le cuir avec tout le soin possible. On laisse alors parfaitement sécher.

Il suffit enfin de couper à la grandeur voulue des feuilles de papier de couleur assez grandes pour se replier en dedans de la couverture sur une étendue d'un ou deux doigts. Cette opération n'offre rien de plus difficile que celle du brochage : tout cela est affaire de goût. On colle alors, en dedans de chaque carton, une garde en papier de couleur qui recouvre les bords de la couverture jusqu'à trois millimètres du bord intérieur du carton, et prend les feuilles intérieures de garde blanche du volume qui lui servent de doublure.

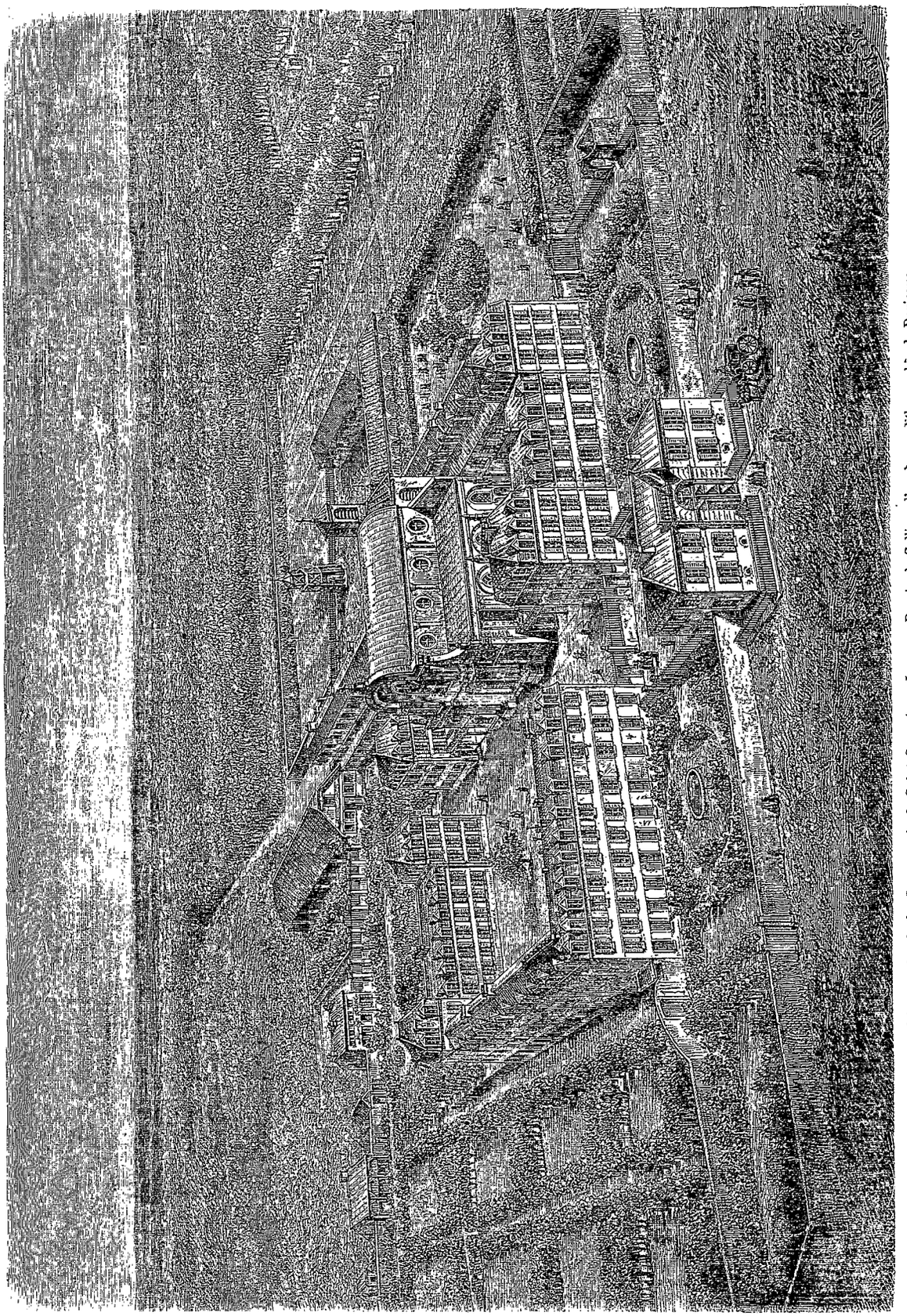
On a soin alors de laisser sécher longtemps, très-doucement, et en presse. Nous ne supposons pas que l'amateur possède les fers et instruments nécessaires pour dorer et pousser des filets : s'il les a, il saura s'en servir; mais, la plupart du temps, il doit se contenter de coller sur le dos une petite plaque de papier sur laquelle il écrit, à la main, le titre de l'ouvrage. Cela suffit pour s'y reconnaître et ne dépare point ce qu'a toujours de rustique et de naïf notre manière de constituer un *habit économique* à nos auteurs favoris.

MAISON NATIONALE DES LOGES.

A vingt et quelques kilomètres de Paris, sur la route pittoresque de Saint-Germain à Pontoise, dans une plaine que couvrirent de leur ombre épaisse les chênes prophétiques de la forêt d'Iveline et qu'inondent maintenant les rayons dorés du soleil, s'élève un hameau d'origine très-reculée, les Loges. Son nom lui vient probablement des cahutes ou logettes des bûcherons qui, au règne de Robert II, mirent en laie les bois du château de Saint-Germain, légué plus tard par Louis XI à son médecin Coictier, restitué à la couronne par François Ier, embelli

par Henri IV, et qui vit naître et mourir plusieurs rois.

Charles IX vint souvent de Saint-Germain aux Loges, assister, au milieu des fanfares, à la curée des chiens de Sa Majesté Très-Chrétienne. Louis XIII y établit à la fois un pavillon de chasse et un monastère, et pendant que les dames quittaient, pour se mettre à table, leurs feutres



La Maison nationale des Loges, près de Saint-Germain en Laye. — Dessin de Sellier, d'après une lithographie de Devicque.

empanachés, le pieux roi courait s'agenouiller à la chapelle des Augustins, congrégation à laquelle il avait déjà donné le couvent de Notre-Dame des Victoires, en souvenir de la prise de la Rochelle sur les calvinistes. Les moines de cet ordre mendiant, que les Parisiens surnommaient les Petits Pères déchaussés, vécurent paisiblement

dans leur résidence des Loges jusqu'à la tourmente révolutionnaire. Le prieur ne faisait parler de lui qu'une fois l'an, le 30 août, à la fête que donnait le couvent en l'honneur de saint Fiacre, et à laquelle accourait toute l'Ile-de-France. Quand, le 13 février 1790, la Constituante décréta la suppression des ordres, les Augustins furent dispersés, et leur monastère, en vertu d'un arrêté du Comité de salut public, devint une poudrière nationale, c'est-à-dire une usine à poudre. Un peu plus tard, Saint-Germain en Laye s'appela la Montagne du Bon-Air. Ce nom hygiénique inspira probablement le gouvernement consulaire, quand il manifesta le désir de faire du château un hôpital pour les indigents. On ne donna pas de suite au projet, mais la salubrité des Loges avait frappé Bonaparte. Aussi, en 1811, lorsqu'il voulut créer des succursales d'Écouen et de Saint-Denis pour l'éducation des orphelines des légionnaires, choisit-il les bâtiments et les dépendances de l'ancienne poudrière nationale de préférence à ceux de l'abbaye de Pont-à-Mousson. L'État fit l'acquisition aux Loges de vingt-deux arpents : l'établissement, destiné à recevoir deux cent cinquante jeunes filles, fut placé sous la protection d'une princesse impériale et sous la surveillance du grand chancelier de la Légion d'honneur. Cinquante religieuses de la congrégation de la Mère de Dieu élevaient les orphelines désignées par le ministre de la guerre, de l'âge de huit ans à celui de dix-huit.

L'ordonnance du 17 juillet 1814 supprima tous les établissements de même nature fondés par le gouvernement impérial; mais, après réflexion, le 27 septembre de la même année, on rouvrit la maison de la Légion d'honneur aux Loges, à Saint-Denis, et rue Barbette, à Paris. Le second empire transporta cette dernière maison à Écouen; il agrandit les bâtiments des Loges, et des prix annuels furent décernés aux élèves par la princesse Jérôme Bonaparte. En 1870, on a respecté l'œuvre des gouvernements antérieurs. Il eût été fâcheux de changer l'heureuse appropriation et l'agencement merveilleux des bâtiments que reproduit exactement notre dessin, qui nous dispense de toute description au point de vue architectural. Disons seulement, pour achever cette petite monographie, que malgré le départ des Augustins, la fête des Loges s'est continuée dans ce verdoyant et riant paysage, et qu'elle est encore l'une des plus populaires et des plus divertissantes parmi toutes celles des environs de Paris.

LA COMTESSE ELENA.

NOUVELLE.

..... L'hôtel de Brescia, où me conduisit le voiturin, était plein de mouvement. L'hôte, l'hôtesse, les servantes, puisaient, dans des corbeilles, des feuillages et des fleurs de toutes nuances, et ornaient de guirlandes et de lettres entrelacées les murs de la grande salle du rez-de-chaussée C'était, me dit-on, la veille d'une fête musicale. On me servit quelques rafraîchissements au milieu de cette agitation. J'observai avec plaisir ce qu'on mettait de goût naturel et d'adresse dans ces décorations fraîches et brillantes.

Mon attention fut un moment attirée par l'apparition d'une petite main maigre qui s'agitait en dehors et au bas de l'une des fenêtres. L'hôtesse l'aperçut, enleva à son mari une belle fleur qu'il s'apprêtait à attacher au milieu d'un ovale de branches d'olivier et de myrte, et la mit dans la petite main qui disparut aussitôt.

L'hôte, peu satisfait, murmura :

— Encore pour la comtesse Elena!

— Taisez-vous, mon mari, répondit la femme en haussant les épaules.

Puis elle ajouta plus doucement :

— Vous êtes un impie. On ne devrait jamais prononcer le nom de la comtesse qu'en se signant!

Le jour commençait à décliner. Je sortis pour me promener au hasard : j'arrivai bientôt, par une suite d'allées et de rangées d'arbres disposées avec art, au cimetière, qui me parut un des plus beaux de l'Italie.

Dès l'entrée, je remarquai une tombe près de laquelle étaient trois personnes : une vieille femme qui versait de l'huile dans une lampe, un vieil homme qui émondait un cyprès, une petite fille qui entourait d'un cercle de fleurs un médaillon.

Je m'approchai, et je lus sur le marbre cette inscription :

LA COMTESSE ELENA B.....
52 ANS
ELLE PRIE POUR VOUS!

J'admirai la pureté, la noblesse de la figure sculptée; ce n'était qu'un simple profil de peu de relief, mais il était impossible de le regarder sans avoir le sentiment que l'âme du modèle avait dû être d'une nature supérieure.

Le vieil homme et la vieille femme venaient de s'agenouiller au pied de la tombe.

La petite fille passa près de moi; je la priai de me dire quel était son nom.

Elle me fit une gracieuse révérence et me répondit :

— Maria, la petite servante de la sainte (*la piccola serva della santa*).

Et elle s'éloigna.

Ces paroles, qui s'accordaient si bien avec celles de l'hôtesse, me donnaient le désir de questionner les deux vieillards : je m'avançai vers eux; à deux pas, je ne sais quelle timidité m'arrêta tout court; je n'osai pas troubler leur recueillement.

— Demain, pensai-je, je m'informerai.

Mais le soir même je trouvai une lettre qui m'attendait depuis plusieurs jours et me rappelait immédiatement en France.

Bien des années s'écoulèrent. Un soir, à Paris, dans une petite réunion d'amis italiens dont les noms, si je les écrivais ici, seraient salués avec respect, je racontais quelques souvenirs de voyage, et, en étant venu à ce que je viens de dire, j'exprimai le regret de n'avoir rien appris de ce qu'avait été la comtesse Elena.

A ce nom, le doux, le bon, l'aimable, mais aussi le fort et le vaillant M... me parut éprouver une vive émotion. Ses yeux s'arrêtèrent sur les miens, et il posa sa main sur sa poitrine. On parut comprendre qu'il se réservait de me dire ce que je désirais savoir. S..., assis devant le piano, jeta dans un intervalle de silence quelques notes d'un nocturne de Chopin, et la conversation se détourna vers un autre sujet.

A minuit nous sortîmes. M... me prit le bras :

— Je suis heureux, me dit-il, de pouvoir adoucir un de vos regrets. J'ai connu la comtesse Elena, et je vous parlerai volontiers de cette admirable femme. Mais tirez-moi d'une inquiétude. Je crains que vous ne vous soyez pas fait d'elle une idée vraie. Nous avons eu dans nos discordes et dans nos guerres des héroïnes, des martyres. Peut-être vous êtes-vous imaginé qu'Elena B... s'est montrée supérieure par quelque acte extraordinaire de dévouement à la patrie? Je n'aimerais pas à détruire votre illusion.

J'assurai M... qu'en rêvant quelquefois au médaillon de la comtesse, je ne m'étais jamais préoccupé des événements politiques contemporains, et que j'étais resté dans le sentiment vague d'une haute distinction morale.

— Bien, reprit-il, vous êtes dans la vérité. Elena eût été très-capable des sacrifices sublimes qui donnent la cé-

lébrité; mais l'occasion de s'illustrer, qu'elle n'a ni cherchée, ni désirée, lui a manqué; elle n'en a pas été moins digne non-seulement d'un respect profond, mais presque d'un culte pour ceux qui, comme moi, ont longtemps vécu près d'elle; elle a été éminente surtout par l'exercice d'une des plus grandes vertus qui puissent ennoblir la vie humaine, par la charité.

M... me dit alors sur la comtesse tout ce que lui inspirait son admiration pour sa mémoire; et, oubliant l'heure, nous reconduisant l'un l'autre, nous laissâmes passer ainsi une partie de la nuit sans songer à prendre du repos. Combien de fois depuis ne lui ai-je pas demandé d'écrire ce récit, qui m'avait si sérieusement intéressé! Il m'en avait presque fait la promesse. La mort nous l'a enlevé trop jeune. Je ne saurais reproduire ici que quelques-unes de ses réflexions sur Elena, sur sa manière d'entendre le devoir de la charité, et un épisode où apparaît un moment la figure touchante de la petite Maria.

— Ce que fut Elena, me dit-il, comme fille, épouse, mère ou amie, je vous le laisserai imaginer : vous ne supposerez rien de trop parfait. Je ne crois utile de vous montrer, ou plutôt de vous laisser entrevoir, que ce qui a été dans sa vie le trait principal, ce qui lui a donné, pour ainsi dire, son caractère particulier et son accent.

Lorsqu'elle était encore tout enfant, sa mère, femme de bien très-respectée, avait coutume de l'emmener avec elle dans ses visites aux pauvres. Douée comme elle l'était, Elena se sentit profondément émue au spectacle de toutes les scènes de misère qui se succédaient sous ses yeux. Cette pitié, que nous avons tous éprouvée, mais que pour la plupart nous avons laissé s'affaiblir ou s'effacer insensiblement dans nos cœurs, ne fit que s'accroître dans le sien avec l'âge et la réflexion. Mais ce qui la touchait le plus était moins encore le dénûment physique et tout ce qu'il entraîne d'épreuves, que la détresse morale, l'indigence de l'esprit, l'avilissement de la conscience et le déchaînement aveugle des passions. Cette charité morale, de plus en plus pénétrante en elle, et qui s'exaltait encore par le contraste de la paix et de la tendresse dont elle était entourée, la contrista d'abord dans son adolescence, et aurait pu inquiéter sur son repos si, grâce à la force et à la bonne foi de son intelligence, elle n'était parvenue elle-même à modérer ses agitations en reconnaissant qu'elles pouvaient affliger sa famille; mais, en se rassérénant, elle ne se laissa ni détourner ni distraire de ce qui devait être pour jamais la principale préoccupation de sa vie. Lors donc qu'elle eut atteint sa seizième année, elle exprima avec une ferme douceur son désir d'entrer en religion, afin de se consacrer entièrement au soulagement des malheureux. Elle ne pouvait concevoir, disait-elle, aucun but supérieur à celui que se propose la charité sous toutes ses formes, et aucun moyen plus favorable de l'atteindre que de se dégager des devoirs moins importants où se consume d'ordinaire dans le monde la plus grande partie de l'existence de la femme.

Son père, sa mère, le jeune comte B..., qui avait déjà demandé sa main, unirent leurs efforts pour lui persuader que la pratique de la bienfaisance la plus dévouée et la plus active n'avait rien d'inconciliable avec les règles et les usages de l'existence qui nous est ordinaire à tous; mais ils auraient peut-être échoué si un vénérable ecclésiastique, qui avait sa confiance, ne lui avait démontré qu'elle pouvait se méprendre sur sa vocation, et que l'amour du prochain, si indispensable qu'il soit, n'est pas ce qui doit uniquement déterminer à se vouer à la vie religieuse...

Elena demanda quelque temps pour se recueillir. Elle eut de longs entretiens avec le comte B..., et elle consentit enfin à s'unir à son sort, rassurée par ce qu'elle sentait de sincérité dans le cœur du jeune homme, et aussi par ce qu'elle avait la certitude de trouver de puissants secours, pour suivre sa voie, dans l'influence que lui promettaient sa position dans le monde et sa fortune.

Ce fut seulement plusieurs années après son mariage, qu'au retour de l'Université de Pise des liens de parenté me mirent naturellement en relation avec elle et sa famille. J'ignorais ce que je viens de vous dire, et toute ostentation était si éloignée de sa manière d'être, que je n'aurais longtemps vu en elle rien de plus que les qualités charmantes qui lui attiraient toutes les sympathies, si je n'avais entendu un jour sa réponse à une dame qui lui reprochait un peu doucereusement de s'exposer à compromettre sa santé par les actes trop incessants et trop laborieux de charité qu'elle s'imposait, et qui la séparaient plus peut-être, insinuait-elle, que l'opinion ne saurait l'admettre, des devoirs ordinaires des femmes dans la société.

— Si j'étais née pauvre, répondit Elena, s'il m'avait fallu faire un métier, celui de marchande, par exemple, personne n'eût songé à s'étonner de la peine que j'aurais prise pour soutenir ma famille en travaillant : on ne suppose pas, sans doute, que les femmes occupées toute la journée à un gain nécessaire soient moins attachées que les autres à leurs devoirs intérieurs. Eh bien, ma profession, si l'on veut bien excuser ce mot, est d'être une sœur de charité laïque. Je consens, si jamais on me voit négliger quoi que ce soit de ce que je dois, non-seulement à mes parents, à mes enfants, mais à mes amies, et même aux relations obligées du monde, je consens que l'on me condamne. Jusque-là, je prie ceux qui me témoignent quelque bienveillance de me permettre de faire mon métier en toute liberté, comme je le fais en tout repos de conscience : il me rend heureuse, et si je luttais contre mon penchant, je me sentirais peut-être moins capable de m'acquitter aussi bien de tout ce que je dois aux chers êtres qui m'aiment, et dont rien n'amoindrira jamais la place dans mon cœur.

C'est ainsi que M... m'avait préparé à entendre de nombreux exemples du noble dévouement de cette belle âme. Ils seraient tous dignes de ne pas tomber dans l'oubli. J'en choisis aujourd'hui un seul, non pas peut-être le plus beau, mais un de ceux qui ont laissé la plus vive impression dans ma mémoire. *La suite à la prochaine livraison.*

LA VALLÉE DE JOSAPHAT.

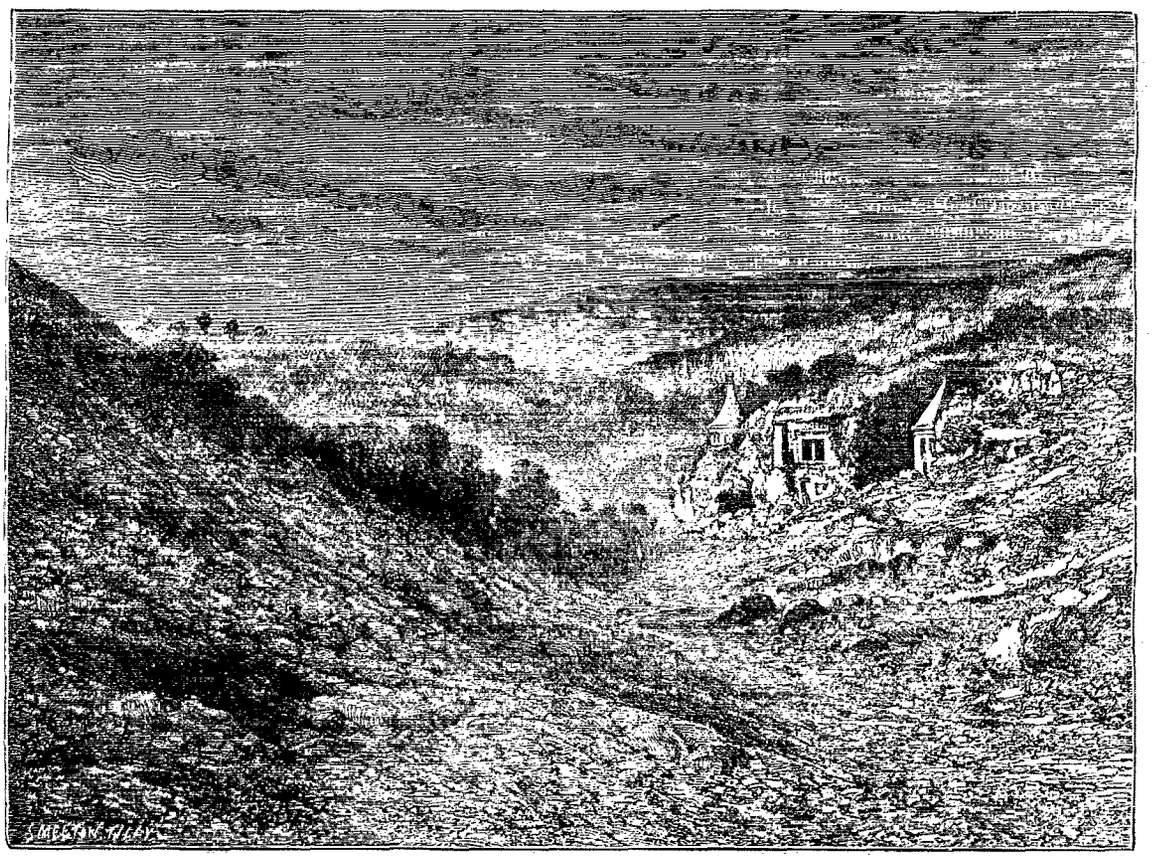
La vallée de Josaphat, l'une des plus célèbres du monde à cause des souvenirs qu'elle rappelle, s'étend, auprès de Jérusalem, entre le mont Moriah, la colline d'Ophel et le mont Sion à l'ouest, et les monts des Oliviers et du Scandale à l'est. Tantôt plus large, tantôt plus étroite, elle est sillonnée par le torrent de Cédron, qui est à sec les trois quarts de l'année; et ne roule un peu d'eau jaunâtre qu'à l'époque des grandes pluies. Ce torrent lui a fait quelquefois donner le nom de *vallée du Cédron*. Elle porte également celui de *vallée du Jugement*, parce que, d'après une ancienne tradition judaïque, c'est là que doivent être un jour rassemblés tous les hommes, après la destruction de l'univers, pour y comparaître devant le Juge Suprême et y rendre compte de leurs actions dans ces dernières et solennelles assises du genre humain. Tapissée sur beaucoup de points de pierres sépulcrales, elle forme comme une sorte de vaste nécropole où chaque jour des juifs venus de toutes les contrées du globe tiennent à honneur de se faire enterrer, ayant pour cela accompli, à un âge

souvent très-avancé, des voyages très-pénibles, afin d'avoir la consolation de mourir à Jérusalem, et de reposer ensuite dans la vallée où dorment déjà tant de leurs aïeux.

Entre tous ces tombeaux, le plus digne d'être signalé est, sans contredit, celui dans lequel, d'après la tradition chrétienne, la sainte Vierge fut enfermée quelque temps entre sa mort et son assomption. Il se compose d'une petite chambre sépulcrale taillée dans le roc, et offre la plus grande analogie avec celui de Jésus-Christ. Dès le quatrième siècle de notre ère, il fut recouvert d'une église. Celle-ci était de forme ronde, et souterraine. Au-dessus s'élevait une deuxième église qui reproduisait le plan de la crypte.

A l'époque des croisades, elle était détruite, et Godefroy de Bouillon établit en cet endroit un couvent de moines richement doté appartenant à l'ordre de Cluny. Ils s'empressèrent de relever l'église de la Vierge et lui donnèrent la forme qu'elle a conservée jusqu'à nos jours. La reine Mélissende, fille de Baudouin II et femme de Foulques d'Anjou, troisième roi de Jérusalem, y fut enterrée dans une des chapelles latérales, comme nous l'apprend Guillaume de Tyr.

Lorsque, en 1187, Jérusalem retomba sous le joug des Sarrasins, le couvent dont je viens de parler fut rasé par eux de fond en comble; mais ils respectèrent l'église et l'édicule sacré qu'elle contient, à cause de la vénération profonde que les musulmans eux-mêmes professent pour Setti Mariam (madame Marie).



La Vallée de Josaphat. — Dessin de A. de Bar, d'après nature.

Non loin de ce sépulcre se trouve une grotte sombre, connue sous le nom de *grotte de l'Agonie*, et dans laquelle, suivant une fort ancienne tradition chrétienne, Notre-Seigneur passa dans la prière quelques-unes des heures qui précédèrent son arrestation, et eut cette sueur de sang racontée dans les Évangiles (1).

A quelques pas de là on vénère, dans un petit enclos appartenant aux Pères franciscains, huit oliviers tombant de vétusté, et qui sont entretenus avec un soin religieux, parce qu'ils passent pour être contemporains du Sauveur. Dans ce cas, ils auraient assisté au commencement du drame divin de la Passion; ils auraient été les témoins du baiser de Judas, de l'arrestation du Christ et de la fuite de la plupart de ses disciples.

Si nous remontons maintenant plus haut dans l'histoire, nous savons par la Bible qu'une partie de la vallée de Josaphat avait été transformée par les premiers rois de Jérusalem en un jardin délicieux. Il était arrosé par un ruisseau dérivé de la fameuse fontaine de Siloë. Aujourd'hui encore il est cultivé par les fellahs du village de Silouan.

Plusieurs tombeaux antiques méritent également d'être signalés. Il serait trop long de discuter ici les problèmes auxquels ils ont donné lieu parmi les archéologues. Qu'il me suffise de dire que l'un est attribué à Absalon, un autre à Josaphat et un troisième à Zacharie. Sur un quatrième on lit une inscription hébraïque prouvant qu'il appartenait à la famille sacerdotale de Hézir; les chrétiens le désignent sous la dénomination de tombeau de saint Jacques.

C'est l'attribution de l'un de ces tombeaux à Josaphat qui a fait donner à la vallée tout entière le nom sous lequel elle est le plus généralement connue. (1)

(1) Nous devons ces lignes à l'un de nos savants contemporains dont les études sur Jérusalem et sur la Palestine ont le plus d'autorité, M. J. Guérin.

(1) Nous avons donné un dessin de cette grotte dans les *Voyageurs anciens et modernes*, t. II, p. 44 (Voyage d'Arculphe).

GHISLAIN DE BUSBECQ.



Ghislain de Busbecq. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après un portrait du seizième siècle (1557).

C'est Ghislain de Busbecq, diplomate du seizième siècle, qui a importé en Europe le lilas; c'est aussi cet amant passionné des fleurs et des beaux livres qui a enrichi les parterres des palais et des châteaux de son temps par l'envoi de tulipes variées à Fuchs, le surintendant des jardins impériaux de Vienne. N'eût-il pas rendu d'autres services, ce serait assez pour qu'il y eût plaisir à défendre son nom de l'oubli (1).

Né en 1522, à Comines, Augier Ghislain de Busbecq appartenait à la Flandre par sa naissance; il était en réalité sujet de Ferdinand et de Charles-Quint.

Ferdinand Ier, empereur d'Allemagne, roi de Bohême et de Hongrie, dont l'éducation s'était faite dans les Pays-Bas, où il avait reçu des leçons d'Érasme, avait deviné dans le jeune Busbecq toutes les qualités qui pouvaient lui préparer un négociateur habile, un diplomate plein de fermeté.

Il l'envoya d'abord en Angleterre, avec Pierre de Lassa, pour y occuper ce que l'on appellerait aujourd'hui le poste de secrétaire d'ambassade, et en l'année 1555, ou peut-être à la fin de 1554, il l'expédia comme chef de mission vers le terrible Soliman II, qui faisait trembler alors la chrétienté.

Dès le début de sa carrière diplomatique, le jeune ambassadeur se rendit utile aux sciences et aux lettres : il découvrit d'admirables manuscrits latins et grecs qu'il expédia aux savants de l'Europe, et il adressa des épîtres empreintes d'une latinité élégante à l'un de ses amis, Micault, seigneur d'Indevel, membre du conseil secret de l'empereur des Romains.

Ce premier ouvrage de Busbecq était d'un intérêt tel, qu'on le lisait encore avec admiration près d'un siècle après sa première apparition en l'année 1581. Au dix-septième siècle, S.-G. Gaudon en donna une version française. Il intitula son livre : *Ambassades et voyages en Turquie et Amasie de M. Busbequius*. Cet intérêt s'était si bien conservé jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, qu'un digne chanoine de l'église de Meaux, l'abbé de Foy, en fit aussi une traduction qu'on recherche encore aujourd'hui.

Constantinople, dont les savants s'éloignaient avec douleur pour chercher un asile dans les autres cités de l'Europe, offrait alors un étrange spectacle aux hommes de science ou d'investigations historiques. Les Turcs, qui avaient pillé tant d'églises et qui avaient dispersé tant de bibliothèques, accumulaient dans leurs bazars les manuscrits les plus précieux, gisant sans ordre au milieu des

(1) Il n'est guère connu que des érudits; on le nomme dans les biographies *Busbeck*, *Busbequius*, *Busbec*, *Bousbecq* ou *Bousebecque*. Nous avons adopté l'orthographe suivie par M. de Saint-Genoys dans ses *Vieux voyageurs belges*.

étoffes resplendissantes ou des meubles les plus coûteux : c'était là que nos savants nomades, tels que les Gilius et les Postel, les allaient recueillir pour quelques sequins. Personne mieux que Busbecq ne connaissait la valeur de ces trésors, et si son caractère d'ambassadeur ne lui permettait pas de les marchander lui-même, ses serviteurs affidés les allaient acheter pour lui : il en acquit, grâce à ses relations, environ deux cent quarante, parmi lesquels on cite encore un admirable Dioscorides.

C'était bien le moins que le monde intellectuel profitât, en Europe, d'une mission qui avait eu des résultats si négatifs en politique. Dès l'année 1554, en effet, lorsque Busbecq avait exposé en audience solennelle, devant Soliman II, les droits d'Isabelle, veuve de Jean Zapoli, souverain de la Hongrie, et que protégeait Ferdinand, un *C'est bien, c'est bien*, prononcé avec un sourire ironique, avait été la seule réponse que l'ambassadeur chrétien eût reçue; et à son second voyage, en 1555, lorsque, chargé d'une mission nouvelle, il s'était présenté à Amasieh, la patrie de Strabon, pour discuter avec Soliman les intérêts que Jean Sigismond pouvait avoir encore dans la Transylvanie et la Hongrie convoitées si ardemment par les Turcs, Busbecq avait eu à souffrir une sorte de captivité parfois des plus injurieuses.

Après la recherche des livres antiques, c'est surtout la zoologie et la botanique qui occupaient Busbecq. Il avait autour de sa demeure des jardins habilement plantés; son palais d'ambassadeur à Andrinople était une véritable ménagerie; c'était son arche de Noé, comme il le dit avec une bonhomie naïve : « Quel goût est le mien! dit-il à son savant correspondant; je ne me contente pas de tous les animaux que le pays me fournit amplement, j'en remplis ma maison d'étrangers; mes domestiques et moi, nous nous occupons à les nourrir. Le plaisir qu'ils nous donnent nous fait supporter plus facilement l'éloignement de notre patrie..... Parmi ceux-ci, les singes tiennent le premier rang; leur adresse, les éclats de rire qu'ils font, et leurs malices, leur attirent toujours grand nombre de spectateurs; mes domestiques se passeraient volontiers de manger pour les regarder. J'ai encore des ours, des chevreuils, des cerfs, des lynx, des rats d'Inde, des martes zibelines, jusqu'à un cochon. Celui-ci est de tous les animaux de ma ménagerie le plus curieux pour le pays; il me procure la visite de tous les Asiatiques qui savent que je l'ai. Cette nation, ainsi que les Turcs, a cet animal en horreur...

» J'ai, en oiseaux, des aigles, des corbeaux, des chouettes, des canards de Barbarie, des grues des îles de Mayorque, et des perdrix... Indépendamment de l'amusement que ces différentes espèces d'animaux me donnent, j'ai encore le plaisir de vérifier en eux mille choses qui me paraissaient extraordinaires et que je ne pouvais croire. J'ai lu, par exemple, dans plusieurs auteurs, qu'il y a certains animaux qui deviennent épris de l'amour le plus violent pour certains hommes : ceci me paraissait une fable et je ne voulais en rien croire, jusqu'à ce que j'aie vu un lynx que j'ai fait venir d'Assyrie et qui, deux jours après qu'il eut vu un de mes domestiques, s'attacha tellement à lui que l'on ne peut nier que ce ne fût la tendresse même qui agissait dans cet animal; dès qu'il l'apercevait, c'était mille caresses, mille embrassades... Lorsque cet homme sortait de la chambre, le lynx prenait doucement et avec timidité le pan de son habit avec ses pattes et voulait le retenir; s'il partait, cet animal tenait ses yeux fixés vers la porte et ne reprenait sa gaieté que lorsqu'il le voyait revenir; sa joie alors éclatait en mille manières différentes... La passion enfin de ce lynx était si violente, qu'ayant emmené ce domestique avec moi en Asie, il est tombé en langueur et est mort de chagrin, ce qu'il a marqué par ses pleurs et par son obstination à ne vouloir ni boire ni manger. Ceci m'a d'autant plus fâché que je m'étais proposé d'en faire un présent à Ferdinand. Sa peau était de la dernière beauté; c'était sans doute de celles de cette espèce qui étaient autrefois si fort estimées à Babylone et dont il est parlé dans le droit romain. »

Après l'histoire du lynx vient celle d'une grue de l'île de Mayorque, qui s'était prise du plus vif attachement pour un pauvre soldat espagnol que Busbecq avait racheté de l'esclavage, mais dont la tendresse n'alla point jusqu'à la mort; elle se bornait, en effet, à veiller son maître durant son sommeil, et à venir pondre sur la natte qu'il occupait, sans permettre que nul le vînt déranger.

En racontant ces preuves diverses de l'attachement de certains animaux pour les hommes, il semble, en vérité, que le malheureux ambassadeur de l'empereur d'Allemagne ait cherché à se consoler des preuves d'odieuse ingratitude dont il avait à se plaindre journellement de la part des humains. Sa charité, presque toujours cruellement trompée, se montrait si constante, en effet, qu'il était rare qu'on ne s'adressât pas à lui pour sortir du rude esclavage dans lequel Soliman II maintenait les chrétiens pris les armes à la main; mais plus d'un esclave libéré, se jouant de ses promesses, oubliait de payer une rançon promise les larmes aux yeux et la main sur le cœur. Busbecq perdit ainsi généreusement une notable partie de sa fortune.

Avec un homme tel que Soliman II, dont l'ambition ne connaissait point de bornes, les années s'écoulaient et l'ambassade n'avait point de conclusion. Le Grand Seigneur, en ce temps, parlait en maître aux États voisins de la Turquie, lorsqu'il ne menaçait pas d'un prompt envahissement. Durant le long espace de temps qui s'écoula entre l'année 1555 et l'année 1562, époque où il signa un dernier traité, Busbecq eut l'occasion de déployer des talents diplomatiques qu'on a parfaitement oubliés, mais qui firent l'admiration de son siècle. Dégoûté outre mesure d'une politique barbare à laquelle il avait opposé une si longue patience; presque toujours menacé de la peste, qui s'attaquait à ses serviteurs et lui enlevait ses amis, il n'aspirait qu'à revenir en pays de chrétiens, comme il le dit, et à trouver enfin quelque repos dans sa terre natale. Il fut toujours la dupe de ses espérances, comme il l'avait été de sa charité. Ghislain de Busbecq n'eut pas plutôt obtenu son audience de congé, après avoir signé, le 27 novembre 1562, un traité avantageux pour le pays qu'il représentait, qu'on le vit s'éloigner sans regret de la Turquie.

De retour à Vienne, il voulait immédiatement quitter la cour. Ferdinand l'avait trop bien étudié et connaissait trop bien sa vaste instruction pour le laisser partir; il le chargea de l'éducation de ses deux petits-fils Rodolphe et Mathias, qui succédèrent à l'empire après la mort de leur noble père Maximilien II. Malgré ses projets de retraite, dont on connaissait la sincérité à la cour, Busbecq fut donc contraint de consacrer les meilleures années de sa vie à l'instruction de ces jeunes princes; puis Maximilien, qui l'avait vu à l'œuvre et qui l'avait apprécié au moins à l'égal de son père, lui donna une mission nouvelle dont il sentit vivement l'amertume, puisqu'elle éloignait à tout jamais, on l'eût dû prévoir, les jours de repos après lesquels il aspirait. Il fallait conduire en France cette infortunée princesse Élisabeth, que la politique du temps condamnait à être l'épouse de Charles IX; ce fut Ghislain de Busbecq qui fut chargé de l'amener au sein de cette cour dissolue où elle eut tant à souffrir, et où elle ne put que donner des larmes comme spectatrice de la plus affreuse des tragédies politiques.

En France comme en Allemagne, Busbecq s'acquit l'estime de tous ceux dont il fut connu. Il fuyait les courtisans, mais il recherchait avec une sorte de passion la société des savants, auxquels il révélait tant de faits nouveaux ignorés avant lui. Nous nous figurons, en effet, Busbecq comme un prédécesseur de Fabri Peiresc (1), ne voulant rien publier par lui-même, mais ouvrant ses conseils à tous ceux qui voulaient publier, et répandant les trésors de sa science en faveur des voyageurs, des archéologues et des naturalistes. En l'année 1581, Louis Carrion donna au public, presque à son insu, ses lettres sous le titre d'*Itinera Constantinopolitarum et Amazianum*.

C'était dans cette France si agitée et qu'il éclairait d'une si vive lumière, qu'il devait mourir vingt ans après la Saint-Barthélemy, et par conséquent longtemps après la mission délicate qui l'y avait amené. On était au fort de la Ligue; il avait à régler quelques intérêts particuliers dans les Flandres, où sa terre avait été érigée en baronnie par l'archiduc Albert, lorsqu'il traversa la Normandie avec l'intention probable de s'embarquer dans quelque port. Arrivé à trois lieues de Rouen, il fut rencontré par une troupe de ligueurs qui molestèrent sa personne et pillèrent ses bagages. Il parla avec énergie et se fit rendre une partie de ce qui lui appartenait; mais il ne put réprimer en lui l'effet qu'avaient produit ces violences. Recueilli par une dame qu'il avait connue sans doute à la cour, il fut saisi au bout de deux jours par une fièvre ardente, et cette maladie l'emporta, le 29 octobre 1592. On l'enterra dans le petit village de Saint-Germain, à trois lieues de Rouen; son cœur fut transporté à Busbecq.

Bernardin de Saint-Pierre, qui s'était pris d'admiration pour les lettres latines de notre voyageur, aurait voulu qu'on élevât un tombeau à cet amant de la nature et qu'on l'entourât d'une plantation de lilas. C'était peut-être à lui qu'il pensait lorsqu'il écrivait cette phrase aimable et vraie : « Le don d'une plante utile me paraît plus pré- » cieux que la découverte d'une mine d'or, et un monu- » ment plus durable qu'une pyramide. » (2)

L'austère de Thou, qu'on ne peut pas accuser de prodiguer la louange à ses contemporains, a dit à propos de notre voyageur : « C'était un grand homme, qui avait une connaissance profonde des grandes affaires; il était d'une candeur et d'une probité rares. »

L'ALIMENTATION A PÉKIN.

Le docteur Morache, qui a longtemps habité Pékin, assure que la cuisine chinoise y est fort bonne. Les cuisiniers chinois, dit-il, sont fort logiques et pleins de bon sens dans tout ce qu'ils préparent pour la table. Les rôtis sont parfaits, les ragoûts bien compris, le tout est appétissant; tout au plus la cuisine mérite-t-elle le reproche d'être trop variée. Les repas, interminables, sont de vrais défilés de plats.

Il s'agit évidemment dans ces derniers mots des repas de cérémonie, ou, tout au moins, de ceux des gens riches. Le peuple et la classe moyenne sont très-sobres.

Beaucoup de familles de Pékin, même de la classe moyenne, ne se donnent pas la peine de préparer leurs aliments au logis. On va acheter dans la rue, au moment du repas, ce dont on a besoin, et l'on consomme généralement sur place; c'est une conséquence de l'habitude de vivre moins à l'intérieur des maisons qu'au dehors. Une quantité incroyable de marchands ambulants vendent des soliments de toute sorte; de petits restaurants font la cuisine sur des charrettes; d'autres établissements, mieux installés, offrent leurs fourneaux à tout venant. Une étrange coutume des chinois, qui sont très-passionnés pour le jeu, est de jouer leur repas avec le marchand de comestibles, même avec les boulangers et les fruitiers; du reste, on ne perd jamais absolument : on tire un petit bâton sur lequel est inscrit ce que l'on a gagné, et l'on gagne toujours, peu ou beaucoup; mais il est permis de croire qu'avec leur argent les joueurs dîneraient mieux qu'ils ne le font en s'en remettant aux hasards du jeu.

Deux repas suffisent aux Chinois : l'un vers dix heures, l'autre vers trois heures.

L'ouvrier prend une heure pour chaque repas : il ne mange d'ordinaire qu'une jatte de millet avec du poisson salé, ou des nouilles avec des légumes; il y ajoute un peu d'eau-de-vie et quelques galettes. Cette modeste nourriture lui donne assez de force pour travailler pendant dix à douze heures chaque jour; il ne prend que dix minutes de repos, toutes les deux heures, en buvant un peu de thé.

La viande dont on se nourrit le plus est celle du mouton. Il y a deux variétés de mouton : l'une de grande taille, sa chair est succulente et aromatique; l'autre, de taille plus petite, élevée plus particulièrement en vue de l'industrie, a la chair dure, sèche, brune et très-odorante. On vend rarement du bœuf.

Le lait, peu aimé des Chinois, est pauvre en crème.

La partie de la population d'origine tartare s'en accommode, et, avec le beurre, dont l'odeur est repoussante, fait une sorte de soupe où entrent du thé, du millet en grains ou de la farine d'avoine, et de l'eau.

Les porcs élevés à Pékin ou aux environs sont de mauvaise qualité; ceux qui viennent de Tartarie ont, au contraire, une chair succulente. Les Chinois consomment en général cette viande frite dans la graisse.

Presque tous les bouchers sont musulmans.

Il y a dans Pékin des boucheries de viande de cheval et de chameau : mais il n'est pas vrai que les Chinois se nourrissent de chiens et de rats; seulement, dans le sud, on mange de très-jeunes chiens élevés à cette intention; c'est ainsi que nous mangeons les cochons de lait.

Les poissons sont abondants sur le marché de Pékin; les plus estimés sont des espèces de saumons et de carpes. En hiver, on voit venir des esturgeons du fleuve Amoûr, et des poissons des provinces de Mantchourie et du Léaotong; ils sont emprisonnés dans des blocs de glace que l'on produit en plaçant ces animaux dans de petites auges remplies d'eau qui se congèle rapidement. Les poissons de mer servent aussi en grand nombre à l'alimentation de la capitale.

Les eaux douces donnent des crevettes excellentes, qu'il serait bien désirable de voir s'acclimater dans nos rivières.

Les marchés à la volaille sont approvisionnés de poules, chapons, canards et oies.

Les œufs entrent dans la cuisine chinoise sous toutes les formes, et même comme condiment après une fermentation qui dure plusieurs mois, moyennant qu'on les jette, revêtus de leurs coquilles, dans une sorte de saumure; on pourrait en faire aisément l'essai en Europe.

Pendant la saison des froids, de nombreuses caravanes venant de deux et trois cents lieues apportent à Pékin des gibiers, dont les principaux sont : le cerf et le renne (assez rares tous deux), le chevreuil, l'antilope, les chèvres, une grande variété de faisans, et plusieurs espèces de perdrix.

La farine de blé qui sert à faire, outre le pain cuit à l'étouffée, de petites galettes plates, divers gâteaux et des nouilles, est relativement élevé. Le riz lui-même, qui est le fond de la nourriture dans le sud, coûte cher à Pékin.

(1) Voy., sur Peiresc, la Table de quarante années.
(2) *Voyage à l'île de France.*

Les classes ouvrières consomment surtout le millet cuit à l'eau, avec addition de légumes salés, ou sous forme de galettes.

On rencontre à chaque pas des marchands de fruits conservés frais, en été, au moyen de la glace : poires, pommes, abricots, pêches, prunes, cerises de peu de goût, fraises de Mongolie, raisins, pastèques, melons.

Le thé, boisson nationale, ne subit pas les manipulations par lesquelles passe celui que l'on exporte; il est simplement desséché; il est peu fermenté, et n'a pas le goût âcre qu'on estime en Europe. Le peuple en fait un usage continuel; dans toute maison un peu confortable, la bouilloire à thé est toujours sur le feu.

Le vin ne se prend qu'au repas; on le boit tiède et par petites tasses de la contenance d'un grand verre à liqueur. La consommation de l'alcool est beaucoup plus considérable.

Les Chinois reçoivent de l'Indo-Chine toutes les épices aromatiques. Ils en consomment beaucoup ainsi que de certaines conserves : le caviar, les nageoires de requin, les holothuries, les nids d'hirondelles, qui coûtent aussi cher à Pékin que les truffes chez nous.

Les salaisons de viandes, de légumes et de poissons, sont très-appréciées des classes pauvres.

Le sucre (candi), les sucreries, les confitures, sont un objet de luxe. Le peuple se contente de miel.

ÉTUDES CÉRAMIQUES.

Voy. p. 195.

LES FAIENCES DE ROUEN.

Rouen tient certainement la première place dans l'histoire de la céramique en France, autant sous le rapport



Faïences de Rouen. — Dessin d'Édouard Garnier.

artistique que par l'importance et le nombre de ses fabriques, et ses produits atteignent aujourd'hui, dans les ventes aux enchères, des prix élevés qu'ils doivent à leur mérite incontestable bien plus qu'à leur rareté ou à un vain amour-propre de collectionneurs.

Quelques auteurs ont prétendu faire remonter cette industrie, dans la vieille cité normande, à la première moitié du seizième siècle, et, comme preuve à l'appui, ont cité les carreaux de pavage du château d'Écouen, dont quelques-uns sont signés *Rouen 1542;* mais il est présumable que ces carreaux sont des œuvres isolées, faites soit par un des Italiens appelés en France par François Ier pour décorer de plaques émaillées la façade du château de Madrid au bois de Boulogne (1), soit par un potier intelligent cherchant à perfectionner la fabrication des poteries vernissées, depuis longtemps déjà florissante à Rouen, et qui aurait surpris le secret de l'émail italien.

Quoi qu'il en soit, c'est seulement vers le milieu du dix-septième siècle que nous trouvons les premières preuves certaines de la création à Rouen d'une industrie qui devait bientôt prendre une extension considérable et briller d'un vif éclat pendant plus d'un siècle.

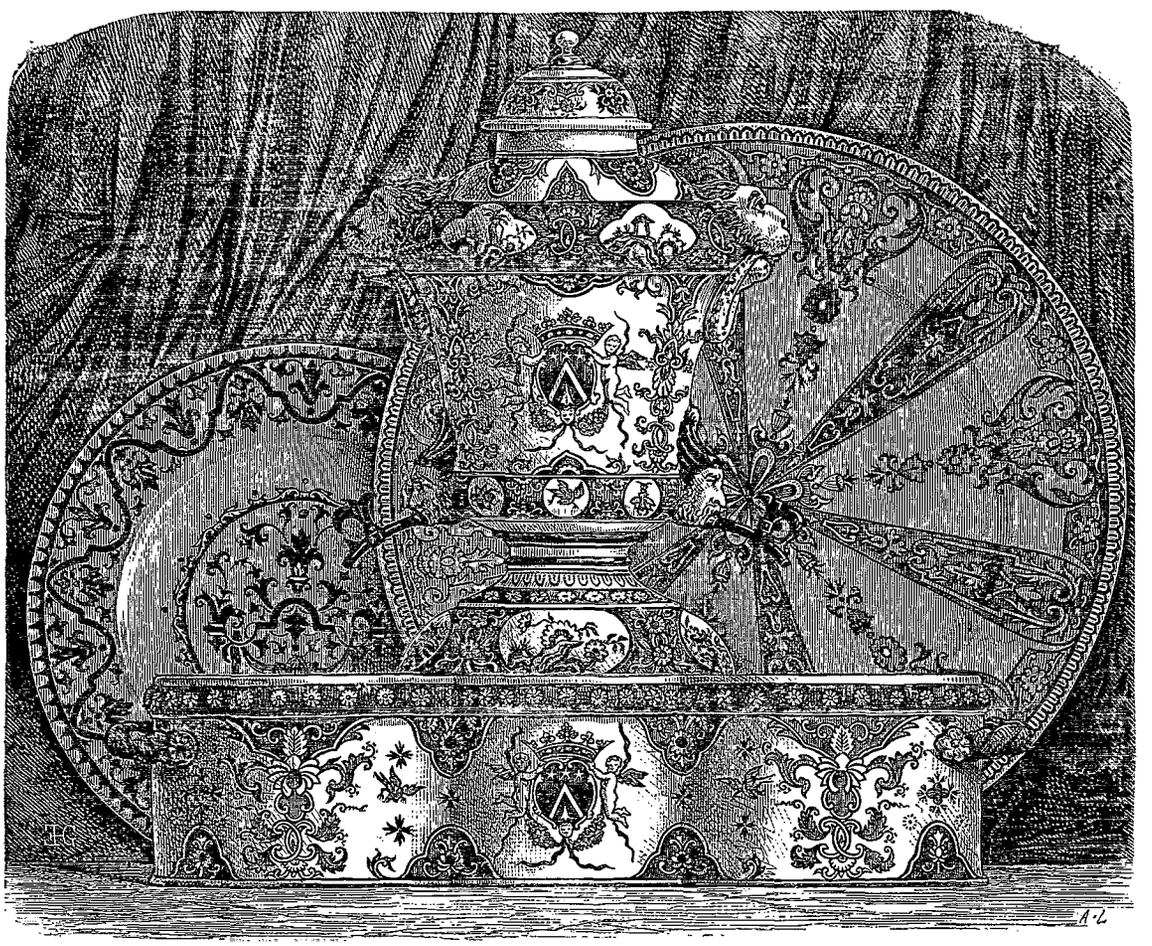
En 1646, Nicolas Poirel, sieur de Granval, huissier du cabinet de la reine, obtint l'autorisation de fabriquer la faïence, avec un privilége de cinquante ans dont il fit la cession à Edme Poterat. Les premiers produits de cette fabrication se ressentent de l'influence nivernaise, ainsi que le prouvent plusieurs pièces, entre autres le plat de la collection de M. Gouellain portant l'inscription : FAICT A ROUEN 1647; ce sont toujours les plats et drageoirs à larges bords et à bassin creux, décorés en camaïeu bleu de chimères, oiseaux et fleurs détachées, qui avaient été primitivement fabriqués à Nevers à l'imitation des formes et des décors italiens. On distingue facilement la faïence rouennaise de cette époque à sa pâte épaisse, très-lourde, et à son émail plus blanc que celui de Nevers.

La Hollande fournit aussi à l'industrie naissante ses ouvriers et ses modèles copiés sur les porcelaines bleues de la Chine et du Japon; mais cette première période d'imi-

(1) Voy., sur le château de Madrid, t. X, 1842, p. 266.

tation dura peu : Rouen s'affranchit bientôt des influences étrangères, et créa, vers la fin du dix-septième siècle, ses beaux décors dits *à broderies*, si originaux, si vraiment français, qui resteront la plus haute manifestation de l'ornementation céramique, et qui ont fait de la faïence de Rouen la première et la plus artistique des faïences françaises.

Ces décors, que l'industrie rouennaise appliqua avec une fécondité d'invention et une variété d'agencements au-dessus de toute comparaison, rappellent les effets et les combinaisons de la broderie sur étoffe, des guipures et du point de dentelle, aussi bien que ceux de la marqueterie et de la damasquinerie; ils se composent toujours de motifs alternés et répétés à intervalles égaux, partant du bord de la pièce à décorer et convergeant vers le centre, disposition qui les a fait aussi nommer décors du *style rayonnant;* il est, en effet, des plats qui, par leurs combinaisons éclatantes et symétriques, produisent à l'œil l'impression d'une splendide rosace empruntée aux murailles des cathédrales. Cette ornementation, primitivement d'un beau bleu



Faïences de Rouen; décor bleu; style rayonnant. — Dessin d'Édouard Garnier.

sur le fond blanc de l'émail, souvent variée par l'introduction de nuances d'un bleu un peu plus pâle et de rehauts de couleur rouge, se modifia bientôt, et, tout en conservant sa régularité comme disposition, s'enrichit de couleurs diverses où le jaune, le rouge, le vert et le bleu dominent, et qui cachaient sous leur éclat l'insuffisance du dessin, qui, dans le principe, ne pouvait être exécuté que par des artistes consciencieux et habiles.

Ce fut surtout vers la fin du règne de Louis XIV que la fabrication rouennaise prit une extension considérable. La nécessité de subvenir aux dépenses occasionnées par une guerre acharnée au dehors, les inondations de la Loire, et surtout la disette de 1709, avaient épuisé les finances; on cherchait à « faire argent de tout », et quelques seigneurs, afin de venir en aide au Trésor, ayant porté leur argenterie à la Monnaie, virent bientôt leur exemple suivi. « Tout ce qu'il y eut de grand et de considérable, dit Saint Simon (1), se mit en huit jours à la faïence; ils épuisèrent les boutiques et mirent le feu à cette marchandise..... Le roi agita de se mettre à la faïence; il envoya sa vaisselle d'or à la Monnaie, et M. le duc d'Orléans le peu qu'il en avait. Le roi et la famille royale se servirent de vaisselle de vermeil et d'argent; les princes et les princesses, de faïence. »

Presque tous les spécimens qui sont parvenus jusqu'à nous des services en faïence destinés à remplacer la vaisselle d'argent furent fabriqués à Rouen et sont enrichis de blasons ornementés entourés d'une bordure rayonnante; dans les décors exclusivement bleus, les couleurs des émaux sont indiquées, suivant les règles héraldiques, par des tailles diverses.

La suite à une prochaine livraison.

(1) Mémoires, année 1709.

PENSER ET CHERCHER PAR SOI-MÊME.

Trop souvent les enfants et les jeunes gens à qui on a appris beaucoup de choses, loin de rapporter de leur éducation des facultés fortifiées, n'en sortent qu'avec des fa-

cultés surmenées. Ils sont bourrés de faits, d'opinions et de formules d'autrui, qu'ils acceptent et qui leur tiennent lieu du pouvoir de s'en faire eux-mêmes. C'est ainsi qu'on voit des fils d'hommes éminents, pour l'éducation desquels rien n'a été épargné, arriver à l'âge mûr en débitant comme des perroquets ce qu'ils ont appris dans leur enfance, incapables de se servir de leur intelligence en dehors du sillon qu'on a tracé pour eux. Pour éviter ce grave défaut d'éducation, mon père ne permettait jamais que mes leçons dégénérassent uniquement en un exercice de mémoire. Il tâchait de mener mon intelligence, non-seulement du même pas que l'enseignement, mais autant que possible de lui faire prendre les devants. Tout ce que je pouvais apprendre par le seul effort de ma pensée, mon père ne me le disait jamais tant que je n'étais pas à bout de ressources pour le trouver moi-même. Je me souviens qu'un jour, à l'âge de treize ans, il m'arriva de me servir du mot *idée;* mon père me demanda ce que c'est qu'une idée, et se montra mécontent de mon impuissance à définir ce mot... Un élève à qui l'on ne demande jamais ce qu'il ne peut pas faire, ne fait jamais tout ce qu'il peut. (1)

APPRENDRE PAR CŒUR.

La langue française a une expression particulière pour désigner l'action que fait celui qui confie quelque chose à sa mémoire : on appelle cela *apprendre par cœur.*

Cette expression, s'appliquant à une opération mécanique en quelque sorte, est d'un effet assez singulier quand on y réfléchit et semble former un contre-sens. Mais le contre-sens disparaît quand on sait que, dans l'ancienne langue provençale, cœur était employé comme synonyme de mémoire. (2)

LA COMTESSE ELENA.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 286.

Un jour, revenant de promenade, le comte, la comtesse et moi, nous nous étions arrêtés devant la diligence de Milan qui arrivait. Nous attendions le fils d'un de nos amis, Ottavio R...

Quelques heures plus tard, nous trouvant réunis dans le salon d'Elena, elle nous dit :

— Avez-vous remarqué, près de la diligence, sous l'arcade, une jeune femme pâle, vêtue de noir?

— Oui, répondit le comte, elle paraissait bien triste.

— N'était-ce point plus que de la tristesse? reprit Elena.

Je fis la réflexion qu'en effet j'avais cru voir dans la physionomie de cette personne quelque chose de presque sinistre.

— Vous avez raison, me dit Elena. Mais encore, de quelle nature était cette expression que vous avez remarquée?

La question ne me surprit pas. J'étais habitué à ces inquisitions morales de la comtesse, et je savais quelles intentions secrètes les rendaient légitimes : elles faisaient partie de ce qu'elle appelait sa profession de sœur de charité laïque. Mais, à vrai dire, mon attention avait glissé trop rapidement sur l'inconnue pour qu'il me fût possible de rien dire de très-précis. Je répondis donc, un peu au hasard, qu'il m'avait semblé que cette femme était agitée par quelque remords.

— Non, répondit vivement Elena, non; vous vous trompez. Le remords n'a jamais ce rayon des yeux vif et ardent (1). La conscience ternit le regard de celui que le remords torture, et le force à se tourner intérieurement. Le front sur lequel pèse une secrète honte ne se dresse pas si fièrement.

— Que soupçonnez-vous donc?

— J'hésite; mais j'ai cru entrevoir une idée fixe d'impatience et de haine. Mon ami, obligez-moi en cherchant à savoir ce que peut être cette femme.

Le lendemain, j'appris à Elena que l'étrangère, arrivée dans notre ville depuis peu de jours, avait loué une chambre dans la maison du docteur G... C'était tout ce que j'avais pu découvrir.

Deux jours après, Elena me dit :

— Je l'ai vue, je lui ai parlé.

— Comment?

— Hier je quêtais pour les familles pauvres qui se sont réfugiées ici depuis les inondations de l'Adige. C'était une occasion légitime de me présenter même chez une personne étrangère. J'ai frappé : elle m'a ouvert sa porte précipitamment. A ma vue, elle a d'abord reculé de plusieurs pas en me regardant avec un air de surprise offensée. Je lui ai exposé le motif de ma visite. Aussitôt, sans rien dire, elle s'est baissée vers un coffre déposé en un coin, et en a tiré une demi-pièce d'or qu'elle m'a présentée. Je n'ai pu réprimer un geste devant une si riche aumône.

« Veuillez accepter, m'a-t-elle dit froidement. Cet or m'appartient : j'en dispose comme il me plaît. »

Et, en parlant, elle me reconduisit : évidemment elle ne voulait pas laisser une conversation s'engager entre elle et moi.

— Est-ce donc tout? dis-je.

— Non. Si rapide qu'eût été son mouvement en ouvrant et fermant le coffre, j'ai aperçu un vêtement d'homme, un habit d'officier, et, je le crains, une tache...

— De sang!

— Oui, mon ami, à moins que ce ne soit une illusion de mon imagination troublée; mais redoublons de vigilance. Il faut savoir d'où vient cette femme, et quels sont ses noms, sa patrie, sa famille, sa fortune, son but.

— Vous paraissez redouter quelque chose de grave.

— Je ne puis encore m'arrêter à rien de précis; mais je sens en moi une angoisse. J'ai le pressentiment qu'il y a là quelque grand malheur à éviter.

Mes recherches ne furent pas heureuses. Le docteur G... ignorait jusqu'au nom de sa locataire. Elle n'avait donné qu'un nom de baptême, qui pouvait ne pas même être le sien. Elle ne se faisait servir par personne. Le seul fait particulier dans sa manière de vivre, était qu'elle sortait régulièrement chaque soir vers l'heure où arrivait la diligence.

J'aurais pu obtenir plus de détails peut-être de la police; mais c'était une source d'informations où aucun de nous, en ce temps-là, n'aurait eu le cœur de puiser.

Pour complaire à Elena, j'allai les soirs suivants à la diligence, et j'y voyais toujours, sous l'arcade, la femme noire, debout, immobile, rigide, comme une statue.

Une fois enfin elle ne vint pas.

Je le dis à Elena.

Elle tressaillit.

— Êtes-vous sûr de ce que vous me dites?

J'étais arrivé avant la diligence, et je ne m'étais éloigné qu'après m'être bien assuré que la place et les arcades étaient désertes.

— Mon Dieu! dit Elena, c'est donc vrai? nous n'avons pas un moment à perdre.

Elle écrivit à la hâte une lettre.

(1) John Stuart-Mill.

(2) A. Daguet.

(1) « Quand on a le cœur pur, on a le regard lumineux. » (Bossuet.)

— Portez-la, de grâce, vous-même, à l'instant, au général Ludovici. Ne la remettez qu'à lui. Voyez aussitôt après le docteur G..., et dites bien haut devant ses domestiques qu'Ottavio R..., arrivé ce matin en poste, est reparti cette nuit pour une mission à Vienne. De là, courez au journal, priez qu'on insère sans retard cette nouvelle.

— Mais cette nouvelle...

— Sera vraie avant la fin de la nuit.

Ce n'était pas le moment d'interroger Elena.

Dans la matinée du lendemain, je vins lui rendre compte. Tout ce qu'elle avait voulu s'était accompli sans difficulté.

— Et cette femme?

— Je ne sais rien, répondis-je. Que supposez-vous?

— Elle quittera notre ville aujourd'hui, dit Elena avec un soupir de soulagement.

Calmée, elle me fit asseoir près d'elle et m'indiqua du doigt un passage du journal de Parme, où je lus ce qui suit à une date qui remontait à quelques semaines :

« Il n'est bruit en ce moment que du duel entre Otta-» vio R..., aide de camp du général Ludovici, et le lieu-» tenant d'infanterie V..., à la suite d'une discussion po-» litique au café Neuf. Le lieutenant V..., blessé à la » poitrine, est mort ce matin. Sa veuve est, dit-on, folle » de désespoir. »

— Vous avez vu que depuis ma visite à l'inconnue, me dit Elena, je soupçonnais un mystère. Un léger accent que j'avais remarqué dans le peu de mots que cette femme avait prononcés me faisait supposer qu'elle devait être du duché de Parme. Je me procurai, grâce aux recherches de notre bon abbé M..., les journaux de la ville publiés depuis plusieurs mois. Son deuil et la tache que j'avais entrevue sur l'uniforme ne me laissaient presque pas de doute qu'elle n'eût une mort à pleurer, peut-être à venger. Cette note du journal confirma ma supposition, qui se changea en certitude et en effroi lorsque j'appris qu'Ottavio, appelé par le général, devait arriver cette semaine même. N'êtes-vous pas persuadé, comme moi, que cette malheureuse est la veuve du lieutenant, et qu'informée par la presse ou par quelque autre moyen du voyage d'Ottavio, elle l'attendait ici?

— Que va-t-elle devenir?

— Elle ne doit pas avoir les ressources nécessaires pour suivre Ottavio à Vienne. Je pense que, découragée, elle renoncera à son projet de vengeance, se résignera et retournera près de sa famille.

Sur ce point, Elena était dans l'erreur. Je lui appris le soir même que l'étrangère n'était point partie : elle était même restée enfermée tout le jour dans sa chambre.

A ces mots, je vis l'inquiétude troubler les traits d'Elena.

— Avez-vous vu le docteur? me dit-elle vivement. Quelqu'un a-t-il pénétré près de cette femme?

— Je ne le crois pas. Mais je comprends votre crainte, et j'aurais dû en avoir plus tôt la pensée : je cours.

Sur ma demande, le docteur, qui partageait notre appréhension, mais sans beaucoup de sympathie, frappa lui-même à la porte de sa locataire inconnue, et, ne recevant aucune réponse, la fit ouvrir en ma présence.

La pauvre jeune femme était couchée, mais rien n'indiquait de sa part aucune tentative de suicide. Elle tourna sa pâle figure de notre côté, avec une expression de reproche.

Le docteur, après l'avoir interrogée et lui avoir offert ses services, lui avait demandé si elle désirait des aliments. Voyant qu'elle s'obstinait à rester muette, il lui dit sévèrement :

— Vous n'êtes pas malade; vous voulez vous laisser mourir d'inanition. Nous ne le souffrirons pas.

Elle lui jeta un regard de défi et répondit d'une voix ferme :

— Qui veut mourir, meurt.

Elena, quand je lui racontai cette scène, réfléchit plusieurs instants.

— Je sens avec douleur, me dit-elle, mais avec certitude, que, dans l'état moral où est cette malheureuse personne, je serais personnellement sans influence sur elle. Peut-être notre cher abbé trouverait-il des paroles pour la persuader. Ce ne sont pas des raisonnements ordinaires qui auraient la puissance de la dissuader : il faut ou la religion, ou quelque autre grand moyen d'émotion... Emmenez avec vous l'abbé, faites que le docteur, que je sais être sujet à des mouvements d'esprit contradictoires, ne se décourage pas. De mon côté, je chercherai, j'agirai.

La fin à la prochaine livraison.

LES PRINCIPES ET LEUR SOURCE.

Aucune société humaine n'est possible sans quelques idées morales fortement arrêtées. Ces idées reposent sur la notion claire et distincte du bien et du mal, de la différence qui les sépare et de la préférence décidée que nous devons à l'un sur l'autre. Ces idées doivent être enracinées, elles doivent avoir de l'autorité sur les esprits et sur les cœurs, non pas à ce point que le mal soit impossible, mais à ce point que l'honnête homme entraîné puisse former le projet de revenir au bien et de ne s'en écarter jamais.

Mais, pour avoir cette autorité, ces idées doivent avoir une origine supérieure. Si elles ne reposent que sur des nécessités sociales, le voisinage des intérêts humains les rend suspectes; si, au contraire, les hommes sont convaincus que cet ordre admirable de l'univers est la pensée, la volonté d'une intelligence supérieure, qui est à l'intelligence humaine ce que l'immensité de l'univers est à ces œuvres belles, mais périssables, que nous appelons le Parthénon et Saint-Pierre, alors le bien nous apparaît comme une portion de cet ordre admirable; l'homme qui fait le bien s'élève jusqu'à cette intelligence supérieure, et l'idée du bien trouve sa grandeur, sa dignité, sa beauté idéale.

THIERS.

VOLTA ET LAPLACE.

Voy. la Table de quarante années.

Au même jour et presque à la même heure, cent ans mois pour mois après la mort du grand Newton, s'éteignaient deux savants dignes de lui, membres de l'Institut, ayant eu tous deux la bonne fortune d'être l'objet d'une estime affectueuse de la part de leur puissant collègue Bonaparte, qui les avait créés tous deux comte et sénateur.

C'étaient Volta et Laplace, génies d'un ordre différent, natures de chercheurs presque opposées : — celui-ci mathématicien illustre parmi les plus illustres, et philosophe à vues élevées, voué surtout à l'étude et aux perfectionnements de l'astronomie théorique, constatant par des prodiges de calculs et de déductions logiques la persistance de la loi newtonienne d'attraction universelle jusque dans les moindres perturbations de la marche des astres, et laissant à la postérité les livres immortels de la Mécanique céleste et de l'Exposition du système du monde; — celui-là physicien éminent, observateur original et pro-

fond, constamment absorbé dans l'examen des phénomènes féeriques de l'électricité, armé d'une perspicacité qui lui tient lieu d'esprit philosophique, et favorisé d'un instinct si sûr dans l'art de découvrir, qu'en dépit de théories inexactes qui eussent pu l'entraver, il dote l'humanité « de l'instrument le plus merveilleux qu'ait jamais créé » l'intelligence humaine. » (1)

Il y a le génie qui invente et le génie qui perfectionne. Volta et Laplace nous en montrent deux magnifiques exemples : si, d'un côté, l'art de raisonner élevé à la plus haute puissance peut, comme on l'a dit de Laplace, « tout perfectionner, tout approfondir, reculer toutes les limites, résoudre tout ce qu'on aurait pu croire insoluble » (2), d'un autre côté, l'intelligence créatrice, procédant par des intuitions mystérieuses, ouvre une voie nouvelle dans la science en faisant éclater les liens trop étroits de la logique.

Lorsque Laplace mourut, âgé de soixante-dix-huit ans, il écrivait une suite au dernier volume de son grand ouvrage ; encore plein de séve, il conservait toute la vivacité de son esprit, ne cessant d'étudier et d'acquérir de nouvelles connaissances, ainsi que le témoignent les paroles exhalées à son dernier soupir et que nous avons rapportées, en 1844, à la fin de sa biographie. Volta, au contraire, six ans avant sa mort, arrivée à quatre-vingt-deux ans, n'était plus qu'un débris d'intelligence. Il s'était retiré depuis longtemps dans un repos bien mérité, au sein de sa famille, à Côme, et il ne figurait plus dans le monde scientifique que par les souvenirs que l'on avait de sa personne, tandis que Laplace était resté jusqu'à ses derniers jours, à l'Institut et dans sa demeure, l'âme des réunions des savants, le protecteur de la jeunesse. Serait-il trop hardi de voir, dans ces différences d'allures et de situations, une expression de la différence entre les deux génies : l'intuitif ayant percé les couches obscures et dérobé à la nature ses secrets par un effort épuisant, l'autre ayant acquis des forces progressives par l'exercice continu de ses travaux de perfectionnement?



Monument de Volta, à Côme. — Dessin de Sellier.

Deux savants célèbres ont donné des portraits de Volta ; nous pensons qu'ils intéresseront nos lecteurs.

Voici celui d'Arago :

« Volta avait une taille élevée, des traits nobles et réguliers comme ceux d'une statue antique, un front large que de laborieuses méditations avaient profondément sillonné, un regard où se peignaient également le calme de l'âme et la pénétration de l'esprit. Ses manières conservaient toujours quelques traces d'habitudes campagnardes contractées dans la jeunesse. Bien des personnes se rappellent avoir vu Volta, à Paris, entrer journellement chez des boulangers et manger ensuite dans la rue, en se promenant, les gros pains qu'il venait d'acheter, sans même se douter qu'on pourrait en faire la remarque. On me pardonnera, je l'espère, ces minutieuses particularités : Fontenelle n'a-t-il point raconté que Newton avait une épaisse chevelure, qu'il ne se servit jamais de lunettes, et qu'il ne perdit qu'une seule dent? D'aussi grands noms justifient et ennoblissent les plus petits détails. »

Le portrait de l'autre savant, Humphry Davy, est loin de donner une idée aussi flatteuse de la personnalité de Volta, qu'il rencontra, en 1814, à Milan, et dont il parle en ces termes dans ses Mémoires :

« C'était un homme déjà âgé (soixante-neuf ans) et d'une mauvaise santé. Sa conversation n'était pas brillante, ses vues étaient plutôt bornées, mais dénotaient beaucoup d'ingénuité. Ses manières étaient d'une grande simplicité. Il n'avait pas l'air d'un homme de cour, ni même d'un homme qui a vu le monde. »

A ces paroles, le baronnet Humphry Davy ajoute plusieurs autres traits désobligeants. C'est presque de l'ingratitude envers Volta que de se borner à faire ressortir le côté campagnard de sa nature ; car la pile voltaïque, dont le savant anglais ne dit pas un mot, avait été entre ses mains une mine féconde de découvertes ; c'est avec cet instrument que l'illustre savant anglais avait fondé sa réputation par des expériences célèbres.

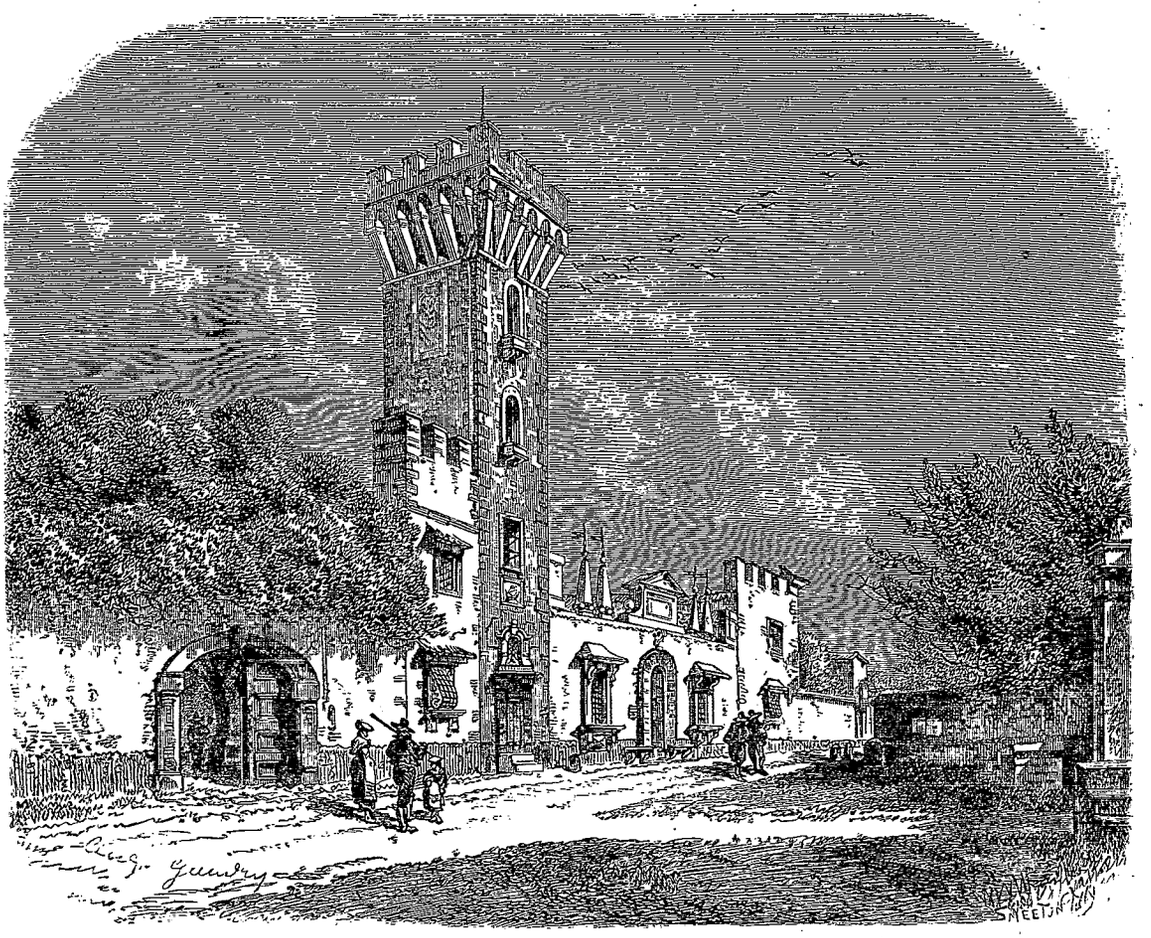
La ville de Côme a honoré l'une de ses places du nom de *Volta*. Elle y a élevé le monument que nous représentons ici et dont la statue est due au chevalier P. Marchesi.

Cette ville a aussi donné naissance très-probablement à Pline l'Ancien que lui dispute Vérone, mais certainement à Pline le Jeune, qui décrit dans sa correspondance les maisons de campagne qu'il possédait dans les environs. Les souvenirs de sa famille y planent encore ; ceux de Volta s'y associent depuis près d'un siècle. Heureuses les villes qui peuvent retremper la mémoire des grands noms de l'antiquité dans la gloire des noms nouveaux!

(1) Arago, *Éloge de Volta*, lu le 26 juillet 1831, à l'Institut.
(2) Bon Fourier, *Éloge de Laplace*, lu le 15 juin 1829, à l'Institut.

LA VILLA PANCIATICHI

PRÈS DE FLORENCE.



La Tour de la villa Panciatichi, près de Florence. — Dessin de Gaudry, d'après une lithographie publiée par MM. Dusacq et Cie.

Si l'on sort de Florence par la porte *al Prato*, du côté des *Cascine*, on peut arriver en une demi-heure à la villa San-Donato in Polverosa (val d'Arno).

Cette villa est surtout connue aujourd'hui comme villa Demidoff. On l'a appelée aussi, pendant quelques années, villa Mathilde. Elle est splendidement meublée; son jardin et son parc sont très-beaux.

A quelque distance au nord-ouest se trouve l'ancienne *villa Panciatichi*, dite aussi *torre degli Agli*.

LA COMTESSE ELENA.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 286, 294.

Plusieurs jours s'écoulèrent en essais de persuasion qui n'eurent pas le moindre succès. L'âme de cette femme était fermée à tout appel. Heureusement sa force physique, indépendante de sa volonté, égalait sa force morale, et les tortures de la faim n'altéraient même pas sensiblement son visage. Le docteur rappelait des exemples de personnes qui avaient pu vivre pendant plusieurs semaines privées de toute nourriture.

Toutefois, au septième jour, il lui parut que le mal avait fait de très-rapides progrès : il ne répondait plus qu'une crise mortelle ne fût prochaine. La patiente restait, avec une volonté inflexible, muette et la figure tournée vers la muraille.

Dans l'après-midi, le docteur me dit :

— Je doute qu'elle vive encore vingt-quatre heures.

Je courus chez Elena. A ma grande surprise, on m'apprit qu'elle était en voyage; on ignorait dans quelle direction. Qu'était-il arrivé? Quel devoir plus impérieux pouvait l'avoir obligée à abandonner la moribonde. Elle était elle-même très-souffrante depuis plusieurs jours. J'étais désespéré : il me semblait que, privé de son secours, j'aurais à supporter une responsabilité supérieure à mes forces.

J'allai m'asseoir au chevet de la veuve, avec la résolution de ne plus la quitter un seul instant. Je ne saurais dire tout ce que j'employai de prières, de supplications, parlant par intervalles avec la passion de convaincre, avec larmes. Je ressentais une véritable sympathie : c'était, je crois, mon affection pour Elena qui s'étendait à la pauvre veuve.

L'abbé et le docteur entraient et sortaient de demi-heure en demi-heure.

La malheureuse femme, malgré son courage presque surhumain, ne pouvait réprimer par instants des tressaillements, de sourds murmures, quelquefois tout à coup un cri effroyable. Puis succédait la torpeur. On assure que vers la fin de ces souffrances mortelles on éprouve un étrange bien-être, celui des douceurs funestes de l'épuisement : ce n'était pas là cependant ce qu'exprimaient certaines contractions de ses lèvres.

Vers la fin de l'après-midi, il y eut un moment où le

docteur, debout près de moi, se contenta de tourner deux ou trois fois la tête, avec une expression trop facile à comprendre.

Je me levai; je me penchai vers le pâle visage. Je crus y surprendre pour la première fois un sourire moins sinistre, celui peut-être de la prochaine délivrance : à ce moment elle était vraiment belle.

La nuit était survenue; on alluma une petite lampe. Jamais je n'ai vu ténèbres plus lugubres.

Nous attendions la mort.

J'étais depuis longtemps absorbé dans une sorte d'engourdissement moral. Un bruit de pas précipités me fit tressaillir; il me semblait les connaître.

La porte tout à coup s'ouvrit.

Elena apparut, un enfant dans les bras. Elle marcha rapidement vers le lit et baissa l'enfant vers la veuve immobile.

L'enfant, une petite fille de trois ans à peine, sembla indécise pendant quelques secondes. Puis d'une voix tremblante elle s'écria :

— Mère!

Aucune réponse.

— Mère! ma mère!

Cette fois la veuve fit un mouvement comme en songe. L'enfant toucha sa figure avec la main pour la caresser.

La femme tourna presque imperceptiblement la tête, chercha à entr'ouvrir ses paupières.

Nous ne respirions plus!

Elena laissa l'enfant enlacer de ses bras sa mère en continuant à l'appeler.

La femme avait-elle compris, senti, entendu? On eût dit qu'elle luttait entre la mort qui déjà en faisait sa proie et le rappel à la vie qui cherchait à la ressaisir.

Ce débat suprême ne dura qu'une minute qui nous parut une heure.

Enfin nous vîmes deux larmes glisser sur les joues de la mère et nous entendîmes sa voix, faible, caverneuse, murmurer :

— Maria! ma pauvre petite Maria!

Puis avec un autre accent, mais qui n'avait rien d'amer :

— Que vous ai-je donc fait, Madame, pour que vous vouliez me condamner à vivre!

Elena, d'un mouvement subit, s'élança vers elle, l'embrassa au front en pleurant :

— Ah! Madame, je vous supplie, vivez, vivez, au nom de celui que vous vouliez rejoindre et qui veut que vous n'abandonniez pas son enfant! Vivez au nom de votre âme et de votre foi!

Ce qu'il y avait d'ardeur, d'amour, de force pénétrante, de vérité du cœur, dans les paroles d'Elena, je ne saurais vous le dire : elles résonnent et tressaillent encore en ce moment dans mon cœur.

Je vous épargnerai d'autres détails.

Quelques jours après, la veuve fut transportée avec son enfant à l'hôtel d'Elena. Sa convalescence fut longue. Dès qu'elle en eut la force, elle retourna à Parme, où était le tombeau de son mari et où habitait une de ses sœurs.

C'était chez cette sœur, très-pauvre, qu'à la suite d'une correspondance active, de rapports d'émissaires dévoués, et d'un voyage entrepris au milieu d'accès de fièvre, Elena avait réussi à découvrir l'enfant.

L'année suivante, alors que cet épisode nous paraissait fini, un jour la sœur vint à Brescia avec l'enfant. La pauvre veuve, dévorée par le chagrin, affaiblie depuis sa funeste tentative, s'était éteinte lentement : elle léguait avec une douce confiance sa fille à celle qui lui avait épargné deux crimes, la vengeance et le suicide.

Quelques années après, Elena à son tour, avant de mourir, confia l'enfant aux deux bons vieillards qui, grâce à elle, l'ont adoptée.

Je serrai la main de M..., et, rappelant ce que j'avais entendu au cimetière de Brescia :

— Maria avait raison de dire qu'elle était la petite servante de la sainte. A ce degré, l'amour du bien n'est plus vertu, c'est sainteté.

LE VRAI BONHEUR.

S'il fallait choisir entre le sort de l'homme qui, sans aucun mérite, aurait tout obtenu de la fortune, et la condition de celui qui, sans rien obtenir, aurait tout mérité, il vaudrait beaucoup mieux être malheureux comme celui-ci qu'heureux comme celui-là, le vrai bonheur étant impossible là où manquent la dignité, l'élévation morale, l'estime de soi-même. (1)

CHARLES DICKENS.

DICKENS ÉCOLIER, JOURNALISTE, AUTEUR.

Suite.—V. p. 86, 122, 174, 214, 250.

A la fin de la session de 1836, Charles Dickens abandonna ses fonctions de *reporter* pour se livrer tout entier aux travaux littéraires. Il avait fait une ample moisson de matériaux, et il avait montré ce qu'il en savait faire dans ses *Sketches* (Esquisses), illustrées par le célèbre caricaturiste Cruikshank. Ces peintures si vives, si originales, du vieux Londres, avec ses clairs et ses ombres, ses joies et ses misères, ses souffrances et ses vices, ses effrayants contrastes de luxe raffiné et de dégradation, firent sur le grand monde l'effet d'un choc électrique. Des profondeurs inconnues s'éclairèrent : ce qu'on n'entrevoyait que vaguement prit un corps. La réalité dramatique et pittoresque éveilla des sympathies dormantes : on s'intéressa à des maux qu'on soupçonnait à peine. Des vies obscures furent mises en lumière, et prirent une valeur indépendante du rang et de la fortune, une valeur *humaine*, et c'est là un des plus beaux titres de gloire de Dickens. Il abordait un terrain neuf, où peu d'écrivains de l'aristocratique Angleterre eussent osé s'aventurer. Il créait un lien sympathique entre la classe moyenne et les classes inférieures. Bien que les Esquisses ne fussent pour la plupart que des notes prises sur nature, sans liaison entre elles, elles recélaient en germe les riches promesses que devait si bien tenir le génie de l'auteur. Le succès fut décisif : un éditeur, dans lequel il reconnut le libraire du Strand qui lui avait vendu, deux ans auparavant, la livraison du *Magazine* où avait paru son premier essai, vint lui demander une série d'articles à illustrer, sur la chasse, la pêche et autres passe-temps du *Sport*. Dickens objecta qu'il avait peu d'expérience en ce genre, que ces sujets étaient rebattus. Il préférait suivre sa fantaisie à travers les sites et les gens. L'éditeur eut le bon sens de céder, et dut s'en applaudir, car ce fut l'origine des célèbres *Mémoires du Pickwick-Club*. Tout ce que la verve comique, l'*humour* intarissable, d'un jeune esprit débordant de vie et de gaieté peut inventer de plus drôle comme situations et comme langage, se rencontre dans ce livre. Cette nouvelle face d'un talent qui s'était montré d'abord si incisif et si clairvoyant pour sonder les plaies sociales fut une agréable révélation, une sorte de détente pour le public. Cet homme, qui pouvait faire frémir et pleurer, pouvait faire succéder le rire aux larmes. Il s'en prenait cette fois à d'innocents travers,

(1) Charles Waddington, *Dieu et la conscience*.

quelque chose qui puisse être lu par des gens pour qui la mort à des consolations. Mais je crains de n'y pouvoir réussir. Ah! je souffre! »

La suite à une autre livraison.

CARICATURES JAPONAISES.

Il suffit de feuilleter un album japonais, il suffit même de jeter les yeux sur les deux spécimens que nous reproduisons, pour voir tout de suite que les caricaturistes japonais sont de véritables artistes. En effet, ils saisissent avec beaucoup d'intelligence et de malice le côté comique d'une physionomie, d'un geste, d'une pose, et le reproduisent, en l'exagérant pour le faire mieux saillir, avec une sûreté de touche, une liberté d'exécution et une justesse que l'on ne peut s'empêcher d'admirer.

Regardez, par exemple, ce grand drôle (quelque saltimbanque ou quelque montreur de marionnettes) qui vient d'appeler l'attention d'un public invisible pour nous, en frappant sur deux tambourins, dont l'un ressemble au baril d'une cantinière, et l'autre à un tambour de basque. Nous devinons, rien qu'à la pose de l'homme, que le public est là, au bas de l'estrade, la bouche béante, les yeux



Musée de la Rochelle; collection Chassiron. — Caricature japonaise. — Les Saltimbanques.

écarquillés. Il s'avance fièrement, fait un salut moitié courtois, moitié insolent, et désigne d'un geste éloquent la baraque où les amateurs pourront contempler des merveilles. Avec son serre-tête retenu par un ruban noué en fontange, avec son grand nez busqué, véritable rareté sur une figure mongole, et d'autant plus sévèrement accusé par le caricaturiste, avec ses yeux narquois, sa moustache peu fournie et hérissée, et la crânerie de sa pose, il rappelle à l'esprit quelqu'un des malandrins de Callot.

Regardez, sur l'autre planche, ce personnage paresseux qui se vautre dans la poussière, et qui s'amuse, à son âge! à souffler des bulles de savon. Il est tout entier, et sans vergogne, au plaisir du moment, comme un vrai Japonais. Sa tête se renverse, ses regards se concentrent sur l'extrémité du tuyau où une bulle hésite, sur le point de s'envoler. Son nez se pince, ses lèvres se serrent pour souffler doucement et détacher la bulle du tuyau sans la faire crever; les muscles de son menton se contractent, ceux de son cou remontent : voilà des mouvements véritablement pris sur nature, et indiqués en quatre traits hardis et sûrs. On voit que les artistes japonais observent la nature avec passion, et l'interprètent avec un rare bonheur.

Un caractère de l'art japonais qui a frappé tous les voyageurs clairvoyants, c'est la présence du grotesque, ou tout au moins de l'*humour* et de la fantaisie, dans les œuvres les plus sérieuses, et, par contre, celle du *style* dans les œuvres les plus bouffonnes. Cette tendance à mêler les genres vient tout à la fois de la nature de l'artiste et de celle de ses modèles. En effet, si les Japonais ont un vif sentiment de la beauté, ils ont un sentiment non moins

vif du ridicule. Ces deux sentiments existaient chez les Grecs; mais comme l'âme d'un Grec était moralement et intellectuellement plus élevée et mieux équilibrée que celle d'un Japonais, comme son goût était plus pur, sa tradition plus sévère, il ne mêlait pas les deux genres, et ne permettait pas que la moindre fantaisie vînt troubler le calme, la dignité et la sérénité de ses œuvres.

L'artiste japonais a de beaux modèles sous les yeux. Nombre d'hommes au Japon, même parmi les *koulis* ou portefaix, ont, quand ils sont au repos, les belles proportions, le calme, la dignité, des statues antiques. Dès qu'ils se remuent, leurs gestes sont exagérés, leurs mouvements bouffons, leurs allures grotesques : ils prêtent à rire. Ce qui se trouve ainsi mêlé dans la nature, l'artiste japonais n'a pas la force ou ne sent pas le besoin de le démêler. La caricature y gagne d'être traitée avec largeur et *maestria;* mais la peinture sérieuse y perd beaucoup de sa dignité.



Musée de la Rochelle; collection Chassiron. — Caricature japonaise. — Les Bulles de savon.

Au Japon, le public des caricaturistes, c'est le peuple tout entier, depuis le souverain jusqu'au dernier portefaix. La nation japonaise est une nation d'artistes. Presque tout le monde dessine; les plus grands personnages y mettent même un certain amour-propre. M. le baron de Hübner, dans sa *Promenade autour du monde,* parle d'une visite qu'il fit à un ministre qui venait d'être révoqué le jour même. Avant le dîner, le ministre, qui prenait très-philosophiquement sa disgrâce, commença une série de dessins qu'il termina après le dîner, sous les yeux de son hôte, et qu'il lui offrit comme souvenir. Tout le monde s'intéresse aux œuvres des artistes; tout le monde s'en amuse, de même que tout le monde s'amuse des jouets d'enfants, qui sont aussi de véritables œuvres d'art.

L'artiste japonais, s'il est l'égal de ses confrères d'Occident pour le dessin et l'expression, leur est bien inférieur pour la composition et la perspective.

S'il veut dessiner un groupe, il part de ce principe que chacun des personnages doit être vu tout entier, et que ceux du premier plan ne doivent pas cacher le moindre détail des autres. Il les pose donc à la place qu'ils auraient pour l'œil, si on les regardait d'un second ou d'un troisième étage; mais il ne les montre pas en raccourci, comme on les verrait réellement en les regardant de si haut, et comme Grandville s'est amusé parfois à nous les représenter. Le Japonais les dessine comme s'il les voyait de plain pied. Il en résulte que tous ses personnages, hors place, semblent jetés au hasard tout le long de la page, et que leurs gestes paraissent souvent en désaccord avec ceux des autres personnages du groupe. C'est l'effet que

produisent d'abord les deux pages que nous citons comme exemples.

La scène des bulles de savon se passe, je suppose, à Yédo. L'homme dont nous avons déjà parlé a la fantaisie de souffler des bulles de savon. Un gros marouflé de mendiant à figure de grenouille, accroupi dans la poussière, entre en extase aussitôt qu'il voit voltiger les premières bulles; il ne songe plus à harceler les passants de ses cris, sa bouche se fend en un sourire de béatitude, et il étend les mains comme pour jongler avec les bulles irisées. Un jeune homme, qui porte je ne sais quelles marchandises au bout d'un bambou, s'arrête à regarder; pour peu que cela continue, il ne tardera pas à se mêler au jeu. Deux gamins, dans un accès de joie grotesque, lèvent les mains pour saisir les bulles, et trépignent comme seuls les gamins japonais savent le faire. On remarquera en passant avec quelle science et quelle distinction sont dessinées les mains des personnages.

Dans la première de nos pages, un joueur de tambourin et un joueur de flûte attirent la foule au pied de leur estrade. L'homme au tambourin s'interrompt pour faire un discours au public, tandis que le flûtiste (par parenthèse, quelle excellente tête de flûtiste!) accompagne, en les rhythmant, les paroles de son compère. Deux bambins de la troupe, grimpés, eux aussi, sur l'estrade, écoutent le discours du tambourin avec une attention comique. Le chat, que le discours ennuie et que les ritournelles de la flûte agacent, miaule en désespéré.

Outre qu'ils manquent aux lois de la perspective, les artistes des Japonais ont le tort de ne pas marquer les ombres portées. D'abord, ces ombres sont indiquées par la nature elle-même; de plus, elles posent les personnages, elles en assurent l'aplomb, elles les empêchent de paraître suspendus entre ciel et terre.

On a cherché à expliquer ces deux défauts étranges par des raisons tirées du goût du public japonais. Nous avouons que ces raisons ingénieuses ne nous satisfont pas. N'en ayant pas nous-mêmes de meilleures à donner, nous nous contentons d'indiquer le fait, en attendant qu'on l'explique, s'il est explicable.

CONFÉRENCES ET LECTURES.

II. — LECTURES.

Fin. — Voy. p. 251, 274.

L'expérience a paru démontrer qu'en général les sujets les plus appréciés des auditeurs sont ceux qui excitent la sensibilité, le rire ou l'étonnement.

A moins qu'un sujet ne soit très-intéressant, ce peut être un avantage de lire pendant une demi-heure de la prose, et pendant la demi-heure suivante de la poésie.

Les commentaires, souvent inutiles, doivent être eux-mêmes émouvants ou divertissants, et surtout très-courts.

On peut dire des lectures comme des conférences, qu'il est périlleux de vouloir les improviser tout à fait. Les lecteurs habiles savent très-bien qu'il ne faut pas se fier à la facilité qu'on a, mais qu'il est prudent, au contraire, de se préparer en lisant chez soi, à haute voix et même devant la glace, ce qu'on lira en séance. Rien ne refroidit l'auditoire comme les hésitations, les balbutiements, l'incertitude de la ponctuation, les fins de phrase mal soutenues.

Parmi les auteurs d'où l'on avait extrait, en 1848 et 1849, le plus de lectures, et avec le plus de succès, nous citerons les suivants :

Aboville (Mme d'). — Le Médecin de village, — Résignation.
Andrieux. — Les Étourdis, — le Meunier de Sans-Souci, — le Doyen de Badajoz, — Fénelon, — le Sénat de Capoue, — l'Alchimiste.
Bernardin de Saint-Pierre. — La Chaumière indienne, — Paul et Virginie (extraits), — Voyage à l'île de France (extraits).
Boileau. — Épitres, — Satires.
Boismont (l'Abbé de). — Le Curé de campagne.
Bourdaloue. — De la médisance, — la Fausse conscience.
Brueys et Palaprat. — Le Grondeur, comédie, — l'Avocat Patelin.
Buffon. — Morceaux choisis.
Carmontelle. — Proverbes.
Casimir Delavigne. — Les Vêpres siciliennes, — Louis XI, — l'École des vieillards, — les Messéniennes, — choix de poésies.
Cervantes. — Sancho dans l'île de Barataria.
Chateaubriand. — Génie du christianisme, — Études historiques (par extraits), — les Martyrs, — Itinéraire de Paris à Jérusalem.
Chénier (Marie-Joseph). — Choix de poésies, — Fénelon.
Collin d'Harleville. — Le Vieux Célibataire, — Les Châteaux en Espagne, — M. de Crac.
Corneille. — Cinna, — Polyeucte, — Horace, — le Cid.
Delille. — Les Catacombes, — les Géorgiques.
Destouches. — Le Philosophe marié, — le Glorieux.
Ducis. — Othello, — Hamlet, — Macbeth, — choix de poésies.
Étienne. — Les Deux Gendres.
Fénelon. — Aristonoüs, — Dialogues des morts, — Voyage à l'île des Plaisirs.
Franklin. — Le Sifflet, — extraits de ses Mémoires.
Gilbert. — Le Dix-Huitième siècle, — Apologie.
Guiraud. — Le Petit Savoyard, poëme.
Guizot. — La Civilisation en France (extraits divers).
Homère. — L'Iliade (extraits), — l'Odyssée (extraits).
Jurien de la Gravière. — Bataille de Trafalgar.
La Bruyère. — Les Caractères (De l'homme, De la mode).
La Fontaine. — Fables.
Lamartine. — Méditations poétiques, — le Tailleur de Saint-Point, — quelques Entretiens littéraires.
Le Brun. — Ode à Buffon, — Ode sur le vaisseau *le Vengeur*, — Épigrammes.
Le Clerc. — Des proverbes traitant les mêmes sujets que des fables de la Fontaine, — l'Humoriste, proverbe, — le Château de cartes.
Le Franc de Pompignan. — Le Nil a vu sur ses rivages...
Lesage. — Gilblas (par extraits).
Lessing. — Fables.
Maistre (Xavier de). — Les Prisonniers du Caucase.
Maury. — Sermon du P. Bridaine.
Massillon. — De la médisance.
Mérimée. — La Prise de la redoute.
Millevoye. — Élégies.
Mirabeau. — Discours sur la banqueroute.
Picard. — Les Deux Philibert, — les Voisins.
Poulle (l'Abbé). — De la médisance, — Discours sur l'aumône.
Racine. — Athalie, — les Plaideurs.
Regnard. — Le Joueur, — le Distrait.
Ségur. — Histoire de la grande armée, — Passage du Niémen.
Shakspeare. — Scènes.
Sophocle. — Scènes.
Soumet. — La Pauvre fille.
Staël (Mme de). — Extraits.
Swift. — Deux chapitres des Voyages de Gulliver.
Thiers. — Histoire du consulat et de l'empire (extraits).
Topffer. — Le Lac de Gers, — le Col d'Antherne, — la Peur.
Villemain. — Polythéisme, — Pères des Églises grecque et latine.
Volney. — Les Pyramides.

Histoire des voyages (extraits).
Leçons de littérature française de Noël, de Vinet, de Tissot, etc. (1)

DEUX CALCULS OPPOSÉS
ET TOUS DEUX VRAIS.

« Quels beaux arbres! quels délicieux ombrages! Mais, ô grand Barême, que mon oncle calculait mal! » s'écrie un héritier de vingt-cinq ans dans sa visite aux vieilles réserves et aux longues avenues qui viennent de lui échoir. « Je ne serais pas digne de mes professeurs d'algèbre si je demeurais complice de ce mépris pour le cal-

(1) Insistons sur ce fait qu'il ne s'agit là que de quelques-uns des auteurs qu'on trouve indiqués dans les rapports adressés au ministre. On ne saurait proposer aucune liste complète. Telle est la richesse des littératures anciennes et modernes que la source des bonnes lectures y est inépuisable.

cul des intérêts composés. Voici des chênes dont la valeur moyenne n'a pas augmenté de deux pour cent par an depuis une quarantaine d'années; si ce cher oncle qui me les réservait avait eu le bon esprit d'en vendre pour une centaine de mille francs seulement, à l'époque de ma naissance, je trouverais aujourd'hui 350 000 francs au lieu des 165 000 qu'on m'en offre. »

Et notre jeune homme s'empresse d'autoriser le notaire du canton à conclure le marché; puis il vole à Paris pour chercher un placement solide et fructueux. Mais bast! pendant qu'il cherche, il rencontre sur son chemin les séductions riantes qui font à l'or une guerre assidue et perdent rarement la bataille. Aussi le prix des bois est-il bientôt fondu comme beurre à la pôêle.

Ce jeune fou justifie ainsi la vérité des chiffres, tout différents des siens, que son oncle méditait de son côté en faisant la part des passions humaines.

Cet oncle était déjà mûr lorsqu'il hérita lui-même des grands bois qu'admiraient ses voisins, et il avait retourné le calcul que Molière prête à Frosine dans sa comédie de *l'Avare :* il assignait une certaine somme à chacune des tentations perfides qui assiégent et prennent par surprise les gens dont les caisses renferment de gros sacs gonflés d'écus, ces serviteurs dociles des têtes affolées. Il alignait ces chiffres en colonnes régulières dont le total lui donnait fort à réfléchir, car il se savait tendre à ces tentations. Il sentait que le gros intérêt servi par des valeurs mobilières avait peu de chances d'être replacé et réuni au capital. Aurait-il assez de courage pour faire cette capitalisation pendant tout le cours de sa vie? Il se tâtait, s'écoutait, sondait les profondeurs de son âme, mesurait la force de sa volonté aux prises avec des désirs faciles à satisfaire, et il jugeait indispensable de s'imposer des obstacles pendant qu'il était éloigné des dangers et en pleine possession de toute sa raison.

« Ma foi! disait-il, si je convertis mes bois en rentes, rien ne m'empêchera de convertir mes rentes en loges de théâtre, chevaux, calèches, beaux habits, voyages à Hombourg ou à Spa, et je vois d'ici que ces revenus seront comme sur un plan incliné où j'aurai grand'peine à les retenir et à les faire remonter vers leur source! M'est avis qu'ils glisseront plutôt en avalanches grossissant peu à peu aux dépens du capital. Pauvre capital! toi si resplendissant aujourd'hui au grand air et au beau soleil, tu ne feras plus qu'un gros zéro en arrivant au bas de la pente fatale : heureux si, en te précipitant dans le gouffre, tu n'attires pas dans un irrésistible tourbillon tout le reste de ma fortune! »

Et puis, d'autres réflexions venaient encore à l'oncle. Il songeait aux mauvaises chances indépendantes de sa sagesse : aux vols, aux dépositaires infidèles, aux incendies et aux guerres. C'était une somme de plus à joindre à l'addition des colonnes; et, tout compté, recompté, retourné, revu et corrigé, il... gardait ses bois.

Ne faisait-il pas, ce sage expérimenté, un calcul d'une justesse *morale* égale au moins à la justesse *mathématique* du calcul de son futur neveu, à qui ne devait guère profiter le prix de mathématiques spéciales obtenu au lycée?

Qu'il eût sagement fait en défendant par son testament de vendre ses chênes avant une quinzaine d'années, pour laisser à son jeune héritier le temps d'apprendre, dans la traversée du monde, l'arithmétique et l'algèbre de la vie humaine, si nécessaires pour contrôler et rectifier, dans l'application, l'enseignement des écoles et les formules d'intérêts composés!

On pourrait ajouter aux raisonnements de l'oncle que la balance serait encore plus favorable aux grands bois, si l'on pouvait assigner un chiffre aux jouissances que la vue des beaux arbres et la promenade sous les hautes futaies assurent aux possesseurs de ces biens devenus si rares, à leurs familles, à leurs amis et à tous les habitants de la contrée.

N'oublions pas non plus la haute satisfaction d'être utile à sa patrie, en lui conservant des bois d'œuvre qui ne tarderont pas à manquer en France et ailleurs. (1)

TALENT ET CARACTÈRE.

Le talent se forme dans la solitude; le caractère, dans la société. GŒTHE.

LA PÊCHE A LA LIGNE EN EAU DOUCE.

Suite. — Voy. p. 15, 47, 87, 127, 159, 203, 231, 263.

PÊCHES SANS LE PÊCHEUR.

Suite.

§ 3. — *Les jeux.*

Les *jeux* sont des plombs que l'on descend au fond de l'eau pour y maintenir un certain nombre de lignes et d'hameçons. Ces engins se posent aussi bien le jour que la nuit et sont surtout employés dans les eaux courantes. Trop souvent on ne peut pas les jeter en avant; il faut se mettre en bateau, ou sur une jetée, sur un point qui avance dans la rivière, pour les poser, et la *fourche à canne* est alors très-utile (fig. 101). On les descend doucement pour permettre au courant d'emporter le corps de ligne attaché à l'extrémité de l'aile A de plomb (fig. 96 et 97).

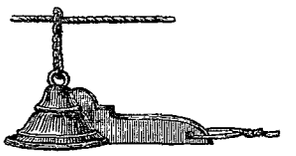


Fig. 96. — Plomb de fond pour jeux.

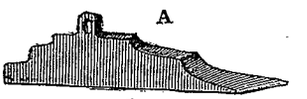


Fig. 97. — Plomb de fond, autre forme.

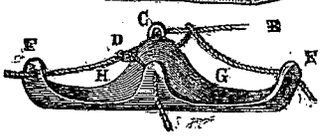


Fig. 98. — Plomb de fond à plusieurs lignes.

Le corps de la ligne est plus ou moins long selon les lieux, le courant, les herbes; en général, trois hameçons espacés d'un mètre sont suffisants. On fera toujours bien de les monter à *pater-noster* (fig. 100), sur un bon fil de fouet de soie, bien dévrillé, et teint en vert à l'huile cuite. Il faut toujours avoir soin d'assortir les esches au genre de *poisson de fond* qui peut être pris dans l'endroit où l'on dépose ces outils : c'est la condition du succès.

Un inconvénient des jeux (fig. 96 et 97) consiste dans la difficulté d'empêcher les empiles de la ligne de s'emmêler entre elles. Aussi a-t-on essayé de les séparer les unes des autres. La forme figurée 98 isole chaque empile en la faisant passer en F, E, H, G, chacune dans une des cornes relevées du plomb central C; celui-ci pouvant, d'ailleurs, laisser glisser la ligne centrale dans sa tête, ce qui permet de ferrer comme avec une ligne de fond ordinaire.

(1) Voy. t. XL, 1872, *Vieux chênes et vins nouveaux.*

§ 4. — *Le pater-noster.*

Ce mode de pêche, d'origine anglaise, était inconnu dans notre pays avant qu'il fût publié dans notre *Nouveau Dictionnaire général des pêches*. Il a été inventé pour les docks, à Londres, et réussit partout où des eaux profondes et tranquilles, comme celles de nos étangs, contiennent des poissons de différentes catégories, dont les uns se tiennent au fond, — comme la carpe, la tanche, le barbeau; — les autres entre deux eaux, — la perche et le gardon. — Le pater-noster permet de prendre à la fois les uns et les autres.

On peut supposer que le nom sous lequel on désigne cet appareil vient de sa ressemblance avec les perles qui séparent les dizaines d'*Ave* des chapelets, perles ordinairement cannelées, tandis que les autres sont rondes.

La partie essentielle du pater-noster est, en effet, la perle en gutta (fig. 100, A). Cette espèce de perle oblongue est extérieurement munie d'une petite rainure sur laquelle on attache, par une empilure de soie poissée, une soie de sanglier forte et longue, portant à son autre extrémité une

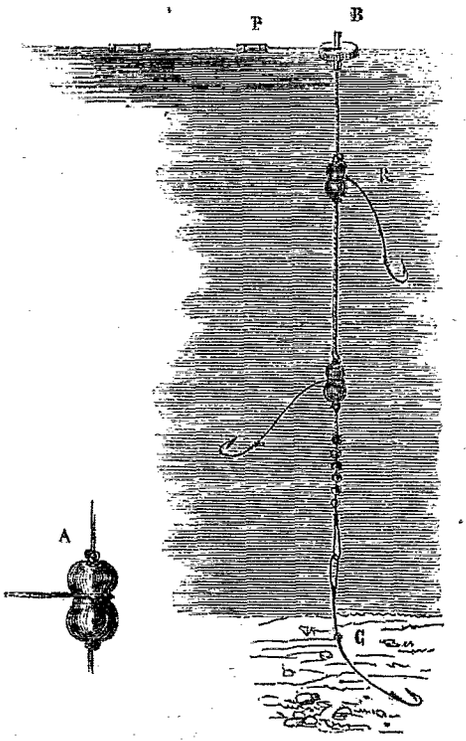


Fig. 100. Perle du pater-noster.

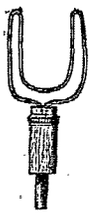
Fig. 99. Pater-noster complet.

boucle dans laquelle entre la boucle de la très-courte empile d'un hameçon. La soie de sanglier a la propriété, tout en s'amollissant un peu, de demeurer roide dans l'eau et, par conséquent, de ne pas laisser pendre l'hameçon le long du fil vertical avec lequel il s'emmêlerait. En général, la ligne verticale est faite en forte florence : de distance en distance on y enfile un pater-noster que l'on maintient par un petit plomb fendu fermé au-dessus et au-dessous (fig. 99, R).

Au-dessous de la dernière perle, en bas, on place assez de plomb pour bien équilibrer la ligne, puis on ajoute un hameçon C qui traîne sur le fond. Dans les endroits où le fond est très-marécageux ou plein d'herbes, — ce qui ne laisserait pas voir aux poissons l'hameçon traînant, — on le remplace par une plombée qui tient la ligne fixe. A l'autre extrémité de la ligne verticale se place (après qu'on a sondé bien exactement) un bouchon plat B, bien verni, pour qu'il ne fléchisse pas en s'imbibant. Il est bon de soutenir avec des *postillons* P (fig. 99) la partie allant du bouchon à la canne ou au grelot. D'ailleurs, on ne peut lancer à l'eau un pater-noster tendu; il faut le descendre doucement, ce que l'on n'obtient qu'en se servant de la *fourche à canne* (fig. 101), que l'on met à la place du scion, et qui permet de soutenir en l'air la partie verticale développée et amorcée du pater-noster, et de la laisser couler sans bruit.

Il est facile de comprendre que quand un poisson aura saisi une des esches et se sera pris, il tournera autour de la ligne verticale sans parvenir à la mêler, puisqu'il n'en

Fig. 101. — Fourche à canne, en fil de fer et bois.



peut approcher. Il ne se brisera pas la mâchoire, puisque tout l'appareil fuit devant lui et n'offre aucun point de résistance. L'emploi de la perle tournante a été souvent fait par nous avec les lignes de jeux, les lignes de nuit, et nous nous en sommes toujours bien trouvé, quoiqu'elles fussent horizontales. Les poissons les embrouillaient plus difficilement.

§ 5. — *Le caoutchouc.*

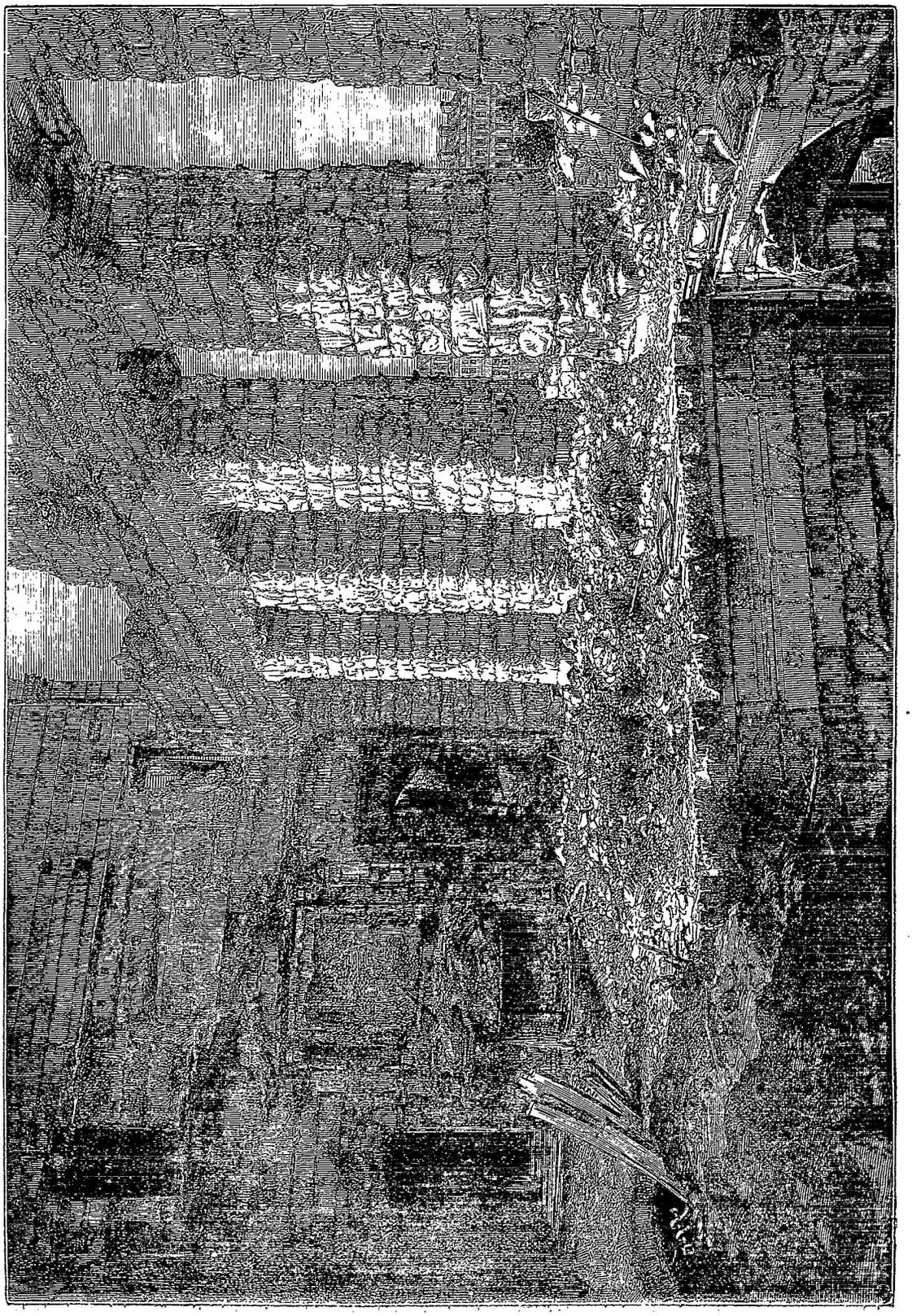
Cette pêche est spécialement destinée à prendre les grosses carpes et autres forts poissons de fond. Elle est toute moderne et peu connue. On prend un petit piquet d'un mètre auquel on attache une corde solide; on peut tout aussi bien attacher cette corde à une racine. On fixe au bout de cette corde une pierre suffisante pour retenir le tout à fond, à mi-hauteur de la berge, vers son pied. A cette pierre on attache un écheveau de douze ou treize brins de fil de caoutchouc de la grosseur d'une paille et de 0m.10 de longueur; au bout de l'écheveau est une ligne en soie cuite dans l'huile siccative, d'une longueur suffisante pour atteindre la profondeur dans laquelle on veut tendre. Puis on fixe à l'extrémité de cette ligne un plomb carré, au delà duquel la ligne se continue par 2 ou 3 mètres de belle florence, et se termine par un excellent *limerick* portant une grosse fève bien bouillie.

La carpe ne mange pas dans l'herbe, mais bien dans les coulées, les places vides, surtout sur un fond propre; c'est donc là qu'il faut appâter. On reconnaît facilement toutes ces conditions en sondant avec soin. Une fois l'hameçon rendu sur l'endroit convenable, on éparpille d'autres fèves alentour, et l'on s'en va sans bruit. Ceci doit se passer vers la tombée de la nuit, de juillet en octobre. La carpe arrive en flânant; elle gobe une fève, deux fèves... elle happe la plus belle qui cache l'hameçon... elle tire sournoisement, mais le caoutchouc obéit... elle tire davantage, la pierre de la ligne se soulève, mais elle retombe, son poids la rappelle, et d'ailleurs la carpe souffre de sa blessure... elle se glisse à droite et à gauche; elle voudrait trouver un pieu, une racine, un obstacle, pour se débarrasser de cette ligne diabolique; mais si le pêcheur a été adroit, elle ne trouve que quelques herbes molles qui se couchent sur son passage. Le caoutchouc continue à obéir aux saccades, la pierre se lève et retombe sans bruit. Enfin, le matin, au petit jour, le pêcheur arrive, saisit la ligne et la manœuvre au moyen du caoutchouc, comme si elle était montée sur un scion de premier ordre.

La fin à une prochaine livraison.

HOTEL DE VILLE DE PARIS.

RUINES DE LA SALLE DU TRONE.



Ruines de la salle du Trône, à l'Hôtel de ville de Paris. — Dessin de Bertrand, d'après une photographie de Marville.

Dès la première année de notre recueil, en 1833, nous avons donné la façade de l'Hôtel de ville de Paris, telle qu'elle existait depuis plus de deux cents ans devant la place de Grève. Sept ans après, en 1840, l'édifice entier ayant été transformé, isolé de toutes parts et immensément agrandi, nous avons fait graver une vue de la belle façade qui régnait le long des rives de la Seine. Hélas! à peine trente ans étaient-ils écoulés que tout s'était effondré dans les flammes! Il ne subsistait plus que les pans de murs inégaux, percés de fenêtres délabrées, reproduits en 1872 par notre troisième dessin. Aujourd'hui nous montrons à nos lecteurs l'image fidèle de ce que devint,

après les ravages de l'incendie, la célèbre salle du Trône.

Autant ce nom réveille dans l'esprit les idées de magnificence et d'éclat, autant l'aspect de ces amas de pierres noircies, de ces pilastres dégradés, plonge la pensée dans un abîme de craintes et de doutes sur l'avenir réservé aux nations modernes!

Le sol que nous foulons recouvre dans tout l'univers la poudre des ruines anciennes. Les merveilleuses capitales des grands empires de l'antiquité sont enfouies dans un sable mouvant que parcourent des tribus nomades, et c'est à peine si de nos jours on a commencé d'en déterminer l'emplacement exact.

Le même sort menace-t-il Londres et Paris, Vienne et Berlin, Munich et Naples?

Il ne manque pas de gens dont l'imagination troublée par les récentes catastrophes se complaît dans ces mélancoliques prévisions. Volney assis sur les ruines de Palmyre leur paraît bien, comme il en eut lui-même la pensée, l'image d'un voyageur futur méditant, après trente siècles, sur la poussière de notre civilisation. Mais la raison ne nous permet pas d'accepter cette désolante prophétie, et, de même que Volney, nous réagissons contre l'idée d'une semblable destinée.

Les conditions où se trouvait l'Asie occidentale dans les anciens temps historiques ne sont plus celles que présente actuellement notre Europe. Celle-ci est arrivée, dans toute son étendue, à une densité de population que l'Asie occidentale a connue seulement sur des espaces limités et entourés eux-mêmes par de vastes déserts. Dans cette partie du monde, les terrains cultivés, à population sédentaire, n'étaient qu'une faible portion des terrains de parcours et de libre pâture, à population errante. En outre, et c'est un point essentiel, la guerre était jadis acceptée par l'humanité comme un des ciments de la nationalité, comme une sorte de loi religieuse de la patrie; l'étranger, le voisin, n'était pas seulement une proie convoitée et permise, il était ennemi de par la volonté céleste; il était exterminable de par l'ordre des dieux. Le vaincu devenait un esclave, à peine un être humain. Pour le monde antique, arracher les richesses des mains qui les avaient formées par le travail, c'était non-seulement licite, mais honorable. La conscience universelle était ainsi éduquée. Souvent même était-ce encore pire; car, de même que le sauvage abat l'arbre pour jouir d'un fruit, de même le vainqueur tarissait les sources de la production en égorgeant tous les habitants des cités opulentes et créatrices, brûlant les habitations et les édifices, abandonnant les ruines à la poudre ensevelissante des siècles. Comment, après l'entière destruction d'un peuple, sa capitale pouvait-elle renaître de ses cendres et ses monuments se relever de leur chute?

Certes, les événements des dernières années ne nous permettent plus de considérer comme terminées définitivement ni l'ère des conquêtes, ni la période des sauvages destructions; mais cependant, si l'on embrasse dans un seul coup d'œil la situation de l'Europe à cette douloureuse époque, on reconnaîtra que la barbarie guerrière et la sauvagerie ont sévi dans une étendue relativement restreinte, pendant une courte durée de temps, et n'ont inspiré en Europe que des sentiments d'horreur. Les ruines faites dans tout le pays par la guerre et l'incendie, comparées à la masse des constructions subsistantes, ne sont qu'une minime fraction de l'ensemble. Il en est de même à Paris, où les destructions doivent surtout au caractère artistique, historique et monumental des édifices, l'impression épouvantable qu'elles ont produites dans les esprits et la stupeur indicible dans laquelle elles ont jeté la France.

Mais le courage s'est bientôt relevé. La population laborieuse n'a pas laissé les débris poudreux se consolider en masse compacte. Elle s'est aussitôt mise au travail pour débarrasser le sol. A Paris, les maisons des particuliers sont à peu près toutes refaites et plus belles qu'elles n'étaient. L'œuvre de reconstruction des monuments est commencée. La colonne de la place Vendôme est presque rétablie; partout on a fait disparaître l'aspect misérable des dégâts et le désordre des pierres et platras tombés. L'Hôtel de ville, symbole de la puissance et de la haute personnalité de la capitale, est livré aux architectes et renaîtra de ses cendres dans peu d'années, sous un aspect extérieur aussi imposant que l'ancien et avec des dispositions intérieures plus commodes et plus appropriées aux besoins des administrés.

CONDUITE DES CHEVAUX ATTELÉS.

Il n'est pas nécessaire d'énumérer les différentes voitures de service et de luxe employées de notre temps: chaque jour la mode en change les noms ou en modifie l'agencement. Cela d'ailleurs importe peu à la manière de les conduire, car, selon les goûts, on peut atteler à un, deux ou quatre chevaux, des voitures absolument semblables entre elles. La distinction de voitures à deux ou quatre roues n'influe même pas sur le mode d'attelage; le *tilbury*, ou voiture légère à deux roues, par exemple, peut être aussi bien attelé en *tandem*, c'est-à-dire avec deux chevaux, l'un devant l'autre, qu'à *pompe*, c'est-à-dire avec deux chevaux de front, sans parler de son attelage le plus ordinaire à un seul cheval. Une voiture à quatre roues, le *coupé Brougham*, a été inventé précisément pour être attelé d'un seul cheval.

Cependant, quel que soit le genre de voiture que l'on adopte, l'arrangement de l'avant-train est différent selon que les chevaux sont de front ou en file. Toutes les fois qu'on attelle un seul cheval, ou deux chevaux en tandem, ce qui revient au même, le devant de la voiture est muni de deux *brancards;* toutes les fois, au contraire, que l'on attelle à deux chevaux de front, à quatre ou à huit, mais deux à deux, l'avant de la voiture est terminé par une *flèche*. Les brancards entourent le cheval, en le retenant, un de chaque côté; la flèche ne fait que séparer les deux chevaux sans les entourer aucunement.

Quant aux harnais, il paraît utile de signaler quelques différences importantes. Le harnais de tilbury ou de cabriolet, qui sert pour toute espèce de voiture à un cheval, est la chose la plus simple du monde. Il se compose de trois parties: la partie avec laquelle l'animal tire, la partie qui soutient les brancards dessus et dessous, enfin la partie qui sert à conduire et diriger le cheval.

La partie du *tirage* proprement dit consiste soit en un *collier*, composé d'un anneau ovale de cuir rembourré, s'adaptant parfaitement aux épaules du cheval, soit en une *bricole*, laquelle est tout simplement une large courroie rembourrée qui passe sur la poitrine de l'animal. Quand on emploie le collier, deux parties de bois ou de fer nommées *attelles* sont bouclées sur chaque côté au moyen de deux minces courroies, en haut et en bas, dites *courroies d'attelles*, qui passent dans un œil pratiqué à chaque bout de ces pièces rigides. Vers le tiers supérieur de la longueur de chaque attelle est soudé un anneau au travers duquel passe une *rêne*, puis, au-dessous, un bras court muni d'un œil métallique dans lequel le crochet du *trait* est attaché. Ce crochet est cousu dans un double cuir attaché à la boucle du trait. Un *trait* est tout simplement une longue courroie de cuir double et fort, passant d'un bout

dans la boucle dont nous venons de parler, de l'autre portant un œil qui s'accroche au bouton terminal de la barre d'attelage ou *palonnier* du tilbury.

La seconde partie du harnachement, celle de support et de reculement, comprend la *sellette*, quelque chose qui ressemble en principe à la selle pour monter à cheval, mais qui est beaucoup plus étroite et plus légère. Elle porte deux anneaux pour faire passer les rênes, et un crochet d'*enrênage* sur le haut en avant. Cette sellette est attachée sur le dos du cheval par une sangle qui fait le tour de son corps; elle porte, par derrière, un crochet pour attacher la *croupière*, composée d'une courroie gagnant jusqu'à la naissance de la queue autour de laquelle elle passe, bien rembourrée, pour ne pas blesser l'animal.

Sur le milieu de la sellette porte une forte courroie appelée *dossière*, maintenue de chaque côté par une boucle et une courroie solide, au moyen de laquelle elle supporte le trait, qui est repris encore un peu plus loin, en arrière, vers la cuisse du cheval, par une autre courroie passant en arrière de cette partie, entourant la croupe et s'attachant soit au brancard, soit à son crochet. C'est le *reculement*.

La dernière partie du harnais, qui sert à conduire le cheval, comprend la *bride* et les *rênes*. La première se compose des deux *bajoues* et des *œillères*, de la *sous-gorge*, de la courroie qui passe sur le nez, du *frontal* et de la *têtière*. Les *courroies de joues* sont bouclées au *mors*, lequel n'est souvent qu'un simple *bridon* ou *filet*, très-suffisant pour conduire à la voiture un cheval facile.

Les *guides* consistent simplement en deux courroies longues et étroites, passant dans chaque branche du mors, les anneaux du collier et ceux de la sellette, avant d'arriver aux mains du conducteur. Les *rênes* proprement dites sont une courroie supplémentaire attachée aux extrémités du *bridon*, passant à travers les anneaux du collier et venant s'accrocher sur le devant de la sellette. Ce sont ces rênes, tendues convenablement entre leur point d'appui, le crochet et les extrémités du bridon, qui procurent l'*enrênage*, sorte de position que prend le cheval par suite de la pression du bridon sur la commissure des lèvres, qui lui fait relever la tête, *rouer* un peu le cou, et, reportant ainsi le centre de gravité assez en arrière, dégage le bipède antérieur et rend l'animal moins sujet à butter. On sait assez que l'action du bridon et celle du mors sont tout à fait différentes : le premier, qui n'a ni branches, ni *gourmette*, agit à peine sur les *barres* du cheval; le second y porte toute son action irrésistible. On appelle les barres du cheval l'espace nu des gencives, entre les incisives et les molaires, et sur l'os desquelles le mors prend son appui. Les rênes ne sont pas toujours employées dans les harnais simples : en ce cas, une longue boucle d'oreille est suspendue à la têtière de la *bride*, à travers laquelle passe chaque guide, et au moyen de laquelle le cheval ne peut passer les guides sous le bout du brancard, accident si désagréable avec des animaux qui se tourmentent au repos.

Les harnais doubles comprennent, comme les simples, trois parties; mais il n'y a plus ici de brancards à supporter; la sellette est, en outre, beaucoup plus légère et encore simplifiée.

La partie du tirage est semblable à ce que nous avons vu, excepté que les œillets supérieurs des attelles sont réunis, à demeure, par un anneau métallique ovale sur la partie basse duquel passe librement un autre anneau, auquel est bouclé le *timon* de la voiture et par lequel il est soutenu. Les traits alors vont s'attacher directement aux extrémités d'un palonnier fixe ou mobile, et, en tous cas, soutenu par une mince courroie. Ils s'attachent soit au moyen d'une boutonnière recevant un fer en T, soit, ce qui est préférable, au moyen d'une boucle sans ardillons dans laquelle passe le trait pour entourer un champignon préparé verticalement dans ce but.

Dans ce harnais, la sellette devient extrêmement légère, réduite à sa plus simple expression, et n'a plus de dossière passant sur elle. Quant à la bride, elle est absolument la même que celle que nous avons décrite pour un cheval seul; mais les guides se croisent entre les deux chevaux. En effet, elles ont chacune une bifurcation en arrivant auprès du cou des animaux, de sorte que l'une, celle de gauche, par exemple, attache sa branche gauche en dehors du cheval de gauche, à la branche gauche de son mors, mais sa branche droite va s'attacher à la branche gauche, c'est-à-dire en dedans des chevaux, du mors du cheval de droite : par conséquent, là, elle rencontre et croise la branche gauche de la bifurcation de la guide droite. Cet entre-croisement, une fois compris, est la chose la plus simple du monde, et personne ne s'y trompe plus.

Le harnais du *tandem* (fig. 6) consiste en un harnais ordinaire pour le *cheval de brancard*, avec addition seulement de doubles anneaux sur la sellette pour laisser passer les guides du *cheval de volée*, et, de même, d'anneaux à la têtière. Quant au cheval de volée, il porte un harnais semblable à celui d'un attelage à flèche ou timon; seulement, les deux côtés de la bride sont semblables, et les traits sont de deux mètres plus longs, au moins, que des traits ordinaires. Ils portent une sorte d'émérillon ou crochet qui les attache soit vers la pointe des brancards, soit aux traits du cheval qui est entre ceux-ci.

Le harnais *à quatre* (fig. 7) est le même que celui des chevaux de flèche, avec double anneau à la sellette et anneaux à la têtière. Les chevaux de volée portent le même que les chevaux sous-main, le même que celui du tandem de devant; seulement, leurs traits sont plus courts et se fixent par leurs yeux aux pointes des palonniers qui pendent à la barre au bout du timon.

Il est bien évident que le fouet varie en longueur suivant le genre de l'attelage : celui pour le tandem et le *four-in-hand* étant plus long que celui du phaéton ou du tilbury.

Conduire un seul cheval attelé est la chose du monde la plus simple, qui ne demande qu'une main ferme et de bons yeux. Le cocher ne tient pas les guides comme le cavalier les rênes. La guide de gauche (fig. 1) passe sur l'index de la main gauche, et la guide de droite entre lui et le doigt du milieu, puis dans la paume de la main, descendant à côté des genoux. Le pouce serre la guide de gauche fermement contre l'index, et il est bon de passer aussi les deux guides, en dehors de la main, entre le petit doigt et l'annulaire, de sorte qu'elles soient maintenues sans qu'on ait besoin de serrer trop fort avec le pouce dans les faux mouvements du cheval. C'est un excellent moyen pour le retenir à temps s'il fait un faux pas : les guides ne glissent pas dans la main; mais, en même temps, cela devient moins fatigant.

Au moment où la main gauche réunit ainsi les guides à la longueur voulue, la main droite intervient (fig. 2), et, par deux doigts, généralement le troisième et le quatrième, elle écarte la guide D droite, comme on le voit dans la figure, sans lâcher le fouet qu'elle tient avec les autres doigts de la même main. Au même instant, la main gauche laisse filer une petite longueur de la guide droite, afin que les deux guides deviennent égales et les deux mains à la même hauteur devant le corps du cocher.

Une fois cette manœuvre connue, elle se répète pour toutes les occasions de conduire, quel que soit le nombre des chevaux et la manière dont ils sont attelés. En effet, si nous conduisons à deux chevaux de front, nous n'avons

que deux guides dans la main, absolument comme si nous conduisions un seul cheval; seulement les guides, ainsi que nous l'avons vu, sont croisées auprès de l'encolure, où chacune d'elles se bifurque, de sorte que les appels à droite comme à gauche deviennent simultanés pour les deux animaux. Ceci une fois bien compris, la figure 2 nous a montré la manière de tenir les guides et le fouet; la manière de conduire est donc absolument semblable, puisque l'une des guides, la gauche, par exemple, appuie sur la branche gauche des deux mors des chevaux, et que ceux-ci obéissent simultanément.

La figure 3 nous montre la position de la main du cocher dans un attelage en tandem ou à quatre (*four-in-hand*), c'est-à-dire où il faut manœuvrer quatre guides. Ce n'est, heureusement, pas plus compliqué. On place dans la main gauche, entre le pouce et l'index, la guide gauche (1.G)

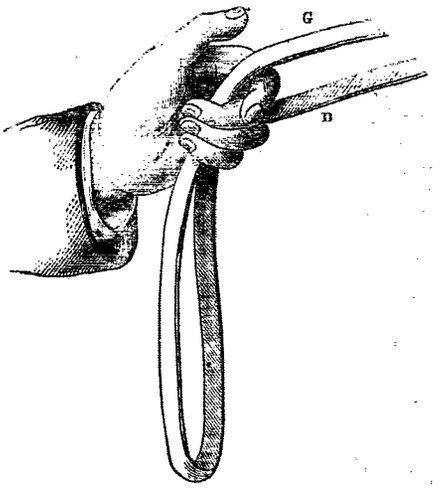


Fig. 1. — Un seul cheval; main gauche saisissant les guides.

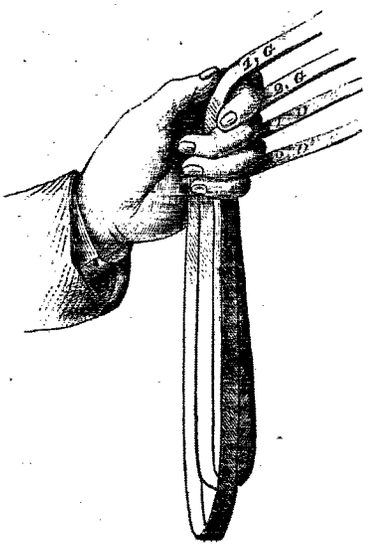


Fig. 3. — Deux ou quatre chevaux; main gauche saisissant les guides.

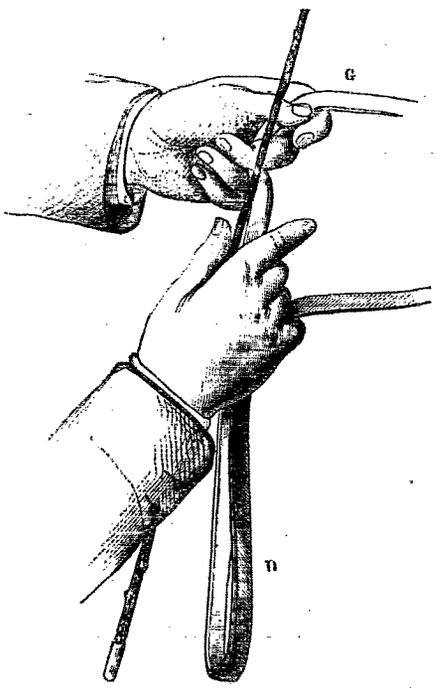


Fig. 2. — Un seul cheval; écartement des guides entre les deux mains, et position du fouet.

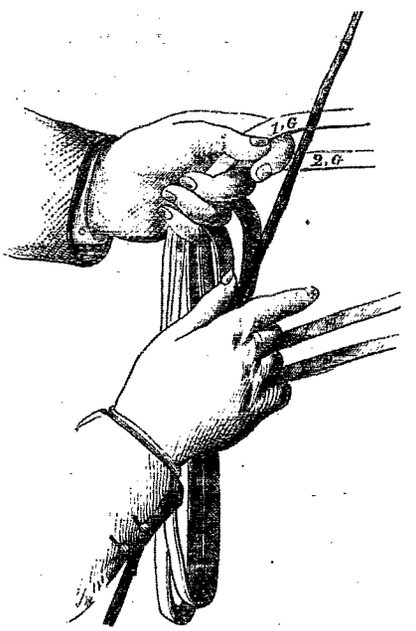


Fig. 4. — Deux ou quatre chevaux; séparation des guides, et position du fouet.

du cheval de brancard ou du cheval à gauche de la flèche, — celui qu'on appelle le *porteur*, parce que le postillon monte dessus quand on conduit en poste ou à la daumont; — entre l'index et le doigt du milieu, la guide gauche (2.G) du ou des chevaux de volée; entre les doigts suivants, la guide droite (1.D) du cheval de brancard ou des deux chevaux sous-main; et enfin la guide droite (2.D) des chevaux de volée.

Cela fait, et les doigts bien également serrés, la main droite intervient, et elle saisit (fig. 4) les deux guides de droite (1.D et 2.D) entre le doigt du milieu, l'annulaire et le petit doigt (la figure est très-explicite), ce qui n'empêche point de tenir le fouet avec les deux premiers doigts de la même main. Il va sans dire que la main gauche a laissé filer les deux guides saisies par la main droite, pour que l'ensemble soit parfaitement d'égale longueur.

De cet équilibre bien conservé, mais sans roideur, dépend une partie de l'habileté du conducteur. Non que nous prétendions que la conduite des quatre chevaux, *four-in-hand*, ne soit pas fatigante, et ne demande que de la

force, au contraire; mais c'est surtout dans cette conduite qu'il faut du *liant* et de la *modération*. Surtout pas *d'à-coups!* Les chevaux sentent merveilleusement cette pondération ferme et cependant élastique qui ne les blesse

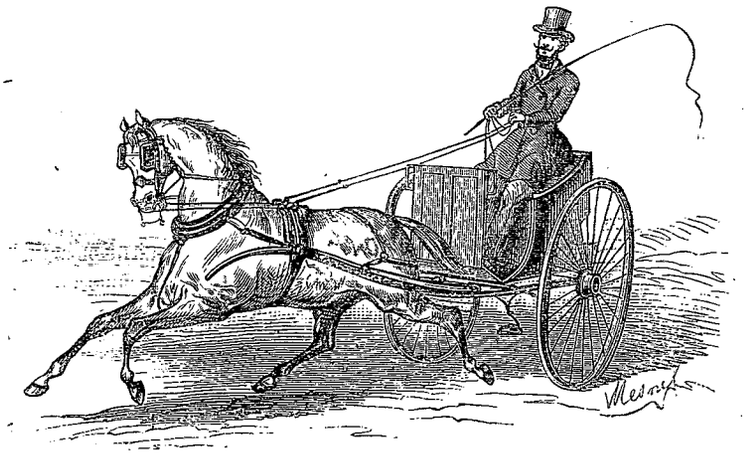


Fig. 5. — Conduire à un cheval.

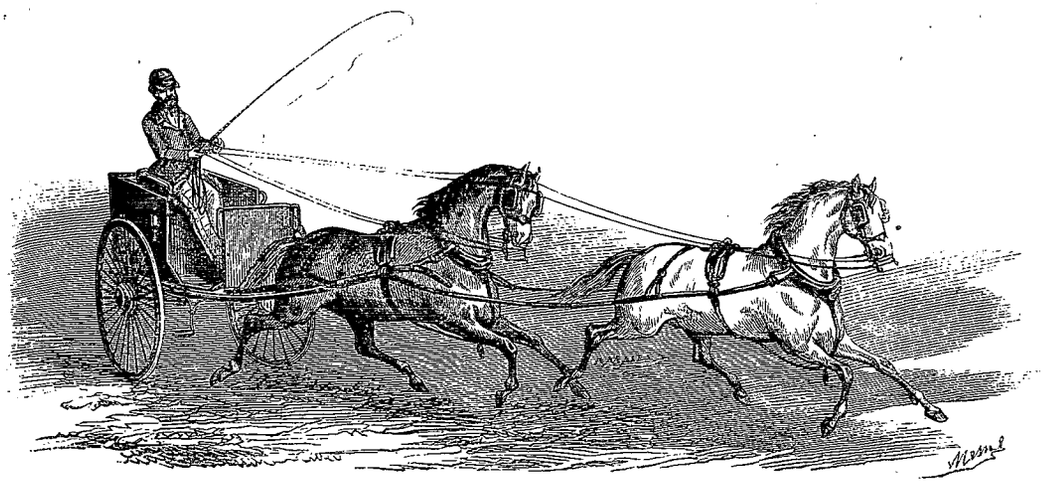


Fig. 6. — Conduire à deux chevaux attelés en *tandem*.



Fig. 7. — Conduire à quatre chevaux, en *brack*.

point, mais leur rappelle constamment un maître, et ils obéissent sans regimber, tandis que sous la conduite d'un cocher brutal, indécis ou maladroit, ils peuvent mettre l'équipage en danger.

Dans les attelages très-nombreux des diligences, alors que souvent trois ou quatre chevaux étaient attelés de front, le premier à gauche et le dernier à droite recevaient seuls des guides, absolument comme s'ils eussent été attelés seuls; les autres, intermédiaires, étaient obligés d'obéir à la pression de leurs voisins extrêmes. Quant à la possibilité de conduire plus de quatre chevaux, deux à deux, l'un devant l'autre, elle est presque inadmissible pour une allure rapide. Au pas, et traînant des fardeaux, nous voyons chaque jour des attelages de huit et dix bêtes, mais encore on les conduit à pied, par la paire de devant qui entraîne toutes les autres : d'un siége, cela ne serait pas possible et deviendrait dangereux.

Lorsqu'on attelait à huit, les deux de devant étaient conduits en postillon, et souvent les deux suivants aussi. Le cocher, du siége, conduisait à la main les chevaux de flèche et la première volée. C'est pourquoi dans l'attelage à la daumont on supprime le cocher et on le remplace par un postillon sur chacun des couples attelés.

LE POISSON D'OR.

CONTE RUSSE.

Sur la mer Océan, dans l'île de Bouïan, s'élevait une petite cabane; dans cette cabane vivaient un vieillard et sa femme. Ils étaient fort pauvres; le mari avait un filet et pêchait des poissons; c'était leur nourriture quotidienne. Une fois il jeta son filet, et quand il le retira le filet était lourd, plus lourd qu'il n'avait jamais été; il eut grand'peine à le soulever. Il regarde, le filet est vide; pourtant il y découvre un petit poisson, mais un poisson comme il y en a peu, un poisson d'or.

Le poisson, avec une voix humaine, se met à supplier le pêcheur :

— Ne me prends pas, vieillard, renvoie-moi dans la mer bleue; je me mettrai à ton service; tout ce que tu demanderas, je le ferai pour toi.

Le bonhomme réfléchit, réfléchit, et répond :

— Va, je n'ai pas besoin de toi. Va te promener dans la mer.

Il jette le poisson d'or et s'en retourne à la maison.

Sa femme lui demande : — Bonhomme, as-tu fait bonne pêche?

— En tout et pour tout un petit poisson d'or, et je l'ai rejeté dans la mer; il me faisait de si belles prières! « Renvoie-moi, disait-il, dans la mer bleue; je me mettrai à ton service; je ferai tout ce que tu me demanderas. » J'ai eu pitié de lui; je ne lui ai pas réclamé de rançon. Je l'ai mis gratis en liberté.

— Vieil imbécile! tu avais la fortune dans la main et tu n'as pas su t'en servir.

La vieille se met en colère; elle tourmente son mari du matin au soir; elle ne lui laisse pas une minute de repos.

— Si du moins tu lui avais demandé du pain, à ce poisson! nous n'allons plus avoir même une vieille croûte à nous mettre sous la dent. Que mangeras-tu?

Le vieillard perd patience; il s'en va trouver le poisson d'or pour lui demander du pain. Il arrive au bord de la mer et crie de toute sa force :

— Poisson d'or! poisson d'or! viens à moi, la queue dans la mer, la tête tournée vers moi.

Le poisson arrive au rivage :

— Vieillard, que veux-tu?

— Ma femme est en colère; elle m'envoie te demander du pain.

— Va-t'en à la maison, bonhomme, tu y trouveras du pain en abondance.

Le vieillard revint : — Eh bien, y a-t-il du pain?

— Tant qu'on en veut. Mais voilà le malheur : le baquet est cassé, je ne sais où laver mon linge. Va trouver le poisson d'or; demande-lui un baquet nouveau.

Le vieillard s'en va au bord de la mer :

— Poisson d'or! viens à moi, la queue dans la mer, la tête tournée vers moi.

Le poisson d'or arrive :

— Bonhomme, que veux-tu?

— C'est ma femme qui m'envoie; elle demande un nouveau baquet.

— Fort bien : vous l'avez.

Le vieillard retourne chez lui; il n'était pas encore arrivé à la porte, sa femme lui crie :

— Va-t'en, vieillard, trouver le poisson d'or, et prie-le de nous bâtir une nouvelle cabane; tu vois bien que la nôtre tombe en ruine.

Le vieillard s'en retourne au bord de la mer :

— Poisson d'or! poisson d'or! viens à moi!

— Que veux-tu? demande le poisson.

— Bâtis-nous une nouvelle cabane; ma femme est de mauvaise humeur; elle ne veut plus, dit-elle, vivre dans une vieille cabane qui tombe en ruine.

— Ne t'inquiète pas, bonhomme; retourne à la maison et prie Dieu, tout sera fait.

Le vieillard revient : dans sa cour se dresse une maison toute neuve, en chêne, avec des ornements dentelés.

La vieille vient au-devant de lui; elle est encore plus en colère, elle crie plus encore.

— Vieil imbécile! tu ne sais pas profiter de la fortune. Tu demandes une cabane nouvelle et tu crois avoir fait un beau coup. Va-t'en trouver le poisson d'or; dis-lui : « Ma femme ne veut plus être une simple paysanne; elle veut être archiduchesse, commander aux bonnes gens, et qu'on lui fasse de grandes révérences. »

Le vieillard retourne à la mer et fait la commission.

— C'est bien, lui dit le poisson; retourne à la maison et prie Dieu, tout sera fait.

Le vieillard revient, et, au lieu d'une cabane, qu'aperçoit-il? une grande maison en pierre à trois étages; des laquais fourmillent dans la cour, des cuisiniers dans la cuisine; et sa femme, vêtue d'un riche costume brodé d'or et d'argent, est assise et donne des ordres.

— Bonjour, ma femme!

— Voyez un peu le rustaut qui m'appelle sa femme, moi l'archiduchesse. Holà! eh! qu'on me l'emmène à l'écurie et qu'on le fouette d'importance.

Les laquais accourent, empoignent le bonhomme, l'emmènent à l'écurie, et le régalent de coups, mais tant et si bien qu'il peut à peine se tenir.

Après ce bel exploit, la vieille fit de son mari le portier de la maison. Elle lui fait donner un balai et lui commande de balayer la cour et d'aller manger et boire dans la cuisine. Dure vie pour le pauvre bonhomme : balayer la cour toute la journée; et si elle n'est pas propre, gare à l'écurie!

— Quelle sorcière! pensait le pauvre diable; elle a le bonheur en partage, et elle s'y roule comme une..... Voilà maintenant qu'elle ne veut plus de moi pour mari.

Au bout de peu de temps la vieille se dégoûta d'être archiduchesse. Elle fait venir le bonhomme et lui dit :

— Vieil imbécile, va-t'en trouver le poisson d'or; dis-lui : « Ma femme ne veut plus être archiduchesse; elle veut être impératrice. »

Le vieillard fait la commission.

— Fort bien, dit le poisson, sois sans inquiétude : va à la maison, prie Dieu, tout sera fait.

Le vieillard revient chez lui. Au lieu de la maison ma-

gnifique, il trouve un palais avec un toit d'or. Des sentinelles entourent le palais et empêchent d'y entrer; derrière s'étend un vaste parc; devant, une prairie verdoyante; sur la prairie, des troupes sont rassemblées.

La vieille, habillée en impératrice, se montre sur le balcon avec les généraux et les boyards; elle passe les troupes en revue; les tambours battent aux champs, la musique résonne; les soldats crient : Hourrah!

Au bout de peu de temps, la vieille se dégoûta d'être impératrice; elle ordonna d'aller chercher le vieillard et de le présenter devant Sa Splendeur. Voilà tout le monde sens dessus dessous; les généraux s'inquiètent, les boyards courent : — Quel vieillard? Comment est-il?

A la fin on le découvre dans une cour de derrière, on l'amène auprès de l'impératrice.

— Écoute, vieil imbécile, va trouver le poisson d'or; dis-lui : « Ma femme ne veut plus être impératrice; elle veut être reine des eaux, commander à toutes les mers et à tous les poissons. »

Le vieillard veut refuser.

— Va tout de suite, ou je te fais couper la tête.

Il prend courage, s'en va au bord de la mer, et crie :

— Poisson d'or! petit poisson d'or! viens à moi, la queue dans la mer, la tête tournée vers moi.

Le poisson d'or ne paraît pas. Le vieillard l'appelle une seconde fois; le poisson continue de ne point paraître. Il l'appelle une troisième fois. La mer écume, s'agite; tout à l'heure elle était blanche et claire, maintenant la voici toute noire. Le poisson d'or arrive au rivage :

— Que veux-tu, vieillard?

— Ma femme devient folle! Elle ne veut plus être impératrice. Elle veut être reine des mers, régner sur toutes les eaux, commander à tous les poissons.

Le poisson d'or ne répondit rien au vieillard et disparut dans le fond de la mer.

Le vieillard revient au palais, il regarde; il ne peut en croire ses yeux : plus de palais! A sa place s'élève une vieille cabane, dans la cabane est assise une vieille femme avec une robe déchirée!

Et ils recommencèrent à vivre comme au temps passé. Le vieillard se remit à pêcher; mais il eut beau jeter ses filets dans la mer, il ne retrouva plus le poisson d'or.

LA FONDUE AU VACHERIN.

Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre.

Auguste III, dont il s'agit, était naturellement gourmand. La reine partageait les goûts gastronomiques de son époux. Il y avait alors à Dresde un noble Fribourgeois, Joseph de Forell, commandeur et ministre de cabinet de l'électeur, qui, un jour, parla avec grand éloge, devant Leurs Majestés, de la fondue au vacherin comme on la faisait et comme on la fait encore à Fribourg. Le couple royal voulut en goûter. Le commandeur de Forell ne les fit pas longtemps attendre, et le roi et la reine ne trouvèrent pas exagéré ce qu'il leur avait dit de « ce régal des dieux », un vrai nectar. Depuis lors ils se donnèrent fréquemment le plaisir de se préparer de leurs augustes mains une fondue au vacherin pour leur repas du soir. Ils se montrèrent, du reste, reconnaissants. Le savant écrivain qui rapporte cette anecdote, dans un petit livre d'ailleurs sérieux et instructif (1), ajoute, en effet :

« On eût oublié peut-être de récompenser un acte de bravoure; mais le cordon bleu improvisé reçut pour prix de ses services culinaires une magnifique tabatière, dont il fit généreusement cadeau à la femme de son frère le bailli de Bulle, qui avait eu la peine de choisir et d'expédier les fromages. Le roi et la reine partirent peu après pour la Pologne. « Leurs Majestés, dit Forell dans une de ses » lettres, n'eurent garde d'oublier le gruyère, et en em» portèrent une provision dans leur bagage, comme une » chose précieuse. »

(1) Alexandre Daguet (de Fribourg), professeur d'histoire à l'Académie de Neuchâtel : — *les Barons de Forell*, ministres d'État à Dresde et à Madrid (1768-1815). Lausanne, 1873.

LA BONTÉ.

La bonté, c'est la vertu toute faite. On ne travaille sur soi-même toute sa vie, par des efforts ou des préceptes surnaturels, que pour arriver à cette perfection, que certains êtres ont reçue en naissant.

LAMARTINE, *Confidences.*

LA MARGUERITE.

Nous sommes placés à divers points de vue pour apprécier le monde où nous vivons.

Voici une marguerite devant laquelle s'arrêtent plusieurs passants.

L'un s'écrie : — Ah! la charmante fleur!

Un autre dit : — Cette plante est de la famille des composées.

Un troisième : — Tout se flétrit, et cette fleur n'échappera pas à la commune destinée!

Un quatrième : — De la marguerite on fait une salutaire tisane...

Et beaucoup d'autres foulent aux pieds la marguerite sans même la remarquer. (1)

NOUVEAUX APPAREILS PNEUMATIQUES

POUR LES BAINS D'AIR COMPRIMÉ.

En 1852, l'Académie des sciences a décerné à M. Tabarié une récompense de deux mille francs, et une autre également de deux mille francs à M. Pravaz, pour les premières applications de l'air comprimé au traitement des affections dont « les organes de la respiration peuvent être le siége. »

C'était le premier encouragement officiel accordé à la thérapeutique pneumatique. Depuis, un certain nombre de médecins se sont exclusivement consacrés à l'étude de l'air comprimé comme agent thérapeutique, et il existe actuellement en Allemagne, en Suède, en Danemark, en Russie et en France, un certain nombre d'établissements médico-pneumatiques.

Les plus célèbres sont ceux de Vienne et de Stockholm. Dans ce dernier, subventionné par la Diète, plus de 80 000 bains déjà avaient été administrés en 1868. On cite les établissements pneumothérapiques du Holstein et de l'Écosse. En France, où elle a pris naissance, la médecine pneumatique ne paraît pas jouir d'une aussi grande faveur qu'en Allemagne; les établissements les plus connus sont ceux de Montpellier et de Lyon. (2)

Au congrès de l'association française pour l'avancement des sciences, en 1872 un médecin, M. Fontaine, a fait connaître un compresseur automoteur qui permet d'administrer le bain d'air aussi simplement et presque à aussi bon marché que le bain ordinaire d'eau tiède.

Cet appareil, placé sur le trajet d'une distribution

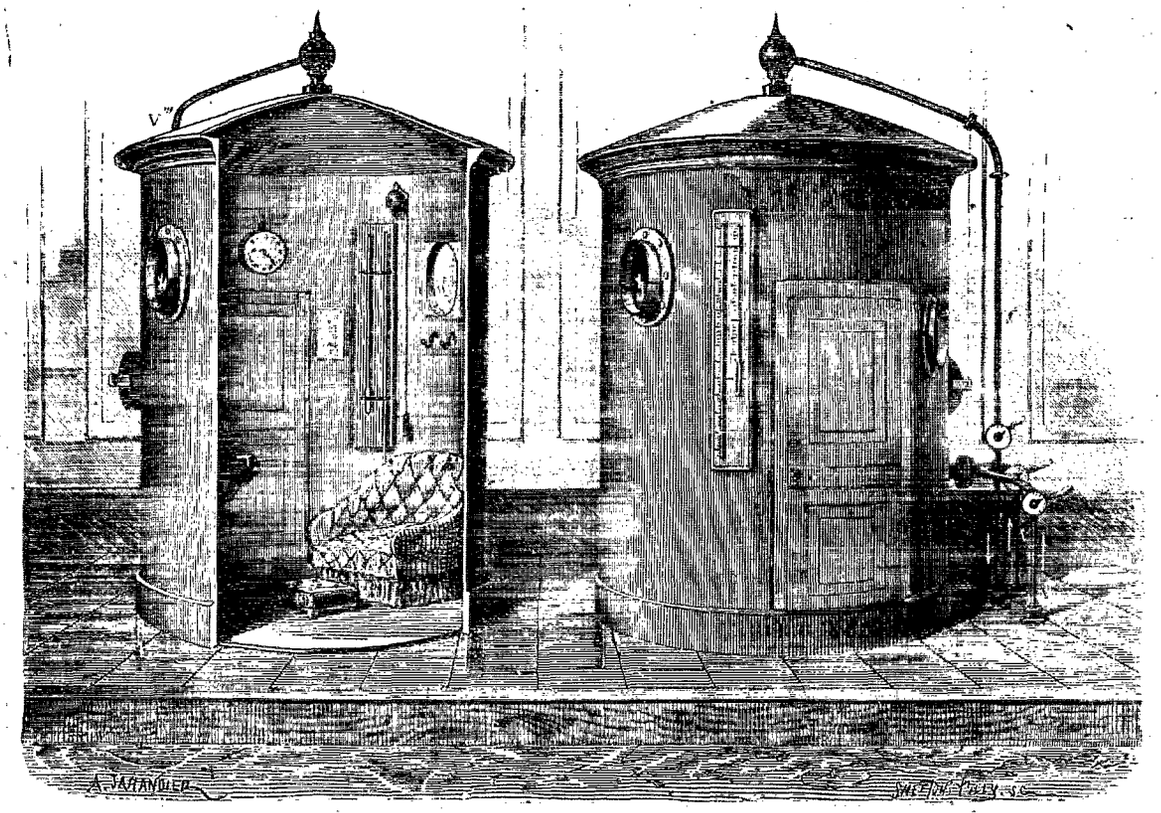
(1) Octave Pirmez.

(2) Les remarquables recherches de M. Paul Bert, professeur à la Sorbonne, sur les effets physiologiques de l'air comprimé, ont rappelé l'attention publique sur la question de la médecine pneumatique.

d'eau (1), fournit une distribution d'air comprimé sous commande de robinet, analogue comme régularité à celle du gaz d'éclairage.

L'administration du bain comprend la compression de l'air et la mise sous pression du ou des malades. La mise sous pression a lieu dans l'appareil Tabarié : c'est une chambre en fer battu munie d'un tambour de communication et de fenêtres à verres épais et résistants, et dont la porte se referme par l'excès de la pression intérieure sur la pression qu'elle supporte extérieurement. Une conduite y amène l'air sous pression dont la température a été artificiellement élevée ou abaissée, suivant la saison; une autre sert au dégagement de l'air chargé des produits de la combustion pulmonaire et de la transpiration pulmonaire et cutanée. Le bain dure deux heures; il se divise en trois stades : 1° accumulation de l'air, une demi-heure; 2° pression fixe, une heure; 3° dilatation de l'air, une demi-heure.

Le malade revient lentement à la pression atmosphérique, comme il a atteint lentement la pression prescrite. La pression intérieure est mesurée à l'aide d'un manomètre, et l'opération de mise sous pression est dirigée par un aide. Les pressions employées varient entre 15 et 60 centimètres de mercure. Mais dans la plupart des établissements pneumatiques on ne dépasse pas 30 centimètres de mercure ou 2/5 d'atmosphère.



Appareil pneumatique pour bains d'air comprimé (1). — Dessin de Jahandier.

Les chambres à air proposées à la séance du congrès sont presque identiques à celles de l'établissement médico-pneumatique de Montpellier. Elles en diffèrent en ce que l'air leur est distribué par deux robinets : un pour l'air chauffé en hiver ou refroidi en été, l'autre pour l'air à la température de compression. Cette température est sensiblement la même que celle du sous-sol, car la pression des distributions d'eau dépasse rarement trois atmosphères. Dans ces conditions, la chaleur dégagée par la compression de l'air est presque insignifiante. Les robinets sont munis de cadrans gradués et d'aiguilles indicatrices de leur section d'ouverture. Ils terminent les conduites V, V'', qui vont à chaque cloche. V, V'' sont les divisions terminales de la conduite d'air chauffé en hiver et refroidi en été, — renflée en un point de son parcours sous forme de chaudière tubulaire, cette conduite est entourée d'un bain-marie d'eau chaude ou de glace, suivant la saison, — et V''', V''', celles de la conduite d'air à température de compression. Ces deux conduites sont les divisions du tuyau de dégagement d'air V. Comme ce tuyau V est muni d'un régulateur de pression, le baigneur a à sa disposition deux robinets d'air d'égale pression et d'inégale température. Il peut alors administrer le bain d'air comme le baigneur des établissements publics prépare le bain d'eau tiède. Le mélange des deux veines gazeuses, lequel se fait dans un manchon qui aboutit au bas de la cloche, remplace le mélange des deux veines liquides. Une conduite sert au dégagement de l'air vicié par la respiration. Il est donc possible avec ce système de faire varier la température du bain en conservant la pression, ou inversement de faire varier la pression en conservant la température qui convient au malade. L'aide surveille le malade, le thermomètre et le manomètre, à travers un œil-de-bœuf vitré, et, suivant les signes du malade ou les indications du thermomètre, il peut donner à l'air de la cloche l'élévation ou l'abaissement de température nécessaire. Les cadrans gradués des robinets servent à maintenir, pendant la pression prescrite, la température voulue, en assurant en même temps le dégagement de l'air vicié par la respiration et la transpiration du malade.

(1) A Paris, en employant l'eau de l'Ourcq, le bain d'air de deux heures coûterait à peine 70 centimes.

(1) Association française pour l'avancement des sciences, *Comptes rendus de la première session* (1872); 1 vol., Bordeaux.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

JEAN-DOMINIQUE CASSINI.



Jean-Dominique Cassini. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après un portrait du temps.

Six astronomes de la même famille, quatre du nom de Cassini et deux du nom de Maraldi, se sont succédé à l'Observatoire pendant 122 ans. Nous donnons le portrait du chef de cette famille et sa biographie en partie écrite par lui-même (1).

« Je suis né, dit-il, le 8 juin de l'année 1625, et non en 1623 comme le prétend l'abbé Giustiniani dans son ouvrage de *gli Scrittori liguri*... Ma patrie est Perinaldo, appelée anciennement *Podium Reinaldi*, en français Pec Regnault. Ce lieu était autrefois dépendant de la Provence.

» Mon père avait un frère aîné qui avait épousé la sœur de ma mère. Cet oncle, n'ayant point d'enfant, me regardait comme son propre fils et voulut se charger de mon éducation; mais ma mère, lui connaissant des sentiments différents des siens, aima mieux me confier à un frère qu'elle avait. J'allai donc demeurer chez cet oncle maternel, qui me donna un précepteur pour m'instruire dans les lettres; mais ayant bientôt reconnu que cet homme n'était guère capable de me faire faire de grands progrès et de seconder les heureuses dispositions que j'annonçais, il m'envoya à Vallebonne, sous la discipline de J.-F. Aprosio, docteur en droit et rhéteur fort habile. Je demeurai deux ans à Vallebonne. Au bout de ce temps, je partis pour Gênes, et j'entrai au collége des jésuites, sous le P. Caselli, qui fut depuis missionnaire aux Indes orientales... Je passai en rhétorique sous le P. Alberti, connu par ses ouvrages. J'étudiai ensuite la philosophie et la théologie sous le P. Ghiringuelli, mais en même temps j'allais quelquefois entendre aux Dominicains le P. Gentile et aux Théatins le P. Daviesse, qui professaient la même classe.

» Les principes du P. Gentile étaient conformes à ceux de saint Thomas et différaient en quelque sorte de ceux de Suarez, de Vasquez et d'autres jésuites que j'avais étudiés. Comme en argumentant je cherchais toujours à sou-

(1) Cette autobiographie est devenue très-rare.

tenir les opinions de ces premiers maîtres, le P. Gentile me conseilla fort de m'en tenir là, et de ne pas trop m'arrêter à disputer sur de petites différences d'opinion. »

Dans ces disputes théologiques, le jeune Dominique Cassini avait un tel succès qu'on aimait à le faire argumenter en public, et qu'il eut une fois l'honneur de parler devant le cardinal Durazzo, archevêque de Gênes; mais son sens pratique le portait à d'autres études.

« Il y avait alors, dit-il, au collége des jésuites une leçon extraordinaire de mathématiques. L'évidence que je trouvais dans les principes de cette science me la faisait préférer... J'y donnais tout le temps que me laissaient les thèses publiques qu'on ne m'obligeait que trop souvent de soutenir. C'est surtout chez l'abbé Doria que j'eus l'occasion de me livrer plus librement à cette étude. »

Ce nouveau protecteur l'emmena dans sa docte solitude de Fructuoso; là il lut avec fruit les Éléments d'Euclide, puis il se mit à étudier le calcul des Tables alphonsines, rudolphines et autres.

Le temps où vivait l'habile jeune homme était encore l'époque où l'on construisait des thèmes astrologiques avec une patience scientifique digne à coup sûr d'un emploi meilleur. Notre savant imberbe subit d'abord l'influence de son siècle, mais il était doué d'une pénétration trop grande pour ne point dégager promptement son esprit d'un préjugé si opposé à la science et à la raison. Il est infiniment curieux de le voir battre en ruine cette doctrine bizarre qui comptait encore de si nombreux adeptes au dix-septième siècle, et qu'un vrai savant rougirait même de combattre aujourd'hui. Ce qu'il y a d'assez curieux sans doute, c'est que cette vaine science joua un certain rôle dans sa vie et contribua, chose bizarre, à l'élévation de sa fortune.

Le pape Innocent X avait cru qu'il était de son honneur de venger sur le duc de Parme le meurtre d'un prélat que ce prince souverain avait fait périr, et, pour commander les troupes du saint-siége, il choisit Octavien Sauli, qu'il fit venir de Gênes et dont les plans habiles firent réussir l'entreprise du pape. Comme on interrogeait Cassini sur le résultat probable de cette expédition militaire, il crut pouvoir affirmer que le succès resterait au général génois. Sauli demeura convaincu que notre astronome avait prophétisé, par l'inspection des astres, la victoire qu'il remporta, et partout il vanta son prodigieux savoir.

Antérieurement à cette bizarre affaire, Dominique Cassini s'était lié d'une vive amitié avec le célèbre Mani Imperiale-Lescaro, qui fut plus tard doge de Gênes, et ce fut sous lui qu'il vint pour la première fois en France, où il remplit les fonctions de secrétaire d'ambassade.

Le général Sauli et le célèbre marquis de Malvasia, que Cassini avait détourné de l'étude de l'astrologie, furent en réalité les promoteurs de la haute célébrité à laquelle parvint notre savant en le faisant appeler à Bologne, où il remplit, dès l'année 1650, la chaire d'astronomie qu'avait illustrée déjà le P. Cavalieri. Nous ne saurions avoir la prétention de suivre pas à pas les conquêtes qu'il fit à compter de cette époque dans le domaine de la science; elles ont été exposées si nettement par son petit-fils que nous nous contenterons de les reproduire en note dans leur consciencieuse brièveté (1).

Parmi ses découvertes, il en est plusieurs qui furent faites dans son pays d'adoption; mais ce ne fut qu'après ses fameuses leçons de Bologne que Colbert songea à l'attirer en France. Avant que ce vœu ne se réalisât, déjà Perrault avait jeté les bases premières de l'Observatoire, qui allait s'élever par les ordres de Louis XIV. Quelques personnes ont supposé que ces bâtiments avaient été construits complétement d'après les plans de Cassini; il n'en est rien, et tout au contraire il les critique fort en racontant par quelle suite de circonstances il fut appelé à la cour et conduit par Colbert à l'audience royale.

« J'avais appris avec une agréable surprise, dit-il, de M. Vaillant, médecin et antiquaire célèbre, que Sa Majesté Louis XIV désirait me faire venir en France, et presque en même temps j'avais été averti par des lettres du marquis Marsigli, sénateur de Bologne, que le comte Gratiani, premier ministre du duc de Modène, était chargé de négocier cette affaire. J'avais su par la suite que l'ordre en venait du cardinal d'Estrées, qui ne voulait pas paraître dans cette affaire, de peur de déplaire au pape, qui m'employait à son service... Ce fut M. de Bourlemont, alors auditeur de rote, qui eut la commission, en l'absence de l'ambassadeur de France, de traiter cette affaire vis-à-vis du saint-père. De retour à Bologne, j'appris que le pape avait consenti à mon voyage en France. Sa Sainteté même eut la bonté d'ordonner que mes émoluments me fussent conservés pendant mon absence... M. de Colbert, ministre et secrétaire d'État, pressant vivement mon départ et m'ayant envoyé une somme de mille écus avec l'assurance d'une pension de neuf mille livres pendant mon séjour en France, je partis de Bologne le 25 février 1669... J'arrivai à Paris le 4 avril, et fus présenté au roi par M. de Colbert, ministre et secrétaire d'État. Sa Majesté me fit l'honneur de me dire qu'elle était persuadée que je donnerais tous mes soins pour l'avancement des sciences, et elle me fit entendre que son dessein était de rendre la France aussi florissante et aussi illustre par les lettres et par les sciences que par les armes... Je ne songeai plus dès lors à mon retour en Italie. J'allai à l'assemblée qui se tenait à la Bibliothèque du roi et j'y fus reçu très-agréablement par M. Carcavi et M. l'abbé Gallois, qui en était le secrétaire. Celui-ci m'avait très-bien traité dans les divers journaux des savants qu'il publiait régulièrement. Je reçus aussi de grandes honnêtetés de la part de M. Picard, de M. Huygens, avec qui j'avais été précédemment en grand commerce de lettres; de M. Marcotte, qui s'attachait aux expériences physiques et mathématiques; de M. Marchand, qui avait voyagé au Levant pour y faire des recherches sur l'histoire naturelle; de M. Frenicle, qui excellait dans l'arithmétique et la géométrie; de M. de la Chambre, qui avait donné un traité sur l'*Iris* et sur d'autres sujets; de M. Buot, qui excellait dans la mécanique, et de M. Couplet, son gendre, qui s'offrait à m'aider dans les observations et dans les calculs; de M. Pecquet, célèbre par la découverte du canal thoracique; enfin, de MM. Duclos et Bourdelin, grands chimistes. Je complimentai M. Roberval sur la grande réputation qu'il avait en Italie d'un très-excellent géomètre, et sur ce que j'avais vu moi-même de lui qui m'en donnait une grande idée. J'avais eu anciennement commerce par lettres avec d'autres savants, et particulièrement avec M. Brouilliaud, auteur de l'Astronomie philolaïque, et avec M. Petit, très-attaché aux observations, et qui avait publié dans les journaux quelques découvertes que je lui avais communiquées; l'un et l'autre m'ont montré une grande amitié tout le reste de leur vie. »

Fontenelle, qui n'avait pas pu assister à la réception de

(1) « C'est à lui que l'on doit les théories et la première détermination exacte des réfractions et des parallaxes, la théorie et les premières tables exactes du soleil et du mouvement des satellites de Jupiter et de Saturne. Il a eu la plus grande part à la détermination des longitudes terrestres, rendues d'un usage presque journalier par ses éphémérides des éclipses des satellites de Jupiter; la méthode de déterminer les mêmes longitudes par les éclipses du soleil est due à lui seul. Il a découvert quatre satellites de Saturne, la duplication de son anneau, la lumière zodiacale, les taches sur le disque des planètes et celles des satellites de Jupiter, la rotation des planètes, dont il a déterminé le temps de révolution sur leurs axes. »

Cassini par l'Académie des sciences, mais qui vécut près d'un siècle, et qui sut admirer son confrère durant cinquante ans, fait comprendre dans son éloge combien était méritée cette affection qu'inspirait à tous les savants l'éminent astronome, « si simple dans ses manières, si retenu dans ses discours, si doux avec ceux qu'il connaissait le moins. » — « L'élévation de son génie, ajoute Fontenelle, cédait à la bonté de son cœur. »

On ne saurait passer sous silence qu'un goût passionné pour la poésie s'était manifesté de si bonne heure chez Dominique Cassini, qu'il se mêla toujours à ses graves études. On en a la preuve dans le livre que son arrière-neveu a consacré à ses travaux. On y trouve en vers italiens, qui ne manquent ni d'élévation ni d'harmonie, un poëme de Dominique destiné à célébrer les phénomènes célestes. Malheureusement, soit que le manuscrit du poëme se soit trouvé égaré en partie, soit que le souffle poétique ait manqué à son illustre auteur, nous n'en possédons qu'une faible partie.

Le grand astronome paraît n'avoir jamais parlé la langue française avec une grande correction. Il eût préféré de beaucoup s'énoncer en latin que de se conformer à l'usage qui exigeait que l'on parlât français devant l'Académie. La savante compagnie ne lui fit point cette concession, bien qu'il l'eût demandée. Cassini aime à rappeler que Louis XIV lui fit un jour une faveur singulière en le complimentant sur ses progrès dans la langue française.

Ces progrès furent certainement sensibles dans son style écrit, et son autobiographie en offre la preuve. Elle est partout d'un style simple qui n'est pas sans élégance. Il avait composé en vers un panégyrique de saint François Xavier à la suite d'un sermon prononcé dans l'église de Saint-Ambroise de Gênes. Cette première œuvre de sa jeunesse ne nous est point parvenue. Il rima aussi un Voyage des mages à Jérusalem et à Bethléem.

A Rome, la reine de Suède et de grandes dames italiennes avaient recherché sa conversation et l'avaient encouragé par leur présence à multiplier ses études astronomiques au sein de ces belles nuits étoilées dont on jouit si fréquemment en Italie. On suppose que le poëme dont nous venons de parler, et qu'il avait intitulé *la Cosmografia* (1), fut composé en l'honneur même de la souveraine déchue qui se plaisait à assister à ses leçons; on dit qu'elle ne dédaignait point d'attacher elle-même sur sa tête un voile qui le pût garantir des fâcheux effets de l'humidité de la nuit.

Notons encore que, quelques années auparavant, de doctes religieuses du couvent des Cordelières, où était une sœur du professeur Dadiesse, nommée Angela-Gabriela, avaient mis à contribution le génie poétique du jeune auteur. « Je me chargeai, dit Cassini, de composer en vers italiens une tragédie de saint Alexis, pour être représentée dans le couvent. J'imitai dans cet ouvrage la tragédie d'Alcine, de Fulvio Testi. Les bonnes religieuses ne se contentèrent pas de représenter ma pièce entre elles, elles la donnèrent à la grille, en habits tragiques, devant plusieurs personnes de marque, ce qui leur attira une forte réprimande du gardien de *l'Annonciada*, leur directeur; mais cela ne les empêcha pas de me prier de vouloir bien leur composer une autre tragédie sur sainte Catherine. Je n'eus ni le temps, ni l'envie de les satisfaire; je composai vers le même temps des vers italiens en l'honneur du doge Giustiniano, que le père Dadiesse fit imprimer et dont l'abbé Giustiniani a parlé dans son ouvrage. » (2)

Devenu aveugle dans les derniers temps de sa vie, Dominique Cassini poursuivit sa longue existence jusqu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans (1). A cet âge, ne pouvant plus ni observer ni écrire, il dictait encore, et les mémoires qu'il nous a laissés sont innombrables. Un savant biographe, M. Ferdinand Hœfer, en a conservé la bibliographie exacte. (2)

On sait que ce fut le petit-fils de Dominique, César-François Cassini de Thury, né le 17 juin 1714, mort le 4 septembre 1784, qui conçut le projet de lever le plan topographique de la France. De concert avec son parent Maraldi, il publia, en 1774, les cartes des triangles de la France, auxquelles succéda la description géométrique de notre pays, en 1784; et ce fut Jacques-Dominique, comte de Cassini, né à Paris le 30 juin 1747, et mort le 18 octobre 1845, qui donna la carte topographique, connue également sous les noms de carte de l'Académie et de carte de Cassini. Elle a onze mètres de hauteur et onze mètres trente-trois de largeur, et se compose de cent quatre-vingts feuilles à l'échelle de 1/86,400. On a dit avec raison que c'est l'ouvrage le plus beau et le plus complet qui existe en ce genre. Les cuivres en furent perdus pendant la révolution, et ils n'avaient pas coûté moins de 500 000 fr. Ce magnifique monument géographique n'a été surpassé que par la grande carte qu'ont exécutée les jeunes officiers élèves de l'École d'état-major.

(1) On trouve un morceau étendu de ce poëme à la suite de l'autobiographie de l'auteur; il est intitulé : *Frammenti di cosmografia in versi italiani, del signor Giovanno Domenico Cassini.*

(2) Michele Giustiniani, mort vers 1680. Il a donné *gli Scrittori liguri*, parte prima; Rome, 1667. La deuxième partie n'a pas été publiée.

(1) Il mourut le 14 septembre 1712. Il avait fait un voyage en Italie à soixante-dix ans.

(2) Voy. la Biographie générale publiée par la maison Didot.

CHATIMENTS CORPORELS

DANS LES ÉCOLES.

Le mauvais effet des châtiments corporels sur l'esprit des enfants a été plus tôt compris par les hommes d'État que par les pédagogues.

Un de ces hommes d'État éclairés, sir William Cecil, ministre de la reine Élisabeth, blâmait avec force les maîtres qui punissent le tempérament de l'élève et lui font ainsi, disait-il, prendre en aversion les livres et l'étude. C'est à la persuasion de cet homme d'État qu'un écrivain du même pays, Roger Ascham, composa son ouvrage intitulé *le Maître d'école*, où il insiste avec force sur la nécessité d'élever les enfants avec bonté et douceur.

Quarante ans avant Cecil, un homme d'État du même pays, le fameux ministre de Henri VIII, le cardinal Wolsey, interdisait l'emploi des coups aux maîtres de l'école d'Ipswich, son lieu natal :

« Le jeune âge, disait-il dans une mémorable lettre datée du 1er septembre 1528, ne doit jamais être conduit avec des coups ou des menaces; car avec un traitement aussi pernicieux on détruit ou tout au moins on affaiblit toute vivacité d'esprit. »

Le moyen âge lui-même avait déjà profondément saisi cette vérité, comme le prouvent les paroles pleines de justesse et d'humanité que saint Anselme, archevêque de Cantorbéry au douzième siècle, adressait à un abbé de monastère qui se plaignait qu'il fallût continuellement frapper les enfants pour les faire étudier.

— Et que deviennent vos écoliers quand ils sont grands? demanda le saint prélat.

— Stupides comme des brutes.

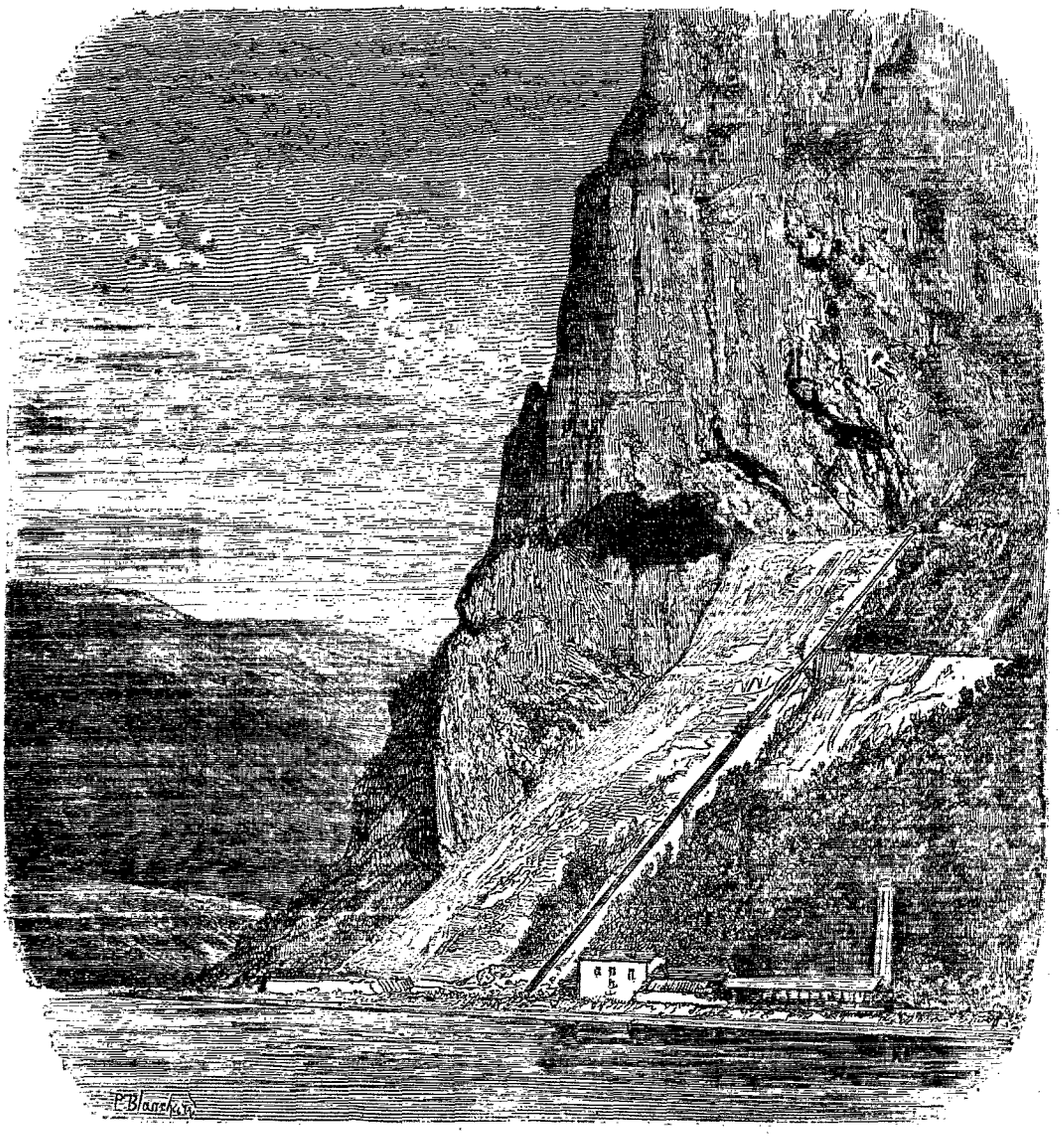
— Belle éducation, dit Anselme, qui change les hommes en bêtes! Mon cher frère, que voulez-vous obtenir des en-

fants, si vous ne leur inspirez que la crainte et n'avez pour eux ni bonté, ni indulgence?

LES CARRIÈRES DE L'ÉCHAILLON
(ISÈRE).

Le marbre blanc statuaire est d'un prix élevé; il est rare. Il n'en vient plus de Paros. On parle de nouveau du mont Pentelès, près d'Athènes; il faut attendre. C'est encore des carrières de Carrare que viennent la plupart des blocs que transforment en bustes ou en statues les ciseaux de nos sculpteurs. Le mètre cube de marbre y coûte sur place environ treize cents francs; les frais de transport grossissent fort la somme.

Il y a longtemps que l'on a l'espoir de trouver de belles carrières dans les Alpes et dans les Pyrénées. Depuis 1826, on s'est remis à en exploiter une dans le département de l'Isère, au pic de l'Échaillon, situé à dix-huit kilomètres de Grenoble.



Vue extérieure des carrières de marbre de l'Échaillon (Isère). — Dessin de Ph. Blanchard.

Ces carrières avaient été exploitées sous la domination romaine, au moyen âge, pendant la renaissance et même depuis. Ce n'est qu'à la fin du dix-huitième siècle qu'on les abandonna entièrement; la rivière l'Isère contribua beaucoup à cette désertion en venant se jeter contre le rocher et le rendre presque inaccessible.

On a longtemps exploité les carrières de l'Échaillon à ciel ouvert; depuis cinq à six ans, on les exploite en galerie. Les blocs sont transportés, à l'aide de chevaux, à la gare de Louppe, qui n'est éloignée du pic que de sept kilomètres.

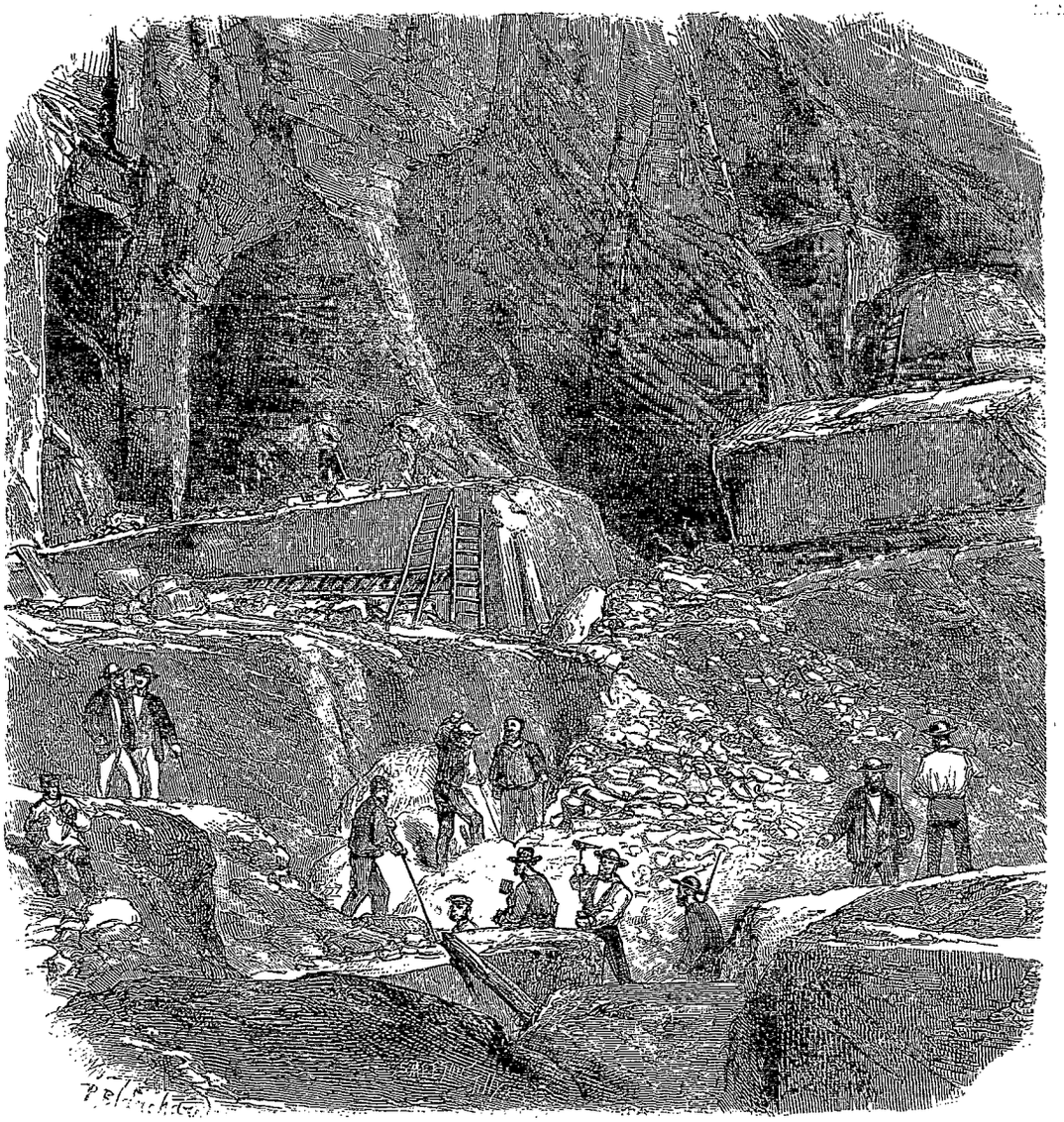
Les marbres du nouvel Opéra, à Paris, sont tirés de l'Échaillon : c'est de ce marbre que sont faits les quatre groupes et les statues intermédiaires de la façade principale, les loges principales, les grandes colonnes isolées de la salle. C'est le même marbre qui a servi à orner le palais de justice, si admirablement reconstruit, de même que le Tribunal de commerce, le square de la Trinité, les colonnes du fond de l'église Saint-Augustin, etc.

Deux scieries, une hydraulique et une à vapeur, ont été établies à proximité de la carrière principale, pour débiter les blocs en tranches destinées à faire des dalles et des carreaux. Une autre scierie à vapeur a été construite au pied même de la montagne du flanc de laquelle sont extraits les blocs, où ils peuvent être débités à toutes les épaisseurs et jusqu'à quatre mètres de longueur.

Un savant professeur de la Faculté des sciences de Grenoble (1) a étudié la pierre de l'Échaillon.

C'est, dit-il, un calcaire pur ou légèrement magnésien, mais nullement argileux, moitié crayeux, moitié cristallin. Il est formé presque entièrement de débris de polypiers pierreux et d'autres corps marins convertis par la fossilisation en calcaire cristallin : la partie crayeuse qui en remplit les interstices n'est probablement que le résultat de la trituration des mêmes fossiles. C'est donc un calcaire éminemment *corallien*, et il appartient à l'étage des terrains jurassiques désigné spécialement sous le nom d'étage corallien. Dans tout l'est de la France, les calcaires de cet étage sont les plus remarquables par la pureté de leurs teintes, et ont été de tout temps très-recherchés pour les constructions monumentales.

La pierre de l'Échaillon a été employée à Grenoble dans plusieurs constructions du moyen âge et du dix-septième siècle (les chapiteaux et quelques colonnes de la crypte de Saint-Laurent, le portail de Saint-André, le portail et la chapelle ogivale du palais de la Cour d'appel, le fronton de la porte de France, les balustrades du Jardin de ville, etc.). Toutes les parties des monuments construites avec cette pierre ont parfaitement résisté aux intempéries et conservé les détails les plus délicats de l'ornementation architecturale.



Carrières de l'Échaillon ; vue intérieure. — Dessin de Ph. Blanchard.

Le marbre rose ou jaunâtre de l'Échaillon a été aussi employé à l'ornementation de quelques anciens édifices. Il appartient au même gisement que la pierre blanche. Les noyaux blanchâtres qu'il contient sont des polypiers convertis en calcaire cristallin, et la pâte est de même nature que celle de la pierre blanche, mais coloriée par de petites quantités d'oxyde de fer anhydre ou hydraté.

(1) M. Lory.

LA TOUTE PETITE.

NOUVELLE.

I. — LE TRAIN DE HUIT HEURES TRENTE.

Le train qui part de Versailles (rive droite) à huit heures trente du matin emmène beaucoup de gens qui ont leurs affaires à Paris et leur domicile privé à Versailles. Pendant les dix ou douze minutes qui précèdent le départ du train, on entend, dans toutes les rues qui aboutissent à la rue Duplessis et à la gare, un grand bruit de portes qui se referment et de pas qui se pressent.

Les voyageurs timides prennent l'avance, pour être bien sûrs que le train ne les oubliera pas; leur axiome favori,

c'est que « le chemin de fer n'attend personne. » Ils sont un peu honteux de leur timidité; on les voit se plaisanter mutuellement sous l'horloge avant de grimper l'escalier de bois qui mène à la salle d'attente, ce qui ne les empêche pas de se montrer aussi timorés le lendemain matin.

Les voyageurs vaniteux et « poseurs » arrivent, au contraire, avec une superbe nonchalance, et tiennent à honneur de monter en wagon juste au moment où le convoi va s'ébranler pour partir et où l'homme de service fait claquer les portières en les refermant. Ils font exprès de s'attarder dans la cour, et de causer longuement avec des gens qui ne partent pas; toute leur attitude semble dire : « La machine sait bien à qui elle aurait affaire, si elle s'avisait de partir sans moi. »

Les voyageurs paresseux arrivent tout haletants, se ruent par la première portière ouverte, comme des débiteurs insolvables serrés de près par des créanciers sans merci. Ils se laissent tomber sur la banquette avec des soupirs à fendre l'âme, s'épongent le front pendant vingt minutes, en roulant des yeux hagards.

Les voyageurs posés et simples ont un chronomètre bien réglé sur lequel ils mesurent tous leurs mouvements. Ils arrivent, ni trop tôt, ni trop tard, d'un pas tranquille, sans affectation de nonchalance et sans ahurissement, achètent sans se presser un journal du matin, choisissent à loisir leur compartiment, leur place et leurs compagnons de route, s'installent confortablement, distribuent à bon escient les saluts et les poignées de main, et arrivent à Paris, frais, dispos, bien préparés à affronter une journée de travail et de fatigue.

M. Lescale appartenait depuis trente ans à cette dernière catégorie de voyageurs.

II. — M. LESCALE.

Ce n'est pas lui qui se fût permis de monter en wagon avec une barbe de deux jours, pour s'être attardé dans son lit. A l'heure dite, hiver comme été, il se posait devant son petit miroir à barbe, promenant avec un soin méticuleux son rasoir anglais sur ses joues dodues, et jusque dans les fossettes et les replis de son double menton.

Ce n'est pas lui qui aurait offert au public de huit heures trente le spectacle fâcheux d'une cravate mise de travers ou d'un pardessus en désordre; d'abord parce qu'il avait, lui personnellement, une sainte horreur du désordre, ensuite parce qu'il passait avant de partir sous les regards vigilants de Mme Lescale et du reste de la famille, qui se composait du philosophe Gaston, du rhétoricien Paul, et d'une bonne petite fillette nommée Marie.

Quand il partait de sa jolie maison du boulevard de la Reine, tout le monde l'accompagnait sur le seuil et lui regardait prendre l'avenue d'ormeaux « trop bien taillés » par les temps secs, la contre-allée pavée par les temps humides. Marie, pour le voir plus longtemps, descendait les trois marches du petit perron. Un jour même, il lui arriva de courir après lui pour l'embrasser une fois de plus. Il la gronda sur son escapade, en riant; mais il n'était pas bien courroucé, le digne homme, car il souriait encore derrière ses lunettes d'or en tournant le coin de la rue Duplessis.

Quand le train arrivait à la gare Saint-Lazare, bien des gens, même des gens âgés, tenaient à honneur de sauter à terre avant « l'arrêt complet. » Je défie l'ennemi le plus acharné de M. Lescale (si un si brave homme pouvait avoir des ennemis acharnés, ou même de simples ennemis) de prouver qu'il se soit jamais laissé aller à suivre leur exemple. D'abord, c'est défendu par le règlement, et M. Lescale, de sa vie, n'a fait quoi que ce soit qui fût défendu par un règlement quelconque. Ensuite, c'était un homme prudent, à qui sa dignité naturelle et son titre de chef de famille interdisaient sévèrement ces prouesses dangereuses.

D'ailleurs, le bel exemple à suivre que celui de M. Sauveur, le grand usinier! Tout le monde se souvient du jour où il s'étendit tout à plat sur le ventre, rebondit sur le dos, et fut en grand danger d'avoir les deux jambes coupées. Heureusement qu'un brave homme d'employé se trouva là tout à point pour le tirer vivement sur l'asphalte, au grand détriment de sa jaquette de piqué blanc. Les spectateurs, pendant ce temps-là, voyant qu'il en était quitte pour la peur, ramassaient, avec une obligeance un peu moqueuse, son panama, ses lunettes et son grand portefeuille, d'où s'échappaient toutes sortes de papiers et un jeu de cartes, dont la vue mit en gaieté les voyageurs de l'impériale. Un dragon facétieux déclara que « si le monsieur en blanc était aussi fort au jeu de cartes qu'au jeu de pile ou face, il était prodigieusement fort! » Les frères d'armes du dragon se mirent à rire, et le public aussi. Quant à M. Lescale, il frémit d'indignation, en voyant la haute industrie exposée, en la personne de M. Sauveur, aux quolibets d'une escouade de dragons.

III. — COMMISSION-EXPORTATION.

Donc, M. Lescale mettait toujours pied à terre posément; posément il descendait le bas de la rue d'Amsterdam, traversait posément la fourmilière de voitures qui menacent à ce point de la rue Saint-Lazare la vie des infortunés piétons, suivait le passage du Havre, et, arrivé dans la rue de Provence, regardait d'un œil satisfait une maison d'apparence antique et recommandable, propre, avenante, entretenue avec un soin qui vous donnait tout de suite de l'estime pour ceux qui l'habitaient. Quatre fenêtres du rez-de-chaussée avaient des verres dépolis, et, au-dessus de la porte d'entrée, on lisait en lettres d'or, sur plaque de marbre noir : LESCALE, — COMMISSION-EXPORTATION. Tous les cuivres de la porte brillaient comme de l'or.

Quelque temps qu'il fît, un vieux domestique à favoris blancs se tenait debout, sur le seuil de la porte, à l'heure de l'arrivée de M. Lescale.

La personne de ce domestique présentait des analogies frappantes avec la maison. Et, d'un autre côté, la maison et le domestique vous faisaient tout de suite penser à M. Lescale.

Comme la maison, le domestique était d'apparence antique et recommandable, propre, avenant, engageant; sa livrée, de couleur sombre et d'une coupe ancienne, avait quelque chose de si confortable, et elle était si soigneusement entretenue, que l'on concevait tout de suite une idée favorable de celui qui la portait. Sur le devant de sa casquette, on lisait en lettres d'or : LESCALE, — COMMISSION-EXPORTATION, absolument comme sur la plaque de marbre noir. Les yeux du vieux domestique n'étaient pas, il est vrai, en verre dépoli, comme les vitres de la maison, ils étaient même encore vifs et tout pleins d'une honnête franchise; ils avaient néanmoins avec les fenêtres des bureaux un point de ressemblance, c'est qu'ils ne laissaient rien deviner de ce qui se passait à l'intérieur, et ne trahissaient jamais aucun des secrets de la maison. Les boutons de cuivre de son habit reluisaient comme de l'or.

Dès que M. Lescale franchissait le seuil de la porte, le vieux Baptiste, avec des manières empressées, où perçait autant d'affection que de respect, le débarrassait de sa canne, de son chapeau, de son portefeuille et de son pardessus. Ensuite, il l'aidait à échanger sa redingote contre un vêtement de bureau plus ample et plus commode. Enfin, il l'introduisait dans son cabinet, où l'attendait toujours une volumineuse correspondance.

C'est là que, depuis trente ans, M. Lescale passait sa vie d'homme d'affaires, entre neuf heures quinze du matin et quatre heures cinquante du soir, à lire des lettres, à minuter des réponses, à consulter des tarifs, des cartes, et à préparer ses envois dans les cinq parties du monde.

IV. — M. LESCALE MANQUE POUR LA PREMIÈRE FOIS DE GRAVITÉ ET DE DISCRÉTION.

— Ah! par exemple, je n'aurais jamais cru cela, dit un des habitués du train de huit heures trente. Le convoi part dans une demi-minute, et M. Lescale n'est pas arrivé.

— Il est peut-être malade? suggéra un second habitué.

— Malade, lui, jamais! Ou il est mort, ou il marie un de ses enfants!

Enchanté de sa plaisanterie, l'habitué franchit rapidement les dernières marches de l'escalier, sur l'invitation de l'employé qui se disposait à fermer la porte.

Un pas pressé se fit entendre sur l'asphalte, une personne essoufflée monta l'escalier en trébuchant, l'employé rouvrit avec un salut la porte à demi fermée, et M. Lescale en personne se précipita sur le quai d'embarquement. Il était si troublé qu'il entra comme une bombe dans le compartiment des fumeurs, qui était le plus voisin de la porte. Comme il ne fumait jamais, il ne connaissait que de vue les habitués de ce compartiment; cela ne l'empêcha pas de leur faire remarquer avec bienveillance qu'on s'échauffe à courir. Cette proposition n'ayant soulevé aucune marque d'improbation ou d'approbation, M. Lescale donna à entendre qu'il y a des occasions dans la vie où l'on est si heureux que l'on embrasserait volontiers les gens qui passent dans la rue. Un des fumeurs ayant souri, M. Lescale s'adressa à lui en particulier pour lui faire savoir que la veille au soir, à sept heures, la famille Lescale s'était accrue d'un nouveau membre. C'était une petite fille, si petite, si gentille, si mignonne, que cela faisait venir les larmes aux yeux rien que de la regarder.

Les fumeurs, qui étaient tous des célibataires endurcis, prirent un intérêt très-modéré à cette importante communication; cependant ils poussèrent quelques exclamations polies, félicitèrent sommairement M. Lescale, et disparurent un à un derrière leurs journaux, qu'ils se mirent à dévorer avec avidité.

Or, le bonheur de M. Lescale était trop grand, M. Lescale lui-même était trop généreux, pour qu'il pût se résoudre aussi facilement à garder sa joie pour lui tout seul. D'ailleurs, la fumée de tabac lui brouillait le cerveau et lui causait une sorte d'ivresse passagère.

Aussitôt qu'une tête apparaissait au-dessus d'un journal, M. Lescale s'en prenait à cette tête et lui faisait un petit bout de confidence. A la hauteur de Chaville, une paire de lunettes bleues qui lisaient le *Journal des débats* s'étant levées un instant pour regarder les coteaux boisés, apprirent avec les signes extérieurs de la plus vive surprise que l'enfant nouveau-né était séparé de Marie par un intervalle de douze ans, de Paul par quatorze ans et de Gaston par quinze. Sous le tunnel de Ville-d'Avray, un lecteur de la *Gazette de France*, ayant posé momentanément sa *Gazette* sur ses genoux pour allumer un cigare, fut forcé de convenir avec M. Lescale que Sidonie est un joli nom. « C'est justement le nom qu'elle portera; c'est le nom d'une de ses tantes, qui sera marraine par procuration. Le parrain.....» En cet endroit, le train ayant reparu à la lumière du jour, le lecteur disparut derrière sa *Gazette*, et M. Lescale fut forcé d'attendre que l'on fût sous le tunnel de Saint-Cloud pour parfaire sa confidence. « Comme je vous le disais il y a un instant, reprit-il, le parrain sera l'oncle Maupoil.» Sur le pont d'Asnières, il se dit à lui-même, mais de façon à être entendu : « Quand elle crie, sa voix est douce comme celle d'un petit chat. » Après quelques minutes de réflexion, pendant lesquelles le train franchit les fortifications, il dit, en contemplant d'un œil attendri les hangars enfumés de la compagnie de l'Ouest : « Pauvre petit chat! »

Ce jour-là, M. Lescale n'attendit pas l'arrêt complet du train; il voulait rejoindre ses compagnons habituels pour leur faire part de la grande nouvelle. Son pas était fiévreux. Baptiste, en aidant Monsieur à passer son vêtement de bureau, remarqua que Monsieur avait les yeux plus brillants que de coutume et qu'il sentait « tout plein » le tabac.

— J'ai tout compris, dit-il le soir même à un de ses amis, quand Monsieur m'a annoncé la naissance de mademoiselle Sidonie.

M. Lescale, un peu calmé par l'atmosphère commerciale et réfrigérante de son bureau, expédia ses affaires comme d'habitude; mais il a avoué depuis que cette journée lui avait paru interminable, et que plusieurs fois il avait été bien tenté de prendre son chapeau et de se sauver à Versailles. *La suite à la prochaine livraison.*

C'EST UN NEZ NOIR.

Cette locution chinoise s'applique à un homme dont l'acharnement à l'étude est tel qu'en refusant de le cesser, même pour prendre ses repas, tenant d'une main son livre et de l'autre son pain, il doit lui arriver parfois de mettre de l'encre dans son riz, ou d'y tremper du pain et de s'en barbouiller le nez. (1)

FRAGMENTS, RÉFLEXIONS ET ANECDOTES

TIRÉS DE RABELAIS.

Voyez pages 118, 198, 278.

IV. — LE PORTRAIT DE OUIDIRE.

Les voyageurs pantagruéliques, après une série d'aventures *espouvantables*, arrivent au *pays de Satin;* ils y trouvent *Ouïdire*, tenant école de témoignage; et voici le portrait du personnage :

« Nous entendîmes un bruit strident et divers, comme de femmes battant la lessive, ou comme tictacs de moulins; nous nous transportâmes vite au lieu où c'était, et nous vîmes un petit vieillard bossu, contrefait et monstrueux, on le nommait Ouïdire : il avait la gueule fendue jusqu'aux oreilles, et dans cette gueule sept langues, et chaque langue fendue en sept parties; ces sept langues parlaient toutes à la fois propos et langages divers. Il avait aussi la tête et le corps garnis d'autant d'oreilles qu'Argus autrefois eut d'yeux. Il était aveugle et paralytique des jambes.

» Autour de lui je vis nombre incalculable d'hommes et de femmes écoutants et attentifs, et j'en reconnus quelques-uns dans la troupe faisant bonne contenance. L'un d'eux tenait une mappemonde et la leur exposait sommairement par petits aphorismes; et ils y devenaient clercs et savants en peu d'heures; ils parlaient de quantité de choses prodigieuses élégamment et par bonne mémoire (pour lesquelles bien savoir ne suffirait la vie de l'homme): des pyramides du Nil, de Babylone, des Troglodytes, des Himantopodes, des Blemuryes, des Pygmées, des cannibales, des monts Hyperborées, des Egipanes... et tout par Ouïdire. Je vis là, je crois, Hérodote, Pline, Solin, Bérose, Philostrate et tant d'autres antiques; puis Albert le

(1) D'Escayrac de Lauture, *Mémoires sur la Chine.*

Grand, Pierre Témoin, le pape Pie II, Volaterranus, Jacques Cartier, Marco Polo, Pierre Alvarez, et ne sais combien d'autres modernes historiens, cachés derrière une pièce de tapisserie, en tapinois écrivant de beaux ouvrages, et tout par Ouïdire.

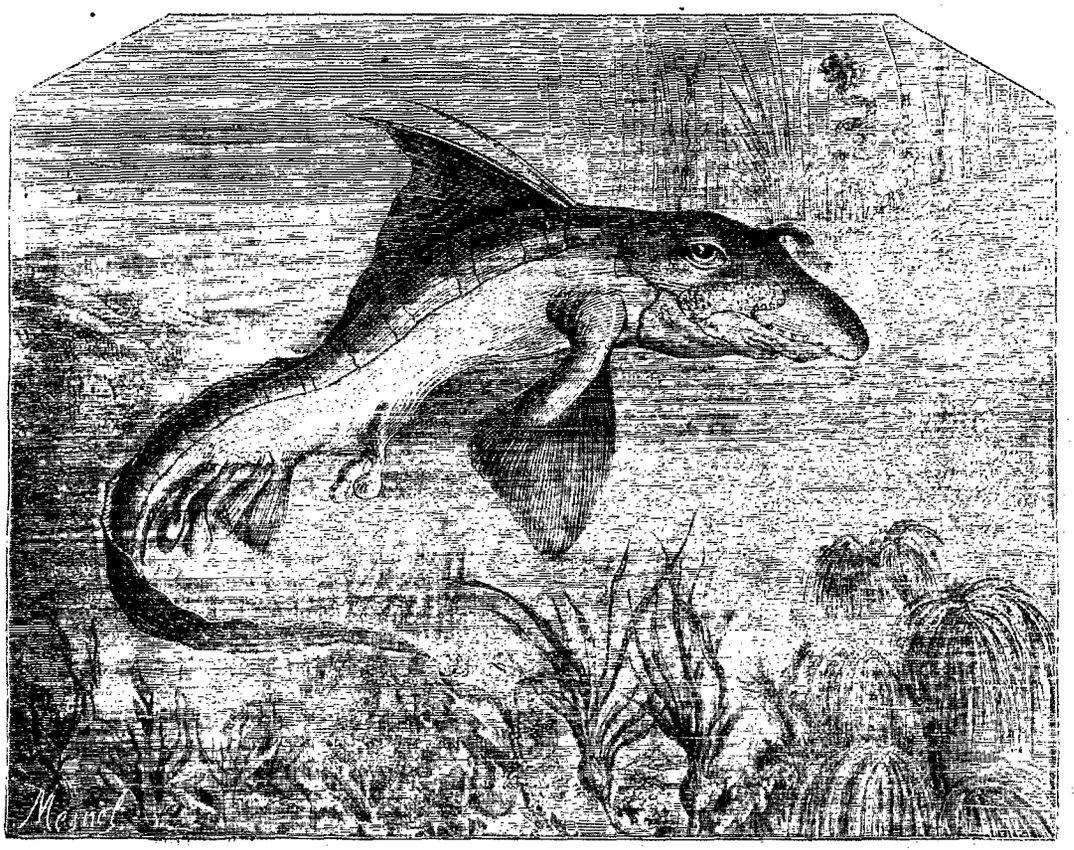
» Derrière une pièce de velours (nous sommes au pays de Satin), près de Ouïdire, j'aperçus grand nombre de Percherons et Manceaux, jeunes étudiants; nous demandâmes en quelle faculté ils appliquaient leur étude, et nous fut expliqué qu'ils apprenaient à être témoins; et en cet art ils profitaient si bien, que rentrés dans leurs provinces ils vivaient honnêtement du métier de témoignerie, rendant leurs témoignages sur toutes choses à ceux qui plus les payaient de la journée, et tout par Ouïdire. Dites-en ce que vous voudrez, mais ils nous donnèrent de leur gâteau et nous bûmes à leurs barils très-bien.

» Puis ils nous avertirent cordialement que nous eussions soin d'être économes de vérité autant que possible, si nous voulions parvenir en la cour des grands seigneurs. »

Bien instruits par Ouïdire, les voyageurs pantagruéliques abandonnent ce pays de Satin (pays de *broderies*) et continuent leur navigation vers le pays des Lanternes. Ils ont, en effet, plus que jamais besoin de lumières.

LA CHIMÈRE MONSTRUEUSE.

La *chimère monstrueuse* justifie pleinement son nom. Rien de plus étrange et de plus laid que ce poisson. Il a environ un mètre de long, et son corps, à partir de la tête, qui est énorme, va toujours en diminuant jusqu'à la queue, longue et effilée comme celle d'un reptile. Sa peau est lisse, souple, flasque, d'un blanc argenté, et couverte d'écailles si petites qu'on les sent à peine au toucher. Elle forme tout le long du corps, et particulièrement sur la tête, des plis et des sillons sinueux, comme si ce tégument était trop large pour le corps qu'il enveloppe; au-dessus de la bouche et sur les faces latérales du museau, il est



La Chimère monstrueuse. — Dessin de Mesnel.

percé d'un assez grand nombre de trous qui laissent suinter une mucosité gluante.

Les nageoires pectorales sont supportées par une espèce de bras charnu. En avant et en arrière des ventrales pendent deux appendices qui ressemblent à deux petites pattes. Chez le mâle, une houppe s'élève au-dessus du front. L'œil, très-grand, allongé et comme bordé de paupières, rappelle presque l'œil humain.

Ce qui rend la chimère encore plus hideuse, c'est l'agilité et la bizarrerie de ses mouvements : elle s'agite et se tord en tous sens; les différentes parties de son museau sont mobiles et se déplacent sans cesse; elle a positivement l'air de vous faire des grimaces; on a comparé ses contorsions et ses gestes à ceux des singes.

On a surnommé la chimère *le Roi des harengs*, parce qu'on l'a souvent vue nager au milieu des immenses bandes de ces poissons, qu'elle poursuit pour y saisir sa proie. Ordinairement elle n'approche guère des rivages; elle se tient presque toujours dans les profondeurs de l'océan, et se nourrit surtout de crabes, de mollusques, d'animaux à coquille.

Il y a deux espèces de chimères. Celle qui habite les mers septentrionales porte le nom de *chimère arctique;* les Norvégiens se nourrissent du foie et des œufs de ce poisson. L'autre espèce, la *chimère antarctique*, cantonnée dans les mers du Sud, se reconnaît à la forme de son museau, qui se termine par une sorte de trompe recourbée sur la bouche comme celle du tapir. Cette singulière conformation lui a fait donner le nom vulgaire de *poisson-éléphant*

UNE CANCALAISE.



Cancalaise à la source; peinture par Feyen-Perrin. — Dessin de H. Rousseau.

Nous rôdions autour de Cancale, sous la conduite d'un vieux pêcheur « retiré des affaires. » C'était un brave homme très-gai, ce qui n'a rien d'étonnant, car on voyait à l'expression de sa figure qu'il était en paix avec sa conscience, et aux saluts familiers qu'il échangeait avec les passants, qu'il était en relations amicales avec tout le

monde. Mais ce qui était plus surprenant, c'est qu'il causait volontiers et bien. En général, les vieux matelots et les vieux pêcheurs sont silencieux.

Il connaissait sa côte sur le bout du doigt : c'était un véritable trésor de renseignements topographiques. Mais ce qui nous plaisait le plus en lui, c'est que le moindre accident du paysage faisait jaillir de son inépuisable mémoire des histoires intéressantes, des observations fines et des réflexions pleines d'humour et de gaieté.

Nous venions de nous désaltérer à une source fraîche et limpide. Il nous regardait en souriant : — Ah! dit-il, si cette fontaine-là pouvait raconter tout ce qu'elle sait!

— Rien de tragique, j'espère! dit mon compagnon.

— Tragique! dit le vieillard, je ne sais seulement pas ce que cela veut dire.

— On appelle tragiques, reprit mon compagnon, toutes les histoires épouvantables où il y a mort d'homme, de femme ou d'enfant.

Le bonhomme, en souriant, fit un geste du bras, comme pour repousser loin de lui « les histoires épouvantables dans lesquelles il y a mort d'homme, de femme ou d'enfant. » — Ce n'est pas cela, dit-il d'un air narquois. Tragique! ah bien oui; non, non, pas tragique du tout; ce serait plutôt drôle. Il y a une manière de proverbe qui dit : *Quatre filles* à la fontaine jacassent comme des pies, sans savoir ce qu'elles disent. *Trois filles* à la fontaine médisent de celle qui vient de partir. *Deux filles* à la fontaine se content leurs plus intimes secrets. *Une fille* à la fontaine se mire dans l'eau et se fait des mines. Les filles viennent continuellement à cette fontaine. Ah! si cette eau pouvait raconter tout ce qu'elle a entendu, que de filles baisseraient le nez, et deviendraient plus rouges que des homards cuits!

Mon compagnon de voyage, qui est un romancier, prit note du proverbe, et nous quittâmes la fontaine.

Comme nous allions disparaître dans un pli de terrain, en quête de nouveaux sites et de nouvelles histoires, nous vîmes une grande jeune fille du pays, en costume sévère et presque monastique, qui suivait, pieds nus, le flanc de la colline, et montait vers la fontaine avec une grande buire de terre brune.

— Cachons-nous derrière ces buissons, dit le romancier, laissons-la passer, et voyons si elle va se mirer dans la fontaine et se faire des mines.

— Mais c'est de l'espionnage, dis-je à mon ami; c'est au moins une curiosité fort indiscrète. Je proteste.

— Proteste, mon ami, proteste. Tu peux tourner le dos, tu peux même fermer les yeux : si tu te défies de toi-même, je me ferai un plaisir de te les bander avec un mouchoir. Je comprends tes scrupules, tu n'es pas romancier. Mais nous autres gens de lettres, nous devons observer pour bien rendre, et saisir la nature sur le fait. N'est-ce pas, Cambremer?

Le vieux pêcheur sourit d'un air singulier, et dit que l'on pouvait toujours voir.

Ils se postèrent pour observer; quant à moi, je me jetai à plat ventre sur l'herbe épaisse, et je me mis, pour protester, à suivre de très-près les mouvements d'un gros scarabée. Mais si je n'espionnais pas la jeune fille, j'entendais les remarques de mon ami, qui, en sa qualité de romancier, prodigue les observations à haute voix, non-seulement dans ses écrits, mais encore dans la vie ordinaire.

— Belle fille! dit-il d'un ton pénétré.

— Pas laide! répondit Cambremer avec un ton de complaisance qui me frappa.

— La voilà qui s'appuie contre le rocher; pose très-pittoresque!

— Elle est fatiguée : voilà sept fois qu'elle monte à la fontaine depuis que nous nous trimbalons à droite et à gauche.

— Vous avez remarqué cela, vous?

— Je remarque tout.

— A quoi peut-elle penser?

— Oui, dit le pêcheur, je me demande aussi à quoi elle pense. Dites-le un peu, pour voir.

Alors il y eut un silence d'une minute, pendant lequel je supposai que le romancier recueillait ses idées.

— Ces yeux-là, reprit-il, et cette bouche-là, me reviennent tout à fait. Ce doit être une bonne fille.

— Peut-être, répondit le pêcheur.

— Je soutiens que ce doit être une bonne fille, et une bonne travailleuse aussi. Elle pense à son père, qui est à la pêche, à sa mère, qui raccommode les filets et lui laisse le soin d'une ribambelle de petits frères et de petites sœurs; venue sept fois à la fontaine! quel savonnage cela représente!

Je me retournai un instant, et je vis que Cambremer regardait mon ami avec admiration; enfin il lui dit :

— Ce que vous dites là est presque vrai d'un bout à l'autre.

— Elle ne s'est pas mirée à la fontaine, dit le romancier; vous voyez bien que votre proverbe a tort.

— C'est qu'elle ne ressemble pas à toutes les autres filles!

Cambremer avait dit cela d'un ton si pénétré et si convaincu, que je ne pus m'empêcher de me retourner encore une fois pour voir l'expression de sa physionomie; mais je ne l'apercevais que de dos.

— Ah! je t'y prends à te retourner pour voir! s'écria mon ami; viens, bon apôtre, viens nous rejoindre; elle est partie, tu ne seras pas soupçonné de l'espionner.

Je les rejoignis, et je dis à Cambremer :

— Vous la connaissez?

— Je la connais, répondit-il laconiquement.

— Eh bien, tant mieux, reprit le littérateur; puisque vous la connaissez, vous allez me dire si je me trompe. Voici ce que j'en pense.

— Voyons cela, dit le bonhomme.

— Quand elle est à la fontaine avec *trois* autres jeunes filles, elle ne jacasse pas comme une pie, parce qu'elle est trop modeste pour crier, et qu'elle connaît trop bien le prix du temps pour le perdre. Quand elle s'en va, les trois autres ne disent pas de mal d'elle, parce qu'il n'y a que du bien à dire sur son compte. Est-ce bien cela?

— Allez toujours.

— Quand elle est à la fontaine avec *deux* autres, elle ne médit pas, parce qu'elle est bonne et charitable : ses yeux et sa bouche me le disent. Quand elle est à la fontaine avec *une* autre, elle ne raconte pas ses secrets, parce qu'elle sait que les secrets qui en valent la peine ne se racontent pas à tous les vents, car elle est sage et intelligente. Quand elle est toute seule, elle ne se mire pas dans l'eau, parce qu'elle n'est pas coquette. Est-ce vrai?

— Vrai comme un prône.

— Je le savais, dit mon ami, en me jetant un regard de triomphe. Et maintenant, ce qui est bien plus fort, je vais vous dire sa bonne aventure. Elle sera heureuse en ménage, parce qu'elle est assez jolie et qu'elle a assez de qualités pour avoir le droit de choisir, et qu'elle est assez sensée pour bien choisir. Elle sera heureuse avec ses enfants, parce qu'elle les élèvera bien. Dans bien des années, quand elle sera grand'mère, ce sera encore une femme très-avenante et d'une physionomie agréable; car sa beauté ne tient pas seulement à ce qu'elle est jeune; ses traits pourront se flétrir, ses yeux et sa bouche exprime-

ront toujours le dévouement, la bonté, la tendresse. Voilà ce que je lui prédis.

— Monsieur, dit le vieillard en se découvrant, j'espère que vous n'êtes pas sorcier, parce que c'est très-vilain d'être sorcier; mais, vrai, vous avez parlé de cette enfant-là comme si vous l'aviez vue grandir. Oui, c'est une bonne fille; oui, c'est une travailleuse; oui, elle a bien choisi son fiancé, et son choix réjouit tous les siens, car son fiancé est un brave pêcheur et un homme craignant Dieu. Et, tenez, si c'était un effet de votre bonté, vous viendriez à sa noce; c'est moi qui vous en prie, moi qui suis son grand-père, et qui bénis tous les jours le bon Dieu de nous avoir donné une fille comme celle-là.

— Ainsi, c'est votre petite-fille? dit le romancier un peu déconcerté.

— C'est ma petite-fille, répondit le bonhomme avec orgueil.

— Et vous ne m'avez pas empêché d'être assez indiscret pour...

— Quand on vit sous le regard de Dieu, on ne craint pas les regards des hommes, répondit le vieillard avec beaucoup de dignité. J'étais sûr d'elle. Promettez-moi que vous viendrez à sa noce!

— Par malheur, nous sommes forcés de partir demain.

— Venez au moins dans ma maison, voir ma « vieille »; elle sera si fière de vous entendre parler de sa petite-fille!

— Nous irons bien volontiers.

Le soir, quand nous revînmes à l'hôtel, après avoir fait une longue visite aux Cambremer, mon ami alluma un cigare et se mit à marcher de long en large dans ma chambre. Tout en marchant, il lançait d'énormes bouffées de fumée à droite et à gauche, comme un vaisseau pris entre deux feux, et qui riposte de tribord et de bâbord. A ces indices précurseurs, je reconnus que mon ami allait dire quelque chose d'important; je me mis à cheval sur une chaise, et j'attendis qu'il parlât.

— Conviendras-tu enfin, me dit-il, que je suis bon physionomiste?

— J'en conviens, répondis-je avec humilité.

— Conviendras-tu que mes théories esthétiques sont justes, que la beauté n'est pas matérielle, ou plutôt que la beauté purement matérielle devient bientôt déplaisante, sans compter que l'âge l'emporte bien vite? Conviendras-tu que la beauté n'est pas uniquement dans la forme des traits, mais dans l'expression qui vient de l'âme? Tu as vu la femme du vieux Cambremer, conviens qu'elle est encore bien belle.

— Très-belle.

— Oui, très-belle! L'âge a pu lui ôter sa fraîcheur et son éclat, mais il lui a laissé cette beauté du regard et du sourire qui est la manifestation d'une âme noble et bonne. La petite-fille montre ce qu'a dû être la grand'mère à son âge; la grand'mère montre d'avance ce que sera la petite-fille lorsqu'elle sera devenue grand'mère à son tour.

— Tout cela est très-juste, et comme je ne suis pas un entêté, j'avoue que tu m'as converti.

— Complétement?

— Complétement.

— Eh bien, bonne nuit.

Il rouvrit la porte pour me dire :

— Je n'ai pas perdu ma journée.

Et je l'entendis encore longtemps marcher dans sa chambre en fredonnant sur une mélodie improvisée les paroles suivantes :

— Je n'ai pas perdu ma journée!

LE PRESBYTÈRE D'HÉNOUVILLE.

Le Presbytère d'Hénouville : tel est le titre d'un petit poëme de Corneille, très-peu connu. Ce poëme avait été cependant imprimé à part en 1642, par Corneille lui-même, à Rouen, chez *Jean Le Boulenger, près le collége des Pères jésuites;* brochure in-4° de douze pages. Voici très-exactement le titre : *le Presbytère d'Hénouville, à Tircis. Tircis* était un ami dont le nom peut-être n'est pas venu jusqu'à nous. Quant à *Timandre,* célébré dans le poëme, c'était un des savants hommes de Normandie, et des plus respectés, ami de Corneille également; c'était l'abbé Legendre, le curé d'Hénouville, chez qui l'auteur du *Cid* allait chaque année passer quelques jours dans la belle saison. Or, l'abbé Legendre était un des plus habiles jardiniers de ce temps-là; c'est lui qui, l'un des premiers, sut mettre dans ses vraies voies la culture des arbres fruitiers. On lui doit un excellent livre sur cette matière, intitulé : *la Manière de cultiver les arbres fruitiers,* livre qui eut en son temps six éditions successives et qui de nos jours est encore instructif.

Mais le curé d'Hénouville ne s'occupait pas seulement de la culture des arbres fruitiers, il avait réuni dans son magnifique jardin des curiosités florales de toutes sortes; il y avait, de plus, organisé une très-belle ménagerie. C'était, un siècle avant Buffon, le jardin des Plantes au fond d'un village de Normandie.

Mais écoutons Corneille :

J'ai vu ce lieu fameux dont l'art et la nature
Disputent à l'envi l'excellente structure.
J'ai vu les raretés de ce fameux séjour
Pour qui même les rois concevraient de l'amour.

Et voilà le grand poëte qui se met à chanter les anémones, les œillets, les tulipes, les giroflées et les poires du curé d'Hénouville.

Puis vient la description du verger et des arbres de toute sorte que Timandre (ou Legendre) y cultive :

De ces arbres si beaux l'épaisse chevelure
Conserve la fraîcheur d'une molle verdure,
Où divers animaux que je ne connais pas
Trouvent à se cacher et prendre leurs ébats.
. . . . . .
Vois à loisir ces lieux champêtres :
Les jours y coulent sans ennuis.
Tâche, si tu peux, de connaître
Tant d'herbes, de fleurs et de fruits.

Ces animaux que tu poursuis,
Ces oiseaux que tu vois paraître,
Dans ce bel enclos sont réduits
Par les soins et l'art de son maître.

De ce verger, nous sommes conduits en un lieu véritablement enchanteur :

Par une verte allée où l'épais du feuillage
Attire mille oiseaux à dire leur ramage,
Presque insensiblement sur un tertre élevé,
Dont le pied quelquefois par la Seine est lavé,
L'œil vous fait un présent de la plus riche vue
Dont puisse être jamais une place pourvue.
Tout ce que l'on a vu jusqu'ici de charmant,
Cet agréable lieu le montre éminemment :
Car des charmes plus forts que ceux de la Méduse,
En un moment le sens si doucement s'abuse,
Que, les autres privés de toutes fonctions,
L'œil peut admirer seul tant de perfections;
Et d'autant que la vue est bien moins égarée,
L'estime qu'on en fait est bien plus assurée.
La Seine en divers lieux bat le pied des rochers;
L'œil en se promenant découvre huit clochers,
Dont les noms par hasard, terminés tous en *ville,*
Semblent servir de rime à celui d'Hénouville.

Ces huit pays en *ville* sont : Bardouville, Yville, Anne-

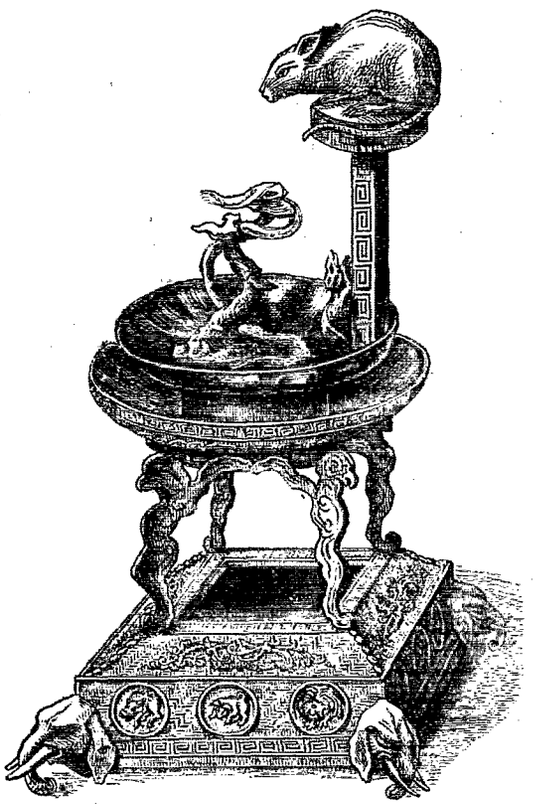
ville, Berville, Amberville, Barneville, Bocherville, Saint-Pierre-Manneville.

N'est-il pas intéressant de voir ainsi Corneille apprécier et chanter la Normandie! Ces admirables rives de la Seine qu'il a tant parcourues lui-même en se rendant à sa maison de campagne de Petit-Couronne, on sent combien il les a aimées.

Et puis, lui, que la postérité devait appeler « le grand Corneille », il appelle ce curé-jardinier-naturaliste « le grand Timandre. »

C'est ainsi, cher Tircis, que vit le grand Timandre,
Dont tu vois le renom en tous lieux se répandre.

LAMPE JAPONAISE.



Collection Cernuschi. — Lampe japonaise. — Dessin de Féart.

Ce dessin reproduit une lampe exposée l'an dernier au palais de l'Industrie par M. Cernuschi. C'est une œuvre du goût le plus fin, destinée à la pagode d'un dieu ou au boudoir d'une gracieuse habitante d'Yeddo. Les Romains et les Grecs offraient pour étrennes des lampes, des dattes et des glands dorés : les Japonais donnent des lampes et du thé.

Aux quatre coins du socle, au lieu de la patte de griffon traditionnelle, sont placées quatre têtes d'éléphant dont la trompe recourbée est une ingénieuse assise des quatre têtes-pieds, se rattachant par des palmettes aux médaillons dont sont ornés les côtés et qui renferment des animaux chimériques. Le fond est ce que nous persistons à appeler une grecque, bien que tout le monde sache maintenant que cet ornement, en forme de méandre, fut importé de Chine en Europe dans les temps les plus reculés.

De ce socle s'élèvent quatre supports élégamment contournés et soutenant la vasque de la lampe proprement dite. Le réservoir à huile est supporté par une tige verticale surmontée d'un rat. On voit aussi des rats en relief sur les lampes trouvées à Pompéi : le rat, chez les anciens, était consacré à Vulcain comme un animal nuisible au feu, et Minerve refusa, selon Homère, de le défendre contre les grenouilles, parce qu'il buvait l'huile de ses lampes. Il est assez curieux de retrouver chez les Japonais ce symbole religieux reproduit, comme à Rome, sur un ustensile destiné à fournir la flamme.

L'huile monte par la pesanteur et par la capillarité dans la cannelure en spirale qui est au milieu de la coupe et qui contient la mèche. C'est notre système de *quinquets*, système connu des Égyptiens.

INONDATIONS DE LA SEINE
DANS L'HIVER DE 1872-1873.

L'hiver de 1872-1873 a été marqué par des inondations générales qui ont duré longtemps, avec des variations d'abaissement et de recrudescence. En France, en Italie, en Belgique, en Danemark et ailleurs, on a beaucoup souffert. Des orages hors de saison, des tempêtes persistantes, des ouragans furieux, ont sévi sur le littoral et au large, dans la Manche, dans l'Océan et surtout dans la Méditerranée, où trois cents lieues de côtes entre l'Espagne et l'Italie ont subi de forts dégâts. Les pluies continuelles ont fait, aux pieds des montagnes, des lacs qui ont excavé les terrains; dans la commune de Chiavari, un village presque entier s'y est effondré. La plupart des nombreux naufrages de cette époque ont eu de funestes issues, et chaque jour des listes nouvelles de navires perdus corps et biens jetaient, dans nos ports, désolations sur désolations. Paris a vu, le 10 décembre, passer sur ses maisons un coup de vent désastreux qui, franchissant à raison de cent kilomètres à l'heure l'espace compris entre les rivages de l'Angleterre et ceux des Alpes-Maritimes, a semé partout des sinistres. On a constaté ce jour-là que dans une localité voisine de Paris le baromètre était descendu à 724 millimètres. A Nantes, le chemin de fer a été submergé et les communications avec Paris ont été interrompues. Partout les terres ensemencées ont éprouvé des bouleversements qui ont lourdement pesé sur les récoltes de 1873, et ont causé une grande augmentation dans le prix des subsistances.

On ne se rend guère compte dans une grande ville de la terreur et de l'abattement qui règnent sur les populations des territoires inondés. Dans les beaux quartiers du centre, à Paris, on n'est averti du fléau que par l'exhaussement progressif du niveau de la Seine entre ses quais. L'employé qui descend de Montmartre ou des Batignolles pour se rendre à son bureau du faubourg Saint-Germain note chaque matin les progrès des eaux, d'un œil curieux mais tranquille, après quoi il continue paisiblement sa route pour dire à ses collègues que la Seine coupe au quart ou au tiers les grands cercles du pont des Saints-Pères, et il ne se tourmente pas autrement de l'accident.

Mais on envisage la situation avec moins de philosophie dans les quartiers du haut et du bas de la ville, où les quais et les berges sont impuissants à contenir le fleuve dans son lit. A Bercy, à Charenton, aux environs du confluent de la Marne et de la Seine, les grandes inondations atteignent les proportions d'un cataclysme. Il en est de même à l'aval de Paris, où la Seine, montant plus haut que les berges, attaque sur les deux rives les massifs de terrain qu'elle entoure de ses nombreux méandres et les recouvre en partie.

Notre gravure montre l'un des incidents des inondations à cette époque : le submergement du parc de Saint-Cloud. A gauche, on a sous les yeux, au premier plan, les débris

à moitié noyés des baraquements que les troupes françaises avaient élevés lors du second siége. Au-dessus, l'on aperçoit au loin des groupes de maisons appartenant aux villages de Boulogne et de Billancourt. La plaine liquide part du pont de Saint-Cloud, dont on découvre deux ou trois arches en partie cachées par les arbres, vers le milieu de la gravure; elle s'étend jusques au commencement des allées des fêtes, dont les premiers tilleuls ont le pied voit à fleur d'eau les têtes de pieux des palissades du parc; au-dessus encore, et dans la même direction, on



Inondation du parc de Saint-Cloud pendant l'hiver de 1872-1873. — Dessin de Sellier.

dans l'eau, sur la droite. Il n'y a d'épargné que la partie supérieure de la chaussée, route étroite suivie par quelques habitants pour gagner l'allée conduisant à Sèvres, au delà du bassin; on en distingue le ruban lointain qui se perd dans les arbres.

Infortunée ville de Saint-Cloud, — si populaire à Paris pour ses fêtes de septembre, — si fréquemment nommée dans les archives politiques de l'Europe pour les décrets signés dans son palais aujourd'hui détruit! — Elle a subi en deux ans les fléaux de la guerre, de l'invasion, de l'incendie et de l'inondation!

Le *Magasin pittoresque* a mentionné plusieurs inondations de la Seine; nous ne pouvons mieux compléter ce sujet qu'en signalant les efforts persévérants et heureux de M. Belgrand, actuellement inspecteur général des ponts et chaussées, pour arriver à prévoir quelques jours à l'avance les crues de la Seine et les hauteurs qu'elles atteindront; il en a découvert les moyens. Ses avertissements sont un bienfait inappréciable pour les bateliers qui ont à sauver leurs bateaux et leurs marchandises, pour les riverains qui ont à garantir leurs berges et leurs récoltes, pour l'administration qui prépare les secours.

Le principe dont M. Belgrand a enrichi la science, et qui lui appartient en propre, est celui de l'influence prépondérante qu'exerce sur le régime des eaux le rapport entre les terrains *perméables* et les terrains *imperméables* du bassin de la Seine. Dans ce bassin, contenant soixante-dix-neuf mille kilomètres carrés, il y a vingt mille kilomètres de terrains imperméables que la pluie ne pénètre pas; elle y ruisselle à la surface, transforme les cours d'eau en torrents, et, arrivant rapidement au fleuve, elle y produit l'élévation du niveau, si elle est abondante et persistante. Sur les terrains perméables, au contraire, la pluie s'introduit dans le sol, l'imbibe, et ne descend à la Seine que lentement, par des voies souterraines souvent sinueuses; elle ne produit l'élévation du niveau qu'après un certain temps, quelle que soit son abondance. Les crues formées par les terrains imperméables arrivent vite et s'en vont de même; celles qui sont dues aux terrains perméables arrivent peu à peu et persistent longtemps.

D'innombrables observations ont été faites par les soins de M. Belgrand, et l'expérience lui a permis de découvrir les éléments à l'aide desquels il peut prévoir l'arrivée des crues de diverses natures, leur élévation et leur durée.

Cet article serait étendu outre mesure si nous développions ce sujet. Aujourd'hui, nous le terminerons par quelques particularités de l'inondation 1872-1873, que nous tirons des intéressants résumés annuels de M. G. Lemoine, également ingénieur des ponts et chaussées, adjoint à M. Belgrand et sous sa direction, pour le service hydrométrique du bassin de la Seine.

En 1872, depuis le mois de janvier jusqu'à l'automne, la quantité de pluie tombée dans le bassin de la Seine différa peu de la moyenne résultant des observations d'un grand nombre d'années; mais vers la fin de septembre, on entra dans une période d'humidité qui ne s'était pas vue depuis longtemps et qui persista pendant environ six mois. Les pluies de la fin de 1872 fournirent une quantité d'eau bien supérieure à la moyenne. Cependant jusqu'à la fin d'octobre elles n'eurent d'autre effet que d'imbiber les terres perméables et de leur faire atteindre le point de saturation. Alors seulement les crues se déclarèrent, et la Seine atteignit son maximum le 17 décembre.

Ce jour-là, l'échelle du *pont de la Tournelle* marqua 5m 85. Or, à 5 mètres déjà les crues commencent à être désastreuses.

Dans le siècle dernier, cinq seulement ont dépassé 6 mètres, en 1801, — 1802, — 1807, — 1834, — 1850.

Les crues qui dépassent 7 mètres sont des phénomènes presque séculaires. On en connaît huit depuis 1649; en voici les dates : 1er février 1649, de 7m.66; — 25 janvier 1651, de 7m.83; — 27 février 1658, de 8m.81; — 1690, de 7m.55; — mars 1711, de 7m.62; — 26 décembre 1740, de 7m.90; — février 1764, de 7m.33; — 3 janvier 1802 (3 nivôse an 10), de 7m.45. — Si de pareilles crues reparaissaient aujourd'hui, elles couvriraient tout le quartier des Champs-Élysées, Bercy, Auteuil, etc.

Les observations de la hauteur des eaux à l'échelle du pont de la Tournelle sont nécessaires pour comparer les inondations actuelles aux inondations anciennes. Dans les crues ordinaires, elles ne prouvent rien parce que les barrages établis sur la Seine par l'ingénieur Poirée produisent une hauteur artificielle de la surface des eaux. Mais à une certaine élévation de la Seine, on enlève tous ces barrages qui, par conséquent, ne peuvent plus avoir la moindre influence sur les dégâts causés par les inondations, et les cotes de l'échelle du pont de la Tournelle recouvrent leur valeur historique et météorologique.

LA TOUTE PETITE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 317.

V. — ELLE EST SI PETITE!

Mademoiselle Sidonie était petite et mignonne, mais point du tout chétive; ce qui n'empêchait pas ses parents, et par suite ses frères et sa sœur, de la considérer comme quelque chose de précieux et de fragile, que le moindre souffle pourrait anéantir. Le médecin de la famille avait beau déclarer qu'elle était bien conformée, qu'elle se portait bien, qu'elle ne demandait qu'à vivre : « C'est qu'elle est si petite! » disait Mme Lescale en levant au plafond des regards désespérés.

— Le fait est, docteur, qu'elle est extraordinairement petite! disait M. Lescale, d'un ton confidentiel, en reconduisant le médecin. Là, entre nous, vous pouvez tout me dire. Je suis un homme, moi; je saurai supporter le coup en homme; je saurai garder le secret. Parlez!

— Mais, disait le docteur exaspéré, je vous jure qu'elle n'a rien, rien du tout d'extraordinaire, ce qui s'appelle rien, rien, rien! Que voulez-vous de plus?

Les enfants, à force d'entendre répéter que la petite Sidonie ne vivrait pas, la contemplaient avec un respect superstitieux, comme une pauvre petite victime condamnée à un trépas prématuré.

Il arrivait à Mlle Sidonie, comme à tous les enfants, de gémir en dormant :

— Le croup! s'écriait Mme Lescale.

M. Lescale se précipitait dans la rue, tombait comme une bombe chez le médecin, le capturait et l'amenait malgré sa résistance. L'infortuné docteur apparaissait juste à point pour constater que Mlle Sidonie dormait du plus paisible sommeil, et il s'en allait en haussant les épaules.

Il arrivait à Mlle Sidonie, comme à toutes les créatures humaines, de tousser et d'éternuer. Quand elle toussait, c'était pour sûr un commencement de coqueluche. Vite, le médecin! L'éternument était un des symptômes de la scarlatine. Encore plus vite, le docteur! Et le docteur commençait à trouver que la vie est un pesant fardeau.

Quand Sidonie criait (quel est l'enfant qui ne crie pas peu ou prou?), toute la maison était sur pied. M. Lescale accourait à moitié rasé, avec une joue rose et une joue

blanche toute couverte de mousse de savon ; Gaston jetait là le volume de Cousin où il puisait à longs traits les principes de la philosophie éclectique; Paul s'arrêtait au beau milieu d'un discours latin; Marie plantait là son piano; la cuisinière Gertrude laissait brûler ses rôtis et tourner ses sauces, et la femme de chambre apparaissait au second plan, les bras levés vers le ciel.

Par bonheur, la petite Sidonie était d'un âge à ne s'inquiéter guère du monde extérieur et des images qu'il envoyait à son jeune cerveau; sans quoi elle serait morte d'effroi, rien qu'à voir l'effroi peint sur les six visages qui se penchaient au-dessus de son berceau.

Alors on la prenait, on la dorlotait, on la promenait tant et si bien, que son pauvre système nerveux en était tout irrité. Quand elle finissait enfin, de guerre lasse, par s'endormir, l'heureux mortel entre les bras duquel elle s'était endormie jouissait de l'estime générale. Du reste, chacun avait son jour ou son heure de triomphe. Et comme on ne savait jamais par combien de mains passerait Sidonie avant de s'endormir, il devint absolument nécessaire que toute la maison fût sur pied à la première alerte. Que de fois M. Lescale arriva trop tard pour prendre le train de huit heures trente! que de fois il offrit aux regards du public un menton incomplétement rasé et une cravate dénouée! Que de fois Gaston et Paul arrivèrent trop tard au lycée et trouvèrent la grille fermée!

VI. — MADAME LESCALE CONÇOIT UNE FACHEUSE OPINION DU ZÈLE DU DOCTEUR ET DE L'AFFECTION DE L'ONCLE MAUPOIL.

— Ah! docteur, si vous saviez! quelle crise épouvantable!

— Madame, vous m'effrayez; une crise de quoi? bon Dieu!

— Une crise de désespoir. Elle a crié plus d'une heure.

— N'est-ce que cela? Tous les enfants crient pour se développer les poumons.

— Mais, songez donc, une pauvre enfant qui n'a que le souffle.

— Si elle n'avait que le souffle, chère Madame, soyez assurée qu'elle ne crierait pas pendant une heure. Voyez comme elle a vaillamment supporté cette prétendue crise. Je la trouve calme, reposée; les mains sont douces et fraîches, le front aussi. Que voulez-vous de plus? Je vous en supplie, ne vous mettez pas en tête qu'elle n'a que le souffle; je la trouve, moi, très-vigoureuse. Il faut même que cette vigueur soit peu commune pour résister à tant de soins. Je vous en supplie, Madame, ne croyez pas que je raille. Si j'osais, je vous demanderais d'être plus raisonnable; vous gâtez cette petite; vous lui ferez prendre de mauvaises habitudes; peut-être sont-elles déjà prises.

L'oncle Maupoil, qui, en sa double qualité d'oncle et de parrain, assistait à la consultation, secoua la tête à plusieurs reprises, et sourit, comme pour approuver les paroles du docteur.

Cela déplut à Mme Lescale. Cela lui déplaisait d'autant plus que déjà, à plusieurs reprises, l'oncle Maupoil avait présenté des observations en tout semblables à celles du médecin. Elle craignait donc de lui voir prendre la parole et fournir au docteur des arguments nouveaux.

Mais l'oncle Maupoil était un trop vieux routier pour exécuter une manœuvre aussi compromettante. Il ne prenait jamais la parole pour taquiner les gens et leur dire avec une vaniteuse satisfaction : « Je vous l'avais bien dit! » Il prenait la parole pour donner de bons conseils, et ne s'étonnait pas trop de les voir mal accueillis; on voit par là qu'il savait son monde sur le bout du doigt.

Il ne dit donc rien et sa nièce lui en sut gré. Mais aussitôt que le docteur fut parti, il revint à son sujet par un détour habile.

— Ma chère, dit-il, tout en donnant son doigt à serrer à Sidonie, sais-tu que cette petite fille a une physionomie extraordinairement intelligente?

— Je le trouve aussi, mais je n'osais pas le dire, répondit Mme Lescale, avec une figure rayonnante de joie et d'orgueil.

— Ex-tra-or-di-nai-re-ment! reprit l'oncle, en appuyant avec emphase sur toutes les syllabes de l'adverbe, qui était déjà bien assez long sans cela. Je suis sûr qu'elle a déjà ses petites idées à elle. Elle observe beaucoup, ma chère, et elle met ses observations à profit. Tiens, par exemple, quand elle s'ennuie dans son berceau, elle crie pour qu'on l'en tire, et elle continue à crier pour qu'on ne l'y remette pas : car elle a vu qu'on l'y remettait quand elle ne criait plus.

— Oh! dit Mme Lescale indignée, voilà donc où vous en vouliez venir. C'est horrible, mon oncle, de calomnier ainsi une pauvre petite créature sans défense.

L'oncle Maupoil vit qu'il s'était trop avancé; pour éviter d'être mis en déroute, il battit prudemment en retraite. Il déclara donc qu'il avait voulu faire une simple plaisanterie, et s'en retourna tout pensif vers la rue de l'Orangerie, où il demeurait.

Le soir même Mme Lescale donna à entendre à son mari que le docteur ne s'occupait plus sérieusement de sa clientèle depuis qu'il s'était mis en tête de faire de la photographie, et que l'oncle Maupoil, si bon, si doux, si affectueux autrefois, commençait à devenir satirique, presque méchant...

— Oh! s'écria M. Lescale avec horreur.

— Certains jours! reprit Mme Lescale, sentant elle même qu'elle était allée trop loin.

La suite à la prochaine livraison.

PRÉJUGÉS POPULAIRES.

Un médecin anglais du dernier siècle, Thomas Brown, a essayé de dresser un catalogue des préjugés populaires. Son travail est très-incomplet : il ne relève guère que des erreurs relatives à l'histoire naturelle, et cependant il remplit deux volumes de quatre à cinq cents pages chacun. (1)

LA DIVINITÉ.

Oui, tu as bien pressenti, cœur religieux : c'est dans le cœur que se révèle la Divinité, à voix basse, paisiblement, secrètement, comme un esprit. C'est elle qui te conduit doucement à la beauté morale; c'est elle qui ouvre l'œil de ton âme, et peu à peu elle passe dans tes actes. Elle devient ta pensée; elle devient l'essence du bon, du vrai, du beau; tout ce qui, comme un grain de blé, a sourdement germé en toi, tout ce qui en est sorti et s'est déployé à travers le monde, tout ce qui agite la race des hommes, tout cela c'est elle!

As-tu pratiqué longtemps le bien, alors Dieu a longtemps vécu en toi-même; en toi-même tu as senti passer cette loi sainte qui domine et le grand tout et toi-même, qui vit éternellement dans les générations humaines, malgré le changement des formes mortelles.

En toi tu portes l'image du Père, image qui brille en toi, et qui brille aussi sur les étoiles perdues dans le lointain de l'espace et sur les siècles perdus dans le lointain

(1) Charles Waddington, *Dieu et la conscience.*

du temps! Tu lui fais parcourir tous les âges; à lui tu rattaches les splendeurs de l'univers, à lui tu te rattaches toi-même; de lui tu fais tout sortir et tu lui ramènes tout. C'est lui qui s'est lui-même trouvé en toi, et l'homme qui n'a jamais pratiqué le bien, qui n'a jamais aspiré au vrai, qui n'a jamais vu le beau, celui-là seul serait sans Dieu et Dieu sans lui. Léopold SCHEFER.

LA VIE MOYENNE.

D'après les études des compagnies d'assurances et d'autres recherches faites soit par des historiens, soit par des économistes, toute personne vivant dans des conditions régulières, sans aucun excès, avec les précautions d'une saine hygiène, peut espérer, sauf les accidents et les maladies héréditaires, de vivre en moyenne plus longtemps qu'on ne le pouvait aux siècles précédents.

Voici, selon les statistiques les plus récentes, quelle a été l'augmentation de la durée moyenne de la vie humaine :

Au dix-septième siècle, la durée était de	23 ans.
Avant 1789, de.	28 ans 9 mois.
En 1817, de	31 ans 8 mois.
En 1834, de	34 ans.
Actuellement, de	40 ans.

« Il faut chercher les principales causes de cette augmentation de la durée de la vie dans l'aisance générale, la propagation de la vaccine qui enlève beaucoup de victimes à la mort, et surtout dans l'application des principes d'hygiène publique et privée.

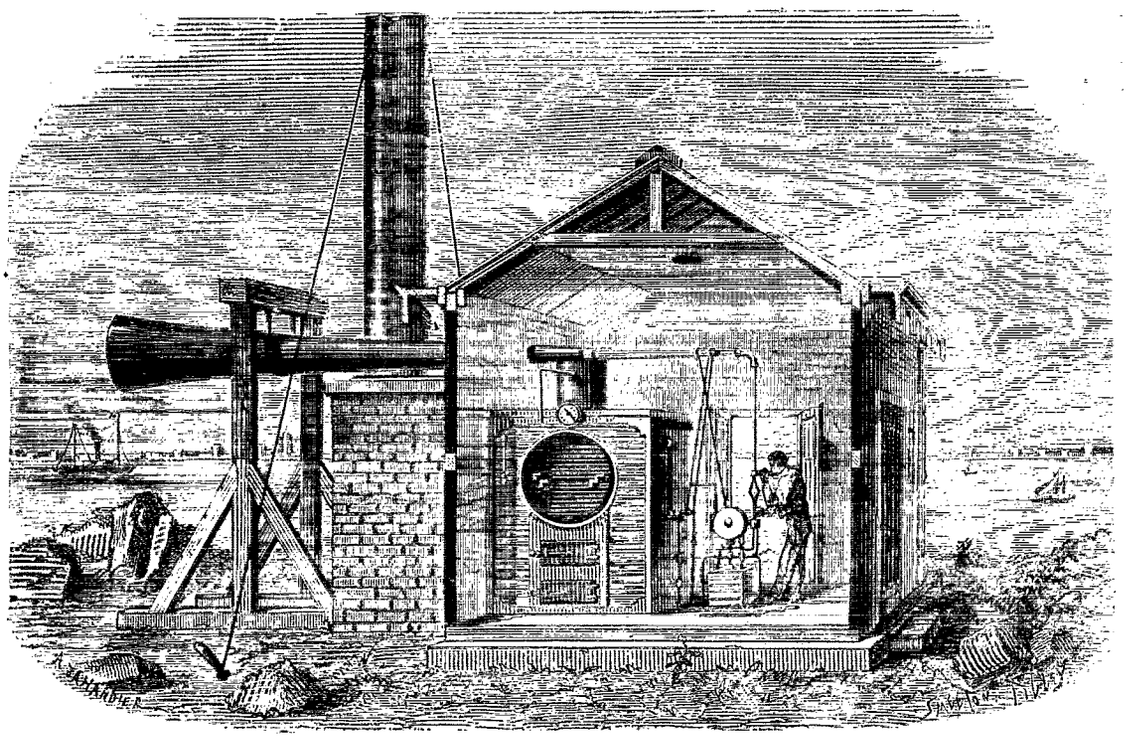
» Quarante ans étant la durée moyenne de la vie de l'homme, il importe qu'à cet âge il ait accompli sa tâche; mais il importe surtout qu'il cherche à prolonger au delà de cette limite la durée de son existence. Car l'homme hâte sa fin par les excès de toute nature : excès de travail, excès de plaisirs, tourments d'affaires, fatigues, misère, alcoolisme, imprudences, etc. Ce sont là ses plus grands ennemis. Par contre, l'homme trouve des conditions de longévité dans les causes que l'on vient d'indiquer, auxquelles on pourrait joindre une vie calme, le bonheur du mariage et de la famille, puisque l'homme marié vit un tiers de plus que les célibataires, l'absence des soucis inutiles, la simplicité des goûts, le séjour à la campagne dans un climat sain. » (1)

SIGNAUX DE BRUME.

LES SIRÈNES.

Les signaux de brume sont de deux espèces : ceux don sont munis les navires, et ceux que l'administration des phares des diverses puissances maritimes ont établis sur les côtes, *gongs*, *cloches*, *canons*, *trompes*, *sifflets* et *sirènes*.

Ces dernières ne sont encore en usage qu'aux États-Unis. Leur système se compose d'une chaudière de machine à vapeur et d'une immense trompette. A l'embouchure de celle-ci sont placés deux disques percés de nombreux petits trous; ces disques évoluent l'un devant l'autre avec une rapidité qui peut atteindre mille tours en une minute. Le passage alternatif de puissants jets de vapeur à travers les trous de ces disques produit un son violent, et cependant assez harmonieux pour que le nom de *sirène* ait été donné à cet instrument d'un genre absolument nouveau. Il y a toutefois cette différence entre celles dont nous parlons et les filles d'Achéloüs et de Calliope, que leur mission est d'effrayer les marins en annonçant un danger, et non de les attirer au fond des abîmes, ainsi que faisaient leurs marraines entre Caprée et la côte d'Italie.

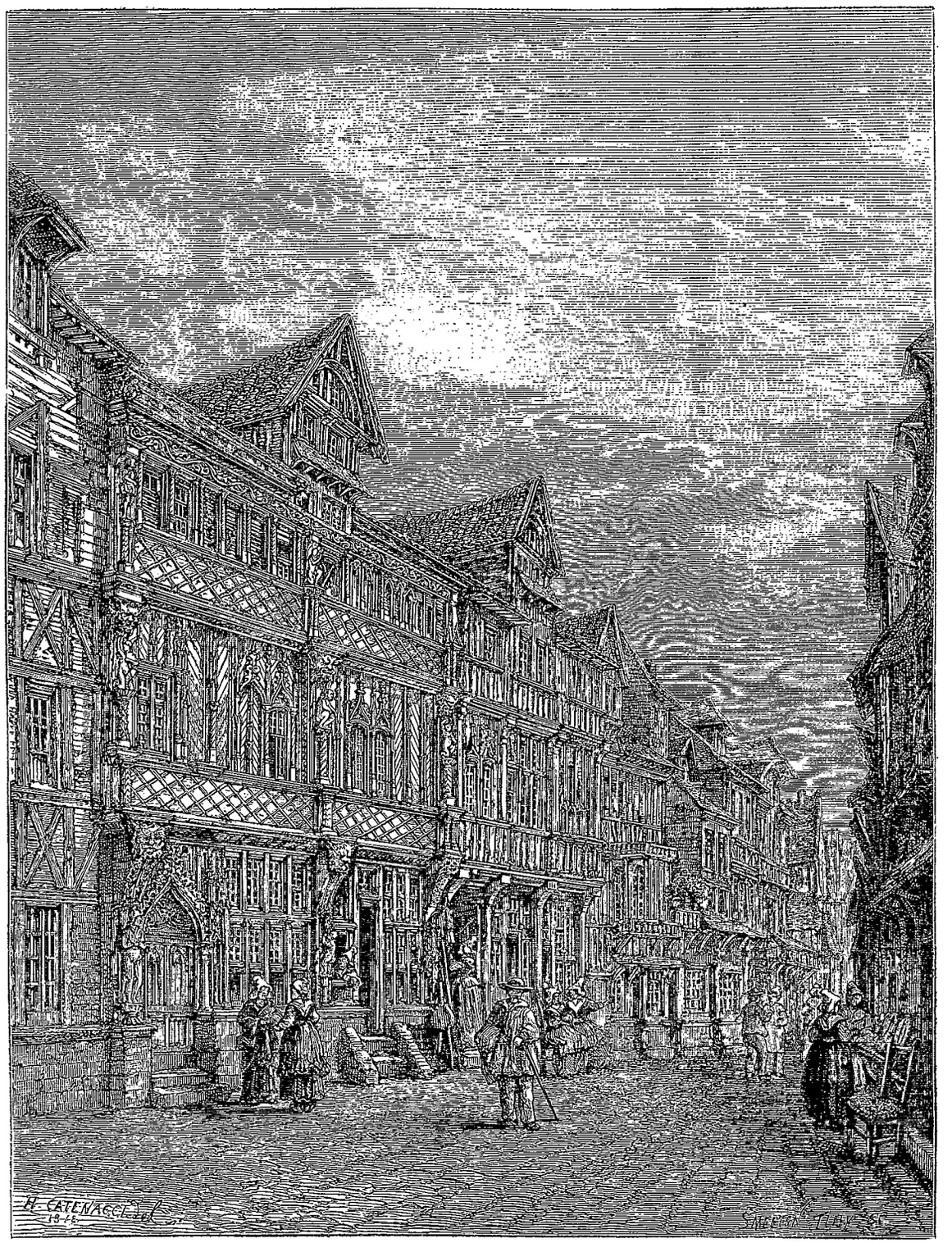


Une Sirène, machine servant de signal sur les côtes des États-Unis. — Dessin de Jahandier.

(1) E. Bouchut, *Journal officiel*.

LISIEUX

(DÉPARTEMENT DU CALVADOS).



Vieilles maisons de bois à Lisieux (seizième siècle). — Dessin de Catenacci.

Le voyageur qui, charmé par la vue des riantes campagnes de Lisieux ou l'aspect imposant de l'ancienne cathédrale, songerait à s'éloigner, satisfait de ce qu'il aurait vu et croyant qu'il ne lui reste plus rien à voir, se tromperait singulièrement et se priverait d'un grand plaisir. Il y a dans Lisieux des cachettes qui recèlent de véritables trésors, à ravir un cœur d'artiste ou d'archéologue.

Lisieux est la ville des maisons de bois, à l'âge le plus respectable, aux formes les plus pittoresques. On en trouve en plusieurs rues des quatorzième, quinzième et seizième siècles. Pas une seule qui ne soit intéressante, qui n'évoque tout un passé de souvenirs curieux et d'images vivantes. Boutiques basses aux profondeurs mystérieuses, étages à encorbellements successifs, pignons aux grandes

ogives de charpente, tout cela a une physionomie étrange et naïve, qui nous parle de nos pères, de leurs habitudes, de leur vie simple et laborieuse, et aussi de leur goût instinctif et naturel pour créer des ensembles de lignes qui, après tout, étaient de l'art, puisque aujourd'hui nous éprouvons un plaisir si pénétrant à regarder ces vieilles demeures, et que nous venons souvent de bien loin pour les voir quelques instants.

Il serait trop long de citer une à une toutes les maisons qui méritent à quelque égard d'être signalées; d'ailleurs, elles sont pour la plupart dans des rues de largeur suffisante et où l'on passe forcément quand on visite les beaux édifices de la ville, tels que l'église Saint-Pierre et l'église Saint-Jacques. On n'a qu'à lever la tête, on les verra. Mais ce qu'il est utile de savoir, c'est que les plus curieuses et les plus belles de ces maisons de bois, celles que représente notre gravure, sont dans une rue, ou plutôt une ruelle, où certes on n'irait pas les chercher si l'on n'était pas prévenu de leur existence.

C'est vers le milieu de la rue *aux Fèvres* que se trouvent ces constructions d'un travail exquis, et qui sont un type achevé de la transition du style ogival de la troisième période au style de la renaissance.

On y trouve au complet, non-seulement les lignes générales, mais encore les détails décoratifs de l'architecture de cette époque. Les gros piliers du rez-de-chaussée sont garnis de consoles où se trouvent des statues qui servaient de symboles ou d'enseignes, selon la mode du temps. D'autres statues et statuettes d'hommes et de bêtes, dans des attitudes variées, posées sur de petites colonnes-piédestaux d'un travail également varié, ornent les deux étages et forment d'élégantes divisions sur la façade.

Portes et fenêtres sont couronnées par l'ogive caractéristique, ogive qui se termine par la non moins caractéristique accolade, avec son feuillage capricieusement fouillé. Les piliers s'avancent en potence, comme c'était l'usage; mais ces potences ne sont pas de la simple charpenterie, des arabesques d'un joli travail les recouvrent, et des têtes de fantaisie les garnissent à l'extrémité. Ces têtes grimaçantes et fantasques, chères à nos aïeux, supportent l'architrave du premier étage qui s'avance en encorbellement. Le même motif de décoration et le même procédé de construction existent pour le second étage. Les façades des deux étages sont percées ou décorées par des fenêtres et des piliers qui leur donnent le caractère d'élégantes galeries. Au-dessus du second étage règne une longue et délicieuse guirlande en bas-relief, faisant frise, dont le dessin ondulé est d'un goût charmant.

Enfin, les deux petits pignons, rompant la ligne du toit, font une élégante silhouette et contribuent à l'harmonie et à la grâce pittoresque de l'ensemble.

Malheureusement, tout cela est bien vieux, ou plutôt bien vieilli, bien mal soigné, bien endommagé: les carreaux sont brisés en maint endroit; les statues, les feuillages, sont dégradés; plus d'une ouverture a été grossièrement rebouchée avec des planches quelconques, avec quelques poignées de plâtre jetées au hasard; les araignées ont élu domicile dans les crevasses des murailles ou les vides des sculptures; la rue est bien sombre, bien humide, bien fumeuse et bien enfumée; chaque jour fait une blessure de plus à ces vieilles demeures. Combien dureront-elles encore? Qui le sait? Qui sait si quelque besoin d'alignement, quelque nécessité d'assainissement, ne les fera pas tout d'un coup disparaître? Certes, le jour où elles ne seront plus, l'artiste, le touriste, l'archéologue, l'historien, pourront se dire avec tristesse qu'ils ont perdu un des plus exquis monuments et une des plus intéressantes pages de l'histoire de notre vieille France, de l'histoire de son goût, de sa finesse, de sa grâce toujours si sincère, si enjouée, si lumineuse et si sage, malgré la richesse de sa fantaisie et la fécondité de son imagination.

Qu'on ne l'oublie pas, d'ailleurs, la construction des maisons de bois est un fait marquant dans l'histoire du passé artistique de notre pays. Elle indique des phases particulières de sa vie sociale et de sa civilisation, des besoins intéressants à étudier. Elle n'est pas le résultat du hasard; elle a eu des causes bien déterminées et bien connues, et il ne sera pas hors de propos de s'y arrêter quelques instants.

Les habitations en bois sont les plus anciennes demeures que l'on trouve dans nos pays et en général dans les pays septentrionaux. Les immenses forêts, surtout celles de chênes, qui couvraient le sol, fournissaient d'excellents matériaux sains et solides, et, ce qui est bien à considérer, d'une abondance inépuisable. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir le bois appliqué à tout pendant bien des siècles, et, pour ne parler que du moyen âge, pendant les périodes mérovingienne et carolingienne. Chaumières de serfs, maisons d'artisans, palais de rois ou de seigneurs, églises, monastères, tout est en bois. On emploie même le bois à ces constructions qui sembleraient demander de la pierre, en raison des poids qu'elles ont à supporter : ainsi les chaussées, les ponts et même les enceintes et remparts de villes, sont œuvres de charpentier et non pas de maçon. De nos jours, certaines parties des États-Unis peuvent très-bien donner idée de cet usage universel du bois, matière si facilement transportable ou flottable, d'un travail si commode, d'un ajustement si rapide, d'une réparation si simple. Ne voyons-nous pas des villes entières avec leurs édifices, des ports, des quais, des chaussées conduites à travers d'immenses marais, de gigantesques viaducs de chemins de fer, dans la construction desquels le bois seul est entré?

Malheureusement, le bois a un ennemi redoutable, le feu; et trop souvent l'Europe apprend que quelque formidable incendie a dévoré toute une ville d'Amérique. Quand nous lisons les vieilles chroniques du moyen âge, nous trouvons exactement les mêmes catastrophes : aussi ne connaissons-nous plus aujourd'hui ces monuments de l'architecture de nos pères que par la tradition et les récits qui nous en ont été laissés.

Peu à peu, sous des influences diverses, crainte des incendies, besoin de résister énergiquement à des attaques violentes, à d'incessantes invasions, comme celles des Normands entre autres, on remplace le bois par la pierre; et l'on peut dire d'une manière générale qu'à partir du onzième siècle on n'emploie plus le bois dans les édifices publics que pour couvrir les voûtes et soutenir les tuiles, les ardoises ou les lames de plomb du toit. Les maisons privées suivent cette exemple, et l'on retrouve aujourd'hui en mainte ville des habitations en pierre de simples particuliers remontant jusqu'à la période ogivale primitive, ou même jusqu'à la période romane. Pendant plusieurs siècles, la pierre domine et le bois n'est plus que l'exception. Cependant le temps s'écoule; les désastres se réparent peu à peu; l'unité nationale se constitue; le pouvoir central plus fort et plus respecté fait régner un véritable ordre sur les routes; les brigandages féodaux ne sont plus possibles. Aussi voit-on le commerce se développer, les industries et les métiers prospérer, l'activité humaine prendre confiance partout et se mettre vaillamment à l'œuvre. La bourgeoisie grandit et prend de l'importance; la vie abonde dans les villes; on bâtit, et l'on bâtit beaucoup; seulement, comme le terrain a plus de valeur, et que d'ailleurs beaucoup de cités sont fortifiées et ne peuvent ni ne veulent détruire ou reculer leurs fortifications (on est

au lendemain de la guerre de cent ans, et le souvenir de l'étranger est encore dans tous les cœurs), on cherche à économiser le terrain et à bâtir vite. Les constructions en pierre demandent trop de place ; on revient aux constructions en bois, qui sont plus faciles à élever et qui exigent moins d'emplacement.

C'est, en effet, vers la fin du quinzième siècle que s'élèvent d'innombrables maisons de bois dans toutes les grandes villes commerçantes, surtout de la Normandie, de la Picardie, de l'Ile-de-France, de la Champagne; on peut citer, entre autres : Amiens, Beauvais, Caen, Orléans, Paris, Reims, Rouen, Troyes.

Dans le Midi, depuis le treizième siècle, la prospérité va toujours en décroissant; les guerres religieuses ont dévasté les forêts; le climat ne se prête pas à la reproduction des bois durs : aussi trouve-t-on en ce pays proportionnellement plus de maisons de pierre et de brique, tandis qu'on peut poser comme un trait caractéristique des habitudes septentrionales *la maison de bois*. Il faut ajouter aussi, pour être juste, que les charpentiers d'alors savaient merveilleusement choisir, abattre à temps, préparer et travailler les bois qu'ils employaient. Plus d'une construction de cette époque (quinzième siècle et commencement du seizième) est encore debout, solide, et prête à braver l'avenir, tandis que bon nombre de charpentes de notre temps se sont détériorées, pourries et brisées au bout de peu d'années.

Quant à la forme et à la disposition des maisons de bois, on a pu remarquer qu'en général elles ont *le pignon sur la rue*. La raison en est simple. D'après ce que nous avons dit de l'augmentation de valeur des terrains, et en n'oubliant pas que les terrains en façade ont également plus de valeur dans les villes, on comprendra facilement que les emplacements propres à bâtir avaient plus de profondeur que de largeur. Cependant il y a des exceptions; on trouve des maisons dont la façade est assez développée : alors le pignon est sur le mur mitoyen, et la pente du toit donne sur la rue.

Cette plus-value du terrain amène d'autres particularités de construction. Une fois maître de son soubassement, le propriétaire gagne de l'espace dans le sens de l'élévation, en faisant plusieurs étages. Il en gagne aussi en largeur à partir du premier étage, en faisant déborder les étages l'un sur l'autre. Ces encorbellements successifs arrivent parfois à une saillie de deux mètres sur le rez-de-chaussée. Souvent les encorbellements sont employés pour maintenir le sol de la rue suffisamment large, et par conséquent faciliter la circulation. C'est surtout aux angles des rues et au débouché des voies ouvrant sur les places et sur les marchés que ce mode de construction est en usage. On ne gêne pas par en bas, on ne perd pas de place par en haut.

Les ouvertures de ces maisons subissent avec le temps des modifications que l'on suit d'une manière certaine. Les fenêtres sont d'abord nombreuses, mais très-petites : des poutres, si solides qu'elles soient, n'offrent pas la rigidité et la résistance de la pierre; l'élasticité naturelle du bois l'exposait à jouer, et de grands châssis pouvaient un jour ou l'autre ne plus bien s'ajuster dans l'encadrement des croisées. Cependant on devient plus exigeant en fait de lumière : on consolide les charpentes, on en soutient l'effort, on en équilibre le travail et le jeu, et vers la fin du quinzième siècle les façades toutes percées de nombreuses ouvertures sont « souvent de véritables lanternes. » Il n'est pas difficile de voir, malgré le délabrement des maisons de Lisieux, qu'elles étaient abondamment éclairées.

Un caractère peut-être encore plus frappant dans les maisons de bois de la fin du quinzième siècle et du commencement du seizième, c'est la disparition totale de la maçonnerie qui remplissait l'intervalle des charpentes. Désormais toute la façade sera garnie et recouverte de panneaux plus ou moins richement sculptés, mais toujours d'un travail élégant : la maison devient une sorte de meuble. Les maisons de Lisieux sont ornementées dans ce goût et dans ce style, et, à cette occasion, nous ne pouvons résister au désir de citer, comme une des plus délicieuses constructions de bois de cette époque, le fragment de façade qui reste de l'abbaye de Saint-Amand, à Rouen (1). Les antiquaires qui le connaissent seront de notre avis, et nous souhaitons à ceux qui ne le connaissent pas le désir d'aller le voir.

PROGRÈS DUS A L'INSTRUCTION.

L'instruction rend le travail plus productif; si tout le blé aujourd'hui récolté aux États-Unis devait être battu et converti en farine par les procédés des temps primitifs, la population entière y suffirait à peine. Grâce aux machines, un petit nombre de travailleurs exécutent cette besogne : c'est le travail dirigé par l'intelligence qui construit nos maisons, nos ponts, nos routes en fer, nos vaisseaux, qui fabrique nos montres, nos pianos, nos presses, en un mot, qui crée la circulation.

L'éducation élève le travailleur. Quand il sera aussi instruit et aussi bien élevé que les classes qui ne travaillent plus des mains, il jouira de la même considération. Cincinnatus labourant son champ, Franklin composant dans une imprimerie, Hugh Miller taillant des pierres dans une carrière, n'étaient inférieurs à personne, du moins aux yeux de ceux dont l'estime a quelque valeur.

WICKERSHAM.

CONSEILS

POUR L'ÉTABLISSEMENT D'UN OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE.

Suite et fin. — Voy. p. 275.

Quand on est accoutumé à ces investigations quotidiennes, on en déduit peu à peu des conséquences logiques ; on se dit : Il y a quelques mois, la pluie est tombée dans nos parages lorsque le vent soufflait dans telle direction, lorsque le ciel offrait tel aspect, lorsqu'un *grain* obscur apparaissait à tel point de l'horizon. On s'essaye ainsi à faire quelques prévisions locales, et l'on peut avoir la satisfaction de voir quelquefois qu'on n'a pas été un faux prophète.

Il est nécessaire de noter régulièrement les variations du baromètre soir et matin. Un baromètre à mercure Fortin, pendu sous le toit à côté d'un baromètre métallique à cadran, que l'on observe comparativement, constatera les variations quotidiennes de la pression atmosphérique. Si l'on est quelque peu mathématicien, on fera bien de représenter les observations par des courbes, qui offrent une importance considérable en frappant l'œil d'une façon saisissante. Ces courbes, tracées d'après les mouvements du mercure dans le baromètre et le thermomètre, montrent d'une façon frappante les oscillations quotidiennes et mensuelles des températures et des pressions atmosphériques. Des courbes de cette nature sont constamment usitées dans les observatoires.

Les météores aqueux, lumineux, électriques, dont l'atmosphère est souvent le théâtre, devront spécialement at-

(1) Rue de la République, non loin de Saint-Maclou.

tirer l'attention. La pluie sera mesurée dans un pluviomètre, toujours exposé à l'air libre dans un coin du petit observatoire (1). C'est un grand entonnoir en fer-blanc où se recueille l'eau du ciel; on en mesure la hauteur en millimètres à l'aide d'un tube gradué formant vase communiquant. Si la grêle tombe, on a soin d'étudier l'aspect des grêlons, leur forme, leur volume, et d'en examiner même la texture à la loupe. La neige offre, sous ce dernier rapport, un grand charme; en recueillant les flocons sur un drap noir, on les voit apparaître sous forme d'étoiles géométriques à six branches (2). Un savant anglais, M. Glaisher, a compté plusieurs milliers de formes des flocons de neige, et il n'a pas la prétention d'avoir épuisé l'étonnante collection de cristaux que la nature façonne au sein de l'air. L'observateur peut dessiner ces cristallisations délicates, plus fines que la plus fine mousseline, et il découvrira peut-être de nouvelles formes cristallines que personne n'aura encore observées.

Pour que les observations soient réellement efficaces et utiles, il faut les noter toutes avec la plus grande exactitude; on les inscrit sur un registre réglé à l'avance, avec les divisions suivantes :

DATE.

Heures.	6 h. matin	Midi	6 h. soir	OBSERVATIONS.
Pression barométrique	753mm.00	753mm.50	752mm.30	Le temps était légèrement brumeux; les nuages, d'abord épais le matin, se sont éclaircis à midi vers le zénith.
Température. . (de l'air à l'ombre. .	12°	16°.25	13°.21	
Température. . (de l'air sans abri. .	11°.50	23°.40	14°.11	
Hygrométrie. . (Tension de la vapeur.	7mm.50	8mm.30	9mm.70	
Hygrométrie. . (État hygrométrique.	46	52	57	
État du ciel . . (Nébulosité de 0 à 10.	5	3.	4	
État du ciel . . (Forme des nuages. (3)	Cumulus	Cumulus	Cumulus	
Ozone . . . . . | 0 à 20	4	0	0	
Pluie.	0mm	0mm	0mm	
Direction du vent.	Ouest	Sud-ouest	Sud-ouest	
Vitesse du vent.	5m à la seconde	7m	4m.5	
Direction des nuages.				
Température *maxima*				
Température *minima*.				

Le nombre des lectures pourra être aussi considérable qu'on le voudra; mais trois ou quatre observations dans une journée sont suffisantes. Si l'on veut augmenter le champ des investigations, la besogne ne fera jamais défaut.

Nous n'avons rien dit de l'électricité atmosphérique, que l'on étudiera avec un électroscope à feuille d'or, muni d'une tige métallique. Dans certains cas, on pourra lancer dans l'espace un cerf-volant dont le fil sera pourvu d'un mince conducteur métallique; en le faisant aboutir à l'électroscope, on constatera la présence de l'électricité dans l'atmosphère, par l'observation de l'écartement des feuilles d'or dont l'appareil est muni. Mais il faut se garder de tenter cette expérience par un ciel orageux: le feu du ciel, conduit par le fil de métal, pourrait foudroyer l'observateur.

Une boussole permettra d'observer les perturbations magnétiques; elle annoncera l'apparition de l'aurore boréale. Les phénomènes lumineux, arcs-en-ciel, halos lunaires, devront être notés scrupuleusement sur le registre d'observation; il sera bon de s'exercer à dessiner l'apparence de ces météores, ainsi que la forme de nuages souvent bizarres et d'un aspect particulier. Vers le milieu d'août et de septembre, les chutes de météorites exerceront encore le talent de l'observateur; ce phénomène offre une importance de premier ordre, et si l'on a la patience de compter le nombre d'étoiles filantes qui décrivent leurs courbes lumineuses dans une région céleste, de noter la direction des trajectoires, ces observations profiteront aux savants qui recueillent les faits signalés sur tous les points du globe, et qui reçoivent avec reconnaissance les documents que l'on met à leur disposition.

(1) Voy., sur le pluviomètre, la Table de quarante années.
(2) Voy. t. II, 1834, p. 183.
(3) Voy., sur les formes des nuages, t. X, 1842, p. 253.

LE PORT DE BREST.

Voy. t. III, 1835, p. 369.

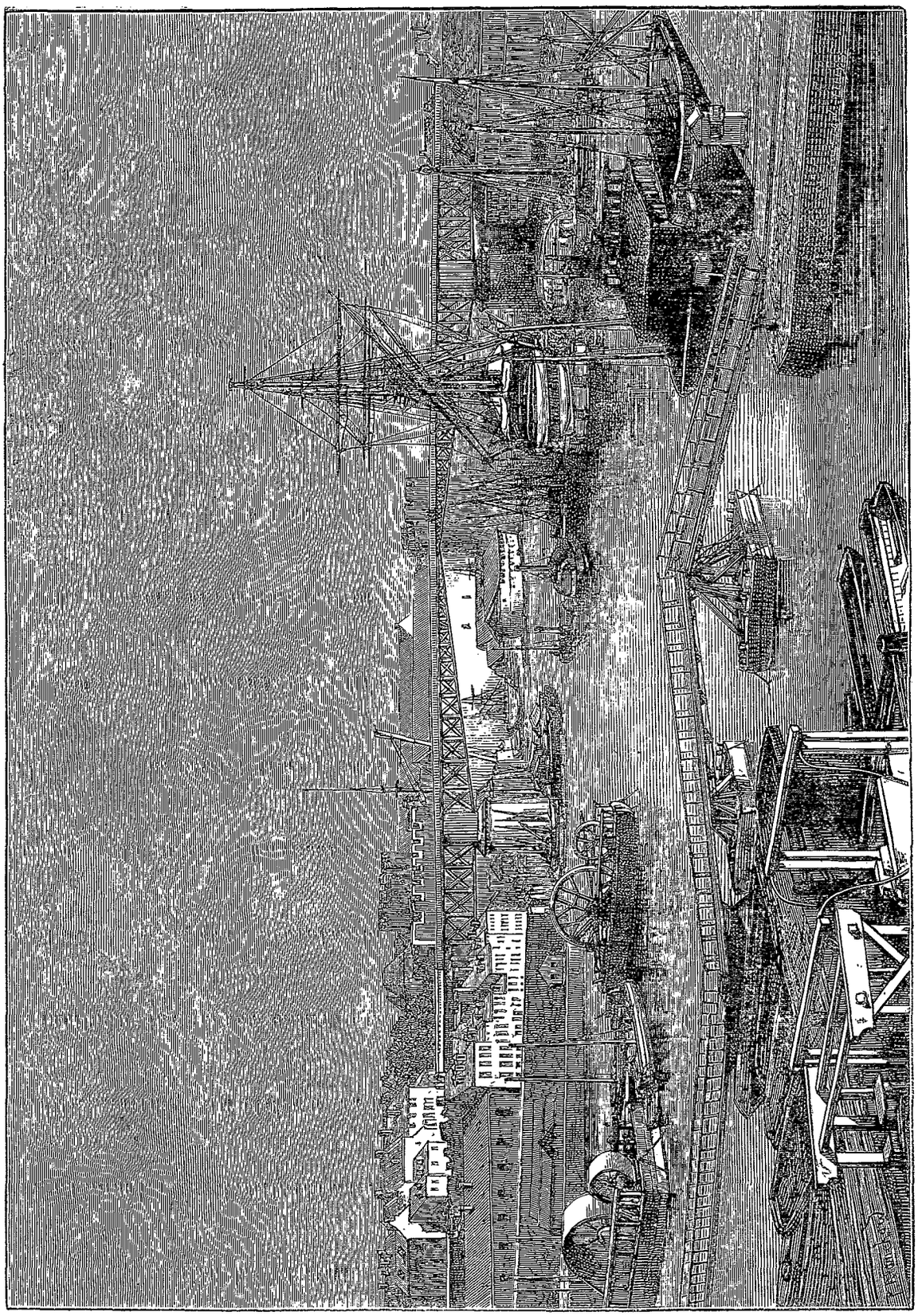
Lorsque le navigateur, venant de l'Atlantique, approche des côtes de France; lorsqu'il a reconnu l'île d'Ouessant, ce gigantesque rocher de 18 kilomètres de circuit, il se trouve en face d'une vaste échancrure au fond de laquelle s'ouvre un goulet de 4 000 mètres de largeur sur 5 000 de longueur : c'est le goulet de Brest. Au delà il est dans la rade, bassin long de 8 kilomètres et large de 5, profond de 8 à 15 brasses, et où, suivant l'expression de l'amiral Thévenard, « pourraient tenir à l'aise toutes les forces navales rassemblées de l'Europe. » C'est dans le nord de la rade, à l'embouchure et sur les deux rives de la Penfeld, que s'élèvent les innombrables établissements qui constituent ce grand port militaire.

Le port de Brest est divisé en deux parties : l'Avant-Garde et l'Arrière-Garde, séparées l'une de l'autre par le Pont tournant. La partie que représente notre dessin, et qui se transforme tous les jours, renferme les établissements les plus importants.

Sur la rive gauche (droite du dessin), ce sont : la Forme de Brest, le magasin général, les ateliers de la voilerie et de la garniture, le magasin aux cordages, l'ancien bagne avec la pharmacie centrale, les corderies, l'école de maistrance, les magasins aux goudrons et aux chanvres, la coquerie, le bâtiment des machines de la Tour-Noire, les bureaux de la recette des bois, l'anse de la Tonnellerie

avec ses dépendances, principalement la scierie et la poulierie mécaniques et le grand hangar du Nord, enfin le dépôt de charbon du Point-du-Jour et les grandes cales de la Boucherie et du Bocage.

Sur la rive droite, ou de Recouvrance, sont les ateliers de l'artillerie, les formes de Pontaniou, bordées au sud par les magasins aux fers et la nouvelle serrurerie, au nord par les grandes forges, derrière lesquelles sont les



Vue générale du port de Brest. — Dessin de Ph. Blanchard.

ateliers des martinets et marteaux-pilons du petit ajustage; plus loin, les ateliers des travaux hydrauliques, à la Madeleine, et ceux, bien plus importants, du plateau des Capucins; en retour sur le quai, et faisant équerre avec les grandes forges, le grand bâtiment de la menuiserie, qui renferme les bureaux des constructions navales, des travaux hydrauliques, du détail des travaux, et quelques petits magasins; puis les ateliers du calfatage, de la scul-

pture, de la peinture, des cabestans, et le magasin aux mâts; le viaduc de la Grue, les cales et le plateau de Bordenave, les nouvelles forges de Bordenave pour le service de l'atelier des Capucins, l'ancien atelier de chaloupes et canots, le plateau et les formes du Salon, enfin les quais de Quéliverzan.

Deux ponts flottants relient les deux rives : le premier, qui va de l'esplanade du magasin général à l'angle méridional des bassins de Pontaniou, est vulgairement appelé Tréhouart, parce qu'il a été bâti sous la préfecture de ce regrettable amiral; c'est le plus ancien des trois ponts flottants du port. L'autre, qui a été fait à la hâte et pour remplacer celui qu'on a transféré au-dessous du pont National, établit la communication entre le poste de l'Arrière-Garde et Quéliverzan.

Le pont tournant, dit pont National, mérite une mention particulière. C'est un des plus beaux spécimens du genre. Sa portée excède de beaucoup celle de tous les ponts tournants exécutés jusqu'à ce jour; elle est de 117^{m}.05 du centre d'une pile à celui de l'autre. Les travées latérales formées par les culasses ont chacune 28^{m}.60 de longueur. La longueur totale du pont entre les deux volées est de 105^{m}.70, et celle de chacune des volées conséquemment de 52^{m}.85. Le poids de chacune de ces volées atteint l'énorme chiffre de 750 000 kilogrammes; c'est ce poids que fait mouvoir la manœuvre de rotation du pont. Cette manœuvre s'exécute à l'aide d'un cabestan placé sur le tablier, qui agit sur l'assiette de la rotation au moyen d'une transmission ordinaire de mouvements d'engrenage. Quatre hommes suffisent à cette manœuvre, et le temps nécessaire pour l'ouverture complète du pont et sa fermeture est d'environ 20 minutes.

La rotation se fait sur une couronne de rouleaux ou galets en fonte placés sur le sommet des piles; chacune de ces couronnes se compose de 50 galets.

La hauteur du tablier du pont au-dessus du niveau des hautes mers des vives eaux moyennes est de 21^{m}.70 en son milieu; la hauteur libre sous les poutres, au même point, est de 20^{m}.30.

La suite à une autre livraison.

LA TOUTE PETITE.

NOUVELLE

Suite. — Voy. p. 317, 326.

VII. — LES TRIOMPHES DE SIDONIE.

Sidonie était ce qu'on appelle un enfant précoce. Elle parla et marcha toute seule deux grands mois plus tôt que les babys les plus célèbres dans la région du boulevard de la Reine et de la rue Duplessis. Les craintes de ses parents s'en accrurent. « Songez donc! à la fois si frêle et si précoce! » Et l'on citait vingt fois par jour au moins un vieux dicton suranné où il est question d'une lame qui use un fourreau. Avec les craintes des parents s'accrut leur idolâtrie, et avec leur idolâtrie les exigences de l'idole.

L'idole était sourde à tout raisonnement, systématiquement rebelle à toute remontrance. La faculté de marcher en élargissant le cercle de ses investigations et de ses découvertes, avait étendu d'autant le cercle de ses caprices. La faculté de parler lui offrait un moyen très-commode de formuler désirs et caprices d'une manière plus péremptoire et plus tyrannique.

« Ces gens sont fous! » se disaient entre eux les amis et les connaissances des Lescale. « Pauvre petite, pensait l'oncle Maupoil, quel avenir on lui prépare! »

Les trois autres enfants de la maison, à l'époque où ils avaient l'âge de Sidonie, n'avaient jamais été admis aux honneurs de la grande table; ils n'auraient jamais songé à y aspirer. Ils dînaient à part, dans une autre pièce, sous la surveillance de la femme de chambre, et s'en trouvaient fort bien.

Mademoiselle Sidonie donna un beau jour à entendre qu'elle dînerait volontiers avec les autres. — *Tab! tab!* disait-elle en son patois enfantin. Le jour où elle manifesta ce désir, le père et la mère se regardèrent fort embarrassés. Tous les deux désiraient vivement ne pas contrarier Sidonie, et chacun des deux attendait que l'autre eût la faiblesse de céder et assumât la responsabilité de cette nouvelle concession. M^{lle} Sidonie se mit à frapper du pied. (Dieu! qu'elle était jolie ainsi, rouge, animée, les cheveux en désordre, avec son bonnet de travers qui lui cachait la moitié d'un œil et faisait paraître l'autre encore plus grand et plus brillant!)

Ce fut M. Lescale qui céda. Il était temps, car Madame était sur le point d'avoir cette faiblesse, en s'abritant derrière la formule usitée en pareil cas : « Qui résisterait à des regards pareils? »

Sidonie fut donc mise à table. Elle eut comme un moment d'extase, en découvrant d'un seul coup d'œil, sur la surface de la nappe blanche, tant d'objets divers, évidemment destinés à être lancés dans toutes les directions. Comme les autres convives avaient des assiettes, des cuillers et du potage, elle fit comprendre qu'elle était de la famille comme les autres, et réclama impérieusement ces accessoires.

Chacun à son tour s'offrit à la faire manger. Mais elle renvoya chacun à sa place et commença à s'escrimer avec sa cuiller, au grand détriment des voisins, et de la nappe, et de ses propres draperies. A la fin, l'impatience la prit, et elle lança à toute volée la cuiller, qui disparut subitement entre le gilet blanc et la chemise du papa. Papa effaça de son mieux les traces de la cuiller et prit l'air un peu pincé, mais il n'osa rien dire. Marie essaya d'une remontrance; mais l'autre la regarda avec ses yeux irrésistibles, si bien que Marie se mit à rire, et toute la table en fit autant.

Pour entretenir cette douce gaieté, Sidonie, de sa main toute grande ouverte, frappa au beau milieu de son assiette. Le potage jaillit dans toutes les directions : cette fois-là, il n'y eut pas de jaloux, chacun eut sa large part. Cris d'indignation des uns, fou rire des autres, finalement ordre d'emporter Sidonie. C'était une décision bien audacieuse.

Lutte de Sidonie et de la femme de chambre, l'une essayant d'exécuter l'ordre donné, l'autre refusant de s'y prêter, poussant une grande variété de cris, et gigottant de toutes ses forces, ce qui donne occasion à la mère de faire remarquer comme la petite jambe est bien tournée. Papa ému demande grâce, les frères et la sœur affirment qu'elle ne le fera plus et qu'elle se repent. Sidonie répond fièrement : « Fera encore », ce qui n'empêche pas la maman de faire un signe mystérieux à la femme de chambre, qui se retire toute confuse, abandonnant le terrain de la lutte à l'ennemi victorieux.

Ce jour-là, Sidonie triompha de la famille tout entière; cela ne l'empêchait pas, pour s'entretenir la main, de triompher en détail le plus souvent possible. Une fois au moins par jour, chacun des membres de la famille était forcé de passer sous les Fourches Caudines.

VIII. — PROGRÈS DE SIDONIE.

Par une belle matinée du mois de juillet, M. Lescale arriva pour le train de huit heures trente, haletant, penaud, furieux, la cravate tout de travers.

Croyez-le si vous voulez, mais M. Lescale venait de s'enfuir de sa propre maison comme un voleur, en sautant par une des fenêtres du rez-de-chaussée! Et pourquoi avait-il sauté par la fenêtre? Parce que Sidonie avait installé son mouton à cornes dorées dans l'antichambre; elle avait déclaré qu'il dormait, et avait décidé que personne ne passerait dans l'antichambre, de peur que son sommeil ne fût troublé.

Dès qu'elle avait vu paraître son père, qui se dirigeait vers la porte avec son portefeuille sous le bras, elle s'était jetée à sa rencontre les bras tendus, en lui intimant l'ordre de se retirer. Comme il insistait, elle se mit à pousser des cris si aigus que sa mère se précipita à son secours.

M. Lescale parlementa, mais il n'obtenait rien.

— Cependant, cependant, disait-il, moitié souriant, moitié fâché, il faut que je parte. Il est l'heure.

— Attends un peu, dit Mme Lescale; la pendule avance, tu as le temps, je vais la distraire.

Mais Sidonie surveillait son père du coin de l'œil, et rien ne put ni la distraire ni la faire renoncer à ses prétentions exorbitantes.

Trois tentatives amenèrent d'horribles trépignements. Comme son père se décidait coûte que coûte à forcer le blocus, Sidonie se coucha en travers de la porte et se mit à battre le sol avec ses deux talons.

— Une crise de nerfs! s'écria Mme Lescale en jetant un regard de reproche sur le *coupable*.

Le coupable désespéré entra au salon, vit la fenêtre ouverte, fut illuminé d'une clarté subite, regarda à droite et à gauche si personne ne le voyait, et donna, bien contre son intention, au facteur qui sortait d'une maison voisine, le spectacle d'un monsieur âgé et obèse en train de se livrer à une étrange gymnastique. Le facteur demeura stupéfait; quant à M. Lescale, il fut couvert de confusion, et n'osa plus jamais regarder le facteur en face.

Baptiste fut rudoyé deux ou trois fois dans la journée, à sa grande surprise; et M. Lescale, pour s'être montré roide et cassant là où il fallait être souple et délié, perdit une commande importante qui passa aux mains d'un concurrent. Tout cela parce qu'il avait plu à Mlle Sidonie de se coucher en travers de la porte.

Il comptait s'en expliquer sérieusement avec sa femme. Mais Sidonie, qui était de bonne humeur, lui fit tant de caresses et le regarda si tendrement, que tout son courroux se fondit comme une poignée de neige au grand soleil. Ne sachant plus où prendre son courroux, comment se serait-il mis en colère? Il eut même des remords d'en avoir voulu à la toute petite, et déclara que c'était un ange.

La petite rusée ayant remarqué que les « crises de nerfs » lui réussissaient à merveille, se mit à s'en servir dans toutes les circonstances difficiles.

Une toute petite crise de nerfs la mit en possession d'un papier dont le frôlement avait attiré son attention et excité sa convoitise. Paul refusait absolument de s'en dessaisir.

— Donne-lui ce papier une minute, dit Mme Lescale à son fils, elle te le rendra aussitôt.

A peine en possession du papier, Sidonie se réfugia sous la table et déchira en mille pièces une excellente dissertation de Paul sur l'*association des idées*. Paul, tout philosophe qu'il était, en pleura de dépit, car il espérait une récompense de son professeur.

La belle poupée de Marie, extorquée par les mêmes moyens, fit un plongeon dans le savonnage de Gertrude. Un livre précieux que Paul avait emprunté à la bibliothèque de la ville, marina pendant plusieurs heures dans l'aquarium, à la grande indignation des poissons rouges. La dernière victime de Sidonie avait beau se fâcher, tout le monde se tournait contre elle, et elle finissait toujours par rougir d'elle-même et par faire amende honorable pour avoir mal pris la plaisanterie.

Dans la maison du boulevard de la Reine, toute hiérarchie était renversée. Ce n'étaient pas les grandes personnes qui faisaient l'éducation de Sidonie, c'était Sidonie qui faisait la leur; et elles pouvaient se vanter d'être à une rude école pour apprendre la patience, l'abnégation et plusieurs autres vertus sociales. On l'aimait néanmoins; que dis-je, néanmoins? on ne l'en aimait que plus; car on aime les gens en proportion des sacrifices que l'on fait pour eux. D'ailleurs, si elle avait mauvaise tête, elle avait bon cœur; et puis, après tout, n'était-ce pas *la toute petite*, et n'avait-on pas des siècles devant soi pour la corriger tout doucement de ses petits défauts!

La suite à la prochaine livraison.

LA RAILLERIE.

L'amour-propre qui s'affirme par le mépris des autres, si vils qu'ils soient, est toujours répugnant. Un homme frivole, léger, peut ridiculiser, contredire et railler autour de lui; mais l'homme qui se respecte semble avoir renoncé par cela même au droit de penser mal de son prochain. Et que sommes-nous tous pour oser nous élever au-dessus de notre voisin? GŒTHE.

LA PÊCHE A LA LIGNE EN EAU DOUCE.

Fin. — Voyez p. 15, 47, 87, 127, 159, 203, 231, 263 et 303.

PÊCHES SANS LE PÊCHEUR.

Fin.

§ 6. — *L'otter.*

La voracité des grandes truites des lacs est incroyable; elle permet de les prendre à des engins dont nos poissons futés des rivières parisiennes se riraient. L'un de ces engins les plus curieux est en usage sur le lac de Lucerne : c'est l'otter (fig. 102), la *loutre*, dont l'usage est venu, assure-t-on, des lacs du sud de l'Angleterre, où elle fut prohibée, il y a vingt-cinq ou trente ans, par acte du Parlement.

Un pêcheur, monté dans son petit bateau, s'assoit à un bout et pousse au large. Du banc fixé au milieu s'élève une perche flexible de laquelle part une corde allant rejoindre le flotteur de la ligne. Ce flotteur consiste en une planchette de bois lesté, de forme rectangulaire, qui se maintient perpendiculairement dans l'eau, et par l'obstacle qu'elle oppose à la marche tend la ligne principale, à laquelle pendent en dessous quatre, six ou huit avancées solides, amorcées de mouches artificielles. Plus le bateau marche vite, plus les mouches traînent en fuyant entre deux eaux, plus elles excitent la convoitise du poisson : il va sans dire que le vent qui ride le lac aide encore à la pêche, parce qu'il dérobe à la truite non-seulement la vue de l'engin, mais une bonne partie de celle du bateau, quoique d'ailleurs, habitués à en voir circuler toute la journée dans toutes les directions, les poissons n'y fassent plus grande attention.

§ 7. — *Le torchon.*

Dans les endroits où se tiennent de très-gros brochets, on peut s'en rendre maître par un procédé tout particulier que j'ai vu employer en Suisse. On fait de petits paquets de joncs secs (fig. 103), serrés à une de leurs extrémités par la ligne, longue de vingt brasses environ, que l'on pelotonne alentour. A l'extrémité de la ligne pend

un hameçon garni d'une jeune perche bien vivante, ce qui, soit dit entre parenthèses, semble opposé à l'opinion très-répandue, que la perche n'est attaquée par aucun poisson, par suite des épines qu'elle dresse pour sa défense. Nous

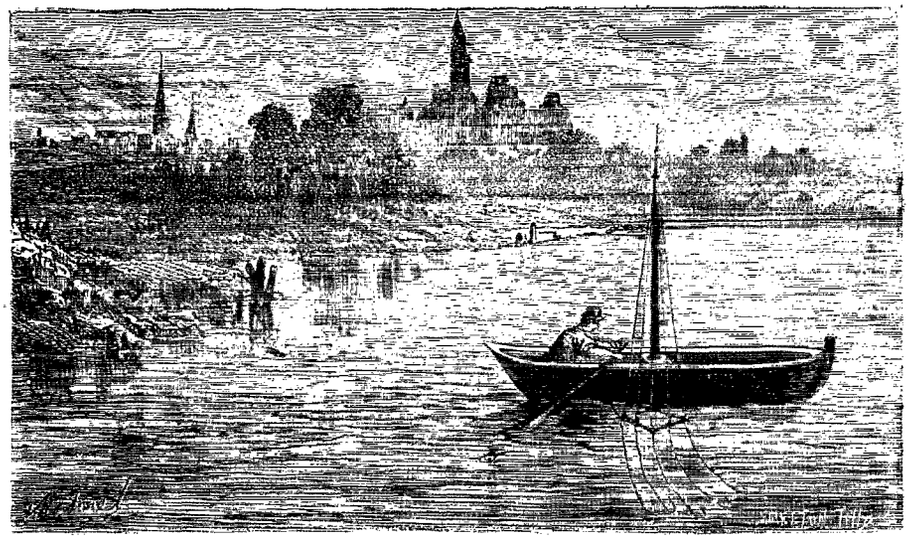


Fig. 102. — Pêche de la truite à l'otter.

avons vu, dans un étang rempli de perches, les plus grosses manger les moyennes, qui en avaient elles-mêmes avalé de

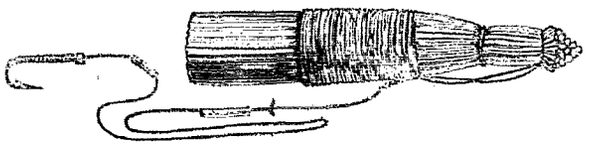


Fig. 103. — Le Torchon.

plus petites : c'était un double emboîtement, malgré les épines.

Les paquets de joncs flottent donc sur l'eau, laissant pendre 6, 8 ou 10 mètres de ligne. Dès qu'un poisson a mordu, il tire la ligne : le torchon se dresse, *fait la quille*, disent les pêcheurs, et laisse dérouler toute la ficelle qu'il porte ; après quoi les joncs s'écartent tout à coup en cercle, et apparaissent sur l'eau (fig. 104). C'est alors que commence la pêche : le pêcheur surveille, de son bateau, ce changement de disposition, et, arrivant sans bruit, lorsque le torchon reparaît à la surface, il en ajoute un second au moyen de sa ligne, puis un troisième, s'il le faut, et tous ne tardent pas à disparaître, si le poisson accroché est de grande taille. Il arrive souvent que l'animal entraîne fort loin ces boucs gênantes, et surtout

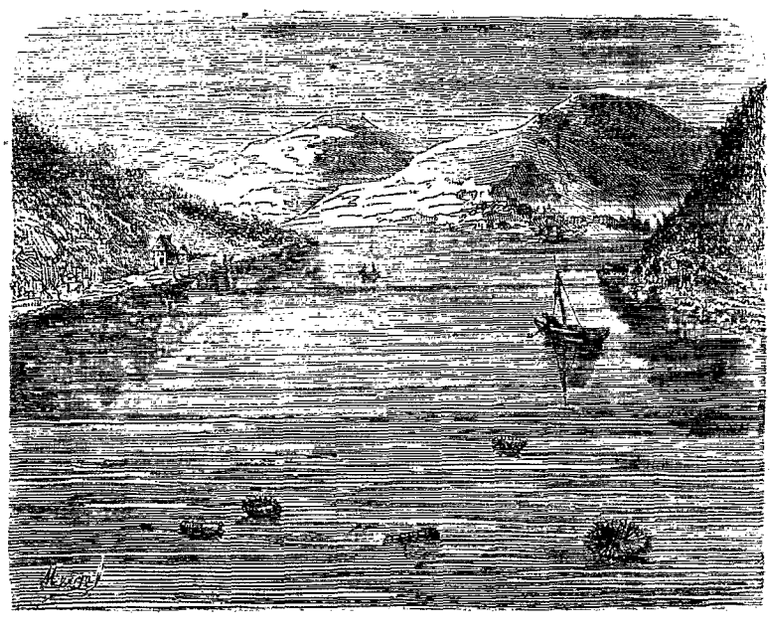


Fig. 104. — Pêche au torchon.

fatigantes pour lui. Mais vient un moment où, vaincu par la fatigue, il s'arrête : les torchons remontent sur l'eau, et le pêcheur, qui suivait de loin, s'approche et les retire doucement à lui l'un après l'autre, non sans précautions ; car de nombreux soubresauts les font souvent retomber à l'eau tandis qu'il pelotonne les cordes. Enfin, le brochet ou la truite montent bien malgré eux près du bateau, haletants et demi-morts ; l'épuisette fait le reste.

OPHÉLIA.



Ophélia statue en marbre par Falguière. — Dessin de Bocourt.

Le personnage d'Ophélia est peut-être, dans le monde idéal de la fiction, le type le plus charmant et le plus touchant à la fois de la jeunesse, de la grâce, de l'innocence, et de l'innocence victime du malheur. Élevée dans une cour où les passions les plus sauvages se donnent carrière, elle n'en est pas atteinte; plongée au milieu du mal, elle

ne le voit pas, elle l'ignore; elle n'est plus une enfant et elle a toute la candeur de l'enfance.

Ophélia est la fiancée d'Hamlet, le jeune héritier du trône, et l'affection qu'il lui témoigne, elle l'accepte avec reconnaissance, elle y croit de toute son âme. Quand son frère et son père veulent la mettre en garde contre des illusions dangereuses et lui interdisent l'espérance, elle s'étonne, elle s'attriste; mais, naïve et plus confiante en ceux qu'elle aime et respecte qu'en elle-même, elle écoute sans révolte leurs avis et elle s'y conforme. Une douleur plus grande que celle de l'abandon lui était réservée : Hamlet, à qui le crime de son oncle et de sa mère a été révélé, en proie à l'horreur, à la haine, à la démence, lui conseille durement de fuir un monde odieux, de se défier de lui-même, pervers comme les autres, et de s'enfermer dans un couvent. Ce qui fait couler les larmes de la jeune fille, ce n'est pas sa propre infortune, c'est celle d'Hamlet privé de sa noble intelligence, et c'est pour lui qu'elle invoque le secours du ciel. Bientôt une catastrophe horrible met le comble à ses maux : Polonius, son père, est tué, et Hamlet est le meurtrier. Ce dernier coup la brise; elle devient folle, mais sa folie n'a rien de sombre ni d'amer; c'est la folie à la fois gaie et navrante d'un enfant; elle chante des refrains qu'elle a entendus et dont elle ne comprend pas le sens, elle se pare de jolies plantes sauvages dont elle fait présent à chacun : comme le dit Laërte, « la mélancolie, l'affection, la colère, l'enfer lui-même, tout devient charmant en passant par sa bouche. » Enfin, Ophélia meurt; elle se noie involontairement, et la mort même se dépouille pour elle de son horreur : mourir ainsi, c'est rentrer en souriant dans le sein de la douce nature. « Au bord d'un ruisseau voisin s'élève un saule dont le pâle feuillage se mire dans le cristal de l'eau. Elle s'était rendue en cet endroit, apportant de bizarres guirlandes de renoncules, d'orties, de marguerites... Au moment où elle cherchait à suspendre sa sauvage couronne aux rameaux inclinés, la branche sur laquelle elle posait le pied s'est rompue, et tous ses trophées de verdure sont tombés avec elle dans l'onde éplorée. Ses vêtements, se déployant autour d'elle, l'ont quelque temps soutenue sur les flots comme une sirène; et alors elle s'est mise à chanter des fragments de vieux airs, comme si elle n'eût pas eu le sentiment du danger qu'elle courait, ou comme si elle fût née dans cet élément; mais bientôt ses vêtements, alourdis par l'eau qui les avait pénétrés, ont interrompu le chant mélodieux, et l'infortunée s'est enfoncée dans les flots, où elle est morte. » Quand on la couche dans son tombeau, son frère désolé s'écrie : « Déposez-la dans la terre, et que de ce beau corps sans tache il naisse des violettes! » La reine, à son tour, jette des fleurs sur le cercueil, en disant : « Des fleurs sur cette jeune fleur! »

On ne saurait mieux caractériser Ophélie qu'en empruntant à Shakspeare lui-même cette dernière image : « Cette jeune fille est une fleur de printemps, une fraîche marguerite des champs, un brin de muguet des bois, svelte et blanc, qui répand encore son doux parfum sous le pied du destin qui l'écrase. »

LA MONTAGNE DE CHARBON,

A PÉKIN.

Cette montagne, recouverte de terre végétale, plantée de grands pins, ornée de pavillons élégants et de pagodes, est un gigantesque amas de houille qui mesure plus d'un million de mètres cubes.

Elle est située, au nord du palais impérial, dans un jardin de la ville rouge, qui est entourée, comme l'on sait, de la ville tartare, séparée elle-même de la ville chinoise qui s'étend au sud.

Cette montagne, qui a la forme d'une pyramide, domine de plus de cent mètres les palais et la ville entière. Suivant la tradition, un empereur la fit élever pour fournir le chauffage de la ville s'il survenait un trop long siége.

VERTU.

La vertu par calcul est la vertu du vice. JOUBERT.

LA TOUTE PETITE

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 317, 326, 334.

IX. — LES PROJETS DE RÉFORME.

On commençait à croire le médecin, qui répondait de la santé de Sidonie. Et de fait, comment fermer les yeux à l'évidence? Pouvait-on voir un baby plus rose, plus dodu, un teint plus clair, des muscles plus souples et plus fermes, et une pareille quantité de petites fossettes, toutes plus jolies les unes que les autres?

Le médecin était donc rentré en grâce, et l'oncle Maupoil aussi. Mme Lescale convenait avec lui (pas devant le monde, bien entendu) qu'il était temps d'ouvrir les yeux, et qu'il y avait certainement quelque chose à réformer dans le petit caractère.

— Quand commençons-nous? disait l'oncle Maupoil, en se frottant les mains, d'un air moitié railleur, moitié sérieux.

— Un de ces jours, répondait Mme Lescale : la semaine prochaine, par exemple, parce que cette semaine nous recevons des amis.

La semaine suivante, on faisait les confitures; l'autre semaine, on avait les peintres.

Poussée à bout, Mme Lescale se demanda un jour, d'un air embarrassé, qui oserait commencer.

— Moi, répondit l'oncle sans hésiter.

On lui objecta qu'étant célibataire, il n'entendait rien à l'éducation des enfants; qu'on ne voulait pas lui donner cette peine; qu'il demeurait loin, et ne pourrait suivre son œuvre avec assez d'assiduité.

— Bref, dit l'oncle, on ne veut rien tenter.

— Mais si, mon oncle, mais nous ne voulons rien brusquer.

En évoquant ses plus lointains souvenirs, Mme Lescale croyait bien se rappeler que ses trois autres enfants, à l'âge de Sidonie, avaient le même caractère, et que cela s'était passé tout seul, sans violence et sans éclat. Cette solution de la difficulté plut tant à M. Lescale, qu'il se rappela subitement que Gaston, Paul et Marie, avaient été « absolument, abominablement insupportables. » L'oncle Maupoil déclara nettement qu'il ne se rappelait rien de pareil, et il traita de chimères les souvenirs si clairs et si précis de M. et Mme Lescale.

Pour couper court à toutes ces discussions, la « toute petite » se mit à percer ses grosses dents. La crise fut longue et terrible. Elle mit à néant les vagues projets de réforme que l'on avait fait semblant de mettre à l'étude.

Comme la crise des grosses dents tirait à sa fin, il y eut à Versailles une véritable épidémie de coqueluche. Il est vrai que Sidonie ne fut pas atteinte; mais à chaque instant on pouvait craindre qu'elle ne le fût, et l'on ne voulait pas favoriser l'invasion du mal par un brusque changement de régime.

La coqueluche cessait à peine d'exercer ses ravages

que Gaston partit pour un long voyage de quatre ans. Il devait aller étudier l'allemand deux ans à Vienne, et l'anglais deux ans à Londres, et voir par la même occasion comment on traitait les affaires par là-bas; car il était destiné à travailler côte à côte avec son père dans la maison de la rue de Provence, et à prendre après lui la suite des affaires. Cette première séparation était pénible pour tout le monde. M. Lescale, qui faisait le brave, fut tout désorienté pendant des semaines; Mme Lescale pleurait sans se cacher. Pouvait-on attendre des résolutions bien énergiques d'un père et d'une mère si profondément abattus? Non, on ne le pouvait pas, et l'oncle Maupoil lui-même n'avait pas le cœur de reprendre pour le moment le développement de son thème favori. Au milieu de tous ces empêchements, les uns imaginaires, les autres réels, le temps s'écoulait, les semaines formaient silencieusement des mois, et les mois des années.

Il faut tout dire, le bien comme le mal. Sidonie pleura en voyant partir son frère, et, se jetant dans les bras de sa mère, essaya de la consoler. Mme Lescale ne laissa ignorer cette circonstance ni à l'oncle Maupoil, ni aux nombreux amis de la famille. Il est vrai que, trois jours plus tard, elle se roula sur le tapis du salon et mima une violente attaque de nerfs, parce que Marie était invitée à un bal et qu'on ne voulait pas l'y conduire aussi, elle, une grande demoiselle de quatre ans. Marie se sacrifia pour ramener la paix dans la maison, et renonça au bal. Mme Lescale se garda bien de raconter cet épisode, mais elle y trouva matière à réfléchir.

Paul se destinait à l'École de Saint-Cyr. Quand il fut sur le point d'y entrer, Sidonie découvrit tout à coup que Paul était son favori : elle lui intima l'ordre de renoncer à l'idée de quitter la maison pour s'habiller en soldat; elle avait besoin de lui pour faire de grandes parties de cache-cache dans le jardin!

Céder à un caprice aussi exorbitant, c'eût été trop ridicule. Résister franchement à une volonté si nettement exprimée, c'eût été trop courageux. On biaisa, on parlementa, on se mit à la discrétion de l'idole. De toutes les rançons qu'on lui offrit humblement, elle choisit une représentation au théâtre de Guignol, suivie d'une longue promenade au bois de Boulogne. Justement, il y avait ce jour-là une grande revue. Toute la famille était mise en réquisition pour escorter la toute petite, même le pauvre papa, qui était surchargé d'affaires, et qui perdit ainsi, pour complaire à Sidonie, une longue journée de travail.

Sidonie fut charmante ce jour-là, et je vous prie de croire que quand elle se mêlait de l'être, elle ne faisait pas les choses à demi. La revue eut l'insigne honneur de plaire à « la toute petite. » Non-seulement Paul fut autorisé à entrer à Saint-Cyr, mais encore il fut sommé d'y entrer le plus tôt possible, parce que plus tôt il y entrerait, plus tôt il en sortirait pour parader au soleil avec des épaulettes d'or et un sabre qui lancerait des éclairs.

X. — UNE PAROLE SÉVÈRE.

Sidonie avait sept ans.

« Oh! la jolie petite fille! » Voilà ce que disaient d'elle les messieurs et les dames qui venaient s'asseoir au parc pour entendre la musique militaire. Les gens qui disaient cela tout haut, sans y chercher malice, auraient bien mieux fait de retenir leur langue et de garder leurs compliments pour eux. Sidonie, comme beaucoup de petites filles, avait l'oreille fine, et entendait sans en avoir l'air tout ce qu'on disait d'elle. Les compliments faisaient épanouir au large le petit bourgeon de vanité que tout enfant d'Adam et d'Ève apporte avec lui en venant en ce monde. Dans ces occasions, Sidonie se rengorgeait et prenait un petit air fier et dédaigneux qui la rendait tout d'un coup aussi ridicule qu'elle était jolie, et ce n'est pas peu dire.

Un jour qu'un vieux monsieur venait de lui payer son tribut d'admiration et de s'écrier : « Oh! la jolie petite fille! » une voix que Sidonie trouva affreuse ajouta ces paroles qui sifflèrent comme des serpents aux oreilles de la toute petite : « Jolie, c'est vrai; mais quelle petite peste! »

Sidonie devint pourpre et lança un regard irrité vers la caisse d'oranger derrière laquelle la voix s'était fait entendre. Puis elle courut à sa mère et lui dit d'un ton bref et sec que la musique l'ennuyait, qu'elle voulait s'en aller. Comme sa mère hésitait, elle se mit à pleurnicher et à frapper du pied. Mme Lescale et Marie, toutes honteuses de cette algarade, se hâtèrent de se lever pour éviter un plus grand scandale. Au moment où elles partaient, Sidonie entendit ou crut entendre des voix moqueuses qui l'appelaient « petite peste! »

A peine hors de la foule, elle éclata en cris de colère et d'indignation. Trois Anglais, qui tournaient autour d'un vase de marbre pour en examiner les sculptures, s'arrêtèrent étonnés et se mirent à ricaner. La fureur de Sidonie se calma subitement; elle se contenta de pousser à intervalles réguliers des cris discordants.

Mme Lescale, fort embarrassée, prit un fiacre à la grille, et y monta avec ses deux filles pour dérober au public la fureur grotesque de Sidonie.

On ne disait pas un mot dans l'intérieur du fiacre. Mme Lescale était triste. Marie se mordait les lèvres pour ne pas pleurer. Sidonie, encore tout émue, remuait la tête de haut en bas et de bas en haut, et regardait d'un œil courroucé les gens endimanchés, surtout les enfants qui se dirigeaient vers le parc avec leurs ballons et leurs cerceaux.

— Je ne veux plus jamais retourner au parc! dit-elle enfin d'une voix tremblante de colère.

— Tu iras quand je jugerai convenable de t'y mener, répondit Mme Lescale d'un ton calme et ferme, sans s'apercevoir qu'elle tenait tête pour la première fois à Mlle Sidonie.

La « toute petite », fort étonnée, rougit et pâlit aussitôt, puis se demanda si ce n'était pas l'occasion d'avoir une bonne attaque de nerfs. Mais, toutes réflexions faites, elle n'eut pas d'attaque de nerfs. D'abord, comment s'y prendre pour avoir une attaque de nerfs sur le strapontin d'un fiacre fermé? C'est réellement trop incommode. Ensuite, il y avait dans le ton de sa mère une fermeté si étrange, si inattendue! La toute petite baissa le nez et ne souffla pas mot.

Ah! si Mme Lescale avait su profiter d'un premier avantage! Mais elle fut plus effrayée que satisfaite du résultat qu'elle avait obtenu. Cet échec de Sidonie ne la corrigea donc pas, d'autant plus que tout le monde, la voyant songeuse, lui fit des avances que sa petite vanité transforma en excuses. Cependant, sans cesser de mettre à l'épreuve la patience de ses courtisans, elle avait moins de décision dans la parole; l'on voyait sur son joli petit front comme l'ombre d'une pensée et d'une réflexion. A quoi pensait-elle?

XI. — LES MÉDITATIONS DE LA TOUTE PETITE.

Elle pensait à la voix qui avait dit : « Voilà une petite peste »; à la scène ridicule qu'elle avait faite devant tout le monde; aux sourires moqueurs des petits garçons et des petites filles qui chuchotaient en la regardant, leur cerceau dans la main gauche et leur baguette dans la main droite; aux ricanements des trois Anglais; à sa brusque introduction dans le fiacre; aux paroles sévères de sa maman qui la terrifiaient rien que d'y songer.

Sans se donner complétement tort, dans sa petite sagesse de sept ans, elle comprenait cependant jusqu'à un certain point l'enchaînement des faits, à partir du moment où elle avait pleurniché et frappé du pied. Mais quel mal faisait-elle quand l'horrible voix l'avait si gratuitement insultée?

Est-ce que le ou la propriétaire de la voix avait déjà entendu parler de ses exploits? Et par qui?

L'oncle Maupoil, la voyant rêveuse, l'interrogea habilement et n'eut pas grand'peine à lui tirer son secret. Il ne dit rien sur le moment. Mais (je ne sais comment cela se fit), le jour même, il raconta de petites histoires fort amusantes à Sidonie qui les aimait beaucoup. La morale de toutes ces petites histoires, c'est que *tout se sait* en ce monde, et que tôt ou tard les secrets les mieux gardés arrivent à la lumière du jour.

Il n'ajouta pas, de peur de la mettre en défiance et de manquer son effet : « Tu vois, ma chère petite, qu'il faut être plus sage et plus docile, sans quoi le monde saura que tu tailles et que tu tranches, que tu dis : Je veux! et que tu te mets en colère. »

Sidonie, qui était fort intelligente, commença à comprendre que puisque *tout se sait*, la voix sévère du parc savait sans doute qu'elle avait empêché Marie d'aller au bal, sa mère d'assister à une réunion de dames de charité; qu'elle avait contraint papa à la conduire aux courses de Porchefontaine, que même elle y avait été de fort mauvaise humeur parce que le soleil la gênait. A mesure qu'elle faisait son petit examen de conscience, toutes sortes de méfaits, cachés dans les petits coins de sa mémoire, accouraient d'eux-mêmes se placer sous ses yeux. Il y en avait tant et tant qu'elle trembla de la tête aux pieds à l'idée d'affronter de nouveau « la voix qui savait tout. »

Pour une petite personne gâtée, flattée et adulée, et de plus profondément pénétrée de son mérite et de son importance en ce monde, c'est une chose bien dure qu'un premier échec. Il fait naître des doutes pénibles, il provoque de cruelles petites réflexions; il force la petite personne à regarder en elle-même et à y faire d'assez tristes découvertes. L'effet le plus prochain d'un examen de conscience, c'est de nous rendre plus humbles, et de faire naître en nous de meilleures résolutions.

— « Je crois qu'il faudra que nous soyons un petit peu plus sages! » dit Sidonie à sa poupée, en lui ajustant un chignon du roux le plus ardent. Le roux ardent était cette année-là à la mode.

XII. — UN MODÈLE D'ABNÉGATION.

Qui ne dit mot consent. La poupée n'ayant pas fait l'ombre d'une objection, il demeura convenu que « nous serions plus sages! »

C'est ennuyeux, quand on a formé une bonne résolution, de la tenir secrète. Sidonie résolut de réjouir sa mère le plus tôt possible en lui faisant part de sa décision.

Lorsque la « toute petite » entra dans la chambre de sa mère, Mme Lescale était en conférence avec la couturière. Il s'agissait d'une robe de bal pour Marie. Le premier mouvement de la toute petite fut de froncer les sourcils au seul mot de bal; le second fut de sourire d'un petit air malin. Elle assista donc à la conférence, donna à plusieurs reprises son avis qu'on ne lui demandait pas, et attendit avec impatience le départ de la couturière.

— Les petites filles ne vont pas au bal, dit-elle d'un ton sentencieux à sa poupée; oh! non, elles n'y vont pas, tu m'entends bien. Ce serait déraisonnable de les y mener; ne fais pas la méchante. Cela les fait veiller trop tard, tu comprends!

Et, s'adressant à sa mère :

— Je veux bien que Marie aille au bal; cette fois, je ne crierai pas, sois tranquille, ma bonne petite maman, je serai bien raisonnable. Je veux toujours être bien raisonnable! Seulement, ma poupée et moi, nous serions bien heureuses si tu nous permettais de nous coucher un peu plus tard. Nous aimerions tant à voir Marie en toilette.

— Certainement, mon cher trésor, dit Mme Lescale, émerveillée de tant de générosité. Elle s'était attendue à une scène, à des pleurs, à des cris; et, quoiqu'elle fût, ou tout au moins se crût bien déterminée à passer outre, l'appréhension de ce qui pourrait arriver la faisait trembler d'avance.

Elle prit Sidonie dans ses bras, et la combla de tant de caresses et d'éloges, qu'elle défit en une minute l'ouvrage de l'oncle Maupoil. La toute petite sentit son cœur se gonfler d'orgueil, et se considéra désormais comme un modèle d'abnégation et de grandeur d'âme. Non, ce n'est pas là ce qu'avait cherché l'oncle Maupoil.

Pauvre oncle Maupoil! chacun semblait prendre à tâche de piétiner sur la petite graine d'humilité et de modestie qu'il avait pris tant de peine à semer dans l'âme de sa filleule.

Marie renchérit sur les hyperboles de maman, papa sur celles de Marie, la femme de chambre sur celles de papa, et Gertrude sur celles de la femme de chambre, si bien que la langue française se trouva trop pauvre en épithètes pour exprimer les sentiments d'admiration de ces braves gens. La bonne opinion que Sidonie avait toujours eue d'elle-même se transforma en un insupportable orgueil.

L'oncle Maupoil, ayant osé insinuer que l'on faisait bien du bruit pour une chose simple et toute naturelle, retomba en disgrâce. Mais, comme il était philosophe, il supporta ce malheur avec beaucoup de sérénité. Seulement il s'inquiétait beaucoup de l'avenir de sa filleule.

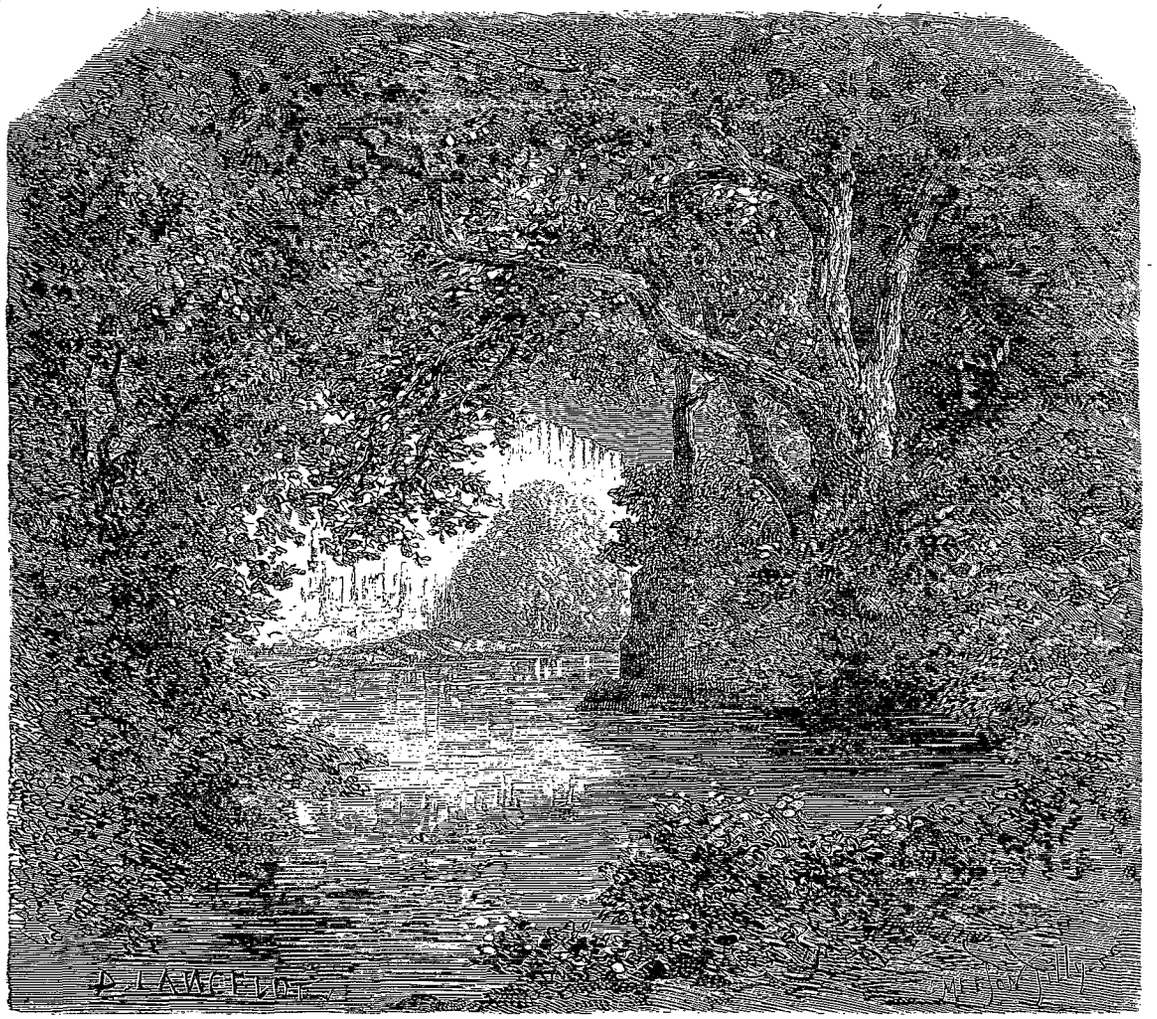
La suite à la prochaine livraison.

LES ARDENNES.

Fin. — Voy. p. 267.

Chiny n'a rien de remarquable. Au bas du village, dans un site austère, sinon sinistre, au fond d'une gorge profonde, on retrouve la Semoys. Sortant de l'ombre des vieux chênes, elle passe sous un pont robuste qui donne un grand caractère au paysage, s'élargit, et, entre deux bords gazonnés, se répand sur un lit de grève : là est le port de Chiny. Toute sa marine se composait, lors de notre passage, de deux nacelles. Un pêcheur se chargea de nous faire descendre la rivière sains et saufs; mais à sec, il ne voulut jamais nous le promettre. Et, comme nous lui demandions si la saison était favorable, il nous répondit : « Très-bonne; à nous deux, nous poserons facilement les rails. » Des rails en barque! une explication est indispensable. La Semoys est souvent coupée par des barrages qui resserrent dans un étroit chenal l'eau nécessaire à l'entretien de la chute d'un moulin. Assez grossièrement établis, ces barrages forment dans le courant des chaussées perpendiculaires par-dessus lesquelles la rivière glisse en une mince couche. Entre les pierres supérieures s'échappent des jets d'eau contrariés et violents. C'est pour franchir ces digues qu'il faut que le patron soit habile, le passager plein de bonne volonté. Le pêcheur se dirige vers le point favorable; d une forte pesée sur l'arrière, combinée avec une énergique poussée de sa longue gaffe, il soulève l'avant de la nacelle qui s'engage sur les pierres; puis, sautant dans l'eau, il se cramponne au bordage, et, lui tirant, le passager pous-

sant, la barque est bientôt en équilibre sur la jetée. C'est pour la faire redescendre et la remettre à flot dans le courant qu'on pose les rails, deux longues perches qui jusque-là reposaient sur les bords de la nacelle et qu'il s'agit d'engager dessous la quille, afin que les pierres ne l'endommagent pas et que les cascades ne l'entraînent pas hors du droit chemin. Après deux digues heureusement franchies, un banc de gros galets moussus, ressemblant à des crabes se séchant le dos au soleil, nous barra le passage. Le patron ne fut pas plus embarrassé qu'aux premiers obstacles : au lieu de sauter dans la rivière à l'avant, il sauta à l'arrière; au lieu de tirer, il poussa. Ces trois obstacles franchis, nous pûmes contempler à l'aise le charmant paysage au milieu duquel, pendant une lieue, la Semoys se promène, reflétant dans un ensemble harmonieux, assez grand pour que l'impression en soit sérieuse, assez restreint pour qu'aucun détail n'en soit perdu, tantôt noyés d'ombre, tantôt éblouissants de lumière, de hauts talus tout hérissés de roches menaçantes, des amoncellements bizarres de blocs écroulés où pendent des mousses et des fougères, des falaises perpendiculaires, aux flancs nus, aux profils rigides, et de douces pentes boisées qui, de la base au sommet, étagent en masses arrondies un feuillage impénétrable. Le regard



Les Ardennes — Une Goffe. — Dessin de Lancelot.

charmé va des rameaux vigoureux des aunes penchés sur l'eau aux frênes élégants qui s'ouvrent en allées mystérieuses. Il pénètre sous les futaies jusqu'aux vieux chênes crevassés, tout couverts de lierre. Tantôt il rencontre, à l'extrémité d'une rangée de troncs droits et lisses comme des colonnes, la silhouette effarée d'un arbre rabougri, aux branches tourmentées, cramponné par des racines griffues au sommet d'un roc que l'eau baigne, et tantôt il se repose sur un coin de prairie éblouissante de fleurs.

Le lit de la rivière est parfois aussi plantureux que ses rives. Notre barque passait au-dessus de longues herbes d'un vert d'émeraude, couchées au fil de l'eau et toutes fleuries de milliers de petites étoiles blanches; elle courbait à son passage des gerbes de joncs et de roseaux si hauts qu'ils cachaient les bords. Les eaux, toujours claires et transparentes, soit qu'elles se pressent entre les gros galets ou qu'elles se répandent sur les grèves qu'elles recouvrent à peine, sont surtout d'un effet admirable quand, au-dessus des gouffres profonds (1) qu'elles comblent, elles reflètent, à des éloignements infinis, le fond du ciel bleu entre des bancs assombris et les masses de verdure. Quelques rares apparitions, un martin-pêcheur qui traverse d'une rive à l'autre en rayant l'ombre d'un éclair azuré, une sarcelle qui sille entre les roseaux, un poisson qui se joue du courant et en fait rejaillir des éclaboussures perlées, trahissent seuls la vie dans cette charmante solitude, mais ne la troublent pas. Deux îles émergent de la rivière. L'une est une large roche aplatie et nue; on

(1) En patois ardennais, des *goffes*.

dirait un hôtel druidique : dans une attitude hiéroglyphique, un héron y guette les poissons qui sautent dans le flot. L'autre, de dix pas de diamètre, est une gracieuse corbeille bordée d'iris et pleine de marguerites, de boutons d'or et de scabieuses. Une troche de grande patience s'étale au milieu, montrant une fois de plus que la grandeur des uns est faite de la petitesse des autres; elle domine ces humbles fleurs comme un cèdre domine un jeune taillis, et dresse avec orgueil vers le ciel ses aigrettes rougeâtres.

Jusqu'à sa source à Arlon, la vallée de la Semoys a encore des sites attrayants. Nous la quitterons ici pourtant. Quelque attrayante que soit une contrée au point de vue du paysage, l'homme qui l'habite doit toujours pour celui qui y passe tenir le premier rang, encore que parfois il n'en soit pas digne. Résumons donc les principaux traits de caractère de l'Ardennais, et présentons-le au lecteur en toute conscience et honnêteté. L'habitant vaut mieux que le sol, quoiqu'il y ait entre eux plus d'un point de ressemblance. L'Ardennais belge n'est généralement pas grand, et, quoique fort, il n'a pas l'apparence de la force; sa physionomie, assez fruste, est loin d'exprimer l'énergie et la résistance dont il est capable. Il porte dès la première jeunesse l'empreinte d'un climat âpre et changeant, et, dans l'âge mûr, les traces d'un dur et incessant travail. L'Ardenne est une mère nourrice plus économe que prodigue; elle ne récompense que des efforts soutenus; ses enfants doivent être, sous peine de misère, des travailleurs acharnés et sobres. A ces vertus obligatoires, ils en joignent d'autres plus précieuses encore. Nous ne pensons pas qu'il y ait un pays dont les habitants soient restés plus vrais paysans, — et par paysans nous entendons les hommes qui fécondent la terre, en vivent, l'aiment et la défendent, — un pays dans lequel l'instruction soit plus respectée et plus désirée de tous. On a dit que, comme leur allure, leur esprit manquait de vivacité; beaucoup qui vont et pensent plus vite qu'eux ne marchent pas si sûrement dans le vrai chemin. Les Ardennais retiennent bien ce qu'ils apprennent par leur propre expérience ou par les traditions des générations passées, ce qui n'empêche pas quelques-uns d'entre eux de devancer les autres dans ce qui leur semble juste ou profitable. C'est ainsi que leurs indomptables braconniers prétendent exercer des droits qu'ils font remonter à l'affranchissement des communes, des forêts et des eaux, et que leurs contrebandiers incorrigibles s'appuient sur l'opinion des plus grands libre-échangistes contemporains. En dehors de ces revendications persévérantes, de coutumes abrogées ou de règlements à faire, pratiqués par une petite minorité d'entêtés ou d'impatients, nous avons été souvent étonnés d'entendre des gens d'une apparence plus que modeste raisonner des affaires du pays en termes clairs, avec un calme, une simplicité, une droiture de jugement vraiment remarquable. Ces précieuses qualités semblent être communes en cet heureux pays de Belgique, qui a eu l'unique bonne fortune, à sa naissance, de trouver un roi donnant ce grand exemple de n'ambitionner, pendant un long et glorieux règne, que d'être le premier et le plus respectueux serviteur des lois de son royaume. (1)

LE BERGER QUI OBTINT LA FILLE DU ROI
POUR UNE PAROLE.

Il y avait une fois un roi qui disait qu'il n'avait jamais fait un seul mensonge de sa vie. Comme il entendait sans cesse les gens de sa cour qui se disaient les uns aux autres: « Ce n'est pas vrai! vous êtes un menteur! » cela lui déplaisait beaucoup; si bien qu'il dit un jour :

— Vous m'étonnez; un étranger qui vous entendrait parler de la sorte ne manquerait pas de dire que je suis le roi des menteurs. Je ne veux plus entendre parler ainsi dans mon palais. Celui qui m'entendrait dire à un autre, quel qu'il fût : « Vous êtes un menteur! » pourrait me demander tout ce qu'il voudrait; oui, je lui donnerais même... la main de ma fille.

Un berger, qui était aussi parmi les autres, ayant entendu ces paroles du roi, se dit en lui-même : « Bon! nous verrons!..... »

Le vieux roi aimait à entendre chanter d'anciens *gwerziou*, des *soniou* nouveaux, et conter des contes merveilleux. Souvent, après souper, il venait à la cuisine et prenait beaucoup de plaisir à écouter les chants et les récits des valets et des servantes. Chacun chantait ou *contait* quelque chose à son tour.

— Et toi, jeune berger, tu ne sais donc rien? dit le roi, un soir.

— Oh! si, mon roi, répondit le berger.

— Voyons donc ce que tu sais.

Et alors le berger parla ainsi :

— Un jour, comme je passais dans un bois, je vis venir à moi un superbe lièvre. J'avais à la main une boule de poix; je la lançai au lièvre et je l'atteignis juste au milieu du front, où elle se colla. Et voilà le lièvre de courir de plus belle, avec la boule de poix sur le front. Il rencontra un autre lièvre qui venait en sens opposé, ils se heurtèrent front contre front et restèrent collés ensemble, si bien que je pus les prendre facilement alors. Comment trouvez-vous cela, sire?

— C'est fort, répondit le roi, mais continue.

— Avant de venir comme berger à votre cour, sire, j'étais garçon meunier dans le moulin de mon père, et j'allais porter la farine aux pratiques. Un jour, j'avais tellement chargé mon âne que, ma foi! son échine se rompit.

— La pauvre bête! dit le roi.

— J'allai alors à une haie qui était près de là et, avec mon couteau, j'y coupai un bâton de coudrier que je fourrai dans le corps de mon âne, pour lui tenir lieu d'échine. L'animal se releva alors, et il porta bellement sa charge à destination, comme s'il ne lui était pas arrivé de mal.

— C'est fort, dit le roi; et après?

— Le lendemain matin, je fus bien étonné (car ceci se passait au mois de décembre) de voir qu'il avait poussé des branches, des feuilles et même des noisettes sur le bâton de coudrier; et quand je sortis mon âne de l'écurie, les branches continuèrent de pousser et montèrent si haut, si haut, qu'elles atteignirent jusqu'au ciel.

— Ceci est bien fort! dit le roi; mais après?

— Voyant cela, je me mis à grimper de branche en branche sur le coudrier, tant et tant, que j'arrivai enfin dans la lune.

— C'est bien fort, bien fort; mais après?

— Là je vis des vieilles femmes qui vannaient de l'avoine dépouillée de son écorce. Je me lassai bientôt à regarder ces vieilles femmes, et je voulus redescendre sur la terre. Mais mon âne était parti, et je ne retrouvai plus le coudrier par lequel j'étais monté. Comment faire? Je me mis alors à nouer des écorces d'avoine bout à bout, afin de faire une corde pour descendre.

— C'est bien fort cela! dit le roi; et après?

— Malheureusement ma corde n'était pas assez longue; il s'en fallait de trente ou de quarante pieds, si bien que je

(1) D. Lancelot, *les Ardennes illustrées.*

tombai sur un rocher, la tête la première, et si rudement que ma tête s'enfonça dans la pierre jusqu'aux épaules.

— C'est bien fort, bien fort! et après?

— Je me démenai tant et si bien que mon corps se détacha de ma tête, qui resta enfoncée dans le rocher. Je courus aussitôt au moulin chercher un levier de fer pour retirer ma tête de la pierre.

— De plus en plus fort! dit le roi; mais après?

— Quand je revins, un énorme loup voulait aussi extraire ma tête du rocher pour la dévorer! Je lui appliquai un coup de mon levier de fer sur le dos, mais si fort, si fort... qu'une lettre jaillit de son corps!

— Oh! c'est on ne peut plus fort cela! s'écria le roi; mais qu'y avait-il d'écrit sur cette lettre?

— Sur cette lettre, mon roi, il était marqué, sauf votre respect, que votre père avait été jadis garçon de moulin chez mon grand-père.

— Tu en as menti, misérable! s'écria aussitôt le roi, en se levant.

— Holà! sire, j'ai gagné! dit tranquillement le berger.

— Comment cela? qu'as-tu gagné, insolent?

— N'aviez-vous pas dit, mon roi, que vous donneriez volontiers la main de la princesse votre fille au premier qui vous ferait dire : « Tu as menti, ou Tu es un menteur? »

— C'est vrai, répondit le roi un peu confus, je l'ai dit. Un roi ne doit avoir qu'une parole : aussi tes fiançailles avec ma fille unique seront-elles célébrées dès demain, et les noces dans la huitaine!

Et c'est ainsi que le berger épousa la fille du roi pour une parole. (1)

DERNIERS CONSEILS D'UN PÈRE
A SES ENFANTS.

Quant à vous, mes chers enfants, trop jeunes encore, hélas! quand vous m'aurez perdu, relisez quelquefois cette dernière pensée de votre père. Restez toujours unis. Qu'aucun intérêt ne vous sépare jamais, que tout reste commun entre vous le plus longtemps possible. Aimez, soignez votre mère; soutenez-la, dévouez-vous pour elle. Avant tout, soyez honnêtes, vrais, loyaux; le nom que vous portez n'a jamais eu une tache. Soyez-en dignes.

Si vous avez du talent un jour, fuyez toute pensée de vanité; gardez toujours votre indépendance de caractère; soyez économes, sobres; ne vous créez pas de besoins factices. Un honnête homme sait vivre de peu. J'ignore quelle fortune vous aurez un jour. Plus ou moins réduite, sachez tout régler sur ce qu'elle sera. Travaillez, travaillez toujours! enfin soyez des hommes, des hommes libres; et si le destin vous conduit à gouverner vos semblables, restez simples au pouvoir, jamais obséquieux pour ceux qui sont au-dessus de vous, toujours bienveillants pour les autres; et si la Providence vous a choisis pour rendre quelques services à votre pays, remerciez-la humblement de vous avoir pris pour instrument de ses desseins, mais n'en tirez aucune pensée d'orgueil. Les vaniteux, les courtisans, sont les plus dangereux ennemis de notre chère patrie. (2)

LA RHUBARBE DU THIBET.

En 1867, la Société d'acclimatation de Paris a reçu une caisse contenant la plante thibétaine qui passe, parmi les Chinois, pour fournir les rhubarbes de Canton et de Moscovie. Cette plante, cultivée depuis lors dans le jardin botanique de la Faculté de médecine de Paris, et à Bouffemont, a donné lieu à des observations intéressantes. C'est une acquisition précieuse, bien qu'il ne soit pas démontré qu'elle soit la seule qui fournisse à la pratique toutes les bonnes rhubarbes asiatiques.

On sait que les rhubarbes sont des plantes herbacées à racines fortes, rameuses, brunes en dehors, d'un beau jaune-rouge en dedans, amères et fortement odorantes. Leurs tiges sont droites, garnies de larges et grandes feuilles palmées, vertes en dessus, blanchâtres en dessous, et portant en panicules terminales des fleurs d'un blanc jaunâtre.

On cultive dans les jardins la rhubarbe rhapontic, originaire du mont Rhodope en Asie, ou des bords du Rha ou Volga, et on la nomme vulgairement *grande patience*, *patience des Alpes* et *rhubarbe des moines*. Sa racine est tonique; à haute dose, elle est purgative. En Suède, en Sibérie, en Angleterre, on mange ses feuilles et ses jeunes pousses. On tire de la plante entière une couleur jaune.

Les racines de la rhubarbe du commerce, ou *rhubarbe du Levant*, se récoltent en France de quatre en quatre ans. C'est un médicament précieux, que l'on prend ordinairement en poudre dans le potage.

On connaît aussi la *rhubarbe ondulée* ou *de Moscovie*, la rhubarbe *pulpeuse* ou *groseille*, et la rhubarbe *compacte*.

Les régions où croissent les rhubarbes thibétaines sont presque inaccessibles; une mer de montagnes, selon l'expression d'un voyageur (1), défend l'accès du Thibet à ceux qui viennent du sud; on dirait une série de fortifications naturelles, étagées les unes au-dessus des autres, dont la masse est pour ainsi dire inaccessible. C'est au sommet de ces gigantesques défenses naturelles que sont les plateaux des lamaseries où s'exploitent les rhubarbes thibétaines.

« La *rhubarbe de Chine*, dit ce même voyageur, provient spécialement du Thibet; on en récolte pourtant un peu dans les quelques hautes montagnes du Yunan et du Setchouan, qui avoisinent le Thibet : ainsi, on la rencontre sur la montagne de Likiang, qui n'a pas moins de 5 000 mètres d'altitude, et dont le sommet est couvert d'une neige éternelle. S'il faut s'en rapporter aux indigènes, cette plante ne croît vigoureusement qu'à la limite des neiges, à 4 000 mètres environ. »

A ces difficultés, qui tiennent à la configuration du pays, il s'en est joint de plus curieuses. Il fut un temps, dit Mgr Chauveau, où la rhubarbe formait une branche considérable du commerce au Thibet. Les lamas, qui s'en aperçurent et qui sont les maîtres souverains du pays, prétendirent que les montagnes qui fournissent la rhubarbe sont des terrains aimés des dieux, et, en conséquence, que cette médecine doit appartenir aux lamaseries. La récolte est donc soumise à des cérémonies tout à fait particulières et terminée par des imprécations terribles contre tous ceux qui, jusqu'à la récolte prochaine, oseraient s'introduire sur la terre sacrée.

La rhubarbe avait autrefois formé une branche très-importante de commerce dans ce pays; mais aujourd'hui, comparativement du moins, ce commerce a bien diminué. On a tellement torturé cette pauvre plante que l'espèce va décroissant en quantité et en qualité. D'ailleurs, le médecin chinois recourt beaucoup plus rarement à l'emploi de la rhubarbe dans sa thérapeutique. Le Grand Lama, perdant beaucoup de son ancien prestige, ne peut plus, comme

(1) *Contes et récits populaires* recueillis dans la basse Bretagne par M. F.-M. Luzel.

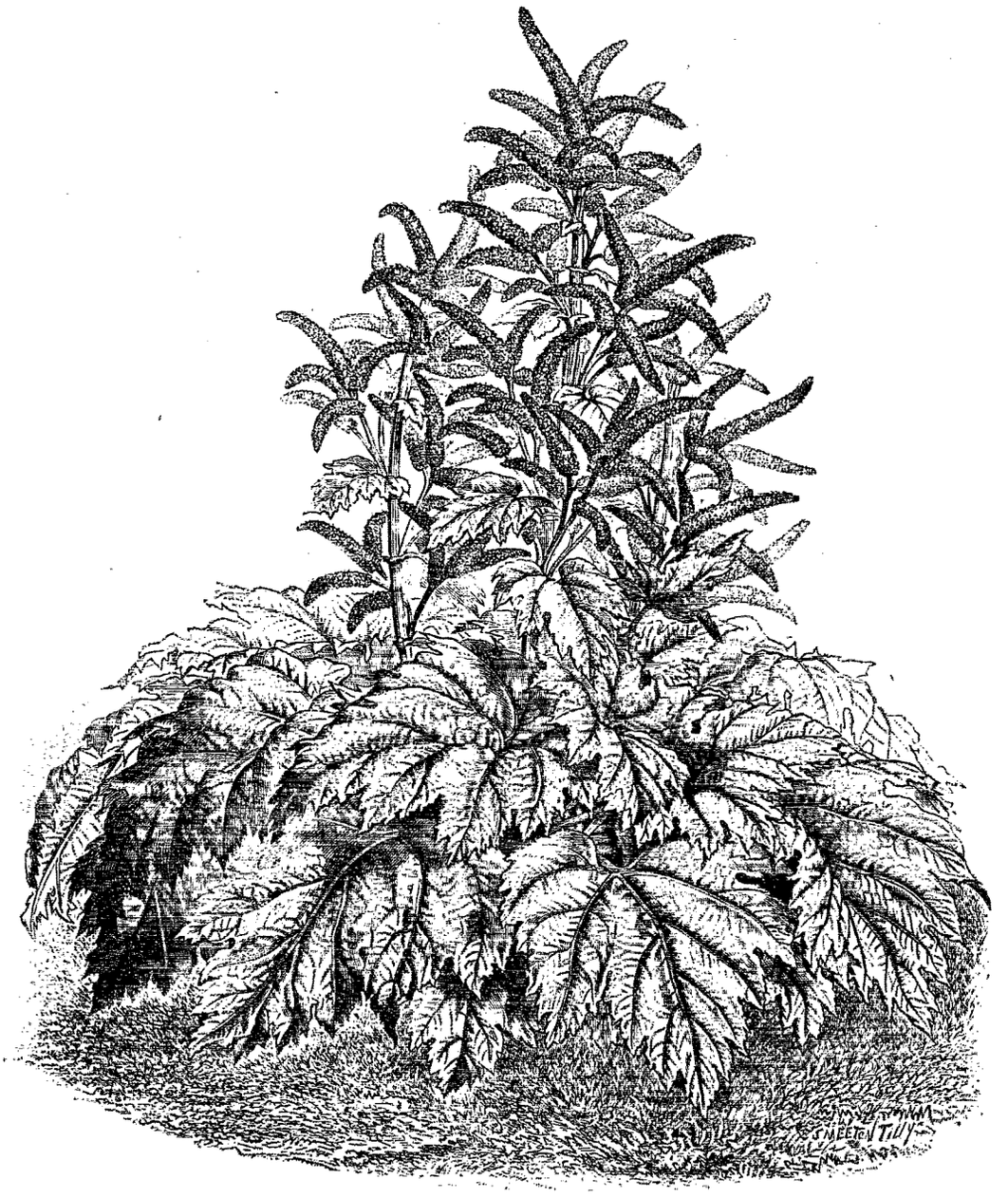
(2) M. de Chasseloup-Laubat; Notice par M. Delarbre.

(1) Le docteur Thorel.

autrefois, protéger ses forêts contre les pillages des Thibétains, et le Chinois, qui s'insinue partout, ne se fait aucun scrupule de dévaliser la terre des dieux quand l'occasion s'en présente.

Un professeur de la Faculté de médecine de Paris (1) a donné une description très-détaillée de cette plante.

« Ayant prélevé, dit-il, avec prudence et à plusieurs reprises, des fragments de la tige du pied principal cultivé dans le jardin de la Faculté, j'ai pu constater que son tissu est charnu, pulpeux, gorgé d'un suc jaune-orangé, très-odorant et amer, absolument comme les morceaux de la bonne rhubarbe officinale, et j'y ai rencontré de nombreuses taches étoilées, de même qu'à la surface un réseau losangique, mais à mailles peu apparentes. Si petits qu'aient dû être les fragments soumis à l'examen, comme je m'y suis pris à des époques très-diverses, j'ai déjà pu



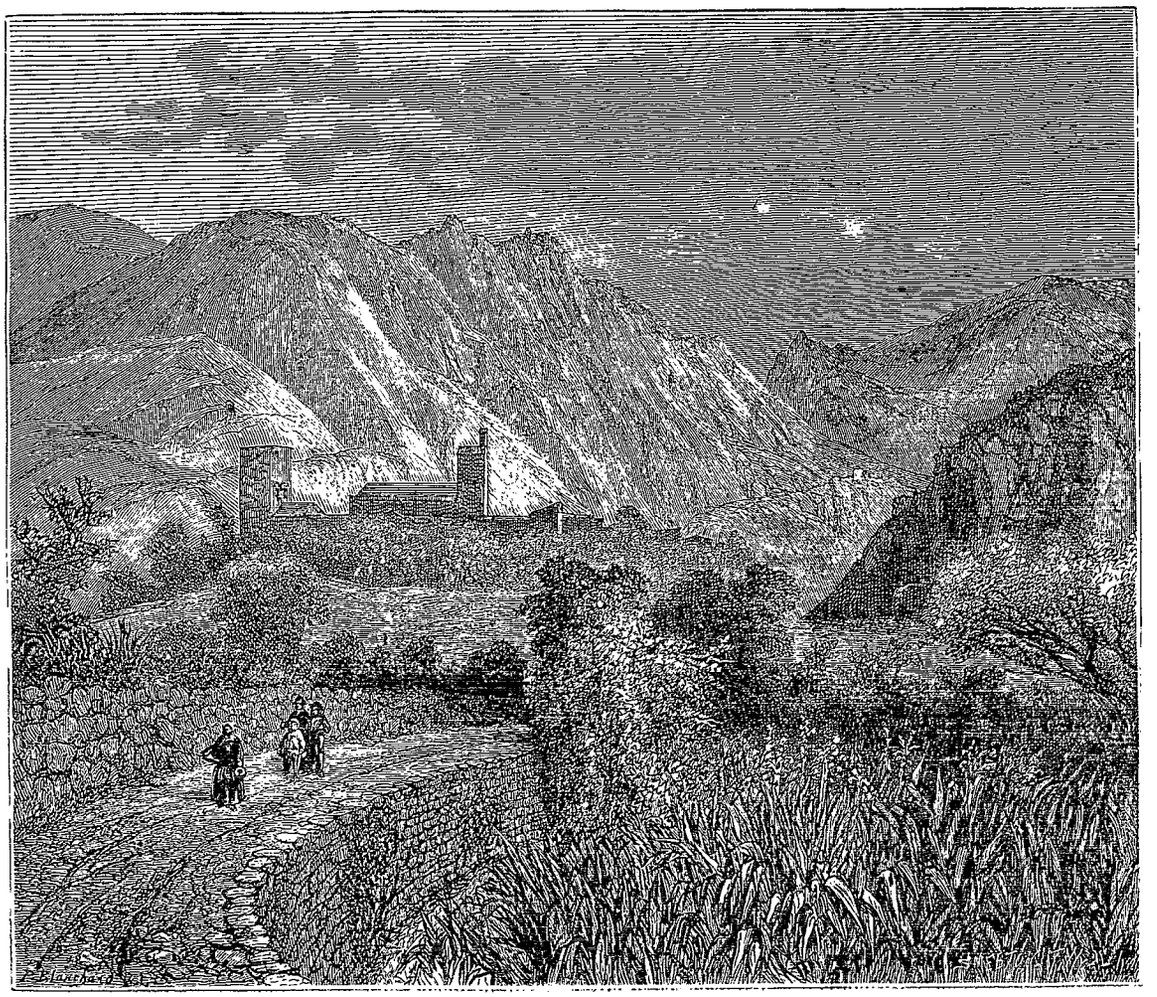
La Rhubarbe du Thibet (*Rheum officinale*).

constater des faits qui prouvent que des différences considérables doivent être observées dans les produits destinés à la médecine, suivant l'âge de la portion employée, la saison de la récolte et le mode de dessiccation. Selon que ce dernier varie, on obtient des fragments jaunes ou plus ou moins noirâtres, plus ou moins résistants. Quand la tige est molle, aqueuse, qu'elle conserve longtemps son humidité, elle revient sur elle-même en séchant lentement, et ses marbrures, blanches et d'un jaune un peu rosé au début, s'effacent plus tard en grande partie. Il est probable que la nature du sol doit influer sur les qualités du produit, l'espèce botanique demeurant toujours la même. Toutes ces conditions devront être prises en considération, si l'on se décide à cultiver chez nous cette plante pour ses produits. Elle commence à se répandre dans les jardins comme espèce à feuillage ornemental; elle y produira un grand effet et elle s'y vulgarisera bientôt, puisque sa reproduction par bourgeons est facile, et qu'elle supportera sans doute en pleine terre nos hivers les plus rigoureux. »

(1) M. H. Baillon, *Rapport à l'Association française pour l'avancement des sciences*, 1872.

LE VILLAGE DU VERNET

ET LE MONT CANIGOU.



Le Vernet et le mont Canigou; vue prise du côté du nord. — Dessin de Ph. Blanchard.

Dans une de ces vallées secondaires qui débouchent sur la longue vallée de la Tet se trouve un coin de pays souvent visité et fort vanté par les touristes, et l'on doit dire que sa réputation n'est pas usurpée : c'est le pays du Canigou, de la montagne regardée longtemps comme la plus haute des Pyrénées. Comme elle est pour ainsi dire isolée, son élévation frappait davantage, et l'on se contentait de l'impression produite par son aspect; mais aujourd'hui qu'on l'a mesurée plus scientifiquement qu'autrefois, elle est descendue de douze ou quinze rangs. Il a bien raison le proverbe qui dit : Brutal comme un chiffre. Quoi qu'il en soit, le Canigou, avec sa cime couverte de neige pendant plus de la moitié de l'année, et que l'on aperçoit facilement d'une trentaine de lieues, à travers cet air si limpide et si transparent du Midi, le Canigou peut se consoler de sa déchéance : il règne au moins sans contestation sur les vallées qui l'entourent et qu'il domine, au véritable sens du mot, de toute sa hauteur.

Il ne sera peut-être pas inutile d'ajouter que l'ascension de cette montagne, quoique assez fatigante, n'est pas trop longue et ne présente point de danger. La vanité n'y trouvera probablement pas son compte; mais on peut bien avouer que ce n'est pas un grand malheur.

Le Vernet, que représente notre gravure, est un excellent point de départ pour monter au Canigou, et mérite d'ailleurs qu'on s'y arrête pour lui-même. Sa place est topographiquement très-facile à déterminer. A l'ouest du Prats-de-Mollo, un contre-fort se détache de la chaîne principale des Pyrénées, et, se dirigeant vers le nord-est, sépare la vallée du Tech de celle de la Tet. Du côté du versant septentrional de ce contre-fort s'élance le Canigou, et, sur une des dernières pentes d'un contre-fort du Canigou allant dans la direction de la grande route de Perpignan à Puycerda (Espagne), se trouve le village du Vernet.

A la fin du neuvième siècle, une comtesse Ermessinde donna une chapelle romane, bâtie précisément en cet endroit, au monastère de Saint-Michel de Cuxa. Ce monastère, situé dans le voisinage, était riche et puissant. De grands personnages vinrent y terminer leur vie, et les dons des fidèles y affluèrent. Du Canigou à la Tet dominait l'abbé de Saint-Michel, et son autorité s'étendait sur plusieurs monastères de Cerdagne, du Toulousain, d'Espagne et même de l'île Minorque. Il était maître temporel et spirituel dans quarante-deux paroisses et dans deux cent trente-quatre villages, alleux et vallées. Les ruines de l'église, bel édifice roman du dixième siècle, sont encore aujourd'hui d'un grand et bel aspect.

Quant à la chapelle du Vernet, qui dépendait de l'abbaye de Saint-Michel, ce n'est malheureusement que par ouï-

dire qu'on en peut parler. Les vestiges qui en restent dans l'église du Vernet sont trop insuffisants pour donner matière à des explications sérieuses.

Le pays reçoit pourtant de nombreux visiteurs. Le vallon du Vernet est verdoyant et pittoresque; les montagnes, et surtout le Canigou, sont d'un effet grandiose : les amateurs de couleur locale peuvent venir voir danser autour du vieil orme de la place publique les *bayes*, espèce de ronde que les uns font venir des Grecs et les autres des Arabes. N'oublions point que nous sommes à deux pas de l'Espagne, et que, dans les fêtes d'importance, la place du Vernet devient une arène pour des courses de taureaux.

Mais le principal attrait et la grande célébrité du Vernet, ce sont ses eaux thermales. On peut nettement retrouver des traces de leur réputation pendant plusieurs siècles, et l'on fait remonter le premier témoignage irréfutable de l'existence de ces bains jusqu'au quatorzième siècle. On sait qu'à cette époque ils étaient la propriété de l'abbaye de Saint-Martin du Canigou, et que les malades y trouvaient un établissement déjà régulièrement installé pour s'y baigner et s'y faire soigner.

Les archéologues se sont inquiétés de savoir si les sources du Vernet avaient été visitées par les Romains; et, ne trouvant en fait de vestiges et débris que des objets que l'on ne peut faire remonter plus loin que le moyen âge, ils ont cru pouvoir en conclure que les Romains ne les avaient pas visitées. Il serait peut-être plus sage de ne pas trancher la question. On a trouvé dans les localités voisines, entre autres aux mines de fer de Sahorre, des traces des Romains. Le Vernet est loin d'être dans une situation inaccessible; les Romains, qui ont été de bonne heure et longtemps dans le pays, ont passé forcément et souvent par ce vallon, et certes ils ont dû s'apercevoir assez vite de la présence de sources thermales. On sait qu'ils connaissaient et appréciaient ce genre de médication.

Les établissements thermaux du Vernet, en tout cas, ont aujourd'hui belle et bonne réputation : on y est venu quelquefois de fort loin, et, pour ne citer qu'un nom célèbre, Ibrahim-Pacha y a séjourné. Quand les religieux de Saint-Martin du Canigou installaient les premières bâtisses de ces thermes, ils ne se doutaient certes pas que la renommée de ce modeste village franchirait la Méditerranée et que le successeur des Pharaons viendrait y chercher la santé.

Les sources thermales du Vernet sont situées sur les deux rives du ruisseau de Castell, et leurs eaux s'emploient sous différentes formes : boisson, bains, douches, inhalations, dans plusieurs établissements de diverses catégories. Elles sont sulfureuses, et servent en général aux usages pour lesquels les eaux sulfureuses sont recommandées.

La route du Vernet au Canigou est assez longue, mais n'offre, comme nous l'avons dit, ni aucun danger, ni même aucune difficulté.

On passe, après avoir remonté le torrent pendant quelques instants, à Castell ou Casteil, petit village situé au confluent de deux vallons et au pied de rochers amoncelés. Non loin de Castell, sur un petit plateau et au bord d'un de ces précipices à pic comme on en voit tant dans les Pyrénées, se trouvent les ruines de la célèbre abbaye de Saint-Martin du Canigou. Une tradition, assez contestée du reste, et qui fait penser à certains récits de l'histoire romaine, attribue la fondation de ce monastère à Guiffred ou Wifred, comte de Cerdagne, au dixième siècle. Les Mores ravageaient son pays. Le comte les laissa s'engager dans des défilés, où il espérait les enfermer et les anéantir tous. Il avait ordonné de la façon la plus expresse d'attendre son signal. Tout à coup son fils, ou selon d'autres son neveu, croyant l'occasion favorable, et emporté par l'ardeur et l'impatience de la jeunesse, devança le moment, tomba sur l'ennemi, le battit et le mit en déroute, mais le sauva aussi d'une extermination complète. Guiffred, irrité, accourut, et dans sa colère tua sur place le vainqueur désobéissant. Le pape Sergius IV imposa au meurtrier, comme pénitence, de bâtir un monastère de l'ordre de Saint-Benoît. Voilà le récit tel que le fait la tradition. Ce qui est incontestable et authentique, c'est que l'église du monastère fut fondée par le comte, consacrée, en 1009, par Oliba, évêque d'Elne (l'antique *Illiberi*), et que le comte Wifred lui-même, après avoir donné une grande partie de ses biens au monastère, y entra comme moine et y mourut en 1049. Pendant les onzième et douzième siècles, l'abbaye grandit encore en richesses et en importance; mais ensuite les désordres qui se passaient à l'intérieur même du monastère, les attaques et les ravages des troupes de brigands qui infestaient le pays, la peste et le tremblement de terre de 1328, anéantirent à peu près complétement cette prospérité; et l'église et les bâtiments abandonnés devinrent des ruines qui peuvent cependant encore aujourd'hui donner une idée suffisante des anciennes constructions romanes.

De Castell au Canigou la route, en général, est triste et désolée, mais ne manque pas de caractère. Ceux qui aiment les frais paysages et la riante verdure n'y trouveront pas leur compte; mais n'y a-t-il pas un charme particulier et une beauté véritablement pittoresque dans ces vallées arides et pierreuses, dans ces gorges abruptes, dans ces torrents, dans ces bouquets d'arbres rabougris, dans ces écroulements de rocs, et à mesure que l'on monte et que toute espèce d'arbres disparaît, dans ces grandes pentes de gazons toutes percées et parsemées par les rochers qui émergent des flancs de la montagne? Cette fatigue de l'ascension n'est-elle pas une fatigue salutaire? Et lorsqu'on a gravi lentement, en s'aidant des mains aussi bien que des pieds, les pentes de neige et l'immense escalier naturel formé par les roches éboulées et entassées, lorsqu'on arrive sur la plus haute cime du Canigou, n'est-on pas bien payé de sa peine par la vue du grandiose panorama qui se déroule devant les yeux, et par le bien-être qu'on éprouve à respirer cet air des montagnes qui entre dans les poumons, pur, libre et vivifiant?

Le Canigou a une double crête; mais la cime la plus élevée consiste en un tout petit plateau d'une vingtaine de pieds de long et d'une dizaine de large. Ce plateau est, en chiffres exacts, haut de 2 785 mètres.

De cet observatoire aérien on peut voir le soleil se lever dans la mer; on aperçoit les montagnes dénudées de la Catalogne; on suit du regard les rivages de la Méditerranée de Barcelone à Montpellier. Il paraît même que, par un temps bien clair, on pourrait voir Marseille, à une distance de soixante-quinze lieues, puisque l'on cite un astronome, le baron François de Zach, directeur de l'observatoire du mont Seeberg, qui, au commencement de ce siècle, se trouvant à Marseille, vit distinctement, de la colline de Notre-Dame de la Garde, le soleil se coucher derrière la double cime du Canigou.

Du côté du nord-ouest, la vue s'étend également à d'immenses distances, et le spectacle présente les aspects les plus variés : vastes pentes couvertes d'un long manteau de neige, vallées verdoyantes qui ont commencé par être de simples sillons partant du sommet de la montagne, ondulations de terrain, plateaux de verdure, et, au loin, montagnes où la neige et les forêts forment une parure grandiose. Il n'est pas jusqu'aux espaces arides et désolés du Roussillon qui, par contraste avec les coins de fraîche

verdure, en apportant un élément sévère dans cette nature immense, ne contribuent à la majestueuse harmonie de l'ensemble.

Des savants, frappés de la manière dont les plantes étaient disposées sur les flancs du Canigou, les ont étudiées à ce point de vue, et ont pu dresser méthodiquement et clairement une vraie table des étages de la végétation.

« Sur le Canigou, dit M. Élisée Reclus, résumant les travaux de M. Aimé Massot, la vigne ne dépasse pas 550 mètres, le châtaignier atteint 800, le seigle 1 640, le sapin 1 950, le bouleau 2 000, le rhododendron 2 540, tandis que le genévrier, plus hardi, monte jusqu'au sommet, à 2 787 mètres de hauteur. Là, les plantes du Spitzberg et du mont Blanc dorment ensevelies pendant neuf mois sous la neige, et croissent, fleurissent et fructifient en trois mois. Sur les pentes de cette montagne, la température s'abaisse, en moyenne, d'un degré centigrade pour 180 mètres de hauteur verticale. »

LA TOUTE PETITE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 317, 326, 334, 338.

XIII. — SIDONIE SONGE A PLAIRE AU MONDE.

Au lieu de torturer la langue francaise pour en extraire des épithètes admiratives et laudatives, M. et Mme Lescale auraient mieux fait de regarder de plus près dans l'âme de leur fille, et de voir sur quels fondements reposaient ses belles résolutions.

Reposaient-elles au moins sur le désir de se conformer à la volonté de Dieu? Quels yeux eût ouverts la toute petite si on lui eût posé cette question! Comme elle était très-franche, elle aurait répondu avec une de ses petites moues irrésistibles qu'elle n'en savait rien; et si l'on avait insisté, elle aurait rougi et elle aurait baissé le nez, bien persuadée que cette question devait être le préambule d'un sermon.

Reposaient-elles au moins sur le désir de complaire à ses parents? Pas davantage. Ses parents l'aimaient à la folie telle qu'elle était. Pour leur complaire, il lui suffisait d'être « la toute petite » et de se laisser adorer par eux. Elle le savait bien, on le lui avait assez dit; on le lui prouvait tous les jours.

Hélas! le véritable fondement de ses résolutions, c'était le désir de plaire au monde comme elle plaisait à ses parents; c'était la crainte d'entendre encore siffler à ses oreilles quelque épithète malsonnante.

C'était donc au moment même où elle était le plus foncièrement, le plus naïvement égoïste, que l'on célébrait avec tant de pompe son désintéressement et sa générosité.

L'amour-propre et le respect humain sont des guides bien dangereux pour tout le monde, surtout pour une petite âme qui cherche encore sa voie. Ils lui apprennent, sans même qu'elle y songe ou qu'elle s'en aperçoive, l'art de se duper soi-même et de duper les autres par de belles apparences.

XIV. — LES BALS D'ENFANTS.

A l'époque où « la toute petite » entra dans sa dixième année, les bals d'enfants faisaient fureur à Versailles. M. et Mme Lescale trouvèrent tout naturel de conduire leur fille à ces réunions et de donner des bals à leur tour.

Le monde réprouve les accès de colère, les crises de nerfs, et en général toutes les manifestations violentes : Sidonie y avait renoncé. Elle arrivait à ses fins par des moyens plus doux, qui n'en valaient guère mieux. Comme elle avait l'esprit souple et délié, elle découvrit, sans avoir besoin de faire sa rhétorique, les artifices les plus habiles de l'art de bien parler et de convaincre. Elle amenait avec une dextérité surprenante ses parents à trouver « tout naturel » ce qui lui tenait à cœur. Voilà comment ils trouvèrent « tout naturel » d'être aussi imprudents que les autres parents.

Les bals d'enfants sont nés à l'ombre de cet axiome : « Il faut bien que les enfants s'amusent! » Comme si les enfants étaient des personnages blasés et difficiles à amuser! Comme s'ils avaient des loisirs à revendre à un âge où toute leur éducation est à faire! Comme s'ils n'avaient pas en eux-mêmes mille et une ressources pour employer joyeusement leurs loisirs! Ils n'ont pas plus besoin de bals pour s'amuser qu'ils n'ont besoin de poupées de cinq cents francs, ou de chevaux mécaniques qui coûtent plus cher qu'un vrai cheval.

Cette malheureuse institution, qui n'offre que des avantages problématiques, présente des inconvénients sans nombre.

Elle fait veiller les enfants à un âge où il est nécessaire de se coucher de bonne heure pour se lever de bonne heure. C'est une école de minauderie et une occasion de jalousie et de dénigrement.

Sidonie fréquentait cette école avec assiduité; elle y obtint facilement le premier prix. « Charmante en Italienne! ravissante en Polonaise! étourdissante en Espagnole! » elle était toujours fort entourée, et il venait des députations de jeunes messieurs de douze ans supplier M. Lescale de ne pas emmener trop tôt « la reine du bal. »

Au lieu de leur rire au nez et de leur donner le conseil amical de parler plus simplement et plus naturellement, M. Lescale faisait droit à leur requête, et la « reine du bal » prenait un plaisir peu avouable à éclipser ses « bonnes petites amies », et s'habituait peu à peu à se tenir dans une pose étudiée, comme si elle attendait le photographe.

Tous ceux qui voyaient Sidonie au bal ou au parc la trouvaient charmante. C'est ce qu'elle avait tant désiré. Quant aux études sérieuses, elles s'en allaient à vau-l'eau.

L'année de la première communion interrompit ces exercices profanes, qui reprirent de plus belle l'année d'après.

XV. — SIDONIE SE DÉGOUTE DE VERSAILLES.

Gaston, revenu de ses voyages, s'était associé avec son père; puis il avait épousé une jolie Parisienne qui, trouvant Versailles beaucoup trop éloigné des Champs-Élysées et du bois de Boulogne, avait décidé son mari à venir vivre à Paris.

Mme Lescale jeune, en sa qualité d'élégante, plut tout de suite à Sidonie, qui prit, sans difficulté, l'habitude d'aller de temps en temps passer quelques jours chez sa belle-sœur. Elle fit plus intime connaissance avec les Champs-Élysées et le bois de Boulogne, et prit un goût si vif aux distractions variées de Paris qu'elle commença à se demander si vraiment Versailles était une ville habitable.

Elle tenait son frère Gaston en haute estime, parce qu'une fois sorti de son bureau, il ne conservait rien de la tenue ou des habitudes d'un homme d'affaires. C'était, dans toute la force du terme, un Parisien élégant. Elle était également fière de Paul, qui portait des épaulettes d'or, et qui racontait des choses si intéressantes sur son séjour en Afrique. Sans aimer moins Marie, elle lui en voulait de s'être mariée à un simple substitut, qui l'avait emmenée en province.

Elle appelait la maison du boulevard de la Reine « la

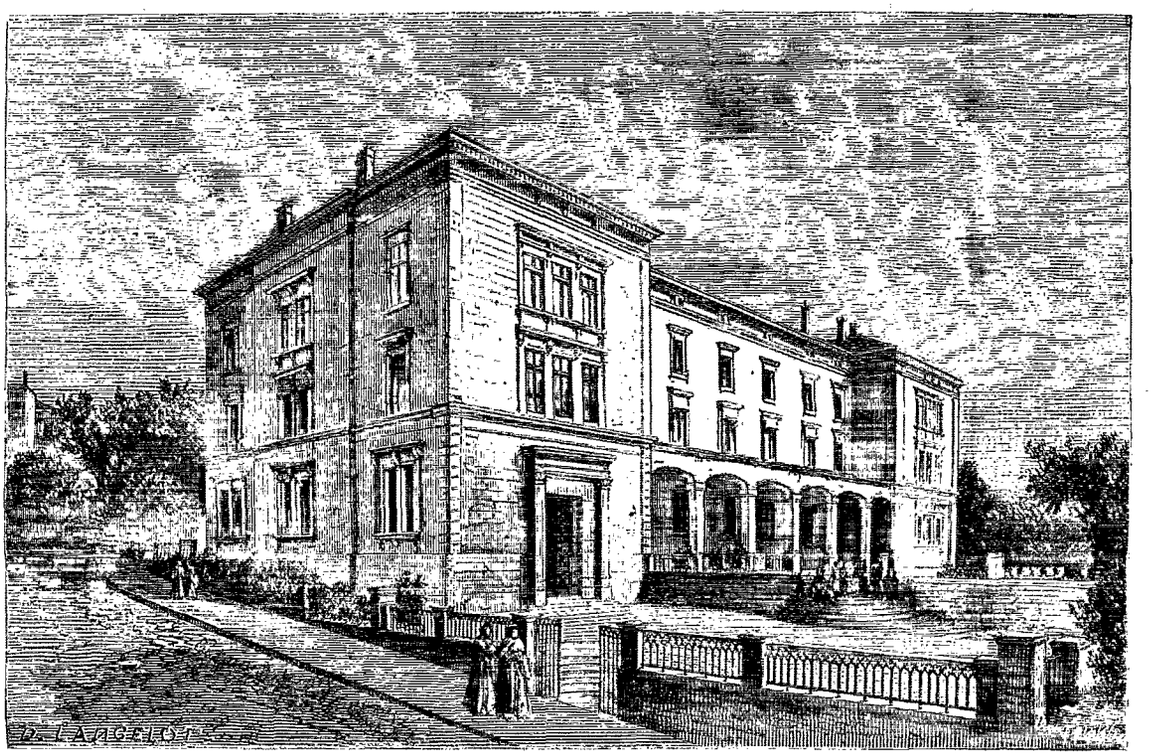
vieille maison », moitié riant, moitié sérieusement. Chaque fois qu'elle revenait de Paris, elle la trouvait plus sombre, plus triste, plus éloignée du mouvement et de la vie, et, pour dire le vrai mot, le mot terrible, « plus provinciale. »

A la fin, ses parents, voyant qu'elle n'aimait plus Versailles, et que ses absences se prolongeaient de plus en plus, firent la folie de vendre leur maison et de venir habiter Paris. *La suite à la prochaine livraison.*

LES TROIS COLLÉGES DE NEUCHATEL
(SUISSE).

L'étranger qui arrive pour la première fois à Neuchâtel s'étonne à la vue de vastes monuments tout neufs, en pierres de taille, dont l'importance ne lui paraît pas en proportion avec l'étendue relativement peu considérable de la ville. A-t-il sous les yeux, ici un hôtel de ville, là, un palais, plus loin, un hospice? Il ne sait; il interroge : on lui répond que ce sont des écoles. Son étonnement redouble. Mais la vérité est bien que Neuchâtel, et c'est là son principal titre à l'attention du philosophe et des amis de la lumière, est la ville des édifices scolaires.

Le plus ancien, connu d'abord sous le nom de Gymnase, et auquel on donne aussi quelquefois celui d'Académie, depuis la fondation de cette dernière, date de 1833. Ce n'est pas l'un des deux édifices qui sont ici représentés. Il abrite sous son toit les études classiques de l'enseignement supérieur, avec la bibliothèque publique et les collections d'antiquités et d'histoire naturelle. Le musée ethnographique et archéologique est riche et curieux.



Le Collége des filles, à Neuchâtel. — Dessin de Lancelot.

Cet édifice, bâti sur un terrain qu'il a fallu ravir au lac, offre une vue splendide sur les Alpes et sur la belle nappe d'eau de deux lieues de large qui sépare le canton de Neuchâtel des cantons voisins de Vaud et de Fribourg. Le bâtiment n'est éloigné du lac que par un rond-point et des ombrages qu'égaye un grand jet d'eau. Les deux façades du bâtiment sont ornées de bustes et de statues. La façade du nord est décorée des statues de la Science et de la Littérature; la façade du midi est ornée des bustes d'Homère et d'Aristote, et de quatre statues consacrées à quatre Neuchâtelois illustres : le chancelier-chroniqueur Hugues de Pierre; le grave chancelier de Montmollin, auteur de Mémoires; le théologien célèbre Osterwald; et le publiciste Emer de Vattel, l'auteur du *Droit des gens* (1).

Toutes ces sculptures sont l'œuvre d'un statuaire français, Suisse d'origine, M. Iguel, élève de Rude, établi à Neuchâtel depuis le siége de Paris.

Le bâtiment du Gymnase a coûté 716 560 fr. 25 cent. Cette somme, à part 50 000 francs pris sur la succession de M. David de Pury, le bienfaiteur de Neuchâtel, a été couverte par le montant de la loterie de cette ville, presque aussi célèbre dans son temps que celle de Francfort l'est aujourd'hui. Le Gymnase a eu pour architecte M. Frœlisher, de Paris (d'origine suisse comme M. Iguel, à ce que l'on prétend, et comme semble l'indiquer son nom, qui est celui d'une famille soleuroise).

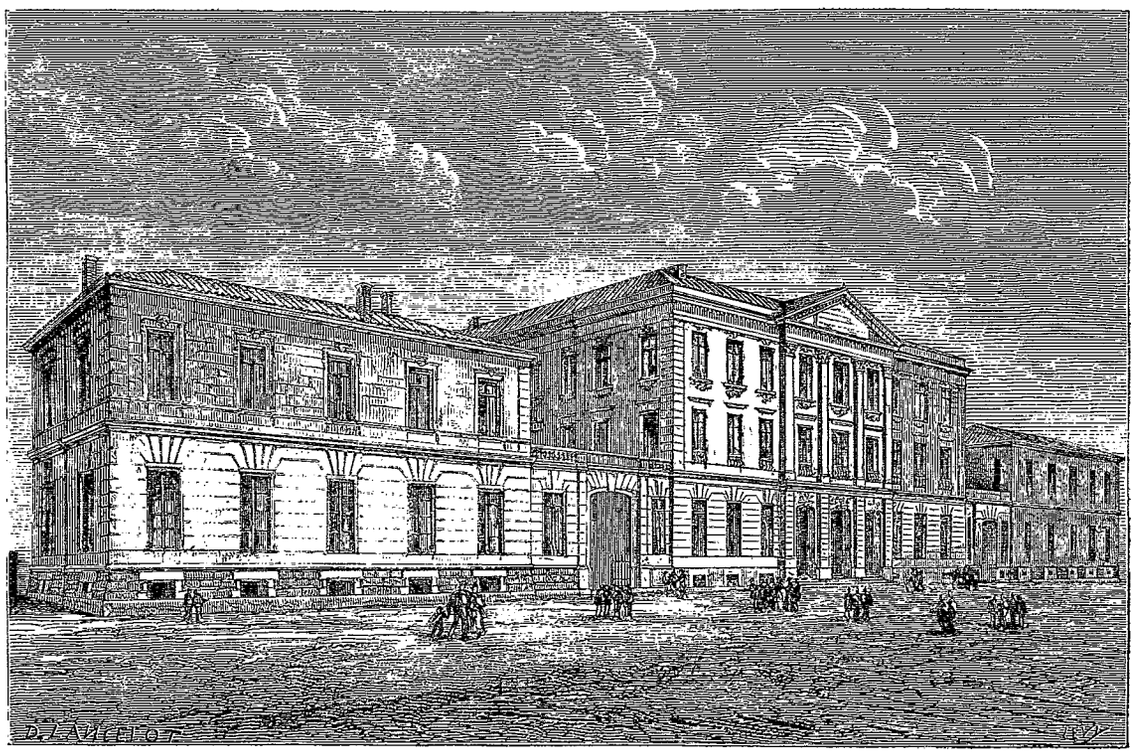
Le Collége des filles, ou des Terreaux, qui se trouve aujourd'hui sur le chemin de la Gare, est de date beaucoup plus récente que le précédent, et n'a été inauguré qu'en 1853, sur les plans et sous la direction de M. l'architecte

(1) Un pays s'honore en rendant hommage à la mémoire de ses grands citoyens. Le philanthrope Pury a déjà sa statue sur une place publique de Neuchâtel (cette statue en bronze est l'œuvre de David d'Angers; elle a été inaugurée le 6 juillet 1855); le célèbre peintre Léopold Robert aura bientôt la sienne à la Chaux-de-Fonds; l'introducteur de l'horlogerie dans le canton, Daniel-Jean Richard, aura aussi son monument au Locle. On a encore le projet d'élever une statue au réformateur Farel, lui, l'iconoclaste qui, comme on l'a dit très-bien, les brisait toutes.

Dans le Musée de Neuchâtel, qui possède le célèbre tableau des *Pêcheurs*, de Léopold Robert, on conserve avec un pieux respect la palette du peintre.

Ryehner. A part la chapelle du rez-de-chaussée, consacrée aux prières et au culte religieux de la semaine, ce vaste bâtiment est occupé tout entier par les classes des jeunes filles, écoles primaires, industrielles, école supérieure. Sept à huit cents jeunes filles y reçoivent l'instruction sous la direction de dix-huit institutrices et de dix professeurs. D'une architecture plus ample que le Gymnase ou Académie, cet édifice offre aussi quelques échappées sur le lac et une cour ouverte aux ébats de la jeunesse féminine. La construction de cet édifice a coûté 400 000 fr. Dans les combles sont les salles de l'école gratuite de dessin professionnel et de modelage, ouverte aux ouvriers et aux apprentis.

Le nouveau Collége, ou Collége des garçons, appelé aussi Collége du Bas, s'élève, comme le Gymnase, dans le voisinage immédiat du lac, sur les flots duquel il a été conquis comme ce dernier. Il est composé d'un grand corps de bâtiment flanqué de deux ailes dont l'une contient le laboratoire et un amphithéâtre de chimie, l'autre une salle de gymnastique. Une grande cour intérieure, sorte d'atrium, donne à cet édifice un caractère gai et solennel à la fois. Le fronton, sculpté par M. Iguel, représente le Travail manuel sous les traits d'un ouvrier herculéen, un marteau à la main, et le Travail intellectuel sous les traits d'une femme qui écrit à la droite du travailleur, dont le regard semble suivre avec intérêt la main de la jeune femme et attendre qu'elle ait achevé le plan qu'il est chargé d'exécuter. Toutes les écoles primaires, secondaires et industrielles sont réunies dans ce beau local, qui n'a pas coûté moins de 600 à 700 000 francs. Cette dépense, qu'il ne pouvait être question de demander à la loterie, puisque ces sortes d'opérations sont interdites maintenant par la



Le Collége des garçons, à Neuchâtel. — Dessin de Lancelot.

constitution fédérale, a été couverte au moyen d'un emprunt de 800 000 francs consenti par les contribuables.

Toutes ces constructions semblent dépasser de beaucoup les ressources d'une petite ville de treize mille âmes, mais elles n'en sont que plus honorables pour l'esprit public des Neuchâtelois, et dénotent un vif amour du progrès dans toutes les classes, sans distinction de parti.

C'est l'honneur de Neuchâtel, au dix-neuvième siècle, que d'avoir compris que l'avenir d'un petit pays est attaché surtout au développement des lettres, des sciences et des arts. Sur la médaille frappée en commémoration de l'établissement du nouveau Collége, on lit ces paroles pleines de sens : « La démocratie sans les lumières est une chi- » mère. L'instruction est la caisse d'épargne de l'huma- » nité. »

MACHINES A COUDRE.

BARTHÉLEMY THIMONNIER, TAILLEUR FRANÇAIS.

Voy. p. 148.

C'est de l'Exposition universelle ouverte à Paris, en 1855, que l'on peut dater les commencements de la vulgarisation des machines à coudre en France. Ce nouvel instrument de travail, qui a produit sous nos yeux, en si peu de temps, une sorte de révolution dans toutes les industries fondées sur le travail à l'aiguille, n'a figuré qu'à l'état embryonnaire lors de la première Exposition universelle organisée à Londres en 1851. Il n'y a été l'objet ni d'un intérêt sérieux de la part du public, ni d'une grande attention de la part du jury.

En 1855, au contraire, on a pu remarquer, au palais de l'Industrie, un grand nombre de machines à coudre et à broder construites d'après des systèmes différents; déjà, d'ailleurs, elles étaient entrées, en Amérique, dans une assez large voie industrielle et commerciale. La section du jury international chargée de les juger a publié un rapport circonstancié, qui est le point de départ des autres rapports présentés dans les expositions postérieures, et le premier document général donnant un aperçu historique de la couture mécanique.

Les machines à coudre de l'Exposition de 1855 faisaient partie du second groupe, et s'y trouvaient rangées à la fin de la *septième classe*, portant le titre de ; « Mécanique

spéciale et Matériel des manufactures de tissus. » Le jury de cette classe comptait parmi ses membres : le général Poncelet, président; Alcan, professeur au Conservatoire des arts et métiers; Ernest Féray, Émile Dolfus et Nicolas Schlumberger, manufacturiers et filateurs; des membres compétents étrangers représentaient l'Espagne, l'Autriche, les États-Unis et l'Angleterre. C'est parmi ces derniers que fut choisi le rapporteur spécial des machines à coudre, révérend R. Willis, vice-président de la section, professeur à Cambridge. Il avait été déjà rapporteur à Londres, pour les machines à coudre et à broder, en petit nombre, qui figuraient au Cristal-Palace en 1851.

Nous donnons ces détails pour montrer les garanties de capacité, de compétence et de justice, qu'offre le rapport d'un jury si complet et si bien composé, lorsqu'il s'exprime ainsi qu'il suit, à l'occasion d'une machine présentée par M. Magnin, de Villefranche, et construite d'après le système de Barthélemy Thimonnier, tailleur français :

« Pour éviter la difficulté du passage complet de l'aiguille au travers de l'étoffe (voir le premier article, p. 148), la seconde idée fut d'imiter un autre point connu des brodeuses sous le nom de *point de chaînette*. La première application de ce principe à la machine à coudre fut brevetée sous les noms de Thimonnier et Ferrand, en France, le 17 juillet 1830..... Ce point de chaînette est évidemment beaucoup mieux applicable à la mécanique que celui précédemment décrit; car, non-seulement l'aiguille n'est pas obligée de passer complétement au travers de l'étoffe, mais le fil, au lieu d'être d'une longueur limitée, peut être fourni par une bobine d'une grandeur quelconque. Cette machine *a servi évidemment de type à toutes les machines à coudre modernes*, quoique la première application ne reçût aucune extension en France. »

La machine de Thimonnier, en effet, ne s'était pas développée en France, même après les améliorations introduites par lui et par M. Magnin; mais elle avait cependant fonctionné, comme nous le verrons plus loin, *et beaucoup plus que le jury ne le soupçonnait à l'époque de son rapport;* de plus, elle avait été attentivement étudiée par les constructeurs anglais et américains, avant les pas décisifs qu'ils firent vers une meilleure construction et vers un meilleur système : celui du point de navette à deux fils.

Le tailleur français Barthélemy Thimonnier a une priorité incontestable, en tant qu'inventeur de la première machine qui ait résolu le problème de coudre mécaniquement.

Que ce malheureux inventeur ait manqué d'argent et de connaissances mécaniques spéciales pour perfectionner son œuvre; que les constructeurs américains aient obtenu, quinze ou vingt ans après la construction de ses premières machines, un succès commercial inouï, c'est certain; mais l'honneur ne lui en reste pas moins d'avoir construit le premier métier qui ait fonctionné et dont il ait été vendu des exemplaires à quelques personnes.

Il est peu d'inventions où la priorité soit aussi évidente et certaine. L'historique des premières années va le démontrer.

Dans le premier brevet, du 17 juillet 1830, signé par le ministre Peyronnet lui-même avant les fameuses ordonnances, on voit figurer M. Auguste Ferrand, que l'inventeur s'était associé à parts égales de bénéfices, par acte du 2 mars 1829, pour faire les dessins, rapports et demandes du brevet, et pour fournir les fonds nécessaires. A cette époque, M. Beaunier (conseiller d'État depuis) était inspecteur des mines à Saint-Étienne; il eut connaissance de la machine, probablement par M. Ferrand, répétiteur à l'École des mineurs. Il en conçut une assez bonne opinion pour amener Thimonnier à Paris et pour former, le 8 juin 1830, une société destinée à l'exploitation de l'invention. Il y figurait comme fondateur avec Ch. Combes, autre ingénieur des mines très-connu, et avec la maison B. Fould et Fould-Oppenheim, avec A. Cordier et diverses autres personnes. Le capital était de 80 000 francs.

La maison Germain-Petit et Cie, dont plusieurs membres faisaient partie de cette société, établit, en 1831, rue de Sèvres, numéro 155, un atelier avec quatre-vingts machines, dit-on, destinées à des confections de vêtements militaires.

Mais on comptait sans les préjugés et sans les soulèvements populaires.

Les machines étaient encore fort mal vues non-seulement des ouvriers, mais d'une partie du public. On sortait à peine des émotions de la révolution de 1830, où les imprimeurs eux-mêmes avaient brisé, à Paris, les premières presses mécaniques venues d'Angleterre; le moindre incident provoquait des rassemblements. Or, la nouvelle industrie fut considérée comme meurtrière pour les femmes vivant du travail de la couture; les têtes se montèrent dans le quartier; un attroupement se forma et grossit avant l'arrivée de la police; la foule envahit les ateliers, brisa les machines à coudre et en jeta les débris par les fenêtres. L'infortuné Thimonnier eût été fort maltraité s'il ne se fût dérobé par une porte de derrière, ainsi que le raconte une notice de M. Meyssin, professeur de fabrique à Lyon, qui nous fournira d'autres détails intéressants.

Ceux qui ont vécu à cette époque n'ont pas oublié la fréquence des mouvements populaires contre les machines, ni les craintes qu'elles inspiraient à un grand nombre d'économistes et de publicistes; elles étaient l'objet de controverses ardentes parmi les meilleurs esprits; et si un petit nombre des gens éclairés en voyaient les avantages, la masse du public était effrayée des maux que leur subite introduction pouvait produire dans la classe ouvrière. En présence de l'enthousiasme excité par des chefs-d'œuvre de perfection et d'économie dus à une machine nouvelle, on voyait se dresser la faim planant sur des ouvriers destitués, qui perdaient leur gagne-pain et devaient se pourvoir ailleurs. *La même cause qui enrichit d'un côté ruine de l'autre*, disait trente ans plus tard, avec non moins de vérité que de précision, l'auteur du beau livre de *l'Ouvrière*.

En 1831, le métier de Thimonnier, qui marchait lentement et se détraquait souvent, ne pouvait jeter aucun trouble dans l'industrie de la couture; mais en 1861, les machines à coudre, quoique peu répandues encore, approchaient du degré de perfection qu'elles ont atteint aujourd'hui; aussi l'auteur qui vient d'être cité ajoutait-il : « Les femmes ne peuvent plus filer, puisqu'en un jour la mull-jenny fait la besogne de cinq cents fileuses; avant peu, le nombre des couseuses sera réduit des deux tiers par la machine à coudre. Avec les innovations économiques de ces derniers temps, la double industrie qu'on devrait appeler l'industrie naturelle des femmes est entièrement ruinée. »

Eh bien, non! c'est précisément le contraire qui est arrivé! L'introduction, sur grande échelle, des machines à coudre perfectionnées a été marquée par ce privilége merveilleux, dont l'énoncé semble renfermer des termes contradictoires, savoir : *d'augmenter le nombre des ouvrières et d'élever leur salaire!*

Les femmes dont quinze ou vingt sous payaient précédemment le travail quotidien ont à peine appris à faire manœuvrer les machines, qu'elles ont pu gagner de deux francs à quatre francs par jour; et cependant leurs con-

fections ont été livrées à meilleur marché. Aujourd'hui une bonne couseuse mécanicienne peut gagner davantage.

Ces apparentes contradictions s'expliquent aisément; car la couture mécanique permet à une ouvrière de terminer une chemise d'homme entièrement cousue après une heure et un quart de travail, au lieu de s'en occuper pendant plus de quatorze heures; et ainsi du reste. La baisse du prix des confections a immédiatement appelé un flot de consommateurs dont les demandes croissantes ont aussitôt provoqué une augmentation du nombre des travailleuses à l'aiguille, au lieu de les réduire, comme on pouvait le craindre avec grande apparence de raison.

Ce phénomène n'est pas nouveau dans l'industrie; mais jamais il ne s'était produit aussi instantanément qu'on l'a vu dans la couture mécanique, où une ouvrière armée de sa machine produit autant de travail que six, huit, et même douze ouvrières, selon la nature de la confection.

La suite à une autre livraison.

BULLES D'OR ET D'ARGENT.

Les bulles des empereurs de Constantinople, des papes et d'autres souverains du moyen âge, dont quelques-unes sont conservées dans les musées d'Europe, se délivraient sur différentes matières. Il y en avait d'or, d'argent et de plomb.

CHARLES DICKENS.

DICKENS ÉCOLIER, JOURNALISTE, AUTEUR.

Suite. — Voy. p. 86, 122, 174, 214, 250, 298.

Après avoir achevé *Old Curiosity Shop*, Dickens tomba malade, encore plus de surexcitation que d'excès de travail. Les médecins l'envoyèrent au bord de la mer et lui ordonnèrent l'exercice du cheval. Il était harcelé à cette époque par l'essaim des frelons qu'attire le succès; d'innombrables solliciteurs lui adressaient chaque jour des demandes d'argent, de secours. Il avait donné d'abord avec une grande libéralité qui ne rendit que plus insatiable cette bande d'escrocs. L'un d'eux poussa l'impudence jusqu'à lui écrire que, marchand colporteur ruiné, il le priait de lui acheter un âne et une carriole, qu'il viendrait, sans faute, prendre le lendemain. Il recevait, par compensation, des félicitations de tous les points de l'Angleterre. On l'appelait en Irlande, en Écosse. Il opta pour Édimbourg, où tout ce qu'il y avait d'hommes distingués lui préparèrent une ovation. Trois cents personnes assistaient au dîner qui lui fut offert, et l'hôtel qu'il habitait était littéralement assiégé par les visiteurs. Toutes les places étaient louées au théâtre le soir où il y alla. Les invitations se succédaient. « La morale de tout ceci, écrivait-il, c'est qu'il n'y a pas d'endroit qui vaille le chez soi (*the home*). Je rends grâce à Dieu de m'avoir donné un esprit calme et un cœur qui ne peut pas contenir beaucoup de gens. Je soupire après ma terrasse de Devonshire, après Broadstairs et ma partie de volant. J'aspire à dîner en blouse avec vous et Mac... Dimanche soir, 17 juillet, s'il plaît à Dieu, je revisiterai mes pénates. Que n'est-ce aujourd'hui! » Il se déroba à ces fatigants honneurs, et alla faire un tour dans les montagnes, en passant par le défilé de Glencoe, de sinistre mémoire. C'est là que fut massacrée la tribu de Mac-Jan, pour avoir refusé le serment de fidélité au roi Guillaume. « Le terrain, hérissé d'énormes blocs de rochers tombés Dieu sait d'où, donne à ce ravin l'aspect d'un cimetière de géants. » L'air vif des montagnes, les averses qu'il y essuya, le pittoresque des sites sauvages, les aventures du voyage, et jusqu'aux privations, ranimèrent Dickens et lui rendirent toute son élasticité de corps et d'esprit. Il n'en était que plus impatient de regagner son logis. « Je meurs d'envie d'être à dimanche, et vingt dîners, fussent-ils de vingt mille convives chacun, ne m'arrêteraient pas. »

Le lendemain de son retour, il se remit au travail avec ardeur, et termina *Barnaby Rudge*. Libéré de ses engagements, il songeait à visiter l'Amérique, où Washington Irving le pressait de venir s'assurer par lui-même de son immense popularité, lorsqu'une grave reprise de ses anciennes souffrances le força de garder le lit. A peine convalescent, il lui fallut vaquer à de tristes soins. Un jeune frère de sa femme fut enlevé aussi subitement que l'avait été sa sœur Mary, un an ou deux auparavant. Cette mort rouvrit une plaie toujours saignante dans le cœur de Dickens. Il assista au service funèbre, et voulut, lors de l'enterrement, revoir le cercueil de la jeune fille, dont la mémoire et l'âme angélique étaient pour lui l'objet d'un culte. L'épreuve dépassait sa force; il fut de nouveau obligé de garder la chambre. Dans son désir de le distraire, Mme Dickens hâta les préparatifs du départ; et, confiant leurs quatre enfants, deux garçons et deux filles, à la sollicitude d'un ami dévoué, le mari et la femme firent voile pour Boston.

PREMIER VOYAGE EN AMÉRIQUE.

Le 3 janvier 1842, Dickens, sa femme et sa belle-sœur partaient de Liverpool. La traversée fut des plus accidentées. Les passagers, la tempête, la lutte acharnée de la vapeur avec les éléments, les invraisemblables soubresauts du navire battu des vents, des houles et de la foudre, l'ingénieux avis de la dame qui supplie le capitaine de faire hisser au sommet de chaque mât une barre d'acier pour préserver le vaisseau du tonnerre, tout est décrit avec une puissance d'observation comique et une verve inimitable.

Le 18 janvier, on aborde à Boston, la ville philanthropique par excellence, où résident les plus zélés abolitionnistes, dont les institutions charitables sont citées comme modèles. Comment n'eût-elle pas salué avec enthousiasme l'écrivain libéral qui avait mis à nu les plaies sociales de l'Angleterre, dévoilé la misère et les vices que recèle sa gigantesque capitale; le grand moraliste qui avait montré la tragique grandeur d'humbles existences, et l'âme humaine aux prises avec les tentations et les excès, rayonnant d'un éclat plus pur après l'éclipse.

C'étaient là les nobles titres de Dickens à la popularité. Elle fut immense. On faisait haie sur son passage. Des députations venaient des villes voisines le complimenter. Il fut obligé de tenir un lever, comme jadis les rois, pour recevoir la foule de ses admirateurs. Le train dans lequel il se rendait à New-Haven s'arrêta en route tout exprès pour satisfaire la curiosité d'une ville entière, accourue sur la voie afin de l'entrevoir. Il s'était couché harassé de fatigue; une sérénade le réveilla et se prolongea dans la nuit.

A New-York, les bals, les dîners, les ovations se succédèrent sans trêve ni repos. Les journaux firent du nouveau venu le sujet important du jour. Ses dires, ses gestes, ses pensées, furent traduits avec plus ou moins d'exactitude. Selon les uns, c'était un charmant garçon, dont les manières aisées et originales avaient d'abord surpris et amusé les gens de goût, puis avaient fini par leur *plaire*. D'autres, décrivant la splendeur d'un bal donné en l'honneur de Dickens, concluaient qu'en Angleterre il ne s'était jamais trouvé à pareille fête. « Le ton si frappant, si distingué, de la société de New-York, ne pouvait manquer de

faire sur son esprit une impression indélébile. » A ces bouffées de vanité nationale, quelques hommes d'élite faisaient contre-poids. Washington Irving, Prescott, Hoffman, Bryant, Channing, accueillirent à bras ouverts l'illustre romancier. Seulement, les plus convaincus de la justice d'un règlement international qui assurât aux auteurs anglais leur droit de propriété au delà de l'Atlantique n'osèrent élever la voix quand Dickens se déclara résolu à revendiquer ce droit envers et contre tous, dans l'intérêt de ses compatriotes comme dans le sien :

« L'étonnement ici est qu'il se rencontre un homme assez hardi pour suggérer aux Américains qu'ils peuvent avoir tort. Je voudrais que vous eussiez pu voir les figures des convives quand l'autre jour, à table, à Hartford, j'exposai le tort fait à Walter Scott, vieux, endetté et souffrant, par les milliers de contrefaçons de ses œuvres imprimées en Amérique. Que n'avez-vous pu m'entendre! Mon sang bouillonnait à la pensée de cette monstrueuse injustice, et je me sentais grandi de douze pieds en la leur jetant à la face.

» Je n'eus pas plutôt fait cette profession de foi qu'il s'éleva une clameur inouïe pour me détourner de la renouveler en public. Des lettres anonymes, des discussions verbales, des attaques de la presse, représentaient Colt (un assassin qui captive ici l'attention) comme un ange comparé à moi. Je ne suis plus un gentilhomme, mais un gueux, un misérable mercenaire, venu aux États-Unis dans l'unique but d'y défendre mes intérêts. Le comité des dîners (composé, notez bien ceci, des premiers gentilshommes d'Amérique) était tellement abasourdi, qu'on me supplia de ne pas poursuivre ce sujet. Je répondis que rien ne m'en détournerait; que s'il y avait honte, elle ne retomberait pas sur moi, mais sur eux; que, ne voulant pas les épargner à mon retour en Angleterre, je ne me tairais pas ici. En conséquence, le soir même, j'affirmai mon droit, avec tout ce que je pus donner de dignité à mon visage, à mes manières, à mes paroles, et je crois que si vous m'eussiez vu et entendu vous m'en auriez mieux aimé. Mes amis étaient paralysés d'étonnement. Ma témérité frappait de mutisme les plus hardis! Je l'écris à regret, avec répugnance et douleur, mais avec une profonde conviction : il n'y a pas de pays au monde où il y ait moins de liberté d'opinion sur tout ce qui se rattache à ce sujet, et plus de diversité d'avis. »

Dickens n'en poursuivit pas moins sa croisade, tantôt se croyant sûr du succès, et tantôt en désespérant.

« Deux obstacles insurmontables, écrit-il, s'opposent à ce que la loi protectrice de la propriété littéraire passe au Sénat et à la Chambre : le premier est le penchant général à se montrer plus habile que le prochain en toute affaire d'intérêt; le second est la vanité nationale, passion prédominante à un degré qu'un étranger ne saurait concevoir. Le plaisir que prend Jonathan (1) à la lecture d'un livre anglais populaire se double à l'idée que l'auteur n'en tire pas un sou. C'est que Jonathan est un malin qui répond, quand on lui dit : Que n'avez-vous une littérature de votre cru? — Nous n'en avons que faire. Pourquoi payerions-nous ce que nous pouvons avoir pour rien? Nous sommes gens pratiques, Monsieur. Les dollars, les banques, le coton, voilà *nos livres*. Et, de fait, ils sont dans le vrai, car la capacité du plus grand nombre ne s'élève pas au delà. La classe supérieure traite la question à un autre point de vue. Un auteur est lu en Amérique. Il plaît aux Américains. Ils sont aises de le voir quand il visite leur pays. Ils daignent lui savoir gré d'avoir allégé leurs heures de souffrance, ravivé leurs joies en santé. L'Américain libre, éclairé, indépendant, le *lit*... Que lui faut-il de plus? Notez que pas un ouvrage anglais n'est devenu populaire, aux États-Unis, avant d'avoir eu la sanction d'un succès en Angleterre. »

(1) Surnom donné aux Américains.

La suite à une prochaine livraison.

LE CHRIST MORT ET LA VIERGE,

MÉDAILLON ATTRIBUÉ A MICHEL-ANGE.

Après le magnifique Hôpital-Majeur de Milan, l'*Albergo dei Poveri* de Gênes tient le premier rang parmi les établissements de charité de l'Italie septentrionale. Sa fondation par Emmanuel Brignole remonte à l'année 1564, et, grâce à des accroissements successifs, il peut recevoir aujourd'hui deux mille personnes des deux sexes, infirmes, malades ou orphelins.

La sollicitude des administrateurs de l'hospice, tout en s'appliquant au soulagement de la douleur physique, n'a pas négligé de demander aux arts des consolations et des exemples : l'église est ornée de plusieurs morceaux remarquables.

On y admire une belle Ascension de Pellegro Piola, peintre de grande espérance, mort assassiné à vingt-trois ans; et un groupe important de notre illustre Puget, la Vierge soutenue par des anges. La *Pietà* que nous reproduisons ne serait pas une des moindres richesses du monument, si le visiteur acceptait sans contrôle la douteuse tradition qui attribue ce bas-relief au ciseau de Michel-Ange. Quant à nous, nous y cherchons vainement la fermeté ordinaire du maître, l'imprévu de ses moindres conceptions, et même le style, pourtant si accusé, de l'époque où il a vécu.



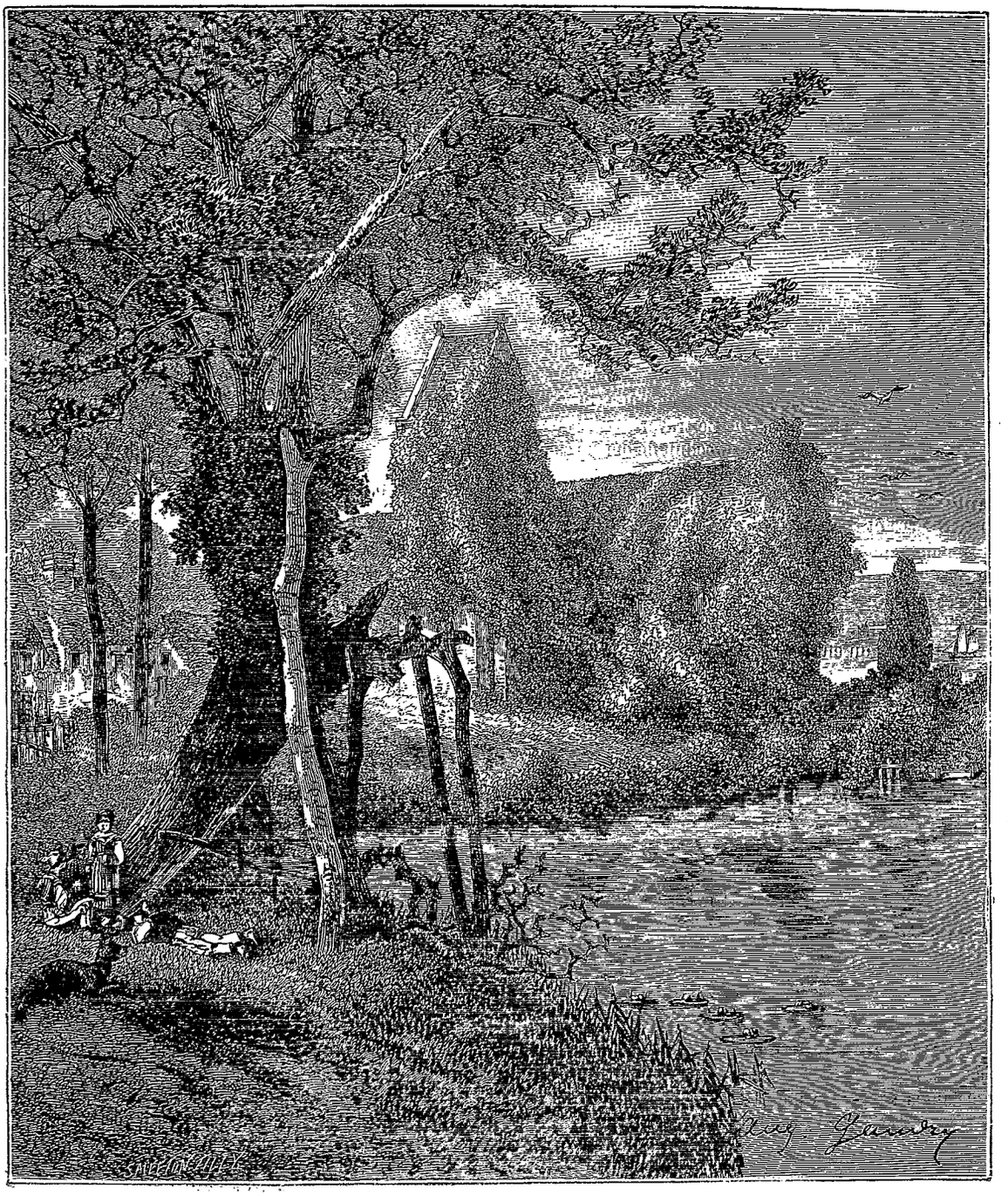
Une *Pietà* à l'hospice de Gênes, médaillon attribué à Michel-Ange. Dessin de Chevignard.

Gênes a donné aux arts depuis le milieu du dix-septième siècle de nombreux sculpteurs, Paradi, Solaro, Schiaffino, etc. C'est à l'un de ces artistes indigènes qu'on pourrait rapporter, avec plus de vraisemblance, l'exécution de cette *Pietà*, qui ne manque pas, d'ailleurs, d'un certain sentiment tendre et douloureux bien approprié aux lieux qu'elle décore.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

CRIQUEBŒUF, PRÈS D'HONFLEUR

(CALVADOS).



Église de Criquebœuf. — Dessin de Gaudry.

« Voici un de ces délicieux paysages faits à souhait pour le plaisir des yeux. Où trouverait-on, avec une apparence de simplicité rustique, des objets plus propres à charmer les regards? En été il doit régner en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur. Le village et la vieille église sont situés sur le penchant d'une colline : de là on découvre la mer, quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les falaises, où elle se brise en gémissant. »

C'est à peu près ainsi que Fénelon a dépeint un de ses paysages les plus célèbres. Son âme d'artiste, éprise de la beauté simple et aimablement négligée de la poésie grecque, trouvait les plus harmonieuses paroles pour dépeindre ces paysages sans prétention, d'un charme si familier et si puissant à la fois, qui sont l'œuvre de la nature et non des hommes; où l'on ne trouve ni grandes allées impitoyablement droites, ni maigres buis alignés et rognés comme du métal, de la pierre ou du bois, ni tristes ifs tondus et façonnés en boules, en cônes, en cylindres, en pyramides, toutes figures fort intéressantes assurément dans un traité de géométrie, mais aussi inopportunes et aussi laides que possible sous le beau ciel bleu, au milieu des arbres et des fleurs.

Certes, notre village paraîtrait quelque chose de bien

mesquin à des gens qui n'admettent qu'une nature architecturale et compassée; mais il ferait la joie de tous ceux qui aiment l'eau, la verdure, les arbres aux formes libres et pittoresques, les frais gazons aux doux reflets de velours. Théocrite et Virgile y auraient composé une idylle, et Horace y aurait trouvé ce petit coin de terre, objet de ses vœux, où il voulait établir sa modeste demeure.

Il faut bien l'avouer, c'est encore la nature qui a le plus d'art, et l'arrangeur le plus habile, en cherchant longtemps, aurait de la peine à composer un tableau qui valût cet ensemble, lequel s'est fait tout seul.

Si maintenant on veut remporter de ce lieu autre chose que des souvenirs de verdure et de rêverie, que l'on ne se contente pas de contempler paresseusement et de loin la vieille église toute tapissée de lierre : elle a sa valeur; les archéologues vous apprendront que ces ruines sont du douzième siècle, ce qui prouve du reste que depuis longtemps l'endroit a été trouvé agréable à habiter.

Les géologues auront aussi quelque chose à vous faire remarquer : c'est que les murs de l'église ne sont pas construits en pierre ordinaire, mais en une espèce de tuf poreux qu'on appelle *travertin*. Ce travertin n'est pas extrait de carrières, mais c'est le produit de dépôts calcaires formés par les eaux de la contrée. Ces eaux, comme toutes celles du même genre, font un trajet plus ou moins long sous la terre et traversent des masses calcaires ou autres, auxquelles elles enlèvent des parcelles infiniment petites de roche. Quand la source sort de terre, elle entraîne avec elle ces parcelles restées en suspension dans l'eau, et alors les objets plongés dans la fontaine se recouvrent peu à peu des molécules qu'elle renferme. D'abord les molécules se déposent à la surface, puis elles détruisent lentement les parties intégrantes du corps et les remplacent au fur et à mesure par une masse égale de particules minérales : il arrive un jour où le corps ne forme plus qu'une masse solide. Les porosités proviennent des bulles gazeuses qui traversaient cette roche lorsqu'elle se formait par un travail de concrétion. C'est ce qu'on appelle fontaines *pétrifiantes*, ou plus exactement *incrustantes*.

Il y a plusieurs sources de ce genre dans la vallée de Criquebœuf, et l'on peut voir encore des gisements de travertin en voie de formation. Les mousses et les plantes qui bordent ou qui remplissent les ruisseaux se couvrent d'une couche calcaire plus ou moins épaisse; mais il paraît que cette propriété incrustante n'est plus aussi considérable qu'autrefois.

On sait que les masses calcaires font une partie considérable de l'écorce de notre globe : aussi les fontaines incrustantes sont-elles nombreuses. Celle de Saint-Allyre, à Clermont-Ferrand, est fort connue; celle qui sort des falaises sur lesquelles est le château d'Orcher, un peu à droite d'Harfleur, passe pour avoir les mêmes propriétés. Près de Tivoli, une source de cette espèce produit des incrustations blanches, ovales ou rondes, que le peuple appelle *dragées de Tivoli*.

La géologie nous a conduits loin des impressions poétiques du commencement et du frais paysage où Horace aurait aimé à rêver. Cependant Tivoli, c'est-à-dire l'ancien Tibur, évoque encore son nom, et nous demanderons au poëte lui-même de nous fournir une excuse pour cette petite excursion scientifique. N'a-t-il pas dit qu'il fallait mêler l'utile à l'agréable, *Utile dulci?*

LA PATIENCE.

La patience, la plus sainte des vertus, ne s'achète pas pour rien. Elle deviendra ton bien seulement *en patientant*, et tu ne la gagneras pas comme d'autres biens, en un seul coup, mais seulement peu à peu. Il te faudra être calme, endurer, aimer, espérer, pardonner. L'homme bon peut seul être patient, car en devenant patient, il devient en même temps bon. Si donc tu veux être bon, apprends à endurer, à aimer, à espérer, à pardonner un peu, puis toujours un peu plus, toujours plus volontiers, jusqu'à ce que ce soit là ce que tu aies le plus de bonheur à faire, la seule chose que tu fasses.

Alors tu auras, avec la bonté, conquis la plus sainte des vertus : mille trésors en un. Léopold Schefer.

LA TOUTE PETITE.

NOUVELLE.

Suite. — Voyez p. 317, 326, 334, 338, 347.

XVI. — M. ET Mme LESCALE A PARIS.

Bien souvent, après une journée chaude et étouffante, M. Lescale, au sortir de son bureau, regrettait le temps où il prenait le train de cinq heures pour aller respirer sous les ombrages de Versailles. Il voyait comme dans un mirage les allées du parc, les ormeaux du boulevard de la Reine, la maison, le jardin où l'on dînait au frais les soirs d'été. Il prenait, en soupirant, le chemin de la rue des Mathurins, où il avait loué un bel appartement. Le luxe de Gaston, qu'il pouvait voir de près et à toute heure, l'effrayait, sans qu'il osât en convenir.

Mme Lescale, plus que son mari peut-être, regrettait Versailles. L'animation de Paris lui causait comme un étourdissement perpétuel. A son âge, on ne fait pas volontiers de nouvelles connaissances; elle vivait donc dans un isolement pénible. Elle avait sacrifié et sacrifiait encore tous les jours à sa fille ses goûts et ses préférences, se promettant bien de retourner à la vie calme et heureuse de Versailles quand Sidonie serait mariée.

Sidonie, naïvement ingrate, comme tous les enfants gâtés, ne s'apercevait de rien, et attribuait aux approches de la vieillesse les changements qu'elle remarquait dans la personne de ses parents.

Elle ne comprenait pas que sa mère pût résister au désir de visiter les magasins; elle la querellait doucement sur ses goûts de retraite et ses habitudes provinciales. Parfois il lui venait des remords de la laisser si longtemps seule; elle prenait la ferme résolution de lui tenir compagnie le lendemain. Mais le lendemain il se trouvait que sa belle-sœur avait absolument besoin d'elle pour une emplette importante.

— Je n'irai pas cette fois! se disait-elle en recevant son message.

Et elle finissait par y aller. Sa mère était la première à lui conseiller de sortir pour se distraire.

XVII. — L'HÉRITAGE DE L'ONCLE MAUPOIL.

L'oncle Maupoil venait dîner tous les dimanches et tous les mercredis à Paris. Un mercredi, il manqua au rendez-vous. Toute la famille fut dans l'inquiétude. M. Lescale partit le soir même pour Versailles : l'oncle Maupoil avait succombé subitement à une attaque d'apoplexie, laissant d'ailleurs ses affaires en bon ordre.

Quand on ouvrit son testament, on vit qu'il laissait toute sa fortune à Sidonie : il expliquait pourquoi. Sa fortune partagée entre tous les héritiers donnerait une part insignifiante à chacun; or Sidonie était sa filleule, et avec les goûts qu'on lui avait donnés, elle avait besoin d'une grande fortune pour n'être point malheureuse et pour pouvoir se marier tout à fait à son gré. Ces explica-

tions n'étaient point contenues dans le testament; l'oncle Maupoil, homme prévoyant, les avait consignées d'avance dans une lettre dont M. et Mme Lescale eurent seuls connaissance.

Sidonie montra dans cette circonstance que, malgré ses défauts, elle avait du cœur et de la délicatesse. Elle refusa absolument d'accepter pour elle seule le legs de l'oncle Maupoil; mais on lui força la main, par cette raison péremptoire que la volonté d'un mourant est chose sacrée.

Pendant une année entière Sidonie porta le deuil de son parrain et refusa tout divertissement. Sa belle-sœur lui en voulait un peu, se croyant négligée; M. et Mme Lescale étaient plus heureux qu'ils ne l'avaient été depuis bien des années; ils avaient retrouvé leur fille, elle était toute à eux. Sa tendresse pour eux avait pris quelque chose de plus grave, de plus sérieux et de plus profond. Toute jeune qu'elle était, elle prenait plaisir à s'occuper des enfants de son frère Gaston, que leur mère négligeait un peu, emportée dans un tourbillon d'obligations mondaines et de « devoirs de société. »

Personne dans la famille n'eut l'idée de protester contre les dispositions testamentaires de l'oncle Maupoil; au contraire, on trouva tout naturel qu'il eût accordé la préférence à la préférée de tout le monde. Peut-être Gaston eut-il un instant de désappointement, mais deux minutes après il n'y paraissait plus.

Quand il s'agit de placer la fortune personnelle de Sidonie, M. Lescale consulta son fils aîné, qui était en même temps son associé.

— Si nous faisions valoir ses fonds dans notre propre maison, dit-il, ce serait peut-être la meilleure manière de trouver pour elle un placement sûr et avantageux.

Gaston déclara, d'un ton qui fit tressaillir son père, que nul n'est assuré de l'avenir; que ce serait une trop lourde responsabilité de se charger de la fortune de Sidonie et de l'engager dans les affaires de la maison.

La fortune de l'oncle Maupoil fut placée en rentes sur l'État. On aurait pu croire, d'après les événements qui suivirent, que Gaston était prophète et lisait dans l'avenir.

XVIII. — RENSEIGNEMENTS DIVERS.

A un an de là, les habitués du train de cinq heures causaient des nouvelles du jour, en franchissant la distance qui sépare Paris de Versailles.

— Messieurs, savez-vous la nouvelle? dit un gros monsieur qui avait un teint rouge et enflammé, des favoris et des cheveux beaucoup trop noirs pour n'être pas teints, et un pardessus « fleur de pêcher. » Ce monsieur, qui était depuis bien longtemps du mauvais côté de la cinquantaine, affectait des airs de jeune évaporé, et exhalait une odeur très-prononcée de bergamote.

— Quelle nouvelle? dirent les autres voyageurs.

— Le papa Lescale se retire des affaires; il n'en peut plus, le pauvre bonhomme, la vie de Paris l'a surmené. Il aurait bien mieux fait de rester à Versailles.

En prononçant ces mots avec une commisération dédaigneuse pour « le papa Lescale », le gros monsieur évaporé promenait sur sa propre personne un regard de satisfaction qui ne s'arrêta qu'à la pointe de ses bottines vernies.

— Pourquoi a-t-il quitté Versailles? dit un voyageur qui portait une barbe taillée de manière à singer celle de Henri IV.

— Pour un caprice de sa fille, une petite poupée qui...

— Dites donc, vous savez, ce n'est pas du tout une petite poupée!

Cette interruption peu polie partait d'un des coins du wagon. Elle avait été lancée par un jeune homme grand et mince, assis littéralement sur le dos, et les deux jambes étalées sur la banquette d'en face. Le monsieur horizontal continua :

— C'est une très-belle personne, raisonnablement grande, quoique l'on continue, dans la famille, à l'appeler « la toute petite. » Je l'ai vue au dernier bal de l'Hôtel de ville. Je puis même me vanter d'avoir dansé avec elle. Elle faisait justement sa rentrée dans le monde après un deuil de famille; on parlait d'un oncle qui lui a laissé une jolie fortune. Elle était très-entourée. Quant à M. Lescale, il ne m'a pas paru surmené le moins du monde. Il a son âge, voilà tout, et il ne cherche pas à le dissimuler!

Le monsieur rougeaud se gonfla comme s'il allait se mettre en colère, mais il n'en fit rien et se contenta de tousser.

— Quoi qu'il en soit, dit-il, *monsieur* Lescale se retire, et *monsieur* son fils prend la suite des affaires.

— On dit que c'est un casse-cou, reprit le faux Henri IV en se donnant un air de profonde gravité.

— On dit tant de sottises! grommela dédaigneusement le monsieur horizontal.

— En tout cas, c'est un prodigue, dit l'homme rougeaud, et de plus je l'ai vu de mes propres yeux rôder sous la colonnade de la Bourse.

— Si vous l'avez vu, c'est que vous y étiez vous-même! dit en ricanant le jeune homme horizontal.

Encore une fois le monsieur rougeaud se gonfla, mais il ne se mit pas en colère. Il se contenta de songer en lui-même que l'autre devait avoir une raison personnelle de défendre les Lescale. Peut-être aspirait-il à la main de la jeune héritière!

— Phu-u-u-i! siffla entre ses dents le faux Henri IV. Et il se mit à brandir le journal qu'il tenait à la main.

— Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? lui criait-on de tous les côtés.

— La maison Newman, Snapfarthing et Cie, de New-York, vient de suspendre ses payements. Une faillite de 150 millions! Ces Américains sont étonnants. Quelle faillite grandiose!

— Superbe!

— Admirable!

Le train entrait en gare. Chacun tira de son côté, tout heureux et tout aise de n'avoir point de fonds placés dans la maison Newman, Snapfarthing et Cie.

La suite à la prochaine livraison.

DESSINS DE RAPHAEL

A L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS DE VENISE.

SES PROCÉDÉS.

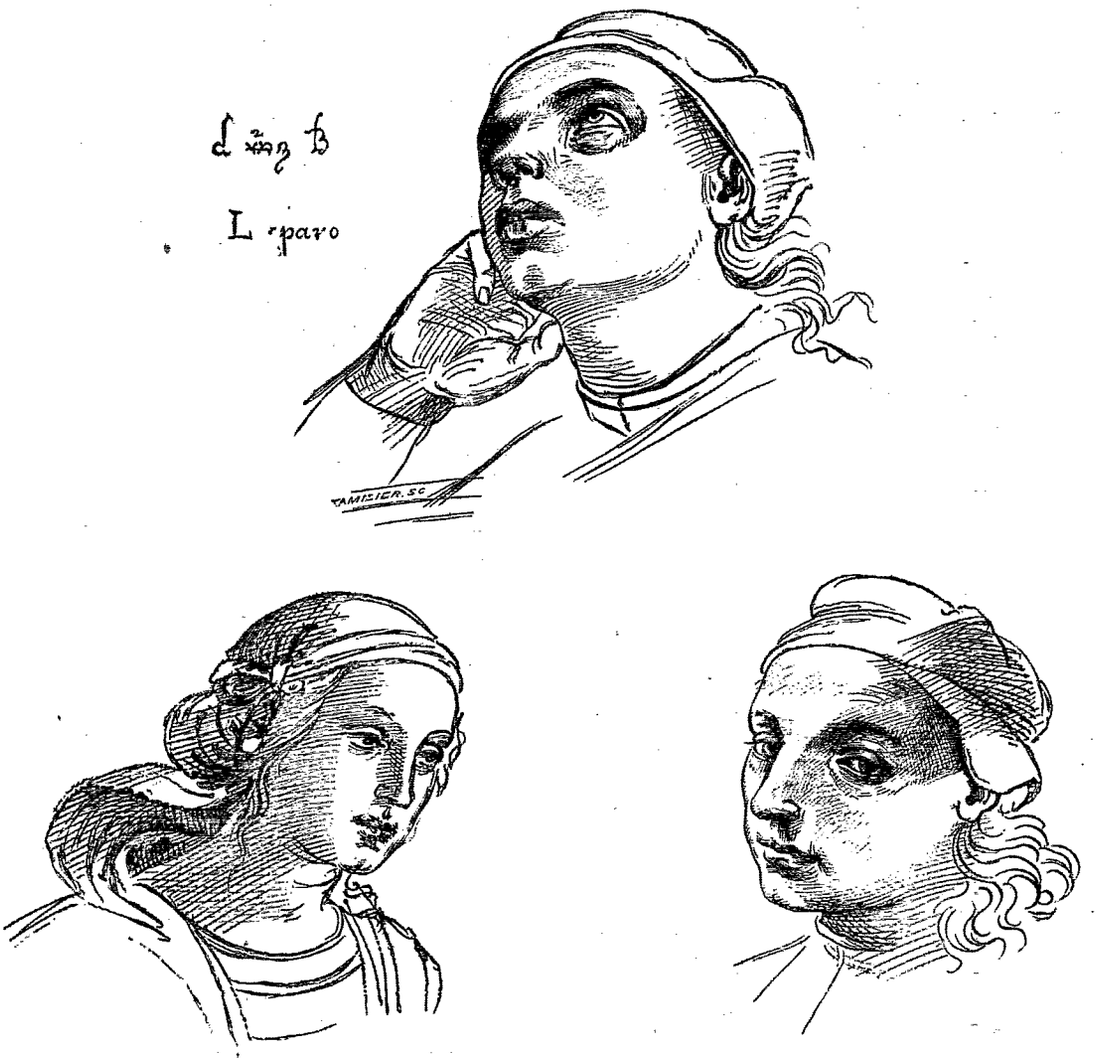
Voy. la Table de quarante années, et t. XLI, 1873, p. 408.

Le Musée de Venise est presque exclusivement formé de tableaux d'artistes indigènes. On y trouve au premier rang le vieux Carpaccio, Titien et le Tintoret, avec la Légende de sainte Ursule, la fameuse *Assunta*, et le Miracle de saint Marc; mais, sans parler de Bellini et de Paul Véronèse, combien de maîtres encore dans ce brillant ensemble où la couleur triomphe en souveraine! Toutefois, avant de quitter les galeries de Palladio, restaurées et agrandies, il est indispensable de visiter une salle, de médiocre dimension, qui renferme les dessins anciens. Cette collection ne compte pas moins d'une soixantaine d'études de Raphaël, extraites d'un livre dont le peintre se servit entre les années 1500 et 1506.

Le biographe Bellori, dans la Vie de Carlo Maratta, parle d'un album de dessins de Raphaël possédé par cet artiste. « C'était, dit-il, un recueil d'esquisses faites par

Raphaël dans sa jeunesse. » Peut-on supposer que ce passage a trait au recueil en question? Le fait est assez probable. Toujours est-il qu'au commencement de ce siècle les dessins de Raphaël étaient passés aux mains du Milanais Giuseppe Bossi, peintre habile autant que collectionneur passionné. A la mort de Bossi, en 1815, l'abbé Celotti se rendit acquéreur de ses portefeuilles, et les céda quelque temps après à l'Académie de Venise.

La plupart de ces dessins sont exécutés à la plume, avec la facilité et la grâce particulières à Raphaël. Ce sont des travaux de sa première manière, c'est-à-dire de la période de sa vie d'artiste dans laquelle, tout en déployant déjà des qualités exceptionnelles, il se ressent encore de l'influence péruginesque et des traditions ombriennes. En effet, comment ne pas reconnaître la commune origine des têtes de jeunes filles que nous reproduisons et des femmes du cortége de la Vierge dans le *Sposalizio* de Milan. Ce sont même noblesse et même suavité. Le caractère plus ample des formes nous ferait cependant regarder ces études comme un peu postérieures au tableau du Musée Brera, par conséquent contemporaines du premier voyage de Raphaël à Florence, dans l'hiver de 1504 à 1505. L'élève de Pietro Vannucci est près de devenir le *maître* par excellence et de porter à leur entière perfection les types



Dessins à la plume par Raphaël, à l'Académie des beaux-arts de Venise. — Dessin de Chevignard.

qu'il a créés. Quatre ans à peine nous séparent du chef-d'œuvre de la peinture moderne, de la *Dispute du Saint-Sacrement*. Véritablement, Raphaël est un astre dans le ciel de l'art; il en a la splendeur et la marche rapide!

Le grand peintre employait pour dessiner tous les moyens usités avant lui : plume, sépia, sanguine et pierre noire; plus rarement la mine d'argent et la pierre d'Italie sur papier préparé au plâtre, avec ou sans rehauts, procédé florentin. La collection de Venise contient principalement des croquis à la plume, parfois ombrés d'une teinte de lavis. En majeure partie, ce sont des caprices plutôt que des études directes de la nature; on rencontre cependant quelques exceptions, entre autres deux têtes d'un même jeune homme, coiffé d'une barette, un ami du peintre ou son compagnon de travail. Ordinairement, Raphaël s'est servi de l'encre ou du bistre pour les projets d'ensemble et les fantaisies de sa belle imagination. Travaillait-il d'après le modèle, c'étaient le crayon, de préférence la sanguine, auxquels il recourait, surtout à la fin de sa carrière, lorsque, surchargé de commandes et peignant beaucoup moins par lui-même, il était forcé de fournir à ses collaborateurs des documents précis. Les études pour la Farnésine et quelques fresques des *Stanze* sont dans ce cas. Une particularité curieuse de ces derniers dessins ne semble pas avoir été remarquée jusqu'ici, et témoigne du soin que le maître apportait à leur exécution. Quand on les examine attentivement, on ne tarde pas à découvrir, sous les hachures entre-croisées de la

sanguine, de petits sillons blanchâtres qui ne sont point l'effet du hasard ou des inégalités du papier, mais le résultat d'un travail préliminaire consistant à indiquer, sommairement et à grands traits, le mouvement et les longueurs d'une figure. En termes d'atelier, cela s'appelle la *construction* du dessin. Il est probable que, pour conserver au modelé sa franchise, aux contours leur netteté, Raphaël commençait par rendre les masses principales à l'aide d'une pointe métallique, voire même d'un décalque; cette sorte d'ébauche établie, il traçait le dessin définitif. Presque toutes les études du Louvre faites à la sanguine portent les indices de cette opération et témoignent ainsi avec quelle attention, quelle méthode, quel respect de son art, procédait cette intelligence supérieure, secondée pourtant du plus merveilleux organisme. Sérieuse leçon pour des artistes qui croient que la négligence et la témérité sont les signes infaillibles du génie.



Dessins à la plume par Raphaël, à l'Académie des beaux-arts de Venise. — Dessin de Chevignard.

Rien de plus instructif dans le domaine de la composition que les dessins de grands maîtres; leurs œuvres peintes restent souvent enveloppées de mystère sous l'action combinée du temps et des vernis. Tout se confond dans une harmonie générale; dissimuler l'effort est, d'ailleurs, une des lois fondamentales de l'art; mais avec les dessins, au contraire, nous entrons dans l'intimité de

l'artiste, nous assistons à toutes les évolutions de sa pensée. Est-il besoin d'indiquer quel fruit peut retirer l'étudiant d'un semblable examen?

JOHN FOSTER.

Suite. — Voyez page 191.

Après trois ans d'études sous la direction du docteur Farocell, John Foster fut admis au collége de Bristol. Il en sortit à vingt-deux ans pour aller remplir la fonction de prédicateur dans la petite ville de Newcastle-sur-Tyne. C'est là que nous le trouvons au début de sa carrière, vivant d'une vie de complet isolement, ayant pour unique et fidèle compagnon son chien Péro qui le suivait si bien qu'un jour il fallut l'empêcher de monter jusque dans la chaire. Il vivait de la vie du poëte Cowper, n'aimant à s'entretenir qu'avec sa chère nature, qu'il ne pouvait se lasser de contempler dans ses longues et solitaires promenades à travers les prés et le long de la rivière. De retour chez lui, il s'enfermait et s'absorbait entièrement dans de sérieuses lectures. Souvent la nuit ses pensées le tenaient éveillé, et il se perdait dans toutes espèces de visions de l'avenir.

Ces dispositions contemplatives, dont il comprenait d'ailleurs le danger, ne paralysaient pas chez lui l'énergie morale. Il sentait très-profondément la nécessité de combattre ce penchant extrême à la méditation qui peut nuire à la saine activité de l'esprit.

« A l'âge de vingt-deux ans, écrivait-il vers cette époque à un de ses amis, je sens qu'il me reste encore à commencer à vivre. Mon rôle jusqu'à présent n'a été que celui d'un amateur, d'un inutile. Il faut que cela change. Le temps a trop de prix pour que nous devions nous en soucier si peu et avoir si peu regret de le perdre. Ah! que la vie, avec ses devoirs et ses travaux, est une chose grande et imposante, et quel remords pour moi de m'être si longtemps attardé!...

» ... Je me sens capable à certains moments (hélas! trop rapides et trop rares) de m'élever à assez de hauteur pour qu'il me soit possible de toucher du doigt la vérité. Pourquoi ne puis-je rester toujours dans ce monde supérieur? Je suis humilié, désespéré, quand je me trouve retombé, revenu au point de départ. N'importe, de ce que j'y ai entrevu il me reste une émotion profonde, un désir immense qui pousse ma pensée à remonter et à reprendre son vol au delà des mondes. Je sens que ces aspirations sans cesse entretenues et renouvelées sont la route qui mène l'homme à Dieu. »

Après une année, il quitta Newcastle pour se rendre en Irlande, sur l'invitation d'une société baptiste de Dublin, puis il revint en Angleterre, où il reprit avec zèle ses premières fonctions.

Les événements de la révolution française ne furent pas sans avoir un grand retentissement au delà du détroit. Foster en était vivement préoccupé. Son tempérament d'homme du peuple, la nature de son éducation, et jusqu'à sa position de pasteur dissident opposé à l'Église établie, hiérarchique, étaient autant de causes qui le disposaient favorablement aux idées nouvelles. Lors de son séjour à Dublin il s'était lié avec quelques hommes d'opinions avancées, mais il ne resta pas longtemps préoccupé de politique active.

« La révolution que je désire, s'écriait-il, celle que j'appelle de tous mes vœux, la seule dont j'attends un vrai progrès, c'est la révolution des âmes et des caractères. » Il estimait que le bonheur des hommes dépend surtout de leurs efforts individuels pour se diriger vers ce qui est bon et grand. Aussi les questions d'éducation devinrent-elles la préoccupation principale de sa vie. Il se faisait un devoir d'agir sur l'esprit des autres et attachait une grande importance à l'influence des lectures et des conversations. Dans une famille où il se rendait souvent et dont il charmait les soirées en lisant les drames de Schiller, on l'appelait plaisamment « l'ami dévoué, qui travaille à faire mouvoir notre mécanisme intellectuel. » Ce titre semble résumer toute l'histoire de sa vie et de son caractère. Mettre en mouvement, pousser, ébranler, entraîner les facultés morales et intellectuelles, tirer ses semblables de leur torpeur et de la préoccupation absorbante des intérêts matériels, telle fut la tâche à laquelle se voua avec une ardeur infatigable l'auteur de l'*Essai sur les maux de l'ignorance*.

La fin à une autre livraison.

A LA PORTE D'UN MALADE.

J'ai souvent été surprise de l'irréflexion de l'ami ou du médecin (je devrais dire de leur cruauté, bien qu'ils agissent sans mauvaise intention) lorsqu'ils font une longue conversation à la porte de la chambre ou du corridor attenant à la chambre du malade, tandis que celui-ci s'attend à chaque minute à les voir entrer, ou bien vient de recevoir leur visite et sait (ou croit) que c'est de lui qu'on parle. Si le malade est patient, il s'efforce d'occuper ailleurs son attention et de ne pas écouter; mais cela aggrave son état, en lui faisant faire des efforts pénibles, et il s'en ressent encore plusieurs heures après.

Miss NIGHTINGALE.

CAISSES D'ÉPARGNE.

Le nombre des caisses d'épargne, en France, était de 521 à la fin de 1872 (dernier recensement).

Elles se répartissent ainsi dans toute l'étendue du territoire :

85 dans les chefs-lieux de département;
256 dans les chefs-lieux d'arrondissement;
164 dans les chefs-lieux de canton;
16 dans les communes.

Le capital de la fortune des caisses d'épargne, à la même date, était de 18 626 766 fr. 45 c.

Le nombre des livrets était de 2 016 552. Il en résulte qu'il y avait 56 déposants pour 1 000 habitants. On voit combien l'habitude de faire des dépôts aux caisses d'épargne a encore de progrès à faire, bien qu'on doive toujours excepter de l'utilité de cet acte de prudence une partie assez notable de la population.

Les déposants les plus nombreux sont les ouvriers, puis les domestiques; viennent ensuite les militaires et les marins.

L'ANALYSE SPECTRALE
ET LE SPECTROSCOPE.

On a découvert, depuis peu d'années, une nouvelle méthode de recherche scientifique fondée sur l'analyse de la lumière. L'emploi de cette méthode paraît appelé à produire une véritable révolution dans le système de nos connaissances astronomiques, physiques et chimiques.

On sait que l'astronomie est basée sur la connaissance de la position des astres, que la lumière seule nous révèle. Sur ces données, les astronomes ont édifié la science du ciel. On pouvait croire que l'intelligence humaine s'é-

tant élevée jusqu'à la connaissance des masses, des distances respectives, et à la loi générale qui préside aux mouvements de ces corps si prodigieusement éloignés de nous, elle était arrivée au dernier terme qu'il lui fût donné d'atteindre. Mais voici que les nouvelles découvertes sur la lumière viennent nous instruire encore sur la nature intime des astres, sur leur constitution physique, sur la composition de leurs atmosphères, sur leur température propre, etc. En un mot, à l'ancienne astronomie, qui ne consistait à proprement parler qu'en une mécanique des cieux, vient s'ajouter tout à coup une science nouvelle, la physique céleste. Et l'astronomie ne sera pas la seule à recevoir une grande impulsion de ces découvertes sur la lumière ; la chimie lui doit déjà une méthode simple et pratique d'analyse, et la découverte de plusieurs métaux ; la physique, la physiologie, lui sont également redevables d'importants progrès, qui seront sans doute bientôt dépassés par les services que ces sciences sont en droit d'en attendre.

La nouvelle méthode se nomme l'*analyse spectrale ;* elle a pour but de nous faire connaître la nature chimique et physique des corps par l'analyse de la lumière qui en émane.

Voici comment :

Considérons la flamme d'une lumière artificielle, par exemple celle d'un bec de gaz ; la lumière de cette flamme reçue sur une feuille de papier blanc la fera paraître sous cette couleur. A cause de cette circonstance, on dit que la lumière émise par la flamme est de la lumière blanche.

Mais forçons une portion de cette lumière à traverser un prisme formé d'une substance pure et transparente, la lumière blanche sera décomposée ; reçue maintenant sur la feuille de papier, elle y produira une image colorée où l'on remarquera la succession des couleurs rouge, jaune, vert, bleu, violet, avec des nuances intermédiaires plus ou moins accusées suivant les cas.

Or, cette image est dite *l'image prismatique* ou *le spectre de la flamme ;* elle résulte de la séparation par le prisme des divers rayons dont la lumière était formée.

Réunis, tous ces rayons donnent la sensation de la lumière blanche ; séparés, ils donnent individuellement les sensations spéciales de couleur que chacun d'eux comporte.

Supposons maintenant qu'on introduise une petite quantité d'un sel de soude dans cette flamme, celle-ci prendra aussitôt un aspect plus jaune, et son image prismatique présentera une modification très-remarquable. On verra dans la région du jaune une portion très-limitée, mais très-brillante ; le spectre aura reçu en ce point un accroissement considérable de lumière. Avec un sel de lithine, l'accroissement se serait produit dans une portion déterminée de la région rouge ; un sel de cuivre eût donné des renforcements dans le vert, etc.

Or, ces accroissements de lumière se reproduisent constamment avec les mêmes caractères, dans les mêmes circonstances ; leur situation dans le spectre est fixe et déterminée pour une même substance portée aux mêmes températures. Au contraire, deux substances différentes produisent toujours des accroissements lumineux situés différemment. On peut donc conclure, de l'existence de ces régions brillantes dans l'image prismatique d'une flamme, à la présence dans cette flamme des corps qui leur donnent naissance.

Tel est le principe de l'analyse spectrale (1).

C'est le spectroscope qui sert principalement à ces études. Nous chercherons à faire comprendre le mécanisme de cet appareil, en ne nous occupant cette fois de l'analyse spectrale qu'au point de vue chimique et de l'investigation relative aux matières terrestres, roches, eaux minérales, cendres de végétaux, etc.

Le spectroscope horizontal se compose, comme notre gravure le montre, de plusieurs pièces distinctes. A la partie supérieure du pied en fonte P est fixée une plaque métallique L, qui sert à soutenir la lunette V et à donner appui à un prisme en flint-glass A, dont l'angle de réfraction est de 60 degrés. Ce prisme peut être recouvert d'un chapeau de laiton C percé de trois trous. La lunette V, du côté le plus rapproché du prisme, est munie d'une lentille convergente. A l'autre extrémité elle est fermée par une plaque R, qui présente une fente verticale que l'on peut élargir à volonté à l'aide d'une vis de pression. Devant la moitié supérieure de la fente on peut placer un petit prisme de verre équilatéral qui, par la réflexion totale, envoie dans la fente les rayons de la source lumineuse S', tandis qu'il permet à ceux qui s'échappent de la source lumineuse S de pénétrer directement dans la partie inférieure de la fente.

Passons à la description des autres pièces adaptées au pied de fonte P. La lunette U, qui y est fixée par l'intermédiaire d'un bras métallique G, a un pouvoir grossissant de huit fois environ. A l'aide de la vis de pression K on peut l'élever ou l'abaisser dans la verticale ; au moyen de la vis de rappel I on la met facilement au foyer.

La troisième lunette, T, est plus courte que les deux autres ; elle est munie, du côté qui regarde le prisme A, d'une lentille convergente ; à l'autre extrémité, M, elle porte une échelle divisée que l'on éclaire à l'aide de la flamme d'une bougie N. Les divisions de l'échelle se réfléchissent sur la face antérieure du prisme, et sont aperçues par l'observateur qui regarde en O à travers la lunette U. L'échelle micrométrique est comprise entre deux lamelles de cuivre qui ne laissent voir absolument que la partie divisée. La lunette T est munie de plusieurs vis dont le jeu s'explique par la seule inspection de la figure, et qui servent à régler la position du micromètre.

Notre gravure représente l'appareil dans la position où il se trouve quand il va fonctionner. En plaçant l'œil en O, et en réglant à l'aide des vis dont nous avons parlé, les trois lunettes V, T, U, on aperçoit le spectre du foyer lumineux en même temps que les divisions de l'échelle micrométrique ; par tâtonnement on arrive à faire en sorte que l'extrémité des lignes qui forment les divisions soit placée parallèlement aux raies du spectre.

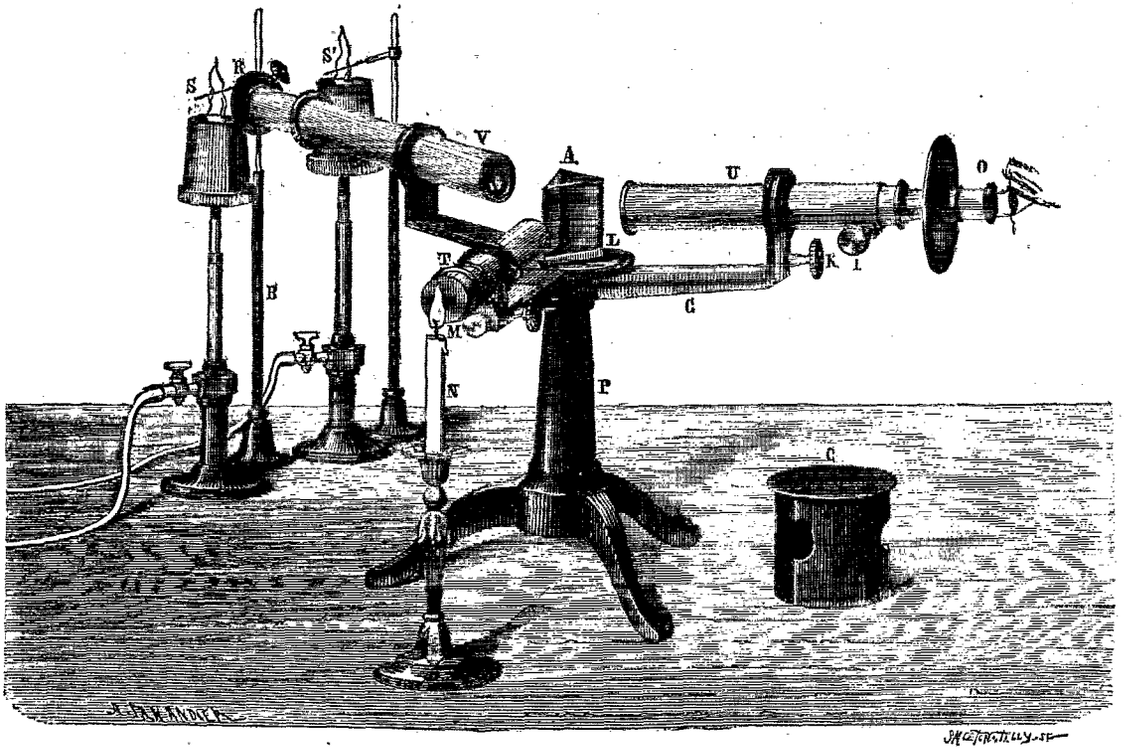
Une fois que l'appareil est bien réglé, voici comment on peut opérer, en admettant d'abord que l'on observe avec une seule lampe, S. A l'aide d'un support B, on fait arriver dans la flamme S, due à la combustion du gaz rendu non éclairant par un bec Bunsen, un petit fil de platine imbibé de la solution de la substance que l'on veut étudier. Si la solution est formée d'un sel de soude, on voit apparaître dans le spectre la raie jaune caractéristique du sodium ; on amène facilement en coïncidence le bord gauche de la raie du sodium avec la division du micromètre mis au foyer. On peut alors, sur une échelle que l'on dessine sur le papier et dont les divisions correspondent à celles du micromètre, inscrire la position des raies brillantes produites au moyen des différents sels métalliques qui seront successivement introduits dans la flamme.

Le sodium, le potassium, le rubidium, le cæsium, le lithium, le strontium, le baryum, le calcium, le thallium, sont les métaux dont les raies lumineuses sont les plus caractéristiques. Une dissolution des chlorures de ces métaux, placée dans la flamme à l'aide du fil de platine, ré-

(1) Ce qui précède est emprunté à M. Janssen, le savant français qui a le plus contribué à rendre l'analyse par la lumière applicable aux milieux célestes non incandescents.

vèle sa présence dans le spectre en y faisant apparaître une raie lumineuse dont l'aspect, la couleur, la situation dans le spectre, permettent de la définir d'une façon certaine. Quand on a quelque doute sur l'existence d'un métal ainsi révélé, on se sert du second spectre, produit par le deuxième foyer lumineux S'. Hésite-t-on à reconnaître le strontium, par exemple, on place une solution concentrée de strontium dans la flamme S' : les raies brillantes se produisent dans le spectre supérieur; et si elles sont le prolongement de celles qui se manifestent dans le spectre inférieur produit par le foyer S, c'est que celui-ci renferme bien aussi une solution de strontium.

L'analyse spectrale est d'une sensibilité si prodigieuse qu'elle permet de reconnaître une quantité de sodium ne s'élevant pas au delà de la *trois-millionième partie d'un*



Le Spectroscope.

milligramme (0milligr.0000003). Elle décèle la présence des quantités suivantes de métaux alcalins ou alcalino-terreux : lithium, 0milligr.0000009; calcium, 0.00001; potassium, 0.001; etc., etc.

Le sodium est le métal qui donne dans le spectre la raie la plus caractéristique. Si l'on a l'œil au spectroscope, et que l'on ait disposé l'appareil de façon à voir le spectre, à peine a-t-on introduit dans la flamme un fil de platine humecté d'une solution de chlorure de sodium, aussitôt on voit apparaître une raie jaune très-intense, très-caractéristique, que l'observateur le moins habitué reconnaîtra toujours une fois qu'il l'aura bien observée. La sensibilité de cette réaction est, on peut le dire, excessive : aussi tous les corps ayant subi l'action de l'air, qui, comme on le sait, renferme des poussières de chlorure de sodium, donnent-ils la raie du spectre. Un fil de platine bien lavé et soumis à l'action d'une forte température ne donne pas la raie de sodium, parce qu'il est dépouillé de toute matière étrangère; mais si on le laisse quelques heures exposé à l'air, il donnera de nouveau, dans la flamme, la réaction caractéristique du sodium.

La poussière d'un appartement donne le même phénomène. Secouez la manche de votre habit au-dessus de la flamme, et vous verrez aussitôt apparaître la raie jaune.

Le lithium donne deux raies : l'une jaune pâle, très-peu intense; l'autre rouge et brillante. Le potassium produit un spectre continu qui offre encore deux raies caractéristiques : la première est située dans la partie la moins réfrangible du rouge, et l'autre dans le violet. Les combinaisons du strontium donnent huit raies : six rouges, une orangée et une bleue. Le calcium produit une raie verte très-intense et bien caractéristique. Chaque métal offre ainsi, au milieu de la gamme des sept couleurs spectrales, des raies distinctes qui permettent à l'œil expérimenté de le définir.

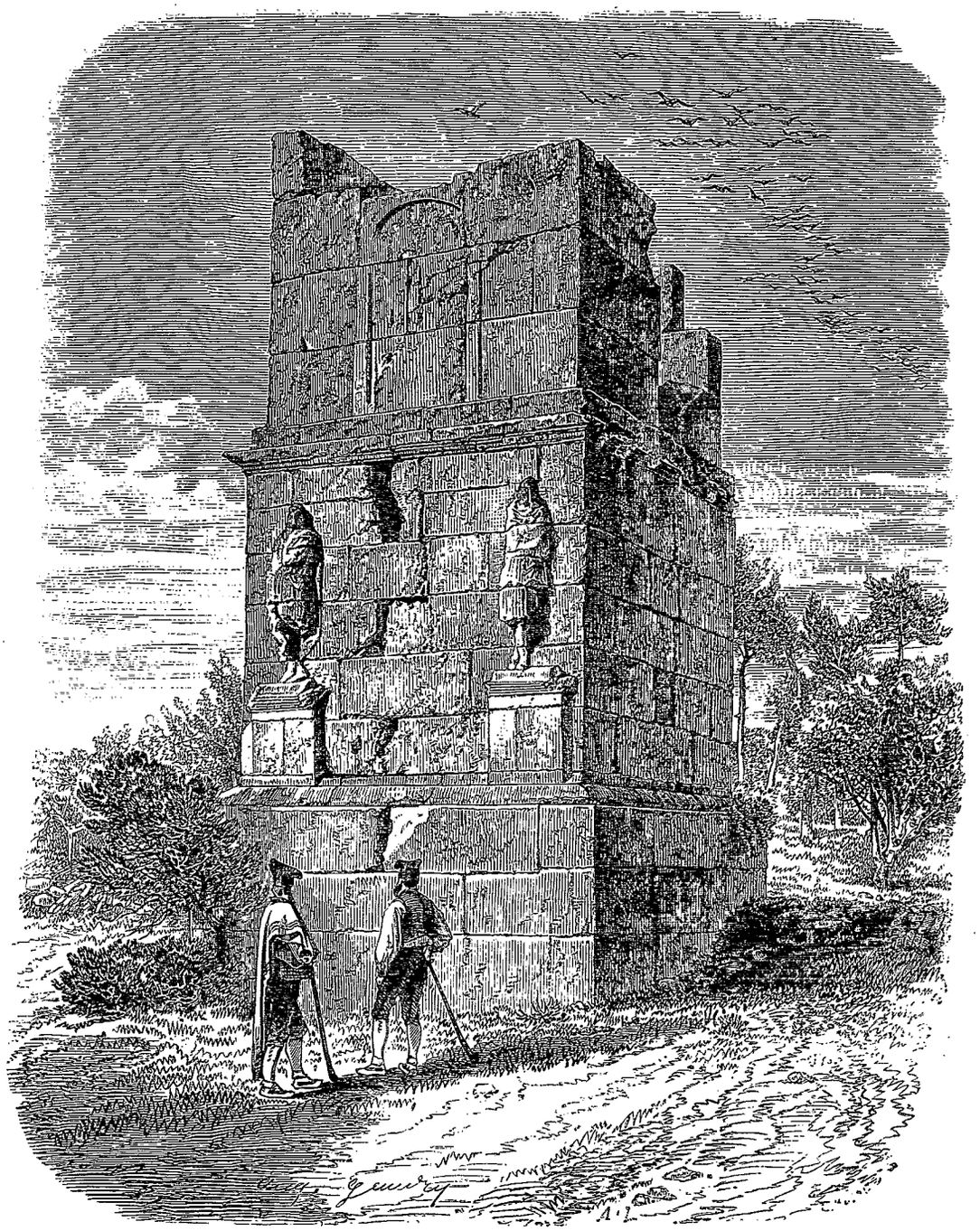
Quand l'observateur s'est initié à la pratique de ce mode d'analyse, si, en étudiant des minéraux ou des eaux minérales, etc., il voit apparaître des raies qu'il n'a jamais vues, et qui n'appartiennent à aucune substance connue, il a probablement découvert un corps nouveau. A peine MM. Bunsen et Kirchoff eurent-ils créé l'analyse spectrale, qu'ils découvrirent deux nouveaux métaux, le cæsium et le rubidium. En 1861, M. Crookes a trouvé le thallium dans le soufre de Lipari : il a vu jaillir dans le spectroscope des raies nouvelles qui lui ont révélé ce corps dont les réactions chimiques ordinaires n'eussent pas su dévoiler l'existence. M. Lamy a, plus tard, rencontré le thallium dans un grand nombre de pyrites.

L'appareil que nous avons décrit nécessite une pratique minutieuse; mais, la patience et la volonté aidant, l'observateur arrive à l'employer avec une grande sûreté. Il a été perfectionné récemment et quelque peu simplifié. En Allemagne, notamment, on construit des spectroscopes de petite dimension et dont le prix est plus à la portée de la bourse des amateurs de physique. Nous espérons que ce précieux système sera encore simplifié et qu'il pénétrera peu à peu dans les plus modestes laboratoires.

La fin à une autre livraison.

LA TOUR DES SCIPIONS,

PRÈS DE TARRAGONE.



La Tour des Scipions, près de Tarragone. — Dessin de Gaudry, d'après une photographie de J. Laurent.

Dans son énumération des richesses antiques de l'architecture romaine en Espagne, D. J. Francisco de Masdeu n'oublie pas ce curieux monument (1). La tour dite « des Scipions » est d'une conservation bien remarquable, si l'on veut se rappeler que, selon l'opinion commune, elle remonterait à plus de deux siècles avant Jésus-Christ. Mais on se tromperait étrangement si on lui accordait plus de 19 pieds carrés sur 23 de hauteur. Selon Henri Swinburne, qui en a donné une description il y a près d'un siècle, elle offre une analogie frappante avec le tombeau de Théron, que cet archéologue anglais avait vu à Girgenti en Sicile (2).

(1) Voy. *España romana*, tomo VIII, libro tercero.
(2) Voy. t. XXVII, 1859, p. 9.

Le mausolée attribué à Publius Cornelius Scipion et à Cnæus son frère s'élève à environ quatre milles de la ville de Tarragone, dont l'origine remonte jusqu'au temps des Phéniciens, et qui portait jadis le nom de *Tarcon*, dont les Latins firent *Tarraco*. Scipion avait fortifié cette antique capitale de la Tarraconaise, et en avait fait une place de défense contre les efforts des Carthaginois, qu'il combattit avec des succès si divers.

Personne n'ignore que les armées de Rome avaient été chassées de la Tarraconaise et avaient perdu pour ainsi dire l'espérance de recouvrer le pouvoir, lorsque Lucius Martius, fils de Septimius, élevé à l'école de Cnæus Cornelius Scipion, rendit à la gloire romaine tout son éclat dans les champs de Tortose. Il n'est pas impossible, sans

doute, que le monument dont nous offrons l'exacte représentation ait été élevé en l'honneur des grands capitaines dont le nom lui a été donné; mais rien ne le prouve d'une façon absolue, et nous savons sous ce rapport ce que peut la légende quand l'épigraphie fait défaut. Il en est des tombeaux comme des camps romains : on les baptise volontiers, et sans s'inquiéter des preuves, des plus grands noms.

Cnæus Cornelius Scipion mourut dans les vingt-neuf jours qui suivirent la mort de son frère, après six ans de campagnes glorieuses en Espagne.

Swinburne a recueilli les restes quasi effacés de l'inscription que l'on pouvait lire encore en 1775; mais il avoue n'en pas tirer les conséquences généralement adoptées, et il dit positivement : « Je crois que ce monument a été érigé par quelque prêtre pour lui et sa famille; car on peut interpréter de cette manière les fragments de la dernière ligne. Quelques-uns croient que le premier mot de la première ligne fait partie du mot *Cornelius*, nom commun à la famille des Scipions. Le faîte du monument, qui probablement se terminait en forme pyramidale, est tout à fait tombé. » (1)

Quant aux deux figures, d'une exécution assez grossière, et que l'air de la mer a si fort détériorées, elles offrent, selon les uns, les images de deux guerriers, et selon d'autres, la représentation de deux esclaves posés là dans une attitude mélancolique. Cette dernière opinion a pour elle l'autorité de Florez, le grand archéologue espagnol.

LA TOUTE PETITE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 317, 326, 334, 338, 347, 354.

XIX. — LES PRÉTENDANTS.

Un sentiment vrai et profond avait pu écarter momentanément Sidonie de la vie du monde. Mais tôt ou tard elle y devait revenir; car il lui restait de sa première éducation un besoin réel d'excitation, d'hommages et de triomphes.

Comme elle avait de bonnes manières, une physionomie séduisante et une fort belle dot, les prétendants commencèrent à poindre à l'horizon, et se dirigèrent à la file vers la sonnette de M. Lescale.

Le premier qui s'avisa de demander au digne homme un entretien particulier était un jeune homme vêtu à la dernière mode, riche en biens meubles et immeubles, et dont toute l'occupation semblait être de soigner ses moustaches, qui lui faisaient honneur dans le monde. Sidonie déclara à son père qu'elle n'épouserait jamais un oisif. Ce n'était pas déjà si mal répondu pour une enfant gâtée. C'est ce que pensa M. Lescale. Néanmoins il enveloppa son refus des plus grandes précautions oratoires, de peur de pousser le monsieur oisif à des résolutions désespérées. Mais le monsieur oisif prit la chose en galant homme, et tourna tranquillement ses batteries d'un autre côté.

Le second prétendant était dans les affaires jusqu'au cou. C'était justement le voyageur horizontal qui avait rompu des lances contre le monsieur rougeaud. Ce garçon était un bon parti selon le monde, de plus ce n'était pas un oisif. Sidonie le refusa parce qu'il ne savait rien en dehors des affaires, et qu'elle avait bien résolu de ne point épouser un ignorant. Encore cette fois, le bon M. Lescale enveloppa son refus de tant de circonlocutions que le prétendant fut forcé de demander si c'était « oui » ou « non. »

M. Lescale, mis au pied du mur, avoua d'une voix faible et émue que c'était « non. »

— Moi, dit le prétendant avec le plus beau sang-froid du monde, j'aime les affaires nettement réglées. On sait au moins à quoi s'en tenir et l'on ne perd pas son temps. Ne pensons plus à celle-là; voulez-vous? A propos, j'espère que vous n'aviez pas de fonds placés chez Méreaux et Cie. Non? tant mieux! On dit que leur faillite, par des ramifications souterraines, tient à celle de Newman, Snapfarthing et Cie, de New-York, dont les journaux ont fait tant de bruit dans le temps.

Ayant ainsi montré qu'il avait tout son sang-froid, et qu'il était un homme d'affaires imperturbable, le voyageur horizontal prit son chapeau, calcula qu'il serait à la gare pour le train de cinq heures, et partit sans se presser.

En quelques mois d'exercice, M. Lescale fut passé maître en l'art d'éconduire poliment les prétendants.

— Sidonie est vraiment trop difficile, dit-il à sa femme un jour qu'il venait d'exécuter, dans le secret de son cabinet, sa dix-huitième victime.

— Elle a le droit de l'être, répondit Mme Lescale avec orgueil.

Parmi les prétendants éconduits, les uns rougissaient, les autres pâlissaient, d'autres se mordaient les lèvres, d'autres souriaient d'un air contraint; les uns faisaient une sortie cérémonieuse et correcte, les autres se trompaient de porte et laissaient tomber leur chapeau; les uns gardaient le plus profond secret sur leur mésaventure, les autres la racontaient naïvement. Aussi, il fut bientôt de notoriété publique que Mlle Lescale avait des prétentions exagérées, mal justifiées par un caractère vaniteux et personnel (dans le monde on dit poliment *personnel*, qui n'est guère français, lorsqu'on ne veut pas risquer le vilain mot *égoïste*).

Les prétendants devinrent plus rares sans que Sidonie eût l'air de le remarquer; car si elle avait d'assez graves défauts, elle n'était ni vaine ni coquette; elle était orgueilleuse, ce qui est fort différent.

Le seul homme auquel elle eût volontiers accordé sa main, parce qu'elle le trouvait digne d'elle, était un jeune ingénieur sans fortune, nommé d'Ivray; elle avait reconnu facilement qu'il avait le cœur haut placé, et l'esprit solide et bien cultivé.

De son côté, M. d'Ivray, qui était bon observateur, avait découvert, sous le langage frivole de Sidonie, des sentiments nobles et élevés. Mais il était effrayé de la voir si mondaine et si avide d'hommages. De plus, il était pauvre et fier. Il se tint donc à distance.

XX. — LA FAMILLE LESCALE MISE A L'ÉPREUVE.

La faillite Méreaux amena la déconfiture d'un banquier de Lille, qui amena à son tour la chute des frères Simpson de Londres, qui en amena plusieurs autres. Le monde des affaires était en émoi, et les gens d'affaires, voyant ainsi tomber les banquiers les uns sur les autres comme des capucins de cartes, se demandèrent avec effroi où cela s'arrêterait.

Cette espèce de mauvais vent, qui soufflait en tempête sur les deux hémisphères, abattant, pour s'amuser, tous les banquiers qui se trouvaient sur son chemin, rencontra un beau jour dans sa course deux maisons de banque avec

(1) Swinburne's (Henri) *Travels through Spain in the years 1775-1776 in wich several monuments of roman and morish architecture are illustrated.* Lond., 1779, grand in-4°. — Ce voyage consciencieux a été publié en français chez Didot dès l'année 1787; il reproduit l'inscription très-fruste d'après laquelle on a baptisé le monument. Nous reproduisons l'inscription telle que l'a pu déchiffrer, il y a un siècle, l'archéologue anglais :

orn . . te . . eaque . . . L . . o . . unus . . . ver . . bustus . . L . S . . . negl . . . va . . F L . Bus . . . sibi . . . perpetuo remanere.

lesquelles la maison Lescale, en tant que maison de commerce, avait des liens très-étroits, et auxquelles les différents membres de la famille, en tant que personnes privées, avaient confié leur fortune.

La chute de la maison Lescale fut un jour la grande nouvelle du train de cinq heures.

Après bien des pourparlers et des démarches, après de longues journées sans repos, de longues nuits sans sommeil, après un échange de correspondances qui aurait pu former un gros volume, la maison Lescale, représentée par Gaston, s'effondra, ayant tout perdu « fors l'honneur », ce qui est, dans tous les cas, une grande consolation, comme le disait le bon M. Lescale à sa femme.

Quant à la fortune particulière des différents membres de la famille, elle se trouva si réduite, qu'en vérité ce n'était presque plus la peine d'en parler. Le magistrat qui avait épousé Marie dut songer à vivre de ses appointements, et Paul se contenta de sa solde. Gaston et M. Lescale étaient complétement ruinés, leur fortune personnelle étant engagée tout entière dans les affaires de la maison. Seule, Sidonie avait conservé intacte la fortune de l'oncle Maupoil.

Elle offrit généreusement de la partager avec ceux qui avaient été moins heureux qu'elle. Le magistrat refusa, disant qu'il avait de quoi vivre, qu'il avait l'avenir devant lui, et que ce coup, loin de l'abattre, avait stimulé son ambition. Paul, dans une lettre pleine de bonne humeur et de bons sentiments, demandait à Sidonie pour qui elle le prenait, de croire que sa solde de chef de bataillon n'était pas une véritable fortune pour un simple célibataire. Le magistrat et lui, sans s'être donné le mot, écrivirent à Gaston pour lui demander ce qu'on pourrait faire pour lui et pour son père. Gaston répondit que Sidonie l'avait forcé à accepter une somme assez forte pour recommencer sa fortune en Australie, et qu'elle s'était chargée de son père et de sa mère.

La femme de Gaston, sous un extérieur un peu trop mondain, cachait une âme bien trempée. Elle résolut de suivre son mari en Australie, pour le soutenir dans ses luttes, et pour partager ses fatigues et ses dangers. Sidonie se chargeait des deux enfants.

La suite à la prochaine livraison.

CALIGULA ET CLAUDE.

L'olympe romain compte un dieu de plus. Caïus Cæsar, surnommé *Caligula*, vient d'être égorgé : il a droit aux honneurs de l'apothéose. Des quatre dieux déjà fournis par la famille du grand Jules, du divin Jules, comme on disait, César, Auguste, Tibère et Caligula, tous, excepté Auguste, sont parvenus à la divinité par la voie rapide de l'assassinat, et Claude, le successeur de Caligula, et Néron, qui viendra après lui, devront leur apothéose au même procédé.

Étrange destinée que celle de ces Césars, qui semblent expier chacun à leur tour les attentats de leur chef contre la liberté et les lois de sa patrie! Étrange destinée que celle de ces victimes dont la mort n'inspire pas de pitié, dont les noms seuls, au bout de tant de siècles, ne font venir à la pensée qu'une malédiction!

Mais de ces hommes, le plus hideux, le plus étrange, le plus en dehors des conditions de l'humanité, fut peut-être Caïus Cæsar Caligula.

Au moment de la mort de Tibère, il restait seul des fils de Germanicus, et c'était une merveille qu'il eût pu traverser, sans trop de péril, le règne du plus soupçonneux des princes. Sa mère avait été condamnée, ses frères exilés : ces douleurs, ces humiliations, ne lui avaient arraché aucune parole, aucun geste. Il jouait l'insensibilité; il se fit même obséquieux, il se livra même à des amusements de bas étage. N'avait-il pas à faire oublier son origine inquiétante pour Tibère, qui voyait des ennemis partout et toujours, surtout dans sa famille?

Ces outrages subis en silence, cet avilissement volontaire, n'expliquent-ils pas un peu ces cruautés de l'empereur prenant sa revanche des hontes et des douleurs de son adolescence? Ceci n'est pas, du reste, une excuse, et Caligula, dès le temps de Tibère, montrait déjà quels horribles goûts il aurait plus tard : les supplices étaient pour lui un spectacle plein de charme, et Tibère l'avait deviné et jugé lorsqu'il disait : « C'est un serpent que je nourris pour le genre humain. »

Cependant tout le monde n'avait pas la pénétration du vieil empereur, et lorsqu'il mourut, l'avénement de Caïus fut salué avec joie non-seulement par le peuple, à qui plaisaient ses manières, mais aussi par les soldats : son enfance s'était passée au milieu d'eux, dans les camps; il avait adopté la chaussure militaire, *caliga*, d'où son sobriquet *Caligula*. De plus, il était fils de Germanicus, au nom populaire, et enfin il succédait au sombre Tibère. Il conduisit les funérailles du vieil empereur, et au milieu des cérémonies du deuil, la foule ne put s'empêcher de l'appeler son *astre*, son *petit poulet*, son *nourrisson* : on était très-expansif, à Rome, dans les accès de joie. Il est vrai que les larmes ne coûtaient pas plus aux Romains; car Caïus, arrivé à Rome, prononça une façon d'éloge de Tibère, et comme il parlait beaucoup sans dire grand'chose du défunt, il donna du pathétique à son éloquence en versant d'abondantes larmes. Caligula pleurant sur Tibère!

L'empereur avait fait un testament par lequel il associait à Caïus son petit-fils, le jeune Tibère. Le Sénat, si lâche devant l'empereur vivant, saisit avec ardeur l'occasion d'un courage facile, et cassa le testament du mort. Caïus fut proclamé seul maître.

Caïus se conduisit alors, au début de son *principat*, comme ses prédécesseurs au début du leur : il fut humble et modeste; il se montra l'ami du peuple, refusa les titres souverains que la flatterie voulait lui donner, fit des décrets favorables aux exilés, aux gens compromis, à la liberté des écrivains; il voulut même restituer au peuple ses droits de vote, dont le peuple, du reste, ne se souciait plus, et rendit des comptes publics, usage républicain tombé en désuétude depuis Auguste. C'était une joie générale, un espoir universel. Un auteur contemporain dit que « c'était l'âge de Saturne. »

Cet âge d'or dura sept mois. L'*imperator* populaire, usé par les désordres, tomba malade, et, quand il se guérit, devint une bête féroce. Il faudrait peut-être dire, pour l'honneur de l'humanité, qu'il devint fou.

Dès son enfance, du reste, il fut sujet à des crises nerveuses étranges et violentes, moitié épilepsie, moitié hallucination, pendant lesquelles il voyait des choses effrayantes et s'entretenait avec des êtres ou des objets imaginaires. Et puis, à ces germes de folie, joignez l'éblouissement, le vertige du pouvoir universel, absolu, et certes vous comprendrez les Caligula, les Néron, les Domitien, les Commode, les Héliogabale. Ames pleines d'instincts vicieux, raisons mal équilibrées, esprits déclamatoires et vaniteux, ils ne pouvaient vouloir que le mal, et s'ils s'observèrent et se continrent même quelques moments, comme Caligula et Néron, ils lâchèrent bien vite la bride à leurs abjects et féroces appétits le jour où ils furent sûrs, absolument sûrs, de pouvoir tout ce qu'ils voulaient.

Caïus n'attendit pas longtemps pour étaler sa folie.

L'homme modeste des premiers jours se fit donner du jour au lendemain tous les titres d'abord refusés; la liste en est longue : *auguste, empereur, père de la patrie, grand pontife, fils des camps, père des armées,* sans oublier certaines épithètes qui faisaient également bon effet à énumérer dans les cérémonies solennelles et autres, par exemple, *le grand, le pieux, l'excellent.* L'*action* de lèse-majesté, si terrible du temps de Tibère, et supprimée par Caïus à son avénement, fut rétablie. Les crimes commencèrent alors. Silanus, son beau-père, le gênait : il lui fit dire de se tuer. Le jeune Tibère, au dire de César, avait pris du contre-poison, par crainte d'être empoisonné par l'empereur; cette défiance était un outrage : il lui fit dire de se tuer. Macron, son ancien confident du temps de Tibère, le rappelait parfois aux règles du décorum et de la bienséance; cette surveillance était importune : il lui fit dire de se tuer. Ce genre de supplice était d'ailleurs devenu à la mode, et l'on s'y soumettait, en général, d'assez bonne grâce.

Mais tout ceci n'est que de la férocité; voici la folie. La puissance que possédait Caïus et la platitude avec laquelle s'inclinait devant cette puissance quiconque approchait l'empereur, lui firent définitivement croire qu'il n'était pas de la même race que les hommes. C'était, du reste, un brillant raisonneur, et il s'adjugea la divinité en vertu du syllogisme suivant : « Ceux qui conduisent les bœufs, les moutons et les chèvres, ne sont ni bœufs, ni moutons, ni chèvres; ce sont des êtres d'une nature supérieure; ce sont des hommes. De même, ceux qui conduisent les hommes ne sont pas des hommes, mais des dieux. » Il montra pourtant une certaine modération au début, et ne fut que demi-dieu. On le voit être successivement Hercule, Castor et Pollux, Amphiaraüs; puis il devint tout à fait dieu : un jour c'est Bacchus, un autre jour Apollon; une autre fois c'est Mercure, puis Neptune, puis Vénus (ce jour-là, il était doublement fou) : il ne lui reste plus qu'à se faire Jupiter, et il se proclame Jupiter. Il prend les temples des dieux, il vole leurs statues, il leur fait couper la tête; on ajuste la sienne à la place; il a des machines qui imitent le tonnerre et les éclairs; il lui naît une petite fille, il confie à Minerve les fonctions de gouvernante de l'enfant. Sa sœur Drusilla meurt, la sœur d'un dieu sera déesse naturellement, et même un sénateur est chargé de venir jurer officiellement qu'il l'a vue monter vers l'olympe. Cette Drusilla est celle dont la mort causa un si cruel embarras aux Romains : jamais deuil ne fut plus difficile à porter. Était-on triste? outrage et crime : une déesse ne se pleure pas. Était-on gai? outrage et crime : comment se réjouir lorsque Drusilla est morte? Dans les deux cas, le sang coulait.

Car, il faut bien le dire, en devenant dieu, Caïus était tout simplement devenu plus féroce et plus raffiné dans sa cruauté. Tuer, toujours tuer, même sans aucune raison de vengeance, d'intérêt ou de peur, voilà la pensée qui obsède l'esprit de ce monstre. Des gladiateurs sont vieux et infirmes, il les fait jeter aux bêtes. La viande devient chère, il nourrit les bêtes du cirque avec des prisonniers. Un gladiateur, avec qui il faisait des armes, feint d'être vaincu et tombe; Caligula lui donne traîtreusement un coup de poignard. Dans un sacrifice où il jouait le rôle de sacrificateur, il se trompe volontairement de tête, et abat la hache non sur la victime, mais sur le victimaire. Il ne donne plus un banquet, il ne célèbre plus une orgie, sans avoir à côté de lui, comme instrument de volupté exquise, le bourreau qui n'attend qu'un signe pour torturer ou tuer.

On voit, dans le haut de notre gravure, le tableau de la bataille d'Actium. Il en était de cette bataille comme de Drusilla. Bien fin eût été celui qui eût su et pu exprimer à son sujet une opinion sans courir les plus grands dangers. Célébrer cet anniversaire, quelle offense à l'empereur qui descendait d'Antoine! Le passer sous silence, quel affront à l'empereur qui descendait également du victorieux Auguste!

Sa folie était d'autant plus atroce qu'elle était savante et qu'elle avait une habileté merveilleuse pour tirer d'une douleur tout ce qu'elle pouvait donner. Quand il condamnait les fils à mort, il invitait les pères à l'exécution, et envoyait poliment une litière à ceux qui étaient trop souffrants pour marcher. On connaît cette horrible aventure d'un père dont le fils aîné venait d'être tué, que l'empereur invita à un festin, et qui non-seulement n'osa pas refuser, mais encore étouffa sa douleur et ses larmes pour boire gaiement à la santé de Caligula. Pourquoi? dit Sénèque dans son dramatique langage. Parce qu'il avait un autre fils.

Quand le monstre ne tuait pas, il faisait entendre des paroles dignes de ses actes : c'est lui qui regrettait que son règne ne fût pas signalé par quelque calamité épouvantable; c'est lui qui souhaitait que le peuple romain n'eût qu'une seule tête pour la couper d'un seul coup.

Que dire de ses prodigalités inouïes, de ses constructions extravagantes; de ses dons à des farceurs, des bouffons, des cochers; de ses repas où la dépense se comptait par millions? En un an, les prodigieuses économies de Tibère avaient disparu. Mais tout cela ne serait rien si cette ruine n'avait pas stimulé encore sa cruauté : proscriptions, suicides par ordre, confiscations, condamnations rétrospectives, testaments exigés et suivis promptement de la mort du testateur, sont ses moyens journaliers de remplir ses coffres vides. Il jouait un jour, en Gaule, et perdait; comme il n'avait pas d'argent, il se fait apporter la liste des contribuables, désigne pour la mort les plus imposés, et s'adjuge leur fortune. On n'en finirait pas si l'on voulait raconter tous les procédés qu'il employait pour piller. L'amour de l'or était devenu chez lui une rage : il en fit un jour remplir une salle, ôta ses sandales, marcha et se roula sur les pièces d'or comme sur le plus moelleux tapis.

Non-seulement il voulait être le plus riche de tous, mais le plus beau, le plus grand, le plus habile, le plus éloquent, le mieux vêtu, le mieux coiffé même, et malheur à quiconque lui portait ombrage! Disons bien vite que c'était à qui s'humilierait, s'avilirait devant lui. On ne s'étonnera donc pas de l'immense mépris qu'il portait au genre humain, et l'on ne trouvera pas trop extraordinaire qu'un jour il se soit mis en tête de faire nommer consul, qui? Incitatus, son cheval.

Ce maniaque, moitié par cupidité, moitié par vanité, eut envie de faire la guerre. Il partit, et passa le Rhin. Il se trouva que les ennemis n'étaient pas là; mais un soldat s'étant avisé de dire : « Quel désordre, si l'ennemi apparaissait! » Caïus se prit de peur, descendit de sa voiture, monta à cheval, et regagna le pont à toute bride. Le pont, malheureusement, était encombré; il fallut passer de main en main et par-dessus les têtes le vaillant empereur, qui ne cessa de trembler que sur la terre de Gaule.

Mais il fallait à toute force une victoire. Une première fois, il fait cacher quelques prisonniers dans un bois voisin du Rhin; ils reviennent, par ordre, avec un grand fracas. L'empereur, sur l'avis que l'ennemi arrive, quitte noblement son repas, — il était à table, — et s'élance avec quelques cavaliers et ses convives sur ces ennemis formidables : on ne les voit plus; ils avaient fui. L'empereur fait dresser des trophées, réprimande ceux qui ne l'ont pas suivi, et distribue des récompenses aux compagnons de ses dangers et de sa victoire.

Un autre jour, il envoie au loin, en cachette, des otages qu'il avait dans son camp; puis il se fait annoncer publiquement et officiellement leur fuite, monte à cheval, les poursuit, les atteint et les ramène : ce qui lui fournit l'occasion de comparer, dans un beau mouvement d'éloquence, la vie de cirques, de festins et de théâtre que



Caligula et Claude, peinture par Alma-Tadéma (voy. p 367). — Dessin de J. Lavée.

menaient les sénateurs et le peuple de Rome, avec l'existence de fatigues, de combats et de périls par laquelle s'illustrait l'empereur. Quant à la Gaule, il y resta quelque temps pour piller et tuer.

La gloire qu'il avait acquise en Germanie le mit en goût pour une autre expédition non moins glorieuse. Jules César avait remporté sur les Bretons une victoire fort douteuse; en tout cas, la Bretagne semblait rayée de la

liste des conquêtes à venir de Rome. Auguste, prince avisé et peu enthousiaste, avait décidé qu'on ne s'en occuperait plus. Caïus trouva qu'il lui appartenait de faire ce que les autres ne faisaient pas : son armée vint se ranger sur les côtes de la Gaule; quant à lui, monté sur sa galère, il s'avança à quelque distance du rivage, et revint. La guerre était terminée; il n'avait pas vaincu la Bretagne; il avait fait beaucoup plus et mieux : de son regard d'aigle, il avait vu que l'Océan était dompté. Il proclama son triomphe du haut d'un trône, devant toute son armée; les soldats, par ses ordres, ramassèrent des coquilles sur la grève, pour les rapporter comme dépouilles au Capitole; puis il fit bâtir un phare, monument destiné à transmettre aux races futures le précieux souvenir de cette étonnante expédition. La rentrée à Rome sera digne de la guerre : d'après le programme réglé par l'empereur, il y aura un somptueux triomphe, et comme on manque de prisonniers, pour de bonnes raisons, on prendra de beaux et solides Gaulois, qu'on déguisera en Germains, dont on teindra les cheveux blonds en roux germain, à qui on donnera des noms germains, à qui on fera même parler la langue germaine, pour que la comédie soit complète. On ne sut pas, du reste, si la représentation eût été bonne : l'humeur vagabonde et folle de Caïus bouleversa tout. Il revint irrité à Rome au bout d'un an, ne voulut ni de triomphe, ni d'honneurs, et annonça seulement de nouvelles cruautés.

Sur ces entrefaites, il y eut des difficultés à Alexandrie et à Jérusalem au sujet de l'établissement du culte du dieu Caïus. Les juifs étaient assez nombreux dans la première de ces villes pour y jouer un rôle important, et quant à la seconde, ils y étaient absolument maîtres, à tel point que les gouverneurs romains prenaient les plus grandes précautions pour ne pas choquer leurs scrupules religieux. Lorsqu'il fut question d'introduire la statue du nouveau dieu dans les synagogues, ce fut un cri général d'alarme et d'indigation, dans le peuple israélite, à la pensée de cette idolâtrie sacrilége. Il y eut des pourparlers, des ambassades, des négociations, des supplications, des lueurs d'espérance presque aussitôt éteintes : avec un fou comme Caïus on ne pouvait compter sur rien.

Ce qui semblait seulement bien décidé, c'est qu'il partirait pour Alexandrie, afin de régler la question sur les lieux mêmes. Au moment où ce départ se préparait, l'empereur continuait à donner des jeux et des fêtes au peuple romain, et pendant ce temps-là une conspiration se tramait. On commençait, du reste, à s'indigner. Caïus avait fini par blesser et soulever de dégoût et de haine tout ce qui l'approchait, même ses confidents, même ses affranchis. Une circonstance où sa folie sanguinaire se déchaîna violemment et fort imprudemment lui aliéna aussi le peuple, ce peuple à qui il faisait cependant tant de caresses, à qui il prodiguait les plaisirs et les amusements de toute espèce. Un jour, pendant les jeux du cirque, le peuple se leva, et, déclarant qu'il trouvait les impôts décidément trop lourds, en demanda la diminution. Au cirque, l'empereur et le peuple vivaient habituellement sur un pied de bizarre familiarité, s'adressant la parole, se répondant, se faisant des demandes et des concessions. Ce jour-là, la familiarité ne fut pas du goût de la bête féroce; elle lâcha ses prétoriens sur le peuple et le fit sabrer au hasard. Un vieux tribun des cohortes prétoriennes, Cassius Chærea, que Caïus avait souvent bafoué, ne put voir cette tuerie sans colère et songea à venger du même coup et ses propres affronts et ceux de Rome. Il devint l'âme d'une conspiration où entrèrent même des officiers du prétoire.

C'était donc, comme nous l'avons dit, un jour de fête, à la veille du départ pour Alexandrie. Les présages étaient mauvais, mais l'empereur ne les avait pas remarqués. Il voulait passer la journée au théâtre; les conjurés qui étaient autour de sa personne, et qui ne voulaient pas le tuer en public, dans la crainte d'un soulèvement ou d'obstacles imprévus, le décidèrent à aller au bain et ensuite à table. Il passa par une galerie souterraine pour se rendre au bain, et s'arrêta à regarder de jeunes Asiatiques qui devaient jouer au théâtre et qui répétaient. C'est alors qu'un des conjurés, Chærea probablement, lui porta un coup d'épée à la tête. Il était entouré de ses officiers, qui avaient fait écarter la foule comme par respect; ils revinrent sur lui et le percèrent de coups : c'étaient tous des conjurés. (Janvier 41.)

Dans le premier moment, il y eut un grand trouble. Si l'empereur était détesté par les uns, il était aimé par les autres, et en particulier par les soldats germains de sa garde intime, sauvages qui ne savaient pas ce que c'était que Rome, ses libertés et son histoire, mais qui ne connaissaient que Caïus qui les payait, les choyait et les amusait. Ils parcoururent les rues, le palais, frappèrent et tuèrent les premiers venus et promenèrent leurs têtes dans la ville.

Le peuple, cependant, était au théâtre, et comme ce qu'on disait du meurtre de Caïus était encore plutôt un bruit vague qu'une nouvelle bien authentique, tous taisaient leurs sentiments, par crainte des vengeances à venir, dans le cas où l'empereur ne serait vraiment pas mort.

Sur ces entrefaites, la garde germaine furieuse investit et envahit le théâtre. Le peuple tremble et se jette aux genoux de ces barbares qui veulent venger leur maître sur n'importe qui. Mais voilà un héraut qui vient annoncer officiellement, sur la scène, avec une douleur de commande, que Caïus n'est plus. Les Germains, tout exaspérés qu'ils étaient, avaient parfaitement le sens de leur intérêt : dès qu'il était bien démontré que Caligula était mort, il ne leur servait plus à rien; le successeur, quel qu'il fût, serait plus utile, et il ne fallait pas, par des massacres intempestifs, risquer de l'irriter.

Cependant le Sénat réuni au Capitole condamnait la mémoire de Caïus; un des consuls parlait de l'ancienne liberté; le vieux souffle républicain semblait devoir ranimer ces âmes avilies ou terrifiées par Auguste, Tibère et Caligula. Le Sénat et les consuls avaient leur garde fidèle; c'étaient les cohortes urbaines : ils pouvaient faire une généreuse tentative.

Mais les prétoriens, tout en regrettant leur empereur, songeaient déjà à en avoir un autre, quel qu'il fût. Avec un gouvernement républicain, il faudrait faire sérieusement son métier de soldat; avec un empereur, on pouvait compter sur des priviléges, des douceurs et de l'argent. Pour ne pas perdre de temps, toutefois, ils parcouraient le palais et pillaient, et le peuple entré avec eux pillait aussi. Tout à coup, dans un coin obscur, un soldat, nommé Gratus, qui furetait, aperçut des pieds sortant de dessous une tapisserie suspendue en façon de portière. Ce soldat écarta la tapisserie et vit un homme âgé qui tremblait et qui demandait grâce. Cet homme était Tiberius Claudius, frère de Germanicus, oncle de Caligula, âgé de cinquante ans, mais encore plus vieilli que vieux. Il avait passé sa vie à subir les avanies que lui infligeait son féroce neveu et à essayer de s'effacer. Il se montrait le moins possible, étudiait le grec, et affectait de n'être qu'un antiquaire et, au besoin, qu'un imbécile, pour faire oublier qu'il était de la famille impériale. Et ce rôle qu'il avait joué si longtemps était devenu une sorte de seconde nature : en maintes occasions, Claude fut un lâche et un sot.

Quelques instants avant la mort de Caïus, il faisait partie de la foule qui le suivait. Lorsque les conjurés écartèrent

cette foule, il fut repoussé comme les autres : au moment du meurtre, il eut peur, se sauva et se cacha derrière un rideau. C'est là qu'on le retrouva tout tremblant (p. 365). Il croyait qu'on allait le massacrer. Le soldat qui le découvrit le salua empereur, les prétoriens arrivèrent en masse, trouvèrent que leur camarade avait raison, et l'empereur fut définitivement proclamé. Pauvre empereur! son effroi était si grand qu'il ne pouvait mettre un pied devant l'autre; il fallut le placer dans une litière, et comme les porteurs s'enfuirent, les prétoriens eux-mêmes l'emportèrent sur leurs épaules dans leur camp.

Quand il vit qu'on ne le tuait pas, il reprit un peu de courage et se risqua même à haranguer les troupes. Comme péroraison, il leur promit de l'argent (*donativum*). Les prétoriens avaient fait un empereur, l'empereur payait l'empire : cela devint une règle et une loi; la suite de l'histoire romaine montre quelles horreurs ce trafic produisit.

Les sénateurs, cependant, avec quelques troupes fidèles, essayèrent d'abord de protester contre cette usurpation à main armée; mais ils n'avaient plus aucun prestige dans Rome : ils reconnurent bien vite leur impuissance, et, retournant promptement à leurs anciennes habitudes de servilité, se voyant d'ailleurs abandonnés par les soldats gagnés au nouveau chef, ils coururent porter leurs hommages à Claude, dans le camp du prétoire. Les projets de retour à l'ancienne liberté furent mis de côté; Claude entra dans Rome, décoré par le Sénat de tous les titres impériaux, jouant, comme son prédécesseur, la comédie de refuser ceux qui lui parurent trop pompeux.

Quant à Chærea, il servit de victime expiatoire et fut envoyé au supplice. — « Sais-tu tuer? demanda-t-il au soldat chargé de faire l'office de bourreau. Ton épée n'est peut-être pas assez tranchante; celle dont je me suis servi pour Caligula valait mieux. » — Et il mourut en courageux républicain.

Cette fierté frappa le peuple qui l'avait lâchement abandonné; il eut des remords : quand vint le jour des libations funéraires, il ordonna qu'on en fît de publiques pour Chærea, et demanda solennellement pardon aux mânes du vieux tribun.

Chose étrange, mais vraie, il y eut des êtres qui regrettèrent Caligula et qui lui témoignèrent de l'affection après sa mort. Le roi juif Agrippa, qui, prisonnier et condamné à mort sous Tibère, était devenu le favori de Caligula, vint en cachette, au péril de sa vie, dans la nuit même qui suivit le meurtre, et donna à la hâte une sépulture aux restes de son bienfaiteur. Caïus avait deux sœurs, Julie et Agrippine, qu'il avait bannies et dégradées par ses accusations : elles revinrent d'exil, et la première chose qu'elles firent, ce fut de transporter les cendres de leur frère dans un tombeau plus digne d'un empereur. Sa femme Cesonia, qui avait su dompter ce tigre et se faire aimer de lui, arriva après la mort de Caïus, s'étendit avec sa fille auprès du cadavre sanglant, et quand on vint, non-seulement ne s'enfuit pas, mais ne voulut même pas se relever, et, présentant la gorge aux assassins, demanda comme une grâce que l'on se hâtât de la tuer.

JE N'AI PAS LE TEMPS.

« Je n'ai pas le temps! » telle est la raison qu'on allègue trop souvent pour s'excuser aux yeux des autres et à ses propres yeux de ne pas cultiver son esprit par la lecture et par l'étude. Si nous étions sincères, nous reconnaîtrions que presque toujours cette raison est mauvaise : ce qui nous manque, ce n'est pas le temps, c'est la volonté de le bien employer. Le temps est comme une matière souple qui se distend au delà de ce qu'on pourrait croire entre des mains habiles et énergiques.

Un Américain, dont je me souviens d'avoir lu l'histoire, me fournit la preuve de cette vérité. Elihu Burrit naquit en 1811 dans le Connecticut; il exerça, comme son père, le métier de forgeron, ce qui ne l'empêcha pas de devenir un véritable savant, bien que les inconvénients d'une santé faible vinssent s'ajouter aux fatigues de sa profession. Comment fit-il? Un court extrait de son journal va nous révéler son secret. Il avait vingt-deux ans quand il écrivait les lignes suivantes :

Lundi 18 juin. — Mal de tête; lu 40 pages dans Cuvier et 64 autres pages de français; forgé pendant onze heures.

Mardi. — Lu 65 lignes d'hébreu, 30 pages de français; appris les noms de quinze étoiles; forgé pendant dix heures.

Mercredi. — Lu 25 lignes d'hébreu, 50 pages d'astronomie; forgé pendant onze heures.

Jeudi. — Lu 55 lignes d'hébreu, 10 lignes de danois; forgé pendant onze heures.

Vendredi. — J'ai été indisposé; je n'ai travaillé qu'à la forge pendant douze heures.

Samedi. — J'ai été souffrant toute la journée; j'ai lu 50 pages de physique et j'ai forgé pendant dix heures.

Dimanche. — Étudié un sujet religieux pour mon école.

Et il en était de même chaque semaine. A force de tirer un si bon parti de son temps, de persévérer dans sa volonté de s'instruire, Burrit acquit la connaissance d'une douzaine de langues et s'initia à la plupart des sciences.

L'exemple du savant forgeron du Connecticut ne nous touchera-t-il pas? Pour ma part, je n'ose pas dire qu'il m'ait converti, mais il m'a guéri de l'habitude de me dissimuler à moi-même ma paresse, et, quand je ne travaille pas autant que je le pourrais, de me dire : « Je n'ai pas le temps. »

Découvrir la loi de Dieu dans les sociétés, et y conformer la loi du législateur, en ne devançant pas la vérité par la chimère, et le temps par l'impatience, voilà la sagesse; — prendre le désir pour la réalisation et sacrifier à l'inconnu; voilà la folie; — s'irriter contre l'obstacle et contre la nature, et écraser des générations entières sous les débris de générations imparfaites, au lieu de les conduire en sûreté d'une société à une autre, voilà le crime.

LAMARTINE.

CONSTRUCTION DES PONTS
PAR L'AIR COMPRIMÉ.

Les fondations destinées aux ponts jetés sur de grandes rivières doivent être d'une solidité à toute épreuve. Il est presque toujours nécessaire de creuser le lit de vase ou de sable qui forme le fond des rivières jusqu'au roc, que l'on ne rencontre quelquefois pas en deçà de 20 ou 30 mètres au-dessous de l'étiage : si l'on bâtissait sur un sol capable d'être soumis à des mouvements, la construction n'aurait pas de durée.

Un travail si difficile exigeait jusqu'à ces derniers temps des dépenses considérables; souvent même il était impraticable. Grâce à une belle invention due à un éminent ingénieur, M. Triger, on réussit, avec une économie notable, à établir des ponts sur de larges rivières. On en a fait l'expérience, notamment sur les immenses fleuves des

États-Unis. En quelques mois, on construit un pont sur un cours d'eau de mille mètres d'étendue, tandis que jadis il fallait quinze ou vingt ans pour édifier une semblable maçonnerie sur un fleuve comme la Loire ou le Rhône.

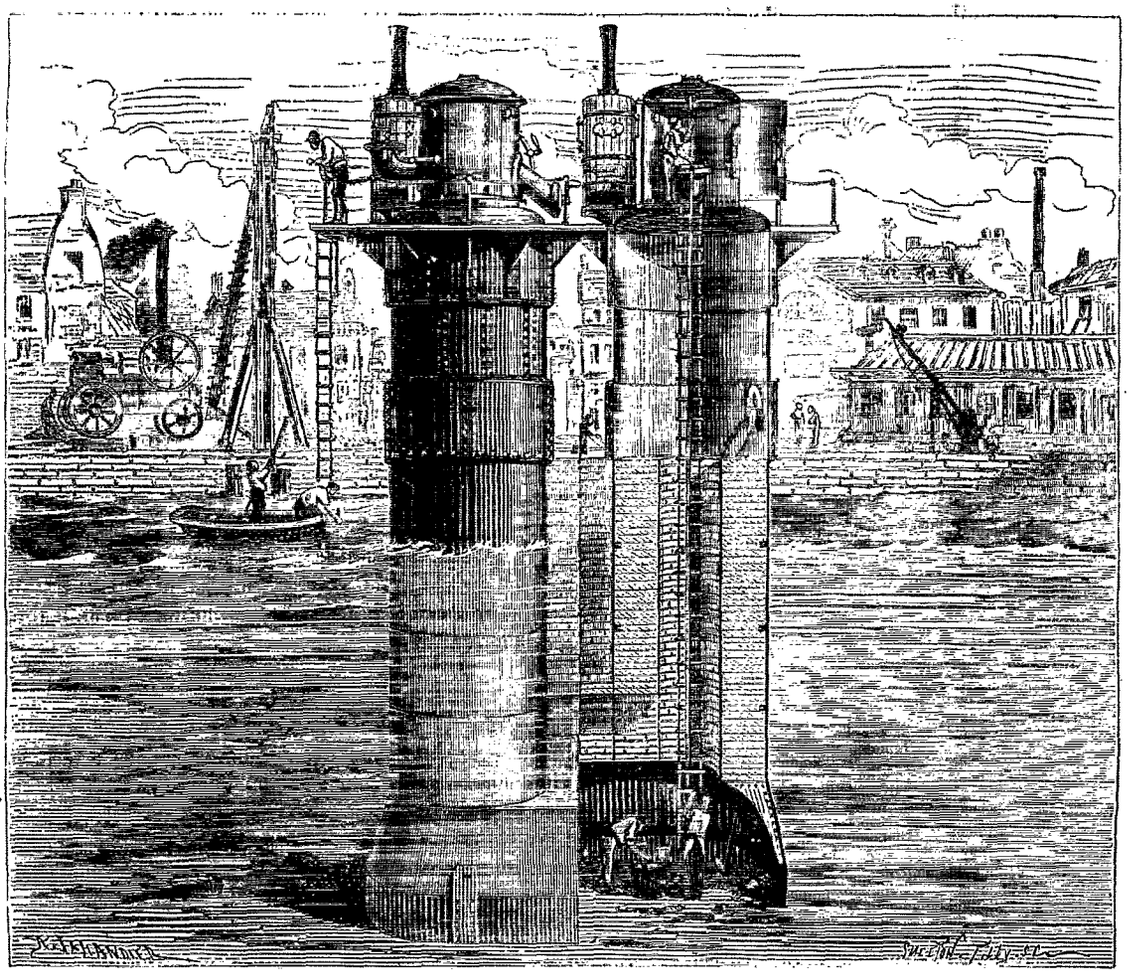
Le système de M. Triger est cependant fort simple : il consiste dans un judicieux emploi de l'air comprimé pour les fondations.

Notre gravure représente une des piles du pont du Tay, que l'on construit actuellement en Écosse.

Avant de parler des procédés employés pour cette œuvre, il n'est pas inutile d'en faire comprendre l'importance.

Les côtes de l'Écosse sont, comme on sait, découpées par des baies profondes, des embouchures de fleuves, que les Anglais désignent sous le nom de *firths*. Dundee, ville manufacturière importante, qui compte 120 000 habitants, est située sur la rive nord du *firth of Tay*. Pour fournir de charbon cette industrieuse cité, il faut que des navires traversent un large bras de mer qui est une cause continuelle de difficultés pour les transports. C'est sur ce bras de mer que l'on édifie un pont, le *Tay Bridge*, qui n'aura pas moins de trois kilomètres d'étendue! On y comptera quatre-vingt-neuf travées, parmi lesquelles il y en aura quatorze dont l'ouverture atteindra 60 mètres.

Les piles sont formées de caissons cylindriques en tôle épaisse que l'on remplit d'une solide maçonnerie en briques. Le tablier est formé d'une poutre tubulaire dont le modèle, aujourd'hui employé dans tous les pays, est bien connu.



Construction d'une des piles du pont du Tay, en Écosse, à l'aide de l'air comprimé. — Dessin de Jahandier.

Indiquons maintenant en quoi consiste l'emploi de l'air comprimé dans des constructions semblables.

On commence par descendre dans la rivière un grand cylindre de tôle : c'est l'enveloppe, qui sera postérieurement remplie de maçonnerie.

Quand ce tube plonge solidement par sa base dans le lit de la rivière, on y comprime l'air à l'aide d'une pompe à vapeur. L'air comprimé refoule l'eau contenue dans le cylindre et la rejette en dehors complétement, de telle sorte que les ouvriers peuvent y travailler à sec.

On comprend qu'ici nous énonçons seulement le principe très-simple d'une opération qui, dans la pratique, exige des précautions multiples et minutieuses.

Le travail nécessaire pour enfoncer le tube dans une position bien verticale, la pose des poids dont on le surcharge à sa partie supérieure pour l'empêcher de se soulever, présentent souvent de grandes difficultés que savent vaincre seuls des ingénieurs expérimentés.

Les grands fleuves des États-Unis sont partout traversés aujourd'hui par des ponts dont les fondations sont ainsi posées à l'aide de l'air comprimé. Il est juste de faire remarquer que ce nouveau système, dont les Américains font des applications si hardies, a été imaginé en Europe, où il a été utilisé pour la première fois dans la construction du pont de Kehl sur le Rhin. Le prix de revient des piles établies par l'air comprimé est encore considérable : chacune des piles du pont de Kehl n'a pas coûté moins de 500 000 francs; il est vrai que ces constructions sont exécutées très-rapidement, tandis que les anciens procédés nécessitaient beaucoup d'années.

MUSÉE DU LOUVRE.

LA VICTOIRE DE SAMOTHRACE.



Musée du Louvre; Sculpture. — La Victoire de Samothrace. — Dessin de Chevignard.

Cette belle statue a été trouvée sur une colline de l'île de Samothrace, dans une chambre creusée à ciel ouvert, près des ruines d'un grand temple dorique. Il y a peu d'années encore, on aurait cru devoir compléter cette sculpture en y ajoutant une tête imaginaire. On est opposé aujourd'hui à ces restaurations, qui dénaturent sou-

vent le caractère de l'œuvre mutilée. On a toutefois l'intention d'ajuster à la statue que nous reproduisons des fragments d'ailes découverts près du corps, et qui paraissent bien démontrer que c'était une Victoire.

L'admiration que fait naître la beauté de cette statue est d'autant plus sincère que l'absence de la tête n'est pour rien dans la séduction que l'on éprouve. Dans une belle œuvre, l'art respire partout, et le moindre fragment révèle le génie de l'artiste.

La fin à une prochaine livraison.

LA TOUTE PETITE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 317, 326, 334, 338, 347, 354, 362.

XXI. — SIDONIE MÈRE DE FAMILLE.

Sidonie eut comme une vague idée qu'elle entreprenait une tâche au-dessus de ses forces, ce qui ne l'empêcha pas de l'entreprendre. Son bon cœur lui disait qu'elle n'avait pas le choix : elle seule était en état de se charger des deux enfants; donc c'était son devoir de le faire. Avec la généreuse imprudence des âmes nobles et dévouées, elle se jeta dans son entreprise les yeux fermés. Elle comptait sur l'appui et les conseils de son père et de sa mère et de quelques amis dévoués, pour conduire ses deux neveux dans la voie du devoir. Elle comptait avant toutes choses sur l'aide et la protection de Dieu; abandonne-t-il jamais ceux qui honorent son nom en faisant le bien?

Un de ces appuis lui manqua bientôt. Le pauvre M. Lescale, miné sourdement par le chagrin qu'il dissimulait de son mieux, mourut quelques mois après la chute de la maison qui avait été l'orgueil de toute sa vie. Mme Lescale, vieillie avant l'âge, tomba dans une sorte de langueur indifférente et maladive.

Le fardeau pesa donc de tout son poids sur les épaules les moins faites pour le supporter; la mystérieuse volonté de la Providence fit une mère de famille de cette enfant gâtée que rien, dans sa vie passée, n'avait préparée à ce rôle si difficile et si délicat.

Elle aimait beaucoup ses neveux, et ses neveux avaient pour elle la plus vive affection. S'il n'eût fallu, comme autrefois, que les promener de la boutique du pâtissier à celle du marchand de joujoux, pour gagner ensuite les Champs-Elysées et les installer au théâtre de Guignol, ou les faire grimper dans la voiture aux chèvres, sa tâche eût été trop facile.

Mais il fallait les plier à l'obéissance et au travail. Il fallait en faire des hommes capables de se conduire et de lutter avec les difficultés de la vie; et elle ne trouvait en eux que les éléments de deux enfants gâtés. Ils étaient, à peu de chose près, ce qu'elle avait dû être à leur âge, versés à fond dans l'art de cajoler les gens pour éloigner de leurs lèvres le calice amer du travail sérieux, et capables, si on leur résistait, d'entrer dans des colères affreuses, comme autrefois la « toute petite. »

Sidonie, pour se rendre compte des difficultés qu'elle aurait à vaincre, passa en revue ses souvenirs d'enfance, et se plaça par la pensée dans la situation d'esprit où elle s'était trouvée en mainte circonstance, à l'époque où sa violence faisait plier la volonté de ses parents devant la sienne.

Elle crut se rappeler que, même dans ses plus grands emportements d'autrefois, elle conservait la faculté de réfléchir, de calculer, au point qu'en mainte circonstance elle se serait décidée, tout compte fait, à céder de bonne grâce, si on eût montré une plus ferme volonté de la faire céder.

Elle n'eut point de fausse honte; elle communiqua naïvement ses doutes, ses perplexités et ses angoisses, à deux ou trois vieux amis de la famille qui, la voyant si sérieusement préoccupée de faire son devoir, s'empressèrent de l'éclairer de leurs conseils, et l'aidèrent à chercher la clef du caractère de ses deux enfants.

Mais, en matière d'éducation, les conseils et les livres ne peuvent vous conduire que jusqu'à un certain tournant de la route, où ils vous abandonnent à vos propres forces et à votre propre sagacité. Tout ce qu'ils peuvent pour vous, c'est de vous indiquer en gros la direction à suivre; il ne faut pas leur demander autre chose.

A partir de ce moment critique, il faut payer de sa personne, il faut être constamment sur la brèche, travailler au jour le jour, et surtout n'avoir point de « système infaillible » avec l'idée préconçue d'y emprisonner cette chose mobile, vivante, remuante, qu'on appelle « l'âme d'un enfant. » La tendresse assidue, l'humble patience, l'emporte ici sur les plus savantes combinaisons. Là où les plus grands docteurs échouent et jettent de dépit leur bonnet aux orties, on voit réussir, sans efforts apparents, quelque bonne petite ménagère, douce et humble de cœur, qui a trouvé le grand secret à elle toute seule. Mais ce secret n'est pas transmissible; à chaque génération nouvelle, tout est à refaire. Voilà pourquoi il arrive aux plus grands clercs de se tromper si lourdement. Voilà pourquoi, si l'instruction publique est une bonne chose, l'éducation publique est à peu près une chimère.

XXII. — SUCCÈS DE SIDONIE.

Sidonie, dans les premiers temps de son dur apprentissage, se dit plus d'une fois, dans la solitude et le silence de sa chambre : « Je ne pourrai jamais; j'y renonce! » Là-dessus, elle se mettait à pleurer amèrement.

Mais bientôt elle rougissait de sa faiblesse et de son abattement; elle priait avec ferveur, elle implorait Celui d'où nous vient toute lumière et toute force. Elle se relevait alors fortifiée et éclairée. « Il faut pouvoir, se disait-elle, il le faut! »

Que de fautes elle commit d'abord! mais avec quelle humilité elle les reconnaissait! avec quelle patience elle les réparait! avec quelle ardeur elle suivait la voie, encore indécise et mal tracée, mais visible pourtant par places!

Quand on additionne, le soir, avec une attention trop tendue, les fautes de toute espèce qu'un enfant peut commettre dans une seule journée, on est effrayé du total, et l'on s'arme pour le lendemain d'une sévérité parfois imprudente et indiscrète. Quand on s'aperçoit le lendemain que le total n'a pas diminué, on se creuse la tête pour s'expliquer ce résultat si décourageant. A force de chercher, on finit par découvrir, ou plutôt par s'imaginer que l'enfant, poussé par l'esprit du mal, résiste de parti pris; qu'il est ingrat, indigne de l'intérêt qu'on lui porte. Il se mêle alors à la sévérité comme une arrière-idée de lutte et comme un vague sentiment de vengeance. On se pique au jeu, l'aigreur s'en mêle, la parole perd quelque chose de sa mesure et de sa discrétion. Alors tout va de mal en pis.

Les gens dépités sont toujours maladroits; ils peuvent dire de bonnes choses, mais ils ne les disent pas juste au moment où il faut les dire. Les conseils qu'ils donnent sont excellents, mais ils les donnent d'un ton qui fait que l'enfant y voit des reproches et comme de vagues menaces.

Toutes ces fautes, Sidonie les commit une à une, justement parce qu'elle prenait trop à cœur une tâche à laquelle rien ne l'avait préparée.

Le jour où elle commença à additionner ses propres fautes au lieu d'additionner celles de Maurice et d'André,

elle mit le pied dans la véritable voie, elle y fit chaque jour de nouveaux progrès, elle fut sur la piste du grand secret.

A mesure qu'elle marchait, refaisant courageusement sa propre éducation, sa tâche lui devint chaque jour plus légère. Alors, elle commença à lire dans l'âme de ses deux enfants d'adoption comme dans un livre ouvert; elle sut ce qu'il fallait dire et ce qu'il fallait faire, et le moment précis où il fallait parler et agir; elle acquit une patience à toute épreuve, elle eut de l'habileté et de la dextérité.

Elle avait confié ses neveux à un maître élémentaire du lycée Bonaparte. Elle étudia pour leur servir de répétiteur. A mesure qu'elle acquérait des connaissances nouvelles, elle sentait croître son désir d'en acquérir davantage; ses deux élèves avaient plus de confiance en elle, et involontairement lui reconnaissaient plus d'autorité.

Il n'est pas de travail si ingrat qui ne finisse par offrir un sérieux intérêt, quand on s'y applique sérieusement. Le travail de ses neveux, le développement du bien qui était en eux, et l'anéantissement du mal, ce fut là désormais le grand intérêt de sa vie et la récompense bien méritée de son dévouement.

Quand Maurice et André furent en âge d'entrer au lycée Bonaparte, ils y entrèrent avec honneur et s'y firent remarquer par leur bon esprit et leur amour du devoir.

Sidonie avait reçu bien des compliments dans sa vie, depuis le jour où pour la première fois elle fut en âge de comprendre ce que c'est qu'un compliment. Elle devait être blasée là-dessus. Elle rougit néanmoins de plaisir et d'orgueil lorsqu'elle décacheta le premier bulletin trimestriel de ses neveux, et qu'elle y lut en toutes lettres : *Enfants très-bien élevés!*

XXIII. — RETOUR D'AUSTRALIE.

C'était un jeudi, environ cinq ans après le départ de Gaston et de sa femme pour l'Australie. Le train express du Havre à Paris dévorait l'espace avec une rapidité qui vous coupait presque la respiration. Mais il n'allait pas encore assez vite au gré de deux voyageurs qui occupaient à eux seuls un compartiment de première classe.

— Es-tu bien sûr que le train ne sera pas en retard? dit la dame à son mari.

Le mari tira sa montre en souriant, la mit sous les yeux de sa femme, et répondit :

— Je ne sais pas s'il *sera* en retard; mais je sais que, pour le moment, il *n'est* pas en retard.

La dame poussa un soupir de résignation, et, mettant la tête à la portière, elle regarda fuir d'un air impatient les vallons et les coteaux de la verte Normandie.

— Oh! s'écria-t-elle d'un air indigné, voilà encore une fois que nous ralentissons notre marche; allons-nous donc nous arrêter à toutes les bourgades?

— Bourgades! reprit le mari d'un ton de bonne humeur; avec quelle irrévérence tu traites la capitale de la Normandie, la patrie du grand Corneille!

Là-dessus, le convoi pénétra, grondant et haletant, sous une voûte sombre, et déboucha dans cette construction moitié cave, moitié serre chaude, que l'on appelle la gare de Rouen.

Tout le temps que dura l'arrêt, la dame se promena avec impatience sur l'asphalte du quai, comptant ses pas un à un pour tromper son impatience. Elle ne reprit sa sérénité que lorsque l'on pria « MM. les voyageurs » de monter en voiture.

Cette fois-ci, le mari et la femme furent suivis dans leur compartiment par un voyageur qui, après avoir salué poliment sans regarder ses compagnons de route, se mit à ranger méthodiquement dans le filet divers petits paquets qui lui embarrassaient les mains.

Quand il se retourna enfin pour s'asseoir, à l'issue du tunnel qui débouche sur la vallée de la Seine, trois cris joyeux partirent en même temps :

— Ah! par exemple, quelle surprise!

— Quelle rencontre!

— Quelle bonne aubaine!

— Et moi qui vous croyais en Australie! dit le nouveau venu.

— Cela prouve, mon cher d'Ivray, que vous négligez furieusement vos vieux amis, dit le mari. Ma mère et ma sœur auraient pu vous apprendre il y a longtemps que nous étions sur notre retour. Cela n'est pas bien de votre part.

— C'est très-mal, dit la dame, en hochant la tête d'un air de reproche.

— Écoutez-moi, Madame; écoutez-moi, mon cher Lescale, et vous m'excuserez tout de suite. Je viens de passer quatre ans à New-York où j'ai été fort occupé. La distance est assez grande entre New-York et la rue des Mathurins pour qu'un pauvre garçon soit excusable d'avoir interrompu ses visites; mais je compte bien me dédommager, ajouta-t-il en rougissant légèrement.

La fin à la prochaine livraison.

CAUSES DU SUICIDE.

UN MOYEN DE LES COMBATTRE.

L'auteur d'un livre spécial sur le suicide (1) partage ces causes en deux sections et quinze chapitres.

Première section. — 1° Événements politiques, révolutions, guerres civiles; — 2° septicisme, incrédulité, fanatisme; — 3° maladies de l'imagination, orgueil, rêveries, découragement; — 4° chagrins domestiques, querelles, menaces, mauvais traitements; — 5° crainte du déshonneur, peur des tribunaux ou de la police; — 6° passions du cœur; — 7° misère; — 8° inconduite, ivrognerie, etc.; — 9° jeu, loteries, bourse, actions industrielles, ruine.

Seconde section. — 1° Spleen; — 2° imitation; — 3° monomanie; — 4° hérédité; — 5° maladie; — 6° aliénation mentale.

Un homme célèbre et d'un grand bon sens nous disait que le nombre de ces tristes crimes serait très-considérablement réduit si ceux qui se sentent saisis du désir d'échapper par la mort aux tourments qui troublent leur raison, avaient seulement la force de sortir du milieu où ils se trouvent, de transformer toutes les conditions de leur existence en s'exilant au lieu de se tuer.

Il citait des exemples très-curieux de personnes qui ayant fait cet effort, avaient été toutes surprises dans leur nouveau séjour de ne plus bien comprendre comment elles avaient pu s'abandonner à un si profond désespoir.

DISCUSSION.

Il ne faut discuter qu'avec les gens qui pensent comme nous. BALLANCHE.

MUSÉE DE LA ROCHELLE.

CURIOSITÉS JAPONAISES.

Les objets que représentent les gravures suivantes sont, pour la plupart, d'un usage ordinaire ou même commun au Japon. Cependant il est peu de nos bijoux

(1) A. des Étangs, docteur en médecine, *Études sur la mort volontaire; du suicide politique en France*.

modernes qui soient travaillés avec plus de recherche, de goût, de vérité, et en même temps avec plus de vrai laisser-aller artistique.

Les figures 1 et 3 de la planche Ire sont de simples boutons; les Japonais les prodiguent à leurs vêtements, sans que le nombre, paraît-il, en fasse diminuer la grosseur. Le premier est en ivoire. Au milieu de sa surface très-convexe s'évide un champ surbaissé découpé d'un contour brutal et anguleux, dans lequel est très-finement modelée une petite figure à deux visages. Le bouton n° 3 est formé d'une plaque de bronze enfermée dans un disque d'ivoire; la tête seule du lecteur est en relief. Le corps est très-justement dessiné par quelques traits de burin; les pages du livre sont en argent.

Les figures 2 et 5, quoique n'ayant nullement la forme de boutons, en ont fait office. Le groupe en ivoire de deux figures, un homme d'importance et un enfant, bien que de proportions choquantes, a du naturel et de la tournure. Le principal personnage a sur la tête un masque grimaçant et laid; il semble peu ému des supplications du petit



Musée de la Rochelle. — Curiosités japonaises; planche Ire. — Dessin de Lancelot.

garçon qui le tire par la manche, et concentre toute son attention sur la boîte qu'il porte de la main droite.

La laie au repos (n° 5) est d'une exécution ravissante et d'une vérité absolue.

La trousse numéro 4 est une merveille. Sur un fond laqué s'étale une mer couleur de bronze aux vagues dorées, dans laquelle se jouent six poissons d'une vérité de forme et de couleur étonnante, pour laquelle, du reste, on a mis tout en œuvre. La nacre, la cornaline, les agates, diversement nuancées, forment les corps, ciselés avec une finesse inouïe; les yeux sont faits de pierres brillantes. Une pieuvre de 2 centimètres (le dessin a la grandeur de l'original) agite ses tentacules et regarde de ses yeux étranges avec une expression saisissante.

Les figures 6 de la planche Ire, 1, 2, 3, 4 et 5 de la planche II, sont des agrafes en bronze, incrustées aussi de pierres précieuses ou au moins brillantes, et d'argent et d'or.

Le furieux du numéro 2 a les yeux en argent, des bracelets d'or, et ses vêtements sont nuancés autrement que sa chair.

La vieille du numéro 3 a le nez et l'oreille entourés d'un mince filet d'or.

Le long chignon de la femme du numéro 4 est d'une pierre noire à reflets bleuâtres. Le nez de son vis-à-vis, qu'elle semble vouloir entourer d'un fil d'or, est rouge et semble en corail.

Un des masques de la figure 5, bulbeux et laid à plaisir, est d'une pierre rouge lie de vin, dont le ton s'accorde bien avec ses traits. La figure de femme qui le touche est gracieuse et potelée.

La figure 7, planche II, est une épingle à cheveux au tiers de l'original.

Au-dessus, figure 6, est le relief qui la décore, un bœuf attelé, et exactement harnaché comme nos chevaux de trait.

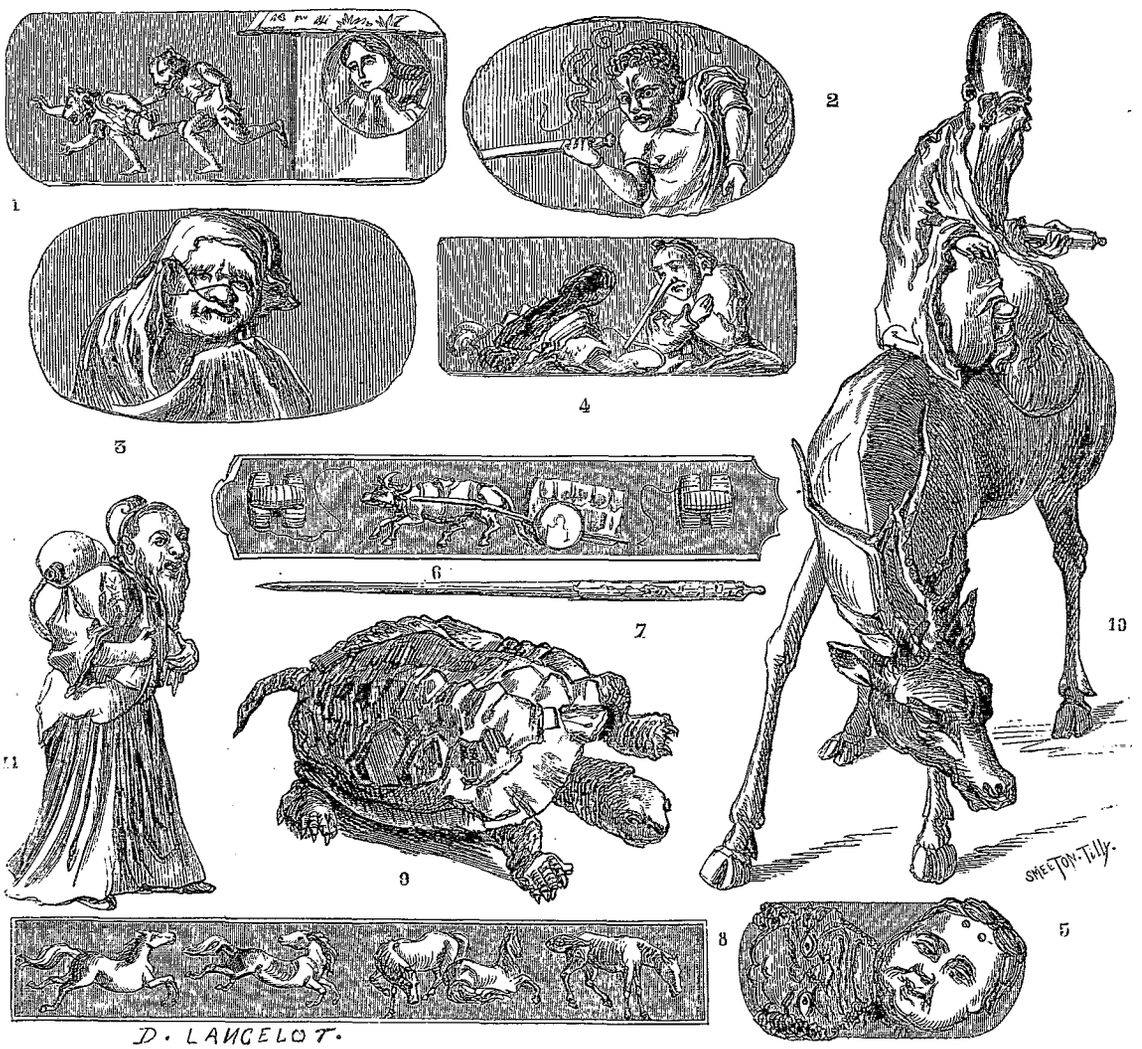
La figure 11, en ivoire, est pleine de mouvement : l'outre indique-t-elle un porteur d'eau?

La tortue numéro 9 est en bronze : charmante de vérité et d'une exécution large qui égale celle de nos meilleurs animaliers contemporains.

Le sujet numéro 8 est pris aussi à une épingle à cheveux, en bronze comme les précédentes. L'or et l'argent, semés par taches, nuancent ces chevaux et leur donnent du relief et du mouvement beaucoup plus que la grandeur du sujet ne semble devoir le comporter.

Le vieux bonze en méditation sur un cerf est chinois. Ce bronze, qui a le caractère d'une antiquité notable, est plus vrai de mouvement que ce que produit l'art chinois aujourd'hui. Il est surtout d'une exécution simple et large.

Ces spécimens de l'art japonais sont déjà anciens. On pourrait en prodiguer les exemples. Ils prouvent un art



Curiosités japonaises ; planche II. — Dessin de Lancelot.

usuel vraiment supérieur, aussi recherché, aussi habile dans ses mains-d'œuvre que l'art de la renaissance chez nous, quoique moins élevé, sans doute, et s'inspirant d'une nature plus commune, mais aussi convaincu et peut-être encore plus généralisé. Ces objets sont au Musée de la Rochelle et font partie d'une collection recueillie au Japon par M. le baron de Chassiron, ancien conseiller d'État, et léguée par lui à la ville.

JOSEPH HORNUNG,

PEINTRE GENEVOIS.

Joseph Hornung est né à Genève en 1792. Il eut une enfance un peu sauvage, nous dit-on dans sa biographie (1). Écolier, il passait une grande partie de ses journées au bord de l'eau ou sur l'eau, au grand air, à s'ébattre. Il avait ce luxe qu'étalent au soleil ses futurs modèles, ses chers petits Savoyards, leurs yeux vifs, leurs dents blanches, leurs boucles brunes, leur santé et leur insouciance. Sa mère était une femme excellente, pleine d'entrain, qui parlait par proverbes; le père était bon, gai, spirituel. Aussi, malgré les revers, faisait-il rarement sombre à la maison. Ajoutons que le père était d'une beauté saine et vigoureuse. Cette beauté, qui embellissait les premières impressions de l'enfant, l'artiste la retrouvera mêlée à ses plus chers souvenirs, et son idéal en portera l'empreinte.

De l'école, Hornung passa au collége. On ne peut pas dire qu'il y était parmi les premiers. Il montrait une trop grande indépendance vis-à-vis de la règle. On renonça donc au collége, et à onze ans on le plaça chez un monteur de boîtes. Il passa là trois années à apprendre un état qui ne devait pas être le sien. Ce fut pour lui les limbes

(1) *Notice biographique sur Joseph Hornung, peintre d'histoire et de genre*, publiée par ses enfants.

que cet atelier, limbes où, du reste, on vivait en bonne humeur. Il n'y désapprit pas la gaieté, et, qui sait? cette gaieté d'atelier colora la sienne, peut-être. On fit ensuite goûter au jeune garçon du métier de graveur; puis, ses goûts s'accusant de plus en plus, on se décida à faire de lui un peintre.

Le voilà dans sa route, et son premier pas est un bond de joie. Peintre!... Mais s'il n'avait eu pour le soutenir que ces ardeurs d'imagination, notre jeune artiste n'aurait pas été loin. Les temps étaient mauvais. Genève ne s'appartenait plus. En vain ses meilleurs peintres, Saint-Ours, de la Rive, exposaient leurs meilleures toiles, l'attention était ailleurs. L'Académie d'après nature était fermée; les élèves perdaient courage, et plus d'un laissait là le pinceau. Hornung devait avoir, par surcroît, ses épreuves personnelles. La position de ses parents devint précaire, il dut quitter l'atelier. Que va-t-il faire? Il n'hésite pas. Son idéal ne s'abaisse point. Il ira où il voulait aller. Il ira seul, sans maître. Ce qu'il sait est peu de chose encore, il trouvera le reste. Les difficultés ne l'effrayent pas. Le voilà à l'œuvre. Il cherche, il essaye, il fait l'aquarelle, il aborde la peinture à l'huile, et il est content de son sort. A l'atelier il était encore à l'école, il est maintenant son maître; il y subissait certains types que M. Vaucher, classique rigide, imposait; il choisit maintenant ses sujets autour de lui. Et puis il se corrige de ses petits défauts sans qu'on les lui montre du doigt, et son amour-propre s'en trouve assez bien.

Après quelques mois, deux ou trois tableaux étaient terminés : il en fut satisfait, et, encouragé par ses amis, il exposa. Le public, qui n'aime pas les fruits verts, fit une assez forte grimace. Le pauvre peintre fut atterré. Un moment il eut l'idée de se remettre à l'établi. Mais quand on est vraiment artiste, on l'est bon gré mal gré; si la plante est vivace, rasez les premiers jets, il en pousse de nouveaux; il ne tarda pas à se reconnaître, à se ressaisir. Plus résolu que jamais, il s'impose trois années d'études. Pendant ce temps, il vivra de leçons, s'il en trouve.

Dans cette période de silence et de labeur se place un touchant épisode. Un jour, Hornung partit pour la Chaux-de-Fonds, où l'on demandait un maître de dessin. Ses ressources étant très-minces, il fit les trente lieues à pied. Un concours était ouvert, et il avait un concurrent. C'était un vieillard, un Genevois. En faisant à huis clos leurs dessins de concours, ils causèrent. Le vieillard raconta ses malheurs, et comment il n'avait pu arriver à rien. Son avenir de quelques jours n'était pas assuré. Il craignait la misère pour la fin de sa vie. Hornung se trouvait bien riche à côté du pauvre homme. Il n'avait point de goût à travailler à son propre dessin, et se plaisait à corriger celui de son rival. A l'issue du concours, un seul des deux dessins était terminé, le dessin du vieillard. Hornung n'avait plus qu'à s'en retourner. Il refit à pied les trente lieues, léger et le cœur content.

Les années d'apprentissage écoulées, de joyeuses années suivirent. Le succès commençait à poindre. Le jeune homme avait des appuis, des amis. Dégagé dans une certaine mesure de doutes et d'inquiétudes, il était plus au large pour se développer. Souvent il prenait la clef des champs, il allait s'enrichir en Savoie. Dans ce pays des mœurs naïves, de la grâce négligée, sous l'influence de la marche et du plaisir, jouissances elles-mêmes, les idées naissaient, abondantes et comme brillantes de fraîcheur et de soleil. Tout s'unissait en ces années pour que la fête fût complète. Genève, redevenue libre, était maintenant une vraie patrie. Après les sombres jours, la vie se réveillait en elle, comme elle se réveille au printemps, avec effervescence : c'étaient des épanouissements, des fanfares, des éclats joyeux. Hornung était plus que personne Genevois, il l'était alors en jeune homme, avec une passion débordante; on peut juger de son enivrement. Ah! il est bon d'avoir dans sa jeunesse des années heureuses! Quand la vie prend, au début, le pli du bonheur, le plus souvent elle le garde. Elle le gardera chez Hornung.

A vingt-sept ans il se maria. Sa femme avait du sens, de la fermeté; son esprit était « fin, pénétrant, un peu satirique. » Elle était capable d'affections fortes, de dévouements absolus, de qualités austères. Sans fortune, orpheline de bonne heure, la vie lui avait été rude. Elle la craignait, et elle était attentive sur les chances de malheur, tout au contraire d'Hornung, à qui d'être heureux semblait tout naturel, qui comptait sur la vie et ne s'attendait qu'à des joies.

Les affaires du jeune ménage prospérèrent. Les tableaux se vendaient, les élèves ne manquaient pas, il y en avait trop, on ne savait où les mettre. La maison tenait de la ruche. C'était toute la semaine une bourdonnante activité. L'exemple du maître, sa belle et souriante figure, sa parole amicale ou malicieuse, marquée toujours d'esprit et de bon sens, entretenaient l'entrain dans l'essaim des élèves et une fraîcheur d'impulsion qui ne laissait pas d'être féconde. Les amis, les amateurs, toujours plus nombreux, entraient et se mêlaient à tout ce mouvement.

La peinture de genre était pour le jeune maître une veine abondante, et il produisait beaucoup. Ses sujets n'étaient pas de ceux qui demandent de longues méditations. Il les prenait à fleur de nature. C'étaient des scènes vues, senties, tantôt piquantes, tantôt touchantes, naïves et simples toujours. Au commencement, l'exécution était, comme les sujets, simple et naïve. Peu de couleur, peu d'effet. L'homme de sentiment et l'artiste se montraient déjà, non pas encore le peintre. Mais des idées lui viennent qui lui sont moins directement inspirées par le sujet, il les trouve au bout de son pinceau et elles resplendissent sur les autres idées. Ses tableaux se transfigurent. C'étaient un peu des esquisses, ce sont bientôt des tableaux; c'était la nature sans rayons, c'est bientôt la nature éclairée et brillante. Pendant ce temps, il songeait à des travaux plus graves. Il se préparait silencieusement à la peinture d'histoire. Il lisait beaucoup, non pas avec le désintéressement des lecteurs dilettanti, mais en cherchant son profit; il s'enrichissait rapidement. Ses lectures le ramenaient sans cesse au seizième siècle, c'était son grand sujet d'études. Il trouvait là des couleurs vigoureuses, des contrastes puissants. Il avait fini par le très-bien connaître.

La fin à la prochaine livraison.

IMMORTALITÉ.

Un philosophe prétendait prouver à Sapho que la mort et le néant étaient préférables à la vie. Sapho lui répondit : « Pourquoi donc les dieux se seraient-ils réservé l'immortalité? »

LE GRAND PALÉOTHÉRIUM

(*Palæotherium magnum* de Cuvier)

TROUVÉ DANS LES PLATRIÈRES DE VITRY-SUR-SEINE.

Les journaux quotidiens ont parlé l'an dernier de la découverte aussi curieuse qu'inattendue d'un squelette du grand paléothérium, trouvé dans les plâtrières de Vitry-sur-Seine, et dont M. le professeur Paul Gervais a entretenu l'Académie à cette époque. Cette belle pièce, que M. Fuchs, propriétaire de la carrière Michel, dans laquelle

on l'a découverte, a généreusement offerte au Muséum, a pu être extraite de la masse gypseuse dans laquelle elle était enfouie, et transportée sans accident dans les galeries d'anatomie, où on l'a dégagée avec soin, de manière à en faire voir tous les caractères; elle est depuis plusieurs mois déjà exposée aux regards du public. Ce n'était pas là chose facile à réaliser, eu égard aux dimensions du bloc gypso-marneux dans lequel l'animal était engagé, puisqu'il a fallu, pour conserver le fossile intact, détacher du plafond de la carrière, à plus de six cents mètres de l'entrée de cette dernière et à six ou huit mètres au-dessus du sol dans la voie d'exploitation, une masse de roche n'ayant pas moins de $2^{m}.45$ sur $1^{m}.80$, sur une épaisseur de $0^{m}.25$.

Dans la crainte de quelque accident, et pour conserver du moins le souvenir d'une observation aussi intéressante pour la science, M. Gervais avait fait préalablement photographier le fossile sur place au moyen de la lumière électrique, opération qui avait parfaitement réussi, grâce à l'habileté de MM. Serrin, Favre et Molteni.

La figure que nous donnons maintenant du grand paléothérium de Vitry le montre tel qu'il est depuis les travaux dont il a été l'objet : la tête, le cou, les vertèbres du dos et celles des lombes, une partie du sacrum, la queue (un peu déplacée par les phénomènes de putréfaction dont le corps de l'animal a été le siége avant d'être entièrement recouvert par les sédiments au milieu desquels il a été retrouvé), s'y voient très-nettement, et il en est de même des os de l'épaule et du bassin, des humérus et des fémurs, ainsi que du radius et du cubitus, constituant l'avant-bras, et du tibia ou os principal de la jambe. Une des rotules, celle de droite, est encore en place, et il y a aussi des indices de la partie terminale des membres. Ils sont suffisants pour montrer que les paléothériums avaient plusieurs doigts à chaque pied, ce qui les éloigne des chevaux, qui n'en ont qu'un seul. Leur tête offrait aussi une autre conformation que celle du cheval, et elle approchait davantage de celle du tapir; mais, de leur côté, les dents ressemblaient plus à celles du rhinocéros, du moins les molaires, qu'aux dents de ce dernier ou à celles des chevaux; de sorte que, tout en offrant assez d'analogie avec le cheval, le tapir ou le rhinocéros, pour qu'on doive les classer dans le même ordre qu'eux, les paléothériums peuvent être aisément distingués de ces animaux par leurs caractères secondaires, ce qui justifie le genre particulier que Cuvier a établi pour les y placer.

Ce célèbre anatomiste a donné, dans son ouvrage sur les Ossements fossiles, et cela sur l'examen de quelques parties isolées du grand paléothérium, les seules que nos plâtrières eussent alors fournies, une figure du squelette restauré de cette espèce, que la pièce, pour ainsi dire complète, découverte à Vitry vient justifier de tous points. Il n'est pas jusqu'aux vertèbres du cou, qui avaient d'abord paru moins épaisses que dans son dessin, qui n'en reproduisent à peu près les proportions; et la comparaison faite par Cuvier de cet ancien habitant de notre sol avec le tapir reste encore la meilleure manière d'en indiquer les principales particularités, à la condition d'admettre que le grand paléothérium doit servir de type à un genre à part. On sait, d'ailleurs, que ce genre se compose de plusieurs espèces, qui toutes ont disparu, pendant les temps géologiques, de la série des êtres vivants.

Les paléothériums ont vécu vers le milieu de la période tertiaire, un peu avant l'époque dite miocène, alors qu'existaient dans nos régions tous ces lacs dont les eaux, en grande partie séléniteuses, ont déposé la pierre à plâtre exploitée de nos jours avec tant d'activité. C'est pendant le dépôt de ces masses gypseuses que le grand paléothérium, objet de cet article, et tant d'autres animaux du même genre ou de genres différents, par exemple les grands carnivores appelés hyénodons et ptérodons, des sarigues, des rongeurs voisins des loirs, une espèce de chauve-souris, des bisulques assez rapprochés des sangliers, tels que les chéropotames, ou intermédiaires aux chevrotains et aux chameaux actuels ainsi qu'aux porcins eux-mêmes, comme les dichobunes, les xiphodons et les anoplothériums, si souvent cités dans les ouvrages de géologie, étaient répandus sur notre sol. Ils se tenaient sur les mamelons crayeux et les assises appartenant au calcaire grossier, assises plus connues sous le nom de pierre à bâtir, qui formaient presque en entier la surface habitable de notre pays.

Ces animaux fréquentaient les bords des lacs, et ils étaient parfois engloutis tout vivants dans leurs eaux; dans d'autres cas, leurs cadavres y étaient amenés par les ruisseaux ou les petites rivières qui en formaient les affluents. Quelle que soit la façon dont le grand paléothérium de Vitry est arrivé dans le lac où son squelette est resté si longtemps enseveli au milieu de la pierre à plâtre qui l'a enveloppé, il a dû flotter quelque temps à la surface des eaux avant de couler au fond, où il est resté sur le flanc, les quatre pattes étendues et la tête rejetée en arrière. C'est ce qui a permis, en le redressant après les préparations dont il vient d'être l'objet, de poser verticalement la dalle, primitivement horizontale, sur laquelle il est appliqué, et de lui rendre, pour ainsi dire, les allures de la course; de sorte que l'on peut en dire, comme le faisait déjà Cuvier lorsqu'il comparait les parties isolées du grand paléothérium qu'il possédait à celles de la petite espèce du même genre qu'il avait pu également se procurer, « qu'il n'est rien de plus aisé que de se le représenter à l'état de vie. »

A quelques centaines de mètres du point où ce grand paléothérium a été rencontré se trouvait le squelette presque entier, mais dans un état de conservation beaucoup moins parfait, d'un anoplothérium, espèce qui est l'une des plus communes dans la pierre à plâtre. M. Fuchs a aussi fait don de cette pièce au Muséum, et elle est exposée dans la même salle que le paléothérium qui vient d'être décrit.

Nous avons dit que l'on connaissait plusieurs espèces de paléothériums. Cuvier en a signalé huit, et il en a été observé d'autres depuis lui. C'est principalement par la taille que ces espèces diffèrent les unes des autres; leurs proportions ne sont pas non plus constamment les mêmes, et l'une d'elles a mérité, à cause de sa corpulence plus massive, de recevoir le nom de *Palæotherium crassum;* le *Palæotherium latum* s'en rapprochait à cet égard. Le grand paléothérium (*Palæotherium magnum*) égalait le cheval par ses dimensions, et il ressemblait à la fois par ses allures à cet animal ainsi qu'au tapir. Le *Palæotherium minus* était le plus petit de tous; on peut le comparer, sous ce rapport, à un agneau. Quelques caractères peu importants, mais qui méritent cependant d'être pris en considération, ont déterminé les naturalistes à faire de ce dernier un genre particulier qui a reçu le nom de *Paloplotherium.* La distinction en est principalement fondée sur une légère particularité des dents molaires.

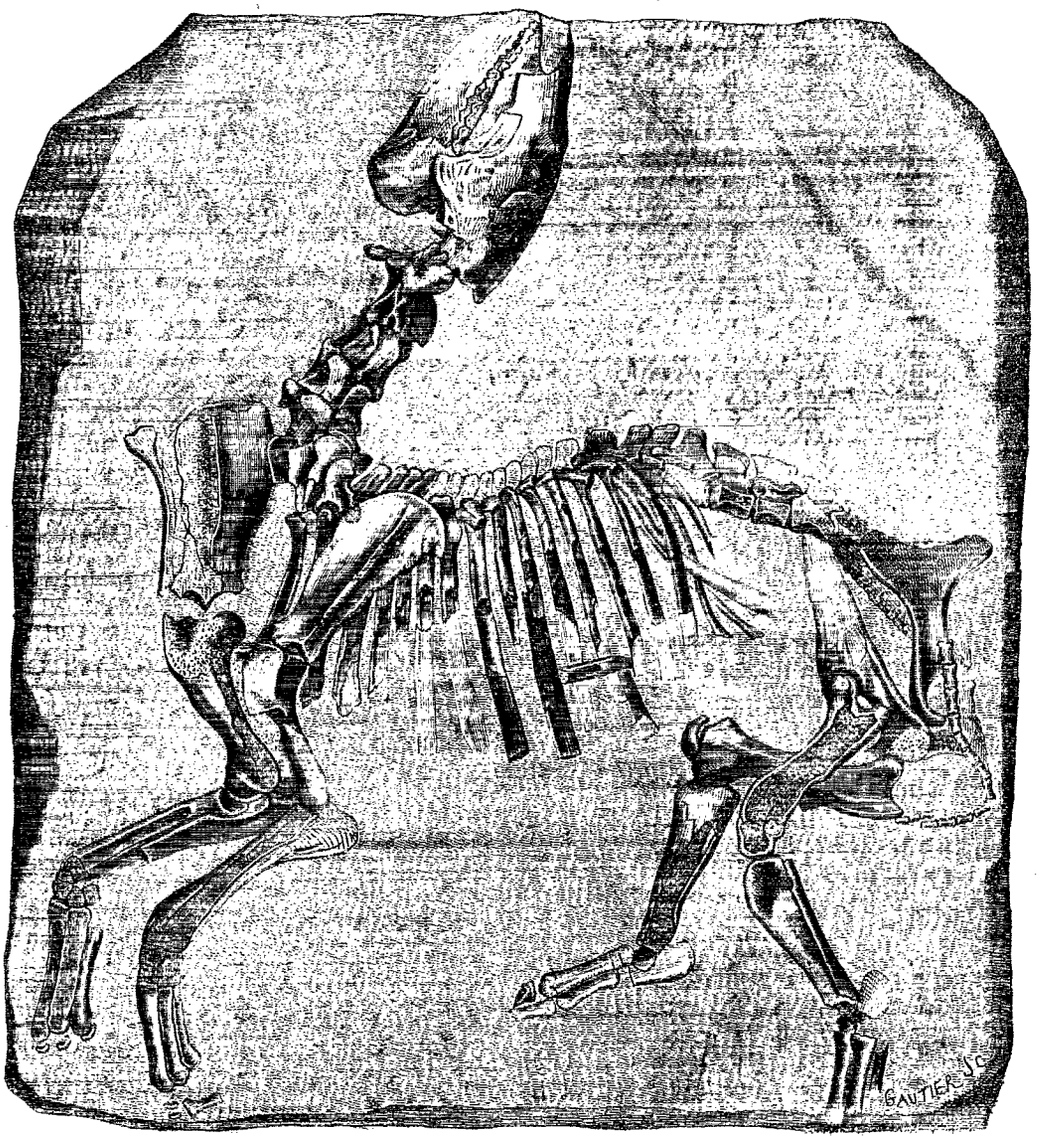
Cuvier n'a connu qu'un petit nombre de gisements de paléothériums, et ce sont ceux des environs de Paris qui lui ont fourni la plupart des pièces décrites dans son ouvrage, et par l'examen desquelles il a été conduit à restaurer les principaux traits distinctifs de ces quadrupèdes. Il en cite cependant aussi à la Grave (Dordogne), à Ronzon, près du Puy-en-Velay, et aux environs de Nice. Depuis lors, on en a recueilli des débris dans beaucoup

d'autres localités, les unes situées en France, comme la Débruge-lez-Apt et Mourmoiron, dans le département de Vaucluse; Saint-Gély, dans celui de l'Hérault; le Mas-Sainte-Puelle, à peu de distance de Castelnaudary (Aude); les environs de Toulouse; dans les dépôts à phosphates du Quercy, et dans plusieurs autres endroits. Le gisement de la Débruge, qui en a fourni en plus grande abondance, est aussi le plus riche en ossements provenant des autres genres de mammifères propres à la même époque géologique. Des milliers de ces animaux y ont été ensevelis.

La découverte de fossiles analogues a eu lieu dans l'île de Wight en Angleterre, ainsi que dans les dépôts ferrugineux de la Suisse et du Wurtemberg, auxquels on donne le nom d'amas sidérolithiques.

L'Amérique elle-même doit être inscrite sur cette liste, la présence d'ossements de paléothériums ayant été constatée dans les dépôts, si riches en fossiles, du Nebraska et du Dakota (États-Unis), auxquels on donne dans ce pays le nom de Mauvaises-Terres (*Bad Lands*).

De même que les chevaux, les rhinocéros et les tapirs.



Squelette du grand Paléothérium de Vitry, exposé dans les galeries d'anatomie comparée, au Muséum d'histoire naturelle. Dessin de M. Delahaye.

auprès desquels ils prennent rang dans la classe des mammifères, les paléothériums font partie de l'ordre des jumentés ou pachydermes à doigts impairs. C'étaient des herbivores, sans doute avides de grains comme le sont les jumentés eux-mêmes. Ils fréquentaient les endroits peu élevés, préférant probablement les marécages aux lieux découverts, et se tenaient par petites troupes. Ils avaient pour ennemis les grands carnassiers de cette époque, principalement les hyénodons et les ptérodons, qui joignaient le caractère féroce des panthères à une forme et à des proportions semblables à celles des loups.

Les paléothériums ont été surtout nombreux pendant l'époque proïcène, qui répond au dépôt de nos terrains gypseux. On constate cependant leur présence dans les dépôts situés immédiatement au-dessous du gypse ou de ses marnes, et en particulier dans certaines couches appartenant au calcaire grossier. Ils ont duré jusqu'au moment où les terrains tertiaires moyens ont commencé à se former. Mais ils paraissent, dès lors, être devenus rares, et on les voit bientôt s'éteindre pour ne plus se montrer dans aucune des populations animales qui se sont ensuite succédé sur le globe. Les rhinocéros, les tapirs, certains équidés à trois doigts, tels que les hipparions et les anchitériums, se substituent dès lors à eux et forment, avec les rhinocéros, les mastodontes, les amphicyons, etc., la transition de la faune paléothérienne à la faune actuelle.

FILIPPINO LIPPI.



Musée des Offices, à Florence. — Portrait de Filippino Lippi peint par lui-même. — Dessin de Chevignard.

Fils d'un peintre doublement célèbre par son rare mérite et les romanesques aventures de sa vie, Filippino ne reçut pourtant pas de son père, Fra Filippo Lippi (1), les premières notions de l'art. Ce fut à Fra Diamante, l'un de ses élèves et son principal collaborateur dans les travaux de la cathédrale de Spoleto, que le maître, près de mourir, confia le soin d'élever Filippino, alors âgé de neuf ans (1469). La tutelle immédiate de Fra Diamante n'eut pas longue durée : nous voyons de bonne heure son pupille parmi les disciples de Sandro Botticelli. Il était admis, au quinzième siècle, qu'un apprenti peintre, sculpteur ou orfévre, dût parcourir successivement tous les grands ateliers de Florence; Filippino trouvait d'ailleurs, en la personne de son nouveau maître, un artiste supérieur à Diamante, comme lui élève de Fra Filippo et gardien des traditions paternelles. En 1474, Sandro Botticelli fut appelé à Rome par Sixte IV pour orner la chapelle qui porte le nom de ce pape, et présider aux travaux de peinture qui s'exécutaient au Vatican. Il est presque certain que Filippino accompagna Sandro dans ce voyage. L'occasion était belle pour un jeune esprit. Toute une génération de savants et d'artistes interrogeait la Rome des Césars sous la poussière de ses propres ruines. Il était enviable de pouvoir prendre sa part de ces découvertes, de chercher à revêtir de l'élégance et de la simplicité antiques les scènes touchantes du Nouveau Testament, de se préparer à tenir, en Toscane, le rôle si bien rempli déjà par Mantegna dans l'Italie du nord, celui de rénovateur de l'antiquité. Vasari insiste beaucoup sur l'emploi fréquent, dans les ouvrages de Filippino Lippi, de ces ornements empruntés aux monuments romains; il vante l'usage que sut faire notre artiste de ces gracieux caprices, de ces *grottesche* qui, commentés, rajeunis par les vives imaginations de la renaissance, couvrent de leurs combinaisons ingénieuses les édifices des quinzième et seizième siècles. Nul doute que cette prédilection pour les formes antiques ne remonte à ce premier voyage de Rome. Longtemps après, Benvenuto Cellini, bon juge en telle matière, s'émerveillait devant ces études possédées par un sien ami, Francesco, fils de F. Lippi.

A vingt ans, Filippino avait déjà conquis la réputation d'un maître habile. En 1480, il exécuta *a tempera*, pour la chapelle de Francesco del Pugliese, une Apparition de la Vierge à saint Bernard, qui orne maintenant un des autels de la Badia, et un autre tableau de saint Jérôme pour la famille Ferranti. Cinq ans après, il était chargé de compléter les peintures de la chapelle des Brancacci dans l'église del Carmine, fresques commencées par Masolino da Panicale et continuées par Masaccio. L'entreprise était ardue. Cette chapelle fameuse est un des sanctuaires de l'art, et, dans ces fresques, le génie de Masaccio a entrevu les sommets où devait planer, un demi-siècle plus tard, l'immortel peintre d'Urbin. Les plus grands artistes de la renaissance se sont inspirés de l'Adam et Ève chassés du paradis, de saint Pierre visitant saint Paul en prison, de la légende des deux saints devant Néron, etc. Quelle est la part exacte de Filippino Lippi dans ces œuvres magistrales? Après beaucoup de discussions, de controverses savantes, cette question n'est pas encore complétement éclaircie. On peut toutefois remarquer combien il est glorieux pour Filippino que ses travaux puissent être confondus avec ceux de Masaccio.

(1) Les deux Lippi se nommaient Filippo. Quand on parle du plus ancien, le titre de Fra, *frate*, le désigne clairement et rappelle qu'il avait porté l'habit religieux dans sa jeunesse. Pour le second, l'emploi du diminutif Filippino a prévalu, l'artiste lui-même ayant signé quelquefois ainsi, notamment en 1502, sur une des peintures de la chapelle Strozzi : PHILIPPINVS DE LIPPIS FACIEBAT.

Tour à tour mandé à Rome par le cardinal Caraffa pour décorer l'église de la Minerve, rappelé à Florence pour la chapelle des Strozzi dans l'église de Santa-Maria-Novella, chargé de travaux destinés aux villes de Bologne, de Prato, au palais de la Seigneurie, Filippino suffisait à toutes ces tâches quand la mort le frappa en pleine maturité d'âge et de talent.

Né à Prato en 1460, il mourut d'une esquinancie le 13 avril 1505; il avait quarante-cinq ans. Il fut universellement regretté de ses concitoyens, et, sur le passage de son convoi funèbre, les boutiques de la Via de' Servi se fermèrent comme pour un deuil public.

La peinture précieuse que nous reproduisons en tête de cet article fait partie de la collection de portraits d'artistes au Musée des Offices; elle est exécutée à la détrempe, comme presque toutes les œuvres florentines de la même époque. Au dix-huitième siècle, elle était la propriété du peintre Ignace Hugford, et, lorsqu'elle fut achetée trente sequins par le grand-duc Pierre-Léopold, en 1771, elle passait depuis longtemps déjà pour le portrait de Masaccio. Maintenant cette attribution est reconnue erronée, et, par le rapprochement avec d'autres représentations de Filippino Lippi, on s'accorde généralement à voir, dans cette œuvre pleine de caractère, l'effigie même de notre artiste.

LA TOUTE PETITE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 317, 326, 334, 338, 347, 354, 362, 370.

XXIV. — LES VOILA!

Quand la première fureur des questions fut passée, les trois voyageurs se mirent à causer; leur conversation était si intéressante que Mme Lescale oubliait de s'impatienter contre la lenteur du train.

— Mantes! dix minutes d'arrêt! cria la voix d'un employé.

— Comment! dit Mme Lescale dont le courage était à bout, nous ne sommes qu'à Mantes! Je vois bien que nous n'arriverons jamais!

— Nous arriverons, nous arriverons, dit doucement M. d'Ivray.

Et la conversation reprit de plus belle.

Enfin, voici Asnières! le train franchit la Seine pour la dernière fois; la station de Clichy-Levallois disparaît comme dans un rêve; une voûte sombre, puis la lumière du ciel, puis une voûte moins sombre, puis la lumière encore; on s'arrête enfin.

— Vite, vite, dit Mme Lescale à son mari, qui échange quelques paroles avec l'ingénieur. Ils nous attendent, j'en suis sûre.

— Mais, ma chère, les bagages?

— Nous y reviendrons! vite, vite!

Beaucoup de gens étaient aussi pressés que Mme Lescale; il en résulta quelque tumulte et quelque encombrement au passage étroit de la porte et sur le trottoir. Mme Lescale se dressait sur la pointe des pieds, mais les têtes de la foule l'empêchaient de rien voir. Son mari lui dit enfin :

— Les voilà! je les vois!

— Où? où?

— Maman est assise sur le banc; pauvre maman! elle est bien vieillie. Les enfants nous guettent! Sidonie donne le bras à un officier. C'est notre Paul! c'est notre colonel Paul! Et, ma foi, je ne me trompe pas : je vois Marie avec son magistrat. Voilà ce que j'appelle une fête complète!

En ce moment deux jeunes garçons, fendant la foule comme deux nageurs qui remontent un courant, vinrent se jeter dans les bras des voyageurs; c'étaient Maurice et André. Ils étaient si véhéments, si fous dans l'expression de leur tendresse, que tout le monde en avait le sourire sur les lèvres, même le bonhomme en paletot râpé couleur lie de vin qui notait sur un calepin les numéros des voitures. Pour sûr, ce brave homme devait être père de famille.

La foule s'écartait peu à peu et devenait moins compacte; le reste de la famille arriva. Il y eut tant d'embrassades et d'étreintes silencieuses, tant de questions sans réponse, tant de réponses à des questions que personne n'avait faites, et de cris de joie, qu'un employé misanthrope se mit à crier :

— Circulez! vous encombrez le passage.

— Bah! laisse-les donc faire, dit un gros employé réjoui, ces gens-là ont été longtemps sans se voir, ne vas-tu pas gâter leur plaisir?

L'employé grognon haussa les épaules et s'en alla les mains dans les poches, en faisant le gros dos. L'employé réjoui resta en extase devant cette famille heureuse, et adressa de joyeux clins d'œil au paletot lie de vin.

XXV. — LE SAPEUR BAROUJAY.

Le sapeur Baroujay, planton du colonel Lescale, était un guerrier aussi velu et aussi trapu que peut l'être une créature humaine. Il était particulièrement fier de sa barbe rouge qui descendait en éventail deux pouces plus bas que son ceinturon, et de ses mains qui ressemblaient à des épaules de mouton. Le sapeur Baroujay parlait peu. Semblable aux rhétoriciens embarrassés qui ont la phrase courte et l'allongent de leur mieux en y introduisant jusqu'à l'abus le vocable : *verum enim vero*, Baroujay n'ouvrait guère la bouche sans employer, comme expression familière, l'expression : *Ah! mon petit cousin!* à laquelle il n'attachait d'ailleurs aucun sens particulier. Ou bien encore, il vous disait de but en blanc : *Moi aussi, je suis orphelin!* Mais les orphelins comme les débutants doivent être jeunes pour être intéressants. Personne donc ne s'apitoyait sur cet orphelin de quarante-cinq ans, et qui, d'ailleurs, n'avait aucune prétention à passer pour un personnage intéressant.

Il venait de donner un coup de main aux portefaix pour monter les bagages de M. et Mme Lescale, et pour les ranger dans l'antichambre.

Quand les « colis » furent rangés symétriquement autant que le permettait la variété de formes des malles, caisses, boîtes et « boîtillons », il poussa un soupir de satisfaction, et, se dirigeant vers la cuisine, s'attabla sans façon, et se versa à boire sans parcimonie.

— Ils sont gais là dedans! dit-il à la vieille Gertrude, en pointant son pouce énorme par-dessus son épaule, dans la direction de la salle à manger.

On y entendait le brouhaha joyeux d'une conversation animée.

— Ah! mon petit cousin! Ce serait un vrai meurtre de ne pas boire à leur santé.

Et il but à leur santé.

— Si défunt le pauvre cher monsieur était là pour voir leurs bonnes figures, c'est lui qui serait heureux! dit Gertrude en soupirant.

— Et moi aussi, je suis orphelin! reprit Baroujay avec chaleur. Oui, s'il y était, ça le réjouirait. Mais puisqu'il n'y est pas, réjouissons-nous, nous qui y sommes. Celui-ci, je le bois à votre santé, Gertrude!

Gertrude était dans « le coup de feu », elle n'avait donc pas le temps de répondre aux avances du sapeur. D'ailleurs, elle avait quelque chose sur le cœur. Les gens de la salle

à manger avaient tant de choses à se dire qu'ils laissaient refroidir les morceaux sur leurs assiettes. Ils étaient si heureux qu'ils n'avaient pas même l'air de savoir ce qu'ils mangeaient. C'est humiliant pour un cordon bleu. M. Gaston mettait des tas de sel et de poivre sur tout ce qu'on lui servait. Cela venait, selon Gertrude, de ce que, dans ce pays d'où il revenait si bronzé, il avait vécu avec des sauvages ou des Anglais, Gertrude ne savait trop lequel des deux; peut-être même étaient-ce des Anglais sauvages, ce qui était bien fait pour lui pervertir le goût à tout jamais.

XXVI. — A LA CUISINE.

Vers la fin du dîner, Gertrude se rasséréna. M. Gaston avait reconnu un certain plat qu'il aimait beaucoup autrefois. Il n'y avait fourré ni poivre, ni sel, et il en avait redemandé..

Alors, pendant que le guerrier barbu s'escrimait du couteau et de la fourchette avec une ardeur sans pareille, Gertrude, pour animer ce petit festin, se mit à parler de la famille. M. Gaston avait gagné beaucoup d'argent; il pourrait vivre de ses rentes, mais il ne voulait pas rester les mains dans ses poches. Il reprendrait à Paris son ancien commerce pour amasser une fortune à ses deux enfants.

— Ah! mon petit cousin! s'écria Baroujay, quels jolis enfants de troupe cela vous ferait!

Et il déposa son couteau pour envoyer un baiser au plafond.

Gertrude reprit :

— Le mari de notre aînée, qui était en province, va habiter Paris.

— Qu'est-ce qu'il vend, celui-là?

— Il ne vend rien. Il juge le monde.

— Connu! dit Baroujay d'un air entendu. C'est un magistrat!

— C'est cela, reprit Gertrude. Il est pour être conseiller à la tour ou à la cour, je n'ai pas bien compris lequel des deux.

— C'est à la tour qu'il faut dire, répliqua Baroujay, qui, en sa qualité de sapeur, trouvait *tour* plus militaire que *cour*.

— Cela fait qu'ils vont vivre ensemble, ou à peu près; vous pensez quelle joie!

— Si je le pense! dit Baroujay avec une grimace sentimentale qui fit frissonner toute sa barbe. Pouvez-vous demander si je le pense? est-ce que je ne suis pas, moi aussi, un orphelin?

— Madame et Mademoiselle étaient bien seules avant l'arrivée de votre régiment à Paris.

XXVII. — DANS LA SALLE A MANGER. — UNE PRÉDICTION DE BAROUJAY.

Mme Lescale la mère était assise entre ses deux fils, qui, à chaque instant, s'emparaient de ses mains pour les caresser, comme à l'époque où ils étaient enfants et où il n'avait jamais encore été question de « la toute petite. » Elle jetait continuellement des regards de complaisance sur les figures joyeuses dont la table était entourée. « Si mon pauvre ami était là! se disait-elle, en associant par une pieuse pensée le souvenir de son mari à son bonheur présent. » Mais elle garda cette pensée pour elle seule, et se contenta de dire :

— En vérité, mes enfants, je suis une heureuse mère!

— Et moi donc! s'écria sa belle-fille, en jetant un regard d'orgueil sur ses deux beaux garçons. Par un geste plus rapide que la pensée, elle saisit la main de Sidonie et y déposa un baiser.

Je ne sais qui commença à applaudir; mais pour sûr quelqu'un applaudit à l'action de Mme Lescale la jeune. Et malgré la rougeur et les protestations de Sidonie, la table tout entière applaudit, et poussa des hurrahs en l'honneur de « la toute petite ».

— Tiens! dit Baroujay à Gertrude, les voilà qui applaudissent maintenant... Et, alors, continua-t-il, vous disiez donc que cet ingénieur avait l'air de songer à Mademoiselle?

— Oui.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas épousée?

— Elle ne valait peut-être pas ce qu'elle vaut aujourd'hui.

— Et, comme cela, il est revenu d'Amérique? ajouta le sapeur, en donnant à sa physionomie une expression de grande finesse.

— C'est ce qu'on disait quand j'ai servi le pâté de pigeons.

— Eh bien, croyez-moi, dit ce matois de Baroujay avec beaucoup d'assurance; croyez-moi, c'est « un coup monté » d'avance avec le frère qui revient « d'Austrasie. » Je peux me vanter d'avoir fréquenté le théâtre autant que n'importe quel individu civil ou militaire. On y voit « monter de ces coups-là » à toute minute... Oui, mon colonel, dit-il, en se précipitant vers son ceinturon, qui était accroché à un clou.

Son colonel venait de l'appeler.

Et pendant qu'il remettait cet ornement à sa place réglementaire, avec autant de précision et de sang-froid que s'il eût vécu de pain et d'eau depuis vingt-quatre heures, il adressa à Gertrude un sourire d'intelligence et lui dit à demi-voix :

— L'ingénieur est revenu pour l'épouser.

XXVIII. — CONCLUSION.

Baroujay se trompait en disant qu'il y avait « un coup monté. » Mais il fut bon prophète en prédisant que l'ingénieur épouserait Sidonie, car il l'épousa. Le sapeur, s'il avait été moins pressé de suivre son colonel, aurait pu ajouter : « et ils seront heureux. » L'affection qu'ils avaient l'un pour l'autre, étant fondée sur l'estime et le respect, ne pouvait que s'accroître et s'affermir en traversant les épreuves de la vie.

Il est assez probable que si « la toute petite » se fût mariée à l'époque de ses anciens triomphes, elle fût devenue par la suite la plus malheureuse des femmes. La Providence, qui voit plus loin que nous dans nos propres affaires, fit de ce qui était un grand malheur selon le monde l'un des éléments les plus solides de son bonheur à venir. D'où l'on peut conclure que la douleur et l'épreuve ont un sens et une utilité réelle, quoique nos yeux ne l'aperçoivent pas toujours, et que Dieu fait bien ce qu'il fait.

ANGES D'ARGENT

PORTANT LE CŒUR DE LOUIS XIII,

DANS L'ÉGLISE DES JÉSUITES DE LA RUE SAINT-ANTOINE, A PARIS.

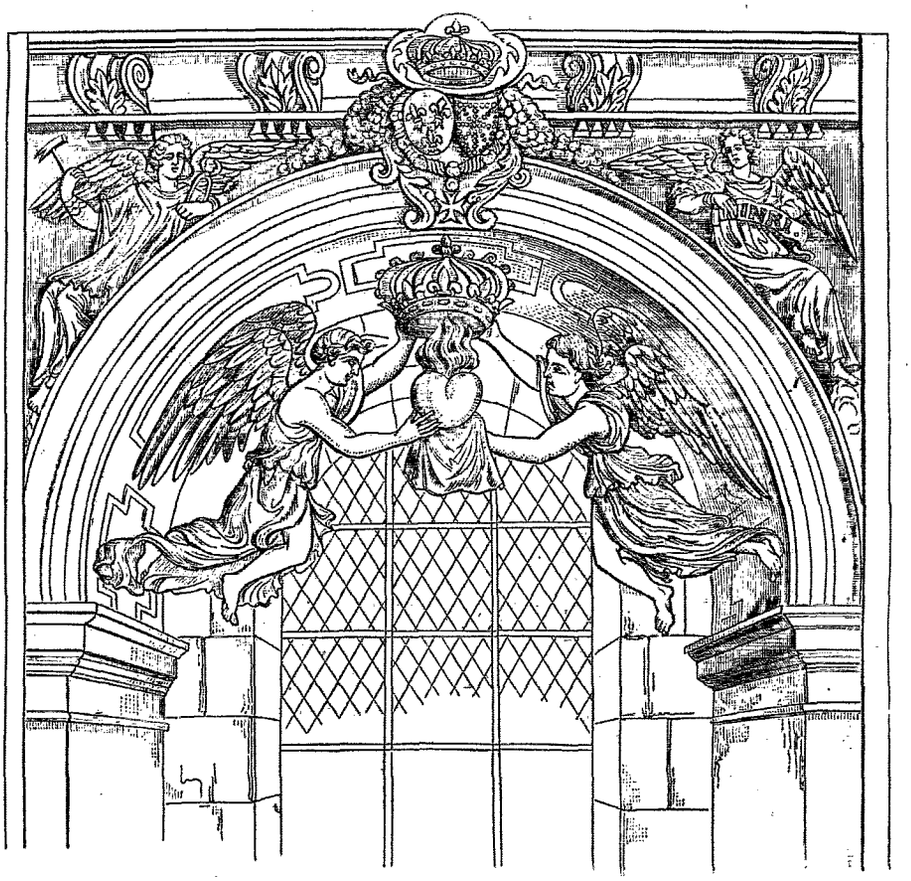
En 1643, la reine Anne d'Autriche, voulant consacrer dans l'église des Jésuites de la rue Saint-Antoine un monument destiné à renfermer le cœur de Louis XIII, chargea le célèbre sculpteur Jacques Sarrazin de l'exécuter. Ce fut sous le cintre de l'arcade d'entrée d'une chapelle située auprès du maître-autel, du côté de l'évangile, que l'artiste eut l'heureuse idée de placer le monument; il suspendit dans la courbure intérieure de l'arc deux anges en argent, de grandeur naturelle, et dont les draperies étaient dorées. Ces figures, artistement disposées, comme on peut le voir

sur la planche ci-jointe, supportaient un cœur en vermeil renfermant celui du roi; la couronne royale, les armes de France et autres accessoires en argent doré surmontaient le cœur.

Sur les deux piliers de support de l'arcade, Sarrazin appliqua des bas-reliefs de marbre encadrés de moulures, et représentant les Vertus cardinales; entre ces bas-reliefs furent placées des inscriptions soutenues par des génies en pleurs et faisant connaître, l'une que le monument était élevé à Louis XIII, fondateur du temple, et l'autre qu'il lui était consacré par la reine. Ces inscriptions se voient encore dans l'église Saint-Paul.

En 1720, Philippe d'Orléans, régent du royaume, fit élever un monument en tout point semblable à celui de Louis XIII, à la mémoire de son fils Louis XIV. Il fut placé sous l'intrados de l'arcade située en face de la première, du côté de l'épître. L'habile statuaire Coustou le jeune fut chargé d'exécuter ce monument. Une première inscription rappelait que Louis XIV avait ordonné lui-même que son cœur fût placé comme celui de son père; une seconde inscription indiquait que le monument avait été consacré par Philippe d'Orléans, régent.

Ce ne fut qu'au mois de février 1730 que, le monument étant achevé, Louis XIV en paya les frais. Suivant les auteurs contemporains, ils s'élevèrent à 600 000 livres. Les deux anges pesaient 475 marcs d'argent.



Église des Jésuites, rue Saint-Antoine. — Anges d'argent portant le cœur de Louis XIII, d'après une gravure publiée dans les Archives des missions scientifiques.

Après la révolution de 1789, les deux monuments, menacés de destruction par la foule, furent enlevés de l'église des Jésuites et transportés au Musée des monuments français, rue des Petits-Augustins, où ils durent rester cachés jusqu'au couronnement de l'empereur Napoléon Ier, époque à laquelle ils furent demandés à l'administrateur de ce musée. Les documents qui suivent indiquent les dates de la livraison de ces monuments au directeur du Musée du Louvre, M. Denon, et l'emploi qui en fut fait alors. On ignore ce qu'ils sont devenus depuis.

Paris, le 16 brumaire an 13.

Le directeur général des Musées à M. Lenoir, administrateur du Musée des monuments français, etc.

« Monsieur,

» Je suis chargé de décorer avec magnificence la chapelle du pape; vous avez des anges en argent et en bronze qui viennent de l'église des Jésuites du Jésus; je vous prie de me les envoyer de suite... » *Signé,* DENON.

« Reçu de M. Lenoir, administrateur du Musée des monuments français, quatre corps et sept morceaux de bronze doré formant le complément des quatre figures d'anges placées anciennement aux grands Jésuites de la rue Saint-Antoine. »

« État des morceaux en argent qui composent les quatre anges par Sarrazin et Coustou : 1° huit ailes; 2° cinq bras; 3° quatre grandes jambes; 4° quatre pieds; 5° une tête seule; 6° trois têtes avec chacune un bras; 7° deux bouts de draperie; 8° deux petits morceaux séparés. — Reçu de M. Lenoir, administrateur du Musée des monuments français, les parties en argent qui proviennent des quatre anges de Sarrazin et de Coustou, anciennement placés dans l'église des grands Jésuites de la rue Saint-Antoine. »

Signé, le secrétaire général du Musée Napoléon,
V.-V. LAVALLÉE.

MONACO.



Vue générale de Monaco et de Monte-Carlo. — Dessin de Deroy.

Lorsque, il y a vingt ans encore, le voyageur qui se rendait de Nice à Menton par la célèbre route de la Corniche, ouverte en 1811, arrivait près de la Turbie, il découvrait tout à coup un des plus beaux paysages du bassin de la Méditerranée. Le dessin qui accompagne cet article en donne les lignes principales; la palette la plus magique

elle-même n'en saurait reproduire les splendides couleurs. Ce paysage n'a pas changé; mais un très-petit nombre de touristes ont le bonheur de l'admirer aujourd'hui. Le chemin de fer a, en effet, remplacé la route de terre. Au lieu de gravir la montagne il longe la mer, et, pour se frayer une ligne droite ou plutôt plane au bord de la côte dentelée, il traverse tant de tunnels et tant de tranchées qu'à peine laisse-t-il apercevoir de distance en distance, du fond d'une crique rocheuse, un petit coin de la Méditerranée ou du ciel... Montez donc à la Turbie, vous tous qui passez à Monaco, et vous ne regretterez pas votre fatigue, — une heure et demie de marche au plus, — quand vous aurez, par un beau jour, contemplé cet admirable panorama, dont le souvenir ne s'effacera jamais de votre mémoire.

A vos pieds, au-dessous d'une longue pente couverte d'oliviers séculaires, de citronniers et d'orangers, la petite ville de Monaco, son palais et ses jardins, occupent toute la surface et une partie des flancs escarpés d'un isthme rocheux qui se projette pittoresquement dans la mer. Au delà de la gare surgissent, du milieu d'épais bosquets d'orangers, de citronniers et d'oliviers, les jolies villas de Monte-Carlo, où les jeux, chassés de toute l'Europe et recueillis par le prince de Monaco, qui ne rougit pas de leur devoir la plus grosse part de sa liste civile, ont créé de nouveaux jardins d'Armide; si plus loin le promontoire du cap Martin vous dérobe la vue de Menton, celui de San-Ampeglio vous montre, aux dernières limites de l'horizon, les maisons blanches de Bordighera qui ressemblent à une bande de grands cygnes blancs flottant tantôt sur l'azur des flots, tantôt sur l'azur du ciel. C'est un spectacle féerique. On a peine à s'en arracher, et jamais on ne l'oublie.

L'histoire de ce petit rocher, qui remplit des volumes, ne manque pas d'intérêt, comme on peut s'en assurer en lisant l'ouvrage de M. Abel Rendu, *Menton et Monaco*. Cette histoire commençant dix-sept cents ans avant l'ère chrétienne, nous ne pouvons pas avoir la prétention de la résumer ici. Rappelons seulement que la principauté de Monaco, qui comprenait autrefois Roquebrune et Menton, ne se compose plus aujourd'hui que de la ville de Monaco et de sa triste annexe de Monte-Carlo, enclavées dans le territoire français depuis la réunion du comté de Nice à la France.

JOSEPH HORNUNG,

PEINTRE GENEVOIS.

Fin. — V. p. 373.

Sa première composition fut *le Lit de mort de Calvin*. Il n'en fut point satisfait complétement; il voyait les défauts de son œuvre, et on les lui faisait voir, mais il avait de la joie d'être arrivé là. Le tableau fut acquis par souscription nationale. Genève, alors, couvait ses artistes avec une grande tendresse; on ne la reconnaissait plus. Les circonstances, du reste, étaient favorables; il y avait du repos et de la prospérité. On formait comme une famille, et, au milieu de petites aigreurs, l'esprit de famille persistait. Le public était attentif, prêt à applaudir aux œuvres sérieuses, et, qui mieux est, à les acheter.

Hornung se mit de tout son talent à la grande peinture. Il faisait encore de la peinture de genre, mais entre deux, à côté, et un peu comme délassement : ses petits ramoneurs le reposaient de ses figures historiques. Après quelques années il s'était fait à Genève une place qui ne pouvait plus grandir; il songea au public du dehors (au fond, il y avait toujours songé). Il exposa à Londres (1839) *le Lit de mort de Calvin*, un second tableau qui n'avait pas les défauts du premier. Les connaisseurs applaudirent, le succès fut complet. Les années suivantes, il expose à Paris. Là, il est plus discuté. Il avait envoyé cinq ou six portraits et un tableau de genre : *Plus heureux qu'un roi*, deux ramoneurs qui mordent en riant dans leur pain noir. Puissants de modelé, de coloris, de réalité, ses portraits firent éclat. L'un d'eux (le sien) lui valut une médaille d'or. Les ramoneurs devinrent de suite populaires; on les reproduisit de toutes les façons. Mais la critique se déchaîna impitoyable. Ce fut un orage. Hornung n'était pas de ceux qui dans ces sortes d'orages tiennent tête et restent sereins. A chaque coup il bondissait. Bientôt il n'exposera plus. Plutôt rien que ces éclatants coups de soleil entremêlés de grêle. Cependant il avait à Paris bien des partisans qui l'y appelaient avec insistance, lui promettant gloire et fortune. Il était en vue, son nom avait retenti; mais il craignait les rivalités et tout ce qui pouvait l'écarter de lui-même. Ses goûts, ses habitudes le retiennent au sol, il ne s'en détachera pas.

Après 1841, il y eut onze années durant lesquelles son pinceau n'eut pas de relâche. Période féconde, où il mit à profit tous ses dons, où il poussa ses qualités jusqu'au bout. Pour la force, pour l'éclat, il ne pouvait aller plus loin. Il réalisa en plus d'un point son idéal. Il avait dans l'esprit une image de beauté corporelle, de beauté virile, qu'il fixa en plein sur la toile, et qu'on peut surtout remarquer dans ses hommes d'armes. Leur corps robuste porte aisément l'armure; leur visage a le brillant superbe de la santé; leur regard exprime le contentement physique; le relief et la lumière font merveilleusement ressortir cette vigueur et cette joie.

En 1842, il fit le portrait d'Alexandre Vinet. Vinet avait un visage osseux et lourd que les yeux à l'ordinaire n'animaient pas; l'expression sommeillait, la pensée se tenait cachée. Il avait l'air humble, simple, bon, et c'était tout (1). Tel il posait devant le peintre. Celui-ci, avec l'intensité d'attention qui lui était habituelle, étudiait, travaillait... et il ne lui venait au bout du pinceau qu'un paysan placide et doux, et assez laid. Mais peu à peu, la sympathie aidant, il vit s'éclairer son modèle, jusqu'au jour où il l'eut enfin tel qu'il le voulait. Vinet, frappé d'une belle idée, laissa rayonner dans ses yeux son intelligence et son âme, et ce rayonnement, le peintre, inspiré, le fixa.

Il atteignit encore le vrai, le beau profond, dans un autre portrait, celui de sa femme. Plus simple d'effet, l'expression en est plus intime et fait pénétrer plus avant dans la vie intérieure. On n'oublie pas cette expression.

Au milieu des œuvres de haute venue qui remplissent ces onze années, il y en a d'autres qui semblent avoir été pour le peintre un repos. C'est quelque coin perdu plein d'ombre, tapissé de fougères, avec une échappée furtive, je ne sais quoi de fuyant et de lumineux; c'est une eau qui dort, cachée sous bois; c'est une gaie pente couverte de rosée, caressée de rayons, et sur cette pente un petit berger soufflant dans une flûte primitive; puis ce sont des gens rustiques dans toute leur simplicité piquante, et des ramoneurs avec leur joie à bon marché. Ce pinceau, détendu et se jouant, était très-habile encore. Mais son œuvre principale, c'est *le Lendemain de la Saint-Barthélemy*.

La longue attention que cette œuvre avait réclamée du peintre l'avait un peu fatigué; il était alors âgé de soixante ans, il songea à prendre un repos illimité : il lui était permis maintenant de laisser sa vie en friche, elle avait assez produit. Pour son bonheur, il savait se reposer. Il pouvait vivre autrement que le pinceau à la main. Il n'était pas forcé, sous peine d'ennui, de se surmener. Sa passion pour

(1) Voy. t. XVI, 1848, p. 81 et suiv.

son art n'avait rien étouffé alentour. Ses goûts ne demandaient qu'à s'étendre. Il avait l'esprit accueillant, et il avait le cœur comme l'esprit. Sa verve de composition, détournée de la peinture, s'était fait jour d'un autre côté : il s'était mis à écrire. L'idée lui en était venue en Savoie, à Samoëns, où il faisait avec sa famille des séjours prolongés. Il fréquentait beaucoup les gens du pays; au milieu d'eux il était comme l'un d'eux; il parlait patois, il mettait son esprit au régime du leur. Il lui fallait subir bien des détails agricoles et d'un intérêt tout local, mais il faisait moisson de tours vifs, d'idées pittoresques. Il avait du style. C'était un nouveau talent qui se découvrait, un rameau qui verdissait dans la saison où les rameaux se dessèchent. Ce talent tardif lui devint particulièrement cher; il l'aida à ne pas vieillir.

Écrire comme il écrivait était un plaisir. Il ne s'assujettissait pas au labeur de l'homme de lettres; il ne brusquait point sa pensée; rien ne le pressait de produire, le public n'attendait pas; il prenait l'idée quand elle lui venait, et laissait à la forme le temps d'en bien prendre le pli. Il n'avait pas à subir la fatigue des œuvres qui se prolongent : ses sujets étaient brefs et il les traitait par le plus court. Il avait ses coudées franches. Il passait sans façon de l'observation à la fantaisie, du sérieux à la charge; c'était au gré de son humeur. Très-divers de ton, de genre (tous n'ont pas été inspirés par la Savoie), ses petits écrits ont en commun la santé. Tout y est ferme, rien ne se traîne ni ne languit. La joie y est robuste et la tristesse franche, primitive.

Entremêlés ainsi de jouissances d'auteur, les loisirs du peintre se prolongeaient. Mais le soleil baissait à l'horizon, il voulut avant la nuit reprendre ses pinceaux. Ne le trahiront-ils pas?... Non : *la Prédication de Froment* et *les Vendanges de Bonnes* ne sont pas de la peinture caduque. Jusqu'à soixante-dix-sept ans il fut à l'œuvre et recula par le travail son déclin. Mais quand il eut achevé son dernier tableau, il s'abandonna doucement à l'âge. Sa femme était morte depuis peu; l'ombre de cette mort s'étendit de plus en plus. N'ayant plus de but qui fût pour lui l'avenir, il voyait sa propre fin face à face. La mélancolie le gagnait par moments.

Un jour, il était sorti seul : ses pas l'avaient conduit dans un bois qui lui était familier. Ce bois, de ses arbres serrés, couvre les pentes d'un petit vallon fermé, sans horizon. Il est facilement morne; il y faut beaucoup de soleil. Il était morne ce jour-là, et faisait peser sur le peintre sa solitude. Mais le peintre s'y arrêtait pourtant, retenu par ses souvenirs. Il s'y voyait jeune, et gai, et entouré de riantes figures, et suivi d'un regard de profonde affection. Il y entendait sa voix vibrer et retentir de joyeuses paroles. Les impressions d'alors lui revenaient une à une, tristes et caressantes comme le murmure d'une fête qu'on a quittée. Passées, évanouies, ces heures aimables! Passés, évanouis, les beaux jours!... Que lui en reste-t-il de ce long temps plein de moments heureux, de ce long temps si vite écoulé qui a été sa vie? Et le vieillard, pénétré de regrets, s'attendrissait sur lui-même. Il quitta le bois, sombre, abattu; il n'y retourna pas.

Mais ces tristesses-là étaient rares, et d'ordinaire elles n'allaient pas jusqu'à l'abattement. Il n'était pas dans sa nature de ramener sur soi le passé, de s'y tourner et retourner pour gémir. A se le rappeler, au contraire, il gagnait en sérénité, reconnaissant d'avoir été heureux, content de n'avoir pas perdu la vie. D'ailleurs, soutenu de tendresses attentives, de tendresses de famille, même malade, ne se désintéressant de rien, entouré, occupé des autres, se plaisant à vivre, à voir vivre. Il se promenait sans cesse; il allait de son pas lent, sa haute taille à peine voûtée, les mains derrière le dos, clignant amicalement les yeux, ses petits yeux malins et bons. Il était intime avec le public : à chaque pas, c'était un sourire, un mot familier, plaisant; tout le monde l'arrêtait, il arrêtait tout le monde, prenant le bras du premier qu'il rencontrait, faisant un bout de route, et le quittant pour prendre un autre bras; de bras en bras, il ne rentrait plus. Il était de toutes les classes, et on l'aimait dans toutes.

Il mourut à soixante-dix-huit ans.

LE NOYAU DE PÊCHE

DE DUPONT DE NEMOURS.

Le comte Beugnot raconte dans ses Mémoires que, sous la terreur, étant prisonnier à la Force, il eut le bonheur d'avoir pour compagnon de captivité son ami Dupont de Nemours, et il cite de cet homme de bien le trait suivant :

« Son arrivée au milieu de nous fut un bienfait public, dit-il; il se multipliait pour semer partout des paroles de patience et d'espérance, et on était sûr de le trouver là où il s'offrait quelque bien à faire qui fût à sa portée. On croira qu'il ne laissa pas se perdre cette bonne occasion de professer la science économique. Il ouvrit son école. Du soir au matin, il était occupé à parler ou à écrire, et comme chacun l'écoutait avec intérêt ou le lisait avec plaisir, il ne se trouvait pas que l'on fût en perte pour la science dans la retraite forcée qui était également imposée au maître et aux disciples. Cet homme, qui est à part, rêve du soir au matin le bien de ses semblables et trahit sa préoccupation dans les moindres détails. Je me promenais un jour avec lui dans la cour de la Force; nous cherchions péniblement quelle était l'issue probable de ce que nous avions sous les yeux. Il aperçoit à terre un noyau de pêche; il se baisse pour le ramasser, puis choisit une bonne position au midi, fait un trou avec son couteau à la profondeur requise et y plante son noyau. Je ne pouvais m'empêcher de rire en le voyant opérer. « Tu ris, me » dit Dupont; rappelle-toi qu'au moment où j'ai aperçu » ce noyau, tu me disais que nous avions de la révolu- » tion peut-être pour un demi-siècle. Eh bien, mon ami, » mon noyau aura le temps de pousser, de devenir un bel » et bon pêcher; et, que sait-on? peut-être dans dix, dans » vingt, dans trente ans, de pauvres diables, détenus » comme nous le sommes par l'éternel droit du plus fort, » verront mon pêcher, admireront sa fleur, son beau fruit; » ils seront consolés en voyant une des plus charmantes » productions des environs de Paris, et je jouis de la » pensée qu'ils m'en auront l'obligation; et, comme tu » le vois, cela m'a bien peu coûté. »

AMITIÉ.

Ceux qui croient que l'amitié n'est pas une passion ne la connaissent pas. Mme DE MAINTENON.

REMÈDE BIZARRE

CONTRE LE RHUME D'UN CHANTEUR.

A l'époque où les honoraires d'un fort ténor, qui s'élèvent aujourd'hui, pour quelques-uns, jusqu'à plus de mille francs pour une seule soirée, ne dépassaient pas la somme de neuf cents livres par an, — témoin Michel Laffilard, en 1683, — on citait parmi les artistes attachés à la chapelle de Charles II, roi d'Angleterre, un célèbre chanteur nommé Jean Abell. Après le court règne de Jacques II, Abell, victime de la révolution de 1688, fut exilé comme

papiste. Habile joueur du luth dont il accompagnait sa remarquable voix, il parcourut la Hollande et l'Allemagne, donnant des concerts dans toutes les villes où il lui plaisait de s'arrêter; *mais, bien* qu'il sût tirer de beaux bénéfices de son double talent d'instrumentiste et de chanteur, sa prodigalité était telle qu'il se vit souvent contraint de sortir discrètement d'une ville dans laquelle il était entré menant grand bruit et en somptueux équipage.

La male chance au jeu l'avait réduit à l'extrême pénurie, lorsque son itinéraire d'artiste capricieux l'amena à Varsovie. Il y arriva à pied, son luth sur le dos et la bourse absolument vide; mais sa réputation l'y avait précédé. Le jour même de son arrivée, un rapport de police informa la cour que l'illustre ténor était à Varsovie. Le roi, qui, de même que Louis le Grand, n'aimait pas à attendre, manifesta formellement sa volonté de l'entendre le soir même. Un gentilhomme reçut l'ordre de se rendre en équipage à l'auberge où l'artiste s'était arrêté et de revenir avec lui au palais. Plus belle occasion ne pouvait être offerte au ténor luthiste pour rétablir ses finances; cependant son humeur fantasque faillit la lui faire perdre. Quand l'envoyé du roi arriva, Jean Abell se préparait à faire honneur au souper qu'il avait commandé sans savoir comment il le payerait, souper que l'hôtelier lui avait servi avec défiance. A peine le gentilhomme lui eut-il exposé le motif de son ambassade, qu'au lieu d'accueillir avec joie l'invitation royale, il fronça les sourcils; sa dignité d'artiste se sentit blessée de ce qu'un souverain qui ne passait pas pour connaisseur en musique se permît de l'envoyer chercher au débotté pour jouir d'un talent qu'il n'était pas capable d'apprécier. Cependant, comme il était impossible de répondre simplement à un ordre du roi par le refus d'obéir, le ténor s'efforça de simuler un violent accès de toux, et d'imiter la raucité d'une voix compromise par le rhume, devant le gentilhomme, qui toutefois ne fut pas dupe de l'indisposition volontaire du chanteur. Il prit congé du ténor enrhumé, en annonçant à celui-ci qu'il allait rendre compte à son maître de l'état affligeant dans lequel il avait trouvé le merveilleux artiste. En sortant, il dit quelques mots à l'oreille de l'hôtelier; puis il remonta en voiture.

A peine Jean Abell eût-il cessé d'entendre rouler l'équipage qui emportait l'envoyé du roi, que, pressé par la faim, il se mit à table; mais le maître de l'auberge intervint et, suivant l'ordre qu'il avait reçu du gentilhomme, il fit desservir la table par ses valets et enleva lui-même respectueusement le couvert du voyageur. Ce dernier eut beau réclamer son souper; à toutes ses récriminations, le bourreau d'hôtelier ne cessait de répondre par ces paroles, qu'il accompagnait de profonds saluts :

— Il m'est défendu de vous laisser rien prendre avant l'arrivée du médecin du roi.

Quelques instants plus tard, au lieu d'un pacifique docteur, ce fut une escouade de cavaliers qui se présenta à l'auberge. Sans laisser au ténor le temps de se reconnaître, il fut enlevé et mis en croupe derrière le brigadier, dont le cheval, lancé au galop, l'amena bientôt sous bonne escorte au palais. D'étranges dispositions avaient été prises pour sa réception.

On l'introduisit dans une grande salle qu'entourait, dans sa partie supérieure, une large galerie garnie de siéges et où toute la cour était réunie. En bas, au milieu de la grande salle, se trouvait un fauteuil sur lequel on fit asseoir le ténor, après l'avoir garrotté. Sur un signal, le fauteuil fut hissé au moyen d'une poulie à la hauteur de la galerie, comme un lustre au point central d'une salle de spectacle. Jusque-là, Jean Abell n'était seulement que surpris et un peu inquiet; mais il fut grandement effrayé quand, sur un autre signal, deux portes de la salle s'ouvrirent simultanément, et de ces deux issues une demi-douzaine d'ours entrèrent de leur pas majestueux dans la salle; puis, réunis en cercle au-dessous du fauteuil suspendu, flairèrent d'en bas, le museau levé, la proie humaine qui se balançait au plafond. La sensation que produisit leur entrée fit pâlir quelques dames de l'assemblée; mais le roi ayant battu des mains, il y eut un applaudissement général dans tout le pourtour de la galerie. Quant au chanteur, l'effroi qu'il ressentit le serra à la gorge, et il eut cette fois un accès de toux naturel. Pour le calmer, soudain on lui donna le choix ou de chanter, ou d'être dévoré par les ours. Cette alternative lui rendit comme par miracle ses moyens vocaux. Pendant une heure, il charma la royale assemblée; puis, loin de se faire prier pour continuer ses vocalises, il ne consentit à les cesser que lorsqu'on eut forcé les ours à sortir de la grande salle.

Généreusement récompensé par Auguste II, dont la cour s'amusa longtemps de cette plaisanterie royale, Jean Abell ne donna pas d'autre concert à Varsovie; il avait hâte de quitter les États d'un souverain qui employait de si étranges moyens pour guérir les rhumes des ténors.

ENSEIGNE DE PÈLERIN.

Les personnages figurés sur cet écusson sont découpés et ressortent sur un fond en papier vélin épais et bruni par le temps.



Enseigne de pèlerin. — Écusson en plomb représentant *saint Mathurin de* (Larche..).

Au bas, saint Mathurin est représenté debout, en chasuble, entre deux têtes couronnées; il bénit de sa main droite et tient de la gauche un livre surmonté d'un grand B; un nimbe orne sa tête; à la hauteur de l'oreille droite paraît un démon aux pieds griffés.

La partie supérieure présente le saint porté par deux hommes dans une sorte de châsse ou cercueil au-dessus duquel, entre deux faisceaux de lances, s'élève le sommet d'un édifice avec pointes fleurdelisées.

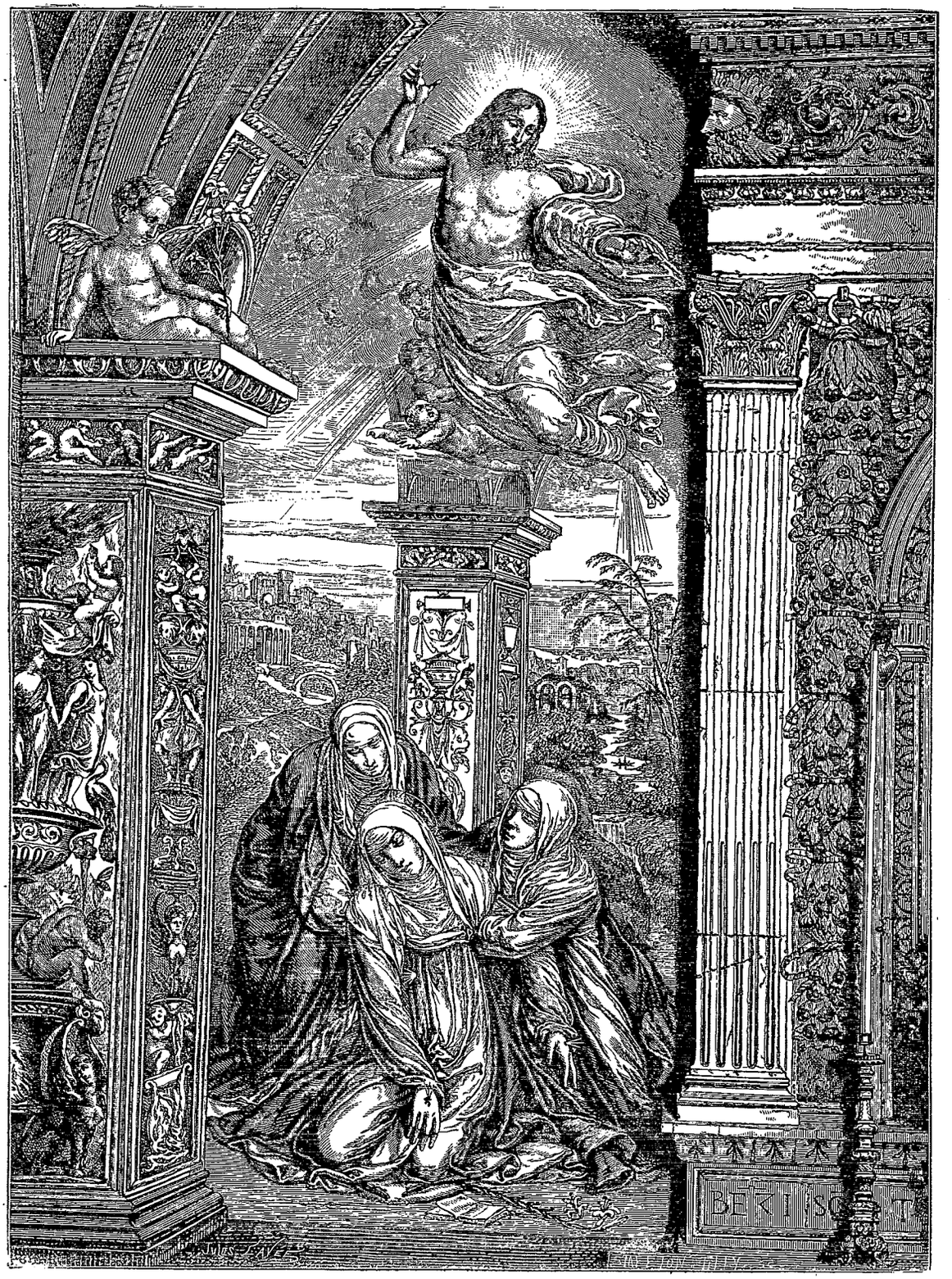
Aux angles, on voit deux têtes; celle de droite est plus ornée que celle de gauche.

Larchent est un village près de Nemours, dans le Gâtinais; il est célèbre par les pèlerinages que l'on faisait en l'honneur dudit saint. (1)

(1) M. Godard-Faultrier.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 16. Le Gérant, J. BEST.

L'ÉVANOUISSEMENT DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE.



Fresque de l'église San-Domenico de Sienne, par le Razzi (le cavalier Sodoma). — Dessin de J. Lavée.

Ce tableau est un des chefs-d'œuvre du premier des peintres de l'école siennoise. Pour en bien sentir toute la beauté, il faut le voir à sa place même, dans l'église San-Domenico de Sienne. On a visité la maison de la sainte; on a entendu son histoire; on l'a vue écrite sur les dalles d'une des chapelles de l'église; on est déjà familiarisé avec ses exaltations, ses visions. Dès le premier regard jeté sur la toile, on éprouve une émotion étrange; on oublie l'art; il semble que l'on soit devant une scène réelle : c'est sainte Catherine elle-même qui est là. Elle s'évanouit, mais son corps seul fléchit; si ses yeux se ferment, son âme illuminée voit : elle contemple avec amour la figure divine qui plane au-dessus d'elle.

Le Razzi, surnommé le cavalier Sodoma, ne s'est élevé

plus haut dans aucune de ses autres peintures. Il a fait celle-ci avec amour; il y a mis tout son génie; il l'a ornée de tout ce que son imagination, son art, sa science, lui ont donné de ressources.

Voici ce que Lanzi dit de ce tableau dans son *Histoire de la peinture italienne* (1) :

« *L'Évanouissement de sainte Catherine de Sienne*, que Razzi a peint à fresque dans une des chapelles de Saint-Dominique (à Sienne), est une œuvre raphaëlesque. »

Le rédacteur de la *Biographie universelle Michaud* n'a fait que traduire ce jugement. M. du Pays exprime la même admiration dans son *Itinéraire de l'Italie et de la Sicile*. Cet écrivain si éclairé et d'un goût si sûr avait demandé, dans les premières éditions de son livre, qu'on fît au moins, pour la France, une copie de *l'Évanouissement*, et on en a vu une, en effet, dans le « Musée des copies » qui a été exposé quelque temps au palais de l'Industrie, et dont nous avons à regretter la dispersion. Cette copie donnait une haute idée de l'original. Toutefois, le peintre chargé de cette copie avait cru pouvoir omettre le brillant encadrement de la scène principale, tel que notre gravure l'a fidèlement reproduit : c'est à tort, ce nous semble; on sait que le Razzi excellait dans la perspective et dans ce que nous appelons les arabesques, et que de son temps on désignait sous le nom de grotesques; si bien que ce qu'il avait peint en ce genre dans les *stanze* (salles) du Vatican ne fut point effacé en même temps que ses fresques, lorsque Jules II les fit détruire un peu cruellement pour en livrer la place à Raphaël (*la Dispute du Saint-Sacrement*, etc.).

Dans la chapelle où se trouve *l'Évanouissement*, deux autres fresques, un *Miracle* et *l'Extase* surtout, sont aussi comptées parmi les plus belles œuvres du Razzi.

L'église de San-Domenico, qui possède en outre un crucifix peint attribué au Giotto, un portrait contemporain de la sainte par Andrea di Vanni, et d'autres peintures remarquables, est située au nord-ouest de Sienne, près de la porte Fonte-Branda. Nous avons déjà fait connaître, cette année même, l'un de ses plus beaux ornements, un tabernacle attribué à Michel-Ange (page 5). Selon la tradition, saint Thomas d'Aquin, saint Antoine, le roi de Chypre Lusignan (en 1383) et Pie II (en 1464), auraient séjourné dans le couvent attenant à l'église.

(1) Tome Ier, p. 330.

LA CHASSE AU PLANTAIN.

NOUVELLE.

I

Mon père venait de réaliser son rêve, qui était d'habiter la campagne dans une maison à lui, avec des arbres à lui, des fleurs et des gazons à lui. La maison était jolie et confortable, bien située, à portée du chemin de fer, de sorte que mon père pouvait partir pour faire ses affaires à Paris après le déjeuner, et revenir avant le dîner. Chaque fois qu'il revenait de son bureau, il disait : « Décidément, Paris est inhabitable; c'est à la campagne seulement que l'on respire »; et il respirait à pleins poumons.

Malheureusement, si la maison était jolie et confortable, le jardin n'existait guère encore que de nom; il fallait planter les arbres et semer le gazon. Ce fut pendant de longs mois la joie de mon père que de constater, le matin, de combien ses arbres avaient crû depuis la veille et comme le gazon avait épaissi.

« L'agrément d'un jardin, disait-il en se frottant les mains, c'est qu'il y a toujours du nouveau à voir. » Il faut dire que mon père était très-observateur, et que, par contraste avec la vie monotone et renfermée du bureau, les moindres détails du jardin le frappaient et lui causaient de véritables jouissances.

Moi qui n'étais pas observateur, et qui, dans mon appréciation, m'en tenais à un coup d'œil général, sans rien regarder de près, je trouvais que mon père exagérait et qu'il n'y avait pas dans notre jardin autant de variété qu'il se l'imaginait. Les arbres étaient toujours à la même place, de la même forme et de la même taille que la veille; les massifs se bombaient toujours de la même manière; le gazon avait toujours l'apparence d'un tapis plus ou moins vert sur lequel, jusqu'à nouvel ordre, il était interdit de marcher. Voilà ce que c'était pour moi que le jardin paternel.

Lorsque de la fenêtre de ma chambre j'avais jeté, en me levant, un coup d'œil général sur le jardin, j'avais obtenu de lui, en fait de plaisir, tout ce que j'en pouvais attendre de toute la journée. Mes regards franchissaient aussitôt les murs de clôture, et mes pensées aussi, et mes désirs aussi. Dès que mon précepteur en avait fini avec moi, je m'enfuyais dans les champs. C'est là qu'il y avait toujours du nouveau pour moi, parce que je changeais d'un jour à l'autre le but de mes courses et de mes vagabondages.

II

Vers le mois de juin, mon père parut tout préoccupé. Aussitôt qu'il descendait du chemin de fer, en attendant le dîner, il allait droit au gazon, promenait çà et là sur le sol des regards soucieux, se baissait tout à coup, et arrachait avec mille précautions une plante qu'il regardait d'un air vindicatif avant de la jeter dans l'allée. Deux ou trois fois je ramassai quelques-unes de ces plantes, et, n'y trouvant rien que de fort ordinaire, je les jetai avec indifférence, et je n'y pensai plus.

Un soir, pendant le dîner, mon père se plaignit amèrement de l'invasion du *plantain* dans son gazon; il avait beau surveiller de près, arracher brin à brin et au fur et à mesure de la croissance, la plante maudite pullulait avec une fécondité désespérante. Il paraît qu'aux yeux des connaisseurs, un gazon envahi par le plantain est un gazon déshonoré, perdu. Que dirait l'ami Hubert quand il verrait cela? Et puis, d'où venait-il, ce plantain? Est-ce qu'il y avait, par hasard, de la graine de plantain mêlée à la semence de gazon? Dans ce cas-là, le marchand de graines serait bien coupable. Peut-être les oiseaux l'avaient-ils apporté? peut-être le vent? Qu'il vienne d'ici ou de là, il y est.

Hélas! oui, il y était. Mon père s'était fait un certain idéal de gazon bien touffu, bien dru, bien égal, uni, velouté. Et voilà ce maudit plantain qui se jetait à la traverse!

Nous attendions, à la fin de la quinzaine, la visite de la famille Hubert. Mon père, qui avait parlé de son gazon avec la ferveur d'un propriétaire et la tendresse d'un créateur, ne pouvait supporter l'idée de voir sa pelouse en butte aux railleries de M. Hubert, critique sans indulgence en matière de jardinage. Aussi ne se contentait-il plus de faire la chasse au plantain à son retour de Paris. Le bruit courait, parmi les domestiques, qu'il se levait à quatre heures du matin pour aller expurger son gazon.

Au moment où il espérait que sa patience serait enfin couronnée de succès, il fut appelé à Laval par une affaire importante qui devait le retenir une huitaine de jours.

Jusqu'au dernier moment, il extirpa des pieds de plantain, et quand il lui fallut partir, il prononça cette parole dont je fus frappé : « Quel malheur! dans huit jours tout sera à recommencer! »

III

Le lendemain matin, à quatre heures, je sautai vivement à bas de mon lit, et je m'habillai à la hâte. Je pris mes souliers à la main pour descendre l'escalier, et je m'assis sur une des chaises rustiques du vestibule pour les mettre. Comme les volets étaient encore fermés, le jour n'arrivait que par l'imposte. Le soleil levant découpait les losanges de l'imposte, en une vive lumière rosée, sur la paroi d'en face. La lumière, depuis l'endroit où elle traversait les vitres jusqu'à celui où elle les découpait sur le mur comme à l'emporte-pièce, traçait une grande barre brillante qui avait l'air de remuer, à cause des millions de grains de poussière qui la traversaient en tous sens. Par contraste, le reste du vestibule était plongé dans une demi-obscurité. Les chapeaux et les manteaux accrochés aux patères, et les cannes et les parapluies debout dans le porte-parapluie, avaient des airs étranges et mystérieux. L'*Aralia Sieboldi*, dans son pot de faïence, étendait vers moi ses feuilles, qui ressemblaient à de grandes mains sèches. J'avais presque peur, et le petit frisson qui me traversait le dos ajoutait un charme de plus à l'expédition que j'avais méditée et au mystère dont je l'avais enveloppée.

J'eus beaucoup de peine à tirer les verroux et à faire jouer la grosse clef dans la serrure. J'y parvins cependant. Et si jamais aventurier audacieux fut payé de ses peines par la beauté des pays qu'il venait de découvrir, il dut éprouver justement ce que je ressentis en mettant le pied sur le perron.

Était-ce vraiment notre jardin, cette sorte de paradis terrestre dont la vue m'éblouit au point de me faire reculer d'étonnement? Il y avait comme une buée lumineuse qui enveloppait tous les objets, en changeait l'aspect et les proportions. La première sensation que j'éprouvai, et avec une intensité extraordinaire, ce fut une sensation à la fois étrange et délicieuse de fraîcheur, de calme, de repos. Les arbres, et jusqu'aux moindres arbustes, étendaient de grandes ombres au soleil levant. Le gazon était tout rayé de bandes sombres et de bandes lumineuses. Les bandes sombres laissaient bien loin derrière elles les velours verts les plus précieux, tant la couleur en était profonde; les bandes lumineuses étincelaient de gouttes de rosée. C'était éblouissant et pourtant doux à l'œil. Le jardin me parut trois fois plus grand qu'à l'ordinaire. Quant au ciel, il était d'une profondeur incalculable. J'étais paresseux par nature, et jamais on n'avait pu me décider à sortir du lit avant sept heures. Ce lever de soleil était donc quelque chose de tout nouveau pour moi, et quelque chose de si inattendu que je restai longtemps immobile à surveiller les changements de couleur qui se produisaient de minute en minute du côté de l'orient.

Et les oiseaux! Je ne crois pas les calomnier en affirmant qu'ils étaient absolument fous d'allégresse. Ils inventaient certainement des notes et improvisaient des chansons pour la circonstance; car jamais dans la journée je ne les entendis pousser de pareils cris de joie.

IV

Quand je fus un peu revenu de mon premier éblouissement, j'entrai dans le gazon, et je me mis en quête. Mon père était décidément un habile chasseur : pendant plus de dix minutes, j'eus beau chercher dans l'herbe, regarder devant moi, puis à ma droite, puis à ma gauche; j'eus beau me mettre à quatre pattes pour voir de plus près, je n'aperçus pas l'ombre d'un pied de plantain.

Tout à coup, quelle surprise et quelle joie! Là, tout à côté de la bordure de lobélias, il y avait un pied de plantain énorme, si énorme que je me demande encore comment il avait pu échapper aux regards vigilants de mon père. Je le saisis avec un sentiment de triomphe, et je tirai vivement à moi. A ma grande confusion, toutes les feuilles me restèrent dans la main; la racine ne fut pas même ébranlée. Je saisis du bout des doigts la partie qui dépassait un peu le niveau du sol, et je tirai encore, sans ménager ni mes forces ni mes ongles. Tout fut inutile, et il me fallut recourir à l'artifice là où la force avait échoué. J'introduisis doucement un plantoir sous la racine rebelle, je fis de mon plantoir un levier, et je soulevai doucement la terre. Regardez de près un pied de plantain, et vous verrez que cette plante n'a pas de tige; les feuilles sortent directement de la racine. La racine elle-même, qui est dure, coriace, presque ligneuse, se subdivise en une foule de filaments par où la plante se nourrit et par où elle se cramponne au sol. Un second pied de plantain tout petit attenait à celui que je venais d'extirper; sa racine et la queue de ses feuilles à la base étaient d'un rose carminé. Rose carminé ou non, je ne me laissai pas attendrir par la jeunesse de cette mauvaise petite plante, et je dis, avec un soupir de satisfaction : Coup double!

Malheureusement, le procédé que j'avais employé avait un inconvénient grave, celui de détériorer le terrain et de faire de grands trous dans le sol. Quel est le gazon qui pourrait résister à un traitement aussi violent! Tout en réfléchissant sur ce sujet, je mis ma double capture dans un petit panier dont je m'étais muni, et je continuai mes recherches.

Comme je ne trouvais plus rien du côté droit, j'en conclus que c'était le dernier que mon père eût visité, et je passai du côté gauche. Là, je fis une assez ample moisson. C'étaient, en général, de tout petits plantains à peine visibles, que j'arrachais sans difficulté. J'en retrouvai deux gros près du massif de silènes. Instruit par l'expérience, je me gardai bien de les saisir par les feuilles et de les tirer brusquement. Emprisonnant le haut de la racine entre le pouce, l'index et le médius, je donnai de petites saccades de droite à gauche, puis de gauche à droite. Je sentis avec joie que la plante s'ébranlait, que les radicelles cédaient une à une, et je la tirai à moi sans l'ombre d'une difficulté. Ce succès me donna un mouvement d'orgueil.

V

Pendant la première heure, je ne fis autre chose que dépister le plantain, l'arracher avec une adresse croissante, et le déposer précieusement dans mon petit panier. Alors je commençai à ressentir dans la région du dos quelque chose qui ressemblait à une courbature. Par moments, je me redressais de toute ma hauteur, et je regardais tout autour de moi avec un plaisir infini; car je sentais que ce que je faisais là était bien, et je me figurais par avance le plaisir de mon père quand il verrait que son cher gazon pourrait affronter les regards sévères de M. Hubert.

Pendant que je me tenais baissé, les yeux sur le sol, mon attention, d'abord concentrée sur le plantain, se mit à vagabonder à droite et à gauche. Je découvris, non sans surprise, qu'il y a bien d'autres insectes que les hannetons et les mouches; j'admirai je ne sais combien de petites bêtes de toutes les couleurs qui vaquaient à leurs petites affaires; je vis de près un perce-oreille, auquel je trouvai un air bonhomme, malgré ses formidables tenailles; j'admirai la cuirasse éclatante d'un scarabée, et je m'intéressai vivement à la conversation de deux fourmis. Il y avait des bêtes de toutes les formes, de toutes les dimensions et de toutes les couleurs, que je n'avais jamais vues de ma vie : quelques-unes étaient si jolies, que je fus bien fâché de

n'en pas connaître les noms, pour en parler à mon père et à ma mère ou à mon précepteur. J'eus bien d'autres surprises. Cette pièce de gazon, qui, à mes yeux distraits, n'avait contenu jusque-là que de l'herbe ou du plantain, nourrissait une quantité incroyable de plantes qui, dans leur petitesse infinie, me semblaient comparables aux plus belles plantes de serre.

En moi-même, je commençais à plaindre sérieusement les gens qui ne se lèvent pas à quatre heures du matin, qui ignorent toute leur vie que le soleil est si beau à son lever, et que le monde contient tant de merveilles grandes ou petites. *La suite à la prochaine livraison.*

LES TONDEURS.

— Allons, allons! dis-je à mon compagnon de voyage, en le secouant vigoureusement pour le réveiller, nous ne sommes pas venus à Grenade pour dormir.

— Qu'est-ce qu'il y a? me demanda-t-il en se frottant les yeux.

— C'est le jour où l'on tond les ânes et les mulets; l'aubergiste vient de m'apprendre cette importante nouvelle. Lève-toi, habille-toi, et nous irons voir comment se pratique cette opération à Grenade.

— Comment, traître! reprit-il d'un ton de mauvaise humeur, c'est pour cela que tu me réveilles! Voilà, ma foi! un spectacle bien intéressant! Ne m'en parle plus, et si tu insistes, je ronfle.

Mon ami Maryas est artiste, par conséquent capricieux, et je suis obligé quelquefois de lui faire une amicale violence.

— Écoute, lui dis-je, si tu prétends ne te réveiller que pour des entrées de souverains ou des combats de taureaux, tu n'avais pas besoin de quitter la rue Bellechasse et d'annoncer à l'univers que tu te proposais de découvrir l'Espagne. Les entrées de souverains et les combats de taureaux se font rares, il y faut renoncer pour le moment. Je croyais d'ailleurs qu'un artiste comme toi tiendrait à connaître par lui-même les mœurs et les usages d'un pays aussi pittoresque. Tu te permets de grommeler, je crois. Hein? tu dis que tu te soucies pas mal des mœurs des mulets et des usages des tondeurs? Pas un mot de plus; surtout, ne t'avise pas de faire mine de ronfler, ou je te précipite à bas de ton lit.

Il se leva brusquement, rejeta loin de lui sa couverture, et s'habilla en rechignant. Tout en s'habillant, il marmottait force malédictions contre les gens qui n'ont pas de respect pour la liberté individuelle.

Je le conduisis vers un des faubourgs de Grenade. La tonte se faisait dans un endroit que j'appellerais une cour, s'il eût été clos de murs; une rue, s'il eût mené quelque part; ou une impasse, s'il n'avait eu deux issues; enfin, c'était dans une sorte de terrain vague, bordé de bâtisses assez maussades.

— Voilà, parbleu, de belles architectures! dit Maryas d'un ton dédaigneux.

— Nous ne sommes pas venus pour les architectures, lui répondis-je froidement.

— Eh bien, alors, que sommes-nous venus voir? Voilà des mulets; Dieu merci, j'en vois assez passer tous les jours, sans bouger de ma fenêtre; et puis voilà des Espagnols, ce qui n'est pas une rareté en Espagne. Allons-nous-en.

— Ma foi, lui dis-je, va-t'en si tu veux.

Naturellement, il resta.

Non-seulement il resta, mais peu à peu s'intéressa aux diverses opérations de la tonte autant, et plus peut-être, que je ne m'y intéressais moi-même. Il était extrême en toutes choses.

— Ces gens-là, me dit-il en désignant les tondeurs, ne sont pas déjà si maladroits! Et puis, ils sont amusants avec leurs grands airs de dignité et de gravité. Ma parole d'honnêur, on dirait de vrais artistes à les voir manœuvrer leurs ciseaux. Je suis sûr qu'on ne serait pas trop bienvenu à parler légèrement devant eux de l'art de tondre.

— Essaye, pour voir.

— Je ne sais pas assez d'espagnol pour lutter de paroles avec avantage. Quant à lutter de poings, il n'y faut pas même songer; il y a là deux ou trois gaillards qui sont de vrais athlètes.

Tout en répétant plusieurs fois entre ses dents « de vrais athlètes! » il s'était peu à peu rapproché des opérateurs. Je le suivais en riant sous cape. Il ne parlait plus de s'en aller. Il me faisait même les honneurs de la place, comme s'il y eût été chez lui. On aurait dit que c'était lui qui m'y avait traîné de force.

— Regarde, regarde, me dit-il; je les ai comparés à des artistes, et en vérité ce sont de vrais artistes; ce sont de très-habiles modeleurs. Sous le nom de mulet, on leur amène une masse informe, lourde, bourrue, sans lignes et sans beauté : ils en tirent un mulet très-présentable et bien découplé; ils dégagent les lignes, ils font saillir les muscles. Ce n'est pas si facile que tu crois de bien suivre l'indication des muscles et de couper le poil dans le véritable sens.

— Mais, m'écriai-je, je n'ai jamais prétendu que ce travail fût facile.

— Tu ne l'as pas dit, c'est vrai, mais tu avais l'air de le dire. N'est-ce pas, jeune homme, continua-t-il en s'adressant à un des tondeurs, que ce n'est pas facile de couper le poil bien ras et bien égal?

Le tondeur répondit flegmatiquement : — Facile pour celui qui sait, difficile pour celui qui ne sait pas.

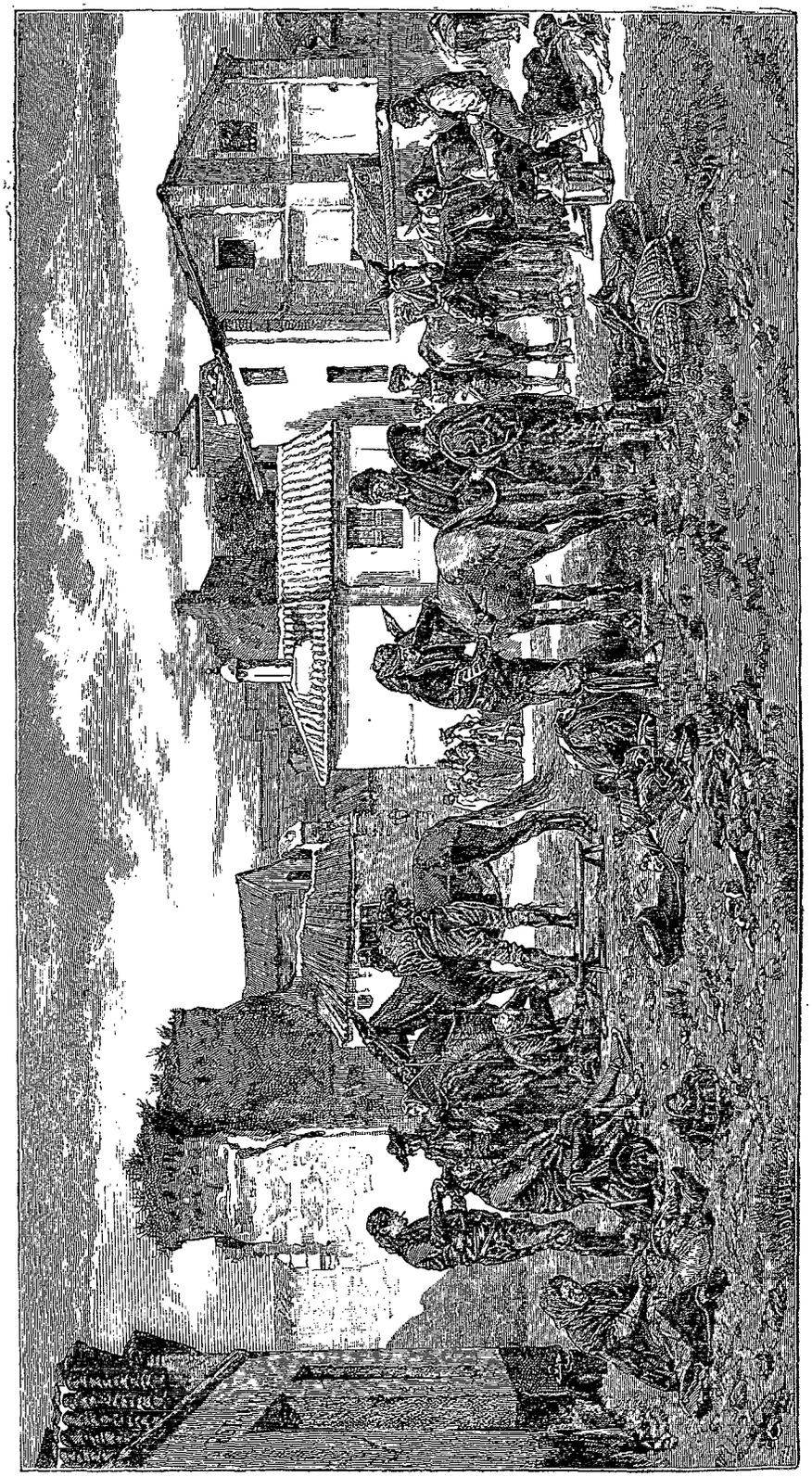
— Pas un poil plus long que l'autre, poursuivit Maryas, qui tenait évidemment à m'édifier sur le mérite artistique des tondeurs. Pas un poil plus long que l'autre, pas une éraflure là où ont passé leurs ciseaux. Vois comme ils vont sûrement et rapidement; et jamais il ne leur arrive, tout en tondant de près et vite, de pincer la peau de leur client entre les longues branches de leurs cisailles. Que de perruquiers pourraient venir à leur école! Te rappelles-tu le perruquier du collége, qui nous dessinait des escaliers de chaque côté de la tête? sans compter qu'une fois il a failli m'emporter la moitié d'une oreille, le bourreau! Vois-moi cette crinière, c'est une vraie brosse, ou plutôt c'est du velours. Et la queue? Que font-ils de la queue? Elle est embarrassante, cette queue de mulet, qui n'a ni la libre ampleur d'une queue de cheval, ni la modestie d'une simple queue d'âne.

— Si nous nous en allions? lui dis-je pour le taquiner.

— Pas avant que j'aie vu la solution du problème de la queue. Comment l'accommodent-ils? Ils ne peuvent pas la laisser à tous crins, ce serait quelque chose d'échevelé et de négligé qui jurerait avec le reste du corps, si uni et si poli. Ils ne peuvent pas la tondre jusqu'au bout : le mulet se terminerait en queue de rat. Il faut nécessairement qu'ils y laissent une touffe. Mais de quelle dimension? C'est là le nœud du problème. C'est là où je les attends. Trop mince, c'est une queue de rat; oui, forcément nous retombons dans la queue de rat; trop grosse, c'est une queue de vache; horreur! En prenant la question par le côté théorique et esthétique.....

— Oh! m'écriai-je avec une feinte surprise, de l'esthétique à propos d'une queue de mulet!

— Pourquoi pas? reprit-il avec chaleur. As-tu donc oublié à ce point les Dialogues de Platon, et ne te souviens-tu plus de ce que dit Socrate à propos de marmites et de chaudrons? Puisque nous avons à user de marmites et de chaudrons, pourquoi ne leur donnerions-nous pas la forme la plus élégante et la plus belle? Il n'en coûterait pas plus; et nos yeux ne seraient pas affligés tous les jours par la vue de choses laides et disgracieuses. Tu vois bien que Socrate est de mon avis, ou que je suis de l'avis de Socrate, ce qui revient au même. Ah! si le bonhomme



Les Tondeurs de Grenade, peinture par Worms. — Dessin de J. Lavée. — (Ce tableau appartient à MM. Goupil et Cie.)

Socrate était ici, il attendrait avec autant d'anxiété que moi la solution du problème.

L'un des tondeurs était arrivé justement à la queue de son patient. Mon ami regardait de tous ses yeux et ne respirait plus. L'opérateur avançait rapidement; il tenait enfin dans sa main gauche le bout de la queue, sa main droite manœuvrait prestement les ciseaux qui faisaient clic, clic, clic. Le moment solennel était venu.

Maryas, pour tromper son impatience sans doute, tira de sa poche un calepin, dessina en quatre coups de crayon le mulet fraîchement tondu, et figura la houpette de la queue telle qu'elle devait être « selon les règles des proportions et les exigences de l'esthétique. »

Quand l'opérateur laissa retomber la queue qu'il venait de parachever, mon ami cria : Bravo ! et me montra du geste, d'abord son esquisse, puis le modèle vivant. On aurait cru que le tondeur avait calqué sa houpette sur le dessin de Maryas.

Au cri : Bravo ! le jeune Espagnol s'était à demi tourné de notre côté en fronçant le sourcil. Dès l'abord, il avait reconnu en nous des Français. Or, il est convenu, à ce qu'il paraît, dans tout l'univers, que les Français ne voyagent que pour se gausser des autres nations.

Je lui expliquai de mon mieux pourquoi mon compagnon avait crié : Bravo ! et je lui montrai l'esquisse. Alors il daigna sourire. Je me figure que Titien dut sourire ainsi quand Charles-Quint ramassa le pinceau qu'il avait laissé choir. Un grand gaillard, drapé dans un vaste manteau, qui avait surveillé l'opération dans tous ses détails, daigna sourire aussi, et dit en montrant le jeune artiste : — C'est le plus illustre et le plus habile tondeur de toutes les Espagnes !

« L'illustre » se rengorgea, et ne parut nullement disposé à protester contre cette louange emphatique. Il savait évidemment ce qu'il valait.

Mon ami, dans un élan d'enthousiasme, lui offrit un cigare, que l'autre hésita un peu à accepter.

— Entre artistes ! lui dit mon compagnon en insistant.

Il prit alors le cigare, avec une courtoisie un peu hautaine, et se remit à sa besogne.

Au retour, mon compagnon me fit une dissertation, fort intéressante du reste, sur la nécessité d'introduire l'esthétique dans les choses les plus vulgaires de la vie quotidienne. Je crois même qu'il ajouta qu'un voyageur digne de ce nom ne doit jamais négliger la moindre occasion de s'initier aux mœurs et aux usages des pays qu'il parcourt.

Comme c'était mon avis depuis bien longtemps, je l'approuvai d'un signe de tête. J'espère qu'il ne s'aperçut pas que ses paroles me faisaient sourire un peu ironiquement ; et il s'affermit, je crois, dans l'idée que c'était lui qui m'avait fait violence pour me mener voir les tondeurs.

Les artistes sont gens d'imagination ; il faut leur passer bien des choses.

ACTION DE L'AIR RARÉFIÉ
ET DE L'AIR COMPRIMÉ
SUR LES ÊTRES VIVANTS.

Un de nos physiologistes les plus éminents, M. Paul Bert, professeur à la Faculté des sciences de Paris, s'est depuis plusieurs années adonné à des recherches expérimentales relativement à l'influence que les modifications dans la pression barométrique exercent sur les phénomènes de la vie.

Les habitants des montagnes élevées, les voyageurs aéronautes ou touristes qui s'élèvent dans l'air, soit le long des pics, soit dans les nacelles des ballons à gaz, éprouvent fréquemment des troubles physiologiques qui sont de plus en plus graves à mesure qu'ils montent, et qui finissent par rendre l'ascension impossible ou mettre la vie en danger. Ce sont les conséquences de la raréfaction de l'air ou de la diminution de pression.

D'autre part, les effets de l'augmentation de pression, ou de la compression de l'air, ne sont pas moins graves. L'industrie soumet fréquemment les ouvriers à l'action de l'air comprimé, dans les travaux qu'elle exécute pour la construction des piles de pont, dans la cloche à plongeur destinée à la pêche des perles, du corail et des éponges, et enfin dans les scaphandres sous-marins.

A quelles causes sont dus les troubles physiologiques causés par les variations de la pression barométrique ? Quels sont les moyens de les combattre ? Tel est le double problème que M. Bert a résolu après de savantes et patientes recherches.

Voici ce qu'il dit au sujet des effets physiologiques de la diminution de pression, connus sous le nom de *mal des montagnes*.

« Tout d'abord, dit M. Bert, la marche devient difficile, les jambes semblent plus lourdes à déplacer ; la respiration s'accélère, et sous la double influence de la fatigue et de l'anhélation, le voyageur est bientôt contraint de s'arrêter. Au repos, il se remet bien vite, et recommence sa marche ascensionnelle. Mais les phénomènes reparaissent et s'aggravent ; il s'y joint des battements de cœur, des bourdonnements d'oreilles, des vertiges, des nausées. Plus tard, la faiblesse devient telle que la marche est presque impossible, et il a fallu aux illustres voyageurs dont les noms se rattachent à l'histoire des grandes ascensions (de Saussure, de Humboldt, Boussingault, etc.) une grande force morale pour triompher d'un malaise écrasant. . . . . .

» L'action de l'air comprimé n'est pas moins redoutable, et les médecins ont naturellement observé avec beaucoup de soin ces phénomènes. Au moment de la compression et à celui de la décompression arrivent des douleurs d'oreilles, dues à des tensions inégales sur les deux faces de la membrane du tympan. La compression obtenue, les ouvriers travaillent dans les tubes sans rien éprouver ; comme le disaient Pol et Vatelle, on ne paye qu'en sortant C'est alors, en effet, que surviennent fréquemment les démangeaisons violentes à la peau, des *puces*, comme ils les appellent, ou encore des douleurs musculaires avec gonflement, des *moutons*. Ce n'est pas tout : ils ont parfois des vertiges, des palpitations, voire même des paralysies ; on a signalé des cas de mort plus ou moins subite. Au sortir des tubes de Bayonne, M. C..., ingénieur, est frappé de perte de connaissance, avec paralysie complète ; il se remet partiellement, et traîne encore aujourd'hui, après cinq ans, une paraplégie incurable. A Kehl, à Douchy, des ouvriers sont tombés comme foudroyés »

Les expériences de M. Bert ont été exécutées au moyen d'appareils spéciaux, qu'il a fait construire dans le laboratoire de physiologie de la Faculté des sciences de Paris. Pour étudier l'effet de la diminution de pression sur des animaux de petite taille (oiseaux, etc), ceux-ci étaient placés dans des cloches de verre adhérentes à des plateaux de machine pneumatique. Pour les êtres vivants de plus grande dimension (chiens, hommes, etc.), une guérite métallique munie de glaces qui permettaient de voir de l'intérieur à l'extérieur, et close au moyen d'une porte fermant hermétiquement, était mise en relation avec une pompe aspirante puissante qui déterminait successivement une diminution de pression dans l'appareil. En opérant sur les chiens ou sur les oiseaux, M. Bert a prélevé successivement une partie du sang de ces animaux à des pressions diverses, pour examiner la composition des gaz qu'il pouvait extraire à l'aide d'une sorte de distillation faite dans des conditions spéciales. Pour étudier les effets de l'air comprimé, un cylindre métallique donnait asile à l'animal sur lequel l'expérience était exécutée, et l'air s'y trouvait successivement comprimé sous l'action d'une pompe.

M. P. Bert a reconnu que, contrairement aux hypo-

thèses qui avaient cours avant ses travaux, les changements de la pression atmosphérique n'agissent nullement par quelque influence mécanique ou physique; leurs effets sont dus aux variations qu'ils font éprouver à la tension de l'oxygène de l'air, et par suite aux conditions des combinaisons de ce gaz avec le sang et les tissus.

Il faut cependant faire exception pour les effets des décompositions *brusques*. Ici, un mécanisme bien simple produit soit la paralysie, soit la mort. Ce sont les gaz de l'air, dissous en excès dans le sang, qui redeviennent libres, comme ceux d'une bouteille de champagne qu'on débouche; ces gaz arrêtent la circulation du sang.

Pour les changements lents, tout est d'ordre chimique. L'animal ou l'homme plongé dans l'air raréfié tombe bientôt en faiblesse, faute de la quantité d'oxygène nécessaire à l'entretien de la vie; il est soumis à une simple asphyxie par suite de l'insuffisance du gaz comburant. Si l'air est par trop raréfié, la trop grande tension de l'oxygène communique à ce gaz, qui dans les conditions ordinaires entretient la vie, les propriétés d'un véritable poison.

Pour combattre les effets de la raréfaction de l'air, il suffit de fournir à l'homme la quantité d'oxygène nécessaire à compenser celle qui fait défaut dans le volume d'air dilaté par la diminution de pression.

Voilà quelles sont les conclusions sommaires des recherches expérimentales de M. P. Bert; quelque caractère de certitude qu'elles semblaient devoir offrir, il a paru au savant professeur qu'il était indispensable de les vérifier par des expériences faites sur l'homme.

M. Bert a fait des expériences sur lui-même. Enfermé dans le récipient métallique où l'air était soumis successivement à des pressions atmosphériques décroissantes, il a pu sans changer de place éprouver les effets physiologiques qu'ont endurés les voyageurs sur le sommet des montagnes ou dans la nacelle de l'aérostat. Dans un premier essai, qui n'a pas duré moins de deux heures quarante minutes, M. P. Bert s'est soumis peu à peu à une pression décroissante jusqu'à arriver à celle qui correspond à 40 centimètres de mercure. A ce degré barométrique, l'observateur a constaté que sa vue se troublait, que ses facultés intellectuelles paraissaient s'engourdir d'une façon manifeste, que sa force musculaire s'anéantissait presque complétement. L'anxiété et la torpeur sont grandes. M. Bert se trouvait dans toutes les conditions du voyageur soumis au mal des montagnes; il sentait que l'engourdissement allait s'accroître, et que le moment de l'évanouissement était proche. Il lui suffit alors d'inspirer une petite quantité de gaz oxygène pour voir comme par enchantement tous les accidents disparaître. Dans une seconde expérience, le savant professeur a pu atteindre la limite de 25 centimètres de mercure. Il se trouvait alors identiquement dans la même situation que MM. Glaisher et Coxwell, lorsqu'à la hauteur de 9 000 mètres ils tombèrent évanouis dans la nacelle de leur aérostat. M. Bert a combattu ces effets par l'inspiration d'un air oxygéné à la dose de 40 à 60 pour 100 d'oxygène.

Ses théories se trouvent donc parfaitement contrôlées par cette expérience directe, et il est bien démontré que la diminution de pression diminue la dose d'oxygène contenue dans le sang, tandis que l'augmentation de pression l'accroît. Pour combattre les effets physiologiques produits, il suffit, dans le premier cas, de respirer un air plus oxygéné que l'air normal; dans le second cas, un air moins oxygéné.

Ces résultats si simples, si nets, ont encore été récemment mis en évidence par une ascension aérostatique en hauteur, exécutée par MM. Croce-Spinelli et Sivel. Le dimanche 22 mars 1874, ces aéronautes s'élevaient dans le ballon *l'Étoile polaire*. Les appareils qu'ils emportaient avec eux, disposés par M. P. Bert, se composaient de ballons contenant des mélanges d'oxygène et d'azote, de l'air artificiel, en un mot, beaucoup plus riche en gaz comburant que l'air ordinaire. A partir de 5 000 mètres, M. Sivel s'était senti faiblir, mais il a recouvré ses forces en respirant le mélange gazeux. Il en a été de même pour M. Croce-Spinelli, qui, à plusieurs reprises, grâce à l'inhalation du gaz oxygène, a combattu les cruels effets d'une torpeur que la plus forte volonté n'eût pas su vaincre. Les deux aéronautes ont dépassé les régions atteintes jadis par Gay-Lussac; ils se sont élevés à une hauteur de 7 400 mètres au-dessus du niveau de la mer.

BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES
DE L'ÉTAT DE MASSACHUSETTS.

Tous les six ans, les comités scolaires de l'État de Massachusetts font un rapport sur la situation des bibliothèques populaires; le rapport de 1873 constate les résultats que nous allons indiquer.

En 1872, on trouvait au Massachusetts 82 villes ou communes possédant une bibliothèque entretenue sur les fonds de l'État. Elles comprenaient 564 479 volumes, et avaient fait 1 345 179 prêts dans le cours de l'année. Dans ces chiffres, la bibliothèque de la ville de Boston figurait pour 187 000 volumes et 350 000 prêts.

De 1871 à 1872, ces bibliothèques ont acquis 50 130 volumes.

Le nombre et l'importance de ces bibliothèques s'accroissent chaque année. Ainsi, en 1860, il n'y en avait que 45, contenant 201 706 volumes et en prêtant 500 000. En 1866, on comptait 50 bibliothèques, 345 588 volumes et 888 172 prêts.

Aux bibliothèques dont nous venons de parler et qui appartiennent à l'État, il convient d'ajouter toutes celles qui ont été fondées par des sociétés particulières ou par des donations, et qui sont également ouvertes au public, gratuitement ou moyennant une légère rétribution.

Ces bibliothèques privées sont au nombre de 213, réparties entre 108 villes ou communes, et renfermant 777 569 volumes. Boston en possède 26.

Dans ce nombre de 213, on n'a pas compris les bibliothèques religieuses des écoles du dimanche.

En résumé, l'État de Massachusetts, dont la population n'atteint pas un million et demi d'habitants, possède 295 bibliothèques gratuites qui renferment 1 342 048 volumes et font chaque année de nouveaux progrès.

EN AVANT.

Quand on a peur, le plus sûr est d'aller en avant.

SÉNÈQUE.

DÉVOUEMENT DE DEUX NÈGRES.

Un navire revenait de France. Une famille créole, père, mère, enfant, se trouvait à bord, avec sa suite, composée de deux négresses et de deux nègres. A la hauteur du cap de Bonne-Espérance, le temps devint mauvais; le vent souffla en tempête, et telles en furent la violence et la durée que toute manœuvre cessa d'être possible et que, le troisième jour, on s'aperçut d'une voie d'eau dans la cale. Tous les efforts pour en venir à bout furent inutiles; l'eau montait toujours : le navire fut jugé perdu; on songea à l'abandonner et à se réfugier dans les chaloupes.

Par un accident assez ordinaire sur les bâtiments de

commerce, où l'on n'apporte pas à l'armement le même soin que sur les vaisseaux de l'État ou sur les paquebots des grandes compagnies de navigation, une seule chaloupe parut de taille à contenir les provisions indispensables ainsi que les passagers et l'équipage, une vingtaine de personnes environ. On s'y entassa. A chaque instant, l'on croyait périr au milieu des flots et des nuages déchaînés que le vent soulevait et abaissait tour à tour les uns sur les autres, comme s'il eût voulu les renverser et les confondre.

On cherchait, à travers les éclaircies qui couraient çà et là sur la surface noire du ciel et de la mer, si l'on apercevrait quelque navire; mais on ne découvrait aucune promesse de salut, aucune voile dans ce chaos! Cependant l'embarcation, trop chargée, menaçait de sombrer à la première lame qui la prendrait par le travers. On s'arrêta à une résolution suprême : on décida d'alléger le bateau en tirant au sort parmi les naufragés celui qu'on sacrifierait.

L'épreuve fut cruelle : elle désigna pour mourir la jeune mère créole. A ce moment, les deux nègres levèrent les yeux sur leurs maîtres, et semblèrent se consulter dans un vif échange de paroles et de gestes auxquels on n'eut le temps de rien comprendre; puis l'un d'eux se mit debout, et, après un mouvement de tête et un sourire adressés à la famille, se glissa silencieusement au milieu des flots. La femme, le mari, poussèrent un même cri, eurent le même élan pour le retenir. Le sacrifice était consommé.

Hélas! il ne suffisait pas. On dut reconnaître que le danger restait le même, qu'une nouvelle victime était nécessaire. Une seconde fois consulté, une seconde fois le sort fut impitoyable : de nouveau, la pauvre mère fut condamnée. Aussitôt, comme le premier nègre, le second se dévoua sans bruit, avec le même adieu doux et tranquille.

Dieu donne de grands exemples au monde. On renonça à de nouveaux sacrifices : les naufragés s'en remirent au ciel du soin de les sauver. Vers le soir, le vent tomba et peu à peu la mer devint calme Au matin, un vaisseau parut et recueillit ces malheureux. (1)

ANALYSE SPECTRALE.

Fin. — Voy. p. 358.

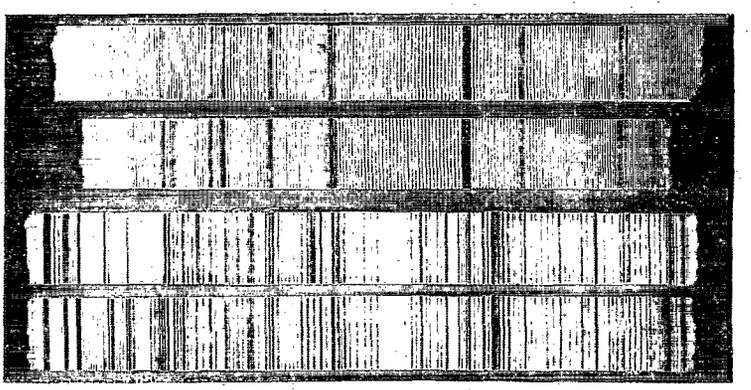
L'analyse spectrale était à peine constituée qu'elle permettait de déterminer la composition de l'atmosphère du soleil, malgré l'énorme distance qui nous sépare de cet astre.

Elle conduisait à la découverte, dans le soleil, de deux métaux nouveaux, le cæsium et le rubidium.

Du soleil passant aux étoiles, l'analyse de leur lumière montre que les corps simples que nous rencontrons sur la terre se retrouvent dans la plupart d'entre elles.

C'était la démonstration d'un grand principe : l'unité de composition des éléments matériels du monde.

En ce qui concerne les planètes de notre système, l'analyse, après avoir constaté que l'atmosphère solaire ne contient point de vapeur d'eau, en avait déjà fait reconnaître la présence, d'une manière positive, dès 1868, dans les atmosphères de Mars et de Saturne : on ne doutait point qu'on ne dût aussi la trouver dans les autres.



Comparaison des spectres du Soleil et de Sirius au méridien et à l'horizon (2).

« Toutes les planètes de notre système, dit M. Janssen, forment comme une même famille; elles circulent autour du même foyer central, qui leur distribue la chaleur et la lumière. Elles ont chacune une année, des saisons, une atmosphère, et, dans cette atmosphère même, des nuages remarqués sur plusieurs d'entre elles.

» Enfin, l'eau, qui joue un rôle si immense dans l'économie de toute organisation, l'eau est encore un élément qui leur est commun. Que de puissantes raisons de penser que la vie n'est pas le privilége exclusif de notre petite terre! »

Dans la photosphère (1) du soleil, les corps le plus nettement caractérisés sont le sodium, le fer, le magnésium, le cuivre, le zinc, le barium, etc.

Dans l'étoile la plus brillante du firmament, Sirius, on voit une raie noire très-fine dans le jaune qui paraît coïncider avec celle du sodium, et dans le vert, des raies plus faibles qui appartiennent au magnésium (3).

La disposition du spectroscope employé à l'analyse de la lumière émise par le soleil et les étoiles diffère, dans les détails de sa construction, de l'instrument que nous avons décrit précédemment (le Spectroscope, p. 359); mais le principe fondamental est à peu près le même.

Ces indications, très-insuffisantes si l'on considère la nouveauté et l'importance du sujet, ont surtout pour but d'appeler l'attention sur l'une des plus belles découvertes de la seconde moitié de ce siècle. Ceux de nos lecteurs qui s'intéressent aux études astronomiques peuvent aisément se tenir au courant des progrès de l'analyse spectrale par la lecture des *Comptes rendus de l'Académie des sciences.*

(1) Voy. la Table de quarante années, au mot Soleil.

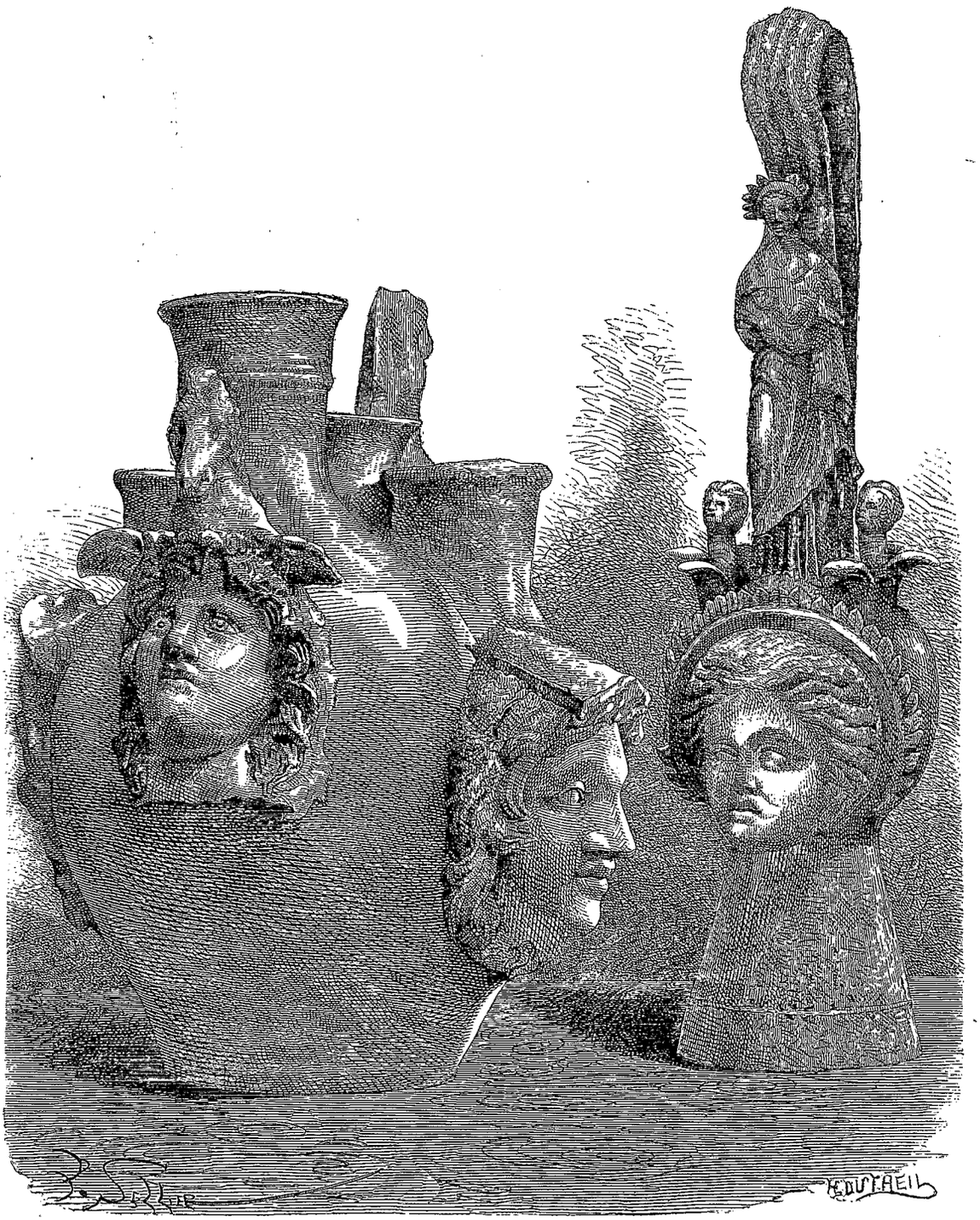
(1) *Le Duel aux colonies* (Revue de France).

(2) Voy. l'explication de cette planche dans les *Archives des missions scientifiques et littéraires*, t. IV, p. 569.

(3) *Le Ciel géologique*, par Stanislas Meunier; 1871.

VASES A RELIEFS DE L'ITALIE MÉRIDIONALE.

Voy. p. 132.



Musée du Louvre. — Vases à reliefs de l'Italie méridionale. — Dessin de Sellier.

La collection des terres cuites du Musée du Louvre renferme, à côté d'une multitude de figures et d'ornements d'une grâce et d'une beauté exquises, un certain nombre de vases d'un caractère très-singulier, qui forment, dans la céramique grecque, une classe à part. Ces vases, dont on a sous les yeux et dont on a vu précédemment des spécimens (1), ne sont pas, comme ceux qui ont rempli, surtout depuis la fin du siècle dernier, les galeries d'antiquités, ornés de peinture sur un fond uni, mais de figures de ronde bosse se détachant des contours de la panse, des anses, de l'orifice, quelquefois même constituant le vase tout entier, comme on en voit dans la gravure un exemple : ce vase n'est, en effet, qu'une tête de femme surmontée d'une longue et étroite poignée, à laquelle s'adosse une statuette élégamment drapée et placée entre deux têtes qui semblent sortir du calice d'une fleur; d'autres, et ce sont les plus grands, ont une forme sphérique, avec une ouverture supérieure pareille à celle des amphores et des cratères, d'un goulot, quelquefois de plusieurs. Ils sont généralement surmontés de figures drapées, de génies, d'animaux; à leurs flancs sont atta-

(1) Voy. p. 133.

chés d'autres figurines, des masques de Gorgone, des Tritons, des Centaures ou Hippocampes, dont on ne voit que le buste humain et les jambes de devant lancées en avant. Sur ces vases on remarque souvent des traces de peinture à la détrempe, dans lesquelles le rose et le bleu dominent; elles sont assez abondantes pour prouver que ce genre de décoration leur était communément appliqué.

On en voit de semblables au Musée britannique, dans ceux de Naples, de Zurich, et dans quelques collections particulières. Tous ont été trouvés, depuis une trentaine d'années environ, dans les tombeaux de Canosa, de Ruvo ou d'un petit nombre d'autres localités de l'ancienne Campanie.

Il faut bien l'avouer, les efforts que l'on a faits pour expliquer la destination de ces objets et le symbolisme de leur décoration, d'un caractère si frappant, n'ont abouti, jusqu'à présent, qu'à des conjectures. Tout ce que l'on peut dire avec quelque certitude, c'est que les vases à reliefs campaniens, comme la plupart des terres cuites trouvées dans les tombeaux, avaient une signification religieuse et funéraire; que ces vases étaient à l'usage du mort, que l'on entourait des objets semblables à ceux dont, vivant, il s'était servi; et que les figures sont celles de divinités placées là pour le protéger, ou dont on désirait lui concilier la redoutable influence, et particulièrement celles du monde souterrain.

LA CHASSE AU PLANTAIN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 386.

VI

J'étais très-affairé derrière un massif de lilas, lorsque j'entendis le bruit sec d'une persienne qu'on rabattait contre le mur. Ma mère apparut à la fenêtre de sa chambre, et se mit à regarder le ciel d'abord, ensuite le jardin. Je me fis tout petit, et je me cachai de mon mieux, non pas comme un malfaiteur qui craint d'être découvert, mais comme quelqu'un qui médite une surprise et qui craint, comme on dit, « d'éventer la mèche. » Je travaillai encore quelque temps derrière les massifs; puis, marquant avec soin la place où je m'étais arrêté, je me dirigeai du côté de la basse-cour pour vider mon panier.

Comme je passais devant la cuisine, ma mère, qui venait de donner quelques ordres, m'aperçut, et vint sur le seuil.

— Qu'as-tu là, dans ce panier? me demanda-t-elle.

Je lui tendis le panier en rougissant. Elle m'embrassa, sans faire aucune observation sur le contenu de mon panier. Elle me dit seulement que si j'aimais à me promener dans la rosée, je ferais bien de mettre mes gros souliers. Et elle m'indiqua l'endroit où je les trouverais.

Quoiqu'elle ne m'eût adressé aucune question, ou plutôt parce qu'elle ne m'avait adressé aucune question, je la quittai persuadé qu'elle avait deviné mon secret.

Quand M. Leclair vint me donner ma leçon, à huit heures, je fus tout surpris d'avoir déjà fait tant de choses à une heure où d'habitude je songeais à peine à sortir du lit. Il me semblait que la journée était finie, et elle commençait seulement. J'étais un peu fatigué et j'avais la tête un peu lourde; néanmoins, je me tirai d'affaire sans avoir mérité l'ombre d'un reproche.

M. Leclair, une fois la leçon terminée, restait volontiers pour causer un peu et pour faire un tour de jardin. Il paraît que je lui parlai avec enthousiasme de toutes ces petites plantes qui ont des feuilles si menues, si délicates, si élégantes, et, pour la première fois de ma vie, j'éprouvai et je témoignai le regret de ne savoir pas dessiner.

— Qu'à cela ne tienne, me dit cet excellent homme. Et il m'indiqua un procédé très-simple pour prendre l'empreinte des feuilles avec du *minium* ou avec du *noir de fumée*.

VII

François devait aller le lendemain à Paris pour faire des commissions. Je lui donnai mes instructions d'avance et à plusieurs reprises (la première fois dans la salle à manger, et la dernière dans le poulailler, où il me témoigna une certaine impatience, étant occupé à mettre des mitaines de laine à une poule pour l'empêcher de gratter la terre). J'aurais donc mon *minium* le lendemain.

Mais demain c'était bien loin; et c'était si tentant d'avoir sur de belles pages de papier blanc les empreintes de toutes sortes de feuilles! Quand il y en aurait beaucoup, beaucoup, je ferais un cahier, et quand j'aurais plusieurs cahiers, mon père ne demanderait pas mieux que de les faire relier en un seul.

Pour me faire la main, et aussi pour donner le *change* à mon impatience qui était extrême, je résolus de procéder par le *noir de fumée*. J'allai, d'un air mystérieux, emprunter à la cuisine une assiette de rebut et une chandelle, et je m'enfermai dans ma chambre aussi hermétiquement qu'un alchimiste ou un faux monnayeur.

Avec un tremblement de joie, j'allumai la chandelle. C'est une action bien simple et bien banale que d'allumer une chandelle; mais dans la circonstance présente c'était le commencement d'une série d'expériences qui devait aboutir au fameux volume relié dont je ruminais déjà le titre. Ce titre, naturellement, serait en lettres d'or, et au-dessous, séparé par un filet doré, il y aurait mon nom, en lettres d'or aussi.

La chandelle allumée, je présentai l'assiette au-dessus de la flamme, jusqu'à ce que la surface fût couverte d'une couche épaisse d'un beau noir mat. Suivant les instructions de M. Leclair, je pris une feuille, *choisie entre toutes* (si fine, si nette de dessin, si franchement découpée!). C'était la feuille d'une petite plante fort élégante, qui avait la physionomie d'un géranium microscopique. Je l'étalai soigneusement sur l'assiette, et tout doucement je la frottai avec l'ongle de mon pouce, afin que la face inférieure se chargeât bien également de noir de fumée. Puis je la plaçai, en retenant mon souffle, sur ma page blanche; j'étendis par-dessus une feuille de papier, et j'appuyai en tamponnant.

L'épreuve que j'obtins du premier coup était fine, nette; pas une nervure ne manquait; on aurait dit une véritable gravure.

Alors je perdis complétement la tête, et, sans même prendre le temps d'éteindre la chandelle, je dégringolai l'escalier, ma page imprimée à la main, et chantant des chansons aussi folles que celles des petits oiseaux au soleil levant. Je ne commençai à me calmer que quand tout le monde eut admiré la merveille.

Justement, la journée était chaude et orageuse; sans la bienheureuse invention, je n'aurais su comment passer mon après-midi. Quelle après-midi! Que les anciens avaient donc raison de représenter le Temps avec des ailes!

Gutenberg inventant l'imprimerie, Finiguerra la gravure, Senefelder la lithographie, ont-ils éprouvé une joie pareille à la mienne? Je veux bien le croire, mais j'en doute un peu.

VIII

Le lendemain et les jours suivants, je continuai ma chasse au plantain, avec des alternatives d'enthousiasme

et de découragement. Je reprenais chaque fois mon ouvrage au point où je l'avais laissé la veille. En retrouvant parfois la plante maudite aux endroits que j'avais si soigneusement nettoyés les jours précédents, je songeai à la vieille histoire de l'homme qui va se faire raser, et dont la barbe repousse d'un côté pendant qu'on la coupe de l'autre. Les plantains, cependant, devenaient de plus en plus rares et clair-semés. Ils soutenaient encore la lutte, mais une lutte inégale, au bout de laquelle j'entrevoyais leur défaite et mon triomphe.

Tout en poursuivant l'ennemi de mon père et le mien, je remarquais les plantes dont je n'avais pas encore reproduit l'empreinte; je les cueillais, et je les mettais à part, dans une petite boîte de fer-blanc, pour ma récréation de l'après-midi. Mon coup d'œil se formait; je devenais observateur sans m'en douter, je découvrais au milieu du fouillis le plus épais les plantes nouvelles; je notais des différences, je distinguais des variétés : aussi je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir qu'il y a différentes espèces de plantain. Il y en a un, notamment, dont les feuilles s'étendent à plat sur le sol, et s'y attachent et s'y étalent comme certains nœuds de cravate s'attachent et s'étalent sur certains cols. Je me le désignais à moi-même par le nom peu scientifique de *plantain nœud de cravate*. Il semblait avoir un appareil d'implantation et de résistance plus énergique que les autres. Dans tous les cas, c'est celui que j'attaquais avec le plus de férocité. L'espèce la plus répandue avait des feuilles plus libres, plus allongées; je l'appelai *plantain langue de chat*. Les savants l'appellent *Plantago lanceolata*, et l'autre *Plantago media*.

La fin à la prochaine livraison.

LE MALHEUR.

Mes yeux ont contemplé le cours du monde, et ils ont aperçu avec une pleine évidence ce qu'est le malheur, ce qu'il doit être.

C'est le labyrinthe obscur dans lequel un Dieu veut bien conduire l'homme pour que chacun puisse éprouver son existence, pour que le méchant connaisse sa méchanceté et puisse s'en défaire, pour que les bons voient bien leur bonté à l'œuvre et en jouissent pleinement. Le méchant sort meilleur de l'infortune, et les bons en sortent plus bienveillants et plus doux.

Quel est donc l'homme qu'un Dieu n'aurait pas éprouvé! Quel est celui de ses enfants qu'il n'aurait pas aimé?

Médite cette pensée, infortuné. Léopold Schefer.

LE CAVALIER ET LE CORDONNIER.

ANECDOTE.

Un jour d'été, il y a longtemps, à Perpignan, un cordonnier travaillait devant sa porte et chantait. Il chantait une romance alors très à la mode en deçà et même au delà des Pyrénées.

Un cavalier vint à passer et s'arrêta pour écouter le cordonnier. Puis, après deux ou trois couplets ou stances, il descendit de cheval, prit les ciseaux du pauvre homme, et, tranquillement, coupa en pièces quelques bonnes paires de souliers qui lui tombèrent sous la main. Cela fait, il remonta à cheval et continua son chemin, sans autrement se presser.

Le cordonnier, d'abord stupéfait, revint enfin à lui et se mit à poursuivre le cavalier, en poussant des cris désespérés.

Le cavalier, sans s'émouvoir davantage, lui dit :

— Mon ami, vous croyez avoir à vous plaindre de moi. Eh bien, allons ensemble devant le roi, notre seigneur et maître, qui est à son tribunal. C'est le jour et l'heure. Vous savez qu'il est bon justicier. Vous exposerez votre plainte, et moi je donnerai l'explication de ce que j'ai fait.

— Qu'il en soit ainsi, dit le cordonnier, qui ne comprenait rien à ce qu'il entendait.

Donc, ils se présentèrent tous deux devant le bon roi D. Jayme de Majorque. C'était vraiment un homme juste; il consentit à juger leur différend.

Comme plaignant, le cordonnier parla le premier.

— Seigneur mon roi, dit-il, ce cavalier (Dieu nous ait en grâce, vous, lui et moi-même!) doit avoir perdu le sens qui nous est à tous si nécessaire pour nous bien conduire dans la vie. Je ne le connais aucunement; il y a une demi-heure, je ne l'avais jamais vu. Je ne puis pas lui avoir fait le moindre mal, il ne saurait avoir aucune cause de ressentiment contre moi. Cependant, tout à l'heure, s'étant arrêté, j'ignore par quel motif, devant ma boutique, il a pris mes ciseaux et s'est mis à tailler, déchiqueter et détruire des chaussures que j'ai faites avec grande peine pendant la dernière semaine. N'est-ce pas là, sire, une action mauvaise? Et ce gentilhomme ne doit-il pas réparer le tort qu'il m'a fait?

— A vous, cavalier, dit le roi. Votre procédé paraît en effet étrange. Que pouvez-vous dire pour votre défense?

— Permettez-moi, sire, d'adresser quelques questions à ce brave homme.

Le roi ayant fait un signe d'assentiment, le cavalier parla ainsi :

— Honnête cordonnier, que faisais-tu quand je me suis arrêté?

— Eh! vraiment, un soulier pour mon voisin le chanoine.

— Tu faisais encore autre chose.

— Quelle autre chose?

— Tu chantais.

— Oh! c'est mon habitude quand je travaille. Les oiseaux chantent, je fais comme eux. Cela me donne du cœur à la besogne. Serait-ce par hasard défendu? On n'est pas venu l'annoncer à son de trompe dans nos carrefours.

— Il n'est pas défendu de chanter, mais tu chantes mal.

— C'est possible, je ne sais pas si je chante mal ou bien; je ne suis pas né rossignol; je fais comme je peux, et puisque je m'amuse à m'entendre, cela me suffit.

— Non pas moi, dit le cavalier. Te rappelles-tu ce que tu chantais?

— Sans doute, c'est la romance à la mode, « le Silence dans les bois. »

— Eh bien, écoute. C'est moi qui ai fait les paroles de cette romance et aussi la musique. Or, tu n'as pas dit un vers, ni chanté dix notes, sans les estropier de manière à les rendre ridicules et détestables. Tu hurlais « le Silence. » Encore si tu avais fait tout ce mal au fond de ton réduit, je n'aurais rien à en dire; mais c'est en plein air, sous le ciel, aux oreilles de tout le monde, que tu traitais si indignement ma poésie. Tu nuisais à ma renommée; tu torturais mon amour-propre; tu me blessais au cœur. N'avais-je pas le droit de te rendre la pareille, et crois-tu que tes souliers aient plus de prix que ma romance qui réjouit en ce moment tout notre bien-aimé pays, mais qui lui ferait faire plus de grimaces que tes chaussures n'en font faire à ceux qui les portent, si on l'entendait chanter partout à ta manière? Tu vois donc que j'ai bien été dans mon droit, et que tu n'as rien à me reprocher.

Le roi et les seigneurs qui l'entouraient ne purent s'empêcher de rire; mais il fallait une sentence. D. Jayme, qui avait du goût pour la poésie, ne réprimanda pas le cava-

lier; mais comme il était équitable, il tira de sa royale escarcelle quelques pièces d'or, et les donna au cordonnier, qui fut ainsi largement indemnisé de la perte de ses souliers.

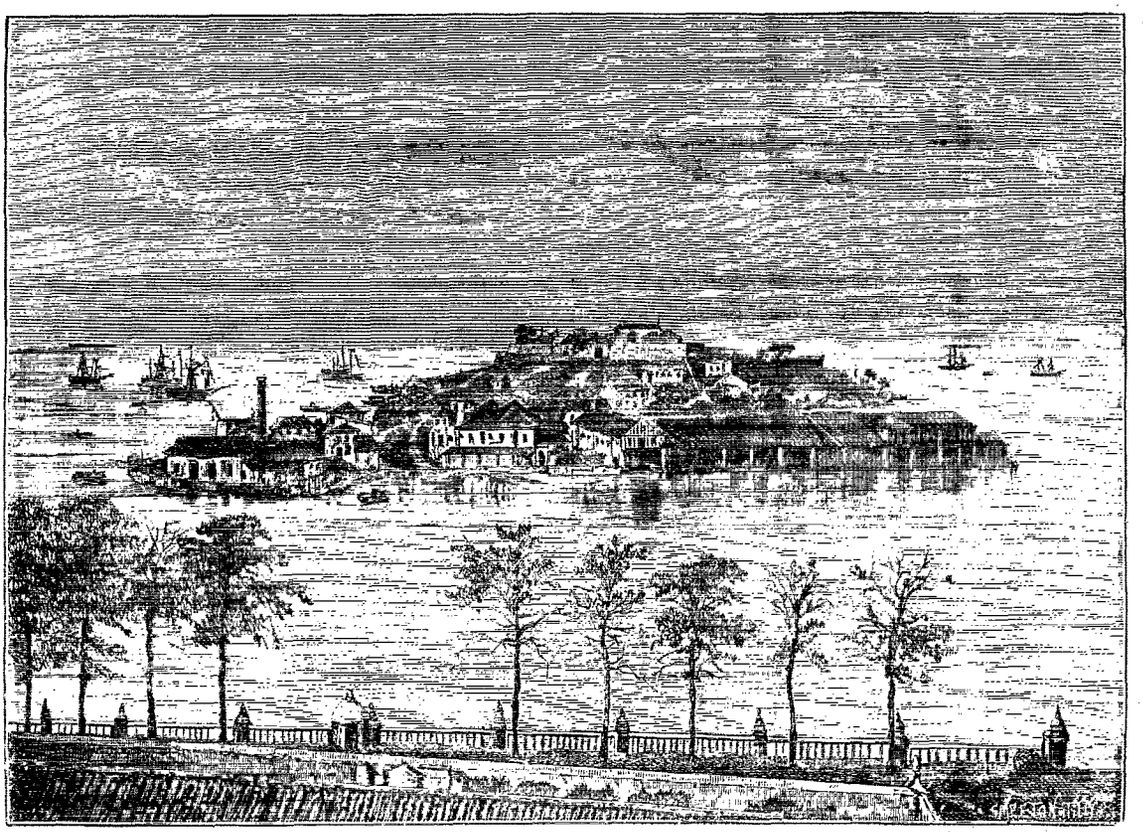
« Car, en somme, dit le roi au poëte, cet homme, si mal qu'il ait chanté votre romance, heureusement ne l'a pas détruite, et si vous voulez bien, ce soir, devant notre cour, nous la chanter vous-même, nous inviterons aussi l'honnête compagnon à venir vous écouter : peut-être profitera-t-il de la leçon, en sorte que s'il vous arrive de passer encore dans sa rue, ses souliers n'auront plus rien à craindre. »

Le cordonnier accepta l'invitation, mais se promit bien de ne plus chanter « le Silence dans les bois. » — Je chanterai du vieux, se dit-il. Les poëtes vivants sont trop susceptibles.

ILHA DAS COBRAS

(L'ILE AUX SERPENTS).

Plusieurs voyageurs ont appelé cette île charmante *ilha das Cabras* (l'île aux Chèvres) : nous lui restituons son nom véritable. Elle fait partie des nombreux îlots de cette vaste baie de Rio-Janeiro, à laquelle les anciens Tamoyos avaient donné le nom de *Nitherôhi* (l'Eau cachée). Comme toutes les îles dont la verdure persistante émerveillait les compagnons de Villegagnon, au temps où il était venu élever le fort de Coligny pour servir d'asile aux protestants dans ces régions enchantées, l'île das Cobras était parée d'une végétation active à l'ombre de laquelle s'agitaient maints reptiles aux couleurs variées. Nous supposons que la roche vive dont on a tiré si bon parti pour certains travaux d'utilité publique, n'avait pas permis aux



L'Ile aux Serpents, dans la baie de Rio-Janeiro. — Dessin de Tirpenne.

arbres gigantesques dont la baie était parée jadis de s'y multiplier.

L'île entière n'a guère plus de six cents brasses dans sa plus grande longueur. Elle est défendue par une forteresse qui peut loger, en cas de guerre, une garnison d'un millier d'hommes, et peut être défendue par une centaine de bouches à feu. On évalue la population entière de l'île à trois ou quatre cents individus.

Ce fut en 1711, sur l'île das Cobras, qu'il appelle, comme tant d'autres, l'île *das Cabras* (l'île aux Chèvres), que le fameux Duguay-Trouin, à la tête de trois mille hommes environ, montés sur dix-sept bâtiments de guerre, établit une batterie de dix-huit canons de vingt-quatre et de dix-huit, auxquels il ajouta cinq mortiers, dont le feu continu foudroya la cité brésilienne. Cette expédition fit entrer d'immenses richesses dans la ville de Saint-Malo et plut fort au grand roi, mais elle est restée très-discutable au point de vue du droit des gens.

Qui n'a présente au souvenir la jolie chanson de la Couleuvre, que notre Montaigne tenait, nous dit-il, d'un hardi voyageur aux terres américaines? Qui n'a souri à son explication d'une poésie spontanée, qui *n'a rien de barbare en son imagination*? En souvenir de ce qu'était jadis l'île das Cobras, qu'avait visitée certainement le compagnon de Villegagnon dont nous parle l'auteur des *Essais*, nous rappellerons ici « le refrain anacréontique » que sa mémoire, d'ailleurs si fidèle, n'avait pu oublier.

Couleuvre, arreste-toy; arreste-toy, coulcuvre, afin que ma sœur tire, sur le patron de ta peinture, la façon et l'ouvrage d'un riche cordon que je puisse donner à ma mie.

Qui nous dit que la jolie couleuvre corail à laquelle le poëte sauvage fait allusion n'avait pas erré, parmi les fleurs, dans l'îlot verdoyant sur lequel s'élèvent maintenant tant de vastes constructions, et qui fait en quelque sorte partie de la grande cité, car il n'est guère éloigné de ses quais que de cinquante à cent brasses?

LES CRIMES DE LA GUERRE.



Sculpture. — Les Crimes de la guerre, groupe par Chatrousse. — Dessin de Bocourt.

L'ennemi est vainqueur. La ville a osé se défendre. Soudain, au nom du droit infâme de la force, toutes les fureurs de la passion du meurtre, de l'incendie et du pillage, ont été épuisées contre elle.

Et il s'est trouvé d'illustres publicistes qui ont d'avance justifié les meurtriers, les pillards et les incendiaires. Grotius a écrit : « Il n'est pas contre nature de dépouiller de son bien une personne à qui on peut « honnêtement » ôter la vie. » Et plus tard on a lu dans Vattel : « S'il est permis d'enlever les biens de l'ennemi pour l'affaiblir, les mêmes raisons autorisent à détruire tout ce qu'on ne peut « commodément » emporter.

La conscience publique se révolte devant l'abominable emploi de ces deux adverbes : « honnêtement » ôter la vie, « commodément » emporter.

Donc, nous le disions, la ville a été prise et livrée au pillage. Sur les décombres de sa demeure est groupée la sainte trinité humaine : le père, l'épouse et l'enfant.

La femme cache sa honte et son désespoir sur les genoux du chef de la famille, enchevêtré dans des liens, comme un taureau qu'on n'a pu dompter. A ses pieds l'enfant est tombé mortellement blessé; l'engin de guerre qui l'a tué gît à demi caché près des assises brisées de l'habitation détruite. Sur leurs fragments on lit cette condamnation du vainqueur écrite sous la dictée de Dieu dans le livre éternel :

« Tu ne tueras pas, tu ne déroberas pas. »

Ce groupe, saisissant par l'exécution, est un éloquent résumé des crimes de la guerre.

LA CHASSE AU PLANTAIN.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 386, 394.

IX

Dès que je fus en possession de mon *minium*, je commençai sérieusement ce que j'appelais avec quelque emphase ma *Collection de feuilles*. Les épreuves tirées au *minium* ont pour l'œil l'aspect flatteur des dessins à la sanguine.

Dans mes premières « éditions », j'entassais sur une même page autant de feuilles qu'il en pouvait tenir. Cela présentait l'aspect de feuilles de soldats d'Épinal.

J'eus bientôt des doutes sur la valeur esthétique de mes premières compositions, et je commençai à mettre un plus grand intervalle entre les empreintes. L'aspect général était celui d'une collection de timbres-poste soigneusement tenue. Je mis encore plus d'intervalle, et j'arrivai à l'effet que produisent les gravures à grandes marges. Comme je regardais avec complaisance ce qui me semblait le dernier mot de l'art graphique, il me vint à l'idée que l'effet serait plus agréable si j'inscrivais en belles lettres imprimées le nom de chaque plante au bas du spécimen.

Mais, sauf quelques feuilles connues de tout le monde, comme celles du lilas, du sureau, du sorbier, je ne savais le nom d'aucune autre. L'amour de la symétrie l'emporta en moi sur l'amour de la vérité scientifique (imagination, voilà bien de tes tours!); j'inventai des noms, ou plutôt je les puisai au hasard dans mon dictionnaire latin-français ou dans mes souvenirs. Il y eut donc dans mon herbier la plante *centurio*, et la plante *itaque*, et la plante *girgillus*, et la plante *averrunco*, que je soupçonne fort, si mes souvenirs ne me trompent pas, d'avoir été la *bourrache*. A plante velue, nom bourru, c'est trop juste. Encore faut-il remarquer que *averrunco* est un verbe. Mais dans ma rage de tout nommer, je ne reculais pas devant de si faibles obstacles. Mon système de classification ne valait pas celui de Linné, car je classais tout simplement mes feuilles par ordre de grandeur. C'était encore le démon de la symétrie qui me poussait.

X

Je venais justement de calligraphier le nom de la plante *averrunco*, lorsqu'il y eut un bruit de pas dans le vestibule, et j'entendis la voix de mon père. Il avait avancé son retour de quelques heures. Je ne fis qu'un bond du haut en bas de l'escalier, d'abord parce que j'aimais beaucoup mon père et que j'étais très-heureux de le revoir, ensuite parce que je tenais à être là quand il irait voir le gazon.

On aurait dit qu'il lisait dans ma pensée, ou plutôt j'ai supposé depuis que ma mère lui avait tout écrit, en lui recommandant bien de tomber dans l'étonnement le plus profond.

— Je voudrais voir où en est ce gazon, dit-il, en prenant tout à coup un air soucieux.

Il donna le bras à ma mère, et moi je les suivis dans une véritable fièvre d'impatience.

Mon père s'arrêta comme frappé de stupeur; il ôta ses lunettes, il les frotta avec son mouchoir, il les remit.

— Est-ce possible! dit-il enfin. Quoi! pas un seul pied de plantain! Voilà qui est trop fort. Il n'y en a réellement pas un seul. Cela tient du prodige. Ma bonne amie, tu as donc fait venir trois ou quatre jardiniers?

Ma mère souriait.

— Non, dit-elle; cherche bien qui a pu faire cela.

Alors il se tourna de mon côté, et, me regardant par-dessus ses lunettes, en levant ses sourcils très-haut :

— Aide-moi à trouver, me dit-il.

— C'est moi! c'est moi! m'écriai-je en battant des mains. C'était pour te faire une surprise.

— La surprise est complète, me dit-il. Et il m'enleva dans ses bras. — Tu es un brave petit homme.

Cette parole, dite avec l'accent qu'il y mettait, m'alla droit au cœur. Quelques jours avant le départ de mon père, j'avais donné lieu de croire, dans une certaine circonstance, que j'étais égoïste ou tout au moins personnel. Mon père avait été obligé de me dire d'un ton sévère :

— Je vois avec peine que ce petit garçon ne se dérange pas volontiers pour les autres.

XI

La famille Hubert arriva le lendemain. M. Hubert fit tout le tour du jardin, les mains sous les pans de sa redingote et sans dire un mot. Mon père le suivait avec inquiétude, et moi je suivais mon père en compagnie de mon camarade Louis Hubert. Il dut, contre l'ordinaire, me trouver quelque peu taciturne et distrait.

Quand le grand juge eut pris connaissance de la cause, il s'assit sur un des bancs et rendit cet arrêt :

— Les arbres, vous le savez, mon bon ami, laissent beaucoup à désirer. Vous me direz à cela qu'on n'improvise pas des arbres, et je serai forcé de convenir que vous avez raison. Trop de fenouil dans le fond et pas assez de roseaux au bord du bassin. Quant au gazon (ici il fit claquer sa langue comme un gourmet satisfait), c'est un gazon bien tenu, il n'y a pas à dire le contraire.

C'était tout ce que je voulais savoir. L'arrêt une fois rendu, je pris Louis par la main, et je l'entraînai dans ma chambre pour lui montrer mes *œuvres* complètes. Il fut saisi d'admiration, et je crois qu'en son for intérieur il n'était pas très-éloigné de me considérer comme un personnage remarquable. A table, il parla de mes « gravures » avec un tel enthousiasme que son père me pria de les aller chercher.

C'était ce que je redoutais. Comme typographe, je n'éprouvais aucune inquiétude; comme naturaliste, ma classification allait me couvrir de honte. Je m'exécutai cependant.

XII

M. Hubert commença par regarder les empreintes, et se rendit compte tout de suite du procédé, qu'il trouva ingénieux. Il loua même avec beaucoup de bonhomie l'ordonnance et la disposition de mes feuilles, et déclara que j'avais réellement fait preuve de goût. Mais quand il arriva aux inscriptions, l'idée lui parut si bouffonne qu'il fut obligé à deux reprises de se cacher la figure dans sa serviette pour pouvoir rire tout à son aise.

— Le *plantain nœud de cravate* n'est pas mal trouvé, dit-il aussitôt qu'il eut repris haleine; le *plantain langue de chat* n'est pas mal non plus. Mais voilà les grands mots, les mots savants. Oh! pourquoi appeler *centurio* cette pauvre petite alsine, et *averrunco* cette innocente bourrache? Pourquoi n'y pas mettre les vrais noms?

— Parce que je ne les sais pas, lui répondis-je, tout rouge de confusion.

— Il faut les apprendre. Il y a des livres pour cela, des livres bien faits, faciles à comprendre. Puisque tu as le goût des plantes, c'est bien le moins que tu apprennes à les connaître. C'est une disposition à cultiver, dit-il en s'adressant à mon père. Heureux, ma foi, les gens qui ont du goût pour quelque chose, qui savent regarder au-dessus d'eux, ou autour d'eux, ou même à leurs pieds! Ils ont des jouissances que les autres ignorent, et ils ne connaissent jamais l'ennui. Il ajouta beaucoup d'autres choses que

je ne compris pas toutes, et termina par une anecdote qui me frappa.

XIII

Pendant dix ans, un de ses amis qui habitait sur la rive gauche de la Seine, et qui avait ses occupations sur la rive droite, passa deux fois par jour près du Louvre sans regarder la colonnade. Il est probable que les premières fois qu'il l'avait vue, son esprit était occupé d'autre chose, ce qui l'empêcha d'y prêter attention. Ayant pris ensuite l'habitude de la voir sans la regarder, il aurait pu passer par là pendant cent ans sans se douter qu'elle fût belle. Un jour, une perruche, appartenant à l'un des concierges du Louvre, s'était échappée et avait cherché un refuge sur le chapiteau de l'une des colonnes.

Il y avait là un rassemblement de gens qui tous regardaient en l'air. L'ami de M. Hubert fit comme les autres; et en cherchant des yeux la perruche, cause du rassemblement, il s'avisa que ce chapiteau était un chef-d'œuvre, et aussi la colonne, et la colonnade dont elle fait partie. Depuis, chaque fois qu'il passa par là, il ne manqua pas de s'y arrêter; il fit des recherches, des comparaisons et de véritables études. Il y avait en lui un architecte qui ne demandait qu'à paraître; il devint, non pas architecte, mais amateur d'architecture, et amateur plein de goût et de curiosité. C'est un homme heureux, qui n'a jamais un instant d'ennui, et qui trouve toujours la journée trop courte.

XIV

Cette histoire me frappa alors; elle m'a bien plus frappé depuis. Maintenant que je suis plus avancé dans la vie, et que je vois ce qui se passe en ce bas monde, je suis de l'avis de M. Hubert. En général, nous n'avons pas assez l'habitude de regarder autour de nous. Un objet que l'on voit sans le regarder peut sembler éternellement banal. Il suffirait quelquefois d'y consacrer cinq minutes d'attention pour commencer à y prendre intérêt. C'est ainsi que le jardin de mes parents, pendant longtemps, ne m'avait inspiré aucune espèce d'intérêt, parce que j'avais l'habitude de le voir tous les jours sans jamais le regarder. Du jour où je commençai ma chasse au plantain, j'y découvris, pour ainsi dire, un monde nouveau. Je dois à la bienveillance et à la bonté de M. Hubert d'avoir poussé plus loin mon voyage de découvertes. Il ne s'en tint pas, en effet, à de simples conseils, mais il prit la peine de m'enseigner les éléments de la botanique. Une fois lancé dans cette voie, j'y ai trouvé tant de plaisirs, des distractions si réelles et des jouissances si pures, que j'ai continué avec ardeur. L'ami de M. Hubert était devenu architecte amateur pour avoir aperçu la perruche d'un portier sur le tailloir d'un chapiteau. Je suis devenu grand amateur de levers de soleil et botaniste convaincu pour m'être lancé à corps perdu, et sans aucune vue intéressée, dans la chasse au plantain.

FRŒBEL.

LES JARDINS D'ENFANTS.

Frédéric Frœbel, Saxon d'origine et forestier de profession, avait senti son âme se dilater dans la profondeur des bois qu'il parcourait. « Les arbres, disait-il, ont été mes premiers maîtres. »

Il se fit architecte. Mais quelqu'un lui ayant dit, à Francfort, où il bâtissait une maison : « Bâtissez des hommes », il alla à Yverdon étudier la méthode de Pestalozzi (de 1800 à 1810).

Au sortir de cette école, il dirigea des établissements en Suisse et en Allemagne; et en méditant, à l'exemple de son immortel maître, sur les moyens de perfectionner l'éducation populaire, il pensa qu'il fallait commencer par la plus tendre enfance, et inventa les *jardins d'enfants*.

Le jardin, dans le système de Frœbel, c'est la nature, dont il faut rapprocher ces petits êtres autant que possible, pour exercer leurs sens en élevant leur âme. C'est aussi l'endroit le plus propice pour réjouir leur âme en fortifiant leurs organes. Un jardin d'enfants n'est pas un simple asile; il développe tous les bons germes, cultive toutes les facultés, par une occupation appropriée à l'enfance. Cette occupation, c'est le jeu, un jeu inventif, varié, utile, qui excite l'esprit, pique la curiosité, provoque la spontanéité et l'activité libre. C'est, sous une autre forme, la réalisation de l'idée pestalozzienne, la réunion de l'atelier, de l'école, de la culture. La combinaison et la construction de toutes les formes possibles développent le sens technique et font des enfants de petits créateurs. De délicieux petits chants enfantins, pleins de goût et de sens à la fois, animent le paysage ou la salle de travail. L'idée religieuse est éveillée à l'école par la contemplation de la nature et par le développement de l'amour du vrai, du beau et du bien, qui émane de Dieu et retourne à lui.

Le premier jardin d'enfants fut fondé à Blankenbourg, près de Rudolstadt, le lieu natal de Frœbel, le jour du quatre centième anniversaire de l'invention de l'imprimerie. Par cette coïncidence, Frœbel voulait montrer l'importance qu'il attachait à sa découverte pour le progrès de l'humanité. Son enthousiasme se communiqua à beaucoup d'esprits généreux, et alla même chez quelques-uns jusqu'au ridicule. On voyait dans les jardins d'enfants comme un nouvel Évangile, et dans leur inventeur un nouveau Messie. Ces amis exagérés nuisirent à l'œuvre, et l'un d'eux, qui portait le nom de Charles Frœbel, ayant parlé dans une brochure socialiste et athée des jardins d'enfants comme d'un des véhicules de son système, il n'en fallut pas davantage pour provoquer de la part du ministre des cultes de Raumer la suppression des jardins d'enfants établis en Prusse (7 août 1851). Mais la semence répandue par Frœbel croissait dans d'autres parties de l'Allemagne, à Dresde, Hambourg, etc. Le duc de Saxe-Meiningen prêta son château de Marienthal au vaillant éducateur pour y installer une école normale d'institutrices dont la propagation de son système rendait la création nécessaire.

La réussite d'un jardin d'enfants dépend, en effet, entièrement de l'institutrice ou jardinière (1). D'elle aussi dépend la direction donnée à l'éducation enfantine, et qui sera à son gré religieuse ou non. Il en est des jardins d'enfants comme de l'enseignement mutuel, qu'on a aussi persécuté à ses débuts comme irréligieux et immoral. La persécution pour Frœbel avait commencé de bonne heure et l'atteignit déjà dans l'établissement qu'il avait fondé à Willisau, au canton de Lucerne (1821). On voit figurer avec plaisir au nombre de ses protecteurs le P. Girard, alors membre du conseil d'éducation de ce canton.

Frœbel fut enlevé à son œuvre admirable moins d'une année après l'arrêté du ministre d'État prussien, le 22 juin 1852. (2)

LES GARDE-COTES DE L'AMIRAL POPOFF.

Les *Popoffkas*, comme on nomme en Russie les monitors dont l'amiral Popoff est l'inventeur, sont sans contredit les navires les plus singuliers qui soient à la mer.

(1) Les jardins d'enfants forment la véritable *bonne*, ce qui est d'une haute importance. C'est là qu'on apprendra comme nulle part ailleurs comment il faut élever les petits enfants.

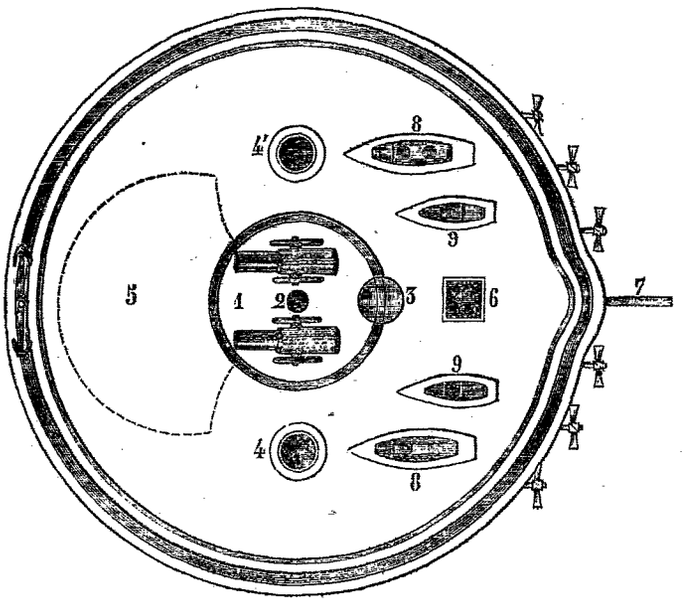
(2) A. Daguet, *Manuel de pédagogie ou d'éducation*. Neuchâtel, 1873.

Ils diffèrent complétement de ceux que nous sommes habitués à voir. Au lieu d'être longs, en effet, ils sont ronds: aussi n'est-ce pas sans raison qu'on les compare communément à d'énormes chaudrons circulaires.

Voici leurs dimensions :

Diamètre, 30m.25. — Tirant d'eau, 3m.70. — Déplacement à ce tirant d'eau, 2530 tonneaux.

Du centre de ces deux navires (car l'amirauté russe

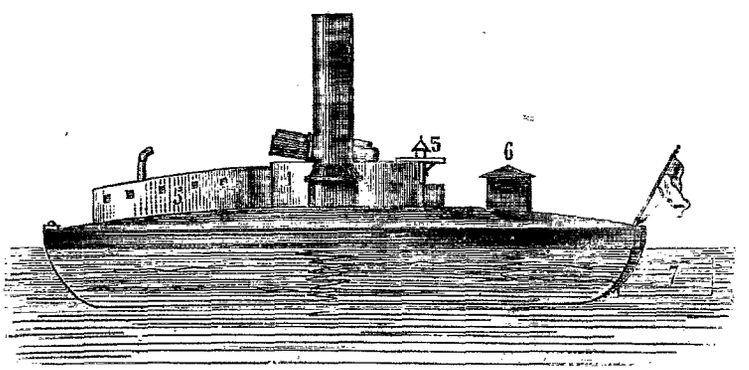


La *Popoffka*, nouveau garde-côtes russe. — Plan.

1. Fort central. — 2. Passage pour le transport des projectiles. — 3. Plate-forme. — 4, 4. Cheminées. — 5. Logement de l'état-major; cuisine. — 6. Panneau; communication avec l'entre-pont. — 7. Gouvernail. — 8, 8. Canots à vapeur. — 9, 9. Youyoux.

n'en a encore fait construire que deux, le *Nowgorod* et le *Kiew*) s'élève une tourelle fixe de 9 mètres de diamètre, de 2m.15 de hauteur, et cuirassée avec des plaques de 229 millimètres.

La carène des nouveaux monitors est constituée par une double coque. L'enveloppe extérieure est formée de deux virures de plaques de 0m.91 de largeur; la virure supérieure a 229 millimètres d'épaisseur, et la virure in-



Élévation.

férieure 178 millimètres. Ces plaques reposent sur un matelas de teak de 178 millimètres pour la plaque supérieure, et de 229 millimètres pour la plaque inférieure. Les murailles des deux navires sont verticales; leurs fonds sont plats et munis de douze quilles de 0m.08 de hauteur environ.

Dans la tourelle sont placés deux canons en acier de onze tonnes, se chargeant par la culasse et tirant en barbette, c'est-à-dire à ciel ouvert. Ils peuvent tirer dans toutes les directions.

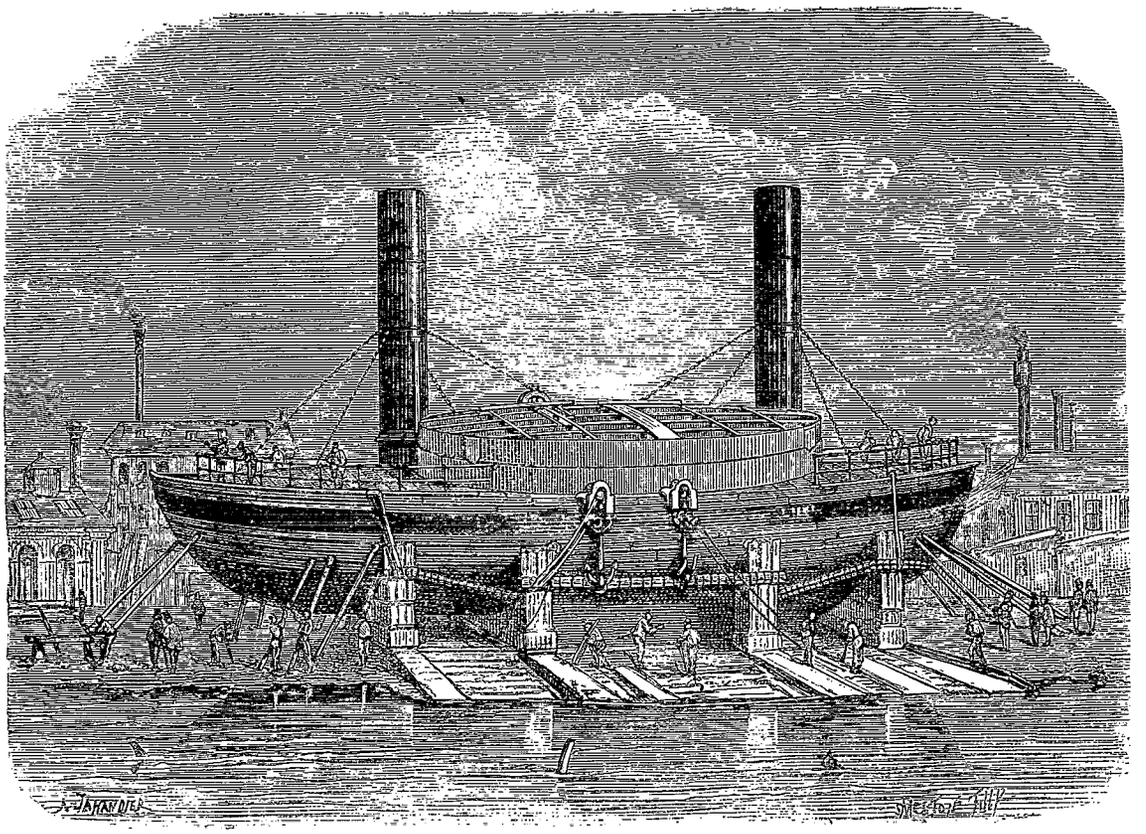
Les monitors sont, de plus, disposés pour recevoir des tubes porte-torpilles. Sur l'avant de leur tour on remarque une superstructure légère qui a pour but de la protéger contre la mer, et en même temps de fournir un logement à l'état-major, qui doit se composer de onze officiers.

Le faux-pont comprend : à l'avant, le logement de l'équipage, qui peut contenir 85 à 90 hommes; sur l'arrière, en abord, les soutes à charbon et les chaudières (chacune d'elles porte sa cheminée); à l'arrière, six machines à vapeur de quatre-vingts chevaux, mettant en mouvement chacune une hélice indépendante.

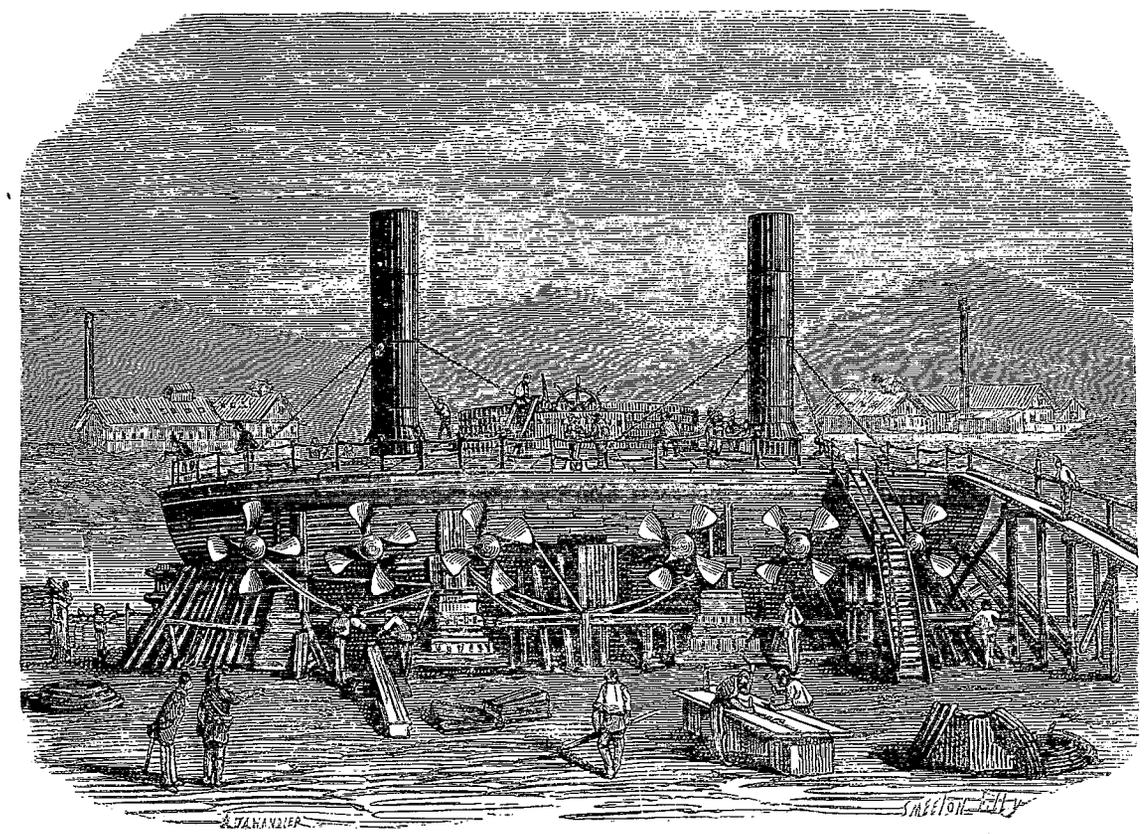
Deux roues de gouvernail sont placées dans le faux-pont.

Le prix de revient de chacun de ces navires est de 9 millions, ce qui est beaucoup.

C'est le 23 septembre 1873 que les premiers essais de



Vue de l'avant d'une Popoffka. — Dessin de Jahandier.



Vue de l'arrière. — Dessin de Jahandier.

ces navires ont été faits avec le *Nowgorod*. Ils ont été très-satisfaisants. Avec une pression de vapeur de 2ᵏ.390, un vide de 546 millimètres, et à l'allure de soixante-deux tours, on a obtenu une vitesse de six nœuds à l'heure (on

en espère une de huit à neuf nœuds; le nœud égale 1 852 mètres). Le navire s'est bien comporté : avec les machines de tribord marchant en avant et celles de bâbord en arrière, il a fait un premier tour en deux minutes, et un second en une minute dix-neuf secondes, sans presque changer de place.

Au moment même où nous écrivons, les *Popoffkas* font leurs expériences définitives à Nikolaïeff. Si elles justifient les prévisions de l'inventeur, il n'est pas douteux que les grandes marines de l'Europe n'adoptent ce genre de garde-côtes, qui deviendra alors un type courant.

LA VICTOIRE DE SAMOTHRACE.

Voy. p. 369.

Ce fut M. Champoiseau, vice-consul, qui envoya au Louvre, en 1863, la statue que nous avons reproduite, avec d'autres marbres provenant de l'île de Samothrace. Depuis, un ancien membre de l'École d'Athènes, M. Gustave Deville, a visité cette île et l'a décrite.

L'île de Samothrace est située au nord de l'Archipel, devant la Thrace, et au sud-ouest des bouches de l'Hèbre. Elle est à environ douze lieues, par mer, d'Énos, petite ville de Thrace, où l'on s'embarque ordinairement pour passer dans l'île.

L'aspect de l'île est imposant : elle ressemble à une montagne qui se serait élevée au milieu de la mer d'un seul jet. Ses flancs sont couverts de forêts. Elle est presque déserte : elle n'a qu'un village, composé d'une centaine de maisons, situées en demi-cercle sur un ravin, et habitées par environ deux mille habitants. Près de là, le sol est cultivé; partout ailleurs, la montagne est inculte et sauvage, et fréquentée seulement par des bergers, des chasseurs et des bûcherons.

Aux temps anciens, il n'y avait de même qu'une seule ville (Samothrace), dont l'on voit les ruines à Paléopoli, au nord-ouest de l'île, sur la côte qui regarde la Thrace. Ces ruines comprennent une cité et un sanctuaire.

La cité était placée au bord de la mer. Une muraille cyclopéenne est à peu près le seul reste vraiment antique. Une tour carrée et les ruines d'un château sont de construction génoise.

Le sanctuaire est non loin de là, dans un vallon. On y remarque : — une plate-forme qu'on appelle la Phylaki; une voûte traverse le soubassement; — les ruines d'un grand temple dorique et les premières assises de quatre grands murs, dont deux sont certainement de construction antique; — une plate-forme circulaire; — quelques autres restes moins importants, parmi lesquels est l'espèce de chambre carrée, creusée à ciel ouvert dans la colline, et où l'on a trouvé la statue de la Victoire. Cette ruine est en arrière du grand temple dorique, au sud-est; on n'y a découvert aucune inscription. Plusieurs grands blocs de marbre sont renversés et en partie enfouis : ils formaient la construction au-dessus de laquelle s'élevait la statue.

EXPLOITATION DES MINES EN FRANCE (1).

En France, chaque année, plus de 240 000 ouvriers sont employés aux travaux des mines et des carrières, et l'on ne peut évaluer à moins de 600 000 le nombre des individus (hommes, femmes, enfants) dont l'existence est intimement liée au développement de ces travaux. Si l'on ajoutait ceux qui sont, en outre, employés à transporter ou à élaborer les produits des mines, minières et carrières, on arriverait à constater que l'industrie minérale fait vivre plus de deux millions de personnes.

D'après la dernière statistique officielle, le nombre des mines de combustible ou de houille est de 623; celui des mines de fer est de 226. Toutes les autres mines réunies ne sont que 347 (graphite ou plombagine, bitume, terres pyriteuses et alumineuses, sel gemme et sources salées, antimoine, manganèse, plomb, alquifoux, cuivre, argent, zinc, or, arsenic, étain, soufre).

De 1865 à 1869, l'extraction des combustibles minéraux en France est montée de 116 à 134 millions de quintaux métriques, soit de 18 millions de quintaux, ou, en moyenne, de 3 millions et demi de quintaux par année. Ainsi, dans cette période, l'extraction des mines françaises de houille s'est accrue de 16 pour 100. En même temps, l'importation s'est augmentée de 15 pour 100, et la consommation de 15,7 pour 100.

En cinq ans, les machines à vapeur employées sur les mines de houille ont augmenté, en nombre, de 81, et en puissance, de 8 262 chevaux; le nombre des ouvriers s'est accru de 6 544, et le salaire de chacun d'eux de 78 francs par an.

Les combustibles minéraux servent aux machines d'extraction dans les mines; alimentent les machines à vapeur de toute espèce dont le nombre et la force s'accroissent sans cesse; constituent un des principaux éléments de la fabrication des métaux usuels, et la source de chaleur la plus répandue dans l'industrie; donnent le mouvement aux machines des chemins de fer et aux bateaux à vapeur; fournissent à nos villes le gaz qui les éclaire; prennent, enfin, une part de plus en plus grande dans le chauffage des établissements publics et des maisons particulières.

La production des mines et minières de fer n'a pas été progressive de 1865 à 1869. En 1865, il a été extrait 36 584 641 quintaux métriques de minerai brut, valant 14 434 310 francs. En 1869, l'extraction a été de 34 616 721 quintaux métriques, valant 12 198 074 francs. En 1865, on comptait, sur les mines et minières de fer, 13 847 ouvriers, dont le salaire s'élevait à 8 573 192 francs; en 1869, année qui est en progrès sur 1866, le nombre des ouvriers est de 9 987, ayant reçu ensemble 7 362 758 francs.

Il résulte, toutefois, de la statistique, qu'en cinq ans, de 1865 à 1869, la production annuelle, *par tête*, en minerai, est montée de 2 642 à 3 466 quintaux, et le salaire correspondant, de 619 à 737 francs.

Les mines métallifères autres que les mines de fer n'ont, en France, qu'une faible importance. Leur exploitation, de 1865 à 1869, n'a fait aucun progrès.

L'exploitation du sel, en France, est inépuisable. En 1865, la quantité de sel livrée par les mines, les sources salées et les marais salants, était de 6 194 065 quintaux métriques; elle était, en 1869, de 8 777 961 quintaux, ce qui équivaut à une somme de 14 802 321 francs.

En 1869, on a constaté, sur les exploitations minérales, 1 918 accidents, dans lesquels 2 100 ouvriers ont été atteints; le nombre des ouvriers était, dans cette même année, de 246 303. Parmi ces 2 100 ouvriers tués ou blessés, 1 592 l'ont été dans les mines, 9 dans les minières de fer et les exploitations de terres pyriteuses ou alumineuses, et 499 dans les carrières. On en a compté 1 221 dans les seules mines de houille, 222 dans les mines d'anthracite, et 101 dans les mines de fer, un seul dans les mines de sel. Les mines d'anthracite, si l'on tient compte du nombre relatif des ouvriers, sont les plus dangereuses. Les causes d'accidents les plus nombreuses se classent, en proportion de leur gravité, dans l'ordre sui-

(1) Statistique de l'industrie minérale publiée par le ministère des travaux publics en 1874.

vant : les éboulements, les explosions de gaz hydrogène carboné, les asphyxies, les ruptures de câbles et de machines, les chutes de bennes, les chutes dans les puits, et, au dernier degré, les coups de mine.

LUIS DE GONGORA.

LES CULTOS.

Luis de Gongora était né à Cordoue en 1561. Après ses premières études, on l'envoya à l'Université de Salamanque pour y étudier le droit; son père avait été un jurisconsulte distingué. Mais le jeune étudiant était possédé d'une passion extrême pour la poésie, et, au lieu d'étudier les lois, il composa un nombre infini de satires, d'épigrammes et de romances. Ces premières œuvres, écrites d'un style simple, et d'un caractère énergique, lui firent assez de réputation pour qu'il fût cité parmi les poëtes contemporains par Cervantes, en 1584. Cependant, rentré dans sa ville natale, il y vécut vingt ans pauvre et obscur. Il prit à la fin le seul parti qui lui fût ouvert pour sortir de la misère et se mettre en lumière : il entra dans les ordres. Grâce à sa nouvelle condition, il se fit présenter aux grands seigneurs de la cour à Valladolid et publia des poésies. Onze ans s'écoulèrent toutefois sans qu'il tirât aucun avantage sérieux de ses travaux. Il atteignait la vieillesse, lorsque enfin il obtint un titre d'aumônier du roi, qu'on prodiguait assez et qui était peu lucratif. Le duc de Lerme l'estimait; on le considérait comme faisant honneur aux lettres; il avait même fait une véritable révolution dans la poésie; il n'en restait pas moins réduit à de bien humbles ressources. On croit que le puissant comte-duc d'Olivarès était au moment de se l'attacher et de l'enrichir lorsque, sentant sa santé affaiblie, il se détermina à aller finir ses jours à Cordoue. Il y mourut à l'âge de soixante-dix ans.

S'il n'avait jamais publié d'autres poésies que celles qu'il avait composées dans la retraite à Cordoue, pendant une grande partie de sa vie, il serait resté honoré dans l'histoire littéraire espagnole, mais sans que son nom y fût en grand relief. La révolution poétique dont nous avons parlé le rendit à la fois célèbre et ridicule.

On suppose que ce fut par ennui de la médiocrité de son sort, qu'un jour, à Valladolid, il prit la résolution de fonder une nouvelle école de poésie, et d'ouvrir aux jeunes poëtes une carrière de hardiesses et d'excentricités qui, tout en faisant jeter des cris de surprise aux gens de bon goût et de bon sens, devaient avoir cependant un retentissement qui ne laisserait pas tomber son nom dans l'oubli.

Rien de plus étrange que les œuvres de Gongora à partir de cette époque. Leur exagération et leur obscurité sont telles, qu'à la première lecture elles ne semblent être qu'une gageure contre la raison ou une inspiration de la démence.

Voici un exemple cité par Ticknor (1) (nous ne donnons que la traduction, qu'il faudra ensuite traduire; que serait-ce si nos lecteurs lisaient la pièce en espagnol?) :

Sonnet en l'honneur de la troisième partie de l'Histoire pontificale qu'a écrite le docteur Luis de Bavia, chapelain de la chapelle royale de Grenade. (2)

Ce poëme que Bavia a offert aujourd'hui au monde,
S'il n'est pas aux nombres attaché,
Par la disposition avant rimé,
Et par l'érudition après léché,
Est une histoire soignée dont le vieux
Style, peu métrique, au moins peigné,
Trois pilotes du vaisseau sacré
Dérobe au temps et les rachète de l'oubli.
Aussi la plume qui les porte-clefs célestes
Éternise sur les trônes de son Histoire
Est la clef des siècles, et non une plume.
C'est elle qui à leurs noms les portes immortelles
Ouvre, non d'une mémoire caduque, non,
Mais d'une mémoire qui scelle des ombres sur des tombeaux.

Fort heureusement, un des admirateurs de Gongora a pris la peine de commenter cet incroyable amas de mots en dix pages, que Ticknor résume ainsi :

« L'Histoire que Bavia offre au monde n'est pas en vers, c'est vrai, mais elle écrite et finie avec autant d'érudition que de poésie. En immortalisant trois papes, sa plume s'est transformée en clef des siècles, qui ouvre, non les portes d'une mémoire (1) laissant passer souvent une renommée fausse et transitoire, mais les portes d'une renommée sûre et perpétuelle. »

Pourquoi ne pas dire cela tout de suite? Gongora ne devait-il pas bien rire en lui-même de l'admiration dont sa nouvelle manière enflammait une partie de la cour et du monde littéraire? Il eut parmi ses disciples et imitateurs le comte de Villamediana, que Philippe III fit assassiner dans un accès de jalousie.

Tous les mérites des gongorisites, qui vinrent en foule à la suite du maître, se résumaient dans l'art d'étonner par une sonorité aussi brillante que vide de sens, par des entassements de métaphores incompréhensibles. Ce qui peut surprendre le plus, c'est que Gongora parvint à faire donner à son style le nom de « style cultivé », par la raison, sans doute, qu'il empruntait beaucoup de mots aux anciennes langues classiques et à la vieille langue castillane. Tous les poëtes de son école furent appelés les *cultos*, c'est-à-dire cultistes, puristes, réclamant pour eux une élégance particulière, une culture de style dans la composition. La seule explication raisonnable est que, dans une cour où il n'était pas permis de penser librement et de se préoccuper de choses sérieuses, on prenait feu aisément pour toute innovation, et d'autant mieux qu'elle était plus extravagante.

Un prédicateur, Paravicino, introduisit le « style cultivé » dans l'éloquence de la chaire.

Pendant une période de temps assez longue, le gongorisme fut tellement à la mode, que les esprits les plus distingués, Lope de Vega, Quevedo et Calderon, cédèrent eux-mêmes quelquefois, dit Ticknor, aux exigences du goût en faveur et composèrent dans le style même qu'ils condamnaient.

Parmi les commentateurs de Gongora, on cite Coronel (*Obras de Gongora comentadas*) et José Pellicer (*Lecciones solemnes*). Le prince d'Esquilache, faisant allusion à ces derniers commentaires, a écrit :

« Un docto comentador	Un docte commentateur
» (El mas presumido digo)	(Je veux dire le plus présomptueux)
» Es el mayor enemigo	Est le plus grand ennemi
» Que tener pudo el autor. »	Que puisse avoir l'auteur.

(1) Traduit par J.-C. Magnabal, 3e vol. Hachette, 1872.
(2) 1613.

(1) S'agit-il de mémoire ou de l'imprimerie? Les commentateurs ne sont pas plus d'accord sur ce point que sur beaucoup d'autres.

EXCÈS.

La fureur du bien a les mêmes effets que la fureur du mal. LAMARTINE.

POUDRIÈRE EN CORNE DE CERF.

C'est au seizième siècle, quand l'usage des armes à feu devint général, tant pour la chasse que pour la guerre,

que l'on commença à se servir de ces belles poudrières recherchées par les amateurs, et très-remarquées dans les musées et dans les collections.

Souvent on se servait de la corne de cerf, dont la forme se prête à cet emploi, et qui, par son grain et son poli, ressemble beaucoup à l'ivoire. On en fit aussi, mais plus rarement, en ivoire; le buis et d'autres bois durs furent également employés.

Les villes d'Allemagne (notamment Nuremberg, Augsbourg et Vienne) ont produit des poudrières d'une grande richesse, où les dessins de Théodore de Bry et d'autres petits maîtres sont reproduits en émail translucide sur un fond d'argent. On en fit encore en cuivre, en fer tantôt découpé à jour, tantôt ciselé, champlevé ou repoussé; quelquefois elles étaient richement damasquinées : les artistes milanais, célèbres pour ce genre de travail, en faisaient d'une richesse merveilleuse; quelquefois les ornements d'or et d'argent sont incrustés avec tant de finesse qu'on n'en peut voir les détails qu'à l'aide de la loupe.

Dans la seconde moitié du seizième siècle, on fabriqua en Italie un grand nombre de poudrières de cuir ciselé et gaufré, avec des armoiries et autres ornements en relief; on en rencontre assez fréquemment.

Il faut aussi mentionner les amorçoirs, qui se faisaient



Exposition des Alsaciens-Lorrains; collection de M. le baron Davillier. — Poudrière en corne de cerf.

ordinairement en fer, quelquefois richement orné; destinés à contenir la poudre nécessaire à l'amorce, ils étaient naturellement de plus petite dimension. Presque toujours ils étaient armés d'une clef destinée à remonter le ressort du rouet de l'arquebuse.

Vers la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième, la dimension des poudrières augmente avec le calibre des armes à feu; en même temps les formes perdent de leur grâce, et le dessin s'alourdit.

Trois poudrières avaient été exposées par M. le baron Davillier au profit des Alsaciens-Lorrains. Elles appartiennent au milieu du seizième siècle, sont de travail français, et paraissent avoir été destinées à accompagner des armes de chasse. La plus belle, non par la richesse des détails, mais par le style, qui rappelle l'école de Fontainebleau, représente Vénus piquée par un rosier, d'après une composition de Luca Penni, gravée par Giorgio Ghisi, Mantouan.

Sur une autre, dont le relief est plus prononcé, on voit Hercule terrassant le Lion de Némée (c'est celle que nous reproduisons); les attributs du demi-dieu, finement sculptés, ornent les côtés. La troisième, d'un relief très-faible, représente Minerve, entourée d'entrelacs élégants dont le goût rappelle les ornements de certaines parties du Louvre.

LE JUIF ERRANT.

V. t. Ier, 1833, p. 87.



Le Juif errant, tableau par M. Gaston Mélingue. — Dessin de Pélissier.

Comment se nommait-il? — Les uns disent Abbassuerus; pour les autres, c'est Ahasverus ou Ashaverus qu'il faut dire. Notre vieille complainte populaire le fait parler ainsi : « Isaac Laquedem pour nom me fut donné. » Un célèbre moine bénédictin du monastère de Saint-Albans, le chroniqueur Matthieu Paris, — c'est-à-dire étudiant de Paris, — le nomme Cartaphilus dans son *Historia major*, qu'il écrivit vers l'an 1250. Avant cette époque, un certain évêque d'Arménie avait fait de l'éternel marcheur un Juif converti sous le nom de Joseph. Il prétendait, en outre, l'avoir visité dans le cachot où les Sarrasins le retenaient prisonnier, cachot dans lequel il piétinait sans cesse pour continuer d'expier son crime.

Quelle était sa profession? — Plusieurs ont assuré qu'il exerçait le métier de charpentier, qu'il fut même compagnon de saint Joseph et, plus tard, l'un des ouvriers qui construisirent la croix sur laquelle mourut le Sauveur. Beaucoup, et parmi ceux-là les imagiers du seizième au dix-neuvième siècle, le représentent dans une échoppe de savetier, plastronné du tablier de cuir, la main armée du marteau à battre les semelles, et prononçant, suivant la complainte, ces paroles qui furent sa condamnation : « Avance et marche donc, car tu me fais affront. » Le moine de Saint-Albans affirme, d'après l'évêque arménien, que Cartaphilus, nommé Joseph au baptême, et que la légende appelle Ashaverus, était le portier de Ponce Pilate.

N'est-ce pas une question oiseuse que celle-ci : A-t-il existé? — Aucun Évangile, même ceux que l'Église rejette comme apocryphes, ne parle de lui, et il n'est fait mention de ce contemporain de Jésus par aucun des Pères qui continuèrent dans leurs écrits la mission évangélique des apôtres.

Des deux versions relatives au Juif errant, celle d'Orient et celle d'Occident, c'est cette dernière qui lui donne le nom d'Ahasverus et le fait cordonnier à Jérusalem. La première peut se résumer ainsi :

Bien que l'étoile d'orient continuât à servir de guide aux rois mages qui allaient adorer le nouveau-né à Bethléem, ils s'assurèrent néanmoins d'un guide terrestre, afin d'arriver directement au terme de leur voyage. Alors s'offrit à les conduire un petit vagabond âgé de huit à neuf ans, qui avait vu le jour à Jérusalem dans la tribu de Nephtali. L'enfant stipula, dit-on, que, pour prix de sa peine, il serait bien régalé par les voyageurs. Quand il les eut introduits dans la crèche où reposait le petit Jésus, il reconnut dans l'homme qui était assis auprès du berceau un ancien compagnon de son père, Joseph le charpentier. Témoin de l'adoration des Mages, il s'empressa, dès qu'il fut de retour à Jérusalem, de raconter ce qu'il avait vu et entendu à Bethléem. Son récit ayant été rapporté au tétrarque Hérode, celui-ci s'alarma de ce que le nom de roi des Juifs eût été donné à un nouveau-né; il fit aussitôt amener devant lui l'enfant qui avait servi de guide aux rois mages, et, sur sa dénonciation, il ordonna le massacre des innocents. Plus tard, l'enfant, étant devenu homme, assista au martyre de saint Jean-Baptiste, après avoir été l'un des auditeurs assidus de sa prédication dans le désert. Il venait d'atteindre sa quarante et unième an-

née, et demeurait sur le chemin du Calvaire, quand Jésus, succombant sous le poids de sa croix, passa devant l'atelier où il travaillait comme maître charpentier. Les gardes qui conduisaient au supplice le juste condamné prièrent en vain Ashaverus de le laisser se reposer chez lui. On sait quelle fut la réponse de l'impitoyable Juif et comment Dieu l'en punit.

Le prestige que le merveilleux exerce sur la crédulité aveugle a pu faire adopter, dans les temps d'ignorance, cette fiction comme une histoire véritable; mais la raison aurait dû depuis longtemps la reléguer au nombre des fables. Cependant, au dix-septième siècle, il s'est trouvé quelqu'un qui a osé écrire, à propos du Juif légendaire :

« Il y a beaucoup de gens de qualité qui l'ont vu en Angleterre, en France, en Italie, en Hongrie et en Danemark. Deux ambassadeurs du Holstein l'ont rencontré à Madrid en 1575; en 1599, il se trouvait à Vienne; en 1600, à Lubeck. Il a été vu en 1616 à Cracovie et à Moscou. »

On cite enfin une dernière rencontre du Juif errant; celle-ci a une date précise : c'est le 22 avril 1774 qu'il a été accosté par deux bourgeois, à Bruxelles en Brabant. « Jamais on n'avait vu un homme si barbu », dit la complainte.

Les poëtes ont essayé d'expliquer le sens de cette personnification du condamné à la vie perpétuelle qui ne peut trouver la fin de son supplice ni dans les gouffres de l'Etna et du Vésuve, ni sous les vagues irritées de la mer. C'est vainement aussi qu'il demande la mort à la dent des bêtes féroces, à la fureur meurtrière des combats; partout il s'offre à la mort, et partout la mort se détourne de lui comme d'une victime que Dieu seul s'est réservée. Dans ce misérable qui marche et souffre toujours sans pouvoir jamais mourir, Gœthe voit la suite des révolutions qui désolèrent le monde religieux; pour Edgard Quinet, le Juif errant, c'est le genre humain depuis le commencement de l'ère chrétienne. Béranger fait dire à ce réprouvé :

J'outrageai d'un rire inhumain
L'Homme-Dieu respirant à peine.
. . . . . .
Vous qui manquez de charité,
Tremblez à mon supplice étrange :
Ce n'est point sa divinité,
C'est l'humanité que Dieu venge.

Un autre poëte, M. Édouard Grenier, a pensé qu'après dix-neuf siècles de souffrance et de misère, il était temps que l'expiation eût un terme. Il nous montre Jésus apparaissant au coupable abîmé sous le poids d'un malheur sans espoir, et la même voix qui jadis le condamna laisse tomber sur lui ces paroles de la clémence divine :

J'apporte le pardon, prix de ton repentir.
Sois heureux maintenant, enfin tu peux mourir.

PERSONNAGES SINGULIERS.

STUKELY.

C'était un gentilhomme d'ancienne race. Durant sa vie, qu'il prolongea jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, il vit le trône d'Angleterre successivement occupé par les chefs des trois maisons royales d'Orange, de Stuart et de Hanovre. En loyal Anglais qu'il était, soucieux seulement de la gloire et de la prospérité de son pays, il ne confondait pas le patriotisme avec le dévouement à une dynastie : aussi, du règne de Guillaume III à celui de Georges Ier, M. Stukely resta le sincère et respectueux ami de la couronne, sans s'attacher outre mesure à la personne qui la portait. Possesseur d'une fortune patrimoniale qui lui assurait mille livres sterling (25000 fr.) de revenu annuel, complétement à l'abri des vicissitudes de la politique, la quiétude de sa vie ne pouvait être troublée ni par l'avénement au pouvoir des uns, ni par la chute ou l'extinction des autres. La nature l'avait doué de cette vertu négative qui maintient l'harmonie des mondes et qu'on appelle la force d'inertie, laquelle n'est si puissante que parce qu'elle ne lutte pas. Or, de quelque part que lui vînt l'impulsion, son esprit, facile à l'entraînement, continuait à se mouvoir dans la direction donnée jusqu'à ce qu'un choc en sens contraire l'en détournât et le poussât sur le penchant d'une autre voie. De là vint que M. Stukely, s'étant laissé destiner d'abord à la magistrature, poursuivit pendant plusieurs années, sans vocation, mais non sans aptitude, l'étude de la jurisprudence; puis il ferma un jour ses livres de droit pour ne plus les rouvrir.

Un incident qui est resté ignoré, peut-être la rencontre d'un volume qu'il ouvrit au hasard, changea tout à coup le cours de ses idées, et dirigea l'activité de son intelligence vers la solution d'un problème dont l'immanquable résultat est de rendre fous ceux qui s'obstinent trop longtemps à vouloir le résoudre. Afin de se vouer sans distraction à la découverte du mouvement perpétuel, il quitta sa résidence de Temple-Bar, rompit avec ses relations et ses amitiés de Londres, et, homme jeune encore, se résigna à la retraite absolue et à l'isolement presque complet. Retiré à la campagne dans un modeste cottage, il avait confié l'entretien et l'approvisionnement de son ménage aux soins de deux servantes : l'une s'occupait exclusivement de l'intérieur; l'autre avait dans ses attributions les courses au dehors et le devoir d'éconduire les importuns qui pouvaient exposer le laborieux rêveur à laisser lui échapper, au moment où il croyait le cueillir, le fruit problématique de ses méditations inutiles.

Les seules personnes qu'il consentît à recevoir, mais seulement une fois par an, à la fête de Noël, c'étaient son frère et sa sœur, ainsi que l'héritier légal de son domaine. Ce jour-là, celle des deux servantes qui était chargée des commissions du maître dans le pays allait porter, de la part de M. Stukely, une généreuse aumône à chacune des familles nécessiteuses du voisinage. De retour à la maison, elle présentait au reclus volontaire la liste des pauvres secourus, avec mention, reconnue exacte par eux, de la somme donnée. La servante ne manquait pas de répéter, dans son rapport verbal, les paroles de bénédiction dont on avait de toute part salué le bienfait. M. Stukely recueillait ces paroles avec une sorte de béatitude; puis il jetait au feu la liste de ses aumônes, comme s'il eût craint de garder une trace du bien qu'il faisait.

C'était pour ses tenanciers un propriétaire modèle : il ne réclamait jamais rien à ceux qui oubliaient constamment de lui payer la rente échue; quant aux autres, qui venaient, argent en poche, pour solder leurs fermages, il ne les recevait pas chez lui; mais, informé de leur arrivée, il leur faisait dire de se rendre à l'auberge, les y retenait pendant huit jours; puis il les renvoyait quittes de toute dépense, sans vouloir entendre parler de l'argent qu'ils lui apportaient.

Après quelques années passées à combiner des engrenages, à calculer des forces motrices agissant et réagissant sur divers mobiles, il n'en était encore arrivé qu'à construire des pompes à jet plus ou moins continu, et des moulins dont les ailes ou les roues se lassaient bientôt de tourner; cependant il ne désespérait pas encore de doter le monde de la précieuse découverte du mouvement perpétuel, lorsqu'un matin, au fond du jardin où il aimait à aller rêver, M. Stukely fut distrait de sa préoccupation habituelle par le spectacle des efforts de deux petites fourmis pour transporter, à travers les obstacles du chemin, un

insecte à demi mort, dix fois au moins plus gros et plus pesant qu'elles. Il les vit, tour à tour, quitter et reprendre leur proie; puis, convaincues de leur impuissance, aller chercher une escouade de renfort. Celle-ci, se divisant, poussant et traînant la bestiole capturée, lui fit franchir les obstacles, et finalement toutes ces forces réunies parvinrent à enfouir la victime agonisante dans le magasin général des fourmis.

Le plaisir qu'il prit à suivre leur intelligente manœuvre lui fit oublier de reprendre son travail accoutumé au point où il l'avait laissé la veille. La nuit suivante, il rêva fourmis, et, aussitôt après son réveil, il alla s'établir au poste d'observation où l'avait retenu, le jour précédent, l'attrait d'un spectacle nouveau pour ses yeux et bien digne d'occuper un esprit aussi méditatif que le sien.

A partir de ce moment, il en fut de la solution du grand problème comme jadis de l'étude du droit : M. Stukely n'eut plus d'autre préoccupation que celle d'arriver à la connaissance parfaite des mœurs et de l'instinct des fourmis.

Dans le domaine des sciences naturelles, quelque spécialité que l'on adopte comme objet d'études, il faut, pour acquérir des idées justes et assez étendues sur un genre quelconque, pouvoir comparer les espèces entre elles. Par malheur, toute comparaison était impossible à M. Stukely; les fourmis de son jardin étaient toutes de la même espèce. Afin de compléter ses observations autant que le lui permettait la localité qu'il habitait, il ordonna à la servante pourvoyeuse du cottage de se rendre dans le bois situé sur un coteau, et de recueillir, dans de grandes boîtes bien closes, toutes les fourmis grosses ou petites, rouges ou noires, qu'elle pourrait y enfermer. Les prisonnières apportées à ce nouveau curieux de la nature étaient aussitôt mises par lui en liberté dans son jardin; quelques-unes consentaient à y prendre domicile, mais beaucoup d'autres, plus vagabondes, se disséminaient çà et là dans les habitations du voisinage : si bien qu'au bout de quelques jours, quand la servante eut renouvelé plusieurs fois son voyage au bois, les fourmis dépaysées non-seulement envahirent du haut en bas la maison, mais émigrèrent en si grand nombre que les fruits des vergers environnants furent dévorés par elles. Les propriétaires victimes de l'invasion portèrent plainte devant l'autorité contre l'accapareur d'insectes nuisibles à la récolte d'autrui; un jugement intervint, par lequel il fut interdit à M. Stukely de se livrer désormais à l'importation des fourmis. Ceci mit fin à ses études d'entomologie comparée.

Privé de cette inépuisable source d'observations, il en serait peut-être revenu à ses infructueux essais de mouvement perpétuel, s'il ne se fût avisé de parcourir la gazette qu'il recevait régulièrement, mais que ses préoccupations scientifiques ne lui permettaient pas souvent de consulter. La feuille politique relatait les premières opérations du siége d'une ville investie par le célèbre Marlborough pendant sa campagne en Flandre. L'art des Vauban tenta M. Stukely, et pour se mettre en état de bien comprendre les moyens d'attaque que la stratégie offre aux assiégeants et les obstacles que peut lui opposer la défense des places, il résolut d'assiéger sa propre habitation à l'aide des mêmes procédés employés par le duc de Marlborough pour réduire la ville flamande. Il commença par entourer sa maison de remparts qu'il fit bâtir à chaux et à sable; puis on creusa un fossé au delà duquel s'élevèrent des fortifications protégées par des fossés et des chevaux de frise. Quand le cottage, ainsi fortifié, fut prêt pour la lutte avec l'ennemi, M. Stukely prit le rôle d'agresseur et suivit pas à pas la marche du généralissime des armées anglaises. S'approchant systématiquement de son logis comme Marlborough du corps de la place, il s'empara successivement de tous les ouvrages avancés. De part et d'autre la brèche fut ouverte, et l'on assure que M. Stukely s'inspira si bien du génie militaire de l'illustre général, que le jour même où Marlborough entrait de vive force dans la ville assiégée, M. Stukely prenait d'assaut sa maison en passant à travers la muraille trouée à coups de pioche.

Entre autres bizarreries de cet esprit fantasque, on cite son aversion pour les fauteuils et pour les chaises. Son siége favori était le bord d'un trou qu'il avait fait creuser dans le plancher devant le foyer de sa chambre.

Une seule fois, pendant l'espace de trente ans, il consentit à faire raser sa barbe et à changer de vêtements; ce fut pour aller à l'Hôtel de ville prêter serment à Georges Ier, récemment élu roi d'Angleterre.

INDULGENCE.

Tout comprendre rend très-indulgent.

Mme DE STAEL.

AGRICULTURE.

LA DÉFENSE DU NOYER.

Le noyer, d'après M. de Gasparin, fournit à peu près la moitié de l'huile qui est consommée en France, plus de trois fois la quantité de celle qu'on y récolte de l'olivier, et les trois quarts de celle que donnent les graines oléagineuses; mais on ne plante presque plus de noyers, on en arrache chaque année un grand nombre, et ils finiront par disparaître de tous les terrains susceptibles d'autres cultures.

Quelles sont les causes de l'éloignement de nos cultivateurs pour ce bel arbre, le véritable roi de la végétation de nos climats? Ici, comme pour l'olivier, comme pour le châtaignier, n'est-ce point un excessif empressement de jouir du fruit de ses travaux, et une sorte de répugnance pour les travaux à long terme, qui éloignent les nouvelles générations de ces créations dont elles ne doivent pas recueillir les fruits?

Ce n'est qu'à vingt ans que le noyer commence à donner un produit passable, et à soixante qu'il atteint le maximum de ses récoltes; quelle énorme période pour nous, qui ne sommes plus que voyageurs sur une terre où nos ancêtres semblaient prendre racine comme leurs arbres!

Nous ne faisons plus naître de noyers; mais au moins conservons-nous les noyers qui ont été plantés par nos prédécesseurs? Savons-nous calculer que leur produit dépasse celui de la plupart de nos cultures annuelles? La grande valeur de leur bois est devenue une tentation que nous ne savons pas surmonter. Vingt beaux noyers, sur un hectare de terre, représentent une valeur de 3000 francs, souvent supérieure à celle de la terre; la perspective de toucher une telle somme, l'espoir trop souvent trompé d'obtenir une riche production de la culture des plantes annuelles, fait oublier que le revenu d'une telle plantation peut aller à 500 francs, et porte à sacrifier ces arbres séculaires qui ne seront pas remplacés.

C'est cette avidité qui dégarnit nos vallées de bois, qui, à ces cultures d'arbres qui n'exigeaient pas de labeurs profonds, substitue partout des défrichements que les orages ravinent en entraînant les terres dans les torrents; c'est elle qui, y substituant la main de l'homme à celle de la nature, les rend de plus en plus inhabitables. Les progrès de la dévastation sont rapides, par exemple, dans les hautes vallées dauphinoises, qui finiront par être changées en désert si l'on ne parvient à arrêter ces funestes effets du déboisement. Le seul terrain qui reste au noyer, celui

où il résiste encore à ces influences funestes, consiste dans les éboulements de montagnes, les flancs pierreux des vallées sillonnées par des torrents à déjections, où ses racines trouvent un vaste cube de matières friables à parcourir, où la fraîcheur de la terre est constante, et dont la superficie rocailleuse ne pourrait faire espérer aucun succès des cultures annuelles.

ERRATA.

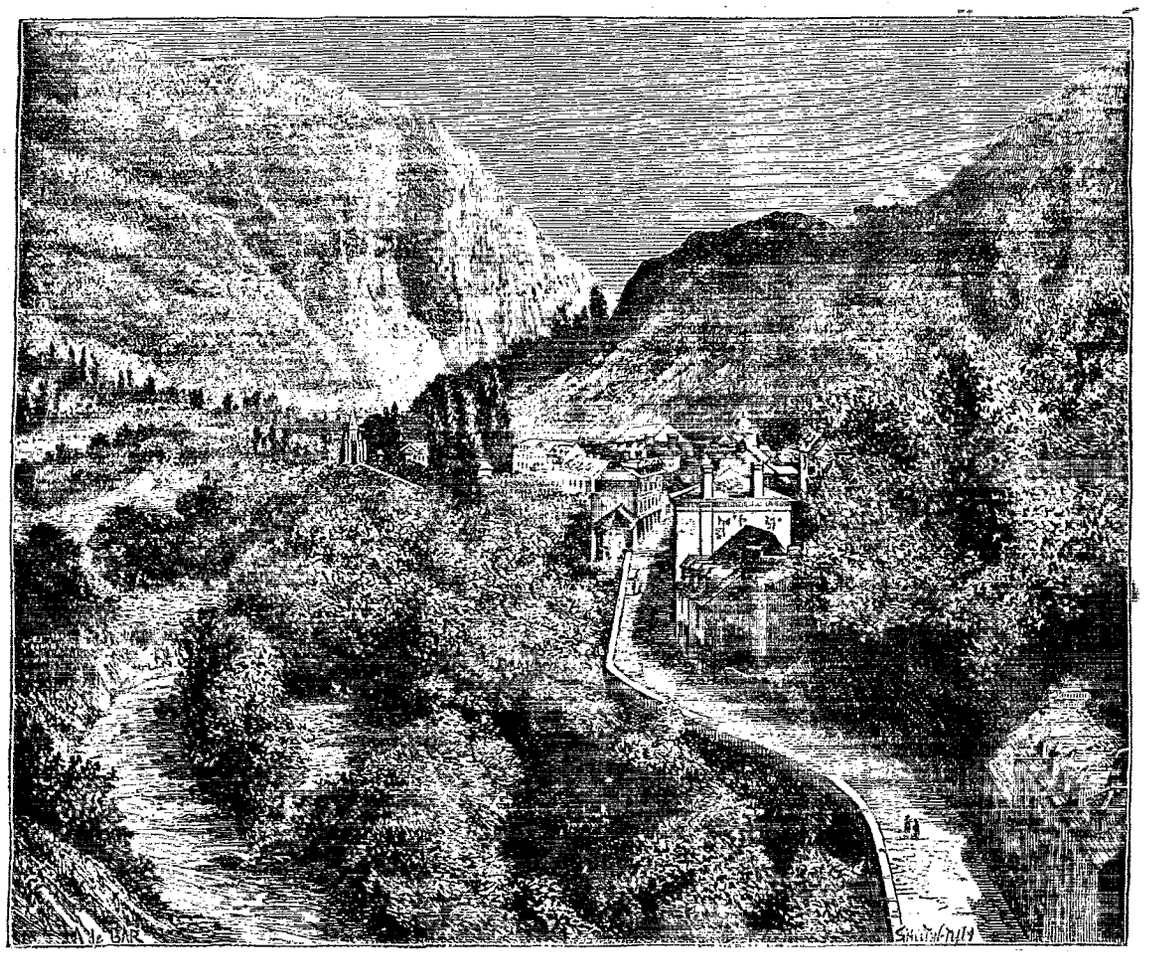
TOME XLI (1873).

Page 214, colonne 2, ligne 13. — Au lieu de *niqua*, lisez *nigua*.

Page 354, colonne 1, note. — Le personnage principal du fameux tableau de Titien qui a été détruit dans l'embrasement de la sacristie de San-Zanipolo n'est pas, comme on le répète encore très-souvent, le légat Pierre de Castelnau : c'est le dominicain Pietro da Verona, tué, au treizième siècle, avec un de ses compagnons, entre Milan et Côme. Ce religieux est encore fort révéré en Lombardie sous le nom de *san Pietro martire*, et à certains jours on expose sa tête dans l'église de Saint-Eusterge de Milan.

Il faut se garder aussi de le confondre avec plusieurs Pierre dont le nom patronymique était *Martyr ;* par exemple, Pierre *Martyr* d'Anghiera, Pierre Vermigli *Martyr*, etc. Ce dernier, né à Florence en 1500, après avoir acquis une grande célébrité comme professeur et prédicateur en Italie, après avoir été supérieur du collége Saint-Pierre à Naples, se retira à Zurich pour y fuir des persécutions, se fit protestant, se maria, et fut professeur en théologie à Oxford, à Strasbourg et à Zurich, où il mourut en 1562.

Page 372. — Au titre de l'article PETIT SAINT-SAUVEUR doit être substitué celui de SAINT-SAUVEUR, et à la gravure de la page



ERRATUM. — Vue du village de Saint-Sauveur, dans la vallée de Luz (Hautes-Pyrénées). Voy. 1873, p. 372. — Dessin de A. de Bar.

373 celle que nous publions ici, et qui représente une vue d'ensemble du village de Saint-Sauveur, vallée de Luz, où sont situés les thermes dont il est question dans l'article.

Quant à la gravure de la page 373, elle est la représentation des établissements de bains du *Petit Saint-Sauveur, du pré et des bois*, dépendant de la station thermale de Cauterets. Nous publierons, en 1875, un article sur cette localité.

Page 376, colonne 2, ligne 4 en remontant. — Un de nos lecteurs croit qu'il faut lire l'inscription italienne de la lampe du seizième siècle ainsi : *Altri servo e me consumo* (Autrui je sers, et moi je me consume).

TOME XLII (1874).

Page 46, colonne 1, note. — *Au lieu de* Kupricht-Robert, *lisez* Ruprich-Robert.

Page 65, colonne 1, ligne 3 en remontant. — Une statue représentant le bailli de Suffren, par Lesueur, est au nombre des sculptures trop colossales qui, après avoir décoré les piles du pont de la Concorde, ont été placées dans la cour du palais de Versailles.

Page 66, colonne 2, lignes 13 et 14. — Il ne doit pas être question de la guerre de Sept ans, mais de la guerre d'Amérique en faveur des États-Unis. Le traité de Versailles a été glorieux pour la France.

Page 195, colonne 2, ligne 15 en remontant. — *Au lieu de* 313, *lisez* 347.

Page 208. — M. Delplanque, conservateur du Musée de Douai, nous apprend que cet établissement possède non pas un second exemplaire du plat « aux armes du Christ », que nous avons publié, mais une variante de ce plat, qui ne diffère guère du premier que par la dimension et par la suppression de la bordure d'armoiries séparant le chiffre des armes de Jésus. Cette bordure, sur le plat de Douai, est remplacée par des fleurs de lis et des trèfles alternant.

Le plat de Douai offre une particularité intéressante : les reliefs sont dorés. Il en était peut-être ainsi de celui du Cabinet des médailles ; seulement, il a plus souffert que celui de Douai, et les dorures ont disparu.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 18. LE GÉRANT, J. BEST.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

A brebis tondue Dieu mesure le vent, 121.
Action de l'air raréfié et de l'air comprimé sur les êtres vivants, 390.
A la porte d'un malade, 358.
Alimentation (l') à Pékin, 291.
Aloses (Pêche aux), 205.
Amidon, 98.
Analyse (l') spectrale et le spectroscope, 358, 392.
Anges d'argent portant le cœur de Louis XIII, 379.
Angoisses d'un astronome, 201.
Appareil pour frapper les carafes, 176.
Appareils pneumatiques pour les bains d'air comprimé, 311.
Apprentissage, 151.
Aptitude intellectuelle des enfants de couleur, 223.
Archimède (Mot attribué à), 98.
Ardennes (les) (voy. t. XLI, 1873), 266, 340.
Artiste (l'), 179.
Assiette peinte par Raphaël, 87.
Audenge (Réservoirs à poissons d'), 183.
Au lieu de la jeter, posez-la, 69.
Autre (un) précurseur du *Magasin pittoresque*, 189.
Avez-vous une belle écriture? 259.
Avioth (Meuse), 17.

Bac (un) japonais, 57.
Banquet (le) des arquebusiers, par Van-der-Helst, 124.
Barre (la) de la Seine, 28.
Basaltes (les) de Prades (Haute-Loire), 235.
Béatilles, 119.
Beauté (la), 95.
Belfort, 98.
Bénédiction (la) du grand-père, 161.
Berger (le) qui obtint la fille du roi pour une parole, 342.
— (le) et le Dragon, 90.
Besançon; son théâtre romain, 177.
Bevis de Hampton, 95.
Bibliothèques populaires du Massachusetts, 391.
Bois (le) de Payolive, 221.
— (les) de marine, 11.
Brest (le Port de), 332.
Broderies de Lorraine, 6.
Bulles d'or et d'argent, 351.
Bureau (le) scientifique néerlandais, 142.

Café (Cartouches de), 131.
Caisses d'épargne, 358.
Caligula et Claude, 363.
Calomnie (la), 266.
Canal des Grecs à Venise, 89.
Cancalaise (une), 321.
Caricatures japonaises, 300.
Carlo, 22, 42.
Carnet d'un flaneur : Tel ânier, tel âne, 237.
Carrières de l'Echaillon (Isère), 316.
Cartes géographiques en relief, 19.
Cartouche; le supplice de la roue; 84.
Cartouches de café, 131.
Caserte (Cascades du palais de), 76.
Casques du seizième siècle, à l'Armeria real de Madrid, 52.
Cassini, 313.
Cathédrale (la) de Colmar, 217.
— de Cracovie, 105.
— de Metz, 260.
Causes du suicide; moyen de les combattre, 371.
Cavalier (le) et le cordonnier, 395.
C'est un nez noir, 319.
Chamois (le) captif, 209.
Chanson (la) du rouet, 238.
Chappe d'Auteroche, 201.
Charron (le) a la journée, 112.
Chasse (la au plantain, 385, 394, 398.
— du tigre au miroir, 25.
Chasse-neige (le), 165.
Châtiments corporels dans les écoles, 315.
Chiens (Village de) de prairie, 185.
Chimère (la) monstrueuse, 320.
Chiny (Ardennes), 269.
Christ (le) mort et la Vierge, médaillon attribué à Michel-Ange, 352.
Code de conduite, 87.
Coiffure de l'antique Égypte au dix-neuvième siècle, 210.
Colmar (Cathédrale de), 217.
Comment on doit remplir ses devoirs, 159.
Comtesse (la) Elena, 286, 294, 297.
Conduite des chevaux attelés, 306.
Conférence (une), estampe de 1802, 189.
Conférences et lectures, 251, 274, 302.
Conques (Prieuré de), Ardennes, 268.
Conseils aux officiers, par Montluc, 137.
— pour l'établissement d'un observatoire météorologique, 275.
Construction des ponts par l'air comprimé, 367.
Cordonnier (le) de mon village, 93, 110.
Cormailleau (le), 243.
Cornu (Sébastien), 81.
Corneille (Premières pièces de), 211.
Cracovie, 105.
Crantor, 131.
Cri (le) des créatures souffrantes, 91.
Crimes (les) de la guerre, 397.
Criquebœuf (Calvados), 353.
Culture de la menthe poivrée, 126.
Curiosités japonaises, 372, 373.

De certains mérites, 15.
Découvertes à faire, 75.
Défense du noyer, 407.
Délivrée! 114.
Dernier (le) des bardes, 270.
Derniers conseils d'un père à ses enfants, 343.
Desportes et Oudry, 225.
Dessins de Michel-Ange au Musée de Florence, 216.
— de Raphaël à l'Académie des beaux-arts de Venise, 355.
Deux calculs opposés, tous deux vrais, 302.
Devoir (le), 179.
Dévouement de deux nègres, 391.
Diamant le plus gros du globe, 151.
Dickens (Charles), 86, 122, 174, 214, 250, 298, 351.
Dictionnaires (les), 142.
Diligence (la) normande, 70.
Discrétion (De la), 54.
Dock flottant du vice-roi d'Égypte, à Alexandrie, 92.
Docteur (le) Syntaxe, 34, 63, 95, 114.
Douze (les) règles des Sannyasins, 228.
Drainage (A propos du) 134.
Dubois (Guillaume), maçon et poëte, dix-septième siècle, 63.
Du Deffand (Misanthropie de Mme), 230.
Durer (Albert) : Surtout de table dessiné par lui, 213.

Echaillon (l') (Isère), 316.
Eclipses (Précautions contre les), 106.
Écoles d'art en Angleterre; circulation des modèles, 178.
Édit (l') du prince Otto, 281.
Éducation des princes, 183.
Effets de l'éducation, 279.
Église de Criquebœuf, 353.
Église de Saint-Georges des Grecs, à Venise, 89.
Einsiedeln (Suisse) : Notre-Dame des Ermites, 43.
Électricité (Effets d') météorique, 222.
Éléphant attaqué par deux lions, 85.
Enseigne de pèlerin, 384.
Errata, 408.
Espagne, Hispania : étymologie nouvelle, 55.
Esprit et malignité, 31.
Étigny (d'), 169.
Étoiles doubles, 102.
Être de son temps, 283.
Eurythmie (l'), 230.
Évanouissement (l') de sainte Catherine de Sienne, 385.
Excursion (une) dans le ciel : les étoiles doubles, 102.
Expériences curieuses d'équilibre, 180.
Exploitation des mines en France, 402.

Faïences de Nevers, 195.
Fêtes japonaises, 57.
Fileuse (la), 229.
Flottage (le) en trains, 167.
Flotte sauvée par un grillon, 135.
Fœhn (le), 183.
Fondue (la) au vacherin, 311.
Foulque (la), 69.
Forges anciennes au Bosc-le-Hard, 192.
Franchois (Lucas), 273.
Frœbel : les Jardins d'enfants, 399.

Garde-côtes (les) de l'amiral Popoff, 399.
Garofolo, 33.
Ghislain de Busbecq, 289.
Gobelet double en argent du seizième siècle, 80.
Gongora, 403.
Grande maîtresse (la), 80.
Grivelée (Mme), 256.
Groupe antique du Musée de Naples, 61.
Guêpes (les) à miel, 113.
Gulf-Stream (le) et le docteur Franklin, 158.

Heureuse (l') famille, 1.
Hirondelle (l') ariel, 265.
Hornung (Joseph), 373, 382.
Hôtel de ville de Paris : Ruines de la salle du Trône, 305.
Hygiène de l'âme, 206.

Idéal, 238.
Ile (l') aux Serpents (Brésil), 396.
Impressions en noir indélébile sur calicot, 71.
Inondations de la Seine en 1872-1873, 324.
Invention (l') des machines à coudre, 148, 349.

Jardin (le) sec de Tournefort, 148.
Jardins (les) de Caserte, 76.
— (les) d'enfants, 399.
Je n'ai pas le temps, 39.
Jeton à calculer, 256.
Jeunes mères, allaitez vos enfants, 14.
Josaphat (Vallée de), 287.
José Torrès le charbonnier, 180.
Jour (le) des Morts, 73.
Juif errant (le), 405.

Lac (le) d'Oo, 153.
Lampe japonaise, 324.
Langage (le), 211.
Laplace et Volta, 295.
Lettres à Cendrillon, 137.
Lippi (Filippino), 377.
Lisieux, 329.
Livre (le) de Crantor, 131.
Loges (Maison nationale des), 284.
Longfellow : un Psaume de vie, 55.
Luchon (Eaux de), 169.
Lyon sous la domination romaine, 241.

Madame Grivelée, 256.
Magasin pittoresque (un Autre précurseur du), 189.
Maïa (la), araignée de mer, 109.
Maison nationale des Loges, 284.
Maître (un) d'escrime et la corporation des fourreurs à Strasbourg au seizième siècle, 170.
Malheur (le), 394.
Marchand de charbon à Valence, 181.
Marguerite (la), 311.
Marmotte (la) d'Amérique, 185.
Mascarades à la Grecque, 155.
Médaille de Charles VIII, 256.
— de Louis XIV attribuée à Warin, 238.
Ménechmes (les), 91.
Menthe poivrée (Culture de la), 126.
Mercator (Gérard), 145.
Metz (Cathédrale de), 260.
Michel-Ange (Bas-relief de), à Florence, 121.
— (Dessins de), à Florence, 216.
— Tabernacle qui lui est attribué à Sienne, 4.
Milton et le duc d'York, 230.
Mines (Exploitation des) en France, 402.
Miroir du quinzième siècle, 184.
Misanthropie de Mme du Deffand, 230.
Mode (la) des Trianon, 80.
Mœurs villageoises en Suède, 246.
Monaco, 381.
Monocles (les), 135.
Mon premier tailleur, 253, 262.
Monstres (les), 84.
Montagne (la) de charbon, à Pékin, 332
— (la) de neige, à Marly, 31.
— (la) des Pots-Cassés, 228.
Montluc (Conseils aux officiers par), 127.
Mosquée de Hakim-Biamr-Allah, au Caire, 249.
Mouchettes du seizième siècle, 144.
Mouchoir réglementaire de l'infanterie de ligne, 72.
Mtsketa (Russie méridionale), 56.
Musée de la Rochelle : Curiosités japonaises, 371.

Nevers (Faïences de), 195.
Noir (le) animal et le duc de Richmond, 111.
Noms européens de villes aux États-Unis d'Amérique, 83.
Notre-Dame d'Avioth (Meuse), 17.
— des Ermites, à Einsiedeln (Suisse), 43.
Nouveau mode de transport rapide des marchandises, 188.
Noyau (le) de pêche de Dupont de Nemours, 383.
Noyer (Défense du), 407.

Obus (l'), 149, 154.
Ophélia, 337.
Orage (un) à Rouen en 1683, 134.
Oudry et Desportes, 225.

Paléothérium (le) de Vitry-sur-Seine, 374.
Palerme, 32.
Parabole et apologue, 258.
Parler aux yeux, 43.
Pau (Marie-Edmée), 98.
Pauvreté (Sur la), 26.
Payolive (Bois de) (Ardèche), 221.
Pêche aux aloses, 205.
— à la ligne en eau douce, 15, 47, 87, 127, 159, 203, 231, 263, 303, 335.
— du saumon en Écosse et en Irlande, 102.
Pêches (les) de Monseigneur, 3, 26, 46, 49, 62, 66, 74, 82.
Peinture (la) d'animaux, 225.
Pensées. — Ballanche, 371. Depret, 15. Emerson, 83. Franklin, 151. Gœthe, 207, 313, 333. Guicciardini, 270. Janssen, 179. Joubert, 338. Lamartine, 311, 367, 403. Laotseu, 159. Lévêque (Ch.), 95. Maintenon (Mme de), 82, 383. Montaigne, 39. Platon, 174. Rollin, 235. Smith (Sydney), 233. Staël (Mme de), 22, 31, 218, 407. Schefer (Léopold), 142, 327, 393. Sénèque, 341. Stuart-Mill, 293. Thiers, 295. Waddington (Ch.), 298, 327.
Pensées à méditer, 83.
Penser et chercher par soi-même, 293.
Perfectibilité, 252.
Personnages singuliers : Stukely, 406.
Petits (les) chiens blancs de Henri II, 164.
Pic de la Mirandole, 257.
Pierre tombale du treizième siècle, dans le Cumberland, 192.
Planète (la) Mars et sa géographie, 39, 58.
Plat de faïence du quinzième siècle, 207.
Poisson (le) d'or, 310.
Pont (le) de Clamecy, 168.
— (le) d'Espagne, 129.
Popoffkas (les), 399.
Port (le) de Venasque, 223.
Portefeuille (le) des enfants, 189.
Poser pour la vertu, 243.
Pouchet (le Docteur), 226.
Poudrière du seizième siècle, 403.
Prades (Basaltes de), 236.
Précautions contre les éclipses, 106.
Préjugés populaires, 327.
Premier (le) prairial, 171.
Premières pièces de Corneille, 211.
Presbytère d'Hénouville, 323.
Primavera (Jacques), 271.
Principes (les) et leur source, 295.
Programme d'enseignement de la physique, 262.
Progrès (le), 94, 139.
Progrès dus à l'instruction, 331.
— du luxe, 230.
Proverbes (Trois), 223.
Psaume (un) de vie, par Longfellow, 55.

Querelle de chiens, peinture d'Oudry, 225.
Qui chante, son mal enchante, 174.

Rabelais (Fragments, réflexions et anecdotes tirés de), 118.
Ragot, 131.
Raillerie (la), 333.
Raphaël (Assiette peinte par), 87.
— (Dessins de) à l'Académie des beaux-arts de Venise, 355.
Regnault (Henri), 107.
Reliure (la) chez soi, 279, 283.
Remède bizarre contre le rhume d'un chanteur, 383.
Renard (le) et le loup, 226.
Réservoirs à poissons d'Audenge, 183.
Rhubarbe (la) du Thibet, 343.
Richmond (le Duc de) et le noir animal, 111.
Ronsard, 9.
Rouvet (Jean) et le flottage des trains, 167.

Sabots, 61.
Sacrifice (le), 22.
Samothrace, 402.
Sannyasins (les Douze règles des), 228.
Sarpédon, fils de Jupiter, et Jeanne Darc, fille de paysans, 164.
Saumon (Pêche du) en Écosse et en Irlande, 102.
Scala (la) Santa, à Rome, 149.
Sciences pures, 174.
Serpule (la), 172.
Si j'étais en province : Catalogues et programmes, 173.
Solitaire (le) du lac, 49.
Somerville (Mme), 234.
Sorrente, 193.
Spectroscope (le) et l'analyse spectrale, 358, 392.
Sphères pour le transport des marchandises, 188.
Statue de Suffren, à Saint-Tropez (Var), 65.
Stukely, 406.
Sucre et matières sucrées, 6.
Suffren, 65.
Supplice (le) de la roue, 84.
Surtout de table, d'après Albert Durer, 212.

Tabarin, 6, 77.
Tabernacle de l'église San-Domenico, à Sienne, 4.
Talonniers, 55.
Tel âne, tel âne, 237.
Théâtre romain de Besançon, 177.
Tiflis, 140, 200.
Tiraqueau, 151.
Tisserand (le) philosophe, 194, 206, 218.
Tombeaux (les) des martyrs dans les catacombes, 41.
Tondeurs (les), 388.
Tour (la) des Scipions, 358.
Toute petite (la), 317, 326, 334, 347, 354, 367, 370.
Transport (Nouveau mode de) des marchandises, 188.
Trianon (la Mode des), 80.
Trichine (la), 223.
Trois médecins, 275.
— (les) colléges de Neuchâtel, 348.
— proverbes, 223.

Vallée (la) de Josaphat, 287.
Van-der-Helst : son *Banquet des arquebusiers*, 124.
Vase (le) de Mantoue, 244.
Vases japonais, 276.
— à reliefs de l'Italie méridionale, 132, 393.
Vauban : Nouveaux renseignements sur son enfance, 243.
Venasque (le Port de), 233.
Véritable (la) habileté, 270.
Vernet (le) et le mont Canigou, 345.
Vers la lumière, 174.
Vestiges d'anciennes forges au Bosc-le-Hard, 192.
Victoire (la) de Samothrace, 369, 402.
Vie (la), 142.
— (la) en ménage; lettre de Nicolas Pasquier, 60.
— moyenne, 328.
Vieil (le) âne de la ville de Montalte, 155.
Villa Panciatichi, près de Florence, 297.
Visite à un village de chiens de prairie, 185.
Volonté, 238.
Volta et Laplace, 295.
Voyage des dames Ursulines à la Nouvelle Orléans en 1727, 142.
Vrai bonheur, 298.

Warin : Médaille de Louis XIV qui lui est attribuée, 238.
Welwitschia (le) *mirabilis*, 248.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

AGRICULTURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

A propos du drainage, 134. Alimentation (l') à Pékin, 291. Amidon, 98. Appareil pour frapper les carafes, 176. Appareils pneumatiques pour les bains d'air comprimé, 311. Bois (les) de marine, 11. Broderies de Lorraine, 6. Bureau (le) scientifique néerlandais, 142. Caisses d'épargne, 358. Cartes géographiques en relief, 19. Cartouches de café, 131. Charron (le) à la journée, 112. Chasse-neige (le), 165. Conduite des chevaux attelés, 306. Construction des ponts par l'air comprimé, 367. Culture de la menthe poivrée, 126. Découvertes à faire, 75. Défense du noyer, 407. Dock flottant du vice-roi d'Égypte, à Alexandrie, 91. Exploitation des mines en France, 402. Faïences de Nevers, 195. Impressions en noir indélébile sur calicot, 71. Inondations de la Seine en 1872-1873, 324. Machines à coudre, 148, 349. Noir animal, 111. Nouveau mode de transport rapide des marchandises, 188. Parapluies et ombrelles, 111. Pêche (la) aux aloses, 205. Pêche à la ligne en eau douce, 15, 47, 87, 127, 159, 203, 231, 263, 303, 333. Pêche du saumon en Écosse et en Irlande, 102. Reliure (la) chez soi, 279, 283. Réservoirs à poissons d'Audenge, 183. Rouvet (Jean) et le flottage des trains, 168. Sabots, 61. Sucre et matières sucrées, 6. Talonniers, 55. Vases japonais, 276. Vie moyenne, 328.

ARCHITECTURE.

Cathédrale de Colmar, 217. Cathédrale de Cracovie, 105. Cathédrale de Metz, 260. Eglise de Criquebœuf, 353. Eglise de Saint-Georges des Grecs, à Venise, 89. Maison nationale des Loges, 284. Monument de Volta, à Côme, 295. Mosquée de Hakim-Biamr-Allah, au Caire, 219. Mtsketa (Russie méridionale), 56. Notre-Dame d'Avioth (Meuse), 17. Notre-Dame des Ermites, à Einsiedeln (Suisse), 43. Palerme (Ruines de), 32. Pont de Clamecy, 168. Ruines de l'Hôtel de ville de Paris, 305. Scala (la) Santa, à Rome, 148. Tabernacle de San-Domenico, à Sienne, 5. Théâtre romain de Besançon, 177.

BIOGRAPHIE.

Caligula et Claude, 363. Cassini, 313. Chappe d'Auteroche, 201. Combe (William) : le Docteur Syntaxe, 34, 63, 95, 114. Corneille (Premières pièces de), 211. Cornu (Sébastien), 81. Crantor, 131. Desportes et Oudry, 225. Dickens (Charles), 86, 122, 174, 214, 250, 298. Dubois, maçon et poëte (dix-septième siècle), 63. Duchesne (Antoine-Nicolas), 190. Etigny (d'), 169. Franchois (Lucas), 273. Frœbel, 399. Garofolo, 33. Ghislain de Busbecq, 289. Gongora, 403. Hornung (Joseph), 373, 382. Lippi (Filippino), 377. Mercator (Gérard), 145. Pau (Marie-Edmée), 98. Pic de la Mirandole, 257. Pouchet (le Docteur), 226. Primavera (Jacques), médailleur, 271. Regnault (Henri), 107. Ronsard, 9. Rouvet (Jean), 167. Somerville (Mme), 234. Stukely, 406. Suffren, 65. Tabarin, 6, 77. Tiraqueau, 151. Van-der-Helst : son *Banquet des arquebusiers*, 124. Vauban; Nouveaux renseignements sur son enfance, 243. Volta et Laplace, 295. Warin (Jean) : Médaillon de Tabarin, 6, 77. Warin : Médaille de Louis XIV qui lui est attribuée, 238.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Alimentation (l') à Pékin, 292. Ardennes (les) (voy. t. XLI, 1873); suite, 266, 340. Avioth (Meuse), 17. Bac (un) japonais, 57. Barre (la) de la Seine, 28. Basaltes (les) de Prades (Haute-Loire), 236. Belfort, 98. Bois (le) de Payolive (Ardèche), 221. Canal des Grecs et église Saint-Georges, à Venise 89. Carrières de l'Echaillon (Isère), 316. Cartes géographiques en relief, 19. Coiffure de l'antique Egypte conservée au Sennar, 210. Criquebœuf (Calvados), 353. Espagne, Hispania; étymologie nouvelle, 55. Ile (l') aux Serpents, dans la baie de Rio-Janeiro, 396. Jardins (les) de Caserte, 76. Lac (le) d'Oo, 153. Lisieux, 329. Luchon (Eaux de), 169. Mœurs villageoises en Suède, 246. Monaco, 381. Montagne (la) de charbon, à Pékin, 338. Montagne (la) de neige, à Marly, 31. Montagne (la) des Pots-Cassés (monte Testaccio), à Rome, 228. Mosquée de Hakim-Biamr-Allah, au Caire, 249. Mtsketa (Russie méridionale), 56. Noms européens de villes aux Etats-Unis d'Amérique, 83. Notre-Dame d'Avioth (Meuse), 17. Notre-Dame des Ermites, à Einsiedeln (Suisse), 43. Palerme (Aspect de), 32. Pont (le) d'Espagne, 129. Port (le) de Venasque, 233. Samothrace (Ile de), 402. Scala (la) Santa, à Rome, 149. Sorrente, 193. Théâtre romain de Besançon, 177. Tiflis (Caucase), 140, 200. Tour (la) des Scipions, 358. Trois (les) colléges de Neuchâtel, 348. Vallée (la) de Josaphat, 287. Vernet (le) et le mont Canigou, 315. Villa Panciatichi, près de Florence, 297. Visite à un village de chiens de prairie, 185. Voyage des dames Ursulines à la Nouvelle-Orléans en 1727, 142.

HISTOIRE.

Belfort, 98. Caligula et Claude, 363. Cracovie, 105. Hôtel de ville de Paris, 305. Lyon sous la domination romaine, 241. Madame Grivelée, 256. Maison (la) nationale des Loges, 285. Stukely, 406. Vie moyenne, 328.

INSTRUCTION, ÉDUCATION.

Bibliothèques populaires du Massachusetts, 391. Châtiments corporels dans les écoles, 315. Conférence (une) en 1802, 190. Ecoles d'art en Angleterre; circulation des modèles, 178. Neuchâtel (Trois colléges de), 348. Parler aux yeux, 43. Progrès dûs à l'instruction, 331.

LITTÉRATURE, MORALE.

A brebis tondue Dieu mesure le vent, 121. A la porte d'un malade, 353. Aptitude intellectuelle des enfants de couleur, 223. Apprentissage (l'), 151. Artiste (l'), 179. Au lieu de la jeter, posez-la, 69. Avez-vous une belle écriture? 259. Beauté (la), 95. Calomnie (la), 266. Causes du suicide; moyen de les combattre, 371. Code de conduite, 87. Comment on doit remplir ses devoirs, 159. Conférences et lectures, 251, 274, 302. Conseils aux officiers par Montluc, 127. Châtiments corporels dans les écoles, 315. Cri (le) des créatures souffrantes, 91. Crimes (les) de la guerre, 397. Dernier (le) des bardes, 270. Derniers conseils d'un père à ses enfants, 343. Devoir (le), 179. Discrétion (De la), 54. Divinité (la), 327. Douze (les) règles des mendiants sannyasins, 228. Education des princes, 182. Effets de l'éducat on, 279. Esprit et malignité, 31. Être de son temps, 283. Idéal, 238. Je n'ai pas le temps, 367. Jeunes mères, allaitez vos enfants, 14. Juif errant (le), 405. Langage (le), 211. Livre (le) de Crantor, 131. Malheur (le), 394. Marguerite (la), 311. Misanthropie de Mme du Deffant, 230. Ophélia, 337. Parabole et apologue, 258. Pauvreté (Sur la), 26. Pensées à méditer, 83. Penser et chercher par soi-même, 293. Perfectibilité, 252. Poser pour la vertu, 243. Précurseur (un) du *Magasin pittoresque*, 189. Presbytère (le) d'Hénouville, 323. Principes (les) et leur source, 295. Progrès (le), 94, 139. Progrès dus à l'instruction, 331. Progrès (les) du luxe, 231. Rabelais (Fragments, réflexions et anecdotes tirés de), 118, 198, 278, 319. Raillerie (la), 333. Saint Michel et Jeanne Darc, 97. Sarpédon, fils de Jupiter, et Jeanne Darc, fille de paysans, 164. Si j'étais en province; catalogues et programmes, 173. Trois médecins, 275. Trois proverbes, 223. Utilité du malheur, 42. Véritable (la) habileté, 270. Vers la lumière, 174. Vie (la) en ménage; lettre de N. Pasquier, 60. Volonté, 238. Vrai bonheur, 298.

Récits, Nouvelles, Anecdotes. — Avez-vous une belle écriture? 259. Bénédiction (la) du grand-père, 161. Berger (le) et le dragon, 90. Berger (le) qui obtint la fille du roi pour une parole, 342. Cancalaise (une), 321. Carlo, 22, 42. Carnet d'un flâneur, 237. Cavalier (le) et le cordonnier, 393. Chamois (le) captif, 209. Chanson (la) du rouet, 228. Chasse (la) au plantain, 386, 394, 398 Comtesse (la) Elena, 286, 294, 297. Cordonnier (le) de mon village, 93, 110. Corneille (Premières pièces de), 211. Délivrée! 114. Deux calculs opposés, tous deux vrais, 302. Dévouement de deux nègres, 392. Dictionnaires (les), 142. Diligence (la) normande, 70 Edit (l') du prince Otto, 281. Flotte sauvée par un grillon, 135. Fondue (la) au vacherin, 311. Fragments, réflexions et anecdotes tirés de Rabelais, 118, 198. Heureuse (l') famille, 1. José Torrès le charbonnier, 180. Jour (le) des Morts, 73. Lettres à Cendrillon, 137. Maître (un) d'escrime et la corporation des fourreurs, à Strasbourg, au seizième siècle, 170. Ménechmes (les), 91. Milton et le duc d'York, 230. Mon premier tailleur, 253, 262. Noyau (le) de pêche de Dupont de Nemours, 385. Obus (l'), 154. Orage (un) à Rouen en 1684, 134. Pêches (les) de Monseigneur, 3, 26, 46, 49, 62, 66, 74. Poisson (le) d'or, 310. Premier (le) prairial, 171. Psaume (un) de vie, par Longfellow, 55. Qui chante, son mal enchante, 174. Remède bizarre contre le rhume d'un chanteur, 383. Renard (le) et le Loup, 226. Solitaire (le) du lac, 49. Syntaxe (le Docteur), 34, 63, 95, 114. Tel âner, tel âne, 237. Tisserand (le) philosophe, 194, 206, 218. Tondeurs (les), 388. Toute petite (la), 317, 326, 334, 338, 347, 354, 362, 370.

MARINE.

Brest (le Port de), 332. Dock flottant du vice-roi d'Égypte, à Alexandrie, 91. Garde-côtes de l'amiral Popoff, 399. Grande-Maîtresse (la), 80. Mouchoir réglementaire, 72.

MŒURS, COUTUMES, CROYANCES, MEUBLES, COSTUMES.

Assiette peinte par Raphaël, 87. Béatilles, 119. Bevis de Hampton, 95. Bulles d'or et d'argent, 351. Casques du seizième siècle à l'Armeria real de Madrid, 52. Cathédrale de Colmar, 217. Cathédrale de Metz, 261. C'est un nez noir, 319. Chasse du tigre au miroir, 25. Coiffure de l'antique Égypte conservée jusqu'au dix-neuvième siècle, 210. Double gobelet en argent du seizième siècle, 80. Enseigne de pèlerin, 385. Faïences de Nevers, 195. Jeton à calculer, 256. Juif errant (le), 405. Lampe japonaise, 324. Le plus gros diamant du globe, 151. Maître (un) d'escrime et la corporation des fourreurs, à Strasbourg, au seizième siècle, 170. Mascarades à la grecque, 155. Médaille de Charles VIII, 256. Médaille de Louis XIV attribuée à Warin, 238. Médaillon de J. Primavera, 272. Miroir en ivoire du quinzième siècle, 184. Mode (la) des Trianon, 80. Mœurs villageoises en Suède, 246. Mou-

chettes ornées du seizième siècle, 144. Musée de la Rochelle : Curiosités japonaises, 371. Petits (les) chiens blancs de Henri II, 164. Pierre tombale du treizième siècle, dans le Cumberland, 192. Plat de faïence du quinzième siècle, 207. Poudrière du seizième siècle, 403. Précautions contre les éclipses, 107. Préjugés populaires, 327. Ragot, 131. Supplice de la roue, 84. Surtout de table d'après Albert Durer, 213. Théâtre romain de Besançon, 177. Tombeaux (les) des martyrs dans les catacombes, 41. Vase (le) de Mantoue, 244. Vases japonais, 276. Vases à reliefs de l'Italie méridionale, 132, 393. Vestiges de forges anciennes au Bosc-le-Hard, 192.

PEINTURE, DESSINS, ESTAMPES.

Peinture. — Assiette peinte par Raphaël, 87. Auguste, à Lyon, tableau de Séb. Cornu, 241. Bac (un) japonais, tableau de Lenoir, 57. Banquet des arquebusiers, tableau de Van-der-Helst, à Amsterdam, 125. Caligula et Claude, tableau d'Alma Tadéma, 365. Cancalaise, peinture de Feyen-Perrin, 321. Cendrillon, tableau de J. Bertrand, 137. Chasse-neige (un), tableau de Th. Schuler, 165. Éléphant attaqué par deux lions, tableau de C. de Tournemine, 85. Évanouissement de sainte Catherine, fresque du Sodoma, 385. Jour (le) des morts, tableau de Cot, 73. Juif errant (le), tableau de J. Mélingue, 405. Lucas Franchois et sa famille, tableau de Lucas Franchois, 273. Matin (le), le Soir, souvenirs d'Alsace, tableaux de Marchal, 252, 253. Querelle de chiens, esquisse par Oudry, 225. Tondeurs (les) de Grenade, tableau de Worms, 389. Veuve (la) du martyr, tableau de Becker, 41.

Dessins, Estampes. — Ancien prieuré de Conques (Ardennes), dessin de Lancelot, 268. Anges d'argent portant le cœur de Louis XIII, d'après une ancienne estampe, 380. Anier à Valence, dessin de Sellier, 237. Auguste à Lyon, dessin de Jules Lavée, d'après S. Cornu, 241. Barre (la) de la Seine, dessin de de Bar, 29. Basaltes (les) de Prades, dessin de J.-B. Laurens, 236. Bas-relief de Michel-Ange, à Florence, dessin de Lavée, 121. Belfort (Vues de), dessins de de Bar, 100, 101. Bénédiction (la) du grand-père, dessin de Pauquet, d'après Debucourt, 161. Bond (un) de chamois, dessin de Schuler, 209. Caricatures japonaises, 300. Carlo, dessin de Sellier, 21. Carrières de l'Echaillon, dessins de Ph. Blanchard, 316, 317. Cascades du palais de Caserte, dessins de Yan' Dargent, 76, 77. Casques de l'Armeria real de Madrid, dessin de Sellier, 52. Cassini, dessin de Garnier, d'après un portrait du temps, 313. Cathédrale de Colmar, dessin de Fichot, 217. Cathédrale de Metz, dessin de Clerget, 261. Chappe d'Auteroche, portrait par Fredon, dessin de Garnier, 201. Chasse du tigre au miroir, estampe de Stradan, 25. Chimère monstrueuse, dessin de Mesnel, 320. Chiny (Ardennes), dessin de Lancelot, 269. Christ (le) mort et la Vierge, dessin de Chevignard, d'après Michel-Ange, 352. Colléges de Neufchatel, dessins de Lancelot, 348, 349. Cracovie (Cathédrale de), dessin de Stroobant, 105. Crimes (les) de la guerre, dessin de Bocourt, d'après le groupe de Chatrousse, 397. Curiosités japonaises, à la Rochelle, dessins de Lancelot, 372, 373. Dessin de Michel-Ange à Florence, mis sur bois par Chevignard, 216. Dessins de Raphaël à l'Académie des beaux-arts de Venise, 355. Dock flottant à Alexandrie, dessins de Jahandier, 92, 93. Docteur (le) Syntaxe, dessins de Rowlandson, 30, 37, 64, 96, 116, 117. Église (l') de Criquebœuf, dessin de Gaudry, 353. Église de Mtsketa, près de Tiflis, dessin de Ph. Blanchard, 56. Esquisse de Séb. Cornu, 81. Esquisse d'un tableau de Henri Regnault, 108. Etigny (d'), dessin de Bocourt, d'après la statue de Crauk, 169. Évanouissement (l') de sainte Catherine, dessin de Lavée, d'après le Sodoma, 385. Faïences de Nevers, dessin d'Éd. Garnier, 197. Fileuse (la), dessin d'Alf. Beau, 229. Filippino Lippi, dessin de Chevignard, d'après le portrait de Florence, 377. Foulque (la) et son nid, dessin de Freeman, 69. Franchois (Lucas) et sa famille, dessin de Bocourt, 273. Frontispice des *Tableaux de l'univers et des connaissances humaines* (1802), 189. Garofolo; son portrait par lui-même, dessin de Chevignard, 33. Ghislain de Busbecq, dessin de Garnier, d'après un ancien portrait, 289. Guêpes à miel (Nid de), dessin de Freeman, 113. Heureuse (l') famille, dessin de Debucourt, 1. Hirondelle (l') ariel, dessin de Freeman, 265. Ile (l') aux Serpents, dessin de Tirpenne, 396. Juif errant (le), dessin de Pélissier, d'après Mélingue, 405. Lac (le) d'Oo, dessin de Lancelot, 153. Maïa (le) araignée de mer, dessin de Mesnel, 120. Maison nationale des Loges, dessin de Sellier, 285. Maisons de bois à Lisieux, dessin de Catenacci, 329. Marchand de charbon à Valence, dessin de Sellier, 181. Marmotte d'Amérique et son terrier, dessin de Freeman, 185. Mascarades à la grecque, estampes de Petitot, 156, 157. Matin (le), le Soir, souvenirs d'Alsace, dessins de Rousseau, d'après Marchal, 252, 253. Mercator, portrait du seizième siècle, 145. Michel-Ange (Dessins de), 216. Monument de Volta, dessin de Sellier, 296. Mosquée au Caire, dessin de de Bar, 249. Notre-Dame d'Avioth (Meuse), dessin de Lancelot, 17. Notre-Dame des Ermites, à Einsiedeln (Suisse), dessin d'Ulysse Parent, 44. Notre-Dame des Ermites, à Einsiedeln; vue intérieure, dessin de Yan' Dargent, 45. Paléothérium de Vitry-sur-Seine, dessin de Delahaye, 376. Pêche aux aloses, dessin de J.-B. Laurens, 205. Pic de la Mirandole, dessin de Chevignard, 157. Plat de faïence du quinzième siècle, dessin de Féart, 208. Pont (le) de Clamecy, dessin de Gaudry, 168. Pont (le) d'Espagne, dessin de de Bar, 129. Port (le) de Venasque, dessin de Lancelot, 233. Près de Sorrente, dessin de de Bar, 193. Quartier (le) des Blanchisseuses, à Palerme, dessin de Tirpenne, 32. Raphaël (Dessins de), 355. Regnault (Henri), dessin de Bocourt, 109. Rochers de Payolive, dessin de Gobaut, 221. Ruines de la salle du Trône, à l'Hôtel de ville de Paris, dessin de Bertrand, 306. Saint-Georges des Grecs, à Venise, dessin de Stroobant, 89. Saint Michel et Jeanne Darc, dessin de Marie-Edmée Pau, 97. Scala (la) Santa, dessin de Sellier, 149. Serpules, dessin de Freeman, 73. Solitaire (le) du lac, dessin de Schuler, 49. Statue de Ronsard, à Vendôme, dessin de Rousseau, 9. Statue de Suffren, à Saint-Tropez, dessin de Rousseau, 65. Surtout de table attribué à Albert Durer, dessin de Sellier, 213. Syntaxe (le Docteur), dessins par Rowlandson, 34, 63, 95, 114. Tabernacle de l'église San-Domenico, à Sienne, dessin de Sellier, 5. Théâtre romain de Besançon, dessin de Lancelot, 177. Tiflis : la forteresse Artzeroni; le pont de la Koura, dessins de Ph. Blanchard, 140, 141. Tondeurs (les) de Grenade, dessin de Lavée, d'après Worms, 389. Tour de Daria, à Tiflis, dessin de Ph. Blanchard, 200. Tour des Scipions, près de Tarragone, dessin de Gaudry, 361. Tour de la villa Panciatichi, dessin de Gaudry, 297. Vallée de Josaphat, dessin de de Bar, 287. Vase (le) de Mantoue, dessins de Sellier, 244, 245. Vases à reliefs antiques, dessins de Sellier, 133, 393. Vue de Monaco et de Monte-Carlo, dessin de Deroy, 381. Vue du port de Brest, dessin de Ph. Blanchard, 333. Vue du Vernet et du mont Canigou, dessin de Ph. Blanchard, 345. *Welwitschia mirabilis*, dessin de Mesnel, 248.

SCIENCES.

Action de l'air raréfié et de l'air comprimé sur les êtres vivants, 390. Amidon, 98. Appareils pneumatiques pour les bains d'air comprimé, 311. Barre (la) de la Seine, 28. Bureau (le) scientifique néerlandais, 142. Chappe d'Auteroche, ou les Angoisses d'un astronome, 201. Conseils pour l'établissement d'un observatoire météorologique, 275, 331. Electricité météorique, 222. Excursion (une) dans le ciel; les étoiles doubles, 102. Expériences curieuses d'équilibre, 180. Faim (le), 183. Jardin (le) sec de Tournefort, 118. Gulf-Stream (le) et le docteur Franklin, 158. Mercator (Gérard), cosmographe, 145. Mot attribué à Archimède, 98. Mouvements nouvellement observés dans les cieux, 166, 186. Planète (la) Mars et sa géographie, 39, 58. Programme d'enseignement de la physique, 262. Sciences pures, 171. Somerville (Mme), 234. Spectroscope (le) et l'analyse spectrale, 358, 392. Sucre et matières sucrées, 6.

Zoologie, Botanique. — Action de l'air raréfié et de l'air comprimé sur les êtres vivants, 390. Chimère (la) monstrueuse, 320. Cormailleau (le), 243. Foulque (la), 68. Guêpes à miel, 113. Hirondelle (l'), ariel, 265. Maïa (le), araignée de mer, 119. Monocles (les), 135. Monstres (les), 84. Paléothérium (le) 374. Rhubarbe (la) du Thibet, 343. Serpule (la), 172. Trichine (la), 223. Vieil (le) âne de la ville de Montalte, 155. Village de chiens de prairie, 185. *Welwitschia* (le) *mirabilis*, 248.

SCULPTURE, ORFÉVRERIE.

Anges d'argent, aux Jésuites de la rue Saint-Antoine, à Paris, 379. Bas-relief de Michel-Ange, au Musée de Florence, 121. Christ (le) mort et la Vierge, médaillon attribué à Michel-Ange, 352. Crimes (les) de la guerre, groupe de Chatrousse, 397. Curiosités japonaises, 372, 373. Double gobelet en argent du seizième siècle, 80. Etigny (d'), statue par Crauk, 169. Groupe antique du Musée de Naples, 61. Lampe japonaise, 324. Médaille de Charles VIII, 256. Médaille de Louis XIV, 238. Médaille de Tiraqueau, 152. Médaillon de Primavera, 271. Médaillon de Tabarin, par Warin, 6, 77. Miroir en ivoire du quinzième siècle, 184. Ophélia, statue de Falguière, 337. Pic de la Mirandole, statue de Villa, 257. Poudrière sculptée du seizième siècle, 404. Projet de surtout de table attribué à Albert Durer, 213. Statue de Ronsard, à Vendôme, 9. Suffren (Statue de), par Montagne, 65. Statue de Volta, par Marchesi, 295. Surtout de table, d'après Albert Durer, 213. Tabernacle de l'église San-Domenico, à Sienne, 5. Tour (la) des Scipions, 358. Vase (le) de Mantoue, 244. Vases japonais, 276. Vases à reliefs de l'Italie méridionale, 393. Victoire (la) de Samothrace, 369, 402.